


600094931W



# HISTOIRE

DE

# LA RELIGION

I

PARIS.—IMPRIMERIE BONAVENTURE ET DUCESSOIS
QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55,

# HISTOIRE

DE

# LA RELIGION

REPRÉSENTÉE

## DANS L'ÉCRITURE SAINTE

SOUS DIVERS SYMBOLES

**Par M. l'abbé d'ETÉMARE**

OUVRAGE PUBLIÉ D'APRÈS LES MANUSCRITS AUTHENTIQUES

---

TOME PREMIER

PARIS

BENJAMIN DUPRAT

LIBRAIRE DE L'INSTITUT, DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE ET DU SÉNAT

RUE FONTANES, 7 (CLOÎTRE SAINT-BENOIT)

1862

# INTRODUCTION

L'Introduction la plus naturelle aux écrits que nous donnons au public est de tâcher de développer le principe qui leur sert de fondement, et qui est en même temps un des plus féconds et des plus utiles pour avancer dans l'intelligence des saintes Écritures. Voici à quoi nous croyons pouvoir le réduire.

Les énigmes doivent porter deux caractères : l'un, de cacher le sens principal, un ou plusieurs sens, selon qu'elles sont plus ou moins fécondes ; l'autre, de laisser des traces certaines pour le découvrir ou du moins pour reconnaître, lorsque l'énigme sera expliquée, que ce sens n'est pas arbitraire, mais que très-certainement il a été renfermé dans l'énigme dès le jour qu'elle a été composée. Plus l'énigme est bien faite, plus elle doit porter ces deux caractères dans un haut degré.

Il est bon de remarquer que ces deux caractères sont de nature à se nuire l'un à l'autre ; car plus il demeure de

traces pour conduire au vrai sens, plus il est difficile de cacher le vrai sens ; et plus le vrai sens est caché, moins il est aisé de laisser des traces qui y conduisent sûrement et qui ne soient pas équivoques. L'adresse de celui qui compose l'énigme est donc de combiner ces deux choses le plus parfaitement qu'il est possible.

Or, l'Écriture sainte est une grande énigme et un recueil d'énigmes ; c'est le témoignage qu'elle rend d'elle-même : *Le sage entrera dans les mystères des paraboles* (*Ecclésiastique*, XXXIX, 2) : *Le sage pénétrera les paraboles et leurs sens mystérieux, les paroles des sages et leurs énigmes* (*Proverbes*, I, 6).

Il y a plus, l'Écriture a été composée par l'Esprit de Dieu même qui a pris plaisir à confondre la sagesse des hommes, à prendre les sages dans leur propre sagesse et les fins dans leur finesse. Il faut donc que de toutes les énigmes celles de l'Écriture soient les plus cachées avant l'interprétation, et les plus certaines et les plus claires après que l'interprétation aura été donnée. Il en est ainsi du LIII[e] chapitre d'*Isaïe*. Avant que saint Philippe l'eût expliqué à l'eunuque, il lui paraissait inintelligible ; après, il lui parut de la dernière clarté ; et en général, avant Jésus-Christ, ce chapitre était couvert d'un nuage impénétrable ; depuis, la lumière cachée dans le nuage a paru, et la lumière brille aux yeux de tout le monde.

Rien n'est plus propre à préparer une interprétation certaine à une énigme que de la rendre longue, et de faire que toutes les parties s'accordent lorsqu'elles seront rapprochées les unes des autres et lorsqu'elles seront remises dans leur ordre naturel ; et rien n'est plus propre

à rendre l'interprétation difficile à trouver, que de déranger ces divers morceaux et de les séparer par de longs intervalles, parce que rien ne contribue davantage à empêcher que ceux qui ne sont pas avertis ne s'aperçoivent du rapport que ces divers morceaux ont les uns avec les autres.

L'Écriture est une grande énigme. Elle a été laissée pendant quinze siècles, du moins quant à ses premières parties, entre les mains de tout le peuple juif qui l'a continuellement méditée. Tout ce peuple ne l'a point entendue ; il fallait donc que cette énigme fût bien enveloppée. Après qu'elle a été expliquée dans toutes ses parties essentielles et dans tout ce qui a rapport au salut, les Chrétiens en ont admiré la clarté ; il fallait donc que les traits qui devaient servir à l'expliquer fussent bien multipliés et bien décisifs.

L'Écriture dans tous les endroits prophétiques que l'on n'entend pas encore, par exemple dans l'*Apocalypse*, a été lue par tous les Chrétiens depuis Jésus-Christ, il faut donc que le sens renfermé sous ces endroits mystérieux soit bien caché. Mais si l'énigme a la seconde condition, il faudra que ce sens devienne au jour de l'interprétation bien clair et bien certain; car, puisque l'énigme est faite par le plus habile ouvrier, on doit juger que la clarté, lorsqu'elle sera expliquée, sera proportionnée à l'obscurité qui règne avant l'explication.

Voici un des principes des plus féconds et des plus utiles pour avancer dans l'intelligence de l'Écriture, parce qu'il a tout à la fois deux caractères : le premier,

d'être applicable à une infinité d'endroits ; le second, de donner lieu à une application précise; de sorte qu'il est très-général, sans être vague et indéterminé. Il n'y a point d'objet dans la nature que l'on ne puisse faire servir de symbole pour représenter les mystères de la Religion. Supposons donc que l'on ait des paraboles toutes faites pour représenter, sous toutes sortes d'objets, les mystères de la Religion, soit les mystères permanents, soit la suite des desseins de Dieu sur les hommes, c'est-à-dire l'histoire de la Religion ; que la sagesse et la justice qui sont les biens de l'âme se trouvent comparées à tous les objets qui font les biens du corps ; que Dieu soit comparé à une nourriture, à un pain, à une eau qui désaltère ; que les délices que la jouissance de sa beauté est capable de causer à l'homme soient comparées à toutes sortes de parfums, à la douceur du miel le plus excellent, aux fruits les plus exquis, aux spectacles les plus ravissants de la nature ; que la vérité soit comparée à la lumière la plus vive ; que la vie et la santé du corps soient employées en comparaisons ; que les noces et les festins, la beauté des jardins et des palais, la symétrie des bâtiments, les ornements de l'architecture, que l'éclat et la gloire des princes et des royaumes entrent à leur tour dans ces comparaisons; que tous ces objets servent chacun à nous représenter quelque attribut de Dieu ; que les divers degrés par où viennent à nous les divers biens naturels auxquels nous participons, servent à faire entendre la manière dont les biens spirituels nous sont communiqués ; que l'or, l'argent, les pierres précieuses soient employés pour nous représenter les richesses de

la sagesse ; que les liaisons les plus étroites que nous avons avec les hommes, celles de concitoyen, de frère, d'ami, de père et de fils, d'époux et d'épouse servent à représenter la bonté de Dieu pour ceux qu'il aime, et la confiance et la reconnaissance qu'il leur inspire; que la multitude des sujets d'un puissant roi, le nombre de ses combattants, les plus braves de ses généraux, l'ordre qui règne dans sa cour et dans son royaume nous servent d'images, soit pour nous représenter le règne de Dieu au milieu des anges, soit la manière dont il gouverne son Église ; que la hauteur des montagnes, la profondeur des abîmes, le nombre innombrable des grains de sable de la mer, la vaste étendue des mers, l'éloignement des cieux nous représentent la profondeur des jugements de Dieu, l'élévation de ses desseins et sa science inépuisable.

Supposons que, d'un autre côté, ces symboles soient arrangés de manière qu'ils nous représentent l'histoire du peuple de Dieu ; qu'un grain de blé, par exemple, ou un seul astre nous représente Abraham ; que douze épis ou douze étoiles nous représentent les douze enfants de Jacob ; que la multiplication de ces grains qui deviennent une grande moisson, et de ces étoiles qui remplissent un ciel, nous représente la multiplication des Israélites ; que les divers événements de l'histoire de ce peuple soient représentés sous les mêmes symboles; que leur réprobation soit décrite de la même sorte par une moisson maudite, par un ciel qui se couvre de ténèbres et dont les astres s'éteignent ; que l'on voie en même temps naître l'Église comme un nouveau ciel qui commence par saint Jean-Baptiste semblable à une lumière

qui commence à paraître; que Jésus-Christ annoncé et montré par saint Jean soit d'abord comme une étoile, ensuite comme un soleil, les douze Apôtres comme douze astres, les évêques qui leur succèdent comme des étoiles, les simples fidèles même comme des astres; que l'on suive toute l'histoire de l'Église, ses progrès, ses affaiblissements, ses victoires, ses malheurs, son renouvellement, sa consommation sous le même symbole. Supposons que toutes ces choses soient représentées dans un grand détail et dans un grand ordre, que le mélange d'autres images ne vienne point causer de confusion, ni faire perdre de vue la suite de celle-ci; que, d'un autre côté, l'image tirée des grains de blé, des épis et des moissons, de la bonne et mauvaise terre, de la différente qualité des semences bonnes ou mauvaises, excellentes ou médiocres, que cette image, dis-je, soit suivie avec le même soin, le même détail, le même ordre, la même exactitude; qu'à ces deux premières images ou paraboles que j'ai prises pour exemple, on en ajoute une infinité d'autres où l'on observe la même justesse; telles seront, par exemple, celles des vases d'argile, des épouses fidèles et infidèles, des troupeaux, des bêtes de toute espèce, des mers et des vaisseaux, des poissons et des oiseaux, de la chasse et de la pêche, des villes et des royaumes, des pierres, des maisons, des palais et des temples, de tous les métaux depuis les plus précieux jusqu'aux plus vils, de tous les arbres plantés ou mis en œuvre, de toutes les plantes depuis le cèdre jusqu'à l'hysope; que l'huile, le vin, le lait et les liqueurs, l'air, les vents et les tempêtes trouvent aussi leur place parmi ce

grand nombre de paraboles ; mais surtout que toutes ces paraboles soient démêlées les unes des autres.

Arrêtons-nous un moment après cette supposition. Il est certain qu'il n'y aurait rien de plus facile à entendre que toutes ces paraboles dont chacune se trouverait placée dans l'ordre qui lui convient : elles s'éclairciraient toutes, parce qu'elles se ressembleraient toutes ; et à force de voir représenter l'essence de la Religion qui est toujours la même, et l'histoire de la Religion qui est aussi la même, sous une infinité de symboles différents, mais uniformément arrangés, on entendrait la suite de chaque parabole dès qu'elle serait montrée.

Or, je dis que toute la Religion et l'histoire des desseins de Dieu étaient dépeintes de la sorte devant les yeux des auteurs sacrés, ou plutôt devant les yeux du Saint-Esprit qui se servait de leur plume pour faire écrire dans les Livres divins ce qu'il voulait et à la manière qu'il le voulait.

Voici donc la manière dont ces divins Livres ont été écrits. Le Saint-Esprit qui en est l'auteur, ayant présente cette multitude de paraboles, choisissait tantôt un trait de l'une et tantôt un trait de l'autre. Après avoir commencé à représenter la suite de ses desseins sous un certain symbole, il l'achève sous un autre. Ce qu'il a commencé dans un endroit sous l'image des animaux, il le continue sous l'image d'un ou de plusieurs arbres ; il y mêlera en même temps des traits de diverses autres paraboles. Un trait sera exprimé, par exemple, sous la figure d'une pierre, un autre sous celle d'une montagne. Il n'y a rien en cela qui se contredise, parce que la même suite

d'événements étant représentée par ces divers genres de symboles, on peut prendre les différents traits soit de l'un soit de l'autre de ces symboles. Après avoir regardé Jésus-Christ comme un grain de blé, et les Apôtres comme des épis et des moissonneurs, on peut continuer par des traits tirés de la parabole des astres et comparer tout d'un coup les fidèles à des astres brillants.

Ce changement imprévu de symboles cache à ceux qui ne sont pas extrêmement attentifs la justesse de l'Écriture, l'enchaînement et la liaison de toutes ses parties. On se persuade faussement que toute l'Écriture n'est composée que de lambeaux détachés; quoiqu'il soit vrai qu'il n'y a point de livre dans le monde qui soit plus suivi et dont les parties soient plus unies. Le secret est de reconnaître celles qui doivent être rapprochées les unes des autres. Car on comprend aisément que si l'Écriture sainte a été formée de la manière dont nous venons de la décrire, il n'y a qu'une chose à faire pour l'entendre, c'est de remettre les divers traits de chaque parabole dans leur place naturelle; remettre, par exemple, dans la grande parabole des semences, des moissons et des grains de blé, chaque trait qui lui appartient, en quelque livre et en quelque endroit de l'Écriture qu'il se trouve. Celui qui réussira le mieux à rétablir cet ordre, que l'on peut appeler l'ordre primitif, sera celui qui fera le plus de progrès dans l'intelligence de l'Écriture.

Or, l'Écriture a laissé des avertissements et des marques pour reconnaître les parties, et pour ainsi dire les morceaux qui ont rapport les uns aux autres. Car puisqu'il arrive souvent qu'ayant commencé à exprimer cer-

tains mystères ou certains traits prophétiques de l'histoire du peuple de Dieu sous un symbole, elle poursuit, dans le même endroit, en exprimant les traits qu'elle y ajoute par d'autres symboles; elle nous apprend à chercher dans les autres livres de l'Écriture la suite de ce qu'elle nous dit sous ces autres symboles. C'est ainsi qu'un endroit d'un Prophète qui prédira certains événements qui regardent l'établissement de l'Église sous l'image de la semence et de la moisson, et qui continuera en ajoutant si l'on veut la comparaison des astres à celle des grains de blé, nous donnera lieu de reconnaître, en premier lieu, que toute la prophétie commencée sous l'image des grains de blé aurait pu l'être sous celle des astres; secondement, qu'il faut chercher la continuation de la parabole dans les autres endroits de l'Écriture où la comparaison tirée des astres étant poussée plus loin ajoute de nouveaux traits et de nouvelles circonstances à ce qui nous est dit sous l'image des moissons. C'est ainsi qu'il suffit que dans un seul endroit la même nation soit représentée sous la figure d'un vase et en même temps sous celle d'une épouse fidèle ou infidèle, pour nous apprendre que ces deux symboles nous représentent les mêmes objets, et pour aller chercher dans la parabole prise des vases le supplément de celle qui est prise des épouses; pour nous faire comprendre que tous les endroits de l'Écriture qui parlent de l'une ou de l'autre figure sont dépendants les uns des autres, et pour nous porter à rassembler les traits épars en divers livres, à les remettre dans leur ordre, afin de rétablir l'une et l'autre parabole dans sa suite naturelle.

Il faut faire en cela à peu près ce que font ceux que l'on appelle des compositeurs en termes d'imprimerie. Avant de composer la forme qui doit servir à imprimer une feuille, ils ont chacune des lettres de l'alphabet, ou plutôt une multitude de chaque lettre rassemblée dans la case qui lui convient séparément de toutes les autres. C'est ainsi que l'on trouve tous les *a*, tous les *b*, tous les *c*, et ainsi des autres. En composant cette forme ils dérangent cet ordre, mêlant les unes avec les autres toutes ces lettres qui étaient séparées. C'est un pareil mélange qui est fait en composant chaque livre de l'Écriture, qui se trouve entremêlé d'une multitude de différents symboles. Or, il est question de prendre de nouveau chacun de ces symboles et de le remettre dans sa place naturelle, en imitant ce que font ces compositeurs lorsqu'ils rompent leur forme ; car alors ils reprennent toutes, les unes après les autres, ces lettres qu'ils avaient mêlées et confondues entre elles, pour remettre chaque lettre dans la case qui lui est propre avec toutes les autres du même nom et de la même forme.

Que l'on rencontre un endroit de l'Écriture, par exemple les chapitres III, IV et V de la *II<sup>e</sup> Épître aux Corinthiens*, où l'Apôtre emploie et entremêle divers symboles, tels que sont ceux de la lumière, des vases d'argile, des odeurs, des tentes que l'on ne dresse que pour y habiter en passant; il faut, à l'imitation de ces compositeurs, reprendre le trait exprimé par chacun de ces symboles et le ranger dans la grande parabole formée de tous les endroits de l'Écriture où elle s'est expri-

née sous le même symbole; avoir une table de tout ce que l'Écriture dit sous la figure des odeurs, une autre sous celle des vases d'argile et ainsi du reste, et placer le trait de saint Paul où il compare son corps au vase d'argile, et l'Évangile qu'il prêche à un parfum, l'un dans la table des parfums, l'autre dans celle des vases d'argile.

A mesure que l'on formera de ces sortes de tables, l'Écriture s'éclaircira, chacune de ces tables deviendra plus distincte, et l'on reconnaîtra mieux l'ordre dans lequel elle doit être dressée et la place que chaque trait doit occuper. Si l'on joint à cela le principe de la multiplicité des sens de l'Écriture, qui fait que la même figure a rapport à plusieurs accomplissements, il est impossible que l'on ne fasse un grand progrès dans l'intelligence de l'Écriture.

L'Écriture a laissé encore d'autres avertissements de la liaison qu'elle a mise entre ses diverses parties, mais qui ne se font remarquer que par ceux qui sont extrêmement attentifs à la suivre; car, abrégeant souvent ses figures, on ne s'aperçoit pas qu'un endroit est une continuation de l'autre. Par exemple, un seul arbre représente souvent un peuple entier : il est clair que ce qui est dit de ce même peuple représenté ailleurs sous l'image d'une forêt, a rapport avec ce qui en est dit sous le symbole d'un seul arbre; cependant cette variété empêche qu'on n'aperçoive la liaison des deux endroits qui sont faits l'un pour l'autre. Ce qui sera représenté sous une multitude de coupes dans Daniel sera la suite de ce qui est représenté sous l'image d'une seule coupe dans l'histoire de Joseph.

Ajoutez encore ici cet autre principe, qu'en fait de figures, des objets artificiels sont propres à représenter la même vérité que des objets naturels. Une statue, par exemple, représentera la même chose qu'un corps animé. La figure du serpent d'airain aura par là ses liaisons avec ce qui est figuré ailleurs par des serpents que l'on suppose vivants. Les fleurs et les fruits, qui étaient l'ouvrage de la sculpture dans le temple, représenteront la même chose que les fleurs et les fruits naturels du *Cantique des Cantiques* et du paradis terrestre.

Quelque surprenant que puisse paraître le grand principe que nous venons d'établir, néanmoins plus on en fera l'expérience et plus on en reconnaîtra la vérité. D'ailleurs, plus on le considérera, et plus on reconnaîtra qu'il est digne de l'Écriture. Car il est certain que toute la nature, et même la nature corporelle, n'est qu'une figure de la gloire de Dieu, une imitation de ses divines perfections, une image de sa conduite dans des objets plus relevés. Or il faut à cette première vérité en ajouter deux autres : l'une, que cette nature ne nous est mise devant les yeux que pour nous élever à Dieu. Les perfections de Dieu, trop simples en elles-mêmes, nous éblouiraient si nous les considérions dans leur unité ; elles se partagent, pour ainsi dire, dans les créatures, et les créatures deviennent par là un miroir de la Divinité proportionné à la faiblesse de nos yeux. La multiplicité des créatures, qui nous fait considérer séparément et l'une après l'autre des perfections qui sont une en soi, nous rappelle à l'unité lorsque nous en usons comme il faut.

Mais qui connaît parfaitement tous les rapports suivis que les créatures ont avec les perfections divines? L'Esprit de Dieu seul les connaît; c'est l'autre vérité que je voulais remarquer; lui seul était capable de nous montrer Dieu partout tel qu'il s'y est dépeint. Or, si l'Esprit de Dieu devait composer un livre pour l'instruction des hommes, pouvait-il remplir ce dessein d'une manière plus digne de sa majesté qu'en nous montrant toute la nature comme un grand livre, un grand amas de figures et de paraboles où sont représentés les mystères de la Religion?

En considérant les choses de ce point de vue, ne reconnaît-on pas que ces paraboles prises dans leur généralité ne sont point arbitraires, mais fondées sur la nature même des choses? C'est pourquoi on doit sentir avec combien de raison on a représenté plus haut le Saint-Esprit, auteur des Livres saints, comme ayant devant les yeux une multitude innombrable de paraboles où la Religion est dépeinte, soit dans ses mystères, soit dans son histoire. C'est la nature entière qui est cet amas de paraboles; le monde corporel n'est qu'un assemblage de traits qui ressemble au monde spirituel.

Jésus-Christ, rempli de l'esprit de sagesse et conversant avec les hommes, était, au milieu de la nature, comme celui qui connaissait parfaitement les rapports de tous les ouvrages de la nature avec la Divinité. Eh! comment ces rapports pourraient-ils manquer, puisque la Divinité n'a formé la nature qu'afin d'y peindre des traits de sa gloire? Que pouvait donc faire Jésus-Christ de plus digne de lui que d'élever sans cesse ceux qui

l'écoutaient, des choses visibles et matérielles, aux choses invisibles et spirituelles ? De là toutes ces paraboles dont les quatre Évangélistes sont remplis, Jésus-Christ ayant bien voulu lui-même nous proposer la méthode que nous venons d'indiquer, et nous en faciliter l'usage par autant d'exemples qu'il y a de paraboles en *Saint Matthieu, Saint Marc, Saint Luc* et *Saint Jean.*

Par ces paraboles il nous a expliqué le grand livre de la nature ; il nous accoutume peu à peu à y lire et les perfections de Dieu et les traits de sa conduite. Ce n'est pas la seule leçon qu'il nous donne en nous expliquant ainsi le livre de la nature, il nous donne en même temps la clef du livre de l'Écriture sainte. Lorsqu'on y sera attentif, on reconnaîtra qu'il n'y a aucune ou presque aucune des paraboles employées dans l'Évangile qui ne soient tirées des livres de l'Ancien Testament, ou qui n'y aient du rapport. Cela doit nous engager, selon le conseil des Pères de l'Église, à nous exercer à cette méthode en suivant la route et profitant des exemples que Jésus-Christ notre divin Maître nous a tracés.

C'est pourquoi nous avons cru faire une chose utile de donner quelques essais de cette méthode, en représentant un peu au long plusieurs de ces grandes paraboles répandues en divers livres de l'Écriture. C'est dans cette vue que nous donnons les écrits suivants[1]. Ce sont, comme nous venons de le dire, des essais, et l'on n'a pas même prétendu y rassembler tous les traits qui se trouvent dans

[1] Ces écrits ont été composés, au commencement du siècle dernier, par M. l'abbé d'Etémare. (Voyez la note à la fin de l'Introduction.)

l'Écriture, et qui ont rapport aux titres de ces symboles, comme si on n'en avait laissé échapper aucun. Le lecteur qui aura compris la suite de ces paraboles étendues sera en état de placer les autres traits qui n'y ont pas été employés et qu'il rencontrera en lisant l'Écriture, dans le rang qu'ils doivent occuper ; car il faut bien remarquer que cet arrangement ne doit pas se faire arbitrairement, mais qu'en arrangeant chaque trait il faut être en état de prouver que l'on a été fondé à lui donner une telle place.

Il n'est pas nécessaire d'avertir que dans ces sortes d'écrits, ainsi qu'en toute autre interprétation de l'Écriture, la première règle que l'on doit avoir devant les yeux est de suivre l'analogie de la foi, et d'éviter avec le plus grand soin de rien avancer qui ne s'accorde avec toute la doctrine de l'Église. Tout ce qui y serait contraire serait dès là même convaincu de faux, et ce ne pourrait être que par illusion que l'on pourrait s'imaginer que cela fût fondé dans l'Écriture.

Ces symboles ne sont qu'une petite partie de ceux que l'Écriture renferme. Si après avoir considéré ces symboles séparément l'on venait à les réunir et que l'on en fît une espèce de concorde, quelle lumière n'en résulterait-il point ? Il est manifeste qu'un symbole suppléerait à l'autre; les particularités ou légèrement touchées, ou entièrement oubliées dans l'un, se trouveraient dans l'autre. L'histoire de la Religion, du peuple de Dieu, de l'économie des desseins de Dieu sur les hommes, se trouverait tracée dans un grand détail. Les divers symboles

s'éclairciraient réciproquement; les endroits de l'un qui paraîtraient moins prouvés, à considérer ce symbole à part, se trouveraient prouvés par la comparaison avec un autre.

Non-seulement ce qui appartient à l'histoire du peuple de Dieu se trouverait exprimé dans un détail beaucoup plus grand que l'on n'aurait osé l'espérer, mais l'on aurait lieu d'admirer dans la conduite de Dieu des caractères qui seraient mis dans leur jour. Et comme chaque figure ne tend qu'à rendre plus sensible quelque point de la Religion, soit sur le dogme, soit sur la morale, la réunion de diverses figures qui s'entre-soutiennent et dont l'une poursuit ce que l'autre a commencé, ajouterait à ces mêmes vérités de nouveaux degrés de lumière.

Or, si la proposition de quelques symboles donne lieu à ces réflexions, il est aisé de concevoir combien ces avantages augmenteront à mesure que l'on aura soin d'y réunir d'autres symboles. Ceux que l'on développe ici suffisent pour faire concevoir que toute l'Écriture est composée de la sorte. Ils ont été choisis pour ainsi dire au hasard, les autres ne sont pas d'une nature différente. Chaque symbole est une parabole; et lorsqu'il n'est pas expliqué c'est une énigme. L'Écriture n'est autre chose que le tissu de toutes ces énigmes entrelacées les unes dans les autres. Plus on suivra cette méthode et plus on s'apercevra que tout parle dans l'Écriture, que tout y est dit à dessein, que tout signifie. Jamais livre ne fut composé sur un tel modèle !

Comme il se trouve bien des choses dans ces écrits qui

ont rapport à la conversion future des Juifs et à ce qui y est lié, il serait à propos que ceux qui les liront eussent présents à l'esprit les divers ouvrages qui ont paru sur cette matière importante, tels que l'écrit de la *Tradition des saints Pères sur la conversion future des Juifs fondée sur les témoignages des Écritures* (par M. d'Etémare), qui a paru en 1724; *l'Explication de quelques prophéties sur la conversion des Juifs* (par le même), ouvrage dont la publication a suivi de près celui de la *Tradition*, mais qui était composé dès l'année 1712; *l'Introduction abrégée à l'intelligence des prophéties de l'Écriture, par l'usage qu'en fait saint Paul dans l'Épître aux Romains* (par M. de Fourquevaux), qui a paru en 1731; *la Connaissance des temps par rapport à la Religion* (par M. Joubert), en 1727, etc.

On trouvera aussi plusieurs morceaux importants sur cette matière dans les excellents ouvrages de MM. Duguet et d'Asfeld sur l'Écriture sainte, dont le public est en possession et qui sont connus et estimés de tout le monde. Ces différents écrits serviront à faire mieux comprendre ceux que nous donnons aujourd'hui, et ceux-ci à leur tour confirmeront et éclairciront ce que contiennent les premiers.

M. l'abbé d'Etémare (Jean-Baptiste Le Sesne de Menilles) est né le 4 janvier 1682, de parents distingués par leur naissance et leur piété, au château de Menilles, diocèse d'Évreux. Doué d'une haute sagesse et d'un esprit profond et sublime, Dieu lui donna l'intelli-

gence pour entendre les saintes Écritures; dès sa jeunesse il les méditait avec un succès surprenant, ayant eu soin avant tout de se bien pénétrer des principes qui doivent régler l'interprétation de ces saints Livres par une étude sérieuse des ouvrages des saints Pères. Il eut encore l'avantage d'entendre le célèbre Duguet expliquer, en 1710 et les années suivantes, les prophéties de l'Ancien et du Nouveau Testament sur la conversion future des Juifs, sur les causes et les effets d'un événement si consolant pour l'Église. Ces développements du célèbre oratorien, qui avaient frappé le grand Bossuet lui-même, produisirent dans l'abbé d'Etémare les vues les plus vastes sur toute l'histoire de la Religion, vues que M. Duguet l'engagea ensuite à répandre dans des conférences sur cette matière. Elles se tinrent, en 1712, au séminaire de Saint-Magloire, où M. d'Etémare eut pour auditeurs plusieurs ecclésiastiques de mérite qui ont enrichi l'Église d'importants ouvrages sur l'Écriture sainte.

Ces mêmes vues, étendues et mûries par des réflexions profondes et des études continuées, M. d'Etémare les a développées encore dans plusieurs ouvrages où l'on trouve toujours le théologien exàct, le savant versé dans l'Écriture et la Tradition, l'écrivain rempli de piété et d'un amour ardent pour la Religion. L'Écriture sainte y est expliquée avec l'intelligence supérieure qui lui était propre; et ce qui n'est pas moins utile, les principes qui servent de fondement à sa méthode y sont exposés avec un ordre, une clarté, une précision entière. Il s'y applique à comparer les temps, à méditer d'une part les promesses faites à l'Église, et de l'autre les prédictions des maux dont elle doit être affligée; à concilier ces deux choses, dont la première mal entendue est l'écueil des Catholiques ignorants, et l'autre celui des prétendus Réformés, et dont la réunion donne des principes clairs et solides au moyen desquels on tient dans les temps de trouble une route assurée, également éloignée du schisme et de l'erreur. Tels sont les objets sur lesquels M. d'Etémare répand une lumière abondante dans ses écrits.

La profonde connaissance qu'il avait de la Religion le remplissait d'un zèle ardent pour la gloire de Dieu, d'une confiance sans bornes dans ses miséricordes et d'un attachement inviolable à la vérité et à la charité. Il mourut à Rhynwyk, maison de campagne au village de Zeyst près d'Utrecht, le 29 mars 1770, dans la 89e année de son âge.

Parmi les écrits de M. d'Etémare sur l'Écriture sainte, plusieurs seulement ont été imprimés. Nous ajoutons à ceux auxquels il renvoie dans l'Introduction ci-dessus l'indication des écrits suivants :

*Parallèle abrégé de l'histoire du peuple d'Israël et de l'histoire de l'Église*; ouvrage composé en 1712, imprimé en 1723.

*Réflexions sur l'histoire des Machabées comparée à celle des défenseurs de la vérité dans le dernier siècle*; ouvrage composé vers 1713, imprimé en 1760 avec des changements considérables faits par l'éditeur M. l'abbé Joubert.

Neuf *Mémoires sur les propositions renfermées dans la constitution* Unigenitus, *qui regardent la nature de l'ancienne et de la nouvelle Alliance*; ces écrits ont été composés en 1714 et imprimés en 1714 et 1716. M. d'Etémare a fait quelques additions à cet ouvrage, elles sont restées manuscrites.

*Essai d'un parallèle du temps de Jésus-Christ et des nôtres*, etc.; composé en 1725, imprimé en 1732.

*Explication du discours de Notre Seigneur Jésus-Christ après la Cene*; écrit composé en 1729, imprimé en 1860.

*Ressources de la piété dans les maux de l'Église*; composé vers 1740, imprimé en 1860.

*Histoire de la Religion représentée dans l'Écriture sainte sous divers symboles*. On a imprimé en 1727, sous ce titre, le premier symbole : *Le Ciel et les Astres*, etc., et le septième: *La Vigne et son fruit*. Le second symbole a été imprimé en 1734, avec la *Préface* ou Introduction ci-dessus, sous ce titre : *Enchaînement des vérités proposées dans l'Écriture sous le symbole des Épouses fidèles et infidèles, et sous celui des Vases d'argile; pour servir à l'intelligence des prophéties et figures de l'Ancien Testament*. Cinq autres symboles étaient demeurés inédits. Ces huit symboles forment un corps d'ouvrage que l'on donne aujourd'hui en son entier dans ces deux volumes; ils sont publiés d'après les manuscrits authentiques et dans l'ordre où ils y sont placés.

Mars 1862.

[illegible]

RE[illegible]

[illegible]ANS L'É[illegible]

[illegible]

---

PREM[illegible]

[illegible]

---

[illegible]

# HISTOIRE

DE

# LA RELIGION

REPRÉSENTÉE

## DANS L'ÉCRITURE SAINTE

SOUS DIVERS SYMBOLES.

---

## PREMIER SYMBOLE

### LE CIEL ET LES ASTRES ; LES LAMPES ET LES FLAMBEAUX.

---

### ARTICLE Ier

Histoire de la Synagogue.

C'est une chose commune, dans l'Écriture sainte, de représenter l'Église, ou le peuple de Dieu, par le symbole du ciel, de la lune et des étoiles. Dès le XVe chapitre de la *Genèse*, Dieu fait sortir Abraham, et lui dit : *Levez les yeux au ciel, et comptez les étoiles, si vous le pouvez. C'est ainsi*, ajouta-t-il, *que se multipliera votre race*. Dès ce moment les étoiles devinrent la figure des descendants d'Abraham. Lorsqu'on aura vu la constance avec laquelle l'Écriture suit cette figure, peut-être sera-t-on porté à penser que ce n'est pas sans dessein qu'elle fait observer que le soleil venait de se coucher lorsqu'elle rapporte, six versets

plus bas, un sacrifice mystérieux d'Abraham, qui fut accompagné d'une vision prophétique qui regardait l'état futur de sa race. La même promesse fut confirmée à Abraham et à Isaac, dans les chapitres XXII et XXVI, et le même symbole des étoiles employé.

En entrant un peu plus dans le détail de cette figure, on reconnaît facilement que si chacun des descendants d'Abraham est une étoile, et si leur universalité forme un ciel, leur chef, selon la proportion des temps et des circonstances, doit tenir lieu du soleil. C'est en effet ce qui se vérifie dans l'un des songes de Joseph (*Gen.*, XXXVII, 9). Il voit en songe *le soleil, la lune et onze étoiles :* et selon l'interprétation de Jacob, secondée par l'événement, le soleil, la lune et onze étoiles ne sont autre chose que Jacob lui-même et sa famille.

Selon cette analogie, Joseph est pareillement un de ces astres promis à Abraham, qui vient communiquer sa lumière bienfaisante à l'Égypte lorsqu'elle s'y attendait le moins : les soixante-dix enfants de Jacob, qui vinrent avec leur père en Égypte, sont autant d'étoiles, aussi bien que leurs descendants qui s'y multiplièrent d'une manière si extraordinaire. Aussi Moïse a-t-il soin de le remarquer dès le premier chapitre du *Deutéronome*, verset 10 : *Le Seigneur votre Dieu*, leur dit-il, *vous a tellement multipliés, que vous égalez aujourd'hui en nombre les étoiles du ciel.* Et au X<sup>e</sup> chapitre, verset dernier : *Vos pères n'étaient au nombre que de soixante-dix personnes lorsqu'ils descendirent en Égypte, et vous voyez maintenant que le Seigneur votre Dieu vous a multipliés comme les étoiles du ciel.*

On se voit donc obligé, si l'on ne veut point quitter cette allégorie, de regarder la nation des Israélites dans le désert, comme une armée d'étoiles et comme un nouveau ciel que

Dieu avait formé pour sa gloire; en sorte qu'on pourrait appliquer à cette nation ce qui est dit de l'Épouse des Cantiques (ch. III, v. 6) : *Qui est celle-ci qui s'élève du désert?* et (ch. VI, v. 9) : *Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore lorsqu'elle se lève, qui est belle comme la lune, éclatante comme le soleil, et qui est terrible comme une armée rangée en bataille?* On sait que c'est l'usage de l'Écriture de regarder la multitude des étoiles comme une armée.

L'*Ecclésiastique* nous découvre ce que l'Écriture nous a voulu marquer en employant ce symbole. Il fait, dans son XVII[e] chapitre, une comparaison du peuple d'Israël avec tous les autres peuples de la terre. Il nous parle dans cet endroit de la manifestation de la gloire de Dieu devant les hommes, et de la lumière qu'il leur communique lorsqu'il les instruit de sa loi (v. 7). *Il a fait luire son œil sur leurs cœurs, pour leur faire voir la grandeur de ses œuvres*, etc. C'est ainsi que les hommes deviennent semblables aux astres, lorsque venant à connaître les merveilles de Dieu, ils sont capables de communiquer à d'autres la lumière, en leur annonçant ce qui leur est manifesté, *afin qu'ils publiassent la magnificence de ses ouvrages*. Et appliquant aussitôt ces choses plus expressément à Israël, il dit que Dieu a établi des princes pour gouverner chacun des autres peuples; *mais Israël*, poursuit-il, v. 15 et 16, *est devenu visiblement le partage de Dieu même. Toutes leurs œuvres sont en sa présence comme le soleil.* C'était la loi qui avait été donnée aux Israélites préférablement aux autres peuples, qui les faisait briller comme de nouveaux astres dans le monde. Ils devenaient le principe d'un nouveau jour *par qui*, dit l'auteur de la *Sagesse* (ch. XVIII, v. 4) *la lumière incorruptible de votre loi commençait à se répandre dans le monde.* La sagesse divine reluisait en eux (*Deut.*, IV, 6); mais elle pouvait

s'y obscurcir, ainsi que le remarque l'*Ecclésiastique* dans le même chapitre que nous venons de citer. Il se sert, pour le faire entendre, de cette même comparaison du soleil dont il venait de faire une application avantageuse à Israël. *Qu'y a-t-il de plus lumineux que le soleil?* dit-il, v. 30, *et néanmoins il souffre des défaillances :* faisant entendre manifestement par là, que si Israël était un soleil et un ciel, ce ciel et ce soleil pouvaient éprouver leurs obscurcissements.

La figure tirée du ciel matériel n'était pas tellement employée à représenter l'universalité du peuple, que l'on n'en fît, selon les occurrences, des applications particulières. Les six cent mille hommes que Josué introduisit dans la terre promise étaient une armée de six cent mille étoiles ; Josué tenait au milieu d'eux la place du soleil. Dans la suite ce nouveau ciel s'obscurcit de temps en temps, et cela en deux manières différentes ; l'une, par les péchés du peuple ; l'autre, parce qu'ils succombaient sous leurs ennemis et qu'ils leur étaient asservis. On vit un de ces obscurcissements du temps de Barac et de Débora. Mais Débora nous apprend dans son cantique (*Jug.*, V, 20) qu'il se trouva des étoiles qui gardèrent fidèlement leur rang, et qui combattirent contre Sisara. Ces étoiles sont ces braves d'Israël dont il est parlé au v. 9 : *Mon cœur aime les princes d'Israël ; vous qui vous êtes exposés volontairement au péril.* Ce sont ces dix milles combattants qui se rassemblèrent autour de Barac. Les autres Israélites qui ne vinrent point au combat étaient des étoiles qui avaient perdu leur rang. Ils profitèrent de la victoire de Barac. Tout Israël fut comme un ciel qui recouvra son ancienne splendeur ; mais ceux qui avaient marqué leur foi et leur zèle pour Dieu en s'exposant au combat, brillèrent parmi les autres comme le soleil.

C'est Débora qui le déclare en terminant son cantique : *Ainsi périssent tous vos ennemis*, dit-elle au Seigneur ; *mais que ceux qui vous aiment brillent comme le soleil, lorsque ses rayons éclatent au matin* (v. 31).

La figure générale est rappelée dans le premier livre des *Paralipomènes*, ch. XXI. David entreprend de faire le dénombrement de son peuple ; mais il se souvient de deux choses, l'une que ce peuple a été comparé longtemps auparavant aux étoiles, l'autre qu'il a été prédit qu'il serait innombrable comme les étoiles du ciel. Il croit respecter suffisamment cette prophétie, en s'abstenant de faire entrer dans le dénombrement les enfants et tous ceux qui étaient au-dessous de vingt ans. Il les regarde comme une multitude d'étoiles moins remarquables que les autres, dont il réserve le nombre au secret de Dieu. Sans approfondir ici ce qu'il y a de répréhensible dans cette action de David, le lecteur est clairement averti que ce prince était au milieu de son peuple comme le soleil au milieu d'un nombre innombrable d'étoiles. Il était cet homme distingué d'une manière excellente, élevé au-dessus des ouvrages de Dieu, et en cela figure singulière de Jésus-Christ ; cet homme, dis-je, dont la gloire est décrite dans le VIII^e Psaume : *Quand je considère vos cieux, qui sont les ouvrages de vos doigts, la lune et les étoiles que vous avez affermies, je m'écrie : Qu'est-ce que l'homme ?* etc. *Vous l'avez établi sur les ouvrages de vos mains. Vous avez mis toutes choses sous ses pieds.* Les Apôtres ont appliqué ce Psaume à Jésus-Christ, et l'on conçoit mieux avec quelle justesse cela se fait, lorsque l'on a médité l'application imparfaite qui s'en peut faire au roi d'Israël, dont la gloire n'a été que l'ombre de celle de Jésus-Christ. Nous reviendrons à ce Psaume lorsque la suite de cette espèce de parabole nous aura con-

duit à Jésus-Christ, et nous trouverons dans cette suite l'interprétation du Psaume XVIII.

Si la délivrance de l'Égypte et l'introduction du peuple d'Israël dans la terre promise est, en langage figuré, l'établissement d'un ciel nouveau; il est manifeste que la captivité de Babylone sera l'obscurcissement et presque l'entière destruction de ce premier ciel, et le retour de la captivité en sera le rétablissement. On trouve des endroits des Prophètes, en assez grand nombre, qui prédisent ces révolutions sous de telles images; mais parce que les Prophètes, sous les mêmes paroles, ont prédit dans ces endroits des événements plus grands et plus spirituels, nous éviterons d'entrer sur cela dans un détail qu'il est bon à la vérité d'avoir dans l'esprit lorsqu'on lit les Prophètes, mais qu'il est aisé de découvrir, et nous réservons ces passages pour les événements d'un ordre plus élevé auquel ils ont rapport.

Nous dirons néanmoins un mot de Daniel par rapport au premier sens de ses prophéties, aussi bien que de l'histoire d'Esther. Cette fidèle Israélite parut, dans le danger imminent de son peuple, comme un astre favorable. Mardochée la compare d'abord à une petite fontaine. Peu de personnes en peuvent tirer de l'utilité tant qu'elle demeure en cet état; mais cette petite fontaine devint un fleuve, et se changea en suite en une lumière et en un soleil qui peut communiquer la lumière et la vie à des nations entières (*Esther*, X, 6).

Daniel, non plus que les trois enfants de la fournaise, n'avaient pas oublié que la postérité d'Abraham était figurée par les étoiles, comme on le voit ch. III, v. 36. Daniel aperçoit en esprit dans les ch. VIII et XI les temps des Machabées; il voit Antiochus Epiphane sous l'image d'une bête cruelle, ou plutôt d'une corne qui s'élève jusqu'au

ciel, qui déclare la guerre à l'armée des étoiles, qui en fait tomber plusieurs, et qui les foule aux pieds : *Il éleva sa grande corne jusqu'aux armées du ciel, et il fit tomber les plus forts, et ceux qui étaient comme des étoiles, et il les foula aux pieds.* (*Daniel,* VIII, 10.) L'Ange qui parlait à Daniel lui apprend, v. 24, que ces étoiles sont *le peuple des saints*, c'est-à-dire la Judée qu'Antiochus devait ravager. Qui aurait pu imaginer que la corne d'un animal qui fait la guerre aux étoiles signifiât un roi qui faisait la guerre au peuple de Dieu? Cependant il est manifeste que le langage constant de l'Écriture conduit là. Antiochus prévalut contre plusieurs de ces étoiles, il les fit tomber et les foula aux pieds. C'est ce qui est exprimé sans figure, ch. XI, v. 33 : *Plusieurs seront tourmentés par l'épée, par la flamme, par la captivité, par les brigandages... Il y en aura d'entre ceux qui seront savants qui tomberont en de grands maux*, est-il dit au verset 35, *afin qu'ils passent par le feu, et qu'ils deviennent purs et blancs de plus en plus.* Il se trouva alors des hommes qui instruisirent le peuple et le soutinrent, et leur récompense, marquée au chapitre suivant, consiste en ce qu'*ils brilleront comme les feux du firmament, et* qu'*ils luiront comme des étoiles dans toute l'éternité* (*Daniel,* XII, v. 3).

L'*Ecclésiastique*, ch. L, v. 6, voulant faire l'éloge du grand pontife Simon, fils d'Onias, le compare d'abord à *l'étoile du matin* qui paraît *au milieu des nuages*, et ensuite *à la lune* et *au soleil*. En effet ce grand prêtre n'était-il pas au milieu du peuple, comme avait été autrefois le patriarche Jacob au milieu de sa famille : et parce que ce grand prêtre était animé de l'esprit de zèle, de sainteté et de lumière, il est comparé *à la lune dans son plein*, et *au soleil dans son éclat*. En suivant le même langage, que pourrait-on

dire de Caïphe, si ce n'est que c'était un soleil qui avait perdu sa lumière.

### ARTICLE II.

Formation de l'Église au milieu de la décadence de la Synagogue.

Il est temps de passer aux traits qui regardent le peuple nouveau et la race spirituelle d'Abraham. C'est à cette race spirituelle que convient avec plus de justesse le symbole du ciel et des étoiles. La Synagogue, par opposition à l'Église, n'était que ténèbres. Mais l'état funeste où la Synagogue se trouvait, dans le temps de la venue du Messie, renfermait un accroissement de ténèbres, qui faisait que l'on pouvait dire que la Synagogue tombait de jour en jour dans les ténèbres : c'est ce qui se vérifie par les fausses maximes, les abus, les fausses opinions et les iniquités qui se multipliaient de jour en jour. C'était, pour se servir de l'expression de l'Écriture, un ciel usé ; et sans prétendre borner là le sens des passages que nous allons citer, on pouvait lui appliquer ce qui est dit dans le Psaume CI, v. 27, que *les cieux vieilliront comme un vêtement,* et que le Messie les changera comme on change un manteau. Et dans *Isaïe* (L, 9) : *Je les vois se consumer comme un vêtement rongé des vers ;* et quelques versets plus haut : *J'envelopperai, dit le Seigneur, les cieux de ténèbres, et je les couvrirai comme d'un sac.* C'est le temps que Dieu avait choisi pour renouveler les cieux, ou si l'on veut, pour créer de nouveaux cieux et une nouvelle terre, en formant l'Église. C'est pourquoi dans le chapitre suivant d'*Isaïe,* Dieu le Père dit au Messie (LI, v. 16) : *J'ai mis mes paroles dans votre bouche, et je vous ai mis à couvert sous l'ombre de ma main ; afin que vous établissiez les cieux, que vous fondiez la terre, et que vous*

*disiez à Sion*, c'est-à-dire à l'Église : *Vous êtes mon peuple.* Ceci a un rapport manifeste avec les derniers versets du Psaume CI. *Seigneur, vous avez fondé la terre dès le commencement, et les cieux sont l'ouvrage de vos mains. Ils périront, mais vous subsistez dans toute l'éternité; ils vieilliront tous comme un vêtement. Vous les changerez comme un habit dont on se couvre, et ils seront changés; mais pour vous, vous êtes toujours le même, et vos années ne passeront point.*

Au milieu des ténèbres qui croissaient de jour en jour dans la Synagogue, saint Jean-Baptiste parut comme une nouvelle lumière. C'était, selon Jésus-Christ, *une lampe ardente et luisante* (*S. Jean*, V, 35). Jésus-Christ parut immédiatement après comme un soleil, et ses disciples comme de nouveaux astres. Mais la manifestation de Jésus-Christ s'étant faite par degrés, il est représenté d'abord comme une étoile. C'est ainsi qu'il est désigné dans la célèbre prophétie de Balaam. *Une étoile sortira de Jacob, un rejeton s'élèvera d'Israël* (*Nombres*, XXIV, 17). L'étoile que virent les Mages représentait Jésus-Christ en annonçant sa venue. Malachie l'aperçoit sous l'image d'un soleil levant : *Le Soleil de justice*, dit le Seigneur dans *Malachie* (IV, 2), *se lèvera pour vous qui craignez mon nom, et vous trouverez votre salut sous ses ailes.* Zacharie père de saint Jean reconnaît le Messie sous ces traits ; c'est un Soleil qui se lève, et qui vient éclairer ceux qui étaient assis dans les ténèbres de la mort (*S. Luc*, I, 78).

Jésus-Christ déclare à ses disciples, dans le sermon sur la montagne, qu'ils sont *la lumière du monde* (*S. Matth.*, V, v. 14). De là paraît avec quelle justesse saint Paul applique aux Apôtres et aux prédicateurs de l'Évangile l'endroit du Psaume XVIII, v. 4, où il semble d'abord qu'il n'est parlé

que des cieux matériels : *Leur voix*, dit le Psaume, *a retenti par toute la terre, et leur parole s'est fait entendre jusqu'aux extrémités du monde*. Si les feux du ciel sont les Apôtres, selon l'interprétation de saint Paul, c'est donc Jésus-Christ qui sera désigné dans le même Psaume sous l'image du soleil. C'est de lui dont il est dit : *Il a établi sa tente dans le soleil.... Il sort plein d'ardeur pour courir comme un géant dans sa carrière. Il part de l'extrémité du ciel, et il arrive à l'autre extrémité* (v. 6). C'est encore Jésus-Christ dont il est parlé dans le VIII[e] Psaume. C'est lui qui, dans un sens étroit et précis, est élevé par-dessus tous les ouvrages qui sont sortis des mains de Dieu, qui règne également et sur les cieux matériels, et sur les saints figurés par les étoiles. Il n'est pas hors-d'œuvre de rappeler ici l'histoire de la Transfiguration, où le visage de Jésus-Christ parut aux yeux de ses disciples *brillant comme le soleil* (*S. Matth.*, XVII, 2). Le Psaume LXXXVIII, v. 36 annonce ainsi sa gloire : *Sa race demeurera éternellement ; et son trône sera éternel en ma présence comme le soleil, comme la lune qui est dans son plein, comme ces témoins fidèles placés dans les cieux*. Les versets suivants donnent à entendre comment ces choses peuvent compatir avec les obscurcissements dont l'Église est susceptible. Le même Psaume adressant la parole à celui qui en fait le sujet, lui dit (v. 16) : *Seigneur, le peuple qui sera assez heureux pour vous connaître marchera à la lumière de votre visage* : c'est ainsi que les hommes marchent à la lumière du soleil matériel. Et au verset 12 : *Les cieux sont à vous, et la terre vous appartient : vous avez fondé l'univers avec tout ce qu'il contient*. On peut remarquer le rapport de ces passages avec ceux d'Isaïe qu'on vient d'entendre.

Saint Paul compare la lumière de l'Évangile qui com-

mençait à se répandre dans le monde, à la lumière que Dieu avait créée au commencement du monde. *Le même Dieu*, dit-il (II. *Cor.*, IV, 6), *qui a commandé que la lumière sortît des ténèbres, est celui qui a fait luire sa clarté dans nos cœurs, afin que nous puissions éclairer les hommes par la connaissance de la gloire de Dieu, selon qu'elle paraît en Jésus-Christ.*

Dans l'Apocalypse, les évêques sont représentés par le symbole des étoiles. *Les sept étoiles* que Jésus-Christ tient dans sa main *sont les sept Anges* ou les sept évêques *des sept Églises* (*Apoc.*, I, 20). La multitude des évêques répandus par tout le monde est donc une multitude d'étoiles ; et il en est ainsi à proportion des ministres inférieurs et même des simples fidèles.

Nous avons réservé exprès un endroit de *Jérémie* qui ne peut avoir d'application à ce qui s'est passé pendant la durée de la Synagogue, si ce n'est dans un sens imparfait et qui paraît forcé, mais qui convient très-bien aux chrétiens qui sont la postérité de Jésus-Christ, le vrai David, et aux lévites, c'est-à-dire aux ministres de la nouvelle loi. *Comme on ne peut compter les étoiles*, dit le Seigneur (*Jér.*, XXXIII, 22), *ni mesurer le sable de la mer; ainsi je multiplierai la race de mon serviteur David, et les lévites qui sont mes ministres.* Cette promesse est accompagnée d'assurances par rapport à une durée indéfectible, qui nous ont fait dire qu'elle ne pouvait s'appliquer que très-imparfaitement à la Synagogue.

Saint Paul en parlant non-seulement au clergé de Philippes, mais aussi aux simples fidèles, leur dit : *Vous brillez, au milieu d'une nation dépravée et corrompue, comme des astres dans le monde* (*Philip.*, II, 15). C'est donc avec vérité que l'on peut remarquer que les nouveaux cieux

que le Messie était venu substituer à la place des anciens étaient déjà tout formés lorsque saint Paul écrivait ces paroles ; cependant les ténèbres dont ces anciens cieux, c'est-à-dire la Synagogue, étaient couverts, s'épaississaient de plus en plus.

Il n'y a personne qui ne remarque que dans les discours que Jésus-Christ tint à ses disciples sur les malheurs qui devaient arriver, il mêle ce qui regarde la destruction de Jérusalem avec ce qui a rapport à la fin du monde ; et souvent il a exprimé par les mêmes paroles des choses qui regardaient deux temps et deux événements si éloignés les uns des autres. Si donc on ne perd point de vue l'analogie que nous développons, il sera très-facile, sans préjudice des autres sens, d'appliquer aux temps qui ont précédé ou suivi de près la prise de Jérusalem, ce que dit Jésus-Christ (*S. Luc*, XXI, 25) : *Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune, et dans les étoiles.* Et, (*S. Matth.*, XXIV, 29) : *Le soleil s'obscurcira, et la lune ne donnera plus de lumière; les étoiles tomberont du ciel, et les puissances des cieux seront ébranlées.*

Cette même analogie fournira un sens très-naturel aux paroles de Joël citées par saint Pierre dans le II[e] chapitre des *Actes*, et un sens applicable à ce temps-là : *Je répandrai mon Esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes... Le soleil sera changé en ténèbres et la lune en sang* (*Actes*, II, v. 18, 20). Ce qui signifie que lorsque le Saint-Esprit devait être répandu sur les premiers fidèles, la Synagogue, comparée tant de fois au soleil, à la lune et aux étoiles, serait couverte de ténèbres. Jérémie voyait le peuple d'Israël dans cet état funeste lorsqu'il s'écrie (*Lament.*, II, v. 1) : *Comment le Seigneur a-t-il couvert de ténèbres dans sa fureur la fille de Sion? Comment a-t-il fait tomber du*

*ciel en terre la fille d'Israël qui était si éclatante, et ne s'est-il point souvenu au jour de sa fureur de celle où il avait mis son marchepied?* Cette expression : *la fille d'Israël est tombée du ciel en terre,* est remarquable et peut servir à en éclaircir d'autres semblables qui se rencontrent dans les passages que nous rapportons.

On entendra maintenant avec facilité ce que Zacharie a voulu dire en entremêlant dans une prophétie où il est certainement parlé de la venue du Messie, de sa mort, de son ascension, etc., ces paroles du chapitre XIV, v. 6 : *En ce temps-là on ne verra point de lumière.* Et au verset suivant : *Il y aura un jour connu du Seigneur, qui ne sera ni jour ni nuit; et sur le soir de ce jour la lumière paraîtra.* C'est ainsi que nous est représenté l'étrange obscurcissement de la vérité qui arriva dans le temps de la mort de Jésus-Christ. Les ténèbres sensibles qui parurent à la mort de Jésus-Christ étaient l'image de la même chose. Mais la lumière de la résurrection, et ensuite celle qui résulta de la formation de l'Église par l'effusion du Saint-Esprit, perça promptement ces ténèbres : *Et sur le soir de ce jour la lumière paraîtra.*

Que si l'on voulait, sur le modèle de toutes ces expressions de l'Écriture, raconter en langage figuré le sort des Juifs rejetés parce qu'ils avaient rejeté le Messie, que pourrait-on dire autre chose, sinon que Dieu a exercé sa justice sur les étoiles, qu'il les a amassées et liées ensemble, qu'il les a précipitées, qu'il les tient comme dans une étroite prison. Mais parce qu'on sait que les Juifs se convertiront un jour, on serait obligé d'ajouter que Dieu se souviendra d'eux longtemps après : qu'ainsi il faut distinguer deux visites à l'égard de ces étoiles, une première de colère et une autre de miséricorde qui suivra longtemps après ; et c'est

précisément ce que dit Isaïe, chapitre XXIV, v. 21 et 22 : *En ce temps-là le Seigneur visitera* dans sa colère *les armées d'en haut qui sont sur les cieux, et les rois du monde qui sont sur la terre ; et les ayant ramassés et liés ensemble comme un faisceau de bois, il les jettera dans le lac* (ou dans l'étang) *où il les tiendra en prison ; et il les visitera longtemps après.* Et dans quel temps la première visite arrivera-t-elle? Dans le temps de la venue du Messie. Ce que le Prophète ajoute le marque clairement dans les paroles qui suivent : *La lune*, dit-il, *rougira, et le soleil sera tout obscurci, lorsque le Seigneur des armées aura établi son règne sur la montagne de Sion et dans Jérusalem, et qu'il aura signalé sa gloire devant les anciens de son peuple.* Ne pourrait-on point penser que Job aurait eu en vue quelque chose de semblable à ce qui est prédit par Isaïe sous le symbole des étoiles enfermées dans un lac, lorsqu'il dit de Dieu : *C'est lui qui commande au soleil, et le soleil ne se lève point ; et qui tient les étoiles enfermées comme sous le sceau* (*Job*, IX, 7).

## ARTICLE III.

Malheurs et obscurcissements qui ont suivi la naissance de l'Église. Nonobstant ces malheurs, l'Église paraît dans sa plénitude.

Si l'on compare l'état de l'Église depuis la venue de Jésus-Christ avec celui de la Synagogue, on reconnaîtra que par la substitution de l'une à l'autre s'est accompli cet endroit d'Isaïe, (XXX, 26) : *La lumière de la lune deviendra comme la lumière du soleil, et la lumière du soleil sera sept fois plus grande, comme serait la lumière de sept jours ensemble, lorsque le Seigneur aura bandé la plaie de son peuple, et qu'il aura guéri la blessure qu'il avait reçue.*

C'est pourquoi on applique avec raison à l'Église le chapitre LX du même Prophète, versets 1 et suiv. : *Levez-vous, Jérusalem, recevez la lumière ; car voilà que votre lumière est venue, et que la gloire du Seigneur s'est levée sur vous. Les ténèbres, il est vrai, couvriront la terre et une nuit sombre enveloppera les peuples ; mais le Seigneur se lèvera sur vous, et l'on verra sa gloire éclater au milieu de vous. Les nations marcheront à la faveur de votre lumière, et les rois à la splendeur qui se lèvera sur vous.*

On a donc vu dans le monde depuis la formation de l'Église ces nouveaux cieux dont parle Isaïe, chapitre LXV, v. 17 : *Je m'en vais créer de nouveaux cieux et une terre nouvelle.* Cependant cela n'empêche pas qu'il ne soit demeuré des ténèbres sur la terre ; et dans l'Église même il arrive des obscurcissements qui font tomber des étoiles et leur font perdre la lumière. Il y avait dès le temps de saint Jude de ces astres malheureux qui ne conservaient pas le rang d'honneur qui leur avait été destiné ; ils étaient la honte et le déshonneur des festins de charité que les chrétiens faisaient entre eux. Saint Jude, v. 13, les appelle *des étoiles errantes, auxquelles une tempête noire et ténébreuse est réservée pour l'éternité.* Chaque hérétique, chaque séducteur qui s'est élevé contre la vérité, soit dans la communion extérieure de l'Église, soit hors de sa communion, est un de ces astres errants. Cérinthe et Ebion, Novat, Donat, Arius, Photin et tous les autres semblables sont des étoiles, ou qui avaient perdu la lumière, ou à qui il ne restait plus qu'une lumière trompeuse. Lorsque ces docteurs d'erreurs ont entraîné avec eux des diocèses et des provinces, en un mot des portions considérables de l'Église, ce sont autant de portions des cieux qui se sont obscurcies. C'est un certain nombre d'étoiles que Satan a entraînées et a fait tom-

ber du ciel. Mais si les scandales ont été de telle nature que plusieurs même d'entre les fidèles qui sont demeurés dans la communion de l'Église aient été induits en erreur, ou que la connaissance de certaines vérités leur ait été soustraite, alors on pourra dire que les étoiles, sans changer de place, ont perdu une partie de leur lumière. En un mot, on conçoit qu'il serait aisé de faire l'histoire de l'Église, depuis les Apôtres jusqu'à nous, en se servant de ces symboles.

L'Apocalypse, dont le caractère est d'appliquer à des événements qui devaient suivre la venue de Jésus-Christ un très-grand nombre de prophéties contenues dans les anciens Prophètes, prédit plusieurs événements sous ces symboles. Saint Jean voit dans le VI^e chapitre, v. 12 et 13, *le soleil devenir noir comme un sac de poil; la lune devint comme du sang, et les étoiles du ciel tombèrent sur la terre, comme lorsque le figuier étant agité par un grand vent laisse tomber ses figues vertes. Le ciel se retira comme un livre que l'on roule*. On ne doit pas être surpris de voir ici les cieux comparés à un livre : en effet, cela exprime-t-il autre chose que ce qui est dit dans le XVIII^e Psaume, que *les cieux annoncent la gloire de Dieu de toutes parts;* c'est un livre où tout le monde peut lire. Ceci a rapport à l'ouverture du sixième sceau. Saint Jean parle ensuite des sept trompettes, et entre dans un plus grand détail des malheurs qu'il avait d'abord envisagés d'une vue plus générale. Il entremêle diverses figures pour prédire ces malheurs. Le troisième malheur est ainsi décrit (*Apoc.*, VIII, 10) : *Le troisième Ange sonna de la trompette, et une grande étoile ardente comme un flambeau tomba du ciel sur la troisième partie des fleuves et sur les sources des eaux*, etc. *Un grand nombre d'hommes mourut pour avoir bu de ces eaux devenues amères* par la chute de l'étoile.

Au son de la quatrième trompette, ce ne sont point les étoiles qui tombent, mais *le soleil, la lune et les étoiles ayant été frappés dans leur troisième partie, la troisième partie de tous ces astres fut obscurcie, et le jour fut privé de la troisième partie de sa lumière, et la nuit de même.*

Lorsque le cinquième Ange sonna de la trompette, *saint Jean vit une étoile qui était tombée du ciel sur la terre; la clef du puits de l'abîme lui fut donnée, elle l'ouvrit, et il s'éleva du puits une fumée semblable à celle d'une grande fournaise; le soleil et l'air en furent obscurcis. Ensuite il sortit de la fumée du puits des sauterelles qui se répandirent sur la terre.*

Dans le chapitre XII, v. 4, saint Jean voit le grand dragon, l'ancien serpent, qui entraîne avec sa queue la troisième partie des étoiles du ciel, et les fait tomber sur la terre.

Au milieu de tous ces obscurcissements et de ces altérations arrivés dans les cieux, saint Jean voit un prodige dans le ciel, *une femme revêtue du soleil, qui avait la lune sous ses pieds, et une couronne de douze étoiles sur sa tête.* (*Apoc.*, XII, 1.) M. Bossuet a observé la ressemblance de cette image avec le songe du patriarche Joseph, et il ne doute point que cette vision ne représente ici l'Église dans un grand éclat. C'est pourquoi dans le sens qu'il suit en interprétant l'Apocalypse, il dit que c'est l'Église victorieuse du paganisme, telle à peu près qu'elle parut au temps de Constantin. Si Dieu doit un jour rappeler les Juifs, et consoler et enrichir l'Église par leur retour, on ne peut disconvenir que cette image ne soit très-propre à représenter l'Église telle qu'elle sera alors. Je ne suivrai pas ici les rapports que cette femme mystérieuse peut avoir par d'autres circonstances avec d'autres endroits de l'Écriture.

Cependant saint Jean continue à peindre par diverses images le règne de Jésus-Christ, la victoire de ses saints et les plaies dont la grande Babylone fut frappée, elle et son royaume. On observe une différence entre ces plaies et les malheurs qui suivaient le son des trompettes ; c'est que les malheurs annoncés par les trompettes n'étaient que partiels, au lieu que ces dernières plaies se font remarquer par leur universalité ; elles tombent sur Babylone, sans qu'il paraisse rien d'épargné. Par exemple, on a vu au son de la quatrième trompette, le soleil, la lune et les étoiles perdre seulement la troisième partie de leur lumière ; au lieu que lorsque le cinquième Ange, au chapitre XVI, répand sa coupe sur le trône de la bête, son royaume devient ténébreux, sans qu'on parle d'aucune partie de ce royaume où la lumière soit conservée.

## ARTICLE IV.

### Suite du même sujet.

Les prophéties que nous venons de remarquer dans l'Apocalypse autorisent à croire que divers traits semblables, qui se trouvent dans les anciens Prophètes, ont leur application aux temps postérieurs à l'avénement du Messie. Pourquoi ne penserait-on pas, surtout si l'on en avait d'ailleurs des fondements solides, que ce qui est dit dans Joël d'un obscurcissement causé par une armée de sauterelles a rapport à l'événement prédit dans l'Apocalypse sous le même symbole des sauterelles ? Celles de l'Apocalypse parurent, et *le soleil et l'air en furent obscurcis*. Le jour que paraissent celles de Joël est *un jour de ténèbres, un jour de nuages et de tempêtes* (*Joël,* II, 2). *La terre,* est-il dit, v. 10, *tremblera devant ces sauterelles, les cieux seront*

*ébranlés, le soleil et la lune seront obscurcis, et les étoiles retireront leur lumière.* Nous avons déjà appliqué ce qui est dit de l'obscurcissement du soleil, de la lune et des étoiles dans le chapitre suivant du même Prophète, à l'obscurcissement arrivé parmi les Juifs au temps de la formation de l'Église ; et, en faisant cette application, nous avons été conduits par saint Pierre. Mais si l'on prend la peine de comparer tout cet endroit de Joël avec la fin du XIV^e^ chapitre de l'Apocalypse, et les versets 8 et 10 du XVI^e^ chapitre, on reconnaîtra que l'Apocalypse a renouvelé la prophétie de Joël, et nous a appris qu'elle devait avoir un second accomplissement.

N'en serait-il point de même des deux passages suivants, l'un d'*Amos*, ch. VIII, v. 9 : *En ce jour-là le soleil se couchera en plein midi, et je couvrirai la terre de ténèbres lorsqu'elle devrait être pleine de lumière ;* ou bien à la lettre, *au jour de la lumière.* L'autre passage est de *Michée*, ch. III, v. 6 : *Vous n'aurez pour vision qu'une nuit sombre, et pour révélation que des ténèbres. Le soleil sera sans lumière à l'égard de ces prophètes, et le jour deviendra pour eux une obscurité profonde.*

Les maux de la Judée et de Jérusalem, telle qu'était cette ville du temps de Jérémie, étaient-ils le seul objet présent aux yeux de ce prophète, lorsqu'il comparait son état au chaos dont il est parlé au I^er^ chapitre de la *Genèse*, ce qui se reconnaît par les termes de l'hébreu : *Ils n'ont point*, dit Jérémie, ch. IV, v. 22, *d'intelligence pour faire le bien. J'ai regardé la terre, et je n'y ai trouvé qu'un vide et qu'un néant. J'ai considéré les cieux, et ils étaient sans lumière... La terre fondra en larmes, et les cieux se couvriront de deuil* (v. 28).

Il faudrait savoir ce que les Prophètes ont voulu figurer

par Babylone et son roi, par le roi d'Égypte et par l'Idumée, pour fixer le sens des endroits que nous allons rapporter. Nous laissons au lecteur à en faire la comparaison, soit avec les passages de l'Apocalypse, soit avec ceux que l'Écriture elle-même nous a expliqués. Isaïe, dès son XIII$^{e}$ chapitre, prédit la ruine de Babylone, et voici quelques-unes des images qu'il emploie ; v. 10 : *Les étoiles et les astres du ciel ne répandront plus leur lumière : le soleil à son lever se couvrira de ténèbres, et la lune n'éclairera plus.* Et au v. 13 : *J'ébranlerai le ciel, et la terre sortira de sa place.* Voici les paroles qu'il adresse au prince de Babylone, au chapitre suivant, v. 12 : *Comment es-tu tombé du ciel, Lucifer qui paraissais si brillant au point du jour... toi qui disais en ton cœur : Je monterai au ciel, j'établirai mon trône au-dessus des astres de Dieu, je m'assiérai sur la montagne de l'alliance*, etc. Voici ce que dit le Seigneur dans *Jérémie,* ch. LI, v. 53 : *Quand Babylone serait montée jusqu'aux cieux, et qu'elle aurait affermi son trône sur les lieux les plus élevés, je lui enverrais néanmoins des gens qui la renverseraient par terre.*

Lorsqu'Ézéchiel annonce la destruction du roi d'Égypte, voici ce que le Seigneur dit à ce prince, ch. XXXII, v. 7 : *J'obscurcirai le ciel à votre mort, et je ferai noircir ses étoiles. Je couvrirai le soleil d'une nuée, et la lune ne répandra plus sa lumière.* Pour peu que l'on ait d'idée de la justesse et de l'exactitude de l'Écriture sainte, on se convaincra aisément que les malheurs de Pharaon et la ruine temporelle de l'Égypte ne sont pas l'unique objet qu'elle ait en vue lorsqu'elle emploie de pareilles expressions.

Venons à ce qui est dit au chapitre XXXIV d'Isaïe. Après avoir annoncé un grand carnage des nations : *Toutes les*

*étoiles du ciel*, dit le Prophète, v. 4, *seront comme languissantes; les cieux se plieront et se rouleront comme un livre; tous les astres en tomberont comme les feuilles tombent de la vigne et du figuier.* Isaïe applique aussitôt cette prophétie à l'Idumée : *Car mon épée* (c'est le Seigneur qui parle) *s'est enivrée de sang dans le ciel; elle va se décharger sur l'Idumée.* Il est bon en premier lieu de se souvenir que les Iduméens, descendants d'Ésaü, sont un peuple qui porte singulièrement le caractère de rival du peuple d'Israël. En second lieu, si les Iduméens sont des étoiles, si l'épée du Seigneur s'est enivrée de carnage dans le ciel en les mettant à mort, on ne verra peut-être qu'avec quelque étonnement une nouvelle image que le Prophète met en œuvre aussitôt après, v. 8 : *Le jour de la vengeance du Seigneur est venu, et le temps de faire justice à Sion. Les torrents* d'Edom *se changeront en poix, la poussière s'y changera en soufre, et sa terre deviendra une poix brûlante. Son feu ne s'éteindra ni le jour ni la nuit, sa fumée s'élèvera jusque dans l'éternité;* c'est-à-dire que toute l'Idumée se changerait en un étang de feu et de soufre. Ainsi le Prophète présente ici trois idées : 1° un ciel détruit; 2° Sion favorablement traitée; 3° les ennemis de Sion engloutis dans un étang de feu et de soufre.

Dans l'Apocalypse on voit dans tous les endroits que nous avons cités : 1° un ciel détruit; 2° on voit, ch. XIV, l'Agneau sur la montagne de Sion avec ses saints qui chantent le cantique nouveau, et, comme il est dit au ch. XV, le cantique de Moïse et de l'Agneau; 3° dans les ch. XIV, XIX et XX, un étang de feu et de soufre où sont jetés la bête sur qui avait été assise la grande Babylone, avec elle le faux prophète, ensuite le diable et généralement tous les méchants. L'*Apocalypse* dit, ch. XIV, v. 11, que la fumée

des tourments que l'on souffrira dans cet étang de feu s'élèvera jusque dans les siècles des siècles ; ce qui est conforme à l'expression d'Isaïe.

Je me souviens d'avoir fait dans l'article II de cet écrit une application de certains versets du L$^e$ chapitre d'Isaïe au temps où le Messie est venu sur la terre. Mais comme il paraît par le commencement du même chapitre qu'il doit aussi, en suivant un second sens, être appliqué au temps de la conversion des Juifs, nous ferons ressouvenir ici de ce verset où il est parlé d'un ciel obscurci : *J'envelopperai les cieux de ténèbres, et je les couvrirai comme d'un sac* (*Isaïe*, L, 3). Ce second sens, selon la méthode ordinaire de l'Écriture, doit, comme on le sait, être dirigé par le premier. Ce sont ces sens que l'on peut appeler parallèles, parce qu'ils se suivent, et que bien loin de s'entre-détruire ils se soutiennent et s'éclaircissent réciproquement.

## ARTICLE V.

### Église du ciel.

La race d'Abraham est figurée par les étoiles. Mais Abraham a deux races, l'une purement charnelle et l'autre spirituelle. Aussi avons-nous vu que l'Écriture fait un double usage de ces symboles par rapport à l'une et à l'autre de ces deux races. La Synagogue était un ciel orné d'étoiles en comparaison des nations idolâtres : l'Église est un ciel en comparaison de la Synagogue. Or l'Église peut être considérée en deux situations différentes, savoir telle qu'elle est sur la terre, et telle qu'elle sera dans la gloire. L'Écriture s'est encore servie des symboles du soleil et des étoiles pour nous représenter l'Église glorieuse dans le ciel. Daniel nous a déjà fourni un passage où il dit, ch. XII, v. 3, qu'après

la résurrection, ceux qui auront soutenu et éclairé les autres dans les grandes tentations de cette vie *luiront comme des étoiles dans toute l'éternité.* Il est évident que ce passage ne peut avoir de sens parfait que par rapport à l'autre vie. C'est ainsi que Jésus-Christ déclare dans saint Matthieu, ch. XIII, v. 43, que *les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père. Le soleil,* dit saint Paul (I *Cor.*, XV, 41), *a son éclat, la lune a le sien et les étoiles ont le leur; et entre les étoiles l'une est plus éclatante que l'autre. Il en arrivera de même dans la résurrection des morts.*

Lorsque saint Jean voit, dans l'Apocalypse, la nouvelle Jérusalem, qui n'est autre que l'Église dans la gloire, il voit d'abord de nouveaux cieux et une nouvelle terre. *La ville sainte était environnée de la clarté de Dieu, et l'astre qui l'éclairait* (Apoc., XXI, 11) *était semblable à une pierre précieuse, à une pierre de jaspe, transparente comme du cristal.* Cela n'empêche pas qu'il ne soit dit (ch. XXII, v. 5) : *Il n'y aura plus là de nuit; et ils n'auront point besoin de lampe, ni de la lumière du soleil, parce que c'est le Seigneur Dieu qui les éclairera, et ils régneront dans les siècles des siècles.*

Nous ne dirons rien ici des Anges, quoiqu'il y ait un très-légitime fondement de croire que l'Écriture les ait souvent désignés sous l'image des astres et des étoiles, comme au livre de *Job* (ch. XXXVIII, v. 7), où Dieu dit que les astres du matin prononçaient ses louanges lorsqu'il posait les fondements du monde, et qu'alors tous les enfants de Dieu témoignaient leur allégresse.

## ARTICLE VI.

### Récapitulation des articles précédents.

Si l'on considère maintenant d'un coup d'œil la suite des événements qui viennent d'être successivement représentés, on apercevra une histoire suivie de la religion. Les divers passages, à mesure que l'on sait les placer dans leur place véritable, forment une parabole étendue qui s'explique d'elle-même. Jacob est un soleil, ses enfants sont des étoiles. Ces étoiles se multiplient sous Josué; sous David, c'est un ciel complet. Ce ciel souffre des altérations. Il est presque entièrement détruit au temps de la captivité de Babylone, et ensuite rétabli. Une bête furieuse, dans la personne d'Antiochus, attaque les étoiles, en fait tomber du ciel, les foule aux pieds. La nation est rétablie dans un état plus tranquille. Ce ciel était un livre qui annonçait aux hommes la gloire de Dieu; mais il perd peu à peu sa lumière, il vieillit, et est roulé comme un livre. Mais avant que ce funeste événement soit consommé, Jésus-Christ paraît d'abord comme une étoile, ensuite comme un soleil. Ses disciples sont des astres. Les premiers cieux se sont usés comme un vêtement; il en succède d'autres incomparablement plus brillants, qui sont l'ouvrage des mains du Fils de Dieu. Mais ces cieux ne sont pas inaltérables dans toutes et chacune de leurs parties; Dieu permet qu'ils éprouvent certains obscurcissements. Cependant Jésus-Christ veille à la conservation de son ouvrage. Après une suite de malheurs, il fait paraître l'Église, que lui-même éclaire de sa lumière, avec une couronne d'étoiles dont le nombre est complet. Divers événements s'accomplissent. Enfin le temps marqué pour juger le monde arrive; et alors s'accomplit dans son dernier sens

ce que Jésus-Christ a dit de la chute des étoiles et de l'obscurcissement de la lune et du soleil. Jésus-Christ descend du ciel : le monde finit, l'éternité succède. Là les saints, comme autant d'astres brillants, forment un ciel qui n'éprouvera jamais ni retranchement ni altération.

On pourrait joindre ici quelques passages où les étoiles désignent assez clairement les justes ou les élus, comme au ch. XL d'*Isaïe*, v. 26; et dans *Baruch*, ch. III, v. 33. *Le Seigneur*, dit ce Prophète, *envoie la lumière, et elle part aussitôt; il l'appelle, et elle lui obéit avec tremblement. Les étoiles ont répandu leur lumière chacune en sa place, et elles ont été dans la joie. Dieu les a appelées, et elles ont dit : Nous voici; et elles ont pris plaisir à luire pour celui qui les a créées.* Il était juste, après avoir représenté le peuple de Dieu comme un ciel et comme une multitude d'étoiles, que l'Écriture rendît gloire à Dieu, en annonçant que c'est lui qui forme ce ciel, qui lui communique sa beauté et qui le gouverne en souverain.

Nous ne dirons rien de l'idolâtrie que Dieu reproche si souvent à son peuple par la bouche de ses Prophètes, qui consistait à transporter au soleil, à la lune et aux étoiles le culte qui n'était dû qu'à Dieu, non plus que du sens figuré que l'on y pourrait chercher.

## ARTICLE VII.

### La Synagogue représentée sous l'image des lampes.

On ne doit pas séparer de la grande parabole des astres et de la lumière ce qui se trouve dans l'Écriture sous le symbole des lampes et des flambeaux. Cela nous donnera lieu de rappeler encore quelques endroits où le symbole de la lumière en général est employé.

L'explication, qui est donnée dans l'Apocalypse, des sept chandeliers d'or au milieu desquels Jésus-Christ est présent, découvre ce que signifie le chandelier d'or à sept branches posé par l'ordre exprès de Dieu dans le tabernacle. Si chaque Église chrétienne est un chandelier qui luit devant Dieu, la Synagogue était un chandelier, et il convenait que le chandelier matériel destiné à la représenter marquât par ses branches déterminées au nombre de sept l'universalité de la nation, selon l'usage que l'Écriture fait ordinairement du nombre de sept. Les douze pains de proposition, placés d'un côté, représentaient les douze tribus sous de certains rapports ; et le chandelier à sept branches, placé de l'autre, les représentait sous d'autres rapports. Israël luisait devant Dieu, comme ce chandelier luisait dans le tabernacle où Dieu résidait. Il était même ordonné (*Nombr.*, VIII, 2) que le chandelier fût placé de sorte que ses lampes jetassent leur lumière sur la table des pains de proposition. Cette table était au septentrion, et le chandelier d'or au midi. Il était ordonné dans le *Lévitique,* XXIV, 2, et *Exode*, XXVII, 20, aux enfants d'Israël d'apporter de l'huile d'olive la plus pure, afin d'entretenir les lampes ; c'était une image sensible de ce que les Israélites étaient obligés de faire, soit par la pureté des mœurs, soit par la fidélité à conserver les vérités dont ils étaient dépositaires.

On reconnaît combien l'établissement et l'entretien du chandelier était mystérieux, par le soin avec lequel Dieu le recommande. *Ce culte*, est-il dit au même endroit, *se continuera toujours, et passera de race en race parmi les enfants d'Israël.* Aussi Abia, roi de Juda, reprochant à Jéroboam son apostasie, se glorifie d'avoir dans son royaume le chandelier d'or. *Nous avons,* dit-il (II *Paralip.*, XIII, 11), *le chandelier d'or garni de sept lampes qu'on doit toujours*

*allumer au soir*. Cependant le chandelier fut déplacé au temps de la captivité. Depuis la captivité, Antiochus, sans détruire le temple, enleva le chandelier d'or (I *Machab.*, I, v. 23), et les Machabées le rétablirent et firent de nouveau luire les lampes (ch. IV, v. 50). Dès le temps d'Ezéchias, ce prince déplore l'infidélité d'Achaz sous qui le temple avait été fermé et les lampes éteintes (II *Paralip.*, XXIX, 7).

David regardait Dieu comme la lampe qui éclairait ses pas (II *Rois*, XXII, 29). *Seigneur, vous êtes ma lampe, c'est vous, Seigneur, qui éclairez mes ténèbres*; et ce prince était regardé lui-même comme la lampe d'Israël. On craignait sa mort comme l'extinction de cette lampe, ch. XXI, v. 17. On sait combien c'est une expression ordinaire dans l'Écriture d'appeler le prince destiné pour perpétuer la race de David *la lampe de David*.

Nous réservons à ce qui regarde l'Église certaines applications particulières du symbole des lampes, nous contentant d'avertir ici que dans la prophétie de Zacharie, Zorobabel et le grand-prêtre Jésus, fils de Josédec, sont représentés sous l'image de deux oliviers qui fournissaient de l'huile à un chandelier d'or qui portait sept lampes (*Zacharie*, IV, 2).

## ARTICLE VIII.

### Formation de l'Église.

Nous supposons comme un principe certain qu'un des sens des chapitres VII, VIII, etc., d'Isaïe, regarde la venue du Messie et la formation de l'Église. Le Prophète représente avec une grande énergie le danger qu'il y aurait alors de ne pas s'attacher au Messie, et le petit nombre de ceux qui s'y attacheraient.

Il remarque qu'il y aurait alors une multitude de séducteurs et d'enchanteurs qui en détourneraient les hommes. Gardez-vous, dit-il, ch. VIII, v. 19, d'écouter ces enchanteurs. Ayez recours *à la loi* et à l'Écriture sainte, pour y lire le *témoignage* qu'elle rendra du Messie. Mais sachant qu'il y aurait des gens qui ne suivraient pas ce conseil, il y expose aussitôt ce qui leur arriverait : *La lumière du matin*, dit-il, v. 20, *ne luira point pour eux.... Ils jetteront les yeux au ciel et sur la terre, et ils ne verront qu'affliction, que ténèbres, qu'abattement et que serrement de cœur, et qu'une nuit sombre qui les persécutera, sans qu'ils puissent s'échapper de cet abîme de maux.*

Il est clair par ces paroles que la lumière du matin devait luire au contraire pour ceux qui reconnaîtraient le Messie. Or par quelle voie devaient-ils le reconnaître? Le Prophète l'a dit, en recourant *à l'Écriture et au témoignage* des Prophètes. Les paroles des Prophètes étaient une lampe qui était propre à les conduire à la lumière du matin. C'est ce que saint Pierre dit expressément, II *Pierre*, I, 19 : *Nous avons les oracles des Prophètes, dont la certitude est plus affermie, auxquels vous faites bien de vous arrêter comme à une lampe qui luit dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour commence à paraître, et que l'étoile du matin se lève dans vos cœurs.*

De là il paraît que l'Église a été formée à la faveur de deux lampes, savoir Jean-Baptiste à qui Jésus-Christ donne ce nom, et les Prophètes à qui saint Pierre le donne aussi ; et l'un et l'autre ont conduit à Jésus-Christ qui est *l'étoile du matin*, car c'est le nom qu'il se donne (*Apoc.*, XXII, 16). Aussi est-il dit dans le même endroit d'*Isaïe*, ch. IX, v. 2, en parlant de ceux à qui le Messie se manifesta les premiers : *Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande*

*lumière, et le jour s'est levé pour ceux qui habitaient dans la région de l'ombre de la mort.*

*Jésus-Christ*, dit saint Jean au commencement de son Évangile, *était la vraie lumière. La lumière a lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. Jésus-Christ est venu parmi les Juifs, et les Juifs ne l'ont point reçu.* Voici de quelle manière il leur parle, ch. XII du même Évangile v. 35 : *La lumière est encore avec vous pour un peu de temps : marchez pendant que vous avez la lumière ; de peur que les ténèbres ne vous surprennent : celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va. Pendant que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin que vous soyez des enfants de lumière.*

Isaïe, suivant toujours les mêmes idées, représente ainsi l'état des Juifs abandonnés de Dieu, ch. V, v. 30 ; *Nous jetterons les yeux sur la terre de tous côtés, et nous ne verrons que ténèbres et qu'afflictions, sans qu'il paraisse aucun rayon de lumière dans une obscurité si profonde.* Voici, au contraire, comment il décrit, au chapitre précédent, verset 5, l'état de l'Église naissante au milieu de Jérusalem sur la montagne de Sion : *Le Seigneur fera naître sur toute la montagne de Sion, et au lieu où il aura été invoqué, une nuée obscure pendant le jour* (pour mettre à couvert de l'ardeur du soleil) *et l'éclat d'une flamme ardente pendant la nuit.* Cet endroit renferme une manifeste allusion à la colonne de nuée et de feu qui servait de guide aux Israélites dans le désert : c'est-à-dire que Dieu accomplirait spirituellement en faveur de son Église ce qu'il avait opéré sensiblement en faveur des Israélites après la sortie de l'Égypte.

Selon la prophétie du vieillard Siméon, Jésus-Christ a été *la lumière qui a éclairé les Gentils.* C'est ce qui avait été prédit par Isaïe, ch. XLII, v. 6. Au chapitre LXII du

même Prophète, le Messie est représenté lui-même sous l'image d'une lampe qui devait commencer à Jérusalem à répandre sa lumière ; on lit, v. 1 : *Je ne me tairai point en faveur de Sion, je n'aurai point de repos en faveur de Jérusalem, jusqu'à ce que son Juste paraisse comme une vive lumière, et que son Sauveur brille comme une lampe allumée.* Cette lampe, comme il est dit aussitôt après, est vue par les nations et par les rois. A la faveur de sa lumière, chaque fidèle devient lui-même une lampe. *Que votre lumière*, est-il dit dans le sermon sur la montagne, *luise devant les hommes* (*S. Matth.*, V, 16). *Vous n'étiez autrefois que ténèbres*, dit saint Paul aux *Ephésiens*, ch. V, v. 8, *mais maintenant vous êtes lumière en notre Seigneur : marchez comme des enfants de lumière.* Et dans la Ire épitre aux *Thessaloniciens*, ch. V, v. 5 ; *Vous êtes tous des enfants du jour. Nous ne sommes point enfants de la nuit ni des ténèbres.*

On reconnaît par cette suite d'expressions avec quelle justesse chaque Église dans son tout est représentée dans l'Apocalypse par un chandelier lumineux. Mais ceux qui sont les chefs des Églises participent encore d'une manière plus particulière au symbole de la lumière. Les Apôtres, selon un endroit du sermon sur la montagne (*S. Matth.*, V, v. 15), sont *une lampe allumée, posée sur le chandelier pour éclairer tous ceux qui sont dans la maison.* On reconnaît communément que les soldats de Gédéon ont été la figure des Apôtres et des prédicateurs de l'Évangile. On sait que ces soldats n'avaient pour toutes armes que des trompettes et des lampes qu'ils portaient dans des vases de terre (*Juges*, VII, 16). Saint Paul s'en fait l'application (II *Cor.*, IV, v. 7). Après avoir dit que Dieu avait fait luire sa lumière dans le cœur des prédicateurs de l'Évangile, pour éclairer

les hommes, *Nous portons*, continue-t-il, *ce trésor* (de lumière) *dans des vases d'argile*. Une multitude d'apôtres, de docteurs, de prédicateurs, était donc un assemblage de lampes posées dans des vases d'argile, c'est-à-dire que c'était l'armée de Gédéon. Et selon ce qui vient d'être dit, l'Église entière est une armée de lampes. Elle est devenue à son tour le chandelier à sept branches, mais d'une manière bien plus excellente que la Synagogue.

## ARTICLE IX.

### État florissant de l'Église suivi de malheurs.

Il ne faut donc plus être surpris que l'universalité des chrétiens soit représentée, dans la parabole de l'Évangile, sous l'image de dix vierges qui tiennent chacune en main leur lampe pour aller au-devant de l'époux (*S. Matth.*, ch. XXV). C'est l'état où Jésus-Christ ordonne à tous ses disciples de se tenir (*S. Luc.*, ch. XII, v. 35) : *Que vos reins soient ceints, et ayez dans vos mains des lampes ardentes ;* et il les avertit en même temps de se tenir dans une attente continuelle. La suite de la parabole des dix vierges nous fait voir que tous n'accomplissent pas fidèlement l'ordre qui leur est donné. Il était ordonné aux enfants d'Israël de fournir sans discontinuation de l'huile pour l'entretien du chandelier à sept branches; mais beaucoup de chrétiens, semblables aux vierges folles, laissent éteindre leur lampe faute d'huile; et ce désordre s'étend quelquefois à un tel point, qu'une Église, c'est-à-dire un diocèse, une province entière en est renversée. C'est la menace faite dans l'*Apocalypse* à l'Église d'Éphèse : Jésus-Christ menace d'ôter de son lieu le chandelier qui la représentait (*Apoc.*, II, 5).

Souvent l'Écriture se sert d'une manière spéciale du sym-

bole des lampes pour exprimer la différence qui se trouve entre les justes et les méchants. *La lumière des justes,* est-il dit (*Prov.*, XIII, 9), *donne la joie; la lampe des méchants s'éteindra.* Et ch. XXI, v. 4 : *La lampe des méchants n'est que péché;* et ch. XXIV, v. 20 : *Les méchants n'ont point d'espérance pour l'avenir, et la lampe des impies s'éteindra* ; ce qui peut s'appliquer, comme l'on voit, avec justesse aux vierges folles. Il est dit de la femme forte (*Prov.*, XXXI, 18), que *sa lampe ne s'éteint point pendant la nuit;* et au ch. XXVI de l'*Ecclésiastique*, versets 21 et 22, elle est comparée en premier lieu *au soleil levant,* et ensuite *à la lampe qui luit sur le chandelier saint.*

L'Écriture nous fait envisager des temps heureux et des temps malheureux, en se servant du même symbole. Il est très-naturel d'appliquer aux temps heureux de l'Église ce que Job dit des jours qu'il regrettait : *Qui m'accordera d'être encore comme j'ai été autrefois? Alors,* dit-il, ch. XXIX, v. 3, *la lampe du Seigneur luisait sur ma tête; et dans les ténèbres je marchais à la lueur de la lumière.* Il déteste au contraire les pensées des impies, ch. XXI, v. 16 : *Loin de moi les pensées des impies,* parce que *leur lumière s'éteindra,* et qu'il fondra sur eux un déluge de maux. L'*Ecclésiaste* veut que l'on prévoie les temps ténébreux : *Souvenez-vous,* dit-il, ch. XII, v. 1, *de votre Créateur... avant l'approche des années dont vous direz : Ce temps me déplait; avant que le soleil, la lumière, la lune et les étoiles s'obscurcissent, que les nuages se succèdent les uns aux autres.* Et dès le chapitre précédent, verset 7, après avoir remarqué combien la lumière est douce, et que l'œil se plaît à voir le soleil, il veut que l'on se souvienne du temps ténébreux qui doit survenir : *Il doit se souvenir de ce temps de ténèbres.*

## ARTICLE X.

**Les deux Prophètes, dont le ministère est suivi d'un changement qui fait voir l'Église dans un état éclatant.**

Nous avons déjà observé, Article III, que l'Église paraît dans l'Apocalypse sous l'image d'une femme revêtue du soleil et environnée d'étoiles, et que cet événement est précédé et suivi, mais d'une manière différente, de grands obscurcissements. C'est à peu près dans le même temps que saint Jean aperçoit ces deux Prophètes si merveilleux du ch. XI, v. 4 : *Ce sont là*, est-il dit de ces Prophètes, *les deux oliviers et les deux chandeliers qui sont posés devant le Seigneur de la terre*. Cet endroit a un rapport manifeste avec celui de Zacharie, ch. IV, où il est parlé des deux oliviers placés auprès du chandelier d'or à sept lampes. Et il est remarquable que saint Jean venait de rappeler, trois versets plus haut, l'idée du temple de Jérusalem, et surtout de cette partie où devait être placé le chandelier d'or à sept branches. Les deux hommes mystérieux de Zacharie étaient deux oliviers, et fournissaient de l'huile aux sept lampes du chandelier d'or. Il est manifeste que, selon le langage figuré, ils étaient eux-mêmes deux chandeliers. Dans l'Apocalypse il est dit que les deux Prophètes sont deux chandeliers et deux oliviers ; c'est-à-dire que, comme ceux de Zacharie, ils fournissent la lumière et l'onction à ceux qui sont destinés pour la recevoir ; et par conséquent qu'il faut supposer certains hommes ou certain peuple qui a le même rapport avec ces deux Prophètes, et avec qui ils ont le même rapport que les deux oliviers de Zacharie avaient avec le chandelier d'or à sept branches.

On peut se souvenir ici de la peinture que fait d'Élie l'*Ec-*

*clésiastique* (XLVIII, 1) : *Le prophète Élie s'est élevé comme un feu, et ses paroles brûlaient comme un flambeau ardent.* Élie et saint Jean-Baptiste ont entre eux de grands traits de ressemblance, et saint Jean-Baptiste a été appelé par Jésus-Christ *une lampe ardente et luisante* (*S. Jean,* V, v. 35). L'Apocalypse, qui appelle les deux Prophètes dont elle prédit la venue *les deux chandeliers,* dit en parlant d'eux, *que si quelqu'un les veut offenser, il sortira un feu de leur bouche qui dévorera leurs ennemis.*

On peut encore se ressouvenir que ce fut sous l'image de *langues de feu* que les Apôtres reçurent le Saint-Esprit. Les paroles embrasées qui sortaient de leur bouche sauvaient les uns et étaient la condamnation des autres. On pouvait dire d'eux, dans un sens spirituel, qu'il sortait un feu de leur bouche qui dévorait ceux qui leur résistaient. *Mes paroles,* dit le Seigneur dans *Jérémie* (XXIII, 29), *ne sont-elles pas comme du feu;* et au verset précédent, les prophètes qui, au lieu d'annoncer la parole de Dieu, n'annonçaient que le mensonge, venaient d'être comparés à la *paille*. Tels étaient devant les Apôtres ceux qui leur résistaient; tels seront devant les deux Prophètes de l'*Apocalypse* ceux qui les contrediront. *Si quelqu'un,* est-il dit (*Apoc.*, XI, 5), *les veut offenser, il faut qu'il soit tué de cette sorte,* c'est-à-dire par le feu qui sortira de leur bouche.

## ARTICLE XI.

### Malheurs sur la grande Babylone.

Cependant les ténèbres se multiplient sur la grande Babylone et sur son royaume. Nous avons parlé du surcroît de ténèbres qui fut l'effet de l'effusion des coupes, comme on le peut voir. (*Apocalypse*, XVI, 10.) Enfin la grande Ba-

bylone est détruite au chapitre XVIII, et voici ce qui lui est dit, v. 23 : *La lumière des lampes ne luira plus chez toi, et la voix de l'époux et de l'épouse ne s'y entendra plus.* Ces paroles ont un rapport sensible avec celles de Jérémie qui dépeint les malheurs de Jérusalem réprouvée et de la Judée avec les mêmes couleurs. *Je ferai cesser parmi eux,* dit le Seigneur (*Jér.*, XXV, 10), *les cris de joie et les chants de réjouissance, les cantiques de l'époux et les chants de l'épouse, le bruit de la meule et la lumière de la lampe.*

Nous avons remarqué, en parlant du symbole des étoiles, que l'Écriture ne s'était pas tellement bornée à l'employer pour figurer les hommes, qu'elle n'en eût aussi fait usage pour représenter les Anges. Il en faut dire autant des lampes. *Les sept lampes* que saint Jean voit *devant le trône sont les sept Esprits de Dieu* (*Apoc.*, IV, 5).

---

# PREMIER SYMBOLE

(Suite.)

## LES YEUX AVEUGLÉS OU CLAIRVOYANTS.

---

### ARTICLE Ier.

État des Juifs pendant la durée de la Synagogue.

Le symbole des yeux ouverts ou fermés a trop de rapport avec celui de la lumière pour en être séparé. L'Écriture nous représente communément les Juifs comme un peuple qui était dans l'aveuglement. Cela s'entend toujours à l'exception des hommes privilégiés qui étaient chrétiens par avance. A l'égard des autres, on pourrait les regarder comme clairvoyants en comparaison des nations abandonnées à leurs ténèbres ; mais par rapport à la lumière qui conduit réellement au salut et qui fait bien user de ce qu'on voit, ils étaient aveugles. *Vous avez vu*, leur est-il dit quarante ans après leur sortie de l'Égypte (*Deut.*, XXIX, v. 2 et suiv.), *tout ce que le Seigneur a fait devant vous en Égypte... Vous avez vu devant vos yeux... ces miracles et ces prodiges épouvantables. Et le Seigneur ne vous a point donné jusqu'aujourd'hui un cœur qui eût de l'intelligence, des yeux qui pussent voir et des oreilles qui pussent entendre.* Il était expressément défendu aux Prophètes, comme on le

voit en quantité d'endroits, de parler clairement à ce peuple ; au contraire, l'ordre leur était donné, de couvrir de voiles tout ce qu'ils disaient, parce que le peuple ne devait pas sortir de son aveuglement.

Cet état d'aveuglement était la situation ordinaire des Juifs ; mais il était susceptible d'augmentation : c'est ce qui donne lieu aux menaces qu'on lit au ch. XXVIII du *Deutéronome*. Elles devaient s'accomplir en cas que les Israélites ne fussent pas fidèles à observer la loi ; v. 28 : *Le Seigneur vous frappera de frénésie, d'aveuglement et de fureur ; en sorte que vous marcherez à tâtons en plein midi, comme l'aveugle a accoutumé de faire étant tout enseveli dans les ténèbres, et que vous ne réussirez point en ce que vous aurez entrepris.* Et (*Lévit.*, XXVI, 16) : *Je vous punirai bientôt par l'indigence et par une ardeur qui vous desséchera les yeux et vous consumera.* Et au même chapitre du *Deutér.*, v. 65, où il est parlé de l'état où se trouverait ce peuple, lorsqu'en punition de ses péchés il serait dispersé parmi les autres peuples : *Vous n'y trouverez*, leur est-il dit, *aucun repos... ; car le Seigneur vous donnera un cœur toujours agité de crainte, des yeux languissants et une âme tout abîmée dans la douleur.*

Nous n'entrerons dans aucun détail par rapport à l'accomplissement plus ou moins parfait que ces choses ont eu dans le temps de la captivité de Babylone, ou dans le temps des autres malheurs passagers que la Synagogue a éprouvés. Nous remarquerons seulement en passant que cette prophétie s'est accomplie d'une manière terrible sur Sédécias. Il fut d'abord aveuglé dans son esprit, en sorte qu'il ne profita pas des conseils de Jérémie ; et il le fut ensuite dans son corps par ordre de Nabuchodonosor qui lui fit crever les yeux avant que de le faire conduire à Babylone.

C'est ce qui avait été annoncé par avance par Ezéchiel et par Jérémie.

On peut lire un endroit d'*Esdras* (1er livre, ch. IX, v. 8); il représente les marques de protection que Dieu accordait à son peuple au milieu de ses malheurs, par cette expression : *Pour éclairer nos yeux et pour nous laisser un peu de vie dans notre esclavage*. On trouve la même expression appliquée à peu près au même sujet dans *Baruch* (ch. I, v. 12) : *Que le Seigneur nous donne la force, et qu'il éclaire nos yeux*.

## ARTICLE II.

Venue du Messie ; effet dont elle a été suivie, soit par rapport à ceux qui ont reçu le Messie, soit par rapport aux Juifs incrédules.

Passons au temps de la venue de Jésus-Christ ; c'est alors que l'aveuglement des Juifs fut porté à son comble, pendant que la lumière fut communiquée, premièrement à ceux que Jésus-Christ daigna éclairer parmi les Juifs, et secondement aux Gentils. C'est le caractère propre du Messie de rendre la vue aux aveugles. *Dieu viendra lui-même*, est-il dit (*Isaïe*, XXXV, 4), *et il vous sauvera. Alors les yeux des aveugles verront le jour, et les oreilles des sourds seront ouvertes*. Et au ch. XLII, v. 6, voici ce que Dieu le Père dit à son Fils : *Je vous ai établi pour être le réconciliateur du peuple et la lumière des nations ; pour ouvrir les yeux aux aveugles, pour tirer des fers ceux qui étaient enchaînés*. Et au v. 16 : *Je conduirai les aveugles dans une voie qui leur était inconnue, et je les ferai marcher dans des sentiers qu'ils avaient ignorés jusqu'alors. Je ferai que les ténèbres devant eux se changeront en lumière, et que les chemins tortus seront redressés.*

Lorsque Jésus-Christ a rendu la vue du corps à divers aveugles, qu'a-t-il fait autre chose, sinon de figurer, par ces bienfaits passagers et d'un ordre inférieur, ce qu'il faisait d'une manière bien plus excellente par rapport à ceux à qui il ouvrait les yeux de l'âme ? On insulta autrefois à David, lorsqu'il mit le siége devant Jérusalem dont il devait faire la capitale de son empire, et on lui dit par moquerie qu'il n'entrerait point dans ce lieu qu'il ne fût devenu vainqueur des aveugles et des boiteux. Il le devint en effet, comme on le voit, II. *Rois,* V, 8, et par une suite de cette victoire emportée sur les aveugles et les boiteux, il se rendit maître de la forteresse de Jérusalem et voulut qu'elle portât son nom. *David prit son logement dans la forteresse, et il l'appela la ville de David.*

Lorsque le Messie, fils de David, parut dans le temple, des aveugles et des boiteux vinrent à sa rencontre ; mais il y en avait de deux sortes : les uns étaient aveugles et boiteux dans l'ordre spirituel, et les autres dans l'ordre corporel. Il ne combattit pas contre les derniers, mais il les guérit (*S. Matth.*, XXI, 14) : *Alors des aveugles et des boiteux vinrent à lui dans le temple, et il les guérit.* C'est ainsi qu'il prouva que c'était avec raison que le peuple et les enfants mêmes le reconnaissaient pour le fils de David par excellence ; mais les princes des prêtres et les scribes, qui étaient présents, ne furent point guéris de leur aveuglement spirituel. La conquête que fera Jésus-Christ de la nation en corps est réservée pour le moment où il leur ôtera leur aveuglement et, si cela se peut dire, leur claudication. Jusque-là ces aveugles et ces boiteux s'opposeront au règne du vrai David sur ce peuple. Saint Jean observe que *quoique Jésus-Christ eût fait tant de miracles devant les Juifs, ils ne croyaient point en lui* (*S. Jean*, XII, 37). Et au verset 39 : *Ils ne pouvaient croire, parce*

*qu'Isaïe a dit encore : Il a aveuglé leurs yeux et il a endurci leur cœur, de peur qu'ils ne voient des yeux et ne comprennent du cœur, et que venant à se convertir, je ne les guérisse.* Les Juifs étaient donc alors tels que Jérémie les dépeint : *Écoutez, peuple insensé, qui êtes sans entendement et sans esprit, qui avez des yeux et ne voyez pas, qui avez des oreilles et n'entendez point* (*Jérémie*, V, 21).

Ceux qui auraient dû éclairer les autres étaient le principe et les auteurs du mal. Jérusalem fut livrée à ses ennemis, c'est-à-dire au démon ennemi du règne de Jésus-Christ, à l'erreur et au péché, *à cause des péchés de ses prophètes et des iniquités de ses prêtres, qui ont répandu au milieu d'elle le sang des justes* (*Lament.*, IV, 13). *Ils ont erré dans les rues,* poursuit Jérémie, *comme des aveugles.* Et au chapitre suivant : *La couronne est tombée de notre tête : malheur à nous, parce que nous avons péché. C'est pourquoi notre cœur est devenu triste, nos yeux ont été couverts de ténèbres, parce que le mont de Sion a été détruit et que les renards y courent en sûreté* (*Ibid.*, V, 16). Isaïe dépeint les malheurs des Juifs sous les mêmes couleurs. Ce fut dans le temps de la venue du Messie, plus qu'en tout autre temps, que *les sentinelles se trouvèrent toutes aveugles* (Isaïe, LVI, 10). *Ils sont tous dans l'ignorance. Ce sont des chiens muets... Les pasteurs mêmes n'ont aucune intelligence; chacun se détourne pour suivre sa voie.* Voici en quels termes Jésus-Christ parle des Pharisiens (*S. Matth.*, XV, 14) : *Laissez-les, ce sont des aveugles qui conduisent d'autres aveugles.*

Après la condamnation du Messie par le grand-prêtre, il se fit un accroissement de ténèbres. Il paraît que c'est du grand-prêtre et de ceux qui se succédèrent les uns aux autres dans cette dignité, depuis la condamnation de Jésus-Christ jusqu'à la destruction de Jérusalem, que s'entend le

dernier verset du chapitre XI de Zacharie : *O pasteur, ô idole, qui abandonne le troupeau ; l'épée tombera sur son bras et sur son œil droit ; son bras deviendra tout sec, et son œil droit s'obscurcira et sera couvert de ténèbres.* La nation en général éprouva alors ce qui était prédit par Sophonie (I, 17) : *Je frapperai les hommes de plaies, et ils marcheront comme des aveugles, parce qu'ils ont péché contre le Seigneur : leur sang sera répandu comme la poussière, et leurs corps morts seront foulés aux pieds comme du fumier.*

Tous ces malheurs tombèrent sur les Juifs parce que l'Écriture sainte était pour eux couverte d'un voile, comme le remarque saint Paul. C'était d'eux qu'il était prédit, selon le même Apôtre, dans le *Ps.* LXVIII, 24, que *leurs yeux seraient frappés d'aveuglement* ; et cela parce qu'ils ne s'étaient point laissé attendrir par les afflictions et les humiliations du Messie et de ses disciples ; ils n'avaient point compati à leurs souffrances. Saint Paul leur applique encore l'endroit du XXIX$^{e}$ ch. d'Isaïe, v. 10 : *Le Seigneur va répandre sur vous un esprit d'assoupissement ; il vous fermera les yeux ; il couvrira d'un voile vos prophètes et vos princes qui voient des visions ; et toutes les visions des vrais prophètes vous seront comme les paroles d'un livre fermé avec des sceaux, qu'on donnera à un homme qui sait lire en lui disant : Lisez ce livre ; et il répondra : Je ne le puis, parce qu'il est fermé. Et on donnera le livre à un homme qui ne sait pas lire ; on lui dira : Lisez ; et il répondra : Je ne sais pas lire.*

C'est ainsi qu'ils sont tombés dans la malédiction du XXVIII$^{e}$ ch. du *Deutéronome* dont Isaïe leur fait l'application, ch. LIX, v. 9. Car selon un des sens qui convient à cet endroit, c'est au nom des Juifs qu'il parle en ces

termes : *Nous attendions la lumière, et nous voilà dans les ténèbres; nous espérions un grand jour, et nous marchons dans une nuit sombre. Nous allons comme des aveugles le long des murailles* (c'est l'expression du *Deutéronome*), *nous marchons à tâtons comme si nous n'avions point d'yeux; nous nous heurtons en plein midi comme si nous étions dans les ténèbres, nous nous trouvons dans l'obscurité comme les morts.*

### ARTICLE III.

#### Conversion des Gentils.

Si l'on s'attache à l'interprétation que saint Augustin donne, livre XVI de la *Cité de Dieu,* de l'histoire de Jacob qui enleva la bénédiction destinée à Ésaü, c'est ici qu'il faudra placer cette histoire. Isaac, à qui la vieillesse avait fait perdre la vue, représente la Synagogue qui était encore dépositaire de la Loi et des Prophètes. Dans cet état elle croyait bénir un peuple et elle en bénissait un autre. Elle croyait que les bénédictions qu'elle récitait d'après les Prophètes regardaient la multitude des Juifs qu'elle avait sous les yeux; et ces bénédictions regardaient la multitude des Gentils qui entraient, ou étaient près d'entrer dans l'Église. Les Gentils et le petit nombre des Juifs qui crurent en Jésus-Christ étaient Jacob, selon que l'Apôtre nous l'a appris, et les Juifs étaient Ésaü. La Synagogue aveugle ne comprenait point ce mystère; et sans qu'elle le voulût, le peuple nouveau enlevait au peuple ancien les bénédictions prononcées par la Synagogue.

C'est ainsi que la lumière qui ne fut point reçue des Juifs passa aux Gentils. La promesse contenue dans les Prophètes que la lumière serait donnée aux aveugles s'accomplit sur

eux, leur temps était venu. Jésus-Christ voulut figurer d'une manière spéciale leur conversion par la guérison de l'aveugle-né. Nous n'en déduirons pas ici les circonstances. Jésus-Christ, après avoir opéré ce miracle, explique lui-même ce qu'il signifie (*S. Jean,* IX. 39) : *Je suis venu,* dit Jésus-Christ, *dans ce monde pour exercer un jugement, afin que ceux qui ne voient point* (c'est-à-dire les Gentils) *voient, et que ceux qui voient* (c'est-à-dire les Juifs) *deviennent aveugles.* Ces paroles donnèrent lieu à des Pharisiens qui étaient présents de demander s'ils étaient aussi aveugles; et Jésus-Christ leur fit entendre par sa réponse qu'il aurait été avantageux pour eux qu'ils eussent été de ces aveugles à qui la lumière devait être rendue, mais que ce qui empêchait qu'ils fussent guéris, c'est qu'ils ne connaissaient pas leur aveuglement et s'applaudissaient au contraire de leur lumière.

Saint Paul, destiné par la prédestination divine à servir d'instrument à la conversion des Gentils, fut frappé d'un aveuglement passager, et fut guéri ensuite par l'imposition des mains d'Ananie; comme pour représenter par son aveuglement celui des Gentils, et par sa guérison leur conversion. *C'est Dieu,* dit ce saint Apôtre en parlant aux Colossiens, *qui, en nous éclairant de sa lumière... nous a arrachés de la puissance des ténèbres, et nous a fait passer dans le royaume de son Fils bien-aimé* (*Colos.,* I, 12). Et saint Pierre parlant à ceux qui autrefois n'étaient point le peuple de Dieu, et qui étaient devenus son peuple : *Il vous a appelés,* leur dit-il, *des ténèbres à son admirable lumière* (*I. Pierre,* II, 9). Dans la parabole des conviés rapportée dans l'Évangile (*S.-Luc,* ch. XIV), ceux qui avaient été invités au festin ayant refusé d'y venir, le maître du festin chargea son serviteur d'en amener d'autres : les

aveugles, les boiteux se trouvèrent au nombre de ceux qui furent amenés.

### ARTICLE IV.

#### Chrétiens qui retombent dans l'aveuglement.

Parmi les chrétiens, on peut perdre la lumière et retomber dans l'aveuglement, soit que ce changement soit aperçu par les hommes, soit qu'il ne soit connu que de Dieu. C'est ce que l'on voit, par exemple, de l'un des Anges des sept Églises de l'Apocalypse. *Vous ne savez pas,* lui est-il dit, ch. III, v. 17, *que vous êtes aveugle ;* c'est pourquoi on l'avertit du besoin qu'il a d'appliquer un collyre sur ses yeux, afin de voir clair. Ceci fait voir que les menaces faites aux Juifs dans le *Deutéronome* et dans les Prophètes sont aussi à craindre pour les chrétiens. Chacun d'entre eux, pour prévenir l'effet de ces menaces à son égard, doit dire à Dieu avec David : *Éclairez mes yeux, afin que je ne m'endorme jamais dans la mort ; de peur que mon ennemi ne dise : J'ai eu l'avantage sur lui* (*Ps.* XII, 4).

Non-seulement chaque fidèle en particulier peut tomber dans l'aveuglement ; mais ce malheur peut encore arriver à ceux qui conduisent les autres ; et il peut arriver à ceux qui sont conduits de tomber entre les mains de guides aveugles qui les mènent dans la voie de perdition. Car cette parole ne regarde pas moins les chrétiens que les Juifs : *Un aveugle peut-il conduire un autre aveugle? Ne tomberont-ils pas tous deux dans le précipice ?* (*S. Luc,* VI, 39.)

Si l'on avait fixé le sens figuré de l'histoire du grand-prêtre Héli, on reconnaîtrait aisément en quel endroit doit être placé son aveuglement, qui était la suite de son grand âge.

## ARTICLE V.

### Conversion des Juifs.

Saint Paul nous apprend que les Juifs sortiront un jour de leur aveuglement, et que l'intelligence des saintes Écritures leur sera donnée (*II. Cor.*, III, 15) : *Jusqu'à cette heure, lorsqu'on leur lit Moïse, ils ont un voile sur le cœur ; mais quand leur cœur se tournera vers le Seigneur, alors le voile en sera ôté*. Et dans le XI[e] ch. de l'*Épître aux Romains*, où ce même Apôtre envisage la race des Juifs dans sa totalité, il dit qu'*une partie des Juifs est tombée dans l'aveuglement*, ou plutôt que l'aveuglement est tombé sur Israël quant à une partie : *Cæcitas ex parte contigit in Israel* (*Rom.*, XI, 25); et il marque un certain terme jusqu'où doit durer cet aveuglement, après lequel *tout Israël sera sauvé*. Qui aurait cru, lorsque saint Paul écrivait ces choses pour la première fois, que cet aveuglement qui ne regarde la nation que selon une certaine partie, dût l'envelopper en corps pendant une si longue suite de siècles ? Mais enfin ce temps doit finir, et la lumière succédera à l'aveuglement.

C'est donc avec un légitime fondement que l'on appliquera à ce peuple le 8[e] verset du ch. XLIII d'*Isaïe : Faites sortir dehors* (pour le délivrer) *un peuple qui était aveugle, quoiqu'il eût des yeux ; qui était sourd, quoiqu'il eût des oreilles*. Et au ch. précédent, v. 18 : *Écoutez, sourds ; aveugles, ouvrez les yeux et voyez. Qui est l'aveugle, sinon* Israël *mon serviteur ? Qui est le sourd, sinon celui à qui j'ai envoyé mes Prophètes ? Qui est l'aveugle, sinon celui qui s'est vendu lui-même ? Qui est l'aveugle, sinon le serviteur du Seigneur ? Vous,* ô Israël, *qui voyez tant de choses,*

*n'observez-vous point? Vous qui avez les oreilles ouvertes, n'entendez-vous point ?*

Mais pourquoi Dieu a-t-il permis qu'un peuple qu'il aimait tombât dans un si étrange aveuglement? Voici la réponse dans le verset suivant : *Le Seigneur a voulu choisir son peuple pour le sanctifier, pour rendre sa Loi célèbre et pour en relever la grandeur.* Ce verset renferme le même sens que deux versets du ch. XI de l'*Épître aux Romains*, verset 11 : *Sont-ils donc tombés de telle sorte que leur chute soit sans ressource? A Dieu ne plaise*, etc. Et au verset 25 : *Une partie d'Israël est tombée dans l'aveuglement, jusqu'à ce que la multitude des nations soit entrée dans l'Église, et qu'ainsi tout Israël soit sauvé.*

Voici donc ce que dit l'Apôtre : Les Juifs sont-ils tombés de sorte que leur chute se soit terminée à leur chute même? Non, répond saint Paul, car premièrement elle a donné lieu à la conversion des Gentils; secondement elle se terminera à la conversion des Juifs mêmes. C'est ce que dit Isaïe, Dieu a permis que cela arrivât ainsi, afin que cela tournât un jour à la sanctification d'Israël, et afin de manifester les mystères profonds qui sont cachés dans sa Loi, dans les Prophètes, dans les saintes Écritures. On pourra dire de ce peuple, lorsqu'il sera converti, ce que Balaam disait de lui-même (*Nombr.*, XXIV, 4) : *Voici ce que dit celui qui entend les paroles de Dieu, qui a vu les visions du Tout-Puissant; qui tombe, et qui en tombant a les yeux ouverts.* Balaam paraît faire allusion à sa chute lorsque son ânesse tomba sous lui : cette chute lui ouvrit les yeux pour voir ce qu'il ne voyait pas auparavant. Saint Paul aurait pu dire de sa chute, lorsqu'il fut renversé en allant à Damas : Je suis tombé; mes yeux ont été frappés d'aveuglement; et ma chute et mon aveuglement m'ont conduit à la véritable

lumière. Ainsi parlera la nation des Juifs après sa conversion.

Nous n'avons fait que suivre saint Paul dans le ch. XI de l'*Épître aux Romains*, lorsque nous avons appliqué aux Juifs le 10e verset, etc., du ch. XXIX d'Isaïe, où il est prédit qu'ils tomberaient dans l'aveuglement, et que l'Écriture sainte serait pour eux un livre inintelligible. Or, selon le même Apôtre, cet aveuglement cessera. On a donc droit d'appliquer à ces mêmes Juifs le verset 18 du même chapitre d'Isaïe : *En ce temps-là les sourds entendront les paroles du livre, et les yeux des aveugles sortant de leur nuit passeront des ténèbres à la lumière... C'est pourquoi le Seigneur, qui a racheté Abraham, dit à la maison de Jacob : Jacob ne sera plus confondu, son visage ne rougira plus. Mais lorsqu'il verra ses enfants, qui sont les ouvrages de mes mains, rendre au milieu de lui gloire à mon saint nom, il bénira avec eux le Saint de Jacob, et il glorifiera le Dieu d'Israël; et ceux dont l'esprit était égaré seront éclairés, et les murmurateurs apprendront la loi* (*Ibid.* v. 22 et suiv.). Israël aura donc part alors aux bénédictions du ch. XXXII d'*Isaïe*, v. 3, et ch. XXXIII, v. 17 et 20, que l'on peut lire en ces endroits.

Tout ceci fait comprendre avec quelle justesse la race d'Abraham peut s'approprier ces paroles du VIIe ch. de *Michée*, v. 8 : *O mon ennemie, ne vous réjouissez point de ce que je suis tombée ; je me relèverai après que je me serai assise dans les ténèbres : le Seigneur est ma lumière. Je porterai le poids de la colère du Seigneur, parce que j'ai péché contre lui, jusqu'à ce qu'il juge ma cause et qu'il se déclare pour moi. Il me fera passer des ténèbres à la lumière ; je contemplerai sa justice. Mon ennemie le verra, et elle sera couverte de confusion, elle qui me dit maintenant : Où est*

*le Seigneur votre Dieu? Mes yeux la verront, et elle sera foulée aux pieds comme la boue qui est dans les rues.*

## ARTICLE VI.

**Dieu tient souvent les yeux des justes fermés sur de certains objets pour les éprouver, et les leur ouvre pour les consoler.**

Nous n'avons considéré jusqu'à présent le symbole de l'aveuglement que comme un symbole très-funeste, c'est-à-dire comme l'image de l'aveuglement de l'âme, et d'un aveuglement de telle nature qu'il fasse perdre de vue les choses nécessaires au salut. Mais l'Écriture en fait quelquefois un autre usage. Dieu cache souvent aux justes des choses qui leur causeraient une extrême consolation ; leurs yeux sont fermés pour un temps. Ils ne tombent pas dans cet aveuglement qui fait perdre la justice ; mais ils sont dans l'affliction, ne voyant pas distinctement le terme où Dieu les conduit ; ils éprouvent des alarmes et des inquiétudes, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de leur manifester ses desseins. Dans le même Psaume LXVIII où le Prophète demande en parlant des Juifs, selon saint Paul, que leurs yeux soient frappés d'obscurcissement, il se représente lui-même comme un homme dont les yeux sont languissants (v. 4) : *Mes yeux se sont épuisés à force de regarder vers le ciel dans l'attente et l'espérance où j'étais que mon Dieu vînt à mon secours.* Et au *Ps.* LXXXVII, v. 9 : *Mes yeux se sont presque desséchés d'affliction.*

C'était l'état où se trouvait Tobie lorsqu'il fut réellement frappé d'aveuglement. Si l'on trouve dans son histoire un sens figuré, il sera très-aisé d'expliquer ce que signifie son aveuglement et sa guérison. Dieu, après l'avoir longtemps éprouvé, le comble en un instant de consolation : 1° Il

recouvre la lumière du jour ; 2° il reçoit son fils pour qui il commençait à être dans l'inquiétude ; 3° il reçoit avec son fils une épouse digne de ce fils et digne de lui, qui lui annonce que sa race sera perpétuée ; 4° il reconnait que tout cela est opéré par l'effet d'une protection spéciale de Dieu qui a envoyé son Ange, etc.

Jonathas, fils de Saül, après avoir remporté par un effet de sa foi une victoire miraculeuse sur les Philistins, se trouvant dans la défaillance, il étendit le bout d'une baguette qu'il tenait dans sa main, il la trempa dans un rayon de miel et ses yeux recouvrèrent la lumière (*I. Rois,* XIV, 27).

Le roi de Syrie ayant envoyé une armée pour se saisir du prophète Élisée, le serviteur du prophète en fut saisi d'effroi ; Élisée ne fit autre chose que d'adresser sa prière à Dieu : *Seigneur, ouvrez-lui les yeux afin qu'il voie.* Sa prière fut exaucée, et le serviteur vit aussitôt une montagne pleine de chevaux et de chariots de feu qui veillaient à la garde d'Élisée. Alors Élisée demanda un miracle opposé par rapport aux Syriens : *Seigneur, frappez-les d'aveuglement.* Et le Seigneur les ayant frappés d'aveuglement, Élisée les conduisit sans qu'ils le sussent à Samarie. Lorsqu'ils y furent, Dieu leur ouvrit les yeux à la prière du prophète (*IV. Rois,* ch. VI).

C'est une espèce de merveille que les frères de Joseph le voyant à tant de reprises, lorsqu'ils vinrent en Égypte, ne le reconnussent point, et qu'il ne leur vint pas dans l'esprit la moindre pensée que ce pût être Joseph. C'en est une autre que les disciples d'Emmaüs ne reconnussent point Jésus-Christ. *Leurs yeux,* dit l'Écriture, *étaient retenus, en sorte qu'ils ne pouvaient le reconnaître* (*S. Luc,* XXIV, 16). Dans l'une et dans l'autre histoire, c'était une épreuve qui se termina à une grande consolation. Nous y voyons que

l'aveuglement est susceptible de bien des degrés différents. On peut avoir les yeux fermés et ne point voir le visage de celui à qui on parle ; on peut les avoir ouverts, apercevoir tous ses traits et ne pas le reconnaître ; alors on voit chaque trait du visage en particulier, et l'on ne fait pas attention au tout qui résulte de leur assemblage.

## ARTICLE VII.

**Aveuglement des méchants autre que celui de leur malice, et qui en est la punition.**

Les méchants ont aussi été frappés d'un aveuglement de ce genre. Nous venons d'en voir un exemple dans la personne des Syriens que le prophète Élisée conduisit sans qu'ils le sussent au milieu de Samarie. Les habitants de Sodome furent frappés d'aveuglement par les anges, en sorte qu'ils ne purent plus trouver la porte du juste Loth. Cet aveuglement était, comme on le voit, différent de l'aveuglement de leur cœur qui faisait leur méchanceté. L'un était une juste punition de l'autre, et servait à préserver le juste en empêchant qu'il ne tombât entre leurs mains.

L'aveuglement, dont il est parlé dans les trois passages que nous allons rapporter, a beaucoup de rapport avec l'aveuglement des habitants de Sodome. *En ce jour-là, dit le Seigneur* (Zach., XII, 4), *je frapperai d'étourdissement tous les chevaux et de frénésie ceux qui les montent. Je tiendrai mes yeux ouverts sur la maison de Juda, et je frapperai d'aveuglement les chevaux de tous les peuples.* Et au ch. XIV, v. 12 : *Voici la plaie dont le Seigneur frappera toutes les nations qui auront combattu contre Jérusalem : Chacun d'eux mourant tout vivant verra son corps tomber par pièces, leurs yeux pourriront dans leur place natu-*

*relle, et leur langue séchera dans leur palais.* Le troisième passage, que nous avons déjà rapporté plus au long, est au Ier chap. de *Sophonie*, v. 17 : *Je frapperai les hommes de plaies, et ils marcheront comme des aveugles, parce qu'ils ont péché contre le Seigneur : leur sang sera répandu comme la poussière et leurs corps morts* foulés aux pieds *comme du fumier.* Il est manifeste que ces trois passages annoncent un surcroît de ténèbres et un degré d'aveuglement extraordinaire. Il sera aisé de placer ces passages lorsqu'on aura fixé les divers sens que peuvent avoir Sophonie et Zacharie ; c'est-à-dire que, dans la suite de la grande parabole, on placera autant de fois ces passages que l'on aura reconnu que ces deux Prophètes ont en vue différents événements qu'ils prédisent sous les mêmes paroles. L'histoire de Sodome aidera à le bien faire, puisque cette histoire figure trois fois la consommation du mystère d'iniquité : 1° chez les Juifs à la naissance du christianisme, 2° au milieu de la grande Babylone de l'Apocalypse, appelée en esprit Sodome et Égypte ; 3° dans le monde entier lorsque le dernier jugement arrivera.

## ARTICLE VIII.

Récapitulation. Comparaison de cette parabole avec la précédente.

Nous avons vu l'état des Juifs : en tout temps ils ont été aveugles au milieu de la lumière ; mais leurs ténèbres se sont accrues, et de degré en degré sont montées à leur comble. A la venue du Messie, l'Écriture sainte qu'ils n'ont jamais entendue est devenue encore plus obscure pour eux, jusque-là qu'ils la font servir pour autoriser leur révolte contre Jésus-Christ. Les nations y lisent les preuves de la venue du Messie, et disent aux Juifs : Lisez et voyez ;

et les Juifs répondent : Nous ne pouvons lire ; et si nous lisons, nous ne voyons point ce que vous voyez. L'aveuglement a commencé par leurs chefs, et s'est communiqué au corps de la nation. Depuis dix-sept siècles ils marchent à tâtons en plein midi comme les aveugles, selon la prédiction qui leur en avait été faite dans le *Deutéronome*. Cependant les nations nées dans l'aveuglement ont été guéries, elles ont passé du royaume des ténèbres à celui de la lumière. Les yeux de l'Église de Jérusalem ont été ouverts sur ce grand événement et sur la manière dont il s'est opéré. Cette Église persécutée et affligée en a été consolée, et elle a reconnu que c'était par cette voie qu'il plaisait à Dieu de la rendre féconde. Il est arrivé de l'autre part que la Synagogue aveugle a béni un peuple lorsqu'elle croyait en bénir un autre. Mais ce qui est plus étonnant, c'est que l'Église de Jérusalem a éprouvé la même surprise.

A peine l'Église a-t-elle été formée que quelques-uns de ses membres sont tombés dans l'aveuglement ; et l'on ne peut pas désavouer que ce malheur n'ait augmenté dans la suite.

Les Juifs un jour seront tirés de leur aveuglement ; le voile qui les empêche de lire dans l'Écriture sainte ce qui y est écrit leur sera ôté.

Au temps marqué de Dieu, la fin du monde viendra. La multitude des impies attaquera les justes désignés dans l'Écriture sous le nom de *Jérusalem*, autrement *le camp des saints, la ville chérie de Dieu ;* alors ces impies seront frappés d'aveuglement, comme le furent autrefois les habitants de Sodome.

On voit que cette parabole, tirée des yeux aveuglés ou clairvoyants, se réunit d'elle-même et par sa nature avec celle des astres, de la lumière et des lampes. Nous les avons

séparées pour aider l'imagination et la mémoire ; mais en les réunissant, elles se perfectionnent et s'entr'éclaircissent réciproquement. L'une supplée à l'autre ; l'une entre en de certains détails négligés par l'autre ; l'une dit clairement et précisément ce que l'autre ne marque que d'une manière plus confuse et plus obscure. En un mot, l'on a une histoire plus complète de la Religion en les réunissant, que lorsqu'on s'attache à une seule.

La Synagogue est un ciel formé de la main de Dieu au milieu du monde. Les Juifs brillent entre les autres peuples comme le chandelier d'or posé devant Dieu. Cependant en comparaison des chrétiens, ce sont des aveugles. Lorsque Jésus-Christ vient, la Synagogue est un ciel usé. Sans parler des Samaritains et des sectes ouvertement séparées de la Synagogue, que l'on pouvait regarder comme autant d'étoiles de cet ancien ciel qui avaient perdu leur rang, ceux qui composaient la Synagogue étaient enveloppés d'épaisses ténèbres. Le soleil, la lune et les étoiles avaient perdu la plus grande partie de leur lumière. Les lampes du sanctuaire ou s'éteignaient, ou étaient déjà éteintes. La multitude du peuple était des aveugles, et les conducteurs étaient d'autres aveugles. Après que le Messie eut été rejeté, l'aveuglement redoubla. L'œil droit des Pontifes perdit entièrement sa lumière. Les étoiles tombèrent, comme on voit tomber les figues lorsqu'on secoue le figuier. Ces anciens cieux furent roulés comme un livre. Enfin, ce qui avait été un ciel se changea en un étang de feu et de soufre ; les étoiles ramassées et liées ensemble, comme un faisceau de bois, ont été jetées et renfermées dans un lac, jusqu'au jour de la visite qui ne doit arriver qu'après un très-long espace de temps.

C'est au milieu de ces malheurs que saint Jean-Baptiste

parut comme une lampe ardente et luisante. Le Messie fut montré d'abord comme une étoile, ensuite comme le soleil dans son lever; les Apôtres et leurs successeurs comme des étoiles; chaque fidèle comme un astre. A mesure que quelqu'un croyait en Jésus-Christ, c'était un aveugle à qui la vue était rendue, et une lampe qui s'allumait.

La lumière eut ses accroissements. Un degré de lumière qui survenait de nouveau découvrait des merveilles que l'on n'avait jamais envisagées. Les Gentils, réunis à l'Église de Jérusalem par leur conversion, rendaient visibles dans l'économie des desseins de Dieu des traits que l'on n'avait point encore aperçus. L'Église fut consolée et soutenue par de nouveaux rayons de lumière. Les saintes Écritures qui brillaient comme une lampe exposée devant des yeux clairvoyants, s'éclaircissaient de plus en plus pour les chrétiens, pendant qu'elles devenaient plus obscures pour les Juifs.

Enfin les nouveaux cieux que Jésus-Christ était venu créer furent formés par la multiplication des pasteurs et des peuples fidèles. Mais ces nouveaux cieux commencèrent à souffrir des altérations. On a vu dans la suite des siècles plus ou moins d'étoiles quitter leur rang, d'autres perdre leur lumière et devenir ténébreuses. On a vu des chandeliers, c'est-à-dire des Églises entières transportées hors de leur place. On a vu parmi les chrétiens des guides aveugles, et d'autres aveugles trompés par ces guides. On a vu, pour suivre le même langage, de grands ébranlements dans les cieux, les étoiles tomber en foule. On a vu certaines étoiles tomber sur les eaux, comme il est dit dans l'Apocalypse, et leur communiquer une amertume qui cause la mort; d'autres étoiles prendre en main la clef de l'abîme, l'ouvrir, et il en est sorti une fumée semblable à celle d'une four-

mise; le soleil et l'air en ont été obscurcis. On a vu le soleil, la lune et les étoiles frappés en partie de ténèbres, et le jour et la nuit perdre une partie de leur lumière. On a vu des cornes s'élever, combattre contre les étoiles, en faire tomber du ciel et les fouler aux pieds. Les vierges folles se sont trouvées mêlées avec les vierges sages dans le lieu destiné pour attendre la venue de l'Époux; leurs lampes s'éteignaient, parce que l'huile leur manquait. Le nombre de ces vierges folles s'est multiplié, et le terme et la mesure de ces malheurs sont connus à Dieu.

Cependant les justes, au milieu d'une multitude d'aveugles que leur aveuglement conduit au sommeil de la mort, éprouvent souvent quelque chose de semblable à l'aveuglement de Tobie; et en même temps l'aveuglement du grand-prêtre Héli se retrace en d'autres personnes.

Le temps de la lumière viendra. Le voile qui couvre les yeux de l'ancien peuple sera levé; deux chandeliers seront posés; deux oliviers plantés de la main de Dieu fourniront perpétuellement de l'huile à un chandelier d'or à sept lampes. Les yeux des aveugles verront; ils liront et entendront le livre qui jusque-là avait été scellé pour eux. Un nouveau ciel paraîtra dans sa splendeur; et le malheur de l'extinction entière de toute lumière ira se consommer d'un autre côté. Là le royaume de la bête deviendra ténébreux; le soleil tourmentera les hommes; et les hommes frappés d'une chaleur brûlante, au lieu de faire pénitence, blasphémeront le nom de Dieu. Ils continueront de faire la guerre à Dieu et à ses saints, et ils seront frappés d'un dernier degré d'aveuglement. La grande Babylone sera condamnée, et la lumière des lampes ne luira plus en elle.

La fin du monde sera sans doute précédée d'autres obscurcissements. On verra encore la lumière des lampes s'éteindre

et s'obscurcir : on verra les étoiles tomber comme les figues lorsqu'on secoue le figuier. La plaie de l'aveuglement, dont furent frappés les habitants de Sodome, se renouvellera dans la plus grande étendue qu'elle doit avoir, et avec les circonstances les plus funestes. L'Antechrist promettant aux hommes les plus vives lumières, et venant se placer à la tête de tous les séducteurs, répandra les plus épaisses ténèbres, opposera à la vraie lumière les voiles les plus sombres. Jésus-Christ, comme l'étoile du matin, viendra au secours de ses élus opprimés et en danger d'être séduits. Il détruira l'impie par le souffle de sa bouche, et le perdra par l'éclat de sa puissance. Il jugera le monde. Tous les saints entreront dans le royaume de Dieu ; ils brilleront comme des étoiles et comme le soleil dans l'éternité ; et les paroles des Prophètes, qui promettent de nouveaux cieux, recevront leur dernier et leur plus parfait accomplissement. Telle est l'histoire des desseins de Dieu qui se découvre en réunissant la suite d'un petit nombre de symboles qui ont un rapport sensible les uns avec les autres. Cet exemple fait entrevoir de quelle manière l'Écriture sainte est composée.

On pourrait tirer de cette parabole, ainsi que de la précédente, diverses instructions dogmatiques et morales. Y a-t-il rien par exemple qui soit inculqué avec plus de soin dans l'Écriture, sinon que Dieu est l'auteur de la lumière, que sans lui les hommes ne sont que ténèbres, que c'est lui qui discerne entre l'aveugle et le clairvoyant, et que les degrés d'aveuglement aussi bien que ceux de la lumière dépendent de sa puissance et de sa volonté (*Isaïe*, XLV, 6) : *Je suis le Seigneur, et il n'y en a point d'autre : c'est moi qui forme la lumière et qui forme les ténèbres, qui fais la paix et qui crée les maux.* Et dans l'*Exode* (ch. IV, v. 11) : *Qui a fait la bouche de l'homme ? Qui a formé le muet et le sourd,*

*celui qui voit et celui qui est aveugle? N'est-ce pas moi, dit le Seigneur* (Prov., XX, 12) : *L'oreille qui entend et l'œil qui voit sont deux choses que le Seigneur a faites.* Voici ce que dit Job en parlant des changements que Dieu opère parmi les hommes en abaissant l'un et en élevant l'autre (XII, 22 et suiv.) : *Il découvre ce qui était caché dans de profondes ténèbres, et il produit au jour l'ombre de la mort. Il multiplie les nations et les perd, et les rétablit après leur ruine. Il change le cœur des princes qui sont établis sur les peuples de la terre : il les trompe et les fait marcher inutilement par des routes égarées. Ils iront à tâtons parmi les ténèbres, au lieu de marcher dans la lumière du jour; et il les fera chanceler à chaque pas, comme s'ils étaient ivres.* C'est afin de délivrer Israël de ces malheurs que Baruch lui parle ainsi (ch. III, v. 10 et suiv.) : *D'où vient, ô Israël, que vous êtes présentement dans le pays de vos ennemis? que vous languissez dans une terre étrangère, que vous vous souillez avec les morts?... C'est parce que vous avez quitté la source de la sagesse... Apprenez où est la prudence, où est la force, où est l'intelligence, afin que vous sachiez en même temps où est la stabilité de la vie, où est la vraie nourriture, où est la lumière des yeux et la paix.*

---

# SECOND SYMBOLE

## LES ÉPOUSES FIDÈLES ET LES INFIDÈLES.

---

## PREMIÈRE PARTIE

**Qui regarde la vocation des Gentils.**

---

### ARTICLE I^er.

**État de la contestation excitée entre l'Église naissante de Jérusalem et la Synagogue.**

Le plus grand procès qui ait jamais été sur la terre est celui qui est entre les Juifs et les Chrétiens. Ceux-ci prétendent que les Juifs sont une nation infidèle, une *race adultère,* selon le nom que Jésus-Christ leur a donné (*Saint Matth.*, ch. XII, v. 39) ; et les Juifs retournant contre les Chrétiens les mêmes accusations, soutiennent que la société des Chrétiens n'a jamais eu le rang d'une véritable épouse, que leur religion ni leur culte ne plaît point à Dieu ; en remontant jusqu'à l'origine, ils disent que la source en est corrompue, ils blasphèment contre Jésus-Christ, et veulent faire passer la première Église de Jérusalem, tirée du milieu de la Synagogue et toute composée de Juifs circoncis, pour une secte révoltée et une assemblée d'apostats.

Divers jugements doivent décider sur cette grande con-

testation et sur ses suites ; le plus éclatant sera celui qui se rendra au jour de la résurrection des morts. Mais Dieu n'a pas remis jusqu'à ce jour toute sorte de décision ; il a déjà jugé, et son jugement a été visible à toute la terre, parce qu'il l'a rendu selon la forme qu'il s'était lui-même prescrite dans les livres de Moïse. Pour être en état de sentir la force de ce jugement, il faut remonter aux premiers temps où la contestation était le plus animée et où divers prétextes d'égarement, qui n'ont plus de lieu maintenant, subsistaient encore.

Que l'on considère donc l'état de la dispute entre les Juifs et les Chrétiens, entre la Synagogue et l'Église, et que l'on s'arrête particulièrement au temps qui s'est écoulé depuis le commencement de la prédication de Jésus-Christ et de saint Jean, jusqu'au moment de la vocation des Gentils et de la destruction de Jérusalem, de la ruine du temple et de la dispersion des Juifs. Si l'on considère pendant cet intervalle la nation des Juifs, on y voit deux partis opposés : l'un qui reconnaissait Jésus-Christ pour le Messie, l'autre qui le regardait comme un imposteur.

Mais quelle différence entre ces deux partis ! Le parti qui rejetait Jésus-Christ n'avait pas moins d'étendue que la Synagogue en corps ; et ce n'étaient que des particuliers qui n'avaient ni rang, ni autorité publique reconnue, qui le recevaient. Ceux qui étaient assis sur la chaire de Moïse et héritiers de son autorité, rejetaient Jésus-Christ ; et quelques paysans de Galilée étaient les chefs de ceux qui le reconnaissaient pour le Messie.

La nation des Juifs était la seule sur la terre qui connût le vrai Dieu ; elle l'honorait par un culte public que Dieu lui-même avait établi par le ministère de Moïse. Ce culte subsistait depuis plus de quinze cents ans; il était alors

mieux affermi et plus étendu que jamais. Le temple de Jérusalem attirait l'admiration de tous les peuples. Cet unique temple réunissait toute la nation répandue par ses colonies parmi tous les peuples qui étaient alors connus. Ils se rassemblaient de toutes les parties du monde dans ce lieu saint et respectable. Des milliers de victimes y étaient offertes au vrai Dieu. La tribu de Lévi y exerçait son ministère, et la race d'Aaron distribuée dans ses vingt-quatre familles y remplissait avec dignité les fonctions du sacerdoce qu'elle avait reçu de Dieu.

Mais ce qui relevait infiniment toutes ces choses, c'est que ce culte était légitime, et que le grand corps des Juifs qui venaient adorer à Jérusalem ne l'emportait pas moins par cet endroit essentiel sur la secte schismatique des Samaritains et sur les autres sectes séparées, que par les avantages extérieurs. Le corps de la Synagogue attaché au temple de Jérusalem avait donc, avec les avantages du plus grand nombre et de la secte la plus étendue, du culte le plus éclatant, de la succession non interrompue depuis Moïse et Aaron d'un ministère héréditaire ; ce corps, dis-je, avait encore la prérogative d'être approuvé de Dieu, préférablement à toutes les autres sectes qui s'étaient détachées de lui et qu'il avait légitimement condamnées.

Tel était le grand corps qui se déclara contre Jésus-Christ et contre l'Église naissante. Et ce qu'il est d'une très-grande importance de remarquer, c'est que la Synagogue, en se déclarant contre Jésus-Christ, ne perdit pas sur-le-champ toute son autorité : elle en abusa d'une manière énorme ; mais l'abus ne l'anéantit pas sans réserve. Jésus-Christ reconnut l'autorité de Caïphe, lorsqu'il l'interrogea au nom du Dieu vivant. Plusieurs années après, saint Paul reconnut le grand-prêtre pour le prince du peuple que l'ordre de

Dieu obligeait encore d'honorer. Les Apôtres allaient encore au temple en toutes sortes d'occasions; et quoiqu'ils fussent les pontifes d'un culte plus excellent, ils ne dédaignaient pas de prendre part, dans le rang des laïques, au culte figuratif que l'on rendait encore à Dieu. Saint Pierre, cité devant le conseil des pontifes juifs leur répond avec fermeté, mais avec humilité ; et sur la défense qu'ils lui firent de parler au nom de Jésus-Christ, il n'allègue pas qu'ils n'ont point d'autorité, mais il leur oppose celle de Dieu : *Jugez vous-mêmes*, leur dit-il, *s'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu ?* (*Actes*, ch. IV, v. 19); laissant à entendre que dans toute occasion où le commandement de Dieu n'aurait pas été contraire au leur, il aurait obéi.

Si l'autorité des pontifes assis sur la chaire de Moïse n'était pas suffisante pour empêcher d'obéir à Jésus-Christ, cela n'empêchait donc pas qu'elle ne fût réelle. Cette autorité si respectable dans sa source, affermie par une si longue succession, revêtue de tant d'éclat extérieur, reconnue par tant de millions d'hommes, bien loin d'avoir aucune force réelle pour dispenser les hommes de suivre Jésus-Christ, était destinée au contraire par sa nature à le faire reconnaître ; c'est pourquoi les pontifes se chargèrent d'un crime horrible en refusant de la faire servir à cet usage. Mais si l'abus qu'ils en firent ne détruisit pas l'obligation de reconnaître Jésus-Christ pour le Messie, il ne laissa pas de fournir un prétexte très-séduisant pour s'y méprendre ; la multitude des Juifs s'y laissa entraîner ; et sous le prétexte spécieux de suivre une autorité qui venait de Dieu, ils rejetèrent le Fils de Dieu lui-même.

Il se forma à l'ombre de cette autorité une conspiration des prêtres et du peuple, des savants et des ignorants, des

mait une double question qui demandait un double jugement; car l'Église accusait la Synagogue d'apostasie, et la Synagogue prétendait être une épouse fidèle et innocente; la Synagogue, de son côté, accusait l'Église d'infidélité envers Dieu et de révolte contre ceux qu'il avait revêtus de son autorité. Dieu était appelé de part et d'autre en témoignage, aussi bien que la Loi et les saintes Écritures. De part et d'autre on offrait des prières au Dieu d'Abraham et de Moïse, et de part et d'autre on implorait sa justice. Écoutons la prière de l'Église; nous la trouvons dans le Psaume CVIII : il faut se souvenir que c'est Jésus-Christ à la tête de l'Église de Jérusalem qui y fait entendre sa voix, et qui demande que son Église soit justifiée et la Synagogue confondue.

## ARTICLE II.

### L'Église de Jérusalem demande justice à Dieu contre la Synagogue.

*Seigneur, ne refusez pas de parler en ma faveur;* DEUS, LAUDEM MEAM NE TACUERIS; *parce que des bouches impies et pleines d'artifices se sont ouvertes contre moi. Ils m'ont attaqué avec une langue trompeuse, ils m'ont assiégé par des discours pleins de haine, ils m'ont déclaré gratuitement la guerre : plus je leur ai marqué d'affection, et plus ils se sont attachés à me combattre.* C'est le sens de l'hébreu, qui se sert du mot dont est venu le nom de Satan pour exprimer l'opposition dont parle ici le Psaume, comme s'il disait : *Ils ont exercé à mon égard la fonction de Satan.* C'est ainsi que Jésus-Christ représente la persécution qu'il souffrait, soit dans sa personne, soit dans celle de son Église, de la part de la Synagogue. Dans cet état, continue-t-il, qu'ai-je fait? *Je n'ai eu que des prières à leur opposer.* Si l'Église

de Jérusalem avait été revêtue d'une autorité semblable à celle des chefs de la Synagogue, si ces chefs de la Synagogue s'étaient unis à elle pour reconnaître Jésus-Christ pour le Messie ; outre les prières, elle aurait pu employer leur autorité pour réprimer ses calomniateurs et pour décerner contre eux quelque punition extérieure. Mais dans la situation où elle se trouvait, que pouvait-elle faire? *J'ai prié,* dit-elle, car il ne faut pas séparer sa voix de celle de Jésus-Christ. Les persécutions et les attaques sont de leur côté, et du mien il n'y a que des prières; c'est pourquoi je n'ai d'autre ressource, ô mon Dieu, que de vous représenter qu'*ils m'ont rendu le mal pour le bien, et la haine au lieu de l'amour que je leur portais*.

## ARTICLE III.

On demande que le jugement établi pour discerner les épouses adultères soit exercé contre l'Église de Jérusalem et la Synagogue; et premièrement que la Synagogue soit reconnue coupable et condamnée comme telle.

*J'ai prié,* dit Jésus-Christ. Mais quel est donc l'objet et le terme de cette prière? Nous allons le voir par la suite du Psaume, c'est d'obtenir que Dieu juge en faveur de l'Église contre la Synagogue. Et quelle espèce de jugement demande-t-il? Celui qui est marqué dans le chapitre V des *Nombres,* et qui était ordonné pour discerner l'épouse adultère de l'épouse fidèle.

*Lorsqu'une femme sera tombée en faute,* fut-il dit à Moïse (v. 12), *et que, méprisant son mari, elle se sera approchée d'un autre homme, en sorte que son mari n'ait pu découvrir la chose, et que son adultère demeure caché (et latet adulterium), sans qu'elle en puisse être convaincue par des*

*témoins, parce qu'elle n'a point été surprise dans ce crime : si le mari est animé de l'esprit de jalousie contre sa femme, qui aura été souillée véritablement, ou qui en est accusée par un faux soupçon,* etc. Voilà le cas qui est double, comme on le voit, car il se pouvait faire que l'épouse fût coupable, et il se pouvait faire qu'elle fût innocente. Et ce double cas trouve ici son application, car il y a deux questions à décider.

Deux épouses sont accusées d'adultère : la Synagogue est accusée par Jésus-Christ, qu'elle aurait dû regarder comme son véritable époux, mais qu'elle avait renoncé ; et l'Église de Jérusalem est accusée d'adultère par la Synagogue et par son chef, qui prétendait qu'elle avait manqué à la fidélité qu'elle lui devait, en reconnaissant pour le Messie celui qu'il avait condamné comme un imposteur. On voit que la cause de ces deux épouses dépendait réciproquement l'une de l'autre, puisque les accusations étaient réciproques, et qu'ainsi la condamnation de l'une était la justification de l'autre.

Mais afin de ne rien confondre, il vaut mieux considérer chacune des accusations à part, selon que le Psaume nous y conduit ; car avant de demander directement que l'Église de Jérusalem fût déchargée de l'accusation intentée contre elle, le Psaume nous représente la Synagogue comme accusée, et Jésus-Christ comme accusateur.

Je dis que le Psaume nous représente la Synagogue comme accusée ; car quoiqu'il soit très-certain que Judas est marqué dans le Psaume et que plusieurs versets fassent allusion à la personne de ce traître, néanmoins il est visible qu'il n'est pas seul l'objet des accusations et des imprécations que contient le Psaume, quand il n'y en aurait d'autre preuve sinon qu'il y est souvent parlé en pluriel de ceux dont on se plaint.

On y a Judas en vue, il est vrai; car il est entre les ennemis de Jésus-Christ un des plus remarquables, c'est pourquoi on le regarde en même temps comme la figure et le représentant de tous les autres. Il semble qu'il fut commis pour vendre et livrer Jésus-Christ au nom de toute la nation, et qu'il fut destiné pour figurer, par ses châtiments et son supplice, sa condamnation générale : aussi porte-t-il dans sa personne le nom de la nation entière, et tous les termes qui annoncent ses malheurs sont si bien mesurés, qu'ils ne conviennent pas avec moins de justesse au corps des Juifs qu'à la personne particulière de Judas. Ne restreignons donc pas les paroles du Psaume à un seul homme, et ne séparons pas d'avec lui ceux que leur iniquité et la prévoyance du Saint-Esprit lui a unis.

Cette remarque supposée, je dis que la Synagogue était l'épouse accusée d'adultère qu'il s'agissait de convaincre. Jésus-Christ était l'époux méprisé et l'accusateur; c'est lui qui était animé de l'esprit de jalousie contre une épouse infidèle. Le crime était caché, l'épouse accusée refusait d'avouer qu'elle fût coupable, et il n'y avait point de témoins pour la convaincre. Car, d'où aurait-on pris ces témoins? du milieu des Juifs incrédules et révoltés contre Jésus-Christ? ils faisaient eux-mêmes partie de l'épouse adultère : de l'Église de Jérusalem? mais elle n'était pas séparée de Jésus-Christ dans l'accusation qu'il intentait. Cependant le crime était contesté et demeurait caché aux yeux de toutes les nations qui n'étaient pas encore convaincues, comme elles le sont aujourd'hui, que les Juifs fussent une race adultère, et il s'agissait de les en convaincre. Plus on pèsera ces circonstances, et plus on reconnaîtra que le miracle était nécessaire : il était promis dans le livre des *Nombres*, ch. V. Écoutons ce que le mari avait à faire.

Il lui était dit de mener l'accusée au prêtre et de la présenter devant le Seigneur. Là on devait présenter une offrande de la dixième partie d'une mesure de farine d'orge, mais sans répandre d'huile par-dessus et sans y mettre d'encens, comme on avait accoutumé de faire à ces sortes d'oblations ; *parce que c'est un sacrifice de jalousie,* poursuit l'Écriture, *et une oblation pour découvrir l'adultère.* .....

*Ensuite le prêtre prenant de l'eau sainte dans un vaisseau de terre, il y mettra un peu de la poussière du pavé du tabernacle. Alors la femme se tenant debout devant le Seigneur, le prêtre lui découvrira la tête, et il mettra sur ses mains le sacrifice destiné pour renouveler le souvenir du péché et l'oblation de jalousie, et il tiendra lui-même entre ses mains les eaux très-amères sur lesquelles il a prononcé les malédictions avec exécration. Il conjurera la femme et lui dira : Si un homme étranger ne s'est point approché de vous, et si vous ne vous êtes point souillée en quittant le lit de votre mari, ces eaux très-amères que j'ai chargées de malédictions ne vous nuiront point ; mais si vous vous êtes retirée de votre mari, et si vous vous êtes souillée en vous approchant d'un autre homme, ces malédictions tomberont sur vous. Que le Seigneur vous rende un objet de malédiction et un exemple pour tout son peuple ; qu'il fasse pourrir votre cuisse, et que votre ventre s'enfle et qu'il crève enfin ; que ces eaux de malédiction entrent dans votre ventre et qu'étant devenu tout enflé votre cuisse se pourrisse. Et la femme répondra : Amen, amen. Alors le prêtre écrira ces malédictions sur un livre ; et il les effacera ensuite en raclant l'écriture dans ces eaux très-amères qu'il aura chargées de malédictions, et il les lui donnera à boire.*

Voilà la situation où le Psaume nous fait envisager la Synagogue, comme étant en la présence de Dieu, ayant les

mains pleines de l'offrande qui doit attirer sur elle la malédiction en cas qu'elle soit trouvée coupable, ayant déjà les entrailles remplies, ou plutôt buvant encore ces terribles eaux qui lui sont données pour lui servir d'épreuve. Elle a déjà consenti aux malédictions qui y sont attachées en cas d'infidélité ; elle a répondu *Amen* à chacune de ces malédictions. Sa tête est découverte, parce qu'elle paraît dans l'état d'une femme qui a son mari non pour défenseur, mais pour accusateur. Jésus-Christ est son accusateur. Elle prétend être innocente, il faut donc qu'elle se défende, non-seulement sans Jésus-Christ, mais même contre Jésus-Christ ; il y a plus, car elle a les mains pleines du sang de Jésus-Christ qu'elle a condamné à mort ; elle soutient que c'est avec justice. Elle a ajouté à la mort de Jésus-Christ celle de ses disciples ; elle se flatte que ce sont autant de sacrifices dont Dieu doit lui tenir compte, et elle ne craint pas dans cet état de lui adresser sa prière.

Jésus-Christ envisage tout le corps des Juifs dans ce point de vue, et il oppose sa prière à la leur. Il parle donc ainsi à Dieu : *Donnez-lui pour chef l'impie, et que Satan se tienne à sa droite ; qu'il soit reconnu pour un impie par le jugement qui se prononcera contre lui, et que sa prière lui soit imputée à péché.* Je ne m'arrête pas à l'application particulière qui se peut faire de ces paroles à Judas.

A l'égard de la Synagogue, si l'on considère l'impie qui est nommé d'abord comme étant distingué de Satan, on peut entendre par cet impie un homme du caractère de Caïphe. C'était le comble du malheur pour une nation d'être livrée à un tel homme.

Cet impie, c'est ce pasteur que Zacharie reçoit ordre de figurer aussitôt après qu'il a rompu ses deux houlettes, pour marque que Dieu avait rompu son alliance avec son peuple : *Prenez encore*, est-il dit à ce Prophète, *toutes les*

*marques d'un pasteur insensé, car je m'en vais susciter sur la terre un pasteur qui ne visitera point les brebis abandonnées, qui ne cherchera point celles qui auront été dispersées, qui ne guérira point les malades, qui ne nourrira point les saines, mais qui mangera la chair des plus grasses et qui leur rompra la corne des pieds. O pasteur, ô idole!* etc. (*Zacharie*, XI, 15-16).

Un tel pasteur est l'instrument du diable ; aussi celui qui prononce le Psaume continue-t-il à demander *que le diable soit à la droite* de celui contre qui il fait ces imprécations. Le peuple juif paraît comme une épouse accusée par son mari. Jésus-Christ serait à côté d'elle pour la défendre si elle était innocente ; mais il est lui-même son accusateur ; et il est juste que le diable se place à sa droite et que nul autre ne l'assiste pendant qu'elle sera jugée.

Jésus-Christ demande que le jugement qui interviendra fasse connaître d'une manière éclatante l'impiété de la Synagogue, et *que sa prière lui soit imputée à péché.* Les Juifs, se flattant toujours d'être le peuple bien-aimé de Dieu, continuaient à lui offrir leurs sacrifices, leur culte et leurs prières ; mais depuis qu'ils eurent rejeté Jésus-Christ, toutes ces choses devinrent dans leurs mains comme le sacrifice de la femme adultère, qui demandait vengeance contre elle, et qui ne servait qu'à attirer plus promptement sur elle les effets de la colère de Dieu.

*Que le nombre de ses jours soit abrégé, et qu'un autre entre dans son épiscopat et dans sa dignité.* Judas, en qui toutes ces choses s'accomplirent à la lettre, fut la figure de tout ce qui arriva à sa nation. Elle fut dépouillée du sacerdoce ; le sacerdoce de la loi fut détruit, et le sacerdoce chrétien passa bientôt aux Gentils. Les jours des Juifs furent abrégés, puisque la même génération qui vit crucifier

Jésus-Christ, vit ruiner Jérusalem. Il n'y a qu'à parcourir les versets suivants pour y lire le sort de ce malheureux peuple. On y voit les enfants devenir orphelins et les mères veuves; les fils qui survivent au malheur de leurs pères, chassés de leurs demeures, réduits à la mendicité, errants et vagabonds comme Caïn; l'usurier s'empare de tous leurs biens, et des étrangers jouissent du fruit de leurs travaux. Tous ces malheurs sont arrivés à la lettre aux Juifs. Leurs vraies richesses étaient les saintes Écritures, les prophéties, les promesses qu'ils avaient reçues des patriarches, l'attente du Messie; toutes ces choses leur ont été enlevées, et des étrangers en ont été mis en possession.

*Que personne ne lui prête secours,* continue le Psaume, *et que les orphelins qu'il laissera ne trouvent nulle part de miséricorde. Que sa postérité soit destinée à la mort, et que leurs noms soient effacés de la génération suivante,* ou selon la Vulgate, *dans une seule génération.* Si l'on applique ces versets à la nation entière, il faut entendre l'abolition de son nom en ce qu'elle a cessé de former un corps de peuple; elle n'a plus eu de nom parmi les peuples qui occupent chacun leurs villes et leurs territoires. Il faut entendre de la même sorte ce qui est dit au verset plus bas : *Que Dieu détruise leur mémoire de dessus la terre.*

Ce Psaume revient de nouveau à l'image de la femme adultère dont le sacrifice était appelé un *sacrifice rememoratif du péché,* parce qu'il servait à rappeler devant Dieu le souvenir de son crime. Une des choses que ce sacrifice représentait, c'était le sacrifice de Jésus-Christ : il a été offert dans les mains des Juifs, comme le sacrifice de la femme adultère l'était dans les siennes; et ce sacrifice, dont il ne faut pas séparer le martyre des premiers disciples de Jésus-Christ, a mis le comble à tous leurs crimes.

*Je m'en vais vous envoyer*, leur disait Jésus-Christ, *des Prophètes, des Sages et des Docteurs, et vous tuerez les uns, et vous crucifierez les autres; vous en fouetterez d'autres dans vos synagogues, et vous les persécuterez de ville en ville; afin que tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre retombe sur vous..... Je vous dis en vérité que tout cela viendra fondre sur cette race qui est aujourd'hui* (*S. Matth.*, XXIII, 34). Jésus-Christ parle à peu près le même langage dans le Psaume : *Que l'iniquité de ses pères revienne dans le souvenir du Seigneur, et que le péché de sa mère ne soit point effacé; qu'ils soient toujours présents au Seigneur; mais qu'il détruise de dessus la terre la mémoire de ceux contre qui s'élève ma voix.* Voilà de terribles châtiments; et en voici la raison toute semblable à celle que Jésus-Christ vient de rendre dans l'Évangile : *Parce qu'il ne s'est point souvenu de faire miséricorde, et qu'il a persécuté l'homme pauvre et affligé, et qu'il a mis à mort celui dont le cœur était dans l'amertume.*

La persécution de Jésus-Christ et de l'Église de Jérusalem qui était innocente et sans défense, a été, dans les mains des Juifs, un sacrifice remémoratif du péché dans un sens encore plus étendu que celui de la femme adultère. Après ces derniers crimes, les prières que faisaient à Dieu les Juifs endurcis se tournaient en péché, et le culte qu'ils rendaient dans leur temple irritait Dieu et hâtait les moments de la vengeance. Pendant le peu d'années qui s'écoulèrent jusqu'au jour de leur punition, les saintes Écritures et le culte de Dieu étaient dans le sein de cette nation qui en abusait, comme les eaux amères dans le ventre de la femme adultère, toutes prêtes à la faire périr d'une manière terrible. C'est ce que marque le Psaume : *Il a aimé la malédiction, et elle s'est saisie de lui; il n'a point voulu de la*

*bénédiction, et elle s'est retirée loin de lui. Il s'est revêtu de la malédiction comme de son vêtement, et elle est entrée comme l'eau au milieu de ses entrailles, et elle a pénétré comme l'huile jusque dans la moelle de ses os.*

Voilà l'image des eaux amères rappelée bien clairement par ces mots : *La malédiction est entrée comme de l'eau au milieu de ses entrailles.* Dieu voulut que Judas portât sensiblement l'image de la femme adultère dans sa mort, car *son ventre creva et ses entrailles se répandirent par terre.* La même chose arriva à la nation, autant que le malheur d'une nation peut imiter ce qui se passe dans le corps d'une seule femme; car comme cette eau avait une force miraculeuse pour faire périr de cette manière la femme adultère, de même aussi un principe secret et puissant fit premièrement entrer cette nation dans un état horriblement violent, dont on peut lire la description dans l'histoire de la guerre des Juifs par Josèphe ; et comme un corps qui se crève, elle se dispersa en suite de toutes parts et devint un exemple plein de terreur de la vengeance divine.

*La malédiction pénétra comme de l'huile dans la moelle de ses os.* On n'a besoin que d'ouvrir les yeux pour voir jusqu'à quel point et avec quelle persévérance la malédiction s'est répandue sur cette malheureuse nation ; son cœur, ses inclinations, ses mœurs, ses coutumes, tout s'en ressent; elle en est pénétrée jusqu'aux os, et elle en est *couverte comme d'un vêtement,* car cette malédiction est visible aux yeux des hommes les plus grossiers. La femme adultère devenait par son châtiment *un exemple pour tout le peuple ;* et la nation des Juifs est devenue un exemple pour tous les peuples de la terre.

Parmi ses autres pertes, elle a été dépouillée de l'honneur du sacerdoce, marqué par les vêtements des prêtres

et par leur onction; et à la place, la malédiction l'a pénétrée comme de l'huile, *elle s'en est revêtue comme d'un vêtement, et elle s'en est entourée comme d'une ceinture.*

*Voilà le partage que recevront du Seigneur ceux qui me combattent et qui disent du mal contre mon âme.* La première partie du Psaume finit ici, et en même temps la première partie de la requête présentée par Jésus-Christ à la tête de l'Église naissante, pour demander que la Synagogue soit confondue par un châtiment éclatant qui fasse reconnaître à toute la terre qu'elle était une société adultère et infidèle.

Passons à la seconde partie où Jésus-Christ demande que son Église soit authentiquement justifiée des accusations intentées contre elle.

## ARTICLE IV.

**On demande en second lieu que l'Église de Jérusalem soit déclarée innocente, et déchargée des accusations formées contre elle par la Synagogue.**

Il fallait aussi que l'innocence de l'Église fût éprouvée, il fallait que le jugement qui servait à découvrir la vérité ou la fausseté de l'accusation d'adultère s'exerçât sur elle, puisque ce jugement n'était pas moins établi pour justifier l'épouse innocente et pour confondre son accusateur, que pour convaincre l'épouse infidèle et justifier les accusations de l'époux irrité. L'Église de Jérusalem a donc bu aussi de son côté les eaux amères. Nous avons déjà vu dans les premiers versets du Psaume, des bouches ouvertes contre elle; ses accusateurs ont adressé à Dieu leurs prières pour demander qu'elle fût confondue. C'est devant Dieu qu'ils l'ont citée, c'est par son autorité qu'ils ont prétendu la condamner;

et ils n'ont point craint de s'adresser à Dieu pour lui demander qu'il ratifiât le jugement qu'ils avaient déjà porté contre elle. Nous allons donc la voir, dans cette seconde partie du Psaume, comparaître devant le tribunal de Dieu, ayant pour accusateur tout le peuple juif et le grand-prêtre qui était à la tête; accusateur qui ne tenait pas à son égard une place indifférente, puisqu'il était le chef, le pasteur et comme l'époux de la nation dont l'Église de Jérusalem faisait partie; elle tenait donc à lui par des liens que Dieu lui-même avait formés et que lui seul pouvait rompre.

Cette Église naissante avait aussi les saintes Écritures, la loi de Moïse et les écrits des Prophètes; elle convenait que c'était la règle sur laquelle elle devait être jugée aussi bien que sa rivale; elle se nourrissait de ces Écritures, elle les tenait placées au milieu de son cœur. Elle rendait aussi un culte à Dieu, et les Juifs ne se méprenaient pas lorsqu'ils prétendaient que toutes ces choses devaient attirer la malédiction de Dieu sur elle, en cas que le Messie auquel elle s'était attachée ne fût pas le véritable Messie. Mais s'il l'était, elle devait recueillir le fruit de toutes les bénédictions contenues dans les Prophètes, et l'on devait reconnaître à cette marque que le culte qu'elle rendait à Dieu lui était agréable. C'est ce qu'elle demande à Dieu par la prière la plus humble et la plus fervente; ou plutôt c'est ce que Jésus-Christ demande pour elle et avec elle.

*Pour vous, Seigneur mon Dieu, agissez en ma faveur pour l'intérêt de votre nom; délivrez-moi à cause de l'excellence de votre miséricorde, parce que je suis pauvre et affligée.* Elle ressent même l'amertume des eaux d'épreuve: c'est ce qui est marqué par ces paroles: *Mon cœur est troublé,* ou bien *est blessé au milieu de mes entrailles.* Car il faut savoir que lorsqu'il plaît à Dieu d'accomplir à l'égard des

justes l'épreuve figurée par celle de la femme adultère, quoique cette épreuve n'ait garde d'avoir les suites funestes qu'elle a à l'égard des impies, néanmoins les justes (et nous en verrons les preuves dans d'autres endroits de l'Écriture) ne laissent pas d'en ressentir l'amertume d'une manière capable de faire trembler; et cela est fondé sur ce que les eaux d'épreuve marquent principalement l'Écriture.

Or, tel est l'arrêt écrit de toutes parts dans ce divin livre, que les justes ne se sauvent que par de grandes tribulations, mais elles sont passagères; et des malheurs sans bornes y sont annoncés pour les pécheurs. On peut dire que c'est proprement dans le temps que se fait l'application de ces prophéties de l'Écriture et l'exécution de ces menaces, que les hommes boivent de ces eaux amères; et l'on reconnaît à laquelle de ces deux classes ils appartiennent, par la nature des maux qu'ils éprouvent et par le terme de ces maux.

Jésus-Christ lui-même n'a pas été excepté de cette règle, il a essuyé tous les maux passagers que l'Écriture lui avait annoncés. Il a placé la loi de Dieu dans le fond de son cœur, et il était écrit dans les livres de cette loi qu'il souffrirait, qu'il serait couvert d'opprobres, qu'il serait accusé comme un séducteur et un impie, qu'il porterait tout le poids de ces accusations. Ces prophéties ont donc été comme des eaux d'épreuve dont il a ressenti toute l'amertume; il a bu le fiel et le vinaigre, et il a été rassasié d'opprobres et de douleurs. Son Église a passé par les mêmes épreuves, et l'Église de Jérusalem y a eu plus de part qu'aucune autre. Jamais société innocente n'a eu de tels accusateurs, puisqu'elle a été jugée et condamnée par celui même dont Jésus-Christ a reconnu l'autorité, je veux dire par le grand-prêtre, à qui

il ne refusa pas de répondre lorsqu'il le conjura au nom du Dieu vivant.

Jamais juste ne fut donc plus réellement appliqué à l'épreuve des eaux amères que Jésus-Christ, et après lui l'Église de Jérusalem, c'est pourquoi il parle ainsi : *Mon cœur est troublé au milieu de mes entrailles : j'ai paru comme une ombre qui va sur son déclin, et je n'ai pas eu plus de consistance qu'une sauterelle qui ne tient à rien et que l'on fait tomber avec une extrême facilité; mes genoux se sont affaiblis par le jeûne, et la maigreur a consumé toutes mes chairs. Dans cet état je leur ai été un objet d'opprobre; ils m'ont regardé, et ils ont secoué la tête.*

C'est une des circonstances rapportées dans la Passion. Mais le mépris dont elle était la marque ne s'est pas borné à cet instant; l'Église de Jérusalem l'a souvent éprouvé, et elle a eu recours à Dieu : *Aidez-moi, Seigneur mon Dieu, sauvez-moi selon votre miséricorde ; agissez en ma faveur de manière que l'on reconnaisse l'ouvrage de votre main, et que c'est vous, Seigneur, qui avez agi. Ils me maudiront, et vous me bénirez ; vous changerez en bénédictions leurs malédictions ; vous me comblerez de biens à proportion des maux dont ils m'ont déclaré digne. Ils s'élèveront contre moi pour me couvrir de calomnies, et ils seront couverts de confusion, et votre serviteur sera dans la joie.* Car telle sera la différence de leurs épreuves et de la mienne ; j'éprouverai une persécution passagère et j'en sortirai triomphant ; pour eux ils ne sentiront pas d'abord l'effet des eaux amères, mais lorsqu'elles commenceront à opérer, les maux qu'elles causeront seront sans remède et ils se termineront à un malheur éternel.

Ainsi mes adversaires seront couverts d'ignominie, et ils se revêtiront de leur honte comme d'un manteau. Ils suc-

comberont aux accusations que j'ai formées contre eux; c'en serait assez pour que la malédiction les pénétrât et les enveloppât au dehors; mais ils succomberont aussi dans les accusations qu'ils ont formées contre moi, c'est pourquoi ils auront un surcroît de honte dont tout le monde les verra couverts.

Alors Jésus-Christ et son Église auront gagné doublement leur cause; car l'Église de Jérusalem sera reconnue l'épouse fidèle, et son accusateur sera reconnu pour un calomniateur; au contraire la Synagogue sera déclarée une secte adultère, et les accusations intentées par Jésus-Christ et son Église seront reconnues véritables.

Le jugement du chapitre V des *Nombres* sera donc doublement exercé. La Synagogue, reconnue pour la femme adultère, deviendra un objet de malédiction et un exemple pour tout le peuple; et l'Église de Jérusalem n'ayant point été souillée sera reconnue pure et innocente, et elle deviendra féconde, *erit innoxia, et faciet liberos* (*Nomb.*, V, v. 28). C'est cette fécondité qu'elle se promet dans les derniers versets du Psaume : *Ma bouche sera remplie des louanges du Seigneur, et je le louerai au milieu d'une grande multitude.* Cette multitude, qui sera le fruit de sa fécondité, n'est autre chose que la multitude des Gentils dont la conversion a été la gloire de l'Église de Jérusalem; car rien ne pouvait marquer d'une manière plus sensible ni plus éclatante, que le Dieu d'Israël avait mis sous sa protection l'Église de Jérusalem, que la conquête qu'on lui voyait faire de tous ces grands peuples à qui elle a appris à adorer le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, tandis que la Synagogue, sa rivale, a été frappée d'une stérilité visible.

Je serai ainsi justifiée, conclut enfin cette petite Église,

*parce que Dieu s'est tenu à la droite du pauvre pour délivrer son âme de la main des juges.*

Que l'on se souvienne que Satan était à la droite de la Synagogue, lorsque c'était sa cause qu'il s'agissait de juger; et Dieu s'est placé à la droite de l'Église de Jérusalem. Que l'on ne s'étonne donc pas du succès qu'a eu la cause de l'une et de l'autre.

## ARTICLE V.

### Nouvelles circonstances du jugement des eaux amères, appliquées à la Synagogue et à l'Église naissante.

Les principales circonstances de la cérémonie établie par Moïse, pour discerner la femme adultère, se trouvent expliquées, comme on vient de le voir, par l'application que le Psaume CVIII en a faite. Mais il y a des circonstances qui méritent d'être considérées un peu plus en détail; ce sont celles que l'on observait dans la préparation des eaux amères. On y faisait entrer deux choses : premièrement de la poussière du pavé du tabernacle, et en second lieu on raclait dedans le papier ou la tablette sur laquelle on avait écrit les malédictions prescrites. Ces malédictions n'étaient que conditionnelles, et la bénédiction même y était jointe en cas que la femme fût innocente; mais toute la force, soit de la bénédiction, soit de la malédiction, était censée passer dans ces eaux, et la poussière du tabernacle que l'on y mêlait marquait à peu près la même chose, car elle faisait entendre que tout ce que le tabernacle et le culte qu'on y rendait pouvaient avoir de force et d'efficace pour obtenir de Dieu qu'il confondît le coupable et qu'il délivrât l'innocent, était attaché à ces mêmes eaux; en sorte que l'action que la femme mise à l'épreuve faisait en les buvant était une pro-

testation authentique qu'elle consentait que tout ce que la loi et la religion avaient de vertu, soit en faveur de l'innocence, soit pour venger le crime, lui fût appliqué et s'exerçât sur elle.

Ces eaux n'étaient donc pas pernicieuses par elles-mêmes, mais leur vertu, indéterminée de sa nature, n'opérait la vengeance ou la justification que dépendamment des dispositions de celle qui les buvait. Elles n'étaient pas seulement nommées les eaux amères, mais aussi les eaux saintes, et leur véritable caractère était de représenter la Loi de Dieu et son culte dans cette vue générale selon laquelle les hommes en peuvent bien ou mal user, et selon laquelle elle est également propre à les condamner ou à les justifier conformément à leurs mérites.

Si l'on considère la nation entière des Juifs sous l'image d'une seule personne, les eaux d'épreuve à son égard n'étaient autre chose, d'une part, que la Loi de Dieu donnée par Moïse et renouvelée dans tous les livres de l'Écriture, remplie de promesses et de menaces; et de l'autre, le culte que toute la nation rendait à Dieu, le temple et les sacrifices qui s'y offraient, qui devaient tourner à la gloire de la nation en cas qu'elle fût fidèle, mais qui devaient lui attirer des châtiments terribles si elle abandonnait Dieu.

Les malédictions abrégées que l'on écrivait contre la femme adultère représentaient en raccourci toutes celles dont les Juifs étaient menacés dans tant de livres de l'Écriture. Moïse en avait fait lui-même une espèce de recueil que l'on peut lire en divers chapitres du *Deutéronome,* et principalement dans le XXVIII[e] : *Que si vous ne voulez point,* leur dit-il, *écouter la voix du Seigneur votre Dieu, et que vous ne gardiez et ne pratiquiez pas toutes ses ordonnances,* etc., *toutes les malédictions* suivantes *tomberont*

*sur vous.* Il fait ensuite un long détail des malheurs, parm lesquels il dit : *Le Seigneur enverra parmi vous l'indi gence et la famine, et il répandra sa malédiction sur toute vos œuvres, jusqu'à ce qu'il vous réduise en poudre et qu'i vous extermine en peu de temps, à cause des actions plein de malice par lesquelles vous l'avez abandonné.* Et plu bas : *Le Seigneur vous frappera de frénésie, d'aveuglemen et de fureur, en sorte que vous marcherez à tâtons en plei midi, comme l'aveugle a accoutumé de faire étant tou enseveli dans les ténèbres, et que vous ne réussirez point e tout ce que vous aurez entrepris. Vous serez noircis en tou temps par des calomnies et opprimés par des violences, san que vous ayez personne pour vous délivrer. Vous épousere une femme, et un autre la prendra pour lui. Vous bâtire une maison et vous ne l'habiterez point.* (Voilà les malé dictions que l'on retrouve dans le Psaume CVIII : *Qu'i soient chassés de leurs demeures.*) *Vous planterez une vign et vous n'en recueillerez point le fruit... Vos fils et vc filles seront livrés à un peuple étranger.* (*Que ses enfan soient errants et vagabonds,* dit le Psaume.) *Vos yeux l verront et seront tout desséchés par la vue continuelle de leu misère ; et vos mains se trouveront sans aucune force. U peuple qui vous sera inconnu dévorera tout ce que vot terre avait produit, et tout le fruit de vos travaux.* (*Qu des étrangers lui ravissent tout le fruit de ses travaux* *Vous serez toujours abandonnés à la calomnie et exposés l'oppression tous les jours de votre vie ; et vous demeurere comme interdits et hors de vous par la frayeur des chos que vous verrez de vos yeux... Et vous serez dans la de nière misère, et comme le jouet et la fable de tous les peu ples où le Seigneur vous aura conduits... L'étranger qui e avec vous, dans votre pays, s'élèvera au-dessus de vous, et*

*deviendra plus puissant. Ce sera lui qui vous prêtera de l'argent, et vous ne lui en prêterez point.* (*Que l'usurier recherche et enlève tout son bien ;* ce sont les termes du Psaume.) Ce que dit ce même Psaume, que la dignité de celui qui est l'objet des malédictions doit être transportée à un autre, *et qu'un autre reçoive son épiscopat,* répond à ces paroles de Moïse : *L'étranger sera lui-même à la tête, et vous ne marcherez qu'après lui : Ipse erit in caput, et tu eris in caudam.*

*Toutes ces malédictions,* continue Moïse, *viendront fondre sur vous, et elles vous accableront jusqu'à ce que vous périssiez entièrement... Elles demeureront à jamais sur vous et sur votre postérité, comme une marque étonnante de la colère de Dieu sur vous; parce que vous n'aurez point servi le Seigneur votre Dieu dans la satisfaction et la joie de votre cœur parmi l'abondance de toutes choses... Le Seigneur vous amènera un peuple d'un pays reculé et des extrémités de la terre, qui fondra sur vous comme un aigle fond sur sa proie, et dont vous ne pourrez entendre la langue* (l'expédition des Romains pour détruire la Judée ne pouvait être désignée plus clairement); *un peuple fier et insolent, qui ne sera touché ni de respect pour les vieillards, ni de pitié pour les petits enfants... Il vous réduira en poudre dans toutes vos villes; et vos murailles si fortes et si élevées, où vous avez mis votre confiance, tomberont dans toute l'étendue de votre pays. Vous demeurerez assiégés dans toutes les villes du pays que le Seigneur votre Dieu vous donnera, et vous mangerez le fruit de votre ventre et la chair de vos fils et de vos filles que le Seigneur votre Dieu vous aura donnés, tant sera grande l'extrémité de misère où vos ennemis vous auront réduits... Si vous ne gardez et si vous n'accomplissez toutes les paroles de cette*

*loi qui sont écrites dans ce livre*,... (Il faut se souvenir que c'est ce livre du *Deutéronome* où la promesse du don d'un cœur nouveau est contenue si formellement, et dans lequel il est si expressément recommandé de recevoir le Messie, chapitre XVIII, en même temps que Dieu déclare qu'il se réserve à lui-même d'exercer la vengeance contre tous ceux qui refuseront de le recevoir).

*Si vous n'accomplissez* donc *toutes les paroles de cette loi qui sont écrites dans ce livre, si vous ne craignez ce nom glorieux et terrible, ce nom du Seigneur votre Dieu*, le nom de Jéhovah, qui marque qu'il est l'Être des êtres, que tout être et toutes perfections viennent de lui, qu'il fait tout ce qui lui plaît dans le ciel et dans la terre, dans les créatures visibles et invisibles, et que par conséquent il fait miséricorde à qui il lui plaît, et qu'il endurcit ceux qu'il lui plaît ; si vous ne rendez à Dieu la gloire qu'il exige de vous, et qu'il exigera d'une manière particulière au temps du Messie, *le Seigneur augmentera de plus en plus vos plaies et les plaies de vos enfants, des plaies grandes et opiniâtres, des langueurs malignes et incurables. Il fera retomber sur vous toutes ces plaies dont il a affligé l'Égypte, et dont vous avez été effrayés, et elles s'attacheront inséparablement à vous. Le Seigneur fera fondre encore sur vous toutes les langueurs et toutes les plaies qui ne sont point écrites dans le livre de cette loi, jusqu'à ce qu'il vous réduise en poudre; et vous demeurerez un très-petit nombre d'hommes, vous qui étiez multipliés auparavant comme les étoiles du ciel, parce que vous n'aurez point écouté la voix du Seigneur votre Dieu. Et comme le Seigneur avait pris plaisir auparavant à vous combler de biens et à vous faire croître de plus en plus, ainsi il prendra plaisir à vous perdre, à vous détruire et à vous exterminer de la terre où vous allez*

*entrer pour la posséder. Le Seigneur vous dispersera parmi tous les peuples, depuis une extrémité de la terre jusqu'à l'autre.*

Dès le chapitre précédent, Moïse avait fait un abrégé de toutes ces malédictions, qu'il avait enfermées en douze articles, et il ordonna qu'après que les Israélites auraient passé le Jourdain, on prononcerait solennellement ces malédictions. Toutes les tribus devaient être postées sur deux montagnes, six sur l'une, et six sur l'autre. Les lévites se tenant au milieu devaient prononcer l'un après l'autre chacun de ces articles, et tout le peuple répondre à chaque article, *Amen*, pour marquer qu'il consentait que la malédiction vînt tomber sur lui en cas qu'il fût infidèle à Dieu. Cela fut exécuté ponctuellement sous les ordres de Josué, et la nation, en répondant *Amen* aux douze articles des malédictions, fit solennellement la même chose que l'on faisait faire à la femme accusée d'adultère. Les Israélites renouvelaient cette protestation, et la renouvellent encore aujourd'hui toutes les fois qu'ils en font la lecture. La nation portait donc depuis longtemps les eaux d'épreuve dans son sein ; on en voyait de temps en temps des effets par les divers châtiments dont Dieu punissait leurs péchés. La captivité de Babylone fut le plus grand et le plus remarquable, mais il n'égala pas, par son étendue ni par sa durée, la force des expressions du *Deutéronome;* d'où l'on eut lieu de conclure que ces malédictions devaient avoir un autre accomplissement, dont la captivité de Babylone n'était qu'un essai, ou pour mieux dire, une ombre et une figure.

Ce n'est proprement que depuis la venue de Jésus-Christ que le jugement de la femme adultère s'est exercé dans toute sa réalité et son étendue ; les eaux amères commencèrent alors à opérer selon toute leur force. Avant ce temps

le corps de la nation n'avait point eu d'accusateur dans les formes devant Dieu ; personne n'avait prononcé contre elle la terrible formule contenue dans le Psaume CVIII ; personne qui fût digne d'être écouté de Dieu n'avait eu intérêt que le temple fût détruit, que l'habitation des Juifs demeurât déserte, que le sacerdoce leur fût ôté et transféré à un autre peuple, et que la nation entière devînt un objet de malédiction et d'opprobre. Dès que Jésus-Christ eût été rejeté et que l'animosité des Juifs se fût déclarée contre son Église, le pauvre opprimé pour qui le Psaume avait été composé parut. La Synagogue fut citée devant Dieu ; toutes les paroles de la Loi et des Prophètes lui furent objectées, et Jésus-Christ et ses disciples ne cessèrent de lui faire des sommations réitérées d'obéir à Moïse qui lui avait ordonné de recevoir le Messie. La voix de Jésus-Christ et de son Église monta jusqu'au trône de Dieu, et les eaux amères opérèrent d'une manière terrible et qui n'avait jamais eu d'exemple. La malédiction spirituelle fut jointe à la malédiction extérieure. La nation entière, à l'exception de ceux qui reconnurent Jésus-Christ, fut réprouvée et destinée au feu de l'enfer. Mais comme ce malheur est invisible, il fut accompagné de tous les châtiments sensibles prédits par Moïse et par les Prophètes.

L'univers en a été spectateur, les Juifs les ont ressentis et n'en disconviennent pas. Les Chrétiens en tirent une preuve invincible pour prouver l'apostasie des Juifs et la vérité de la mission de Jésus-Christ. La figure de la femme adultère fortifie cette preuve, et fournit les moyens de la serrer et de la rendre plus pressante.

Comme on avait droit de conclure avec une entière assurance qu'une femme était adultère, lorsque la malédiction attachée aux eaux amères qu'on lui faisait boire s'accom-

plissait sur elle ; ce n'est pas avec moins d'assurance, dit-on aux Juifs, que l'on a droit de conclure que vous êtes une nation adultère et infidèle, puisque toutes les malédictions prédites par Moïse sont venues fondre sur vous. Le Seigneur ne vous a-t-il pas réduits en poudre ? N'a-t-il pas amené contre vous des extrémités de la terre un peuple qui est venu fondre sur vous, comme un aigle fond sur sa proie ? Vous avez été assiégés dans toutes vos villes ; vos murailles si fortes et si élevées, où vous aviez mis votre confiance, sont tombées dans toute l'étendue de votre pays. Vous avez éprouvé les dernières rigueurs de la famine ; vous avez été opprimés avec violence, sans qu'il se soit présenté personne pour vous délivrer ; vous avez été frappés de toutes sortes de plaies. Vos fils et vos filles ont été livrés à un peuple étranger, et vous avez été chassés de la terre que le Seigneur vous avait donnée. Toutes ces choses sont arrivées dans un temps où vous serviez Dieu, en apparence, avec plus de fidélité que jamais. On n'entendait plus parler parmi vous d'idolâtrie, comme du temps des rois d'Israël et de Juda. Jamais vous n'aviez marqué plus d'attachement à la loi de Moïse. Le temple venait d'être rebâti de nouveau avec une magnificence extraordinaire. Jamais on ne vit un plus grand concours de peuples à Jérusalem ; jamais on n'y compta un plus grand nombre de victimes ; le culte de Dieu ne se célébra jamais avec plus d'éclat.

Quel est donc le péché que vous avez commis alors ? Quelle est donc la prévarication qui a attiré sur vous l'accomplissement des menaces de Moïse dans toute leur étendue ? Les malheurs que vous avez éprouvés surpassent de beaucoup ceux que vous éprouvâtes pendant la captivité de Babylone ; il faut donc que votre péché ait été incomparablement plus grand ; il faut que toute la nation ait été en-

veloppée dans la prévarication, car toute la nation a été punie ; il faut que cette prévarication ait été plus spirituelle que celle qui vous fit transporter à Babylone, car vous n'avez pas cessé un moment d'adorer le Dieu créateur du ciel et de la terre.

Quel serait donc ce péché, plus grand que tous les autres, puisque tous les châtiments prédits ont été épuisés pour le punir ? plus universel, puisqu'il n'y a point eu d'exception dans le châtiment, ni de consolation semblable à celle que Dieu ménagea pendant la première captivité ? plus spirituel, puisque l'adoration d'un seul Dieu ne lui est pas incompatible ? Quel serait ce péché, si ce n'est celui dont les Chrétiens accusent les Juifs ?

S'ils n'avaient pas rejeté le Messie, leurs malheurs auraient eu des bornes ; mais aujourd'hui que l'on voit par expérience que la malédiction demeure sur eux depuis tant de siècles, qu'ils sont dispersés, selon les expressions de Moïse, *depuis une extrémité de la terre jusqu'à l'autre*, qu'ils sont devenus comme le jouet et la fable de tous les peuples où le Seigneur les a conduits ; maintenant que l'on voit l'accomplissement rigoureux de cette parole : *Comme le Seigneur avait pris plaisir auparavant à vous combler de biens et à vous faire croître de plus en plus, ainsi il prendra plaisir à vous perdre, à vous détruire et à vous exterminer de la terre où il vous avait introduits ;* maintenant que l'on aperçoit la proportion que Dieu a mise entre leurs derniers malheurs et leurs anciennes prospérités, et que l'on reconnaît que les siècles de malédiction égalent en nombre ceux de bénédiction ; maintenant, dis-je, que l'on est en état d'envisager dans sa longue durée cette malédiction qui devait passer sur eux de race en race comme une marque étonnante de la colère de Dieu, peut-on s'empêcher

de reconnaître à toutes ces marques l'épouse adultère devenue un objet de malédiction et un exemple pour tous les peuples du monde?

*C'est ainsi*, dit l'*Ecclésiastique* (XXIII, 32), *que sera traitée l'épouse qui abandonne son époux légitime, et qui cherche à perpétuer sa postérité en s'abandonnant à un étranger ;... on l'amènera au milieu de l'assemblée, et on prononcera sur le sort de ses enfants. Ses enfants ne jetteront point de racine, et les branches qui sortiront d'elle ne donneront point de fruit. Elle laissera sa mémoire en malédiction, et son opprobre ne s'effacera point.*

Voilà le sort de la Synagogue adultère. Les jugements qui ont été exercés contre elle ont été la gloire de l'Église. La première Église de Jérusalem l'a vu, et elle a reconnu qu'il n'y avait rien de meilleur que de s'attacher à Dieu et de mépriser la gloire passagère qui vient des hommes : *Et ceux qui viendront après reconnaîtront qu'il n'y a rien de plus avantageux que de craindre Dieu, et rien de plus doux que de n'avoir égard qu'aux commandements du Seigneur. C'est une grande gloire que de suivre le Seigneur* (*Ibid.*, v. 37 et 38).

Isaïe l'avait prédit au chapitre LIV, v. 17, où il adresse la parole à l'Église : *Tout vase formé contre vous ne réussira point, et vous condamnerez toute langue qui s'élèvera pour entrer en jugement contre vous. C'est là l'héritage des serviteurs du Seigneur, et la justice que je leur rendrai, dit le Seigneur.* Isaïe réunit ici le symbole des vases avec celui d'une rivale qui accuse l'Église naissante, que ce Prophète représente dans ce même chapitre sous l'image d'une épouse. Il nous avertit par là de la liaison que l'Écriture a mise entre ces deux symboles. Il semble que ce ne soit pour autre chose que pour marquer cette liaison

qu'il était spécifié que ce serait d'un vase d'argile, plutôt que de toute autre matière, que l'on se servirait pour la cérémonie de l'épreuve de la femme adultère. On mettait dans ce vase les eaux amères, et lorsque la femme était coupable et qu'elle mourait, il paraît que ce vase devenait impur par la règle du XIX[e] chapitre des *Nombres*, v. 15 ; et si la règle du chapitre XI du *Lévitique*, v. 33, est générale, il devait être brisé, ce qui réunit sensiblement les deux symboles.

## ARTICLE VI.

Gentils introduits dans l'Église, figurés par Rebecca, par la Samaritaine et par l'épouse étrangère que Samson prend parmi les Philistins.

La condamnation de la Synagogue a justifié l'Église de Jérusalem dans les accusations qu'elle avait formées contre la Synagogue : c'est un des chefs du double procès qui était entre elles. Nous avons vu aussi que cette Église naissante n'a pas été moins authentiquement justifiée dans l'autre chef, c'est-à-dire dans les accusations qu'elle a eu à soutenir, car elle a éprouvé la bénédiction de l'épouse injustement accusée : *Que si elle n'a point été souillée*, est-il dit dans les *Nombres* (v. 28), *elle n'en ressentira aucun mal et elle aura des enfants*. Et dans le *Psaume* CVIII : *Je louerai le Seigneur au milieu d'une grande assemblée* (v. 29). Et dans l'*Ecclésiastique : Et ceux qui viendront après, reconnaîtront qu'il n'y a rien de plus avantageux que de craindre Dieu,... car c'est lui qui donne des jours sans fin* (*Ecclés.*, XXIII, 37,38).

Cette fécondité de l'Église de Jérusalem a consisté dans la multiplication des Chrétiens qui s'est faite par la conver-

sion des Gentils. Cette petite Église, rejetée par sa propre nation, est devenue la mère de toutes les autres nations. Les nouvelles Églises, composées de Gentils, sont les branches étrangères qui ont été entées sur l'olivier franc, par le moyen de quelques branches naturelles qui avaient été épargnées; car les Chrétiens de Jérusalem sont désignés, par les Prophètes, sous le symbole de quelques olives qui ont échappé à la vendange, de quelques branches qui ont conservé de la verdeur et de la séve, pendant que la multitude des autres branches ont été trouvées sèches et infructueuses.

Les Gentils, représentés par les branches étrangères, se sont attachés aux rejetons d'Israël qui avaient été épargnés; et ces rejetons ont eu tant de force que, par leur moyen, toute la séve de l'arbre a passé aux nouvelles branches, et toutes les richesses d'Israël ont été confiées aux Gentils. Ils se sont unis si étroitement avec les premiers Chrétiens tirés d'entre les Juifs, que depuis ce temps, ils n'ont plus formé avec eux qu'un même arbre et une même épouse qui est l'Église. Mais cette parfaite union n'empêche pas que souvent l'Écriture ne considère séparément, et les rejetons de l'ancienne tige, et l'amas des branches qui ont été entées dessus. Alors, le corps des Gentils convertis paraît comme une nouvelle épouse, ou comme une multitude d'épouses que l'Église de Jérusalem présente à Jésus-Christ, et que Jésus-Christ unit à l'Église de Jérusalem pour sa consolation et pour sa gloire, comme on peut le remarquer dans le *Ps.* XLIV : *Des vierges seront amenées au roi après elle, et l'on vous présentera celles qui sont ses plus proches* (v. 16).

Cette nouvelle épouse nous est représentée par Rebecca, que le fidèle Éliézer va chercher dans un pays éloigné pour en faire l'épouse du fils de son maître. *Je vous ai*

*fiancés*, disait saint Paul à des Gentils qui avaient été convertis, *à cet unique époux, qui est Jésus-Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge toute pure* (*II. Cor.*, XI, v. 2). Son maître lui avait expressément défendu de prendre une épouse pour son fils dans la terre de Chanaan, où il était né et où il habitait. Isaac, figure de Jésus-Christ, l'introduisit dans la tente de Sara sa mère, figure de la Synagogue morte et ensevelie. Il la prit pour son épouse, et elle le consola de la mort de sa mère (*Genèse*, XXIV, 67) ; la conversion des Gentils a servi de consolation de la perte des Juifs.

La Samaritaine, dont l'histoire a des rapports si capables de frapper l'imagination avec l'histoire de Rebecca, nous représente la même chose avec de nouvelles circonstances. Les désordres de sa vie passée nous font ressouvenir de l'état des Gentils qui, errants de superstitions en superstitions, ressemblaient à une femme déréglée qui, dans le temps de ses désordres, n'a point de véritable époux. Jésus-Christ fait entendre par le discours qu'il tint à ses disciples, à l'occasion de cette Samaritaine, qu'il était tout occupé du salut des Gentils qu'il désirait ardemment, comme on le peut voir en réunissant les versets 32 et 34 du IV[e] chapitre de *Saint-Jean*, avec le verset 35 où il parle d'une moisson à laquelle on ne pensait pas, et qui était beaucoup plus prochaine que celle que l'on attendait. On attendait une moisson de Juifs, mais elle était éloignée ; et celle des Gentils, à laquelle on ne pensait pas, était tout proche.

La vocation des Gentils nous est clairement marquée par l'épouse étrangère que Samson épousa. Son père et sa mère, qui représentent les Juifs dont Jésus-Christ a pris naissance, lui en marquèrent leur étonnement. *N'y a-t-il point*, lui dirent-ils, *de femmes parmi les filles de vos frères et parmi tout votre peuple, pour vouloir prendre une femme d'entre*

*les Philistins qui sont incirconcis?* (*Juges*, XIV, 3). Sur quoi l'Écriture remarque que *son père et sa mère ne savaient pas que cela se faisait par un ordre* particulier *de Dieu*.

## ARTICLE VII.

**Mystère de la substitution des Gentils aux Juifs par l'interposition de l'Église de Jérusalem, représenté sous l'idée d'un jugement prononcé entre trois femmes.**

On ne peut douter que l'Église des Gentils n'ait été représentée dans l'Écriture sous l'idée d'une épouse. Maintenant, si l'on réunit cette idée avec celle que nous présente le jugement de la femme adultère dans le livre des *Nombres*, il se trouvera que toute l'histoire de la réprobation des Juifs et de la vocation des Gentils sera dépeinte sous le symbole de trois femmes. Les deux premières s'accusent réciproquement d'infidélité ; l'une est condamnée, l'autre est justifiée : on chasse la première, et l'on en appelle une troisième, à laquelle on ne pensait pas auparavant, pour prendre la place de celle qui est chassée et pour s'unir à celle qui est justifiée. Et pour exprimer ce grand événement sous les figures que fournit l'Écriture, la Synagogue, succombant à l'épreuve de la femme adultère, est convaincue d'infidélité et frappée de stérilité; l'Église de Jérusalem, comme une Suzanne faussement accusée, est justifiée et devient féconde, parce que les Gentils, représentés par la femme de Samson ou par la Samaritaine, lui sont réunis. Dieu réprouve les Juifs, détruit leurs villes, leur temple et leur pays ; et il se déclare en faveur de l'Église de Jérusalem, en faisant que les Gentils se réunissent à elle et abhorrent l'infidélité des Juifs.

## ARTICLE VIII.

**Proportion merveilleuse que Dieu a mise entre ses œuvres, en rejetant les Juifs, et en convertissant les Gentils par l'entremise de l'Église de Jérusalem.**

Voilà, en général, l'histoire de la substitution des Gentils aux Juifs. Mais pour mieux sentir la sagesse que Dieu a fait éclater dans ce jugement, il faut le considérer de plus près et y remarquer des traits plus particuliers.

Dieu prépara les voies à la vocation des Gentils en faisant porter d'abord à l'Église de Jérusalem des caractères qui la rapprochaient des Gentils, en séparant de jour en jour les intérêts, ou pour parler plus précisément, la cause de l'Église de Jérusalem de la cause de la Synagogue. L'Église de Jérusalem ne chercha point à rompre avec la Synagogue avec qui elle était disposée à vivre en paix; mais la Synagogue attaqua d'elle-même l'Église naissante.

Jésus-Christ premièrement fut traité comme un excommunié; les Juifs lui firent porter la malédiction de la loi en le crucifiant, car ce supplice renfermait l'excommunication, selon la loi (*Deutér.*, XXI, 23), c'est pourquoi on conduisait hors du camp, et hors de la ville, celui qui devait le souffrir. Saint Paul a remarqué cette circonstance ignominieuse dans la mort de Jésus-Christ, et il exhortait tous les chrétiens de Jérusalem à souffrir, à son exemple, l'ignominie de l'excommunication : *Sortons donc aussi,* leur dit-il, *hors du camp, et allons à lui en portant l'ignominie de sa croix* (*Hébr.*, XIII, 13). Les Juifs avaient étendu cette ignominie sur les disciples de Jésus-Christ dès le temps de sa prédication. On voit, par l'histoire de l'aveugle-né, qu'ils avaient résolu de chasser de la Synagogue tous ceux qui le reconnaîtraient

pour le Messie (*S. Jean*, IX, 22) ; et Jésus-Christ, étant près d'aller à la croix, avertit ses disciples que c'était à quoi ils devaient se préparer, qu'on les chasserait des synagogues, et qu'on croirait offrir un sacrifice à Dieu en les persécutant (*S. Jean*, XVI, 2).

Les Juifs avaient été jusque-là le peuple de Dieu : toute secte réprouvée par eux était réprouvée devant Dieu : les Samaritains, les Juifs schismatiques d'Égypte étaient bien condamnés, parce qu'ils l'étaient par la Synagogue qui avait reçu de Dieu l'autorité nécessaire pour cela. Elle traita de la même sorte l'Église naissante ; elle regarda les Chrétiens comme des Samaritains et des païens ; et en effet ils eurent cela de commun avec les païens et les Samaritains, d'être condamnés et excommuniés par les Juifs. Il est vrai qu'il y avait cette différence que les Chrétiens n'acceptaient pas l'excommunication, et qu'ils persistaient à vouloir prendre part au culte que les Juifs rendaient à Dieu ; mais c'est en quoi cette excommunication leur était plus pénible : les païens et les Samaritains s'en moquaient ; et elle affligeait les Chrétiens.

Il arriva de là que l'Église naissante commença à porter certains traits de ressemblance avec les sectes maudites. Ainsi, elle porta, comme Jésus-Christ, l'apparence du péché ; mais comme lui elle était innocente, comme lui elle était injustement excommuniée.

Or, comme Jésus-Christ a sauvé les pécheurs en prenant sur lui les apparences du péché, il arriva aussi quelque chose de semblable dans cette Église privilégiée, dont l'ignominie est devenue l'occasion du salut des Gentils ; et voici de quelle sorte s'est opéré ce mystère.

L'Église de Jérusalem eut de commun avec les Samaritains et les païens d'être excommuniée par la Synagogue. La Synagogue, au contraire, continuait à porter avec beau-

coup de faste les marques extérieures qui l'avaient fait reconnaître jusque-là pour la société favorisée de Dieu ; mais avec cet extérieur avantageux, elle devint plus criminelle que les païens mêmes, tant par sa propre corruption, que par la persécution qu'elle faisait aux justes.

On vit donc du côté de la Synagogue, les apparences de la piété et de la justice avec la réalité du péché monté à son comble ; et de la part de l'Église, au contraire, les apparences du péché avec la piété la plus pure et l'innocence la plus parfaite. Or, Dieu qui ne juge point selon les apparences, mais qui sonde les cœurs et les reins, commença à détester la Synagogue et à la haïr d'une haine parfaite, et il ne conserva d'affection que pour son Église. Cette petite troupe de Chrétiens méprisée par lès hommes, condamnée par les successeurs de Moïse, sans appui dans le monde, sans avantage et sans éclat extérieur, attira seule les regards du Père des pauvres et du protecteur des humbles, et devint l'objet unique de ses miséricordes.

Mais la grâce ne devait pas demeurer renfermée dans cette petite Église, il fallait qu'elle se multipliât et se répandît sur une grande quantité d'hommes. Or tous les hommes étaient ou Juifs ou Gentils, ou séparés de la Synagogue ou renfermés dans son sein. Dieu fit un choix entre ces deux genres d'hommes ; abandonnant la Synagogue, il se détermina en faveur de ceux avec qui la Synagogue avait voulu confondre l'Église. La Synagogue traitait les Chrétiens comme des Gentils ; et Dieu fit passer sur les Gentils la bénédiction dont les Chrétiens de Jérusalem étaient comblés : et cette bénédiction s'éloigna de la Synagogue, parce que la Synagogue faisait tous ses efforts pour rejeter les Chrétiens de son sein. *Il a rejeté la bénédiction, et elle s'éloignera de lui* (*Ps.* CVIII, 16).

L'Église se trouvait entre la Synagogue et les Gentils, au milieu de ces deux peuples; elle seule avait la justice, elle seule avait l'amitié de Dieu. Les Gentils étaient ennemis de Dieu et le paraissaient encore. Les Juifs étaient ennemis de Dieu, mais ils passaient encore pour le peuple de Dieu; et à proportion qu'ils en conservaient les apparences, ils faisaient porter à l'Église l'apparence d'une secte infidèle, puisqu'ils condamnaient l'Église. Ainsi l'Église excommuniée avec les Gentils, par ceux qui semblaient être le peuple de Dieu, portait avec eux l'apparence du péché. Les Juifs, au contraire, n'ayant plus que l'apparence du peuple de Dieu, et étant devenus plus ennemis de Dieu que les Gentils, la grâce et la vérité, dont l'Église était pleine, passèrent sur les Gentils avec lesquels l'Église commençait d'avoir un rapport extérieur, et s'éloignèrent des Juifs qui se distinguaient de jour en jour de l'Église, et qui, par leurs dispositions intérieures, lui étaient plus opposés que les Gentils.

C'est ce que l'on peut rendre plus sensible par le symbole des trois femmes. Les Juifs sont une vraie adultère, mais qui se conserve en possession (jusqu'à ce que Dieu l'ait jugée) d'être regardée comme une épouse fidèle; elle a la réalité du péché, et l'apparence de l'innocence. L'Église de Jérusalem est une Suzanne injustement accusée; elle est vraiment innocente, mais ses accusateurs lui font porter les apparences du péché. Et les Gentils, avant leur vocation, sont une prostituée reconnue pour telle; ainsi ils ont tout à la fois la réalité et l'apparence du péché; c'est une Samaritaine qui avoue son péché.

Si l'on compare ces trois femmes ensemble, on reconnaîtra que les deux premières sont entièrement opposées, puisque l'une est pécheresse et passe pour innocente, et que l'autre est innocente et passe pour pécheresse; au lieu que

la seconde et la dernière ont cela de commun qu'elles passent l'une et l'autre pour pécheresses. D'ailleurs, la première avec la fausse apparence d'innocence est plus pécheresse que la troisième, et par conséquent plus éloignée de l'innocence de la seconde.

Les choses ainsi disposées, quel est donc le jugement que Dieu a exercé entre ces femmes? Il a préféré la troisième à la première; il a réprouvé la première qui était faussement juste et doublement pécheresse, et il a réuni la troisième avec la seconde; et en les réunissant, il les a délivrées toutes deux, l'une de son opprobre et l'autre de son péché. Il a fait voir d'une manière éclatante que la seconde était vraiment juste et faussement accusée, en la rendant féconde; et il a communiqué la justice et l'innocence à la troisième, afin qu'elle devienne en tout semblable à la seconde.

Ainsi, par une application particulière des mérites de Jésus-Christ, l'opprobre de l'Église de Jérusalem a sauvé les Gentils. La justice de cette Église a été communiquée aux Gentils. La conversion des Gentils est devenue tout à la fois leur propre gloire, et celle de l'Église qui les a convertis. Les Gentils, réunis aux Chrétiens de Jérusalem pour adorer Jésus-Christ, ont été reconnus pour le peuple de Dieu d'une manière plus authentique que les Juifs ne l'avaient jamais été. Au contraire, les Juifs incrédules ont été reconnus par toute la terre pour une secte d'apostats et pour une race maudite; et l'opprobre dont ils avaient injustement couvert l'Église naissante, en la mettant au rang des Gentils, est retombé sur eux.

## ARTICLE IX.

**Épreuves rigoureuses que l'Église de Jérusalem a essuyées. Elle a bu les eaux amères : la Synagogue les a bues aussi. Quelle a été sur cela la différence.**

Telle a donc été la proportion que Dieu a mise entre ses œuvres. Les Juifs, enflés d'une fausse justice, ont été reconnus publiquement pécheurs ; et l'on a vu, dans la conversion et la justification des Gentils coupables, les fruits des humiliations d'une Église innocente. Mais si le succès a été plein de gloire pour l'Église de Jérusalem, l'épreuve par laquelle elle a passé n'en a pas été moins pénible. Elle a porté la peine et l'ignominie du péché ; elle a été traitée comme une secte perfide, et elle a essuyé toutes sortes d'insultes et de persécutions; c'est ainsi qu'elle a ressenti aussi de son côté l'amertume des eaux d'épreuve. Cela était ainsi réglé dans les desseins de Dieu. Cette Église ayant une union particulière avec Jésus-Christ, il fallait aussi qu'elle eût une part singulière à ses souffrances et à son ignominie : l'arrêt en était écrit dans les saintes Écritures. Jérémie s'est attaché à nous en développer le mystère. Il en a parlé comme s'il eût vu de ses yeux l'Église de Jérusalem et la Synagogue disputant l'une contre l'autre, et appliquées toutes deux à l'épreuve des eaux amères. Les circonstances du temps où il vivait, sa situation particulière, lui ont donné lieu de se regarder comme la figure des premiers fidèles tirés d'entre les Juifs, et de se transformer en leur personne.

*Seigneur,* dit-il, en leur nom, non moins qu'au sien (ch. XV, v. 15), *vous qui connaissez le fond de mon âme, souvenez-vous de moi, venez à moi..., n'entreprenez pas*

*ma défense avec tant de patience et de lenteur ; vous savez que c'est pour vous que je souffre des opprobres. J'ai trouvé vos paroles, et je m'en suis nourri, et votre parole est devenue la joie et les délices de mon cœur.* Il semble, par ce dernier trait, que la parole du Seigneur était bien éloignée de faire sur le Prophète un effet semblable à celui des eaux amères. Cependant voici ce qu'il ajoute : *Pourquoi ma douleur est-elle devenue continuelle, pourquoi ma plaie est-elle désespérée et refuse-t-elle de se guérir?* Il ajoute : *Elle est à mon égard comme une eau trompeuse, à laquelle on ne peut se fier.* Ce qui veut dire à la lettre : les douleurs que j'éprouve ressemblent à celles que font ressentir les eaux amères aux épouses infidèles.

Il se présente aussitôt comme étant en butte à tous les traits des Juifs perfides, et comme ne pouvant soutenir leurs attaques que par un effet d'une protection particulière de Dieu. *Je vous rendrai à l'égard de ce peuple,* lui dit le Seigneur, *comme un mur d'airain et inébranlable; ils vous feront la guerre, et ils n'auront sur vous aucun avantage, parce que je suis avec vous pour vous sauver et pour vous délivrer. Je vous dégagerai des mains des méchants, et je vous préserverai de la puissance des forts.*

Ces puissants et ces forts étaient ses propres concitoyens, et particulièrement les prêtres injustes et intéressés, dont Dieu séparait de plus en plus la cause de Jérémie : Dieu voulait qu'il se regardât parmi eux comme un étranger et comme un homme qui ne devait plus avoir de liens avec des gens prêts à périr. C'était la situation des Chrétiens au milieu de Jérusalem. C'est pourquoi Dieu lui défend, au chapitre suivant, d'épouser une femme et de s'établir parmi ce peuple. Il veut qu'il ne prenne part ni à leurs sujets d'affliction, ni à leurs sujets de joie, et il lui interdit, à plu-

sieurs reprises, de prier pour ce peuple. *Vous donc, Jérémie, n'entreprenez point d'intercéder pour ce peuple, ni de me conjurer et de me prier pour eux, et ne vous opposez point à moi* (*Jérémie*, VII, 16).

C'était un mystère qu'il fallait que l'auteur du Psaume CVIII eût bien pénétré, puisque bien loin d'y lire des prières en faveur des Juifs apostats, nous n'y lisons que des imprécations contre eux : *Que sa prière même lui soit imputée à péché.*

Jérémie lui-même est obligé de demander justice contre eux. *Que ceux qui me persécutent*, dit-il à Dieu, *soient confondus, et que je ne sois point confondu moi-même; qu'ils soient dans l'épouvante, et que je ne sois point épouvanté. Faites venir sur eux un jour de malheurs, et brisez-les par les divers maux dont vous les frapperez* (*Jérémie*, XVII, 18). Ces paroles ne sont-elles pas dictées pour le jour où ces deux femmes devaient s'accuser mutuellement devant Dieu?

Aussi Jérémie, qui nous a déjà avertis qu'il ressentait les douleurs des eaux amères, ne cesse-t-il de demander que Dieu, par un jugement éclatant, fasse voir qu'il lui appartient de sonder les cœurs et les reins. C'est le caractère que Dieu faisait sensiblement éclater dans le jugement qui discernait la femme adultère de la femme innocente. *Le cœur de tous les hommes est corrompu*, c'est Jérémie qui parle (XVII, 9), *il est impénétrable; qui pourra le connaître? C'est moi qui suis le Seigneur, qui sonde les cœurs, et qui éprouve les reins; qui rends à chacun selon sa voie, et selon le fruit de ses pensées et de ses œuvres.* C'est pourquoi le Prophète parle ainsi à Dieu : *Et vous, Seigneur des armées, qui jugez selon l'équité, et qui sondez les reins et les cœurs, faites-moi voir la vengeance que vous devez prendre d'eux,*

*parce que j'ai remis entre vos mains la justice de ma caus* (*Jér.*, XI, 20).

Ayant un tel juge, il ne doutait point d'être victorieu parce qu'il regardait son juge comme son défenseur, selo qu'il est marqué dans le dernier verset du Psaume CVIII *Le Seigneur est avec moi*, dit Jérémie (ch. XX, v. 11) *comme un guerrier invincible : c'est pourquoi ceux qui m persécutent tomberont, et ils n'auront aucun pouvoir contr moi. Ils seront couverts de confusion, parce qu'ils n'on pas compris quel est cet opprobre éternel qui ne s'effacer jamais.*

A cet opprobre, le Seigneur joint la coupe d'amertum et la dispersion de la nation, ce qui renferme les plus grand traits de la punition des Juifs. *Je m'en vais, dit le Seigneu nourrir ce peuple d'absinthe; je lui donnerai à boire d l'eau de fiel. Je les disperserai parmi les nations qui leu sont inconnues, comme elles l'ont été à leurs pères; et je l poursuivrai avec l'épée jusqu'à ce qu'ils soient entièremen détruits* (*Jérémie*, IX, 15, 16).

Voilà donc une coupe de fiel et d'absinthe, une eau aus amère que le fiel, préparée pour les Juifs apostats. Il y e a aussi une pour Jésus-Christ et pour son Église : *Ils m'on donné du fiel pour ma nourriture, et dans ma soif ils m'on présenté du vinaigre à boire* (*Ps.*, LXVIII, 26 ; *S. Matth.* XXVII, 48).

Nous avons vu que Jérémie ressentait les douleurs de eaux amères : c'est que les deux femmes les ont bues, ain que nous l'avons déjà expliqué; et Jérémie a eu soin d remarquer sur cela la différence essentielle qu'il y a entr la vraie adultère et l'épouse faussement accusée. Pour cett dernière, l'épreuve n'a été que passagère : *Chantez de cantiques au Seigneur,* dit Jérémie parlant au nom de cett

épouse, *louez le Seigneur, parce qu'il a délivré l'âme du pauvre de la main des méchants* (*Jér.*, XX, 13). Mais pour l'autre, son jugement a été suivi d'une malédiction éternelle : c'est ce que Jérémie demande en entrant dans les sentiments du *Psaume* CVIII : *Mais vous, Seigneur, vous connaissez tous les desseins de mort qu'ils ont formés contre moi. Ne leur pardonnez point leur iniquité, et que leur péché ne s'efface jamais de devant vos yeux; qu'ils tombent tout d'un coup en votre présence, et traitez-les selon votre sévérité au temps de votre fureur* (*Jér.*, XVIII, 23).

On peut considérer les versets qui précèdent ces dernières paroles, et les comparer au Psaume CVIII, pour se convaincre de plus en plus que Jérémie ne fait qu'étendre ce qui est contenu dans ce Psaume. Mais il n'en faut pas séparer le Psaume LXVIII, dont le sujet est à peu près le même. Ces deux Psaumes peuvent être regardés comme deux requêtes présentées au souverain Juge au nom de Jésus-Christ et de l'Église de Jérusalem contre la Synagogue.

Le Psaume LXVIII renferme, contre les Juifs, des imprécations semblables à celles du Psaume CVIII. On y trouve des versets répétés dans les mêmes termes, et on y lit certaines malédictions exprimées plus clairement : *Faites qu'ils ajoutent iniquité sur iniquité, et qu'ils n'entrent point dans votre justice. Qu'ils soient effacés du livre des vivants, et qu'ils ne soient point écrits avec les justes.*

C'est ce que dit Jérémie d'une manière un peu différente : *Seigneur, qui êtes l'attente d'Israël, tous ceux qui vous abandonnent seront confondus ; ceux qui se retirent de vous seront écrits sur la terre, parce qu'ils ont abandonné le Seigneur qui est la source des eaux vives* (*Jér.*, XVII, 13). Et au premier verset du même ch. : *Le péché de Juda est écrit avec une plume de fer et une pointe de diamant; il est gravé sur*

*la table de leur cœur, et sur les coins de leurs autels.* Le Prophète oppose la manière dont le péché des Juifs est écrit à celle dont est écrit leur nom. Leur nom est écrit sur la poussière ; le moindre souffle dissipera cette poussière, et leur nom sera effacé ; mais leur péché ne le sera pas, parce qu'il sera écrit sur le diamant avec une pointe de fer ; c'est-à-dire que l'on ne se souviendra plus d'eux que pour les punir, et qu'ils seront couverts, comme il a déjà été marqué, *d'un opprobre éternel.* Tel sera l'effet des eaux amères sur ceux qui auront abandonné *la source des eaux vives.*

## ARTICLE X.

### Les eaux amères figurent particulièrement la parole de Dieu contenue dans les saintes Écritures.

Le passage tiré du XVe chapitre de Jérémie, que nous avons rapporté, confirme dans la pensée que les eaux amères figurent particulièrement les saintes Écritures ; car après avoir dit à Dieu qu'il avait trouvé ses paroles et qu'il les avait dévorées, il ajoute qu'il avait ressenti les douleurs des eaux amères ; mais il rapporte que ces divines paroles lui avaient paru d'abord très-douces : *J'ai trouvé vos paroles, je les ai dévorées, et votre parole est devenue la joie et les délices de mon âme* (v. 16). Ces choses paraissent se contredire, mais il est très-facile d'en apercevoir la liaison.

L'Écriture sainte ne devient, à l'égard des justes, une eau amère, que lorsqu'ils sont mis à des épreuves qu'elle leur prédit. Or ces épreuves sont passagères, et deviennent pour eux la source d'une grande gloire. Ces épreuves mêmes ne sont pas sans consolation, puisque les justes sont consolés à mesure qu'ils sont avertis que ce ne sont que des épreuves. Lors donc qu'en méditant la parole de Dieu, ils

découvrent les voies de Dieu et qu'ils apprennent ses desseins qui se terminent pour eux à des bénédictions éternelles, ils sont remplis de consolation et de joie; ils ne peuvent assez admirer l'ordre et la proportion que Dieu met dans ses œuvres, et ils sont pénétrés de reconnaissance de ce qu'il lui plaît de leur en découvrir. C'est alors que la parole de Dieu leur paraît douce; mais ils en sentent l'amertume lorsqu'ils éprouvent l'oppression, les calomnies et les persécutions qui leur avaient été annoncées.

C'est ainsi que les Apôtres et les premiers fidèles apprenaient avec une grande joie ce que Dieu avait fait écrire dans les livres de l'ancien Testament, soit de la vocation des Gentils, soit de la punition des Juifs incrédules, soit de leur propre délivrance, soit même des persécutions par lesquelles ils devaient passer. Ils dévoraient alors ces saints livres, ils s'en nourrissaient, et ils étaient dans leur bouche *plus doux que le miel* (*Ps.*, CXVIII, 103). Mais le moment des persécutions venait, et c'était alors le temps de l'amertume.

Voilà ce qui est marqué dans le X[e] chapitre de l'Apocalypse où l'Ange dit à saint Jean : *Prenez ce livre, et le dévorez : il vous causera de l'amertume dans le ventre* lorsque vous le digérerez, c'est-à-dire lorsque vous éprouverez les tribulations qu'il vous annonce ; *mais dans votre bouche il sera doux comme du miel*, lorsque vous le mangerez, que vous le ruminerez et que vous méditerez les choses qu'il contient.

On trouve la même chose dans *Ézéchiel*, ch. II et III : *J'eus cette vision*, dit-il ; *une main s'avança vers moi, elle tenait un livre roulé; elle étendit devant moi ce livre qui était écrit dedans et dehors, et l'on y avait écrit des plaintes lugubres, des cantiques et des malédictions.* Ensuite le Sei-

gneur lui dit de manger ce livre. *Je le mangeai*, continue-t-il, *et il devint doux à ma bouche comme le miel.* Il reçut en même temps l'ordre d'aller prêcher aux enfants d'Israël, et le Seigneur lui déclara que leur cœur était endurci, qu'ils n'écouteraient point ses paroles, et qu'il éprouverait de leur part une contradiction qu'il n'aurait pas éprouvée de la part des peuples étrangers. Ce livre avait été doux à sa bouche, mais il ne fut pas longtemps sans en ressentir l'amertume : *Je m'en allai plein d'amertume et mon esprit rempli d'indignation* (*Ézéch.*, III, 14).

Il est bon de remettre en abrégé sous les yeux ce qui a été expliqué jusqu'ici.

La Synagogue, ayant à sa tête le grand-prêtre et le diable à sa gauche, accuse Jésus-Christ et l'Église naissante, et est accusée par elle.

L'Église de Jérusalem, ayant à sa tête Jésus-Christ et à sa droite Dieu le Père, accuse la Synagogue, et est accusée par elle.

Dieu prononce sur les accusations réciproques.

Les Juifs sont réprouvés, détruits, dispersés, chassés comme Agar, répudiés comme Vasthi pour avoir méprisé son mari et refusé de venir au magnifique festin préparé par Assuérus.

L'Église de Jérusalem est justifiée par la conversion des Gentils étrangers introduits dans la salle du festin des noces, au refus de ceux qui y avaient été appelés les premiers. Ils sont figurés par la Samaritaine, par l'épouse étrangère que choisit Samson, par Rebecca que l'on amène à Isaac d'un pays étranger, et qui n'étant pas fille d'Abraham par sa naissance, le devient par alliance avec son fils.

# SECOND SYMBOLE

## LES ÉPOUSES FIDÈLES ET LES INFIDÈLES.

---

## SECONDE PARTIE

**Concernant le rappel des Juifs.**

---

### ARTICLE Ier

**On reprend dès son principe l'usage de l'Écriture de donner à une société ou à un assemblage d'hommes, les noms d'épouse fidèle et de prostituée.**

La méthode d'employer le symbole des femmes est d'un grand usage dans l'Écriture : non-seulement elle l'a appliquée à divers peuples et à diverses sociétés d'hommes, mais elle l'a étendue jusqu'à la Sagesse elle-même qu'elle a représentée sous l'image d'une femme, comme on peut le remarquer principalement dans les neuf premiers chapitres des *Proverbes*. Elle lui a opposé en même temps une rivale qui n'est autre que l'erreur et la folie, qui se sert de toutes sortes d'artifices pour s'attirer les hommes et pour les détourner de la Sagesse, jusqu'à employer souvent des discours approchants de ceux de la Sagesse. La Sagesse, de son côté, appelle les hommes et les exhorte à ne pas se laisser séduire par sa rivale ; en sorte que ces chapitres sont remplis des combats que ces deux personnages figurés se livrent l'un à l'autre.

Décrire ces combats, c'est nous faire la peinture de ce qui passe au milieu du genre humain depuis le commence-ent du monde jusqu'à la fin ; car depuis le temps d'Adam Sagesse n'a cessé de travailler à se faire des partisans; et a folie, c'est-à-dire l'esprit qui est opposé à la Sagesse, n'a essé de séduire les hommes et d'en envelopper le plus qu'il lui a été possible dans ses filets.

Mais la Sagesse, aussi bien que son ennemie, se sont servies des hommes pour exécuter leurs desseins : chacune a communiqué aux siens son caractère, et les a ensuite employés pour en engager d'autres. Elles ont même eu chacune, selon le temps et les lieux, des sociétés qui leur ont été dévouées et qui leur ont appartenu ; et ces sociétés se sont acquis des noms proportionnés à la maîtresse qu'elles servaient. Celles qui ont été attachées à la Sagesse ont porté le nom d'épouse; et celles qui ont appartenu à son ennemie, ont mérité le nom de prostituée ; et s'il est arrivé qu'une société destinée d'abord à servir la première de ces deux maîtresses, se soit livrée ensuite à l'autre, ce changement s'exprime en disant qu'au lieu d'épouse, elle est devenue une prostituée et une adultère.

Ces noms d'opprobre et de malédiction ont été appliqués à chaque peuple et à chaque société, à proportion que l'esprit d'erreur s'en est emparé et que le diable s'en est servi pour combattre la vérité et pour séduire les hommes. C'est sur ce fondement que l'Écriture, lorsqu'elle considère la Synagogue dans le temps qu'elle a rejeté Jésus-Christ, lui donne absolument et sans réserve le nom de prostituée et d'adultère, parce qu'elle était alors entièrement livrée à l'esprit d'erreur; au lieu que l'Église ne peut jamais mériter ce nom, parce qu'elle ne sera jamais abandonnée de l'Esprit de sagesse et de vérité.

Mais ce qui ne peut convenir en aucune sorte à l'Eglise qui sera toujours l'épouse fidèle, sans jamais porter l'opprobre de la répudiation, est arrivé très-souvent, soit à de nombreuses sociétés d'hommes qui avaient d'abord été dans son sein, soit à des nations entières qui avaient joui du même avantage. La multitude des Ariens, rassemblée de chrétiens corrompus, formait une société qui méritait à juste titre le nom de prostituée. L'assemblée des Donatistes en était une autre, celle des Novatiens une troisième. Chacune de ces sociétés avait fait divorce avec son légitime époux, et tâchait de corrompre et d'attirer à elle tous ceux qui tombaient sous sa main. A chacune d'elles convenait, selon sa mesure, la peinture du VII$^{e}$ chapitre des *Proverbes*, v. 10 : *Je vois venir au-devant du jeune homme insensé cette femme parée comme une courtisane, adroite à surprendre les âmes, causeuse et coureuse, inquiète, dont les pieds n'ont point d'arrêt, et qui ne peut demeurer dans la maison ; mais qui tend ses piéges au dehors, ou dans les places publiques, ou dans un coin de rue. Elle prend ce jeune homme et le baise ; et le caressant avec un visage effronté, elle lui dit : Je m'étais obligée à offrir des victimes pour me rendre le ciel favorable, et je me suis acquittée aujourd'hui de mes vœux*, etc. Elle invitait le jeune homme qu'elle voulait séduire à venir prendre part à ses sacrifices, au culte qu'elle prétendait rendre à Dieu. Après l'avoir séduit, elle en faisait une victime de la colère de Dieu, comme on le peut voir dans les derniers versets de ce chapitre.

Toutes les sociétés séparées de l'Église portent encore aujourd'hui le même caractère. L'Église grecque, autrefois si florissante, est une grande prostituée qui tient enlacés dans ses filets tous ceux qu'elle empêche d'entrer dans l'unité de l'Église. La secte des Nestoriens et celle des

Jacobites, plus envieillies dans leur prostitution, font chacune dans leur étendue le même personnage, aussi bien que toutes les nouvelles sectes qui depuis deux cents ans se sont élevées en Occident.

Les dix Tribus enveloppées dans le schisme de Jéroboam et asservies au culte des veaux d'or, formaient, de leur temps, une prostituée, et l'on voit que l'Écriture leur en donne le nom en mille endroits. En effet, si on les oppose dans ce point de leur égarement et de leur schisme à la tribu de Juda qui demeura toujours attachée au temple, cette dernière passera pour l'épouse fidèle, et celles-là seront reconnues pour l'épouse adultère.

Dans tous ces exemples, j'ai choisi exprès des sociétés entièrement séparées du peuple de Dieu, afin que l'imagination ne soit point embarassée par le mélange d'idées différentes, en sorte qu'en considérant ces synagogues de Satan, il ne se présente d'abord à la vue que le schisme, l'erreur et l'esprit d'égarement qui les possédait tout entières.

Mais les Écrivains sacrés ont encore fait une application plus particulière de leur méthode ; car venant à considérer que, dans le même peuple, il pouvait y avoir des esclaves du démon mêlés avec les saints serviteurs de Dieu, des hommes séduits en diverses manières mêlés avec des hommes fidèles, ils se sont souvent portés à parler séparément des uns et des autres. C'est ainsi que réunissant sous une seule vue tous les méchants qui étaient répandus parmi un peuple, ils ont découvert une prostituée au milieu d'un peuple qu'ils reconnaissaient d'ailleurs pour être le peuple de Dieu. Semblables à celui qui, envisageant un champ mêlé d'ivraie et de bon grain, ferait dans de certains moments abstraction du bon grain, pour ne parler que de l'ivraie seule qu'il réunirait dans un seul tout par la vue de son esprit et par

le tour qu'il donnerait à son discours : et il aurait d'autant plus de fondement d'user de ce langage, que l'ivraie se serait davantage multipliée, que les diverses tiges de cette méchante herbe auraient ensemble plus de rapport, et qu'il y aurait plus de raisons d'en considérer d'une seule vue la totalité.

C'est ce qu'on ne peut désavouer qu'Ézéchiel n'ait fait, par exemple, dans l'endroit où il parle d'*Oolla* et d'*Ooliba* (ch. XXIII). Il déclare lui-même que par l'une il entend Samarie, et par l'autre Jérusalem, dont il ne faut pas séparer la tribu de Juda. Que dit-il donc de ces deux femmes ? Il n'attribue pas moins à l'une qu'à l'autre le titre de prostituée et d'adultère. Croyait-il donc que la condition de ces deux peuples fût égale en toutes choses ? Pensait-il qu'il fallait les regarder l'une et l'autre de même œil ? Prétendait-il que l'on se séparât de Jérusalem et que l'on rompît avec les Juifs, comme on aurait dû rompre avec les adorateurs du veau d'or ? Non, sans doute. Il aurait eu horreur d'une telle impiété. Il soutient cependant qu'*Ooliba*, qui représentait Jérusalem, avait surpassé par sa malice celle d'*Oolla* qui représentait Samarie. D'où peut venir un tel langage, et comment peut-on l'accorder avec le respect que le Prophète conservait pour la Synagogue à laquelle il demeurait uni ?

Il n'y a pas d'autre voie d'accorder ces contradictions apparentes que celle qui vient d'être ouverte. Ézéchiel faisait abstraction de ce que la Synagogue avait alors de bon et de respectable, et de toutes les prérogatives dont elle jouissait encore, pour n'envisager que l'amas de crimes et de superstitions qui s'y était répandu comme l'ivraie ; il oubliait, dans ce moment, le peu de justes et de fidèles observateurs de la loi que Dieu s'était réservés, et tournait

toute son attention vers la multitude des méchants. C'est donc cette multitude de méchants qu'il appelle une adultère, et non pas la Synagogue qui les contenait dans son sein. Et c'est ce qui explique comment il se pouvait faire que la prostituée de Jérusalem fût plus corrompue que celle de Samarie ; car il n'y a nulle difficulté à concevoir que la multitude de méchants, mêlée parmi le peuple de Dieu, surpassait en malice et en corruption les sectes universellement réprouvées de Dieu. Les méchantes herbes qui croissent dans un champ, où il y a d'ailleurs de bon grain, peuvent être d'une nature plus maligne que toutes celles qui naissent dans des champs abandonnés et d'où nul bon grain ne sort ; et personne ne sera étonné d'entendre dire que de mauvais catholiques, qui vivent dans le sein de l'Église, soient plus méchants non-seulement que des hérétiques et des schismatiques, mais même que des mahométans.

Je remarquerai en passant que c'est par ce principe qu'il faut expliquer certaines expressions de saint Jérôme qui se lisent dans son Commentaire sur Sophonie, par lesquelles il semble appliquer à l'Église des malédictions et des invectives terribles contenues dans ce prophète. Saint Jérôme n'a point prétendu par là déroger ni à la sainteté, ni à la perpétuité de l'Église ; mais envisageant la troupe des méchants qui devait un jour se multiplier étrangement dans l'Église, il a avancé que c'était d'eux que le prophète avait parlé. Ce n'est donc pas proprement de l'Église qui est toujours sainte et bénie, mais des méchants contenus dans l'Église qu'il faut entendre ces expressions, comme on en trouve des preuves dans ce même livre de saint Jérôme.

L'on voit maintenant qu'il faut distinguer l'ivraie mêlée avec le bon grain, dans le champ du père de famille, d'avec

les champs abandonnés et qui ne produisent plus autre chose que de l'ivraie. En un mot, il faut autrement regarder la multitude des méchants qui sont dans l'Église, et autrement les sociétés qui sont retranchées de l'Église. On peut donner des noms de malédiction à ces deux sortes d'hommes; on peut appeler l'universalité des méchants qui vivent dans le sein de l'Église une prostituée, une Babylone, comme on appelle les sociétés schismatiques; mais pourvu que l'on n'oublie pas la différence de leur situation, et que l'on se donne bien de garde de faire tomber sur l'Église en général ce qui ne convient qu'à son ivraie.

## ARTICLE II.

**Remarque sur la différente situation des sectes adultères, soit avant, soit depuis qu'elles sont ouvertement séparées de l'Église.**

Cette réflexion supposée, il est bon de remarquer que les sociétés séparées de l'Église ne sont pas devenues tout d'un coup ce qu'elles sont aujourd'hui. Leur séparation n'a pas été marquée dès le premier jour. Le mystère d'iniquité, qui s'est consommé parmi elles le jour qu'elles ont été entièrement retranchées de l'Église, ne s'est pas formé en un instant. Quand on se restreindrait au point précis qui a fourni le sujet de la division, il a fallu quelque étendue de temps, soit pour que le parti contraire à l'Église se formât, soit pour que l'Église le condamnât. Le Nestorianisme qui est une des hérésies qui a été le plus promptement condamnée, n'a pas laissé d'agiter l'Église deux ou trois ans avant sa dernière condamnation par le Concile général d'Éphèse.

Or, ce que je veux dire sur cela, c'est que le Nestorianisme, qui est aujourd'hui reconnu par toute l'Église pour une secte adultère, était dejà tel avant le Concile d'Éphèse, aux

yeux de Dieu et des fidèles instruits de l'égarement de ceux qui en étaient les partisans. Mais cela n'était pas encore déclaré si authentiquement, et les Nestoriens étaient plus mêlés avec les Catholiques et conservaient encore, pour la plupart, la communion extérieure avec l'Église. Ce sont donc deux situations très-différentes où cette malheureuse secte s'est trouvée.

Il est arrivé la même chose de toutes les autres. Il faut remarquer sur cela que jamais ces espèces de prostituées n'ont été plus dangereuses, que lorsqu'elles se sont trouvées dans le premier état; car alors, ne portant point encore sur le front les marques de réprobation, leur commerce avec les Catholiques leur fournissait beaucoup plus d'occasions et de prétextes de les séduire. Jamais elles n'ont proposé avec plus de succès leurs discours trompeurs, et jamais les enfants de la sagesse n'eurent plus besoin d'être prémunis par les avis du Sage (*Prov.*, V, 2 et suiv.) : *Ne vous laissez point aller aux artifices de la femme. Car les lèvres de la prostituée sont comme le rayon d'où coule le miel, et son gosier est plus doux que l'huile; mais la fin en est amère comme l'absinthe, et perçante comme une épée à deux tranchants. Ses pieds descendent dans la mort, ses pas s'enfoncent jusqu'aux enfers... Éloignez d'elle votre voie.., de peur que les étrangers ne s'enrichissent de vos biens et que vos travaux ne passent en la maison d'un autre, et que vous ne soupiriez enfin... en disant : Pourquoi ai-je détesté la discipline, et pourquoi mon cœur ne s'est-il point rendu aux remontrances qu'on m'a faites? Pourquoi n'ai-je point écouté la voix de ceux qui m'enseignaient* (la voix de ceux qui m'enseignaient l'ancienne doctrine, celle des vrais docteurs de l'Église), *ni prêté l'oreille à mes maîtres? J'ai été presque plongé dans toutes sortes de maux au milieu de*

*l'Église et de l'assemblée.* Il continue à donner les mêmes avis sous un autre symbole : *Buvez de l'eau de votre citerne et des ruisseaux de votre fontaine... que les étrangers n'y aient point de part.* Nous avons vu Jérémie accuser ceux qui composent la société adultère d'avoir péché contre cet avis : *Seigneur, ceux qui se retirent de vous seront écrits sur la terre, parce qu'ils ont abandonné le Seigneur qui est la source des eaux vives* (*Jérémie,* XVII, 13).

L'erreur a donc deux temps, l'un où elle est bannie entièrement de l'Église par un anathème notifié à tous les catholiques ; et l'autre où elle s'insinue dans l'Église comme l'ivraie dans le champ. Le démon suscite de faux docteurs pour la répandre, et on lui laisse plus ou moins de temps pour faire ses progrès, selon que les pasteurs sont plus ou moins vigilants, plus ou moins zélés. C'est sans doute un des plus grands fléaux dont le peuple de Dieu puisse être affligé, et Dieu ne le permet que pour punir la négligence des hommes qui n'ont pas assez profité de la vérité lorsqu'elle n'était pas combattue.

D'où l'on voit que ces sectes adultères ne se forment point sans avoir eu leurs principes dans la corruption des mœurs des Chrétiens, corruption qui est une autre espèce de prostitution commencée de plus haut.

Il est bon de remettre sous les yeux, comme dans un tableau abrégé, cet enchaînement de péchés, tel qu'il s'est réellement accompli ; et afin de mieux entendre ce que l'Écriture sainte nous en dit, j'en considérerai premièrement quelques traits dans la Synagogue.

## ARTICLE III.

**On reprend succinctement toute l'histoire du peuple de Dieu, sous l'image des épouses fidèles et des infidèles, et l'on commence par l'histoire de la Synagogue, que l'on conduit jusqu'à sa condamnation.**

La Synagogue était l'épouse de Dieu en figure. On pouvait la regarder comme une épouse unique, lorsque les douze tribus étaient parfaitement unies; mais la distinction ne fut pas longtemps à se former entre la tribu de Juda et les autres tribus. C'est ce qui donne lieu à Ézéchiel de les représenter sous l'image de deux femmes, *Oolla* et *Ooliba*, qu'il regarde comme deux sœurs. Cependant jusqu'au moment du schisme, ces deux femmes n'en formaient encore qu'une seule. Les péchés de Salomon et ceux de tout le peuple attirèrent le schisme, et *Oolla*, qui représentait les dix Tribus, devint une prostituée déclarée. Ainsi *Ooliba*, qui représentait la Judée, perdit sa sœur; et la Synagogue se resserra dans le royaume de Juda et dans le petit nombre de particuliers des autres tribus qui avaient la fidélité de venir adorer à Jérusalem.

Le temps de la manifestation de la colère de Dieu arriva pour *Oolla*, elle fut jugée selon la parole d'Ézéchiel (XXIII, 45), *comme on juge les adultères.* Le royaume des dix Tribus fut détruit, avec Samarie qui en était la capitale; leur faux culte fut anéanti, et tout le peuple fut emmené captif et dispersé dans l'empire des Assyriens.

Cependant il se formait à Jérusalem une autre prostituée. L'idolâtrie qui était le comble des autres crimes y faisait tous les jours de nouveaux progrès, et *Ooliba* ne profita point de l'exemple de Samarie, sa sœur, dont elle avait vu

le châtiment. *Sa sœur Ooliba, après l'avoir vue punie de la sorte, a porté encore plus loin qu'elle la fureur de sa passion* (*Ibid.*, v. 11).

Cette nouvelle prostituée n'était pas proprement la Synagogue, mais elle était au milieu d'elle. La Synagogue fut presque inondée par un déluge d'iniquité, mais elle ne fut pas submergée. Elle ne cessa point d'être le peuple de Dieu, en la manière dont elle l'était depuis son établissement. On la mit dans le creuset pour lui faire perdre sa rouille; la captivité de Babylone servit à la purifier de l'idolâtrie. C'est pourquoi, si l'on est attentif à ne pas confondre ces idées, et que l'on continue de considérer l'idolâtrie comme une prostitution, on dira avec vérité que la Synagogue fût alors discernée de la prostituée. La prostituée périt, la Synagogue fut rétablie. Les Juifs conservèrent, depuis leur retour, une aussi grande opposition pour l'idolâtrie grossière, qu'ils y avaient eu de pente auparavant. La Synagogue fut donc purifiée, mais elle ne fut pas répudiée, comme il est arrivé au temps du Messie.

Depuis le retour de Babylone, quelques sectes particulières se détachèrent, mais elles ne purent empêcher que la Synagogue ne se multipliât extrêmement. Cependant le mystère d'iniquité, qui devait la faire périr, s'avançait de jour en jour; il se formait dans son sein une prostituée plus dangereuse que celle qui avait attiré la captivité de Babylone. On peut voir dans l'Évangile à quel excès le péché et les abus étaient montés au temps de Jésus-Christ. L'esprit d'intérêt, d'orgueil et d'hypocrisie, s'était répandu de toutes parts; chaque condition était corrompue; l'opposition à la justice et à la vérité était montée à son comble. C'est ce qui formait cette *race adultère*, dont parle Jésus-Christ (*S. Matth.*, XII, 39); c'était là cette dernière prostituée

dont le sort n'était pas d'être détachée de la Synagogue, comme la première, mais de se confondre enfin avec la Synagogue et de l'entraîner dans une ruine commune.

Dieu commença alors à former le peuple nouveau, en distinguant peu à peu ses vraies brebis, d'un troupeau qui s'avançait de plus en plus dans les voies de l'égarement, et en leur donnant d'autres pasteurs, parce que les anciens pasteurs étaient devenus des loups. On peut lire dans *Zacharie*, ch. XI, ce qui est dit de ces mauvais pasteurs, et du petit troupeau qui fut délivré de leurs mains. C'est à la tête de ces brebis destinées à la boucherie que Jésus-Christ vint se mettre, selon l'ordre qu'il reçut de son Père : *Paissez ces brebis qui étaient destinées à la boucherie.* C'est à ces brebis qui sont appelées, au v. 7, *les pauvres du troupeau*, que Dieu manifesta ses desseins ; c'étaient les premiers disciples de Jésus-Christ qui formèrent les commencements de l'Église.

Cette Église était une nouvelle épouse, qui se distinguait de jour en jour de la Synagogue. A mesure que la séparation s'avançait, *l'esprit immonde*, dont parle Zacharie (XIII, 2), prenait plus d'empire sur la Synagogue. Elle devenait une prostituée, parce que tous ses membres, l'un après l'autre, se livraient à une prostitution criminelle, selon qu'il avait été prédit par Osée (IV, 9) : *Le prêtre sera comme le peuple... Ils sont tombés dans la fornication, et ils ne se sont point mis en peine de s'en retirer, parce qu'ils ont abandonné le Seigneur et n'ont pas gardé sa loi. La fornication, le vin et l'enivrement leur ont fait perdre le sens.* Et ch. VII, v. 4 : *Ils sont tous des adultères, semblables à un four où l'on a déjà mis le feu.* Je ne fais qu'indiquer ces endroits, où il est aisé de voir que le Prophète parle d'un adultère métaphorique et figuré. Il ne serait pas difficile

de démontrer même qu'un des principaux sens qu'il avait en vue était l'apostasie où devaient tomber les Juifs au temps du Messie, c'est-à-dire le sens que nous lui donnons ici. Il y avait donc alors parmi les Juifs une épouse fidèle et une adultère, le troupeau des disciples de Jésus-Christ et les Juifs qui refusaient de le reconnaître, la Synagogue et l'Église naissante.

Mais jusqu'à quel point ces deux épouses furent-elles d'abord mêlées l'une avec l'autre? Jésus-Christ, qui était venu pour paître *les pauvres du troupeau*, leur apprenait à respecter encore les anciens pasteurs, quoiqu'ils fussent devenus des loups; il envoyait les lépreux qu'il avait guéris se montrer aux prêtres; et il apprenait à distinguer, dans les successeurs de Moïse, ce qu'il y avait encore de bon et de respectable dans leur ministère, d'avec ce qu'il y avait de condamnable dans leur conduite; il voulait donc que l'on distinguât jusqu'à ce jour la Synagogue de la prostituée qu'elle portait dans son sein. Elles ne furent entièrement confondues l'une avec l'autre, que dans le temps que la Synagogue et tout son peuple furent jugés selon la règle prescrite pour juger les adultères. En attendant ce jugement, l'épouse fidèle continuait d'être mêlée avec la prostituée qui déployait tous ses artifices pour séduire les Juifs et pour les détourner d'embrasser le Christianisme.

Nous avons représenté, au commencement de cet écrit, les accusations mutuelles de ces deux femmes, et la forme du jugement que Dieu exerça à leur égard. La Synagogue avec tous ses enfants a été condamnée. L'Église victorieuse a reçu dans son sein les Gentils; et les Gentils convertis n'ont cessé d'accuser les Juifs et de leur reprocher le crime qui les a fait répudier.

## ARTICLE IV.

**On considère l'histoire de l'Église sous les mêmes idées : l'on remarque qu'il se forme une prostituée dans son sein ; mais comme l'Église ne peut périr, cette prostituée aura des bornes dans ses progrès. Dieu lui opposera des justes ; et le combat qui se formera dans le sein de l'Église, entre les justes et les méchants, donnera lieu au rappel des Juifs.**

L'Église est l'épouse par excellence. On peut distinguer plusieurs épouses particulières, selon que l'on considère les diverses parties qui composent l'Église, mais elles se réunissent toutes pour former une épouse qui n'est autre que l'Église. Elle ne peut périr dans son tout ; elle sera jusqu'à la fin du monde une grande société visible à toute la terre ; mais comme elle a ses accroissements, elle éprouve aussi des pertes au dehors et des affaiblissements au dedans. Il peut se former une prostituée dans son sein, c'est-à-dire une multitude de pécheurs qui, par les liaisons qu'ils auront entre eux, donneront lieu de les regarder comme faisant ensemble un tout ; et il peut se détacher d'elle des sectes qui deviennent ses ennemies et qui lui enlèvent une partie de ses membres. C'est ce qui est arrivé dès les premiers siècles, par la séparation de toutes les sectes qui sont tombées dans le schisme.

L'Église a eu aussi une *Oolla,* comme la Synagogue avait eu la sienne. L'Église grecque s'est laissée entraîner dans le schisme ; et l'Église latine, pour nous servir de l'expression d'Ézéchiel, a vu tomber sa sœur à ses côtés. Après cette énorme perte, l'Église catholique s'est vue presque réduite à la seule communion latine. Elle a fait depuis ce temps divers progrès extérieurs ; elle a essuyé aussi de nouvelles

pertes par les schismes du Nord, sur lesquels ce n'est pas ici le lieu de parler.

Mais les plus grands maux de l'Église sont les affaiblissements intérieurs, par la multiplication des abus, le refroidissement de la charité, et le progrès des maux que Jésus-Christ a marqué lorsqu'il a dit qu'à peine il trouverait de la foi lorsqu'il viendrait sur la terre (*S. Luc*, XVIII, 8). A mesure que la vérité s'obscurcira et que les abus croîtront, la prostituée se formera. Mais ce qui est arrivé à l'égard de la Synagogue n'arrivera point à l'égard de l'Église. La prostituée ne se confondra point avec l'Église; elle sera dans l'Église, elle lui fera la guerre dans son propre sein, mais elle sera toujours distinguée de l'Église, comme les pécheurs en sont distingués. Car, pour répondre en un mot à toutes les difficultés que l'on pourrait former sur cela, il n'y a qu'à faire réflexion sur la multitude des pécheurs qui, vivant dans le sein de l'Église, ne laissent pas d'être les enfants du diable. Tout le monde est instruit de la manière dont cela s'accorde avec les prérogatives de l'Église. Or la prostituée dont je parle n'est pas différente de l'amas de ces pécheurs, à qui l'on donne avec plus de fondement le nom de prostituée à mesure que leur grand nombre leur procure plus de facilité de se liguer ensemble pour attaquer l'Église dans la personne de ses plus fidèles enfants.

Il se forme alors un combat dans le sein de l'Église. Elle éprouve la même chose que Rebecca qui sentait ses enfants lutter dans son sein. Rebecca demanda à Dieu ce que pouvait signifier une chose si extraordinaire : il lui fut répondu qu'elle portait deux peuples dans son sein (*Genèse*, XXV); elle portait les prémices de ces deux peuples dans la personne de ceux qui en devaient être les pères. Il en arrivera de même à l'Église, lorsque le temps où elle doit enfanter les

Juifs à Jésus-Christ approchera. C'est alors qu'elle ressentira avec un étonnement et une inquiétude qui croîtront de jour en jour une guerre intestine; ses entrailles seront déchirées, et la parole de Rebecca lui reviendra dans la mémoire : *Si sic* (selon l'hébreu), *quid hoc ego?* Si je devais éprouver quelque chose de si extraordinaire et de si funeste, pourquoi fallait-il que je devinsse féconde ? ou plutôt : A quoi se terminera ce que j'éprouve ? *Quid hoc ego?*

Les deux partis dont la guerre causera tant d'alarmes, ne sont pas seulement deux enfants renfermés dans le sein d'une même mère, c'est-à-dire dans une même communion visible ; on peut aussi les considérer sous l'image de deux femmes qui s'accusent mutuellement. On verra renouveler les accusations dont il est parlé dans le Psaume CVIII. Une de ces femmes sera la société des méchants, et l'autre la société des serviteurs de Dieu persécutés par eux ; c'est-à-dire que l'une sera une femme de mauvaise vie, et l'autre une Suzanne injustement accusée qui n'aura d'autres armes pour se défendre que la justice de sa cause et la prière. Cependant l'une et l'autre prendront Dieu à témoin de leur innocence et prétendront se justifier devant lui. C'est pourquoi il faudra que l'épreuve qui discerne les adultères des épouses fidèles soit mise de nouveau en usage. Suzanne sera justifiée, mais ce ne sera qu'après avoir bu les eaux amères ; la prostituée les boira, et elles agiront sur elle selon toute leur efficacité.

Or, comme dans le premier jugement, la conversion des Gentils qui étaient une prostituée, servit à confondre la Synagogue et à justifier l'Église de Jérusalem qui était alors la Suzanne accusée, il en sera de même dans le nouveau jugement ; la société des injustes sera confondue, et la société fidèle sera justifiée, sans qu'il soit besoin d'autre chose

que de la conversion des Juifs qui se réuniront à ces derniers, qui les justifieront des calomnies dont on les noircira, et qui appuieront en même temps leurs plaintes et leurs accusations contre les injustes.

Tout se terminera donc encore une fois par l'histoire de trois femmes. Une femme également hypocrite et coupable paraîtra d'abord devant Dieu avec une autre femme qui ne sera pas moins humiliée qu'elle sera fidèle. Elles demanderont toutes deux justice à Dieu ; mais l'une la demandera avec autant de présomption et d'arrogance, que l'autre la demandera avec instance et humilité ; et Dieu, pour leur rendre justice à toutes les deux, appellera les Juifs, cette ancienne adultère condamnée et oubliée depuis si longtemps.

Or, comme l'Église de Jérusalem, afin d'être plus propre à recevoir les Gentils, commença à porter, quoique très-injustement, quelque chose de leur opprobre ; de même aussi la nouvelle Suzanne, avant d'être consolée par la conversion de l'ancienne adultère, sera injustement regardée par sa rivale du même œil dont on regarde justement l'ancienne adultère, et elle essuiera, de la part de cette rivale, des mépris et des traitements qui ne seraient dus qu'à une vraie adultère.

Suzanne portera donc de plus en plus l'opprobre de l'infidélité, et elle deviendra d'autant plus agréable à Dieu qui est le protecteur des innocents calomniés et des pauvres qui souffrent l'oppression. Elle lui adressera les paroles du Psaume LXVIII, et lui dira : *Soyez attentif sur mon âme et délivrez-la ; tirez-moi de cet état pour humilier mes ennemis. Vous connaissez les opprobres dont ils m'ont chargé, la confusion et la honte dont je suis couvert. Tous ceux qui me persécutent sont exposés à vos yeux : mon cœur*

en état de se venger de ses ennemis et de rendre avec ju tice à ceux qui demeureront opiniâtrément dans le parti la prostituée, une partie des mauvais traitements qu'ils l auront fait souffrir avec tant d'injustice dans la person de ses plus chers enfants.

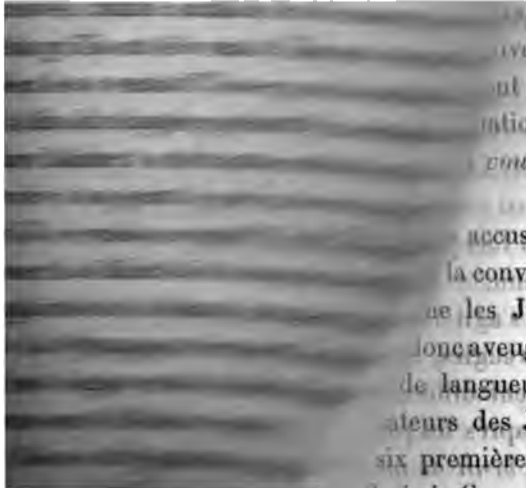
Voyons quelques-uns des endroits où l'Écriture nous représenté un changement si surprenant.

## ARTICLE V.

Isaïe développe la manière dont se fera la conversion des Juifs, marquant qu'elle sera précédée de grands malheurs et de gr obscurcissements. Il marque aussi que Dieu se conservera, da temps-là, des serviteurs fidèles qu'il soutiendra contre les tent les plus dangereuses.

Le premier endroit de l'Écriture auquel je m'a sera le cinquantième chapitre d'Isaïe et le suiva tirai d'abord, pour écarter tout ce qui pourrait confusion, que ces chapitres ont un premier s accompli à la formation de l'Église, comme saint Matthieu (XXVI, 67), et par saint Paul (I Je laisserai ce premier sens pour ne m'attach L'intelligence de ce second sens, qui est une grande ouverture pour mieux entend car, qu'il y ait un second sens, c'est ce trer par diverses expressions qui se tr pitres, dont la force n'a pas été ép accomplissement, comme il paraît ass

[redacted] on, de son
[redacted]
[redacted] ue nous ne le
[redacted] pable de frap-
[redacted] du chapitre
[redacted] *vous avaient*
[redacted] gée, elle l'a été
[redacted] t, parce qu'elle
[redacted] péché. Les Gen-



mais ses juges,
nt être jugés à
sauvés que lors-
n seront jugés,
*avaient jugée,*

accusateurs des Juifs
la conversion des Juifs,
les Juifs l'ont mérité
donc aveugles et pécheurs.
de langueur et d'aveugle-
teurs des Juifs, que parle
six premières trompettes de
brégé. Comme si Dieu disait

comment cela se fera-t-il? Par l'alternative marquée dans le ch. XI de l'*Épître aux Romains,* sous l'image des branches étrangères et des branches naturelles. Isaïe exprime ici cette alternative sous le symbole d'un procès criminel qui se juge : *Je jugerai,* dit le Seigneur, *ceux qui vous avaient jugée, et je sauverai vos enfants* (*Ibid.*). Le temps dont saint Paul a menacé les branches étrangères substituées à la place des Juifs arrivera. Ces branches étrangères avaient jugé les Juifs, elles seront jugées à leur tour; et les Juifs sortis de ces branches naturelles, anciennement retranchées, seront sauvés. La femme autrefois convaincue d'adultère verra juger, dans la personne de ses descendants, ceux qui ont été autrefois ses accusateurs, et elle sera justifiée.

Par quelle puissance se fera un si étrange changement? Il faudra que Dieu déploie la force de son bras : *Ma main,* demande-t-il, *s'est-elle raccourcie? Est-elle devenue plus petite?* ou bien : *N'ai-je plus le pouvoir de vous racheter, ni la force de vous délivrer?* C'est une grande chose d'amollir des cœurs aussi durs que le sont ceux des Juifs ; or c'est ce que Dieu fera lorsque le temps de les délivrer de leur captivité sera venu.

Mais puisqu'il s'agit de toucher des cœurs durs et d'éclairer des esprits aveugles, d'où vient donc que Dieu parle de choses entièrement différentes? Car voici ce qu'il ajoute immédiatement après les paroles que nous venons de rapporter : *Au seul bruit de mes menaces, je tarirai les eaux de la mer, je mettrai les fleuves à sec ; les poissons, n'ayant plus d'eau, pourriront et mourront de soif. J'envelopperai les cieux de ténèbres, et je les couvrirai comme d'un sac* (*Isaïe,* L, 2, 3). Quel rapport ces images si funestes ont-elles avec la délivrance des Juifs? Ne semble-t-il pas qu'il

fallait parler au contraire de faire couler des fleuves d'eau vive, et de faire briller une nouvelle lumière pour tirer ce peuple de ses profondes ténèbres? Bien loin donc que l'on aperçoive de la liaison dans le discours du Prophète, on serait tenté de croire qu'il change subitement d'objet, et qu'il prend plaisir à nous transporter, sans liaison, de son premier objet à des idées tout opposées.

Mais le style de l'Écriture est plus suivi que nous ne le pensons. Nous en trouvons ici un exemple capable de frapper. Souvenons-nous seulement de la parole du chapitre précédent, déjà rapportée : *Je jugerai ceux qui vous avaient jugée.* Lorsque la nation des Juifs a été jugée, elle l'a été parce qu'elle le méritait; et elle le méritait, parce qu'elle était dans l'aveuglement et dans la mort du péché. Les Gentils devenus non-seulement ses accusateurs, mais ses juges, l'ont donc jugée avec justice. Or, ils doivent être jugés à leur tour; et les enfants des Juifs ne seront sauvés que lorsque ceux qui ont jugé autrefois leur nation seront jugés, selon cette parole : *Je jugerai ceux qui vous avaient jugée, et je sauverai vos enfants.*

Mais si les anciens et les légitimes accusateurs des Juifs doivent être jugés dans le temps de la conversion des Juifs, ils le mériteront donc alors comme les Juifs l'ont mérité dans leur temps; ils deviendront donc aveugles et pécheurs. Or c'est justement de cet état de langueur et d'aveuglement où tomberont les accusateurs des Juifs, que parle Isaïe ; ce sont les plaies des six premières trompettes de l'Apocalypse qu'il prédit en abrégé. Comme si Dieu disait aux Juifs : C'est sans doute un grand ouvrage que celui de votre conversion, grand en lui-même et terrible dans ses préparatifs; car vous ne devez rentrer dans l'Église qu'après qu'elle aura fait d'étranges pertes. Le changement des

eaux en sang, la mort des poissons, l'obscurcissement des cieux, ne sont que les images des malheurs qui précéderont votre délivrance spirituelle, comme les fléaux de l'Égypte précédèrent votre délivrance temporelle et charnelle. Mais ne craignez rien, aucun des événements qui doivent précéder votre conversion, et ouvrir le chemin pour votre retour, ne manquera de s'accomplir. Les plaies marquées arriveront chacune dans leur temps : *Au bruit de ma voix je tarirai les eaux de la mer, je mettrai les fleuves à sec*, etc. Et dans le dernier verset du chapitre précédent : *Je ferai manger à vos ennemis leur propre chair, je les enivrerai de leur propre sang comme d'un vin nouveau; et toute chair saura que c'est moi qui suis le Seigneur qui vous sauve, et que le puissant Dieu de Jacob est votre rédempteur.*

Quels événements ! Quelle magnificence et quels terribles jugements! Cependant Isaïe nous apprend que tout cela ne se fait que pour sauver une adultère condamnée depuis longtemps et livrée au démon comme sa proie. C'est ce qui fait la liaison de son discours, qui par là devient tout à fait suivi.

Il nous apprend en même temps à regarder les malheurs de l'Église par un côté tout différent de celui par lequel on les envisage d'ordinaire ; car nous n'y voyons rien qui ne nous afflige et ne nous accable. Ceux à qui il reste assez de lumière pour s'apercevoir des atteintes que reçoit la vérité, et assez de zèle pour être touchés de la corruption qui s'accroît de plus en plus, reconnaissent, à la vérité, que les eaux se changent en sang et que le ciel se couvre de ténèbres, mais en cela ils ne voient rien que de désolant. Le Prophète, au contraire, instruit de la liaison que Dieu a mise entre ses œuvres, y trouve l'espérance du renouvellement de l'Église. Plus nos maux ressemblent à ceux de l'Égypte, plus il croit

proche, d'une part, la délivrance du peuple de Dieu, qui est l'Église, par la conquête qu'elle fera des Juifs ; et de l'autre, la délivrance des Juifs par leur réunion à l'Église.

Il console par cette vue, et les élus déjà en possession de la justice, et ceux qui vont bientôt en être mis en possession ; les uns parce qu'ils reçoivent un grand secours, les autres parce qu'ils seront eux-mêmes ce secours ; ceux-ci parce qu'ils seront delivrés de la captivité du démon, ceux-là parce qu'ils seront délivrés de l'extrémité de la tentation, ceux-ci parce qu'ils entreront dans l'Église, ceux-là parce qu'ils verront le renouvellement de l'Église. Les uns ressembleront à une Suzanne délivrée, et les autres à une épouse adultère qui reçoit sa grâce de la main de Dieu qui efface ses péchés.

Le Prophète demande, dans le chapitre suivant, l'accomplissement de ces merveilles ; mais tout occupé de la grandeur des difficultés qui sont à surmonter, il s'adresse directement à la puissance du Seigneur (*Isaïe*, LI, 9) : *Élevez-vous, ô bras du Seigneur, élevez-vous ; armez-vous de force ; élevez-vous comme vous avez fait aux siècles passés, et dans les premiers temps. N'est-ce pas vous qui avez frappé le superbe* Pharaon, *qui avez blessé le dragon* d'une plaie mortelle? *N'est-ce pas vous qui avez séché la mer et la profondeur de l'abîme, qui avez fait un chemin au fond de ses eaux pour y faire passer ceux dont vous étiez le libérateur? C'est ainsi que ceux qui auront été rachetés par le Seigneur retourneront.* (Ces paroles et les suivantes regardent particulièrement les Juifs nouvellement convertis.) *Ils viendront à Sion chantant ses louanges ; ils seront comblés et couronnés d'une éternelle allégresse, ils seront dans la joie et dans le ravissement.*

Les paroles du 7ᵉ verset, au contraire, conviennent mieux

à ceux qui verront, ou qui attendront la conversion de Juifs dont ils seront distingués. *Écoutez-moi, vous qui connaissez la justice, vous mon peuple, qui avez ma loi gravée dans vos cœurs : Ne craignez point l'opprobre des hommes, n'appréhendez point leurs blasphèmes.* Et au verset 12 : *C'est moi, c'est moi-même qui vous consolerai. Qu'êtes-vous pour avoir peur d'un homme mortel, d'un homme qui sèchera comme l'herbe? Quoi, vous avez oublié le Seigneur qui vous a créé, qui a étendu les cieux et fondé la terre, et vous avez tremblé sans cesse devant la fureur d'un ennemi qui vous affligeait et qui était près de vous perdre. Où est maintenant la furie de votre persécuteur? Celui qui vient ouvrir les prisons arrivera bientôt; il ne laissera point mourir ses serviteurs dans la fosse* (l'on suit l'hébreu) *et le pain ne leur manquera pas.*

On voit deux choses par ces dernières paroles : la première, qu'il restera des justes; la seconde, qu'ils seront réduits à une étrange extrémité. Leur état nous est représenté ici comme celui de Daniel dans la fosse, exposé à un danger égal de périr, et par les rigueurs de la faim, et par la rage des lions. Ils diront alors avec le LXVIII[e] Psaume : *Pour moi, Seigneur, je vous offre ma prière en vous disant : Voici le temps, ô mon Dieu, de faire éclater votre bonté. Exaucez-moi selon la grandeur de votre miséricorde, et selon la vérité des promesses que vous m'avez faites de me sauver. Retirez-moi du milieu de cette boue, afin que je n'y demeure point enfoncé; délivrez-moi de ceux qui me haïssent, et du fond des eaux. Que la tempête ne me submerge point; que je ne sois point enseveli dans cet abîme; et que l'ouverture du puits où je suis tombé ne soit point fermée sur moi.* Et avec le Psaume XXXIV, v. 20 : *Quand jetterez-vous les yeux sur moi, Seigneur? Délivrez mon âme de la*

*malignité de mes ennemis; délivrez de la fureur de ces lions mon âme qui est seule et sans protection.*

On voit assez, par ces passages, qu'il s'agit de lions métaphoriques, et que la fosse et l'abîme dont il est parlé tiennent plus du langage figuré que du langage simple; c'est-à-dire, en un mot, que l'on verra s'accomplir à l'égard des justes ce que figure la terrible épreuve par laquelle passa Daniel.

## ARTICLE VI.

**Lumière dont Dieu éclairera les justes au milieu des ténèbres qui précéderont la conversion des Juifs.**

Puisqu'il restera des justes, il restera donc aussi de la lumière. Ainsi l'obscurcissement prédit au ch. L, v. 3 : *J'envelopperai les cieux de ténèbres,* ne sera pas sans exception, et c'est ce qu'il faut expliquer. Une longue suite de malheurs précède la conversion des Juifs, mais l'Église est toujours soutenue et consolée au milieu de ces malheurs. A mesure qu'ils deviennent plus terribles, elle a besoin d'une consolation plus singulière. C'est pourquoi lorsque les menaces d'Isaïe commenceront à s'accomplir dans leur étendue, il y aura de certaines bénédictions proportionnées à ces temps-là. Les eaux se changeront en sang, mais il coulera néanmoins des ruisseaux d'une eau pure. Les poissons mourront; la pêche évangélique, soit au dedans, soit au dehors de l'Église, semblera infructueuse; mais quelques poissons réservés par une providence particulière, comme celui qui se présenta au jeune Tobie, ne laisseront pas de fournir aux pêcheurs des ressources inespérées. Les cieux se couvriront de ténèbres, les étoiles tomberont, mais il en demeurera d'inébranlables, comme il est exprimé dans le

cantique de Débora : *Les étoiles demeurant dans leur rang ont combattu* (*Juges*, V, 20).

Toutes ces expressions figurées marquent les justes qui seront réservés, instruits et affermis par la main de Dieu, selon la parole du Psaume : *Heureux est l'homme que vous avez vous-même instruit, Seigneur, et à qui vous avez enseigné votre loi ; afin que vous lui procuriez de la douceur dans les jours mauvais, jusqu'à ce qu'on ait creusé une fosse au pécheur* (*Ps.*, XCIII, 12). La troupe de ces justes commencera à former cette femme opposée à la prostituée. C'est dans la personne de ces justes qu'Isaïe se transforme, ou pour dire quelque chose de plus précis, dans la personne de ceux d'entre eux dont la fonction est de soutenir les autres ; car dès qu'il a parlé de l'obscurcissement du ciel, il ajoute : *Le Seigneur m'a donné une langue savante, afin que je sache parler dans le temps* nécessaire *à ceux qui seront abattus. Il me prendra et me touchera l'oreille tous les matins, afin que je l'écoute comme un maître* (*Isaïe*, L, 4).

Mais parmi les instructions qu'il donnera à ces justes réservés, Dieu leur apprendra combien ils doivent souffrir pour son nom, car ils doivent boire les eaux amères. C'est pourquoi le Prophète continue : *Le Seigneur mon Dieu m'a ouvert l'oreille, et je ne lui ai point contredit, je ne me suis point retiré en arrière. J'ai abandonné mon corps à ceux qui me frappaient, et mes joues à ceux qui m'arrachaient le poil de la barbe. Je n'ai point détourné mon visage de ceux qui me couvraient d'injures et de crachats.*

Je sais que ces dernières paroles conviennent à la lettre à Jésus-Christ. Mais j'ai déjà averti que c'était dans un second sens que je les considérais, et j'ai appris de saint Paul, par l'application qu'il fait des versets suivants dans le ch. VIII de l'*Épître aux Romains,* que le Saint-Esprit ne s'est pas

tellement borné en cet endroit au Chef des élus, qu'il n'ait eu aussi en vue ses membres.

## ARTICLE VII.

Isaïe introduit devant Dieu les justes, qui demandent justice contre leurs accusateurs.

Dans le verset qui suit immédiatement, Isaïe commence à se dépeindre lui-même, et ceux dont il représente la personne, sous les caractères exprimés dans le Psaume CVIII, c'est-à-dire avec des traits qui conviennent à l'épouse faussement accusée. Elle va donc paraître, cette femme innocente, comme étant sous les yeux de son juge, et elle va confondre ses accusateurs, parce que Dieu lui-même prend sa défense.

*Le Seigneur mon Dieu* (c'est elle qui parle par la bouche d'Isaie, ch. L, v. 7) *est mon protecteur, c'est pourquoi je n'ai point été confondu. J'ai présenté mon visage comme une pierre très-dure, et je sais que je ne rougirai point. Celui qui me justifie est auprès de moi.* (Voilà ce qui est marqué dans le dernier verset du Psaume CVIII.) *Qui est celui qui se déclarera contre moi ? Allons ensemble devant le juge* (ou plutôt : demeurons debout l'un et l'autre devant le juge, jusqu'à ce qu'il ait décidé entre nous). *Qui est mon adversaire? Qu'il s'approche* et paraisse devant moi. *Le Seigneur mon Dieu me soutient de son secours, qui entreprendra de me condamner ?*

Cet adversaire, cette partie criminelle dont on vient de parler comme d'une seule personne, est cependant un assemblage d'hommes. C'est pourquoi celui qui se défend ajoute, en s'assurant du succès de sa cause : *Je les vois déjà pourrir tous comme un vêtement, ils seront mangés des vers.* De là vient que dans le chapitre suivant, verset 7,

Dieu parle ainsi à l'épouse fidèle, aux justes accusés : *Écoutez-moi, vous qui connaissez la justice, vous mon peuple, qui avez ma loi gravée dans vos cœurs.* On reconnaît à ce trait que ces paroles ne s'adressent pas aux méchants, non pas même à ceux qui sont dans l'Église. *Ne craignez pas l'opprobre des hommes, n'appréhendez pas leurs blasphèmes. Car ils seront mangés des vers comme un vêtement, ils seront consumés par la pourriture comme la laine ; mais le salut que je donnerai sera éternel, et ma justice subsistera dans la suite de tous les siècles.*

C'est dans cet endroit que le Prophète s'adresse au bras du Seigneur pour lui demander, comme nous l'avons déjà remarqué, qu'il opère la conversion des Juifs, c'est-à-dire que pour consoler une Suzanne accusée par les hommes, on demande à Dieu qu'il rappelle l'ancienne adultère, afin qu'elle vienne prendre la place de ceux qui se dissiperont comme un vêtement mangé des vers.

Ces hommes, comparés à un vêtement qui s'en va en morceaux, portent donc un double caractère ; le premier, d'être les accusateurs de la troupe des justes réservés ; le second, d'être les rivaux des Juifs. Pour s'exprimer en termes figurés, ils sont la prostituée ennemie de Suzanne ; l'ancienne adultère vient les supplanter ; et par ce rappel de l'ancienne adultère, Suzanne est comblée de gloire et la prostituée couverte de confusion, comme autrefois l'Église de Jérusalem fut hautement justifiée et les Juifs confondus par la conversion des Gentils.

## ARTICLE VIII.

**Trois personnages très-nettement distingués par Isaïe, dans le jugement qui doit être rendu devant Dieu.**

Isaïe qui avait déjà marqué l'alternative entre les Juifs

et la prostituée en disant : *Je jugerai ceux qui vous avaient jugée*, l'exprime de nouveau par ces paroles qui s'adressent à la race d'Abraham : *Écoutez maintenant, pauvre enivrée, mais d'une ivresse d'une autre espèce que celle qui est causée par le vin. Voici ce que dit votre Dominateur, votre Seigneur et votre Dieu, qui combattra pour son peuple : Je vais vous ôter de la main cette coupe d'assoupissement, cette coupe où vous avez bu le vin de mon indignation jusqu'à la lie; vous n'en boirez plus à l'avenir. Mais je la mettrai dans la main de ceux qui vous ont humiliée, qui ont dit à votre âme : Prosterne-toi, afin que nous passions; vous avez rendu votre corps comme une terre que l'on foule aux pieds, et comme le chemin des passants* (*Isaïe*, LI, 21 et suiv.).

Ce discours signifie que les Juifs qui, jusqu'au jour de leur conversion, auront ressenti les effets que produisent les eaux amères dans une nation trouvée coupable, cesseront enfin de boire ces funestes eaux, et que leurs rivaux les boiront à leur tour. C'est nous dire bien nettement que les Juifs ne se convertiront que lorsque le jugement de la femme adultère se renouvellera. Il faut qu'il se trouve alors une société adultère sur laquelle la colère de Dieu se décharge, afin que dans le moment que les Juifs seront absous, la coupe de la colère de Dieu passe de leurs mains dans celles de cette nouvelle adultère.

Cette alternative si bien marquée nous fait reconnaître qu'il doit se trouver trois personnages au jugement dont parle Isaïe au ch. L, v. 8 : *Allons ensemble devant le juge. Qui est mon adversaire? qu'il s'approche*, etc. Un accusateur injuste, c'est un premier personnage; un innocent injustement accusé, c'est le second ; et enfin un troisième, c'est l'ancienne adultère, coupable à la vérité, mais moins

coupable que la troupe des accusateurs injustes, et par conséquent plus propre à être réunie à la troupe des innocents calomniés, et par eux à l'Église.

## ARTICLE IX.

En quoi consiste toute la force et toute la sagesse du jugement que Dieu rendra entre ces trois personnages qui comparaîtront devant lui.

Il est aisé de reconnaître par tout ce qui a été dit, que toute la force du jugement qui doit être rendu ne consiste qu'à réunir le troisième personnage au second, et à réduire le premier dans le malheureux état où était le troisième. Lorsque le jugement commence, le troisième personnage est coupable, et le second est accusé de l'être quoiqu'il soit innocent. Le premier personnage, au contraire, est coupable et soutient orgueilleusement que lui seul est innocent. Qu'arrive-t-il? L'innocence du second est communiquée au troisième. Par là, l'innocence de l'un et de l'autre est reconnue ; l'opprobre du second et du troisième passe sur le premier, qui se trouve couvert de la confusion qu'il méritait ; et le jugement est terminé avec une sagesse merveilleuse.

Selon ce plan, les Juifs se convertiront lorsque deux choses seront arrivées; l'une, lorsque les méchants, ligués dans l'Église contre les justes, formeront un assemblage d'hommes plus corrompus que les Juifs ; l'autre, lorsque les humiliations des justes seront montées au point de mériter d'une part leur propre consolation, et de l'autre la conversion d'un peuple endurci.

Avant la conversion des Juifs, leur cause est extrêmement différente de celle des justes ; et la merveille de leur conversion consistera en ce que de ces deux causes il ne s'en fera plus qu'une. Les justes acquerront d'abord des carac-

tères extérieurs de ressemblance avec les Juifs par la condamnation qu'ils essuieront; et le moment arrivera enfin auquel ceux qui avaient commencé à porter entre eux cette ressemblance extérieure se ressembleront en tout. Ce sont les élus qui se réuniront et qui seront également invincibles. Alors, des Juifs et de l'Église se formera un seul peuple; et les paroles des justes seront aussi celles des Juifs, parce que les Juifs deviendront justes et ne pourront plus être confondus en la présence de Dieu.

## ARTICLE X.

On rend plus sensible l'économie qui s'observe dans cet important jugement par l'histoire de la femme adultère de l'Évangile, qui représente le personnage que les Juifs feront dans ce jugement.

C'est ce que nous voyons dans ce discours d'Isaïe qui comparaît devant son juge pour répondre à ses accusateurs. Le commencement de ce discours ne convient qu'aux innocents accusés; et la fin convient également aux Juifs coupables qui se convertiront, et aux justes auxquels ils se réuniront. Nous avons déjà considéré ce discours dans la bouche des innocents accusés injustement; considérons-le maintenant dans celle des Juifs, qui ne demeurent victorieux devant le souverain Juge que parce qu'ils reçoivent grâce au milieu de la contestation et pendant que le procès se termine.

Selon l'idée que nous présente Isaïe dans ce même chapitre les Juifs sont l'épouse répudiée à cause de ses péchés, qui reçoit grâce sans que personne puisse y mettre obstacle. C'est précisément le personnage que fait la femme adultère de l'Évangile. Elle représente donc les Juifs d'une manière

très-juste ; c'est pourquoi nous n'avons qu'à lui appliquer le discours d'Isaïe. Je me borne à la dernière partie.

Imaginons-nous donc que c'est la femme adultère qui parle, en présence de Jésus-Christ qui est son juge et qui devient son défenseur : *Le Seigneur mon Dieu est mon protecteur ; c'est pourquoi je n'ai point été confondu. J'ai présenté mon visage comme une pierre très-dure, et je sais que je ne rougirai point. Celui qui me justifie est auprès de moi* (cela était vrai à la lettre); *qui est celui qui se déclarera contre moi? Demeurons debout devant notre juge. Qui est mon adversaire ? qu'il s'approche* et paraisse devant moi. *Le Seigneur mon Dieu me soutient de son secours; qui entreprendra de me condamner ?* (*Isaïe,* L, 7 et suiv.). Ces paroles paraissent faites exprès pour marquer l'embarras où se trouvèrent les accusateurs de la femme adultère. Ils demandaient sa condamnation, et pas un n'osa soutenir la présence du juge jusqu'à la fin ; c'est pourquoi elle leur insulte en les appelant elle-même devant le juge. Ils se retirèrent tous, les uns après les autres, parce que Jésus-Christ les dissipa. C'est alors qu'elle cherche ses accusateurs, et il ne s'en trouve plus : *Qui entreprendra de me condamner ?* Cela répond à la parole de Jésus-Christ : *Femme, où sont vos accusateurs ? Personne ne vous a-t-il condamnée ?* Et à cette autre adressée aux accusateurs : *Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre* (*S. Jean,* VIII, 7). Elle comprend qu'elle n'est pas délivrée par sa propre innocence, mais par la miséricorde de son juge : *Le Seigneur mon Dieu me soutient de son secours, qui entreprendra de me condamner ?*

Mais quoique le jugement de la femme adultère fût un jugement de miséricorde, néanmoins il ne laisse pas d'être accompagné de beaucoup de justice. S'il s'était trouvé un

seul des accusateurs qui n'eût point eu de péché, elle aurait été lapidée. Jésus-Christ est le juge, mais il ne veut point condamner sans accusateur ; et ceux qui portaient leur propre péché n'étaient pas propres à demander justice contre le péché d'autrui.

Les Juifs sont cette femme adultère. Aujourd'hui leur péché n'est plus douteux ; celui de cette femme ne l'était pas non plus, elle ne pouvait le nier. Les Juifs ont eu des accusateurs dans la personne des Gentils convertis, depuis le moment de leur réprobation jusqu'aujourd'hui ; et tant qu'ils en auront, ils ne pourront être justifiés parce qu'ils sont criminels et que, de leur part, il ne manquera pas d'y avoir matière à la condamnation. Jésus-Christ qui est devenu leur juge, fut autrefois accusé et condamné par eux ; il ne cessera de prononcer contre eux, tant qu'il se trouvera des accusateurs dignes d'être écoutés ; ils ne recevront donc grâce, ainsi que la femme adultère, que lorsque les accusateurs manqueront.

Or, c'est ce qui arrivera un jour. Les accusateurs de la femme adultère se retirèrent les uns après les autres, parce qu'ils sentaient leur conscience chargée de péchés. Les accusateurs des Juifs se dissiperont aussi peu à peu, comme un vêtement rongé des vers qui insensiblement s'en va par morceaux jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien. Les branches étrangères, selon la menace de saint Paul, ne seront plus dignes d'occuper la place des branches naturelles.

Il peut naître ici une difficulté qui a besoin d'être éclaircie ; car, puisque les Juifs ne doivent être rappelés que lorsqu'il n'y aura plus d'accusateurs dignes d'être écoutés, il semblerait donc qu'au moment de leur rappel il ne devrait plus se trouver de justes sur la terre.

Pour résoudre cette difficulté, il n'y a qu'à expliquer la

manière dont ce mystère s'opérera. Il faut donc savoir, premièrement, que les vrais accusateurs des Juifs aux yeux de Dieu sont les justes. Voici comment : Nous avons vu la manière terrible dont l'Église de Jérusalem, ayant Jésus-Christ à sa tête, les accuse dans le Psaume CVIII ; non que ces premiers saints eussent cette pensée distincte dans l'esprit, mais parce que leur situation, les persécutions et les injustices qu'ils essuyaient de la part des Juifs, étaient une accusation subsistante contre les Juifs. Or les Gentils ont pris fait et cause de l'Église de Jérusalem, et ils sont devenus, par rapport aux Juifs, ce que l'Église de Jérusalem était à leur égard. A mesure que les Chrétiens se sont multipliés, les accusateurs des Juifs, au sens qui vient d'être expliqué, se sont donc répandus par toute la terre. De là vient cette antipathie des deux peuples, si souvent représentée dans l'Écriture, qui a été détruite entre les Juifs et les Gentils devenus Chrétiens, mais qui a subsisté entre les Chrétiens et les Juifs endurcis.

Chaque chrétien reproche aux Juifs leur perfidie, et peut être regardé comme leur accusateur. Or, Dieu n'a pas égard aux chrétiens qui ne le sont que de nom, mais aux vrais disciples de Jésus-Christ, c'est-à-dire aux justes. D'où il s'ensuit qu'à mesure que le nombre des justes diminue parmi les Chrétiens, le nombre des accusateurs des Juifs diminue aussi. Que le corps extérieur de l'Église s'étende donc de plus en plus, ce n'est pas ce qui doit effrayer les Juifs, car leur retour approche à mesure que l'esprit de piété s'affaiblit au milieu de ce grand corps.

Mais il y a encore une autre manière de diminuer le nombre des accusateurs des Juifs, c'est de faire en sorte que les justes qui restent ne portent plus le caractère d'accusateurs. Or, comme nous l'avons remarqué, les Chrétiens de

Jérusalem étaient accusateurs des Juifs à cause de leur situation ; car il était de leur intérêt que les Juifs fussent détruits, afin que la persécution qu'ils souffraient de leur part eût des bornes. Donc, au contraire, le moyen que les Juifs n'aient plus d'accusateurs parmi les Chrétiens, c'est que les justes commencent à se trouver dans une telle situation qu'il soit de leur intérêt que les Juifs se convertissent.

En un mot, les Juifs n'auront plus d'accusateurs dignes d'être écoutés devant Dieu, lorsque leur conversion sera aussi nécessaire et aussi désirable aux justes qui resteront parmi les Chrétiens, que la conversion des Gentils fut nécessaire et désirable aux Chrétiens de Jérusalem.

Non-seulement les Juifs n'auront plus alors d'accusateurs ; il y a plus, ils auront autant d'intercesseurs qu'il y aura de justes sur la terre ; de même que les Gentils commencèrent à avoir autant d'intercesseurs qu'il y avait de justes dans l'Église naissante, c'est-à-dire autant qu'il y avait de justes dans tout le monde.

Cet intérêt que les justes auront alors à la conversion des Juifs sera fondé sur mille motifs différents : les uns tirés de la gloire de Dieu, du danger où serait sans cela la vérité, et de la conservation de l'Église qui sera violemment attaquée encore plus au dedans qu'au dehors ; les autres tirés de leur besoin personnel, du poids et de la longueur de la persécution, et de l'extrémité de la tentation où ils seront exposés. Un intérêt si pressant et si légitime sera un nouveau motif qui facilitera la réunion de la cause des Juifs avec celle des justes, et pour parler figurément, de la cause de la femme adultère avec celle de Suzanne.

Cependant Jésus-Christ, plus attentif alors à ce qui se passera dans son Église que les hommes ne se l'imagineront,

écrira l'arrêt de condamnation contre les accusateurs des justes. Les malédictions prononcées contre eux par les Prophètes s'accompliront ; ils boiront de nouveau les eaux amères, comme les Juifs les ont bues dans leur temps, et leurs noms seront écrits sur la poussière : *Recedentes a te, in terra scribentur* (*Jér.*, XVII, 13). C'est ce que fait Jésus-Christ lorsqu'il est près d'absoudre la femme adultère : il ne paraît pas faire attention à ce qui se passe, il détourne ses regards, il se courbe pour écrire sur la poussière ; il se relève pour la seconde fois, et tous les ennemis de la femme adultère sont dissipés, et elle reçoit la rémission inespérée de son péché.

Saint Jérôme explique à peu près de la même sorte cette action que fit Jésus-Christ d'écrire sur la poussière : « Jésus-« Christ, se baissant, écrivait avec son doigt sur la terre les « péchés de ceux qui accusaient la femme adultère et même « les péchés de tous les hommes, ainsi que le Prophète a « dit : *Ceux qui se retirent de vous seront écrits sur la* « *terre.* » (*Dialog. adv. Pelag.*, lib II, c. 6.)

Mais il paraît plus juste, en suivant le même passage de Jérémie que saint Jérôme cite, de dire que ce sont les noms et non pas les péchés des accusateurs qui sont écrits sur la poussière ; Jérémie ayant dit, au contraire, que leurs péchés étaient écrits dans leurs cœurs et sur les cornes de leurs autels avec une plume de fer et une pointe de diamant, pour marquer qu'ils ne s'effaceraient point ; au lieu que leurs noms sont écrits sur la poussière, pour marquer que leur personne périrait, selon la parole du Psaume I, v. 5 : *Les impies sont comme la poussière que le vent emporte de dessus la face de la terre. C'est pourquoi les impies ne pourront subsister au jour du jugement, ni les pécheurs dans l'assemblée des justes.*

Revenons à la double manière dont les Juifs cesseront d'avoir des accusateurs dignes d'être écoutés au tribunal de Jésus-Christ. Premièrement, le nombre des justes diminuera de jour en jour. Secondement, les justes qui resteront, bien loin d'être un obstacle pour le retour des Juifs, deviendront, par leur situation, un motif pour hâter leur rappel ; mais cette seconde chose ne se fera que lorsque la première sera bien avancée. Il faudra que les justes en soient réduits à l'état où Loth était dans Sodome, à l'état décrit par Isaïe, ch. LIX, v. 15 : *Celui qui s'est retiré du mal, a été exposé en proie*. Il faudra que la peinture faite par saint Augustin, sur le Psaume VII, des malheurs et des obscurcissements de l'Église, reçoive son accomplissement. C'est alors que Loth commencera à être regardé comme un étranger, et c'est par là qu'il méritera d'être la tige d'un nouveau peuple ; ou plutôt les justes, qui seront le Loth de ces jours-là, deviendront étrangers au milieu de leur propre peuple : *Je suis devenu comme un étranger à mes frères, et comme un inconnu aux enfants de ma mère* (*Ps.*, LXVIII, 11).

C'est ce que nous marque Isaïe qui nous parle d'obscurcissement, lorsqu'il est question de rappeler l'ancienne adultère : *J'envelopperai les cieux de ténèbres* (*Isaïe*, L, 3). Au milieu de ces ténèbres, dont les accusateurs des justes seront aveuglés comme les habitants de Sodome, il se conservera une lumière pure qui servira, dans la main de Dieu, d'instrument et de préparatif pour rétablir de nouveau les cieux dans toute leur splendeur. *J'ai mis mes paroles dans votre bouche*, est-il dit à Jésus-Christ dans le chapitre suivant (LI, 16), *et je vous ai couvert de l'ombre de ma main, afin que vous plantiez les cieux, que vous fondiez la terre et que vous disiez à Sion : Vous êtes mon peuple. Réveillez-vous, réveillez-vous; levez-vous, Jérusalem, qui avez bu de la*

*main du Seigneur le calice de sa colère; qui avez bu ce calice d'assoupissement jusqu'au fond, et qui en avez pris jusqu'à la lie.*

## ARTICLE XI.

Le même plan exprimé dans l'Écriture sous quantité d'autres symboles.

On peut remarquer que l'Écriture suit toujours le même plan sous différents symboles. Quand le peuple de Dieu est comparé à un ciel semé d'astres, s'il est couvert de ténèbres, quelques étoiles sont réservées; et c'est à ce peu d'étoiles que sont réunis tous les Juifs qui se convertissent et qui rendent au ciel de l'Église un si grand éclat, qu'Isaïe ne fait pas difficulté de dire que les cieux seront plantés de nouveau, exprimant par une comparaison si magnifique ce qu'il représente immédiatement après sous l'image d'une femme qui cesse de boire dans la coupe de la colère de Dieu.

Pour peu que l'on prenne la peine de suivre et de rassembler ces idées, on trouvera la femme que l'Apocalypse nous montre revêtue du soleil et ayant une couronne d'un nombre complet d'étoiles ; pendant que l'on voit d'un autre côté sa rivale, la grande Babylone, qui présente à boire du vin de sa prostitution dans une coupe d'or, et qui est elle-même enivrée à son tour du vin de la colère de Dieu par les sept coupes que les sept anges répandent sur elle. Que l'on se souvienne que dans l'endroit même d'Isaïe, que nous examinons, la coupe de la colère de Dieu passe de la main de la femme réconciliée dans la main de sa rivale qui, devant et après, est appelée Babylone. Or cette femme réconciliée est, selon Isaïe, un nouveau ciel comme nous venons de le voir.

Mais ce n'est pas seulement dans les comparaisons tirées des plus grands objets, mais aussi dans celles qui sont prises des symboles les plus vils que l'on peut suivre le plan de l'Écriture. Car, si les impies comparés à un ciel obscurci ou à une mer desséchée sont aussi comparés à un vêtement rongé des vers, qui ne voit, en suivant cette dernière comparaison, combien petit paraîtra le symbole qui représentera les justes réservés pour être le lien des deux peuples. Le peuple juif converti paraîtra nécessairement alors comme un vêtement renouvelé. De là vient l'expression du Psaume CI, qui, longtemps avant Isaïe, prédit tout à la fois la conversion des Juifs sous les symboles d'un vêtement et d'un ciel renouvelés : *Les cieux sont les ouvrages de vos mains*, dit-il à Jésus-Christ. *Ils périront; mais vous subsistez dans toute l'éternité; ils vieilliront tous comme un vêtement. Vous les changerez comme un habit dont on se couvre, et ils seront en effet changés.* Et pour marquer l'immobilité de Jésus-Christ et de son Église au milieu de tous ces changements, il ajoute : *Mais pour vous, vous êtes toujours le même, et vos années ne passeront point. Les enfants de vos serviteurs auront une demeure permanente, et leur race sera stable éternellement.*

## ARTICLE XII.

Les trois personnages qui paraîtront au jugement qui accompagnera la conversion des Juifs, figurés en divers endroits de l'Écriture. Le premier représenté par la femme de Samson, le second par Esther et par Mardochée, et le troisième par Thamar.

Ne perdons pas de vue les trois personnages ou les trois objets que nous avons distingués par rapport à la conversion des Juifs ; le premier, des chrétiens corrompus qui se

trouveront alors; le second, des justes qui seront réservés et préparés exprès pour servir à ce grand ouvrage; le troisième, des Juifs eux-mêmes oubliés depuis longtemps et qui rentreront enfin en grâce.

Le premier de ces trois personnages nous est représenté par l'épouse philistine de Samson. Lorsque Samson la choisit, c'était un temps favorable pour elle; et dans cette circonstance elle représente la vocation des Gentils accompagnée de tant de bénédictions. Mais elle paraît ensuite dans des circonstances extrêmement différentes, puisqu'elle se voit réduite à la dernière extrémité et qu'elle n'évite d'être brûlée que par la découverte du secret de Samson qu'elle obtient à force d'importunités. Par le moyen de ce secret elle diffère son supplice; mais elle ne le diffère pas pour longtemps, car elle est enfin brûlée, elle et la maison de son père (*Juges,* XIV et XV). Or, c'est dans ces circonstances que je dis qu'elle représente les malheurs dont saint Paul menace les branches étrangères en cas qu'elles imitent la perfidie des Juifs. Il faut donc, avant le moment où la philistine sera brûlée, qu'il se passe bien des choses, car l'olivier ne peut pas demeurer dépouillé de branches.

Le troisième personnage, savoir celui des Juifs qui rentrent en grâce, est représenté par Thamar délivrée inopinément dans le moment qu'elle allait être brûlée, par la découverte d'un secret auquel on ne s'attendait pas (*Genèse,* XXXVIII). Elle était près d'aller au supplice, ainsi que la femme adultère; elles sont délivrées l'une et l'autre sans le mériter; elles figurent l'une et l'autre le même objet.

Il ne sera pas inutile de rapporter ici les paroles de saint Cyrille d'Alexandrie (tirées du Liv. VI des *Glaphyres*) sur l'histoire de Juda et de Thamar. Prenant Thamar pour la

figure de la Synagogue, ou plutôt de la race charnelle d'Abraham qui est jusqu'aujourd'hui sous la malédiction, mais qui à son tour aura part à la bénédiction : « Dieu n'a « pas permis, dit-il, que le nouveau peuple fût retenu entre « les bras de la Synagogue des Juifs, et il n'a pas voulu « qu'il eût une postérité par elle, de peur qu'il ne pérît « aussi lui-même; car *la Loi produit la colère* (*Rom.*, « IV, 15), et personne n'est justifié par elle... Car la colère « divine ayant comme consumé ceux de la race d'Israël à « cause de leur conduite impie envers Jésus-Christ et de « leur intolérable insolence, ceux qui avaient embrassé la « foi en Jésus-Christ furent délivrés, étant comme arrachés « à la fureur d'une bête féroce et comme retirés des liens « mêmes qui les retenaient déjà exposés au supplice; car « *les restes ont été sauvés,* selon les Écritures (*Rom.*, IX, 27). « C'est ainsi, en effet, que Dieu parle en quelque endroit « par la voix de son Prophète : *Comme si un berger arra-« chait de la gueule du lion les deux cuisses, ou le bout de « l'oreille de sa brebis; c'est ainsi que seront sauvés les en-« fants d'Israël* (*Amos*, III, 12). » Peut-on exprimer plus distinctement tout ce qui a été établi dans la première partie de cet écrit, de la réprobation des Juifs, de l'oppression où ils retinrent l'Église naissante, et de la délivrance de cette Église?

Saint Cyrille continue à établir les mêmes vérités en marquant les Juifs par le nom de Thamar. « Or, que ceux qui « ont embrassé la foi en Jésus-Christ et qui ont été arra-« chés du milieu de la multitude de ceux qui ont péri, « rejettent tout commerce avec Thamar; c'est-à-dire qu'ils « ne fructifient point par la voie de la Loi; c'est ce que nous « apprend saint Paul qui parle ainsi de la gloire qui se tire « de la Loi : *Ce que je regardais comme un gain, je le*

« *regarde maintenant comme une perte à cause de Jésus-*
« *Christ*; car il ne désirait point *une justice* qui lui fût
« *propre*, c'est-à-dire *celle qui vient de la Loi;* mais la
« *justice qui naît de la foi en Jésus-Christ* (*Philip.*, III,
« 7 et 9).

« Le jeune Sélom ne peut donc s'unir avec Thamar » (saint Cyrille prend *Sélom* ou *Séla* pour la figure du peuple chrétien); « c'est pourquoi Thamar demeure veuve, et elle « demeure une longue durée de temps dans cet état. » (C'est ainsi qu'Osée représente la nation des Juifs qui attend sa conversion, ch. III.) « Car Dieu ne permettant plus que la « Synagogue des Juifs portât du fruit, elle fut nommée et « devint en effet comme une veuve sans enfants et sans « mari, c'est-à-dire privée de son époux spirituel; car « Jésus-Christ dit en quelque endroit : *Elle n'est point* « *mon épouse, et je ne suis point son mari* (*Osée*, II, 2). Il « n'aura donc plus été question d'elle en aucune manière « depuis ce temps-là? Dieu ne s'en sera plus mis en peine? « Ne vous imaginez pas cela; car, bien qu'elle ait été con- « damnée pour avoir mis le comble à l'impiété; néanmoins « Dieu, par la miséricorde qui lui est naturelle, aura pitié « d'elle dans les derniers temps, et elle aussi portera des « fruits marqués au sceau de Jésus-Christ. »

Saint Cyrille explique ensuite diverses circonstances de cette histoire qu'il applique à la conversion des Juifs. Enfin il conclut ainsi : « Thamar est sauvée, quoique la sentence « de mort eût été prononcée contre elle et qu'elle eût été « destinée aux plus cruels châtiments, car elle avait été « condamnée comme une prostituée. Or elle est sauvée en « montrant la verge, l'anneau et le bracelet qu'elle avait « reçus, et en déclarant ouvertement qu'elle était grosse de « Juda et que le fruit qu'elle portait était de lui. C'est ainsi

« que Jésus-Christ délivrera dans son temps la Synagogue, « elle qui était destinée au supplice, mais qui lui présen- « tera alors les symboles de son union avec lui, et qui mon- « trera clairement que le fruit qu'elle porte est de lui. Car « voici comme s'expriment encore ailleurs ceux qui ont « embrassé la foi en Jésus-Christ : *Par votre crainte, Sei- « gneur, nous avons conçu ; nous avons été comme en tra- « vail, et nous avons enfanté l'esprit du salut* (*Isaïe*, « XXVI, 18, selon les Septante). »

Saint Cyrille termine son discours par l'explication de la figure des deux jumeaux qui naquirent de Thamar. Le premier qui est né, représente les Gentils ; et le second dont le bras avait paru d'abord, mais qui ne vint au monde qu'après son frère, représente les Juifs. Cette seule figure devrait faire comprendre combien doit être grand l'événement de la conversion des Juifs, puisque le symbole qui la représente n'est pas moindre que celui qui représente la conversion des Gentils qui a rempli tant de siècles, comme nous le voyons aujourd'hui.

J'avertirai ici que, selon le plan que nous suivons dans toute l'étendue de cet écrit, le mystère de la grossesse de deux jumeaux doit s'accomplir deux fois, quoique avec des différences. Dans le temps de la venue de Jésus-Christ et de la formation de l'Église, la nation des Juifs s'est trouvée grosse de deux peuples comme Thamar ; et dans le temps de la conversion des Juifs, l'Église sera grosse de deux peuples comme Rebecca[1]. On ne peut comparer l'Église avec Thamar, parce que Thamar est très-criminelle, et que l'Église est toujours sainte ; néanmoins on verra alors parmi les Chrétiens des désordres dont l'inceste même n'est que la figure.

[1] Voyez ci-dessus, page 121.

Le second personnage qui est entre les deux autres, persécuté par le premier et délivré par le troisième, est représenté en plusieurs endroits de l'Écriture. Mais une des figures qui le représente avec plus d'étendue, c'est celle d'Esther, dont la personne ne doit pas être considérée séparément de Mardochée. C'est ce qu'il faut expliquer dans quelque détail.

## ARTICLE XIII.

### On entre dans une explication plus particulière de l'histoire d'Esther.

Le grand festin d'Assuérus signifie la même chose que les noces de la parabole de l'Évangile. La reine Vasthi, qui refuse d'y venir, représente sous un seul personnage tous les conviés qui refusèrent de venir aux noces; elle représente la Synagogue qui refuse de venir au festin préparé par Jésus-Christ. Sur son refus on tient conseil, et il est arrêté, de l'avis des sept sages, qu'elle sera répudiée pour servir d'exemple à toute la terre. Il est ordonné par un écrit irréfragable *que la reine Vasthi ne se présentera plus devant le roi, mais qu'une autre prendra sa couronne, qui en sera plus digne qu'elle.* C'est ainsi que la race d'Abraham s'est trouvée bannie de la présence de Dieu, et que le royaume de Dieu a été transféré à une autre nation plus propre à en rendre les fruits. Voilà ce qui s'est passé dans le premier siècle de l'Église.

Vasthi est donc l'épouse du troisième chapitre d'Osée, qui demeure si longtemps sans son époux. Mais après bien des siècles vient le moment marqué par ce Prophète : *Et après cela,* dit-il, *les enfants d'Israël reviendront, et ils chercheront le Seigneur leur Dieu et David leur roi : et dans le derniers jours ils recevront avec une frayeur*

*respectueuse le Seigneur et les grâces qu'il leur doit faire* (*Osée*, III, 5).

Si Vasthi représente cette épouse d'Osée, il doit donc venir un temps où celui qui l'a répudiée se souviendra d'elle, et ce sera le temps où toutes choses commenceront à se préparer pour le salut des Juifs. Or nous avons vu que cette préparation se doit faire par deux sortes d'événements d'un genre très-différent. Premièrement, par de grandes ténèbres et une grande corruption qui contribueront à former la prostituée qui doit donner lieu au rappel des Juifs; c'est ce qu'Isaïe nous a annoncé. Secondement, par un surcroît de grâces qui sera accordé à un petit nombre de justes que Dieu fortifiera pour soutenir les attaques de la prostituée. C'est aussi ce qu'Isaïe a marqué; et c'est ce qui nous est figuré par le choix d'Esther, car on ne pensa à l'aller chercher que lorsque la colère du roi et de l'époux méprisé fut adoucie, et lorsqu'il se ressouvint de l'épouse qu'il avait répudiée.

*Lorsque la colère du roi Assuérus fut adoucie,* est-il dit, *il se ressouvint de Vasthi, et de ce qu'elle avait fait, et de ce qu'elle avait souffert* (*Esther,* II, 1). Il semblerait, par ce verset, que l'on aurait pensé à rappeler Vasthi; mais l'on voit, par la suite, que tout se termine à donner Esther pour épouse à Assuérus. C'est ce qui a jeté les interprètes dans l'embarras qui les a portés à détourner le sens de l'hébreu, mais les Septante et la Polyglotte de Vatable ne l'entendent point autrement que la Vulgate : *Cum quievisset ira regis.*

Ce qui paraît moins juste en cet endroit par rapport à la lettre de l'histoire, l'est parfaitement par rapport aux événements que l'histoire figure. Car si Vasthi, répudiée par un décret irréfragable, figure les Juifs rejetés, qu'y a-t-il de plus naturel que de voir paraître un nouveau personnage,

dont toute la faveur se termine à délivrer les Juifs condamnés à périr?

Vasthi d'une part, et les Juifs qui habitaient l'empire d'Assuérus de l'autre, figurent donc le même objet. Cette petite portion particulière du peuple juif figurait, aussi bien que Vasthi, toute la nation des Juifs. Le décret de répudiation de Vasthi répond au décret qui condamnait tous les Juifs à périr. L'un et l'autre décrets étaient également irrévocables de leur nature (*Esther*, I, 19 et VIII, 8). L'un et l'autre représentent le décret de réprobation prononcé dans le conseil de Dieu contre la nation des Juifs. Esther le fait révoquer lorsqu'on s'y attend le moins, et voilà pourquoi elle paraît lorsque la colère d'Assuérus contre Vasthi est adoucie.

Aussi Esther est-elle cette petite fontaine qui s'accroît, qui devient un fleuve, qui se répand en une grande abondance d'eaux, et qui se change ensuite en une lumière et un soleil (*Esther*, XI, 10).

Nous retrouvons dans ces paroles les plus grandes images employées par Isaïe. Le Prophète annonce l'obscurcissement des cieux, le dessèchement de la mer et des fleuves (ch. L, v. 2); au milieu de ces malheurs, quelques justes réservés et spécialement instruits; enfin tout se termine par de nouveaux cieux (ch. LI, v. 16) et par un renouvellement admirable de lumière, marqué au ch. XXX, v. 26, et exprimé dans le verset précédent par des ruisseaux d'eaux vives qui coulent sur les montagnes.

Cela est-il différent de ce que nous lisons dans le livre d'Esther, ch. XI, où le superbe Aman et l'humble Mardochée paraissent pour se livrer un combat? *Mardochée vit paraître deux grands dragons prêts à combattre l'un contre l'autre. Toutes les nations*, est-il dit, *s'émurent aux cris*

*qu'ils jetèrent, et elles se disposèrent à combattre contre la nation des justes. Ce jour fut un jour de ténèbres, de périls, d'afflictions, d'angoisses et d'une grande épouvante sur la terre.* (C'est ce jour que l'épouse fidèle boit les eaux amères.) *La nation des justes fut saisie de trouble, appréhendant les maux qu'on lui avait préparés et se disposant à la mort. Ils poussèrent leurs cris vers Dieu; et au bruit de ces cris, une petite fontaine devint un grand fleuve, et répandit une grande abondance d'eaux. La lumière parut, et le soleil se leva; ceux qui étaient dans l'humiliation furent élevés, et ils dévorèrent ceux qui étaient dans l'éclat.*

Esther représente donc le second personnage, du moins quant à une des principales parties; elle en porte les plus grands caractères. Elle est préparée de loin par une disposition particulière et secrète de la providence, sans savoir elle-même à quoi Dieu la destine; car il fallait qu'elle l'ignorât, afin que son courage fût mis à l'épreuve, et que sa vertu en parût avec plus d'éclat.

Sa cause est donc liée de longue main dans les desseins de Dieu avec celle des Juifs; mais cela est universellement ignoré, car personne ne sait qu'elle est de leur nation, et elle ne sait point elle-même la liaison qui est entre son sort et le sort de tout ce peuple. C'est ce caractère qui est marqué par le nouveau nom qui lui fut donné, car elle s'appelait d'abord *Édissa;* Esther signifie *cachée.* Elle était cachée à tous, et ne se connaissait elle-même qu'imparfaitement. Elle ne sauve les Juifs qu'en se jetant dans un danger pareil au leur. Le danger de mort où ils étaient paraissait inévitable, et elle s'expose à la mort en se présentant devant le roi. *J'irai trouver le roi,* dit-elle, *contre la loi qui le défend, et sans y être appelée, en m'abandonnant au péril et à la mort* (*Esther,* IV, 16).

La voie dont Dieu se sert ici pour délivrer les Juifs est admirable. Ils étaient condamnés à la mort, et leur libératrice ne se met en état de les délivrer que par une démarche qui la soumet à une loi qui la condamne à la mort. Elle n'obtient même la grâce des Juifs qu'en se confondant avec eux; c'est pourquoi elle demande grâce pour sa propre personne, en demandant grâce pour eux : *O Roi,* dit-elle, *si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, je vous conjure de m'accorder, s'il vous plaît, ma propre vie et celle de mon peuple pour lequel j'implore votre clémence. Car nous avons été livrés moi et mon peuple, pour être foulés aux pieds, pour être égorgés et exterminés. Et plût à Dieu qu'on nous vendît au moins, hommes et femmes, comme des esclaves; ce mal serait supportable, et je me tairais en me contentant de gémir. Mais maintenant nous avons un ennemi dont la cruauté retombe sur le roi même* (*Esther* VII, 3).

Avant qu'Esther eût confessé qu'elle était de la race des Juifs, tout le monde l'ignorait. Les Juifs auraient péri, sans qu'elle eût couru aucun danger; l'arrêt se serait exécuté, sans que l'on eût pensé à en étendre sur elle les effets. Mais dès que son secret est découvert, les Juifs ne peuvent plus périr sans qu'elle périsse elle-même. *Nous avons été livrés,* dit-elle, *moi et mon peuple, pour être égorgés et exterminés.*

Il y a donc trois temps à distinguer par rapport à Esther. Le premier, où il ne tient qu'à elle de demeurer en repos sans se mêler de l'affaire des Juifs. Le second, où elle s'expose à la mort en se présentant devant Assuérus sans être appelée; elle court dans ce moment un grand danger à cause des Juifs, mais le danger qu'elle court n'est pas précisément le même que celui des Juifs. Dès qu'elle a

publié qu'elle est de leur race, sa cause se confond si pleinement avec la leur qu'il n'y a plus rien qui les distingue ; c'est le troisième et le dernier temps qui est à considérer. C'est ainsi que peu à peu la suite de l'œuvre de Dieu se développe, et que des choses qui paraissaient d'abord n'avoir aucun rapport se réunissent.

Personne n'apercevait la liaison entre l'élévation d'Esther et la destinée des Juifs; cependant Dieu en avait mis une si grande dans ses desseins, que le salut d'Esther et celui des Juifs étaient inséparables. Mardochée le soupçonna par avance. *Qui sait,* lui dit-il lorsqu'il l'engagea à intercéder pour les Juifs, *qui sait si ce n'est point pour cela même que vous avez été élevée à la dignité royale, afin d'être en état d'agir dans un temps comme celui-ci?* (*Esther,* IV, 14). L'événement fit voir que la chose était ainsi. C'est pourquoi il y avait une proportion réciproque entre la protection que Dieu accordait aux Juifs, et celle qu'il accordait à Esther; et Esther ne reçut de Dieu par avance tant de faveurs, que parce qu'elle était destinée à être la libératrice des Juifs. Les miséricordes que Dieu voulait faire aux Juifs se répandaient par anticipation sur Esther.

Dans le troisième temps, Assuérus ne révoqua son édit contre les Juifs, que parce qu'il sut qu'Esther était juive ; et dans le second temps, c'est-à-dire lorsqu'Esther se présenta devant Assuérus sans être appelée, ce ne fut pas moins en faveur des Juifs qu'en faveur d'Esther que Dieu changea subitement le cœur d'Assuérus, et le fit passer de la colère et de la sévérité à la douceur et à la clémence.

C'est ainsi qu'il y aura une proportion réciproque entre les derniers justes, réservés pour servir d'occasion au salut des Juifs, et entre les Juifs mêmes. Les uns et les autres sont des élus, et Dieu mettra une étroite liaison entre le salut

des uns et des autres. Ces justes appartiendront aux Juifs d'une manière spéciale. Dieu le saura dès le commencement, mais les hommes l'ignoreront. A mesure que les temps s'avanceront, ce qui était caché se développera ; la cause des uns et des autres s'unira peu à peu jusqu'à ce qu'elle se confonde, comme nous avons remarqué qu'il est arrivé autrefois à l'Église de Jérusalem et aux Gentils. Il viendra un moment qui répondra à celui où Esther courait déjà le danger de la mort pour les Juifs, quoique non encore avec les Juifs ; et enfin il en viendra un autre où les deux causes seront tellement mêlées que l'on ne pourra plus les distinguer. Ces deux causes ou plutôt l'unique cause, composée des deux, sera sans doute victorieuse ; mais à quelle extrémité les élus ne seront-ils pas réduits auparavant ! On en peut juger par ces paroles d'Esther qui précèdent immédiatement le moment de la victoire : *Et plût à Dieu que l'on nous vendît au moins, hommes et femmes, comme des esclaves ; ce mal serait supportable, et je me tairais en me contentant de gémir. Mais maintenant nous avons un ennemi dont la cruauté retombe sur le roi même.*

Ceci nous fait faire une nouvelle réflexion sur le mystère de la conversion des Juifs ; c'est que ce ne seront pas seulement les Juifs avec les justes de ce temps-là qui y seront intéressés. Si Esther avait péri avec tous ceux qui couraient le danger de la mort, la gloire d'Assuérus en aurait été ternie. C'est ainsi que la gloire de Jésus-Christ était intéressée à la délivrance de la femme adultère, et elle le sera, par bien des endroits, à la conversion des Juifs, mais principalement à cause de ses promesses, soit à l'égard des Juifs, soit à l'égard de l'Église qui se trouvera réduite à une telle extrémité que la conversion des Juifs sera nécessaire alors pour la soutenir, car elle sera attaquée par des ennemis tels

qu'Esther les dépeint dans sa prière : *Maintenant,* dit-elle à Dieu, *ils ne se contentent pas de nous opprimer par une dure servitude; mais attribuant la force de leurs bras à la puissance de leurs idoles, ils veulent renverser vos promesses, exterminer votre héritage, fermer la bouche de ceux qui vous louent, et éteindre la gloire de votre temple et de votre autel* (*Esther,* XIV, 8).

Une telle prière nous met devant les yeux les circonstances qui feront que la conversion des Juifs ne pourra plus être reculée. Non-seulement les justes seront menacés d'une dure servitude, mais ils seront près d'être anéantis. L'on verra alors les jours dont il est parlé dans l'Évangile : *Que si le Seigneur n'avait abrégé ces jours, nul homme n'aurait été sauvé; mais il les a abrégés à cause des élus qu'il a choisis* (*S. Marc,* XIII, 20). Car, avant que Dieu se soit déclaré, la tentation sera si grande, si subtile et si séduisante, que les élus mêmes seraient séduits s'il était possible.

C'est pourquoi Dieu lui-même, qui ne peut laisser périr les élus, y sera intéressé en leur faveur; mais il le sera encore à cause de sa propre gloire. On lui disputera sa puissance, on transportera à d'autres le droit de décider du salut des hommes; on attaquera ses promesses en plus d'une manière. Non-seulement on entreprendra de lui ravir les élus, qui sont les vrais enfants de la promesse; mais l'on soutiendra même que le salut n'est point la suite infaillible de la promesse gratuite faite à Abraham, mais le choix du libre arbitre : *Ils veulent renverser vos promesses.* Ainsi on enlèvera à Dieu la louange la plus parfaite qui puisse lui être donnée, qui consiste à confesser qu'il n'est pas moins le maître de la justice que des choses temporelles, et que les mérites des hommes ne sont pas moins ses dons

que les biens du corps : *Ils veulent fermer la bouche de ceux qui vous louent, et éteindre la gloire de votre temple et de votre autel.* C'est pourquoi les justes auront alors plus de fondement que jamais de dire à Dieu : *Seigneur, n'abandonnez pas votre sceptre à ceux qui ne sont rien, de peur qu'ils ne se rient de notre ruine ; mais faites retomber sur eux leurs mauvais desseins, et perdez celui qui a commencé à nous faire ressentir les effets de sa cruauté. Seigneur, souvenez-vous de nous ; montrez-vous à nous dans le temps de notre affliction, et donnez-nous de la fermeté et de l'assurance, ô Seigneur, roi des dieux et de toute puissance qui est dans le monde* (*Esther,* XIV, 11, 12).

Tels sont les sentiments dont ceux qui sont figurés par Esther et Mardochée seront remplis, lorsqu'ils ne seront encore que comme une petite fontaine à laquelle peu de gens vont se désaltérer ; mais ils deviendront en peu de temps un grand fleuve et une lumière qui éclairera tout l'univers. Or ils n'acquerront ce dernier caractère que par la réunion des Juifs ; car la liaison que ces justes ont devant Dieu avec les Juifs élus est si grande, qu'ils sont souvent considérés comme ne faisant qu'un seul tout avec eux ; à peu près comme on peut regarder la personne de saint Paul et les Gentils convertis, comme faisant un personnage unique et appartenant à une même œuvre, commencée dans saint Paul par sa conversion miraculeuse, et continuée par l'établissement de toutes les Églises des Gentils. De la même sorte, on peut considérer tout l'ouvrage de la conversion des Juifs comme une même œuvre, commencée dans les justes spécialement destinés pour y servir, et continuée dans les Juifs mêmes au moment de leur conversion.

C'est afin de rendre cette liaison plus sensible que les mêmes hommes ont été choisis quelquefois pour représen-

ter ce grand ouvrage dans ses deux parties, l'Écriture suivant en cela sa méthode de faire plus d'attention à l'unité d'une œuvre qu'à la diversité des personnes qui y prennent chacune quelque part.

On en voit un exemple dans la personne des frères de Joseph. Tout le monde convient que dans le moment qu'ils reconnaissent Joseph, ils figurent les Juifs dont les yeux s'ouvrent pour reconnaître Jésus-Christ; le voile tombe dans ce moment, et ils retrouvent leur Sauveur et leur frère qu'ils avaient vendu : Jésus-Christ oublie leur péché, et n'a plus pour eux que des entrailles de miséricorde. Mais jusqu'à ce moment les Juifs seront les objets de sa colère, également haïs et haïssables; comment seraient-ils donc représentés par les frères de Joseph, comblés déjà de tant de faveurs, avant l'instant décisif où il se manifeste à eux? Comment, dis-je, seraient-ils représentés par des hommes si pleins de candeur et de droiture, par des hommes nourris au milieu de la famine par la libéralité de Joseph, recevant de sa main, non en espérance, mais actuellement le pain de vie; par des hommes religieux, sincères, compatissants, respectueux pour les puissances qui les traitent avec le plus de rigueur, prêts à se livrer pour la délivrance les uns des autres; en un mot, également aimés et dignes de l'être? Les frères de Joseph, dans des circonstances si favorables, peuvent-ils donc représenter les Juifs perfides? Non, sans doute. Cependant, s'ils ne commencent à représenter les Juifs convertis qu'au moment de la reconnaissance réciproque, que représentent-ils avant ce moment, si ce n'est des hommes qui ressembleront par avance aux Juifs convertis, dont la cause et les intérêts deviendront communs, et dont le personnage aura un rapport très-étroit avec celui des Juifs, mais pour qui cette conversion, à mesure qu'ils l'apprendront, ne sera

ni moins surprenante ni moins consolante que pour les Juif mêmes [1]?

Dès que l'on a fixé le personnage que représentent Esthe et Mardochée, il est aisé de voir à quel autre personnag appartiennent Aman, sa famille et les milliers d'hommes qu périrent lorsque les Juifs furent délivrés. On ne peut recon naître dans cet assemblage d'hommes maudits d'autre per sonnage que celui de la prostituée qui est condamnée, e même temps que le peuple qui était destiné à périr es délivré : Suzanne est justifiée et l'ancienne adultère rappe lée; et c'est alors que le mystère de la prédestination s'ac complit sur deux grands peuples.

Voici comme s'exprime sur cela Mardochée (*Esther*, X, 8) *Les peuples qui s'assemblèrent sont ceux qui ont tâché d'ex terminer le nom des Juifs. Mon peuple est Israël qui cri alors au Seigneur, et le Seigneur sauva son peuple; il nou délivra de tous nos maux; il fit des miracles et de grand prodiges parmi les nations; et il ordonna qu'il y eût deu sorts, l'un du peuple de Dieu, et l'autre de toutes les na tions.* (C'est ici que l'on voit une image magnifique de l prédestination.) *Et ce double sort vint paraître devant Die au jour marqué dès ce temps-là à toutes les nations.* (O bien selon le grec : *Ce double sort vint paraître devan Dieu pour l'heure, le temps et le jour du jugement qui de vait s'exercer au milieu de toutes les nations.*) *Le Seigneu se ressouvint de son peuple, et il eut compassion de so héritage.* Ces deux sorts, dans l'histoire d'Esther, sont le so des Juifs, et celui des soixante et quinze milliers d'homm qui périrent à leur place. Dans la chose figurée, c'est le so de la prostituée et de l'ancienne adultère.

[1] Voyez l'*Explication de l'histoire de Joseph*, imprimée en 1728.

## ARTICLE XIV.

**Grands traits de la conduite de Dieu que l'histoire d'Esther donne lieu de remarquer.**

L'histoire d'Esther nous représente le mystère de la conversion des Juifs dans un grand tableau. C'est un vaste empire qui sert de théâtre à cette histoire. Assuérus avec toute sa magnificence représente le festin des noces de Jésus-Christ où les Juifs furent invités. Cependant le festin de Jésus-Christ n'eut rien de l'éclat extérieur du festin d'Assuérus; les grandeurs spirituelles qui ne sont visibles qu'aux yeux de la foi en firent tout le prix. Il en sera de même de l'accomplissement du reste de l'histoire : ce qu'elle représente ne sera bien rempli que par des événements d'un ordre fort élevé au-dessus de ceux que nous lisons dans le livre d'Esther, mais moins capables de frapper les sens. C'est pourquoi ceux qui en voudront juger par les sens seront hors d'état d'en reconnaître les rapports; semblables aux hommes charnels qui vivaient dans le temps de l'établissement de l'Église, et qui n'ont pu reconnaître dans la simplicité du christianisme naissant la réalité de ce qui était figuré par le festin préparé par un grand roi pour célébrer les noces de son fils.

Il ne faut plus attendre pour le peuple de Dieu une victoire qui se termine à le délivrer d'une mort temporelle. Les temps sont changés, l'esprit de la nouvelle alliance est différent de celui de l'ancienne. C'est pourquoi un événement qui retracerait littéralement celui que nous représente le livre d'Esther affligerait le cœur des vrais chrétiens qui, pour me servir d'un exemple sensible, ne compteront jamais au nombre des victoires du christianisme ce que la

France vit arriver sous le règne de Charles IX à la journée de la Saint-Barthélemy.

Mais le livre d'Esther, sous l'écorce d'événements charnels et assortis au temps de l'Ancien Testament, n'a pas laissé de nous dépeindre les plus grands traits de la conduite de Dieu qui ont éclaté et qui éclateront dans le gouvernement des choses spirituelles.

Deux caractères de la conduite de Dieu s'y font sentir plus particulièrement. L'un est de faire réussir ses desseins par des voies impénétrables; l'autre de faire régner dans ses œuvres une proportion admirable. Par l'un, Dieu surprend les hommes; et par l'autre, il leur fait admirer sa justice qui rend aux hommes avec une proportion admirable, lorsque le moment en est venu, ce qui leur est dû selon leurs œuvres.

Le peuple juif, du temps d'Assuérus, était digne d'être honoré, et il était réduit à la dernière humiliation. Leurs ennemis, au contraire, étaient dignes de mort, et ils étaient dans la gloire. Mardochée paraissait couvert d'un sac, et la potence où il devait être attaché était déjà dressée. Aman, au contraire, était au comble de l'élévation. C'était le temps pour ceux qui voyaient ces choses de se conformer à l'avis du Sage : *Ne méprisez point un homme juste quoiqu'il soit pauvre, et ne révérez point un pécheur quoiqu'il soit riche* (*Ecclésiastique*, X, 26). Mais, qui était assez pourvu de sagesse pour se dire à soi-même ce que nous lisons dans le chapitre suivant (XI, 5, 6) : *Beaucoup de tyrans ont été sur le trône, et tel a porté le diadème, auquel on n'aurait jamais pensé. Beaucoup de puissants princes ont été entièrement ruinés, et ceux qui étaient dans la gloire ont été livrés entre les mains des autres.*

Cette révolution était près d'arriver, et personne n'y

pensait. La perte des Juifs paraissait inévitable, et personne ne prévoyait d'où pourrait venir leur salut. Dieu avait voulu que l'origine d'Esther fût cachée par un secret inviolable, pour fermer toute entrée aux conjectures que l'on aurait pu faire; comme s'il avait été jaloux d'ôter aux hommes la connaissance de son œuvre. C'est ce que l'*Ecclésiastique* exprime dans le même endroit par ces termes : *Il n'y a que le Très-Haut dont les ouvrages soient admirables et dignes de gloire, et ils sont cachés et inconnus aux hommes* (*Eccli.*, XI, 4). Qui pourrait donc pénétrer un secret dont Dieu lui-même envie la connaissance aux hommes ?

Mais quelle juste proportion dans les jugements que Dieu exerce ! L'arrêt de mort prononcé sur les Juifs retomba sur la tête de leurs ennemis. Les Juifs sacrifièrent Aman de leurs propres mains. Tous les honneurs qu'Aman avait dictés pour lui-même furent rendus à Mardochée. Aman fut attaché à la même potence qu'il avait fait dresser pour Mardochée. La surprise fut égale dans l'un et dans l'autre, à la vue d'un si prodigieux changement. Celui que l'on avait vu trois jours auparavant dans le sac et dans la cendre, non-seulement fut conduit en triomphe au milieu de la capitale de l'empire, mais de plus on le vit sortir du palais et d'auprès du roi, portant des habits royaux, ayant un manteau de pourpre et une couronne d'or sur la tête; et le sceau du roi, dont Aman était le dépositaire et dont il avait scellé l'édit de mort contre les Juifs, passa entre les mains de ce même Mardochée qui s'en servit pour sceller l'édit de grâce. *Toute la ville* de Suse *fut transportée de joie; et quant aux Juifs, il leur sembla qu'une nouvelle lumière se levait sur eux, à cause de cet honneur, de ces congratulations, et de ces réjouissances publiques. Parmi toutes les nations, les*

du fort armé, comme le dit expressément Isaïe (XLIX, 24, et L, 1). Mais il en vient un plus fort qui lie le fort armé, qui s'empare de sa maison et qui le relègue dans le désert de la haute Égypte (*Tobie,* VIII, 3), c'est-à-dire dans ces lieux secs et arides, dont il est parlé dans l'Évangile (*S. Luc,* XI, 24). Sara est délivrée de la servitude du démon et devient féconde : le jeune Tobie et toute sa famille sont comblés de consolations et de biens. Des bénédictions si extraordinaires étaient attachées à une telle alliance. Avant cela, Sara était couverte d'opprobre, elle était plongée dans l'amertume, aussi bien que le vieux Tobie et toute sa famille: en se réunissant, ils trouvent des deux côtés la guérison de tous leurs maux. Aussi le nom de l'ange Raphaël qui leur procure un si grand bien signifie-t-il, dans la langue originale, *médecine du Seigneur*. Élie qui viendra pour convertir les Juifs, *guérira l'autel du Seigneur,* selon l'expression de l'Écriture (*III. Rois,* XVIII, 30); et selon la promesse précise de Jésus-Christ, *il rétablira toutes choses* (*S. Marc,* IX, 11).

Dès que le personnage de Sara est fixé, il est aisé de comprendre ce que représente toute la famille de Tobie. On y voit, sous trois personnes différentes, le caractère de trois sortes d'hommes fidèles, mais fidèles en divers degrés, qui composeront l'assemblage de ceux que Dieu aura spécialement réservés pour préparer les voies à la conversion des Juifs. Le poisson que le jeune Tobie rencontra l'effraya d'abord ; mais l'Ange lui en découvrit le secret, et toutes sortes de biens sortirent de ce poisson : Tobie avait eu peur qu'il ne le dévorât, et il leur servit de nourriture ; son foie et son cœur réduits en cendres eurent la force de chasser le démon, et tout le succès de l'alliance qui se devait faire avec Sara dépendait de là ; son fiel même, tout amer qu'il était,

rendit la vue au vieux Tobie. Ainsi l'on vit de nouveau, conformément à l'énigme de Samson, la nourriture sortir de celui qui dévore, la douceur d'une nouvelle alliance sortir des cendres d'un cœur réduit en poudre, et la clarté de la vue de l'amertume du fiel.

## ARTICLE XVI.

### Récapitulation des diverses figures qui viennent d'être expliquées.

Il est temps de ranger dans une table les diverses figures qui viennent d'être expliquées par rapport à la conversion des Juifs.

L'Église, après avoir perdu les diverses portions que le schisme et l'hérésie ont séparées de sa communion, cette Église, dis-je, plus étendue que jamais, si l'on a égard à la communion extérieure, mais éprouvant de grands affaiblissements intérieurs, parce que l'ivraie se sera extrêmement multipliée, renfermera dans son sein :

| | |
|---|---|
| Une grande multitude d'hommes corrompus, dont l'assemblage peut être regardé comme une prostituée et une Babylone spirituelle : alors l'épouse philistine de Samson sera réduite à une étrange extrémité ; les méchants auront à leur tête des Aman qui attaqueront les justes avec violence. | Des justes exposés aux persécutions des méchants, accusés même dans les tribunaux ecclésiastiques, chargés de calomnies, et réduits à la dernière extrémité ; figurés par Mardochée et par Esther, par toute la famille de Tobie. |

L'Église sera en péril ; et parce qu'elle ne peut périr,

Dieu fera éclater sa puissance et prononcera un jugement, et le secret du Seigneur sera découvert.

Les méchants seront confondus, comme le furent Aman et tous les ennemis des Juifs. Le supplice de la Philistine, après avoir été différé peu de temps, s'exécutera. Enfin quantité de vieilles branches de l'olivier sécheront, tandis que les nouvelles seront entées à leur place et recevront la séve en abondance.

Le mystère de la conversion des Juifs s'accomplira; ils seront réunis aux justes qui gémissaient sous le poids de l'oppression. Sara sera unie avec le jeune Tobie et avec sa famille. Esther et Mardochée seront délivrés avec les Juifs. Thamar que l'on conduisait au supplice sera délivrée en vertu des gages qu'elle avait reçus.

Voici la même table sous d'autres symboles :

Obscurcissement dans le soleil, la lune et les étoiles. Chute de quantité d'étoiles. Eaux qui se changent en sang, et qui causent la mort d'une grande quantité de poissons.

Étoiles réservées. Lumière pure qui éclaire les cœurs droits. Ruisseaux d'eaux vives qui ne laissent pas de couler. Petite fontaine d'une eau pure.

Jour d'afflictions, d'angoisses, de périls, de ténèbres et d'une grande épouvante. La nation des justes appréhendant les maux qui lui étaient préparés, Dieu parle, deux sorts viennent paraître devant lui.

Le temps, le jour et l'heure du jugement qui devait s'exercer parmi toutes les nations arrive. C'est alors que coulent des fleuves de sang d'une manière plus funeste. Le soleil devient noir comme un sac, comme il est marqué dans l'Apocalypse (VI, 12). Les cieux sont changés comme un vêtement.

La petite fontaine devient un grand fleuve, répand une grande abondance d'eaux. La lumière paraît. Le soleil se lève, il devient sept fois plus lumineux qu'auparavant, comme il est dit dans Isaïe (XXX, 26). Il se retrouve un nombre complet d'étoiles. Jésus-Christ fonde de nouveau les cieux : *Vous les changerez, et ils seront en effet changés* (*Ps.*, CI, 28).

## ARTICLE XVII.

**Économie de la conduite de Dieu expliquée par Isaïe. Lorsque le péché est monté à son comble parmi un peuple, Dieu s'arme de sa justice pour punir les méchants, et se revêt de sa miséricorde pour délivrer ceux qu'il s'est réservés.**

On aura pu remarquer par tout ce qui a été dit jusqu'ici, que Dieu attend à faire son œuvre jusqu'à ce que le peuple au milieu duquel il doit agir soit venu au comble, ou presque au comble de la corruption. Il ne vient visiter Sodome que lorsque le cri de son péché est monté jusqu'à son trône (*Genèse*, XVIII). Le lévite et son épouse arrivent à Gabaa lorsque les habitants de cette ville sont vendus au péché, et non-seulement ceux de cette ville, mais ceux de toute la tribu de Benjamin. Ce lévite ne trouve dans Gabaa qu'un étranger qui veuille exercer à son égard l'hospitalité, et toute la ville se rassemble pour opprimer le nouveau venu et celui qui l'avait reçu (*Juges*, XIX). Ainsi Dieu choisit, pour faire éclater sa vengeance contre les méchants et sa miséricorde envers ses serviteurs, le moment où la malice des uns est devenue excessive et l'innocence des autres exposée aux dernières épreuves.

Dieu visite alors ce peuple tout à la fois avec des desseins de vengeance et de miséricorde; de vengeance contre les pécheurs endurcis, de miséricorde pour les justes opprimés et pour ceux aussi qui doivent être réunis à ces justes. Sodome fut visitée avec un dessein de vengeance contre la multitude des pécheurs, et avec un dessein de miséricorde pour la famille de Loth; la petite ville de Ségor, épargnée en sa faveur, eut part à cette miséricorde.

Isaïe, dans son LIX<sup></sup>chapitre, nous représente cette con-

duite de Dieu d'une manière magnifique; car après avoir représenté un déluge de péché qui avait inondé le peuple de Dieu, il y met les derniers traits par ces mots : *La vérité a été renversée dans les places publiques, et l'équité n'y a trouvé aucune entrée. La vérité a été en oubli, et celui qui s'est retiré du mal a été exposé en proie* (*Isaïe*, LIX, 14, 15). *Le Seigneur l'a vu*, continue-t-il, *et ses yeux en ont été blessés*. Dieu voit tout, mais il y a des temps où il laisse agir les méchants comme s'il ne les apercevait pas ; et il vient aussi des moments où il fait connaître par des coups extraordinaires qu'il les a en abomination. Il se réveille alors, selon l'expression du Psaume (LXXVII, 65), *comme un homme fort qui crie en s'éveillant après avoir bu*, comme un Samson qui avait été jusque-là enseveli dans le sommeil et dans l'ivresse. Le sommeil passe, l'ivresse se dissipe, le fort et l'invincible se lève, Jésus-Christ considère les entreprises de ses ennemis et se prépare à en faire la vengeance. C'est ce que dépeint ici le Prophète.

*Le Seigneur a vu qu'il n'y avait point d'homme, et il a été saisi d'étonnement de ce qu'il ne se présentait personne.* C'est ainsi qu'à Sodome il ne se trouva pas dix justes pour arrêter sa colère allumée contre toute la ville ; et de plus, le juste qui restait éprouva ce que vient de marquer Isaïe : *Celui qui s'est retiré du mal a été exposé en proie.* Le petit nombre de justes qui restent alors deviennent, comme Loth, l'objet de la persécution des méchants et ne trouvent point de justice : *Ses yeux ont été blessés de ce qu'on ne rendait point justice.* Les yeux du Seigneur en sont blessés, et il reconnaît qu'il est de l'intérêt de ces justes que les pécheurs périssent, comme il devint de l'intérêt de Loth que Sodome fût détruite.

C'est ainsi que se vérifie à la lettre cette expression : *Il a*

*vu qu'il n'y avait point d'homme, et il a été saisi d'étonnement de ce qu'il ne se présentait personne.* C'est qu'alors, s'il y a encore des justes au milieu de la nation perverse, ils ne sont plus des intercesseurs recevables en faveur de l'universalité du peuple. Leur cause commence à se discerner de celle des pécheurs, ce qui est le plus grand malheur qui puisse arriver aux pécheurs. Cependant les pécheurs se hâtent eux-mêmes d'avancer ce discernement, en déclarant la guerre à ceux qui ne cherchent que la paix, en traitant comme des étrangers ceux qui ont un cœur de frère, en tâchant de rompre avec ceux qui ne veulent que l'union et la concorde.

C'est alors que commence à s'accomplir la figure des deux femmes, dont l'une faible et innocente est accusée par l'autre. Cette dernière parle avec hauteur et arrogance, elle qui seule mérite d'être accusée, soit pour ses crimes invétérés, soit à cause de la persécution qu'elle commence de faire aux justes. Les justes sont sans défense et près de périr, comme Loth, sous les efforts des pécheurs.

Que fait Dieu dans ce moment ? Il s'arme de sa puissance ; ne trouvant point de secours parmi les hommes, il se sauve lui-même : *La force de son bras l'a sauvé, et sa propre justice l'a soutenu.* Il se revêt de ses armes ; mais il en prend de deux sortes, les unes pour sauver, car il y a des justes à délivrer ; les autres pour perdre, car il y a une multitude de pécheurs à punir. *Il se revêt,* dit le Prophète, *de sa justice comme d'une cuirasse, et il met sur sa tête le casque de salut. Il se revêt de sa vengeance comme d'un vêtement ;* c'est-à-dire que l'on va voir en lui, tout à la fois, un Dieu sauveur et un Dieu vengeur ; *et il se revêt de zèle,* ou plutôt *de jalousie, comme d'un manteau,* car il va exercer le jugement des eaux de jalousie contre une épouse infidèle.

Il s'arme donc comme pour rendre à chacun ce qui lui [illegible] dû, pour faire ressentir à ses adversaires sa colère, [illegible] rendre à ses ennemis ce qu'ils méritent. Il fait admirer [illegible] ses ennemis sa justice ; et sa miséricorde se répand ensu[illegible] comme un fleuve sur le peuple nouveau qui prend la pl[illegible] de la nation nouvellement convaincue d'adultère. Jusque[illegible] Dieu était juste et miséricordieux, mais sa justice et sa mi[illegible]ricorde étaient cachées aux hommes qui ne voient qu[illegible] dehors. Alors elles commencent à être visibles, comm[illegible] sont les vêtements qui se présentent d'abord à la vue [illegible] que l'on jette les yeux sur celui qui les porte.

On peut voir une description semblable dans le L[illegible] chapitre, qui est si clairement rappelé dans l'*Apoca*[illegible] (ch. XIX). On y voit paraître dans une grande colère [illegible] qui combat et qui remporte la victoire ; mais au milieu [illegible] sa colère il n'oublie pas sa miséricorde. Le temps de fou[illegible] la cuve de la colère de Dieu est venu : *Je foulerai aux* [illegible] *les peuples dans ma fureur, je les enivrerai de leur* [illegible] *dans ma colère* (*Isaïe*, LXIII, 6) ; mais l'année du gra[illegible] Jubilé vient en même temps. Deux choses si contraires ne regardent pas les mêmes hommes ; l'une regarde la grande prostituée, l'autre regarde ou l'épouse nouvellement appelée, ou l'épouse nouvellement réconciliée avec son époux : *Car j'ai dans mon cœur le jour de ma vengeance, le temps de racheter les miens est venu* (*Ibid.*, v. 4).

### ARTICLE XVIII.

**Le même plan représenté dans Osée par son alliance avec Gomer, et par les divers enfants qui lui naissent.**

Tel est le plan de l'Écriture, qui se fait particulièrement [illegible] sentir dans les deux grandes révolutions les plus impor[illegible]

tes qui puissent arriver depuis la chute d'Adam jusqu'au jour du jugement; l'une de la fondation de l'Église et de la vocation des Gentils, l'autre du renouvellement de l'Église et du rappel des Juifs. *Car si la réprobation des Juifs est devenue la réconciliation du monde, que sera leur rappel, sinon un retour de la mort à la vie? Et si leur chute a été la richesse du monde, et leur diminution la richesse des Gentils, combien leur plénitude enrichira-t-elle le monde encore davantage?* (*Rom.*, XI, 15, 12.)

C'est ce plan développé de toute l'Écriture qui peut seul expliquer certains traits de la conduite de Dieu, aussi contraires aux vues de l'esprit humain, qu'ils sont en eux-mêmes remplis de sagesse et dignes de l'Esprit de Dieu. Qui n'aurait cru, par exemple, que Dieu, s'étant préparé dans la nation des Juifs un peuple pour recevoir le Messie, aurait choisi le temps où ce peuple serait le mieux disposé pour le recevoir? Et qui aurait pu s'imaginer, au contraire, que Dieu aurait choisi précisément le temps où ce peuple serait le plus éloigné de la justice, le temps où la fausse piété des pharisiens, plus odieuse à Dieu que l'ignorance des païens, formerait contre la personne de Jésus-Christ et contre sa doctrine une opposition plus difficile à surmonter que ne l'aurait été l'attachement à l'idolâtrie grossière?

Cependant c'est un tel temps que Dieu choisit, temps où les docteurs des Juifs étaient devenus semblables à des bêtes venimeuses qui empoisonnaient les hommes, une *race de vipères* (*S. Luc*, III, 7). Ceux qui paraissaient justes étaient des sépulcres blanchis; et cette nation méritait alors que tout le sang des justes, répandu depuis le commencement du monde, retombât sur elle et sur ses enfants. C'était une nation *corrompue et adultère,* selon l'oracle que Jésus-Christ a prononcé (*S. Matth.,* XVI, 4).

Ainsi la nation des Juifs était alors, à l'exception d'un petit nombre d'hommes qu'à peine pouvait-on apercevoir, une grande prostituée et la plus dangereuse que l'on eût jamais vue sur la terre. Un pauvre païen se faisait juif, et il avait raison sans doute, car le salut devait venir des Juifs et ne se trouvait pas chez les Samaritains, non plus que chez les idolâtres; et cependant qu'arrivait-il pour l'ordinaire de ce nouveau prosélyte? *Après qu'il l'est devenu,* disait Jésus-Christ, *vous le rendez digne de l'enfer deux fois plus que vous* (*S. Matth.*, XXIII, 15).

Voilà ce que les hommes ne comprenaient point. Jugeant par l'extérieur, ils croyaient que la nation était pleine de justice et de sainteté; mais elle était dans la vérité, telle que l'Évangile nous la représente. Jérusalem, par exemple, quoiqu'elle fût encore la ville sainte, était plus abominable aux yeux de Dieu, si l'on en excepte un petit nombre d'élus, que Rome païenne et que Babylone; mais il fallait la lumière de saint Jean-Baptiste et celle de Jésus-Christ pour le reconnaître.

Supposons pour un moment un homme à qui le véritable état de cette nation eût été révélé sans lui découvrir autre chose; qu'aurait-il pu conjecturer sur cela, sinon que la venue du Messie devait être bien éloignée, puisque le peuple qui devait le recevoir était si méchant? C'est ce qu'il aurait conclu; et il en fallait conclure au contraire que le Messie était tout près de venir. La nation est une prostituée, aurait-il dit, donc ce n'est pas le temps où Dieu viendra habiter au milieu d'elle. Et l'Écriture lui aurait appris, comme nous l'allons voir, à dire au contraire : La nation est une prostituée, donc Dieu va envoyer le salut au milieu d'elle, car le salut doit venir chez une prostituée.

Suivons encore cet homme et examinons les conjectures

que lui aurait fait faire cette nouvelle découverte. Le salut, le Messie va venir chez cette nation prostituée ; sans doute, aurait-il dit, elle va être convertie tout entière. Il se serait encore trompé, car le salut ne devait être appliqué efficacement qu'à quelques-uns qui devaient être sauvés par miséricorde ; et à l'égard du corps de la nation, elle devait rejeter le salut, être rejetée et faire place à une autre épouse qui devait être appelée à sa place : c'est-à-dire, que de l'alliance du salut avec une nation prostituée il en naîtrait trois choses : 1re le salut d'un petit nombre réservé; 2e la réprobation de la multitude du peuple, et 3e la vocation d'un peuple étranger plus nombreux que celui qui serait rejeté.

C'est ce qui est clairement prédit dans les premiers chapitres d'Osée. Le nom de ce Prophète signifie *le salut*, et vient de la même racine que celui de *Jésus*, qui signifie *Sauveur*. Dieu ordonne à ce Prophète d'aller prendre pour épouse une prostituée. C'est Jésus-Christ qui descend du ciel pour habiter avec la nation des Juifs, lorsqu'elle est parvenue au comble de la corruption. C'est ce que signifie le nom que porte l'épouse que prend Osée : elle s'appelle *Gomer*, nom qui marque la consommation de l'iniquité ; c'est une prostituée qui s'appelle *consommation*. Que l'on ne s'étonne donc plus de l'ordre donné à Osée de prendre pour épouse une prostituée, puisque la chose figurée par cet ordre est encore plus surprenante. « Le Prophète prenant pour « femme une prostituée était, » dit saint Cyrille, « une « figure de Dieu qui s'est, pour ainsi dire, uni à une femme « prostituée et très-impure, c'est-à-dire à la Synagogue des « Juifs, de laquelle il s'est formé un grand nombre d'en- « fants. » (*Glaphyres*, lib., VI, de Juda et Thamar).

Que naîtra-t-il donc de cette alliance? Un premier fils qui

s'appelle *Jezrahel.* Ce nom est très-mystérieux dans *Osée,* il signifie *germe* ou *race du Seigneur* ; c'est un nom de bénédiction, comme on le voit ch. I, v. 11, et ch. II, v. 22. Mais ce nom de bénédiction, pour ceux qui le portent, est en même temps un présage de la vengeance que Dieu exercera contre ceux qui attaqueront le véritable Jezrahel. *Je vengerai, dit le Seigneur, le sang de Jezrahel sur la maison de Jéhu, et je ferai cesser le règne de la maison d'Israël* (*Osée,* I, 4). C'est-à-dire que le fils d'Osée, nommé Jezrahel, représente la société des justes qui croiront au Messie ; ils seront opprimés par la fraude et par la calomnie, comme le fut Naboth dans le champ de Jezrahel ; et Dieu en tirera vengeance, comme il tira vengeance du sang de Naboth sur la maison d'Achab ; et comme il tira aussi vengeance sur la maison de Jéhu des injustices que Jéhu avait commises. Ainsi Osée fait allusion au champ de Jezrahel où fut tué Naboth, et où les chiens léchèrent le sang d'Achab, et il donne le même nom de *Jezrahel* aux justes figurés, soit par Naboth, soit par le fils que Gomer venait de lui donner.

Voilà donc le premier fruit de la venue de Jésus-Christ chez une nation adultère ; il en naîtra un *Jezrahel,* un germe qui méritera d'être appelé *le germe du Seigneur.* Mais qu'en naîtra-t-il encore ? une fille qui s'appellera *Lo-ruchama,* c'est-à-dire *Sans-miséricorde,* et un fils nommé *Lo-ammi,* c'est-à-dire *Non-mon-peuple.* Osée explique lui-même ce que signifient ces deux enfants ; ils représentent le corps des Juifs qui devaient être réprouvés avec la Synagogue leur mère. La réprobation des Juifs a été une des suites de la venue du vrai salut parmi eux.

Jezrahel est devenu la tige à laquelle se sont réunis les Gentils convertis. Le Prophète ordonne à Jezrahel de les regarder comme ses frères et de leur dire qu'ils ont obtenu

miséricorde et qu'ils sont le peuple de Dieu : *Dites à vos frères* (il parle à l'Église de Jérusalem) : *Vous êtes mon peuple ; et à vos sœurs : Ruchama, c'est-à-dire : Vous avez reçu miséricorde.*

Mais voici ce qu'il ordonne aux nouveaux Chrétiens de dire à la Synagogue : *Faites vos plaintes contre la Synagogue votre mère; faites vos plaintes,* et pour traduire plus littéralement : *Faites un procès à votre mère, parce qu'elle n'est point mon épouse et que je ne suis point son mari. Reprochez-lui ses fornications et ses adultères.* Et un verset plus bas : *Je n'aurai point pitié de ses enfants, parce que ce sont des enfants de fornication* (*Osée*, II, 1 et suiv.).

Les Juifs incrédules sont donc sortis de la maison de leur père comme l'enfant prodigue, abandonnés à leur propre cœur, parce qu'ils s'étaient flattés qu'ils useraient bien de leur liberté. Ils avaient voulu entrer en compte avec Dieu : Donnez-nous, lui avaient-ils dit, tout ce que nous avons à attendre de vous : *Donnez-moi ce qui me doit revenir de votre bien* (*S. Luc,* XV, 12) ; nous nous chargeons d'en faire un bon usage, et nous ne vous demandons point cet usage comme un don que nous puissions recevoir de vous. Leur présomption les a séduits ; ils sont tombés dans la famine et dans l'indigence où l'on voit languir la femme du III° ch. d'Osée. Ils ont irrité Dieu comme des enfants ingrats : *Ce sont ses fils et ses filles qui l'ont irrité* (*Deut.*, XXXII, 19). Et dans le *Ps.* XVII, 45, 46 : *Ces enfants étrangers me manqueront de fidélité, ces enfants étrangers tomberont dans la désolation, et ils seront chassés avec horreur des lieux de leur retraite.*

Tel a été l'état funeste où les Juifs ont langui jusqu'aujourd'hui. *Mais les enfants d'Israël,* dit Osée (III, 5), *reviendront, et ils chercheront le Seigneur leur Dieu, et David*

*leur roi; et, dans les derniers jours, ils recevront avec une frayeur respectueuse le Seigneur et les grâces qu'il leur doit faire.*

Cette épouse rejetée si durement avec ses enfants, au commencement du chapitre II d'*Osée*, sera donc réconciliée avec son époux ; car, quelque terribles que soient les maux qu'elle doit éprouver : *Après cela néanmoins, dit le Seigneur, je l'attirerai doucement à moi, je la mènerai dans la solitude, et je lui parlerai au cœur. Je lui donnerai des vignerons du même lieu..., et elle chantera des cantiques comme aux jours de sa jeunesse, et comme au temps où elle sortit de l'Égypte. Ce sera alors, dit le Seigneur, qu'elle m'appellera son époux, et qu'elle ne m'appellera plus Baali* (mon maître), c'est-à-dire d'un nom qui marque moins l'amour que la crainte et la dépendance (*Osée*, II, 14).

Ces merveilles seront la suite des grands malheurs qui y donneront occasion ; car l'ancienne adultère ne sera rappelée que lorsque le mystère de l'alliance d'Osée avec Gomer se renouvellera ; c'est-à-dire lorsque Dieu faisant ressentir les effets d'une miséricorde extraordinaire, le salut viendra chez une nouvelle prostituée. Un nouveau Jezrahel paraîtra ; il sera persécuté à son tour ; et pour venger les injustices qui se commettront, l'ancienne adultère sera mise à la place de la prostituée qui sera chassée de l'Église ; mais elle ne le sera que lorsque le temps marqué de Dieu pour cette punition sera venu, et lorsque cela se pourra faire sans que l'étendue, la visibilité et la perpétuité de l'Église en souffrent.

---

# SECOND SYMBOLE

(Suite.)

## LES VASES D'ARGILE.

---

### ARTICLE Ier

**Réprobation des Juifs.**

Le prophète Jérémie s'exprime ainsi au chapitre XIX : *Le Seigneur me dit un jour : Allez, prenez un vase de terre fait par un potier, et allez à la vallée des fils d'Ennom qui est devant la porte d'argile.* Cette vallée d'Ennom est la même qui est appelée *Géennon* ou *Géenna* et *Topheth*, et qui sera surnommée dans la suite *la vallée du carnage.* C'est à cette vallée qu'il fut ordonné à Jérémie de se transporter, tenant un vase d'argile dans sa main, et de mener avec lui des anciens d'entre le peuple et des anciens d'entre les prêtres.

*Vous leur annoncerez-là, dit le Seigneur, les paroles que je vous dirai. Vous leur direz . Écoutez la parole du Seigneur, rois de Juda, et habitants de Jérusalem : Voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : Je ferai tomber cette ville en une si grande affliction, que quiconque en entendra parler en sera frappé comme d'un coup de tonnerre ; parce qu'ils m'ont abandonné, et qu'ils ont rendu ce*

*lieu profane* (c'est-à-dire la vallée de Géennon) *en sacrifiant à des dieux étrangers que ni eux ni leurs pères n'avaient point connus, et qu'ils ont rempli ce lieu du sang des innocents... C'est pourquoi le temps vient, dit le Seigneur, que ce lieu ne sera plus appelé Topheth, ni la vallée des fils d'Ennom, mais la vallée du carnage. Car je renverserai en ce lieu tous les desseins des habitants de Juda et de Jérusalem ; je les perdrai par l'épée à la vue de leurs ennemis, et par la main de ceux qui cherchent à leur ôter la vie ; et je donnerai leurs corps morts en proie aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre. Je rendrai cette ville l'objet de l'étonnement et de la raillerie des hommes. Quiconque y passera sera épouvanté, et il insultera à toutes ses plaies.*

Si ces malédictions s'entendent, dans un premier sens, de la ruine des Juifs qui était près d'arriver par la prise de Jérusalem et par la captivité de Babylone, il est manifeste que l'Esprit de Dieu ne faisait annoncer cette captivité sous de si étranges couleurs, que parce qu'il la regardait comme la figure de la ruine et de la réprobation des Juifs qui devait arriver du temps des Apôtres. Le rapport de tout ce discours de Jérémie avec le XXVIIIe ch. du *Deutéronome* en est une preuve convaincante ; et pour peu qu'on ait l'usage de la lecture des Prophètes, on avouera que cette vérité n'a pas besoin de preuves.

C'est donc la réprobation des Juifs qui est principalement prédite ici. Le sang innocent que Jérémie reproche aux Juifs de son temps d'avoir répandu dans Topheth, est la figure de la mort des justes qui fut vengée sur les Juifs dans le temps de leur réprobation ; ce qui fit dire à Jésus-Christ que tout le sang innocent, répandu depuis Abel jusqu'à Zacharie, retomberait sur cette nation (*S. Matth.*, XXIII, 35). C'est pour venger ce sang innocent que le Pro-

phète leur déclare qu'on répandra le leur; et que prenant la vallée de Topheth pour la figure de tous les lieux où leur sang sera répandu, il prédit qu'elle s'appellera à l'avenir *la vallée du carnage*, afin de garder dans ce qui servait de figure et de symbole une proportion entre les péchés et la punition. On répandra, dit-il, le sang des Juifs dans la même vallée où ils ont répandu le sang innocent; c'est-à-dire que dans la punition qu'on exercerait sur eux, on garderait une parfaite proportion entre leurs péchés et les châtiments qu'on leur ferait éprouver.

Afin de rendre ces menaces plus sensibles, on y joignit un second symbole. Dieu ordonna au Prophète de briser le vase d'argile qu'il tenait entre ses mains, en présence de ceux qu'il avait amenés avec lui à Topheth, et de leur dire : *Voici ce que dit le Seigneur des armées : Je briserai ce peuple et cette ville, comme ce vase de terre est brisé et ne peut plus être rétabli; et les morts seront ensevelis à Topheth, parce qu'il n'y aura plus d'autre lieu pour les ensevelir... Je mettrai cette ville* (de Jérusalem) *dans le même état que Topheth. Les maisons de Jérusalem, et les palais des rois de Juda, seront impurs comme Topheth.* Jérémie continue après cela de leur reprocher le crime qu'ils avaient commis en sacrifiant à des dieux étrangers.

Tout ceci se réduit donc à prédire la réprobation des Juifs sous l'idée d'un grand carnage. Leurs corps morts serviront de pâture aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre; ils seront ensevelis dans Topheth. Car il faut remarquer que s'il se trouve ici quelque contradiction entre ces expressions métaphoriques, il n'y en a point dans les choses qu'elles signifient. Cette vallée sera appelée la vallée du carnage, et ce jour-là toute la nation des Juifs sera brisée comme un vase d'argile qu'on ne peut plus rétablir, et leurs

maisons demeureront immondes comme une vallée d'abomination.

Lorsqu'on est éclairé par la lumière de l'Évangile, l'on n'a pas de peine à découvrir ce qui est caché sous toutes ces différentes images ; mais Isaïe suffirait seul pour nous l'apprendre. *Il y a déjà longtemps,* dit ce Prophète, *que Topheth a été préparée ; le Roi la tient toute prête; elle est profonde et étendue. Un grand amas de feu et de bois lui doit servir de nourriture, et le souffle du Seigneur est comme un torrent de soufre qui l'embrase* (*Isaïe,* XXX, 33). Cela s'appelle lever le voile et parler clairement. C'est nous dire que *Topheth* n'est qu'une figure, et que dans la vérité c'est l'étang de feu et de soufre dont il est parlé dans *l'Apocalypse;* en un mot, que c'est l'enfer.

Ainsi en faisant servir Isaïe de commentateur à Jérémie, nous reconnaissons que Jérémie a prédit que la réprobation des Juifs se terminerait à les précipiter dans l'enfer. Ils doivent être traités comme cette grande armée dont la défaite est rapportée dans le XIX$^{e}$ chapitre de l'*Apocalypse*, dont les corps morts sont mangés par les oiseaux du ciel, et qui sont ensevelis dans l'étang de feu et de soufre, c'est-à-dire dans l'enfer. Ils sont brisés aux yeux de Dieu, parce qu'il ne reste plus de justes parmi eux; leurs maisons deviennent immondes comme les lieux qui sont le séjour des morts, parce qu'il ne reste plus dans cette nation que des hommes impurs qui sont livrés au péché et à la mort, et qui sont devenus la proie du démon.

Qu'on se souvienne ici que les Juifs n'ont été réprouvés que lorsque les Gentils ont été appelés à leur place ; et qu'ainsi, lorsque tous les maux dont Jérémie vient de faire la peinture sont venus fondre sur les Juifs, il s'est répandu en même temps des bénédictions en abondance sur les Gentils.

## ARTICLE II.

### Promesses et gages du retour des Juifs.

Si la réprobation des Juifs est représentée par le brisement d'un vase, leur retour ne peut être que le rétablissement du même vase. Mais s'il en est ainsi, il semble que nous devions désespérer du retour de ce peuple, puisque Jérémie nous l'a représenté sous la figure d'un vase brisé de manière qu'il ne peut être rétabli.

Dieu a voulu lui-même lever cette difficulté, car on en trouve le dénoûment dans le chapitre XVIII de *Jérémie*. Dieu lui dit : *Allez, et descendez dans la maison d'un potier, et là vous entendrez ce que j'ai à vous dire. J'allai,* continue Jérémie, *dans la maison d'un potier, et je le trouvai qui travaillait sur sa roue. En même temps le vase qu'il faisait de l'argile qui était en sa main se rompit; et aussitôt il en fit un autre vase en la manière qu'il lui plut. Le Seigneur me dit ensuite : Maison d'Israël, dit le Seigneur, ne pourrai-je donc pas faire de vous ce que le potier fait de son argile? Comme l'argile est dans la main du potier, ainsi vous êtes dans ma main, maison d'Israël* (*Jérémie*, XVIII, 2 et suiv.).

Voilà la réponse à la difficulté proposée. Le vase d'argile brisé ne peut être rétabli ; c'est-à-dire qu'il ne peut l'être par les mains des hommes ordinaires, mais il le peut être par l'ouvrier en argile. Les Juifs réprouvés ne peuvent être rétablis et devenir le peuple de Dieu ; ils ne le peuvent par leurs propres forces ; mais *ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu* (*S. Luc,* XVIII, 27). Dieu peut les convertir avec la même facilité que le potier peut repétrir son argile et en faire un nouveau vase.

Telle est l'application que Dieu fait lui-même de cette parabole, car c'est ainsi qu'il continue de parler dans Jérémie : *Quand j'aurai prononcé l'arrêt contre un peuple ou contre un royaume, pour le perdre et pour le détruire jusqu'à la racine*, comme cela s'est exécuté à la lettre contre les Juifs ; *si cette nation fait pénitence des maux pour lesquels j'avais prononcé mon arrêt contre elle, je me repentirai aussi moi-même du mal que j'avais résolu de lui faire ;* je la rétablirai, comme le potier rétablit un vase. Au contraire, *Quand je me serai déclaré en faveur d'une nation ou d'un royaume, pour l'établir et pour l'affermir, si ce royaume ou cette nation pèche devant mes yeux et qu'elle n'écoute point ma voix, je me repentirai aussi du bien que j'avais résolu de lui faire*, et je la briserai comme on brise un vase d'argile.

On voit clairement que ce discours de Jérémie est la même chose que celui de saint Paul (*Rom.*, ch. XI) ; il n'y a de différence qu'entre les deux objets dont les deux comparaisons sont tirées. Jérémie tire la sienne des vases d'argile et saint Paul des branches d'olivier. Les Juifs, dit-il, ont été retranchés, à cause de leur incrédulité, du tronc de l'olivier franc, quoiqu'ils en fussent les branches naturelles ; et les Gentils, qui étaient des branches sauvages, ont été entés en leur place ; mais que les Gentils ne s'enflent pas, car s'ils ne persévèrent pas dans le bien, ils seront retranchés à leur tour ; comme au contraire les Juifs seront entés de nouveau sur leur propre tronc, s'ils sortent un jour de leur infidélité.

J'ai dit que Jérémie et saint Paul ont dit la même chose en se servant de comparaisons différentes ; mais il est bon, pour faire sentir les caractères d'unité qui règnent dans toute l'Écriture, de remarquer que saint Paul, en traitant

les mêmes vérités, venait d'employer la comparaison des vases d'argile (*Rom.*, IX, 20); et que Jérémie a employé celle de l'olivier en parlant de la réprobation des Juifs (*Jérémie*, XI, 16). Si l'on poussait ceci plus loin, l'on ne pourrait en voir l'étendue sans admiration.

Quelque avantageux que soit aux Juifs ce qui vient d'être rapporté de Jérémie en dernier lieu, il ne nous fait pourtant envisager leur retour que comme possible, et non comme certain. Mais il est temps d'en venir à un endroit où le Prophète leur en donne, de la part de Dieu, une parfaite assurance; c'est au chapitre XXXII, dont voici la suite.

Jérusalem était assiégée par le roi de Babylone, et Jérémie était en prison pour avoir dit qu'elle serait prise. Or, on est déjà averti que sous l'image de la ruine de Jérusalem par Nabuchodonosor, il prophétisait la grande réprobation des Juifs qui devait s'accomplir du temps des Apôtres. Ce fut dans cette prison où était renfermé Jérémie qu'Hanaméel, son cousin germain, vint le trouver pour lui proposer d'acheter son champ situé à Anathoth. C'était la patrie de Jérémie, et Hanaméel voulant se défaire de son champ, Jérémie était en droit de l'acheter, comme étant le plus proche parent d'Hanaméel. Jérémie étant persuadé, comme il l'était, que Jérusalem allait être prise et tous les Juifs emmenés en captivité à Babylone, il paraissait assez inutile de lui faire une pareille proposition que la prudence humaine ne lui permettait pas d'écouter. Mais Jérémie y découvrit quelque chose de surnaturel. *Je compris*, dit-il, *que ceci se faisait par un ordre du Seigneur. J'achetai donc d'Hanaméel, fils de mon oncle, le champ qui est à Anathoth, et je lui en donnai l'argent au poids, sept sicles et dix pièces d'argent. J'en écrivis le contrat, et je le cachetai en présence de témoins, et lui pesai son argent dans la balance. Et je pris le contrat de l'acqui-*

*sition cacheté, avec ses clauses selon les ordonnances de la loi, et les sceaux qu'on avait mis au dehors. Je le donnai à Baruch... et lui donnai cet ordre devant tout le monde : Voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : Prenez ces contrats, ce contrat d'acquisition qui est cacheté, et cet autre qui est ouvert* (savoir la copie qui n'était pas cachetée), *et mettez-les dans un vase d'argile, afin qu'ils puissent se conserver longtemps.*

Jérémie ne fit qu'exécuter en tout ceci l'ordre de Dieu. C'est pourquoi il s'adresse à lui pour lui demander l'intelligence de ce que signifiaient toutes ces démarches mystérieuses. Mais la manière dont il fait cette demande fait voir qu'il en entrevoyait déjà une partie, et qu'il comprenait qu'il s'agissait, à l'égard des Juifs, de quelque chose de plus grand que ne pouvait être la captivité de Babylone et la délivrance de cette captivité.

*Hélas, hélas, hélas, Seigneur mon Dieu,* s'écria-t-il, *c'est vous qui avez fait le ciel et la terre par votre grande puissance et par la force invincible de votre bras. Rien ne vous peut être difficile.* Eût-il donc été besoin d'attester ainsi la toute-puissance de Dieu, s'il n'eût été question que de faire revenir au bout de soixante-dix ans, de Babylone à Jérusalem, un reste de Juifs ? Mais le Prophète s'élève de plus en plus en continuant de parler à Dieu : *C'est vous,* dit-il, *qui faites miséricorde dans la suite de mille générations, qui rendez l'iniquité des pères dans le sein des enfants qui leur succèdent. C'est vous qui êtes le fort, le grand, le puissant ; le Seigneur des armées est votre nom. Vous êtes grand dans vos conseils, et incompréhensible dans vos pensées.* C'est l'exclamation que fait saint Paul, lorsqu'il est occupé des mêmes vérités et qu'il envisage les mêmes traits de la conduite de Dieu. *Vos yeux sont ouverts sur toutes les voies*

*les enfants d'Adam, pour rendre à chacun selon sa conduite, et selon le fruit de ses œuvres et de ses pensées.* Jérémie rappelle ensuite ce que Dieu avait fait pour le peuple d'Israël, en le tirant de l'Égypte et en l'introduisant dans la terre promise ; il fait un aveu des péchés de ce peuple ; il représente à Dieu l'état où il était réduit, il lui représente que Jérusalem était assiégée et que la prise en était certaine : *Et après cela, Seigneur mon Dieu,* s'écrie-t-il, *vous me dites : Achetez un champ avec de l'argent en présence de témoins, quoique cette ville ait été livrée entre les mains des Chaldéens.*

Dieu daigna répondre à l'interrogation de son Prophète, et lui déclara que le champ qu'il lui avait ordonné d'acheter était un gage du retour des Juifs ; qu'après un certain temps, on posséderait encore des champs dans cette terre où Dieu ferait revenir tous les captifs. Mais Dieu annonce ces choses avec des termes si magnifiques, que l'on voit manifestement que le retour de la captivité de Babylone n'est qu'un emblème, et qu'il s'agit dans le fond de la conversion des Juifs qui est encore attendue aujourd'hui. En effet, après que Dieu a reproché de nouveau aux Juifs tous leurs crimes, et en particulier ceux qu'ils commettaient dans la vallée de Géennon : *Voici,* continue le Prophète, *ce que dit le Seigneur, le Dieu d'Israël, à cette ville que vous dites qui sera livrée entre les mains du roi de Babylone, et abandonnée à l'épée, à la famine et à la peste.* Sous le nom des Juifs qui allaient être emmenés captifs à Babylone, Dieu envisage toute la nation qui devait être réprouvée au temps de la venue de Jésus-Christ, et qui après avoir passé dans la réprobation le temps marqué dans les décrets de Dieu, doit être rappelée et réconciliée avec Dieu. *Je rassemblerai,* leur dit-il, *les habitants de cette ville de tous les pays où je*

*les aurai chassés dans l'effusion de ma fureur, de ma colère et de mon indignation; je les ramènerai en ce lieu, et je les y ferai demeurer dans une entière sûreté. Ils seront mon peuple, et je serai leur Dieu. Je leur donnerai à tous un même cœur* (voilà de ces choses qu'on ne peut dire qui aient été accomplies dans leur étendue au retour de Babylone), *et je les ferai marcher dans la même voie; afin qu'ils me craignent tous les jours de leur vie, et qu'ils soient heureux, eux et leurs enfants. Je ferai avec eux une alliance éternelle, je ne cesserai point de les combler de mes bienfaits, et j'imprimerai ma crainte dans leur cœur, afin qu'ils ne se retirent point de moi. Je trouverai ma joie dans eux, lorsque je leur aurai fait du bien. Je les établirai dans cette terre dans la vérité, avec toute l'effusion de mon cœur et de mon âme. Car voici ce que dit le Seigneur : Comme j'ai affligé ce peuple par tous ces grands maux, je le comblerai de même de tous les biens que je leur promets maintenant.*

On peut lire dans le chapitre précédent et dans le suivant des choses de la même force sur la conversion des Juifs, qui ne sont pas encore accomplies. L'acquisition que fit Jérémie du champ d'Hanaméel, son cousin germain, en était donc un gage. Jérémie entra en possession de ce champ, de la même manière que les Gentils sont entrés en possession de la religion, et que les Juifs y entreront un jour. Car les Gentils n'ont été appelés qu'au refus des Juifs, comme Jérémie ne devint maître du champ que parce qu'Hanaméel y renonça; et les Juifs n'y rentreront, comme nous l'apprend l'apôtre saint Paul, que lorsque les Gentils leur céderont la place. Rien ne marque mieux *que la grâce vient de Dieu* que ces révolutions; c'est aussi ce que signifie le nom d'Hanaméel, *gratia est à Deo.*

Il faut donc remarquer, pour éviter la confusion, que le marché du champ d'Hanaméel sert à deux choses, selon les deux manières qu'il peut être considéré. Car, si l'on a égard que ce champ passait actuellement de son ancien possesseur à un nouveau, il est clair qu'il marque le transport de la religion d'un peuple à un autre, et plus particulièrement des Juifs aux Gentils. Mais si l'on considère que Jérémie ne paraît l'acheter que dans l'espérance d'en jouir, non dès ce moment, mais dans un avenir éloigné ; non dans le temps auquel il en faisait le marché, en pesait le prix, en écrivait et en scellait le contrat, mais seulement après le retour de la captivité ; alors, selon cette seconde vue à laquelle Jérémie paraît particulièrement s'arrêter, le marché de ce champ n'est qu'un gage du retour des Juifs.

Ce champ acquis et payé, mais pour n'être possédé que longtemps après, est la vraie religion avec tous ses avantages ; c'est le champ dont il est parlé dans l'Évangile, qui renferme un trésor (*S. Matth.*, XIII, 44). Ce champ est déjà acquis pour la nation des Juifs, mais non pour que cette nation en soit mise aussitôt en possession. Il lui est assuré par avance, mais seulement pour des temps éloignés ; car dès le temps que son état de réprobation commence, le droit d'être rétabli après un certain nombre de siècles lui est acquis ; les titres en sont dressés et écrits en caractères qui ne s'effaceront point.

En suivant cette figure, Jérémie représente, dans sa personne, le corps de ceux qui ont reçu la promesse du retour des Juifs avant leur réprobation et dans le temps même qu'elle était prête à s'exécuter. Il représente tous ceux qui, par leurs prières et par leurs travaux, ont comme payé le prix de ce retour. Les témoins qui furent présents au marché et lorsque le contrat fut dressé, représentent ceux qui ont

une connaissance particulière des gages d'une miséricorde future, que Dieu a laissés à cette nation dans le temps de sa plus grande colère.

En réunissant ces dernières figures et en les rappelant à ce qu'elles signifient, il se trouve que les circonstances suivantes reviennent toutes à un même point. Les Juifs sont réprouvés; Hanaméel cède son champ à Jérémie, et prouve par là que *la grâce vient de Dieu.* Le vase d'argile qui représente le corps de la nation des Juifs est brisé; on leur montre le lieu de leur sépulture, et on leur déclare qu'ils seront ensevelis dans Topheth, c'est-à-dire en enfer, ce qui regarde ceux qui mourraient dans la réprobation; et le même jour on leur donne, pour le corps de la nation, des assurances de leur retour; le champ d'Hanaméel en est un gage, c'est comme une place retenue par avance pour les loger un jour.

Or nous avons vu que le contrat d'acquisition en fut fait avec de grandes solennités, qu'on en fit une copie, et que l'original scellé et la copie ouverte furent mis dans un vase d'argile pour être conservés longtemps.

Voilà donc un vase d'argile en son entier qui se trouve, lorsque celui qui représente les Juifs est brisé. Or, si le vase brisé représente la nation des Juifs, que peut représenter le vase qui paraît entier et qui doit durer jusqu'au retour des Juifs, puisqu'il sert à conserver leurs titres? Que peut représenter, dis-je, ce nouveau vase, sinon une nouvelle nation, savoir les Gentils qui sont substitués à la place des Juifs? Car, si le champ d'Hanaméel est pour les Juifs un gage de leur retour, que serait-ce que le contrat d'acquisition de ce champ, sinon l'Écriture sainte qui renferme des assurances infaillibles du retour des Juifs?

Le contrat dans le vase d'argile n'est donc autre chose

que l'Écriture sainte, qui renferme les promesses du retour des Juifs, laquelle est confiée aux Gentils qui en sont devenus les dépositaires et qui la conservent fidèlement jusqu'à ce que les Juifs se convertissent.

Il y a un original et une copie de ce contrat : l'original est scellé, et la copie ouverte ; ainsi le même contrat est scellé et ouvert tout à la fois. C'est l'Écriture sainte ouverte dans toute son étendue pour les Gentils, entendue par eux dans toutes les choses qui regardent leur salut, mais scellée, et non entendue dans ce qui regarde le salut des Juifs et la manière dont leur retour doit s'accomplir. Car c'est une des grandes beautés de l'Écriture d'avoir prédit en tant d'endroits, d'une manière si magnifique et dans un si grand détail, la conversion des Juifs, et de l'avoir en même temps si bien voilée, qu'à peine on ait su que les Juifs se convertiraient, qu'on ait ignoré toutes les circonstances de leur conversion, et qu'on s'en soit formé une si faible idée que la plupart s'imaginaient que cette conversion ne se ferait pas avant les trois ans et demi de la persécution de l'Antechrist, et qu'ainsi elle n'arriverait que lorsque le monde finirait. Cependant c'est une autre merveille que sous ces voiles, qui ont caché pendant tant de siècles les circonstances merveilleuses de cette conversion, l'Esprit de Dieu ait su laisser des traces assurées pour en découvrir et pour en trouver tout le détail lorsque le temps en serait venu. Tel est le mystère du contrat ouvert et scellé tout à la fois.

## ARTICLE III.

### Suite des événements figurés sous le symbole des vases d'argile.

Nous venons de voir que le jour de la réprobation des Juifs, on brise leur vase, et qu'on en substitue un autre qui

représente les Gentils. Nous avons vu de plus que les Juifs se convertiront un jour, qu'il y en avait des promesses infaillibles, et que les Gentils en étaient les dépositaires; que l'Écriture sainte renfermait ces promesses, et qu'elles avaient été mises en dépôt dans un nouveau vase qui représente les Gentils. Or, si le brisement du vase des Juifs représente leur réprobation, il s'ensuit que leur vase sera rétabli lorsqu'ils seront convertis : c'est ce que Jérémie nous a marqué dans le XVIII° chapitre ; et si leur conversion doit être accompagnée de la réprobation des Gentils, il s'ensuit que lorsque le vase des Juifs sera rétabli, celui des Gentils sera brisé à son tour. C'est, en effet, ce qui est prédit dans l'Écriture lorsqu'il est dit que *Jésus-Christ gouvernera les nations avec une verge de fer, et qu'il les brisera comme un vase d'argile* (*Ps*. II, 9). C'est pourquoi Jésus-Christ paraît sous la même idée, dans les chapitres de l'Apocalypse qui suivent celui où la conversion des Juifs est prédite.

Tel est donc l'ordre que l'Écriture nous propose sur cette matière :

| | |
|---|---|
| Vase d'argile, qui représente les Juifs, brisé. | Vase d'argile, qui représente les Gentils, substitué à la place. On y renferme le contrat de Jérémie, c'est-à-dire que l'on confie aux Gentils l'Écriture sainte. |
| Vase d'argile, qui représente les Juifs, rétabli, ainsi que Jérémie a dit, ch. XVIII, v. 6, que cela était possible, et ainsi qu'il a dit que cela serait, ch. XXXII. | Vase d'argile, qui représente les Gentils, brisé, ainsi qu'il est prédit *Psaume* II, et *Apocalypse*, XII et XIX. |

en entendre le mystère, il faut écouter le prophète Zacharie qui a été choisi par le Saint-Esprit pour prédire cette circonstance de la Passion. Ce Prophète se revêt de la personne de Jésus-Christ par l'ordre de Dieu même, dans le chapitre XI de sa prophétie, et il prend en main deux houlettes, pour représenter l'alliance que Dieu avait faite avec les douze tribus d'Israël; il appelle l'une de ces houlettes *la beauté* et l'autre *le lien*, comme pour marquer par l'assemblage de ces deux noms la beauté de l'alliance qu'il avait contractée avec ce peuple. Il entre dans ses fonctions de pasteur, mais c'est pour cesser aussitôt de les exercer; car il déclare, verset 8, que son cœur s'est resserré à leur égard, parce que, de leur côté, leur cœur s'est éloigné de lui. C'est pourquoi il continue : *Et j'ai dit : Je ne serai plus votre pasteur; que ce qui meurt, meure; que ce qui est égorgé, soit égorgé; et que ceux qui échapperont du carnage se dévorent les uns les autres. Je pris alors la houlette que j'avais appelée la beauté, et je la rompis, pour rompre ainsi l'alliance que j'avais faite avec tous les peuples* (c'est-à-dire avec toutes les tribus d'Israël; selon que l'expliquent plusieurs interprètes; les autres y donnent un sens qui revient au même but). *Cette alliance*, continue le Prophète, *fut donc rompue en ce jour-là; et les pauvres de mon troupeau*, le petit nombre de disciples réservés, *qui me gardent la fidélité* et qui observent attentivement ce que je fais, *ont reconnu que c'était là un ordre du Seigneur*. Trois versets plus bas, il déclare qu'*il rompit la seconde houlette, appelée le lien, pour rompre ainsi*, dit-il, *l'union fraternelle qui liait Juda avec Israël*. Or, entre le brisement de ces deux houlettes, symbole accompli de la rupture que Dieu devait faire avec son peuple, il marque la cause précise de cette rupture, qui n'est autre que le

mépris que les Juifs ont fait de Jésus-Christ et le crime qu'ils ont commis en le livrant à la mort.

Zacharie représente en sa personne celle de Jésus-Christ et parle aux Juifs en cette sorte : *Et je leur dis : Si vous jugez qu'il soit juste de donner un prix* pour payer *ma valeur, comptez-moi ce prix,* afin que je voie combien *vous m'estimez : si ce n'est peut-être que je ne sois d'aucune valeur; et en ce cas, faites ce que vous voudrez, comptez-moi pour rien si vous voulez.* Sur cette proposition, *ils pesèrent trente pièces d'argent auxquelles ils fixèrent ma valeur.* C'est le prix que les princes des prêtres payèrent à Judas pour qu'il leur vendît Jésus-Christ; ainsi ils mirent la personne de Jésus-Christ au prix auquel est estimée dans la loi la tête d'un esclave.

Ce n'est ici qu'une circonstance particulière de la Passion, mais elle est très-propre à faire voir le souverain mépris que toute la nation des Juifs a fait de Jésus-Christ. C'est pourquoi le Prophète l'a choisie pour représenter d'une manière plus vive l'injuste disposition de cette nation à l'égard du Messie, disposition qui a mérité, comme il le remarque, que Dieu rompît son alliance avec cette nation, ou ce qui est la même chose, que cette nation fût réprouvée.

Mais si ces trente deniers sont la marque du peu de cas que les Juifs ont fait de Jésus-Christ, cela n'empêche pas que, selon une autre vue, ils ne soient le prix du sang de Jésus-Christ, et qu'ils ne servent effectivement à représenter le prix inestimable de ce sang qui est le salut du monde.

C'est cette dernière vue que Zacharie paraît suivre dans le 13[e] verset : *Et le Seigneur me dit : Allez jeter à l'ouvrier en argile cet argent, cette belle somme qu'ils ont cru que je valais lorsqu'ils m'ont mis à prix. Et j'allai en la maison du Seigneur les porter à l'ouvrier en argile.*

Il n'y a rien de plus surprenant que de voir Zacharie aller chercher un ouvrier en argile dans la maison du Seigneur. De là est venue cette entreprise des interprètes de changer le mot hébreu qui signifie *un ouvrier en argile*, en un autre qui signifie *un trésorier*, afin de pouvoir dire que c'était le trésorier du temple, et non un ouvrier en argile que Zacharie était allé chercher dans le temple. Mais ce qui est écrit est écrit ; et saint Matthieu a eu soin de conserver la manière de lire l'hébreu qui s'est conservée jusqu'aujourd'hui, et qui marque, non un trésorier, mais un ouvrier en argile (*S. Matth.*, XXVII, 9).

On ne peut douter, en vertu de cette citation de saint Matthieu, quoiqu'il ne rapporte pas mot à mot les termes du Prophète, et qu'il nomme Jérémie lorsqu'il semble que c'est Zacharie qu'il devrait nommer ; on ne peut, dis-je, douter que le Prophète n'ait fait allusion à l'ouvrier en argile dont le champ fut acheté des trente deniers que rapporta Judas. Mais cela n'empêche pas que Zacharie ne nous fasse apercevoir un nouveau mystère ; car s'il continue dans ce verset à parler en la personne de Jésus-Christ (comme il paraît plus naturel si l'on n'a égard qu'à la suite de son texte), il se trouve que c'est Jésus-Christ lui-même, qui, en un sens, est chargé de porter le prix de son propre sang dans le temple de son Père à l'ouvrier en argile.

Or, les raisons qui font penser que Zacharie parle encore en la personne de Jésus-Christ dans ce 13e verset, c'est qu'il l'a toujours fait dès le commencement du chapitre. *Paissez les brebis destinées à la boucherie,* lui est-il dit dans le 4e verset ; et dans le 7e il adresse la parole à ces mêmes brebis : *O pauvres du troupeau,* leur dit-il, *j'aurai soin de paître les brebis destinées à la boucherie.* Dans le verset 12 il est évident que c'est au nom de Jésus-Christ qu'il parle, et il

parle encore en son nom dans le 14e ; il faudrait donc que dans le 13e verset il changeât subitement de personnage, pour reprendre dans le verset suivant le personnage de Jésus-Christ. Mais rien n'oblige à supposer ce changement. Zacharie, en la personne de Jésus-Christ, reçoit les ordres de son Père, comme il les avait reçus dans le 4e verset ; il y parle en première personne du prix auquel il a été apprécié, comme dans le verset précédent : *Mon prix... la belle somme qu'ils ont cru que je valais lorsqu'ils m'ont mis à prix* : ce qui est beaucoup plus juste dans la bouche de Jésus-Christ, que dans celle du Père éternel.

C'est donc Jésus-Christ qui reçoit cet ordre de son Père sur la disposition qui doit être faite du prix de son sang. Il est vrai que dans l'histoire de la Passion, Judas et les princes des prêtres semblent avoir exécuté cet ordre ; mais, qui ne voit qu'ils n'étaient en cela que les exécuteurs de la volonté de Jésus-Christ, qui accomplissait par eux les desseins de son Père, marqués dans les Prophètes ? Les trente deniers qu'ils avaient extérieurement entre les mains, représentaient le véritable prix invisible du sang du Messie ; et Jésus-Christ par une force secrète, leur faisait faire les démarches extérieures qui étaient propres à figurer l'usage qu'il faisait en effet du prix invisible de son sang ; c'est ce que nous allons voir.

Or, quel est l'ordre que le Fils de Dieu reçoit du Père touchant le prix de son sang, dans le verset de *Zacharie* que nous examinons ? C'est d'aller mettre ce prix entre les mains de l'ouvrier en argile ; et le Fils ne va point chercher cet ouvrier ailleurs que dans la maison de son Père : *et j'allai en la maison du Seigneur les porter à l'ouvrier en argile*. Quel est donc cet ouvrier en argile qui semble se confondre avec le maître du temple ? Est-il fort difficile de

reconnaître ici le céleste ouvrier en argile du XVIIIe chapitre de *Jérémie*? Cet ouvrier est Dieu même, comme nous l'assure : *Ce que le potier fait de son argile, ne le pourrai-je donc pas faire de vous?* (v. 6). C'est le même mot hébreu qui se trouve dans *Zacharie* et dans *Jérémie*. C'est ce Potier tout-puissant qui manie les hommes comme l'argile, et qui dispose des nations comme de vases de terre ; qui brise l'un et qui en pétrit aussitôt un autre, qui rétablit ensuite, quand il lui plaît, celui qu'il avait brisé......

Ne soyons donc plus surpris de voir le Fils aller chercher un ouvrier en argile dans le temple de son Père, puisque le Père nous déclare lui-même qu'il est cet ouvrier en argile. Et que ferait donc le Fils du prix de son sang, après que les Juifs l'ont rejeté, sinon de le présenter à son Père afin que le Père l'applique à d'autres, et qu'en vertu de sa toute-puissance et en vertu du sang de son Fils, il forme de nouveaux vases à la place de ceux qui viennent d'être brisés en la personne des Juifs apostats. C'est précisément l'ordre que le Fils reçoit du Père dans *Zacharie* : *Et le Seigneur me dit : Portez ce prix à l'ouvrier en argile* ; c'est-à-dire, portez ce prix comme à celui qui dispose du salut des hommes avec la même puissance que le potier dispose de ses vases. C'est le prix, continue le Fils, auquel j'ai été apprécié par les Juifs : *Cette belle somme qu'ils ont cru que je valais lorsqu'ils m'ont mis à prix*. J'ai devant les yeux le mépris qu'ils ont fait de moi ; et j'ai présenté ce prix, selon l'ordre que j'avais reçu, à Dieu mon Père dans le lieu de sa demeure ; je le lui ai présenté en considérant spécialement en lui le caractère qu'il s'est attribué en se comparant à un ouvrier en argile......

Il est maintenant aisé d'arranger les diverses circonstances mystérieuses qui doivent être ici envisagées. Les

Juifs, qui n'estimèrent le prophète Zacharie que trente de-
niers, figurèrent dès lors les Juifs qui traitèrent Jésus-Christ
comme le dernier des hommes. Les princes des prêtres, qui
refusèrent de faire entrer dans leur trésor les trente deniers
que rapporta Judas, représentèrent par cette action ce qui
faisait, dans ce temps-là même, toute la nation qui rejetait
le prix du sang de Jésus-Christ qui lui était offert. Cepen-
dant Jésus-Christ présentait ce prix à son Père en se plai-
gnant, d'une part, du mépris que les Juifs en faisaient et,
de l'autre, en le priant d'en faire l'application. Le Père
décerna l'application aux Gentils; il fut ordonné que L[illegible]
formerait d'eux un nouveau vase, à la place de celui des
Juifs qui se brisait. Jésus-Christ accomplit alors ce que Za-
charie avait figuré en brisant ses deux houlettes; les Juifs
furent réprouvés.

Mais, au milieu de ces malheurs, dans le temps même que
se consommait la réprobation des Juifs, et que les ordres se
donnaient pour la formation d'un vase nouveau qui devait
tenir durant tant de siècles la place des Juifs, Dieu se sou-
vint de la miséricorde qu'il avait promise à ce peuple et
qu'il mettait en réserve pour des générations encore bien
éloignées. Il voulut, dans un jour si funeste pour eux, au
milieu de leur crime et de leur condamnation; il voulut,
parmi tant de symboles désolants, en entremêler un de
consolation et d'espérance pour cette nation perfide; ce fut
l'achat qui se fit du champ de l'ouvrier en argile, pour servir
de sépulture aux étrangers; pour avertir que ces étrangers
qui prenaient la place des Juifs ne vivraient pas tou-
jours, que le temps de la colère viendrait aussi pour eux,
que cette colère leur était annoncée, pour les temps arrêtés
dans les desseins de Dieu, sous les mêmes symboles sous les-
quels Jérémie avait annoncé la réprobation des Juifs, et

qu'un jour viendrait que le souverain Ouvrier en argile accepterait le prix du sang de Jésus-Christ en faveur des Juifs, comme il l'acceptait alors en faveur des Gentils ; jour auquel il ne serait pas moins irrité contre les Gentils à cause de la profanation qu'ils auraient faite de ce sang, qu'il l'était alors contre les Juifs.

Il faut encore observer qu'après que Judas a reporté le prix du sang de Jésus-Christ, le champ de l'ouvrier en argile, que l'on achète de ce prix, n'est pas acheté afin de s'en servir pour en tirer des vases, ainsi que l'ouvrier avait accoutumé de le faire, mais pour y enterrer des morts.

On voit que Jérémie devait être joint à Zacharie pour entendre ce que Zacharie veut signifier par cet ouvrier en argile que l'on va chercher dans le temple, et pour comprendre distinctement le rapport mystérieux des paroles de ce Prophète avec la circonstance qui donne lieu à saint Matthieu de le citer; d'où il paraît que l'Évangéliste, à qui les divers endroits de Jérémie et de Zacharie étaient présents, aura jugé plus à propos de nommer Jérémie, quoique citant les paroles de Zacharie, parce que, dans le fond, Jérémie avait plus parlé du mystère dont il s'agissait que Zacharie même, et que c'était dans Jérémie qu'il fallait aller en chercher l'interprétation.

## ARTICLE V.

### Alternative de grâce et de péché entre les Juifs et les Gentils.

L'acquisition du champ d'Haceldama est donc un gage d'espérance pour les Juifs, par la même raison qui fait qu'elle est un objet de crainte pour les Gentils. C'est que ces peuples étant rivaux, comme Jacob et Ésaü, et Dieu ayant uni dans ses conseils l'élévation de l'un et l'abaisse-

ment de l'autre, prédire l'abaissement de l'un, c'est réveill[illegible] l'espérance de l'autre. Chaque verset des Prophètes [illegible] annonçait la réprobation des Juifs était un sujet d'espéran[illegible] pour les Gentils ; et réciproquement tout ce qui annon[illegible] l'apostasie marquée par saint Paul, qui doit ouvrir aux Juifs [illegible] porte de l'Église, est un sujet d'espérance pour cette nati[illegible]

Écoutons le langage qu'elle tient, dans *Michée*, à [illegible] nation qui a pris sa place : *O mon ennemie, ne vous réj[illegible] sez point de ce que je suis tombée : je me relèverai [illegible] que je me serai longtemps assise dans les ténèbres ; le S[illegible] gneur est ma lumière. Je porterai* le poids de *la colère* [illegible] *Seigneur* pendant bien des siècles, *parce que j'ai pé[illegible] contre lui* en livrant le sang innocent et en rejetant [illegible] Christ, *jusqu'à ce qu'il juge ma cause et qu'il se décl[illegible] pour moi. Il me fera passer* alors *des ténèbres à la lumi[illegible] je contemplerai sa justice. Mon ennemie,* la nation qui [illegible] ma rivale, *me verra, et elle sera couverte de confusion,* [illegible] *qui me dit maintenant : Où est le Seigneur votre Di[illegible] Mes yeux la verront, et elle sera foulée aux pieds co[illegible] la boue qui est dans les rues* (*Michée*, VII, 8).

C'est dans ce temps-là que le vase anciennement [illegible] sera rétabli, et que le vase qui lui avait été substitué [illegible] brisé à son tour et qu'il sera foulé aux pieds comme la [illegible] dans les rues. Alors Dieu retrouvera une houlette pour con[illegible] duire le peuple qu'il avait si longtemps abandonné. No[illegible] avons vu, dans *Zacharie*, les houlettes brisées ; écoutons la suite des promesses que rapporte Michée, où nous rem[illegible] querons une nouvelle houlette.

*O Seigneur, paissez et conduisez avec votre houlette votre peuple, le troupeau de votre héritage... Je ferai voir des merveilles à mon peuple, comme lorsque je vous tirai de l'Égypte. Les nations les verront, et elles seront confon-*

*dres avec toute leur puissance... O Dieu, qui est semblable à vous, vous qui effacez l'iniquité et qui oubliez les péchés du reste de votre héritage?* (*Michée*, VII, 14 et suiv.)

Voilà les alternatives marquées, dans saint Paul, sous l'image de l'olivier. Les branches naturelles retranchées les premières, pour faire place aux branches étrangères qui doivent être entées; c'est le vase des Juifs brisé et celui des Gentils mis à sa place. Alors les Juifs sont ensevelis dans la vallée de Géennon et les Gentils vivent; et, si l'on achète dès lors un cimetière pour les Gentils, c'est une précaution prise pour un avenir bien éloigné. Mais saint Paul continue et nous montre, dans cet avenir, les branches naturelles rétablies sur leur ancien tronc et les branches étrangères retranchées à leur tour; c'est le vase des Gentils brisé et celui des Juifs rétabli; ce sont les Juifs ressuscités qui vivent, et les Gentils sont ensevelis à leur tour à Géennon.

Mais je remarquerai en passant que ces Gentils, retranchés dans le temps du retour des Juifs, dont le malheur accompagnera par conséquent le bonheur des Juifs, ne doivent pas être confondus avec ceux que le miracle de la conversion des Juifs fera entrer en grand nombre dans le sein de l'Église; car saint Paul nous apprend que la conversion des Juifs sera la richesse du monde. On peut voir aussi ailleurs la manière dont ces choses s'exécuteront, non-seulement sans préjudice de l'indéfectibilité de l'Église, mais même pour assurer son indéfectibilité, parce que la conversion des Juifs sera le moyen dont Dieu se servira pour empêcher que l'Église ne périsse. Et pour dissiper toutes les difficultés qui pourraient se présenter sur cela à l'esprit, il serait bon de se souvenir qu'il est déjà arrivé un pareil changement à l'Église depuis l'Ascension de Jésus-Christ; car dans les premières années elle a été toute composée de Juifs

baptisés, et peu de temps après elle commença d'être principalement remplie, ainsi qu'elle l'a toujours été depuis, de Gentils convertis.

## ARTICLE VI.

Confirmation des malheurs prédits au peuple rival des Juifs, par Isaïe et par Joël.

Revenons aux malheurs présagés par le champ d'Haceldama. Ces malheurs n'étaient pas présents alors, ni prêts à s'accomplir, parce qu'ils regardaient les branches étrangères qui ne devaient commencer à être entées que quelques années après, et qui devaient demeurer, selon les décrets de Dieu, pendant bien des siècles en possession de la sève. Cependant saint Paul, dès le temps qu'il écrivait l'*Épître aux Romains,* met en parallèle les malheurs dont il les menace avec les malheurs des Juifs. Or, les malheurs des Juifs avaient été représentés par le brisement d'un vase, par un grand carnage, par la sépulture dans la vallée de Géennon, autrement appelée la vallée du carnage. Saint Paul menace donc les Gentils de toutes ces choses, Haceldama en est le présage.

Mais ne trouverait-on point dans l'Écriture ces mêmes symboles appliqués aux Gentils? C'est ce qu'il est aisé de faire, pourvu que l'on m'accorde, ce que je ne prouverai pas dans cet écrit, que les chapitres XXIX et XXX d'*Isaïe* s'entendent, dans un de leur sens, de la révolution qui arrivera à la conversion des Juifs. Je dis, dans un de leur sens; car je suis très-convaincu que, sans parler de la défaite de Sennachérib qui était un événement temporel et figuratif, ces deux chapitres ont déjà reçu un accomplissement spirituel dans ce qui s'est passé au temps de la fondation de l'Église; mais

je suppose qu'ils doivent encore être accomplis de nouveau.

Or, on voit dans ces chapitres un peuple béni et un peuple réprouvé, un peuple éclairé et un peuple aveuglé. Un peuple aveuglé, dis-je : *Le Seigneur vous fermera les yeux, il couvrira d'un voile vos Prophètes et vos princes qui voient des visions* (XXIX, 10) : Un peuple éclairé : *En ce temps-là les sourds entendront les paroles de ce livre, et les yeux des aveugles, sortant de leur nuit, passeront des ténèbres à la lumière* (v. 18). On y voit une nation, sous l'image d'un vase d'argile qui dispute contre l'ouvrier qui l'a fait : *Comme si l'argile s'élevait contre le potier, et si le vase disait à celui qui l'a formé : Ce n'est point vous qui m'avez fait; et comme si l'ouvrage disait à l'ouvrier : Vous êtes un ignorant* (v. 16). On y voit, au contraire, une autre nation qui paraît comme un ouvrage sortant nouvellement des mains du Seigneur : *Mais lorsqu'il* (Jacob) *verra ses enfants, qui sont les ouvrages de mes mains, rendre au milieu de lui gloire à mon saint nom...* (v. 23).

Dans le ch. XXX, on voit la nation qui dispute contre le potier qui l'a formée, brisée par une chute si terrible qu'il ne reste pas un têt pour contenir une goutte d'eau et pour ramasser une étincelle : *Dieu la brisera comme un vase de terre qu'on casse avec effort en mille morceaux, sans qu'il en reste seulement un têt pour y mettre un charbon pris d'un feu, ou pour puiser un peu d'eau dans une fosse* (v. 14). Enfin cette même nation, figurée sous divers symboles, mais qui est une dans la vérité, est représentée par l'armée des Assyriens; elle est ensevelie dans Topheth où l'Esprit du Seigneur forme un étang de feu et de soufre (v. 33), comme nous l'avons rapporté plus haut. Mais en même temps toutes sortes de bénédictions sont promises à la nation qui paraît sortir comme un ouvrage nouveau des mains du Sei-

gneur. Dieu se complaira à exercer sur elle sa miséricorde; il exaucera sa prière, il rendra le soleil sept fois plus brillant en sa faveur, pendant que l'autre peuple sera aveuglé. Elle aura son docteur qui ne lui sera point ôté ; elle sera conduite dans une voie droite, ses moissons seront abondantes et il coulera en sa faveur des ruisseaux d'eaux vives sur les montagnes ; tandis que le peuple rival sera livré au carnage, et que *ses tours seront renversées lorsque plusieurs auront été tués* (*Isaïe*, XXX, 18 et suiv.). Alors *Jacob ne sera plus confondu,* lorsqu'il verra ses enfants qui sanctifieront le nom du Seigneur; et ceux qui avaient été autrefois dans l'égarement recevront la sagesse : *Ceux dont l'esprit était égaré seront éclairés, et les murmurateurs apprendront la loi de Dieu* (*Ibid.*, XXIX, v. 22, 24).

Joël va nous montrer encore plus précisément le sort des nations rivales des Juifs dans le temps du retour de ces derniers (ch. III) : *Car, en ces jours-là,* dit Dieu par la bouche de ce Prophète, *lorsque j'aurai fait revenir les captifs de Juda et de Jérusalem, j'assemblerai tous les peuples, et je les amènerai dans la vallée de Josaphat* (cette vallée est celle de Topheth et de Géennon ; elle est appelée ici du nom qui marque que *le Seigneur juge*) ; *là j'entrerai en jugement avec eux, touchant Israël mon peuple et mon héritage, qu'ils ont dispersé parmi les nations... Mais je vais les retirer du lieu où vous les avez vendus... Peuples, venez tous en foule, accourez et assemblez-vous de toutes parts en un même lieu ; c'est là que le Seigneur fera périr tous vos braves. Que les peuples viennent se rendre à la vallée de Josaphat... Mettez la faucille dans le blé, parce qu'il est déjà mûr ; venez et descendez, le pressoir est plein, les cuves regorgent, parce que leur malice est montée à son comble.* (C'est le mystère d'iniquité consommé chez les ennemis des Juifs.) *Accourez,*

*peuples, dans la vallée du carnage.* Enfin, voilà cette vallée nommée par Joël du même nom qui lui est donné dans Jérémie; nom qui répond à celui d'Haceldama, *le champ du sang*, nom donné à cause du sang innocent répandu, et à cause du sang des coupables qui doit être répandu par punition, comme on peut voir dans *Jérémie*, XIX, 4, 7.

Joël nous conduit ici visiblement aux mêmes objets que l'Apocalypse; on y peut voir ce qui est représenté sous l'image d'une moisson, et sous l'image d'une vendange foulée dans la cuve de la colère de Dieu; on y peut voir enfin cette grande armée rassemblée de toutes parts, livrée au carnage et ensevelie dans l'étang de feu et de soufre; armée dont la défaite est la consommation du grand ouvrage commencé par la ruine de Babylone rivale de la Jérusalem renouvelée.

## ARTICLE VII.

### Récapitulation de ce qui vient d'être expliqué.

Rassemblons maintenant tous ces traits dans une table abrégée, afin que l'on en conçoive l'arrangement avec plus de facilité.

| | |
|---|---|
| Les branches naturelles de l'olivier sont les Juifs. | Les branches étrangères mises à la place des branches naturelles sont les Gentils. |
| Ils sont réprouvés. Le vase qui les représente est brisé. | Ils sont appelés. On en forme un nouveau vase pour prendre la place de celui des Juifs. |
| Ils sont ensevelis dans la fameuse vallée de Géennon et de Topheth qui représente l'enfer et est appelée la vallée du carnage. | On leur confie les saintes Écritures où sont contenus les titres des Juifs; et ces Écritures sont ouvertes pour eux, pendant qu'elles sont inintelligibles aux Juifs. |

Saint Paul nous apprend qu'ils sont ainsi traités, pour avoir disputé contre Dieu, comme si le vase disputait contre le potier qui l'a formé . et *Zacharie*, pour avoir méprisé le sang de Jésus-Christ ; c'est pour cela qu'il rompt les houlettes, pour marquer que Jésus-Christ ne veut plus être leur pasteur.

Cependant on leur laisse un gage de retour ; c'est le champ d'Hanaméel, acheté par *Jérémie*, et le contrat en est soigneusement conservé.

Le potier, de *Jérémie*, rétablit son vase. *Isaïe*, XXIX, 23, nous le montre dans la main de Dieu comme un ouvrage nouveau. Le sang de Jésus-Christ est efficacement appliqué aux Juifs ; leurs yeux sont ouverts. Dans *Michée*, la race d'Abraham insulte à sa rivale, après avoir longtemps porté la colère du Seigneur.

Le sang de Jésus-Christ reje les Juifs est appliqué aux Gen Jésus-Christ devient leur past

Le champ d'Haceldama devi lors un présage des malheurs q doivent arriver dans un aveni éloigné ; et par contre-coup ce est un gage du retour des Juifs.

Les Gentils sont brisés com vase d'argile par une verge pour avoir disputé, selon *Isaïe*, l'ouvrier qui les avait formés. appelle à la vallée du carnage Jean, dans l'*Apocalypse*, les y sont précipités dans l'étang et de soufre. Dans *Michée*, d'Abraham les voit foulés au comme la boue des rues.

La grande conversion des Gentils et le renouvelleme monde entier présentés, par saint Paul, comme une de la conversion des Juifs.

## ARTICLE VIII.

Exemple de l'usage que fait l'Écriture du symbole des vases d'a pour représenter la conduite de Dieu dans un plus grand déta

Après avoir vu l'histoire des deux grands peuple l'Eglise doit être formée dans toute la suite des s sous l'image de deux vases qui tour à tour sont bri

établis, *il ne sera* pas inutile de faire voir que l'Écriture, sans *quitter* la même image, est entrée dans un plus grand détail. Pour concevoir sur cela sa méthode, il n'y a qu'à faire réflexion que s'il convient de considérer un peuple entier comme un vase, il ne convient pas moins, ainsi que le fait très-souvent l'Écriture, de considérer chaque homme comme un vase particulier ; alors une nation ne sera plus un seul vase, mais un amas, ou comme une armée de vases. On pourra aussi quelquefois regarder certaine portion d'un peuple comme un moindre vase contenu dans le grand vase qui représente le peuple entier; surtout si l'on trouvait dans cette partie d'une nation des raisons de la distinguer du reste et du gros de la nation, et de la considérer séparément.

Qui ne voit, par exemple, qu'en suivant l'analogie de cette figure on pourrait regarder toute l'Église naissante de Jérusalem, telle qu'elle est représentée dans les premiers chapitres des *Actes des Apôtres*, comme un vase d'honneur formé de la main du Seigneur, d'une blancheur merveilleuse à cause de sa pureté, et rempli de la bonne odeur de Jésus-Christ et du parfum excellent de toutes sortes de vertus; comme un vase, en un mot, tout semblable à ce vase d'albâtre que Marie de Béthanie tenait dans ses mains lorsqu'elle vint chez Simon le lépreux répandre son parfum sur la tête de Jésus-Christ.

Il n'est pas moins clair, si l'on continue à regarder toute la nation des Juifs comme un grand vase, que le petit vase, qui n'était autre que l'assemblée des Chrétiens déjà formée au milieu de Jérusalem et de la Judée, était contenu dans le grand; et qu'autant que le petit vase était pur, blanc et précieux, autant le grand vase devenait de jour en jour impur, horrible et digne de l'exécration de Dieu et des hommes.

Terminons ceci par deux caractères nouveaux. Qu'arri t-il lorsque la nation des Juifs fut détruite? Le grand v fut brisé, les morceaux en furent dispersés et répandus toute la terre. Le petit vase fut aussi brisé, mais d'une m nière bien différente, car il fut brisé par des persécuti qui ne servirent qu'à rendre plus pure l'Église naissan et qui furent cause que la bonne odeur de Jésus-Christ, q ce petit vase renfermait, fut répandue par toute la ter et tout l'empire romain et les nations voisines en fur embaumés.

Mais ce petit vase lui-même était composé d'hommes, q chacun en particulier étaient autant de vases. Or, par ces vases, les Apôtres et les premiers disciples qu'ils as cièrent avec eux dans la prédication de l'Évangile, étaie les principaux et les plus remarquables. Ils formaie comme une armée de vases terribles au démon. C'est pou quoi l'Écriture a pris plaisir à nous les représenter so cette image, comme nous le voyons dans l'histoire de G déon (*Juges*, VII, 16). Cet ancien libérateur du peuple fit divers retranchements dans son armée, et réduisit ceux qu'il conserva au nombre de trois cents, qu'il discer à la marque que Dieu lui avait donnée. Il ne leur d'autres armes dans les mains que des trompettes et d vases de terre, dont chacun renfermait et cachait une lam allumée. Les vases signifiaient la même chose que les pe sonnes qui les portaient. L'apôtre saint Paul nous marq nettement qu'il était un de ces vases ; car, après avoir co paré l'Évangile à une lumière, il ajoute : *Nous portons trésor dans des vases de terre* : et il en rend la même rai que Dieu rend à Gédéon des ordres qu'il lui donnait par ra port à ceux qui devaient combattre avec lui : *De peur*, l dit le Seigneur, *qu'Israël ne se glorifie contre moi, et qu*

se dise : *C'est par mes propres forces que j'ai été délivré* (*Juges*, VII, 2) ; et saint Paul : *Afin que l'on reconnaisse que la grandeur de la puissance* qui est en nous, *est de Dieu et non pas de nous* (*II. Cor.*, IV, 7).

A chaque persécution qu'éprouvaient les Apôtres, le vase était frappé ; mais c'était proprement par le martyre qu'il était brisé. C'est aussi ce qui contribuait particulièrement à la gloire de l'Évangile. Jamais la lumière renfermée dans le vase ne brillait davantage que lorsque le vase était brisé. Ils élevaient la voix de leur prédication comme une trompette qu'ils faisaient entendre de toutes parts ; mais ils remportaient une victoire complète lorsqu'ils succombaient sous les efforts de leurs ennemis. C'était alors que *la bonne odeur de Jésus-Christ* se répandait plus sensiblement. Saint Paul emploie cette seconde comparaison qui ne s'ajuste pas moins bien avec l'idée d'un vase que celle de la lumière, et qui n'est pas moins propre à faire entendre combien il est avantageux que le vase soit brisé. Car, tel est l'ordre établi de Dieu, que tout vase soit brisé, mais d'une manière bien différente. Les justes sont brisés par les persécutions et par les maux temporels, et Jésus-Christ lui-même, le chef de tous les justes, l'a été. Mais ces maux ne s'étendent pas au-delà de cette vie ; au lieu que les malheurs qu'éprouvent les méchants se terminent à la mort éternelle, et à être ensevelis dans l'étang de feu et de soufre. Les hommes, qui n'ont des yeux que pour voir ce qui se passe sur la terre, regardent avec horreur l'état des justes, lorsqu'ils les voient comme des vases brisés sous la verge qui les frappe. Souvent ils les regardent comme des hommes perdus sans ressource : *Je suis devenu semblable*, dit Jésus-Christ, *à un vase qui est brisé* (*Ps*. XXX, 16). Il ne dit pas qu'il est un vase qui n'est plus bon à rien, mais qu'il est réduit dans un

état qui porterait à le croire : *Tanquam vas perditum*; pourquoi il ajoute : *J'ai entendu les reproches injurie plusieurs qui demeurent aux environs*. Mais Dieu, q règle pas ses pensées sur celles des hommes, place les qui ont été préparés par ces épreuves, comme des d'honneur dans le temple de sa gloire : *Vous les cac dans le secret de votre face*, est-il dit dans le même Ps *afin qu'ils soient à couvert de tout trouble du côt hommes. Vous les défendrez dans votre saint taber contre les langues qui les attaquent.*

---

# TROISIÈME SYMBOLE

## LES ÉPIS, LES GERBES, LES MOISSONS ET LES PAINS.

### ARTICLE Ier.

#### Observation générale.

Il est bon d'observer que ce symbole (ce qui lui est commun avec plusieurs autres) est employé en deux ou trois manières. Premièrement, comme le pain est la nourriture du corps, il est souvent pris pour figurer celle de l'âme : ainsi avoir du pain, c'est avoir de quoi conserver la vie de l'âme; en manquer, c'est tomber dans la mort de l'âme; un peuple est frappé de famine lorsqu'il manque des secours que Dieu lui fournissait pour se soutenir dans la justice, etc. Secondement, le pain, le blé, les épis sont pris pour la figure des hommes, soit en bonne, soit en mauvaise part. Troisièmement si, par exemple, les hommes que l'on convertit sont une moisson, il est clair que les prédicateurs qui les convertissent sont des moissonneurs ou des laboureurs; mais comme ils sont aussi des hommes semblables à ceux à qui ils prêchent, il est encore très-clair qu'ils peuvent eux-mêmes être figurés comme les autres par le symbole des grains de blé, des épis, etc.

Isaac en bénissant Jacob, et en sa personne le peuple qui devait descendre de lui, lui dit : *L'odeur de mon fils est semblable à celle d'un champ fécond que le Seigneur a béni. Que Dieu vous donne une abondance de blé et de vin*, etc. (*Genèse*, XXVII, 27). Il est visible que cette abondance de blé et ce champ fécond sont ici les symboles de la multiplication de la race de Jacob et du soin que Dieu prendrait de leur conserver la vie. Or, si la race de Jacob est une moisson, chaque tribu est une gerbe. C'est dans cette analogie que le songe de Joseph fut expliqué par ses frères ; ils crurent se reconnaître aux onze gerbes qui adoraient celle de Joseph.

Il était expressément ordonné aux Israélites d'offrir, à l'une des fêtes de Pâque, la gerbe des prémices, et le jour de la Pentecôte deux pains de prémices de deux dixièmes de pure farine. Cette double cérémonie est décrite dans le *Lévitique*, XXIII, 10 et suiv. On voit qu'il était ordonné d'y joindre les sacrifices d'animaux, savoir : Un agneau en holocauste avec la gerbe des prémices ; et avec les deux pains, sept agneaux et un veau, et deux béliers en holocauste ; un bouc pour le péché, et deux agneaux d'un an en hosties pacifiques. La gerbe et les pains étaient un témoignage solennel, par lequel la nation reconnaissait qu'elle tenait de Dieu sa vie et sa conservation. Ce que l'on avait fait en offrant les prémices, on le faisait de nouveau à la fête des Tabernacles après avoir recueilli de l'aire et du pressoir tous les fruits des champs (*Deut.*, XVI, 13). Les pains de proposition toujours présents devant Dieu perpétuaient ce culte, leur

nombre représentait celui des douze tribus ; les douze pains étaient un témoignage subsistant que toutes et chacune des tribus recevaient de Dieu la nourriture et la vie.

Cela peut donner une ouverture pour expliquer le signe que Samuel donna à Saül lorsqu'il lui dit, que de trois hommes qu'il rencontrerait chargés d'un certain nombre de chevreaux, de pains et de vin, l'un lui donnerait deux pains (*I. Rois,* X, 3 et 4). Cela pouvait désigner la part qu'il aurait au gouvernement du peuple de Dieu.

Les dix Tribus détachées du royaume de David et de Salomon, ont été figurées par l'action du prophète Ahias qui donna dix morceaux de son manteau à Jéroboam (*III. Rois,* XI, 30 et 31). De là il paraît que les dix pains que la femme de Jéroboam porta à ce même prophète (*III. Rois,* XIV, 3) représentaient les dix Tribus ; on sait qu'elle allait le consulter, par ordre de Jéroboam, sur la maladie de son fils ; ce fut Jéroboam qui lui prescrivit de prendre ce nombre de pains.

Nous n'entrerons point dans le détail des bénédictions et des malédictions que les Juifs éprouvèrent par l'abondance ou par la stérilité de leurs moissons, non plus que dans la recherche des passages où la multiplication du peuple, ou bien sa diminution pendant la durée de la Synagogue, peut être figurée sous ce symbole. Nous nous réservons à faire usage de ces passages dans un sens plus relevé.

## ARTICLE III.

Formation de l'Église. Deux moissons distinguées l'une de l'autre ; l'une des Juifs, l'autre des Gentils.

Saint Jean représente Jésus-Christ comme un moissonneur, qui tient le van dans sa main pour nettoyer son aire

et séparer le bon grain d'avec la paille (*S. Matth.*, III, 12). C'est à peu près la situation où l'Ange trouva Gédéon, lorsqu'il lui vint annoncer que Dieu l'avait choisi pour être le libérateur de son peuple ; il était dans le pressoir, occupé à battre son blé et à le vanner, et il le faisait à la hâte dans la crainte des Madianites (*Juges*, VI, 11).

Ce blé et cette paille que Jésus-Christ a séparés sont des hommes ; mais dans un sens plus étroit et plus précisément appliqué au temps de sa venue, c'est le peuple juif au milieu duquel il est venu. Il a paru au milieu de ce peuple, selon la parole de Siméon, *pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël* (*S. Luc*, II, 34). En conséquence de la prédication de Jésus-Christ et des Apôtres, il s'est fait une distinction sensible entre les Juifs, comme il s'en fait une lorsque le grain est agité dans le van du moissonneur ; les uns ont cru en Jésus-Christ, et ceux-là sont le bon grain ; les autres ont rejeté Jésus-Christ et sont demeurés une paille inutile destinée au feu éternel, selon la parole de saint Jean-Baptiste.

Le diable a donc trouvé moyen de recueillir aussi sa moisson, lorsque Jésus-Christ recueillait la sienne ; il ne craignait point même de former des desseins jusque sur les Apôtres ; il demanda qu'il lui fût permis de les cribler, c'est-à-dire d'en séparer et de s'en approprier un certain nombre, comme fait le cribleur. C'est ce que Jésus-Christ dit à saint Pierre (*S. Luc*, XXII, 31) : *Simon, Satan vous a demandés* (vous autres Apôtres) *pour vous cribler comme on crible le froment.* On sait ce que Jésus-Christ ajoute, et ce qui arriva dans la suite à saint Pierre et aux Apôtres.

Jésus-Christ, qui dans la parabole de saint Jean est le moissonneur et le maître de l'aire, est lui-même un grain de froment, comme il nous l'apprend lorsqu'il dit en par-

lant de lui-même, que le grain de froment ne devient fécond que lorsqu'on le jette en terre, etc. (*S. Jean*, XII, 24). Jésus-Christ par ses souffrances, par sa mort et sa sépulture est un grain de froment semé; il germe par sa résurrection; il devient fécond par la multiplication de ceux qui croient en lui. Il est aussi les prémices de ceux qui ressusciteront; il est, dans ce sens, cette *gerbe des prémices* offerte à Dieu *le jour qui suivait le sabbat* de la fête de Pâque : (ainsi la gerbe des prémices fut offerte le jour même de la résurrection de Jésus-Christ). On sait que Jésus-Christ ne ressuscita pas seul, puisque *plusieurs corps des saints, qui étaient dans le sommeil de la mort, ressuscitèrent; et sortant de leurs tombeaux après sa résurrection, ils vinrent en la ville sainte, et furent vus de plusieurs personnes* (*S. Matth.*, XXVII, 52 et 53).

Si Jésus-Christ est un grain de froment, tous les Chrétiens sortent de lui comme une ample moisson. Les Apôtres et les prédicateurs de l'Évangile sont chacun un grain de froment fécond ; ils sont aussi des laboureurs et des moissonneurs qui sèment et qui recueillent, et ils rendent hommage à Jésus-Christ du succès de leurs moissons. Jésus-Christ est au milieu d'eux, comme Joseph est au milieu de ses frères : la gerbe de tous les moissonneurs adore celle de Jésus-Christ. *Je vous ai envoyé moissonner*, dit Jésus-Christ à ses Apôtres (*S. Jean*, IV, 38), *ce qui n'est pas venu par votre travail; d'autres ont travaillé* (c'étaient les Patriarches et les Prophètes qui préparaient de loin toutes choses pour la prédication de l'Évangile), *et vous êtes entrés dans leurs travaux*. Jésus-Christ rappelle ici une pensée exprimée assez au long dans le XXVIII[e] chapitre d'*Isaïe*, v. 24, où le prophète applique à Dieu la conduite d'un laboureur habile qui distingue les temps et les semences. Il

sème d'abord certaines semences, et il en réserve d'autres plus excellentes et qui demandent plus de préparations ; il fait toutes ces préparations, et lorsqu'il les a faites, le temps vient de semer le froment ; de même lorsqu'il a recueilli le froment, il lui donne les préparations nécessaires pour en faire du pain. Il en est ainsi de Dieu ; il a préparé longtemps son terrain avant d'envoyer le Messie et ses Apôtres ; ils ont moissonné ce que les Prophètes avaient semé, et ils ont rempli l'attente des Prophètes et la leur propre, *afin*, dit Jésus-Christ au même endroit, *que celui qui sème soit dans la joie, aussi bien que celui qui moissonne.* Nous allons revenir dans un moment à cet endroit de saint Jean.

*Jésus voyant tous ces peuples, il en avait compassion, parce qu'ils étaient accablés de maux et dispersés comme des brebis qui n'ont point de pasteur* (*S. Matth.*, IX, 36). Ils étaient aussi des épis prêts à être recueillis ; c'est ce que Jésus-Christ dit à ses disciples : *La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers ; priez donc le maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers en sa moisson.* Aussitôt il envoya les douze Apôtres, c'est-à-dire douze moissonneurs ; et il répéta la même chose sous les mêmes symboles, en envoyant les soixante-douze disciples, comme on le voit (*S. Luc*, X, 1 et 2) : ces soixante-douze disciples étaient donc aussi autant de moissonneurs.

Il y avait une moisson à laquelle on s'attendait alors, et il y en avait une à laquelle on ne pensait pas. Les Juifs étaient la moisson à laquelle on s'attendait, et cette moisson ne devait pas réussir à la manière dont on le pensait. Les Gentils étaient une moisson à laquelle on ne pensait pas et que l'on n'envisageait que de loin, et elle était tout proche. Jésus-Christ parle à ses Apôtres de ces deux moissons, l'une plus éloignée, l'autre beaucoup plus proche et à laquelle on

ne s'attendait pas ; c'est au même endroit du IV[e] chapitre de *S. Jean* dont nous avons déjà extrait plusieurs passages : *Ne dites-vous pas vous-mêmes que dans quatre mois la moisson viendra? Mais moi je vous dis* qu'il y a une autre moisson : *Levez vos yeux, et considérez les campagnes qui sont déjà blanches et prêtes à moissonner.* L'histoire de la Samaritaine qui est rapportée dans ce même chapitre, fut l'occasion qui donna lieu à Jésus-Christ d'entrer dans ce discours ; et les Samaritains qui crurent en Jésus-Christ avec tant de docilité et de promptitude, donnèrent l'exemple d'une moisson à laquelle on ne s'attendait pas, et qui devait précéder celle à laquelle on s'attendait.

En suivant cette analogie, l'histoire des *Actes des Apôtres* n'est autre chose que l'histoire d'une moisson. Au lieu des pains de prémices que l'on avait accoutumé d'offrir au Seigneur le jour de la Pentecôte, saint Pierre et les Apôtres lui offrirent les trois mille hommes convertis ce jour-là. Chaque homme, chaque famille qui se convertissait était un grain ou un épi de froment recueilli ; les Apôtres éprouvaient les bénédictions du *Ps.* CXXV, ils recueillaient avec joie ce qui avait été semé avec larmes ; chacun ramassait sa gerbe ; ils se réjouissaient en présence du Seigneur, selon la prophétie d'Isaïe, IX, 3, comme des moissonneurs au milieu d'une moisson abondante, *sicut qui lætantur in messe.* Les Juifs et les Gentils étaient réunis dans la même aire par les soins de ces heureux moissonneurs, mais c'était dans des champs différents qu'on les recueillait ; autre était le champ de Corinthe, autre celui de Jérusalem, mais partout c'était la moisson du Seigneur. *Nous sommes les coopérateurs de Dieu,* dit saint Paul aux Corinthiens (*I. Épître,* ch. III, v. 9), *et vous, vous êtes le champ que Dieu cultive.*

Saint Paul ajoute : *Et l'édifice que Dieu bâtit*, ce qui a rapport à un autre symbole.

En revenant au symbole des pains, voici comme il le fait parler : *Purifiez-vous du vieux levain, afin que vous soyez une pâte toute nouvelle, comme vous êtes vraiment les pains purs et sans levain* (*I. Cor.*, V, 7) ; les Chrétiens sont donc une pâte nouvelle sans vieux levain. Mais s'il y a un mauvais levain, il y en a un bon, puisque Jésus-Christ *compare le royaume du ciel*, c'est-à-dire l'Église, *au levain qu'une femme prend et qu'elle mêle dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que toute la pâte soit levée.* Le monde est cette pâte ; le levain c'est la prédication du Christianisme qui ne cessera point jusqu'à ce qu'elle ait changé le monde entier : *Donec fermentetur totum* (*S. Luc*, XIII, 21). Saint Paul insiste encore sur ce que les fidèles sont représentés par le pain : *Étant plusieurs, nous ne sommes tous qu'un seul pain et un seul corps, nous qui participons tous à un même pain* (*I. Cor.*, X, 17). C'est l'Eucharistie qui donne lieu à saint Paul de tenir ce langage : elle tient lieu aux Chrétiens, et de la manne dont on conservait une mesure dans le Saint des Saints, et des douze pains de proposition ; elle nourrit les Chrétiens ; elle représente et opère l'unité qui est entre eux. Les Chrétiens sont un pain et sont douze pains, parce que l'Église est une et qu'elle est formée par les travaux des douze Apôtres.

## ARTICLE IV.

### Les mêmes choses montrées dans les mêmes symboles, considérées sous une autre face.

Les fidèles sont une moisson, Jésus-Christ est un grain de froment. Mais en envisageant les choses sous une face

un peu différente, Jésus-Christ est *le pain de vie ;* c'est ce qui fait le sujet du VI[e] chapitre de *S. Jean ;* il est le pain de l'âme, il lui communique la justice. L'âme vit de Jésus-Christ et par Jésus-Christ. C'est pourquoi le règne du Messie est annoncé en tant d'endroits comme devant être suivi de l'abondance du froment et du vin. *Qu'est-ce que le Seigneur a de bon et d'excellent,* est-il dit (*Zacharie,* IX, 17), *sinon le froment des élus, et le vin qui fait germer les vierges?* L'Eucharistie est ici marquée, et la grâce contenue dans l'Eucharistie ; l'une et l'autre se perpétuent de siècle en siècle, et marquent le bonheur du règne du Messie ; l'une et l'autre nourrissent et font croître ceux qui sont le froment de Jésus-Christ. C'est en faisant la description de son règne qu'il est dit (*Ps.* LXXI, 16) : *L'on verra le froment semé dans la terre sur le haut des montagnes pousser son fruit, qui s'élèvera au-dessus des cèdres du Liban ; et la cité sainte produira une multitude de peuples semblable à l'herbe de la terre.* Et au *Ps.* LXIV, 12 : *Vous comblerez de bénédictions tout le cours de l'année* par les effets *de votre miséricorde, et vos champs seront remplis par l'abondance de toutes sortes de fruits. Les lieux déserts que les pâturages rendent agréables seront engraissés, et l'allégresse environnera les collines. Les béliers ont été environnés d'une multitude de brebis, et les vallées seront pleines de froment.* Dans le *Ps.* CXLVII, 3, il est dit à l'Église sous le nom de Jérusalem : *Ton Dieu établit la paix jusqu'aux confins de tes États, et il te rassasie du meilleur froment.*

Jésus-Christ a désigné lui-même l'ouvrage qu'il venait opérer parmi les hommes, par le miracle sensible de la multiplication des pains ; et il avertit le peuple, dans le VI[e] chap. de *S. Jean,* de ne point s'arrêter au pain matériel, mais d'élever leur esprit à *la nourriture qui demeure pour*

*la vie éternelle : c'est cette nourriture*, ajoute Jésus-Christ, *que le Fils de l'homme vous donnera* (*S. Jean*, VI, 27). Jésus-Christ, à proprement parler, est donc venu sur la terre pour faire pendant la suite des siècles la distribution du pain de vie qui nourrit l'âme, comme il a fait en deux occasions passagères la distribution du pain qui nourrit le corps. Il est le vrai Joseph qui préside à la distribution du blé; il associe ses disciples à son ministère. Lorsqu'il opéra le miracle de la distribution des pains, il donna à ses Apôtres la commission de faire asseoir le peuple, et de leur distribuer le pain matériel. Lorsqu'il s'agit de la distribution du pain qui fait vivre l'âme, il établit dans les divers âges et dans les diverses régions des dispensateurs *chargés de distribuer à chacun dans le temps la mesure de blé qui lui est destinée* (*S. Luc,* XII, 42).

On peut distinguer dans l'histoire du patriarche Joseph deux distributions : l'une qui ne regarde que les Égyptiens; l'autre en faveur de ses frères, de Jacob son père et de toute sa famille. Jésus-Christ a aussi opéré deux fois le miracle de la multiplication du pain matériel ; et dans le cours des siècles il fait deux grandes distributions du pain de vie, l'une en faveur des Gentils, l'autre en faveur des Juifs. Avant d'entrer dans la distinction des traits qui peuvent convenir à l'une et à l'autre de ces deux œuvres, rapportons encore quelques traits propres à représenter en général les bénédictions du règne du Messie sous les mêmes symboles.

Le peuple du Messie a reçu d'une manière spirituelle, mais plus réelle et plus véritable, l'effet des paroles du *Deutéronome*, VIII, 7 : *Le Seigneur votre Dieu vous fera entrer dans une bonne terre, dans une terre pleine de ruisseaux, d'étangs et de fontaines, où les sources des fleuves répandent leurs eaux en abondance dans les plaines et le*

*long des montagnes; dans une terre qui produit du froment, de l'orge et des vignes, où naissent les figuiers, les grenadiers, les oliviers; dans une terre d'huile et de miel; où vous mangerez votre pain sans en manquer jamais... afin qu'après avoir mangé et vous être rassasiés, vous bénissiez le Seigneur votre Dieu qui vous aura donné une si excellente terre.* Moïse recommandait aux Israélites de prendre bien garde d'oublier Dieu, après qu'ils auraient éprouvé l'effet de ces promesses : *De peur*, leur dit-il, *qu'après que vous aurez mangé, et que vous serez dans l'abondance de toutes sortes de biens, votre cœur ne s'élève* (ELEVETUR COR TUUM), *et que vous ne vous souveniez plus du Seigneur votre Dieu qui vous a tirés du pays de l'Égypte...* (Deut., VIII, 14).

Ces conseils s'appliquent avec une toute autre force aux Chrétiens : Lorsque vous aurez mangé le pain de vie, et que votre âme en aura été rassasiée, gardez-vous bien d'oublier le Seigneur votre Dieu qui vous a tirés de l'Égypte spirituelle, c'est-à-dire de la captivité du péché. C'est pourquoi le Saint-Esprit continue de dire aux Chrétiens par la bouche de Moïse : *Ne dites pas dans votre cœur : C'est par ma propre puissance et par la force de mon bras que je me suis acquis toutes ces choses; mais souvenez-vous que c'est le Seigneur votre Dieu qui vous a donné lui-même toute votre force, pour accomplir ainsi l'alliance qu'il a jurée avec vos pères* (*Deut.*, VIII, 17).

Un tel avertissement est suivi d'une menace toute semblable à celle qui se trouve exprimée sous une autre figure dans l'*Épître aux Romains* : *Prenez garde de ne vous pas élever, et tenez-vous dans la crainte; car si Dieu n'a point épargné les branches naturelles, vous devez craindre qu'il ne vous épargne pas non plus, et que vous ne soyez retranchés à votre tour* (*Rom.*, XI, 20). *Vous périrez misérable-*

*ment*, dit Moïse, *comme les nations que le Seigneur a détruites à votre entrée, si vous êtes désobéissants à la voix du Seigneur votre Dieu* (*Deut.*, VIII, 20).

Moïse joint, au même endroit, à cet oubli de Dieu de la part des Israélites, le culte et l'adoration des dieux étrangers. L'un était ordinairement une suite de l'autre : lorsqu'ils oubliaient le Dieu qui leur avait donné l'abondance du froment et des autres biens du même genre, ils adoraient à sa place d'autres dieux. C'est ce qui se vérifie encore plus constamment dans l'ordre des choses spirituelles. Lorsque les Chrétiens viennent à oublier que c'est de Dieu qu'ils tiennent le pain de vie, c'est-à-dire cette grâce qui ne donne pas seulement le pouvoir incertain de vivre, mais la vie même de l'âme, il suit nécessairement de cet oubli, qu'ils attribuent à une autre puissance un effet si excellent ; ils disent alors dans leur cœur, contre la défense de Moïse : *C'est par ma propre puissance et par la force de mon bras que je me suis acquis toutes ces choses.* A la place du vrai Dieu qui seul introduit et conserve dans la possession de la justice, ils élèvent l'idole du libre arbitre, mettant en lui leur confiance, et lui sacrifiant comme à un Dieu.

Moïse répète les mêmes avertissements et les mêmes menaces au ch. XI ; l'occasion d'y revenir se présentera dans la suite.

Il y a peu d'endroits dans l'Ecriture où les bénédictions spirituelles attachées au règne du Messie soient plus vivement représentées qu'au XXXIe ch. de *Jérémie*. Le trait de l'abondance du froment n'y est pas oublié, verset 12 : *Ils viendront, et ils loueront Dieu sur la montagne de Sion ils accourront en foule pour jouir des biens du Seigneur du froment, du vin, de l'huile, et du fruit des mouton*

*et des bœufs : leur âme deviendra comme un jardin perpétuellement arrosé, et ils ne souffriront plus la faim... J'enivrerai et engraisserai l'âme des prêtres, et mon peuple sera tout rempli de mes biens, dit le Seigneur.* Ce passage de *Jérémie* répond à celui du IV[e] *Psaume : Ils se sont accrus et enrichis par l'abondance de leurs fruits, de leur froment, de leur vin et de leur huile.*

Les mêmes images sont employées, et l'abondance du froment est promise dans *Ézéchiel*, XXXVI, 29 et suiv.; *Joël*, II, 19 et 24 ; et en divers autres endroits des Prophètes.

## ARTICLE V.

État où le corps de la nation des Juifs est tombé, pendant que l'Évangile a été reçu par les Gentils.

Lorsque Habacuc découvre en esprit l'avénement du Messie, il aperçoit en même temps l'état funeste de la nation des Juifs en général, et la stérilité dont elle devait être frappée. Il en est saisi de douleur et d'étonnement, et représente ce malheur sous diverses figures ; celle-ci en est une : *Les campagnes ne porteront point de grain; les bergeries seront sans brebis*, etc. (*Habac.*, III, 17) ; c'est-à-dire que le corps de la nation devenu incrédule ne fournirait plus d'hommes dignes d'être appelés les brebis de Dieu, ou d'être comparés au bon grain, et qu'une famine universelle désolerait cette nation.

Le temps de la venue du Messie était le temps où les promesses et les menaces, exprimées sous l'image des choses corporelles, commençaient à s'accomplir spirituellement. Ainsi, outre le premier sens qui avait eu son effet dans l'ordre corporel et sensible, la menace du *Deutéronome* s'accomplit alors spirituellement sur le peuple juif. Il était

prédit (*Deut.*, XXVIII, 51) qu'on ne leur laisserait *ni blé, ni vin, ni huile, ni troupeaux de bœufs, ni troupeaux de brebis*; la famine devait être si terrible qu'ils se verraient réduits à manger la chair de leurs propres enfants. On en devait venir à cette extrémité par degrés. *Votre grenier sera maudit*, est-il dit dès le verset 17, *et les fruits que vous aurez mis en réserve seront maudits*; et au v. 38 : *Vous sèmerez beaucoup de grains dans votre terre, et vous en recueillerez peu, parce que les sauterelles mangeront tout... La nielle consumera tous vos arbres et les fruits de votre terre.* C'est ce qu'on voit pareillement au ch. XXVI du *Lévitique*, v. 19 : *Je ferai que le ciel sera pour vous comme de fer, et la terre comme d'airain. Tous vos travaux seront rendus inutiles; la terre ne produira point de grains*, etc. Dieu menace ensuite de multiplier sept fois davantage les plaies dont il frappera son peuple. Il prédit, v. 26, qu'*il brisera leur soutien*, c'est-à-dire *le pain*, POSTQUAM CONFREGERO BACULUM PANIS VESTRI, *en sorte que dix femmes cuiront du pain dans un même four, et le rendront au poids*, et de plus *qu'ils le mangeront sans en être rassasiés.*

Le détail affreux de toutes ces malédictions est suivi, soit dans le *Lévitique*, soit dans le *Deutéronome*, d'une promesse absolue du retour des Israélites à Dieu, et de la promesse que Dieu reviendrait aussi à eux dans la plénitude de sa miséricorde (*Deut.*, XXX, 1 et suiv. ; *Lévit.*, XXVI, 42 et suiv.).

La prédiction des malheurs, et celle de la conversion et de la délivrance se sont accomplies dans un sens imparfait, charnel et grossier, par la captivité et la délivrance de Babylone. Deux choses font voir que ces prédictions doivent avoir un autre accomplissement, même à l'égard des Juifs : 1° la force des expressions, l'étendue des biens et des maux

prédits, qui n'a point été remplie par ce qui s'est passé au temps de la captivité et du retour de Babylone ; 2° le grand nombre d'endroits des Prophètes qui appliquent ces choses au temps du Messie. Aussi a-t-on vu alors, et l'on continue de voir l'accomplissement des malheurs dans toute son étendue, en sorte qu'il reste aujourd'hui à attendre, sur la même nation, un accomplissement de prédictions favorables proportionné à l'accomplissement des prédictions funestes.

Nous nous contenterons d'indiquer ici deux ou trois endroits des Prophètes propres à faire entendre que la prédiction de la désolation des moissons et de la famine, devait avoir un accomplissement spirituel à l'égard des Juifs : *J'ai fait que dans toutes vos villes, vos dents sont devenues faibles et tremblantes. J'ai frappé toutes vos terres d'une indigence de pain... J'ai empêché la pluie d'arroser vos champs, lorsqu'il restait encore trois mois jusqu'à la moisson. J'ai fait, ou qu'il a plu sur une ville et qu'il n'a pas plu sur l'autre, ou qu'il a plu sur un endroit d'une ville, et que l'autre est demeuré sec*, etc. (*Amos*, IV, 6). C'est précisément l'état où la nation était spirituellement réduite, lorsque les Apôtres recueillaient par leur prédication quelques restes des Juifs. On peut voir le verset 3 du chapitre suivant. Le même Prophète continue, ch. IV, v. 9 : *Je vous ai frappés par un vent brûlant et par la nielle ; la chenille a gâté tous vos grands jardins, toutes vos vignes*, etc... *Je vous ai détruits comme j'ai détruit Sodome et Gomorrhe.* Amos explique lui-même ces fléaux dans un sens spirituel, ch. VIII, v. 11 : *Il viendra un temps, dit le Seigneur, où j'enverrai la famine sur la terre ; non la famine du pain, ni la soif de l'eau. mais* la famine et la soif *de la parole du Seigneur.* Le temps de la venue du Messie était le temps de la moisson

cueille la moisson qui les enrichit et les nourrit, que l temple de Dieu est bâti, et c'est Dieu même qui a fa ce choix.

On peut s'apercevoir que nous ne faisons autre chose qu répéter en l'expliquant l'histoire d'Ornan, ou Aréuna ; ell est rapportée dans le IIe livre des *Rois*, ch. XXIV, *I. Paral.*, ch. XXI ; il y faut joindre le 1er verset du ch. I du IIe livre des *Paralipomènes*. Aréuna est appelé *roi* d l'Écriture, et il y a de l'apparence qu'il était roi de Jérusa lem avant que David en eût fait la conquête, puisqu'il e certain qu'il était Jébuséen. Lors donc que le peuple d'Is raël fut frappé en punition du péché que David avait com mis en ordonnant qu'on en fît le dénombrement, l'Ang qui servait de ministre à la colère de Dieu se tenait près d l'aire d'Aréuna. Aréuna, qui battait alors son blé dans sa aire, aperçut l'Ange, en fut saisi de frayeur et se cacha, lu et ses quatre fils. En même temps, Dieu ordonna à David de se transporter dans cette aire, et d'y construire u autel au Seigneur, afin d'apaiser sa colère par les victim qu'il offrirait sur cet autel. Aréuna voyant David qui ven chez lui, alla au-devant de ce prince, et ayant appris de s bouche quel était son dessein, il lui offrit généreuseme tout ce qui dépendait de lui : non-seulement il fournit s aire, mais encore les bœufs qui furent offerts et le blé néce saire pour le sacrifice ; il présenta les instruments qui se vaient à l'agriculture pour tenir lieu de bois pour consum les victimes. *Le roi Aréuna*, dit l'Écriture, *fournit tout qui était nécessaire au roi David, en lui disant : Que le Se gneur votre Dieu reçoive vos vœux*. L'autel fut construit, sacrifice offert au Seigneur, et *le Seigneur exauça Davi en faisant descendre le feu du ciel. Alors le Seigneur com manda à l'Ange de remettre son épée dans le fourreau ;*

*qu'il fit. Et à l'heure même, David voyant que le Seigneur l'avait exaucé dans l'aire d'Aréuna ou Ornan Jébuséen, lui immola des victimes.*

L'Écriture rend aussitôt une raison, soit en général de ce que David avait sacrifié dans ce lieu, soit plutôt de ce qu'il avait continué d'y offrir des victimes (*I. Paral.*, XXI. 29) : *Le tabernacle du Seigneur, que Moïse avait fait dans le désert, et l'autel des holocaustes étaient alors au haut lieu de Gabaon; et David n'eut pas la force d'aller jusque-là pour y offrir sa prière à Dieu, parce qu'il avait été frappé d'une trop grande frayeur*. Cependant on ne peut douter que de la part de Dieu il n'y eût un mystère dans le choix de l'aire d'Aréuna. Car outre que cette aire était sur la montagne de Moria, où Abraham avait autrefois conduit son fils Isaac, selon l'ordre de Dieu qui lui avait désigné cette montagne pour le lieu où il devait immoler Isaac, voici ce que nous lisons (*II. Paralipomènes,* III, 1) : *Salomon commença à bâtir le temple du Seigneur à Jérusalem sur la montagne de Moria, qui avait été montrée à David son père, et au lieu même que David avait disposé dans l'aire d'Ornan Jébuséen.* Ainsi le temple du Seigneur fut bâti sur le terrain d'un étranger ; et l'aire d'Ornan, qui avait été en bénédiction tandis que tout périssait en Israël, devint très-promptement le centre de la religion du vrai Dieu. Il fallut chercher chez cet étranger une ressource contre les ravages que l'épée de l'Ange exterminateur faisait parmi le peuple qui avait reçu les promesses.

Si les douze charrues d'Élisée, dont il est fait mention (*III. Rois,* XIX, 19), figurent quelque chose, on aurait pu les placer au commencement de cet Article ; mais il aurait été besoin d'un trop long discours pour faire voir la justesse de l'application.

[illegible] famille et la se
[illegible] hommes
[illegible] et même
[illegible] les semences, q
[illegible] commence de
[illegible] sur le riz
[illegible] peu de bonn
[illegible] le riz com
[illegible] quelques grains n
[illegible] autres trente.

[illegible] les temps : mais [illegible] est plus rare : il y [illegible] abondance. Il y a au [illegible] quelquefois certaine [illegible] la famine ; d'autres [illegible] universelle, et alors un petit [illegible] prévoyants sont seuls préservé [illegible] leurs biens.

[illegible] raconter l'histoire de l' [illegible] peu rendraient les sch [illegible] commencé, ou du moi [illegible] mots de ces co

Pour se restreindre maintenant à ce qui regarde la com-mission de l'Église, il est visible que les premiers siècles ont été des temps d'abondance. Ceux qui en avaient la com-mission de la part du Père de famille répandaient la semence de la parole avec application; de jour en jour ils défri-chaient des campagnes nouvelles; les déserts autrefois les plus incultes devenaient fertiles sous leurs pas. *Les champs cultivés par les pères* (ou selon l'hébreu, *par les pauvres*) *sont pleins de fruits*, est-il dit (*Prov.*, XIII, 23); et au cha-pitre suivant, v. 4 : *Où il n'y a point de bœufs, la grange est vide; mais la force du bœuf paraît clairement où l'on recueille beaucoup de blé.* On sait que les bœufs ont été regardés par saint Paul comme la figure des ministres de l'Évangile (*I. Corinth.*, IX, 9). Dans les temps heureux de l'Église, non-seulement les ministres étaient en grand nombre, mais leur zèle était infatigable; ils arrosaient le champ de leurs sueurs, et souvent de leur sang; leur piété attirait les bénédictions du ciel sur leurs travaux; la pluie de la grâce tombait avec abondance; l'aire du Père de famille était remplie, ses greniers étaient sans cesse ouverts pour recevoir le bon grain; le pain de vie était distribué, et le monde entier, ou du moins les parties du monde qui étaient connues alors, étaient nourries d'un pain salutaire.

Cependant l'homme ennemi forma le dessein de traverser ses progrès; il trouvait de temps en temps le moyen de sur-semer l'ivraie, pendant que les laboureurs étaient endormis. Lorsqu'on se réveillait assez promptement pour s'en aperce-voir, on l'arrachait facilement sans faire de tort au bon grain. D'autres fois on ne le faisait qu'avec une extrême peine et de grands dommages pour la moisson. Souvent on a perdu, par un effet de pareils malheurs, des portions considérables

## ARTICLE VII.

**La Religion reçue chez les Gentils, sujette à différents succès, selon différence des temps et des lieux.**

La parole de Dieu annoncée est le principe et la semen de la moisson que Dieu recueille parmi les hommes. Or prédication extérieure n'a pas toujours le même succ C'est ici le lieu de placer la parabole des semences, que to le monde a présente à l'esprit. Toute semence ne gern pas, tout ce qui germe ne croît pas, tout ce qui croît parvient pas à la maturité; il y a un peu de bonne ter parmi beaucoup de mauvaise terre; et ce qui tombe s la bonne terre rapporte son fruit, quelques grains rende cent pour un, d'autres soixante et d'autres trente.

Cette parabole se vérifie dans tous les temps; mais il y des temps où le grain qui fructifie est plus rare; il y a d temps de famine, et des temps d'abondance. Il y a aussi d temps mitoyens entre ceux-là. Quelquefois certaines co trées seulement sont frappées de la famine; d'autres fois famine devient une plaie universelle, et alors un petit no bre d'hommes sages et prévoyants sont seuls préservés, e et ceux à qui ils font part de leurs biens.

Combien serait-il facile de raconter l'histoire de l'Égl sous ces symboles! En premier lieu viendraient les schism et les hérésies, celles qui ont commencé, ou du moins se sont terminées par le schisme. Les chefs de ces comm nions démembrées ont prétendu recueillir leur moisso part; et c'est sur eux que tombe la malédiction pronon par Jésus-Christ (*S. Matth.*, XII, 30) : *Celui qui n'est po avec moi est contre moi : et celui qui n'amasse point a moi dissipe.*

*Pour se* restreindre maintenant à ce qui regarde la communion de l'Église, il est visible que les premiers siècles *ont été* des temps d'abondance. Ceux qui en avaient la commission de la part du Père de famille répandaient la semence de la parole avec application; de jour en jour ils défrichaient des campagnes nouvelles; les déserts autrefois les plus incultes devenaient fertiles sous leurs pas. *Les champs cultivés par les pères* (ou selon l'hébreu, *par les pauvres*) *sont pleins de fruits*, est-il dit (*Prov.*, XIII, 23); et au chapitre suivant, v. 4 : *Où il n'y a point de bœufs, la grange est vide; mais la force du bœuf paraît clairement où l'on recueille beaucoup de blé.* On sait que les bœufs ont été regardés par saint Paul comme la figure des ministres de l'Évangile (*I. Corinth.*, IX, 9). Dans les temps heureux de l'Église, non-seulement les ministres étaient en grand nombre, mais leur zèle était infatigable; ils arrosaient le champ de leurs sueurs, et souvent de leur sang; leur ... attirait les bénédictions du ciel sur leurs travaux; la pluie de la grâce tombait avec abondance; l'aire du Père de famille était remplie, ses greniers étaient sans cesse ouverts pour recevoir le bon grain; le pain de vie était distribué, et le monde entier, ou du moins les parties du monde qui étaient connues alors, étaient nourries d'un pain salutaire.

Cependant l'homme ennemi forma le dessein de traverser ses progrès; il trouvait de temps en temps le moyen de sursemer l'ivraie, pendant que les laboureurs étaient endormis. Lorsqu'on se réveillait assez promptement pour s'en apercevoir, on l'arrachait facilement sans faire de tort au bon grain. D'autres fois on ne le faisait qu'avec une extrême peine et de grands dommages pour la moisson. Souvent on a perdu, par un effet de pareils malheurs, des portions considérables

du champ ; telles ont été les régions occupées par les Nest riens, les Eutychéens, les Grecs schismatiques, etc., et dan les derniers siècles par les Luthériens, les Calvinistes, l Anglicans, etc. Peu à peu l'ivraie s'est tellement répa due par tout le champ, qu'il n'a plus été possible de l'a racher.

On voit que nous ne faisons que suivre la parabole d l'Évangile. Cette ivraie, ce sont les mauvaises mœurs, 1° d simples fidèles, 2° des pasteurs ; ce sont les abus, les rel chements de la discipline, les fausses maximes en tout gen L'accroissement de l'ivraie, c'est la multiplication de c fausses maximes, et encore plus une espèce d'autori qu'elles acquièrent; elles s'affermissent et poussent d racines; on ne peut plus les arracher sans se mettre en da ger d'arracher en même temps le bon grain, ou du moi sans l'exposer à un grand danger, et cela quelquefois da toute, ou presque dans toute l'étendue du champ ; en u mot, l'ivraie est alors en un tel état que, si on entrepren de l'arracher toute à la fois, on ferait dans le champ un r vage irréparable. C'est le cas dans lequel on ne peut pl remédier aux maux de l'Église par des séparations de com munion. Mais qu'arrive-t-il de là? L'ivraie subsiste, et que ques soins que l'on prenne pour en arrêter les progrès, el se multiplie et se fortifie de jour en jour. Tout ce que l'e peut faire alors, c'est de sauver un à un quelques grains, de procurer avec des soins extraordinaires que quelques ép parviennent en maturité : on trouve encore à glaner, ma non pas à faire pleine moisson.

Cependant il faut attendre avec patience que le Père d famille envoie des moissonneurs, c'est-à-dire des ministr revêtus du degré d'autorité nécessaire pour rétablir tout choses dans le temps et en la manière qu'il lui plaît ;

alors il se fait une moisson ; soit la dernière moisson après laquelle il ne restera plus d'ivraie mêlée avec le bon grain, moisson qui est réservée aux anges pour la fin du monde ; soit une moisson particulière, telle qu'il s'en trouve de prédites en divers endroits de l'Écriture. C'est ce qui arrive lorsque Dieu, maître des événements, dispose peu à peu les choses de manière que ceux qui gouvernent l'Église en son nom se trouvent tout à la fois assez courageux et assez autorisés pour détruire les abus, ou pour séparer de la communion extérieure de l'Église, en observant les règles, ceux qui demeurent inflexiblement attachés à ces abus. Pour rapporter ici quelque exemple de ce que nous disons, on ne chassa pas entièrement de l'Église les Ariens lorsqu'on le voulut, mais lorsqu'il plut à Dieu, c'est-à-dire lorsqu'il mit ses ministres en état de le faire en suivant les règles.

Si l'événement dont parle saint Paul (*Rom.*, XI, 22) s'accomplit, si l'amas des branches étrangères auxquelles il adresse la parole vient à être retranché : *Alioquin et tu excideris*, alors il arrivera une de ces moissons particulières qui est apparemment la plus remarquable de toutes celles dont il est parlé dans l'Écriture. Aussi l'Écriture annonce-t-elle par rapport à ce grand événement diverses circonstances importantes, entre autres *qu'Élie viendra, et qu'il rétablira toutes choses* (*S. Matth.*, XVII, v. 11). *Il aura le pouvoir de fermer le ciel, afin qu'il ne tombe point de pluie durant un certain temps* (*Apocalypse*, XI, 6) : c'est ce qu'il a fait autrefois dans l'ordre des choses corporelles et sensibles. *Il pria ensuite*, dit saint Jacques, V. 18, *et le ciel donna de la pluie, et la terre produisit son fruit*. Ainsi, dans son premier ministère il faut distinguer deux choses : premièrement, des campagnes désolées ; secondement, l'abondance et la fertilité rendues lorsqu'on avait

moins sujet de s'y attendre. Ce sont, en d'autres termes, les branches naturelles entées de nouveau sur leur propre tronc, pendant que saint Paul nous représente d'une autre part les branches étrangères coupées à cause de leur infidélité.

On voit que nous venons de prendre le terme de *moisson* dans le sens où il est employé dans la parabole de l'ivraie, c'est-à-dire pour le temps où l'on recueille ce qui est semé dans les champs, et où se fait le discernement de l'ivraie et du bon grain. On prend très-souvent ce terme dans un autre sens; alors il signifie, non ce qui se fait lorsqu'on moissonne, mais les choses mêmes qui sont moissonnées, comme le grain, la paille, les épis, etc. C'est dans ce dernier sens qu'il est employé lorsque les Prophètes prédisent les maux de l'Église sous le symbole des malheurs qui arrivent à la moisson.

Le mélange de l'ivraie n'est pas la seule image que l'Écriture ait employée pour représenter ces malheurs. Quelquefois les temps sont si malheureux que l'on ne peut ni semer, ni recueillir; d'autres fois les ennemis surviennent et ravagent ce qui a été semé. Si la semence pousse, il arrivera que les moissons périront par la sécheresse; elles seront ravagées par les insectes, par la grêle, par la nielle et par toutes sortes d'accidents imprévus. Le grain propre à soutenir la vie des hommes deviendra extrêmement rare; on ne pourra en obtenir qu'à force de dépenses et de travaux. Quelquefois le pain, par un malheur inconcevable, n'aura plus la vertu de nourrir; les dents des hommes n'auront plus la force de le manger. Ce sont toutes ces images, que nous avons cru qu'il était à propos de rapporter de suite, que l'on voit répandues dans les divers livres de l'Écriture sainte; nous en allons rapporter les passages.

Christ et de l'Église. Lorsqu'il vint en Égypte, il
été prédit, par des songes miraculeux, qu'il serait un
sauveur de sa propre famille ; mais il le devint pre-
ment des Égyptiens. Après quelques années d'humi-
et de persécution, il est élevé en gloire, et son élé-
consiste à présider à toutes les moissons d'Égypte.
de prophétie, dont il était revêtu, lui fait annoncer
emps, et son ministère parmi les Égyptiens devait
rtagé entre ces deux temps ; c'est pourquoi la sagesse
e les mesures qu'il faut prendre par rapport à l'un
utre. La sagesse de Joseph est celle de la fourmi.
e des *Proverbes* nous renvoie à l'école de la fourmi
pprendre à devenir sages : *La fourmi*, est-il dit,
*t ni chef, ni maître, ni prince, fait sa provision du-*
*été, et amasse pendant la moisson de quoi se nourrir*
, VI, 7). C'est pourquoi au ch. XXX, v. 25, la race
rmis est placée au nombre des choses qui étant très-
, sont plus sages que les sages mêmes : *Les four-*
*e petit peuple, qui fait sa provision pendant la*
*m.*

temps de la prédication de l'Évangile parmi nous a

*l'Égypte*. Voilà le temps de la conversion des nations, dan ces siècles où l'Église, étendue depuis l'Espagne jusqu' l'Euphrate et au delà, fructifiait abondamment. Le labou reur alors était dans la joie, parce qu'il recueillait le frui de sa semence; les fidèles étaient instruits et touchés ; on le nourrissait partout du pain de la parole de Dieu; pain leur était préparé par des économes intelligents fidèles, qui avaient soin de le rompre et de le proportion à leurs forces; les instructions étaient tout à la fois soli et intelligibles, et elles l'étaient pour la multitude, et pas seulement pour quelques savants.

*Les sept années d'abondance*, continue Joseph, *seront vies de sept autres d'une si grande stérilité qu'elle fera blier toute l'abondance qui l'aura précédée; car la fam consumera toute la terre; et cette fertilité si extraordin* (des sept premières années) *sera comme absorbée par l'ex trême indigence qui doit la suivre*. Le conseil que don Joseph fut de se préparer aux années de disette pend les années d'abondance. *Que l'on prenne*, dit-il, *du blé d années d'abondance, et qu'on le réserve pour les sept ann de la famine qui doit accabler l'Égypte, et que ce pays soit pas consumé par la faim*.

Conformément à cet avis, le blé fut serré dans les gr niers publics, et se garda dans toutes les villes sous la pui sance du roi. La famine survint au temps marqué, toute terre en ressentit les effets. *Une grande famine survint da tout le monde; mais*, par la prévoyance et le soin de Josep *il y avait du blé dans toute l'Égypte*. On ne pouvait pl néanmoins jouir de ce blé avec la même facilité que da les années fertiles; il n'en croissait plus dans les campagne pour en obtenir, il fallait recourir à une voie qui avait qu que chose d'extraordinaire. *Le peuple, pressé de la famin*

*cria à Pharaon, et lui demanda de quoi vivre. Mais il leur dit : Allez trouver Joseph... Et Joseph ouvrant tous les greniers, vendait du blé aux Égyptiens, parce qu'ils étaient tourmentés eux-mêmes de la famine. On venait de toutes les provinces en Égypte pour acheter de quoi vivre, et pour trouver quelque soulagement dans la rigueur de cette famine qui croissait tous les jours dans toute la terre.*

Tels sont les caractères des siècles moins heureux de l'Église. Le pain qui fait vivre les âmes, la grâce, l'instruction y sont moins abondantes ; le froment de la parole de Dieu y est plus rare. Dans les premiers siècles, toutes les campagnes fructifiaient, on recueillait le froment comme par un ordre naturel et réglé ; partout où il y avait des chrétiens, dans les moindres églises, dans les lieux les plus écartés, chaque fidèle trouvait l'instruction qui lui était nécessaire. Ils avaient communément l'Écriture sainte entre les mains ; non-seulement il ne se trouvait personne qui leur fît un crime de la lire, mais de plus, on ne se contentait pas d'établir spéculativement les avantages de cette sainte lecture, la pratique répondait aux maximes. Chaque fidèle recueillait ce qui se lisait de l'Écriture dans les assemblées ecclésiastiques, parce que cette lecture se faisait dans une langue entendue du peuple ; il en était ainsi des prières de la Liturgie, etc. A cela se joignait, comme nous l'avons déjà remarqué, l'assiduité des pasteurs à instruire de vive voix, et à proportionner leurs instructions aux besoins des peuples. L'observation de la discipline dans tous ses chefs était une autre sorte d'instruction ; et la sainteté des mœurs des chrétiens était une preuve que l'effusion de la grâce, qui dans le sens le plus précis et le plus étroit est le pain de l'âme, était incomparablement plus commune qu'elle ne l'a été dans les derniers siècles.

Dans ces siècles malheureux, qui pourrait compter les églises, les paroisses, les contrées entières où les fidèles n'ont aucune instruction, ou bien n'en ont pas la mesure suffisante? Les pasteurs sont muets, ou ne peuvent fournir à tout; les peuples ne comprennent point ce qui se lit dans les églises en leur présence; et malgré les lois expresses du concile de Trente, il ne se trouve personne pour le leur expliquer. En une infinité d'endroits, on pose pour maxime qu'il n'est pas à propos que le peuple lise l'Écriture sainte, et il ne la lit point: en d'autres lieux, on convient qu'il faudrait lire, et cependant on ne la lit pas non plus. On ne supplée point à ce défaut par d'autres lectures solides, ou par des instructions assidues où l'on aurait soin de proposer aux chrétiens les vérités que l'Écriture contient. Ainsi la famine s'accroît et dévore les familles et les peuples entiers. Dans ces temps, il se trouve des marchands trompeurs qui se réjouissent de la famine et désirent de la voir augmenter, afin d'avoir lieu de débiter leurs marchandises. C'est à de tels hommes qu'Amos adresse la parole: *Écoutez ceci, vous qui réduisez en poudre les pauvres, et qui faites périr ceux qui sont dans l'indigence; vous qui dites: Quand seront passés ces mois où tout est à bon marché, afin que nous vendions nos marchandises; quand finiront ces semaines ennuyeuses, afin que nous ouvrions nos greniers, que nous vendions le blé bien cher et à fausse mesure, que nous usions de fausses balances... et que nous vendions aux pauvres les criblures du blé?* (*Amos*, VIII, 4.)

Cependant il y a du froment, l'Église ne peut jamais en manquer; mais, comme cela se fit du temps de Joseph, il est renfermé dans les magasins, d'où on ne le tire que par ordre du roi. Autrefois, tous les fidèles en général étaient instruits; maintenant ceux-ci le sont, ceux-là ne le sont pas, et ce d

cernement se fait par la volonté du grand Roi ; cela est un effet de la prédestination au milieu même de l'Église.

Il y a encore une ou deux circonstances à observer. En premier lieu, pour avoir le bon pain, c'est aux siècles d'abondance qu'il faut avoir recours. Il n'y a de saine nourriture, en fait de doctrine, que celle qui nous vient des saints Pères ; leurs écrits sont les magasins où il faut aller chercher le pur froment. Celui qui voudrait se nourrir de ce que la terre produit d'elle-même, sans que l'on puisse remonter jusqu'aux années de fertilité, courrait risque de s'empoisonner, ou mourrait de faim. A mesure que l'on avance dans les années de stérilité, la difficulté d'obtenir le bon froment augmente. Pendant les années de la stérilité d'Égypte, outre les requêtes qu'il fallait présenter et les mouvements qu'il était nécessaire de se donner, il fallait encore acheter chèrement le pain de vie ; enfin, il vint un temps où l'on ne pouvait plus en obtenir qu'en se dépouillant de tout.

Il est maintenant aisé de comprendre comment la sagesse de Joseph s'exerce dans le cours des divers âges de l'Église. Notre sagesse à nous, qui vivons dans les siècles de stérilité, est de rechercher avec soin la bonne nourriture qui donne la vie, de l'acheter à quelque prix que ce soit, de nous donner bien garde de prendre le change en recevant la nourriture empoisonnée que l'on nous présenterait, à la place de celle que nous fournit le vrai Joseph. Ne négligeons ni prières, ni soins, ni travaux pour obtenir de lui que ses magasins nous soient ouverts, puisqu'il n'y a que ce moyen de conserver la vie. Celui qui manquera de faire ces choses n'est autre que le paresseux dont il est parlé au ch. XXIV des *Proverbes*, v. 30 : *Son champ et sa vigne sont pleins d'orties, et les épines en couvrent la surface.* C'est lui qui est ren-

voyé, ch. VI, à l'école de la fourmi. *L'indigence,* est-il dit au verset 11, *le viendra surprendre comme un homme qui marche à grands pas, et la pauvreté se saisira de lui comme un homme armé. Que si* au contraire, poursuit l'Auteur sacré, *vous êtes diligent, votre moisson sera comme une source abondante, et l'indigence fuira loin de vous.*

Tous ceux qui s'attachèrent à Joseph et entrèrent dans ses vues furent préservés des malheurs de la famine, et les années de stérilité se changèrent pour eux en années d'abondance. La source ordinaire qui produit l'abondance était tarie, mais ils retrouvèrent dans la sagesse de Joseph une autre source qui fut intarissable : *Votre moisson sera comme une source abondante, et l'indigence fuira loin de vous.*

Voilà en abrégé une image instructive des temps heureux et malheureux de l'Église. Suivons l'Écriture dans les détails où elle entre sur cela.

## ARTICLE IX.

### Continuation du même sujet.

En rapprochant l'histoire de Salomon de celle de Joseph, l'abondance du règne de Salomon figurera la même chose que les années de fertilité d'Égypte, c'est-à-dire les siècles heureux de l'Église. Un des principaux objets par lesquels l'abondance de ce règne était désignée, c'est la prodigieuse quantité de farine que l'on fournissait chaque jour pour la table de Salomon, savoir trente mesures ou muids de fleur de farine, et soixante de farine ordinaire. Douze intendants établis sur tout Israël avaient chacun leur district ; chacun fournissait ce qui était nécessaire pendant un mois ; ainsi les douze ensemble remplissaient l'année. *Cependant le peuple de Juda et d'Israël était innombrable comme le sable*

*de la mer, et tous mangeaient et buvaient dans une grande joie* (*III. Rois*, IV, 20 et suiv.). Salomon se trouvait même en état d'envoyer au roi de Tyr *vingt mille mesures de froment, et vingt mille mesures d'huile* (*Ibid.*, V, 11). On voit aussi quelques traces de la sagesse de Joseph dans la conduite d'Ézéchias qui avait de grands magasins de blé, de vin, d'huile, et de toutes sortes de richesses (*II. Paralipomènes*, XXXII, 28).

Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons rapporté des Prophètes, qui représentent en général l'excellence du règne du Messie sous l'image de récoltes abondantes, etc. ; il est manifeste que ces choses ont un rapport spécial aux temps heureux de l'Église.

Lorsque l'on s'applique à considérer les promesses faites à l'Église, leur excellence, leur vérité, leur magnificence, leur étendue, on a de la peine à les accorder avec les malheurs dont l'Église est susceptible. La vraie science consiste à connaître chaque chose dans son étendue, sans rien diminuer de ce qui appartient véritablement à l'une, à cause de ce qui appartient à l'autre. Mais si nous considérons l'impression que chacune de ces choses fait alternativement sur les hommes, cette impression est semblable à celle que Job éprouvait au milieu de ses malheurs. Il avoue que jamais il n'aurait été capable de les prévoir dans le temps de sa force et de son abondance, dont il fait une magnifique description chapitre XXIX. Nous en avons cité un trait dans le symbole des *Lampes*[1]. *Qui m'accordera*, disait-il, *d'être encore comme j'ai été autrefois, comme j'étais dans ces jours heureux où Dieu prenait soin de me garder; lorsque sa lampe luisait sur ma tête, et que dans les ténèbres je mar-*

[1] Voyez ci-dessus, page 32.

*chaîné la lueur de sa lumière?* Voici ce qu'il ajoute au verset 18 : *Je disais : Je mourrai dans le petit nid que je me suis fait, et je multiplierai mes jours comme le palmier. Je suis comme un arbre dont la racine s'étend le long des eaux, et la rosée se reposera sur ma moisson.* Que si l'on prétendait que le terme hébreu peut signifier autre chose que *moisson*, il serait aisé de prouver par d'autres endroits du livre de Job que sa prospérité et ses malheurs sont représentés sous l'image d'une moisson fertile, ou d'une moisson désolée. On en trouve deux exemples dans la suite du même discours de Job, comme nous l'allons voir.

A ces conjectures humaines, que Job avait formées dans le temps de sa prospérité, il oppose lui-même, dans le chapitre suivant, la peinture de ses malheurs; il ne peut encore comprendre comment il avait pu se faire que Dieu le traitât ainsi, parce qu'il ne se sentait pas coupable : *Si mes pas*, dit-il (XXXI, 7), *se sont détournés de la voie, si mon cœur a suivi l'attrait de mes yeux, et si quelque souillure s'est attachée à mes mains, que je sème, et qu'un autre mange ce que j'aurai semé, et que ma race soit retranchée de la terre jusqu'à la racine.* Et en finissant son discours il consent, s'il a commis des injustices, *que la terre produise pour lui des ronces au lieu de froment, et des épines au lieu d'orge* (*Ibid.*, v. 40).

Quand on fait réflexion que dans le sein de l'Église il y a des pécheurs, il est aisé de comprendre pourquoi les chrétiens ont été frappés de tous les malheurs que nous lisons dans l'histoire de l'Église, ou dont nous sommes nous-mêmes témoins. Mais la question devient tout autrement difficile lorsqu'on la tourne du côté des justes.

Job accepta volontiers les règles posées par ses amis à l'égard des méchants. *La faim*, dit Baldad (*Job*, XVIII, 12),

*ngera la force de l'impie en langueur, et son estomac n'ayant point de nourriture deviendra tout faible. La mort la plus terrible dévorera l'éclat de son teint, et elle consumera toute la force de ses bras... Ses racines qui tendaient en bas se sécheront, sa moisson qui montait en haut sera retranchée. J'ai vu l'insensé,* dit Éliphaz (*Job*, V, 3), *affermi par de profondes racines, et j'ai dans l'instant donné ma malédiction à tout son éclat. Ses enfants, bien loin de trouver leur salut, seront foulés aux pieds à la porte, et il ne se trouvera personne pour les délivrer. Celui qui mourait de faim mangera le blé de cet insensé.*

Donc, si l'on a égard aux mauvais chrétiens qui se sont élevés dans tous les âges, on n'aura nulle peine à expliquer la cause de tous les malheurs que l'Église a éprouvés et éprouvera à l'avenir. Ce sont des impies, des orgueilleux, des ingrats, des insensés qui méritaient que leurs moissons fussent ravagées, que leurs champs fussent couverts d'épines; ils méritaient d'être livrés à la famine, etc.; ils méritaient que Dieu retirât ses grâces, que le nombre des justes diminuât de jour en jour, que les schismes désolassent la face extérieure du Christianisme et que les abus inondassent ce qui aurait échappé aux schismes. Mais il faut en même temps se souvenir qu'il y a toujours eu des justes dans l'Église. Or, il semble qu'ils auraient dû arrêter la colère de Dieu; ils sont tellement attachés à la société extérieure de l'Église, que ses maux sont les leurs; ils sont frappés lorsqu'elle est frappée; ce sont leurs moissons qui sont endommagées, lorsque celles de l'Église le sont. Job représente ces justes, et voilà pourquoi il a tant de peine à comprendre la conduite de Dieu qui l'avait frappé de si grandes plaies. Le dénoûment que présente l'Écriture, par rapport à la personne de Job en particulier, est celui-là même qui

convient par rapport aux justes, à ces justes, dis-je, que le Dieu, qui sonde les cœurs, aperçoit en tout temps au milieu de l'Église.

Nous nous contentons d'indiquer ici cette vue, sans l'étendre. Les malheurs de l'Église sont des malheurs très différents par rapport aux justes et aux pécheurs, aux élus et aux réprouvés; mais ils n'en sont en eux-mêmes ni moins grands, ni moins réels. Suivons-en la peinture.

Si l'on est une fois convaincu que le malheur arrivé aux branches naturelles, lorsqu'elles se sont rendues dignes d'être retranchées et qu'ensuite elles ont été retranchées effectivement, peut arriver aux branches étrangères, comme saint Paul le dit expressément; on comprendra que la plupart des malheurs prédits aux Juifs, regardent aussi les Gentils. Et comme le retranchement des branches étrangères a rapport au retranchement des branches naturelles, puisqu'il n'y a rien qui ressemble plus à des branches coupées que d'autres qui le sont aussi, il en sera de même des malheurs spirituels annoncés aux Juifs sous le symbole des moissons ravagées, etc. Ces malheurs seront la figure et la prédiction des malheurs que doivent éprouver ceux que saint Paul appelle les branches étrangères. Sur ce principe, nous rappelons ici les passages cités dans le V[e] Article. Ces passages, excepté le dernier visiblement déterminé aux seuls Juifs, auront aussi leur accomplissement par rapport aux Gentils; et nous allons y joindre d'autres passages qui, en vertu du même principe, auraient pu aussi trouver leur place dans le V[e] Article. Ce principe servira donc en général pour établir l'application que nous faisons actuellement des passages que nous allons rapporter, au moins pour la plupart, sauf les preuves particulières qui peuvent se tirer de l'endroit dont sera pris chaque passage.

Joël représente le peuple de Dieu comme un jardin de délices, mais qui est livré par degrés à la dernière désolation. Des armées d'insectes se succèdent les unes aux autres (*Joël*, I, 4) : *La sauterelle a mangé les restes de la chenille, le ver les restes de la sauterelle, et la nielle les restes du ver*. Et au verset 9 : *Les oblations du blé et du vin sont bannies de la maison du Seigneur ; les prêtres, les ministres du Seigneur pleurent. Tout le pays est ravagé ; la terre est dans les larmes, parce que le blé est gâté, la vigne est perdue, et les oliviers ne font que languir. Les laboureurs sont confus, les vignerons poussent de grands cris, parce qu'il n'y a ni blé, ni orge, et que l'on ne recueille rien de la moisson.*

Il ne faut pas oublier les rapports sensibles qui se trouvent entre les sauterelles de *Joël* et celles de l'*Apocalypse*. Dès le VI[e] chapitre, où saint Jean donne une idée générale des plaies dont les hommes doivent être frappés, il voit à l'ouverture du troisième sceau l'image de la famine : *Je vis* dit-il, *paraître tout d'un coup un cheval noir ; et celui qui était monté dessus avait en sa main une balance. Et j'entendis une voix, du milieu des quatre animaux, qui dit : Le litron de blé vaudra une drachme, et trois litrons d'orge une drachme ; mais ne gâtez ni le vin ni l'huile* (*Apoc.*, VI, 5 et 6).

La grêle mêlée de feu et de sang qui suit le son de la première trompette (*Apoc.*, VIII, 7) a un rapport manifeste à la famine. Nous avertissons ici d'un autre rapport qui se trouve entre cette grêle de l'*Apocalypse* et la septième plaie d'Égypte, qui consiste pareillement dans une grêle (*Exode*, IX, 18). L'une et l'autre grêle mêlées de feu font mourir l'herbe de la campagne et brisent et consument les arbres. Ni l'une, ni l'autre n'est la dernière plaie. Celle d'Égypte

gâta le lin et l'orge parce qu'ils étaient déjà avancés; mais par la raison contraire, le froment et les blés ne furent pas endommagés. Les malheurs que prédit l'*Apocalypse*, comme nous l'avons déjà remarqué, rappellent les anciennes prophéties et les anciennes figures, et en font une application aux temps postérieurs à la venue du Messie.

Voici de quelle manière Dieu parle à son peuple après lui avoir représenté ses iniquités (*Michée*, VI, 13 et suiv.): *C'est pour vos péchés que j'ai commencé à vous frapper d'une plaie mortelle. Vous mangerez, et vous ne serez point rassasiés... Vous sèmerez, et vous ne recueillerez point*, etc.

Nous lisons au chapitre XIV de *Jérémie* la description mystérieuse d'une sécheresse qui ne pouvait manquer d'être accompagnée de la famine. *Les laboureurs*, est-il dit, v. 4, *sont dans la consternation, parce que la terre est stérile, et qu'il ne vient point de pluie*. La pluie était absolument nécessaire en Judée pour faire fructifier la terre. Or, Dieu était le maître de la répandre, ou de la retenir comme il lui plaisait; et c'était spécialement par cet endroit qu'il avait voulu rendre sensible aux Israélites la dépendance continuelle où ils étaient de sa volonté. *La terre dont vous allez entrer en possession*, leur est-il dit (*Deutér.*, XI, 10), *n'est pas comme la terre d'Égypte d'où vous êtes sortis, où après qu'on a jeté la semence, on fait venir l'eau par des canaux pour l'arroser, comme on fait dans les jardins; mais c'est une terre de montagnes et de plaines, qui attend les pluies du ciel, que le Seigneur votre Dieu visite toujours, et sur laquelle il jette des regards favorables depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin. Si donc vous obéissez*, etc. *Dieu donnera à votre terre les premières et les dernières pluies, afin que vous recueilliez de vos champs le froment, le vin et l'huile, et du foin pour nourrir vos bêtes, et que vous ayez*

*...-mêmes de quoi manger et vous rassasier. Prenez bien garde que votre cœur ne se laisse séduire, et que vous n'abandonniez le Seigneur pour servir et adorer des dieux étrangers; de peur que le Seigneur étant en colère ne ferme le ciel, que les pluies ne tombent plus, que la terre ne produise plus son fruit, et que vous ne soyez exterminés en peu de temps de cette terre excellente que le Seigneur va vous donner.*

Cet endroit du *Deutéronome* est semblable à un autre endroit du même livre, ch. VIII, que nous avons rapporté plus haut, Article IV [1]. En y joignant la réflexion que nous avons faite, ce discours convient avec plus de justesse aux Chrétiens dans le sens spirituel, qu'il ne convenait aux Juifs dans le sens charnel. La terre où les Chrétiens sont introduits, c'est l'Église; les fruits de cette terre sont les œuvres de justice; la fécondité dans les bonnes œuvres dépend de la grâce qui est une pluie céleste, une pluie volontaire, que Dieu répand quand il lui plaît, et sur ceux qu'il lui plaît. Il veut que les Chrétiens soient pénétrés de cette vérité et l'aient toujours présente à l'esprit. *Gravez*, continue Moïse (v. 18 et 19), *ces paroles que je vous dis, dans vos cœurs et dans vos esprits... Apprenez-les à vos enfants, afin qu'ils les méditent.*

Les Juifs ont été rejetés, selon saint Paul, pour avoir voulu établir leur propre justice, et pour n'avoir pas voulu reconnaître que Dieu seul en est la source. Les Gentils sont menacés du même malheur, s'ils tombent dans la même faute. Les paroles du Cantique de Moïse leur conviennent peut-être avec encore plus de justesse qu'aux Israélites (*Deutér.*, XXXII, 13) : *Le Seigneur a établi son peuple dans une*

[1] Voyez ci-dessus, pages 224, 225.

*terre élevée et excellente, pour y manger les fruits de la campagne,... pour s'y nourrir de la graisse des agneaux, des moutons du pays de Basan, et des chevreaux, avec la fleur du froment, et pour y boire le vin le plus pur. Ce peuple si aimé de Dieu s'est engraissé et rempli d'embonpoint; il a dans son abondance abandonné Dieu son créateur, il s'est éloigné de Dieu qui l'avait sauvé; ils l'ont irrité en adorant des dieux étrangers.*

La pluie de la grâce est le principe nécessaire de la fécondité dans les bonnes œuvres. Dieu veut qu'on reconnaisse la souveraine puissance et la souveraine liberté avec lesquelles il la distribue; et c'est à cette condition qu'il la distribue. Il faut donc que tout dépérisse à proportion que l'on cesse d'y penser; encore plus lorsqu'on transfère, par une erreur positive, cette puissance souveraine à un autre qu'à Dieu. C'est alors une idolâtrie réelle, mais dans l'ordre des choses spirituelles.

Il est parlé du simple oubli de Dieu (*Aggée*, I, 6) : *Vous avez semé beaucoup, dit le Seigneur, et vous avez peu recueilli; vous avez mangé, et vous n'avez point été rassasiés... Vous avez espéré de grands biens, et vous en avez trouvé beaucoup moins; vous les avez portés dans votre maison, et mon souffle a tout dissipé. Et pourquoi, dit le Seigneur des armées? C'est parce que ma maison est déserte*, etc. *C'est pour cela que j'ai commandé aux cieux de ne point verser de rosée, et que j'ai défendu à la terre de rien produire. C'est pour cela que j'ai fait venir la sécheresse et la stérilité sur la terre, sur les montagnes, sur le blé, sur le vin, sur l'huile, sur tout ce que la terre produit de son sein, sur les hommes, sur les bêtes, et sur tous les travaux de vos mains.*

Le *Psaume* LXXX rappelle le souvenir des bienfaits du

Seigneur envers son peuple (v. 15) : *Je les ai nourris de la plus pure farine de froment, et je les ai rassasiés du miel sorti de la pierre.* Pour perpétuer tous ces bienfaits, Dieu ne demandait que deux choses : l'une, de ne point adorer de Dieu nouveau : *Vous n'aurez point parmi vous un Dieu nouveau, et vous n'adorerez point un Dieu étranger ;* l'autre, d'ouvrir leur cœur par la confiance : *Ouvrez et élargissez votre bouche, et je la remplirai* (v. 8 et 9).

Lorsque le prophète Élie frappa la terre de sécheresse et de stérilité, les Israélites étaient tombés dans l'idolâtrie par le culte qu'ils rendaient à Baal. Ce n'était plus là un simple oubli de Dieu. Élie leur fit voir par le fléau de la famine que la puissance appartenait, non à Baal, mais au Dieu d'Israël. Jérémie, ch. XIV, demande à Dieu avec instance qu'il fasse cesser la plaie de sécheresse qui désolait la Judée, et il ne croit pas pouvoir faire à Dieu de prière plus propre à le fléchir, que de reconnaître que nul autre que lui ne peut donner la pluie. *Y a-t-il quelqu'un parmi les faux dieux des nations,* dit ce Prophète, v. 22, *qui fasse pleuvoir, ou sont-ce les cieux qui peuvent donner les pluies? N'est-ce pas vous, Seigneur notre Dieu? C'est pourquoi nous n'espérons qu'en vous ; car c'est vous qui faites toutes ces merveilles.* De là vient que le même Jérémie, expliquant en quoi consistait l'aveuglement et la surdité qu'il reprochait à la maison de Jacob, leur parle en ces termes : *Le cœur de ce peuple est devenu un cœur incrédule et rebelle, ils se sont retirés et s'en sont allés. Ils n'ont point dit en eux-mêmes : Craignons le Seigneur notre Dieu qui donne en son temps aux fruits de la terre les premières et les dernières pluies, et qui nous conserve tous les ans une abondante moisson. Vos iniquités ont détourné mes grâces,* etc. (*Jér.*, V, 23). Et au même chapitre, verset 17, il leur annonce qu'il vien-

dra un peuple étranger qui mangera leur blé et leur pain.

Osée prédit à peu près la même chose : *Ils ont semé du vent, et ils moissonneront des tempêtes : il n'y demeurera pas un épi debout, son grain ne rendra point de farine ; et s'il en rend, les étrangers la mangeront* (Osée, VIII, 7) ; expressions qui font sentir en combien de manières l'homme dépend de Dieu. Amos en ajoute une autre (ch. IV, v. 6-9) : *J'ai fait que dans toutes vos villes vos dents sont devenues faibles et branlantes ; j'ai frappé toutes vos terres d'une stérilité de blé.* L'*Ecclésiaste* représente les temps malheureux sous une image semblable. *Ces temps*, dit-il (ch. XII, v. 2), *où le soleil, la lune et les étoiles s'obscurciront ; alors*, ajoute-t-il, *que celles qui avaient accoutumé de moudre*, c'est-à-dire les dents, *seront réduites en petit nombre et deviendront oisives.*

La même chose est annoncée dans *Ézéchiel* (XIV, 13) sous cette expression : *J'étendrai ma main sur ce pays (qui aura péché), j'y briserai la force du pain, j'y enverrai la famine, et j'y ferai mourir les hommes avec les bêtes.* Le Prophète fait l'application de cette menace au temps du siége de Jérusalem par Nabuchodonosor, et ce siége est lui-même figuratif. *Je vais briser dans Jérusalem*, lui dit le Seigneur, *la force du pain. Ils mangeront le pain au poids et dans la frayeur ; et ils boiront l'eau par mesure et dans une grande affliction d'esprit ; en sorte que n'ayant plus ni pain ni eau, ils tomberont sur les bras les uns des autres, et sécheront de faim dans leur iniquité* (*Ézéch.*, IV, 16). Le chapitre suivant enchérit encore sur ces expressions, et porte la vue au delà des malheurs qui accompagnèrent le siége de Jérusalem (*Ibid.*, V. 12) : *Le tiers d'entre vous mourra de la peste, et sera consumé par la faim au milieu de vous ; l'autre tiers sera passé au fil de l'épée autour de*

*ers, et je disperserai de tous côtés le tiers qui sera et je les poursuivrai l'épée nue.* Il ne faut pas oublier prédit très-clairement, versets 3 et 4, qu'au mi- des malheurs il y aurait des hommes, quoiqu'en nombre, que Dieu prendrait sous sa protection. Voici ce que Dieu continue d'annoncer par rapport à ville (verset 14) : *Je vous réduirai en un désert ; deviendrez à l'égard des peuples qui vous environ- un sujet de mépris et de malédiction, et un exemple étonnant, lorsque je lancerai les flèches per- de la famine qui seront mortelles, et que je les lan- pour vous perdre ; lorsque j'enverrai de toutes parts pour vous accabler, et que je briserai parmi vous des pains ; lorsque je ferai venir tout ensemble la et les bêtes les plus cruelles pour vous exterminer ment ; que la peste et le sang régneront parmi vous, je vous ferai passer au fil de l'épée.*

aisé de s'apercevoir que tous ces malheurs, dont la tion est si souvent réitérée, ont un progrès. Ce ne abord que de certaines contrées particulières qui les ent ; d'autres fois ce sont des années de stérilité qui les l'on voit succéder l'abondance ; enfin, les mal- deviennent si communs, si continus et si terribles, que l'économie des desseins de Dieu, qui ne veut pas lais- ir son Église, le remède devient absolument néces- l'Écriture, comme on le voit clairement dans *Joel*, un certain temps de désolation, qui est suivi d'un d'une grande abondance. Ceci ouvre une nouvelle où il est temps d'entrer.

## ARTICLE X.

Idée générale de l'œuvre de la conversion des Juifs. Afin de tracer cet événement avec plus de justesse, on remonte encore une fois à leur réprobation.

La sainte Vierge dans son Cantique, admirant les voies de Dieu, s'écrie : *Il a arraché les grands de leurs trônes, il a élevé les petits. Il a rempli de biens ceux qui étaient affamés, et il a renvoyé vides ceux qui étaient riches.* Plusieurs siècles auparavant, Anne, mère de Samuel, avait annoncé la même chose par un esprit prophétique (*I. Rois* II, 5) : *Ceux qui étaient auparavant comblés de biens se sont loués pour avoir du pain; et ceux qui étaient pressés de la faim ont été rassasiés. Celle qui était stérile est devenue mère de beaucoup d'enfants; et celle qui avait beaucoup d'enfants est tombée dans la langueur.* On voit dans ces passages l'image des mères devenues successivement stériles et fécondes, et celle des hommes élevés ou abaissés, jointes à l'image de la faim et de l'abondance qui se succèdent alternativement.

Rien ne répond avec plus de justesse et d'étendue à ces prédictions, que les deux événements dont parle saint Paul au chapitre XI de l'*Épître aux Romains;* premièrement, les branches naturelles retranchées dans le temps de l'insertion des branches étrangères; secondement, les branches naturelles entées de nouveau, et les branches étrangères retranchées. Substituons au symbole employé ici par saint Paul celui des deux Cantiques; alors ce ne seront plus des branches coupées ou insérées, mais ce seront en premier lieu, les enfants de la maison réduits à mendier leur pain, pendant que des étrangers en deviendront les propriétaires et les

deux grands événements, le premier était très-
sque Jésus-Christ était sur la terre ; cependant on
ageait pas même la possibilité. A peine ce pre-
ement est-il insinué dans l'histoire de la Chana-
›portée dans l'Évangile ; et ce qui est surprenant,
Jésus-Christ en parle dans cet endroit d'une ma-
re à faire croire qu'il n'arriverait jamais. La Cha-
était du nombre des Gentils, et Jésus-Christ qui
oord de l'écouter, en rend cette raison (*S. Matth.*,
*Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la*
'*Israël*. Elle redoubla ses instances, et Jésus-
répliqua · *Il n'est pas juste de prendre le pain*
*ts et de le donner aux chiens*. Ce qui ne veut dire
se sinon : il n'est pas juste de prendre le pain des
sont les enfants, pour le donner aux Gentils,
es chiens. La Chananéenne reconnut une vérité
paroles, elle convint que les Gentils étaient des
*l est vrai, Seigneur*, répliqua-t-elle, *mais les pe-*
*i mangent au moins les miettes qui tombent de*
*'e leurs maîtres*. Qui aurait cru dans ce moment
passerait pas vingt, trente, quarante, cent années,



arrivé, et ce qui est annoncé dans l'Écriture sous les mêmes images.

En effet, de qui parle Jésus-Christ (*S. Matth.*, VIII, 11), si ce n'est de ces Gentils qui étaient alors des chiens? Et qu'en dit-il? *Je vous déclare que plusieurs viendront d'Orient et d'Occident, et seront assis à table dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob.* Les chiens occuperont donc la place des enfants. Et que deviendront alors les enfants? *Les enfants du royaume,* ajoute Jésus-Christ, *seront jetés dans les ténèbres extérieures;* ils seront livrés à la faim et frappés d'aveuglement.

C'est ce qui est prédit dans le *Psaume* LVIII, 15: *Ils souffriront la faim comme des chiens; et ils tourneront autour de la ville. Ils se disperseront pour chercher de quoi manger, mais ils ne seront point rassasiés; ils s'abandonneront alors au murmure;* et l'auteur du Psaume remarque que cela arrivera à ces hommes maudits, *vers le soir*, c'est-à-dire à la fin du jour. Mais quant à lui, il se réjouit dans l'espérance que la lumière du matin luira pour lui: *Je chanterai votre miséricorde dès le matin.* Il est à remarquer que cette prophétie est répétée deux fois dans ce même Psaume.

Isaïe en dit autant: *La lumière du matin ne luira point pour eux: ils seront vagabonds sur la terre, ils tomberont, ils souffriront la faim; et dans cette faim ils se mettront en colère, ils maudiront leur roi et leur Dieu* (*Isaïe*, VIII, 20). Le rapport de cet endroit d'Isaïe avec le Psaume LVIII que nous venons de citer est sensible; et l'on voit, en réunissant Isaïe et le Psaume avec l'Évangile, qu'il était impossible de représenter l'avenir avec plus de justesse.

Tel est donc le premier événement qui consiste en ce que les Juifs, qui étaient des enfants, sont devenus des chiens affamés; pendant que les Gentils, qui étaient originairement

les chiens, sont devenus les enfants. Nous avons parlé suffisamment de ce premier événement dans les Articles précédents, et particulièrement dans le V[e]. Mais ces Juifs, réduits à la condition des chiens, redeviendront les enfants au jour de leur conversion; et c'est le second événement prédit par saint Paul. Alors la parole d'Anne se vérifiera sur eux, comme elle s'est autrefois vérifiée sur les Gentils : *Ceux qui étaient pressés de la faim ont été rassasiés.* Ce grand événement, mis par saint Paul en parallèle avec la conversion des Gentils, sera accompagné de diverses circonstances; il aura ses préludes et ses suites. Et parce que les voies de Dieu sont doubles, et que ses jugements de miséricorde sont toujours accompagnés des jugements de justice et de sévérité, ces préludes et ces suites seront de deux sortes; savoir, de rigueur et de bonté, de grâce et de justice, de colère et de miséricorde. Expliquons ceci un peu plus en détail.

L'Église est exposée à des malheurs, elle éprouve des temps de famine ; et ces malheurs ont des bornes, il y a un terme au delà duquel la famine ne peut passer. Dieu seul connaît ce terme dans la dernière précision ; pour nous, nous en savons ce qu'il a plu à Dieu de nous en faire connaître. Nous savons, par exemple, deux choses : la première, que la famine spirituelle n'ira jamais jusqu'à faire périr tous les justes dans le sein de l'Église; la seconde, que jamais la vérité ne périra dans l'Église; jamais il ne sera vrai de dire : l'Église a embrassé l'erreur, elle l'a décidée, l'erreur est devenue sa doctrine. Lors donc que les scandales seront venus jusqu'au terme au delà duquel ils ne peuvent passer, Dieu, qui est fidèle dans ses promesses, apportera le remède.

Or, pour parler le langage de la grande parabole que nous suivons, le mal consistera dans la désolation des moiss-

de l'Église, ou, si l'on veut, dans la famine qu'[illegible] de [illegible] nombre de ses enfants ressentiront. Quel sera donc [illegible] ède? Une nouvelle moisson que Dieu offrira tout d[illegible] à son Église, et qu'il lui fera recueillir ; une nouv[illegible] tribution de blé et de pain qui fera reparaître sur la [illegible] abondance. Alors l'Église éprouvera à son tour l'effet [illegible] bénédictions annoncées par Joël (II, 23) : *Les pluies de l*[illegible] *tomne et du printemps tomberont sur elle comme autre*[illegible] *les granges seront pleines de blé, et les pressoirs rego*[illegible] *ront de vin et d'huile. Dieu lui rendra les années qu*[illegible] *auront fait perdre la sauterelle, le ver, la nielle et la che*[illegible] *nille, ces armées puissantes que j'ai envoyées contre vous, et* [illegible] *dit le Seigneur. Vous vous nourrirez de tous ces biens,* [illegible] *vous en serez rassasiés.*

Nous avons déjà remarqué, que jamais les jugements de [illegible] miséricorde ne s'exercent sans être accompagnés des jugements de justice; jamais la coupe de la colère de Dieu n'est ôtée de la main d'une nation, sans être mise dans la main d'une autre. Dans le temps de cette grande abondance, il y aura donc des régions dévorées par la famine. *Ceux qui étaient réduits à la dernière indigence, dit le Seigneur* (Isaïe, XIV, 30), *seront nourris, et les pauvres se reposeront avec confiance*. Et en même temps il est dit à d'autres : *Je vous sécherai jusqu'à la racine par la faim que je vous enverrai, et je perdrai tout ce qui restera de vous*. Et nous verrons bientôt que cette famine sera d'autant plus terrible d'un côté, que l'abondance sera plus grande de l'autre; comme nous avons vu, dans le premier Symbole, que les ténèbres sont devenues d'autant plus épaisses d'un côté, que la lumière est devenue plus éclatante de l'autre.

Or, supposé que ces deux choses doivent arriver, c'est-à-dire qu'il soit réglé dans le conseil de Dieu, premièr[illegible]

ment, que l'Église doit jouir d'une abondance extraordinaire dans le temps de la conversion des Juifs, et qu'elle en doit jouir dans la personne des Juifs convertis et dans la personne de tous ceux qui participeront à leur bonheur; secondement, qu'alors d'autres hommes soient livrés à la famine de la manière la plus terrible; supposé, dis-je, que ces deux choses soient arrêtées dans le conseil de Dieu pour s'accomplir en leur temps, elles auront sans doute l'une et l'autre leurs progrès, elles auront leurs préludes, leurs commencements, leur consommation. C'est ce que nous allons considérer.

## ARTICLE XI.

Exces des malheurs qui précèdent le temps de la miséricorde. Bénédictions singulières qui, dans les vues de Dieu, sont un effet anticipé de ce temps de miséricorde.

Le temps qui s'est écoulé depuis saint Paul, et surtout depuis ses dernières années jusqu'à nos jours, appartient certainement au temps des Gentils, puisqu'ils font le corps de l'Église. Au contraire, le temps qui s'est écoulé depuis le jour de la Pentecôte jusqu'au concile de Jérusalem, ou si l'on veut, jusqu'à la conversion de saint Paul et de Corneille, était le temps des Juifs, puisque l'Église était alors composée de Juifs. Or, saint Paul nous représente, dans l'*Epître aux Romains*, les Gentils qui entraient dans l'Église à la place des Juifs, comme les émules et les rivaux des Juifs : *Pour tâcher d'exciter de l'émulation dans l'esprit des Juifs qui me sont unis selon la chair* (*Rom.*, XI, 14).

Il met en parallèle quatre événements: le premier, la conversion des Gentils; le second, le retranchement des Juifs: le troisième, la conversion des Juifs; le quatrième, le

retranchement des branches entées à leur place. Si la proportion observée par saint Paul est gardée dans l'événement, il est manifeste que tous les malheurs arrivés, ou qui arriveront aux Gentils depuis qu'ils ont été introduits dans l'Église (à ces Gentils, dis-je, à qui saint Paul adresse la parole, et qu'il désigne sous le nom de *branches étrangères* insérées à la place des Juifs), que tous ces malheurs sont des préludes plus ou moins éloignés du retour des Juifs; préludes funestes en eux-mêmes, mais qui ne laissent pas de préparer les voies à un événement heureux.

Nous avons parlé en général de ces malheurs dans l'article IX; mais nous nous bornerons maintenant à quelque chose de plus particulier, c'est-à-dire que nous nous arrêterons aux traits qui ont un rapport plus immédiat à la conversion des Juifs, et par conséquent à ceux qui représentent ces malheurs montés à un certain degré.

Il y a donc des degrés de famine, qui ne préparent que de loin à l'événement de la conversion des Juifs. Il y aura une famine qui suivra cet événement : cette famine spirituelle n'aura lieu, ni à l'égard des Juifs convertis, ni à l'égard des Gentils qui seront alors fidèles. Mais avant cela, il y a un degré de famine qui prépare immédiatement l'événement de la conversion des Juifs et qui la rend nécessaire. Or, en est-on venu à peu près au temps de ce surcroît de famine; il est de la sagesse de Dieu de disposer dès lors toutes choses pour l'événement qu'il médite et qui doit être un remède éclatant des maux de l'Église. La conversion des Juifs sera une grande moisson, et il y aura des prémices de cette moisson. Ce sera une distribution de blé abondante, et il s'en fera par avance quelque largesse inopinée. Cette largesse faite dans le temps d'une grande disette, ces prémices dans le temps que tout périt, seront

des choses capables de causer de la surprise ; mais les desseins de Dieu se manifesteront peu à peu ; tel recevra d'abord sa mesure de blé avec joie et reconnaissance, qui ignorera pleinement d'où lui vient ce bonheur et à quoi ces premières faveurs doivent se terminer. C'est l'Écriture sainte qui doit éclaircir ces idées, écoutons-la.

Jérémie, dans ses *Lamentations*, nous fait une peinture affreuse de l'état d'un peuple, qui était néanmoins encore le peuple de Dieu ; c'était l'accomplissement de ce que nous avons vu prédit par Ézéchiel dans les passages rapportés ci-dessus, Article IX[1]. Ne nous arrêtons qu'aux traits qui marquent l'excès de la famine. *Tout le peuple* (de Jérusalem), est-il dit (*Lament.*, I, 11), *est dans les gémissements, et cherche du pain ; ils ont donné tout ce qu'ils avaient de plus précieux pour trouver de quoi soutenir leur vie.* Et au verset 19 : *J'ai appelé mes amis, et ils ont trompé mon espérance : mes prêtres et mes vieillards ont été consumés dans la ville, lorsqu'ils voulaient chercher quelque nourriture pour soutenir leur vie.* (*Ibid.*, II, 11) : *Mes yeux se sont affaiblis à force de verser des larmes... en voyant les petits enfants et ceux qui étaient encore à la mamelle tomber morts dans les places de la ville. Ils disaient à leurs mères : Où est le blé, où est le vin ? lorsqu'ils tombaient dans les places de la ville, comme s'ils eussent été blessés à mort, et qu'ils rendaient leurs âmes entre les bras de leurs mères.* Verset 20 : *Voyez, Seigneur, et considérez quel est le peuple que vous avez ravagé de cette sorte. Est-il donc possible que les mères soient réduites à manger le fruit de leurs entrailles, à manger de petits enfants qui ne sont pas plus grands que la main ?* Ibid., IV, 8 : *Le visage des Naza-*

[1] Voyez pages 256, 257.

*réens est devenu plus noir que les charbons ; ils ne plus reconnaissables dans les rues ; leur peau est collée leurs os, elle est toute desséchée, et elle est devenue com du bois. Ceux qui ont été tués par l'épée ont été plus reux que ceux qui sont morts par la famine, parce ceux-ci ont souffert une mort lente, étant consumés pa stérilité de la terre. Les femmes tendres et compatissa ont fait cuire leurs enfants de leurs propres mains ; le enfants sont devenus leur nourriture dans la ruine de fille de mon peuple.* Enfin au ch. V, v. 9 : *Nous alli chercher du pain pour nous dans le désert, au travers épées nues, et au péril de notre vie. Notre peau s'est brû et s'est noircie comme un four, à cause de l'extrémité de faim.*

Ce dernier endroit fait voir qu'au milieu de la famine, ne laissait pas de trouver, quoiqu'au péril de sa vie, de nourriture. Après la prise de Jérusalem, les Juifs qui avai été laissés par les Babyloniens sous le commandement de G dolias, et ceux qui se rassemblèrent autour de lui en Judé *recueillirent du vin et du blé en abondance* (*Jér.*, XL, 1 Mais cette bénédiction passagère fut suivie de tant de ma heurs réels et durables, qu'on ne peut la regarder comm le gage et les prémices d'un renouvellement. S'il faut che cher des effets anticipés de la grande miséricorde que Die avait promise, on les trouvera plus véritablement dans le marques de protection accordées aux Juifs transportés à Babylone. Voilà ce qu'on peut légitimement regarder comme les avant-coureurs du rétablissement de Jérusalem, du temple et de la nation, et comme des effets anticipés d'une miséricorde qui ne devait se faire sentir dans son étendue qu'à la fin des soixante et dix années que Dieu avait marquées par la bouche de Jérémie. Cependant, malgré la

désolation où était la Judée, nous ne laissons pas de voir des hommes qui, au milieu des meurtres et des trahisons, sauvèrent leur vie, et cela par un effet de la précaution qu'ils avaient prise de faire un amas des choses les plus nécessaires à la vie. On en peut lire l'histoire au ch. XLI de *Jérémie*. Ils étaient du nombre de ces quatre-vingts hommes qui tombèrent entre les mains d'Ismaël, fils de Nathanias, dans le temps qu'ils venaient pour sacrifier au Seigneur; tous furent tués, à l'exception de dix d'entre eux qui dirent à Ismaël : *Ne nous tuez point, parce que nous avons des trésors dans nos champs, des trésors de blé, d'orge, d'huile et de miel;* et à cause de cela Ismaël les épargna (*Jérémie*, XLI, 8).

On sait que le reste des Juifs qui étaient alors en Judée, effrayés par le meurtre qu'Ismaël avait commis en la personne de Godolias et de tous ceux qui l'accompagnaient, voulurent, malgré les remontrances de Jérémie, se retirer en Égypte. Jérémie leur prédit qu'entre autres malheurs, ils y seraient livrés à la famine ; ce qui ne manqua pas d'arriver. Ainsi les malheurs se multipliaient sans fin sur la portion des Juifs qui étaient dans la terre de Juda, et il n'y avait que ceux qui avaient été transportés à Babylone qui commençaient à respirer. Nous ne suivrons point ici l'histoire de ces derniers, parce que nous nous bornons aux endroits où l'Écriture nous découvre la conduite de Dieu sous l'image particulière des pains et des moissons.

La Chananéenne, qui ne refusait pas d'être comptée au nombre des chiens parce qu'elle était du nombre des Gentils, demandait de recevoir au moins quelques-unes des miettes qui tombaient de la table où les Juifs, regardés alors comme les enfants, étaient assis. On sait ce qu'elle demandait et ce qu'elle obtint. Le miracle que Jésus-Christ fit en

sa faveur, et encore plus le don d'une foi vive qui lui a été fait invisiblement, étaient un effet anticipé de la grande miséricorde que la multitude des Gentils était près de recevoir. Si l'on regarde, en suivant les idées de l'Écriture, la vocation efficace des Gentils comme un grand repas, ce que la Chananéenne recevait dès lors était comme une portion détachée et prise de ce repas par avance ; c'était une miette par rapport à l'abondance qui devait suivre. Jésus-Christ le savait et le laissait ignorer à la Chananéenne ; il ne parle que des droits des Juifs : *Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël... Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants, et de le donner aux chiens* (*S. Matth.*, XV, 24, 26). Jésus-Christ ne dit point que les chiens allaient devenir les enfants, et que dans peu le pain deviendrait un bien dont ils seraient en possession. Il faut donc distinguer ce qui était et ce que Jésus-Christ savait d'avec ce qui était connu des hommes dans ce moment. Les faveurs accordées à la Chananéenne, au Centenier, etc., étaient des miettes détachées d'un grand pain et distribuées par anticipation ; ces miettes insinuaient que le pain viendrait ; et Jésus-Christ joignait à ces effets des paroles qui auraient pu faire entendre ce mystère si l'on y avait été attentif.

Or, n'arrivera-t-il point quelque chose de semblable par rapport à la conversion des Juifs? L'Écriture n'insinue-t-elle rien sur cela? Jetons encore une fois les yeux sur l'événement de la conversion des Gentils. On sait en quel nombre ils sont entrés dans l'Église. Si l'on vient à comparer à leur multitude le peu de Juifs qui avaient embrassé le Christianisme immédiatement avant eux, ces Juifs paraîtront-ils autrement, dans ce point de vue, que comme les prémices de la conversion des Gentils? Le petit nombre pris d'une nati

pare la voie au grand nombre pris d'une autre nation, plutôt pris de toutes les nations connues. Les Gentils ont été alors une moisson abondante ; quelques gerbes prises de la Judée en ont été les prémices. C'est ainsi que les Juifs, qui au jour de leur conversion seront un champ fécond béni du Seigneur, auront aussi leurs prémices prises du champ des Gentils. Avant que l'abondance des pains soit donnée miraculeusement, il se trouvera quelques pains à multiplier ; on recueillera des miettes avant le repas. C'est ce qu'on reconnaît être dans l'analogie de l'Écriture, à mesure qu'on l'approfondit.

C'est une chose communément avouée que la descente de Jacob en Égypte pour y recevoir, lui et toute sa famille, la nourriture que Joseph leur avait préparée, est la figure du retour des Juifs, de leur réunion à l'Église, et des faveurs qu'ils recevront alors de Jésus-Christ, le vrai Joseph. On annonce à Jacob cette grande nouvelle : *Votre fils Joseph est vivant, et il commande dans toute la terre d'Égypte* (Genèse, XLV, 26) ; ce sont les Juifs à qui l'on apprend que Jésus-Christ est le Messie, que c'est lui qui règne parmi les Gentils et qui est au milieu d'eux le distributeur du pain de vie ; c'est ce que l'on annonce, dis-je, à ces Juifs (représentés ici par Jacob et ailleurs par la femme du III° ch. d'*Osée*) qui étaient depuis si longtemps dans l'attente et languissaient de faim. Jacob, à cette nouvelle, se réveilla comme d'un profond sommeil ; il ne pouvait d'abord croire ce qu'on lui disait. Mais son hésitation ne dura pas longtemps ; il se rendit aux indices convaincants qu'on lui donna, et ne différa pas d'un moment à se mettre en chemin pour aller trouver Joseph. *Que sera le rappel des Juifs*, dit saint Paul (*Rom.*, XI, 15), *sinon un retour de la mort à la vie ?*

Mais si la nouvelle annoncée à Jacob et l'arrivée de Jacob

en Égypte est la conversion des Juifs ; que sera-ce que tout ce qui précède et qui tient si intimement à ce mystérieux événement, sinon des préludes de cette conversion? Que signifient donc ces voyages des frères de Joseph en Égypte, cette entrevue avec ce Patriarche qu'ils ne connaissent point pour leur frère, ce visage sévère de Joseph, ces perquisitions, ces interrogations, ces termes durs dont il se sert à leur égard, ces accusations proposées contre eux, qui, toutes contraires qu'elles sont à la vérité, se trouvent ou entièrement prouvées, ou paraissent l'être, sans néanmoins qu'ils soient coupables? Pourquoi Joseph parle-t-il avec tant de défiance à des gens dont il ne se défie point? Pourquoi traite-t-il comme des étrangers, comme des hommes dangereux et des espions, ceux qu'il regarde intérieurement comme ses frères et qu'il reconnaîtra bientôt pour tels aux yeux de toute l'Égypte? Au milieu de ces traitements si sévères, il leur fait distribuer le blé qu'ils lui demandent ; et afin de rendre cette distribution entièrement gratuite, il leur rend secrètement l'argent qu'ils lui ont apporté ; il pourvoit avec une attention qui n'oublie rien à tout ce qui leur est nécessaire. Ils ne connaissent point Joseph, mais Joseph les connaît ; et ce qui ne peut manquer d'exciter la surprise, il fait à leur égard un double personnage, celui d'un bienfaiteur plein de tendresse et celui d'un juge sévère, ou plutôt d'un ennemi qui leur tend sans cesse des piéges.

Les frères de Joseph ne comprennent rien à cette conduite ; ses bienfaits les effrayent presque autant que ses menaces ; ils ne peuvent allier tant de bontés avec tant de rigueurs. Tout dépendait d'un dénoûment qu'ils ignoraient, et il était de la sagesse de Joseph de le leur laisser ignorer. La sévérité extérieure de Joseph et sa bonté réelle partaie

ème source. C'était Joseph résolu de se manifester
a certain moment à ses frères et de faire venir avec
père et toute sa famille, qui usait d'une rigueur ap-
, mais rigueur qui se faisait sentir bien réellement :
it ce même Joseph, rempli du même dessein, qui
soin de pourvoir gratuitement à leurs besoins.
ons la personne figurée à la place de la figure, et tout
eloppera. A la place de Joseph qui dispose toutes
pour exécuter le dessein qu'il a de sauver Jacob et
lle, substituons Jésus-Christ qui prépare les voies à
ersion des Juifs qu'il est près d'opérer, et il ne sera
ficile d'expliquer ce que signifient, d'une part, ces
s qui se trouvent frères de Joseph sans le savoir, qui
un caractère de candeur, de sincérité et de droi-
de l'autre, ce que c'est que ce mélange de rigueurs
veurs de la part de Joseph ; en un mot, tout ce que
eph avant que de manifester son secret, mais qu'il
rapport au mystère qui en est l'objet, s'expliquera
ine.

b et toute sa race viendront, lorsqu'il sera temps, re-
de Joseph le pain qui les fera vivre. On saura qui ils
, ils le sauront eux-mêmes ; c'est-à-dire que les Juifs
vertiront et que leur conversion sera publique. Mais
que cela soit connu, il se fait aux frères de Joseph une
ation partant du même principe qui, peu de temps
enrichira Jacob. C'est la tendresse de Joseph pour
et pour sa race qui agit dans l'une et dans l'autre.
veurs accordées à des frères à qui on se cache, entrent
e même plan avec les secours abondants qui peu de
après seront fournis à un père à qui on se manifes-
ainsi qu'à toute la famille. La prévoyance de Joseph
les événements dont ses frères n'ont garde d'aperce-

voir la liaison, puisqu'ils ne pensent nullement à celui qui doit suivre, et qu'ils ne connaissent qu'imparfaitement ce qui se passe sous leurs yeux.

Ce qui se passe entre Joseph et ses frères, avant qu'il reconnu, ne fait donc, à proprement parler, qu'un événement avec tout ce qui se passe entre lui et toute maison de Jacob après qu'il s'est fait connaître. Ce deux parties d'un même tout. Cela est particulièrement si l'on a égard aux pensées qui roulent dans l'esprit Joseph, à ses vues, et à son intention. Or, si ces choses des figures, il est clair qu'il en doit être ainsi dans ce est figuré. Mais après avoir fait attention à cette unité vues et de desseins, qui de divers événements n'en fait qu' parce qu'elle les rapporte à un même but, il faut pre garde de n'en pas conclure que, dans l'accomplissement la figure, il faille nécessairement que les mêmes hom individuellement remplissent d'un bout à l'autre le pers-nage des frères de Joseph.

C'est une chose ordinaire dans l'Écriture sainte de repré-senter divers hommes qui se succèdent les uns aux autres comme un seul homme, lorsqu'il y a quelques raisons d réunir ces divers hommes sous une seule vue. De là vient qu l'Écriture parle si souvent d'une nation entière comme d'un seule personne, et la longue durée de cette nation qui sup-pose nécessairement diverses générations qui se succèdent les unes aux autres, ne l'empêche point de tenir ce langage C'est ainsi, pour citer un exemple entre mille, qu'Ézéchiel (ch. XXIII) décrit l'histoire du royaume d'Israël et d royaume de Juda sous le nom de deux femmes, dont nomme l'une *Oolla* et l'autre *Ooliba*. C'en est donc asse que des hommes très-différents les uns des autres, concou-rent à une œuvre qui ait une certaine unité dans le

seins de Dieu, pour donner lieu à les représenter par des
mes qui soient individuellement les mêmes. Cette mé-
le contribue extrêmement à rendre sensible, ou même
re apercevoir les liaisons qui sont entre plusieurs évé-
ents que l'on aurait cru sans cela indépendants les uns
autres, quoiqu'ils aient peut-être des proportions mer-
euses, et que, dans la vérité, ils soient plutôt les portions
seul et même événement, que des événements séparés.
ertains hommes, dans les desseins de Dieu, seront des-
à être les avant-coureurs de la conversion d'un peuple ;
les disposera pour cela ; il répandra sur eux les dons
conviennent pour remplir ce personnage : s'il est à pro-
qu'ils ignorent le personnage qu'ils font dans ses des-
, ils l'ignoreront tant qu'il sera nécessaire; ils auront
ndant une liaison réelle et connue de Dieu avec ce
ple qui doit venir, et ils porteront tous les caractères
répondent à l'usage que Dieu fera d'eux. Or, supposé
Dieu, en quelque cas particulier et important, en agisse
i, et qu'il ait voulu par avance représenter par des
res une telle conduite, et sur toutes choses faire sentir
ité de ses desseins, cela pourrait-il se faire plus natu-
ement qu'en employant dans la figure les mêmes hommes?
'on voit que cela ne se peut faire autrement, sinon qu'à
in de l'histoire ces hommes figurants représentent le
ple dont la conversion est annoncée, et qu'ils représen-
au commencement ceux qui tiendront lieu de prémices
peuple.

oilà justement ce qui se vérifie des frères de Joseph.
représentent certains hommes jusqu'au moment que Jo-
h leur manifeste ce qu'il est à leur égard, ou plutôt jus-
'à l'entrée de Jacob en Égypte ; et depuis cette dernière
oque ils figurent d'autres hommes, conformément au

principe qui vient d'être posé. Et si l'on y prend garde, il est impossible, sans avoir recours à ce principe, de rien dire de juste sur tout ce qui se passe jusqu'au moment de la manifestation. En effet, si les frères de Joseph figurent toujours les mêmes hommes individuellement, il faudra qu'avant la manifestation de Joseph et l'arrivée de Jacob ils figurent les Juifs, comme ils les figurent après. Or, le temps de la manifestation répond à celui de la conversion des Juifs; ce ne pourrait donc être que les Juifs non convertis qu'ils figureraient auparavant, et c'est ce qui ne se peut soutenir.

Pour s'en convaincre il suffit de remarquer ici sommairement qu'à les considérer depuis leur premier voyage en Égypte, jusqu'au jour qu'ils reconnaissent leur frère, ils portent trois caractères: le premier, ils paraissent pleins de droiture et de crainte de Dieu; le second, Joseph les favorise quant à l'essentiel, car il leur fournit ce même pain de vie qu'il donnera à Jacob lorsqu'il se sera réuni à lui, et par lequel il fait vivre les Égyptiens; le troisième, ils ignorent à quoi se doit terminer cette espèce de tragédie qui se joue sous leurs yeux, et dont ils sont eux-mêmes les acteurs forcés. Les deux premiers caractères ne conviennent en aucune sorte aux Juifs non convertis, et le dernier ne convient point aux Juifs convertis; mais les trois ensemble conviennent avec beaucoup de justesse à des hommes qui seraient les avant-coureurs de la conversion des Juifs. Car il faut prendre garde qu'il n'est pas vrai que les frères de Joseph ne connaissent d'abord Joseph en aucune sorte; au contraire, ils le connaissent sous tous les rapports sous lesquels il est connu des Égyptiens; il n'y a que ce rapport particulier de Joseph avec la famille dont il tire sa naissance, qui leur demeure caché.

Ce que nous disons des frères de Joseph, il le faudra dire ussi de Jacob; autres sont ceux qu'il figure depuis que oseph lui est connu comme étant l'un de sa famille, et utres ceux qu'il figure lorsqu'il reçoit déjà de Joseph la ourriture qui le fait vivre, sans envisager en lui d'autre caactère que celui d'un sauveur qui fait vivre toute l'Égypte t tous ceux qui ont recours à lui.

Serait-on surpris de voir figurer par le même homme, remièrement les Chrétiens de Jérusalem, et ensuite ceux ue les Apôtres convertirent dans les provinces de l'empire, t qui, étant gentils d'origine, furent entés sur les Juifs déjà hrétiens? N'aperçoit-on pas assez de rapports entre les ns et les autres pour les regarder comme les portions d'un ême tout? N'est-il pas même véritable que l'unité est inomparablement plus grande entre les Chrétiens juifs de ation et les Chrétiens gentils, qu'elle ne l'est entre les Juifs lon la chair dont les uns croient en Jésus-Christ et les utres le rejettent. Et puisqu'il est impossible, sans renverser tout l'ordre de l'histoire de Joseph et de ses frères, le regarder d'abord ceux-ci comme la figure des Juifs; ontentons-nous de dire que ce qui se passe, soit à leur égard, oit à l'égard de Jacob, jusqu'au temps de la manifestation t de la réunion, est une figure de ce qui doit être le préude de la conversion des Juifs. Ces distributions de blé assagères, qui leur sont faites si généreusement et si mystérieusement par Joseph, figurent de pareilles distributions qui se feront dans le fort de la famine, antérieurement à la distribution générale qui se fera à la nation des Juifs lorsqu'elle sera convertie. C'est à cette distribution générale et permanente que répond ce qui est dit, *Genèse*, XLVII, 11 : *Joseph, selon le commandement de Pharaon, mit son père et ses frères en possession de Ramessès dans le pays le plus*

*fertile de l'Égypte, et il les nourrissait avec toute la maison de son père, donnant à chacun ce qui lui était nécessaire pour vivre;* en sorte qu'ils se virent dans l'abondance et cela dans le temps que la famine devenait de jour en jour plus pressante pour les autres; *car le pain,* continue l'Écriture, *manquait dans tout le monde, et la famine affligeait toute la terre, mais principalement l'Égypte et la terre de Chanaan.*

## ARTICLE XII.

### Continuation du même sujet.

L'explication de l'histoire de Joseph nous conduit à celle de l'histoire de Ruth. On y voit en premier lieu, comme dans l'histoire de Joseph, une famine qui oblige Noëmi de quitter Bethléem et de se retirer avec sa famille dans le pays de Moab. Elle revient après plusieurs années à Bethléem. De deux belles-filles moabites qui lui restaient, Ruth seule lui demeura inséparablement attachée; et Noëmi, qui s'était vue dans l'abondance avant son départ, se voyait alors sans mari, sans enfants et dans l'extrême pauvreté. *Ne m'appelez plus,* disait-elle, *Noëmi, c'est-à-dire belle; mais appelez-moi Mara, c'est-à-dire amère, parce que le Tout-Puissant m'a remplie d'amertume. Je suis sortie d'ici pleine et le Seigneur m'y ramène vide. Pourquoi donc m'appelez-vous Noëmi, puisque le Seigneur m'a humiliée, et que le Tout-Puissant m'a comblée d'affliction ?* (*Ruth,* I, 20). Cependant Dieu préparait à Noëmi et à Ruth d'abondantes consolations : il ménageait dans sa providence un événement qui devait les rétablir dans un état plus heureux que leur premier état. Ruth, tout étrangère qu'elle était, était destinée pour entrer dans la lignée des Patriarches et de

venir mère de David et du Messie. Il y avait un champ dont elle allait devenir la maîtresse, mais elle se vit d'abord réduite à y glaner comme les pauvres.

C'était dans la saison où l'on commençait à couper les orges, que ces deux femmes mystérieuses vinrent à Bethléem. *Ruth dit à sa belle-mère : Si vous l'agréez, j'irai dans quelque champ, et j'y ramasserai les épis qui seront échappés aux moissonneurs, partout où je trouverai quelque père de famille qui me témoigne de la bonté. Noëmi lui répondit : Allez, ma fille... Or il arriva que le champ où elle était appartenait à Booz...* lequel étant survenu, demanda qui elle était ; et on lui répondit : *C'est cette Moabite qui est venue avec Noëmi du pays de Moab ; elle nous a priés de trouver bon qu'elle suivît les moissonneurs, pour recueillir les épis qui seraient demeurés ; et elle est dans le champ depuis le matin jusqu'à cette heure, sans être retournée un moment chez elle. Booz dit à Ruth : Écoutez, ma fille, n'allez point dans un autre champ pour glaner, et ne sortez point de ce lieu ; mais joignez-vous à mes filles, et suivez partout où l'on aura fait la moisson ; car j'ai commandé à mes gens que nul ne vous fasse aucune peine*, etc. Ruth fut saisie d'étonnement de la bonté avec laquelle Booz lui parlait, et elle lui adressa ces paroles : *D'où me vient ce bonheur, que j'aie trouvé grâce devant vos yeux, et que vous daigniez me connaître, moi qui suis une femme étrangère ?...* Booz lui remit devant les yeux le bien qu'il avait appris d'elle, la fidélité qu'elle avait eue pour sa belle-mère, le courage qu'elle avait eu de renoncer à sa patrie, son attachement pour le Dieu d'Israël : *Que le Seigneur vous rende*, poursuit Booz, *le bien que vous avez fait, et puissiez-vous recevoir une pleine récompense du Seigneur le Dieu d'Israël vers lequel vous êtes venue,*

*et sous les ailes duquel vous avez cherché votre refuge.*

Les vœux de Booz en faveur de Ruth étaient déjà exaucés devant Dieu ; sa main invisible l'avait conduite dans le champ de Booz préférablement à tout autre champ, pour la faire parvenir à un terme auquel elle ne pensait nullement. *Elle répondit à Booz : J'ai trouvé grâce devant vos yeux, mon seigneur, de m'avoir ainsi consolée, et d'avoir parlé au cœur de votre servante, qui ne mérite pas d'être l'une des filles qui vous servent.* Elle ne se juge pas digne d'être servante dans la maison de Booz, et elle va devenir son épouse. *Booz lui dit : Quand l'heure de manger sera venue, venez ici, et mangez du pain, et trempez votre morceau dans le vinaigre. Elle s'assit au côté des moissonneurs, et prit de la bouillie pour elle ; elle en mangea, elle en fut rassasiée, et garda le reste. Elle se leva de là pour continuer à recueillir les épis. Or Booz donna cet ordre à ses gens : Quand elle voudrait couper l'orge avec vous, vous ne l'empêcherez point ; vous jetterez même exprès des épis de vos javelles, et vous en laisserez sur le champ, afin qu'elle n'ait point de honte de les recueillir, et qu'on ne la reprenne jamais de ce qu'elle aura ramassé.* Ainsi l'on voit, comme dans l'histoire de Joseph, que Booz ne marquait à Ruth qu'avec réserve la bonne volonté qu'il avait pour elle ; il la lui tenait cachée en partie, pendant qu'il lui en faisait sentir les effets ; mais il ignorait encore lui-même l'étendue des desseins de Dieu.

*Ruth amassa dans le champ jusqu'au soir*, et ce qu'elle amassa était dans la vérité et aux yeux de Dieu les prémices de toute la moisson qui bientôt allait lui appartenir en qualité d'épouse de Booz. *Elle battit avec une baguette les épis qu'elle avait recueillis, et en ayant tiré le grain, elle trouva environ la mesure d'un éphi d'orge, c'est-à-dire trois*

*boisseaux. S'en étant chargée, elle retourna à la ville, elle les montra à sa belle-mère* qui lui apprit l'alliance qu'il y avait entre elle et Booz; et *elle alla toujours à la moisson avec les filles de Booz, jusqu'à ce que les orges et les blés eussent été mis dans les greniers.*

Enfin Noëmi lui donna l'avis de demander à Booz de l'épouser, en conséquence du droit que lui donnait son alliance avec Booz. Ruth vint trouver Booz qui était endormi auprès d'un tas de gerbes : elle lui fit la proposition de l'épouser. Booz n'y trouva qu'une seule difficulté, c'est qu'il y avait un parent plus proche que lui, et il fallait savoir s'il voudrait se servir de son droit : en cas qu'il ne voulût pas s'en servir, Booz promit à Ruth de lui accorder sa demande, et lui ayant dit d'étendre le manteau qu'elle avait sur elle, *il lui mesura six boisseaux d'orge* qu'elle porta à sa belle-mère. C'étaient encore des prémices qui tenaient plus immédiatement que tout ce qu'elle avait amassé jusque-là, avec l'événement qui devait suivre. Elle commençait à envisager comme possible cet événement qui n'était douteux que par un seul endroit : on ne savait encore la résolution que prendrait ce parent plus proche que Booz; car de la part de Booz, Noëmi se tenait bien assurée qu'il accomplirait ce qu'il avait promis avec serment : *Attendez, ma fille,* dit-elle à Ruth, *jusqu'à ce que nous voyions à quoi se terminera cette affaire; car c'est un homme à n'avoir point de repos qu'il n'ait accompli tout ce qu'il a dit.* Il se trouvait en même temps un champ que Noëmi mettait en vente. Le parent plus proche que Booz s'en serait bien accommodé, mais apprenant qu'il fallait aussi épouser Ruth, il aima mieux renoncer au champ. Booz en fit l'acquisition; il épousa Ruth, et Ruth devenue féconde mit au monde Obed, grand-père de David.

On peut observer que lorsque Ruth reçut en dernier lieu les six boisseaux d'orge, elle se trouva à peu près dans la situation des frères de Joseph lorsqu'il leur fut permis d'emporter librement leur seconde voiture de blé, après que Joseph se fut découvert à eux.

On retrouve dans l'histoire d'Élie quelque chose d'approchant à ce que nous venons de voir dans l'histoire de Ruth et des frères de Joseph. La première action que l'Écriture rapporte d'Élie, c'est la sentence qu'il prononça en présence d'Achab (*III. Rois*, XVII, 1) : *Vive le Seigneur, le Dieu d'Israël, devant lequel je suis, pendant ces années il ne tombera ni rosée ni pluie, que selon la parole qui sortira de ma bouche.* La parole d'Élie s'exécuta, et tout le pays fut frappé de la famine. Élie reparut trois ans et demi après, et rendit à la terre la fécondité avec la pluie (*III. Rois*, XVIII). Élie fut premièrement nourri sur le bord du torrent de Carith, par des corbeaux qui lui apportaient le matin et le soir du pain et de la chair (*III. Rois*, XVII, 6). C'est une figure naturelle de la manière dont Dieu nourrit ses élus dans les temps de famine spirituelle. C'est aux élus que s'adresse cette parole du ch. V de *Job*, v. 22 : *Vous rirez au milieu de la désolation et de la famine*; et ces autres du verset 20 : *Dieu vous sauvera de la mort pendant la famine.*

C'est ce que Dieu, par un jugement incompréhensible, voulut accomplir en faveur de la veuve de Sarepta. Sarepta était une ville, non des Israélites, mais des Sidoniens. Dieu y envoya le prophète Élie. Il y rencontra cette femme qui lui rendit compte de son indigence : *Je n'ai point de pain*, lui dit-elle, *j'ai seulement dans un pot autant de farine qu'on en peut prendre avec trois doigts, et un peu d'huile dans un petit vase.* Si le secours de Dieu n'était venu, elle

...mourir de faim, elle et son fils. Élie lui ordonna de ... de ce reste de farine un pain cuit sous la cendre, et de ... apporter ; *vous en ferez après cela,* ajouta-t-il, *pour ... pour votre fils. Car voici ce que dit le Seigneur le Dieu d'Israël : La farine qui est dans ce pot ne manquera point et l'huile qui est dans le petit vase ne diminuera point jusqu'au jour auquel le Seigneur doit faire tomber la pluie sur la terre.* Cela s'accomplit à la lettre, selon la parole du prophète. Ainsi la vertu miraculeuse qui, par le ministère d'Élie, devait rendre l'abondance à tout Israël, fut par avance en faveur de la veuve de Sarepta pour nourrir elle et sa maison, jusqu'à ce que le temps de l'abondance fût venu. On peut donc avec raison regarder la farine continuellement multipliée, comme les prémices des moissons que la pluie qui tomba à la parole d'Élie fit naître dans la suite.

On voit donc dans cette histoire, ainsi que dans les deux ...tés, l'abondance rendue, et des préludes de cette abondance. Mais ce qui est singulier dans celle-ci, c'est que ...personnages y sont distingués ; l'abondance est rendue à ..., et la multiplication miraculeuse de la farine est accordée à une étrangère, à une Chananéenne ; et c'est ce que ...-Christ fait admirer (*S. Luc*, IV, 25).

Ce ne fut pas la seule fois qu'Élie mangea du pain cuit sous la cendre lorsqu'il entra chez la veuve de Sarepta ; il en mangea encore lorsque l'Ange lui en présenta sous le ... où il se reposa dans le désert en fuyant la colère de Jézabel, et l'Ange l'obligea même d'en manger deux fois (*III. Rois*, XIX, 6).

Si l'on cherche aussi un sens figuré dans une circonstance rapportée par saint Luc, ch. VI, v. 1, elle pourra trouver sa place ici. *Un jour de Sabbat appelé le second pre-*

*mier, comme Jésus passait le long des blés, ses discip*[illegible] *mirent à rompre des épis, et les froissant dans leurs m*[illegible] *ils en mangeaient.* Les pharisiens accusant sur cela [illegible] Apôtres, parce qu'ils en usaient ainsi le jour du Sab[illegible] Jésus-Christ compara ce qui se passait à l'action de Da[illegible] qui mangea les pains de proposition et en donna à man[illegible] à ses gens, quoiqu'il n'y eût que les prêtres à qui il [illegible] permis d'en manger.

Ces divers événements particuliers ont cela de commu[illegible] que la nourriture y est prise à la hâte, ou comme à la [illegible] robée, à cause de la nécessité ; cela est fort différent de [illegible] nourriture que l'on prend lorsqu'on est dans l'abondance. [illegible] interprétations que l'on peut donner à chacun de ces évén[illegible] ments serviront à découvrir un sens mystérieux dans [illegible] précepte du *Deutéronome* (XXIII, 25) : *Si vous entrez d*[illegible] *les blés de votre ami, vous pourrez en cueillir des épis,* [illegible] *les froisser avec les mains ; mais vous ne pourrez en cou*[illegible] *per avec la faucille.* Pour prendre dans la moisson une [illegible] grande part que celle qui se recueille avec la faucille, [illegible] faut être propriétaire de la moisson. Le verset précéde[illegible] contient un précepte semblable par rapport à la vigne.

### ARTICLE XIII.

Continuation du même sujet.

Nous avons appliqué à la conversion des Gentils le miracle de la multiplication des cinq pains opéré par Jésus-Christ ; cela nous détermine à appliquer à la conversion des Juifs la multiplication des sept pains. Il se trouve cette fois-ci sept pains à multiplier et quelques petits poissons. Quatre mille hommes en mangèrent et furent rassasiés ; et sept corbeilles furent remplies des morceaux qui restèrent. Le

premier miracle de la multiplication avait été opéré au delà du lac de Génésareth; celui-ci l'est en deçà. Dans l'un et dans l'autre, l'abondance succède à la disette. *J'ai grande compassion de ce peuple*, dit ici Jésus-Christ (*S. Matth.*, XV, 32), *parce qu'il y a déjà trois jours qu'ils demeurent continuellement avec moi, et ils n'ont rien à manger; et je ne veux pas les renvoyer sans avoir mangé, de peur qu'ils ne tombent en défaillance sur les chemins.*

Nous placerons encore ici la famine de Samarie, lorsqu'elle fut assiégée par Benedad, roi de Syrie. *La ville*, dit l'Écriture (*IV. Rois*, VI, 25), *fut pressée d'une famine extrême, jusque-là que le siége continuant toujours, la tête d'un âne fut vendue quatre-vingts pièces d'argent, et la quatrième partie d'un cabat de fiente de pigeon cinq pièces d'argent.* On lit aussi le marché étrange que deux femmes firent entre elles, chacune par rapport à son enfant, et le procès qui en résulta et dont le jugement fut porté au roi. Ce prince en fut rempli d'indignation, et s'en prenant d'abord à Élisée il voulut lui faire couper la tête; mais tempérant sa colère, il vint trouver Élisée, et lui dit ces paroles, soit lui-même, soit par la bouche d'un de ses officiers : *Vous voyez l'extrême malheur où Dieu nous réduit : que puis-je attendre davantage du Seigneur? Élisée lui répondit : Écoutez la parole du Seigneur : Voici ce que dit le Seigneur : Demain, à cette même heure, la mesure de pure farine se donnera pour un sicle à la porte de Samarie, et on aura pour un sicle deux mesures d'orge. Un des grands de la cour, sur la main duquel le roi s'appuyait, répondit à l'homme de Dieu : Quand le Seigneur ferait pleuvoir des vivres du ciel, ce que vous dites pourrait-il être? Élisée lui répondit : Vous le verrez de vos yeux, et vous n'en mangerez point.* L'officier du roi était plus disposé à croire que

Dieu ouvrirait les cataractes du ciel, qu'à croire la préd-tion d'Élisée. *Si Dominus*, disait l'officier, *fecerit etiam ca-taractas in cœlo, numquid poterit esse quod loqueris* ? Il semble qu'il fasse allusion à la merveille qui avait été o-rée du temps d'Achab, père du roi devant qui il parl- lorsque le ciel, après cette longue sécheresse, fondit pluie à la prière d'Élie ; il sembla alors que les catara- du ciel étaient ouvertes, la pluie rendit à la terre sa féc-dité ; mais on comprend qu'il fallut quelque espace de te- pour rendre l'abondance, au lieu qu'Élisée la prédi- pour le lendemain. C'était donc une réponse à faire à Éli- qui pouvait se présenter naturellement à cet officier du r- Quand Élie reviendrait et qu'il renouvellerait le miracle qu' a fait sous Achab, ce que vous dites ne pourrait pas s'a- complir. Mais Dieu a des voies pour accomplir ses dess- que les hommes ne peuvent prévoir ; ce qu'Élisée avait p- dit s'accomplit le lendemain comme il l'avait dit ; la fari- et l'orge furent vendues publiquement au prix qu'il avi- marqué.

Cependant il y eut un prélude de cette grande abo-dance. (On peut reconnaître de plus en plus que cela e- ordinaire dans les histoires de l'Écriture.) Quatre lépre- connurent la source de cette abondance et en profitère- pendant que la ville demeurait plongée dans l'excès de désolation et de la misère. *Il y avait quatre lépreux*, est dit, ch. VII, v. 3, *près la porte de la ville, qui se dir- l'un à l'autre : Pourquoi demeurons-nous ici, où nous pouvons attendre que la mort ? Soit que nous entrions da- la ville, nous mourrons de faim ; soit que nous demeuri- ici, nous ne pourrons éviter la mort. Allons-nous-en d- au camp des Syriens, et rendons-nous à eux. S'ils ont p- de nous, nous vivrons ; et s'ils nous veulent tuer, nous mo*

*comme nous ferions ici. Ils partirent donc le soir pour au camp des Syriens*, et ils allèrent chercher chez étrangers des richesses qui, selon l'arrêt prononcé dans seil de Dieu, appartenaient déjà au roi d'Israël. Ces lé-*étant venus à l'entrée du camp, ils n'y trouvèrent per-. Car le Seigneur avait fait entendre dans le camp yriens un grand bruit* comme *de chariots, de chevaux une armée innombrable ; et les Syriens* l'entendant *ent dit l'un à l'autre : Le roi d'Israël a fait venir e nous, pour le secourir, les rois des Héthéens et des iens, et les voilà qui viennent tous fondre sur nous. même temps ils avaient tous fui dans les ténèbres, onnant leurs tentes, leurs chevaux et leurs ânes qui dans leur camp, et tous s'en étaient allés çà et là, sant qu'à sauver leur vie par la fuite. Ces lépreux donc venus à l'entrée du camp* des Syriens, *entrèrent ne tente où ils mangèrent et burent ; et, ayant pris de t, de l'or et des vêtements, ils s'en allèrent les cacher ; it retournés, ils entrèrent dans une autre tente, et en tèrent de même diverses choses qu'ils cachèrent.*

u'ici les lépreux seuls avaient profité des biens des dans l'ordre de Dieu, pour toute la ville de Samarie. mmes n'auraient assurément pas prévu que Dieu ar-ait les choses de cette sorte, et qu'il arriverait deux à l'égard de ces lépreux qui étaient en horreur à leurs s concitoyens : l'une, qu'ils seraient les premiers à de l'abondance inespérée ; l'autre, que ce serait par e l'on en apprendrait la nouvelle.

ci comment ils se déterminèrent à venir l'annoncer. *dirent l'un à l'autre : Nous ne faisons pas bien ; car r est un jour de bonne nouvelle. Si nous demeurons le silence, et si nous n'en donnons point avis avant*

*demain matin, on nous accusera comme d'un crime. Allons donc porter cette nouvelle à la cour du roi. Lorsqu'ils furent venus à la porte de la ville, ils parlèrent à ceux qui étaient de garde, et leur dirent : Nous avons été au camp des Syriens, et nous n'y avons pas trouvé un seul homme, mais seulement des chevaux et des ânes qui y sont liés, et leurs tentes qui sont encore dressées. Les gardes de la porte allèrent au palais du roi, et ils firent entendre cette nouvelle à ceux du dedans.*

La réflexion de ces lépreux fait souvenir du verset 26 du XI[e] chapitre des *Proverbes* : *Celui qui cache le blé sera maudit des peuples; mais la bénédiction viendra sur la tête de ceux qui le vendent* : parole qui a son application à tous les temps de l'Église, et rappelle l'endroit de l'Évangile, où il est parlé du serviteur fidèle préposé par le Père de famille pour distribuer à chacun sa mesure de blé en son temps. Mais cette sentence convient particulièrement aux temps de famine. L'auteur sacré l'explique quatre versets plus bas, et dans un sens spirituel : *Le fruit du juste*, est-il dit, verset 30, *est un arbre de vie; et celui qui assiste les âmes est sage.*

Cependant le roi d'Israël fut instruit de ce que rapportaient les lépreux; et il arriva ce qui devait naturellement arriver, c'est qu'il ne crut rien de la bonne nouvelle et pensa au contraire qu'il y avait quelque piége caché. Ce prince ne laissa pas de se lever au milieu de la nuit, et il dit à ses serviteurs : *Je vois bien le dessein des Syriens contre nous. Comme ils savent que la faim nous presse, ils sont sortis de leur camp et ils se sont cachés quelque part à la campagne, en disant : Ils sortiront de la ville, et alors nous les prendrons vifs, et nous entrerons sans peine dans la ville.* Ainsi la vraie nouvelle de la délivrance, nonobstant

ce qu'avait dit Élisée, fut prise pour un nouveau sujet d'inquiétude. Cependant de cinq chevaux qui étaient les seuls qui restaient, on en prit deux pour aller à la découverte. La fuite des Syriens s'étant trouvée très-véritable, *le peuple aussitôt sortit de la ville et pilla leur camp ; et la mesure de farine fut vendue un sicle, et on donna pour un sicle deux mesures d'orge, selon la parole du Seigneur.*

L'*Apocalypse* (ch. VI, v. 5) introduit la famine sous l'image d'un homme à cheval, qui tient en sa main une balance ; en même temps l'on entend une voix qui crie : *Le litron de blé vaudra une drachme, et trois litrons d'orge une drachme.* Si ce sont des malheurs spirituels qui sont annoncés sous ces symboles, il est clair que la délivrance de ces malheurs doit s'exprimer par des termes semblables à ceux qui marquent ici l'abondance rétablie à Samarie.

Pendant que le peuple délivré jouissait d'une abondance de biens auxquels il ne s'était pas attendu, un autre peuple en souffrit la perte. C'est ce qui se fait perpétuellement remarquer dans la conduite de Dieu : il se fait un échange entre les peuples ; la colère de Dieu passe d'un côté, lorsque sa miséricorde passe de l'autre. Mais ce n'est pas seulement sur les Syriens que la colère de Dieu se déploie ; au milieu même du peuple favorisé, il se trouve un homme qui n'a nulle part à l'abondance. Cet officier du roi, qui s'était moqué de la parole d'Élisée, vit l'accomplissement de ses prophéties, et sur le peuple, et sur sa propre personne. Le roi l'avait mis à la porte de la ville, et la foule y fut si grande qu'il fut étouffé ; le peuple le foula aux pieds, et il mourut au même lieu.

## ARTICLE XIV.

**Malheurs du peuple réprouvé, soit avant, soit après sa séparation extérieure d'avec le peuple de Dieu.**

Ces derniers traits de la famine de Samarie nous donnent lieu de revenir à une distinction que nous avons déjà touchée, et de remarquer deux époques par rapport à la famine: l'une, qui précède le temps du renouvellement de l'abondance, l'autre qui le suit. Avant le renouvellement, c'est la société extérieure du peuple de Dieu qui ressent les maux de la famine; c'est pourquoi cette famine ne peut être alors sans tempérament et sans bornes. Après le renouvellement, la société extérieure du peuple de Dieu jouit de l'abondance, au moins dans sa plus noble partie; et ceux qui sont livrés à la famine sont des ennemis déclarés, déjà séparés de l'Église ou qui tendent de jour en jour à s'en séparer. Ces deux choses deviennent sensibles par la considération de ce qui s'est passé à la formation de l'Église; nous nous contentons d'en avertir.

Dans l'un et dans l'autre temps, ceux qui sont livrés en proie à la famine spirituelle sont des méchants; ce sont eux qui, en considérant la parabole d'une autre manière, sont appelés l'ivraie. Mais dans le premier temps, ils sont plus étroitement mêlés avec le bon grain; et dans le second temps, ils en sont plus sensiblement distingués, et le bon grain, de son côté, est alors extrêmement multiplié. De là il résulte que, dans le second temps, il est plus naturel de considérer l'ivraie à part et très-distinguée du bon grain. Cela n'empêche pas néanmoins de concevoir que dans le temps du mélange on peut toujours, par l'esprit, en faisant abstraction du bon grain, envisager l'ivraie et en dire des

...es qui ne conviennent, ni au bon grain, ni au champ ...isagé dans sa totalité et en tant que le bon grain s'y ...ne aussi bien que l'ivraie, mais qui conviennent à ...aie seule.

...e langage de l'Écriture est formé sur ces principes et ...nforme. Il lui est ordinaire d'opposer à l'Église, qui ...Jérusalem spirituelle, une Babylone spirituelle. Mais ...uefois cette Babylone est séparée entièrement et en ...manière du peuple de Dieu; d'autres fois, les mé... ...s qui sont extérieurement dans l'Église seront dési... par les noms de Babyloniens, Iduméens, Moabites, ...tins et autres noms semblables, et ils pourront néan... ...s porter encore le nom de Jacob, de Jérusalem, etc. ...açoit de plus, en suivant le plan de saint Paul, que ...le cas où certaines branches, attachées d'abord à l'oli... ...viendront dans la suite à en être retranchées, il arri... deux choses : premièrement, ces branches après leur ...chement mériteront de porter tous les noms odieux ...ésignent les ennemis du peuple de Dieu; secondement, ...ne seront retranchées qu'après avoir mérité par leur ...lité extérieure d'éprouver un tel châtiment. Cette infi... ...les rend dignes par avance de porter ces noms odieux; ...et pour cela qu'elles soient envisagées en elles-mêmes ...le temps où, quoiqu'elles tiennent encore à l'arbre, ...méritent déjà d'en être séparées.

...d ce principe il se trouvera au milieu du peuple de ...des Iduméens, des Philistins, des Babyloniens; et s'il ...de branches qui vont être retranchées, ces Iduméens, ...abyloniens, au lieu de se convertir, s'endurciront de ...en plus, se trouveront à la fin séparés de l'Église, et ...eront extérieurement une Babylone ennemie de l'Église. ...i on voit que l'histoire de cette Babylone aura deux

parties ; la première regardera le temps où elle se form[e] au milieu du peuple de Dieu ; et l'autre, le temps où [el]le aura rendu sa séparation sensible, extérieure et éclatant[e]. L'ivraie qui se sera formée dans le champ du Père de [fa]mille se trouvera, par une suite d'événements, réunie d[ans] un champ à part. Les mauvais citoyens, consumés par [la] famine au milieu de cette ville que Dieu nourrit du plus p[ur] froment, se trouveront dans la suite former eux-mêmes [une] ville et un royaume à part que la famine dévorera sans [les] épargner. Enfin, si l'on compare ces hommes dans ce [der]nier état à une moisson, ce ne sera plus qu'une moisson [de] malédiction que Dieu moissonnera tout entière dans sa [co]lère ; tandis qu'il verra avec des yeux de complaisance [son] Église, comme le champ dont parle Jacob, qui étant rem[pli] de bon grain, répand une odeur excellente.

Conformément à ce plan nous allons recueillir divers [en]droits de l'Écriture : le lecteur, considérant chacun de [ces] endroits, examinera s'il doit être rapporté au premier ou [au] second temps, ou bien s'il est assez indéterminé pour p[ou]voir être rapporté également à l'un et à l'autre.

Nous rappellerons ici en premier lieu, sans en donn[er] l'explication, l'histoire de Samson qui se servit de renard[s] pour mettre le feu aux moissons des Philistins (*Juge[s]*, XV, 4).

Isaïe, en faisant la description des malheurs de Mo[ab] parle ainsi : *L'ennemi s'est jeté avec de grands cris sur [vos] vignes et sur vos moissons, et les a foulées aux pieds. On [ne] verra plus de réjouissance ni d'allégresse dans les ca[m]pagnes les plus fertiles* (*Isaïe*, XVI, 9). Et au chapitre s[ui]vant : *En ce temps-là, la gloire de Jacob se dissipera, son corps perdra son embonpoint et deviendra tout mai[gre] et tout défait. Il sera semblable à celui qui glane dans l[a]*

moisson (voilà la situation de Ruth), *à celui qui recueille avec la main les épis, et à celui qui cherche des épis dans la vallée de Raphaïm... En ce temps-là ses plus fortes villes seront abandonnées, comme une charrue qu'on laisse dans le champ, et comme les blés prêts à recueillir qui furent laissés par les Chananéens à l'entrée des enfants d'Israël dans leur pays, et votre terre sera déserte. Parce que vous avez oublié le Dieu qui vous a sauvés et que vous ne vous êtes pas souvenus de votre puissant protecteur, vous planterez de bon plant, et vous sèmerez des graines qui viendront de loin; et ce que vous aurez planté ne produira que des fruits sauvages : votre semence fleurira dès le matin; et lorsque le temps de recueillir sera venu, vous ne trouverez rien, et vous serez percés de douleur* (*Isaïe*, XVII, 4 et suiv.).

Au temps de Gédéon, les Israélites après avoir semé ne recueillaient point, mais cela se faisait d'une manière différente de ce qu'Isaïe vient d'exprimer. *Après que les Israélites avaient semé*, est-il dit (*Juges*, VI, 3), *les Madianites, les Amalécites et les autres peuples de l'orient venaient sur leurs terres; ils y dressaient leurs tentes, ruinaient tous les grains en herbes...; et comme ils étaient une multitude innombrable d'hommes et de chameaux, semblable à une nuée de sauterelles, ils remplissaient tout et gâtaient tout par où ils passaient.* On n'avait donc alors de grains pour vivre que ce que l'on pouvait sauver comme à la dérobée. De là vient l'état où l'Ange trouva Gédéon; *il était occupé à battre le blé dans le pressoir et à le vanner, pour se sauver ensuite* avec son blé *des incursions des Madianites.*

*C'est pour vos péchés*, est-il dit (*Michée*, VI, 13), *que j'ai commencé à vous frapper d'une plaie mortelle. Vous mangerez, et vous ne serez point rassasiés;... vous sèmerez, et*

*vous ne recueillerez point; vous presserez les olives, vous n'aurez point d'huile pour vous oindre; vous foulerez les raisins, et vous n'en boirez point le vin.*

Le XXVII$^{e}$ chapitre d'Isaïe nous remet devant les yeux un spectacle où il nous fait distinguer trois grands objets, un favorable et deux funestes. L'objet favorable ce sont les Juifs bénis (verset 6) : *Un jour les racines de Jacob pousseront avec vigueur; Israël fleurira et germera, et il couvrira la face du monde sera remplie de fruits...* (v. 9) : *L'iniquité de la maison de Jacob lui sera remise*, etc. L'un des objets funestes, c'est le grand dragon du verset 1, *le Léviathan, le serpent à divers plis et replis. Dieu viendra pour combattre contre lui avec sa grande épée pénétrante et invincible.* Et au verset 10, immédiatement après avoir parlé de la conversion des Juifs et de l'abolition de leurs péchés, on nous montre Babylone, la rivale de Jérusalem et du peuple juif : *Cette ville si forte sera désolée; cette ville si belle sera dépeuplée, elle sera abandonnée comme un désert;... leurs blés se dessècheront et seront foulés aux pieds.* Ainsi l'on voit dans ce chapitre d'*Isaïe, comme dans l'Apocalypse:* premièrement, le dragon, l'ancien serpent; secondement, la grande Babylone, et parmi ces images le symbole des moissons mis en œuvre; tout cela joint, troisièmement, avec le retour des Juifs : *Vous enfants d'Israël*, leur est-il dit de nouveau (verset 12), *vous serez rassemblés un à un. En ce temps-là, la trompette retentira avec un grand bruit; les fugitifs reviendront de la terre des Assyriens, et les bannis reviendront du pays d'Égypte pour adorer le Seigneur sur la montagne sainte dans la ville de Jérusalem.*

Voici ce que dit Jérémie lorsqu'il annonce la ruine de Babylone et la délivrance d'Israël : *Les fondements de B*

*bylone se renversent, ses murailles tombent par terre, parce que le jour de la vengeance du Seigneur est venu. Vengez-vous d'elle, et traitez-la comme elle a traité les autres. Exterminez de Babylone celui qui sème, et celui qui tient la faucille au temps de la moisson* (*Jér.*, L, 15). La malédiction que David prononce contre les montagnes de Gelboé tombe alors à plomb sur Babylone : *Montagnes de Gelboé, que la rosée et la pluie ne tombent jamais sur vous; qu'il n'y ait point sur vos coteaux de champs dont on offre les prémices* (*II. Rois*, I, 21).

On peut rapporter ici la malédiction du *Ps.* CXXVIII : *Que tous ceux qui haïssent Sion soient confondus, et repoussés en arrière; qu'ils deviennent comme l'herbe qui naît sur les toits, qui se sèche avant qu'on l'arrache : le moissonneur n'en remplira point sa main, et celui qui ramasse les gerbes n'en remplira point son sein.*

Il arrive donc alors que selon des sens différents, il y a, et il n'y a plus de moisson à Babylone ; on n'y recueille plus de moisson salutaire, plus de prémices, plus de gerbes dont le moissonneur puisse s'enrichir ; mais à la place on y trouve une moisson de malédiction : *Sicut fœnum tectorum, quod priusquam evellatur, exaruit.* Et lorsque cette dernière moisson est venue à son terme, alors s'accomplit la prophétie de Joël : *Mettez la faucille dans le blé parce qu'il est mûr : venez et descendez, le pressoir est plein, les cuves regorgent, parce que leur malice est montée à son comble* (*Joël*, III, 13). Dieu exerce donc alors un jugement de colère, mais contre qui? Contre le peuple dont la malice est montée à son comble, et le peuple fidèle est en même temps comblé de bénédictions : *Vous saurez en ce jour-là que j'habite sur ma montagne sainte de Sion*, etc (*Ibid.*, v. 17); c'est la suite des bénédictions exprimées au cha-

pitre précédent, v. 24 : *Vos granges seront pleines de b[lé] et vos pressoirs regorgeront de vin et d'huile*, etc. L'A[po]*calypse* (XIV, 15) rappelle manifestement la prophétie [de] Joël : *Un ange sortit du temple, criant d'une voix forte [à] celui qui était assis sur la nuée : Jetez votre faux et moi[s]sonnez ; car le temps de moissonner est venu, parce que [la] moisson de la terre est mûre. Alors celui qui était assis [sur] la nuée, jeta sa faux sur la terre, et la terre fut moisson[]née*. La seconde image de *Joël*, du pressoir et de la ve[n]dange, est rappelée au même endroit, versets 18 et suiv. [Ainsi] *l'Apocalypse* y trace en abrégé, sous l'image d'une moiss[on] et d'une vendange de malheurs, ce qu'elle exprime plus [en] détail, dans les chapitres suivants, des malheurs qui to[m]bent sur la grande Babylone et sur son royaume.

Jérémie, comme nous venons de le voir, se sert au cha[]pitre L, des mêmes images ; et voici ce qu'il ajoute ch. [LI,] v. 33 : *La fille de Babylone est comme l'aire ; le temps [est] venu qu'elle sera foulée comme le blé, et le temps d'y cu[eil]lir la moisson viendra bientôt*. Il annonce donc ici la moi[s]son de colère ; et lorsqu'il disait au chapitre précédent (v. 16.) qu'on ne verrait plus dans Babylone ni celui [qui] sème, ni celui qui moissonne, il annonçait qu'il n'y aur[ait] plus dans Babylone de moisson de bénédiction.

On reconnaît par un endroit d'*Isaïe* que, lorsque l'Écri[]ture prédit que Babylone sera foulée comme le blé dans l'aire, ce n'est qu'un échange qui se devait faire entre Ba[]bylone et la nation des Juifs, puisque avant ce temps c'était la nation des Juifs qui était foulée dans l'aire. *J'en[]tends*, dit Isaïe, *une voix qui me dit : Babylone est tombée, elle est tombée, et toutes les images de ses dieux ont été b[ri]sées contre terre. Vous que je laissais dans l'oppression, vous que je laissais briser comme la paille dans l'aire*

sont les Juifs qu'il désigne ainsi), *voilà ce que je vous annonce et ce que j'ai appris du Seigneur des armées, du Dieu d'Israël* (*Isaïe*, XXI, 9 et 10).

## ARTICLE XV.

**Le peuple de Dieu triomphe de ses ennemis ; il jouira en paix des biens que le Seigneur lui aura rendus.**

Quelquefois même c'est au peuple béni que l'Écriture attribue la vengeance qui s'exerce sur le peuple réprouvé. Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer en quelle manière cela s'exécute. Sion est représentée, au chapitre IV de *Michée*, comme une femme qui souffre les douleurs de l'enfantement au milieu de Babylone. *Plusieurs peuples*, est-il dit après (v. 11), *se sont maintenant assemblés contre vous, qui disent de Sion : Qu'elle soit lapidée, et que nos yeux se repaissent de son malheur*. (On peut se souvenir ici du symbole des *Épouses fidèles et des infidèles*.) Le Prophète continue : *Mais ils n'ont pas connu quelles sont les pensées du Seigneur ; ils n'ont pas compris que son dessein était de les rassembler comme on amasse la paille dans l'aire. Levez-vous, fille de Sion, et foulez la paille ; car je vous donnerai une corne de fer, je vous donnerai des ongles d'airain, et vous briserez plusieurs peuples*. Ici vient se placer l'image du bœuf qui foule le grain avec la corne de son pied, que saint Paul prend pour la figure des prédicateurs évangéliques. *Vous immolerez au Seigneur*, poursuit le Prophète, *ce qu'ils ont ravi injustement, et au Dieu de toute la terre ce qu'ils ont de plus précieux*.

Isaïe emploie ces mêmes images pour exprimer les mêmes promesses (XLI, 14) : *Ne craignez point, ô Jacob, qui êtes devenu comme un ver qu'on écrase, ni vous, enfants*

d'Israël, qui êtes comme morts : c'est moi qui viens vous secourir, dit le Seigneur ; et c'est le Saint d'Israël qui vous rachète. Je vous rendrai comme un de ces chariots tout neufs qui foulent les blés, qui ont des pointes et des dents de fer : vous foulerez et vous briserez les montagnes, et vous réduirez en poudre les collines.

Au ch. XXV, v. 8, Isaïe prédit que Dieu effacera de dessus la terre l'opprobre de son peuple ; il décrit la joie dont il sera pénétré ; et Moab, ajoute-t-il, verset 10, sera brisé sous la main de Dieu, comme le sont les pailles par les roues d'un chariot. Le Prophète achève ensuite (v. 12), par l'image des murailles d'une ville forte renversées, le tableau qu'il venait de commencer par l'image de la paille foulée dans l'aire.

Pendant que les ennemis du peuple de Dieu seront réduits à la dernière humiliation, ce peuple sera dans l'abondance. Isaïe ajoute à cette considération générale une observation particulière, c'est que ce peuple rentrera en possession des biens qui lui étaient propres, et qui par conséquent lui appartenaient, en un certain sens, lors même que d'autres en profitaient (LXII, 8). Le Seigneur a juré par sa droite et par son bras fort : Je ne donnerai plus votre blé à vos ennemis pour s'en nourrir, et les étrangers ne boiront plus le vin qui est le fruit de vos travaux. Mais ceux qui auront recueilli votre blé le mangeront, etc. Et bien loin qu'on leur ôte le blé qui leur appartenait, ils seront alors semblables aux enfants d'Israël dont il est parlé au ch. XVII, v. 5, d'Isaïe, qui recueillirent les blés des Chananéens, qu'ils n'avaient pas semés.

On peut appliquer ici les promesses du II[e] chapitre d'Osée, v. 21 : *En ce temps-là j'exaucerai les cieux, dit le Seigneur ; je les exaucerai, et ils exauceront la terre. La terre*

*encore le blé, le vin et l'huile ; et le blé, le vin et l'huile exauceront Jezrahel*; c'est-à-dire le germe du Seigneur. *Je le ferai germer pour moi sa semence dans la terre, et je serai touché de miséricorde pour celle qui s'appelait Sans-miséricorde.*

C'est le temps prédit par Michée (IV, 6) auquel *Dieu rassemblera ce qui est boiteux, et recueillera ce qui avait été chassé et affligé.* Alors (v. 3) *ils feront de leurs épées des socs de charrue, et de leurs lances, des instruments pour remuer la terre.* C'est ce qui se trouve mot à mot dans *Isaïe*, ch. II, 4. Le temps est celui dont parle Amos (IX, 13) : *Il viendra un temps, dit le Seigneur, où les ouvrages du labourer et du moissonneur, de celui qui foule les raisins et de celui qui sème la terre, s'entre-suivront.* Ce temps doit être précédé par celui qui est marqué au verset 9 : *Je m'en vais donner mes ordres, et je ferai que la maison d'Israël sera agitée parmi toutes les nations, comme le blé est remué dans le crible, sans néanmoins qu'il en tombe à terre un seul grain.* Ce qui est dit dans l'Évangile, que Satan avait demandé les apôtres pour les cribler, peut faciliter l'intelligence de cet endroit. Après ce temps d'agitation et d'épreuve, le temps de paix suivra, comme Amos vient de le marquer. *Alors, dit le Seigneur* (*Osée*, XIV, 6), *je serai à l'égard d'Israël comme une rosée... Ils se convertiront, et ils se reposeront sous l'ombre du Seigneur; ils vivront du plus pur froment*, etc. C'est alors que s'accomplira la promesse qui termine les bénédictions que Moïse laissa aux douze Tribus avant de mourir (*Deutér.*, XXXIII, 28) : *L'œil de Jacob verra sa terre pleine de blé et de vin, et l'air sera obscurci par l'eau de la pluie et de la rosée.* Moïse, non plus que les Prophètes, n'oublie point dans cet endroit le peuple ennemi dont Israël triomphera (*Ibid.*, verset 29).

## ARTICLE XVI.

### Jugement dernier.

Après des temps d'une si grande bénédiction, les temps de la fin du monde approcheront; on verra de nouveau des malheurs; la moisson de la terre sera préparée, elle viendra à maturité. La prédiction de Joël et de l'Apocalypse s'accomplira de nouveau, celle de Joël au moins pour la troisième fois, et celle de l'Apocalypse pour la deuxième (sans compter le sens de M. Bossuet). Le Fils de l'homme jettera sa faux, et la terre sera moissonnée. Mais dans ce dernier sens, ce sera la terre dans son universalité, et non plus seulement ce qui, dans les premiers sens, était appelé la terre à certains égards, quoique dans la vérité ce ne fût qu'une petite portion de la terre. Le monde sera donc jugé. La cuve de la colère de Dieu sera foulée. Toute la paille sera jetée dans le feu qui ne s'éteindra jamais, selon la parole de saint Jean-Baptiste, et le pur froment sera réuni et placé dans le lieu que Dieu lui a préparé. Voilà le jugement de Dieu sur les bons et sur les méchants exprimé en deux mots. La dernière expression est conforme à celle du ch. V de *Job* : pour y représenter la mort heureuse de celui qui est béni de Dieu, on lui adresse la parole, v. 26, et on lui dit : *Vous entrerez riche dans le sépulcre, comme un monceau de blé qui est serré en son temps.* Cela s'accomplit à la mort de chaque élu ; mais le jugement dernier est le jour de la moisson universelle. Nous voyons au ch. XIV de *S. Luc*, v. 15, le bonheur de l'autre vie exprimé en ces termes : *Heureux celui qui mangera du pain dans le royaume de Dieu!* Jésus-Christ ne fit qu'étendre cette

pensée en proposant la parabole d'un grand souper et des conviés.

### ARTICLE XVII.

#### Endroits détachés de l'Écriture qui répondent à ceux qu'on a rapportés.

On aurait pu faire entrer, dans ce symbole des *Moissons*, la parabole de l'enfant prodigue, qui après avoir été premièrement dans l'abondance, secondement a éprouvé les dernières rigueurs de la famine, et à qui, troisièmement, l'abondance fut enfin rendue. L'enfant prodigue a un rapport manifeste avec l'épouse du second chapitre d'*Osée*, qui passe par ces trois états, et qui après la famine revient à l'abondance. Dans les paraboles, le rapport d'un fils à un père représente souvent la même chose que celui d'une épouse à un mari.

Autre trait. Agar chassée de la maison d'Abraham représente la même chose que la femme du III[e] ch. d'*Osée*. L'une et l'autre représentent les Juifs chassés pour un temps. On donne à la dernière pour toute provision *une mesure et demie d'orge et quinze pièces d'argent*, et l'on donne à Agar *un vaisseau plein d'eau et un pain* (*Genèse*, XXI). On sait la suite de l'histoire par rapport à l'une et à l'autre.

Nous avons rapporté à la fin du III[e] Article[1] la parabole de l'Évangile qui nous trace l'histoire de la Religion sous l'image d'*une femme qui mêle son levain dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que toute la pâte soit levée* (*S. Luc*, ch. XIII, v. 21). Nous avons observé en même temps que s'il y avait un bon levain, il y en avait aussi un mauvais. Jésus-Christ recommande à ses

[1] Voyez ci-dessus, page 222.

Apôtres de *se donner de garde du levain des pharisi[illegible]* *et des sadducéens* (*S. Matth.*, ch. XVI, v. 6). L'Écri-
ture nous apprend que ce levain était leur doctrine
la doctrine et la conduite des pharisiens étaient [illegible]
levain de l'Égypte spirituelle : il fallait sortir de cet
Égypte, et se bien donner de garde de réserver quelq
chose de son levain ; c'était donc par rapport à cette esp
de levain qu'il fallait observer le précepte de n'avoir q
du pain sans levain. Mais il y avait aussi un bon leva
qu'il fallait multiplier de toutes ses forces, bien loin de
détruire : ce levain n'est autre que la doctrine et l'esprit d
Jésus-Christ. Le Fils de Dieu a jeté son levain dans le mond
lorsqu'il y a établi la prédication de l'Évangile. L'homm
ennemi a jeté son levain dans l'Église, lorsqu'il y a sem
l'ivraie.

C'est ce qui est exprimé dans le chapitre VII d'*Osée*, v. 4
on nous y représente le personnage qui répond à l'homm
ennemi de la parabole de l'Évangile, comme un homme q
prépare son four, et qui après que le levain a été mêlé ave
la pâte, se tient dans l'attente jusqu'à ce que la pâte ait ét
toute levée : *Ils sont tous des adultères : ils ressemblent*
*un four où le feu a été mis par le boulanger, qui se repo*
*après avoir pétri et mêlé le levain avec sa pâte, en a*
*tendant qu'elle soit toute levée.* On voit ici un exemp
sensible de la méthode de l'Écriture à remettre en œuvr
les symboles qu'elle a une fois employés. Jésus-Christ d
expressément du bon levain, ce qu'Osée avait dit du mau
vais levain. On attend de part et d'autre que tout soit lev
c'est-à-dire qu'il y a un mystère de grâce et un mystè
d'iniquité qui vont chacun jusqu'à leur consommatio
Osée compare aussitôt le peuple d'Israël, chez qui l'iniqui
fait son progrès, à un pain qui cuit, mais d'une manière f

[illegible] *Le boulanger a dormi toute la nuit; au matin le four s'est trouvé embrasé comme une ardente flamme.* Et [illegible] *Éphraïm*, c'est-à-dire le royaume des dix Tribus, *est devenu comme un pain qu'on fait cuire sous la cendre, qu'on ne retourne point* de l'autre côté, et qui par conséquent [illegible] au lieu de se former et d'acquérir le degré de perfection qui lui convient.

# QUATRIÈME SYMBOLE

## LES PIERRES, LES ÉDIFICES ET LES PIERRES PRÉCIEUSES.

---

### ARTICLE Ier.

Histoire du peuple d'Israël jusqu'à la venue du Messie.

Isaïe adresse la parole aux Israélites, chapitre LI, verset 1 : *Rappelez dans votre esprit*, leur dit-il, *cette roche dont vous avez été taillés, et cette carrière profonde dont vous avez été tirés*. Le verset suivant explique ce que le Prophète veut dire par ce langage figuré. La roche et la carrière, c'est Abraham et Sara : *Considérez,* ajoute aussitôt Isaïe, *qu'ayant appelé Abraham lorsqu'il était seul, je l'ai béni et je l'ai multiplié*. C'est comme s'il disait : Considérez combien d'une seule pierre il en est venu d'autres ; car si Abraham était une pierre, chacun de ses enfants en était une autre. Isaac est une pierre, Jacob en est une autre ; les douze enfants de Jacob sont autant de pierres, et ces pierres représentent les douze Tribus.

La pierre sur laquelle Jacob reposa sa tête lorsqu'il sortit de la maison de son père, représentera donc Jacob lui-même ; au moins est-il certain qu'elle est le symbole du culte que lui et sa postérité, dans la suite des temps, devaient

rendre à Dieu dans cette terre. On sait le songe mystérieux qu'il eut étant appuyé sur cette pierre : en se réveillant, il *la prit et l'érigea comme un monument, et répandit de l'huile dessus* (*Genèse*, XXVIII, 18). Lorsqu'il était encore en Mésopotamie, Dieu lui ordonna de retourner au pays de sa naissance, et lui dit : *Je suis le Dieu de Béthel, où vous avez oint la pierre* (*Genèse*, XXXI, 13). Depuis son retour dans la terre de Chanaan, Dieu lui ordonna d'aller à Béthel et d'y dresser un autel ; il exécuta l'ordre de Dieu après avoir préalablement purifié sa maison des idoles et dieux étrangers, et il imposa de nouveau à ce lieu le nom de *Béthel*, c'est-à-dire *maison de Dieu* (*Genèse*, XXXV, 1, 7).

Les douze Patriarches étaient, après Abraham, Isaac, Jacob, les douze premières pierres et les douze fondements du peuple de Dieu ; mais à cause du personnage que Joseph fit en Égypte, ce nom lui est singulièrement attribué. *C'est par là qu'il a été le pasteur et la pierre d'Israël* (*Genèse*, XLIX, 24).

Au chapitre XXIV, verset 4, de l'*Exode* on voit Moïse *dresser un autel, au pied du mont Sinaï, composé de douze pierres, selon le nombre des douze tribus d'Israël*. Dieu est lui-même une pierre sur laquelle tout Israël était appuyé. C'est le nom qui lui est donné, selon l'hébreu, dans le second Cantique de Moïse (*Deutéronome*, XXXII, 4) : Son ROCHER, *ses œuvres sont parfaites*.

Le grand-prêtre portait sur sa poitrine douze pierres précieuses ; et afin qu'on ne pût douter qu'elles représentaient les douze Tribus, chaque pierre portait le nom de la tribu qui y était gravé (*Exode*, XXXIX, 14). Deux pierres précieuses étaient placées sur les épaules du même grand-prêtre ; les noms de six tribus étaient gravés sur l'une

les noms des six autres tribus étaient gravés sur l'autre (*Ibid.*, v. 6).

Lorsque le peuple d'Israel entra dans la terre de Chanaan, il se fit une révolution ; les anciens habitants furent dépossédés, un très-grand nombre d'entre eux furent mis à mort, et les Israélites occupèrent leur place. Avant ce temps-là, les Israélites étaient ensevelis dans l'oubli par rapport aux Chananéens ; ils en furent tirés ; au contraire, les Chananéens, qui furent détruits, disparurent de dessus la terre et devinrent comme des hommes qu'on jette dans un abîme. C'est ce qui fut sensiblement représenté par ces pierres dont les unes furent tirées du fond du Jourdain, et les autres furent mises en la place de ces premières. Dieu en avait donné l'ordre à Josué, qui l'accomplit ponctuellement : *Il choisit douze hommes d'entre les enfants d'Israel, un de chaque tribu... ; ils prirent du milieu du lit du Jourdain douze pierres, selon le nombre des enfants d'Israel, et les portant jusqu'au lieu où ils campèrent, ils les y posèrent. Josué mit aussi douze autres pierres au milieu du lit du Jourdain..., et elles y sont demeurées*, dit l'historien sacré, *jusqu'aujourd'hui* (*Josué*, IV, 4, 8 et 9).

On peut remarquer que les tables de pierre sur lesquelles la loi était écrite, et qui étaient conservées dans l'arche, tenaient la place du peuple ; car c'était sur les cœurs que cette loi aurait dû être écrite. On voit quelque chose de semblable dans l'ordre que donna Moïse (*Deut.*, XXVII), et qui fut exécuté comme on le voit (*Josué*, ch. VIII, v. 30) : *Josué éleva un autel au Seigneur, sur le mont Hébal... Il fit cet autel de pierres non polies, que le fer n'avait point touchées... Il écrivit aussi sur des pierres le Deutéronome de la loi de Moïse. Vous écrirez sur les pierres*, avait dit Moïse (*Deut.*, XXVII, 8), *nettement et distincte-*

*ment toutes les paroles de la loi que je vous propose.* D[ans]
le verset 2, il avait marqué la manière dont ces pierres d[e]
vaient être préparées : *Vous élèverez de grandes pier[res]
que vous enduirez de chaux, pour y pouvoir écrire tou[tes]
les paroles de la loi que je vous donne.*

*Élie,* à l'imitation de Moïse, *prit douze pierres selon [le]
nombre des tribus des enfants de Jacob... et il bâtit de [ces]
pierres un autel au nom du Seigneur.* Ces pierres rep[ré]
sentaient donc les douze Tribus, comme cela s'était fait [au]
temps de Moïse. Élie rappela le peuple au culte du v[rai]
Dieu, ainsi que Moïse avait consacré à Dieu ce même peu[ple]
au pied du mont Sinaï : *Élie dit à tout le peuple : Ve[nez]
avec moi... Il guérit,* c'est-à-dire rétablit *l'autel du Sei[-]
gneur qui avait été détruit* (*III. Rois,* XVIII, 30). On [sait]
qu'Élie fut conduit dans la suite à la montagne d'Hor[eb]
qui est la même que le Sinaï (*III. Rois,* XIX), et qu'il l[ui]
est arrivé, comme à Josué, d'ouvrir un passage au mili[eu]
des eaux du Jourdain (*IV. Rois,* II, 8).

Jérémie voulant prédire la venue de Nabuchodonosor e[n]
Égypte, posa, par l'ordre de Dieu, de grandes pierres et l[es]
enfonça dans un lieu près de la porte du palais de Pharao[n],
en présence de quelques Juifs, et il leur déclara que Die[u]
allait faire venir Nabuchodonosor qui placerait son trô[ne]
sur ces pierres : *Je mettrai son trône sur ces pierres que j'a[i]
cachées, et il y établira le siége de sa puissance* (*Jérémi[e,]*
XLIII, 10). Nabuchodonosor devait détruire l'Égypte, br[û-]
ler ses temples, briser ses statues, mettre à mort et emm[e-]
ner une partie de ses habitants : ces pierres cachées anno[n-]
çaient tout cela ; elles étaient les fondements du trône [de]
Nabuchodonosor, et en quelque sorte les avant-coureurs [de]
la grande révolution qui allait arriver. On remarque ici [la]
méthode de l'Écriture qui avertit et donne des assuranc[es]

des plus grandes œuvres, par des commencements presque imperceptibles. En voyant poser ces pierres, on n'aurait rien reconnu d'extraordinaire ; cependant, dans la vérité, le placement de ces pierres était l'effet anticipé de la conquête future de toute l'Égypte. C'est ainsi que Joseph, qui est appelé *la pierre d'Israël*, avait été en son temps jeté au milieu de l'Égypte, comme un fondement et une pierre d'attente par rapport à ses frères et à la maison de son père. *Misit ante eos virum*, dit l'Écriture (*Ps.* CIV, v. 17). Dieu qui l'avait posée de sa main en Égypte avait dessein de bâtir dessus, plusieurs années après.

Jérémie emploie les chapitres L et LI de sa prophétie à prédire la ruine de Babylone. *Ses fondements,* dit-il ch. L, v. 15, *se renversent, ses murailles tombent par terre, parce que le jour de la vengeance du Seigneur est venu.* Et au chapitre suivant, verset 25 : *Je vais à toi, Babylone, montagne contagieuse qui corromps toute la terre; j'étendrai ma main sur toi; je t'arracherai d'entre les rochers, et je te rendrai une montagne consumée par les flammes. On ne tirera point de toi de pierre pour l'angle de l'édifice, ni de pierre pour le fondement, mais tu seras éternellement détruite.*

Jérémie se servit d'un signe sensible pour représenter la destruction de Babylone. Il écrivit sur un livre tous les maux qui devaient tomber sur cette ville ; il ordonna à Saraïas, qui allait à Babylone, d'en faire la lecture lorsqu'il y serait arrivé : *Et après que vous aurez achevé de lire ce livre,* lui dit Jérémie, *vous le lierez à une pierre, et vous le jetterez dans l'Euphrate, et vous direz : C'est ainsi que Babylone sera submergée; elle ne se relèvera plus de l'affliction que je vais faire tomber sur elle, et elle sera détruite pour jamais* (*Jérémie*, LI, 63).

Jérémie dans son XIII<sup>e</sup> chapitre avait exprimé, par l'ordre exprès de Dieu, la ruine de Jérusalem et la translation des Juifs à Babylone, sous un symbole qui a du rapport à celui que nous venons de voir employé pour représenter la ruine de Babylone. Dieu lui ordonna de prendre une *ceinture de lin;* et lui parlant une seconde fois, il lui dit : *Prenez cette ceinture, allez promptement au bord de l'Euphrate, et cachez-la dans le trou d'une pierre.* Jérémie exécuta ce qui lui avait été ordonné : et après un long temps, *post dies plurimos,* il trouva cette ceinture pourrie. Dieu lui expliqua ensuite ce que c'était que cette ceinture ; elle représentait Juda et Jérusalem, qui devaient être transportés à Babylone, où le peuple devait être caché pendant un certain temps comme dans un abîme. En un mot, Jérusalem et Babylone sont tour à tour englouties dans l'Euphrate. Il en était ainsi des douze pierres tirées du Jourdain par Josué et des douze pierres ensevelies à leur tour sous les eaux du même fleuve.

Les Prophètes avaient employé le symbole des édifices pour annoncer la désolation du peuple de Dieu, soit du royaume de Juda, soit du royaume d'Israël. *Le Seigneur me fit voir cette vision,* dit Amos, ch. VII, v. 7 : *Je vis le Seigneur au-dessus d'une muraille crépie, qui avait à la main une truelle de maçon. Et il me dit : Que voyez-vous Amos? Je lui répondis : Je vois la truelle d'un maçon. Il ajouta : Je ne me servirai plus à l'avenir de la truelle parmi mon peuple d'Israël, et je n'en crépirai plus les murailles. Les hauts lieux consacrés à l'idole seront détruits,* etc. Dès le chapitre précédent (VI, 12), Amos avait dit : *Le Seigneur va donner ses ordres; il ruinera la grande maison, et il ébranlera les murailles de la petite.* La grande maison, c'est le royaume des dix Tribus, et la petite est

royaume de Juda qui allait être ébranlé par Sennachérib. Nous pourrions joindre ici ce qui est dit, sous l'image des pierres, du rétablissement des Juifs dans la terre sainte; mais pour éviter les répétitions, nous réservons ces passages pour un sens plus spirituel. C'est ce qui fait que nous ne disons rien non plus des prophéties de la destruction de Jérusalem par rapport au premier sens qui regarde la ruine de cette ville sous Nabuchodonosor, ni des autres endroits semblables où le symbole des pierres et des édifices est employé.

## ARTICLE II.

### Jésus-Christ, et le commencement de son règne.

C'est une chose très-commune dans l'Écriture sainte de représenter Jésus-Christ sous l'image d'une pierre, et son Église sous celle d'un édifice. L'Église est un temple, une ville, une maison, et Jésus-Christ est la pierre sur laquelle tout l'édifice est posé.

Personne n'ignore l'explication que donne saint Paul de la pierre, ou de la roche du désert, qui fut frappée par la verge de Moïse (I. *Corinth.* X, 4). Cette pierre figurait Jésus-Christ qui a été frappé par les hommes. C'est en son nom que parle Isaïe lorsqu'il dit (ch. L, v. 7): *J'ai présenté mon visage comme une pierre très-dure.* Et au verset précédent: *J'ai abandonné mon corps à ceux qui me frappaient, et mes joues à ceux qui m'arrachaient le poil de la barbe; je n'ai point détourné mon visage de ceux qui me couvraient d'injures et de crachats.* Si Jésus-Christ a présenté son visage comme une pierre très-dure, il est remarquable que l'on s'est servi de l'autorité de Moïse, résidante dans le grand-prêtre et dans son conseil, pour le

frapper : ainsi il est manifeste, qu'en ce sens, il a été frapp
par la verge de Moïse.

Nous observons ici que le miracle de la pierre frapp
dont il est sorti de l'eau, s'est opéré deux fois et dans
temps différents : savoir, la première année après la sor
d'Égypte, comme il est rapporté au XVII[e] ch. de l'*Exod*
et la dernière année du séjour des Israélites dans le dés
comme il est rapporté au XX[e] ch. des *Nombres*. La pr
mière fois, ce fut la pierre d'Horeb qui fut frappée ; et
seconde, une autre pierre qui était auprès de Cadès, à l'e
trée de l'Idumée.

Nous avons vu ce qu'Isaïe disait aux Juifs dans le ch
qui suit celui que nous venons de citer, lorsqu'il les exhort
à considérer Abraham comme la roche dont ils avaient
taillés. Avec combien plus de fondement pourrait-on appl
quer aux Chrétiens les mêmes paroles, en les exhortant
considérer Jésus-Christ, la véritable pierre d'Horeb, qui
été frappé pour eux, et qui par ses blessures leur a donné
vie, la naissance et la guérison !

Daniel rapportant à Nabuchodonosor le songe qu'il av
eu, après avoir fait la description de la statue composée
quatre métaux, ajoute (ch. II, v. 34) : *Vous étiez attentif*
*cette vision, lorsqu'une pierre se détacha de la montagn*
*d'elle-même et sans la main d'aucun homme, et que fra*
*pant la statue dans ses pieds de fer et d'argile, elle les m*
*en pièces. Alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or*
*brisèrent tout ensemble, et devinrent comme la menue pai*
*que le vent emporte hors de l'aire pendant l'été, et ils d*
*parurent sans qu'il s'en trouvât plus rien en aucun lie*
*mais la pierre qui avait frappé la statue devint une gra*
*montagne qui remplit toute la terre.* Daniel explique
suite toutes ces choses. Dans le sens immédiat, les qua

*et qui a été faite la principale pierre de l'angle; et il n'y a point de salut par aucun autre.* (*Actes*, IV, 11).

C'était une grande tentation, pour ceux qui vivaient alors, de voir le Messie rejeté par ceux qui étaient préposés pour le recevoir. En effet, on ne saurait remarquer trop soigneusement que ceux qui rejettent *la principale pierre* ne sont pas les ennemis déclarés de l'édifice, au contraire ils en sont les architectes ; ce ne sont pas les chefs d'une troupe d'étrangers qui viennent à main armée pour ravager la vigne, mais ce sont les vignerons. Et d'où leur viennent ces titres de vignerons et d'architectes? Se les sont-ils attribués à eux-mêmes? Non, c'est de Dieu qu'ils les tiennent, c'est du maître de la vigne et de l'édifice. Ils avaient reçu commission de reconnaître le fils et l'héritier de la vigne lorsqu'il paraîtrait, et de le faire reconnaître aux autres; ils devaient rendre à *la principale pierre* le rang qui lui appartenait, et ils l'ont rejetée avec exécration : *La pierre qui a été rejetée par ceux qui bâtissaient...* Ils ont conduit l'héritier hors de la vigne, et l'ont mis à mort hors de Jérusalem : *S'étant saisis de lui, ils le jetèrent hors de la vigne, et le tuèrent* (S. Matth. XXI); ils l'ont excommunié. Non contents de ne lui pas rendre l'honneur qui lui était dû, ils l'ont traité comme un imposteur, et ils l'ont rejeté loin de l'édifice comme une pierre de rebut. Ils ont traité de la même sorte ses disciples, et ils les ont fait regarder comme ces pierres qui restent des ruines, ou comme ces amas de pierres dont parle l'Écriture, monuments funestes de la pierre qui est tombée sur ceux dont les corps sont demeurés ensevelis dessous. Voyez l'histoire d'Achan, *Josué*, ch. VII, v. 26; et ch. VIII, v. 29, celle du roi de Haï; celle d'Absalon, II, *Rois*, XVIII, v. 17; et ce qui est dit *Lévitique*, ch. XIV, v. 45, des débris des maisons convaincues d'une lèpre incurable.

## ARTICLE IV.

### Juifs rejetés pour avoir rejeté Jésus-Christ.

De là il est arrivé que le commun des Juifs s'est formé de Jésus-Christ l'idée que leurs chefs leur en ont donnée ; ils ont cru les architectes sur le prix de cette pierre, sans consulter le maître de l'édifice. *Jésus-Christ*, dit l'apôtre saint Pierre (1re *Épître*, ch. II, v. 8), *est devenu pour eux une pierre contre laquelle ils se heurtent, et une pierre qui les fait tomber, eux qui se heurtent contre la parole de l'Évangile, par une incrédulité à laquelle ils ont été abandonnés.* La nation des Juifs s'est partagée en disciples aveugles, et en conducteurs trompés et trompeurs. Les conducteurs ont été les premiers à mettre dans le chemin de leurs disciples, contre la défense de l'Écriture (*Lévitique*, ch. XIX, v. 14), des pierres d'achoppement ; les disciples aveugles se sont heurtés, ils sont tombés et se sont brisés, conformément à la prophétie d'Isaïe (ch. VIII) ; et *la pierre rejetée par les architectes* est tombée, selon la menace de Jésus-Christ, sur les architectes mêmes, c'est-à-dire sur les chefs de la nation, et ensuite sur toute la nation, et ils ont été écrasés par sa chute.

Les malédictions exprimées au XXVIIe chapitre de l'*Ecclésiastique*, v. 28, sont tombées sur eux : *Si un homme jette une pierre en haut, elle retombera sur sa tête ; et la blessure que fait le traître rouvrira les siennes. Celui qui creuse la fosse y tombera ; celui qui met une pierre dans le chemin pour y faire heurter son prochain, s'y heurtera ; et celui qui tend un filet à un autre, s'y prendra lui-même. L'entreprise concertée avec malice, retombera sur celui qui l'a faite, et il ne reconnaîtra point d'où ce malheur lui est

arrivé. On voit à la fin du chapitre XXXII, et au commencement du ch. XXXIII, ce qu'il fallait faire dans ces temps-là pour éviter de tomber. Nous n'en rapporterons qu'un verset, c'est le 25ᵉ du ch. XXXII, que nous traduisons selon le grec : *Ne vous embarrassez point dans un chemin périlleux, de peur de vous heurter contre les pierres ; ne vous fiez point non plus à une voie aplanie ; donnez-vous de garde de vos propres enfants, et défendez-vous de vos domestiques.* Ce que nous venons de rapporter du ch. XXVII de l'*Ecclésiastique* est pris du livre des *Proverbes*, ch. XXVI : *Celui qui creuse la fosse*, est-il dit v. 27, *tombera dedans, et la pierre retournera contre celui qui l'aura roulée.*

Les malheurs spirituels que les Juifs se sont attirés, en persécutant Jésus-Christ et ses disciples, ressemblent donc aux malheurs qu'éprouvèrent, dans l'ordre matériel et sensible, les rois de Chanaan vaincus par Josué, et au malheur d'Abimélech, fils de Gédéon. Ce dernier *était au pied d'une haute tour où il combattait vaillamment, et s'approchant de la porte il tâchait d'y mettre le feu : en même temps une femme, jetant d'en haut un morceau d'une meule de moulin, cassa la tête à Abimélech et lui en fit sortir la cervelle.* On sait la circonstance funeste qui suivit cet accident (*Juges*, IX, 52).

Les rois de Chanaan, dont nous venons de parler, sont les cinq rois des Amorrhéens qui livrèrent bataille à Josué auprès de Gabaon. Au milieu de leur déroute, le Seigneur fit tomber du ciel de grosses pierres sur eux, et cette grêle de pierres en tua beaucoup plus que les enfants d'Israël n'en avaient passé au fil de l'épée. Sur la nouvelle qu'on apporta à Josué, que les cinq rois s'étaient cachés dans une caverne, il donna ordre de rouler de grandes pierres à

l'entrée de la caverne, et y laissa des gardes jusqu'au moment qu'il les en fit tirer pour les faire mourir. On jeta à la fin leurs corps dans la même caverne, et on la ferma avec de grosses pierres qui y demeurèrent (*Josué*, X, 11 et suiv.) C'est cette histoire que le prophète Isaïe rappelle au même chapitre XXVIII, où il venait de prophétiser la venue du Messie sous le symbole de la pierre qui devait être placée pour fondement de Sion. Ainsi, il suit la parabole qu'il avait commencée, lorsqu'adressant la parole aux incrédules, il leur dit (v. 21) : *Le Seigneur va s'élever contre vous,... il va se mettre en colère, comme il s'y mit en la vallée de Gabaon; et il fera son œuvre, une œuvre bien éloignée de lui; il fera son œuvre, et il agira d'une manière qui est étrangère à sa bonté.* Cette œuvre n'est autre que la translation de la religion d'un peuple à un autre peuple, comme on le reconnaît par le verset qui suit. C'est, dans le sens que nous suivons maintenant, la vocation des Gentils et la réprobation des Juifs. Un peuple est écrasé, comme le fut l'armée des Chananéens, lorsque la religion lui est enlevée.

Avant d'entrer dans le détail de ce qui regarde l'établissement de l'Église, formée d'abord d'un reste de Juifs et ensuite de Gentils, poursuivons ce qui regarde la réprobation des Juifs. Saint Paul en rapporte la cause à l'aveuglement qui leur a fait méconnaître la véritable voie qui mène à la justice (*Rom.*, IX, 31) : *Les Israélites qui recherchaient la loi de la justice ne sont point parvenus à la loi de la justice. Et pourquoi? Parce qu'ils ne l'ont point recherché par la foi, mais* comme s'ils eussent pu y parvenir *par les œuvres de la loi. Ainsi ils se sont heurtés contre la pierre d'achoppement, selon qu'il est écrit : Je vais mettre en Sion la pierre d'achoppement, la pierre de scandale; et tous ceux qui croiront en lui ne seront point confondus*

Ce n'est donc pas simplement le Messie qu'il s'agit de recevoir d'une manière vague, c'est le Messie comme auteur et distributeur de la justice : quiconque ne le reçoit point sous ce caractère sera confondu ; quiconque ne règle point les sentiments de son cœur sur la vraie doctrine de la grâce, se brise contre la pierre, ou bien est écrasé par la pierre.

Les Juifs réprouvés ne sont pas tellement représentés dans l'Écriture comme des hommes vivants prêts à être écrasés par la chute des pierres, qu'ils ne soient aussi représentés sous le symbole des pierres; alors, c'est un édifice de malédiction que la main de Dieu détruit. Le verset 5 du psaume XXVII s'accomplit sur eux : *Donnez-leur la récompense qui leur est due : parce qu'ils ne sont point entrés dans l'intelligence des ouvrages du Seigneur et des œuvres de ses mains, vous les détruirez, et vous cesserez d'en construire l'édifice.* En effet, c'est tout Israël, représenté sous l'image de deux maisons, qui a été se heurter contre la pierre angulaire. *Il sera une pierre d'achoppement, une pierre de scandale pour les deux maisons d'Israël* (*Isaïe*, VIII, 14).

Michée, en prédisant les malheurs de sa nation, n'annonçait pas seulement les malheurs du temps de Nabuchodonosor, mais aussi ceux qu'elle devait éprouver au temps de la venue du Messie (ch. III, v. 12) : *Sion sera labourée comme un champ; Jérusalem sera réduite en un monceau de pierres; et la montagne où le temple est bâti, deviendra une forêt.* Immédiatement après ces paroles suit une prédiction très-claire de la formation de l'Église.

Michée avait annoncé la ruine de Samarie à peu près de la même sorte (ch. 1, v. 6) : *Je rendrai Samarie, dit le Seigneur, comme un monceau de pierres, qu'on met dans un champ lorsque l'on plante une vigne ; je ferai rouler ses pierres dans la vallée, et j'en découvrirai les fondements.* Jésus-

Christ prédit, de la ville de Jérusalem et du temple *n'y demeurerait pas pierre sur pierre* (*S. Marc*, XI Cela s'est accompli à la lettre ; et ce qui s'est fait se ment n'a été que l'ombre de la désolation spirituelle.

Jérusalem et toute la nation ont été traitées comme ce sons attaquées de lèpre depuis longtemps, et convai après plusieurs épreuves et plusieurs délais, d'une enracinée et incurable. *Elle sera détruite*, est-il dit, e lant d'une telle maison (*Lévitique*, XIV, 45) : *Lorsque c'e lèpre enracinée, et que la maison est impure ; elle se truite aussitôt, et on en jettera les pierres, le bois, to terre et la poussière hors de la ville dans un lieu i Celui qui entrera dans cette maison lorsqu'elle a été f* par le prêtre, *sera impur jusqu'au soir*, etc. Si, au cont la lèpre n'était pas invétérée et incurable, on se cont d'arracher les pierres infectées de lèpre, on les jetai de la ville dans un lieu impur; on remettait d'autres p à la place de celles qu'on avait ôtées, et l'on crépiss nouveau la maison. Nous avons rapporté plus haut c Dieu dit à Amos au milieu d'une vision mystérieuse, qu *se servirait plus à l'avenir de la truelle parmi son p d'Israël, et qu'il n'en crépirait plus les murailles* (ch v. 8) ; c'est-à-dire, qu'Israël était alors frappé d'une incurable. Cette prophétie a eu son accomplissemen autrement parfait, au temps de la prédication de l'Éva lorsque la nation a été réprouvée, qu'au temps de l persion des dix Tribus.

Dieu s'est servi de la même image, non plus pour ma le jugement qu'il exerçait lui-même, mais pour exprin négligence des prophètes, c'est-à-dire des docteurs conducteurs qui trompaient son peuple en flattant se sions (*Ézéchiel*, XIII, 10) : *Ils ont séduit mon peuple*

*onçant la paix lorsqu'il n'y avait point de paix ; lorsque peuple bâtissait une muraille, ils l'ont enduite avec de ue seule, sans y mêler de la paille. Dites à ceux qui isent la muraille sans y rien mêler qu'elle tombera, e qu'il viendra une forte pluie, que je ferai tomber de es pierres qui l'accableront, et souffler un vent impétueux a renversera par terre. Et quand on verra que la mu- sera tombée, ne vous dira-t-on pas alors : Où est l'en- dont vous l'avez enduite ? C'est pourquoi voici ce que Seigneur notre Dieu : Je ferai éclater des tourbillons et empêtes dans mon indignation ; les torrents de pluie se rderont dans ma fureur, et de grosses pierres tomberont ma colère, pour renverser tout ce qui se rencontrera. Et truirai la muraille que vous avez enduite sans rien mêler la boue; je l'égalerai à la terre, et on en verra paraître ondements; elle tombera, et celui qui l'avait enduite sera eloppé dans sa ruine.* Et afin de marquer encore plus isément, que la ruine serait entière, voici ce que le Sei- ur ajoute : *Mon indignation se satisfera dans la muraille ans ceux qui l'enduisent sans y mêler ce qui l'aurait affer- ; je vous dirai alors : La muraille n'est plus, et ceux qui ient enduite ne sont plus.*

Une autre circonstance marquée dans la destruction des isons frappées d'une lèpre invétérée, c'est qu'on en trans- tait les pierres dans un lieu impur. Il est prédit que Jé- alem serait ainsi traitée : et sans doute que cette prophé- a eu son accomplissement au temps de la réprobation Juifs. Elle se lit au chapitre XIX de *Jérémie*. Le Pro- ète y représente toute la nation par un vase d'argile qu'il it reçu ordre de briser dans la vallée d'Ennom ou de pheth : *Je briserai*, dit le Seigneur, verset 11, *ce peuple cette ville, comme ce vase de terre est brisé et ne peut*

*plus être rétabli, et les morts seront ensevelis à Tophe[illegible] Les maisons de Jérusalem et les palais des rois de Juda [illegible]ront impurs comme Topheth.* Les lieux où l'on enterrai[illegible] morts étaient regardés comme des lieux immondes : [illegible] le voulait ainsi, et cela a subsisté pendant toute la duré[illegible] l'ancienne loi. Or, selon cette prophétie, Topheth d[illegible] devenir le lieu de la sépulture des morts ; d'ailleurs, [illegible] vallée était un lieu d'horreur et de malédiction. Les h[illegible]tants de Jérusalem devaient être transportés à Topheth[illegible] ce qui est la même chose, leurs maisons et leurs palais [illegible]vaient être à l'avenir un autre Topheth, un autre Géen[illegible] donc il devait arriver que les édifices de Jérusalem, et [illegible] conséquent les pierres dont ces édifices étaient constr[illegible] se trouveraient placées dans un lieu impur, comme [illegible] pierres des maisons frappées de lèpre.

Si nous revenons à considérer Jérusalem et toute la [illegible]tion, non plus sous l'idée des pierres et des édifices, [illegible] sous celle d'un, ou de plusieurs personnages vivants, [illegible] verrons que les Prophètes ont prédit la ruine de cette na[illegible] sous cette dernière idée, et qu'ils y ont encore employ[illegible] symbole *des pierres*, en disant qu'il viendrait un jour [illegible]quel elle se trouverait avoir mis le comble à ses crimes [illegible] qu'alors elle serait lapidée. Jésus-Christ prononça lui-m[illegible] la sentence contre la nation des Juifs, lorsqu'il l'appela [illegible] nation *adultère*. Or, voici deux endroits d'*Ézéchiel* o[illegible] sort de cette adultère est annoncé. (L'application que [illegible] faisons maintenant de ces deux endroits est certaine et [illegible]clut pas les autres.)

*Je vous jugerai*, dit le Seigneur, ch. XVI. v. 38, *co[illegible] on juge les femmes adultères et qui ont répandu le sang, [illegible] ferai répandre le vôtre dans un transport de fureur [illegible] jalousie. Je vous livrerai entre les mains de vos ennem[illegible]*

*ils détruiront votre lieu infâme... Ils amèneront contre vous une multitude de peuples, ils vous assommeront à coups de pierres.* Et au ch. XXIII, v. 45 : Il se trouvera des hommes justes, et *ils jugeront Oolla et Ooliba* (c'est-à-dire, les dix tribus et le royaume de Juda), *comme on juge les adultères, comme on juge celles qui répandent le sang; parce que ce sont des adultères, et que leurs mains sont pleines de sang... Que les peuples prennent des pierres et les lapident...; qu'ils consument leurs maisons par le feu. C'est ainsi que j'abolirai les crimes de dessus la terre, et que toutes les femmes apprendront à n'imiter pas les abominations de celles-ci.* C'est-à-dire, selon le sens que nous suivons, que la réprobation des Juifs servirait d'exemple à tous les peuples. Aussi voit-on que saint Paul propose cet exemple aux nations, pour les tenir dans la crainte et dans l'humilité (*Rom.*, XI, 20).

La nation des Juifs est devenue adultère par ses prévarications et par son infidélité. Or, le fond de cette infidélité consistait, selon saint Paul, à vouloir établir sa propre justice, et à rejeter la justice qui vient de Dieu. Plus on approfondira théologiquement cette matière, et plus on reconnaîtra que c'est là un adultère proprement dit dans l'ordre des choses spirituelles, comme il est certain que c'est une idolâtrie dans le même ordre [1]. De là il suit que ce qui est dit dans le *Deutéronome*, de la punition des Israélites idolâtres, est la figure de la punition des Juifs spirituellement idolâtres, du temps de saint Paul : ou bien, pour exprimer la même chose d'une autre manière, les Juifs étant tombés dans l'idolâtrie par rapport à l'ordre des choses spirituelles et invisibles, ils ont mérité une punition dans ce même ordre, qui corresponde à la punition des idolâtres dans l'ordre des

[1] Voyez les VIII[e] et IX[e] *Mémoires sur les deux Alliances.*

choses visibles, dans la même proportion que l'une de ces idolâtries répond à l'autre.

Or voici ce qui est dit dans le *Deutéronome*, ch. XIII, v. 6 touchant les idolâtres dans l'ordre des choses charnelles et sensibles : *Si votre frère, fils de votre mère, ou votre fils, ou votre fille, ou votre femme qui vous est si chère, ou votre ami que vous aimez comme votre âme, vous veut persuader et vient vous dire en secret : Allons, et servons les dieux étrangers... ; tuez-le aussitôt ; que votre main lui donne le premier coup, et que tout le peuple le frappe ensuite : qu'il périsse accablé de pierres, parce qu'il a voulu vous arracher du culte du Seigneur votre Dieu*, etc. Si la prévarication était plus étendue, et qu'elle enveloppât une ville entière qui se serait laissée aller à l'idolâtrie, la punition n'en devait être que plus éclatante. Il était ordonné en ce cas à toute la nation, après avoir vérifié le fait par de soigneuses informations, de faire passer au fil de l'épée tous les habitants, et de détruire la ville avec tout ce qui pouvait s'y rencontrer, d'y mettre le feu et de brûler tous les meubles avec la ville, *en sorte*, est-il dit, *que cette ville soit éternellement un monceau de pierres*. C'est ainsi que traduisent les Septante, ce qui est conforme à l'hébreu en suppléant les termes *de pierres* (*Ibid.*, v. 16).

Lorsqu'une seule ville était tombée dans la prévarication, on comprend aisément que le reste de la nation pouvait exécuter cet ordre de Dieu. Mais si la prévarication devenait générale, que restait-il à faire alors, et que devait-il arriver? Nous avons vu la réponse à cette question dans *Jérémie* et dans *Ézéchiel*. Dieu lui-même se charge du soin de l'exécution. En effet, il a traité, dans l'ordre des choses matérielles et sensibles, Jérusalem et toute la nation, par le ministère de Nabuchodonosor, comme il était ordonné à

toute la nation de traiter une ville particulière qui serait tombée dans l'idolâtrie ; et au temps du Messie, Dieu a traité cette même nation de la même sorte, dans l'ordre spirituel et dans l'ordre sensible.

## ARTICLE V.

### Continuation du même sujet.

L'Écriture, en une infinité d'endroits, nous fait regarder les Juifs, au temps du Messie, comme une nation qui avait formé une conspiration contre Dieu même ; et saint Paul nous représente cette conspiration comme une conspiration d'orgueil. Ils voulaient *établir leur propre justice*, ils voulaient se donner à eux-mêmes la justice (*Rom.*, X, 3). Or la justice conduit au ciel ; ils prétendaient donc construire un édifice qui s'élevât jusqu'au ciel ; c'est-à-dire, que ceux qui commencèrent à bâtir la tour de Babel n'étaient que la figure des Juifs; aussi le dessein de ces derniers fut-il dissipé, comme l'avait été celui des premiers.

La sentence des *Proverbes* s'accomplit sur les Juifs (*Prov.*, XV, 25) : *Le Seigneur détruira la maison des superbes*. Ces paroles regardent la Synagogue en corps. Celles qui suivent regardent le petit nombre d'hommes fidèles qui s'abaissèrent devant Dieu, et reçurent avec humilité et reconnaissance la justice qui vient de lui. L'auteur sacré, après avoir dit que le Seigneur détruira la maison des superbes, ajoute donc : *Et il affermira l'héritage de la veuve.*

Les chefs de la Synagogue éprouvèrent l'effet de cette parole du *Psaume* CXXVI : *Si le Seigneur ne bâtit la maison, en vain travaillent ceux qui la bâtissent.* Ils l'éprouvèrent dans l'ordre des choses invisibles, car ils ne parvinrent pas à la justice qu'ils cherchaient ; et ils l'éprouvèrent

dans l'ordre des choses sensibles, car ils alléguèrent pou raison de condamner Jésus-Christ, que s'ils ne le faisaient *les Romains viendraient et détruiraient le temple et la na tion* (*S. Jean*, XI, 48); et ce qu'ils craignaient arriva, contr leur pensée, parce qu'ils avaient rejeté Jésus-Christ.

Dans *Isaïe*, ch. V, le peuple d'Israël est une vigne ; e cet endroit du Prophète répond manifestement à la para bole de l'Évangile : *Mon bien-aimé avait une vigne qui étai plantée en un lieu gras et fertile; il l'environna d'une haie il en ôta les pierres, et la planta d'un plant rare et excellent il bâtit une tour au milieu, et il y fit un pressoir.* Voil le symbole des pierres employé à un double usage: 1° o ôte les pierres nuisibles, 2° on fait avec d'autres pierre des édifices utiles. Mais voici ce qui arriva : Celui qui avai pris un si grand soin de cette vigne, s'attendait qu'elle por terait de bons fruits, et elle n'en a porté que de sauvages *Mais je vous montrerai maintenant ce que je vais faire ma vigne: J'en arracherai la haie, et elle sera exposée a village; je détruirai tous les murs qui la défendent, et ell sera foulée aux pieds* (v. 5). Ainsi les édifices construits pou la sûreté de la vigne sont détruits, parce que la vigne mé rite d'être abandonnée ; elle deviendra inculte, elle sera d nouveau couverte de pierres, comme ces champs maudit dont il est parlé en divers endroits de l'Écriture. Voyez *Deutéronome*, ch. XXI, v. 4 ; et ce qui est rapporté dan le IV° livre des *Rois*, ch. III, v. 19 ; Élisée prédit au trois rois confédérés, que le pays de Moab allait leu être livré, et qu'entre autres effets de la vengeance qu'il y exerceraient, ils boucheraient toutes les fontaines d'ea vive, et couvriraient de pierres tous les champs les plus fer tiles. *Cunctosque fontes aquarum obturabitis, et omnen agrum egregium operietis lapidibus.* C'est ce qu'ils ne man

quèrent pas d'exécuter, *chacun*, dit l'Écriture, *jetant des pierres dans les champs les plus fertiles.*

## ARTICLE VI.

### Substitution des Gentils aux Juifs.

Les Juifs étant ainsi traités à cause de leur orgueil et de la dureté de leur cœur, Dieu voulut planter une autre vigne; ou bien, selon la conclusion de la parabole de l'Évangile, il confia sa vigne à d'autres vignerons. Les anciens architectes ayant rejeté la principale pierre de l'angle, il confia le soin de l'édifice à d'autres architectes; il choisit un autre emplacement pour bâtir, et jeta les yeux sur d'autres pierres.

L'Écriture sainte emploie toutes ces images pour représenter la substitution des Gentils aux Juifs. On vit alors accomplir, dans un sens bien plus relevé, ce qui avait été figuré dès le temps de Josué par les douze pierres tirées du fond du Jourdain, et par les douze autres pierres prises de dessus le rivage, qui allèrent occuper la place des premières et demeurèrent ensevelies sous les eaux (*Josué*, IV, 8, 9). Un peuple nouveau, composé de Gentils (représenté par douze pierres parce qu'il avait pour fondement les douze Apôtres), fut tiré de l'abîme de l'incrédulité; et le peuple juif (représenté par douze pierres à cause des douze Patriarches et des douze Tribus), retomba dans ce même abîme de l'incrédulité. C'est en même temps l'abîme des jugements de Dieu. Jusqu'à ce moment, les Gentils avaient été dans l'oubli de Dieu qui semblait n'être occupé que du peuple d'Israël ; les Gentils en furent tirés, et les Juifs prirent leur place. Les Juifs s'endurcirent, comme autrefois Pharaon et tout son peuple ; et le jugement que Dieu avait

exercé autrefois contre l'Égypte fut exercé spirituellement contre les Juifs. Les fidèles, à qui il appartenait alors de chanter le Cantique de Moïse, pouvaient dire, en parlant des Juifs leurs ennemis les plus opiniâtres : *Ils ont été sevelis dans les abîmes; ils sont tombés comme une pierre au fond des eaux* (*Exode*, XV, 5). En effet, c'est alors que s'accomplit dans toute son étendue ce que Jérémie avait figuré par la ceinture (*lumbare*) qu'il cacha près de l'Euphrate dans le trou d'une pierre (*Jérémie*, XIII, 4).

On peut rappeler ici ce que nous avons dit, dans le premier Symbole, des étoiles liées en faisceau et jetées dans le fond d'un lac, pour y demeurer jusqu'au jour de la visite du Seigneur (*Isaïe*, XXIV, 21 et 22)[1]. Cela peut faire comprendre de quelle manière un symbole correspond à un autre symbole.

## ARTICLE VII.

### L'Église fondée sur Jésus-Christ, sur les Apôtres et les Prophètes.

Il est bon de reprendre de plus haut la formation de l'Église. Dieu en est le premier architecte; il en est le premier fondement, selon cette parole de l'Écriture (*II. Rois*, XXII, 2) : *Le Seigneur est mon rocher, il est ma force, il est mon Sauveur :* DOMINUS PETRA MEA.

Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme, est aussi le fondement et l'architecte de l'Église. Il a été figuré par Jacob lorsqu'il consacra la pierre sur laquelle il s'endormit le jour de sa sortie de la maison de son père (*Gen.*, XXVIII, 18). L'état de dénûment où Jacob se trouva alors représentait la pauvreté à laquelle le Fils de Dieu a bien voulu se réduire,

[1] Voyez ci-dessus, page 14.

qui lui a donné lieu de dire qu'*il n'avait pas où reposer sa tête* (*S. Luc*, IX, 58). Jésus-Christ commença les fonctions de son ministère public sur les bords du Jourdain : il choisit Simon qu'il rencontra, et il le désigna dès lors pour occuper la première place de son Église, en lui donnant le nom de *Pierre*. Assez longtemps après, le Sauveur du monde lui confirma ce nom, en lui disant : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle ; et je vous donnerai les clefs*, etc. (*S. Matth.*, XVI, 18). Par ces paroles, Jésus-Christ fait considérer l'Église comme une ville et comme un édifice ; mais comme une ville à laquelle une autre ville est opposée. Cette autre ville cherche à détruire celle de Jésus-Christ ; mais ses portes, c'est-à-dire sa puissance, ne prévaudront point contre la ville dont Jésus-Christ est le fondateur. Les clefs en sont promises à saint Pierre, et elles lui furent données après la résurrection, conjointement avec les autres Apôtres. Ce n'est pas ici le lieu de suivre ce qui regarde le symbole des clefs.

Saint Pierre est donc une pierre sur laquelle est bâtie l'Église. Mais il n'est pas le seul qui ait part à ce glorieux caractère, puisque nous voyons dans l'Apocalypse, que *la muraille de la ville sainte a douze fondements, où sont écrits les noms des douze Apôtres de l'Agneau. Ces douze fondements sont douze pierres précieuses* (*Apoc.*, XXI, 14 et 19). L'Église n'est donc pas bâtie sur saint Pierre seul, mais sur tous les Apôtres. Mais la prérogative de saint Pierre paraît, par le soin que prend Jésus-Christ de lui approprier le nom qui, selon le langage du Saint-Esprit, convient aussi aux autres Apôtres.

Les Apôtres sont douze pierres précieuses, et Jésus-Christ les a portés dans son cœur, eux et ceux qui devaient croire

en lui par leur parole, comme le grand-prêtre portait sur sa poitrine douze pierres précieuses, sur lesquelles étaient gravés les noms des chefs des douze Tribus. Le grand-prêtre portait aussi sur ses épaules les mêmes noms, gravés sur deux pierres précieuses ; et il n'était pas moins en ce la figure du vrai Pasteur qui porte ses brebis sur ses épaules.

Enfin, de la même manière que dans l'*Apocalypse*, ch. XII il paraît une femme qui avait sur sa tête une couronne de douze étoiles (ce qui marque l'universalité de l'Église) ; Jésus-Christ est aussi représenté comme étant couronné de pierres précieuses (*Psaume* XX) : *Seigneur, le Roi se réjouira dans votre force*, etc. ; *vous avez mis sur sa tête une couronne de pierres précieuses*. Saint Paul appelait les fidèles *sa joie et sa couronne* (*Philip.*, IV, 1).

Jésus-Christ est aussi le fondement universel sur lequel sont fondés tous les autres ; il est la pierre angulaire qui réunit les deux peuples, les Juifs et les Gentils.

Saint Paul parlait à des Gentils, lorsqu'il disait aux *Éphésiens* (II, 20) : *Vous êtes édifiés sur le fondement des Apôtres et des Prophètes*, et unis *en Jésus-Christ, qui est lui-même la principale pierre de l'angle ; sur lequel tout l'édifice étant posé, s'élève et s'accroît dans ses proportions et sa symétrie, pour être un saint temple consacré au Seigneur. Et vous-mêmes aussi, ô Gentils, vous entrez dans la structure de cet édifice, pour devenir la maison de Dieu par l'Esprit*, et en esprit. Selon l'idée que donne ce passage, tout se rapporte à Jésus-Christ. Les Prophètes ont été comme des pierres posées d'avance pour préparer les voies à Jésus-Christ, et les Apôtres ont été posés après sa venue, et uniquement appuyés sur lui. Mais après Jésus-Christ, cette pierre précieuse et choisie à laquelle nulle autre n'est comparable, tout l'édifice de l'Église chrétienne est établi sur les Apôtres et les

Prophètes : les Apôtres sont des fondements ; mais les Prophètes sont d'autres fondements que l'on doit concevoir comme placés à une plus grande profondeur.

Cet édifice s'élève ensuite, et obtient toutes ses dimensions. Et il y a bien de l'apparence que saint Paul y fait allusion au chapitre III, lorsqu'il désire aux *Éphésiens* (v. 18) *qu'étant enracinés et fondés dans la charité, ils puissent comprendre, avec tous les saints, quelle est la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur* d'un certain mystère. Or, *ce mystère* paraît être celui dont il parle au commencement du même chapitre, que Dieu lui a découvert, qui n'est autre que la vocation des Gentils et leur incorporation avec les Juifs, pour ne former avec eux qu'un même temple et un même édifice. Cette incorporation des Gentils donnait à l'édifice une étendue, une beauté, des proportions et une symétrie, dont il est parlé en bien des endroits, soit des Épîtres de saint Paul, soit du reste de l'Écriture, sous le symbole des bâtiments, ou sous tout autre symbole.

## ARTICLE VIII.

Les Gentils appelés pour réparer le vide que laissaient les Juifs réprouvés. Saint Pierre et saint Paul sont les premiers de ceux dont Dieu s'est servi pour introduire les Gentils dans l'Église.

Si l'on veut savoir de quelle manière se bâtit l'édifice, nous disons que c'est par la foi. Jésus-Christ, qui a été pour les incrédules *la pierre que les architectes ont rejetée*, a été, et est à ceux qui croient, une pierre précieuse. C'est pourquoi saint Pierre parle ainsi aux Chrétiens (*I. Épître*, II, 4) : *Vous approchant de Jésus-Christ comme de la pierre vivante, que les hommes avaient rejetée, mais que Dieu a choisie et qui est précieuse* devant ses yeux, *entrez vous-mêmes dans la structure*

*de l'édifice, comme étant des pierres vivantes, pour compo une maison spirituelle, et un ordre de saints prêtres, a d'offrir à Dieu des sacrifices spirituels qui lui soient agréa par Jésus-Christ.*

Saint Pierre remarque aussitôt qu'il était prédit que S était le lieu où serait posée cette pierre excellente, qui n autre que le Messie. C'est sur la montagne de Sion que l glise, le royaume du Messie, a pris son origine (*Ps.* LXXXV *Ses fondements sont posés sur les saintes montagnes : le S gneur aime les portes de Sion, plus que toutes les tentes Jacob.* Ce fut sur la montagne de Sion, que les Apôtres les disciples reçurent le Saint-Esprit, et c'est de là que Saint-Esprit s'est répandu par toute la terre (*Ps.* XLVII, *Le mont de Sion est fondé avec la joie de toute la terr* Les fidèles de Jérusalem et de la Judée furent les premiè pierres qui entrèrent dans l'édifice ; mais ils y entrèrent petit nombre en comparaison du reste de la nation ; ceux q demeurèrent incrédules laissèrent donc de grands vides da l'édifice.

Or, voici ce qui était prédit dans *Amos* (IX, 11) : *En jour-là, je relèverai la maison de David qui est ruinée, j refermerai les ouvertures de ses murailles, je rebâtirai qui était tombé, et je la rétablirai comme elle était autrefoi* Il faut se souvenir que c'est ce même Amos qui avait prédi ch. VI, v. 12, que *Dieu ruinerait la grande maison*, c'est-à dire les dix Tribus, *et qu'il ébranlerait les murailles de l petite*, c'est-à-dire de Juda. Nous avons appliqué ce passag à la première captivité, tant des dix Tribus sous Salmanasa que de la Judée sous Nabuchodonosor ; et il peut aussi êt appliqué à la ruine et à la réprobation de la nation après venue du Messie.

Au chapitre VII, Amos avait vu le Seigneur, *la truelle*

lemain, qui déclara qu'il laisserait le peuple d'Israël, comme une maison que l'on ne prend plus la peine d'enduire et qu'on laisse tomber en ruine. C'est, en effet, ce qui arriva par rapport au corps de la nation des Juifs, comme nous l'avons expliqué au long. Mais en même temps il se forma une autre maison; et comme les Juifs qui échappèrent à la ruine générale ne se trouvèrent pas en assez grand nombre pour remplir le plan de cette nouvelle maison, Dieu y fit entrer les Gentils pour en remplir les vides.

On ne peut douter que cela ne soit prédit dans l'endroit du IX^e chapitre d'*Amos*, que nous venons de rapporter, et que ce ne soit au moins un des sens de ce passage, puisque saint Jacques en a donné cette interprétation dans le Concile de Jérusalem (*Actes*, XV). Paul et Barnabé venaient de raconter les merveilles que Dieu avait faites par eux parmi les Gentils. *Après qu'ils se furent tus, Jacques prit la parole et dit: Mes frères, écoutez-moi: Simon vous a représenté de quelle sorte Dieu a commencé de regarder favorablement les Gentils, pour choisir parmi eux un peuple consacré à son nom: et les paroles des Prophètes s'y accordent.* On peut observer ici la méthode de saint Jacques, qui consiste à comparer les événements avec les prophéties, et les prophéties avec les événements. Saint Jacques continue ainsi: *Selon qu'il est écrit: Après cela je reviendrai édifier de nouveau la maison de David, qui est tombée; je réparerai ses ruines, et la relèverai; afin que le reste des hommes et tous les Gentils qui seront appelés de mon nom, cherchent le Seigneur.* On lit dans *Amos*, v. 12: *Afin que mon peuple possède les restes de l'Idumée et toutes les nations du monde, parce qu'il a été appelé de mon nom; c'est le Seigneur qui l'a dit, et c'est lui qui le fera. Dieu connaît son œuvre de toute éternité,* poursuit saint Jacques; *c'est pourquoi je juge*

*qu'il ne faut point inquiéter ceux d'entre les Gentils qu convertissent à Dieu;* etc.

Nous venons d'entendre rappeler la conversion de C neille. C'était proprement la première pierre d'entre Gentils, qui était entrée dans l'édifice; et Dieu avait servé à saint Pierre la gloire de se servir de son minis pour cet effet. *Mes frères,* dit saint Pierre au milieu Concile, *vous savez qu'il y a longtemps que Dieu m'a ch d'entre nous, afin que les Gentils entendissent par ma bou la parole de l'Évangile et qu'ils crussent.* Il arriva do cet Apôtre, ce qui arrive aux personnes que l'on veut ho rer; on les appelle pour placer la première pierre d'un n veau bâtiment; c'est ainsi que saint Pierre fut appelé c Corneille. Cet homme était une pierre qui était les prémi d'une infinité d'autres, et l'onction du Saint-Esprit des dit sur cette pierre pendant que saint Pierre parlait. Q restait-il encore, sinon d'en faire la dédicace par le B tême? C'est ce que fit saint Pierre.

Si saint Pierre parut alors sur la terre comme le premi architecte de l'édifice des Gentils, Dieu lui avait déjà p paré un adjoint en la personne de saint Paul. Nous verro bientôt les endroits des Épîtres de ce dernier où il expri son ministère sous ces mêmes images. Saint Pierre et sai Paul, à la tête des Apôtres, étaient donc des architect mis à la place des anciens architectes. Ceux-là avaient é rejetés de Dieu, parce qu'ils avaient rejeté la pierre d l'angle; et les nouveaux architectes avaient reçu la commi sion de réparer les ruines de la maison de David, et d'éle ver à Dieu un nouveau temple de pierres vivantes; i étaient donc, dans l'ordre spirituel, dans la même situatio que Jésus fils de Josédec, et Zorobabel. Ces deux dernie sont comparés, dans *Zacharie,* à deux oliviers; mais ils so

aussi représentés comme deux architectes qui commencent un bâtiment qui n'est autre que le temple de Dieu. *Voici la pierre que j'ai mise devant Jésus,* est-il dit, *Zacharie,* III, 9. Au ch. IV, v. 7, il est dit de Zorobabel qu'il mettra la principale pierre : *Educet lapidem primarium;* et au v. 9 : *Les mains de Zorobabel ont fondé cette maison, et ses mains l'achèveront;* et au verset 10, on voit Zorobabel *le plomb à la main,* à la manière des architectes.

Il avait été dit de Jéchonias, aïeul de Zorobabel (*Jérémie,* XXII, 24), que quand il serait comme un anneau dans la main droite de Dieu, il en serait arraché : *Inde evellam eum.* Et il est dit, au contraire, de Zorobabel (*Aggée,* II, 24), que le Seigneur *le garderait comme son sceau et son cachet :* ce qui peut avoir rapport au symbole des *Pierres précieuses.* Au ch. I, v. 14 : *En même temps le Seigneur suscita l'esprit de Zorobabel..., l'esprit de Jésus fils de Josédec, grand-prêtre, et l'esprit de tous ceux qui étaient restés du peuple ; et ils se mirent à travailler à la maison de leur Dieu, du Seigneur des armées.* On voit facilement, combien ces paroles conviennent à ceux qui ont commencé l'édifice du temple vivant, qui n'est autre que l'Église. Au chapitre suivant, le prophète fait remarquer qu'avant que la première pierre eût été mise au temple, tout était frappé de stérilité; mais il assure que, depuis que les fondements du temple avaient été jetés, tout serait béni, et il entre sur cela dans le détail de diverses choses qui font les richesses de la campagne; ce qui lie le symbole des *Édifices* avec beaucoup d'autres, et en particulier avec celui des *Moissons.*

## ARTICLE IX.

**La réprobation des Juifs ouvre le chemin à la vocation des Genti[ls].**

Considérons de plus près la réunion des Gentils aux J[uifs] dans un même édifice qui est l'Église. Saint Paul nous [fait] envisager ces deux peuples comme deux murailles ; et il c[on]sidère encore cette figure dans un autre sens, en n[ous] représentant les Gentils comme des gens qui étaient sép[arés] du peuple de Dieu et de l'héritage du Seigneur par [une] muraille qu'il paraissait impossible de franchir. Mais Jés[us-]Christ a levé cet obstacle : *Car c'est lui*, dit saint P[aul] (*Ephés.*, II, 14), *qui est notre paix ; qui des deux* peupl[es] Juifs et Gentils, *n'en a fait qu'un ; qui a rompu en sa chai[r la] muraille de séparation et l'inimitié* qui les divisait. Ces [pa]roles contiennent un sens plus profond et plus précis qu['on] ne le croit ordinairement.

Nous nous contenterons d'observer que, selon l'écono[mie] des desseins de Dieu, la chute des Juifs ayant donné lie[u à] l'introduction des Gentils, tant que les Juifs demeurère[nt] fidèles, les Gentils n'avaient point d'entrée. La fidélité d[es] uns était comme un mur qui fermait le passage aux autre[s.] Mais lorsque les vignerons ont tué l'héritier de la vign[e,] lorsque la vigne a été ravagée et que la muraille dont el[le] était entourée a été détruite ; alors, tout a été ouvert pour l[es] Gentils. Ou bien, pour suivre l'autre sens que l'Écritu[re] donne à la parabole, lorsque les architectes ont rejeté lo[in] de l'édifice la principale pierre ; lorsqu'ils ont traité Jésu[s-]Christ comme un excommunié, comme un païen ; lorsqu'i[ls] l'ont conduit hors de l'enceinte de Jérusalem pour le cruc[i]fier, ils l'ont rapproché des Gentils qui, jusque-là, étaie[nt] des pierres profanes, et les Gentils ont été mis à portée [d]

s'approcher de Jésus-Christ comme de la pierre vivante, et d'entrer dans l'édifice dont cette pierre était le fondement, en quelque lieu qu'elle se trouvât. Aussi saint Paul ajoute-t-il, que *Jésus-Christ a rompu la muraille de séparation, afin de réunir les Juifs et les Gentils dans un seul corps.* Et c'est ensuite de cela qu'adressant la parole aux Gentils, il leur dit, qu'ils sont entrés dans l'édifice du temple qui est *appuyé sur le fondement des Apôtres et des Prophètes:* et aux *Colossiens,* ch. II, v. 7, il les exhorte à demeurer *attachés à Jésus-Christ comme à leur racine, étant édifiés sur lui comme sur leur fondement.*

## ARTICLE X.

### Ouvrage de la conversion des Gentils.

Saint Paul, en expliquant aux Éphésiens le mystère de la réunion des Juifs et des Gentils dans un seul édifice, appelle Jésus-Christ *la principale pierre de l'angle* (*Éph.*, II, 20) : Ipso SUMMO ANGULARI LAPIDE CHRISTO JESU. Quelle est la propriété de la pierre de l'angle? C'est de réunir deux murailles qui viennent chacune de différent côté : chaque muraille tient à la pierre de l'angle, et, par le moyen de cette pierre, les deux murailles sont unies entre elles, de sorte qu'elles ne font plus que les parties d'un même tout. Les deux murailles sont les deux peuples qui sont réunis en Jésus-Christ, parce que l'une et l'autre sont bâties sur lui.

Il ne nous reste qu'à considérer historiquement de quelle manière s'est faite cette construction, et nous avons déjà commencé de le faire.

Les Apôtres et les premiers disciples ont été premièrement réunis à Jésus-Christ, et ensuite tous les fidèles de Jérusalem et de la Judée. Ce sont autant de pierres tirées de la

carrière dont parle Isaïe (ch. LI, v. 1), c'est-à-dire d'Abr
ham. La muraille composée de pierres de cette espèce
donc continué à se construire, autant qu'il s'est trouvé
Juifs qui se sont convertis. Mais parce qu'il s'en converti
sait très-peu en comparaison de l'étendue que Dieu av
dessein de donner à son édifice, il trouva à propos de prend
des pierres d'une autre carrière ; et, selon l'idée partic
lière que nous suivons maintenant, et que saint Paul vie
de nous fournir dans l'*Épître aux Éphésiens,* Dieu laiss
pour lors la muraille formée des Juifs, la laissant, dis-j
avec le peu d'étendue qu'elle avait et avec le petit nomb
de pierres qui y étaient entrées, il commença une aut
muraille toute composée de Gentils; ceux-ci furent au
unis à la pierre angulaire.

Or, voici de quelle manière se fit l'union. Saint Pierre
saint Paul, qui étaient deux pierres de l'ancienne carrièr
parurent singulièrement destinés pour l'œuvre de la con
version des Gentils, l'un pour la commencer, l'autre pou
l'étendre et lui donner sa perfection. Corneille et sa famill
furent les premières pierres posées sur l'apôtre saint Pierre
Après que saint Paul eût été converti, nous lisons (*Actes*
IX, 22) qu'*il confondait les Juifs qui demeuraient à Da
mas, leur montrant que Jésus était le Christ.* Au verset 29 la
Vulgate dit, qu'*étant venu à Jérusalem, il parlait aussi aux
Gentils ;* mais le grec n'autorise pas ce sens; ainsi il paraît
que saint Paul ne travaillait qu'à l'ancienne muraille, quoi
qu'il fût principalement destiné pour la construction de la
nouvelle. Mais voici ce qui est dit, au chap. XI, verset 19
immédiatement après l'histoire de la conversion de Cor
neille : *Cependant ceux qui avaient été dispersés par la
persécution qui s'était élevée à la mort d'Étienne, avaient
passé jusqu'en Phénicie, en Chypre et à Antioche,*

*n'avaient annoncé la parole qu'aux Juifs seulement. Mais quelques-uns d'entre eux, qui étaient de Chypre et de Cyrène, étant entrés dans Antioche, ils parlèrent aussi aux Grecs, et leur annoncèrent le Seigneur Jésus. Et la main du Seigneur était avec eux, de sorte qu'un grand nombre de personnes crurent et se convertirent au Seigneur.* Ces Gentils convertis étaient autant de pierres tirées de la nouvelle carrière que Dieu venait d'ouvrir par la conversion de Corneille, et qui entraient dans la structure de la nouvelle muraille.

Ce fut alors que Barnabé alla chercher Saul et l'amena de Tarse à Antioche, d'où il fut député pour aller prêcher la foi avec Barnabé. La première conversion remarquable que fit saint Paul dans cette mission fut celle du proconsul Sergius Paulus. Ce fut une pierre posée de la main de saint Paul dans l'édifice, de la même sorte que Corneille y avait été posé de la main de saint Pierre. On sait combien d'autres pierres suivirent celles-là.

Saint Paul envisageait sous cette idée l'ouvrage de la conversion des Gentils. *Nous sommes les coopérateurs de Dieu,* dit-il aux *Corinthiens,* 1re Ép., ch. III, v. 9, *et vous, vous êtes le champ que Dieu cultive, et l'édifice que Dieu bâtit. Selon la grâce que Dieu m'a donnée, j'ai posé le fondement.* Il entend par ce fondement Jésus-Christ, et il dit qu'en cela il a été *un sage architecte;* il exhorte ceux qui bâtissent de ne rien mettre sur ce fondement qui n'en soit digne. Il remarque, entre autres choses, que quelques-uns mettent sur ce fondement *des pierres précieuses.* Il avertit aussitôt les fidèles qu'ils sont *le temple de Dieu* (v. 16). Nous avons vu le même Apôtre apprendre aux Éphésiens et aux Colossiens à se regarder sous la même idée d'un édifice bâti en l'honneur de Dieu.

On peut remarquer en passant, que l'Écriture, selon méthode dont elle a coutume d'user par rapport à tous symboles, fait un double usage du symbole du temple; elle parle tantôt de tous les Chrétiens, comme ne fais tous ensemble qu'un temple, dont chacun est une pierr ou une colonne, ou un fondement; et d'autres fois el parle de chaque chrétien comme formant lui seul un temple selon ce que nous venons de voir dans le passage de sai Paul. Il fallait donner cet avertissement pour empêcher l confusion des idées.

## ARTICLE XI.

### Trois vues sur le plan de Dieu dans la substitution des Gentils aux Juifs.

La muraille formée des pierres de la nouvelle carrièr c'est-à-dire des Gentils, ne cessait donc de s'accroître sou la conduite d'un aussi habile architecte que saint Paul. Les Colossiens, les Corinthiens, les Philippiens y entraient, les Galates et les autres habitants d'Asie, les Macédoniens e les Athéniens, et tous les autres peuples dont il se forma de nouvelles Églises. C'est ainsi que Dieu réparait les ruines de la maison de David, et qu'il consolait son Église par le progrès de l'une des deux murailles, du peu de progrès qui faisait l'autre.

Le lecteur peut apercevoir que nous ouvrons ici diverses vues, ou plutôt, nous suivons l'Écriture qui nous les ouvre. L'une de ces vues, dont nous avons déjà touché quelque chose, c'est que l'endurcissement de la nation des Juifs a donné lieu à la vocation des Gentils; l'ancienne carrièr ne fournissant plus, il en a fallu ouvrir une nouvelle. Une autre vue, c'est que l'Église étant humiliée et affligée pa le peu de progrès que faisait la prédication de l'Évangil

parmi les Juifs, et se voyant persécutée par la multitude des Juifs incrédules, rien n'était plus convenable, sinon que Dieu la soutînt et la consolât par la construction d'une nouvelle muraille composée des Gentils. Celle-ci s'étant extraordinairement accrue, et celle des Juifs étant demeurée jusqu'aujourd'hui aussi peu avancée qu'on le sait, il résulte de là dans l'édifice un défaut de symétrie, qui est tel, qu'il ne peut être achevé, sinon en reprenant de nouveau la construction de la muraille qui a été laissée imparfaite, ou, pour mieux dire, qui à peine a été commencée; et c'est ce que l'Écriture nous promet en nous annonçant la conversion future des Juifs, dont nous traiterons dans la suite. Parlons maintenant de la seconde vue.

## ARTICLE XII.

### La conversion des Gentils consolation et soutien de l'Église.

Remettons-nous encore une fois devant les yeux Jésus-Christ maltraité et rejeté par les architectes; ses disciples furent traités de même. C'est un des grands traits de l'économie du mystère de Dieu, que les justes sont extérieurement traités comme les méchants méritent de l'être, et comme ils le sont dans l'ordre intérieur et invisible. Ainsi Caïphe, les chefs de la Synagogue et les Juifs endurcis méritaient d'être retranchés du peuple de Dieu, du nombre des justes; et Jésus-Christ et ses disciples ont été mis au nombre des pécheurs et excommuniés. Les Juifs ont été écrasés par la pierre, cela s'accomplit invisiblement dès le moment qu'ils rejetèrent Jésus-Christ; et les disciples de Jésus-Christ étaient extérieurement accablés de pierres. Saint Étienne fut lapidé, saint Paul l'a été plusieurs fois; souvent les Juifs ont tenté de lapider Jésus-Christ : *Jéru-*

*salem, qui tues les Prophètes, et qui lapides ceux qui sont envoyés vers toi,* leur disait-il (*S. Luc,* XIII, 34). La même chose est répétée dans *S. Matthieu,* ch. XXIII, v. 37 ; et c'est à cela que Jésus-Christ attribue la désolation et la ruine de la nation. *Le temps s'approche,* dit-il encore dans le même discours, *que votre maison demeurera déserte* (c'est aux Juifs que cela s'adresse) ; *car je vous dis en vérité, que vous ne me verrez plus désormais jusqu'à ce que vous disiez Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur* (versets 38 et 39).

L'Église de Jérusalem était perpétuellement en butte aux chefs de la Synagogue ; c'était une muraille qu'ils tâchaient de renverser ; et à ne considérer cette Église que comme elle paraissait au dehors, il lui convenait d'adresser à ses ennemis les paroles du *Psaume* LXI (nous suivons la Vulgate) : *Jusqu'à quand vous jetterez-vous sur un homme seul, et, vous joignant tous ensemble pour le tuer,* le pousserez-vous *comme une muraille qui penche déjà, et une masure tout ébranlée?* Au verset 7, l'auteur du Psaume met toute sa confiance en Dieu, et répète par deux fois, qu'il le regarde comme LA PIERRE (c'est le terme de l'hébreu) *qui est son salut et sa force.*

Ces premiers fidèles, exposés à toutes sortes d'insultes, trouvaient leur force dans la parole de Dieu. Cette divine parole, selon l'expression de Jérémie, XXIII, 29, *est comme un feu et comme un marteau qui brise la pierre.* C'était par sa force que les chrétiens de Jérusalem résistaient aux séducteurs, comme Jérémie avait autrefois résisté aux faux prophètes. On en voit un exemple éclatant dans la personne de saint Étienne : il a participé d'une manière singulière au caractère attribué à Jésus-Christ par Isaïe, lorsqu'il est dit de lui, qu'*il présenterait son visage à ses ennemis,*

*comme une pierre très-dure* (*Isaïe*, L, 7). Saint Étienne, pour suivre toujours le langage de l'Écriture, portait le caractère de la pierre par son intrépidité, sa solidité, son immobilité, sa préparation à soutenir toutes sortes de mauvais traitements; pendant que les Juifs, de leur côté, portaient en mauvaise part le caractère de la pierre par la dureté de leur cœur. De là vient qu'il est dit de ces derniers et de leurs semblables dans *Jérémie* (V, 3) : *Ils ont rendu leur front plus dur que la pierre, et ils n'ont point voulu revenir à vous*. C'est ce que saint Étienne leur reproche en les appelant, *têtes dures, hommes incirconcis de cœur* (*Actes*, VII, 51). On vit donc alors pierres contre pierres, c'est-à-dire la force de l'iniquité et de l'endurcissement d'une part, contre la force de la vérité et le courage qu'elle inspire de l'autre. *Mes paroles ne sont-elles pas comme un marteau qui brise la pierre?* (*Jérémie*, XXIII, 29.)

Saul était alors une de ces pierres dont la dureté venait d'un mauvais principe; il fut changé par un effet de la prière de saint Étienne, et celui qui répandait la terreur parmi les Chrétiens, en devint le consolateur et la force; il introduisit les Gentils dans l'Église, il lui fournit un appui qui la rendit inébranlable, et un rempart qui la mit à couvert contre toutes les attaques des Juifs. C'est pourquoi, si l'on continue de considérer Saul comme une pierre, on verra qu'il s'accomplit alors en sa personne quelque chose de semblable à un événement singulier que nous lisons au III[e] livre des *Rois*, XV, 16, et au II[e] livre des *Paralipomènes*, XVI, 1.

Il y avait une guerre très-animée entre Asa, roi de Juda, et Baasa, roi d'Israël. Ce dernier entra sur les terres de l'autre et commença à y *fortifier Rama, construisant une muraille alentour, afin que nul du royaume d'Asa ne pût*

*sûrement ni aller, ni venir*. Asa, se voyant ainsi pressé, t
en sorte de susciter Benadad, roi de Damas, contre Baasa
roi d'Israël. Baasa se vit contraint d'abandonner Rama
*Alors le roi Asa prit ce qu'il y avait de monde dans Juda, il
fit enlever de Rama toutes les pierres et tout le bois qui
Baasa avait préparés pour la bâtir, et il les employa à bâti
Gabaa,* dans la tribu de Benjamin, *et Maspha ;* en sorte qu
les pierres qui servaient d'abord à opprimer le peuple d
Dieu, par un changement subit et inespéré, en devinrent l
force, le rempart et la sûreté. Ainsi Saul fut premièrement
dans les mains du chef des ennemis de l'Église, un instru
ment pour l'opprimer, et il devint ensuite un rempart d
l'Église.

Un degré de justesse qui manque à cette figure, c'est que
Saul n'est qu'un seul homme; et dans l'histoire d'Asa, le
pierres transportées et appliquées successivement à des
usages contraires, sont en grand nombre. Cette considéra
tion donnerait lieu à une application de cette figure, qui
n'est pas contraire à celle qui vient d'être proposée. Cette
multitude de pierres serait les Gentils dont les Juifs, enne
mis de l'Église, se sont servis d'abord, aussi bien que de
Saul, pour opprimer l'Église; et il est arrivé (par l'entre
mise d'un secours venu de Damas) que ces pierres, changeant
de destination, sont devenues les remparts de l'Église,
à mesure que les Gentils ses persécuteurs devenaient
Chrétiens.

Si l'on voulait suivre plus exactement cette figure, il se
rait peut-être bon d'y joindre la victoire miraculeuse que l
roi Asa remporta sur Zara, roi d'Éthiopie; aussi bien que l
prophétie d'Azarias, laquelle, en si peu de mots, contient
des choses si singulières; et d'y joindre aussi le reste de
circonstances de la vie d'Asa (*II. Paralip.*, ch. XIV et XV

Jérémie a fait allusion à cet événement dans le ch. XXXI, où l'on voit la formation de l'Église prédite sous l'image d'une maison ou d'une ville que l'on rebâtit, verset 4 : *Je vous édifierai encore, et vous serez édifiée de nouveau, vierge d'Israël.* Voyez aussi les trois derniers versets de ce même chapitre.

## ARTICLE XIII.

**Les Juifs étaient en quelque sorte un obstacle à la conversion des Gentils ; cet obstacle a été ôté par la chute des Juifs.**

Le peuple juif, en un certain sens, était un obstacle à la conversion des Gentils. Il entrait dans le plan que Dieu avait formé, que ceux-ci seraient introduits pour remplir le vide que les Juifs laisseraient par leur défection. Les Juifs étaient donc, selon cette vue, une pierre qui bouchait le passage aux Gentils. Mais ils l'étaient encore en un autre sens, par les altérations qu'un grand nombre d'entre eux avaient faites à la Religion. Leurs préjugés, leurs fausses maximes, leurs fausses interprétations de l'Écriture, leurs mauvais exemples, la confiance en leurs propres forces dont ils étaient remplis ; toutes ces choses réunies formaient un obstacle invincible, moralement parlant, pour que les Gentils pussent entendre les saintes Écritures et y puiser les eaux pures de la vérité. Par la réprobation des Juifs tout s'est éclairci ; la pierre a été ôtée, et c'est Jésus-Christ, le véritable Jacob, qui a opéré cet ouvrage.

Lorsque Jacob fut parvenu au lieu où il tendait, *il entra,* dit la *Genèse* (XXIX, 2), *dans un champ où il vit un puits, et trois troupeaux de brebis qui se reposaient auprès ; car c'était de ce puits qu'on abreuvait les troupeaux, et l'entrée en était fermée avec une grande pierre.... On dit à Jacob :*

*Voilà Rachel, fille de Laban, qui vient avec son troupeau. — Jacob leur dit : Il reste encore beaucoup de jour, et il n'est pas temps de ramener les troupeaux dans l'étable; fait donc boire présentement les brebis, et ensuite vous les rem nerez paître. Ils lui répondirent : Nous ne pouvons le fair jusqu'à ce que tous les troupeaux soient assemblés, et q nous ayons ôté la pierre de dessus le puits, pour leur don à boire à tous ensemble. Ils parlaient encore, lorsque Rac arriva avec les brebis de son père... Alors Jacob ôta la pie qui fermait le puits, et fit boire son troupeau.*

Cet endroit de la *Genèse* rappelle le souvenir de div traits qui se lisent dans le *Cantique des Cantiques*. L'épo est comparée, au ch. IV, à un jardin, à une source d' vive : elle est appelée, au verset 15, *la fontaine des jard et le puits des eaux vives;* mais il est dit, au verset 12, q c'est *un jardin fermé et une fontaine scellée*.

Si nous considérons maintenant cette épouse comme Synagogue, en tant qu'elle était dépositaire de la Religio il demeurera véritable, que la fontaine scellée ne dev être ouverte aux Gentils qu'au temps de la réprobation d Juifs, et que le jardin fermé ne devait leur être ouvert q dans le temps où la vigne du Père de famille devait êtr ravagée, et la muraille qui la renfermait, détruite.

Cela revient à ce que nous avons cité de saint Paul ; il y avait une *muraille de séparation*, qu'il fallait que Jésus-Christ détruisît, afin que les Gentils pussent avoir entrée.

Le même Apôtre nous représente l'introduction des Gentils dans l'Église comme une portion des plus admirables de l'œuvre de Jésus-Christ. Voici de quelle manière cet événement est représenté dans le *Psaume* XVII, verset 21 : *Ils m'ont attaqué* (c'est Jésus-Christ qui parle à la tête de ses disciples, comme lorsqu'il dit : *Saul, Saul, pourquoi me*

*persécutez-vous?*); *ils m'ont attaqué les premiers au jour de mon affliction; mais le Seigneur s'est rendu mon protecteur; il m'a retiré et mis au large.... Vous sauverez, Seigneur, le peuple qui est humble. et vous humilierez les yeux des superbes. Car c'est vous, Seigneur, qui allumez ma lampe; mon Dieu, éclairez mes ténèbres.* (Ce verset, comme on le voit, a rapport au symbole *des Lampes ;* le suivant rentre dans celui *des Pierres et des murailles.*) *Car c'est par vous*, continue le *Psaume, que je serai délivré de la tentation, et ce sera par le secours de mon Dieu que je franchirai la muraille.* Et il vient, au verset 47, à la conversion des nations, qui sera la ressource contre la défection de l'ancien peuple. *Vous me délivrerez des contradictions du peuple, vous m'établirez chef des nations. Un peuple que je n'avais point connu m'a été assujetti; il m'a obéi aussitôt qu'il a entendu ma voix.* Ce grand événement semblait impossible; une muraille élevée (c'est celle dont parle saint Paul) en empêchait l'accomplissement; mais Jésus-Christ, et ses disciples sous sa conduite, ont franchi cette muraille: IN DEO MEO TRANSGREDIAR MURUM. Ce même peuple s'est soumis, contre toutes les apparences humaines, à la prédication de l'Évangile, et l'ancien peuple est devenu un peuple étranger. C'est ce que le verset suivant exprime: *Des enfants étrangers ont agi avec tromperie à mon égard :* FILII ALIENI MENTITI SUNT MIHI. *Des enfants étrangers sont tombés dans la désolation, ils ont boité dans leurs voies... C'est pour cela que je vous louerai, Seigneur, parmi les nations.*

## ARTICLE XIV.

**Dieu ôte le cœur de pierre à ceux qu'il fait entrer dans la nouvelle allian**
**Endurcissement des Juifs monté à son comble.**

Quoique nous ayons déjà vu la parabole des pierr envisagée en bien des manières dans les divers livres l'Écriture, pour exprimer la réprobation d'un peuple et substitution d'un autre ; néanmoins il reste encore un c très-considérable de cette parabole, dont nous n'avons poi encore parlé. Nous avons considéré les hommes, com des pierres propres à entrer dans un bâtiment ; ou mêm comme formant chacun un édifice complet ; nous les av considérés comme des pierres précieuses, ou des pierres rebut ; comme des architectes, comme les citoyens d'u ville ou d'un royaume, qui étaient mis à couvert par d murailles de pierres, ou bien, qui trouvaient des obstacl dans des remparts qu'on leur opposait. Il s'agit mainten de comparer leur cœur avec la pierre. On comprend qu nous avons en vue les passages où il est parlé du cœur d de pierre et du cœur de chair; il serait superflu de rapport tous ces passages. Contentons-nous donc de dire que l Juifs avaient un cœur de pierre que l'ancienne alliance leur avait pas ôté ; et qu'il était réservé à la nouvelle allian de leur donner un cœur de chair à la place du cœur pierre. C'est le miracle que Jésus-Christ a opéré, premièr ment sur un petit nombre de Juifs, secondement sur grand nombre de Gentils. *Il a fait fondre les pierres,* sel une expression employée dans l'Écriture, par la force sa grâce.

Les Gentils qui adoraient des pierres pourraient, par endroit, être comparés aux pierres, à l'exclusion des Jui

mais Dieu a fait naître de ces pierres des enfants à Abraham; et l'on peut dire, en suivant la même vue, que Jésus-Christ a changé les pierres en pain.

Dans le temps de l'ancienne alliance, la loi de Dieu était écrite sur des pierres : premièrement, sur les tables de la loi; secondement, sur ces grandes pierres que Josué éleva dans la terre promise. Dans le temps de la nouvelle alliance, la loi de Dieu a été écrite dans les cœurs par le Saint-Esprit, qui est le doigt de Dieu. Les tables de la loi étaient conservées dans l'Arche ; et le cœur de chacun des enfants de la nouvelle alliance, est devenu une arche vivante ; et si les fidèles sont en leur manière des pierres vivantes, la loi de Dieu a été écrite sur ces pierres ; leur nom est écrit devant Dieu, et le nom de Dieu est écrit dans leur cœur : *Je donnerai au victorieux la manne cachée*, est-il dit, *Apoc.*, II, 17, *et je lui donnerai encore une pierre blanche, sur laquelle sera écrit un nom nouveau, que nul ne connaît que celui qui le reçoit.*

Jésus-Christ ôte le cœur de pierre à ceux qu'il ressuscite par sa grâce ; il écarte aussi certains obstacles qui s'opposent à la conversion. C'est ce qui est marqué par la pierre qui fermait le tombeau de Lazare : Jésus-Christ la fit ôter, pour préparer la voie à sa résurrection. La pierre qui fermait le tombeau de Jésus-Christ entre dans la même analogie ; aussi bien que la pierre dont on ferma l'entrée de la fosse aux lions, après que l'on y eût fait entrer Daniel. *En même temps on apporta une pierre qui fut mise à l'entrée de la fosse, et scellée du sceau du roi et du sceau des grands de sa cour*. Cette pierre n'était pas posée uniquement pour empêcher que Daniel en sortît, mais aussi pour empêcher qu'on ne vînt d'ailleurs pour lui faire du mal : *de peur qu'on ne fît quelque chose contre Daniel* (*Dan.*, VI, 17).

Les Juifs avaient déjà un cœur de pierre avant que Jésus-Christ vînt parmi eux ; mais leur endurcissement s'accrut par la manière dont ils reçurent Jésus-Christ et ses disciples. C'est ce qui est figuré par ce qui arriva à l'insensé Nabal (*I. Rois*, XXV, 37) : *Son cœur devint en lui-même comme mort, et semblable à une pierre.*

Après que les Juifs sont tombés dans cet état, Dieu a accompli sur eux la menace qu'il leur avait faite dans le II[e] chapitre d'*Osée*, v. 6. Ils y sont représentés sous l'image d'une épouse infidèle : *C'est pourquoi*, dit le Seigneur, *je m'en vais lui fermer le chemin avec une haie d'épines; je le fermerai avec un monceau de pierres* (MACERIA) *et elle ne pourra trouver les sentiers par où elle passait.*

Ce même état est exprimé avec une nouvelle force, dans les *Lamentations de Jérémie*, ch. III, v. 5 : *Le Seigneur a bâti autour de moi, il m'a environné de fiel et de peine. Il m'a mis en des lieux ténébreux, comme ceux qui sont morts pour jamais.* (Voilà l'image du tombeau mis en œuvre.) *Il a élevé des forts contre moi pour m'empêcher de sortir. Il a fermé mon chemin avec des pierres carrées, il a renversé mes sentiers.* Le Prophète, au chapitre précédent, avait représenté les malheurs de ce peuple sous l'image d'une ville démolie (Ibid., II, 5) : *Le Seigneur est devenu comme un ennemi; il a renversé Israël; il a fait tomber toutes ses murailles, il a détruit ses remparts... Il a renversé sa tente, comme un jardin qu'on détruit; il a démoli son tabernacle... Le Seigneur a résolu d'abattre la muraille de la fille de Sion; il a tendu son cordeau, et il n'a point retiré sa main que tout ne fût renversé; le boulevard est tombé d'une manière déplorable, et le mur a été détruit de même. Ses portes sont enfoncées dans la terre; il en a rompu et brisé les barres; il a banni son roi et ses princes parmi les nations; il n'y a plus de loi,*

*et ses prophètes n'ont point reçu de visions prophétiques du Seigneur.* Lorsque l'on compare ces traits avec ceux du chapitre III, que nous venons de rapporter, on voit que ceux du chapitre III renchérissent sur les autres. Après que la ville est démolie avec ses remparts, on bâtit pour retenir en captivité ceux dont on a détruit la ville; on démolit les édifices qui leur étaient avantageux, et l'on en construit d'autres qui leur sont funestes.

Il est bon de rappeler ici le plan du chapitre XI de l'*Épître aux Romains.* Dans le même sens où les Juifs étaient, en leur temps, un obstacle à la conversion des Gentils, selon la remarque que nous en avons faite, Article IX, on peut dire aussi, que les Gentils sont devenus un obstacle à la conversion des Juifs. C'était dans le temps du retranchement des branches naturelles, que les branches étrangères devaient être entées; et ce n'était que dans ce temps-là, selon le plan des desseins de Dieu, qu'elles le devaient être. Saint Paul parle ensuite d'une seconde révolution, et nous montre, sous un seul coup d'œil, les branches naturelles entées de nouveau et les branches étrangères retranchées à leur tour.

Tandis que l'édifice composé des Juifs se soutenait, les Gentils ne furent pas nécessaires. Les Juifs étant tombés, les Gentils ont fourni les matériaux pour relever l'édifice. L'édifice construit des Gentils est donc un édifice de jalousie pour les Juifs; des étrangers ont pris leur place; et un événement si imprévu aux hommes les aveuglant, ils n'ont pu se persuader qu'un Messie reconnu par un peuple de Gentils, fût le Messie véritable. La docilité des Gentils qui aurait dû leur servir d'exemple, leur est devenue une pierre de scandale et un prétexte d'infidélité. Avant que les Juifs fussent rejetés, ces Juifs formaient un mur qui empêchait en quel-

que sorte la multitude des Gentils d'entrer ; l'état des chi
a changé, et les Gentils ont formé, à leur tour, un mur
a produit le même effet par rapport aux Juifs.

Au premier obstacle opposé à la conversion des Ju
obstacle attaché, dans le sens que nous avons expliqué,
vocation des Gentils, mais qui se tirait particulièremen
la mauvaise disposition des Juifs, il s'en est réuni d'aut
dans la suite, d'une autre espèce. Il s'est glissé parmi
Gentils, devenus chrétiens, des abus de toutes les sort
les Juifs les ont vus, et en ont été scandalisés. Cela ne justi
pas leur opiniâtreté à ne vouloir point entrer dans l'Égli
mais cela ne contribue pas peu à l'entretenir. Il est certa
premièrement, que cela rend leur retour plus difficile ; s
condement, si quelqu'un d'entre eux se fait chrétien,
trouve au milieu même de l'Église de mauvais exemples,
il peut y trouver des gens qui lui débitent de fausses maxim
qui tendront à le détourner de la voie droite qui le mèner
à Dieu. C'est pourquoi il est manifeste que, si toute la nati
se convertissait, et cela dans l'ordre ordinaire où se fo
aujourd'hui les conversions des infidèles, il arriverait q
les Juifs convertis ne deviendraient pas meilleurs que
plupart des hérétiques et des païens qui embrassent la R
ligion catholique dans les diverses parties du monde. C
s'il y a des promesses en faveur des Juifs, il est cert
qu'elles renferment l'idée d'une conversion tout autrem
parfaite.

Il y a donc ici deux choses à distinguer : 1° La fidélité
Gentils a formé, par accident, un obstacle qui a empêché
Juifs de se faire chrétiens ; cet obstacle subsiste dès le co
mencement, et n'est pas levé. 2° L'affaiblissement des Ch
tiens qui serait aujourd'hui un très-grand obstacle p
que les Juifs devinssent bons chrétiens, quand, d'ailleu

on supposerait qu'ils fussent prêts à embrasser le Christianisme. Les Gentils ont pris, en leur temps, la place des Juifs dans l'édifice; et par la suite des temps, l'édifice formé des Gentils a ressenti les déchets de la vieillesse. Or, les Juifs s'attachent à considérer l'édifice, non par les endroits qui le rendent respectable, mais par ceux qui sont les marques de la vieillesse; de là il arrive qu'ils le méprisent et n'y veulent point entrer; et s'ils y entraient dans l'état où sont les choses, il serait à craindre qu'ils ne devinssent semblables au grand nombre de pierres frappées de lèpre, au lieu de ressembler au petit nombre de pierres précieuses qui sont encore dans l'édifice.

Mais avant de parler de ces temps malheureux, considérons encore une fois l'entrée des Gentils dans l'Église avec ses suites.

## ARTICLE XV.

Les disciples de Jésus-Christ bâtissent solidement lorsqu'ils mettent leur confiance en Dieu. Ils voient renverser les édifices du peuple ennemi, parce que ce peuple mettait sa confiance dans ses propres forces.

Jésus-Christ propose dans le sermon sur la montagne les préceptes de sa morale dans leur précision et leur étendue, et il conclut en ces termes (*S. Matth.*, VII, 24) : *Quiconque entend ces paroles que je dis, et les pratique, est semblable à un homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre; la pluie est tombée, les fleuves se sont débordés, les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison, et elle n'a point été renversée parce qu'elle était fondée sur la pierre. Mais quiconque entend ces paroles que je dis, et ne les pra-*

*tique point, il est semblable à un insensé qui a bâti sa maison sur le sable; la pluie est tombée, les fleuves se sont débordés, les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison, elle a été renversée, et la ruine en a été grande.*

La vérité que ces paroles proposent à découvert est de la nature de celles que les Pélagiens reconnaissent. Celui qui pratique les instructions de Jésus-Christ est un homme sage; celui qui ne les pratique pas est un insensé : l'édifice de l'un est solide, l'édifice de l'autre sera renversé. Mais d'où vient primordialement la différence? D'où vient que l'édifice de celui-ci est solide, et que l'édifice de celui-là ne l'est pas? C'est, dira-t-on, parce qu'il pratique les instructions de Jésus-Christ, et que l'autre ne les pratique pas. Mais cette réponse n'épuise pas la difficulté, parce qu'il reste toujours à demander, d'où vient que c'est l'un plutôt que l'autre qui pratique ces divines instructions?

Il est encore véritable, que celui qui bâtit sur la pierre pratique les instructions, et que celui qui pratique les instructions bâtit sur la pierre. Mais n'est-ce là qu'une seule chose exprimée en deux manières? Ou bien, lors qu'on parle de bâtir sur la pierre, exprime-t-on quelque chose qui précède (au moins d'une priorité de nature) la pratique des instructions? C'est ce dernier sens que saint Luc donne clairement à entendre, lorsqu'il décrit ainsi le caractère de celui qui pratique: *Il est semblable,* est-il dit (*S. Luc,* VI, 48), *à un homme qui bâtit une maison, et qui, ayant creusé bien avant, en a posé le fondement sur la pierre.... Celui, au contraire, qui ne pratique pas, est semblable à un homme qui a bâti sa maison sur la terre, sans y faire de fondement.* Il y a donc certaines dispositions qui sont montrées comme préalables à la pratique des commandements. Il faut creuser, et creuser assez avant pour trouver la pierre. Quiconque

*bâtit* pas sur la pierre, mais sur le sable, peut s'assurer e son édifice sera renversé.

Si l'on demande quelles sont ces dispositions qui peuvent regardées comme préalables à l'observation des commdements on en pourra alléguer plusieurs : l'attention, igilance, la prière, l'humilité, etc. Mais, entre les autres, en a-t-il point quelqu'une que l'on puisse regarder me la première, et comme celle à qui la décision est précisément attachée? Oui sans doute ; et cette disposiest marquée par un mot que saint Luc rapporte dans droit que nous venons de citer ; c'est Jésus-Christ qui e, verset 47 : *Je veux vous montrer à qui ressemble i qui vient à moi, qui écoute mes paroles, et qui les prae.* CELUI QUI VIENT A MOI, c'est ce mot que nous chers. Aller à Jésus-Christ, mais y aller de manière que y parvienne, c'est creuser jusqu'à la pierre ; c'est acplir dans toute son étendue ce que demande saint Pierre, qu'il veut *que l'on s'approche de Jésus-Christ comme de ierre vivante* (*I. Pierre,* II, 4) ; pour parler sans figure, t chercher non sa propre justice, mais la justice qui t de Dieu par Jésus-Christ ; encore plus clairement, t s'approcher de Jésus-Christ avec une ferme confiance n recevra de lui le don de pratiquer ses préceptes. Voilà ui s'appelle, dans le sens le plus précis, poser le fondet de son édifice sur la pierre. C'est poser l'édifice de la ice et du salut, non sur le sable mouvant de la liberté aine, mais sur le fondement inébranlable de la bonté et a puissance du Dieu incarné qui a racheté les hommes. uiconque entreprend l'ouvrage de son salut sans aller ue-là est un insensé, et il le peut être en deux manières ; e, s'il ne pense pas à chercher de fondement ; l'autre, prend le change, et qu'à la place du fondement solide

il s'arrête à un fondement ruineux. Il ne cherche pas de fondement, et en cela il est insensé s'il met la main à l'œu... sans examiner d'où lui viendra la fidélité à pratiquer instructions qu'il a entendues. Il est insensé de l'autre manière si, après l'examen, il prend son libre arbitre pour première cause de ce qu'il est ou sera discerné d'avec ceux q ne pratiquent pas les commandements ; il prend alors propos délibéré la terre et le sable mouvant pour fondement de son édifice, et le préfère à la pierre. S'il bâtit dans une telle disposition, son édifice ne sera autre chose, sinon cette maison des superbes dont il est parlé, *Proverbes*, XV, 25 et que le Seigneur détruira : *Domum superborum demolietur Dominus.*

Nous avons remarqué, ci-dessus, que cette parole s'était pleinement vérifiée des Juifs qui n'étaient autre chose qu'une assemblée de superbes qui, refusant de se soumettre à la justice qui vient de Dieu, prétendaient établir leur propre justice ; c'est pourquoi, au lieu de bâtir sur la pierre saint Paul nous apprend *qu'ils se sont heurtés contre la pierre.* Saint Paul ajoute au même endroit (*Rom.*, IX, 33) *que tous ceux qui croiront en Jésus-Christ*, lequel est cette pierre, *ne seront point confondus.* C'est ce que les Gentils ont fait; ils ont mis leur confiance en Jésus-Christ, et de l sont venues les bénédictions abondantes dont l'œuvre de l conversion des Gentils a été suivie.

Nous avons comparé l'ouvrage des Juifs, ennemis de Jésus-Christ, à la construction de la tour de Babel, parce q c'était un ouvrage d'orgueil. Les Gentils sont parvenus à justice par l'humilité : ils ont éprouvé la vérité de cette parole du Sage (*Proverbes*, XVIII, 10) : *Le nom du Seigneur une forte tour ; le juste y a recours, et il y trouve une haute forteresse ;* il attribue tout à Dieu, et c'est ce qui fait c

son édifice subsiste. Mais le Sage nous apprend aussitôt comment il arrive que l'édifice soit renversé ; c'est lorsque l'homme oublie qu'il ne possède rien qui ne lui soit donné, et qui ne lui soit gratuitement conservé à chaque instant ; par cet oubli il devient riche à ses propres yeux.

Le Sage oppose un riche de cette espèce, c'est-à-dire un faux riche, au juste dont il venait de tracer le caractère (*Proverbes*, XVIII, 11) : *Les richesses du riche lui paraissent une ville bien fortifiée, et comme une épaisse muraille dont il est environné.* (L'hébreu ajoute que cela se passe dans son imagination.) *Le cœur de l'homme,* poursuit le texte sacré, *s'élève avant que d'être brisé, et il est humilié avant d'être élevé en gloire.* On lit dans ces paroles le sort des Juifs réprouvés, et des Gentils appelés. Les faux justes de la Synagogue se regardaient comme au milieu d'une ville imprenable ; ils s'élevaient, et c'est à cause de cela qu'ils ont été brisés. Les disciples du Messie, au contraire, avouaient leur faiblesse et leur indigence, et c'est par là qu'ils ont été élevés en gloire ; *le nom du Seigneur*, auquel ils ont couru avec empressement, *est* devenu *pour eux une forteresse.*

C'est ce qu'Isaïe exprime d'une manière admirable, chapitre XXVI, v. 1 : *Alors on chantera ce cantique dans la terre de Juda : Sion est notre ville forte, le Sauveur en sera lui-même la muraille et le boulevard. Ouvrez-en les portes, et qu'un peuple juste y entre... Vous avez mis pour jamais votre confiance dans le Seigneur, dans le Seigneur notre Dieu, dans le fort toujours invincible. Car il abaissera ceux qui sont dans l'élévation ; il humiliera la ville superbe ; il l'humiliera jusqu'en terre, il la fera descendre jusqu'à la poussière.*

Le Prophète, à la fin du chapitre précédent, adressant la parole à cette ville (qui dans le sens immédiat est la ca-

pitale de Moab, mais qui n'en est pas moins propre à repr senter la Synagogue devenue, par son orgueil, semblab au peuple ennemi de Dieu), lui avait déjà dit, ch. XXV, v. 1: *Le Seigneur déploiera toute la force de son bras pour d truire ton orgueil. Il renversera la masse superbe de t murailles, il les abattra, il les fera tomber par terre, et les réduira en poudre.* Le Cantique du chapitre XXVI ajou tout de suite : *Cette ville sera foulée aux pieds de ceux q n'ont rien.* Ce sont ces indigents, c'est ce pauvre qui est a pelé *le juste* au verset 7 : *Le sentier du juste est droit, l chemin du juste le conduira droit dans sa voie.* C'est cel dont il est parlé dans les *Proverbes,* XVIII, 10, *qui cou au nom du Seigneur.* C'est pourquoi le Cantique poursuit e disant : *Aussi nous vous avons attendu, Seigneur, dans l sentier de votre justice : votre nom et votre souvenir sont l désir et les délices de l'âme.* Enfin, on déclare que ces juge ments, par lesquels Dieu élève les humbles et abaisse l superbes, serviront d'instruction aux habitants de la terre *Lorsque vous aurez exercé vos jugements sur la terre, l habitants du monde apprendront à être justes.*

Ce que dit Isaïe de cette ville dont les murailles sont ren versées, et qui est après cela foulée aux pieds du pauvre rappelle sensiblement le souvenir de Jéricho, dont les mu railles furent renversées au son des trompettes. Comme nou réservons à en faire une autre application, nous nous con tentons d'indiquer celle qui se peut légitimement faire ici.

## ARTICLE XVI.

### On commence à considérer l'Église dans la suite de son histoire.

Les fidèles en commun sont l'édifice du Seigneur, selo saint Paul, et les pasteurs sont les architectes de l'édifice. I

nom du Seigneur est pour chacun des justes une tour, dit le livre des *Proverbes*. Il faut ajouter à ces deux idées celle que nous fournit l'Évangile, qui compare chaque chrétien à un homme qui bâtit une tour. Cela répond à la pensée de saint Paul, lequel appliquant à chacun en particulier l'idée d'un bâtiment complet, dit que lui, Paul, pose le fondement unique qui n'est autre que Jésus-Christ, et que chacun doit prendre garde à ce qu'il édifiera sur ce fondement. Jésus-Christ, dans le sermon sur la montagne (*S. Matth.*, V, 14), compare les Apôtres *à une ville placée sur une montagne*, et dit que cette ville *ne peut être cachée*. Personne n'ignore que cette parole, après s'être accomplie dans la personne des Apôtres, se vérifie aussi de leurs disciples et de leurs successeurs.

De tous les édifices particuliers, il s'en fait un général qui n'est autre que l'Église. On peut aussi considérer l'Église universelle comme formée de l'assemblage de plus ou moins d'édifices, à proportion que l'on y distinguera plus ou moins de parties. Ainsi l'Église universelle sera tantôt une ville ou un royaume, tantôt un temple ou un palais, et d'autres fois une ou plusieurs maisons. Nous pourrions donc placer ici diverses prophéties que nous n'avons pas encore touchées, qui annoncent l'accroissement et l'affermissement de l'Église sous l'image d'une ville que l'on bâtit ou que l'on fortifie; car quoique nous les réservions pour le temps de la conversion des Juifs, il n'en est pas moins vrai qu'elles ont leur application à l'Église dès le temps des Gentils. C'est un principe que nous proposons perpétuellement, après l'avoir reçu de saint Paul; savoir, que ces deux temps se figurent l'un l'autre, et qu'ainsi la plupart des prophéties qui conviennent à l'un, conviennent à l'autre dans une juste proportion.

Que le lecteur rappelle donc dans sa mémoire tout ce qui

est dit dans les livres des *Rois* et des *Paralipomènes* touchant la construction des murs et des autres édifices de Jérusalem, du palais de David et ensuite de celui de Salomon, surtout du temple de Jérusalem. Toutes ces choses sont tant de figures, plus ou moins étendues, de la formation de l'Église. Donnons ici un exemple de l'usage que l'on en peut faire.

Jacob, allant en Mésopotamie, consacre une seule pierre. Après son retour, il élève un autel au même lieu, qu'il consacre pareillement, répandant de l'huile dessus; à moins que l'on n'aime mieux distinguer de l'autel le monument de pierre dont il est parlé, *Genèse*, XXXV, 14 : *Jacob dressa un monument de pierre au même lieu où Dieu lui avait parlé; il offrit du vin dessus, et y répandit de l'huile.* On peut, avec fondement, réunir par l'esprit ces premiers monuments du culte de Jacob, avec le temple magnifique de Jérusalem. Salomon ne fit autre chose que de continuer à Jérusalem ce que Jacob avait commencé à Béthel.

C'est ainsi qu'en suivant l'histoire de l'Église, on voit perpétuer à Rome ce que l'on a vu commencer premièrement sur les bords du Jourdain, ensuite à Jérusalem et à Antioche. Jésus-Christ aperçoit Simon-Pierre sur le bord du Jourdain, il le destine dès lors pour être le premier de ses disciples : *Vous vous appellerez Pierre,* lui dit le Seigneur. Une année ou deux après, sur le chemin de Tibériade, Jésus-Christ développe sa promesse : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre,* etc. Après la résurrection, Jésus-Christ remplit cette même promesse lorsqu'il donna aux Apôtres le pouvoir de lier et de délier. Le jour de la Pentecôte vient, l'Église est établie, premièrement à Jérusalem, ensuite à Antioche, et en troisième lieu à Rome. Que l'on se transporte maintenant au IV^e, au V^e et au VI^e siècle, que l'on con

s l'Église dans l'éclat et l'étendue qu'elle avait alors ; milieu de l'Église universelle, on s'attache, si on veut, idérer l'Église de Rome comme distinguée des autres; st pas la seule Église, mais entre toutes les autres c'est mière et la principale ; quel éclat n'avait pas cette au temps, par exemple, de saint Léon et de saint ire le Grand ! C'était un grand édifice, dont la pre- pierre avait été trouvée sur les bords du Jourdain, et crée à plusieurs reprises par la parole de Jésus-Christ l'onction du Saint-Esprit. Le temple de Jérusalem est mplément d'un même ouvrage. Saint Pierre et l'Église me, les Apôtres et toutes les Églises du monde, entrent la composition d'un même tout; les uns sont les fonde-, les autres l'édifice.

pplication de tout ce qui est dit de la construction du e est aisée à faire à l'Église. Quelle multitude d'hommes employée à la formation de l'Église dans le temps de ande multiplication ! (*II. Paralip.*, II, 1) : *Salomon t de bâtir un temple à la gloire du Seigneur, et un pour lui-même ; et il fit compter soixante et dix mille es pour porter les fardeaux sur leurs épaules, et e-vingt mille pour tailler les pierres dans les mon-s, et il en établit trois mille six cents pour être ins-rs.* Quel nombre de pierres et quel nombre d'ouvriers, mparaison de l'unique pierre de Béthel, et des douze es choisis de chaque tribu par Josué pour transporter urs épaules les douze pierres tirées du fond du Jour- Il est à remarquer que tous ces gens-là étaient, non de e d'Israël, mais des *prosélytes qui étaient dans la terre aël* (Ibid., verset 17). Il est marqué, III[e] liv. des *Rois*, 1, que *Salomon leur commanda de prendre de grandes res, des pierres d'un grand prix* (LAPIDES PRETIOSOS), *pour*

*les fondements du temple, et de les préparer pour cet eff*
On voit aussi, par le verset 13, qu'il y avait des Israélit employés à la construction du palais que Salomon bâtit po lui-même, et de celui qu'il bâtit pour la fille de Pharao qu'il avait épousée.

L'Église s'est accrue, et la prophétie du IIᵉ ch. d'*Isaïe*, du IVᵉ de *Michée* s'est accomplie. L'Église a paru comm la maison du Seigneur bâtie sur une montagne, ou comm la montagne même, élevée au-dessus des autres montagne et les nations se sont hâtées d'y venir en foule.

On peut se souvenir ici de la petite pierre de *Daniel*, d tachée de la montagne, qui brisa la statue, et devint ell même une grande montagne.

## ARTICLE XVII.

### Continuation du même sujet. Temps de l'Église plus ou moins heureux

On voit par l'histoire, combien il y a déjà de siècles qu dure la construction de l'Église. Pendant ce temps chaqu pasteur, chaque fidèle travaille à la construction de l'édifice ou de la portion de l'édifice qui lui est propre. Selon la pa role de l'Évangile, il n'y a point de fidèle qui ne commen à bâtir une tour; mais les uns achèvent la tour, et les autre la laissent imparfaite, et ce qu'ils ont bâti devient inutile Tous les Chrétiens entendent parler des instructions de Jé sus-Christ; mais les uns les mettent en pratique, et les autre ne le font pas; ces derniers bâtissent sur le sable, les autre sur la pierre. Les Chrétiens se partagent donc, dans tous le temps, en deux classes, dont les uns bâtissent utilement, e les autres ne réussissent point dans leurs entreprises. L temps de l'Église sont heureux ou malheureux, selon que nombre des uns ou des autres se multiplie davantage. Lor

que le nombre des insensés qui bâtissent sur le sable est grand, il est impossible de ne pas concevoir qu'il se trouve alors au milieu de l'Église beaucoup de ruines. On y voit des tours commencées, et que l'on n'achève point. Ceux qui le remarquent disent de chacun de ces gens-là : *Cet homme avait commencé à bâtir, mais il n'a pu achever* (*S. Luc*, XIV, 30).

Pour exprimer la même chose sous un autre emblème, on voit alors, au milieu du vaste champ de l'Église, beaucoup de champs incultes, parce qu'ils sont couverts de pierres ; on en voit où la semence germe et ne vient point à maturité, à cause des pierres qui empêchent qu'elle ne trouve de nourriture. On voit dans le prophète *Amos* une image à peu près semblable, ch. VI, v. 13 : *Les chevaux peuvent-ils courir au travers des rochers, ou peut-on y labourer avec des bœufs ?* Comment donc pourriez-vous espérer le secours de Dieu, *vous* qui *avez changé en amertume les jugements que* vous deviez rendre, *et en absinthe le fruit de la justice ?*

Enfin, pour reprendre l'image d'une ville, on voit grand nombre de maisons frappées de lèpre ; plusieurs, d'une lèpre incurable ; d'autres, qui auraient besoin de toutes les sages précautions que la loi de Dieu prescrit sur un tel sujet. On voit aussi des maisons solidement bâties ; on en voit qui ont pour fondement la pierre par excellence ; et parmi ces maisons, quelques-unes se font remarquer par l'or, l'argent et les pierres précieuses qui sont entrés dans l'édifice ; d'autres aussi paraissent couvertes de foin et de paille. Ce sont les symboles que saint Paul emploie expressément, et il paraît que, selon la manière dont il suit la parabole dans cet endroit, il ne range pas les édifices de cette dernière espèce parmi ceux qui sont absolument condamnés.

En suivant les images que nous venons de toucher, il est

aisé de reconnaître que les temps malheureux de l'Égli
sont représentés par ce qui est rapporté au second liv
d'*Esdras*, ch. II. On y voit une peinture admirable d'
homme animé de l'Esprit de Dieu, qui s'applique premiè
met dans le silence à reconnaître en détail quels sont l
maux de l'Église, et qui se consacre ensuite pour tâcher d
apporter quelque remède.

*Étant arrivé à Jérusalem,* dit Néhémie, verset 11, *j
demeurai pendant trois jours, et je me levai pendant
nuit, ayant peu de gens avec moi. Je ne dis à personne
que Dieu m'avait inspiré de faire dans Jérusalem; et je n'
vais point là de chevaux, hors celui sur lequel j'étais mont
Je sortis la nuit par la porte de la vallée, je vins devant
fontaine du dragon, et à la porte du fumier; et je consid
rais les murailles de Jérusalem qui étaient toutes abattu
et ses portes qui avaient été brûlées.* Néhémie continue
relation.

Ce zélé Israélite était encore au château de Suze, lorsqu'
apprit les premières nouvelles du triste état où était Jéru
salem. *Hanani l'un de mes frères,* dit Néhémie, ch. I, v. 2
*vint me trouver avec quelques-uns de la tribu de Juda;
je leur demandai des nouvelles des Juifs qui étaient rest
après la captivité, et qui vivaient encore, et de l'état où éta
Jérusalem. Ils me répondirent : Ceux qui sont restés apr
la captivité, et qui demeurent en la province de Judée, so
dans une grande affliction et dans l'opprobre. Les muraill
de Jérusalem sont toutes détruites, et ses portes ont é
consumées par le feu. Ayant entendu ces paroles, je m'ass
je pleurai, et je demeurai tout triste pendant plusieu
jours. Je jeûnai et je priai en la présence du Dieu du ci*
Ce fut ensuite de cela qu'il prit la résolution de venir à J
rusalem. Après qu'il eut achevé la visite de ses murs,

assembla les prêtres et les principaux de la ville, et leur dit (*Ibid.*, II, 17) : *Vous voyez l'affliction où nous sommes. Jérusalem est déserte, et ses portes ont été brûlées. Venez, rebâtissons les murailles de Jérusalem, afin qu'à l'avenir nous ne soyons plus en opprobre.*

L'application de toutes ces choses se présente d'elle-même. On voit dans Néhémie l'image d'un homme touché des maux de l'Église, qui s'en afflige devant Dieu et dans le secret; il prend ensuite les mesures que Dieu lui suggère pour y apporter quelque remède ; il le fait avec courage et avec prudence ; il anime ses frères, et résiste avec fermeté à ceux qui viennent à lui avec de mauvais desseins. Tels furent ceux qui se raillaient de Néhémie, et lui disaient (verset 19) : *Que faites-vous là ? Cette entreprise n'est-elle pas une révolte contre le roi ? Je répondis à cette parole, et je leur dis : C'est le Dieu du ciel qui nous assiste lui-même, et nous sommes ses serviteurs. Continuons donc à bâtir ; car pour vous, vous n'avez ni aucune part, ni aucun droit à Jérusalem, et votre nom y sera toujours en oubli.* Le chapitre suivant contient en détail les noms des principaux de ceux qui s'employèrent à rebâtir Jérusalem ; leur mémoire est précieuse devant Dieu.

On lit au chapitre IV, verset 2, les railleries que faisaient leurs ennemis. *Que font ces pauvres Juifs*, disait Sanaballat ; *les peuples les laisseront-ils faire ? Sacrifieront-ils et achèveront-ils leur ouvrage en un même jour ? Bâtiront-ils avec des pierres que le feu a réduites en un grand monceau de poussière ? Tobie Ammonite qui était proche de lui, disait de même : Laissez-les bâtir ; s'il vient un renard, il passera par-dessus leurs murailles de pierre.*

Cependant l'ouvrage avançait, et les brèches étaient réparées jusqu'à la moitié, lorsque les ennemis des Juifs se

réunirent pour venir les attaquer : leur vue était d'user de surprise. Ce fut alors que Néhémie mit en œuvre cette précaution qui est devenue si célèbre ; il fit tenir sous les armes une partie du peuple, l'autre partie était occupée au travail et ces derniers faisaient leur ouvrage d'une main et tenaient leur épée de l'autre ; ils travaillaient au bâtiment, et sonnaient de la trompette aussitôt qu'il y avait quelque alarme. On voit dans les chapitres suivants l'heureux succès qu'eurent les soins de Néhémie. Nous en parlerons de nouveau lorsque nous ferons une application plus étendue de cette figure.

Au temps dont nous venons de voir la description, Dieu prêtait son secours pour réparer les brèches de Jérusalem ; mais il permettait qu'on ne le fît qu'avec d'extrêmes difficultés. On était dans une situation bien différente de celle du règne de Salomon qui bâtit en paix le temple du Seigneur ; il orna la ville de Jérusalem de divers édifices ; il l'entoura de murailles ; il bâtit quantité de villes fortes ; il fortifia toutes les places de ses États, *et tout ce qu'il lui plut de bâtir, dans Jérusalem, sur le Liban, et dans toute l'étendue de son royaume* (*III. Rois*, IX, 19). Avant de commencer à bâtir, il disait (*Ibid.*, ch. V, v. 4) *: Maintenant le Seigneur mon Dieu m'a donné la paix avec tous les peuples qui m'environnent, et il n'y a plus d'ennemi qui s'oppose à moi, ni qui inquiète mon peuple par ses courses ; c'est pourquoi j'ai dessein de bâtir un temple au Seigneur.* Néhémie au contraire était environné d'ennemis ; il fallait être continuellement sous les armes : cependant on ne laissait pas d'avancer ; l'épée que l'on tenait d'une main, n'empêchait pas que l'on employât utilement la truelle de l'autre.

Le temps de Néhémie était donc un temps malheureux en comparaison de celui de Salomon ; mais il était heureux

en comparaison du temps dont parle le prophète Amos, lorsqu'il voit le Seigneur tenant une truelle à la main, qui lui dit (*Amos*, VII, 8) : *Je ne me servirai plus à l'avenir de la truelle parmi mon peuple d'Israël, et je n'en crépirai plus les murailles.* Ces paroles avaient un premier sens qui avait rapport au temps d'Amos ; elles annonçaient la captivité et la ruine totale des dix Tribus. Si l'on regarde ce royaume des dix Tribus comme la figure de l'Église grecque, ces mêmes paroles d'Amos auront annoncé la ruine de cette grande Église. Dieu en avait souvent réparé les brèches, il avait usé de la truelle pour en crépir les murailles : il est venu un temps où il l'a abandonnée et l'a laissée en ruine.

La même chose a été annoncée par Amos, sous la même parabole des bâtiments, mais envisagée d'une autre manière; c'est-à-dire qu'il ne prend plus les édifices en eux-mêmes pour la figure des Israélites ou des Chrétiens, mais il décrit leurs malheurs sous l'image de ceux qui habitent les édifices, ou qui se voient contraints de les abandonner (*Amos*, IV, 3) : *On vous fera passer par les brèches des murailles, l'un d'un côté et l'autre de l'autre*, etc. Et ch. V, v. 11 : *Vous n'habiterez point dans ces maisons de pierre de taille que vous avez bâties ; vous ne boirez point du vin de ces excellentes vignes que vous avez plantées.* Au ch. VI, v. 12, Amos revient à l'autre face de la parabole, et prend les édifices pour la figure des hommes. *Le Seigneur*, dit ce Prophète, *va donner ses ordres ; il ruinera la grande maison, et il ébranlera les murailles de la petite.*

A proportion que l'on s'accoutumera à regarder le royaume des dix Tribus et celui de Juda comme une figure de l'Église grecque et de l'Église latine, on concevra le rapport que cette prophétie peut avoir avec l'histoire de l'Église. *Vous qui mettez votre joie dans le néant*, est-il dit deux versets plus

bas, *et qui dites : N'est-ce pas par notre propre force q nous nous sommes rendus si redoutables,* ASSUMPSIMUS NO CORNUA? *Maison d'Israël, dit le Seigneur le Dieu des armé je vais susciter contre vous une nation qui vous réduira poudre, depuis l'entrée du pays d'Émath jusqu'au torr du désert,* c'est-à-dire dans toute l'étendue de la terre p mise.

### ARTICLE XVIII.

#### Continuation du même sujet. Malheurs de l'Église dans l'affaiblissem de la discipline de la pénitence.

Parmi les malheurs généraux de l'Église, l'Écriture sain nous donne lieu d'entrer dans la considération d'un ma heur particulier, mais qui est d'une grande étendue; doit même l'appeler, pour parler avec justesse, non p simplement un malheur, mais un progrès de malheur.

Pour entendre ce que nous allons dire, il faut faire atten tion que lorsqu'un homme se fait chrétien, il bâtit un édi fice. S'il tombe après cela dans de grands péchés, son âm devient semblable à ces maisons frappées de lèpre, et il n'y a d'autre remède que de réparer la brèche occasionnée pa la lèpre, en rebâtissant ce qui a été démoli. Lorsque le Chrétiens conservaient l'innocence de leur Baptême, o n'avait pas besoin de recourir à un tel remède ; mais depui que la perte de l'innocence est devenue très-commune, le salut de la plupart des Chrétiens est attaché à la pénitence, et tout consiste à observer les règles que la loi de Dieu pres crit par rapport à la pénitence.

Or les temps se succèdent les uns aux autres ; il en vien d'assez malheureux pour que les règles de la pénitence soient mal observées ; en sorte qu'il y a trois temps à dis

:. Dans le premier, un grand nombre de Chrétiens
l'avertissement de l'Évangile bâtissaient sur la
et leur édifice n'était point ébranlé ; chacun d'eux
plait à la femme dont l'*Ecclésiastique* fait l'éloge
(VI) : *Les commandements de Dieu*, est-il dit, v. 24,
*s le cœur de la femme sainte, comme d'éternels fon-*
*s posés sur la pierre ferme*. A ce premier temps en a
un autre : un grand nombre de Chrétiens voyaient
emier édifice tomber en décadence, mais ils se rele-
ourageusement par la pénitence ; ils réparaient leur
n sorte que ce qu'ils avaient bâti de nouveau acqué-
olidité que l'édifice n'avait pas eue dans son com-
ent. Enfin le troisième temps est venu, auquel la
e de la pénitence s'est tellement affaiblie, encore
la faute des pasteurs que par celle des peuples, que
ables conversions sont devenues très-rares.

e troisième temps qui est décrit au XIII[e] ch. d'*Ézé-*
le Prophète y représente en diverses manières les
nents des faux docteurs, et se sert, entre autres sym-
l'usage qui s'observait à l'égard des maisons frap-
lèpre. Il leur reproche de faire un ouvrage sans
toutes les fois qu'ils entreprennent d'enduire les
s : *Je détruirai la muraille que vous avez enduite*
*n mêler avec la boue*, etc. (*Ézéch.*, XIII, 14). Nous
pporté, Art. IV, les paroles d'Ézéchiel[1]. Il annonce
t de Dieu à la muraille qu'elle tombera ; et à ceux qui
il enduite, qu'ils seront accablés sous ses ruines. Et
et 9 : *Ma main*, dit le Seigneur, *s'appesantira sur*
*phètes qui ont des visions vaines, et qui prophétisent*
*songe ; ils ne se trouveront point dans l'assemblée de*

[1] ez ci-dessus pages 318, 319.

*mon peuple, ils ne seront point écrits dans le livre de l maison d'Israël, ils n'entreront point dans la terre d'Israë*

On conçoit facilement que de tels maux ont leurs degré Ces prophètes trompeurs ne sont pas d'abord si nombreux, le nombre des maisons mal enduites n'est pas d'abord aus grand qu'il le devient dans la suite. Or, les ministres du Sei gneur qui observent avec fidélité ses préceptes, et qui trai tent les maisons frappées de lèpre, c'est-à-dire les âmes d pécheurs, selon que la loi le prescrit, servent à apaiser l colère de Dieu contre son peuple. Il est dit au contraire, a même endroit, verset 4, en parlant des méchants ministre *Vos prophètes, ô Israël, ont été parmi vous comme des re nards dans les déserts... Vous ne vous êtes point oppo comme un mur pour la maison d'Israël, pour tenir fer dans le combat au jour du Seigneur.*

On doit remarquer, dans ces paroles, que ceux qui ens gnent et qui conduisent le peuple sont comparés aux mu railles qui doivent faire la force d'une ville : lorsqu'ils rem plissent mal leur ministère, la ville est exposée en proie ses ennemis. Au temps de Néhémie, les ennemis de Jéru salem disaient par dérision que les renards passeraient par dessus ses murs ; et dans l'endroit d'*Ézéchiel* que nous ci tons, ceux qui devraient tenir lieu de murs sont eux-même les renards. Lorsque ces désordres se multiplient à un cer tain point, lorsque le nombre des maisons mal enduites e destinées à la ruine est monté à son comble, lorsqu'il ne s trouve plus de murs dans leur entier, alors vient *le jour d Seigneur*, dont parle le Prophète : *Non ascendistis ex ad verso, neque opposuistis murum pro domo Israel, ut sta retis in prælio in die Domini.*

## ARTICLE XIX.

### Malheurs de l'Église dans la corruption de ceux qui sont revêtus du sacerdoce.

Le Prophète, en nous parlant des conducteurs du peuple, sous l'image des murs, nous fait souvenir qu'ils doivent être le rempart de l'Église ; mais il arrive quelquefois qu'ils en sont les destructeurs. Ils tiennent dans la Religion la place que le sanctuaire occupait dans le temple de Jérusalem (*Lamentations*, IV, 1), où l'on voit *les pierres du sanctuaire dispersées aux coins de toutes les rues*. Il y a un sanctuaire qui est toujours épargné, comme on le voit au commencement du chapitre XI de l'*Apocalypse ;* alors il n'y a que le parvis qui soit abandonné. Ce sanctuaire inviolable, ce sont les élus ; ce sont ceux dont il est parlé (*Ézéchiel*, IX, 4), qui étaient dans la douleur des abominations qui se commettaient au milieu de Jérusalem; ils furent marqués d'un Thau, et ceux qui étaient chargés de remplir la ville de carnage reçurent ordre de les épargner; mais il leur fut dit en même temps de frapper tout le reste sans compassion, et de commencer par le sanctuaire. Ce sanctuaire, ce sont les mauvais prêtres sur qui Dieu exerce la rigueur de ses jugements : ils sont tout à la fois, et ceux que l'on tue dans le sanctuaire, et les mauvais architectes, et les gardes infidèles de la ville, et les pierres du sanctuaire qui méritent de perdre leur rang.

Ils ne sont pas épargnés, non plus que les autres, au jour que Dieu a marqué pour exercer son jugement, IN DIE DOMINI. C'est ce qui est marqué dans *Amos*, IX, 1 : *J'ai vu le Seigneur debout sur l'autel, qui a donné ses ordres : Frappez*

*le gond, et ébranlez le haut de la porte, parce qu'ils ont l'avarice dans la tête.*

Ils sont chargés par leur état d'annoncer aux autres jugements du Seigneur, selon la parole qu'on lit au c pitre LXII d'*Isaïe*, verset 6 : *J'ai établi des gardes sur murs, ô Jérusalem; ils ne se tairont jamais, ni duran jour, ni durant la nuit.* Tous doivent parler, mais plusie se taisent; et le nombre de ceux qui se taisent peut deve le plus grand. Cependant Jérusalem ne demeure point s témoignage; et c'est ici le lieu d'appliquer la parole Jésus-Christ : *Si ceux-ci se taisent, les pierres mêmes crier* (*S. Luc,* XIX, 40) ; c'est-à-dire, que ceux qui paraissent plus éloignés de rendre témoignage à la vérité élèver leur voix pour lui rendre témoignage, au défaut de c qui en étaient chargés par leur ministère ; en sorte que cette parole s'accomplit dans toute sa force, il viendra jour auquel ceux qui étaient les ennemis de la vérité, et étaient aussi durs que des pierres, seront touchés et amo ils reconnaîtront la vérité et élèveront leur voix pour la fendre, à la place de ceux qui avaient été mis sur les r parts de Jérusalem et qui avaient reçu l'ordre de ne se t ni jour, ni nuit.

## ARTICLE XX.

### Conversion des Juifs pour remédier aux maux de l'Église.

A mesure que les maux spirituels augmentent, l'état peuple de Dieu approche de ce qui est représenté au IX d'*Amos;* et comme les maux de l'Église ne peuvent a qu'à un certain point, le comble des maux dont elle est ceptible est l'avant-coureur certain de sa délivrance. endroit d'*Amos* aura donc son accomplissement par rap

à l'Église (IX, 11) : *En ce jour-là, dit le Seigneur, je relèverai la maison de David qui est ruinée ; je refermerai les ouvertures de ses murailles; je rebâtirai ce qui était tombé, et je la rétablirai comme elle était autrefois, afin que mon peuple possède les restes de l'Idumée.*

Les Juifs sont devenus les Iduméens, lorsque les Gentils sont devenus les Israélites et la maison de David. L'Église composée des Gentils fera la conquête des Juifs, qui sont à son égard ce qu'étaient les Iduméens par rapport aux Juifs. C'est ainsi que ses brèches seront réparées. Alors, avec l'Idumée elle possédera toutes les nations : *Ut possideant reliquias Idumeæ, et omnes nationes.*

On peut voir la suite de la prophétie dans *Amos;* diverses images y sont employées; celle des villes désertes qui doivent être rebâties n'y est pas oubliée (v. 14) : *Ils rebâtiront les villes désertes, et ils les habiteront.*

## ARTICLE XXI.

### Les deux Prophètes destinés pour la conversion des Juifs : Élie et Moïse.

Élie est destiné pour commencer l'ouvrage de la conversion des Juifs, selon les derniers versets du prophète Malachie et le XLVIIIe chapitre de l'*Ecclésiastique*, verset 10. Nous supposons ici qu'il est l'un des deux Prophètes du XIe ch. de l'*Apocalypse;* et nous supposons, suivant le sentiment de saint Hilaire, que Moïse est l'autre. Or ces deux Prophètes de l'*Apocalypse* répondent aux deux Prophètes de *Zacharie.*

Mais afin d'éviter la confusion, nous avertissons que, indépendamment du sens qui a rapport à la personne même de Jésus-Christ, le fondement et l'architecte de son Église par excellence, nous envisageons trois choses dans les deux

Prophètes de *Zacharie*. Cela est fondé sur ce que Zachar est occupé tout à la fois de trois événements, qui ont u telle analogie entr'eux, qu'ils se figurent et se retracent l'u l'autre. Le premier événement est la construction du templ qui fut rebâti au temps de Zacharie. Le second événemen est la formation de l'Église au temps de l'Évangile et de la prédication des Apôtres. Et le troisième événement est la conversion des Juifs. Si l'on entend *Zacharie* du premier événement, les deux Prophètes ne sont autres que Zorobabel et Jésus fils de Josédec. Si on l'entend du second événement, il n'y a personne à qui le caractère attribué aux deux Prophètes convienne mieux qu'à saint Pierre et à saint Paul; nous en avons parlé. Enfin, si l'on explique *Zacharie* du troisième événement, les deux Prophètes sont ceux dont il est parlé dans l'*Apocalypse*. Or, selon notre supposition, ces deux Prophètes de l'*Apocalypse* ne sont autres qu'Élie e Moïse.

Les caractères exprimés dans *Zacharie* conviennent donc selon une certaine proportion, 1° à Zorobabel et au grand prêtre Jésus, 2° à saint Pierre et à saint Paul, 3° à Élie et Moïse.

Ces hommes extraordinaires pris ainsi deux à deux, so chacun, par rapport à leur temps, les deux oliviers et l deux chandeliers *qui assistent devant le Dominateur de tou la terre* : QUI ASSISTUNT DOMINATORI UNIVERSÆ TERRÆ (*Zach rie*, IV, 14). Ce sont deux architectes destinés de Dieu po construire le temple, ou pour en réparer les ruines. En ce qualité, ils ont *le plomb à la main*. On nous montre u pierre posée devant eux (*Zacharie*, III, 9) : *Voici la pier que j'ai mise devant Jésus. Il y a sept yeux sur cette uniq pierre;* ce qui veut dire apparemment, selon le sens gram matical, que les regards de ces sept yeux sont tournés v

cette pierre. *Je la taillerai, et je la graverai moi-même avec le ciseau, dit le Seigneur des armées ; et j'effacerai en un jour l'iniquité de cette terre.* Et aussitôt après avoir parlé du plomb qui est dans la main de Zorobabel, il est dit : *Ce sont là les sept yeux du Seigneur qui parcourent toute la terre* (*Zach.*, IV, 10).

Ces expressions figurées ne marquent autre chose, sinon que Zorobabel et Jésus étaient les fondateurs et les architectes d'un ouvrage auquel Dieu s'intéressait singulièrement. Cet ouvrage avait alors rapport à la nation des Juifs ; c'est ce qui était exprimé par ces termes *de toute la terre.* Mais cela n'est vrai que par rapport à ce premier événement ; car comme il ne remplit pas la force de l'expression, il fallait nécessairement qu'il y eût un, ou plusieurs autres sens, par rapport à d'autres événements où l'expression *de toute la terre* fût prise avec une étendue tout autre.

Élie et Moïse seront le Zorobabel et le Jésus fils de Josédec de leur temps. Chacun d'eux sera cette pierre sur laquelle sept yeux, c'est-à-dire sept esprits fixeront leurs regards. Les sept esprits sont marqués dans l'*Apocalypse* sous l'image de sept lampes : *Il y avait devant le trône sept lampes ardentes, qui sont les sept Esprits de Dieu* (*Apoc.*, IV, 5). Ces deux Prophètes travailleront à l'édifice dont ils auront été chargés ; ils y travailleront comme saint Pierre et saint Paul ont travaillé au leur ; ou plutôt, ils continueront celui de saint Pierre et de saint Paul ; et leur entreprise réussira, parce que la protection du *Dieu de toute la terre* leur sera assurée. Leur ouvrage fera partie du grand ouvrage de l'Église. Mais si on le considère à part, ils en seront et les deux premières pierres, et les deux premiers architectes. Ce qui a été dit de saint Pierre et de saint Paul fait entendre cela par proportion.

Au temps de saint Pierre et de saint Paul, il était question de bâtir celle des deux murailles qui devait être construite de Gentils ; il fallait attacher ces Gentils à la souveraine pierre angulaire, qui est Jésus-Christ. Au temps de la mission des deux Prophètes, il s'agira de reprendre l'autre muraille dont la construction est interrompue depuis si longtemps ; cette muraille est celle des Juifs. Les Juifs qui embrassèrent le Christianisme du temps des Apôtres sont les premières assises de cette muraille ; mais combien l'ouvrage a-t-il été peu avancé, et qu'est-ce que ces commencements, si l'on n'a égard qu'au nombre, et qu'on jette aujourd'hui les yeux sur l'édifice des Gentils? Pour reprendre la muraille des Juifs, il faudra les réunir à l'Église, et par l'Église à ces anciens Juifs qui embrassèrent les premiers le Christianisme. C'est ainsi qu'on réconciliera le cœur des enfants avec les pères ; et en les réconciliant avec les premiers Chrétiens de Jérusalem, on les réconciliera avec les Patriarches et les Prophètes. Ce ministère de réconciliation des enfants avec les pères est singulièrement appliqué à Élie, dans *Malachie* et dans l'*Ecclésiastique*.

Il ne sera pas hors de propos de se souvenir ici de certains traits que l'Écriture rapporte, soit d'Élie, soit de Moïse. On lit au ch. XXXIV de l'*Exode* la célèbre vision que Dieu accorda à Moïse sur la montagne de Sinaï ou d'Horeb. Dieu y prononça en sa présence (selon le texte hébreu) son grand nom de Jéhovah, conformément à la promesse qu'il lui en avait faite la veille. Le Seigneur lui dit en le préparant à cette vision (*Exode*, XXXIII, 21) : *Il y a un lieu où je suis, vous vous tiendrez sur la pierre ; et lorsque ma gloire passera, je vous mettrai dans l'ouverture de la pierre, et je vous couvrirai de ma main jusqu'à ce que je sois passé*, etc. Moïse reçut ordre en même temps de tenir prêtes les tables de

pierre qu'il porta avec lui au lieu que Dieu avait marqué, et la loi de Dieu fut écrite sur ces tables (*Exode*, XXXIV).

Élie fut conduit à la même montagne (*III. Rois*, XIX). *Étant arrivé là, il demeura dans une caverne,... et le Seigneur lui dit : Sortez, et tenez-vous sur la montagne devant le Seigneur. Alors le Seigneur passa*; mais il fut précédé d'un vent violent et impétueux qui renversait les montagnes et brisait les rochers ; ensuite, d'un tremblement de terre; puis, d'un feu; enfin, *on entendit le souffle d'un petit vent. Ce qu'Élie ayant entendu, il se couvrit le visage de son manteau, et étant sorti il se tint à l'entrée de la caverne.* Ce fut alors que Dieu lui fit entendre sa voix et lui donna ses ordres.

Nous ne suivons pas ici le parallèle de la vision de Moïse et d'Élie; nous remarquerons seulement que, parmi les ordres qui furent donnés à Élie, il reçut celui de sacrer Élisée qui fut héritier de son double esprit. Moïse, en descendant de la montagne, emporta les tables de pierre où la loi de Dieu était écrite; et Élie, en descendant de la même montagne, remporta l'assurance que la loi de Dieu allait être gravée dans le cœur d'Élisée d'une manière singulière.

Quarante jours avant la vision de Moïse, il avait dressé un autel au pied de la montagne ; et l'Écriture remarque qu'il eut soin de composer cet autel de douze pierres, selon le nombre des tribus d'Israël. On offrit des victimes, et Moïse répandit la moitié du sang sur l'autel, et l'autre moitié sur le peuple, en disant : *Voici le sang de l'alliance que Dieu a faite avec vous, afin que vous accomplissiez toutes ces choses* (*Exode*, XXIV, 8).

Quarante jours avant d'arriver à la montagne d'Horeb, Élie offrit son sacrifice. Les prêtres de Baal ayant fait de vains efforts pour attirer sur leur victime le feu du ciel, *Élie*

*dit à tout le peuple : Venez avec moi. Et le peuple s'éta* *approché de lui, il rétablit* (ou, pour traduire plus litté lement) *il guérit l'autel du Seigneur qui avait été détrui* *Il prit douze pierres, selon le nombre des tribus des enfan de Jacob, auquel le Seigneur avait adressé la parole, en disant : Israël sera votre nom. Et il bâtit de ces pierres autel au nom du Seigneur*. Il plaça dessus le bois et l'h locauste, et y fit répandre douze cruches d'eau (*III. Rois* XVIII, 30 et suiv.).

Avant d'entrer plus avant dans la considération du sacr fice d'Élie, nous observerons quelques circonstances qui r gardent Moïse. La première, c'est que de même qu'Élie e à confondre un faux culte et de faux adorateurs, Moïse e aussi à confondre les adorateurs du veau d'or. Ce qu'il y de surprenant dans l'histoire de Moïse, c'est qu'Aaron lu même, frère de Moïse, grand-prêtre du vrai Dieu, se trouv à la tête du faux culte. *Il dressa*, dit l'*Exode*, XXXII, *un autel devant le veau, et il fit crier par un héraut : De main sera la fête solennelle de* JÉHOVAH ; transportant ainsi le nom incommunicable de Dieu à une idole qui était l'ou vrage des hommes. En effet, on voit par le verset précé dent que dès que le veau d'or fut fait, on s'écria : *Voici vo dieux, ô Israël, qui vous ont tirés de l'Égypte*. Ainsi, on attribuait à l'idole divers caractères qui appartenaient a vrai Dieu. Aaron préparait au peuple un veau pour êtr l'objet de ses adorations ; et dans l'histoire d'Élie, c'est c même animal que l'on fait servir de victime, soit sur l'aut du vrai Dieu, soit sur celui de Baal.

Moïse dans l'ardeur de son zèle, prit le veau, le mit dan le feu, le réduisit en poudre, jeta cette poudre dans l'eau, la fit boire à ses adorateurs ; il en fit faire ensuite un gran carnage. Élie fit pareillement tuer les prêtres de Baal.

Autre observation par rapport à Moïse. Ce fut la pierre d'Horeb qu'il frappa de sa verge et dont il fit sortir de l'eau la première fois (*Exode*, XVII, 6). Aussitôt après, Amalec vint combattre Israël ; ce fut en cette occasion qu'Aaron et Hur prirent une pierre, firent asseoir Moïse dessus cette pierre, et lui soutinrent les mains jusqu'à ce que les Israélites eussent remporté la victoire.

## ARTICLE XXII.

**Sacrifice d'Élie expliqué dans un sens figuré : celui de Moïse expliqué de la même manière.**

Après qu'Élie eût préparé l'autel et la victime, comme nous venons de le voir, le temps étant venu d'offrir l'holocauste, il adressa à Dieu une fervente prière qu'il termina en disant : *Exaucez-moi, Seigneur, exaucez-moi, afin que ce peuple apprenne que vous êtes le Seigneur Dieu*, JÉHOVAH, *et que vous avez de nouveau converti leur cœur*. Lorsqu'Élie reviendra sur la terre pour l'œuvre de la conversion des Juifs, que pourra-t-il demander autre chose en faveur de ce peuple? *En même temps le feu du Seigneur tomba, et dévora l'holocauste, le bois et les pierres, la poussière même, et l'eau qui était dans la rigole autour de l'autel*. Dieu opéra en même temps intérieurement sur l'esprit du peuple ; car voici ce que l'Écriture ajoute : *Ce que tout le peuple ayant vu, il se prosterna le visage contre terre, et dit : C'est* JÉHOVAH *qui est le vrai Dieu* (*III. Rois*, XVIII, 37).

Nous avons remarqué que la figure des douze pierres tirées du fond du Jourdain par ordre de Josué a eu un accomplissement lorsque les Gentils sont entrés dans l'Église ; alors les Gentils ont été les douze pierres tirées du fond de

l'eau, et placées en honneur dans la terre sainte; et les Juifs ont été les douze pierres ensevelies sous les eaux. Passant maintenant à la conversion des Juifs, nous observons qu'il a été donné à Élie de renouveler le miracle du temps de Josué, et de traverser le Jourdain à sec, après en avoir divisé les eaux. Ajoutons que l'œuvre de la conversion des Juifs étant réservée à Élie, la figure des douze pierres aura alors un nouvel accomplissement : les douze Tribus qui étaient ensevelies dans le fond des eaux, et semblaient livrées à un oubli éternel, seront visitées et en seront tirées.

Il faut se souvenir que les Juifs, dans leur réprobation, sont figurés par le *lumbare* de Jérémie, qui fut caché près de l'Euphrate dans le trou d'une pierre. Et comme il était arrivé, à la sortie d'Égypte que les Égyptiens, ennemis des Israélites, avaient été précipités au fond de l'abîme comme une pierre : *Descenderunt in profundum quasi lapis* (Exode, XV, 5); de même le peuple d'Israël est tombé dans l'abîme, lorsque son cœur s'est endurci au temps de la formation de l'Église, dans le temps où les Gentils lui ont été préférés. Mais ce peuple sortira de l'abîme, les douze pierres seront de nouveau tirées du Jourdain; et douze autres pierres, c'est-à-dire la multitude de ceux que les Juifs auront pour ennemis après leur conversion, tomberont à leur tour dans l'abîme. Nous aurons lieu dans la suite de parler de cette dernière circonstance.

Ce que nous prétendons maintenant rendre sensible, c'est le rapport de cette circonstance des douze pierres tirées du Jourdain, que nous prenons actuellement pour la figure des Juifs convertis, avec les douze pierres employées par Élie pour la construction de son autel. L'Écriture marque expressément, des unes et des autres, qu'on en avait réglé le nombre selon les tribus d'Israël. Élie fit répandre douze

cruches d'eau sur les douze pierres, et l'eau n'arrêta point la force et l'activité du feu qui descendit du ciel. Isaïe va nous donner l'explication de toutes ces circonstances. Il est bon d'avertir encore une fois que l'application que nous allons faire de cet endroit d'*Isaïe* à la conversion des Juifs ne préjudicie en rien à la solidité de l'autre application, qui peut et doit en être faite à ce qui s'est passé au commencement de l'Église. Ceci soit dit aussi pour plusieurs endroits des Prophètes, que nous citerons dans la suite.

Les Juifs ont un cœur de pierre, et Élie les trouvera tels lorsqu'il viendra. Cette disposition des Juifs est marquée en termes dans *Isaïe*, LXIII, 17 : *Seigneur, pourquoi nous avez-vous fait sortir de vos voies? pourquoi avez-vous endurci notre cœur jusqu'à perdre votre crainte?* etc. Cette dureté des Juifs et leur opposition à la vraie piété est marquée encore plus fortement par les douze cruches d'eau répandues sur la victime et sur l'autel. Qu'y a-t-il en effet de plus opposé au feu que l'eau? Qu'y a-t-il de plus opposé au Christianisme que le Judaïsme? Mais le feu du ciel dévora la victime, les pierres et l'eau; et le feu du Saint-Esprit, qui descendra à l'invocation d'Élie, embrasera le cœur des Juifs, et fera fondre ce cœur plus dur que la pierre. C'est ce qu'Isaïe demande à Dieu, à la suite des paroles que nous venons de citer (ch. LXIV, v. 1) : *Oh! si vous vouliez ouvrir les cieux, et en descendre! Les montagnes s'écouleraient devant vous; elles fondraient comme si elles étaient consumées par le feu; les eaux deviendraient tout embrasées; afin que votre nom se signalât parmi tous vos ennemis, et que les nations tremblassent devant votre face.*

Ces paroles d'Isaïe ne renferment pas de simples désirs qui pourraient n'avoir jamais d'effet. On voit par la suite que ce sont des paroles prophétiques qui devaient avoir leur

accomplissement. On découvre même dans ce chapitre qu
la première fois qu'elles devaient s'accomplir, les Juif
c'est-à-dire le corps de leur nation, n'y auraient pas de pa
mais le Prophète ne perd pas pour cela l'espérance. Il v
en esprit ces merveilles accomplies d'abord aux yeux d
Juifs, sans que les Juifs en reçussent le fruit (v. 3) : *Lo
que vous ferez éclater vos merveilles, nous ne pourrons l
supporter* (nous Juifs, nous race d'Abraham selon l
chair). *Vous êtes descendu, et les montagnes se sont éco
lées devant vous.* Alors le Prophète redouble ses vœux, a
que les mêmes merveilles s'opèrent aussi un jour en fave
des Juifs ; car c'est au nom du peuple qui n'a pu support
ces merveilles, lorsqu'elles se sont opérées la première foi
qu'il continue de parler (v. 8) : *Cependant, Seigneur, vo
êtes notre père ; et nous ne sommes que de l'argile.* On s
souvient que les Juifs ont été réprouvés pour avoir disput
contre Dieu, en la même manière que l'argile disputa
contre le potier. Mais voici des dispositions bien différent
exprimées par le Prophète : *C'est vous qui nous avez fo
més, et nous sommes tous l'ouvrage de vos mains. N'a
lumez point toute votre colère, Seigneur, et effacez de vot
esprit la mémoire de nos crimes : jetez les yeux sur nou
et considérez que nous sommes tous votre peuple. La vil
de votre Saint a été changée en un désert ; Sion est désert
Jérusalem est désolée. Le temple de votre sanctification
de votre gloire, où nos pères avaient chanté vos louang
a été réduit en cendres, et tous nos bâtiments les plus som
tueux ne sont plus que des ruines.*

L'on voit dans ces dernières paroles que le Prophète d
mande la conversion des Juifs, sous l'image d'édifices d
il demande que les ruines soient réparées. La nation d
Juifs, dans l'état où elle est aujourd'hui, n'est autre ch

qu'un amas de ruines; elle sera édifiée de nouveau lorsqu'elle entrera dans la structure de l'Église; et elle entrera dans la structure de l'Église, lorsque l'Esprit de Dieu se saisira d'elle ; lorsqu'à la prière d'Élie le feu du Saint-Esprit descendra du ciel, non plus pour convertir, comme au commencement de l'Église, quelques particuliers de cette nation, mais pour convertir la nation en corps représentée par les douze pierres dont Élie construisit son autel. Ce sera alors que *ce peuple apprendra que le Seigneur est* JÉHOVAH, *et qu'il aura de nouveau converti leur cœur.* Alors s'accomplira spirituellement par rapport à la race d'Abraham selon la chair, qui comprendra aussi sa race selon l'esprit, ce que Moïse figura lorsqu'il répandit le sang de l'alliance sur douze pierres qui représentaient les douze tribus d'Israël (*Exode*, XXIV, 6).

Nous avons dit que le sacrifice d'Élie a eu un premier accomplissement au commencement de l'Église. Or, le corps de la nation des Juifs tint alors la place de ceux qui demeurèrent attachés à Baal du temps d'Élie, et les chefs de la Synagogue tinrent celle des prophètes de Baal. Au second accomplissement, cette nation changera de personnage, et ils deviendront les adorateurs du vrai Dieu.

## ARTICLE XXIII.

### Sacrifice de Néhémie, rétablissement de l'autel par Judas Machabée, comparés au sacrifice d'Élie.

L'Écriture sainte nous fait l'histoire de deux autres sacrifices qui ont un rapport singulier, soit à celui d'Élie, soit à l'endroit d'Isaïe que nous venons de citer : Le premier est celui de Néhémie, dont l'histoire se trouve IIe livre des

Machabées, ch. I; le second est rapporté Ier livre d[es] Machabées, ch. IV.

Lorsque Néhémie eut rétabli le temple et l'autel, et qu['il] voulut y offrir des sacrifices, il envoya chercher le feu sa[cré] dans le lieu où les prêtres qui craignaient Dieu l'avai[ent] caché du temps de la captivité de Babylone; ils n'y tro[u]vèrent qu'une eau bourbeuse. Néhémie commanda qu'o[n] répandît de cette eau sur les victimes et sur le bois prép[aré] pour les consumer. *Ce qui ayant été fait, et le soleil, qui au[paravant] paravant était caché d'un nuage, ayant commencé à lui[re]* (on reconnaît que cette circonstance pourrait entrer dans [le] symbole *des Astres*), *il s'alluma un grand feu, qui remp[lit] d'admiration tous ceux qui étaient présents* (*II. Mach.* I, 20, 22). L'écrivain sacré rapporte ensuite la prière [de] Néhémie, où on lit entre autres ces paroles : *Recevez, Sei[gneur], gneur, ce sacrifice pour tout votre peuple d'Israël; conser[vez] vez et sanctifiez ceux que vous avez rendus votre portion [et] votre héritage. Rassemblez tous nos frères dispersés; déli[vrez] vrez ceux qui sont sous l'esclavage des Gentils; regard[ez] favorablement ceux qui sont devenus un objet de mépris [et] d'abomination; afin que les nations connaissent que vous êtes notre Dieu. Affligez ceux qui nous oppriment, et qui nous outragent avec orgueil; et établissez votre peuple dans votre saint lieu, selon que Moïse l'a prédit.*

Si la conversion des Juifs est un des événements figurés par le retour de la captivité de Babylone, il est aisé de voir le rapport de ce sacrifice avec la conversion des Juifs. Les nuages se dissipent, le soleil paraît, le feu s'allume, quoi-qu'on ne fasse autre chose que répandre de l'eau bourbeuse sur le bois et sur les victimes. Ce feu semble tout à la foi[s] être produit par le soleil, et sortir d'une eau qui a été pui[-] sée dans le lieu où le feu sacré avait été mis en dépôt. On re

ve dans cette histoire la merveille du sacrifice d'Élie, quelques nouvelles circonstances (v. 30) : *Cependant prêtres chantaient des hymnes et des cantiques, jusqu'à ue le sacrifice fût consumé. Alors Néhémie ordonna que répandît ce qui restait de cette eau sur les grandes es de l'autel. Ce qu'on n'eut pas plutôt fait, qu'il s'y a une grande flamme; mais elle fut consumée par la re qui reluisait de dessus l'autel.*
ons au sacrifice offert sous la conduite de Judas Ma- e sur le nouvel autel qu'il avait fait dresser. On peut uer à ce chef du peuple de Dieu ce qui est dit d'Élie, *uérit l'autel du Seigneur*. Après avoir défait l'armée ochus commandée par Lysias, *Allons maintenant*, (*I. Machabées*, ch. IV, v. 36), *purifier et renouveler le . Aussitôt toute l'armée s'assembla, et ils montèrent ontagne de Sion. Ils virent les lieux saints tout dé- l'autel profané, les portes brûlées, le parvis rempli es et d'arbrisseaux, comme on en voit dans un bois et montagnes, et les chambres joignant le temple toutes les. Ils déchirèrent leurs vêtements, firent un grand* . (v. 42) : *Alors Judas choisit des prêtres sans tache, ux observateurs de la loi de Dieu. Ils purifièrent les aints, et ils emportèrent en un lieu impur les pierres es. Et Judas délibéra de ce qu'il ferait de l'autel des ustes qui avait été profané. Et ils prirent un bon , qui fut de le détruire, de peur qu'il ne leur devînt et d'opprobre, ayant été souillé par les nations. Ainsi lémolirent, et ils en mirent les pierres sur la mon- du temple, dans un lieu propre, en attendant qu'il n prophète qui déclarât ce qu'on en ferait. Et ils it des pierres entières, selon l'ordonnance de la loi, et ltirent un autel nouveau semblable au premier. Ils*

*rebâtirent le sanctuaire, et ce qui était au dedans du temple,* etc.; *et ils offrirent le sacrifice selon la loi, sur le nouvel autel des holocaustes qu'ils avaient bâti. Il fut dédié de nouveau, au bruit des cantiques, des harpes,* etc.

On voit dans cette histoire : 1° des pierres profanes que l'on transporte sans hésiter dans un lieu impur ; 2° les pierres de l'autel qui avaient été souillées, que l'on transporte aussi avec de certaines précautions, et l'on choisit en la place d'autres pierres dont on construit l'autel ; en sorte que l'on voit non-seulement un nouvel autel construit, ainsi que dans l'histoire d'Élie, mais l'on voit encore un échange de pierres contre pierres, comme au passage du Jourdain.

Entre les diverses applications que l'on peut faire de cette histoire, dans le sens figuré, nous n'en proposerons ici que deux. L'une consisterait à comparer cet autel composé de pierres nouvelles, au peuple juif converti et consacré au culte du Dieu véritable. L'autre application regarderait ce qui s'est passé au temps de la conversion des Gentils. Les pierres nouvelles réprésenteraient les Gentils ; et les anciennes pierres qui avaient formé l'autel, mais qui depuis avaient été souillées, représenteraient d'une manière très naturelle les Juifs. On écarte ces pierres ; mais toutes souillées qu'elles sont, on se souvient qu'elles ont été saintes : *Ainsi quant à l'Évangile, ils* (les Juifs) *sont* maintenant *ennemis à cause de vous ; mais quant à l'élection, ils sont aimés à cause de leurs pères* (*Rom.*, XI, 28). On les dépose dans un lieu convenable sur la montagne du temple, afin qu'elles y demeurent jusqu'à ce que Dieu fasse entendre sa voix d'une manière extraordinaire.

## ARTICLE XXIV.

**Remède aux maux de l'Église dans la conversion des Juifs. Distinguer, par rapport aux expressions des Prophètes, les ruines qu'ils aperçoivent au milieu de l'Église, et les ruines du peuple juif dans son universalité. Conversion des Juifs, combien elle sera glorieuse à la grâce.**

Dieu représente les maux que son peuple éprouve dans les temps différents, sous l'image des altérations que souffrent les bâtiments. Nous avons vu, par le discours de saint Jacques au Concile de Jérusalem, que cet Apôtre considérait le peuple d'Israël comme une maison qui tombait en décadence, dont les murailles étaient entr'ouvertes, et dont il s'agissait de réparer les ruines par la conversion des Gentils. Mais il faut remarquer, par rapport au corps de la nation des Juifs qui fut réprouvée, que bien loin que les brèches en fussent réparées alors, au contraire elle tomba dans la dernière désolation; et c'est l'état où elle est demeurée jusqu'aujourd'hui. D'une autre part, les maux de l'Église ont été prédits sous la même image. D'où il résulte que l'on peut aujourd'hui considérer deux bâtiments, qui chacun de leur côté ont souffert des altérations, quoiqu'il soit vrai que les choses sont dans une situation bien différente par rapport à l'un et à l'autre de ces bâtiments.

En effet, l'un de ces bâtiments est l'Église qui ne peut périr; l'autre est le peuple juif, qui est tombé dans une ruine totale. Or, c'est parce que l'Église ne peut périr, que l'Écriture fait envisager un remède à ses maux; et ce remède, selon le plan du ch. XI de *l'Épître aux Romains*, n'est autre chose que la conversion des Juifs. Qu'arrivera-t-il donc alors, sinon qu'on fera servir de vieilles ruines à réparer de nouvelles brèches? Aussi voyons-nous en divers

endroits de l'Écriture, où la conversion des Juifs est annon-cée, que l'on y parle d'édifices réparés ; soit que ces pro-messes se rapportent aux anciennes ruines du peuple juif qui sera édifié de nouveau en entrant dans la constructio de l'Église; soit qu'on les rapporte aux vides et aux ruines qui se trouvent au milieu de l'Église même, par la chute des diverses nations qui ont abandonné sa communion, c par les égarements des mauvais catholiques. Ces derniers comme on l'a remarqué, demeurent dans l'enceinte des mu-railles de l'Église; mais les uns, après avoir commencé à bâtir une tour, ne l'achèvent pas ; la maison des autres est frappée de lèpre, un très-grand nombre bâtissent sur le sable, et leur maison est renversée de fond en comble. Les choses étant en cet état, il est donc à désirer que les pertes, soit intérieures, soit extérieures, soient réparées ; et puisque la conversion des Juifs est le moyen que le Saint-Esprit a déterminé pour opérer cet effet, cela fait entendre jusqu'à quel point cet événement sera avantageux à l'Église.

Nous avons vu, Article IV, que le peuple juif, par sa ré-probation, est devenu semblable à un lieu immonde ; et les particuliers qui composent ce peuple sont devenus comme des pierres maudites, transportées dans ce lieu immonde. Au jour de leur conversion, Dieu se souviendra de ces pierres, c'est-à-dire des Juifs qui vivront alors, et qui au-ront part à cette grâce ; elles seront tirées de l'abîme, elles seront transportées dans l'enceinte de l'Église et rempliront les brèches qui se trouveront à remplir. D'où l'on conçoit aisément que, si l'on envisage des ruines par rapport deux peuples, savoir par rapport aux Juifs qui ont été au-trefois le peuple de Dieu, et par rapport aux Gentils qui l sont aujourd'hui, ces doubles ruines seront réparées d'un seul coup, et l'Église y trouvera de grands avantages par l

nquête qu'elle fera des Juifs, et parce qu'elle verra répa-
r les pertes qu'elle avait faites.

C'est ce qu'il était nécessaire de bien développer pour faire tendre la force des expressions des Prophètes. Il faut, squ'on les lit, être attentif à ne pas confondre des objets i sont très-différents; car les ruines et les brèches qui se ent au milieu du peuple qui est actuellement le peuple Dieu, sont quelque chose de très-différent des ruines qui t hors de l'enceinte du peuple de Dieu, et se trouvent mi un ou plusieurs peuples qui ne sont pas le peuple de u, quoique, peut-être, ils l'aient été autrefois. Et cet rtissement est d'autant plus nécessaire, que souvent les phètes passent subitement de l'une de ces espèces de es à celles de l'autre espèce, ou bien renferment ces deux ces de ruines sous les mêmes termes. Il y a même dans e conduite de l'Écriture quelque chose de mystérieux il serait trop long d'expliquer ici. Il suffit de dire en un , que cela est fondé sur la manière dont Dieu répare les tes d'un peuple par la vocation d'un autre; car cette es- de révolution ne s'opère que par l'insertion et l'incor- ation d'un peuple à un autre peuple; en sorte qu'en vertu ette incorporation, ce qui appartient à l'un commence à artenir à l'autre. C'est ainsi que des ruines qui étaient ngères à une certaine ville cessent de lui être étran- s lorsque, par un événement nouveau, l'on renferme s son enceinte les édifices qui avaient souffert ces ruines; s'il arrive qu'en même temps on rétablisse ces édifices nés, alors on peut dire que ce sont les ruines de cette le qu'on répare; quoiqu'il demeure toujours véritable e ces ruines sont quelque chose de différent de celles qui aient déjà dans la ville même, avant qu'on fit entrer ces ouveaux édifices dans son enceinte.

Le passage du prophète Amos, que nous ne ferons pa difficulté de rapporter encore ici, nous fournira la premièr application des réflexions qui viennent d'être faites. Ave quelle justesse ce passage ne s'accomplira-t-il pas de nou veau dans un événement aussi glorieux à l'Église et à l'ancien peuple que le sera la conversion des Juifs! *En ce jour-là, dit le Seigneur* (*Amos*, IX, 11), *je relèverai la maison de David qui est ruinée; je refermerai les ouver tures de ses murailles; je rebâtirai ce qui était tombé, et je la rétablirai comme elle était autrefois*..(v.14):*Je ferai re venir les captifs de mon peuple d'Israël; ils rebâtiront le villes désertes, et ils les habiteront*. Ceci donne occasion une réflexion ; c'est que, quelque application que l'on fass de ces paroles d'Amos, les personnes qu'elles regardent ne peuvent être que très-différentes de celles dont il est parl au chapitre VII, qui sont représentées par la muraille qu Dieu ne prendra point le soin d'enduire, mais qu'il aban donnera à son propre malheur.

Si l'on pèse attentivement les termes des chapitres XXX et XXXVII d'*Ézéchiel*, on ne pourra pas disconvenir qu la conversion des Juifs n'y soit annoncée; ch. XXXVI, v. 4 *Montagnes d'Israël, écoutez la parole du Seigneur notr Dieu: Voici ce que dit le Seigneur notre Dieu aux mon tagnes, aux collines, aux torrents, aux vallées, aux désert aux maisons ruinées et aux villes désertes qui ont été dépe plées et déchirées de toutes parts par les railleries des autr peuples*, etc. (v. 33): *Lorsque je vous aurai purifiés de tout vos iniquités, que j'aurai repeuplé vos villes, et rétabli l lieux ruinés; lorsque cette terre qui paraissait déserte toute désolée aux yeux des passants, aura commencé à êt cultivée de nouveau, on dira: Cette terre qui était incul est devenue comme un jardin de délices, et les villes qu*

*étaient désertes, abandonnées et ruinées, sont maintenant rebâties et fortifiées. Et tout ce qui restera des peuples qui vous environnent, reconnaîtra que c'est moi qui suis le Seigneur, qui ai rétabli les lieux ruinés, et qui ai cultivé de nouveau les champs incultes.* Ces derniers mots ont du rapport avec la figure des champs devenus incultes pour avoir été couverts de pierres; on a parlé à plusieurs reprises de cette figure.

Saint Augustin, dans ses livres *Contre deux lettres des Pélagiens*, à Boniface, livre IV, ch. VI, n° 15, emploie tout cet endroit d'*Ézéchiel* pour établir la force et la gratuité de la grâce de Jésus-Christ. « C'est, dit-il (t. X, p. 477), cette « grâce qui nous fait et rend bons, c'est cette miséricorde « qui nous prévient. Que méritent, en effet, des ruines « abandonnées, des édifices détruits jusqu'aux fondements? « Ce sont néanmoins de tels édifices qui seront rétablis et « fortifiés, ce sont les lieux abandonnés qui seront culti- « vés de nouveau. » On peut voir dans saint Augustin avec quelle force il poursuit ce discours. Les vérités qu'il tire d'*Ézéchiel* entrent avec beaucoup de justesse dans le plan que nous suivons.

Nous avons remarqué, en suivant saint Paul, que les Juifs ont heurté contre la pierre qui est Jésus-Christ, parce qu'ils ont voulu établir leur propre justice; c'est-à-dire parce qu'ils n'ont pas voulu rendre hommage à la grâce de Jésus-Christ. De là il est arrivé qu'ils ont été, ou manifestement prévaricateurs, ou faussement justes. « Celui qui vit se- « lon la justice de la loi, dit saint Augustin (*Ibidem*, liv. III, « ch. VII, n° 23, t. X, p. 463), sans la foi de la grâce de « Jésus-Christ, comme l'Apôtre nous apprend qu'il a vécu « lui-même sans reproche, celui-là doit être considéré « comme n'ayant aucune véritable justice. » Il est donc

arrivé que l'édifice de tous les Juifs qui n'ont pas eu recours à Jésus-Christ s'est trouvé ruineux, soit que ces ruines fussent plus ou moins aisées à apercevoir; car ceux même d'entre eux qui ont mis la main à l'ouvrage avec plus d'ardeur ont encouru la malédiction du *Ps.* CXXVI : *Si le Seigneur ne bâtit lui-même la maison, en vain travaillent ceux qui la bâtissent.* Et saint Augustin en rend ainsi la raison : « Parce que vouloir obéir à la lettre de la loi qui commande, « comme par les forces du libre arbitre, sans l'Esprit de « Dieu qui vivifie, ce n'est pas une véritable justice. » (*Ibid.*)

S'il se trouve, par un effet et une suite de ces vérités, que les Juifs, tant ceux d'autrefois que ceux d'aujourd'hui, ne sont autre chose aux yeux de Dieu que des édifices ruinés ; ce n'est pas une suite moins nécessaire de ces vérités, que tous ceux qui parmi les Chrétiens et au milieu de l'Église refusent d'appuyer sur la grâce de Jésus-Christ l'édifice de leur salut, ne bâtissent rien de solide. De là vient que Dieu aperçoit tant de ruines au milieu de l'Église. Or, il réparera les ruines de son Église en réparant les anciennes ruines, c'est-à-dire en convaincant de la force de sa grâce puissante ceux dont il relèvera l'édifice, soit Juifs, soit Gentils; et, pour ne pas nous écarter du langage que nous suivons, il les convaincra qu'il est le souverain architecte, que rien ne réussit de ce qu'il ne bâtit point, et que rien de ce qu'il bâtit et qu'il soutient n'est renversé. Ou bien, si on prend, par une métaphore plus précise, les pierres pour le symbole des hommes, il les placera de sa main dans la structure de l'édifice, leur donnant le rang qui lui plaira, selon cette expression de l'*Apocalypse,* (ch. III, v. 12) : *Je le rendrai une colonne dans le temple de mon Dieu.* Il affermira ces pierres sur le premier fondement qui est Jésus-Christ, et il répandra sur elles son

Esprit, comme le feu qui descendit sur les douze pierres qui formaient l'autel d'Élie.

Jérémie s'est servi du symbole des édifices dans le même esprit qu'Ézéchiel, et pour dire à peu près les mêmes choses (Jér., XXXI, 1) : *En ce temps-là, dit le Seigneur, je serai le Dieu de tous les enfants d'Israël :* Ero Deus universis cognationibus Israel, *et ils seront mon peuple. Voici ce que dit le Seigneur : Mon peuple qui était échappé à l'épée, a trouvé grâce dans le désert : Israël ira à son repos. Il y a longtemps que le Seigneur s'est fait voir à moi.* (C'est Israël qui parle, et Dieu même lui répond.) *Je vous ai aimé d'un amour éternel ; c'est pourquoi je vous ai attiré à moi par la compassion que j'ai eue de vous. Je vous édifierai encore, et vous serez édifiée de nouveau, vierge d'Israël,* etc. Et au verset 23 : *Voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : Ils diront encore cette parole dans la terre de Juda et dans ses villes, lorsque j'aurai fait revenir leurs captifs : Que le Seigneur vous bénisse, lui qui est la beauté de la justice, et la montagne sainte où Juda habitera et toutes ses villes avec lui...* (v. 27) : *Le temps vient, dit le Seigneur, que je sèmerai la maison d'Israël et la maison de Juda, et que je la peuplerai d'hommes et de bêtes. Comme je me suis appliqué à les arracher, à les détruire, à les dissiper, à les perdre et à les affliger ; ainsi je m'appliquerai à les édifier et à les planter, dit le Seigneur.*

Nous nous contentons de proposer ces passages, laissant au lecteur de les examiner à la faveur du principe que saint Paul met en œuvre dans le XI[e] ch. de l'*Épître aux Romains*, et de considérer que, si ces passages ont eu leur accomplissement à l'égard des Gentils, cela n'empêchera pas qu'ils ne puissent l'avoir à l'égard des Juifs. Que l'on en pèse donc les paroles, et que l'on reconnaisse avec quelle justesse

elles s'appliquent à un peuple qui a été autrefois le peuple de Dieu, qui a cessé de l'être, et qui le redeviendra un jour. Considérons par-dessus toutes choses, que c'est ce peuple là même qui a l'avantage de se trouver nommé par son nom dans ces passages.

Jérémie descend encore dans un plus grand détail au verset 38 : *Le temps vient, dit le Seigneur, que cette ville sera rebâtie pour le Seigneur, depuis la tour d'Hananéel jusqu'à la porte de l'angle; et le cordeau sera porté encore plus loin de là jusque sur la colline de Gareb, et tournera autour de Goatha, et de toute la vallée des corps morts et des cendres, et de toute la région de mort jusqu'au torrent de Cédron, et jusqu'à l'angle de la porte des chevaux qui regarde l'orient: ce lieu sera saint au Seigneur, on n'en renversera plus leurs fondements, et il ne sera plus détruit à l'avenir.*

Pour entrer dans l'application que nous faisons maintenant de ces dernières paroles, il n'y a qu'à réunir deux principes. Le premier, que ces paroles ne se bornent pas uniquement à un sens charnel, tel que serait le rétablissement de Jérusalem par Néhémie, mais qu'elles ont aussi un sens spirituel. Le second principe, tiré de saint Paul, que le sens spirituel se vérifiera aussi un jour dans la race d'Abraham selon la chair: et comme il ne se vérifiera que par l'incorporation des Juifs à l'Église, il s'ensuit que l'accomplissement spirituel des promesses sur les Juifs ne sera dans le fond qu'un second accomplissement spirituel en faveur de l'Église, ou, si l'on veut, une extension du premier accomplissement ; ce premier accomplissement n'est autre que celui qui s'est fait sur les Gentils en faveur de l'Église.

Le passage du XIV[e] chapitre de *Zacharie*, verset 8, a trop de rapport à ce dernier de *Jérémie* pour l'en séparer

*ce temps-là, il sortira de Jérusalem des eaux vives, et la moitié se répandra vers la mer d'orient, et l'autre ers la mer d'occident; et elles couleront l'hiver et l'été. Le Seigneur sera le roi de toute la terre. Il n'y aura en ce jour-là que lui de Seigneur, et son nom seul sera révéré. Tout le pays sera habité jusque dans les lieux les plus déserts, depuis la colline de Remmon jusqu'au midi de Jérusalem. Jérusalem sera élevée en gloire, et elle occupera le lieu ù elle était d'abord, depuis la porte de Benjamin jusqu'à ndroit où était l'ancienne porte, et jusqu'à la porte des gles; et depuis la tour d'Hananéel jusqu'aux pressoirs du . Jérusalem sera habitée, et elle ne sera plus frappée athème; mais elle se reposera dans une entière sûreté.*

e même Prophète annonce plusieurs choses, dans ses iers chapitres, qui regardent le dernier établissement érusalem dont nous venons de l'entendre parler; il exe les étranges agitations qui accompagneront ou préont un si grand événement.

s autres Prophètes ne manquent pas aussi de se réunir x que nous venons de citer, pour prédire les mêmes s en faveur de l'Église et sous les mêmes symboles. avant de rapporter leurs paroles, remontons à l'oride l'événement dont il s'agit, afin de l'éclaircir de plus us et de faire mieux sentir la liaison des diverses choses l'Écriture sainte en dit.

## ARTICLE XXV.

revient au commencement de l'événement de la conversion des Juifs. Fécondité du ministère des deux Prophètes. Abondantes bénédictions sur ceux que Dieu convertira alors.

Si l'on prend les chapitres L ou LI d'*Isaïe* dans le sens

qui se rapporte à la conversion des Juifs, les premiers versets du chapitre LI nous placeront au commencement de cet événement, que le Prophète compare au commencement de tout le peuple juif : *Rappelez dans votre esprit cette roche dont vous avez été taillés, et cette carrière profonde dont vous avez été tirés. Jetez les yeux sur Abraham votre père, et sur Sara qui vous a enfantés ; et considérez que l'ayant appelé lorsqu'il était seul, je l'ai béni et je l'ai multiplié.* A quoi le Prophète rapporte-t-il ce discours ? *C'est ainsi*, continue-t-il, *que le Seigneur consolera Sion; il la consolera de toutes ses ruines ; il changera ses déserts en des lieux de délices, et sa solitude en un jardin du Seigneur.*

Pour fixer l'esprit du lecteur, apportons ici en exemple la conversion des Gentils, et disons que comme l'édifice de leur conversion a eu de petits commencements, mais qui ont été promptement suivis de grands progrès, il en sera de même de la conversion des Juifs. Corneille a été proprement la première pierre de l'édifice des Gentils; à moins que l'on n'aime mieux remonter jusqu'à saint Pierre même, auquel il faut joindre saint Paul, et à Corneille ceux de sa maison; de là il faut passer à cette multitude de Gentils dont la conversion est racontée dans les *Actes des Apôtres*. C'est ainsi, à peu près, qu'il en sera de la conversion des Juifs.

Nous ne parlons pas maintenant des préparatifs que la Providence ménagera parmi les Gentils, afin de disposer toutes choses à l'insertion des Juifs. Nous attachant donc à l'œuvre de la conversion des Juifs en elle-même, nous avons vu qu'elle doit commencer par la mission des deux Prophètes, qui seront les deux premières pierres de l'édifice de la conversion des Juifs, à peu près comme saint Pierre et saint Paul ont été les deux premières pierres de l'édifice de la conversion des Gentils. *C'est ainsi*, dit le Prophète que

enons de citer, *que le Seigneur consolera Sion; il la lera de toutes ses ruines,* en posant d'abord une pierre, ne autre pierre, comme il a autrefois posé Abraham rapport à tout le peuple d'Israël, comme il a posé Moïse Aaron par rapport à l'établissement de la Synagogue, mme il avait posé antérieurement Joseph par rapport à ntroduction de toute la famille de Jacob en Égypte, car est dit singulièrement à Joseph qu'il était *le pasteur, et pierre d'Israël* (*Genèse,* XLIX, 24).

A ces deux premières pierres, il se joindra bientôt d'autres res. C'est ce que nous avons vu dans le prophète *Zacha-: Voici la pierre,* est-il dit ch. III, v. 9, *que j'ai mise de-t Jésus.* Ce Jésus est un des deux oliviers mystérieux; l est dit de l'autre olivier mystérieux (Zorobabel) : *Ses ns ont fondé cette maison* (le temple), *et ses mains l'a-vront entièrement* (*Ibid.,* IV, 9). Et en parlant de ce chef du peuple de Dieu, deux versets plus haut, il est que *Dieu fera paraître une pierre principale,* une fondamentale : *Educet lapidem primarium*, dit la ate (verset 7). Vatable traduit : *Proferet lapidem capi-s: Il mettra la pierre qui couronnera* le temple, *aux nations* du peuple qui criera *sur elle : Grâce, grâce :* , GRATIA SIT ILLI; c'est-à-dire selon le même Vatable, es notes, que la grâce l'accompagne. Ce sens paraît me à l'hébreu, et cadre avec une grande justesse 'événement dont nous parlons; car les Juifs n'ayant jetés que parce qu'ils avaient rejeté la grâce, et etour devant être le triomphe de la grâce, quelles nations ne retentiront pas à la gloire de la grâce u'on verra poser les fondements d'un tel édifice, lors-le miracle du sacrifice d'Élie s'accomplira sur un le dont le cœur était dur comme la pierre, et qui

était plus éloigné de l'ardeur du Saint-Esprit que l'eau ne [illegible] l'est du feu !

Les douze pierres dont Élie composa son autel, et qui représentent l'universalité du peuple d'Israël, ont deux rapports ; il est bon de les distinguer, conformément à [illegible] double usage que l'Écriture fait du symbole des pierres. D'une part, ces pierres ne sont autre chose que le peuple même dont Dieu se fera un autel, un temple, une maison ; et d'autre part, comme les pierres servent souvent à exprimer la dureté du cœur, le feu du ciel, qui dans le sacrifice d'Élie eut la force de les consumer, marque la force toute-puissante de la grâce qui changera le cœur de ce peuple endurci. C'est alors que se vérifiera d'une manière éclatante la parole de Judith (ch. XVI, v. 17) : *Seigneur, que toutes vos créatures vous obéissent, parce que vous avez parlé, et elles ont été faites ; vous avez envoyé votre esprit, et elles ont été créées, et nul ne résiste à votre voix. Les montagnes seront ébranlées jusqu'aux fondements, avec les eaux qu'elles renferment ; les pierres se fondront comme la cire devant votre face.*

Zacharie, chapitre IX, continue de décrire ce même événement, sans perdre ni l'une ni l'autre de ces deux vues ; c'est-à-dire qu'il emploie le symbole des pierres, et qu'il y parle magnifiquement de la force de la grâce. Il aperçoit le peuple de Dieu délivré d'un joug accablant ; il voit dans la main du Seigneur une armée dont il se sert pour faire garder son temple ; et ces événements sont la suite de la défaite et de l'humiliation des Philistins dont il a parlé dans les versets précédents : *Je ferai garder ma maison par mes soldats, qui l'environneront de tous côtés,* pour la défendre, *et ceux qui exigent les tribus ne viendront plus troubler mon peuple, parce que je le regarde maintenant d'un œil*

*favorable.... Juda est mon arc que je tiens tout bandé; Éphraïm est mon carquois que j'ai rempli de flèches.* (On sait que les Prophètes expriment l'universalité des douze Tribus en réunissant les deux noms de Juda et d'Éphraïm). *Je susciterai vos enfants, ô Sion, je les animerai, ô Grèce, contre tes enfants; et je vous rendrai, ô Sion, comme l'épée des plus vaillants.* (Ils formeront donc une armée spirituelle.) *Le Seigneur Dieu,* continue le Prophète, *paraîtra au-dessus d'eux... il les animera par le son de sa trompette... Le Seigneur des armées les protégera; ils dévoreront leurs ennemis, et ils les assujettiront avec les pierres de leurs frondes* (*Zach.*, IX, 8 et suiv.).

L'histoire de Goliath, que David attaqua la fronde à la main, est ici rappelée; ce qui est d'autant plus remarquable, que tout ce chapitre de *Zacharie* est plein d'allusions à l'histoire de David.

Enfin, après avoir exprimé de la manière la plus magnifique qu'ils seront remplis du Saint-Esprit, le Prophète poursuit en ces termes, v. 16 : *Et le Seigneur leur Dieu les sauvera en ce jour-là, comme étant son troupeau et son peuple.* Cela fait entendre pourquoi ils seront armés de frondes; c'est-à-dire, qu'ils auront, comme David, les armes dont se servent les bergers. Ils se serviront de la pierre pour combattre. La tête de leurs ennemis sera brisée par la pierre, comme le fut celle de Goliath. Mais ils seront eux-mêmes comme des pierres précieuses. C'est ce que le Prophète ajoute aussitôt : *Et on élèvera,* comme un monument à sa gloire, *des pierres saintes dans la terre qui lui appartient;* ou, selon l'hébreu, des pierres propres à servir d'ornement à une couronne; ce qui renferme une allusion sensible au verset 3 du *Psaume* XX, où il est dit que Dieu mettra sur la tête du Messie *une couronne de pierres pré-*

*cieuses*. Le Prophète parle immédiatement après de l'Eucharistie et de la grâce qu'elle renferme. C'est de cette grâce que les nouveaux combattants seront remplis. Chacun d'eux sera une pierre précieuse qui servira d'ornement à la couronne de Jésus-Christ, et qui entrera dans les fondements de l'édifice qui sera élevé à sa gloire.

Cependant nous voyons, par les paroles du Prophète, qu'ils auront des ennemis à combattre. Il y aura donc alors, comme cela s'est trouvé au commencement de l'Église, pierre contre pierre, ville contre ville, édifice contre édifice. Les uns écraseront leurs ennemis avec la pierre, et les autres se briseront contre la pierre, ou bien seront écrasés quand elle tombera sur eux. Suivons l'Écriture qui va nous représenter ces choses en détail.

## ARTICLE XXVI.

Principes sur le progrès de l'iniquité au milieu d'un peuple, et sur l'indéfectibilité de l'Église. Application de ces principes par rapport au temps de la conversion des Juifs, soit au corps des méchants, soit à l'Église.

Si, d'une part, les méchants sont par rapport aux bons ce que les ruines sont par rapport aux édifices qui conservent leur intégrité; d'une autre part, on peut aussi les considérer comme formant un édifice funeste qui est opposé à l'édifice des bons. C'est pourquoi l'on peut dire que, dans le temps de la conversion des Juifs, on verra s'élever une nouvelle tour de Babel, une Babylone, une Ninive, une Jéricho, c'est-à-dire une multitude de méchants qui se réuniront pour combattre les justes.

Pour mieux entendre ceci, il faut avoir présent ce que nous avons dit dans les Articles XVII, XVIII et XIX d

dedans de l'Église, des édifices frappés de lèpre qui se trouvent dans son enceinte, des maisons mal enduites, et des pierres du sanctuaire traînées dans la poussière. Or, le nombre de ces édifices impurs s'accroît par degrés ; c'est ainsi que le mystère d'iniquité tend à sa consommation. Il vient enfin deux sortes de temps qui se suivent de près. Le dernier de ces deux temps est celui où Dieu exerce des jugements éclatants sur l'amas de ces malheureux édifices ; l'autre temps qui précède, est celui auquel le mal est déjà assez grand pour mériter ces jugements éclatants, quoique Dieu diffère de les exercer. Dans le premier temps, ces édifices sont encore renfermés dans l'enceinte de l'Église ; mais ceux qui sont représentés par ces malheureux édifices, se séparent peu à peu des bons, et Dieu dispose tellement les choses par sa providence qu'ils en viennent enfin jusqu'à se séparer même de la communion extérieure de l'Église, et c'est alors que commence le second temps ; mais cette séparation extérieure ne se consomme qu'après bien des révolutions.

C'est ainsi que se forme la ville ennemie ; par où l'on voit qu'elle a ses commencements dans l'Église même ; et que, dans la suite de son histoire, elle s'en trouve séparée. Mais à cause de l'indéfectibilité de l'Église, la séparation des méchants, qui forment un amas de mauvaises branches, ne peut être consommée que longtemps après qu'un nombre suffisant de branches nouvelles auront été entées sur le tronc de l'olivier ; ou bien, autrement, la séparation des méchants ne sera consommée que lorsque l'enceinte de l'Église aura été enrichie d'un nombre suffisant de nouveaux édifices, dignes d'occuper la place des pierres maudites qui doivent être jetées dehors.

Ainsi on comprend qu'il se forme peu à peu deux villes,

rivales l'une de l'autre. L'une de ces villes est Jéricho, I bylone, etc. ; l'autre est une Jérusalem dont on répare brèches. Mais il faut prendre garde que dans le prem temps, c'est-à-dire avant la séparation extérieure, la vi ennemie est tout à la fois Babylone et Jérusalem ; elle déjà Babylone selon l'esprit, et elle est encore Jérusale ou, pour éviter toute équivoque, elle est une portion Jérusalem par la communion extérieure qu'elle conse avec l'Église.

C'est dans ces circonstances que se vérifie la parole Michée (ch. III, v. 9) : *Écoutez ceci, princes de la mais de Jacob, et vous, juges de la maison d'Israël; vous q avez l'équité en abomination, et qui renversez tout ce q est juste; qui bâtissez Sion du sang* des innocents, *et Jén salem* du fruit *de l'iniquité*. La malédiction prédite par prophète Habacuc tombe sur eux (II, 12) : *Malheur à cel qui bâtit une ville du sang* des innocents, *et qui la fon dans l'iniquité*. Le prophète Michée décrit plus au long désordres, dans l'endroit cité : *Leurs princes,* continue-t-i *rendent des arrêts pour des présens ; leurs prêtres enseign pour l'intérêt, leurs prophètes devinent pour de l'argent; après cela ils se reposent sur le Seigneur, en disant : Le Se gneur n'est-il pas au milieu de nous? nous serons à co vert de tous maux. C'est pour cela même que vous ser cause que Sion sera labourée comme un champ, que Jéru lem sera réduite en un monceau de pierres, et que la mo tagne où le temple est bâti deviendra une forêt*. Ceci app tient au second temps que nous distinguons.

Sion et Jérusalem deviennent alors, en tous sens, u Babylone et une Jéricho maudite; c'est-à-dire que peuples qui ont été Sion et Jérusalem ne le seront p réellement; et si on leur en conserve le nom dans ce d

nier verset, ce n'est qu'afin qu'on ne méconnaisse pas ce qu'ils ont été.

Cependant la véritable Sion et la véritable Jérusalem, c'est-à-dire l'Église, se perpétue et se multiplie d'une autre part. C'est ce qui est marqué dans la célèbre prophétie qui suit immédiatement, ch. IV, v. 1, où il est dit que *la montagne sur laquelle se bâtira la maison du Seigneur sera fondée sur le haut des monts, et s'élèvera au-dessus des collines; les peuples y accourront*, etc.

Il faut donc distinguer le second temps auquel un peuple apostat cesse d'être le peuple de Dieu intérieurement et extérieurement, d'avec le premier temps auquel il fait extérieurement partie du peuple de Dieu. Dans le premier temps, il en fait partie par la communion extérieure, quoiqu'il en soit ennemi par l'esprit; c'est pourquoi nous avons dit que cette multitude de méchants sont déjà Babylone en un sens, quoiqu'en un autre sens ils soient encore Jérusalem. Il est manifeste que, quelque élevé qu'on soit dans l'Église, on peut déjà faire partie de Babylone en cette sorte. Une pierre peut occuper encore un rang distingué dans le sanctuaire, et faire, aux yeux de Dieu, partie d'un temple profane et de l'autel des idoles. C'est alors que s'accomplit, en la personne de plusieurs ministres du vrai Dieu, ce que saint Paul prononça au grand prêtre de la Synagogue lorsqu'il l'appela *muraille blanchie;* car il peut arriver que les ministres du Seigneur, au lieu de la solidité qu'ils devraient avoir et qu'ils devraient communiquer au reste de l'édifice, ne soient en effet que des murailles blanchies; et cela ne laisse pas de se vérifier aux yeux de Dieu, quoiqu'il ne soit pas permis ordinairement de le leur dire en face, à cause de l'autorité dont ils sont revêtus.

Michée même nous fait entendre quelque chose de plus.

Non-seulement les mauvais ministres seront des murailles maudites, non-seulement ils feront partie de Babylone, mais il arrivera même qu'ils en seront les architectes. En effet, ceux *qui bâtissent Sion de sang, et qui fondent Jérusalem dans l'iniquité*, selon Michée, ne sont-ils pas aux yeux de Dieu les architectes de Babylone, quoiqu'ils soient encore, par la dignité qu'ils ont reçue de Dieu et dont ils ne sont pas dépouillés, les architectes de Jérusalem? Ils sont par leur rang et leur devoir les architectes de la ville sainte, et par le mauvais usage qu'ils en font, en imitant les architectes de la parabole de l'Évangile qui rejetèrent la principale pierre de l'angle, ils deviennent les destructeurs de la ville sainte et les architectes de la ville ennemie.

Ces principes posés, voyons ce que l'Écriture nous raconte de la ruine de Jéricho (*Josué*, ch. VI). Les prêtres prirent l'arche du Seigneur; sept autres prêtres prirent les sept trompettes du Jubilé, qui étaient faites de cornes de bélier, comme le marque le nom de ces trompettes. Ces sept prêtres marchaient devant l'arche; tous ceux qui portaient les armes, marchaient devant eux, et tout le reste du peuple suivait l'arche. Ils firent dans cet ordre pendant sept jours le tour de Jéricho; on n'entendit que le son des trompettes au milieu d'un silence universel, car *Josué avait donné cet ordre au peuple : Vous ne jetterez aucun cri, on n'entendra aucune voix, il ne sortira aucune parole de votre bouche, jusqu'à ce que le jour soit venu où je vous dirai : Criez et faites grand bruit. Ainsi l'arche du Seigneur fit le premier jour une fois le tour de la ville; et elle retourna au camp, et y demeura.* La même chose se fit pendant six jours.

Ceci rappelle sensiblement les sept trompettes de l'*Apocalypse*. Les sept anges qui avaient en main les trompettes y tenaient la place des prêtres que nous voyons ici. On sait

nt Jean aperçoit les anges vêtus à peu près comme les prêtres lorsqu'ils faisaient leurs fonctions dans nacle. C'est ainsi que les sept anges qui sortent du le, au XV° ch., portant les sept coupes de la colère , sont vêtus d'un lin pur et éclatant; et la seule i distingue leur habillement de celui des prêtres › d'Aaron, c'est que ces anges ont des ceintures d'or. '*Apocalypse,* le son de la trompette, de la part de es sept anges, est suivi de quelque grand malheur; malheurs attachés au son des sept trompettes ne comme des préparatifs, par rapport à ce qui doit son de la septième. Dans *Josué,* les sept trompettes chaque jour, et les six premiers jours on ne voit .cun effet sensible; en sorte que l'on aurait été tenté ı que ce son et tout ce qui l'accompagnait n'avaient orce.

tième jour, au lever de l'aurore, les Israélites firent le tour de la ville; le son des trompettes redoubla. *t à tout le peuple : Jetez un grand cri; car le Seinus a livré Jéricho... Tout le peuple ayant donc jeté d cri, et les trompettes sonnant, la voix et le son pas plutôt frappé les oreilles de la multitude, que ailles tombèrent, et chacun monta par l'endroit qui -à-vis de lui. Ils prirent ainsi la ville.* Tout ce qui va fut passé au fil de l'épée, et la seule maison de :ut épargnée. Ainsi le Dieu d'Israël, qui était censé dans l'arche de l'alliance qu'on portait autour des ı Jéricho, remporta la victoire.

ce qui arrive dans l'*Apocalypse.* Aussitôt que le e ange a sonné de la trompette, on entend de grandes ns le ciel, qui disent : *Le règne de ce monde a passé Seigneur et à son Christ* (*Apoc.*, XI, 15). *Les nations,*

est-il dit, v. 18, *se sont irritées, et le temps de votre colère est arrivé.* Et au verset suivant : *Alors le temple de Dieu s'ouvrit dans le ciel, et on vit l'arche de son alliance dans son temple, et il se fit des éclairs, des voix, un tremblement de terre, et une grosse grêle.*

Le son de la trompette de l'*Apocalypse* n'est autre chose que les arrêts que Dieu prononce, et dont les anges sont les exécuteurs. Dans *Josué,* les sept trompettes signifient la même chose, mais avec quelques circonstances remarquables. Ces trompettes sont de cornes de bélier ; ce sont celles dont on se servait pour annoncer l'année du Jubilé. On sait que l'année du Jubilé était celle où les anciens possesseurs rentraient dans les biens dont ils avaient été dépouillés, et qu'elle arrivait après une révolution de sept fois sept années. La conquête de Jéricho assure aux Israélites celle de toute la terre de Chanaan, promise à leurs pères ; c'est pour eux le grand Jubilé ; et ils font cette conquête après que les trompettes ont sonné sept jours de suite, et sept fois le dernier jour.

Jésus-Christ est représenté dans l'*Apocalypse* (V, 6) sous l'image d'un bélier qui a sept yeux et sept cornes ; et les sept trompettes de Josué sont sept cornes de bélier. Que nous marque l'Écriture par cette circonstance, sinon que le son des sept trompettes de Josué figure la voix puissante de Jésus-Christ? Cette voix se fait entendre depuis longtemps, elle annonce ce qui doit arriver. Avant l'événement, on est tenté de la croire faible et impuissante. Mais au moment marqué dans les desseins de Dieu, la terre s'ébranlera, et les murailles de Jéricho tomberont. Nous venons de voir qu'au son de la septième trompette de l'*Apocalypse,* l'arche paraît et la terre tremble.

Nous voyons dans Jéricho, une image de la ville ennemie

qui est renversée par la force de la parole de l'Agneau annoncée par ses ministres. C'est ce que prédit Sophonie, ch. I, v. 15 : *Le jour du Seigneur sera un jour de colère, un jour de tristesse et de serrement de cœur, un jour d'affliction et de misère, un jour de ténèbres et d'obscurité, un jour de nuages et de tempêtes, un jour où les villes fortes et les hautes tours trembleront au fier retentissement de la trompette.* Les causes de ces malheurs sont exprimées aux versets précédents ; v. 9 : *Je punirai en ce jour-là tous ceux qui entrent insolemment dans le temple, et qui remplissent d'iniquité et de tromperie la maison de leur Seigneur et de leur Dieu ;* et au verset 13 : *Toutes leurs richesses seront pillées, et leurs maisons ne seront plus qu'un désert : ils feront des bâtiments, et ils n'y demeureront pas,* etc.

Lorsque Jéricho est détruite, l'armée d'Israël est en même temps victorieuse. Mais, pour suivre la figure dans les mêmes symboles, il faudrait que l'histoire du peuple de Dieu fût aussi représentée sous l'image d'une ville. C'est ce qui se trouve, en effet, dans ce même chapitre XI de l'*Apocalypse*, au verset 13, où il est parlé d'une ville, qu'il paraît qu'il faut distinguer d'une autre ville dont il est parlé au v. 8. Or, voici ce qui est dit de la ville, v. 12 : Après la résurrection des deux Prophètes, *ils entendirent une voix puissante qui venait du ciel, et qui leur dit : Montez ici. Et ils montèrent au ciel dans une nuée à la vue de leurs ennemis. A cette même heure il se fit un grand tremblement de terre ; la dixième partie de la ville tomba, et sept mille hommes périrent dans ce tremblement de terre ; et les autres, étant saisis de frayeur, rendirent gloire au Dieu du ciel.* Aussitôt après cet événement, le septième ange sonna de la trompette.

Il y a dans cet événement quelque chose de très-clair.

Cette ville nous est représentée comme renfermant un grand peuple ; et à supputer selon le nombre de ceux qui son écrasés par la chute de la dixième partie de la ville, on voi qu'il y faudrait compter soixante-dix mille hommes. O aux sept mille hommes près qui périrent, tous les aut furent frappés de crainte et rendirent gloire au Dieu ciel. Jamais on ne vit une conversion aussi subite et au nombreuse. Les termes qui servent à l'exprimer répond à ceux qui se trouvent employés dans le prophète Os pour exprimer la conversion des Juifs : *Après cela,* dit ch.III, v.5, *les enfants d'Israël reviendront, et ils cherc ront le Seigneur leur Dieu, et David leur roi; et dans derniers jours ils recevront avec une frayeur respectue le Seigneur, et les grâces qu'il leur doit faire.*

Il est bon de peser la différence qui se trouve entr manière dont cette ville est traitée, et celle dont est trai Jéricho. Jéricho est exterminée, et la seule maison de Rab est épargnée. Ici toute la ville est l'objet de la miséricor de Dieu, à l'exception seulement de la dixième partie. terre tremble ; mais ce tremblement, bien loin d'être fun aux neuf parties de la ville, est accompagné d'un effet se blable à celui qu'on lit au livre des *Actes* (IV, 31) : *La m son où les disciples étaient assemblés trembla, et en mê temps il se fit une effusion du Saint-Esprit.* Ici, l'effus du Saint-Esprit qui accompagne le tremblement est si ab dante, que les neuf parties de la ville qui la reçoivent, prennent à craindre le Dieu du ciel et se convertissent s le-champ.

Or, quoique l'événement figuré par Jéricho soit trè différent de celui qui est marqué par ce qui arrive à cet ville de l'*Apocalypse*, cela n'empêche nullement que ce deux circonstances soient liées l'une à l'autre, et la liaiso

t aisée à apercevoir. La réprobation d'un peuple est le nal de la vocation de l'autre, ou plutôt, suppose l'autre à introduit dans la Religion. Sans entrer dans un plus nd détail, contentons-nous de remarquer, que l'événeit de l'*Apocalypse* est une suite de la venue des deux phètes ; et que dans Jéricho, la maison de Rahab n'est rgnée que pour avoir reçu les deux espions, envoyés Josué comme les avant-coureurs et les prémices du veau peuple qui allait venir.

orsque ce nouveau peuple s'empara de Jéricho, non par orce de son bras, mais par la puissante protection de a, il est visible qu'on avait lieu de prononcer la plupart choses contenues dans le Cantique du XXVI[e] chapitre aïe : *Le Seigneur abaissera ceux qui sont dans l'éléva-ı; il humiliera la ville superbe; il l'humiliera jusqu'en e, il la fera descendre jusqu'à la poussière. Elle sera lée aux pieds, elle sera foulée aux pieds du pauvre, aux ls de ceux qui n'ont rien*. Nous avons déjà appliqué ce ıtique, ci-dessus Article XV [1], à la première révolution laquelle les Gentils ont été substitués aux Juifs ; il ne vient pas avec moins de justesse à la seconde.

Arrêtons-nous ici un moment, pour faire remarquer la thode que nous suivons en réunissant l'histoire de Jéri-ı avec celle de la ville de l'*Apocalypse*. Nous avons pre-èrement considéré Jéricho comme l'image d'un peuple ı Dieu détruit dans sa colère ; et pour nous exprimer plus écisément, nous l'avons considéré comme représentant même chose que l'amas des branches étrangères dont rle saint Paul, et cela dans le temps que ces branches, éprisant son avis, se seront rendues dignes d'être coupées.

[1] Voyez page 55.

Or, saint Paul nous fait envisager alors un amas d'autres branches qui seront entées de nouveau. Que reste-t-il donc à faire pour suivre cet Apôtre, sinon d'opposer ville à ville, comme il oppose branches à branches? Car si les branches étrangères sont un peuple, si ce peuple est une ville, il faudra, par la même analogie, que le peuple représenté par les branches naturelles soit pareillement une ville. S'il arrive après cela quelque grand changement par rapport à l'un et à l'autre de ces deux peuples, il sera très-bien exprimé par un tremblement de terre qui arrivera à l'une et à l'autre ville; et les effets funestes ou favorables qui suivront de chaque côté le tremblement de terre, exprimeront le différent sort des deux peuples. Car, comme saint Paul, après avoir appliqué à l'un de ces deux peuples l'exemple des branches que le Père de famille retranche, applique à l'autre peuple l'exemple des branches qui sont de nouveau réunies à leur souche; il faudra pareillement, après avoir exprimé la réprobation de l'un de ces deux peuples par le renversement et la prise de la ville, laquelle servira à le représenter, il faudra, disons-nous, exprimer la conversion de l'autre peuple par des traits pris de ce qui peut arriver de favorable à une ville.

Il suffit donc que l'Écriture commence de représenter en quelque endroit sous l'image des villes, ce que saint Paul commence et achève de représenter sous l'image des branches, pour inviter tous ceux qui y feront réflexion à continuer dans leur esprit la même histoire sous l'image des villes.

Mais que nous est-il arrivé ici? Nous avons trouvé dans l'Écriture la continuation de la parabole toute formée. Après avoir considéré dans Jéricho, dont les murailles sont renversées, le sort des branches étrangères que saint Paul me-

nace d'être coupées, nous trouvons, dans le chapitre XI de l'*Apocalypse*, une ville qui, à la dixième partie près, revient à Dieu, ensuite d'un violent tremblement de terre. Cela exprime si clairement le second membre de la parabole que nous cherchions, que cela doit au moins nous rendre attentifs pour examiner si l'Écriture n'aurait point parlé là de l'événement que nous avons en vue.

Supposons pour un moment que l'Écriture parle d'une autre chose, il demeurera toujours certain que l'événement dont elle parle en cet endroit a quelque rapport avec celui que nous cherchons, puisque celui dont l'Écriture parle se trouve propre à être exprimé, et est exprimé en effet de la même manière que nous l'exprimerions si le choix de cette expression nous était laissé. Mais non, l'Écriture ne parle point d'autre chose dans cet endroit; plus on l'approfondira, et plus on trouvera de preuves qu'il est question, dans le onzième chapitre de l'*Apocalypse*, de la conversion des Juifs. Et cet exemple servira à faire comprendre avec quel art l'Écriture sainte est composée, et quelle est la correspondance que le Saint-Esprit a mise entre les divers livres de l'Écriture, ou pour dire encore quelque chose de plus précis, entre les divers passages de ces livres.

Poussons encore ceci plus loin. La ville de l'*Apocalypse* tremble ; des dix parts de cette ville, neuf rendent gloire à Dieu : cela représente les Juifs qui se convertissent. L'image d'une ville y est employée ; mais ce sont les habitants de cette ville qui représentent, et non pas les pierres dont elle est bâtie. Ceci n'est donc pas tant, dira-t-on, une figure, qu'une prédiction simple d'un événement futur? Il ne serait pas raisonnable, il est vrai, de penser que, lorsque la conversion des Juifs arrivera, ils se trouveront tous réunis dans l'enceinte d'une même ville, et il ne faut pas prendre

le nombre désigné dans cet endroit pour un nombre p
cis, comme s'il ne devait y avoir en tout que soixante-
mille Juifs, ou qu'il dût s'en convertir sur le champ soixan
trois mille, et aucun de plus ou de moins; et par conséque
on ne peut désavouer qu'il n'y ait quelque chose de fig
dans ce passage de l'*Apocalypse;* mais ce que nous voul
dire, c'est que la figure que nous cherchons n'y est pas,
pierres n'y sont pas données pour le symbole des homm
comme cela se voit en tant d'autres endroits.

Il reste donc, ce semble, à désirer quelque chose qui r
ponde avec encore plus de justesse au génie de la parabol
C'est ainsi que, dans l'histoire de Jéricho, les muraill
renversées au son des trompettes représentent à leur m
nière des hommes; ce sont, si l'on veut, les puissances hu
maines les mieux affermies qui sont renversées au mome
marqué de Dieu, par la force de la voix de l'Agneau. Ce
supposé, que faudrait-il pour marquer la conversion d'u
peuple, en suivant la même analogie? Il est manifeste qu'
faudrait introduire une ville dont les murailles seraient r
bâties; il faudrait qu'il se trouvât des instruments de mu
sique, des prêtres, etc., pour répondre aux diverses circon
stances qui se font remarquer dans l'histoire de Jéricho. O
c'est ce qui se trouve dans l'Écriture, tâchons de le vérifie

Le Cantique d'*Isaïe*, ch. XXVI, nous fournit d'abo
quelque chose qui répond à cette idée. Nous avons vu
quelle manière il est parlé de la ville ennemie; mais vo
ce qui est dit, dès le commencement, de la ville bien-aimé
*Alors on chantera ce cantique dans la terre de Juda : Si
est notre ville forte; le Sauveur* (ou, selon l'hébreu, *le sal
en sera lui-même la muraille et le boulevard. Ouvrez-
les portes, et qu'un peuple juste y entre, un peuple obs
vateur de la vérité.*

Mais nous trouvons quelque chose dans le second livre d'Esdras qui répond bien plus précisément à ce que nous demandons; c'est dans le rétablissement et la dédicace des murs de Jérusalem, sous les ordres de Néhémie. Cette dédicace fut précédée par des lectures assidues de la loi de Dieu, et par un renouvellement solennel que fit toute la nation de son alliance avec Dieu. On en voit l'histoire au chapitre IX; et voici ce qu'on lit au ch. XII, v. 27 : *Au temps de la dédicace du mur de Jérusalem, on rechercha les lévites dans tous les lieux où ils demeuraient, pour les faire venir à Jérusalem, afin qu'ils fissent cette dédicace avec joie et actions de grâces, en chantant des cantiques, et en jouant des timbales, des lyres et des harpes. Les enfants des chantres s'assemblèrent donc de la campagne des environs de Jérusalem... Et les prêtres s'étant purifiés avec les lévites, ils purifièrent le peuple, les portes et les murailles de la ville. Quant aux princes de Juda,* continue Néhémie, *je les fis monter sur la muraille, et j'établis deux grands chœurs de chantres qui chantaient les louanges du Seigneur.* L'un de ces chœurs marcha sur le mur du côté droit, et l'autre prit sa marche à l'opposite. La moitié du peuple suivit chaque chœur, et on y distingua de principaux chantres. Ils avaient dans leurs mains les instruments de musique ordonnés par David : *In vasis cantici David viri Dei.* Mais ce que nous devons singulièrement remarquer, c'est que, dans chaque chœur, on voyait des prêtres qui tenaient *des trompettes*, et il paraît qu'ils étaient de côté et d'autre au nombre de sept (voyez les v. 34 et 40) ; en sorte que rien ne pouvait ressembler plus sensiblement à la marche qui se fit autour de Jéricho du temps de Josué ; mais à Jéricho il s'agissait de faire tomber la ville ennemie, au lieu qu'il s'agissait, du temps de Néhémie, d'affermir

par la louange et la reconnaissance les murs de Jérusal

Néhémie rapporte le nom des tours et des portes par cette nombreuse procession passa, et l'on y reconnaît mêmes lieux qui sont nommés dans la prophétie de Jér et de Zacharie touchant le rétablissement de Jérusal *Les deux chœurs*, poursuit Néhémie, verset 39, *de qui chantaient les louanges du Seigneur, s'arrêtèrent vant la maison de Dieu, aussi bien que moi... Et chantres firent retentir bien haut leur voix en chant avec Jezraïa qui était leur chef. Ils immolèrent en ce jour de grandes victimes dans des transports de joie; car D les avait remplis d'une joie très-grande. Leurs femm mêmes et leurs enfants se réjouirent comme eux; et la j de Jérusalem se fit entendre fort loin.*

On ne voit point dans cette narration l'arche d'alliance mais le renouvellement de l'alliance qui s'était fait aupara vant en tenait lieu. Cela était conforme à la prédiction d Jérémie, ch. III, v. 16 et 17. L'arche de l'alliance ne dev plus paraître elle-même, mais Jérusalem toute enti en devait tenir lieu : *En ce temps-là Jérusalem sera appel le trône de Dieu.* L'arche était le trône de Dieu; mais trône figuratif, matériel et insensible; et Jérusalem devait devenir une arche et un trône vivant. C'était dans la confiance qu'inspirait l'arche, que Josué et les Israélites marchèrent autour de Jéricho : ce fut dans la confiance que leur inspirait le renouvellement de l'alliance qui venait de se faire, que les Juifs célébrèrent avec tant de joie la dédicace de leurs murailles, espérant que Dieu, dont ils reconnaissaient solennellement la puissance, serait leur protecteur et leur défenseur: *Le Sauveur* (ou, *le salut*) *en sera lui-même la muraille et le boulevard* (*Isaïe*, XXVI, 1).

Si l'on fait d'abord l'application de ce que nous venons

le dire au temps de Néhémie, il est aisé de le transporter à d'autres temps, dont celui de Néhémie n'est que la figure, et auxquels toutes ces choses ont un accomplissement plus parfait et plus spirituel. Nous avons comparé ci-dessus, article XVII [1], le temps de Néhémie à certains temps de l'Église, où il n'est donné aux serviteurs de Dieu de remédier à ses maux que très-imparfaitement et au milieu de mille traverses; mais nous n'avions garde de prétendre que cette histoire ne signifiât pas autre chose, et ne servît pas aussi à représenter un renouvellement plus complet du peuple de Dieu, tel, par exemple, qu'on peut le concevoir au temps de la conversion des Juifs.

## ARTICLE XXVII.

### Ruine de la grande Babylone.

Les mêmes hommes qui, dans un endroit de l'Écriture, sont représentés par la ville de Jéricho, le sont, dans un autre, par la ville de Babylone. Cette dernière est figurée dans *Jérémie,* LI, 63, par une pierre qu'on laisse tomber dans l'Euphrate; et dans l'*Apocalypse,* XVIII, 21, par une meule de moulin qui est précipitée dans la mer. Dans ces deux figures, la meule et la pierre signifient la même chose que la pierre du Cantique de Moïse (*Exode,* XV, 5): *Ils sont tombés comme une pierre jusqu'au fond des eaux,* et que les douze pierres prises du rivage et transportées par l'ordre de Josué dans le fond du Jourdain, dont nous avons si souvent parlé.

Nous n'avons donc autre chose à faire que de répéter ici ce que nous avons rapporté, Article 1er, des chapitres L

[1] Voyez, page 362.

et LI de *Jérémie*. Babylone est une montagne enflammé et on la voit précipitée et submergée comme une pie (ch. LI, v. 25 et 64). *Babylone*, est-il dit, v. 7, *est dans main du Seigneur une coupe d'or qui a enivré toute la ter toutes les nations ont bu de son vin, et elles en ont été tées. Babylone est tombée en un moment, et elle s'est bri dans sa chute...* verset 25 : *Je vais à toi, ô montagne con gieuse, dit le Seigneur, qui corromps toute la terre; j'é drai ma main sur toi; je t'arracherai d'entre les roche On ne tirera point de toi de pierre pour l'angle de l'édif ni de pierre pour le fondement.* Et verset 37 : *Babylone réduite en des monceaux de pierres, elle deviendra la d meure des dragons...* verset 42 : *La mer est montée Babylone, elle a été couverte par l'inondation de ses flot Ses villes sont devenues un spectacle d'horreur, une ter déserte et inhabitée,* etc. Et verset 58 : *Ces larges muraill de Babylone seront sapées par les fondements, et renve sées par terre; ses portes si hautes seront brûlées, et les tr vaux de tant de peuples et de nations seront réduits e néant, ils seront consumés par les flammes et périront.*

On voit dans l'*Apocalypse* trois anges qui annoncent l'u après l'autre la ruine de la grande Babylone. *Elle est tom bée*, est-il dit, ch. XIV, v. 8, *elle est tombée cette grand ville qui a fait boire à toutes les nations le vin de sa pros titution.* Un second ange répète la même chose au com mencement du chapitre XVIII ; et à la fin de ce même cha pitre, verset 21, on lit : *Alors un ange puissant leva en hau une pierre semblable à une grande meule de moulin, et l jeta dans la mer, en disant : C'est ainsi que Babylone, cett grande ville, sera précipitée avec impétuosité, en sor qu'on ne la trouvera plus... Toutes les nations ont été s duites par ses enchantements; et on a trouvé dans cet*

*ville le sang des prophètes et des saints, et de tous ceux qui ont été tués sur la terre.*

Ces dernières paroles donnent lieu à une réflexion. Jésus-Christ dit dans l'Évangile (*S. Matth.*, XVIII, 7): *Malheur à l'homme par qui le scandale arrive.* Et verset 6: *Si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui pendît au cou une de ces meules* qu'un âne tourne, *et qu'on le jetât au fond de la mer.* Ce que Jésus-Christ a dit des auteurs des scandales, en parlant de chacun en particulier, il le dit du monde en général: *Malheur au monde à cause des scandales.* La grande Babylone n'est autre chose que l'assemblage des auteurs de scandale, qui se réunissent ensemble afin de séduire les hommes: *Toutes les nations ont été séduites par tes enchantements.* Le jugement marqué dans l'*Apocalypse*, par lequel la grande Babylone est précipitée dans la mer comme une meule de moulin, répond avec une proportion sensible à la sentence que Jésus-Christ prononce dans l'Évangile; et ces annonces de malheurs répétées dans l'Apocalypse ne sont autre chose que l'application de la parole de Jésus-Christ: VÆ MUNDO A SCANDALIS.

Les prophéties de l'*Apocalypse* et de *Jérémie*, et tous les endroits semblables de l'Écriture retentissent depuis longtemps, et ne sont pas suivis d'effets sensibles. C'est le son des trompettes qui se fait entendre tout autour des murs de Jéricho, et tout demeure dans son état naturel. Pendan les six premiers jours, les habitants de Jéricho se rassuraient, et étaient bien éloignés de croire que le son des trompettes eût la force de renverser leurs murailles. Le septième jour vint, et ce jour-là, au septième tour, la voix de la multitude d'Israël, qu'on n'avait point entendue jusque-là, s'éleva subitement et servit d'écho aux trompettes;

et dans le moment, ce que Dieu avait annoncé fut accomp
et les murailles de la ville ennemie furent renversées.

## ARTICLE XXVIII.

**Le même événement représenté sous d'autres noms. Abaissement et ruine du roi de Tyr.**

Babylone ne devient Babylone que par l'impiété; on p
donc représenter le sort de Babylone en décrivant celui
l'impiété. C'est ce que fait Zacharie. Après avoir repr
senté les deux oints du Seigneur, les deux oliviers, com
deux architectes à qui il était donné de rebâtir le templ
il aperçoit, dans le chapitre V, un livre qui vole dans l
airs; et l'Ange lui dit que ce n'est autre chose que *la m
diction qui va se répandre sur la face de toute la terre*.
s'agit donc là, non de la punition de quelques hommes
de quelques peuples en particulier, mais de tous ceux q
ont concouru au mystère d'iniquité. *Tout voleur*, pours
l'Ange, *sera jugé par ce qui est écrit dans ce livre; et qu
conque jure faussement sera jugé de même par ce qu'
contient. Je le produirai au jour*, dit le Seigneur d
*armées: il entrera dans la maison du voleur, et dans
maison de celui qui jure faussement en mon nom; et il d
meurera au milieu de cette maison, et la consumera av
tout le bois et toutes les pierres.*

Zacharie voit ensuite une femme, et il apprend de l'Ang
que cette femme *est l'impiété. On la jette au fond d
vase, et on en ferme l'entrée avec une masse de plomb.* 
*transporte ensuite ce vase dans la terre de Sennaar*, c'es
à dire de Babylone, *afin*, dit l'Ange, *qu'on lui bâtisse u
maison, et qu'il y soit placé et affermi sur sa base.* Ai

maisons des impies sont détruites, et l'impiété est relé-
e à Babylone où on lui bâtit une demeure.
a grande Babylone est aussi une Tyr et une Ninive.
um fait une description terrible des soldats qui assiége-
Ninive. *Ils se hâteront,* dit-il, ch. II, v. 5, *de monter*
*la muraille, et ils prépareront des machines où ils*
*nt à couvert. Enfin les portes de Ninive sont ouvertes*
*l'inondation des fleuves; son temple est détruit jus-*
*ux fondements.... Ninive est toute couverte d'eau*
*me un grand étang.* Et au chapitre III, verset 12:
*s vos fortifications seront comme les premières figues,*
*ussitôt qu'on a secoué les branches du figuier, tombent*
*la bouche de celui qui veut les manger.*
st bon de se souvenir qu'on a vu, dans le premier
ole, les étoiles qui tombent du ciel, comparées aux
vertes que le figuier laisse tomber lorsqu'il est agité
nt [1]. Ces étoiles sont, ou les saints, ou les docteurs,
ux qui tiennent un rang remarquable parmi le peuple
u. Ici ce sont ceux qui devaient faire la force de la
qui sont comparés à ces figues qui tombent.
*s vos citoyens,* continue Nahum, *vont devenir au mi-*
*e vous comme des femmes; vos portes et celles de tout*
*s seront ouvertes à vos ennemis, et le feu en dévo-*
*les barres et les verrous. Puisez de l'eau pour vous*
*rer au siége; rétablissez vos remparts; entrez dans*
*le, foulez-la aux pieds, et mettez-la en œuvre pour*
*des briques. Après cela néanmoins le feu vous consu-*
; etc.
échiel emploie les chapitres XXVI et XXVII à dé-
la ruine de Tyr, et dans le XXVIII^e il annonce la

[1] Voyez ci-dessus, page 16.

chute de son roi. Ch. XXVI, v. 2 : *Fils de l'homm*
*que Tyr a dit de Jérusalem avec des cris de joie : Le*
*de cette ville si pleine de peuples sont brisées ; ses h*
*viendront à moi, et je m'agrandirai de ses ruines :*
*nant qu'elle est déserte... Une multitude de peuples*
*ront les murs de Tyr, et ils abattront ses tours ; j'e*
*rai jusqu'à la poussière, et je la rendrai comme un*
*luisante et toute nue. Elle deviendra au milieu de*
*un lieu pour servir à sécher les rets...* (v. 12) : *Ils r*
*ront vos murailles ; ils ruineront vos maisons mag*
*et ils jetteront au milieu des eaux les pierres, le b*
*poussière même de vos bâtiments... Vous ne serez pl*
*tie à l'avenir...* (v. 19) : *Lorsque je vous aurai*
*toute déserte comme les villes qui ne sont plus habit*
*j'aurai fait venir l'abîme sur vous, et que je vo*
*couverte d'un déluge d'eaux* (c'est ainsi que sont
les maisons, dont il est parlé dans le sermon sur
tagne, qui ne sont bâties que sur le sable) ; *lorsqu*
*aurai précipitée avec ceux qui descendent dans la f*
*fonde, pour vous joindre à la multitude des morts*
*lorsque je vous aurai placée au fond de la terre, a*
*qui sont descendus dans le tombeau, pour être*
*inhabitée comme les solitudes de plusieurs siècles,*
*même temps j'aurai rétabli ma gloire dans la t*
*vivants* (on voit ici bien marquée l'alternative q
avons expliquée, d'un peuple rétabli dans le te
l'autre est détruit) ; *je vous réduirai à rien, vous*
*plus ; et quoiqu'on vous cherche, on ne vous trou*
*jamais, dit le Seigneur notre Dieu.*

On trouve, dans cette description de la ruine
quantité de traits qui ont un rapport sensible ave
truction de la grande Babylone de l'Apocalypse,

port au sens que nous suivons maintenant ; c'est le même événement écrit sous des noms différents.

De la ville de Tyr, Ézéchiel passe à son roi. On peut lire sur cela le XXVIIIe chapitre : voici ce qui a rapport à notre symbole ; verset 11 : *Fils de l'homme, faites une plainte lugubre sur le roi de Tyr, et dites-lui : Voici ce que dit le Seigneur notre Dieu : Vous étiez le sceau de la ressemblance de Dieu, vous étiez plein de sagesse et parfait en beauté ; vous avez été dans les délices du paradis de Dieu ; votre vêtement était enrichi de toutes sortes de pierres précieuses.* (On voit que ceci rentre dans le symbole particulier des *pierres précieuses ;* dans l'*Apocalypse,* ch. XVII, v. 4, la grande Babylone est *parée d'or, de pierres précieuses et de perles.*) Ézéchiel continue : *Les sardoines, les topazes, les jaspes, les chrysolithes, les onyx, les bérils, les saphirs, les escarboucles, les émeraudes et l'or ont été employés pour relever votre beauté; et les instruments de musique les plus excellents ont été préparés pour célébrer le jour auquel vous avez été créé. Vous étiez comme un chérubin consacré par l'onction* (selon l'hébreu) *et qui couvre de ses ailes le propitiatoire. Je vous avais établi sur la montagne sainte de Dieu, et vous avez marché au milieu des pierres brûlantes. Vous étiez parfait dans vos voies au jour de votre création, jusqu'à ce que l'iniquité a été trouvée en vous. Dans la multiplication de votre commerce, vos entrailles ont été remplies d'iniquité; vous êtes tombé dans le péché, et je vous ai chassé de la montagne de Dieu. Je vous ai exterminé, ô chérubin, qui protégiez les autres, du milieu des pierres brûlantes. Car votre cœur s'est élevé dans son éclat, vous avez perdu la sagesse dans votre beauté. Je vous ai précipité en terre*, etc.

Il ne serait peut-être pas hors d'œuvre de se souvenir

des endroits où la parole de Dieu et la sagesse sont comp
rées et préférées à l'or et aux pierres précieuses. A l'éga
des pierres précieuses posées sur le rational du gran
prêtre, ou de celles qui sont dans les fondements de la vil
sainte bâtie sur la montagne, l'imagination elle-même
réveille le souvenir. On vient de voir le symbole des instru
ments de musique, employé parmi celui des pierres pré
cieuses : c'est au son des instruments de musique que
personnage dont il est parlé sous le nom du roi de Tyr fu
placé sur la montagne sainte au milieu des pierres bri
lantes. On doit se souvenir de la dédicace des murs de Jé
rusalem, faite au son des trompettes et des instruments
musique.

## ARTICLE XXIX.

**Le peuple ennemi et ses chefs; leur endurcissement, leur abaissement**

Deux choses se font remarquer dans le livre de *Judith*
premièrement, la manière dont le roi des Mèdes avait for
tifié sa capitale : *Il y fit faire des murailles de soixante-di
coudées de large, et de trente coudées de haut, avec de
tours qui avaient cent coudées de hauteur* (*Judith*, I, 2
Nonobstant cela, Nabuchodonosor, roi de Ninive, le vain
quit, et entreprit de s'assujettir toute la terre. Il choisi
Holopherne pour son général; et après diverses conquête
Holopherne vint mettre le siége devant Béthulie. Ce fut l
que Judith vint le trouver. Lorsqu'elle l'aborda, il éta
assis sous son pavillon. La magnificence de ce pavillon e
la seconde chose que nous remarquons, *Ibid.*, X, 19;
*était de pourpre en broderie d'or, relevé d'émeraudes et*
*pierres précieuses.*

Voici ce qui est dit dans *Abdias* à Édom, verset 3 : *L'o*

*gueil de votre cœur vous a élevé, parce que vous habitez dans les fentes des rochers, et qu'ayant mis votre trône dans les lieux les plus hauts, vous dites en vous-même : Qui m'en tirera et me fera tomber en terre? Quand vous prendriez votre vol aussi haut que l'aigle, et que vous mettriez votre nid parmi les astres, je vous arracherais de là, dit le Seigneur.* On voit ici le symbole des *Astres* réuni avec celui des *Pierres*.

Cet endroit d'*Abdias* a rapport avec celui de la prophétie de Balaam (*Nombres*, XXIV, 21). *Le lieu où vous demeurez est fort*, dit-il aux Cinéens ; *mais quoique vous ayez établi votre demeure et votre nid dans la pierre, et que vous ayez été choisi de la race de Cin, combien de temps pourrez-vous demeurer en cet état?*

On peut remarquer dans ces prophéties que ce n'est pas la pierre qui sera renversée, mais ceux qui, se voyant placés sur cette pierre, se confondent avec elle et croient avoir la même immobilité.

Voici ce que Dieu fait dire à Sobna, préfet du temple (*Isaïe*, XXII, 16) : *Que faites-vous ici, ou quel droit y avez-vous, vous qui vous êtes préparé ici un sépulcre, qui vous êtes dressé un monument avec tant d'appareil dans un lieu élevé, et qui vous êtes taillé dans la pierre un lieu de repos? Le Seigneur va vous faire transporter d'ici, comme l'on emporte un coq... Je vous chasserai du rang où vous êtes, et je vous déposerai de votre ministère.* En même temps il est dit que *la clef de la maison de David* sera donnée à un autre (v. 22). Ce dernier symbole a rapport à celui des clefs, des serrures, des portes, et de ceux qui en sont constitués les gardiens. Lorsque Jésus-Christ fait la promesse du pouvoir des clefs à saint Pierre, il réunit le symbole des clefs avec celui des pierres et des édifices.

C'est Éliacim qui doit être mis à la place de Sobna. Le Prophète dit de lui des choses qui ne peuvent avoir leur plein accomplissement que dans la personne de Jésus-Christ; mais ce n'est pas le sens que nous suivons maintenant. Éliacim peut avoir figuré aussi des ministres de Jésus-Christ : *En ce jour-là j'appellerai mon serviteur Éliacim fils d'Helcias; je le revêtirai de votre tunique, je l'honorerai de votre ceinture, je lui remettrai entre les mains toute la puissance que vous avez, et il sera comme le père des habitants de Jérusalem et de la maison de Juda. Je mettrai sur son épaule la clef de la maison de David; il ouvrira sans qu'on puisse fermer, et il fermera sans qu'on puisse ouvrir.* Voilà des expressions qui ne peuvent se vérifier pleinement que de la personne de Jésus-Christ, et qui ne peuvent convenir à aucun de ses serviteurs que dans un sens infiniment différent. Le Prophète continue : *Je le ferai entrer comme un bois qu'on enfonce dans un lieu ferme, et il sera comme un trône de gloire pour la maison de son père... En ce temps-là, dit le Seigneur des armées, le bois qu'on avait fait sceller dans un lieu stable sera arraché; il sera brisé et il tombera, et tout ce qui y était suspendu périra, parce que le Seigneur a parlé.*

La prophétie du chapitre X de *Zacharie*, verset 3, répond à celle d'Isaïe : *Ma fureur s'est allumée contre les pasteurs, et je visiterai les boucs* dans ma colère. *Car le Seigneur des armées visitera* dans sa bonté *la maison de Juda qui est son troupeau, et il en fera son cheval de bataille,* et l'instrument *de sa gloire. C'est de Juda que viendra l'angle* qui lie le bâtiment; *c'est de lui que viendra le pieu* enté dans le mur (PAXILLUS); *c'est de lui que viendra l'arc pour combattre; c'est de lui que viendront les maîtres et les intendants des ouvrages... Je fortifierai la maison de Juda,*

*et je sauverai la maison de Joseph ; je les ferai revenir, parce que j'aurai compassion d'eux, et ils seront comme ils étaient avant que je les eusse rejetés ; car je suis le Seigneur leur Dieu, et je les exaucerai.*

Nous avons appliqué, Article XIV, à la première révolution, l'histoire de Nabal, dont il est dit que *son cœur devint comme une pierre.* Il y aura aussi dans la seconde, un ou plusieurs Nabals ; ce sont les chefs de la grande Babylone. Cette malheureuse ville, aussi bien que ses chefs, est animée et remuée par le grand dragon, l'ancien serpent nommé *Léviathan.* Voici ce qui est dit de Léviathan (*Job*, XLI, 15) : *Son cœur s'endurcira comme la pierre, et se resserrera comme l'enclume sur laquelle on bat sans cesse. Lorsqu'il s'élèvera, les anges* (ou, selon l'hébreu, *les forts*) *craindront... L'archer* le plus adroit *ne le mettra point en fuite; les pierres de la fronde sont pour lui de la paille sèche* (ce qui s'entend dans l'ordre ordinaire, et non pas des pierres lancées et dirigées par la main de Dieu).

## ARTICLE XXX.

Jugement du peuple ennemi et de ses chefs. On y entremêle la prédiction des malheurs qui préparent la ruine totale.

Que l'on se rappelle ce qui a été dit, Article IV, de la réprobation des Juifs, et surtout de ce qui regarde le jugement des femmes adultères [1] ; que l'on considère, que *Oolla* et *Ooliba* ne représentent pas seulement le royaume de Juda et celui d'Israël, mais encore ceux qui devaient imiter les iniquités de ces deux royaumes, et l'on comprendra facilement le rapport que ces prophéties ont à la

[1] Voyez ci-dessus, pages 320 et 321.

deuxième révolution. La grande Babylone de l'*Apocalypse* éprouvera le jugement d'*Oolla*; elle sera jugée, selon l'expression d'Ézéchiel, de cette sorte de jugement dont on juge les adultères (ch. XXIII, v. 45); des hommes justes la jugeront, et des peuples nombreux viendront pour la lapider. En même temps une ancienne adultère, figurée par la femme adultère de l'Évangile, sera délivrée parce qu'il ne se trouvera plus d'accusateur qui soit en état de jeter contre elle une seule pierre : la figure de Suzanne s'accomplira; mais ces choses appartiennent à un autre symbole.

Lorsque ces prédictions s'accomplissent, non plus sur une seule femme, ni sur deux ou trois, mais sur de grandes nations, on conçoit que cela demande une certaine étendue de temps nécessaire pour donner lieu aux événements de se développer. Le jugement, la condamnation et l'exécution de la grande Babylone qui se doivent faire sur la terre, ne sont pas l'affaire d'un jour. Les principes posés au commencement de l'Article XXVI servent à faire entendre cela. Il y aura de grands troubles dans la ville sainte appelée Jérusalem, et Babylone essuiera de furieuses secousses avant d'être renversée.

*Zacharie*, ch. XII, v. 2 : *Je vais rendre Jérusalem, pour tous les peuples d'alentour, comme un vase plein d'une boisson qui enivre et qui étourdit. Juda même se trouvera parmi ceux qui assiégeront Jérusalem. En ce temps-là je ferai que Jérusalem sera pour tous les peuples comme une pierre très-pesante : tous ceux qui la voudront lever en seront meurtris et déchirés; et toutes les nations de la terre s'assembleront contre cette ville.* Et au ch. XIV, v. 2 : *J'assemblerai tous les peuples pour combattre Jérusalem : la ville sera prise, les maisons seront ruinées, la moitié de la*

*ville sera emmenée captive, et le reste du peuple ne sera point chassé de la ville.* Le Prophète annonce ensuite un furieux tremblement de terre ; et c'est après tant de malheurs qu'il fait envisager le rétablissement de Jérusalem. Nous avons rapporté ses paroles, Article XXIV [1].

Ce que dit Zacharie, que Jérusalem sera comme une pierre très-pesante, et que ceux qui en approcheront seront meurtris, rentre dans l'analogie des pierres contre lesquelles on vient se briser, ou qui écrasent par leur pesanteur. Les lapidations sont dans la même analogie. C'est pourquoi si l'événement rapporté dans le IIe livre des *Machabées*, ch. I, v. 14, figure quelque chose, c'est ici qu'il doit trouver sa place. On y voit un roi qui périt dans le temple de la déesse Nanée. *Il était venu avec ses amis au temple de cette déesse, comme pour l'épouser, et pour y recevoir de grandes sommes d'argent à titre de dot. Les prêtres de Nanée lui montrèrent tout cet argent ; et après qu'Antiochus* (c'est le nom du roi, qu'il ne faut pas confondre avec Antiochus Épiphane) *fut entré avec peu de gens au dedans du temple, ils le fermèrent sur lui. Alors ouvrant une porte secrète qui rendait dans le temple, ils l'assommèrent à coups de pierres, lui et ceux qui l'accompagnaient; et mettant leurs corps en pièces, ils leur coupèrent la tête et les jetèrent dehors. Que Dieu soit béni en toutes choses*, ajoute l'auteur sacré, *lui qui a livré ainsi les impies.*

Dans l'*Apocalypse,* immédiatement avant la ruine totale de la grande Babylone, le septième Ange répand sa coupe (*Apoc.*, XVI, 17) ; et il se fait de grands bruits, des tonnerres et des éclairs, et un si grand tremblement de terre, qu'il n'y en eut jamais un tel depuis que les hommes sont

[1] Voyez ci-dessus, pages 392 et 393.

sur la terre. En voici les effets : *La grande ville,* celle sans doute où les deux Prophètes du chapitre XI avaient été tués, qui est appelée spirituellement *Sodome et Égypte,* et qui a de grands rapports avec Babylone, cette grande ville *fut divisée en trois parties, et les villes des nations tombèrent, et Dieu se ressouvint de la grande Babylone, pour lui donner à boire le calice du vin de la fureur de sa colère. Toutes les îles s'enfuirent, et les montagnes disparurent.*

Sans examiner ici le temps auquel doit être rapporté l'événement de Gog et de Magog, prédit par Ézéchiel, nous nous contenterons d'en rapporter deux traits : l'un est le furieux tremblement de terre qui se fera sentir, ou plutôt l'ébranlement de toute la nature (*Ézéch.,* XXXVIII, 20), *les montagnes seront renversées, toutes les murailles tomberont par terre ;* le deuxième trait, c'est qu'entre autres moyens dont Dieu se servira pour faire périr l'armée de Gog et de Magog, il fera pleuvoir sur cette armée de grosses pierres, verset 22 : *Judicabo eum lapidibus immensis ;* à peu près comme il arriva, au temps de Josué, aux cinq rois de Chanaan et à leur armée (*Josué,* X, 11).

## ARTICLE XXXI.

**Prophéties du rétablissement de Jérusalem et du temple, appliquées à l'événement de la conversion des Juifs.**

Nous avons été occupés dans les quatre derniers Articles du sort du peuple ennemi, revenons maintenant au peuple favori de Dieu. Nous avons fait envisager, Article XXVI, vers la fin [1], le rétablissement et la dédicace des murs de Jérusalem sous Néhémie, comme l'image de ce qui devait lui arriver. L'Écriture sainte annonce les mêmes choses,

[1] Voyez ci-dessus, page 411.

*sous les* mêmes symboles, en plusieurs autres endroits.

*Tobie* annonce, chapitre XIV, le rétablissement d'Israël qu'il oppose à la ruine de Ninive. Entendez la Ninive spirituelle et le rétablissement spirituel d'Israël, et cette prophétie deviendra très-claire. Verset 6 : *La ruine de Ninive est proche, car il faut que la parole de Dieu soit accomplie; et nos frères qui ont été dispersés hors de la terre d'Israël, y retourneront. Tout le pays* d'Israël, *qui a été désert, sera repeuplé; et la maison de Dieu, qui a été brûlée, sera rebâtie de nouveau, et tous ceux qui craignent Dieu y reviendront. Les nations abandonneront leurs idoles, elles viendront à Jérusalem, et elles y demeureront, et tous les rois de la terre y seront dans la joie en adorant le roi d'Israël.*

Le chapitre précédent contient le célèbre Cantique de Tobie. *Pour moi,* dit ce saint homme, ch. XIII, v. 7, *je bénirai le Seigneur dans cette terre où je suis captif, parce qu'il a fait éclater sa majesté sur une nation criminelle. Vous donc, pécheurs, convertissez-vous; faites des œuvres de justice devant Dieu, et croyez qu'il vous fera miséricorde... Jérusalem, cité de Dieu, le Seigneur t'a châtiée à cause des œuvres de tes mains. Rends grâces au Seigneur pour les biens qu'il t'a faits, et bénis le Dieu des siècles, afin qu'il rétablisse en toi son tabernacle, et qu'il rappelle à toi tous les captifs, et que tu sois comblée de joie dans tous les siècles des siècles.* Et au verset 20 : *Je serai heureux s'il reste encore quelqu'un de ma race pour voir la lumière et la splendeur de Jérusalem. Les portes de Jérusalem seront bâties de saphirs et d'émeraudes; et toute l'enceinte de ses murailles de pierres précieuses. Toutes ses places publiques seront pavées de pierres d'une blancheur et d'une beauté* singulière; *et l'on chantera le long de ses rues, Alleluia.*

On peut voir dans les derniers chapitres d'*Ézéchiel* la

prédiction du rétablissement de la ville sainte et du temp avec une description étendue de la construction de l'une de l'autre. Diverses circonstances font voir que de tous événements qui peuvent être prédits en cet endroit, il n en a point à qui ces images conviennent avec plus de ju tesse qu'au renouvellement de l'Église par la convers des Juifs. Telle est, par exemple, la circonstance marqu à la fin du chapitre dernier, que *les douze portes de la vi prendront leurs noms des douze tribus d'Israël* (*Ézéch* XLVIII, 31). On voit la même chose dans la description la ville sainte de l'*Apocalypse*; les noms des douze Trib sont écrits sur les douze portes (*Apoc.*, XXI, 12).

Les Psaumes emploient souvent la même figure du ré blissement d'une ville. Il est aisé de connaître combien *Psaume* CI a de rapports avec la conversion des Juifs. O voici ce que nous y lisons : *Vous vous lèverez, et vous aur pitié de Sion, parce que le temps est venu, le temps d'avo pitié d'elle; parce que ses ruines sont très-agréables à vo serviteurs, et qu'ils ont compassion de sa terre* (v. 14 et 15) Nous dirons encore ici, que ces paroles ont pu s'appliqu à d'autres événements, mais voici le sens où nous les pre nons maintenant : Les ruines de votre ancien peuple, de l race d'Abraham selon la chair, commencent à exciter l compassion de vos serviteurs, et ils espèrent que vous rép rerez ses ruines, en faisant que la race charnelle d'Abraha devienne aussi sa race spirituelle.

*Isaïe*, XLIX, 14 : *Sion a dit : Le Seigneur m'a aba donnée, le Seigneur m'a oubliée. Une mère peut-elle oubli son enfant, et n'avoir point compassion du fils qu'elle porté dans ses entrailles? Mais quand même elle l'oubli rait, pour moi je ne vous oublierai jamais. Je vous poi gravée sur ma main; vos murailles sont sans cesse devo*

*mes yeux. Ceux qui vous doivent rebâtir se hâtent de venir* (suivant l'hébreu); *ceux qui vous détruisaient et vous dissipaient s'en iront loin de vous.*

*Seigneur, traitez favorablement Sion*, est-il dit dans le Psaume L, *et faites-lui sentir les effets de votre bonté, afin que les murs de Jérusalem soient rebâtis. C'est alors que vous agréerez un sacrifice de justice*, etc. Cette prière ressemble fort à celle que Zacharie met dans la bouche de l'Ange, ch. I, v. 12 : *Seigneur des armées, jusqu'à quand différerez-vous de faire miséricorde à Jérusalem, et aux villes de Juda contre lesquelles votre colère s'est émue? Voici déjà la soixante et dixième année.* Verset 16 : *Je reviendrai à Jérusalem*, répondit le Seigneur, *avec des entrailles de miséricorde : ma maison y sera bâtie de nouveau, et on étendra encore le cordeau sur Jérusalem.*

Ce qui est dit au chapitre suivant ne donne pas une idée moins grande : *Je levai encore les yeux, et j'eus cette vision : Je voyais un homme qui avait à la main un cordeau comme en ont ceux qui mesurent. Je lui dis : Où allez-vous? Il me répondit : Je vais mesurer Jérusalem, pour voir quelle est sa largeur, et quelle est sa longueur.* Et deux versets plus bas : *Jérusalem sera tellement peuplée, qu'elle ne sera plus environnée de murailles, à cause de la multitude d'hommes et de bêtes qui seront au milieu d'elle.* C'est dans les chapitres III et IV que l'on trouve la prédiction touchant les oints du Seigneur, qui sont représentés comme deux architectes. Il est encore parlé, au ch. VI, de ces deux oints, et de la construction du temple, et il est marqué au v. 15, que *ceux qui sont les plus éloignés viendront, et bâtiront dans le temple du Seigneur.*

Ce que nous venons de rapporter du chapitre I de *Zacharie*, de l'ange qui tenait un cordeau pour mesurer Jérusa-

lem, donnerait lieu de rappeler les autres endroits de l'Écriture où la même figure est employée.

Saint Jean, dans l'*Apocalypse* (XXI, 15), voit dans la main de l'ange une canne d'or *pour mesurer la ville, les portes et la muraille*. Et au ch. XI, v. 1, on lui donne à lui-même *une canne semblable à une verge, et on lui dit Levez-vous, et mesurez le temple de Dieu, et l'autel, et ceux qui y adorent*. Lorsqu'on fait voir à Ézéchiel le plan du temple et de la nouvelle Jérusalem, il est accompagné d'un ange *qui tient d'une main un cordeau de fin lin, et l'autre une canne pour mesurer* (*Ézéch.*, XL, 3). Et cet ange prend toutes les dimensions de la ville, de ses murailles, de ses faubourgs, du temple, de ses diverses parties, et de toute la terre d'Israël et des portions que chaque tribu devait occuper. Dans la vision d'Amos que nous avons souvent citée, où le Prophète voit le Seigneur au haut d'une muraille, laquelle représente Israël, le Seigneur tient *une truelle*, selon la Vulgate; mais selon l'hébreu, c'est *une ligne*, ou *un plomb* d'architecte. Zorobabel est aussi représenté tenant *un plomb à la main* (*Zacharie*, IV, 10).

L'endroit du XLIX<sup></sup>e chapitre d'*Isaïe*, que nous venons de rapporter dans cet Article, fait clairement entendre que Dieu avait devant ses yeux le plan de la ville sainte qui devait être rebâtie, à peu près comme un prince met devant ses yeux le plan d'une ville qu'il veut bâtir. Nous voyons par l'Écriture que Dieu a fait quelque chose de semblable en faveur de ses serviteurs; nous en avons vu des exemples en la personne de Jérémie, d'Ézéchiel, et de saint Jean dans l'*Apocalypse*. A ces exemples, il faut joindre celui de David qui donna à son fils Salomon le plan du temple dans un grand détail, *I. Paralip.*, XXVIII, 11: *Or, David donna à son fils Salomon le dessin du vestibule, celui du temple*,

*garde-meubles, des chambres hautes destinées pour y* *ger, des chambres secrètes, et du propitiatoire; il y* *ta celui de tous les parvis qu'il voulait faire, et des* *ments qui devaient être tout autour, pour garder les* *rs de la maison du Seigneur et toutes les choses consa-* *au temple.* Et David déclara à Salomon qu'il avait ce plan de la main de Dieu; verset 19 : *Toutes ces* *s m'ont été données écrites de la main de Dieu, afin* *j'eusse l'intelligence de tous les ouvrages suivant le* *le.*

us ne prétendons maintenant tirer de ces sortes mples qu'une seule réflexion. Montrer ainsi par avance rophètes le plan de Jérusalem, c'était l'image de ce ieu faisait lorsqu'il leur découvrait les merveilles spiri- s de l'Église. Ce n'était donc pas seulement la grandeur elle de l'Église qui était figurée par des édifices, c'é- core la science des Prophètes qui était figurée. La vue lée à Ézéchiel et à David d'une ville ou d'un temple iel était le symbole et l'image de la connaissance qui tait donnée de l'état d'une Église composée d'hommes ts et animés de l'Esprit de Dieu.

yons encore dans *Isaïe* quelques traits, où la gran- spirituelle de l'Église est prédite en employant le sym- les édifices.

## ARTICLE XXXII.

### Continuation du même sujet.

chapitre LIV d'*Isaïe*, le Seigneur adresse sa parole pouse qui a été stérile; verset 7 : *Je vous ai abandonnée* *un peu de temps, et pour un moment, et je vous ras-* *blerai par une grande miséricorde...* verset 11 : *Pauvre*

*désolée, qui avez été si longtemps battue de la tempêt[e] sans consolation, je vais poser moi-même dans leur r[ang] toutes les pierres pour vous rebâtir, et vos fondements [se]ront de saphirs : je bâtirai vos remparts de jaspe ; je f[erai] vos portes de pierres ciselées, et toute votre enceinte ser[a de] pierres choisies... Vous serez fondée dans la justice...* Et ch. LVIII, v. 12 : *Les lieux qui avaient été déserts de[puis] plusieurs siècles seront dans vous remplis d'édifices ; [vous] relèverez les fondements abandonnés pendant une long[ue] suite d'années.*

Si l'on suit la pensée de saint Paul qui regarde les G[en]tils et les Juifs qui deviennent chrétiens, comme deux m[u]railles qui viennent, de différent côté, se réunir dans [la] pierre de l'angle ; comment doit-on regarder aujourd'h[ui] ces Juifs qui ont cru au temps des Apôtres, sinon com[me] des fondements posés il y a longtemps, mais sur lesqu[els] on n'a pas continué à travailler ? C'est par rapport à [ces] fondements qu'il est dit : *Vous relèverez les fondem[ents] abandonnés pendant une longue suite d'années.*

Au chapitre LXII, verset 6 : *J'ai établi des gardes [sur] vos murs, ô Jérusalem ; ils ne se tairont jamais, ni dur[ant] le jour, ni durant la nuit.* Cette prophétie a rapport [à ce] qui est dit au ch. IX de *Zacharie*, v. 8 : *Je ferai garder [ma] maison*, dit le Seigneur, *par mes soldats qui l'environ[ne]ront de tous côtés.* Le verset suivant annonce à Sion la ve[nue] de son Roi ; elle est annoncée presque dans les mê[mes] termes au verset 11 de ce même ch. LXII d'*Isaïe*. Zach[arie] parle *de pierres saintes*, ou de pierres précieuses qui ser[ont] élevées, *Ibid.*, v. 16 ; et *Isaïe*, verset 10, parle ainsi : *Pa[ssez] et repassez par les portes, préparez la voie au peuple, a[plaù]nissez le chemin, ôtez-en les pierres, élevez l'étendard [aux] yeux des peuples.*

Au chapitre LX, le même Isaïe fait une description de la ville sainte, qui a des rapports sensibles avec celle qui est à la fin de l'Apocalypse. Voici les traits qui regardent notre symbole. Verset 10 : *Les enfants des étrangers bâtiront vos murailles, et leurs rois vous rendront service ; parce que je vous ai frappée dans mon indignation, et que je vous ai fait miséricorde en me réconciliant avec vous. Vos portes seront toujours ouvertes ; elles ne seront fermées ni jour ni nuit, afin qu'on vous apporte les richesses des nations, et qu'on vous amène leurs rois. Car le peuple et le royaume qui ne vous sera point assujetti, périra ; et je ferai de ces nations un effroyable désert*... (v. 18) : *Le salut environnera vos murailles, et les cantiques de louanges retentiront à vos portes*. . . . . . . . . . . .

Cette description est directement contraire à celle du Psaume LIV, 10 : *J'ai vu la ville toute pleine d'iniquité et de contradiction. L'iniquité l'environnera jour et nuit sur ses murailles ; l'oppression et l'injustice sont au milieu d'elle ; il n'y a qu'usure et que tromperie dans ses places publiques*. Qu'on lise attentivement tout ce LX^e chapitre d'*Isaïe*, et que l'on examine si la force de tous les termes peut être remplie, soit en les rapportant à l'Église formée des Gentils convertis, soit en les rapportant à l'Église du ciel. . . . . . . . . . . .

C'est même une chose assez surprenante de voir le *Cantique des Cantiques*, après avoir parlé de l'Église dans toute la suite du livre, se terminer en la représentant comme étant dans sa jeunesse et dans ses premiers accroissements. *Notre sœur est petite*, est-il dit, chap. VIII, v. 8 : SOROR NOSTRA PARVULA, ET UBERA NON HABET, etc. *Si elle est* comme *un mur, bâtissons dessus des tours d'argent ; si elle est* comme *une porte, fermons-la avec des ais de bois de cèdre. Je suis*

*moi-même* comme *un mur,* dit aussitôt l'Épouse, *et mes mamelles sont comme une tour, depuis que j'ai paru en sa présence comme ayant trouvé en lui ma paix.* La figure de *la vigne* est employée immédiatement après pour prédire la même chose.

Nous n'omettrons point un passage qui se trouve encore au ch. LXV d'*Isaïe*, v. 18 : *Je vais rendre Jérusalem une ville d'allégresse, et son peuple un peuple de joie,.. Ils bâtiront des maisons, et ils les habiteront*; *ils planteront des vignes, et ils en mangeront le fruit. Il ne leur arrivera point de bâtir des maisons, et qu'un autre les habite ; ni de planter des vignes, et qu'un autre en mange.*

## ARTICLE XXXIII.

**Divers traits qui se rencontrent dans l'Écriture, où le symbole des édifices et des pierres est employé.**

Parmi un si grand nombre de passages que nous avons essayé de mettre dans un certain ordre, il est impossible que plusieurs ne nous aient échappé. Lorsqu'ils se présenteront, il sera aisé de reconnaître les endroits où ils auront rapport ; on en peut faire l'essai sur ceux-ci.

Jésus-Christ a dit lui-même en parlant de son propre corps, qu'il était un temple ; il a prédit sous ce symbole sa mort et sa résurrection. *Détruisez ce temple,* disait-il aux Juifs, *et je le rétablirai en trois jours* (*S. Jean,* II, 19). Il a rétabli ce temple par sa résurrection ; il en a donc fait la dédicace dans le ciel par son ascension ; et c'est, à la lettre, de son temple saint et du haut du ciel qu'il nous exauce, lorsqu'il envoie sur nous son Esprit. Chaque fidèle est aussi son temple, et l'Église est un temple : mais les méchants, les simoniaques, etc., font de l'Église une caverne de vo-

leurs, non que l'Église devienne elle-même une caverne de voleurs, mais comme les vendeurs et les acheteurs dont il est parlé dans l'Évangile faisaient, autant qu'il était en eux, une caverne de voleurs du temple matériel.

L'Église est la maison de Dieu. De là vient la promesse faite dans *Isaïe*, ch. LVI, v. 5 : *Je donnerai à ceux qui gardent mon alliance, dans ma maison et dans l'enceinte de mes murailles, une place avantageuse, et un nom qui leur sera meilleur que des fils et des filles; je leur donnerai un nom éternel qui ne périra jamais... Je les ferai venir sur ma montagne sainte, je les remplirai de joie dans la maison consacrée à me prier ; les holocaustes et les victimes qu'ils m'offriront sur mon autel me seront agréables, parce que ma maison sera appelée la maison de prière pour tous les peuples.*

Nous avons vu que l'Écriture a considéré très-souvent les pierres comme un obstacle qui ferme le passage, ou comme un objet contre lequel on court risque de se heurter. C'est à cette idée qu'on doit rapporter le 23ᵉ verset du chapitre V de *Job : Les pierres de la campagne ne vous blesseront point ; et les bêtes sauvages seront douces pour vous. Vous verrez la paix régner dans votre maison.* Tel est le privilége des élus, qui est exprimé dans le *Psaume* XC, en ces termes : *Les fléaux n'approcheront point de votre tente ; car le Seigneur a commandé à ses anges de vous garder dans toutes vos voies. Ils vous porteront dans leurs mains, de peur que vous ne heurtiez votre pied contre la pierre. Vous marcherez sur l'aspic et sur le basilic*, etc. Ceux, au contraire, que Dieu abandonne à leur aveuglement, se brisent contre la pierre. Le *Psaume* CXXXVI ajoute à cette pensée quelque chose de plus : *Malheur à toi, fille de Babylone : heureux celui qui te rendra tous les maux*

*que tu nous as faits. Heureux celui qui prendra tes petits enfants, et les brisera contre la pierre.* Le même *Psaume* demande justice à Dieu contre ceux qui se sont réjouis des maux de l'Église : *Souvenez-vous, Seigneur, des enfants d'Édom, de ce qu'ils ont fait au jour de la ruine de Jérusalem, lorsqu'ils disaient : Exterminez-la, et abattez jusqu'à ses fondements.*

## ARTICLE XXXIV.

**Malheurs qui précéderont la fin du monde. Promesses faites à l'Église et aux élus. Mettre sa confiance en Dieu, et non dans les précautions humaines.**

Après que l'Église aura reçu les Juifs dans son sein, et que sa ferveur aura été renouvelée, elle essuiera encore les affaiblissements attachés à la fragilité humaine ; il viendra encore un temps où la charité de plusieurs se refroidira, l'iniquité abondera, la foi paraîtra s'éteindre ; en sorte que, par des degrés, on sera conduit au terme marqué dans l'Évangile : *Lorsque le Fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouvera de la foi sur la terre?* (*S. Luc*, XVIII, 8.) Babylone se formera donc de nouveau au milieu de la ville sainte, et le temps viendra où Dieu exercera ses jugements sur Babylone. Diverses prophéties que nous avons appliquées aux premières révolutions auront alors un dernier accomplissement. C'est ce qu'il faut singulièrement reconnaître de ces grands tremblements de terre dont il est parlé en plusieurs endroits de l'Écriture. *Il y aura en divers lieux*, dit Jésus-Christ (*S. Luc*, XXI, 11), *de grands tremblements de terre, des pestes et des famines, et il paraîtra des choses épouvantables et des signes extraordinaires dans le ciel.*

L'effet naturel des tremblements de terre est la chute

des édifices, des villes, des murailles, etc. Si cela doit avoir son accomplissement à la lettre, dans les temps qui toucheront la fin du monde, cela l'aura aussi dans le sens spirituel. L'Église sera exposée à de grandes épreuves; et elle y a été exposée toutes les fois que ces prédictions ont eu quelqu'un de leurs accomplissements. Aussi l'Esprit de Dieu lui a-t-il préparé une consolation pour ces tentations extraordinaires, dans le *Ps.* XLV : *Dieu est notre refuge et notre force, et c'est lui qui nous assiste dans les grandes afflictions qui nous ont enveloppés.* (Ces paroles conviennent proprement aux élus.) *C'est pourquoi nous ne serons point saisis de crainte quand la terre sera renversée, et que les montagnes seront transportées dans le fond de la mer... Un fleuve réjouit la cité de Dieu par l'abondance de ses eaux: le Très-Haut a sanctifié et s'est consacré son tabernacle. Dieu est au milieu d'elle, elle sera inébranlable, et Dieu la protégera dès le grand matin. Les nations ont été remplies de trouble, et les royaumes ont été abaissés; il a fait entendre sa voix, et la terre a été ébranlée.* . . . . . . . .

Nous entendons par ce grand ébranlement de la terre, ces grandes secousses qui se font sentir à l'Église, considérée comme société visible et extérieure. Quelquefois elles en détachent des portions, comme dans les schismes; d'autres fois elles causent des ruines dans l'enceinte même de l'Église. Quelque grands que soient ces malheurs, ils sont toujours bornés par deux endroits : premièrement, la société visible de l'Église ne périt pas; secondement, jamais les élus ne sont renversés en sorte qu'ils demeurent ensevelis sous les ruines.

Pour être inébranlable au milieu de ces malheurs, il faut mettre son refuge dans le Très-Haut, et se mettre en état de dire avec le *Psaume : Le Seigneur des armées est avec*

*nous, le Dieu de Jacob est notre défenseur*. L'Écriture prononce que des malédictions contre ceux qui mett leur confiance dans leur propre industrie pour reméd aux maux de l'Église. (*Isaïe*, XXII, 8 :) *L'ennemi détru toutes les murailles qui couvraient Juda, et vous jette alors les yeux sur l'arsenal du palais, appelé la maison la forêt. Vous remarquerez le grand nombre des brèch la ville de David, et vous amasserez les eaux de la pis d'en bas. Vous ferez le dénombrement des maisons de Jéru-salem, et vous en détruirez quelques-unes pour fortifier la muraille*, etc. Jérusalem fut délivrée, mais elle ne le fut pas en vertu de tous ces préparatifs, et le Prophète en marque la raison : *Vous ne lèverez point les yeux vers celui qui a fait Jérusalem, et vous ne regarderez pas même de loin celui qui en est le créateur*. Or voici ce qui arrive de là, verset 14 : *C'est pourquoi le Seigneur, le Dieu des armées, m'a fait entendre cette parole dans une révélation : Je jure que vous porterez cette iniquité jusqu'à la mort, dit le Seigneur, le Dieu des armées.* Immédiatement après suit l'arrêt contre Sobna, préfet du temple, que nous avons rapporté on lui déclare qu'il sera chassé, quoiqu'il se soit taillé dan la pierre un lieu où il croyait demeurer éternellement.

## ARTICLE XXXV.

Jugement dernier. Distinction des divers événements prédits sous le symbole de la ruine de Babylone et de l'affermissement de Jérusalem. Traits qui ne conviennent qu'à la Jérusalem du ciel.

Lorsque Jésus-Christ viendra à la fin du monde, il juger la grande Babylone ; il condamnera les pécheurs qui s trouveront sur la terre ; ils seront précipités dans l'étang d

feu et de soufre, où ils seront réunis avec les pécheurs des générations précédentes : en même temps, les justes qui seront sur la terre seront délivrés et réunis avec tous ceux qui seront morts avant eux dans la grâce de Dieu. Les bons et les méchants reprendront leurs corps, et ils se trouveront placés chacun dans le lieu qui leur convient. C'est ainsi que la Jérusalem céleste, l'Épouse de l'Agneau, recevra sa plénitude ; et Babylone avec tous ses membres demeurera enfermée dans l'abîme, et elle sera livrée aux tourments dans tous les siècles des siècles.

Le lecteur est maintenant en état de considérer d'une seule vue la suite et l'économie des desseins de Dieu. On voit, dans les premières ébauches, les villes ennemies, Jéricho, Ninive, Babylone, etc., détruites, et cela dans le sens matériel et grossier. On voit, dans le même sens, Jérusalem et le temple construits ; on les voit bâtis de nouveau après le retour de la captivité.

Pour passer ensuite à l'ordre spirituel, on voit, dans une première révolution, les Juifs réprouvés, et les Gentils appelés ; on voit aussi l'empire romain idolâtre céder la place à l'empire romain chrétien. Cet événement est annoncé dans l'Écriture sous l'image d'une ville ennemie, que l'on oppose à une ville favorisée. On voit une Jérusalem réprouvée et détruite, et une Jérusalem choisie et édifiée ; d'autres fois, plus simplement, on voit Jérusalem édifiée, et Babylone détruite.

Dans une seconde révolution, on voit la Jérusalem, autrefois détruite, rebâtie ; et la grande Babylone de l'*Apocalypse* jugée, condamnée et détruite.

Dans une troisième révolution, on voit encore une Babylone dont le jugement et la condamnation est joint à la fin du monde ; et l'on voit alors la sainte Jérusalem telle qu'elle

sera éternellement dans le ciel : c'est la société de telle qu'elle est dans sa plénitude et sa perfection.

En général, la ville sainte et le temple figurent glise de la terre, 2° l'Église du ciel. Et par rapport à l de la terre, ces deux symboles figurent l'Église 1° des branches étrangères, c'est-à-dire des Gentils, branches naturelles, c'est-à-dire des Juifs, et des Gen se convertiront après eux et ne feront que les suivre

Il faut, en lisant les prophéties qui annoncent l' être attentif à distinguer les traits qui répondent à de ces trois états de l'Église séparément, ou à deux ensemble. Il est aisé de distinguer, soit dans les Pro soit dans la description de la ville sainte qui est dans *calypse*, les traits qui sont propres à l'Église du cie lorsqu'il est parlé de conversion, de multiplicat peuple de Dieu, ou de quelque chose qui reste à gu voit clairement que cela ne convient à l'Église qu qu'elle est sur la terre.

Nous ne rapporterons plus qu'un trait, qui par voir son accomplissement que dans le ciel ; il se trou l'histoire de la construction du temple de Salomon *que l'on bâtissait la maison du Seigneur*, est-il dit, l des *Rois*, VI, 7, *elle fut bâtie de pierres qui étaie toutes taillées et achevées de polir ; en sorte qu'on n'e dans la maison ni marteau, ni cognée, ni le bruit d instrument pendant qu'elle se bâtit*. C'est ainsi pierres vivantes, qui entrent dans la structure de l du ciel, sont toutes préparées par les souffrances ont éprouvées ailleurs. Le combat est pour cette vie récompense de la victoire est pour le ciel. C'est là vérifient pleinement les deux promesses de l'*Apoca* l'une, ch. II, v. 17 : *Je donnerai au victorieux une*

*blanche, sur laquelle sera écrit un nom nouveau, que nul ne connaît que celui qui le reçoit*; l'autre, ch. III, v. 12: *Quiconque sera victorieux, je ferai de lui une colonne dans le temple de mon Dieu; il n'en sortira plus; et j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu, et le nom de la ville de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem, qui descend du ciel venant de mon Dieu, et mon nom nouveau.*

FIN DU PREMIER VOLUME.

# TABLE

E CE QUI EST CONTENU DANS CE PREMIER VOLUME.

---



## PREMIER SYMBOLE

### CIEL ET LES ASTRES; LES LAMPES ET LES FLAMBEAUX.

## PREMIER SYMBOLE (suite)

### LES YEUX AVEUGLÉS OU CLAIRVOYANTS.



## SECOND SYMBOLE

### LES ÉPOUSES FIDÈLES ET LES INFIDÈLES.

### PREMIÈRE PARTIE

#### QUI REGARDE LA VOCATION DES GENTILS.

## SECONDE PARTIE

### CONCERNANT LE RAPPEL DES JUIFS.

## QUATRIÈME SYMBOLE

### LES PIERRES, LES ÉDIFICES ET LES PIERRES PRÉCIEUSES.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

[redacted]

## ERRATA DU PREMIER VOLUME.

Page 4, ligne 26 : dix milles; *lisez :* dix mille.
— 7, — 27 et 29 : grand prêtre; *lisez :* grand-prêtre.
— 56, — 28 : et de sa volonté (*Isaïe*...; *lisez* : et de sa volonté ? (*Isaïe*,...)
— 57, — 2 : dit le Seigneur (*Prov.*, ...; *lisez :* dit le Seigneur ? (*Prov.*,...)
— 79, — 2 : les pénétrât et les enveloppât; *lisez :* les pénétrât au dedans et les enveloppât.
— id., — 29 : à adorer le Dieu ; *lisez :* à adorer en esprit et en vérité le Dieu.
— 131, — 6 : parce qu'ils reçoivent; *lisez :* parce qu'ils recevront.
— 132, — 1 : à ceux qui verront; *lisez :* aux justes qui verront.
— 148, — 16 : dans ces circonstances; *lisez :* dans ces dernières circonstances.
— 152, — 32 : *dans le derniers jours*; lisez : *dans les derniers jours*.
— 204, — 3 : *argile ne*; lisez : *argile, ne*.
— 240, — 4, 1re col. : formé. et ; *lisez* : formé ; et.
— 250, — 5 : sont des malheurs très-différents; *lisez :* sont, en un sens, des malheurs très-différents.
— 283, — 10 : Benedad; *lisez :* Benadad.
— 286, — 31 : *les prendront vifs;* lisez : *les prendrons vifs*.
— 324, — 19 : *village;* lisez : *pillage*.
— 353, — 5 : commandements on ; *lisez :* commandements, on.
— 407, note : Voyez page 55 ; *lisez* : Voyez page 355.
— 415, ligne 26 : Pendan ; *lisez :* Pendant.

HISTOIRE

DE

# LA RELIGION

II

PARIS.—IMPRIMERIE BONAVENTURE ET DUCESSOIS
QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55.

# HISTOIRE

DE

# LA RELIGION

REPRÉSENTÉE

## DANS L'ÉCRITURE SAINTE

SOUS DIVERS SYMBOLES

Par M. l'abbé d'ETÉMARE

OUVRAGE PUBLIÉ D'APRÈS LES MANUSCRITS AUTHENTIQUES

---

TOME SECOND



PARIS
BENJAMIN DUPRAT
LIBRAIRE DE L'INSTITUT, DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE ET DU SÉNAT
RUE FONTANES, 7 (CLOÎTRE SAINT-BENOIT)

1862

# HISTOIRE

DE

# LA RELIGION

REPRÉSENTÉE

## DANS L'ÉCRITURE SAINTE

SOUS DIVERS SYMBOLES.

---

## CINQUIÈME SYMBOLE

### L'OLIVIER ET SON FRUIT, PLANTS D'OLIVIERS.

---

### ARTICLE Ier.

**Petit nombre de Juifs réservés au temps de la prédication de l'Évangile, les autres retranchés; et pourquoi les Gentils ont été entés à leur place.**

### § 1er.

**Observations générales.**

L'Écriture sainte suit, par rapport au symbole des *Oliviers*, sa méthode ordinaire. Elle représente quelquefois tout le peuple de Dieu sous l'image d'un seul olivier; et quelquefois chaque branche est un homme, ou même une Église particulière, une ville, une province, un royaume, selon l'importance de la branche et sa proportion avec

l'arbre. Dans le second cas, auquel chaque homme est olivier, l'Église, comme on le voit, sera un plant d'olivi une montagne couverte d'oliviers, ou tel autre objet se blable que l'on voudra.

Nous entrons d'autant plus volontiers dans la déduct des mystères que l'Écriture nous a tracés sous le symb des oliviers, qu'elle y a marqué d'une manière plus cl et plus incontestable l'ordre et l'arrangement des évé ments. En effet, saint Paul nous a décrit toute l'histoire la Religion sous ce symbole, dans le onzième chapitre l'*Épître aux Romains*. Nous allons premièrement le sui sans interruption ; et après que cet excellent maître a lui-même fourni le plan des desseins de Dieu, nous y r porterons les autres endroits de l'Écriture. Ce symbole la preuve des autres.

## § 2.

### Trois choses à distinguer par rapport à l'olivier.

Remarquons d'abord qu'il y a trois choses à considé dans une branche d'olivier : 1° la tissure de ses parti 2° la séve qui coule dans cette branche et qui lui co munique la verdeur et la fécondité ; 3° sa jonction a l'olivier.

1° Une branche d'olivier est autrement formée que ce d'un autre arbre, les fibres et les conduits y sont autrem disposés que dans un chêne, un cèdre, un palmier ; et l conçoit même qu'il doit y avoir quelque différence par r port à la formation des parties internes, entre la bran d'un olivier franc, et la branche d'un olivier sauvage.

2° Une branche bien ou mal formée jusqu'à un cert degré peut recevoir la séve, ou en être destituée ; on c çoit seulement que la branche de l'olivier franc est d'el

même plus propre à recevoir la séve d'un olivier franc, qu'une branche sauvage.

3° La branche peut être séparée ou jointe à l'arbre. Si elle en est séparée, il est manifeste qu'elle n'en saurait plus recevoir la séve; mais il ne s'ensuit pas nécessairement de ce qu'elle tient à l'arbre, qu'elle ait part à la séve, puisqu'il n'y a rien de plus commun que de voir sur des arbres des branches mortes: elles ne sont pas encore coupées, mais elles méritent de l'être.

## § 3.

### Diverses choses à distinguer dans la Religion.

Nous avons encore besoin d'une observation; c'est que l'on peut distinguer diverses choses, soit dans la Religion en général, soit en particulier dans le Christianisme. Il y a, d'une part, les vérités que les Pélagiens reçoivent, ou du moins auxquelles ils n'ont pas de répugnance; et d'une autre part, les articles que les Pélagiens rejettent. Sous le premier chef sont renfermés le culte extérieur du Christianisme, les sacrements, le sacrifice eucharistique, la connaissance développée des mystères, tels que sont la Trinité, l'Incarnation, la mort et la résurrection du Messie, la connaissance particulière que Jésus de Nazareth est le Messie: on peut recevoir toutes ces choses, et être en même temps pélagien. Sous le second chef sont comprises les vérités de la grâce, que les Pélagiens méconnaissent. En troisième lieu, les vérités de la grâce ont une liaison étroite avec la piété, cependant elles en sont distinguées; c'est pourquoi il est nécessaire quelquefois de distinguer la piété, la justice, l'observation fidèle de la loi, comme un troisième objet différent, soit du culte du Christianisme en général, soit même de la profession des vérités de la grâce.

Outre ces choses, il faut encore distinguer l'union extérieure avec le peuple de Dieu par les liens d'une même communion. Lorsqu'on entre dans l'assemblée de ce peuple, non-seulement on rend à Dieu extérieurement un culte semblable à celui que lui rend son peuple, ce que font quelquefois les schismatiques; mais de plus on est associé à ce peuple, on en fait partie, ce qui ne convient point aux schismatiques. On perd cet avantage par la séparation de communion; ce qui peut arriver, ainsi qu'il est aisé de le concevoir, en plusieurs manières.

## § 4.

### Le peuple de Dieu comparé dans toute sa durée à un olivier unique. Plan de saint Paul en abrégé.

Ces observations supposées, voici l'histoire de la Religion, selon saint Paul. Nous la rapporterons d'abord en abrégé, afin que l'on puisse l'envisager d'un coup d'œil, et la comprendre avec plus de facilité.

Le peuple de Dieu, considéré depuis le commencement du monde jusqu'à la fin, est un olivier unique. Les Patriarches et les Prophètes en sont les racines; les Juifs en étaient les branches; et comme ils étaient les descendants d'Abraham selon la chair, ils étaient les branches naturelles. La séve de l'arbre, c'est l'esprit des Patriarches; c'est la foi, la piété, la justice, les actes des différentes vertus.

Les branches tiennent à l'arbre, ou en sont retranchées, selon que les hommes sont unis ou divisés d'avec le peuple de Dieu, par les liens de la communion extérieure.

Les branches naturelles furent retranchées lorsque les Juifs le furent, et ils le furent lorsqu'ils cessèrent d'être le peuple de Dieu. Les Gentils qui se réunirent au peuple de

Dieu en se convertissant, étaient autant de branches étrangères qui furent entées sur l'olivier.

Saint Paul déclare qu'un jour les branches naturelles seront entées de nouveau sur leur propre tronc : c'est ce qui arrivera lorsque les Juifs se convertiront en corps de nation. Il menace les branches étrangères, c'est-à-dire les Gentils, d'être retranchés à leur tour. Ces différentes alternatives trouveront leur place avant la fin du monde ; et ce n'est que par préjugé que l'on donne des bornes si étroites au temps du rétablissement des branches naturelles. On était rempli, dans les premiers temps de l'Église, d'un semblable préjugé par rapport aux branches étrangères ; on croyait que leur temps durerait peu, et que la fin du monde arriverait incessamment ; et l'on a reconnu par l'événement, que, lorsque saint Paul avait parlé de leur insertion, il avait parlé d'un événement qui devait durer plus de seize siècles ; en sorte que les branches naturelles, dont l'Apôtre voyait de ses yeux le retranchement, n'avaient guère subsisté plus de siècles sur l'arbre, avant saint Paul, qu'il se trouve aujourd'hui que les branches étrangères mises à leur place y ont subsisté.

L'Apôtre marque assez clairement, comme nous le verrons, que le rétablissement des branches naturelles sera suivi de l'acquisition d'une multitude innombrable de branches étrangères qui seront incorporées à l'arbre par un effet de la conversion des Juifs. Il parle aussi de ce petit nombre de Juifs réservés, de son temps, au milieu de la désolation de la nation. Ce fut un reste d'anciennes branches qui préparèrent les voies à la conversion des Gentils. C'est ce qu'il est temps d'expliquer en détail.

§ 5.

**État des Juifs dans le temps de la venue du Messie ; leur rapport ave l'olivier. Effets de la venue du Messie parmi les Juifs.**

On ne peut disconvenir que vers le temps de la venue Messie, et dans le temps qu'il était sur la terre, le comm des Juifs ne fût très-méchant. C'est ce qui est abondamm prouvé par la peinture que Jésus-Christ et saint Jean-Ba tiste font de cette nation. Ainsi presque toutes les branc de l'olivier étaient alors sans séve ; elles étaient des branch sèches ou presque sèches, prêtes à être coupées, mais ell ne l'étaient pas encore : les Juifs étaient méchants ; ils n' taient pas excommuniés, ils n'étaient pas extérieurem retranchés de la société du peuple de Dieu. Pour peu q l'on pousse ces réflexions, on comprendra qu'il y avait al des branches qui, dans un certain sens, étaient les prin pales de l'arbre, et qui n'étaient pas moins destituées séve ; tels étaient les chefs de la Synagogue.

Au milieu de cet amas de branches sèches, il y en av quelques-unes qui avaient de la verdeur et qui portaie du fruit. Tels étaient, au temps de la naissance de Jés Christ, Zacharie, Élisabeth, Siméon et Anne, et tous ce qui se réunirent à eux et qui attendaient la rédempti d'Israël. Qu'attendaient-ils, sinon un Messie qui ren l'arbre fécond en faisant couler la séve dans ses branche

Jésus-Christ parut comme un rejeton qui sortait de racine de Jessé, c'est-à-dire de David et d'Abraham, e fut précédé de saint Jean comme d'un premier rejet Jésus-Christ commença son œuvre, l'Église de Jérusal se trouva formée le jour de la Pentecôte. Cette Église ét une poignée de branches d'une sève merveilleuse, qui trouvait au milieu d'une multitude innombrable de brancl

mortes. Or, quelques-unes de ces branches mortes reprenaient la vie; c'est ce qui arrivait toutes les fois que quelque juif se faisait chrétien; mais la plupart des branches se fermaient l'entrée de la vie par leur opposition à Jésus-Christ, où elles se confirmaient de jour en jour.

## § 6.

**État des deux sortes de branches de l'olivier : les unes étaient mortes et ne recevaient point le Messie ; les autres obtenaient la vie et le recevaient. Il n'y avait encore sur l'olivier que des branches naturelles ; les unes s'élevaient contre les autres.**

Saint Paul nous fait entendre que la source et l'essence du mal consistait, non pas simplement à ne pas recevoir Jésus-Christ, mais à ne pas le recevoir comme auteur de la justice. Les branches mortes ne croyaient pas l'être, ou du moins elles ne croyaient pas avoir besoin de recevoir la séve d'ailleurs que d'elles-mêmes. Les Juifs voulaient établir leur propre justice et refusaient de se soumettre à Dieu pour recevoir la justice qui vient de lui par Jésus-Christ. Les élus, au contraire (et nous considérons maintenant ceux qui étaient tirés du nombre des Juifs), connaissaient le besoin qu'ils avaient que la séve leur fût communiquée par Jésus-Christ, et ils la recevaient abondamment.

Que l'on remarque qu'il n'y avait encore sur l'arbre que des branches naturelles, car nous parlons du temps qui précéda la vocation des Gentils. Cependant il y avait déjà de la différence extérieurement et intérieurement. La différence extérieure consistait en ce que les uns ajoutaient le culte chrétien au culte judaïque. Elle était accompagnée d'une différence intérieure, c'est que les uns possédaient la séve, c'est-à-dire la véritable piété, et les autres en étaient destitués. Ces deux premières différences avaient

pour principe, selon saint Paul, l'hommage que les u avaient rendu à la doctrine de la grâce, et que les aut avaient refusé de lui rendre.

Les choses étant dans cet état, il ne pouvait pas se fa qu'il n'y eût de l'altercation entre ces branches. Celles q avaient pris la forme du Christianisme accusaient les aut de prévarication, et elles le faisaient avec d'autant plus zèle qu'elles avaient plus de séve, comme on le voit da la personne de saint Étienne. Mais les autres branches q s'en étaient tenues à l'ancienne forme s'élevaient cont ces premières, les accusaient à leur tour de prévarication, le faisaient avec d'autant plus d'aigreur qu'elles étaient des tuées de la séve de la charité; elles portèrent le faux zè jusqu'au point d'excommunier ces premières branches, c'es à-dire, en langage figuré, qu'elles entreprirent de les coup

## § 7.

Jugement de Dieu éclatant contre les mauvaises branches : elles avaient entrepris de retrancher les bonnes, elles sont elles-mêmes retranchées : des branches d'un autre tronc sont mises à leur place.

Il y avait déjà quelque temps que les choses en étaien venues à cet excès, lorsque le souverain Maître de l'olivie résolut d'y apporter le remède, mais un remède qui renfer mait quelque chose d'extérieur et d'éclatant. Il fallait veni au secours des bonnes branches qui étaient en petit nombr et punir les mauvaises qui étaient en très-grand nombre Dieu le fit en gardant une proportion admirable entre sa œuvre et les prévarications qui en étaient les motifs.

Les mauvaises branches avaient entrepris de retranch les bonnes, et elles furent elles-mêmes retranchées; c'est dernier malheur qui tomba sur ces mauvaises branches. leur place, Dieu prit des branches nées sur une autre rac

et les ents sur les branches vivantes, et par celles-ci sur l'ancien olivier. Ces nouvelles branches eurent part à toutes les richesses des bonnes branches, sur lesquelles elles étaient entées : elles eurent part : 1° à ce qui fait l'extérieur du Christianisme, 2° à la doctrine de la grâce, 3° à la séve ; elles se multiplièrent extrêmement et en très-peu de temps, et l'olivier en fut orné avant que les anciennes branches mortes fussent entièrement retranchées.

C'est le lieu de demander ici, qu'est-ce donc précisément que perdirent les branches mortes ? Réponse : En premier lieu, elles ne reçurent ni l'avantage, ni la forme extérieure du Christianisme ; mais en cela, elles ne perdirent pas proprement ce qu'elles avaient, elles manquèrent d'acquérir ce qu'elles n'avaient pas. En second lieu, on leur ôta ce qu'elles avaient, et ce qu'elles prétendaient ôter aux bonnes branches ; elles furent traitées comme elles traitaient les autres. Les Juifs excommuniaient les Chrétiens, ils les chassaient du temple et des synagogues, ils les regardaient comme des païens ; le Christianisme était, selon eux, une secte hérétique, réprouvée et qui méritait d'être séparée du peuple de Dieu. Telle était l'injustice des Juifs envers les Chrétiens ; et en punition, ils sont devenus eux-mêmes une secte réprouvée, leur temple a été détruit, ils ont été entièrement séparés du peuple de Dieu. Ils fermaient aux Chrétiens l'entrée de leurs synagogues, lorsqu'il était permis de la part de Dieu d'y entrer ; et par un juste jugement, les assemblées qu'ils y tiennent aujourd'hui sont devenues illégitimes ; il n'est plus permis aux vrais serviteurs de Dieu de s'y trouver pour y prier avec eux ; leurs assemblées ne sont pas moins profanes que celles des hérétiques, des mahométans, des païens mêmes. Que l'on remarque donc que ce n'est pas proprement de l'Église chrétienne qu'ils

ont été chassés, car ils n'y étaient pas ; mais ils ont été chassés de la Synagogue, dont ils chassaient les Chrétiens ; ou, pour parler avec plus de justesse, la Synagogue a été elle-même bannie, comme Agar l'avait été de la maison d'Abraham.

Les Juifs ont été totalement retranchés de l'olivier, lorsque la Synagogue a été condamnée, et qu'elle est devenue une des sociétés maudites, avec lesquelles il n'est plus permis de conserver de communion. Ce dernier malheur était la funeste suite des autres. Ils furent coupés, parce qu'ils furent trouvés sans séve ; ils étaient sans séve, parce qu'ils n'étaient pas unis à Jésus-Christ ; et ils n'étaient pas unis à Jésus-Christ, parce qu'ils n'avaient pas reconnu le besoin qu'ils avaient d'un Sauveur qui leur communiquât le don de la justice.

§ 8.

Ordre à observer dans les malheurs des Juifs. Leur incrédulité est la cause de leur retranchement. Ce que c'est que cette incrédulité. En quoi consiste proprement leur apostasie ; ses caractères.

Saint Paul dit que les Juifs ont été retranchés *à cause de leur incrédulité*. Cette incrédulité précéda, et le retranchement suivit : avant d'être retranchés, ils étaient dignes de l'être. Mais il importe extrêmement de préciser ce que c'est que cette incrédulité qui mérite le retranchement ; c'est ce que saint Paul va incessamment nous apprendre.

Et premièrement, il est manifeste que les Juifs ne devinrent ni idolâtres, ni schismatiques de la manière dont l'étaient les Samaritains ; ils continuèrent d'aller au temple, d'y offrir des victimes, d'adorer le Créateur du ciel et de la terre, d'honorer Moïse, de regarder l'Écriture comme un

livre divin, et l'on peut même ajouter qu'ils persévérèrent dans la croyance de ce qu'ils croyaient auparavant. En quoi donc, dira-t-on, consistait leur incrédulité? Ceux qui n'ont envisagé les choses que superficiellement ne manquent pas de répondre qu'elle consistait à ne pas croire que Jésus de Nazareth fût le Messie. Mais ce n'est pas précisément ce point sur lequel l'Apôtre insiste; il est d'une extrême importance de le remarquer.

*Les Gentils*, dit-il (*Rom.*, ch. IX, v. 30), *qui ne cherchaient point la justice, ont embrassé la justice, et la justice qui vient de la foi; les Israélites, au contraire, qui recherchaient la loi de la justice, ne sont point parvenus à la loi de la justice* (ou, comme il est dit, ch. XI, v. 7: *Israël, qui recherchait la justice, ne l'a point trouvée*). L'Apôtre en demande la raison. C'est, répond-il, parce qu'ils ne l'avaient point recherchée par la voie de la foi, mais par la voie des œuvres de la loi: QUIA NON EX FIDE, SED QUASI EX OPERIBUS. C'est-à-dire qu'ils ont recherché la justice comme si, après avoir reçu la loi ou les préceptes, on pouvait parvenir à la justice en se discernant soi-même de ceux qui n'y parviennent pas. Ils ont recherché la justice sans recourir à Dieu qui donne la justice, et qui la donne en faisant efficacement observer ses préceptes par ceux qu'il lui plaît. Or, cette faute est de telle nature, que l'on y peut tomber, soit que l'on sache que Jésus de Nazareth est le Messie, soit qu'on l'ignore, soit que l'on reconnaisse les articles du Christianisme avoués par les Pélagiens, soit qu'on les conteste.

Le péché des Juifs contre la foi, dont parle saint Paul, ne regarde donc pas tant le refus de croire certains articles, mais plutôt la faute où ils sont tombés en s'appuyant sur une autre chose que la foi pour parvenir à la justice. Saint Paul ne leur reproche pas de n'avoir rien cru; il ne leur

reproché pas même directement de n'avoir pas cru tels ou tels articles déterminés ; mais il leur reproche de n'avoir pas fait de la foi un certain usage qu'il en fallait faire. Ils ont recherché la justice comme si elle venait des œuvres, et il faut la chercher comme venant de la foi.

On pourra objecter ici qu'il y avait longtemps que les Juifs tombaient dans ce défaut ; ils ne cherchaient d'autre appui que la loi pour parvenir à la justice. Cela est vrai, répondons-nous, et c'est pourquoi l'on peut placer le commencement de leur incrédulité au temps où ils ont reçu la loi ; mais on ne leur avait point proposé alors la voie de la foi, comme elle leur fut proposée au temps du Messie. Leur faute consistait donc, dès le commencement, à ne pas apercevoir la nécessité de la voie de la foi ; et au temps du Messie, elle consistait à rejeter positivement et à combattre cette voie qui leur était annoncée. Au temps de Moïse, ils ne s'aperçurent pas que la grâce, qui fait faire efficacement le bien, était nécessaire ; et au temps du Messie, ils s'élevèrent contre ceux qui leur annonçaient la nécessité et l'existence d'une telle grâce. Voilà ce qui consomma leur incrédulité et leur apostasie. De là il arriva, par une conséquence nécessaire, qu'ils ne reçurent point Jésus-Christ comme auteur de la justice, c'est-à-dire comme distributeur de la grâce efficace par elle-même qui donne la justice ; et ne recevant point Jésus-Christ sous cette idée, ils ne le reçurent point du tout ; ils ne furent ni vrais Chrétiens, ni Chrétiens à la manière des Pélagiens.

C'est donc ici le lieu de distinguer deux choses : 1° reconnaître en Jésus-Christ ce que les Pélagiens y reconnaissent ; 2° ce qu'ils y méconnaissent. Les Juifs ne parvinrent ni à l'une ni à l'autre. Mais ces deux choses ont un rapport différent avec leur apostasie ; car il était impossible que les

Juifs reconnussent en Jésus-Christ ce que les Pélagiens y méconnaissent, sans revenir de leur apostasie ; et ils auraient pu, au contraire, persévérer dans leur apostasie, en croyant de Jésus-Christ ce que croient les Pélagiens. Il était impossible que les Juifs regardassent Jésus-Christ comme le distributeur de la grâce efficace, pendant qu'ils combattaient la doctrine de la grâce efficace ; mais il aurait pu se faire que, sans abandonner leur antipathie pour la doctrine de la grâce, ils reconnussent la divinité de Jésus-Christ, comme les Pélagiens. Cela était possible absolument ; mais quand cela serait arrivé, cela ne les aurait pas guéris, et il était juste que cela n'arrivât pas ; ils méritaient plutôt d'être dépouillés de ce qu'ils avaient, que d'être enrichis de ce qu'ils n'avaient pas. C'est en soi un très-grand bien que de connaître que Jésus de Nazareth est le véritable Messie, le Fils de Dieu, etc. ; les Juifs n'étaient pas en possession de ce bien, et ils n'y furent pas mis.

Disons donc nettement deux choses : l'une, que l'apostasie des Juifs n'a pas consisté proprement à ne pas croire touchant Jésus-Christ les vérités que les Pélagiens reconnaissent ; l'autre, que lors même qu'ils auraient cru ces vérités, ils n'auraient pas cessé d'être apostats. Cela est clair par l'idée que nous donne saint Paul de l'apostasie des Juifs. Elle consiste à rechercher la justice, non par la voie de la foi, mais par celle des œuvres. Or, c'est ce que fait un pélagien aussi bien qu'un juif ; c'est ce que fait tout homme qui porte le nom de chrétien, et qui ne règle pas le culte intérieur qu'il rend à Dieu sur la doctrine de la grâce efficace.

L'antipathie des Juifs pour les vérités de la grâce n'était accompagnée d'aucun changement dans le culte ; c'est pourquoi le commun des hommes, bien loin de s'en aperce-

voir, s'imaginait au contraire que la religion n'avait jamais été si florissante qu'elle l'était alors. Cependant cette malheureuse disposition était tellement contraire au dessein de Dieu, qu'elle était absolument incompatible avec la manière de recevoir le Messie qui seule conduit au salut, et elle attira sur les Juifs les malheurs dont nous avons parlé, et en particulier les malheurs qui sont dans l'ordre extérieur : ils ne devinrent pas Chrétiens, pas même comme les Pélagiens ; ils cessèrent d'être le peuple de Dieu, même en la manière dont ils l'avaient été jusque-là.

Ainsi expliquons-nous en détail ce que saint Paul exprime en peu de mots. C'est ainsi qu'après l'incrédulité, il parle en un mot du retranchement : *Fracti sunt rami ;* et nous faisons envisager l'une après l'autre les diverses causes qui ont rapport à ce retranchement. En vertu de cette distinction, on voit par ordre les malheurs qui sont tombés sur les branches naturelles. Elles ont combattu la doctrine qui apprend que la séve qui rend l'arbre fécond vient de Dieu ; voilà l'incrédulité. Elles ont méconnu Jésus-Christ comme source de la séve, cela appartient encore à l'incrédulité ; le reste en est la punition. Elles n'ont pas même connu Jésus-Christ tel que les Pélagiens le reconnaissent ; elles n'ont pas reçu la séve ; enfin, elles ont été totalement retranchées de l'olivier, par rapport à qui elles étaient devenues un poids entièrement inutile et même nuisible.

## § 9.

Non-seulement les particuliers, mais la nation est tombée dans cette incrédulité ; elle s'est réunie pour combattre ouvertement la vérité opposée.

Comme il s'agit ici d'un peuple entier, on conçoit qu'afin que ces choses eussent leur accomplissement, il ne suffisait

pas qu'elles s'opérassent dans quelques branches particulières; il fallait que la nation en corps y eût part. La doctrine de saint Paul touchant la voie de la loi et celle de la foi a lieu dans tous les temps, parmi les Juifs comme parmi les Chrétiens; ainsi il a toujours été véritable et il le sera toujours, que ceux qui marchent par la voie de la loi ne parviennent pas à la justice. Mais il y a des temps où des particuliers seulement tombent dans cette faute; alors ils sont punis selon qu'il plaît à Dieu, soit en secret, soit aux yeux des hommes. Mais avant qu'une nation entière soit punie, et qu'elle le soit d'une manière publique et éclatante, Dieu attend que sa prévarication soit éclatante et publique. Il a donc fallu que l'opposition des Juifs à la vraie doctrine de la grâce devînt publique; il a fallu que la conspiration fût générale, violente et autorisée jusqu'au point où elle l'a été, pour attirer sur cette nation les châtiments éclatants qui sont venus fondre sur elle. Si chaque juif s'était contenté de mépriser intérieurement la doctrine de la grâce, ou de rechercher la justice autrement que ne le dicte cette doctrine, ils ne seraient point parvenus à la justice, ç'aurait été autant de branches qui seraient demeurées sans séve; mais, pour donner lieu à un retranchement extérieur, il fallait une contradiction extérieure telle que saint Paul l'a éprouvée après son divin Maître.

Ainsi, on peut distinguer ici trois degrés: 1° les Juifs n'ont point marché par la voie de la foi; 2° ils ont enseigné qu'il fallait marcher par une autre voie; 3° la nation en corps a conspiré pour soutenir cette fausse doctrine et combattre la véritable.

## § 10.

**On néglige de parler des Sadducéens. Fausse idée que les pharisiens avaient du Messie ; ils l'ont méconnu et rejeté.**

Il est à remarquer que tout ce que nous disons tombe principalement sur la partie de la nation que l'on aurait pu regarder comme la plus saine et la plus éclairée. Il serait superflu de parler ici des Sadducéens qui, n'ayant que des idées purement charnelles, n'étaient pas même disposés à recevoir un Messie tel que les Pélagiens se le figurent. Nous parlons de ceux d'entre les Juifs qui avaient des vues plus relevées ; ils attendaient une autre vie ; ils avaient l'idée des biens et des maux éternels ; ils auraient reçu volontiers un Messie qui serait venu distribuer des récompenses à ceux qui les auraient méritées, un Messie qui aurait proposé aux hommes la loi de Dieu avec un nouveau degré de clarté, un Messie même qui aurait aidé les hommes, pourvu qu'il ne les discernât pas par des secours efficaces donnés aux uns et non pas aux autres ; mais ils ne voulaient pas d'un Messie qui fût l'auteur de la justice dans un sens rigoureux, qui discernât les hommes par l'efficacité de ses dons, qui fût le souverain distributeur non-seulement des récompenses, mais encore des mérites ; en un mot, ils ne voulaient pas d'un Messie qui fît régner Dieu dans le royaume de la justice, comme il règne dans l'ordre corporel. Jésus-Christ s'est présenté à eux sous ce caractère, et c'est la raison que donne saint Paul de ce qu'ils ne l'ont point reçu. Hé ! pourquoi ne voulaient-ils pas d'un tel Messie? C'est qu'ils voulaient se réserver le droit de régler eux-mêmes leur sort. Dans l'incertitude s'ils étaient justes, sages et heureux, ou s'ils seraient injustes, insensés et malheureux, ils prétendaient décider ; ils voulaient que leur salut

fût entre leurs mains, et ne voulaient point, par conséquent, d'un Messie entre les mains de qui il fût ; ils voulaient, en dernière analyse, dépendre d'eux-mêmes, et non pas de Dieu et du Messie.

Tel est l'égarement auquel l'Apôtre rapporte la réprobation des Juifs comme à sa cause, et il en parle comme de la cause unique de leur malheur. Ce n'est pas qu'une infinité d'autres péchés n'y concourussent, mais enfin tous ces péchés se réduisaient à la prévarication de la loi : or, la prévarication de la loi n'aurait pu être guérie que par la grâce qui aurait fait observer la loi, et les Juifs mettaient un obstacle invincible à cette grâce en prenant la place de Dieu et voulant être les auteurs de leur justice. « O Synagogue insensée, dit saint Bernard (serm. LXVII, n. 11, sur le *Cantique des Cantiques*), qui méprise la justice de Dieu et n'est point soumise à cette justice qui vient de Dieu, et qui pour cela est misérable et répudiée ! »

Ce fut même par une suite de leur obstination à établir leur propre justice, qu'ils devinrent les ennemis et les persécuteurs des vrais justes, et de tous ceux qui leur annonçaient que l'homme ne peut se donner la justice à lui-même, et qu'il doit la recevoir de Dieu. Ainsi le péché par lequel ils ont persécuté Jésus-Christ, dans sa personne et dans celle de ses disciples, est renfermé dans celui que saint Paul leur reproche de vouloir établir leur propre justice, et de refuser de se soumettre à celle qui vient de Dieu. C'est ce qu'il fallait observer pour montrer que l'Écriture ne se contredit pas, lorsqu'elle paraît mettre la consommation du mystère d'iniquité au milieu du peuple juif dans d'autres désordres ; cela n'est nullement incompatible avec les vues de saint Paul ; tous ces désordres partent, comme de leur source, de l'égarement qui fait que l'on veut établir

sa propre justice, et s'y réunissent comme à leur centre et à leur terme ; et l'on peut dire, à qui entend le mystère des saintes Écritures, que ce même égarement, porté à un certain degré, est l'abomination de la désolation dans le sens le plus parfait et le plus étendu.

### § 11.

#### Discernement entre les Juifs qui ont reçu le Messie et ceux qui l'ont rejeté, effet de la prédestination.

Tout ce qui a été dit fait naître naturellement la question pourquoi, dans l'apostasie universelle de la nation, certaines branches ont-elles été épargnées préférablement à toutes les autres? Saint Paul donne une réponse précise à cette question : *Dieu,* dit-il (*Rom.,* XI, 5), *a sauvé en ce temps, selon l'élection de sa grâce, un petit nombre qu'il s'est réservé.* C'est l'effet d'une prédestination gratuite : Dieu les a retirés ou préservés de l'aveuglement commun. *Israël, qui recherchait la justice, ne l'a point trouvée; mais ceux qui ont été choisis de Dieu l'ont trouvée, et les autres ont été endurcis et aveuglés.* Israël a recherché la justice, afin de se rendre digne du Messie ; et ceux qui ont été choisis ont trouvé le Messie qui leur a donné la justice. Les premiers, par leurs efforts, ont prétendu se mettre au nombre de ceux à qui le Messie distribuerait les récompenses ; les derniers ont trouvé dans le Messie un Sauveur qui les mis gratuitement au nombre de ceux qui devaient recevoir et le don des bonnes œuvres, et la récompense. Les uns pensaient à se discerner afin de parvenir au Messie ; et les autres ont trouvé un Messie qui les a discernés.

## § 12.

### Ordre à observer par rapport aux biens et aux avantages qui ont été communiqués aux premiers Chrétiens.

Tel est donc le premier principe de la différence qui s'est trouvée, au temps du Messie, entre les branches naturelles, dont les unes ont eu part au bien du Messie, et les autres sont demeurées sans séve et sans vie. Mais l'indépendance avec laquelle Dieu a fait son choix n'empêche pas que l'on ne puisse observer l'ordre qui a régné dans l'exécution. C'est ce que nous avons déjà fait § 8.

A l'égard des branches réprouvées, elles sont demeurées sans séve, parce qu'elles n'ont point reçu Jésus-Christ; elles ne l'ont point reçu, par un effet de leur opposition à la vraie doctrine de la grâce. Le contraire est arrivé par rapport aux branches choisies: Dieu leur a inspiré du respect pour cette doctrine; elles ont senti le besoin qu'elles avaient de recevoir la séve qu'elles ne pouvaient se donner; elles ont reconnu avec joie un Messie qui en était le distributeur; elles n'ont point fait de distinction entre les caractères dont il était revêtu, pour se soumettre aux uns et rejeter les autres; elles ont embrassé en même temps toutes les parties de sa doctrine, et elles en ont recueilli le fruit en recevant la participation de son Esprit, qui est la véritable séve de l'arbre.

Que l'on ait donc présentes à l'esprit les trois prérogatives des Juifs devenus Chrétiens. Dieu les a préparés aux unes par les autres : il leur a donné le culte intérieur avec la forme extérieure du Christianisme qu'il leur communiquait; et afin de les rendre propres à l'une et à l'autre, il a soumis leur esprit et leur cœur à la véritable doctrine de la grâce. Exprimons ceci sous le symbole des branches. Dieu

a donné aux branches qu'il a choisies une certaine forme extérieure, la forme du Christianisme. Cette forme demeurerait inutile, sans la séve répandue dans ces branches; mais voulant leur communiquer ces deux avantages, il leur a donné préalablement une forme plus particulière, qui n'est autre que la soumission à la doctrine de la grâce.

Nous n'avons d'autre dessein, sinon d'éclaircir les idées le plus qu'il est possible. C'est pourquoi nous remarquerons que cette dernière prérogative, qui consiste dans la soumission à la doctrine de la grâce, est encore susceptible d'une subdivision; car cette soumission peut être rapportée au cœur ou à l'esprit. On peut s'abaisser dans le fond du cœur sous la puissante main de Dieu, être rempli de sentiments d'humilité et de confiance, attendre tout de Jésus-Christ, et ne se fier point à soi-même. On peut aussi connaître très-distinctement la doctrine qui enseigne la justice et la nécessité de tous ces sentiments, et cependant ne pas les avoir. La première de ces deux choses est la soumission du cœur, et la seconde est la soumission de l'esprit. Or, la soumission du cœur est la préparation prochaine et immédiate à la grâce, à la justice, à la pratique des bonnes œuvres : la soumission de l'esprit est une préparation plus éloignée et dont le succès n'est pas infaillible. La soumission du cœur fait déjà partie de la grâce et de la justice ; ce qu'on ne peut pas dire de la soumission de l'esprit lorsqu'elle est seule : l'une attire infailliblement la séve et en fait partie ; l'autre est, en fait de doctrine, ce qui en approche de plus près, mais elle ne fait pas proprement partie de la séve, et l'on ne peut pas dire qu'elle en soit inséparable.

Or, comme il s'agit ici de changements extérieurs arrivés dans le peuple de Dieu, c'est plutôt de la soumission de l'es-

prit à la doctrine de la grâce, que de la soumission du cœur que nous devons parler. La soumission du cœur est plus essentielle, mais Dieu ne laissera pas de faire de la soumission de l'esprit le principe de la distinction entre les branches. Les unes, livrées à leur aveuglement, combattirent la doctrine de la grâce, et en punition elles ne reçurent ni le Messie, ni ses dons. Les autres, soumises par l'esprit à cette doctrine, reçurent le don d'y être soumises de cœur, et avec un tel don elles reçurent tous les autres.

## § 13.

**L'Église délivrée du culte judaïque. Gentils appelés. Proportion ménagée par la sagesse de Dieu dans leur conversion.**

La doctrine de la grâce fut honorée parmi les Chrétiens, à proportion de ce qu'elle était méconnue et combattue parmi les Juifs. Nous avons déjà parlé d'un événement qui servit de témoignage éclatant de la protection de Dieu sur son Église. Elle n'était alors composée que d'un petit nombre de Juifs convertis, Dieu y réunit les Gentils ; ils furent associés aux branches naturelles, ils en prirent et la forme et la séve. Cet événement fut accompagné d'un autre, c'est que peu à peu les Chrétiens furent débarrassés du culte judaïque ; les mauvaises branches qui tenaient à l'olivier par ce culte et par leur réunion à la Synagogue furent retranchées, et l'on commença à ne plus tenir à ce même olivier que par le culte chrétien et la communion avec l'Église.

Ces deux événements contribuèrent, chacun de leur côté, à la manifestation de la doctrine de la grâce. On vit, d'une part, l'inutilité de la loi cérémoniale pour sauver les hommes ; on reconnut que la justice n'y était plus attachée,

puisque la loi cérémoniale s'abolissait dans le temps que la justice devenait commune. On reconnut, d'autre part, la gratuité de la grâce dans la vocation des Gentils qui ne cherchaient pas la justice, et qui néanmoins l'obtinrent.

Il se présente encore une double observation à faire touchant l'insertion des branches étrangères; c'est une certaine convenance ou proportion qui se trouve, soit de la part des branches entées, soit de la part de celles sur qui elles furent entées.

Pour commencer par ces dernières, on voit que la multitude des mauvaises branches s'élevait contre elles et faisait tous ses efforts pour les séparer de l'arbre. On excommuniait de la Synagogue, qui était regardée comme l'assemblée du peuple de Dieu, les Juifs qui se faisaient Chrétiens; on les traitait comme des païens; et de là Dieu prit occasion de leur réunir les païens en les convertissant. On prétendait les séparer de l'arbre; et les branches réellement séparées furent réunies à l'arbre en se réunissant à ces Juifs injustement excommuniés.

D'une autre part, il se trouvait alors que les branches étrangères avaient moins d'opposition à recevoir la séve, que n'en avaient les mauvaises qui tenaient encore à l'olivier. Ces dernières, c'est-à-dire les Juifs, étaient enflés, ou de la justice qu'ils croyaient déjà posséder, ou de la puissance qu'ils s'attribuaient de se mettre en possession de la justice quand il leur plairait. De telles dispositions étaient un obstacle invincible qui les empêchait de recevoir la séve, et cet obstacle ne se trouvait pas dans les branches étrangères, c'est-à-dire dans les Gentils. Ainsi le défaut d'obstacle, d'un côté; et, de l'autre, une certaine conformité d'état, formaient la convenance; les prédicateurs de l'Évangile la secondaient, et la grâce du Messie achevait l'ouvrage.

## § 14.

**Récapitulation de ce qui a été dit des bonnes et des mauvaises branches. Réponse à une objection.**

| Les branches choisies : 1° d'entre les Juifs, 2° d'entre les Gentils, | Les branches réprouvées : |
|---|---|
| Reconnaissent Dieu comme auteur de la justice, c'est-à-dire de l'observation de la loi morale, dans les hommes qui l'observent. | Refusent de reconnaître Dieu comme auteur de la justice, s'élèvent contre cette doctrine. |
| Appliquent à Jésus-Christ ce caractère, et reconnaissent en lui le Fils de Dieu auteur de la justice; | N'ont garde de reconnaître en Jésus-Christ le caractère d'auteur de la justice, qu'ils ne reconnaissent pas en Dieu. |
| Et, à plus forte raison, reconnaissent en Jésus-Christ ce que les Pélagiens y reconnaissent de véritable. | N'acquièrent pas même, par rapport à Jésus-Christ, le degré de connaissance que les Pélagiens en ont. |
| Reçoivent le culte nouveau qu'il établit. | Ne reçoivent point le culte nouveau que Jésus-Christ établit. |
| Se soumettent à Jésus-Christ comme auteur de la justice, non-seulement d'esprit, mais de cœur. | Ne reconnaissent ni Dieu, ni Jésus-Christ pour auteur de la justice; ne se soumettent point de cœur pour l'obtenir. |
| Reçoivent la séve, l'esprit de Jésus-Christ, le don d'accomplir la loi. | N'ont pas la séve, et ne la reçoivent point. |
| Sont déchargés de l'ancien culte judaïque. | Demeurent livrés à l'ancien culte judaïque. |
| Tiennent extérieurement à l'olivier par la communion extérieure qu'ils ont avec l'Église. | Cessent de tenir extérieurement à l'olivier, parce que l'assemblée qu'ils continuent de former entre eux devient une assemblée illicite, et est extérieurement séparée du peuple de Dieu. |

Il est bon de prévenir ici une objection. Il semble que nous fassions consister le retranchement des branches natu-

relles dans le changement qui arriva, lorsque la Synagogue devint une société profane, avec laquelle il n'était plus permis d'avoir aucun commerce de religion. Or, dans le temps que saint Paul écrivait, la Synagogue n'était pas encore réduite à cet état; et néanmoins saint Paul parle du retranchement des branches comme d'un événement accompli : *Fracti sunt rami.*

Nous répondons 1° que lorsque saint Paul écrivait, il y avait déjà une chose accomplie, c'est-à-dire qu'il y avait déjà une Église de Chrétiens toute formée, dont les Juifs n'étaient point; cela faisait déjà partie, et une partie très-essentielle du retranchement. Il est vrai, qu'en ce point, le retranchement consistait plutôt à n'avoir pas acquis un privilége nouveau, qu'à perdre une prérogative dont ils eussent joui antérieurement. Mais s'ils n'avaient pas joui de ce privilége, ils y avaient une espèce de droit en vertu des promesses; et s'ils n'y avaient mis obstacle par leur incrédulité, ils en auraient été très-certainement mis en possession. 2° La dégradation de la Synagogue était si avancée, et elle touchait de si près à sa consommation, qu'il n'est nullement étonnant que saint Paul, qui s'exprime sur ces grands événements, et en si peu de paroles, et d'un style si suivi, envisage comme déjà consommé ce qui était si près de l'être.

## ARTICLE II.

### Malheur dont les branches étrangères sont menacées par saint Paul.

### § 1er.

Avis de saint Paul aux branches étrangères. Elles ont à craindre d'être retranchées, ainsi que les branches naturelles l'ont été : quelle serait la cause de ce retranchement.

L'olivier parut dans toute sa beauté après les change-

ments qui viennent d'être expliqués. Le culte chrétien, infiniment au-dessus du culte judaïque, donna à cet olivier un éclat qu'il n'avait jamais eu, et la multitude de ses branches s'étendit et couvrit presque tout ce qu'on connaissait alors de la terre habitable. Il ne fut pas moins remarquable par l'excellence de sa séve et par l'abondance de ses fruits, que par sa forme extérieure et son étendue; mais, dans la multitude de ses branches, il se trouva presque entièrement composé de branches étrangères qui n'avaient pris séve que par insertion. C'est à cet amas de branches étrangères que saint Paul adresse la parole : *Vous avez été coupé*, leur dit-il, verset 24, *de l'olivier sauvage qui était votre tige naturelle, pour être enté contre votre nature sur l'olivier franc*. Et dès le verset 17 : *Vous qui n'étiez qu'un olivier sauvage, vous avez été enté* sur celles des anciennes branches de l'olivier franc qui ont été réservées, *et vous avez été fait participant de la séve et du suc qui sort de la racine de l'olivier.*

Saint Paul tire de là un avis qu'il propose comme étant de la dernière importance. *Ne vous élevez point*, dit-il, parlant à cet amas de branches étrangères, *contre les branches naturelles... Car si Dieu n'a point épargné les branches naturelles, vous devez craindre qu'il ne vous épargne pas aussi. Considérez*, leur dit-il, verset 18, *que ce n'est pas vous qui portez la racine, mais que c'est la racine qui vous porte*. Et au verset 22, il leur explique ce qu'elles ont à craindre, et leur déclare nettement qu'elles doivent craindre qu'il ne leur arrive ce qui est arrivé aux Juifs, c'est-à-dire qu'elles ne soient retranchées.

L'Apôtre ne se borne pas là; il explique encore de quelle manière cette menace pourrait s'accomplir. Il fait entendre que le retranchement des branches étrangères n'arrivera

que lorsqu'elles le mériteront, et il exprime en div[illegible] manières les dispositions qui le leur feraient mérit[illegible] avertit les Gentils en corps, de se tenir en garde con[illegible] ces dispositions ; il veut *qu'ils ne soient point sages d'* [illegible] *propres yeux, qu'ils ne s'élèvent point* : NOLI ALTUM SAP[illegible] mais *qu'ils se tiennent dans la crainte, et qu'ils ne s'enfl*[illegible] *point d'orgueil contre les branches retranchées*, c'est-à-[illegible] contre les Juifs : NOLI GLORIARI ADVERSUS RAMOS. Cette [illegible] nière expression marque particulièrement l'humilité où [illegible] doit se tenir, lorsque l'on considère que ce n'est que [illegible] le choix gratuit de Dieu que l'on a été discerné de ceux [illegible] sont tombés, soit par de nouvelles chutes, soit en persis[illegible] dans l'endurcissement où ils étaient depuis longtemps.

Enfin il leur déclare, que *les Juifs ont été retranch*[illegible] *cause de leur incrédulité*, et que *pour eux, c'est par la* [illegible] *qu'ils demeurent fermes* (verset 20) ; mettant ainsi la [illegible] des uns en parallèle avec l'incrédulité des autres, et op[illegible] sant l'une à l'autre ; ce qui donne cette règle, que po[illegible] connaître ce que c'est que cette foi à laquelle est attac[illegible] la conservation des Gentils dans la place qu'ils occup[illegible] sur l'olivier, il suffit de savoir ce que c'est que l'incrédul[illegible] qui a fait retrancher les Juifs. Or, nous avons expliqué [illegible] que c'était que l'incrédulité des Juifs, nous en avons f[illegible] l'idée. Ce n'était point proprement de ne pas croire q[illegible] Jésus de Nazareth fût le Messie ; mais c'était de ne pas croi[illegible] que Dieu fût l'auteur et le distributeur de la justice ; c'éta[illegible] de ne pas croire la même chose du Messie, c'était de rejet[illegible] la doctrine de la grâce. Les Gentils tomberont donc da[illegible] cette espèce d'incrédulité, qui autrefois a été propreme[illegible] et spécialement l'incrédulité des Juifs, lorsqu'ils rejette-ront la doctrine de la grâce, comme les Juifs l'ont rejetée ; et cela se pourra faire, sans qu'ils cessent de croire que

Jésus-Christ est Dieu, et sans qu'ils renoncent aux autres vérités qui distinguent les Pélagiens des Juifs.

Il faut même que cela soit ainsi, pour que le parallèle entre les branches étrangères et les branches naturelles reçoive sa perfection. Les branches naturelles tombèrent dans l'incrédulité et l'apostasie, sans changer de culte et sans abandonner les vérités qui avaient, avec ce culte, un rapport sensible et grossier. Les Juifs continuèrent d'honorer leur ancien législateur, d'adorer le Dieu créateur du ciel et de la terre, de lui offrir des sacrifices dans son temple, etc.; en un mot, les Juifs demeurèrent Juifs, et les Chrétiens demeureront Chrétiens. Les Juifs ne firent point schisme à la manière des Samaritains: et il ne sera pas non plus nécessaire que les branches étrangères qui les imiteront se séparent de l'Église catholique; au contraire, pour imiter les Juifs, il sera nécessaire qu'elles y demeurent extérieurement attachées.

Ces branches étrangères conserveront donc leur forme extérieure, ainsi que les branches naturelles conservèrent la leur. Le changement aura lieu sur le même point. Les branches naturelles s'élevèrent contre leur racine, lorsqu'elles combattirent la doctrine de la grâce. Les branches étrangères imiteront la même conduite; et alors on dira avec vérité que les branches étrangères s'élèvent aussi, à leur tour, contre la racine de l'olivier; non-seulement contre la racine, c'est-à-dire contre les Patriarches et les Prophètes, mais encore contre ce qu'elles ont été elles-mêmes. Vous fûtes entées autrefois, pourra-t-on leur dire, sur l'olivier franc, et vous vous soumîtes à la doctrine de la grâce, que les branches naturelles combattaient; de cette sorte vous vous trouvâtes d'accord avec la racine, lorsque les branches naturelles dégénérèrent: aujourd'hui vous tombez

dans l'égarement des branches naturelles, vous détrui ce que vous avez établi, vous anathématisez ce que vous a cru, vous abandonnez, dans les derniers temps, ce que v avez soutenu dans les siècles antérieurs ; vous entrez d en contradiction avec vous-mêmes, non moins qu'ave racine, et vous n'êtes d'accord qu'avec les branches anci nement réprouvées.

Telle est la prévarication que saint Paul fait crain pour les branches étrangères. Ceux qui sont désignés s ce nom établiront *leur propre justice* (*Rom.*, X, 3), a que l'Apôtre reprochait aux Juifs de le faire, et ils le fer sans cesser d'adorer Jésus-Christ, comme les Juifs le f saient en honorant Moïse et en adorant le Dieu de Moïse.

## § 2.

### En quoi consistera le retranchement des branches étrangères.

Quelle sera donc la punition d'une telle prévaricatio Saint Paul nous l'a déjà annoncé. Les branches étrangèr seront traitées comme les branches naturelles l'ont été. L crime sera le même, la punition sera la même. Les bra ches naturelles ont été coupées, les branches étrangères l seront aussi : *Alioquin et tu excideris*. Celles-là ont ces de tenir extérieurement à l'olivier, celles-ci cesseront aus d'y tenir; celles-là tenaient à l'olivier, de la manière do on y tenait pendant la durée de la Synagogue, et elles o cessé d'y tenir même de cette manière; celles-ci y tienne par la communion avec l'Église, parce que telle est mainte nant la manière de tenir à l'olivier, et ce privilége leur se ôté lorsqu'il plaira au souverain Maître de l'olivier.

Les mêmes proportions seront gardées de part et d'autr Les Juifs ont consommé leur apostasie : 1° sans cesser d'êt

Juifs, et 2° sans perdre l'union extérieure qu'ils avaient toujours eue avec l'olivier ; il est arrivé en suite qu'en punition de leur apostasie, ils ont perdu cette union ; mais ils l'ont perdue sans cesser d'être Juifs, c'est-à-dire sans cesser de faire profession de la religion qu'ils avaient reçue de Moïse. Il en sera de même de ceux que l'Apôtre désigne sous le nom de branches étrangères. Ils consommeront d'abord leur apostasie : 1° sans cesser d'être Chrétiens, 2° sans perdre l'union qu'ils ont depuis tant de siècles avec l'olivier, par la communion qu'ils conservent avec l'Église ; et lorsque le temps de la punition sera venu, ils perdront la communion avec l'Église, sans cesser de faire profession de leur ancienne religion ; c'est-à-dire qu'alors ils cesseront d'être catholiques, mais rien n'empêchera qu'ils ne prétendent encore l'être, et même qu'ils ne se donnent pour les seuls catholiques ; ainsi qu'il est arrivé aux Juifs, qui ont persisté à se donner le titre de peuple de Dieu, avec d'autant plus d'arrogance, qu'ils se sont vus séparés des Chrétiens.

§ 3.

**On peut faire le même abus du Christianisme en général et de la communion extérieure avec l'Église, que les Juifs ont fait du Judaïsme et de l'union avec la Synagogue.**

L'éclaircissement de tout ce que nous disons dépend d'une vérité ; c'est que l'on peut faire le même abus du Christianisme que du Judaïsme.

Premièrement, on peut faire servir l'un aussi bien que l'autre à établir sa propre justice ; reconnaissant Jésus-Christ comme Dieu, on peut borner son ministère à quelque chose de semblable au ministère de Moïse ; en un mot, on peut être pélagien avec le Christianisme, comme on peut l'être

avec le Judaïsme. Or, les Juifs ont été pélagiens avant Pé-
lage, et c'est dans leur pélagianisme que saint Paul fait con-
sister leur apostasie ; ainsi les Gentils tomberont dans les
apostasie lorsqu'ils tomberont dans le pélagianisme. Et qu
l'on ne s'imagine pas qu'il soit nécessaire pour cet eff
qu'ils se disent pélagiens ; il s'agit ici de la chose et n
pas du nom, comme on le voit des Juifs, dont le pélag
nisme a devancé de plusieurs siècles la naissance de Pél

Ce qu'on vient de dire du Christianisme et du Judaïs
en général, on reconnaît aisément, en second lieu, qu
peut le dire également de la communion extérieure,
avec la Synagogue, soit avec l'Église. On a pu allier a
des sentiments pélagiens l'union extérieure à la Synago
on peut pareillement allier l'union extérieure à l'Église a
ces mêmes sentiments pélagiens ; il n'en faut point cherc
d'autre preuve que l'histoire de Pélage lui-même, jusqu'
moment que la sentence d'excommunication fut pronon
contre lui.

§ 4.

Ce qui arrivera aux branches étrangères en cas qu'elles ne profitent pas de l'avis de saint Paul.

Considérons donc d'une seule vue ce qui arrivera au
branches étrangères, si elles tombent dans les malheurs qu
saint Paul leur fait appréhender ; et pour le faire voir ave
netteté, rappelons le souvenir des biens qui leur ont é
communiqués : 1° Elles ont connu la vraie doctrine de l
grâce, c'est-à-dire qu'elles ont été mises en possession d
cette excellente portion du Christianisme que les Pélagie
rejettent. 2° Elles ont été mises en possession de la porti
du Christianisme que les Pélagiens conservent. 3° Elles on
été unies extérieurement à l'olivier ; cela s'est fait lors

qu'elles ont été admises à la communion extérieure de l'Église. 4° Elles ont reçu la séve, c'est-à-dire cette grâce qui fait accomplir ce que Dieu commande : *Vous avez été rendu participant de la séve et du suc qui sort de la racine de l'olivier*. De ces quatre choses, la perte de la dernière est inséparable de la perte de la justice, qui fait proprement l'apostasie. La perte de la troisième est la punition extérieure et éclatante de l'apostasie. Et la perte de la première, de la troisième et de la quatrième est très-compatible avec la conservation de la seconde. Par la conservation de la seconde, les branches étrangères obtiendront, d'une part, un degré de ressemblance avec les branches naturelles réprouvées, dans ce qui leur sera laissé de religion dont elles étaient en possession ; et par la perte des trois autres prérogatives, elles acquerront, de l'autre part, une ressemblance parfaite dans les pertes, puisque ces pertes seront les mêmes des deux côtés.

## § 5.

Le dessein de Dieu dans l'Incarnation est de faire connaître son empire dans le monde de la justice, ainsi qu'il l'a fait connaître par Moïse dans le monde corporel. En recevant Jésus-Christ comme le Dieu incarné, on peut s'opposer au but de l'Incarnation, non moins que les Juifs. Quel est le jugement que Dieu exercera contre une telle prévarication.

A mesure que nous rendrons ceci sensible, nous en ferons mieux sentir l'importance. Les Juifs, en attaquant la doctrine de la grâce, disputaient à Dieu son empire dans l'ordre de la justice : le Fils de Dieu s'est incarné, afin d'établir cet empire. Dieu est le créateur des bons mouvements de la volonté, comme il est le créateur de tous les êtres ; et il en est le distributeur libre et indépendant, comme il l'est

des biens du corps : voilà ce que le Fils de Dieu est établir. Il est venu montrer aux hommes un Dieu s rain dans l'ordre de la justice, comme Moïse leur montré un Dieu souverain dans l'ordre corporel.

Tel est donc le but de l'Incarnation. D'où il suit, c'est peu de recevoir Jésus-Christ comme le Dieu inc si on ne le reçoit en même temps comme le Dieu souv dans l'ordre de la justice. Les Juifs ne l'ont reçu ni l'un, ni sous l'autre de ces deux caractères ; et les Chré le reçurent sous tous les deux. C'étaient deux caractère séparables en eux-mêmes ; mais les Pélagiens ont trou secret d'en faire la séparation dans leur esprit. C'est l' rement que saint Paul craint pour les branches étrang cet égarement consiste à penser du Dieu incarné, ce qu Juifs ont pensé de Dieu en général. Dieu était, dans l des Juifs, un Dieu dont l'empire ne s'étendait point l'ordre de la justice. Jésus-Christ ne décide pas non dans l'ordre de la justice, si l'on en croit les C tiens persuadés des principes pélagiens. C'est, de pa d'autre, la même impuissance attribuée à Dieu ; son r est également attaqué des deux côtés. A la vérité, le reconnaissent Dieu en la personne de Jésus de Nazare les autres ne l'y reconnaissent pas ; mais les uns ne l tribuent pas plus de puissance que les autres. Tous av sa puissance dans l'ordre matériel ; tous la combattent l'ordre spirituel. A quoi sert-il donc à ceux-ci de r naître le mystère de l'Incarnation que ceux-là ignorent détruisent le but de l'Incarnation, s'ils resserrent le r de Dieu incarné dans les mêmes bornes où ceux-là ferment le règne de ce même Dieu qu'ils ne croient p carné ?

Que l'on prenne donc garde de confondre deux v

sont différentes. C'est une vérité que le Fils de Dieu incarné; c'en est une autre que Dieu règne dans le le de la justice. L'aveu de l'une de ces vérités est sé- le de l'autre, et il peut arriver qu'en reconnaissant on combatte l'autre aussi opiniâtrément que si on les outes deux. Que Dieu soit incarné ou qu'il ne le soit ue certains hommes le reconnaissent ou le nient, on it que ces mêmes hommes peuvent également nier ou naître son règne par rapport à un certain ordre de s. En effet, n'est-il pas manifeste que l'esprit humain aussi aisément entreprendre de borner la puissance eu incarné que du Dieu non incarné ?

st vrai que l'économie de l'Incarnation bien enten- réviendrait ce désordre, puisque le Fils de Dieu s'est né afin de faire reconnaître le règne de son Père et le lans l'ordre des choses qui appartiennent à la justice. t-ce que cela prouve, sinon que c'est un abus de ne oindre la croyance du règne de Dieu dans l'ordre de stice, avec la croyance de l'Incarnation? mais cela ne ve nullement que cet abus ne soit pas possible.

règne de Dieu subsiste indépendamment des pensées ommes, et il établit ce règne par degrés. Il a employé rtain temps et il a fait de certaines œuvres pour établir l'esprit des hommes son règne sur les corps. Ce n'est ette portion de son règne qui touche Dieu de plus près i l'intéresse davantage ; son règne dans l'ordre des s qui appartiennent à la piété est quelque chose de coup plus excellent ; c'est à cela que l'Incarnation a été ortée. Il est arrivé autrefois que la connaissance du ère de l'Incarnation a été départie ou refusée, selon n était opposé ou non à cette dernière portion du règne Dieu ; et après que l'on est entré en possession de la con-

naissance de l'Incarnation, le fruit en est attaché à l'hom
mage que l'on rend à Dieu, par rapport à cette importan
portion de son règne ; le fruit, c'est-à-dire l'utilité réel
qui en revient aux hommes, et la gloire qui en revient
Dieu. En un mot, le règne de Dieu est établi ou attaqu
non pas précisément selon que le mystère de l'Incarnatic
est reçu ou contesté, mais selon que le Dieu incarné e
adoré ou ne l'est pas comme maître des cœurs et auteur c
la justice. Dieu règne s'il est reconnu sous ce caractère
s'il ne l'est pas, il ne règne point, soit que les homm
croient ou ne croient pas qu'il s'est incarné.

Les Juifs ne sont point entrés dans la connaissance d
mystère de l'Incarnation, en punition de ce qu'ils ont voul
borner le règne de Dieu ; et la connaissance de ce gran
mystère devient inutile aux Chrétiens, lorsqu'ils tombe
dans la même faute. Quand on supposerait la terre rempl
de Chrétiens ou de Juifs non soumis à la doctrine de l
grâce, le règne de Dieu n'en serait pas plus avancé, il n'e
aurait pas moins d'ennemis ; ce règne qui consiste à fai
régner Dieu dans les esprits des hommes, en leur faisa
avouer que Dieu est le maître dans le monde invisible de l
justice. Or, c'est ce règne dont Dieu est jaloux ; c'est pou
quoi il a retranché les Juifs qui le lui contestaient, et sai
Paul annonce à ceux des Chrétiens qui le lui contesteron
qu'ils seront retranchés à leur tour.

Dieu est l'auteur et le maître de l'olivier, il le rapporte
son règne ; c'est afin d'établir son règne qu'il l'a planté e
qu'il l'a cultivé. Cependant il peut se faire que les branche
refusent de se soumettre à ce règne ; alors le Père de fa
mille les coupe, parce qu'elles contredisent son dessein. Su
ce principe, voici à quoi se réduit le discours de saint Pau
aux branches étrangères : Souvenez-vous, leur dit-il, qu

les branches naturelles ont été coupées parce qu'elles se sont révoltées contre le règne de Dieu : vous avez été entées en leur place et soumises à ce règne ; prenez garde de vous révolter un jour, parce que vous seriez pareillement retranchées.

Il n'est pas besoin d'avertir que tous les malheurs annoncés par saint Paul aux branches étrangères peuvent arriver, sans préjudice des prérogatives essentielles de l'Église; c'est ce qui se développera de plus en plus dans la suite. Les branches étrangères sont menacées d'être retranchées, mais l'Église ne saurait l'être ; donc, si la menace s'accomplit, il faut que ce soit de manière que l'Église subsiste. Dieu sait exécuter ses jugements sans donner atteinte à ses promesses.

## ARTICLE III.

### § 1er.

Les mêmes vérités annoncées en d'autres endroits de l'Écriture sous le symbole de l'olivier.

L'Apôtre paraît avoir tiré de *Jérémie* le symbole de l'olivier. Ce Prophète parle aussi de cette manière au peuple d'Israël, ch. XI, v. 16 : *Le Seigneur vous avait établi comme un olivier fertile, très-beau à la vue, et chargé de fruits. Mais lorsqu'il a plu à Dieu de prononcer son arrêt hautement*, AD VOCEM LOQUELÆ GRANDIS, *un grand feu s'est mis dans cet arbre, et toutes ses branches ont été brûlées*. Peut-on exprimer avec plus de netteté les malheurs, soit temporels, soit spirituels qui ont accablé les Juifs à l'origine du Christianisme? *Le Seigneur des armées*, continue-t-il, *qui vous avait planté, a prononcé l'arrêt contre vous, à cause*

*des maux que la maison d'Israël et la maison de Juda commis pour m'irriter en sacrifiant à Baal.*

Si nous faisons tout d'un coup l'application de cet droit de *Jérémie* à l'événement dont parle saint Paul Romains, ce n'est pas qu'il n'ait un premier sens qui garde la ruine de Jérusalem, qui arriva du temps de J mie ; mais cette ruine était la figure de l'autre, et les mê paroles servent à les annoncer toutes deux. Par rapport ruine dont Jérémie fut spectateur, Baal était l'idole m rielle ; et par rapport à la ruine que saint Paul déplo le Baal était l'idole du libre arbitre et de la fausse just

Au temps de saint Paul, les branches naturelles éta réduites dans l'état le plus funeste, et elles l'ignoraient culte judaïque était encore florissant au dehors, mais l'a contre ce peuple était déjà prononcé, il était même exé aux yeux de la foi. Aux yeux des sens, la nation n'a jamais paru mieux affermie ; c'est ce qui porte Jérémi adresser à Dieu la parole au chapitre suivant (XII, *Pourquoi les méchants marchent-ils avec tant de prospé dans leur voie?... Vous les avez plantés, et ils jetten profondes racines; ils croissent et ils portent du fruit* (n ils n'avaient qu'une écorce et de vains dehors de pié *vous êtes près de leur bouche, et loin de leurs reins.*

A la fin de ce chapitre, il annonce, sans abandonne mêmes images, les diverses révolutions et les alternat marquées par saint Paul aux Romains, ch. XI : *Je les arra rai de leur pays, et j'arracherai la maison de Juda du mi d'eux. Et lorsque je les aurai ainsi déracinés de leur te je me tournerai vers eux et j'aurai compassion d'eux je les ramènerai chacun à son héritage et à sa terre. A l s'ils sortent de leur ignorance..., je les établirai au mi de mon peuple. Que s'ils n'écoutent point ma voix,*

*détruirai ces nations jusqu'à la racine, et je les perdrai, dit le Seigneur.*

Si l'on se souvient que saint Pierre a regardé le temps du déluge, comme une figure de ce qui se passait de son temps; et ceux qui furent sauvés dans l'arche, comme une figure de ceux qui, au milieu du naufrage universel, trouvaient le salut en entrant dans l'Église par le Baptême, on n'aura pas de peine à regarder le rameau d'olivier que la colombe apporta dans l'arche, comme la figure des prémices des Gentils qui se convertirent, ces premières branches de l'olivier sauvage qui furent réunies à l'Église, et qui servirent de gage de la réconciliation de Dieu avec les nations de la terre.

## § 2.

### Suite du même sujet. Petit nombre réservé.

Le sort du peuple juif est annoncé en divers endroits des Prophètes sous le même symbole des Oliviers et de leurs fruits. *Isaïe*, ch. XVII, v. 4 : *En ce temps-là, la gloire de Jacob se dissipera, et son corps perdra son embonpoint et deviendra tout maigre et tout défait.* Verset 6 : *Ce qui restera d'Israël sera comme une grappe de raisin qui aura été laissée* par les vendangeurs, *et comme lorsqu'on dépouille l'olivier il en reste deux ou trois olives au bout d'une branche, ou quatre ou cinq au haut de l'arbre, dit le Seigneur le Dieu d'Israël.* Quel sera donc le temps auquel ces choses arriveront? Le Prophète va le désigner par deux caractères : le premier, c'est qu'alors Dieu sera adoré comme il le doit être ; le second, que les étrangers s'empareront de toutes les richesses d'Israël, comme Israël s'est emparé autrefois de celles des étrangers. Écoutons Isaïe

dans le verset qui suit immédiatement : *En ce temps-là l'homme s'abaissera devant celui qui l'a créé, il jettera les yeux sur le Saint d'Israël;* il renoncera aux idoles. Mais quel est donc cet homme qui retournera à Dieu dans le temps de la désolation d'Israël? Sera-ce Israël en corps? Non sans doute; mais nous venons déjà d'entendre parler de ce petit nombre d'olives épargnées, et à ce petit nombre se joindront les étrangers qui prendront la place des Juifs rejetés. *En ce temps-là,* c'est le Prophète qui parle, *ses plus fortes villes seront abandonnées comme une charrue, et comme les blés qui furent laissés* par les Chananéens *à l'entrée des enfants d'Israël* dans leur pays. Que deviendra la nation d'Israël? Elle demeurera dans l'abandon : *Et votre terre sera déserte.* Quelle en sera la cause? C'est qu'elle n'a pas mis son appui en Dieu : *Parce que vous avez oublié le Dieu qui vous a sauvée, et que vous ne vous êtes point souvenue de votre puissant protecteur.* Voilà précisément la raison que donne saint Paul. C'est pour cela que le Prophète compare cette nation à ceux qui plantent de bons plants, mais qui ne recueillent que des fruits sauvages : *Vous planterez de bons plants, et vous sèmerez des graines qui viennent de loin,* etc.

Tout ceci est exprimé, avec de nouveaux degrés de clarté, au chapitre XXIV. Après avoir annoncé une désolation universelle qui enveloppera les grands et les petits, le prêtre avec le peuple, verset 12 : *La ville ne sera plus qu'un désert, toutes les portes en seront détruites. Et ce qui restera au milieu de la terre, au milieu de tant de peuples, sera comme quelques olives* (voilà les élus d'entre les Juifs, qui embrassent le Christianisme au milieu de la désertion de la nation), *comme quelques olives qui demeurent sur un arbre après qu'on l'a dépouillé de tous ses fruits, ou comme quel-*

*isins* qu'on trouve sur un cep *après qu'on a fait* *vendange*. Que deviendront ce peu d'olives, et seront leurs dispositions? *Ceux-là élèveront leur ils chanteront des cantiques de louanges; ils jette- grands cris de dessus la mer, lorsque le Seigneur 'é dans sa gloire*. Quel sera le fruit de ce petit nombre nnes? C'est qu'elles traverseront les mers, et invi- s nations les plus éloignées à se joindre à elles: *urquoi rendez gloire au Seigneur par une doctrine* élébrez *le nom du Seigneur, du Dieu d'Israël, dans de la mer. Nous avons entendu des extrémités du es louanges* dont on relève *la gloire du juste*. N'est- récisément comme si le Prophète disait, que ce peu réservées feront part de leur onction aux nations res; ou, ce qui revient au même, que ces nations res seront entées sur l'olivier? Que l'on remarque ccord des anciennes prophéties avec saint Paul.

n se souvient de l'application que fait cet apôtre du e de la loi, qui défendait de fermer la bouche au i foulait le grain; on n'aura pas de peine à se per- qu'il y eut quelque chose de mystérieux dans le e du *Deutéronome*, XXIV, 20: *Quand vous aurez les fruits des oliviers, vous ne reviendrez point ceux qui seront restés sur les arbres; mais vous les z à l'étranger, à l'orphelin et à la veuve.*

## § 3.

eurs qui viennent sur le peuple de Dieu; les richesses passent à des étrangers.

que les Prophètes décrivent la désolation future du de Dieu, ils y mêlent ordinairement l'image des oli-

des hommes; mais encore qu'elle fait servir l'éta
dance ou de disette que les hommes éprouvent pa
à l'olivier et à son fruit, pour représenter les bén
ou les malheurs qui doivent tomber sur ces mêmes
C'est ce qui paraît encore plus clairement dans c
de *Michée*, VI, 15 : *Vous sèmerez, et vous ne re
point; vous presserez les olives, et vous n'aurez poi
pour vous oindre*. En langage prophétique, cela
peu près la même chose que ce que nous avon
*Isaïe*, où toute la nation est un olivier sur lequel
peine quelques olives. Au contraire, lorsque Da
Dieu, dans le *Psaume* XXII : *Vous avez répandu
tête une huile de parfums;* c'est la même chose
disait : Je suis devenu semblable, par la bénéd
Seigneur, à une branche d'olivier féconde; ou
été un olivier fertile, comme il le dit en effe
*Psaume* LI, v. 8.

Le malheur exprimé dans le passage que nous
rapporter de *Michée* est prédit dans les mêmes t
le temps de Moïse (*Deutéronome*, XXVIII, 40) : *V
des oliviers dans toutes vos terres, et vous ne p*

Esprit; mais les Juifs réprouvés ne le reçurent point; et tandis que l'apôtre saint Jean disait aux fidèles (1re Épître, ch. II, v. 20) : *Vous avez reçu l'onction du Saint-Esprit, et vous connaissez toutes choses;* on pouvait dire à la multitude des Juifs, selon l'expression du *Deutéronome :* Vous avez des oliviers dans vos terres, mais vous n'avez point de part à l'onction, parce qu'à votre égard tout coule et tout périt; et l'on pouvait ajouter : Mais des étrangers viennent faire la récolte qui vous appartenait. Autrefois vos pères furent mis en possession des vignes et des plants d'oliviers qu'ils n'avaient pas plantés (*Deut.*, VI, 11); les Chananéens qui les avaient plantés, en furent dépossédés, et vos pères en furent nourris et rassasiés : aujourd'hui vous êtes devenus semblables aux Chananéens ; vous êtes dépouillés des biens qui vous étaient propres, et les nations qui se convertissent viennent recueillir le fruit des plants d'oliviers qui vous appartenaient; ou, ce qui est la même chose, elles sont entées à votre place sur l'olivier, elles en reçoivent la séve et l'onction, pendant que vous demeurez dans l'indigence.

Habacuc avait aperçu en esprit cette désolation. *L'olivier,* dit-il, ch. III, v. 17, *mentira et ne donnera point d'olives;* MENTIETUR OPUS OLIVÆ; *les campagnes ne porteront point de grains... Mais pour moi je me réjouirai dans le Seigneur; je tressaillerai de joie en Dieu mon Sauveur.* Et pourquoi cette joie, pourrait-on demander, au milieu de si grands malheurs? C'est que le Prophète sait le secret du Seigneur. *Les bergeries seront désertes* en Judée, comme il le dit au même endroit; mais le Dieu sauveur aura d'autres brebis qu'il amènera des pays les plus éloignés. *L'olivier trompera l'attente* de celui qui le cultivait; mais il se trouvera d'autres oliviers qui seront fertiles. Les Juifs tomberont; mais leur

chute sera la richesse du monde, et ils ne toml
même sans espérance de retour.

On vit alors s'accomplir d'une manière éclatai
tence des *Proverbes*, XXI, 20 : *Il y a un trésor p*
*de l'huile dans la maison du juste; mais l'homme i*
*dissipera tout*. Il se trouva au milieu de la Judée
inestimable, et ce trésor était l'onction sainte d
Christ était la source primitive et intarissable
insensés furent cet homme imprudent qui laissa
trésor; et le trésor et l'onction se conservèrent da
son du juste, c'est-à-dire parmi les Chrétiens,
ment parmi les Juifs, et ensuite parmi les Gent
joignirent à eux.

## § 4.

**Le Messie comparé à un olivier ; les Apôtres et les fidèles r sous le même symbole. Mauvais pasteurs dont le ministère féré à d'autres.**

Il est conforme à l'usage de l'Écriture de repr
certains endroits, par une multitude d'oliviers,
représente en d'autres, par la multitude des bra
seul olivier. Un des avantages de cette méthode e
ner lieu d'entrer dans un plus grand détail. I
peuple de Dieu ne sera pas un seul olivier, mais
entière d'oliviers, alors chaque pasteur, chaque é
chaque apôtre sera un olivier planté de la main du
le chef du peuple de Dieu sera un olivier par
Si le ministère chrétien, soit à l'égard des Juifs,
gard des Gentils, est spécialement confié à sain
à saint Paul, il est manifeste qu'ils seront les deu
Seigneur, les deux oliviers placés devant le Seigne
la terre : *Isti sunt duo filii olei, qui assistunt I*

*universæ terræ* (*Zacharie*, IV, 14). Les douze Apôtres seront autant d'oliviers, et Jésus-Christ sera lui-même l'olivier dans un sens infiniment supérieur.

Dans le XXIV° chapitre de l'*Ecclésiastique*, la Sagesse éternelle, parlant de son habitation avec les hommes et de la fondation de l'Église, se compare elle-même à un olivier qui paraît dans sa beauté : *Je me suis élevée comme un bel olivier dans la campagne* (verset 19).

On peut, avec une entière justesse, envisager Jésus-Christ dans le *Psaume* CXXVII. C'est à lui que s'adresse cette parole : *Vos enfants, semblables à de nouveaux plants d'oliviers, environneront votre table.* Ainsi parut Jésus-Christ le jour de la Cène, ou bien lorsqu'il était entouré de ses Apôtres et qu'il mangeait avec eux après sa résurrection. *Je vous ai établis*, leur disait-il (*S. Jean*, XV, 16), *afin que vous rapportiez beaucoup de fruit, et que votre fruit demeure.* Le même Psaume peut être appliqué, toute proportion gardée, aux Apôtres. Lorsqu'un Apôtre était au milieu des fidèles qu'il avait engendrés à Dieu, lorsqu'il célébrait au milieu d'eux les saints mystères, on pouvait lui dire : *Filii tui sicut novellæ olivarum*, etc.

En suivant l'ouverture qui vient d'être donnée par rapport à Jésus-Christ, on ne pourra s'empêcher de reconnaître que la situation de Jésus-Christ sur la montagne des Oliviers, le jour de son Ascension, ne soit l'image de ce qui se passa dans ce moment-là même ; car ce n'était pas seulement des arbres inanimés dont Jésus-Christ était environné, les Apôtres qui étaient présents étaient des oliviers vivants. Les Prophètes avaient désigné une telle montagne. *En ce jour-là*, dit Zacharie (ch. XIV, v. 4), *il* (le Seigneur) *posera ses pieds sur la montagne des oliviers, qui est vis-à-vis de Jérusalem vers l'orient.*

Comme nous avons observé que l'on pouvait appliquer, soit à Jésus-Christ, soit à ses Apôtres, le *Ps.* CXXVII, on peu faire aussi deux applications semblables du *Psaume* LI; i suffira de suivre ici l'une des deux. Considérons donc ce dernier Psaume comme le langage des Apôtres et de l'Églis de Jérusalem qui adressent la parole à la Synagogue et à ses chefs :

*Pourquoi vous glorifiez-vous dans votre malice, vous qu n'êtes puissant que pour commettre l'iniquité? Votre langu a médité l'injustice durant tout le jour... C'est pourquo Dieu vous détruira pour toujours, il vous arrachera de votr place, vous fera sortir de votre tente, et ôtera votre racin de la terre des vivants.* Tel a été le partage des Juifs, tel a été celui de Caïphe et de ses successeurs. Mais quel a ét celui de saint Pierre, de saint André, etc.? Le voici, au 8e verset : *Mais pour moi, je suis comme un olivier qu porte du fruit dans la maison de Dieu; j'ai établi mon espé rance dans la miséricorde de Dieu, pour tous les siècles e pour toute l'éternité* : EGO AUTEM, SICUT OLIVA FRUCTIFERA IN DOMO DEI, etc. Caïphe était un olivier planté dans le champ du Seigneur; les princes des prêtres étaient, chacun dans leur rang, des oliviers; ils étaient les oints, les christs du Seigneur, ils ont été déracinés ; c'étaient des branches qu ont été coupées; et les Apôtres ont été d'autres oliviers qu ont été mis à la place de ces premiers dans la maison du Seigneur.

L'onction représente, comme l'on sait, la grâce du Saint-Esprit, et spécialement la grâce du ministère ; et par rapport aux mauvais ministres, elle représente le caractère du ministère dont ils sont revêtus. Les Apôtres étaient les oints du Seigneur en tous sens ; voilà pourquoi le symbole de l'olivier leur convient si parfaitement. Ils pouvaient dire à

Dieu, non-seulement par rapport au caractère sacerdotal, mais encore par rapport à la grâce attachée à ce caractère : *Impinguasti in oleo caput meum* (*Ps.* XXII, 7). Quant aux mauvais prêtres, ils ont à la vérité l'onction sacerdotale, mais ils sont destitués de l'onction de la grâce.

L'Écriture ouvre même une idée qui va au delà ; c'est dans le *Psaume* CVIII, où il est parlé de l'adversaire qui doit être dépouillé de sa dignité : *Episcopatum ejus accipiat alter;* il est dit de cet adversaire, que la malédiction pénétrera comme une huile jusqu'à la moelle de ses os : *Sicut oleum in ossibus ejus.* Ainsi, à proportion que les Apôtres étaient pénétrés de l'onction du Saint-Esprit, les chefs de la Synagogue étaient pénétrés comme d'une onction de malédiction ; c'est que les uns, selon la doctrine du XI[e] ch. aux *Romains,* étaient des branches maudites de l'olivier, et les autres en étaient des branches de bénédiction. Ces dernières branches possédaient l'excellence de la séve, *pinguedinem olivæ;* et les autres n'étaient pas seulement destituées de la bonne séve, elles étaient outre cela pénétrées d'un suc empoisonné. Aux uns convenait le verset du Psaume : *Vous avez oint ma tête avec une huile de parfums;* et aux autres cette autre parole : *La malédiction a pénétré comme l'huile jusque dans ses os.* Les uns étaient des christs du Seigneur, les autres étaient des antechrists ; et ces derniers étaient des antechrists dans un sens d'autant plus parfait, que cette onction de malédiction, dont ils étaient intérieurement pénétrés, était jointe en eux à l'onction extérieure du sacerdoce dont ils étaient revêtus.

Mais bientôt les prêtres selon la loi furent dépouillés de leur caractère, le sacerdoce selon l'ordre d'Aaron fut entièrement anéanti ; et le nouveau sacerdoce subsistant seul se trouva confié à d'autres. C'est ce qui se peut exprimer, en

langage figuré, en disant que les anciens oliviers furent déracinés, et que de nouveaux oliviers furent placés de la main de Dieu dans sa maison. C'est aussi ce que nous venons de voir annoncé en termes précis dans le *Psaume* LI : *Dieu vous arrachera de votre place, il vous fera sortir de votre tente, et ôtera votre racine de la terre des vivants.* Et au contraire : *Mais pour moi, je suis comme un olivier qui porte du fruit dans la maison de Dieu.*

Si, à cette première figure, on en réunit une autre si souvent employée dans l'Écriture, par laquelle la Religion est représentée sous l'image d'une montagne, on verra que cette révolution ne pourra être représentée avec plus de justesse, qu'en supposant une montagne plantée d'oliviers qui souffrira de terribles ébranlements, en sorte que les arbres plantés sur cette montagne en doivent être renversés. C'est ce qui se trouve prédit dans l'endroit cité de *Zacharie,* ch. XIV, v. 4; il y est dit que la montagne des Oliviers, par l'effet d'un tremblement épouvantable, se fendrait en quatre parts, et se divisant vers les quatre parties du monde, laisserait au milieu un grand précipice : *Prærupto grandi valdè.* Zacharie réunit cette prédiction à celle par laquelle il avait annoncé que les pieds du Seigneur se poseraient sur la montagne des Oliviers. Sans parler ici de la présence de Jésus-Christ au jardin des Oliviers, situé sur la montagne des Oliviers, la veille de sa passion, et à ne considérer que sa présence sur la même montagne le jour de son Ascension, il est certain que c'est en ce temps-là que la Synagogue, avec tous ses chefs, était ébranlée et qu'elle tombait en ruine aux yeux de Dieu. Mais l'Église se formait alors; Jésus-Christ laissait sur la terre une race de saints, c'est-à-dire qu'il se formait une nouvelle montagne des Oliviers. Aussi Zacharie joint-il à la prédiction du renversement de

la montagne des Oliviers, et au trouble que devait causer un tel événement, les paroles suivantes : *Et alors le Seigneur mon Dieu viendra, et tous ses saints avec lui ;* soit que l'on entende cet avénement de la personne de Jésus-Christ, ou de celle du Saint-Esprit.

Si ces derniers chapitres de Zacharie renferment un second et un troisième sens, il suivra de là, par une conséquence naturelle, que ces mêmes paroles que nous venons de citer seront susceptibles de nouvelles applications.

Après tout ce qui vient d'être proposé, si l'on considère que les principaux ministres du Seigneur, ceux à qui la garde de son temple et de son Église est confiée, sont représentés par les chérubins que Salomon plaça, par l'ordre de Dieu, dans le temple ; on apercevra aisément la raison pour laquelle ces chérubins revêtus d'or au dehors, étaient formés au dedans de bois d'olivier, ou selon l'hébreu, *ex ligno olei.* Tels étaient les chérubins qui étaient debout devant l'arche d'alliance, et dont on pouvait dire qu'ils assistaient devant le Seigneur de toute la terre qui était censé assis sur l'arche. Tels étaient les chérubins qui étaient en relief sur les portes du sanctuaire (*III. Rois,* VI, 32) : *Il fit ces deux portes de bois d'olivier.* Ceux qui sont représentés par ces chérubins sont en même temps les oints du Seigneur, ce sont des oliviers placés de sa main dans sa maison : *Oliva fructifera in domo Domini.* On croit qu'Ézéchiel a fait allusion à ces chérubins, oints ou christs : *Tu cherub extentus* (*Ézéch.,* XXVIII, 14), soit que cela se rapporte aux chérubins qui étaient debout devant l'arche, ou bien aux deux qui étaient sur le propitiatoire, quoique ces derniers fussent entièrement d'or ; mais ils avaient été consacrés, comme tout le reste de ce qui devait servir au tabernacle, avec l'huile sainte (*Exode,* XL, 11) : *Vous consacrerez toutes*

*choses avec l'huile destinée pour les onctions, afin qu'elles soient saintes et sacrées.*

On peut rappeler le souvenir de la pierre que Jacob consacra en répandant de l'huile dessus (*Gen.*, XXVIII, 18), et de la pierre placée devant Jésus, fils de Josédec, dont il est parlé dans le prophète *Zacharie* (ch. III, v. 9). Ce qu'on trouve sur cela dans le quatrième Symbole fait apercevoir la liaison de ces différentes figures.

### § 5.

**Les temps malheureux représentés par une parabole où le symbole de l'olivier est employé.**

Il y a des temps où les peuples sont gouvernés par des hommes qui contribuent au bien de ceux qu'ils gouvernent; et il vient d'autres temps, où ceux qui gouvernent sont animés de l'esprit d'ambition, ne recherchent que leur propre intérêt, et oppriment ceux qui leur sont soumis. On lit dans le livre des *Juges*, ch. IX, une parabole qui représente les temps de la dernière espèce. Cette parabole est dans la bouche de Joatham, le dernier des fils de Gédéon. Il introduit les arbres qui se cherchent un roi : *Les arbres allèrent un jour pour s'élire un roi.* Les bons arbres refusèrent de prendre sur eux un tel emploi. L'olivier était du nombre de ces derniers. Les arbres lui dirent : *Soyez notre roi;* et l'olivier ne voulut point l'être. *Puis-je abandonner,* leur répondit-il, *mon suc et mon huile dont les dieux et les hommes se servent, pour venir m'établir en dignité parmi les arbres?* Le figuier et la vigne en dirent autant à leur tour. Le buisson fut plus hardi, et s'empara de la dignité qui lui était offerte, avec une présomption et une arrogance insupportables.

Cette parabole, qui avait un rapport immédiat avec l'histoire des Sichimites et d'Abimélech, trouve aussi son accomplissement au milieu du peuple de Dieu. Lorsque les Apôtres le gouvernaient, c'étaient des oliviers qui étaient chargés de la conduite des arbres. Il en était de même, à proportion, dans le temps des saints Pères; et tant qu'il y aura de bons pasteurs, ce seront des oliviers vraiment utiles qui enrichiront de leurs fruits ceux qu'ils conduiront. Mais à proportion que les mauvais pasteurs se multiplient, c'est le temps du buisson qui vient, et les peuples et les pasteurs devenant mauvais, la malédiction de Joatham se vérifie, le feu sort du buisson et consume ceux qui se reposent à son ombre; et réciproquement, il sort un feu de ceux qui sont gouvernés, et le buisson est dévoré; c'est-à-dire que les mauvais pasteurs et les mauvais chrétiens contribuent réciproquement à la damnation les uns des autres; le buisson occupe la place que l'olivier occupait autrefois; et si l'on veut revenir au langage de saint Paul, les branches qui occupaient des places distinguées dans l'arbre, et qui étaient autrefois pleines de séve, sont sèches et ne sont plus bonnes qu'à être coupées et jetées au feu. Alors s'accomplissent, de degré en degré, les malheurs que nous avons vu annoncés par les Prophètes sous l'image du dépérissement des oliviers.

Sans répéter ici ce que nous avons rapporté des Prophètes qui annoncent sous ce symbole les malheurs que doit éprouver le peuple de Dieu, nous nous contenterons d'observer que si les branches naturelles ont ressenti ces malheurs, les branches étrangères doivent aussi les éprouver à leur tour, à proportion de la justesse avec laquelle doit s'accomplir la menace de saint Paul, que ces branches étrangères auront part au traitement qui a été fait aux branches naturelles.

## ARTICLE IV.

### Conversion des Juifs. Circonstances qui l'accompagnent.

### § 1er.

### Conversion des Juifs après la plénitude des nations. Ce que c'est que cette plénitude.

Saint Paul propose d'abord conditionnellement le retour des Juifs, *Rom.*, XI, 23 : *Que si eux-mêmes ne demeurent pas dans leur incrédulité, ils seront de nouveau entés sur leur tige, puisque Dieu est tout-puissant pour les enter encore. Car, si vous* (saint Paul parle aux Gentils devenus chrétiens) *avez été coupés de l'olivier sauvage qui était votre tige naturelle, pour être entés contre votre nature sur l'olivier franc ; à combien plus forte raison,* eux, qui sont *les branches naturelles de l'olivier même, seront-ils entés sur leur propre tronc.*

Après avoir parlé conditionnellement, l'Apôtre parle absolument, et annonce comme une chose certaine le retour des Juifs (v. 25) : *Une partie des Juifs,* dit-il, *est tombée dans l'aveuglement, jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée dans l'Église* : DONEC PLENITUDO GENTIUM INTRARET, *et ainsi tout Israël sera sauvé.* Ce que l'Apôtre prouve aussitôt par un passage d'*Isaïe*, LIX, 20. Et au verset 30, il exprime ainsi une double alternative : *Comme donc autrefois, vous,* branches étrangères, *vous étiez incrédules à l'égard de Dieu, et que vous avez maintenant obtenu miséricorde, à cause de l'incrédulité des Juifs; ainsi les Juifs sont maintenant tombés dans une incrédulité qui a donné lieu à la miséricorde que vous avez reçue, afin qu'un jour ils obtiennent eux-mêmes miséricorde.*

Il faut prendre garde que, lorsque saint Paul parle de la plénitude des Gentils qui doit entrer dans l'Église, pendant que les Juifs seront dans l'endurcissement, cela ne doit pas s'entendre de l'universalité de tous les Gentils qui doivent croire avant la fin du monde, mais seulement de la plénitude de ceux qui doivent entrer, en conséquence du retranchement des Juifs et pendant ce retranchement. Il paraît que cette plénitude des nations n'est autre chose que les Gentils qui doivent demeurer en possession de la religion pendant toute la durée du temps que Jésus-Christ appelle *tempora nationum* (*S. Luc,* XXI, 24) ; car, après la conversion des Juifs, l'Écriture fait attendre de très-nombreuses conversions parmi les diverses nations qui couvrent la face de la terre.

C'est ce que saint Paul marque clairement par la comparaison qu'il fait des suites de leur rappel avec celles de leur réprobation. *Car si leur réprobation*, dit-il, v. 15, *est devenue la réconciliation du monde, que sera leur rappel, sinon un retour de la mort à la vie ?* Et au verset 12 : *Que si leur chute a été la richesse du monde, et si leur diminution a été la richesse des Gentils, combien leur plénitude enrichira-t-elle le monde encore davantage ?* On voit par ces paroles que, si les Gentils ont leur plénitude, les Juifs auront aussi la leur ; et le retranchement des Juifs ayant donné lieu à la plénitude des Gentils, la plénitude des Juifs, à son tour, donnera lieu à des conversions aussi nombreuses que ces dernières richesses dont le monde sera enrichi à l'occasion du retour des Juifs.

Saint Paul nous fait entendre que la même économie qui a été observée dans le retranchement des Juifs le sera dans leur insertion. Ils ont été retranchés, parce qu'ils n'ont pas été soumis à la doctrine de la grâce qui apprend à cher-

cher la justice par la voie de la foi; ils se soumettront à la doctrine de la grâce et reconnaîtront en Jésus-Christ un Dieu auteur de la justice; ils deviendront Chrétiens, ils seront associés à l'Église et seront sa force et sa consolation. Bien loin donc que les événements prévus et annoncés par saint Paul soient contraires à l'indéfectibilité de l'Église, rien au contraire ne fait mieux sentir avec quel soin Dieu veille à sa conservation, que de voir qu'il lui ait préparé un tel secours. Si les branches étrangères entées sur l'olivier imitent l'ancienne infidélité des branches naturelles, Dieu, bien loin de laisser périr son Église, ira chercher ces anciennes branches et les réunira de nouveau à leur tronc. Il se souviendra des promesses faites à leurs pères (*S. Luc*, I, 55), et l'on verra alors l'effet de l'amour que Dieu leur porte à cause de leurs pères : *Dilecti propter patres;* et comme les racines ont été saintes dans les Patriarches, les branches le seront aussi : *Quòd si delibatio sancta est, et massa; et si radix sancta, et rami* (*Rom.*, XI, 16).

## § 2.

### Autre prédiction de la conversion des Juifs.

Personne n'ignore que la conversion des Juifs est prédite à la fin du troisième chapitre d'*Osée*. Nous allons appliquer à ce même événement son XIV$^{e}$ chapitre, verset 2 : *O Israël, convertissez-vous au Seigneur votre Dieu, puisque c'est votre iniquité qui vous a fait tomber... Nous ne dirons plus aux œuvres de nos mains : Vous êtes nos dieux.* C'est-à-dire, selon le sens qui répond à la conversion dont nous parlons, que les Juifs ne rechercheront plus alors la justice par la voie des œuvres, mais par celle de la foi : *Ex fide, et non ex operibus.* C'est pourquoi le Seigneur continue : *Je*

*guérirai leurs blessures profondes; je les aimerai par une pure bonté, parce que j'aurai détourné ma fureur de dessus eux... Israël germera comme le lis; et sa racine poussera avec force, comme les plantes du Liban. Ses branches s'étendront; sa gloire sera semblable à l'olivier.*

Voilà donc l'événement annoncé par saint Paul, et la même figure de l'olivier employée pour l'exprimer.

## § 3.

### Suite du même sujet. Les deux Prophètes de l'Apocalypse.

Il n'est pas difficile de reconnaître qu'un des sens de la prophétie d'Ézéchiel, surtout des derniers chapitres, regarde le renouvellement de l'Église par la conversion des Juifs. Or, dès le chapitre X, v. 19, et ch. XI, v. 23, Ézéchiel voit la gloire du Seigneur assise sur les chérubins, qui se transporte à l'entrée de la porte orientale du temple ; de là elle monte du milieu de la ville et va s'arrêter sur la montagne qui était à l'orient de la ville, c'est-à-dire sur la montagne des Oliviers. Au chapitre XLIII, lorsque la ville et le temple sont construits et toutes choses préparées, le même Prophète voit la gloire du Seigneur qui rentre par la même porte par laquelle il l'avait vue sortir. *Le bruit qu'elle faisait,* dit-il, v. 2, *était semblable au bruit des grandes eaux, et la terre était tout éclairée par la présence de sa majesté.* Au verset 7, il rapporte ces paroles que Dieu lui fit entendre : *Fils de l'homme, c'est ici le lieu où je poserai mes pieds, et où je demeurerai pour jamais au milieu des enfants d'Israël.* Au chapitre XLVII, le Prophète parle dans un grand détail des eaux vivifiantes qui sortaient du temple, et entre autres objets il aperçoit *une très-grande quantité d'arbres des deux côtés sur le bord du torrent* (v. 7).

Le prophète Zacharie, après avoir parlé, ch. XIV, de la présence du Seigneur sur la montagne des Oliviers (ce qui est la même chose que nous venons de voir annoncée par Ézéchiel), et du bouleversement qui devait arriver en même temps, prédit aussi, à l'exemple d'Ézéchiel, et le règne du Seigneur, et une abondance d'eaux vives qui devaient sortir de Jérusalem : *En ce jour-là le Seigneur posera ses pieds sur la montagne des Oliviers, qui est vis-à-vis de Jérusalem vers l'orient... En ce temps-là il sortira de Jérusalem des eaux vives... Le Seigneur sera le roi de toute la terre. Il n'y aura en ce jour-là que lui de Seigneur, et son nom seul sera révéré. Tout le pays sera habité jusque dans les lieux les plus déserts* (v. 4 et suiv.).

Il est bon de se souvenir, que ce même Ézéchiel qui, d'accord avec Zacharie, prédit le transport de la gloire du Seigneur sur la montagne des Oliviers, donne le nom de christs, ou d'oints aux chérubins qui accompagnaient l'arche; ainsi la gloire du Seigneur paraît sur cette montagne, accompagnée des ministres qui sont représentés sous le symbole de l'olivier dans l'Écriture.

Zacharie, qui annonce la présence du Seigneur sur la montagne des Oliviers, et, immédiatement après, le rétablissement éclatant du peuple d'Israël et de la ville sainte, représente, au ch. IV, les deux Prophètes qui devaient mettre les premières pierres dans les fondements du temple, comme deux oliviers placés aux deux côtés du chandelier d'or à sept branches : *Duæ olivæ ad dexteram candelabri, et ad sinistram ejus* (v. 11). C'est pourquoi, ayant demandé à l'ange qui l'instruisait ce que c'était que ces deux oliviers, l'ange lui répondit : *Ces deux oliviers sont les deux oints de l'huile sacrée, qui assistent devant le Dominateur de toute la terre.*

Que si l'on réunit cette image avec la prophétie du XIVe chapitre de *Zacharie* et avec *Ézéchiel*, on reconnaîtra que Dieu, après avoir été irrité contre son peuple et après de terribles ébranlements, se retrouve au milieu de son peuple, et qu'il a devant lui deux principaux ministres de sa miséricorde, qui, comme Zorobabel et Jésus fils de Josédec, rétablissent ce qui avait été ruiné ; que ces deux ministres exercent visiblement la fonction que les chérubins, qui approchent de plus près le trône de Dieu, exercent invisiblement dans le ciel ; que ces deux ministres sont deux oliviers qui se trouvent pleins de verdeur et de séve, dans le temps que la montagne des Oliviers est toute renversée ; qu'ils ont une onction si abondante qu'ils sont en état de fournir de l'huile pour faire briller le chandelier à sept branches.

Nous avons déjà fait l'application de ces prophéties au temps de la venue de Jésus-Christ sur la terre ; il s'agit de savoir si elles ont un second sens qui regarde la conversion des Juifs. Saint Paul le fait entendre, parce qu'il est clair qu'on pourrait, en suivant la méthode de Zacharie et d'Ézéchiel, exprimer de la même manière, et dans les mêmes termes que le font ces deux Prophètes, ce que saint Paul prédit, ch. XI, aux *Romains*, de la conversion des Juifs sous le symbole des branches de l'olivier. Mais l'*Apocalypse* rappelle la prophétie de Zacharie, et fait voir ainsi qu'elle doit avoir un autre accomplissement que celui qu'elle a eu à la venue de Jésus-Christ.

L'*Apocalypse* parlant donc des deux témoins qui doivent prophétiser durant mille deux cent soixante jours : *Ce sont là*, dit-il, *les deux oliviers et les deux chandeliers qui sont posés devant le Seigneur de la terre* (ch. XI). Ces paroles répondent à ce qui est dit au chapitre IV de *Zacharie*. Au même endroit de l'*Apocalypse*, il est parlé d'un grand

tremblement de terre, qui est terminé par la conversion d'un nombre prodigieux d'hommes. On peut comparer à cet événement celui du XIVe ch. de *Zacharie*, où la montagne des Oliviers est renversée par un tremblement de terre, et ce renversement est suivi de la conversion d'un grand peuple. Enfin le chapitre XI de l'*Apocalypse* se termine par ces paroles : *Alors le temple de Dieu s'ouvrit dans le ciel, on vit l'arche de son alliance dans son temple ; et il se fit des éclairs, de grands bruits, des tonnerres, un tremblement de terre, et une grosse grêle.*

Ce qui est dit de l'arche d'alliance donne lieu à deux observations : La première, que lorsque les deux Prophètes sont appelés des oliviers et des chandeliers posés devant Dieu, l'auteur sacré ne perdait point de vue l'allusion, soit au chandelier d'or, soit aux chérubins de bois d'olivier qui étaient devant l'arche ; or, il faut se souvenir que ces deux oliviers, dans *Zacharie,* fournissent de l'huile au chandelier à sept branches. La seconde observation, c'est que tout ce qui est dit, soit de l'arche, soit du tabernacle, doit s'entendre spirituellement ; c'est-à-dire que l'Écriture ne parle ici ni de l'arche, ni du temple matériel, mais des choses figurées par l'un et par l'autre. Au milieu des plus grands ébranlements, Dieu se conservera non-seulement son Église visible et étendue, mais encore de vrais adorateurs, ainsi que cela paraît marqué au commencement de ce chapitre même de l'*Apocalypse ;* et de peur que l'huile ne vienne à manquer, il suscitera ces deux oliviers, comme l'ont été, dans leur temps et dans leur ordre, Zorobabel et Jésus fils de Josédec.

Nous avertirons ici, en passant, que si l'on veut s'approcher de plus en plus du point de vue d'où l'on doit envisager ces deux prophéties, il faut comparer les allusions que

fait Zacharie dans ses derniers chapitres à l'histoire de David, surtout à sa sortie de Jérusalem lorsqu'il fuyait Absalon. Ce n'est pas en vain que l'Écriture a remarqué qu'il monta sur la montagne des Oliviers après avoir passé le torrent de Cédron. L'arche du Seigneur se mit en marche, et David ordonna aux prêtres de la reporter. On vit s'accomplir, matériellement et dans un sens grossier, un événement à peu près semblable à celui qui est annoncé par Ézéchiel et par Zacharie. En effet, on sait que l'arche était le symbole de la présence du Seigneur; il était donc vrai, dans ce sens grossier, que les pieds du Seigneur se reposèrent à l'entrée de la montagne des Oliviers : *En même temps Sadoc grand-prêtre vint accompagné de tous les Lévites qui portaient l'arche de l'alliance de Dieu, et ils la posèrent sur un lieu élevé* (*II. Rois,* XV, 24). Or, on sait que cela arriva dans le temps que toute la nation était dans la plus grande agitation ; elle était ébranlée jusqu'aux fondements par la révolte d'Absalon.

## ARTICLE V.

**Le symbole de l'huile employé pour figurer les mêmes événements que le symbole de l'olivier.**

Ce que l'Écriture représente sous l'image des oliviers, elle le représente aussi en employant le symbole de l'huile. C'est ce qui paraît dans l'histoire de la multiplication de l'huile par le prophète Élisée. Sans déterminer ici l'application de cette histoire, nous nous contenterons de faire ressouvenir de cette femme, dont il est parlé au chapitre L d'*Isaïe,* verset 1, qui avait été vendue, elle et ses enfants, à son créancier. Ici, *IV.Rois,* ch. IV, v. 1, c'est la veuve d'un prophète qui est menacée du même malheur. Son mari,

dit-elle à Élisée, craignait le Seigneur ; il était mort, et un créancier était venu pour s'emparer de ses enfants et les réduire en servitude. Il ne restait à cette pauvre femme qu'un peu d'huile qui aurait été bientôt épuisé. On sait le reste de cette histoire. La veuve, par l'ordre du Prophète, emprunta de ses voisins un grand nombre de vases, et l'huile se multipliant ne cessa de couler que lorsque les vases manquèrent. La multiplication se fit en secret, c'était un grand mystère ; et lorsqu'elle fut faite, la veuve trouva dans cette huile des richesses qui lui servirent à se délivrer des poursuites du créancier en lui payant ce qui lui était dû, et à se nourrir elle et ses enfants : *Tu autem, et filii tui, vivite de reliquo.*

Si l'on regarde cette huile comme l'image de l'onction du Saint-Esprit, cette histoire s'explique d'elle-même. Il est visible qu'Élisée exerce, à l'égard de cette veuve, la fonction de ces deux Prophètes qui sont appelés *Filii olei* (*Zacharie,* IV, 14), et qui fournissaient l'huile aux sept lampes du chandelier. Dans *Joël,* où la désolation du peuple de Dieu est exprimée par la désolation des oliviers : *Elanguit oleum* (*Joël,* I, 10), le retour des bénédictions du Seigneur est représenté par l'abondance de l'huile : *Vos granges seront pleines de blé, et vos pressoirs regorgeront de vin et d'huile* (*Joël,* II, 24). La promesse du don du Saint-Esprit, citée par saint Pierre le jour de la Pentecôte (*Actes,* II, 17), suit immédiatement (*Joël,* II, 28). La manière dont cette veuve évite la servitude, par le moyen de l'huile miraculeusement multipliée, fait ressouvenir de l'expression d'*Isaïe* (X, 27) : *Ce joug sera* comme *réduit en poudre par* l'abondance de *l'huile.*

Il serait aisé d'ajouter ici plusieurs autres endroits de l'Écriture où le symbole de l'huile est employé. Jésus-

Christ a fait une peinture abrégée de la Religion dans la parabole des vierges sages et des vierges folles (*S. Matth.*, ch. XXV). Il ne paraît pas de différence entre elles à l'extérieur; ce qui fait entre elles le discernement pour l'éternité, c'est que les unes ont de l'huile dans leurs lampes, pendant que les autres viennent à en manquer. Un secours semblable à celui de Zacharie, qui entretenait les sept lampes, aurait été décisif dans une telle conjoncture.

L'huile peut manquer à un grand nombre de ceux qui sont dans l'Église, et qui ont fait profession d'attendre l'époux; elle ne peut manquer à l'Église. On conçoit, dans l'analogie qui règne dans la parabole des vierges, le rapport que la mission des deux Prophètes, semblables à ceux dont il est parlé dans *Zacharie*, peut avoir, avec les desseins de Dieu, pour soutenir, consoler, fortifier son Église et prévenir des malheurs incompatibles avec les promesses.

## ARTICLE VI.

### Triomphe de Jésus-Christ au milieu des branches qu'il foule aux pieds.

Si l'on prend bien la suite du chapitre XI de l'*Épître aux Romains*, on verra que les divers retranchements et les diverses insertions de branches sur l'olivier se terminent à la gloire de Jésus-Christ. Il est glorifié dans le retranchement des branches naturelles qui donne lieu à l'insertion des branches étrangères, et il le sera dans la nouvelle insertion des branches naturelles. Les branches sur qui s'exerce le jugement qui ordonne qu'elles soient coupées ne sont autres que ses ennemis; et il foule aux pieds ces branches malheureuses, selon l'expression du *Psaume* CIX, qui prédit que tous ses ennemis seront réduits, les uns après les autres,

à lui servir de marchepied. Et dans le XXIV$^e$ chapitre d l'*Ecclésiastique,* verset 11, la Sagesse dit, parlant d( hommes en qui elle ne trouve pas à propos d'établir sa d( meure, qu'elle les foule aux pieds : *J'ai foulé aux pieds pa ma puissance les cœurs de tous les hommes, grands et petit*

Nous trouvons une image sensible de ces vérités da l'entrée triomphante de Jésus-Christ à Jérusalem. Il vena de Béthanie, traversa la montagne des Oliviers, et lorsqu' descendait cette montagne, ses disciples vinrent au-deva de lui, et coupant des branches d'arbres, ils en couvraie le chemin par lequel il devait passer, en sorte qu'il entra à Jérusalem en foulant aux pieds toutes ces branch (*S. Matth.*, XXI).

Que l'on suive saint Paul, et l'on verra que ce qui se alors en figure, et pour un instant, s'accomplit pendant durée de tous les siècles. C'est au travers des branches rom pues, soit les branches naturelles, soit les étrangères, qu Jésus-Christ marche vers le séjour de sa gloire, vers la J( rusalem céleste, où il va prendre possession de son règn lui et son corps qui doit régner en lui.

Isaïe et Zacharie ont aperçu le Messie dans cette circo stance de sa vie, c'est-à-dire dans son entrée mystérieuse Jérusalem. Voyez, *Isaïe,* ch. LXII, et *Zacharie,* ch. IX; to deux le considèrent comme le Sauveur de son peuple, to deux annoncent à Sion sa venue : *Dites à la fille de Sion Votre Sauveur vient* (*Isaïe,* LXII, 11) : *Fille de Sion, soy comblée de joie, fille de Jérusalem,* etc. (*Zach.*, IX, 9). L'u le considère comme une lampe brillante : *Son Sauveu brille comme une lampe allumée* (*Isaïe,* LXII, 1); l'autr comme *un Roi plein de douceur* pour son peuple, mais te rible à ses ennemis. Ce dernier, c'est-à-dire Zacharie, a nonce, au ch. XI, v. 2, comme une des circonstances q

doivent accompagner sa venue, la destruction des plus hauts arbres du Liban : *Hurlez, sapins, parce que les cèdres sont tombés, ceux qui étaient si élevés ont été détruits : faites retentir vos cris, chênes de Basan, parce que le grand bois qui était si fort a été coupé*. Mais ceci nous conduirait à la suite des prophéties faites sous le symbole des arbres en général, et nous nous sommes renfermés dans ce qui regarde les oliviers.

---



# SIXIÈME SYMBOLE

## POISSONS, PÊCHE, PÊCHEURS.

---

Nous ne ferons presque autre chose qu'indiquer les divers endroits de l'Écriture, les symboles précédents pouvant faire entendre ce qui sera moins développé.

### ARTICLE Ier.

Pharaon, les Égyptiens, Nabuchodonosor et ses conquêtes, Sédécias dans sa captivité, représentés sous l'image des poissons.

On verra par le passage du prophète Ézéchiel que nous allons rapporter incessamment, que le Pharaon du temps de Moïse pouvait être regardé comme le roi des poissons, son peuple comme une multitude de poissons, l'Égypte comme un fleuve ou comme une mer. Moïse changea les eaux du Nil en sang, et les poissons moururent : *Et pisces, qui erant in flumine, mortui sunt* (*Exode,* VII, 21). C'était l'image du châtiment que l'Égypte allait éprouver par la mort des premiers-nés, et par l'ensevelissement de Pharaon et de son armée dans la mer Rouge.

Ézéchiel prédit la ruine d'un autre Pharaon, et il emploie le symbole des poissons pour la prédire ; voyez ch. XXIX et XXXII. Pharaon, roi d'Égypte, est un grand dragon qui se couche au milieu de ses fleuves, et qui dit : *Le fleuve est à moi, et c'est moi-même qui me suis créé.* Dieu déclare qu'il mettra un frein à ses mâchoires, qu'il attachera à ses écailles les poissons de ses fleuves, c'est-à-dire les Égyptiens. *Je vous entraînerai,* dit le Seigneur, *du milieu de vos fleuves, et tous vos poissons demeureront attachés à vos écailles. Je vous jetterai dans le désert avec tous les poissons de votre fleuve ; vous tomberez sur la face de la terre ; on ne vous relèvera point, et on ne vous ensevelira point ; mais je vous donnerai en proie aux bêtes de la terre et aux oiseaux du ciel* (*Ézéch.*, XXIX, 3). Voilà un sort assez extraordinaire pour un poisson ; mais ce poisson est un roi, et Dieu voulait faire éclater sur lui sa puissance, et faire voir que le peuple d'Israël avait eu tort d'y mettre sa confiance.

Dans le ch. XXXI, v. 3, ce même roi est un grand arbre, mais au ch. XXXII, v. 2, Ézéchiel revient au symbole des poissons : *Vous avez été semblable,* dit-il à Pharaon, *au lion des nations, et au dragon qui est dans la mer ; vous frappiez de la corne tout ce qui était dans vos fleuves, vous en troubliez les eaux avec les pieds, et vous renversiez tous les fleuves. C'est pourquoi, voici ce que dit le Seigneur notre Dieu : J'assemblerai une multitude de peuples ; j'étendrai sur vous mon rets, et je vous entraînerai dans mon filet. Je vous jetterai sur la terre, et je vous laisserai au milieu des champs ; je ferai habiter sur vous les oiseaux du ciel, et je soûlerai de votre corps toutes les bêtes de la terre. Je répandrai sur les montagnes des morceaux de votre chair, et je remplirai les collines de vos membres ensanglantés. J'arro-*

*serai la terre de votre sang noir et pourri le long des montagnes, et les vallées seront remplies de ce qui sera sorti de vous;* c'est-à-dire qu'il coulera des ruisseaux de sang, et qu'il s'en formera comme des lacs et des étangs. Tel avait été l'état de l'Égypte au temps de Moïse. Ézéchiel ajoute qu'à la mort de ce grand poisson, le soleil, la lune et les étoiles seront obscurcis.

On ne peut douter que, dans un premier sens, le *Léviathan* du XXVII[e] ch. d'*Isaïe* ne soit un des rois ennemis du peuple de Dieu, soit Sennachérib, soit Nabuchodonosor. Dieu devait s'armer de *sa grande épée, pénétrante et invincible pour percer Léviathan, ce serpent immense, ce serpent à divers plis et replis, et pour faire mourir la baleine qui est dans la mer.*

Habacuc emploie le symbole des poissons (*Hab.*, I, 15); Nabuchodonosor est le pêcheur; les Israélites et les autres nations sont les poissons qu'il prend dans son filet. Mais cet endroit s'entend avec plus de justesse du diable : nous nous réservons d'en rapporter les propres termes dans l'Article suivant.

La captivité de Sédécias est représentée sous l'image d'un poisson sur qui le pêcheur étend son filet (*Ézéchiel,* ch. XII, v. 13, et ch. XVII, v. 20).

## ARTICLE II.

**Les hommes représentés par des poissons. Le diable est un poisson, il est aussi un pêcheur.**

Si les rois, leurs armées et leurs sujets sont tantôt des poissons, tantôt des pêcheurs, si leurs combats, leurs victoires et leurs défaites sont exprimés sous l'image de la pêche, on comprend aisément que la conversion et l'endur-

cissement des peuples pourront être exprimés sous les mêmes images. C'est en effet la méthode que suit l'Écriture. Le monde est une mer; les hommes des poissons. Il y a deux pêcheurs qui se disputent l'empire du monde. Le démon voudrait faire entrer tous les hommes dans son filet; Dieu permet souvent qu'il réussisse. Mais Dieu a aussi des temps où il fait la pêche de ses élus; cette dernière est avantageuse pour ceux qui entrent dans le filet. Dieu fait, outre cette première pêche, la pêche de colère, lorsqu'il exerce ses châtiments sur les hommes.

En général, le diable est un grand poisson, et en un sens le roi des poissons; Pharaon et Nabuchodonosor n'étaient que sa figure. C'est du diable dont il est parlé dans *Job*, ch. XL, sous le nom de *Léviathan*. Nous ne transcrirons point ici ce qui en est dit dans cet endroit; mais il faut l'avoir présent à l'esprit pour se convaincre du langage mystérieux de l'Écriture. Cet endroit donne un juste fondement d'appliquer au démon le verset 28 du Psaume CIII: C'est dans la mer qu'on voit *ce monstre que vous avez formé, Seigneur, pour se jouer dans ses eaux.*

Cette idée se réunit avec tous les endroits de l'Écriture, où le démon est appelé *le dragon*. Mais souvent ce dragon est représenté comme un animal monstrueux qui vit sur la terre, et alors ce qui en est dit rentre dans un autre symbole.

Le diable est un poisson; il est aussi un pêcheur. C'est ainsi qu'Habacuc le considère, lorsqu'il adresse ces plaintes à Dieu (ch. I, v. 14): *Pourquoi traitez-vous les hommes comme des poissons de la mer, et comme des reptiles qui n'ont point de roi pour les défendre? L'ennemi va les enlever tous; il tire les uns hors de l'eau avec l'hameçon; il en entraîne une partie dans son filet, et il amasse les autres*

*dans son rets : il triomphera ensuite, et il sera ravi de joie. C'est pour cela qu'il offrira des hosties à son filet, et qu'il sacrifiera à ses rets, parce qu'ils lui auront servi à accroître son empire, et à se préparer une viande choisie et délicieuse. C'est pourquoi il tient encore son filet étendu, et il ne cesse point de répandre le sang des peuples.* Habacuc, par ces paroles, décrit les temps où il semble que Dieu avait abandonné tous les hommes au démon, comme des poissons au pêcheur.

On lit dans l'*Ecclésiaste*, ch. IX, un verset qui a beaucoup de rapport à cette idée : *Comme les poissons sont pris à l'hameçon et les oiseaux au filet; ainsi les hommes se trouvent surpris par l'adversité, lorsque tout d'un coup elle fond sur eux* (v. 12).

## ARTICLE III.

**Pêche de Jésus-Christ malgré l'opposition des Juifs. Œuvre de Jésus-Christ, dans la conversion des Gentils et dans la conversion des Juifs, représentée par deux pêches.**

Le diable pêchait avec une grande liberté avant la venue de Jésus-Christ ; toutes les nations de la terre lui étaient livrées, et il n'y avait point d'efforts qu'il ne fît pour faire entrer dans son filet la nation des Juifs que Dieu s'était réservée.

Dans saint *Matthieu*, ch. XIII, v. 47, *le royaume des cieux est semblable à un filet jeté dans la mer, qui prend toutes sortes de poissons.* Or, il faut prendre garde qu'en suivant ce langage figuré, il y a deux mers à distinguer, où la pêche de Jésus-Christ s'est faite : la première est la nation des Juifs; la seconde, les Gentils, c'est-à-dire l'empire

romain et les nations voisines, autant qu'il y en a eu où l'Évangile s'est étendu.

La pêche de Jésus-Christ a commencé parmi les Juifs, et l'on sait combien il s'y est trouvé d'opposition. La Judée était comme une mer de poissons rebelles, qui avaient leurs chefs qui les empêchaient d'entrer dans les filets de Jésus-Christ. Cette mer avait son Léviathan, et les autres poissons s'attachaient à ses écailles. Jésus-Christ pêcha, malgré toute cette opposition, ceux qu'il lui plut, et il exerça ses jugements sur les autres. Ces derniers furent enveloppés dans les filets du démon, et il est clair que l'on pouvait employer ce que dit Ézéchiel de Pharaon et de son peuple, considérés comme des poissons, pour exprimer en langage parabolique le châtiment des Juifs. Il n'est pas moins clair que, si l'on considère la Judée comme un fleuve, on peut dire que les eaux furent changées en sang et que les poissons moururent.

Mais, selon saint Paul, la réprobation des Juifs a donné lieu à la vocation des Gentils. Donc on peut dire, pour suivre toujours le même langage, que Dieu a changé les eaux en sang et frappé de mort les poissons, et que ces malheurs ont donné lieu à la délivrance des élus qui devaient être tirés des Gentils.

En effet, Dieu emploie des images de cette nature pour exprimer la désolation de son peuple. *Osée*, ch. IV, v. 3, dit : *Les poissons mêmes de la mer seront enveloppés dans cette ruine*. La même chose est dite dans *Sophonie*, ch. I, v. 3 : *Je rassemblerai les hommes et les bêtes, les oiseaux du ciel et les poissons de la mer*.

Jésus-Christ, en proposant la parabole de la pêche, et en nous apprenant qu'elle représente le royaume de Dieu, c'est-à-dire en abrégé l'histoire de la Religion, nous a

expliqué les deux pêches de l'Évangile. Nous ne les rapporterons pas ici en détail. Plusieurs interprètes ont dit que l'une représentait la formation de l'Église de la terre, l'autre de celle du ciel. Mais on peut regarder aussi ces deux pêches comme la figure de la conversion des Gentils, et des Juifs : l'une, comme représentant ce que saint Paul appelle l'insertion des branches étrangères; et l'autre, ce qu'il appelle l'insertion des branches naturelles.

Dans les deux multiplications des pains, on voit qu'il se fait en même temps une multiplication de poissons. Cela sert à lier les deux figures. Ce qui est figuré par des pains, dans une suite de symboles, est figuré par des poissons dans une autre. Deux multiplications de pains figurent la même chose que deux multiplications de poissons, que deux pêches.

## ARTICLE IV.

**Pêche de miséricorde, pêche de colère parmi les Juifs. Les Apôtres sont des pêcheurs, succès de leur pêche.**

Revenons à la première pêche. Pendant que Jésus-Christ faisait une pêche de miséricorde parmi les Juifs, le démon faisait la sienne, et Dieu en faisait une autre qu'on peut appeler une pêche de colère. On peut avec justesse regarder comme une figure de cette dernière pêche ce qui est dit, *Ézéchiel*, ch. XII, v. 13, et ch. XVII, v. 20, de celui qui était alors le chef du peuple de Dieu : *Je jetterai mon rets sur lui, et il sera pris dans mon filet; je l'emmènerai à Babylone dans la terre des Chaldéens : cependant il ne la verra point, et il y mourra.* Les chefs du peuple de Dieu, dans le temps de la venue de Jésus-Christ, sont tombés

dans une captivité spirituelle; ils ne l'ont pas connue et ils sont morts dans le péché.

La pêche de miséricorde, qui se faisait alors parmi les Juifs, n'était que les prémices d'une pêche infiniment plus abondante qui était près de se faire parmi les Gentils. Le poisson rôti qui se trouva sur le rivage, lorsque Jésus-Christ apparut à ses disciples, en pouvait être par quelque endroit la figure (*S. Jean*, XXI, 9).

Lorsque Jésus-Christ appela plusieurs de ses Apôtres, il les trouva occupés à la pêche; et après leur avoir fait faire une pêche miraculeuse (*S. Luc*, V, 10), il leur dit : *Suivez-moi, et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes* (*S. Matth.*, IV, 19). Cette parole répond à la prophétie de Jérémie qui exprime, sous l'idée de la pêche et de la chasse, le ministère apostolique (*Jérémie*, XVI, 16).

Le poisson miraculeux que prit saint Pierre par ordre de Jésus-Christ, et où il trouva de quoi payer le tribut pour son maître et pour lui (*S. Matth.*, XVII, 26), marque le secours que les Apôtres trouveraient dans la pêche spirituelle qu'ils feraient, c'est-à-dire dans les peuples qu'ils convertiraient à l'Évangile.

On voit, dans la parabole de la pêche, une image des scandales qui devaient arriver dans la suite des siècles (*S. Luc*, V, 6). Le filet se rompait, et il y avait de bons et de mauvais poissons; le vaisseau était en danger de couler à fond. Jésus-Christ, en interprétant cette parabole, nous apprend que c'est à Dieu à faire la grande séparation des bons et des méchants, mais que les bons doivent tolérer les méchants.

## ARTICLE V.

**Conversion des Juifs. Malheurs qui y préparent, ou qui, après cet événement, tomberont sur ceux qui seront l'objet de la colère de Dieu.**

Saint Paul réunit dans un même point de vue l'insertion qui sera faite des branches naturelles, avec le retranchement des branches étrangères. En employant la figure du poisson, cela doit s'exprimer en réunissant avec la pêche de la nation des Juifs la désolation d'une autre pêche ; on doit faire envisager, d'une part, des poissons ressuscités, et de l'autre, des poissons livrés à la mort. Que l'on soit attentif pour voir si ces images se trouveront dans l'Écriture.

Au chapitre L d'*Isaïe,* où il est parlé en propres termes du rappel des Juifs après leur répudiation, Dieu s'exprime ainsi : *Ma main s'est-elle raccourcie? Est-elle devenue plus petite? N'ai-je plus le pouvoir de vous racheter, ni la force de vous délivrer?* Si je veux, *au seul bruit de mes menaces, je tarirai les eaux de la mer, je mettrai les fleuves à sec ; les poissons, n'ayant plus d'eau, pourriront et mourront de soif* (verset 2). Les poissons qui sont ainsi traités ne représentent pas assurément la nation qui doit être convertie.

Voici Ézéchiel qui va nous présenter une image toute contraire; c'est lorsqu'il voit sortir du temple ces eaux mystérieuses dont il fait la description au ch. XLVII; elles vont se jeter dans la mer de Sodome, ou la mer Morte : *Les eaux de la mer,* dit l'ange, *en seront adoucies, et tout animal vivant qui rampe, vivra partout où viendra le torrent; et il y aura une grande quantité de poissons où ces eaux viendront se rendre; et tout ce qui sera abreuvé de l'eau de ce torrent sera guéri et vivra. Les pêcheurs se tiendront sur ces eaux; et depuis Engaddi jusqu'à Engallim, on*

*sèchera des filets.* Ce sont deux lieux situés sur le bord de la mer Morte. Pour entendre ce que le Prophète veut marquer par ce langage figuré, il n'y a qu'à se souvenir de la parole de l'Évangile : *Le royaume des cieux est semblable à un filet,* etc. *Il y aura,* poursuit le Prophète, *beaucoup d'espèces différentes de poissons, et en très-grande abondance, comme il y en a dans la grande mer* (*Ézéchiel,* XLVII, 8 et suiv.).

La menace du chapitre L d'*Isaïe,* de faire mourir les poissons, tant des fleuves que de la mer, est exprimée plus en détail dans l'*Apocalypse,* ch. VIII, v. 8 ; au son de la seconde trompette, il arrive un malheur, ensuite duquel la troisième partie de la mer est changée en sang, et la troisième partie des poissons meurt. Au ch. XVI, v. 3, le second ange répand sa coupe sur la mer, et elle est changée en un sang semblable à celui d'un corps mort, et tous les animaux qui vivaient dans la mer meurent. Le troisième ange répand aussi sa coupe sur les fleuves et les fontaines, et elles sont changées en sang ; c'est-à-dire que ce qui a été figuré par les plaies d'Égypte se renouvellera.

Saint Jean parle, dans le XI^e chapitre, d'une ville qui sera appelée spirituellement Sodome et Égypte : *Quæ vocatur spiritualiter Sodoma et Ægyptus* (v. 8). C'est cette Égypte sur qui tomberont ces malheurs. C'est pourquoi il faut rapporter ici ce que nous avons transcrit ci-dessus, Article I^er, des chapitres XXIX et XXXII d'*Ézéchiel,* où ce prophète représente le roi d'Égypte comme un grand dragon, sur qui Dieu exercerait sa vengeance, et dont il découlerait des ruisseaux de sang qui rempliraient les vallées. Les malheurs temporels dont l'Égypte de ce temps-là fut affligée ne remplissant point la grandeur de la prophétie, il en faut chercher le parfait accomplissement dans le sens spirituel.

Isaïe réunit aussi la figure de l'Égypte avec celle des poissons, au chapitre XIX qui commence par ces mots : *Prophétie contre l'Égypte... La mer*, est-il dit, verset 5, *se trouvera sans eaux, et le fleuve deviendra sec et aride... Les pêcheurs pleureront; tous ceux qui jettent l'hameçon dans le fleuve seront dans les larmes; et ceux qui étendent leurs filets sur la surface de ses eaux tomberont dans la défaillance*. Les versets suivants mettent les derniers traits à cette peinture.

La description que nous venons de voir est bien différente de cette pêche abondante qui se fera, selon qu'Ézéchiel l'a annoncé, dans la mer Morte. Ce que dit Jérémie, ch. XVI, paraît avoir un rapport particulier à cette heureuse pêche d'Ézéchiel, puisque après avoir prédit l'endurcissement du peuple d'Israël et leur dispersion, Jérémie annonce leur délivrance, et il dit qu'elle sera si heureuse, qu'elle fera oublier la délivrance de l'Égypte : *J'enverrai beaucoup de pêcheurs, dit le Seigneur, et ils pêcheront les enfants d'Israël; je leur enverrai ensuite beaucoup de chasseurs, et ils les iront chercher pour les prendre dans toutes les montagnes, dans toutes les collines, et dans les cavernes des rochers* (v. 16).

## ARTICLE VI.

### Trait de l'histoire de Tobie. Psaume VIII. Jugement dernier.

Pour expliquer en détail ce qui est figuré par le poisson de Tobie, il faudrait expliquer le livre de *Tobie*. Il suffit de marquer ici que le jeune Tobie, assisté de l'ange qui le conduisait et soutenu de ses conseils, pêcha le poisson qui l'avait effrayé d'abord, et qu'il trouva dans cette pêche :

1° de quoi se nourrir et conserver sa vie pendant un certain temps; 2° un moyen pour lever les obstacles qui s'opposaient à la fécondité de son épouse; 3° un remède pour rendre la vue à son père. Il y a une pêche qui est les prémices d'une autre ; et en fait de figures, une suite d'événements qui sont présentés d'abord sous l'image de la pêche, peuvent l'être ensuite sous le symbole du mariage, ou sous un autre.

Dans le VIII° *Psaume,* où la gloire du Messie est dépeinte, selon saint Paul, on voit les poissons parmi les autres créatures qui lui sont soumises. Les divers endroits de l'Écriture que l'on vient de rapporter font voir avec combien de justesse on peut entendre ces poissons dans un sens figuré, puisque Jésus-Christ a représenté à diverses reprises les progrès de son règne parmi les hommes, sous l'image de la pêche.

Outre ce que nous avons dit, on voit, par la fin de la parabole de l'Évangile, que le jugement dernier est représenté sous l'image d'une pêche : les anges feront l'office des pêcheurs, en séparant les mauvais poissons d'avec les bons.

---

# SEPTIÈME SYMBOLE

## LA VIGNE ET SON FRUIT.

---

### ARTICLE Ier.

**L'Écriture sainte emploie le symbole de la vigne pour représenter les événements temporels du peuple d'Israël jusqu'à la venue du Messie.**

Nous n'entrerons pas dans le détail de l'histoire de la Synagogue ; il suffit de faire observer que l'Écriture exprime souvent les événements de cette histoire sous le symbole de la vigne.

C'est une vigne que Dieu a tirée de l'Égypte ; il l'a plantée, il l'a cultivée : Nabuchodonosor, comme une bête furieuse, l'a ravagée : Dieu l'a plantée de nouveau dans le même champ. Et pour donner des exemples d'événements plus particuliers, dans les chapitres XVII et XIX d'*Ézéchiel*, la maison de David, ou du roi Josias, est une vigne, ses enfants en sont les branches. Sédécias, en particulier, est une vigne plantée de la main du roi de Babylone représenté sous le symbole d'un aigle : cette vigne porte ses racines et étend ses branches vers un autre aigle, c'est-à-

dire vers le roi d'Égypte ; le roi de Babylone, pour se venger de cette vigne, la déracine, etc. Au ch. XIX, la maison de Josias, ou bien toute la nation, est une vigne transplantée dans une terre déserte et sans eau, et elle ne pousse plus de bois fort qui devienne le sceptre des princes. C'est ainsi qu'est représenté l'état de la maison royale dans la captivité de Babylone ; Ézéchiel entre dans le détail de ces événements.

On voit, dans le livre des *Juges,* que Gédéon représente sa famille et la tribu d'Éphraïm sous l'image de la vigne. C'est ainsi que voulant parler modestement de sa propre maison et relever l'idée de la tribu d'Éphraïm, il s'exprime en ces termes : *Une grappe de raisin d'Éphraïm ne vaut-elle pas mieux que toutes les vendanges d'Abiezer?* (*Juges,* VIII, 2.)

Enfin, il n'y a rien de plus commun dans le Pentateuque et dans les Prophètes, que d'exprimer la prospérité ou l'adversité du peuple d'Israël par la fertilité de la vigne ou par sa désolation.

Les événements qui appartiennent à l'histoire du peuple juif sont eux-mêmes des figures de ce qui regarde les Chrétiens ; c'est pourquoi ce qui est dit de ces événements sous l'image de la vigne a rapport à un sens plus relevé que nous allons suivre.

### ARTICLE II.

Le prophète Isaïe, la parabole de l'Évangile, le Psaume LXXIX et Jérémie, s'accordent pour prédire la désolation et la réprobation des Juifs sous l'image d'une vigne.

La parabole de l'Évangile des vignerons qui tuent l'héritier de la vigne a un rapport si sensible avec celle du ch. V

*d'Isaïe*, et avec quelques endroits de *Jérémie*, qu'il est à propos de les considérer d'une seule vue et d'en faire une espèce de concorde. *La maison d'Israël*, dit *Isaïe* (V, 7), *est la vigne du Seigneur des armées, et les hommes de Juda étaient le plant auquel il prenait ses délices*. Ainsi le royaume de Juda et le royaume d'Israël étaient deux vignes qui n'en faisaient qu'une. *Dieu l'avait transportée de l'Égypte*, selon l'expression du *Psaume* LXXIX, 9. *Il l'environna d'une haie, il en ôta les pierres, et la planta d'un plant rare et excellent; il bâtit une tour au milieu, et il y fit un pressoir: il s'attendait qu'elle porterait de bons fruits, et elle n'en a porté que de sauvages* (*Isaïe*, V, 2).

Ce que le Prophète ajoute développe la conduite de Dieu sur la Synagogue qui, étant sous l'ancienne alliance, n'avait point porté de bons fruits. Elle ne laissait pas d'avoir tort, et elle ne pouvait avec fondement accuser Dieu. Voici la conclusion de ce discours: *J'ai attendu*, dit le Seigneur, *qu'ils fissent des actions justes et je ne vois qu'iniquité; et qu'ils portassent des fruits de justice, et je n'entends que les cris de ceux qui sont dans l'oppression.*

L'Évangile entre dans un plus grand détail (*S. Matth.*, XXI, 33; *S. Luc*, XX, 9). Le père de famille après avoir planté sa vigne et l'avoir munie, comme il est marqué dans Isaïe, la loua à des vignerons, et se retira pour un long temps. Ces vignerons sont les conducteurs du peuple, les juges, les princes, mais surtout les prêtres selon l'ordre d'Aaron. Le père de famille envoya des serviteurs à diverses reprises pour redemander du fruit de sa vigne. Ces serviteurs sont les Prophètes animés de l'Esprit de Dieu. La parabole distingue jusqu'à quatre différents envois. Ces serviteurs furent battus, lapidés, blessés; quelques-uns furent tués, et tous furent renvoyés sans rapporter aucun fruit.

Isaïe ajoute (ch. V, v. 10) à sa parabole cette menace, qu'il viendra un temps que *dix arpents de vignes rempliront à peine un petit vase de vin, et trente boisseaux de blé qu'on aura semés n'en rendront que trois.*

Enfin l'Évangile dit que le père de famille, las de ne point recueillir de fruit de sa vigne, envoya son fils ; mais les vignerons le voyant, formèrent une conspiration contre lui et le chassèrent hors de la vigne; ce qui marque qu'ils excommunièrent Jésus-Christ et le tuèrent, s'imaginant qu'après avoir tué l'héritier de la vigne, ils en demeureraient les maîtres.

La punition de ces désordres est différemment exprimée dans l'Évangile et dans Isaïe ; car, dans ce Prophète, Dieu détruit lui-même sa vigne; et dans l'Évangile, il extermine les vignerons et met sa vigne entre les mains d'autres vignerons qui lui en rendront le fruit dans la saison. La différence vient de ce que, dans Isaïe, la vigne est la race charnelle d'Abraham, et dans l'Évangile, c'est la Religion, c'est le peuple de Dieu en général, qu'il soit composé de Juifs, ou qu'il soit composé de Gentils. Nous reviendrons à cette manière d'envisager les choses, qui a lieu dans la parabole de l'Évangile, après avoir suivi celle d'Isaïe.

En suivant l'idée d'Isaïe, la première vigne a été ravagée, et Dieu en a planté une autre. Cette autre vigne, ce sont les Gentils convertis. Selon la parabole de l'Évangile, la vigne a changé de vignerons ; c'est-à-dire que Dieu qui avait confié sa Religion et la conduite de son peuple à la famille d'Aaron et à la tribu de Lévi, a rejeté ceux-ci, et a mis à leur place les Apôtres et les prêtres chrétiens tirés des Gentils.

*Je vous montrerai maintenant ce que je m'en vais faire à ma vigne,* dit Dieu dans Isaïe ; *j'en arracherai la haie,*

*et elle sera exposée au pillage ; je détruirai tous les murs qui la défendent, et elle sera foulée aux pieds. Je la rendrai toute déserte, et elle ne sera ni taillée, ni labourée; les ronces et les épines la couvriront, et je commanderai aux nuées de ne pleuvoir plus sur elle.* Voilà l'état où sont tombés les Juifs depuis qu'ils ont rejeté le Messie. C'est ce qui est exprimé dans le *Ps.* LXXIX. Après avoir représenté le soin que Dieu avait pris de sa vigne, et la manière dont elle s'était multipliée et étendue sous sa protection, le Prophète lui adresse ses plaintes sur l'état où elle était réduite : *Pourquoi, Seigneur, avez-vous détruit la muraille qui l'environnait, et pourquoi est-elle exposée aux insultes de tous ceux qui passent dans le chemin? Le sanglier de la forêt l'a toute ruinée, et la bête sauvage l'a dévorée... elle a été brûlée par le feu et renversée.*

On sait qu'il n'y a point d'animal qui fasse plus de ravage dans la vigne que le pourceau, et d'ailleurs il n'y a point d'animal qui fût plus en horreur aux Juifs; c'est donc un ennemi terrible et dangereux entre tous les autres que le Psaume désigne ici : *Le sanglier de la forêt l'a toute ruinée, et la bête sauvage l'a dévorée.* Ce n'est pas même un pourceau ordinaire, c'est un sanglier de la forêt. Pour remplir cette idée, il faut un ennemi qui ne fasse pas seulement un mal passager et remédiable, mais qui opère une destruction entière, qui arrache par la racine la nation entière, comme le sanglier fait à la vigne. Dans le sens charnel, cet ennemi est Salmanasar à l'égard du royaume des dix Tribus, et Nabuchodonosor à l'égard de celui de Juda. Mais nous suivons maintenant un sens plus spirituel, plus grand, plus étendu. Cette bête furieuse, ce Nabuchodonosor, ce Salmanasar dans l'ordre spirituel, c'est celui qui a présidé à la conspiration des Juifs contre Jésus-Christ, ce sont les chefs de ce peuple

qui se sont élevés contre Jésus-Christ et sa doctrine, et qui ont entraîné toute la nation dans l'apostasie. Ils ont fait ce que Nabuchodonosor et Salmanasar, Tite et Vespasien ne pouvaient faire ; ils ont persuadé la nation, et, en la persuadant, ils ont détruit la vigne par la racine et l'ont laissée dans la désolation spirituelle où nous la voyons encore aujourd'hui. Les généraux des Romains sont survenus pour punir l'apostasie de la nation ; c'est-à-dire que les bêtes furieuses, qui avaient ravagé la vigne par rapport à l'ordre spirituel, ont été suivies d'autres bêtes furieuses qui, à leur tour, l'ont ravagée même dans l'ordre des choses sensibles. Après avoir été invisiblement déracinée par l'apostasie, elle l'a été visiblement par la guerre des Romains contre les Juifs : *Elle a été brûlée par le feu et toute renversée.*

Jérémie décrit aussi l'apostasie des Juifs et la désolation qui en est la suite, ch. II, v. 21 : *Je vous avais plantée, dit le Seigneur, comme une vigne choisie où je n'avais mis que de bon plant : comment donc êtes-vous devenue pour moi un plant bâtard, ô vigne étrangère?*

Jérémie appelle le peuple d'Israël *une vigne étrangère.* Moïse enchérit dans son Cantique sur cette expression. *Leurs vignes*, dit-il (*Deut.*, XXXII, 32), *sont des vignes de Sodome, des vignes des faubourgs de Gomorrhe ; leurs raisins sont des raisins de fiel, et leurs grappes sont d'une extrême amertume. Leur vin est un fiel de dragon, c'est un venin d'aspic qui est incurable.*

Il faut remarquer que Moïse joint ici le symbole des dragons et des aspics avec celui de la mauvaise vigne, pour représenter l'apostasie du peuple d'Israël. Celui qui, au milieu de cette nation, méritait d'être représenté par un sanglier, pouvait bien aussi l'être par un dragon; il était l'instrument du démon, il lui ressemblait, il pouvait être

réprésenté par les mêmes symboles. Et non-seulement un homme distingué entre tous les autres pouvait être représenté de la sorte, mais encore tous ceux qui participaient à sa méchanceté et qui concouraient avec lui à séduire et à perdre la nation, en employant leur crédit, leur éloquence, leurs artifices, leur autorité, pour empêcher que l'héritier de la vigne ne fût écouté et ne fût reçu. L'Écriture, en employant des images si affreuses pour les représenter, nous apprend à juger et à concevoir de chaque chose le dégré d'horreur qu'elle mérite.

Ceux qui dans le *Ps*. LXXIX sont comparés à des bêtes féroces sont appelés du nom de pasteurs dans *Jérémie*, XII, 10 : *Un grand nombre de pasteurs*, dit le Seigneur, *a détruit ma vigne; ils ont foulé aux pieds le lieu que j'avais pris pour mon partage ; ils ont changé en une affreuse solitude l'héritage que j'avais choisi, et que j'avais rendu si beau*. Il semble que ces mauvais pasteurs soient les mêmes qui, dans le verset précédent, sont nommés des bêtes farouches : *Bêtes de la terre, assemblez-vous toutes; hâtez-vous de dévorer ma vigne. Un grand nombre de pasteurs*, etc. Et cette vigne est elle-même appelée un lion, deux versets plus haut. *La terre que j'avais choisie pour mon héritage est devenue à mon égard comme un lion de la forêt*. Cela vient de la méthode qui règne dans toute l'Écriture, d'entremêler une suite de symboles l'une avec l'autre. En effet, ces pasteurs qui sont tout à la fois pasteurs, bêtes fauves et vignerons de la vigne, sont eux-mêmes des ceps de cette vigne. C'est pourquoi Jérémie, dans le même chapitre, demande justice contre eux en ces termes : *Vous les avez plantés, et ils jettent de profondes racines ; ils croissent et ils portent du fruit ; vous êtes près de leur bouche, et loin de leurs reins*, c'est-à-dire que leurs fruits n'ont qu'une

apparence, mais point de réalité, semblables à ce
qui portent des fruits qui ne mûrissent point.

Le même Prophète exprime la vengeance q
devait exercer contre la nation, sans sortir du mê
gage figuré, ch. VI, v. 9 : *Voici ce que dit le Seig
armées : On prendra tout ce qui sera resté d'Israël,
on coupe dans une vigne jusqu'à la dernière gr
raisin. Retournez, s'entre-diront les vendangeurs, e
dans votre panier ce que vous trouverez de rest*
expliquerons dans la suite de quelle manière cette p
s'accorde avec quelques autres qui y paraissent co
Dans les *Lamentations*, ch. I, v. 12, Jérémie fa
ainsi Jérusalem : *Le Seigneur m'a traitée selon s
au jour de sa fureur comme une vigne qu'on a ven
Il a envoyé d'en haut un feu dans mes os, et il m'a
Il a tendu un rets à mes pieds, et il m'a fait to
arrière*. Au chapitre suivant, verset 12, Jérémie
sente les enfants qui expiraient dans les rues de Jé
entre les bras de leur mère, en demandant ce qu'éta
venus le blé et le vin : *Ubi est triticum et vinum ?*

Il était prédit, comme nous l'avons vu, que cett
produirait du fiel au lieu de vin : *Leurs raisins
raisins de fiel, et leurs grappes ne sont qu'amer*
était encore prédit dans le Psaume LXVIII, que le
d'Israël présenterait à boire au Messie dans sa soif
du vinaigre ; et Jérémie fait dire à Jérusalem qu'el
été abreuvée d'absinthe et de fiel : *Souvenez-vo
pauvreté où je suis, de l'excès de mes maux, de l'
et du fiel où je suis plongée* (*Ibid.*, III, 19). Il ét
que Dieu la traitât comme il en avait été tra
même.

Isaïe se réunit encore avec Jérémie pour se plain

chefs du peuple qui avaient ravagé la vigne : *Le Seigneur entrera en jugement avec les anciens et les princes de son peuple, parce que vous avez ravagé la vigne, et que vos maisons sont pleines de la dépouille du pauvre* (*Isaïe,* III, 14). Voilà manifestement le jugement qui est marqué dans la parabole de l'Évangile : *Que pensez-vous que fera le Seigneur de la vigne?* etc.

## ARTICLE III.

**Les autres Prophètes se réunissent avec ceux de l'Article précédent pour prédire les mêmes choses sous les mêmes symboles**

Joël (ch. I, v. 7) parle d'un fléau qui réduira la vigne du Seigneur en un désert; l'écorce des figuiers sera arrachée, etc., il n'y aura plus de vin pour fournir aux sacrifices du Seigneur : *Periit sacrificium et libatio de domo Domini;* les vignerons pousseront de grands cris, parce que la vigne sera dans la désolation : *Vinea confusa est;* les prêtres seront aussi dans les pleurs, parce qu'il ne se trouvera plus de vin pour les sacrifices.

*Toutes les vignes retentiront de voix lamentables,* est-il dit dans *Amos,* V, 17, ce qui marque un fléau universel, *parce que je passerai* comme une tempête *au milieu de vous, dit le Seigneur;* ce qui marque à peu près la même chose que la vendange dont il est parlé dans les *Lamentations : Le Seigneur m'a vendangée,* etc.; et l'un et l'autre répond à ce qui est dit dans le *Ps.* LXXIX, 17 : *La vigne... elle a été toute brûlée par le feu et toute renversée, et ses habitants sont sur le point de périr par la sévérité menaçante de votre visage.*

Osée, II, 11 : *Je ferai cesser tous ses cantiques de joie,*

blable à celle que nous venons de toucher. Les Prophètes envoyés de siècle en siècle pour cultiver la vigne, avaient attendu cette récolte abondante qui ne devait se faire qu'à la fondation de l'Église; et les Apôtres, qui ne vinrent qu'à la fin, eurent le bonheur d'être les témoins et les ministres d'un événement qui fait l'objet de la plus solide joie que les vrais serviteurs de Dieu puissent avoir sur la terre. Ils avaient travaillé après tous les autres, et ne consumèrent pas comme eux toute leur vie dans l'attente, et cependant il leur fut spécialement dit (*S. Matth.*, XIX, 28) : *Vous serez assis sur douze trônes*, etc. La vigne leur fut confiée dans le temps qu'elle rapporta du fruit; et le ministère des premiers envoyés n'avait servi qu'à convaincre de sa stérilité, comme on le voit par l'autre parabole de l'Évangile.

## ARTICLE VI.

### Un petit nombre réservé parmi les Juifs pour être les prémices de l'Église.

Lorsque nous avons vu les endroits des Prophètes où il est dit que la vigne sera vendangée de manière qu'il n'y restera absolument rien, il est évident que cela doit s'entendre du peuple réprouvé, et cela seulement après que la séparation de ceux que Dieu veut se réserver en a été faite. Car avant que Dieu exerce ses jugements sur son peuple, il s'y trouve toujours un certain nombre d'hommes qu'il regarde dans sa miséricorde, qui, comme Loth, sont discernés de l'ancien peuple avant l'embrasement universel. C'est ce qui est clairement marqué dans les Prophètes.

*Ce qui restera d'Israël*, est-il dit dans *Isaïe*, ch. XVII, v. 6, *sera comme une grappe de raisin qui aura été laissée* par les vendangeurs, etc. Et au ch. XXIV, v. 13 : *Ce qui restera au milieu de la terre, au milieu de tant de peuples,*

*sera comme quelques olives qui demeurent sur un arbre après qu'on l'a dépouillé de tous ses fruits, ou comme quelques raisins après que la vendange est achevée.* On voit bien que c'est ici une vendange de colère à laquelle la totalité de la vigne est abandonnée, et que ces grappes épargnées appartiennent à une vendange de grâce et de miséricorde.

L'Église de Jérusalem était cette grappe unique, ou ce peu de grappes que Dieu s'était réservé dans sa miséricorde. Cela peut faire ressouvenir de la parole de Gédéon qui disait qu'*une grappe d'Éphraïm valait mieux que toutes les vendanges d'Abiézer.* Lorsque Gédéon parlait ainsi, il le faisait par modestie et ayant égard aux apparences extérieures, car, dans le fond, la famille d'Abiézer, dont était Gédéon, cette famille qui avait été la première à s'assembler autour de Gédéon, avait délivré Israël ; ainsi on pouvait dire avec vérité qu'une grappe d'Abiézer valait mieux que toutes les vendanges d'Éphraïm. C'est ainsi que cette grappe réservée, selon la prophétie d'Isaïe, c'est-à-dire l'Église de Jérusalem, l'emportait sur tout le reste de la nation qui ne reconnut point le Messie.

Dieu se servit, comme on le sait, de cette Église pour la conversion des Gentils, c'est-à-dire qu'il prit du plant de l'ancienne vigne pour contribuer à former la nouvelle. L'Église chrétienne, dans son commencement, fut toute composée du plant qui venait d'Abraham, et les Gentils y furent réunis par leur conversion. La séve de l'Église de Jérusalem passa dans les Gentils qui embrassèrent le Christianisme.

## ARTICLE VII.

**Jésus-Christ est une vigne : il est le cep de la vigne, les Chrétiens en sont les branches. Branches coupées ne sont bonnes qu'à être jetées au feu.**

Jésus-Christ a suivi cette figure de la vigne dans un très grand détail. C'est lui-même qui, faisant entendre sa voix dans le XXIV° ch. de l'*Ecclésiastique*, v. 23, se compare à une vigne : *J'ai poussé des fleurs*, dit-il, *d'une agréable odeur comme la vigne, et mes fleurs sont des fruits de gloire et d'abondance.* Ces fruits sont les vertus les plus excellentes, selon l'explication qui en est donnée aussitôt. C'est pourquoi il ajoute : *Venez à moi vous tous qui me désirez avec ardeur, et remplissez-vous des fruits que je porte.* Or, que recueille-t-on de la vigne, si ce n'est le vin? Aussi est-il dit dans *Zacharie*, ch. IX, v. 17, en parlant du Messie : *Qu'est-ce que le Seigneur a de bon et d'excellent, sinon le froment des élus, et le vin qui fait germer les vierges?* Et au ch. IX, v. 5, des *Proverbes*, la Sagesse envoie ses servantes pour appeler au repas qu'elle a préparé, et elle fait dire aux conviés : *Venez, mangez le pain que je vous donne, et buvez le vin que je vous ai préparé.* Ce pain et ce vin, c'est tout à la fois et l'Eucharistie et la grâce de l'Eucharistie. C'est afin de suivre l'analogie de la figure de la vigne et de son fruit, que Jésus-Christ a choisi le vin pour en faire la matière de l'Eucharistie.

Dans l'institution de la Cène, Jésus-Christ a donc rappelé sensiblement le IX° ch. des *Proverbes;* et dans le sermon après la Cène, il rappelle le XXIV° ch. de l'*Ecclésiastique*. *Je suis*, dit-il à ses disciples (*S. Jean*, XV, 1), *la vraie vigne, et mon Père est le vigneron... Je suis le cep de la vigne, et vous en êtes les branches.* Jésus-Christ représente

l'Église, et même l'Église en tant qu'elle est mêlée de bons et de méchants, comme un plant de vigne dont il est le cep, et dont les Chrétiens sont les branches. C'est ainsi que saint Paul a représenté tout le peuple de Dieu sous l'image d'un olivier, et il est entré, en suivant ce symbole, dans un grand détail. Ce que Jésus-Christ enseigne en cet endroit sous le symbole de la vigne est plus général. Les branches de la vigne sont tous les Chrétiens. C'est ainsi que l'on comprend que ce qui est dit du peuple juif, dans le *Psaume* LXXIX, convient au peuple chrétien : *Seigneur, vous avez affermi les racines de votre vigne, et elle a rempli la terre. Son ombre a couvert les montagnes, et ses branches les plus hauts cèdres. Elle a étendu ses branches jusqu'à la mer, et ses rejetons jusqu'au fleuve.*

Or, Jésus-Christ nous déclare que comme la branche de la vigne ne saurait porter du fruit d'elle-même, et qu'il faut qu'elle demeure unie au cep, ainsi ses disciples n'en peuvent porter aucun s'ils ne demeurent en lui ; ce qui renferme deux vérités : l'une, qui regarde la nécessité de conserver la communion extérieure avec l'Église, sans quoi on serait extérieurement séparé de la vigne ; l'autre, la nécessité de demeurer intérieurement uni à Jésus-Christ par la foi et la confiance en sa vertu divine, sans quoi on ne reçoit point la séve qui vient de lui. Or, *celui qui demeure en Jésus-Christ porte beaucoup de fruit, et celui qui ne demeure pas en Jésus-Christ sera jeté dehors comme un sarment inutile; il séchera, et on le ramassera pour le jeter au feu et le brûler.*

Ceux qui après avoir tenu à Jésus-Christ ont le malheur de s'en séparer, sont dans un état plus funeste que ceux qui n'ont jamais eu de liaison avec lui ; et cela est vrai, en général, de tous ceux qui ont été du peuple de Dieu.

C'est une vérité enseignée dans *Ézéchiel*, chap. XV : *Fils de l'homme, que fera-t-on du bois de la vigne, si on le compare à tous les autres arbres qui sont dans les forêts? Peut-on s'en servir pour quelque ouvrage, ou en faire seulement une cheville pour y pendre quelque chose dans une maison? On le met dans le feu pour en être la pâture; la flamme en consume l'un et l'autre bout, et le milieu est réduit en cendres : après cela sera-t-il bon à quelque chose? Lors même qu'il était entier, il n'était bon à rien; combien plus sera-t-il inutile à toutes sortes d'ouvrages, après que le feu l'aura dévoré?* Le Prophète fait ensuite l'application de cette vérité aux habitants de Jérusalem.

## ARTICLE VIII.

### Passion de Jésus-Christ. Juifs réprouvés foulés dans le pressoir de la colère de Dieu.

Jésus-Christ ayant fait usage de la figure de la vigne pour se représenter lui-même, il n'est pas surprenant que le symbole du vin serve à représenter son sang, et que sa Passion soit dépeinte sous l'image d'une vendange où le fruit de la vigne est mis sous le pressoir; et comme il y a une vendange de colère, l'œuvre de Jésus-Christ se trouve aussi représentée sous l'image du vendangeur qui foule les raisins dans la cuve. Ces idées sont même assez souvent réunies dans l'Écriture. Nous avons déjà cité le IX° ch. de *Zacharie*, où le vin est l'une des choses excellentes que le Messie donnera. Il est parlé dans le même chapitre du *sang de son alliance* (v. 11), et il est dit que ceux qui combattront sous les étendards du Messie *seront enivrés comme de vin; ils seront remplis comme les coupes* des sacrifices que

l'on remplissait, soit de vin, soit de sang, *et comme les cornes de l'autel* (v. 15).

Ce IX^e ch. de *Zacharie,* où il est parlé de l'ânon et de l'ânesse qui devaient servir à l'entrée du Messie dans Jérusalem, a un rapport sensible avec la célèbre prophétie de Jacob touchant le Messie (*Gen.,* XLIX, 11) : *Il sera l'attente des nations. Il liera son ânon à la vigne; il liera son ânesse à la vigne. Il lavera sa robe dans le vin, et son manteau dans le sang des raisins. Ses yeux sont plus beaux que le vin,* etc.

Il semble que le LXIII^e ch. d'*Isaïe* ne fasse autre chose qu'étendre quelques-uns des traits de cette ancienne prophétie. Le Prophète aperçoit le Messie *qui vient de Bosra;* c'était le nom de la capitale de l'Idumée, et le nom de cette ville signifie *vendange;* et il demande avec étonnement, qui est celui qu'il voit venir avec une robe teinte de rouge, qui éclate dans la beauté de ses vêtements, et qui marche avec une force toute-puissante? Jésus-Christ lui-même répond : *C'est moi qui prononce des arrêts de justice, et qui viens pour défendre et pour sauver. Pourquoi donc votre robe est-elle rouge, et pourquoi vos vêtements sont-ils comme les habits de ceux qui foulent le vin dans le pressoir?* Jésus-Christ répond : *J'ai été seul à fouler le vin, sans qu'aucun homme d'entre tous les peuples fût avec moi. Je les ai foulés dans ma colère, je les ai foulés aux pieds dans ma fureur, et leur sang a rejailli sur ma robe, et tous mes vêtements en sont tachés.*

Isaïe distingue nettement le peuple qui est délivré, d'avec celui que le Messie foule ainsi dans sa fureur. Quel est donc en premier lieu le peuple qui est l'objet de la colère du Messie, si ce n'est les Juifs rebelles et incrédules, les Juifs réprouvés? Ce peuple est le fruit de la vigne maudite. On

a vu, dans l'Article II, son châtiment exprimé sous le symbole d'une vendange ; c'est pourquoi le Messie, en les foulant dans la cuve de la colère de Dieu, foule le vin dans le pressoir. Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer chaque terme de ces prophéties, et de faire voir en détail comment les souffrances du Messie ont été réunies devant les yeux du Prophète avec la vengeance qu'il a tirée de ses ennemis. Nous remarquerons seulement ici, que si les châtiments sans bornes des réprouvés sont exprimés sous le symbole des raisins mis sous le pressoir, les élus, qui sont les fruits de bénédiction, sont mis aussi sous le pressoir par les tribulations passagères auxquelles ils sont exposés après Jésus-Christ leur chef.

## ARTICLE IX.

Continuation de ce qui est traité dans l'Article VI. Église de Jérusalem. Gentils et Juifs réunis les uns après les autres à l'Église.

Jésus-Christ est le cep de la vigne; son Église est une vigne. C'est à lui, plus qu'à tout autre, que convient la bénédiction du *Psaume* CXXVII : *Votre femme sera dans le secret de votre maison comme une vigne qui porte beaucoup de fruits.* Il l'a d'abord formée de ceux des Juifs qu'il s'est réservés. Il était ordonné dans le *Deutéronome* (XXIV, 19), lorsqu'on recueillait les fruits des champs, de laisser de quoi glaner. On lit, au même endroit, un précepte semblable par rapport à la récolte des oliviers et de la vigne : *Quand vous aurez vendangé votre vigne, vous n'irez point cueillir les raisins qui y seront demeurés; mais ils seront pour l'étranger, pour l'orphelin et pour la veuve.* Le peuple juif fut premièrement vendangé par l'iniquité et l'incré-

dulité ; mais au milieu de ce malheur il resta, selon la prophétie d'Isaïe, quelques grappes et quelques olives, comme il en reste après le passage de ceux qui font la récolte. Ces grappes épargnées furent la première richesse de Jésus-Christ et des Apôtres. On sait combien il est ordinaire dans les Psaumes que Jésus-Christ prenne le nom de pauvre, d'étranger, d'orphelin, etc. Or il était dit de ces raisins qui demeuraient après la vendange, qu'ils appartiendraient à l'étranger, au pupille et à la veuve.

Si l'Église de Jérusalem était comme un amas de quelques grappes épargnées, elle était aussi une vigne composée de quelques ceps sauvés de la désolation universelle de la vigne, c'est-à-dire de la Synagogue. Cette Église toute composée de Juifs aurait désiré de pouvoir convertir à Jésus-Christ toute la nation ; mais Dieu permit qu'elle ne le fît pas. Ces Juifs qu'elle ne convertit point étaient ses frères, les enfants de sa mère, et l'on voit que, par la même raison, on pourrait dire aussi qu'ils étaient sa vigne. C'est donc l'Église de Jérusalem qui parle dans le Ier ch. du *Cantique des Cantiques*, et qui dit : *Les enfants de ma mère se sont élevés contre moi ; ils m'ont mise dans les vignes pour les garder, et je n'ai pas gardé ma propre vigne.*

Jésus-Christ, pour consoler l'Église de Jérusalem de la perte qu'elle avait faite de sa propre vigne en perdant ceux de sa nation, lui donna les Gentils, et un jour il réunira les Juifs à l'Église. C'est ce qui est prédit, si l'on s'en tient à une interprétation très-commune de la prophétie de la *Genèse* que nous avons déjà rapportée. Le Messie devait attacher son ânon à la vigne, c'est-à-dire qu'il devait réunir les Gentils aux Juifs fidèles ; et il devait aussi attacher son ânesse à la vigne, c'est-à-dire qu'il devait un jour réunir les Juifs à son Église, alors composée de Gentils. On trou-

vera cette interprétation, à peu de chose près, dans les notes abrégées de la Bible de Sacy.

## ARTICLE X.

**Injustice commise à l'égard de Jésus-Christ : sa Passion figurée dans l'histoire de Naboth et de Noé.**

Lorsque nous avons rapporté ci-dessus, Article II, la parabole de l'Évangile des vignerons meurtriers, nous l'avons considérée principalement par rapport aux Juifs qui méritèrent que la vigne leur fût ôtée. Mais cette parabole renferme aussi une image sensible de l'injustice que Jésus-Christ, l'héritier de la vigne, éprouva de la part de ces mêmes Juifs; car, autant qu'il était en eux, ils le dépouillèrent de son héritage; et en effet jusqu'aujourd'hui il est dépossédé de la nation des Juifs. L'image de cette injustice est tracée dans l'histoire de Naboth, elle y est soutenue de traits sensibles. Naboth n'aurait point été mis à mort, s'il avait consenti à abandonner sa vigne; mais il ne put jamais consentir à abandonner l'héritage de ses pères : *Dieu me garde de vous donner l'héritage de mes pères* (*III. Rois*, XXI, 3).

Jésus-Christ était l'héritier de la vigne, et s'il en avait voulu abandonnerle soin, les princes des prêtres l'auraient laissé vivre en paix. On trouve dans les deux premiers chapitres d'*Osée* des allusions expresses à l'histoire d'Achab et de Naboth. Ces chapitres se terminent par la promesse de grandes prospérités après de grands malheurs; et ces prospérités sont exprimées sous l'idée de la fertilité des campagnes, et entre autres par l'abondance de la récolte de la vigne (*Osée*, II, 21,22) : *En ce temps-là, dit le Seigneur, j'exaucerai les cieux; je les exaucerai, et ils exauceront la*

*terre. La terre exaucera le blé, le vin et l'huile; et le blé, le vin et l'huile exauceront Jezrahel.* Il y a dans ce nom de *Jezrahel* une allusion manifeste à l'histoire de Naboth, comme on le voit au ch. I, v. 4. La malice des hommes a réussi, Dieu le permettant ainsi, à enlever à Jésus-Christ la vigne des Israélites selon la chair, pour un temps très-long; mais ils n'ont pu et ne pourront empêcher que Jésus-Christ ne possède sa vigne qu'il s'est acquise par son sang.

Noé est la figure de Jésus-Christ. La vigne qu'il avait plantée peut représenter deux choses : premièrement, les hommes pour qui Jésus-Christ est mort, et principalement les élus de l'amour desquels Jésus-Christ a été comme enivré. Il les a tellement aimés, qu'il s'est réduit en leur faveur à un état qui a paru une folie. Jamais les hommes n'auraient cru qu'il dût s'abaisser jusqu'à ce point, et ce ne pouvait être que l'effet d'un excès d'amour. La seconde chose que cette vigne signifie, c'est la Synagogue. Le Fils de Dieu l'avait plantée, et il est venu sur la terre pour en recueillir le fruit. Il se plaint, dans les Prophètes, de n'y avoir trouvé que des fruits sauvages : *Comment êtes-vous devenue pour moi un plant bâtard, ô vigne étrangère?* (*Jér.*, II, 21.) Jésus-Christ a bu le vinaigre de sa main ; elle l'a rassasié de douleur et d'ignominie, elle l'a réduit à la nudité de la croix sur laquelle il s'est endormi du sommeil de la mort. Cham, c'est-à-dire les Juifs l'ont vu dans cet état et lui ont insulté. Mais les Gentils ont reconnu leur père dans cet état d'abaissement; ils ont adoré ses humiliations, et ils ont honoré Jésus-Christ à proportion qu'il s'était abaissé. Noé se réveille, et apprenant ce qui s'était passé, il maudit Cham et Chanaan son fils, et il bénit Sem et Japhet. C'est la bénédiction que Jésus-Christ a donnée aux Gentils, en même temps que la malédiction est tombée sur les Juifs,

La parabole, qui dans cette histoire commence par une vigne, est ainsi continuée sous le symbole des enfants.

Les mêmes objets qui peuvent être représentés par une vigne, peuvent l'être par des enfants. On le voit dans le *Psaume* CXXVII : *Votre femme sera dans le secret de votre maison comme une vigne qui porte beaucoup de fruits; vos enfants seront autour de votre table comme de jeunes oliviers*. Dans les deux premiers chapitres d'*Osée* que nous venons de citer, le symbole de l'épouse et des enfants y est employé, et celui de la récolte du vin accordée par grâce, ou ôtée par justice, y est entremêlé.

## ARTICLE XI.

### Diverses instructions et divers événements particuliers appartenant au gouvernement du peuple de Dieu, exprimés sous les symboles tirés de la vigne.

Lorsque le peuple de Dieu est établi dans un certain état, il s'y passe grand nombre d'événements particuliers qui sont exprimés dans l'Écriture sous des images prises de la vigne. Il y a même bien des choses qui appartiennent uniquement à la piété et au sens moral qui sont exprimées de la sorte. Ainsi l'Épouse du *Cantique des Cantiques* dit, au ch. I, v. 13, que *son bien-aimé est pour elle comme une grappe de raisin de Chypre dans les vignes d'Engaddi ;* et au ch. II, v. 4 : *Il m'a fait entrer dans le cellier où il met son vin*. Ce qui a un rapport manifeste avec l'endroit de *Zacharie*, IX, 15 : *Ils boiront, ils seront enivrés comme de vin*. Le temps de l'approche des miséricordes du Seigneur est ainsi exprimé, ch. II, v. 13 : *Les vignes sont en fleur, et l'on sent la bonne odeur qui en sort*.

S'il se glisse des abus parmi le peuple de Dieu, l'Épouse

en demande le retranchement en ces termes, v. 15 : *Prenez-nous les petits renards qui détruisent les vignes, car notre vigne est en fleur.*

Dans les *Proverbes,* la Sagesse éternelle propose son vin à boire (*Prov.*, IX, 5). Au ch. V, v. 1, du *Cantique des Cantiques,* l'Épouse parle ainsi : *J'ai bu mon vin avec mon lait : mangez, mes amis, et buvez; enivrez-vous, vous qui êtes mes très-chers amis.* Les richesses du règne du Messie sont exprimées de la sorte (*Isaïe,* LV, 1) : *Venez, achetez sans argent et sans aucun échange le vin et le lait.* Salomon dans sa magnificence était une des plus sensibles images du Messie ; il a soin de compter ses plants de vigne au nombre de ses richesses : *J'ai planté des vignes, j'ai fait des jardins,* etc. (*Ecclésiaste,* II, 4). L'expression qui se lit dans l'Écriture pour exprimer l'abondance du règne de Salomon (*III. Rois,* IV, 25), que tout Israël, d'une extrémité de la terre promise jusqu'à l'autre, depuis Dan jusqu'à Bersabée, demeurait sans aucune crainte, chacun sous sa vigne et sous son figuier, n'est pas moins propre à exprimer les temps heureux de l'Église.

Mais ces temps heureux sont sujets à des interruptions. Dans le même endroit où Jésus-Christ dit qu'il est le cep de la vigne et que les chrétiens en sont les branches, il déclare qu'il se fera deux sortes de retranchements ; il y aura des branches entièrement coupées, il y en aura d'autres qui seront seulement taillées : *Mon Père retranchera toutes les branches qui ne portent point de fruit en moi; et il taillera toutes celles qui portent du fruit, afin qu'elles en portent davantage* (*S. Jean,* XV, 2). On peut dire que ce verset renferme en abrégé toute l'histoire de l'Église. Chaque fidèle est taillé lorsqu'il est éprouvé par les afflictions ; des peuples et des Églises entières le sont par des retranche-

ments, soit par ceux qui sont l'effet d'une juste excommunication, soit par l'apostasie volontaire de plusieurs. Il y a temps de recueillir le fruit de la vigne, et temps de la tailler : il est parlé de ce dernier temps au *Cantique des Cantiques*, II, 12 : *Le temps de tailler la vigne est venu.*

Non-seulement la vigne représente les hommes qui sont en possession de la Religion, mais elle représente aussi les richesses de la Religion dont ils sont en possession. Naboth aima mieux mourir que de céder sa vigne ; il jugea que nul dédommagement ne pouvait être équivalent : cela est vrai des biens essentiels. Mais les avantages extérieurs de la Religion sont aussi quelquefois représentés par la même image. Giézi forma son plan sur ce qu'il pourrait acheter avec l'argent que lui donna Naaman, des vignes, des plants d'oliviers, etc. (*IV. Rois*, V, 26). Saül demandait à ses gens, si ce serait David qui leur donnerait des champs et des vignes (*I. Rois*, XXII, 7). Rabsacès proposa aux habitants de Jérusalem de se rendre à Sennachérib ; et pour les y engager, il leur promettait que la terre où il les transporterait vaudrait la leur, qu'il y aurait des vignes, des oliviers, etc., *une terre fertile, abondante en vin et en pain, une terre de vignes et d'oliviers, une terre d'huile et de miel;* et en attendant cette translation, de les laisser jouir de leurs vignes et de leurs figuiers (*IV. Rois*, XVIII, 31). Mais les habitants de Jérusalem, ayant à leur tête le roi Ézéchias, ne voulurent point écouter de telles propositions. Ils crurent, ainsi que Naboth, qu'il n'y avait point d'équivalent qui pût être mis en comparaison avec la terre qu'ils possédaient, et ils ne voulurent point changer le domaine de cette terre que Dieu leur avait accordée, en une possession passagère et dépendante de la volonté de Sennachérib.

## ARTICLE XII.

**Plan de Dieu dans l'alternative de la vocation des deux peuples, représenté dans les chapitres XVII et XIX d'Ézéchiel, conformément au chapitre XI de l'Epitre aux Romains.**

Nous avons parlé, Article Ier, des événements temporels exprimés dans les chapitres XVII et XIX d'*Ézéchiel*, sous le symbole de la vigne; mais ces événements temporels sont eux-mêmes des figures, et la parabole qui les représente se rapporte par conséquent à des objets d'un autre ordre. Appliquons donc à la Synagogue ce discours du XIXe ch., v. 10 et suivants : *Votre mère est comme une vigne qui a été plantée dans votre sang sur le bord des eaux ; elle a crû sur les grandes eaux, et elle a poussé son bois et son fruit. Les branches solides qui en sont sorties sont devenues les sceptres des princes ; sa tige s'est élevée au milieu de ses branches, et elle s'est vue dans une grande hauteur parmi la multitude de ses branches.* Dans le sens que nous suivons maintenant, cette élévation s'est étendue jusqu'au temps de la venue du Messie ; et ces branches distinguées dans l'arbre ne sont autres que les chefs et les conducteurs du peuple. *Elle a été arrachée,* poursuit le Prophète, *et jetée contre terre; un vent brûlant a séché son fruit; ses branches si vigoureuses ont perdu leur force et elles sont devenues toutes sèches, et le feu l'a dévorée.* Cela répond à ce qui est dit dans le *Ps.* LXXIX, 17 : *Elle a été toute brûlée par le feu et toute renversée.* Mais elle n'a pas été tellement consumée par le feu qu'il n'en demeurât plus de traces; c'est pourquoi le Prophète ajoute : *Elle a été maintenant transplantée dans le désert, dans une terre sans eau et sans route. Il est sorti une flamme du bois*

*de ses branches qui a dévoré son fruit; et elle n'a plus poussé de bois fort qui devint le sceptre des princes. Ceci est digne de larmes, et il deviendra un grand sujet de larmes.*

Dans le sens que nous suivons, cette même Synagogue, qui est la vigne dont le malheureux sort vient d'être annoncé, est, dans le ch. XVII, un grand cèdre; et cela est d'autant moins surprenant que de ce cèdre on va voir sortir une vigne. *Voici donc ce que dit le Seigneur* (*Ézéch.*, XVII, 3) : *Un aigle puissant qui avait de grandes ailes et un corps très-long, plein de plumes de diverses couleurs, vint sur le mont Liban, et emporta la cime d'un cèdre.* Ce cèdre, disons-nous, est le peuple juif; l'aigle c'est Dieu même, ou ceux dont il a employé le ministère pour l'accomplissement de cet événement. *L'aigle emporta la cime du cèdre; il arracha la plus haute de ses branches, et la transporta au pays de Chanaan* (ou *des marchands*), *il la mit dans une ville de gens de trafic.* Voilà les premiers Chrétiens tirés des Juifs, transplantés dans l'empire romain. *Et ayant pris de la graine, il la mit en terre comme une semence, afin qu'elle prît racine et qu'elle s'affermît sur les grandes eaux, et il la planta sur la surface de la terre. Lorsqu'elle eut poussé, elle crût et devint une vigne assez étendue, mais basse, dont les branches regardaient cet aigle, et dont les racines étaient sous lui. S'en étant donc formé une vigne, elle porta du bois et du fruit, et elle produisit des rejetons.* Voilà les Gentils, ceux que saint Paul désigne par les branches étrangères, qui se tiennent attachés à Dieu, qui accomplissent le précepte de l'Apôtre : *Prenez garde de ne vous pas élever, mais tenez-vous dans la crainte* (*Rom.*, XI, 20) ; ils n'ont de confiance qu'en celui qui les a plantés : *Respicientibus ramis ejus ad eam* (*aquilam*).

Mais voici ce qui va arriver, et c'est le malheur que saint Paul fait appréhender aux branches étrangères. *Un autre aigle parut ensuite, qui était grand, à longues ailes et chargé de plumes. Et alors cette vigne sembla porter ses racines et étendre ses branches vers ce second aigle, afin qu'il l'arrosât des eaux fécondes qu'il pouvait lui procurer. Cette vigne était déjà plantée dans une bonne terre sur le bord des grandes eaux, afin qu'elle poussât du bois et qu'elle portât du fruit, et qu'elle devînt une grande vigne.* Ainsi elle quitta celui qui l'avait plantée, pour porter ses racines et ses branches, c'est-à-dire pour mettre sa confiance en celui qui ne l'avait pas plantée.

Le Prophète poursuit : *Après cela dites-leur : Voici ce que dit le Seigneur notre Dieu : Cette vigne donc réussira-t-elle? Et au contraire, le premier aigle n'en arrachera-t-il pas les racines, n'en abattra-t-il pas le fruit, n'en fera-t-il pas mourir tous les rejetons, afin qu'elle sèche et qu'elle soit déracinée entièrement, sans qu'il soit besoin pour cela d'employer toute la force de son bras, ni beaucoup de peuple?* On reconnaît ici la menace de saint Paul : *Alioquin et tu excideris :* Branches étrangères, vous avez à craindre d'être traitées comme l'ont été les branches naturelles. Vigne, qui figurez la même chose que les branches étrangères, vous avez à craindre d'être traitée comme l'a été la première vigne qui ne signifiait autre chose que ce qui est signifié par les branches naturelles. Le Prophète insiste sur cette menace : *Voilà,* poursuit-il, *cette vigne plantée, espère-t-elle donc de se pouvoir affermir? Lorsqu'un vent brûlant l'aura frappée, ne mourra-t-elle pas, et ne se sèchera-t-elle pas avec toutes les eaux dont elle avait été arrosée?* On voit en passant que le symbole du souffle et celui des eaux sont entremêlés ici avec celui de la vigne.

Mais lorsque ce malheur arrivera, Dieu cessera-t-il donc d'avoir une vigne sur la terre ; l'Église périra-t-elle ? Si les branches étrangères viennent à être coupées, l'olivier périra-t-il ? Écoutons encore le Prophète, et passons au v. 22 du même chapitre : *Voici ce que dit le Seigneur notre Dieu : Je prendrai de la cime du plus grand cèdre.* Vatable rapporte ceci à ce même cèdre dont il a été dit déjà une fois que l'aigle avait pris de sa cime, etc. ; c'est-à-dire que comme l'on avait déjà pris une fois de la race d'Abraham pour servir à fonder l'Église, Dieu en prendra une seconde fois, conformément à la prophétie expresse de saint Paul, du rétablissement des branches naturelles. *Je prendrai, dit le Seigneur, de la cime du plus grand cèdre et la placerai; je couperai du haut de ses branches une greffe tendre, et je la planterai sur une montagne haute et élevée. Je la planterai sur la haute montagne d'Israël; elle poussera un rejeton, et elle portera du fruit et deviendra un grand cèdre. Tous les oiseaux habiteront sous ce cèdre, et tout ce qui vole fera son nid sous l'ombre de ses branches.*

Or, quelle est l'instruction que saint Paul tire de ces différents traits de la conduite de Dieu ? C'est que tous les hommes doivent s'abattre devant Dieu ; tous doivent reconnaître le besoin qu'ils ont d'une miséricorde gratuite, soit pour entrer, soit pour persévérer dans la justice. Les branches naturelles et les branches étrangères doivent également s'abaisser devant Dieu. Telle est aussi la conclusion qui est exprimée avec une force admirable dans les paroles d'Ézéchiel qui terminent ce chapitre : *Et tous les arbres de la contrée sauront que c'est moi qui suis le Seigneur qui ai humilié le grand arbre, et qui ai élevé l'arbre bas et faible; qui ai séché l'arbre vert, et qui ai fait reverdir l'arbre sec. C'est moi qui suis le Seigneur qui ai parlé, et qui ai fait ce que j'avais dit.*

## ARTICLE XIII.

### Prophéties touchant la conversion des Juifs.

Nous avons vu plus haut, Article VII, ce que dit Ézéchiel sur l'inutilité du bois de la vigne lorsqu'il a été coupé, et encore plus lorsqu'il a été réduit en cendres. La première application qu'il en fait regarde le peuple d'Israël. Il semblerait donc que ces malheurs seraient irréparables ; et ils le seraient à tout autre qu'à Dieu. C'est ce qui est marqué bien clairement dans *Jérémie*, ch. XVIII, v. 6, et ch. XXX, v. 15 et suivants; et dans *Ézéchiel*, sous la figure des ossements, ch. XXXVII. Mais il s'agit ici de retrouver la même vérité exprimée sous des symboles tirés de la vigne. C'est ce que nous trouvons dans *Ézéchiel*, immédiatement après les dernières paroles que nous venons de rapporter de ce prophète. Il est vrai que la figure y est prise sous une autre face. Dans le ch. XVII, les hommes sont une vigne, un cèdre, des branches, etc. Mais on peut représenter aussi l'état des hommes par l'état de ceux qui mangent le fruit de la vigne. Nous en avons déjà vu des exemples en grand nombre dans les Prophètes. Pour dire que des hommes participent à la justice, on dit qu'ils boivent le vin que Dieu, que la Sagesse leur présente, etc.; au contraire, ils boivent le vin que leur présente la prostituée lorsqu'ils participent à l'iniquité. Ainsi trouve-t-on l'iniquité des anciens Juifs exprimée en disant qu'ils ont mangé des raisins verts, *uvam acerbam*. Or, les malheurs de leurs descendants sont une suite des péchés de ces anciens Juifs, et c'est ce qui s'exprime en disant que *les pères ont mangé des raisins verts, et que les enfants en ont eu les dents agacées*. Donc,

pour dire que les Juifs se convertiront, il faut dire qu'il viendra un temps où ce proverbe n'aura plus lieu. *Je jure par moi-même, dit le Seigneur notre Dieu* (*Ézéch.*, XVIII, v. 3), *que cette parabole ne passera plus parmi vous en proverbe dans Israël.*

Nous allons bientôt voir la même chose dans *Jérémie.* Mais avant que de quitter Ézéchiel, comme l'on pourrait dire, en considérant la suite de ce chapitre, que cette promesse n'est que conditionnelle, ou du moins qu'elle n'est pas assez formelle, nous renvoyons aux ch. XXXVI et XXXVII, et spécialement au commencement du ch. XXXVI où l'on verra le commentaire de la promesse du ch. XVII, v. 23 : *Je planterai cette greffe sur la haute montagne d'Israël. Vous, montagnes d'Israël,* est-il dit, ch. XXXVI, v. 8, *poussez vos branches, et portez votre fruit pour mon peuple d'Israël. . .* (v. 13) : *Voici ce que dit le Seigneur notre Dieu : Parce qu'on a dit de vous que vous étiez une terre qui dévorait les hommes, qui étouffait son propre peuple; vous ne dévorerez plus les hommes à l'avenir, et vous ne ferez plus mourir votre peuple...* (v. 29) : *J'appellerai le froment et je le multiplierai, et je ne vous frapperai plus de la plaie de la famine. Je multiplierai le fruit des arbres et les productions des champs, afin qu'à l'avenir vous ne portiez plus l'opprobre de la famine devant les nations.*

Écoutons maintenant *Jérémie,* XXXI, 28 : *Comme je me suis appliqué* à l'égard de la maison d'Israël et de la maison de Juda *à les arracher, à les détruire, à les dissiper, à les perdre et à les affliger ; ainsi je m'appliquerai à les édifier et à les planter, dit le Seigneur. En ce temps-là on ne dira plus : Les pères ont mangé des raisins verts, et les dents des enfants en ont été agacées.* Au verset 4 et suivants : *Je vous édifierai encore, et vous serez édifiée de nou-*

*veau, vierge d'Israël... Vous planterez encore des vignes sur les montagnes de Samarie...* (v. 12) : *Ils viendront et ils loueront Dieu sur la montagne de Sion; ils accourront en foule pour jouir des biens du Seigneur, du froment, du vin, de l'huile...* (v. 14) : *J'enivrerai et j'engraisserai l'âme des prêtres, et mon peuple sera tout rempli de mes biens.* Et plus bas (v. 25) : *Car j'ai enivré l'âme qui était toute languissante de soif*, etc.

## ARTICLE XIV.

### Continuation de l'Article précédent.

Amos emploie les mêmes images, ch. IX, v. 14 : *Je ferai revenir les captifs de mon peuple d'Israël. Ils rebâtiront les villes désertes, et ils les habiteront. Ils planteront des vignes, et ils en boiront le vin.* Et au verset précédent : *Il viendra un temps que les ouvrages du laboureur et du moissonneur, de celui qui foule les raisins et de celui qui sème la terre, s'entre-suivront.* Dans *Joël*, II, 24 : *Vos granges seront pleines de blé, et vos pressoirs regorgeront de vin et d'huile.*

Les deux passages que nous allons rapporter sont tirés d'endroits qui paraissent avoir un rapport particulier à la conversion des Juifs. *Zacharie*, VIII, 11 : *Je ne traiterai point maintenant ce qui sera resté de ce peuple comme je les ai traités autrefois, dit le Seigneur des armées; mais il y aura parmi eux une semence de paix. La vigne portera son fruit, la terre produira ses grains, les cieux verseront leur rosée, et je ferai posséder tous ces biens à ceux qui seront restés de ce peuple. Et alors, ô maison de Juda et maison d'Israël, comme vous avez été* un objet de *malédiction*

*parmi les peuples, ainsi je vous sauverai, et vous serez* un exemple de *bénédiction.*

*Osée*, XIV, 7 : *Les branches d'Israël s'étendront, sa gloire sera semblable à celle de l'olivier... Ils germeront comme la vigne; son nom* répandra une bonne odeur, *comme les vins du Liban.* Et dans le chapitre II, où la nation est représentée d'abord comme une épouse infidèle, et où l'un des symboles de sa réprobation est que Dieu lui ôtera son vin : *Après cela néanmoins*, est-il dit, au v. 14, *je l'attirerai doucement à moi, je la mènerai dans la solitude, et je lui parlerai au cœur ; je lui donnerai des vignerons du même lieu.* Il serait difficile d'exprimer plus précisément que par ces dernières paroles un événement opposé à celui qui est marqué dans la parabole de l'Évangile, que la vigne serait donnée à d'autres vignerons.

La réprobation des Juifs a été souvent marquée en disant que d'autres recueilleraient le fruit des vignes qu'ils auraient plantées. Or voici ce qu'on lit dans *Isaïe*, ch. LXV, v. 19 : *Je prendrai mes délices dans Jérusalem... Ils bâtiront des maisons, et ils les habiteront ; ils planteront des vignes, et ils en mangeront le fruit. Il ne leur arrivera point de bâtir des maisons et qu'un autre les habite, ni de planter des vignes et qu'un autre en mange* le fruit.

C'est à un caractère à peu près semblable que Joseph reconnut, dans les songes des deux officiers de Pharaon, celui des deux qui devait périr, et celui qui devait être élevé en gloire : les oiseaux venaient becqueter les pains que le premier portait, et l'autre recueillait le vin qui venait de la vigne, il le recevait dans la coupe du roi sans que rien se perdît.

## ARTICLE XV.

Comparaison de quelques endroits d'Isaïe, de l'Apocalypse et de Joël. La grande Babylone considérée comme une vigne opposée à la vigne que Dieu favorise.

*Isaïe*, ch. XXVII, réunit la guerre que Dieu fera à Léviathan, avec la protection qu'il accordera en même temps à sa vigne. Il faut se souvenir ici de la parabole et du cantique sur la vigne du bien-aimé, ch. V ; c'est ce qu'on a vu ci-dessus, Article II [1]. Le ch. XXVII semble être une continuation de la parabole ; et en ce cas la vigne dont Dieu fait des plaintes si amères, au ch. V, est devenue par un changement favorable une vigne de bénédiction. Le chapitre commence par des menaces contre Léviathan : *En ce temps-là, le Seigneur viendra avec sa grande épée, son épée pénétrante et invincible, pour punir Léviathan, ce serpent immense*... Léviathan est le dragon de l'*Apocalypse*. *En ce temps-là*, dit le Prophète, *la vigne qui portera le vin pur chantera les louanges de Dieu. Je suis le Seigneur qui la conserve ; je l'arroserai à tout moment ; je la garde nuit et jour, de peur qu'elle ne soit gâtée... Un jour les racines de Jacob pousseront avec vigueur : Israël fleurira et germera, et toute la face du monde sera remplie de fruits.* On peut voir les deux derniers versets de ce chapitre.

On voit, par ce qui est dit de Léviathan dans ce chapitre, qu'il y aura, au temps de l'accomplissement de cette prophétie, des obstacles à surmonter. Il y aura un combat, puisque Dieu tirera son épée. On peut se souvenir ici de ce que l'on a vu dans le symbole des *Poissons*. Outre ce qui

[1] Voyez page 77.

est dit, dans l'*Apocalypse*, du grand dragon, elle rappell encore la prophétie du vainqueur qui foule la vendange, fait voir par là que le ch. LXIII d'*Isaïe* doit avoir un secon accomplissement. On voit dans *Isaïe* que ce vainqueur q vient de Bosra et de l'Idumée sort d'un grand combat, il paraît aussi dans l'*Apocalypse*, ch. XIX, sous l'imag d'un combattant.

Ce n'est pas seulement la prophétie d'Isaïe, mais auss une autre qui se trouve dans Joël, que l'Apocalypse rap pelle en deux endroits. On voit dans Joël une multitud prodigieuse de peuples qui se rassemblent pour faire l guerre contre Dieu même; mais tous ces peuples, tous le braves qui se trouvent parmi eux ne sont autre chose qu'u champ que l'on va moissonner et les raisins d'une vigne qu l'on va vendanger. C'est pourquoi, afin d'exprimer qu'il seront vaincus, le Prophète fait entendre une voix qui cri (*Joël*, III, 13) : *Mettez la faucille dans le blé parce qu'il es mûr; venez et descendez, le pressoir est plein, les cuves re gorgent; parce que leur malice est montée à son comble* Ainsi l'on voit que dans le temps que le Seigneur garde s vigne : *Ego Dominus qui servo eam* (*Isaïe*, XXVII, 3), il y a une autre vigne qu'il vendange dans sa colère.

Il est vrai qu'il paraît que les deux endroits de l'Apoca lypse ont rapport à deux événements distingués. Le premie regarde la condamnation de la grande Babylone; c'est a ch. XIV, v. 14 : *Il parut une nuée blanche, et sur cett nuée quelqu'un assis qui ressemblait au Fils de l'homme; i avait sur sa tête une couronne d'or, et en sa main une fau tranchante*. Saint Jean rapporte d'abord ce qui appartien au symbole de la moisson. Il voit ensuite un autre ange qu sort du temple qui est dans le ciel, tenant aussi une fau tranchante. Alors un autre ange cria à celui-là : *Jetez votr*

*faux tranchante, et coupez les grappes de la vigne de la terre, parce que les raisins en sont mûrs. L'ange jeta donc sa faux sur la terre, et coupa tous les raisins de la vigne de la terre, et les jeta dans la grande cuve de la colère de Dieu; et la cuve fut foulée hors de la ville; et le sang sortit de la cuve en si grande abondance, que les chevaux en avaient jusqu'aux mors, dans l'étendue de mille six cents stades.*

L'autre événement se trouve au ch. XIX, et est postérieur à la ruine de la grande Babylone, comme on le peut voir. C'est là que Jésus-Christ paraît au milieu des armées du ciel; *il sort de sa bouche une épée tranchante*, et il est dit de lui qu'*il foule la cuve du vin de la fureur de la colère du Dieu tout-puissant.*

Cette épée tranchante, qui sort de la bouche de Jésus-Christ, n'est pas différente de cette *grande épée pénétrante et invincible* dont Isaïe dit que Dieu est armé pour combattre Léviathan, c'est-à-dire le dragon et ceux que le dragon anime. Jésus-Christ défendra donc sa vigne contre le dragon et ses armées, et il foulera ces derniers dans la cuve de la colère de Dieu. Or l'on comprend qu'il y aura diverses attaques. Mais l'événement dont il est parlé au ch. XIV regarde la grande Babylone, et apparemment il regarde aussi la bête à sept têtes sur laquelle la grande Babylone est assise. Or, de la manière dont cet événement est représenté, c'est une vigne qui est vendangée ; la grande Babylone est donc une vigne. Voilà donc encore vigne contre vigne ; la vigne que Dieu garde, et celle contre laquelle il combat, dont les grappes sont jetées dans la cuve de sa colère.

La vigne dont Dieu se déclare le protecteur produit de bon fruit; celle contre laquelle il combat est une de ces

vignes maudites qui produisent un vin empoisonné. Cette méchante vigne est la grande Babylone, ou du moins la grande Babylone en fait partie. Cette vigne est donc la grande prostituée ; aussi cette grande prostituée enivre-t-elle de son vin ceux qui habitent sur la terre, et elle tient en sa main une coupe d'or pleine d'un vin empoisonné. On comprend que l'on peut dire d'elle à son tour ce qu'on lit dans le Cantique de Moïse : *Leurs vignes sont des vignes de Sodome, des vignes des faubourgs de Gomorrhe; leurs raisins sont des raisins de fiel, et leurs grappes ne sont qu'amertume.*

Or, Dieu rend aux méchants selon leurs œuvres. C'est pourquoi nous avons vu, dans *Jérémie,* qu'il avait abreuvé de fiel et d'absinthe le peuple juif rebelle ; et dans l'*Apocalypse,* il enivre cette grande prostituée du vin de sa colère. Il est souvent parlé dans l'Écriture de la coupe de la colère de Dieu, dont il fait boire le vin alternativement à différentes nations (*Ps.* LXXIV); mais le détail en conviendra mieux à un symbole séparé qu'à celui dont il s'agit maintenant. Le symbole des coupes tient, par un côté, à celui du vin et de la vigne, et, de l'autre, à celui des vases d'argile. Ce serait ici le lieu de réunir ce que l'Écriture a représenté en différents endroits sous l'image de l'ivresse ; mais avant d'en parler nous allons rapporter quelques autres traits.

## ARTICLE XVI.

Récolte de la vigne dans sa plénitude différée longtemps après que les prémices en ont paru. État de fertilité de la vigne entièrement opposé à l'état de stérilité.

Si l'on regarde la terre promise comme l'image du ciel,

la grappe de raisin que les espions en rapportèrent (*Nomb.*, XIII, 24) et qu'ils firent voir aux Israélites qui étaient dans le désert, est Jésus-Christ ressuscité qui s'est fait voir aux hommes pour leur servir de gage de la résurrection : *Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, et il est devenu les prémices de ceux qui dorment* (*I. Cor.*, XV, 20). Mais si l'on regarde la terre promise comme l'image, non pas précisément du ciel, mais de la justice que l'on peut acquérir sur la terre, et que l'on fasse attention à toutes les circonstances de cette histoire, on reconnaîtra que l'interprétation la plus naturelle que l'on en puisse donner est celle-ci : La terre de Chanaan est promise à la race d'Abraham, c'est-à-dire qu'il est promis à cette race qu'elle entrera en possession de la justice. La grappe de raisin et les autres fruits que l'on en rapporta, ce sont les prémices des richesses de cette terre ; c'est l'Église de Jérusalem composée des prémices des Juifs; c'est ce que saint Paul appelle (*Rom.*, XI, 16) DELIBATIO.

Il nous apprend que le corps de la nation, ce qu'il appelle MASSA, aura un jour le même sort que les prémices. Alors les Juifs seront mis en possession de cette terre dont ils n'ont eu que des prémices; alors viendra en entier la vendange dont il n'a paru qu'une grappe. On a vu plus haut, selon l'interprétation que nous avons donnée à un endroit d'Isaïe, que ce prophète a annoncé l'Église de Jérusalem sous l'image d'une grappe. Or, saint Paul nous dit que si l'on a vu des prémices, la totalité suivra en son temps ; si l'on a vu une grappe, la vendange viendra un jour : *Que si les prémices sont saintes, la masse l'est aussi.* En attendant, ce que les Juifs ont reçu et conservent encore de la Religion et de la vérité est pour eux une terre qui dévore ses habitants. Mais nous avons entendu la promesse de Dieu, dans *Ézéchiel,* qui

déclare qu'il arrivera un grand changement, et qu'au lieu que l'on a dit longtemps de cette terre qu'elle dévore ses habitants : *Devoratrix hominum es et suffocans gentem tuam* (*Ézéch.*, XXXVI, 13), il viendra un temps où elle ne dévorera plus les hommes et ne fera plus mourir son propre peuple : *Homines non comedes ampliùs, et gentem tuam non necabis ultrà, ait Dominus Deus.*

Il y a un long intervalle, et l'on en reconnaît de jour en jour la longueur par l'événement, entre le temps de ces prémices et le temps de la vendange, entre le temps de l'Église de Jérusalem et la conversion de la nation. Cet intervalle est figuré par les quarante années du désert ; d'autres jouissaient, en attendant, des richesses de la terre promise, et les Israélites étaient dans le désert où il n'y avait ni vigne ni récolte ; *dans un lieu où l'on ne peut semer ; où ni les figuiers, ni les vignes, ni les grenadiers ne peuvent venir* (*Nomb.*, XX, 5). La terre promise, au contraire, est caractérisée par l'abondance de toutes ces choses (*Deut.*, VIII, 8).

Après avoir rappelé le souvenir de ce qui se trouve au commencement du *Cantique des Cantiques,* où l'Épouse se plaint de n'avoir pu conserver sa propre vigne, et de la prophétie du VII[e] ch. d'*Isaïe, qu'il viendrait un temps auquel dans tous les lieux où l'on avait vendu mille pieds de vigne mille pièces d'argent, il ne croîtrait que des ronces et des épines,* nous ferons remarquer ce qui se trouve au dernier chapitre du *Cantique*, v. 11 : *Le Pacifique a eu une vigne dans Baal-hamon* (la Vulgate traduit ce mot : *dans celle où il y a une multitude de peuples*) ; *il l'a donnée à des gens pour la garder; chaque homme doit rendre mille pièces d'argent pour le fruit qui en provient. Ma vigne est devant moi. O Pacifique, vous retirerez mille*

*pièces d'argent de votre vigne, et ceux qui en gardent les fruits en retireront deux cents.*

Voilà, comme on le voit, un événement contraire à celui qui est prédit au ch. VII d'*Isaïe;* et l'état de cette vigne n'est pas moins contraire à celui qui est représenté dans la parabole de l'Évangile, lorsque les vignerons ne rendaient jamais au père de famille aucun fruit de sa vigne.

## ARTICLE XVII.

**Le symbole du vin et de l'ivresse employé en diverses manières. Jugement dernier représenté sous l'image de la vendange de la terre.**

Le vin, qui est le produit ordinaire de la vigne, opère différents effets; on en peut voir quelques-uns, *Ecclésiastique*, XXXI, et *Prov.*, XXXI. L'Écriture se sert du symbole du vin, ainsi qu'il lui est ordinaire à l'égard des autres symboles, pour représenter des objets odieux ou favorables. Il y a une bonne et une mauvaise ivresse. Il est aisé de comprendre que lorsqu'un peuple est tombé dans l'état dont il est parlé dans le Cantique de Moïse, et qu'il ressemble aux vignes de Sodome et de Gomorrhe, l'on ne peut boire de son vin sans courir le danger de s'empoisonner : *Leur vin est un fiel de dragons, c'est un venin d'aspics qui est incurable.* Le vin de la sagesse, au contraire, est un vin salutaire; et bien loin que l'ivresse en soit à craindre, elle est le comble du bonheur. C'est à cette ivresse que l'âme est souvent invitée dans le *Cantique des Cantiques.*

C'était de ce vin dont l'auteur de l'*Ecclésiastique* cherchait à s'enrichir. *Je suis venu*, dit-il (XXXIII, 16), *le dernier de tous, comme me réveillant après un sommeil, et comme ceux qui ramassent les grains de raisin après ceux qui ont fait vendange. J'ai espéré aussi moi-même en la*

*bénédiction de Dieu, et j'ai rempli la cuve comme celui qui vendange.*

Outre les deux sortes d'ivresse directement contraires, l'une du vin de la sagesse, l'autre de la coupe empoisonnée de sa rivale, l'Écriture fait encore usage du symbole de l'ivresse pour représenter les amertumes par lesquelles Dieu éprouve les hommes. Il y a aussi une ivresse qui représente l'oubli, et l'on voit que le *Psaume* LXXVII se sert de ce symbole pour représenter la patience avec laquelle Dieu supporte ses ennemis; il se réveille ensuite, dit le Psaume, *comme un homme fort qui crie en s'éveillant après avoir bu*. C'est à peu près sous cette idée que Noé, dans son ivresse, représente Jésus-Christ; et alors on ne considère pas dans l'ivresse ce qu'il peut y avoir de déréglé et de mauvais : au contraire, on reconnaît aisément, quelque analogie qu'il y ait entre l'histoire de Loth et celle de Noé, que Loth dans son ivresse ne peut nullement représenter Jésus-Christ dans sa personne.

L'idée des vignes qui produisent des fruits dangereux ou tout à fait mauvais ouvre l'explication de la loi imposée aux Nazaréens, de s'abstenir avec une exactitude parfaite de tout ce qui venait de la vigne. C'est la loi qui fut imposée à Samson pour toute sa vie, aussi bien qu'à saint Jean-Baptiste.

Il paraît qu'il faut raisonner autrement de la défense, faite aux enfants d'Aaron, de boire du vin pendant le temps qu'ils servaient à l'autel. Cette loi ne fut imposée qu'après la faute de Nadab et d'Abiu. Cette défense faisait sentir l'insuffisance de l'ancien sacerdoce : il était réservé à Jésus-Christ de donner le vin véritable. Nous avons rapporté ce qui était prédit sur cela dans le ch. IX de *Zacharie: Ils boiront* leur sang, *ils en seront enivrés comme de*

*vin*, etc. Jésus-Christ a donné son sang à boire dans l'Eucharistie, et il l'a donné sous l'espèce ou apparence du vin.

Si l'on applique le dernier chapitre de *Joël* au jugement dernier, comme il paraît que c'est un des sens de ce chapitre, on aura un exemple que le jugement dernier est représenté sous l'image d'une vendange, ce qu'il est très-aisé d'entendre. Et il n'est pas moins facile, en conséquence de tout ce que l'on a vu, de tracer de suite l'histoire du peuple de Dieu, au moins depuis Moïse jusqu'à la fin du monde, sous l'image de la vigne et de son fruit.

---

[redacted]

# HUITIÈME SYMBOLE

**DIVINATION BONNE OU MAUVAISE. PROPHÈTES VRAIS ou faux, tant du vrai Dieu que du démon ou des faux dieux. Mages, Magiciens, Enchanteurs, Voyants, Interprètes des songes et des énigmes. Serpents employés pour figurer en bonne et en mauvaise part.**

---

## ARTICLE Ier.

**Le combat entre l'Esprit de vérité et l'esprit d'erreur a commencé dès le paradis terrestre et ne finira qu'au jugement dernier. Serpent du paradis terrestre ; dragon enfermé pour toujours dans l'abîme à la fin du monde.**

L'histoire de la Religion n'est autre chose que l'histoire des combats de l'Esprit de vérité et de l'esprit d'erreur ; c'est la guerre de la Sagesse et de sa rivale. Adam et Ève dans le paradis terrestre étaient instruits et gouvernés par l'Esprit de vérité. Le diable, le père du mensonge, s'y glissa sous la figure du serpent ; il entreprit de les séduire et y réussit. Il leur promit une science divine ; que, dès qu'ils auraient obéi à sa voix, leurs yeux s'ouvriraient, pour voir ce que Dieu leur avait caché ; qu'ils deviendraient indé-

pendants de Dieu, et, contre l'ordre qu'il avait établi, aussi éclairés que Dieu même : *Vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal* (*Genèse*, III, 5). C'était leur promettre qu'ils deviendraient des sages, des devins de l'ordre le plus élevé que l'on pût jamais imaginer ; et un effet si merveilleux, disait le serpent, était attaché au fruit défendu ; il y avait dans ce fruit une espèce d'enchantement, il suffisait d'en manger pour entrer dans la connaissance des secrets que Dieu leur avait cachés. Une efficace d'erreur accompagna les paroles du serpent. Adam et Ève, successivement, oublièrent la voix de la vérité, pour se laisser aller à celle du mensonge. On sait quelles furent les suites de cette funeste chute.

Le père du mensonge remporta ainsi la première victoire contre l'homme, et, en un certain sens, contre l'Esprit de sagesse et de vérité à qui l'homme fit injure en se livrant à l'esprit d'erreur. Mais l'Esprit de vérité ne put être vaincu pour toujours ; il vaincra à son tour. Le Messie viendra, et la vérité descendra sur la terre. La Sagesse habitera avec les hommes, elle se fera des amis parmi eux, elle vaincra par eux le mensonge, et le diable qui en est le père. Celui qui naîtra de la postérité d'Ève, écrasera la tête du serpent. Cependant ce grand ouvrage ne s'exécutera pas sans de longs et de pénibles combats ; ce sera le sujet d'une longue guerre : *Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre sa race et la tienne* (*Genèse*, III, 15). La tête du serpent sera écrasée ; mais avant qu'elle le soit pour toujours, il tendra des embûches, il emploiera toutes sortes de ruses, il attaquera en secret et viendra piquer par le talon ceux qui se défendraient de sa malignité s'il les attaquait tête levée et à visage découvert.

Toute la suite des siècles est le temps destiné à cette

guerre. La multitude des événements qui intéressent la Religion, une longue suite de bons et de mauvais succès qui se lisent dans l'histoire du peuple de Dieu, avant Jésus-Christ et depuis sa venue; tant d'alternatives entre les peuples appelés et rejetés, séduits et éclairés, sauvés et perdus; toutes ces choses, disons-nous, sont autant d'événements particuliers de la guerre déclarée entre le serpent et sa race, d'une part, et de l'autre, Ève et sa race : *Inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius.*

La victoire demeurera à la fin à l'Esprit de vérité : la Sagesse triomphera avec tous ses enfants. C'est ce qui arrivera à la fin du monde, lorsque s'accomplira ce qui est prédit à la fin du XX[e] chapitre de l'*Apocalypse*, où le jugement dernier est clairement annoncé. Alors (verset 9) le dragon, le diable, l'ancien serpent qui séduisait les nations, qui accusait les serviteurs de Dieu, sera jeté dans l'étang de feu et de souffre; non plus, comme il l'avait été autrefois, pour être délié après un certain temps, mais pour n'en plus sortir jamais; dans ce même étang, où se trouveront la bête et le faux prophète, où ils seront tourmentés jour et nuit dans les siècles des siècles. Alors régnera, sans aucun trouble, celui qui est appelé *le Saint, le Véritable, le Témoin fidèle*, Jésus-Christ, la Sagesse incarnée, l'Agneau qui étant la vérité même et le soleil de justice éclairera la ville sainte, sans que jamais la lumière en soit interrompue, ni que le jour cède la place à la nuit et aux ténèbres. La séduction sera pleinement détruite, les séducteurs confondus et condamnés à d'éternelles ténèbres, et la vérité brillera dans le ciel sans ombre et sans nuage.

Entrons dans le détail des combats qui précèdent cette grande victoire.

## ARTICLE II.

**Divers traits concernant l'histoire du peuple juif, depuis Abraham jusqu temps de la venue du Messie.**

### § 1er.

**Depuis Abraham jusqu'au temps du Deutéronome.**

Il ne sera pas inutile de jeter les yeux sur l'histoire d peuple d'Israël avant la venue du Messie, mais nous ferons d'une manière très-abrégée, et plutôt en indiqua ce que dit l'Écriture, qu'en nous y arrêtant comme si no voulions le rapporter au long et y joindre les réflexions qu l'on aurait lieu de faire par rapport à l'histoire de ce peupl et à ce qui regarde son gouvernement temporel.

Dieu parla à Abraham et lui apprit ce que les autr hommes ne savaient point. Non-seulement il l'instruisi mais il régla ses démarches ; il en fit un prophète et un pro phète du premier ordre. Il a été dit de Noé (*Ecclésiastiqu* XLIV, 19) : *Il a été le dépositaire de l'alliance faite ave le monde*. Cela s'est renouvelé à l'égard d'Abraham : *Vo êtes parmi nous comme un grand prince,* lui dirent les er fants de Heth (*Genèse,* XXIII, 6) ; et Dieu déclara à Abime lech, qu'Abraham était un prophète dont l'intercession éta puissante auprès de lui : *Parce que c'est un prophète, priera pour vous, et vous vivrez* (*Genèse,* XX, 7).

Dieu lui révéla, non-seulement ce qui regardait sa ra charnelle et spirituelle, l'avénement du Messie, etc., ma encore la ruine de Sodome. La manière même dont Di s'exprime sur cela est singulièrement remarquable ; car semble que Dieu ne puisse lui cacher son secret (*Gené*

ch. XVIII, v. 17) : *Pourrais-je cacher à Abraham ce que je dois faire?*

Dieu parla pareillement à Isaac, à Jacob, à Joseph, et les éleva aussi à la dignité de Prophètes. La race d'Abraham, le peuple qui sortit de lui par Jacob, fut un peuple miraculeux qui continua d'être en commerce avec Dieu, et Dieu continua à lui faire entendre sa voix. Dieu veillait à leur défense et à leur conservation. Ce peuple fut parmi les autres peuples ce qu'un prophète est parmi les autres hommes : *Ne touchez point à mes oints,* disait le Seigneur, *et ne faites point de mal à mes prophètes* (*Ps.* CIV, 15).

Nous n'entrerons ici dans aucun détail par rapport à Joseph, dont Dieu a voulu que toute la grandeur tirât son origine du don qu'il avait de connaître les choses cachées, de prophétiser l'avenir, et de se servir de ce don pour prendre de justes mesures pour se conduire sagement dans le temps présent, et se prémunir contre les dangers à venir.

Moïse a été prophète, et prophète dans un ordre singulier. Dieu lui a révélé sa loi, il en a fait le dépositaire de ses secrets. Mais sans parler maintenant des connaissances qu'il lui a données touchant le Messie et la nouvelle alliance, il l'a établi l'entremetteur de l'ancienne, le fondateur du sacerdoce lévitique, le père de la Synagogue, le libérateur de son peuple pour le tirer de la servitude sensible de l'Égypte.

Lorsque Dieu envoya Moïse, il lui donna, à lui et à son frère Aaron, le pouvoir de faire des signes et des prodiges, de changer les eaux en sang, de frapper la terre de plaies; et l'Écriture nous apprend que ce fut la Sagesse qui se saisit de Moïse, qui, pour ainsi dire, s'empara de sa personne, pour opérer par lui toutes ces merveilles. *C'est elle qui a délivré le peuple juste et la race irrépréhensible, de la*

*nation qui l'opprimait* (*Sagesse*, X, 15). *La Sagesse*, poursuit l'auteur sacré, *est entrée dans l'âme du serviteur de Dieu, et elle s'est élevée avec des signes et des prodiges contre les rois redoutables*, c'est-à-dire contre Pharaon. L'auteur sacré attribue ensuite à la Sagesse la délivrance du peuple d'Israël du milieu de l'Égypte, et les merveilles qui accompagnèrent ce grand événement, ne regardant Moïse et Aaron que comme des instruments dont elle se servait pour exécuter ses œuvres.

Moïse trouva des contradicteurs dans la personne des magiciens de Pharaon, appelés aussi des sages et des enchanteurs. Saint Paul nous apprend le nom de deux d'entre eux, *Jannès et Mambrès* (*II. Tim.*, III, 8). Ils déclarèrent la guerre à Moïse; ils animèrent contre lui Pharaon et toute sa cour : c'est-à-dire qu'ils déclarèrent la guerre à la Sagesse dont Moïse n'était que l'instrument; ou bien, pour tout dire, c'était le diable, l'ancien serpent, qui séduisait Pharaon par l'organe des magiciens, qui faisait de Pharaon *un dragon* visible (pour parler un langage entièrement semblable à celui d'*Ézéchiel*, XXIX, 3); c'était le diable qui remuait avec un certain ordre ceux qui lui étaient assujettis, et qui les animait contre la Sagesse, contre ses ministres et contre son peuple.

Alors on vit signe contre signe, prodiges contre prodiges; de part et d'autre l'eau changée en sang, des grenouilles, des créatures vivantes produites; la verge, de part et d'autre, changée en serpent, en sorte que l'on vit verge contre verge, serpent contre serpent. Mais les choses ne demeurèrent pas égales ; la verge de Moïse, changée en serpent, dévora celle des enchanteurs. C'est ainsi que l'on vit dans le désert le serpent d'airain (sous lequel l'auteur du livre de *la Sagesse* aperçoit le Verbe de Dieu, la Sagesse

incarnée), le serpent d'airain, dis-je, devenir victorieux des serpents brûlants dont la morsure faisait périr les enfants d'Israël.

Les magiciens de l'Égypte et la guerre qu'ils déclarèrent à Moïse furent tout à la fois le symbole et le principe de la guerre que Pharaon et toute l'Égypte déclarèrent au peuple d'Israël. Auxquels fallait-il croire, de Moïse et Aaron, ou de Jannès et Mambrès? Auquel des deux peuples fallait-il s'attacher, du peuple d'Israël opprimé, ou du peuple d'Égypte qui opprimait et avait la force en main? Mais les magiciens qui imitèrent les premiers prodiges succombèrent à la troisième plaie et ne purent l'imiter; et Moïse allant toujours de merveilles en merveilles, ou plutôt la Sagesse, par lui, remporta une pleine victoire sur l'Égypte et sur son roi.

Les magiciens de l'Égypte ne furent pas les seuls ennemis que le peuple d'Israël eût à craindre. Sans parler de ceux qui vinrent les attaquer à force ouverte, ils trouvèrent des séducteurs dont la rencontre fut plus terrible pour eux que celle des serpents brûlants. Balaam fait un personnage si distingué parmi ces séducteurs, qu'il faudrait une dissertation séparée pour recueillir tous les traits dignes de remarque dans son histoire. Mais ce qui est encore plus étonnant, c'est ce qui arriva quarante ans auparavant. Aaron lui-même, cet Aaron qui venait de combattre contre les faux sages de l'Égypte, se mit, dans le temps de la prévarication du veau d'or, à la tête du mystère d'iniquité. De chef du peuple de Dieu qu'il était, il se fit volontairement chef de l'apostasie. Nouvel Adam, il se laissa entraîner par Ève; à la sollicitation du peuple, il écouta la voix du serpent. Il fit dresser l'image de la bête, il la fit adorer. Il transporta le nom incommunicable de Jéhovah à l'image

d'un animal brut, et, comme le lui reprocha Moïse, il mit ce peuple, dont il devait être le protecteur et le père, tout nu au milieu de ses ennemis (*Exode,* XXXII, 25). Chef du sacerdoce du vrai Dieu, il devint, pour ces jours-là, chef de la séduction; il mérita, à son tour, d'être comparé au serpent et au dragon, ainsi que Pharaon et les magiciens de l'Égypte qu'il avait vaincus.

Cependant il n'y avait que peu de jours que Dieu venait, en dictant ses lois à Moïse sur la montagne, de défendre l'idolâtrie, et en même temps il avait défendu de souffrir des enchanteurs au milieu du peuple d'Israël : *Vous ne souffrirez point ceux qui usent de sortiléges et d'enchantements, et vous leur ôterez la vie* (*Exode,* XXII, 18). On voit des défenses semblables, *Lévitique,* XIX, 26 : *Vous n'userez point d'augures, et vous n'observerez point les songes.* Et au verset 31 : *Ne vous détournez point de votre Dieu pour aller chercher des magiciens, et ne consultez point les devins, de peur de vous souiller en vous adressant à eux. Je suis le Seigneur votre Dieu.* Et au ch. XX, v. 6 : *Si un homme se détourne* de moi *pour aller chercher les magiciens et les devins, et s'abandonne à eux par* un esprit *de fornication, il attirera sur lui l'œil de ma colère, et je l'exterminerai du milieu de son peuple.* Verset 27 : *Si un homme ou une femme a un esprit de python, ou un esprit de divination, qu'ils soient punis de mort; ils seront lapidés, et leur sang retombera sur leurs têtes.*

Dans les *Nombres,* ch. XXIII, Balaam, inspiré de Dieu, après avoir observé qu'il n'y avait ni idole, ni statue dans Israël, se récrie avec la même admiration (verset 23) : *Il n'y a point d'augures dans Jacob, ni de devins dans Israël.* Et comme s'il avait voulu prévenir l'objection de ceux qui auraient pu demander comment donc ce peuple pourrait

être instruit des choses cachées, il ajoute tout de suite : *Dans le temps convenable on annonce à Jacob et à Israël ce que Dieu a résolu de faire.* Ainsi l'on voit que Balaam impie, mais inspiré par le vrai Dieu, loue Israël parce qu'il n'y a point parmi ce peuple de devins et qu'il ne reçoit d'instruction que du Dieu véritable.

## § 2.

**Défenses contenues dans le Deutéronome de consulter les pythons, les enchanteurs, etc. Observations sur le lieu qu'elles occupent.**

Les défenses contenues dans l'*Exode* et le *Lévitique* sont renouvelées dans le *Deutéronome*. Il est bon de remarquer l'endroit où elles se trouvent placées, ce qui suit et ce qui précède.

Au chapitre XVII du *Deutéronome*, Dieu renouvelle les lois pour la punition de ceux qui tomberont dans l'idolâtrie, surtout en adorant le soleil, la lune et les étoiles. Ensuite, il règle l'ordre qui doit être observé dans les jugements, et particulièrement dans les questions difficiles où les opinions seront partagées. Moïse pose les règles qui regardent l'élection d'un roi, et la conduite qu'il doit tenir. Après cela vient le chapitre XVIII, où on lit ces paroles, v. 9 : *Lorsque vous serez entrés dans le pays que le Seigneur votre Dieu vous donnera, prenez bien garde de ne pas vouloir imiter les abominations de ces peuples; et qu'il ne se trouve personne parmi vous qui prétende purifier son fils ou sa fille en les faisant passer par le feu, ou qui consulte les devins, ou qui observe les songes et les augures, ou qui use de maléfices, de sortiléges et d'enchantements, ou qui consulte ceux qui ont l'esprit de python et qui se mêlent de deviner, ou qui interroge les morts pour apprendre d'eux la vérité. Car*

*le Seigneur a en abomination toutes ces choses, et il exterminera tous ces peuples à votre entrée à cause de ces sortes de crimes qu'ils ont commis. Vous serez parfaits et sans tache en la présence du Seigneur votre Dieu. Ces nations, dont vous allez posséder le pays, écoutent les augures et les devins ; mais pour vous, vous avez été instruits autrement par le Seigneur votre Dieu.*

Aussitôt après ces paroles suit la promesse du Messie. *Le Seigneur votre Dieu vous suscitera un prophète comme moi,* etc. Il est dit de ce Prophète par excellence, que *Dieu mettra ses paroles dans sa bouche.* Cela donne lieu de remarquer dans ce chapitre du *Deutéronome* une liaison que l'on n'aperçoit pas d'abord.

Les nations dont le peuple d'Israël allait prendre la place adoraient les faux dieux, consultaient les devins, les esprits de python, etc. Pourquoi cela? Pour découvrir les choses cachées qu'il leur importait de savoir pour se régler dans leur conduite, s'assurer du succès de leurs entreprises, etc. Mais vous, ô Israël, vous n'aurez pas besoin, pour toutes ces choses, de recourir à des dieux étrangers, puisque Dieu vous suscitera du milieu de vous un Prophète, dans la bouche duquel il mettra ses paroles. Ainsi vous recevrez de Dieu même, par ce Prophète, l'instruction qui vous sera nécessaire; et vous aurez cet avantage inestimable pardessus les nations étrangères, que, lorsque vous recevrez les instructions qui viendront de votre Dieu, elles seront pleines de vérité.

C'est ce qui ne devait pas seulement se vérifier du Messie, mais encore de ce grand nombre de Prophètes pris, dans les divers âges, du milieu du peuple d'Israël. Aussi Dieu donne-t-il, à la fin du même chapitre, une règle pour discerner les prophètes qui parleront véritablement de sa part;

en sorte que Dieu ne prémunit pas seulement les Israélites contre la séduction des prophètes des faux dieux, mais encore contre celle des prophètes qui, se vantant faussement de parler en son nom, se serviraient de ce nom respectable pour tromper le peuple (verset 21) : *Que si vous dites secrètement en vous-mêmes : Comment puis-je discerner une parole que le Seigneur n'a point dite*, de celle qu'il a vraiment dite? *Voici le signe que vous aurez pour le connaître : Si ce que ce prophète a prédit au nom du Seigneur n'arrive point, c'est une marque que ce n'était point le Seigneur qui l'avait dit, mais que ce prophète l'avait inventé par l'orgueil et l'enflure de son esprit; c'est pourquoi vous n'aurez aucun respect pour ce prophète.*

Que l'on remarque donc l'esprit qui règne dans l'Écriture, et surtout dans ces deux chapitres XVII et XVIII du *Deutéronome*. Dieu veut que son peuple, en toutes choses, n'ait point d'autre conducteur que lui, point d'autre lumière que sa lumière, point d'autre règle de ses actions et de ses jugements que sa loi, point d'autre espérance de connaître l'avenir qu'autant qu'il lui plaira de le révéler. On n'interrogera jamais ni les devins ni les faux dieux ; mais s'il y a des questions difficiles à décider, on ira au prêtre qui représente le Seigneur et au juge qu'il aura établi. Lorsqu'il y aura un roi, il puisera toute sa sagesse dans le livre de la loi de Dieu qu'il recevra de la main des prêtres (*Deutéronome*, XVII, 18) : *Après qu'il sera assis sur son trône, il fera transcrire pour soi dans un livre ce Deutéronome et cette loi du Seigneur, dont il recevra une copie des mains des prêtres de la tribu de Lévi*. Enfin, on écoutera les prophètes qui répéteront ce que le Seigneur leur aura dit, et on aura soin de se donner de garde des prophètes qui usur-

peront le nom du vrai Dieu pour autoriser des mensonges.

Nous placerons ici en passant deux refléxions : l'une, que le Messie a tout à la fois réuni trois caractères, il a été le Prêtre, le Roi et le Prophète par excellence ; tous les rois, les prêtres et les prophètes qui l'ont précédé n'ont été que ses ombres : secondement, lorsqu'il est venu, il y avait dans le peuple de Dieu des prêtres et des hommes qui avaient en main l'autorité royale, et peut-être aussi des hommes qui tenaient quelque chose de la prophétie ; et il est arrivé qu'au lieu de lui rendre gloire, ils l'ont rejeté. Les hommes qui vivaient alors ont plus respecté les serviteurs que le Maître ; les vignerons que le fils du maître de la vigne ; le soleil et les astres placés de la main de Dieu dans la Synagogue, que la lumière incréée ; Hérode et Tibère César, que le Roi des rois ; Caïphe et les prêtres, que le Messie et ses disciples.

§ 3.

Depuis le temps du Deutéronome jusqu'à la captivité de Babylone, et au temps de la venue du Messie.

Reprenons la suite de notre discours. Si le peuple d'Israël nous est montré, en plusieurs endroits de l'Écriture, comme un peuple gouverné par la Sagesse, à plus forte raison cette idée doit-elle être appliquée à l'ordre des lévites et des prêtres, et surtout au grand-prêtre qui était comme un Prophète subsistant et par état au milieu du peuple d'Israël. Il faudrait un long discours pour mettre cette vérité dans son jour ; nous la supposons comme un principe qui nous est nécessaire. Le grand-prêtre consultait Dieu par l'Éphod, par l'Urim, etc., et Dieu lui répondait et lui manifestait sa volonté, soit par rapport à la nation en corps, soit par rap-

port au roi lorsqu'il y en eut, soit par rapport aux particuliers. De plus, il était le dépositaire de toutes les vérités de la Religion dont l'abrégé était écrit sur les tables de la loi renfermées dans l'arche d'alliance. C'était de là que Dieu rendait ses oracles ; et l'on sait sur cela les droits et les prérogatives du grand-prêtre. Le peuple d'Israël était au milieu des autres peuples comme un peuple de sages et d'hommes qui étaient dans un commerce étroit avec le Dieu véritable, et les prêtres étaient ses entremetteurs auprès de Dieu (*Deutér.*, IV, 6) : *C'est en cela que vous ferez paraître votre sagesse et votre intelligence devant les peuples, afin qu'entendant parler de toutes ces lois ils disent : Voilà un peuple vraiment sage et intelligent, voilà une nation grande et illustre.*

Il faut se souvenir ici du rapport qu'avait le Tabernacle avec les images sensibles sous lesquelles Dieu avait coutume de représenter sa gloire aux Prophètes ; et alors on sentira plus vivement la vérité de ce que nous venons de dire, en comparant les prêtres selon l'ordre d'Aaron, et surtout le grand-prêtre, à des prophètes consacrés par un ministère subsistant ; ils portaient à Dieu les vœux des hommes, et rapportaient aux hommes les volontés de Dieu.

On voit que l'on avait soin de consulter Dieu du temps des Juges ; mais il arrivait souvent aussi que le peuple se tournait du côté des dieux étrangers. Nous avons un étrange exemple de la facilité avec laquelle Israël se laissait entraîner à un culte illégitime, dans l'histoire de l'Éphod que fit Gédéon, comme le fruit et la marque de la victoire que Dieu lui avait accordée (*Juges*, VIII, 27). Il plaça cet Éphod dans la ville d'Éphra, et cet Éphod devint un piége pour tout le peuple, et la ruine de la maison de Gédéon : *Fornicatusque est omnis Israel in eo, et factum est Gedeoni et omni domui ejus in ruinam.*

Saül fut choisi de Dieu pour être le premier roi d'Israël. Il fut d'abord agréable à Dieu et fit plusieurs choses qui lui plurent. Il se souvint sans doute de ce qui était ordonné dans le *Deutéronome* au sujet des devins; il les extermina des terres de son obéissance. Mais la veille de sa mort, voyant que Dieu ne lui répondait point, il alla consulter la pythonisse, commettant un crime qu'il avait lui-même défendu, et mérita ainsi de nouveau la mort funeste qui lui fut annoncée, comme on le sait : *Parce qu'il avait consulté une femme qui avait un esprit de divination, et qu'il n'avait point mis son espérance au Seigneur ; c'est pour cela que Dieu le tua* (*I. Paralip.*, X, 13).

Nous lisons d'autres circonstances de la vie de Saül, qui n'ont pas moins de rapport à notre dessein. Le malin esprit se saisit de lui par une possession sensible, et cette possession sensible était la punition et l'image de la possession que le démon prenait de son cœur par le péché. Au contraire, l'Esprit de Dieu s'empara de David, et on le reconnaissait de jour en jour par des effets sensibles (*I. Rois*, XVI, v. 13) : *Depuis ce temps-là l'Esprit du Seigneur fut toujours en David... Or l'Esprit du Seigneur se retira de Saül, et il était agité du malin esprit envoyé par le Seigneur.*

On avait vu avec étonnement Saül parmi les prophètes, dès le temps que Samuel le sacra roi (*I. Rois*, X, 10) : *L'Esprit du Seigneur se saisit de lui, et il prophétisa au milieu d'eux.* Cette impression sensible de l'Esprit de Dieu était un signe et une figure des faveurs que Dieu répandait sur lui, et spécialement de l'esprit qu'il lui communiquait pour gouverner son peuple. On vit la même merveille se renouveler après la réprobation de ce prince, lorsqu'il alla lui-même à Ramatha dans le dessein de se défaire de David. Les gens qu'il avait envoyés deux fois pour le prendre avaient

été saisis de l'esprit de prophétie, et il en fut saisi lui-même de telle sorte qu'on renouvela le proverbe : *Saül est-il donc aussi devenu prophète?* (*I. Rois*, XIX, 24.)

On avait lieu, sans doute, de considérer avec étonnement que l'Esprit de Dieu se fût saisi de Saül dans le temps que son cœur était rempli d'iniquité et qu'il venait pour accomplir ses mauvais desseins. Plusieurs années auparavant, David avait été choisi pour adoucir, par le son de sa harpe, les impressions du malin esprit sur ce prince. Ainsi l'on voit dans Saül un homme en qui les impressions de l'esprit malin sont réglées selon une certaine mesure, soit dans leurs effets, soit dans leur accroissement ; et plus on considérera attentivement son histoire, plus on reconnaîtra que cela n'est pas moins vrai de la malice qui corrompait son cœur, que de la possession qui l'agitait extérieurement. Il y avait deux esprits qui agissaient sur lui ; mais le mauvais esprit se fortifiait de plus en plus et gagnait du terrain de jour en jour, jusqu'à ce qu'il l'eût conduit à une ruine totale.

Lorsque la couronne eût passé de la tête de Saül sur celle de David, on vit dans ce dernier un roi rempli de l'esprit de prophétie d'une manière extraordinaire ; mais ce qui était plus excellent, la piété et la sainteté répondaient aux dons miraculeux qu'il avait reçus de Dieu. La sagesse parut dans Salomon avec un nouvel éclat, et elle y parut comme un don miraculeux. On peut lire tout ce qui est dit dans l'Écriture, soit par rapport à l'étendue de ses connaissances, soit par rapport à sa capacité pour gouverner. On voit dans le célèbre jugement par lequel il termina le procès entre les deux mères l'accomplissement de ce que nous lisons dans le ch. XVI des *Proverbes*, v. 10 : *Le don de deviner est sur les lèvres du roi, sa bouche ne s'égarera point dans le jugement pour prononcer une sentence injuste.*

Ce prince sut lui-même proposer des énigmes (voyez *Proverbes*, XXX, 4), et il sut expliquer celles qui lui furent proposées. La reine de Saba en voulut faire l'épreuve : *Elle vint le tenter en lui proposant des énigmes* (*III. Rois*, ch. X). Mais de toutes les énigmes qu'elle lui proposa, il n'y en eut aucune dont il ne lui donnât la solution. Un peuple qui avait un tel roi n'avait pas besoin d'aller consulter les devins. *Votre sagesse*, lui dit cette reine, *et votre conduite passent ce que la renommée m'en avait appris. Heureux ceux qui sont à vous; heureux vos serviteurs qui sont sans cesse en votre présence, et qui écoutent votre sagesse.* Cet heureux temps ne dura pas toujours. La folie trouva sa place dans un cœur que la Sagesse avait d'abord rempli. On sait les égarements de Salomon et les malheurs qui en furent la punition. Le royaume d'Israël fut partagé pour n'être jamais réuni, au moins pendant toute la durée de la Synagogue. Cependant l'esprit de prophétie ne se retira ni du royaume de Juda, ni du royaume d'Israël. On en voit un exemple, par rapport au dernier, dans la personne du prophète Ahias qui reconnut, par l'Esprit de Dieu, la femme de Jéroboam qui venait à lui déguisée ; il lui annonça les malheurs qui devaient fondre sur sa maison, et en même temps, le funeste sort du royaume des dix Tribus (*III. Rois*, XIV, 6).

S'il y avait de vrais prophètes dans Juda et dans Israël, il y en avait aussi de faux ; et ces faux prophètes étaient de deux sortes : les uns parlaient au nom des faux dieux, les autres parlaient faussement au nom du vrai Dieu. Les véritables Prophètes donnaient des preuves de la vérité de leur mission. Notre dessein n'est pas de transcrire tout ce qui est rapporté sur ce sujet dans les Livres saints : nous nous contenterons de faire remarquer un trait singulier que nous lisons dans l'histoire du prophète Élisée (*IV. Rois*, III, 15).

Lorsque Josaphat, tant en son nom qu'en celui du roi d'Israël et du roi d'Édom, s'adressa à ce prophète, pour lui demander du secours dans la disette d'eau qui était près de faire périr toute l'armée, Élisée demanda qu'on lui fît venir un joueur de harpe; et, au son de sa harpe, il commença à prophétiser : *Cumque caneret psaltes, facta est super eum manus Domini, et ait :* etc. En sorte que l'on voit dans cette histoire un trait qui a du rapport à ce que nous avons vu dans celle de Saül. De part et d'autre, le son de la harpe est un signe extérieur qui a une certaine force par rapport à des effets invisibles. Le son de la harpe réprime l'esprit malin dans Saül, et il attire l'impression de l'Esprit de Dieu sur Élisée.

Nous voyons dans l'histoire d'Achab et du prophète Michée, que ce prince était environné de faux prophètes. Les prêtres que Jézabel entretenait au nombre de quatre cents, et les quatre cent cinquante prêtres de Baal sont aussi appelés du nom de *prophètes* (*III. Rois*, XVIII, 19). Et au livre suivant, Jéhu parle des enchantements de Jézabel : *Quelle peut être cette paix,* dit-il, *pendant que les fornications de Jézabel votre mère, et ses enchantements règnent encore en tant de manières?* (*IV. Rois,* IX, 22.) Au ch. XVII, v. 14, dans la récapitulation des crimes qui avaient causé la ruine du royaume d'Israël, il est dit, qu'ils n'avaient point écouté la voix des Prophètes que Dieu leur avait envoyés, qu'ils avaient suivi l'exemple des nations qui les environnaient, qu'ils avaient adoré les armées du ciel, c'est-à-dire les astres, qu'ils avaient fait passer leurs enfants par le feu, et enfin, qu'ils s'étaient adonnés aux divinations et aux augures.

A l'égard du royaume de Juda, voici ce qui est dit de Manassé (*IV. Rois*, XXI, 5) : *Il dressa des autels à tous les astres du ciel dans les deux parvis du temple du Seigneur,*

*Il fit passer son fils par le feu, il s'attacha aux divinations, il observa les augures, il établit des pythons, et il multiplia les enchanteurs;* en sorte qu'il surpassa en abominations les Amorrhéens qui avaient été les habitants de cette terre. Au contraire, nous lisons de Josias, petit-fils de Manassé (*IV. Rois*, XXIII, 24), qu'*il extermina les pythons, les devins et les figures des idoles,* pour accomplir ce qui était ordonné dans le livre (du *Deutéronome*) que le grand-prêtre Helcias avait retrouvé.

On sait tout ce qui est dit des devins de Babylone dans l'histoire de Daniel; ce prophète les surpassa tous; et, semblable au patriarche Joseph, son élévation fut fondée sur l'art qu'il avait de deviner les songes et de prédire les choses à venir.

Les Prophètes parlent souvent des devins et des enchanteurs, ils y joignent aussi les sages des nations (souvent il paraît à la lettre, que ces sages sont des adorateurs des idoles), et ils opposent à leurs égarements la véritable sagesse qui consiste à connaître le seul Dieu véritable. Il n'est pas moins ordinaire d'entendre les Prophètes invectiver contre ceux qui, parlant au nom du vrai Dieu, n'annonçaient que les visions de leur cœur. Mais ce qui peut causer de l'étonnement, ce sont certains traits comme ceux que nous allons rapporter. Telle est la réponse de Michée, véritable prophète, à Achab, qui dit d'abord à ce prince contre la vérité : *Allez,* attaquez la ville de Ramoth-Galaad selon votre dessein, *et vous réussirez* (*III. Rois*, XXII, v. 15). Il est vrai que sur les instances que lui fit le roi, il lui déclara ensuite la vérité. Ce que Michée avait vu dans le conseil de Dieu, de cet esprit de mensonge qui s'était offert pour aller tromper Achab, et à qui Dieu avait dit : *Allez et vous prévaudrez,* est encore plus surprenant.

Au IVe livre des *Rois*, VIII, 10, Benadad ayant envoyé Hazaël pour consulter Élisée sur sa maladie, ce prophète dit à Hazaël : *Allez dire à Benadad : Vous serez guéri.* Et il ajouta en même temps : *Mais le Seigneur m'a fait connaître qu'il mourra assurément.*

Il ne nous reste plus qu'à joindre ici ce que nous lisons dans *Ézéchiel,* ch. XIV, v. 3, où Dieu déclare, qu'il ne répondra point à ceux qui viendront l'interroger avec un cœur rempli de leurs impuretés. Et verset 9 : *Lorsqu'un prophète tombera dans l'erreur, et répondra* faussement, *c'est moi qui suis le Seigneur qui aurai trompé ce prophète; mais j'étendrai ma main sur lui, et je l'exterminerai du milieu de mon peuple d'Israël. Ils porteront tous deux la peine de leur iniquité, et le peuple qui a désiré d'être séduit, et le prophète qui en a été le séducteur; afin que la maison d'Israël ne s'égare plus à l'avenir en se retirant de moi,* etc. Sans entrer ici dans la difficulté théologique que font naître ces paroles, on voit que la menace qu'elles renferment ressemble à divers autres endroits des Prophètes, par exemple, à ce qui est dit, *Michée*, III, 6 : *C'est pourquoi vous n'aurez pour vision qu'une nuit sombre, et pour révélation que des ténèbres. Le soleil sera sans lumière à l'égard de ces prophètes, et le jour deviendra pour eux une obscurité profonde.*

Ce serait ici le lieu de parler de la rareté des Prophètes depuis le temps d'Aggée, Zacharie et Malachie, jusqu'au temps de la venue du Messie, et de rapporter ce que les Prophètes eux-mêmes ont dit sur ce sujet; mais nous réservons ces choses pour d'autres endroits de cet écrit où nous aurons occasion d'en traiter. Nous n'avons point parlé non plus de plusieurs histoires particulières qui font voir que Dieu instruisait ses serviteurs par la voie de la pro-

phétie et des songes ; on le voit, par exemple, dans le songe de Mardochée. D'autres fois, les hommes étaient en but aux opérations du démon, comme la jeune Sara dans temps qui précéda son mariage avec le jeune Tobie. Ces choses, ayant des significations mystérieuses, retrouveront leur place dans la suite.

## ARTICLE III.

### Diverses observations préliminaires.

### § 1er.

### Observations par rapport aux prophètes, devins, etc.

Afin de procéder avec plus de netteté, il nous est néces saire de placer ici quelques observations, dont plusieurs auront rapport à ce que nous venons de voir, et toutes ser viront à ce qui sera dit dans la suite.

Il faut considérer séparément : 1° ce qui regarde la per sonne des prophètes, devins, interprètes, etc. ; 2° l'objet de leur prophétie, de leur divination, etc. ; 3° les preuves de leur mission.

Il y a de vrais et de faux prophètes. Nous appelons vrais prophètes ceux qui sont envoyés de Dieu et qui disent la vérité. Les faux prophètes sont de plusieurs sortes : 1° ceux qui parlent au nom du démon et des faux dieux ; 2° ceux qui parlent au nom du vrai Dieu, mais qui disent ce que Dieu ne dit pas. Ces derniers sont encore de deux sortes : les uns parlent absolument d'eux-mêmes ; les autres ont une mission, un ministère légitime, et ils en abusent en mêlant des choses fausses, dont Dieu n'est pas garant, avec des vérités que Dieu les a chargés de publier. Ainsi il y a des envoyés du Dieu de vérité, qui publient quelque

fois le mensonge ; comme, au contraire, il y a des prophètes du démon qui disent quelquefois la vérité.

| Vrais prophètes | Faux prophètes | |
|---|---|---|
| envoyés de Dieu, qui enseignent de sa part la vérité. | qui parlent au nom du démon ou des faux dieux. | qui parlent au nom du vrai Dieu : 1° sans mission ; 2° avec mission et revêtus d'un ministère légitime dont ils abusent. |

Ce qu'il y a de commun entre des hommes si différents c'est qu'ils font tous profession d'apprendre aux hommes les choses cachées, sublimes et qui viennent d'une source surnaturelle. Les uns le prétendent faussement, les autres avec fondement. Les uns annoncent la vérité, les autres le mensonge ; et parmi ces derniers, il y en a qui entreprennent de rendre Dieu responsable de leurs mensonges. Les uns tiennent du vrai Dieu les connaissances qu'ils communiquent, les autres introduisent un principe différent et même contraire au vrai Dieu, d'où ils prétendent que l'on doit attendre la découverte des choses secrètes.

A l'égard des choses qui font l'objet de la prophétie, nous en parlerons au paragraphe suivant.

Parmi ces hommes si différents qui viennent d'être distingués, il n'y en a aucun qui n'ait intérêt de se faire croire ; chacun tâche donc de s'appuyer par des preuves. Or ces preuves peuvent être de deux sortes : 1° la vérification de la chose prédite, lorsqu'elle arrive comme elle avait été prédite ; ou qu'étant cachée, elle se trouve, lorsqu'elle vient à être manifestée, telle qu'elle avait été déclarée par le devin avant la manifestation ; 2° des signes, des prodiges, des effets miraculeux.

Venons maintenant à une nouvelle observation. Parmi toutes les choses dont on vient de parler, il n'y en a point qui ne puisse être figure d'une autre chose; un prophète peut être figure d'un autre prophète, un interprète d'un autre interprète, une prédiction d'une autre prédiction; la découverte d'un secret, de la découverte d'un autre secret; un prodige, d'un autre prodige; un effet merveilleux, d'un autre effet merveilleux dont le premier portera la ressemblance.

Nous en avons déjà vu des exemples. Les prodiges de Moïse étaient la figure d'autres effets. Lorsqu'il changea, par exemple, les eaux en sang, c'était une image de la mort qui allait envelopper une si grande partie du peuple d'Égypte. Les enchantements des magiciens et la croyance qu'on leur donnait étaient l'image de l'esprit d'égarement et de vertige qui s'était emparé de toute l'Égypte. Le malin esprit qui agitait Saül était au naturel l'image de la malice qui s'était emparée de son âme et qui était devenue le principe de ses démarches; et ainsi du reste. Mais ce qu'il est temps de remarquer, c'est que ces mêmes choses figurées qui viennent d'être alléguées en exemple, et autres semblables, étaient elles-mêmes figures d'autres événements plus grands, d'un ordre plus sublime, et qui ne devaient arriver que dans des temps plus reculés. C'est ce qui se présentera à développer dans les Articles suivants.

L'interprétation d'un songe, d'une énigme, se trouvera la figure de l'interprétation d'une autre énigme, de quelque chose qui répondra à ce songe. Ou bien, le songe et l'énigme se trouveront avoir deux ou plusieurs interprétations : l'une plus prochaine, les autres plus éloignées; l'une par rapport à des événements bornés, les autres par rapport à des objets tout autrement grands : l'une plus littérale, les

autres plus mystérieuses, ou plutôt, toutes également littérales, mais l'une immédiate, et l'autre, pour ainsi dire, dans un plus grand enfoncement.

Il arrivera qu'un vrai prophète en figurera un autre, comme Moïse, Élie et tant d'autres ont figuré Jésus-Christ. Il arrivera aussi qu'un faux prophète figurera un autre faux prophète. Et cela pourra arriver en plus d'une manière; car il pourra se faire qu'un homme revêtu d'une autorité légitime, mais qui en abusera, comme Caïphe, pour séduire le peuple de Dieu, se trouve avoir été figuré, non-seulement par des séducteurs de même genre, mais encore par des prophètes des faux dieux. Le ministre revêtu de l'autorité légitime qui annonce le mensonge ne ressemble pas seulement à ceux qui, avant lui, ont fait le même abus de l'autorité légitime; il ressemble encore, par d'autres traits, aux faux prophètes du vrai Dieu qui parlaient sans mission, et même aux prophètes du démon. Il y a un rapport frappant entre ces trois choses : 1° un vrai ministre du Dieu de vérité, qui annonce le mensonge; 2° un faux prophète du vrai Dieu; 3° un prophète des faux dieux. C'est par la même analogie qu'il arrive souvent dans l'Écriture que le faux culte du vrai Dieu est figuré par le culte des faux dieux.

Il est bon d'observer qu'il y a dans l'Écriture plusieurs noms communs entre les bons et les mauvais prophètes. Quelques-uns de ces noms se trouvent appliqués indifféremment aux uns et aux autres; d'autres le sont plus communément aux uns, et plus rarement aux autres. Il y a de bons et de mauvais devins, de vrais et de faux prophètes, des interprètes plus ou moins pénétrants; de vraies et de fausses visions, de bons et de mauvais songes; de vrais et de faux sages, une sagesse terrestre et une sagesse divine,

une sagesse qui découvre les mystères de Dieu et une sagesse qui y succombe : c'est ce qui se remarquera de plus en plus par les exemples qui seront rapportés.

## § 2.

### Observations par rapport à la diversité des objets de la prophétie vraie ou fausse, et des instructions reçues de Dieu, ou faussement prétendues telles.

Par rapport à l'objet de la prophétie ou divination, on peut considérer deux choses : 1° ce que l'objet est en lui-même ; 2° la manière de le connaître.

Les termes de prophétie, divination, interprétation, solution d'énigme et autres semblables, entraînent avec eux l'idée d'une chose cachée, révélée à peu de personnes, ou du moins ignorée de plusieurs, qu'il n'est pas facile de savoir et à la connaissance de laquelle on ne parvient que par une voie élevée au-dessus des forces ordinaires des hommes. De là vient que rien ne porte plus parfaitement le caractère de la divination, que les choses que l'on apprend par l'entremise de quelque intelligence invisible. Or, on conçoit que ces caractères généraux qui viennent d'être proposés peuvent convenir à chaque chose qu'il est question de savoir, dans une infinité de degrés différents. Ainsi les termes de divination et de prophétie peuvent être pris dans des sens plus étendus ou plus resserrés, avec beaucoup de diversité.

Par rapport à l'objet de la prophétie en lui-même, il peut être plus ou moins important. En premier lieu, il peut regarder : 1° un événement particulier qui n'a rapport qu'à un seul homme, une seule famille, un seul peuple ; 2° avoir rapport au sort universel du genre humain ou du peuple

de Dieu ; et de plus, du peuple de Dieu dans l'étendue de sa durée, de ses divers états, des diverses races des Juifs et des Gentils, Grecs, Romains, etc., dont il doit être composé.

En second lieu, l'objet de la prophétie peut regarder : 1° les événements futurs, grands ou petits, et en général les secrets que l'on peut savoir sans être saint. Il y a même encore une distinction à faire ici; on peut découvrir des secrets qui n'ont point de rapport au salut; on en peut découvrir qui y ont un rapport plus éloigné, et d'autres qui y ont un rapport plus prochain. 2° L'objet de la prophétie (si néanmoins on use en ce cas du terme de prophétie), ou si l'on veut, l'objet révélé peut être la science des saints; cette connaissance intime de la vérité, qui sanctifie encore plus qu'elle n'éclaire ; cette lumière que David demande à Dieu lorsqu'il dit : *Éclairez mes yeux, afin que je ne m'endorme jamais dans la mort* (*Ps.* XII, 4).

En vertu de cette distinction, on voit que l'on peut remarquer bien des termes différents de l'instruction que Dieu communique aux hommes. Par exemple : 1° les vérités propres au Judaïsme ; 2° celles qui sont propres au Christianisme en général ; 3° les vérités inconnues aux Pélagiens ; 4° enfin, l'instruction qui est toujours accompagnée de la piété dont parle saint Jean (*Ire Épître,* ch. II, v. 27) : *Vous n'avez pas besoin que personne vous enseigne, mais l'onction que vous avez reçue du Fils de Dieu vous enseigne toutes choses.* Saint Jean ajoute, touchant cette onction, que *ce qu'elle enseigne est véritable et* que *le mensonge ne s'y trouve point.* Mais tous n'ont pas cette précieuse onction; et autant il y a de différents degrés d'instruction, autant il en faut distinguer aussi d'égarement et de séduction ; autant on peut se représenter de docteurs de classes différentes par rapport à

chaque genre de vérité, autant on conçoit aussi de différentes sortes de séducteurs qui sont aussi appelés faux prophètes, enchanteurs, faux sages, ennemis de la vérité.

Or, ce que nous avons dit dans le paragraphe précédent, il faut l'appliquer ici. Il est manifeste que la révélation vraie ou fausse des choses peu importantes peut être la figure de la révélation vraie ou fausse des choses qui regardent le salut. La révélation d'un événementparticulier peut être une image de la révélation de quelque événement qui intéresse le genre humain. La confiance mal fondée qu'avaient les faux prophètes du temps de Jérémie que Jérusalem ne serait pas prise représente fort bien la fausse confiance des chefs de la Synagogue, qui avaient une opposition invincible à croire les prophéties de Jésus-Christ et de ses Apôtres sur le renversement du temple et la décadence de la nation. La prédiction que fait Joseph aux deux officiers de Pharaon, annonçant à l'un son rétablissement dans sa charge et à l'autre sa perte totale, peut fort bien représenter le sort de deux peuples, dont l'un est élu en même temps que l'autre est réprouvé. Et il faut prendre garde qu'il se trouve là deux choses ; car l'événement prédit figure un autre événement ; et il peut se faire aussi que la découverte anticipée de l'événement figure aussi la découverte anticipée de l'événement figuré ; en sorte qu'un événement répondra à l'autre, et une interprétation à une autre interprétation. Pareillement, il pourra se faire que la découverte de certaines vérités figurera la découverte d'autres vérités plus sublimes ; le don des miracles pourra quelquefois figurer le don de la piété ; et des connaissances qui ne sont point sanctifiantes par elles-mêmes pourront figurer les lumières qui sanctifient ; comme il se peut faire qu'une action d'un certain ordre en figure une autre d'un autre ordre, que la lu-

mière corporelle figure la lumière qui éclaire l'esprit, et la lumière qui éclaire l'esprit et l'intelligence figure aussi celle qui échauffe le cœur et le convertit.

Il était nécessaire de faire envisager sous un certain ordre tant d'idées différentes, avant que de les voir mettre en œuvre par les écrivains sacrés; elles s'étendront et se développeront à mesure que nous avancerons.

## ARTICLE IV.

**État de la Synagogue, particulièrement vers le temps de la venue du Messie. La Judée, originairement un paradis terrestre, se changeait en un désert plein de bêtes venimeuses; serpents, race de vipères qui l'habitaient. Le diable auteur de tous ces maux.**

C'est une chose que nous ne prouvons pas ici, mais que nous supposons, qu'il y avait au milieu de la Synagogue un mystère d'iniquité qui se formait de longue main, qui tendait à sa consommation vers le temps auquel Jésus-Christ vint dans le monde, qui monta à son comble dans le temps de la prédication de l'Évangile, et qui reçut sa consommation par l'endurcissement des Juifs, par leur réprobation, par la ruine de leur temple, de leur ville et de toute la nation. Ce mystère d'iniquité était l'ouvrage du diable; et c'est, en partie, par rapport à cela qu'il est dit de Jésus-Christ qu'*il est venu dans le monde pour détruire les œuvres du diable* (*I. Jean*, ch. III, v. 8).

L'Écriture n'a négligé aucun genre d'instruction pour mettre cette vérité dans son jour; elle a employé toutes sortes de figures et de symboles pour l'exprimer, et souvent elle en a parlé à découvert et sans figure. *Vous résistez toujours au Saint-Esprit, et vous êtes tels que vos pères ont été*, disait saint Étienne aux Juifs de son temps (*Actes*,

ch. VII, v. 51). Il y avait donc depuis longtemps une guerre entre l'Esprit saint et l'esprit malin, et le peuple juif était le champ de bataille. Il y a plus, tous ceux qui se laissaient aller aux impressions du démon étaient eux-mêmes les armes dont il se servait pour combattre l'Esprit de Dieu qui parlait par les Prophètes. Il travaillait sans relâche à étendre et à affermir son règne au milieu du peuple de Dieu, et son dessein était, selon qu'il est marqué en plus d'un endroit de l'Écriture, de s'assujettir, s'il eût été possible, tout ce peuple sans que rien fût excepté, comme il s'était assujetti les autres nations.

Il employa, pour avancer son ouvrage, toutes sortes de ruses et d'artifices, faisant voir qu'il était cet ancien serpent connu dès le commencement du monde. La Synagogue était, en un sens, le paradis terrestre que la Sagesse avait placé sur la terre, comme on peut le reconnaître par le XXIV^e chapitre de l'*Ecclésiastique,* et par le commencement de *Joël* (en expliquant *Joël* dans le premier des sens spirituels dont il est susceptible). Mais il y a longtemps qu'il travaillait à ravager ce jardin de délices, par lui-même et par ses émissaires : *La campagne, qu'il a trouvée comme un jardin de délices, n'est après lui qu'un désert affreux* (*Joël*, II, 3). Il l'avait rempli d'insectes de toutes les sortes, et ensuite de serpents et de vipères. C'est ainsi que la Judée parut aux yeux de saint Jean-Baptiste lorsqu'il commença sa prédication ; c'était un jardin dont tous les arbres étaient stériles ; la cognée était à la racine, ils étaient près d'être coupés et jetés au feu ; outre cela, ce jardin était plein de vipères qui se perpétuaient et se transmettaient leur venin : *Progenies viperarum* (*S. Matth.,* III, 7).

Cet ancien ennemi du peuple de Dieu, voyant que le temps était passé de persuader aux Juifs d'adorer les idoles,

suscita parmi eux la secte des sadducéens; mais voyant qu'une illusion si grossière ne faisait pas assez de progrès, il inspira aux pharisiens cet esprit d'intérêt, d'orgueil et d'hypocrisie, si souvent dépeint dans le Nouveau Testament. Il leur apprit à corrompre et à altérer la loi de Dieu par de fausses interprétations; à suivre et autoriser une multitude de maximes qui venaient, non de Dieu, mais de l'invention des hommes; à négliger ce qu'il y avait de plus important dans la loi, la justice et la miséricorde. A la place de la véritable justice, il leur présenta une fausse justice, et leur apprit à y chercher leur propre gloire. Il leur apprit à dévorer les maisons des veuves sous prétexte de leurs longues prières, et à parcourir les terres et les mers pour faire des prosélytes à qui ils transmettaient leur malice à double mesure. Il les trompa, et leur apprit à tromper les autres. Il était serpent et il en fit des serpents.

On peut remarquer que ce ne sont ni les publicains, ni les soldats que saint Jean appelle *race de vipères*, mais plus particulièrement les pharisiens et les sadducéens, comme on le reconnaît en comparant sur cela *Saint Matthieu* avec *Saint Luc* (III, 7). Jésus-Christ appelle aussi les pharisiens *race de vipères* (*S. Matth.*, XII, 34). Et au ch. XXIII, où il fait une allusion manifeste à la consommation du mystère d'iniquité, il parle ainsi aux docteurs de la loi et aux pharisiens (v. 32) : *Achevez de combler la mesure de vos pères. Serpents, race de vipères, comment pourriez-vous éviter d'être condamnés au feu de l'enfer?* Ils avaient le venin et les artifices du serpent, et voilà pourquoi ils étaient des serpents; et le diable, l'ancien serpent, se servait d'eux pour séduire et perdre les âmes; il était au milieu d'eux, comme parmi ses enfants et les ministres de son règne.

Si la Synagogue était originairement un paradis terrestre,

si le serpent trouva le moyen de s'y glisser, il y avait un Adam et une Ève qu'il lui fallait tromper ; il fallait les faire tomber dans la prévarication, et les rendre dignes d'être dégradés et chassés honteusement. C'est ce qui s'avançait de jour en jour, et ce qui reçut son parfait accomplissement par la chute du grand-prêtre, du sacerdoce lévitique, de la Synagogue en corps; chute qui fut suivie en peu d'années d'une dégradation totale par rapport aux uns et aux autres. Nous verrons comment la Synagogue fut livrée par degrés à Satan.

Tant de possédés que l'on voyait en Judée dans le temps de la prédication de Jésus-Christ et des Apôtres étaient la figure de la nation dont le démon s'emparait de jour en jour, entraînant les Juifs et les attachant de plus en plus au péché. On voyait se renouveler dans la nation entière ce que l'on avait vu dans Saül; le malin esprit y établir sa demeure, lui inspirer la haine et la jalousie contre les justes, contre le véritable David, contre Jésus-Christ et ses disciples; porter les chefs de ce peuple à poursuivre sans relâche les disciples du Messie, à les haïr sans sujet, à leur rendre le mal pour le bien, à chercher à les exterminer; et cela malgré leur innocence et l'intégrité de leur conduite qui se faisait reconnaître par leurs ennemis mêmes. Que l'on observe donc qu'il se trouve ici les deux choses que nous avons remarquées dans Saül : une possession intérieure du malin esprit par le péché, et une possession extérieure qui était l'image de la première. Ainsi reconnaît-on parmi les Juifs une possession intérieure qui se manifestait par toutes sortes de vices, et surtout par la haine implacable contre les justes; et cette possession intérieure était accompagnée de la possession extérieure et sensible qui était alors si ordinaire en Judée. Nous nous écarterions de notre plan

si nous entrions dans l'explication détaillée de chaque possession particulière dont il est parlé dans l'Évangile, ou dans le livre des Actes. Nous en remarquerons seulement quelques circonstances, lorsqu'elles auront un rapport plus particulier à ce symbole.

## ARTICLE V.

La Synagogue devenait une Égypte remplie d'enchanteurs. On y voyait s'accomplir ce qui avait été figuré lorsque Jérusalem fut assiégée du temps d'Achaz. Esprit d'incrédulité qui fait que l'on quitte Dieu pour consulter les pythons. Quels étaient les pythons au temps du Messie. Devins d'une autre espèce que Dieu oppose à ces mauvais devins.

Il serait temps de représenter l'introduction du Messie, et la formation de son œuvre au milieu de la Synagogue; mais afin de nous mettre en état de suivre ce que l'Écriture nous apprend sur ce sujet, nous montrerons encore deux figures de la Synagogue; l'une est celle de l'Égypte, l'autre celle du siége de Jérusalem sous Achaz, dont il est parlé aux ch. VII et VIII d'*Isaïe*.

La Judée était devenue une Égypte spirituelle, où les serviteurs de Dieu gémissaient; ils attendaient la consolation d'Israël. Le Messie qui fut envoyé pour les délivrer était le véritable Moïse. (Personne n'ignore par combien de traits Moïse a représenté Jésus-Christ.) Cette Égypte spirituelle avait son Pharaon, ses premiers-nés, ses enchanteurs. Le peuple de Dieu souffrait, au milieu de cette Égypte, une dure servitude; soit en général par la pratique de la loi cérémoniale, dont le joug était aggravé par l'esprit pharisaïque; soit en particulier, par la persécution que le peu de bons qu'il y avait alors avaient à souffrir des méchants. On sait que la tribu de Lévi, parmi les Juifs, représentait les

premiers-nés de toute la nation et en tenait la place. Si Pharaon, conformément au langage d'Ézéchiel, pouvait être regardé comme le dragon qui habitait au milieu des fleuves, il y avait en Judée un Hérode et d'autres chefs du peuple qui pouvaient remplir la même idée. Il arriva même qu'Hérode fit mourir les enfants de Bethléem, action où tout le monde a aperçu de la ressemblance avec celle de Pharaon qui fit noyer les enfants des Israélites dans le Nil.

A l'égard des enchanteurs de l'Égypte, il n'est pas difficile de trouver ceux qui leur répondent parmi les Juifs. Les docteurs de la loi, les scribes, les pharisiens qui résistèrent au Messie, qui disputaient contre lui, qui lui tendaient sans cesse des piéges, qui séduisaient le peuple, qui flattaient les princes et les entretenaient dans leur opposition à Jésus-Christ et à sa doctrine, sont les véritables enchanteurs et les magiciens de la Judée, dont les magiciens de l'Égypte n'avaient été que l'ombre.

Quant au siége de Jérusalem sous Achaz, pour mettre dans tout son jour le rapport qu'il a avec l'état du peuple de Dieu au temps du Messie, il faudrait expliquer ces deux admirables chapitres d'*Isaïe*, le VII$^e$ et le VIII$^e$. Mais supposant ici cette explication, et supposant aussi que l'on ait présent à l'esprit ces deux chapitres, nous nous contenterons de dire que, vers le temps du Messie, la Religion se trouvait dans un état violent ; elle était attaquée de toutes parts par des ennemis formidables, elle souffrait une espèce de siége ; les promesses paraissaient en danger, et, à des yeux éclairés, le danger était extrême ; l'esprit de religion se perdait, la foi s'anéantissait, elle était ébranlée dans ceux en qui il en restait, ils ne savaient de quel côté se tourner pour y trouver du secours. Il était temps de demander à Dieu

des prodiges; et la plupart des hommes, semblables à Achaz, n'avaient pas assez de foi pour en demander. Ce prince, au lieu de s'appuyer sur le Seigneur, chercha des ressources humaines. Il fit une alliance avec le roi d'Assyrie qui lui coûta cher dans le temps qu'il la fit, et qui attira, dans la suite, des malheurs épouvantables sur la Judée. Telle fut la disposition d'une infinité de Juifs au temps du Messie. Au lieu de vivre de la foi, et de tenir les yeux attachés sur les promesses, ils se forgèrent sur la Religion les idées que leur suggéra leur propre esprit, et placèrent leurs espérances dans des ressources frivoles.

Cependant, lors du siége de Jérusalem sous Achaz, Dieu suscita Isaïe comme un signal pour réveiller la foi. Il le plaça au milieu de Jérusalem avec ses enfants et un petit nombre de disciples, comme un prodige exposé aux yeux de tout Israël : *Me voici, moi et les enfants que le Seigneur m'a donnés, pour être, par l'ordre du Seigneur des armées qui habite sur la montagne de Sion, un prodige et un signe dans Israël* (*Isaïe*, VIII, 18). Mais les habitants de Jérusalem refusèrent de croire aux paroles d'Isaïe, en sorte que Dieu, dans sa conduite, devint pour eux *une pierre d'achoppement* (*Ibid.*, v. 14). Cependant les dangers qui les environnaient étaient pressants, et la crainte s'empara de leur cœur. Ils vivaient dans des alarmes continuelles. On savait que les deux rois, Phacée et Rasin, qui assiégeaient Jérusalem, avaient résolu de détrôner Achaz et de mettre à sa place le fils de Tabéel. Chacun pouvait alors demander s'il arriverait donc que la race de David, nonobstant les promesses de Dieu, serait détrônée; et chacun avait lieu de craindre un renversement universel, où il se trouverait enveloppé lui-même. Or, les choses étaient dans un si fâcheux état que l'on n'apercevait aucune ressource; d'autant plus que l'al-

liance avec Théglathphalasar, roi d'Assyrie, n'était pas encore faite.

Que firent donc les habitants de Jérusalem dans cette extrémité? Ils eurent recours aux pythons et aux enchanteurs. Ils s'exhortaient réciproquement à les aller trouver : *Consultez les pythons, les devins qui parlent tout bas dans leurs enchantements*, afin d'apprendre quel sera votre sort et s'il n'y a point quelque chose à faire pour détourner de dessus vos têtes les maux qui vous menacent. On voit, par les paroles que le Prophète ajoute, qu'ils se portaient aussi à interroger les morts : *Va-t-on parler aux morts de ce qui regarde les vivants?* (*Isaïe*, VIII, 19.) C'est-à-dire qu'ils faisaient tout ce qui est défendu dans le XVIII[e] chapitre du *Deutéronome.*

Isaïe défendait sévèrement à ses disciples de les suivre. *Lorsqu'ils vous diront : Consultez les pythons*, etc... *vous leur répondrez : Chaque peuple ne consulte-t-il pas son Dieu* dans ses besoins? *Est-ce des morts que les vivants apprendront ce qui les regarde?* Est-ce des morts que les vivants tireront leur secours? Cependant Isaïe ne laissait pas ses disciples sans consolation ; il les renvoyait à la loi et au témoignage : C'est *à la loi et au témoignage* de Dieu, c'est à sa parole, qu'il faut recourir ; à cette loi qui défendait de consulter les dieux étrangers, mais qui promettait toutes sortes de secours et de consolations à ceux qui mettraient leur espérance dans le Dieu vivant. Il les renvoyait aux Livres saints qui renfermaient des trésors cachés, qui ne contenaient pas seulement des promesses vagues et générales, mais des consolations applicables à tous les besoins particuliers des serviteurs de Dieu, et surtout aux grands ébranlements et aux périls extraordinaires qui menaçaient tout à la fois et la nation entière et la Religion.

Mais quelque véritable qu'il fût que les Livres saints contenaient des choses de cette nature, elles ne se présentaient pas à tous indifféremment; très-peu les apercevaient dans un temps d'obscurcissement comme celui où l'on était alors. En effet, le Prophète nous fait entendre que l'on était dans une nuit profonde, et tous soupiraient après la lumière. Cela était commun aux bons et aux méchants, à ceux qui conservaient la foi, et à ceux dont la foi était ou ébranlée, ou renversée. La différence qu'il y avait, c'est qu'à l'égard des derniers, il ne leur était préparé autre chose, sinon une augmentation de ténèbres : *La lumière du matin ne luira point pour eux... et ils ne verront partout qu'affliction, que ténèbres, qu'abattement, que serrement de cœur et qu'une nuit sombre qui les persécutera* (*Isaïe*, VIII, 20, 22). Mais pour ceux qui vivaient de la foi, la lumière du matin leur était préparée, et, au milieu même de l'obscurité de la nuit, les Livres saints leur servaient de lumière : *Parce que le commandement est une lampe, et la loi est une lumière*, est-il dit (*Proverbes,* VI, 23). Les promesses auxquelles les rappelait Isaïe étaient une lampe qui éclairait leurs pas. Les paroles des Prophètes produisaient à leur égard l'effet marqué par saint Pierre, en sorte que l'on pouvait leur dire, selon le langage de cet Apôtre (*II. Pierre,* I, 19) : Outre les merveilles que nous avons vues de nos yeux, *nous avons les oracles des Prophètes* (que nous lisons dans les écrits qu'ils nous ont laissés), *dont la certitude est plus affermie, auxquels vous faites bien de vous arrêter, comme à une lampe qui luit dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour commence à paraître et que l'étoile du matin se lève dans vos cœurs.*

Mais au temps d'Isaïe, comme au temps de saint Pierre, peu de personnes avaient part à ce bonheur, peu tournaient

les yeux vers cette lampe et en apercevaient la lumière. La loi de Dieu, les Livres saints étaient entre les mains de tous ; mais peu les méditaient, peu les entendaient et y apercevaient des ressources pour les malheurs présents. Ce privilége n'était que pour un petit nombre que Dieu s'était reservé. Les Livres saints étaient une source publique, mais il était donné à peu d'y puiser. La fontaine de Siloë coulait au milieu de Jérusalem ; mais comme il est dit dans le même endroit (*Isaïe*, VIII, 6), le peuple méprisait ses eaux : *Ce peuple a rejeté les eaux de Siloë qui coulent* paisiblement et *en silence*. Il n'y avait qu'Isaïe et un très-petit nombre de disciples qui eussent part à ces solides consolations. *Le Seigneur*, dit ce Prophète (ch. L, v. 4), *m'a donné une langue savante, afin que je puisse soutenir par la parole celui qui est abattu. Il me prend et me touche l'oreille tous les matins, afin que je l'écoute comme un maître. Le Seigneur mon Dieu m'a ouvert l'oreille*... Et pour revenir au ch. VIII : *Le Seigneur,* dit ce même Isaïe (v. 11), *me tenait de sa main puissante, et m'instruisait afin que je ne marche point dans la voie de ce peuple*. Que l'on n'oublie pas que ce peuple néanmoins n'était autre que le peuple de Dieu.

Il rapporte ensuite les instructions que Dieu lui avait données. Il lui avait découvert le terrible discernement qu'il allait faire, et qu'il faisait déjà parmi ce peuple. *Rendez gloire*, lui dit-il, *à la sainteté du Seigneur des armées ; qu'il soit lui-même votre crainte et votre terreur, et il deviendra votre sanctification : et il sera une pierre d'achoppement, une pierre de scandale* (pour qui ? sera-ce pour les étrangers, pour les Syriens, pour les Philistins ? Voici la réponse) *pour les deux maisons d'Israël, un piége et un sujet de ruine à ceux qui habitent dans Jérusalem*, etc. Ainsi l'on voit que Dieu découvre à son serviteur les secrets

les plus cachés de sa conduite et les plus intéressants pour les hommes. Dieu sera, à l'égard de la multitude, une pierre qui les écrasera ; à l'égard du petit nombre, il sera son asile, son libérateur. Voilà ce qu'Isaïe apprend de Dieu, et ce qu'il est chargé de communiquer à un petit nombre de disciples choisis de Dieu ; mais de le leur communiquer comme un secret de la dernière importance, secret qui n'est que pour eux, et auquel les autres n'auront point de part : *Que ce que je vous déclare demeure secret ; tenez ma loi scellée et comme cachetée parmi mes disciples* (v. 16). C'est un secret qui leur est donné *cacheté,* car telle est la force du mot hébreu, CATHOM THORA.

Et ce qui ne peut être trop remarqué, c'est que, dans le fond, ce secret était renfermé dans la loi et dans les anciens Prophètes. (C'est ce qui paraîtra bien plus clairement, lorsque nous en serons à l'accomplissement spirituel de tout cet endroit d'Isaïe.) Le Prophète renvoyait tous les habitants de Jérusalem à la loi et au témoignage : AD LEGEM MAGIS, ET AD TESTIMONIUM (v. 20), et il connaissait en même temps l'ordre de Dieu, qui voulait que le témoignage demeurât renfermé et la loi scellée parmi le petit nombre : LIGA TESTIMONIUM, SIGNA LEGEM (v. 16). L'instruction nécessaire était dans les livres de la loi, qui étaient entre les mains de tous ; et il ne fallait pas moins que la main puissante de Dieu pour faire apercevoir cette instruction : SICUT IN MANU FORTI ERUDIVIT ME (v. 11). Isaïe, frappé d'étonnement à la vue d'une conduite si surprenante de la part de Dieu, se récrie : *J'attendrai donc le Seigneur qui cache son visage à la maison de Jacob, et je demeurerai dans cette attente. Me voici, moi et les enfants que le Seigneur m'a donnés* (ceux parmi lesquels l'intelligence de la loi et du témoignage était renfermée). *Me voici avec mes enfants* (que je ne tiens pas

de moi, mais de Dieu), *pour être, par l'ordre et de la part du Seigneur des armées qui habite sur la montagne de Sion, un prodige et un signe dans Israël :* IN SIGNUM ET IN PORTENTUM ISRAEL A DOMINO EXERCITUUM (v. 18).

Que l'on considère donc avec une extrême attention ces deux partis qui étaient au milieu de Jérusalem, partis si différents en toutes manières. L'un, si peu nombreux, il n'était composé que d'Isaïe et de quelques disciples ; l'autre, qui renfermait la multitude du peuple qui avait à sa tête Achaz et la maison de David. L'un est livré à ses ténèbres, l'autre est éclairé par une protection de Dieu que l'on peut regarder comme miraculeuse. La loi de Dieu et ses promesses sont développées pour les uns, ils y aperçoivent un salut certain, ils trouvent en Dieu leur asile, et, selon le langage de l'Écriture, une pierre de refuge. Pour les autres, Dieu est une pierre contre laquelle ils vont se briser ; ils sont renvoyés à la loi et au témoignage, et ils n'y aperçoivent rien qui puisse les rassurer et les consoler, parce que la loi et le témoignage sont scellés pour eux.

Et pour revenir à ce qui regarde expressément notre symbole, le parti nombreux va, contre la défense de la loi, chercher parmi les devins et les pythons la ressource qu'il n'aperçoit point dans la loi. Le petit parti, au contraire, voit ce que tous les autres ne voient point ; il le voit dans la loi et le témoignage ; mais il le voit par un secours surnaturel ; c'est la main de Dieu qui l'a éclairé, par le ministère d'Isaïe : SICUT IN MANU FORTI ERUDIVIT ME. Ainsi Isaïe devient un devin, mais un devin éclairé par le vrai Dieu ; lui et ses disciples deviennent des hommes mystérieux, des hommes incompréhensibles à tous les autres : IN SIGNUM ET IN PORTENTUM ISRAEL. Et voilà ceux que Dieu oppose aux devins et aux enchanteurs que son peuple va consulter. Ce

sont devins contre devins, signe contre signe, mystère contre mystère. De part et d'autre, on s'ouvre une route opposée, et plus on marche plus on s'éloigne les uns des autres. Dieu empêche Isaïe de marcher par la voie du peuple, c'est-à-dire par la route qui devient la route battue : ERUDIVIT ME, NE IREM IN VIA POPULI HUJUS (verset 11). Mais en suivant avec ses disciples une autre route, il devient odieux ; on entend crier de toutes parts : Au parti, à la conspiration : CONJURATIO ; mais dans la vérité, c'est la multitude qui forme elle-même une conspiration contre Dieu : *Tout ce que dit ce peuple n'est qu'une conspiration* (v. 12). Le parti nombreux forme des desseins contre le petit parti ; mais Dieu rassure ces derniers et les console en leur apprenant à ne craindre que lui seul : *Ne craignez point leurs menaces, et ne vous épouvantez point. Mais rendez gloire à la sainteté du Seigneur des armées ; qu'il soit lui-même votre crainte et votre terreur* (v. 13).

Il est bon de comparer ici la situation des habitants de Jérusalem avec celle de Saül lorsqu'il alla consulter la phythonisse. Il est dit de ce prince qu'il fut saisi de frayeur à la vue de l'armée des Philistins, et c'est ce qui le détermina, voyant qu'il ne recevait point de réponse de la part de Dieu, d'aller trouver la pythonisse. Il faut se souvenir qu'à peu près dans le même temps, et presque le même jour, David consultait Dieu qui lui répondait. Dieu lui annonça la victoire sur les Amalécites, et la délivrance de tous ceux que ces mêmes Amalécites avaient enlevés dans le pillage de Siceleg, c'est-à-dire la délivrance de la famille de David et celle de tous les gens qui étaient avec lui. Ainsi d'une part, David était instruit de Dieu surnaturellement et apprenait de lui sa délivrance ; et de l'autre, Saül était instruit par le moyen de la pythonisse et apprenait, par cette voie,

sa ruine totale. Le roi d'Israël, en possession de toute l'autorité royale, consultait les pythons qu'il avait lui-même proscrits ; et David, qui n'avait encore pour lui que des promesses et une onction séparée de la jouissance actuelle de la royauté, apprenait de Dieu ce qu'il désirait de savoir.

Il faut avouer que le spectacle que présente Isaïe est bien différent, puisque c'est le fils et l'héritier de David, le roi Achaz, chef de la maison de David, qui est à la tête du parti qui a recours aux pythons et met en eux sa confiance. C'est-à-dire qu'Achaz fait, de son temps, à peu près le personnage de Saül ; pendant que les solides espérances de la maison de David étaient concentrées dans le cœur d'Isaïe et de ses disciples ; c'est-à-dire dans un descendant de David d'une branche collatérale, s'il est vrai qu'Isaïe fut petit-fils du roi Joas et proche parent du roi Achaz.

Achaz et son peuple furent saisis de frayeur lorsque Rasin et Phacée vinrent mettre le siége devant Jérusalem. (*Isaïe*, VII, 2) : *Et la maison de David ayant appris que la Syrie s'était jointe avec Éphraïm pour la combattre, le cœur d'Achaz et le cœur de son peuple fut saisi et trembla de crainte, comme les arbres des forêts tremblent lorsqu'ils sont agités par le vent.* C'est ainsi que Saül avait été effrayé à la vue des Philistins (*I. Rois*, XXVIII, 5) : *Il s'étonna, et la crainte le saisit jusqu'au fond du cœur.* La frayeur produisit, comme nous l'avons vu, le même effet sur Saül, et sur Achaz et son peuple. On se porta, de part et d'autre, à consulter les pythons. Saül arriva la nuit chez la pythonisse ; on sait à quoi se termina la consultation. Ce prince, après avoir entendu la terrible réponse qui lui fut faite, tomba par terre et y demeura étendu dans la frayeur et dans la défaillance. Il est rapporté après cela qu'il se mit en chemin, et qu'il marcha toute la nuit avec ses gens. Quelle

marche, et de quel serrement de cœur ne fut-elle pas accompagnée, après ce qu'il venait d'entendre! Voyons, dans *Isaïe*, quelle fut la suite de la confiance du peuple dans les pythons : *La lumière du matin,* est-il dit, ch. VIII, v. 20, *ne luira point pour eux... Ils souffriront la faim... ils jetteront les yeux tantôt au ciel et tantôt sur la terre, et ils ne verront partout qu'affliction, que ténèbres, qu'abattement, que serrement de cœur, et qu'une nuit sombre qui les persécutera, sans qu'ils puissent s'échapper de cet abîme de maux.*

Tel devait être le sort des habitants de Jérusalem, tel était celui de Saül; pendant que la lumière de la prospérité se levait pour David et pour Isaïe qui s'étaient attachés au Seigneur, qui avaient entendu sa voix et qui se livraient à sa conduite.

Nous remarquerons, pour plus de netteté, que les malheurs dont Achaz et son peuple étaient menacés n'étaient pas si prochains que ceux qui étaient réservés à Saül. La ruine totale de Saül arriva le lendemain de sa consultation à la pythonisse. Il n'en est pas tout à fait de même d'Achaz et des habitants de Jérusalem. C'est pourquoi, dans l'application de ces deux histoires aux événements figurés, il faudra avoir égard à cette différence et avoir soin d'observer la même analogie.

Il est aisé maintenant de transporter au temps du Messie tout ce qui vient d'être remarqué par rapport à la situation d'Isaïe et à ces deux partis qui, de son temps, partageaient Jérusalem. Nous avons déjà représenté que la Religion avait comme un siége à soutenir, et que les attaques devenaient plus pressantes à mesure que l'on approchait de plus près des temps du Messie. L'esprit d'impiété et d'hypocrisie gagnait de toutes parts. Les hommes devenaient tels que les

Prophètes l'avaient annoncé et que l'Évangile les re-
sente ; c'est-à-dire qu'ils étaient très-méchants, et cela
toutes sortes d'états et de condition. On voyait un étran
régner en la personne d'Hérode. On demandait : Que
devenues les promesses, et quand viendra le Messie?
trône ne sera-t-il donc point rendu à la maison de Da
Je sais qu'on pouvait donner des réponses vagues à to
ces choses; mais pour en donner de précises, je dis qu'il
fallait pas moins qu'un devin. (J'avertis que je prends
vent le terme de devin en bonne part.)

Dieu en donna, de ces devins. Je pourrais, en pre
lieu, mettre de ce nombre l'auteur du livre de *la Sag*
et Jésus fils de Sirach qui vivait environ deux cents
avant Jésus-Christ; et il y aurait bien des choses à rem
quer sur la manière dont la Sagesse les avait instruits;
je passe à un temps plus proche du Messie. Je viens
d'un coup au vieillard Siméon et à Anne la prophétesse
saint Jean et à Zacharie son père. Ils annoncèrent la ven
du Libérateur, non à tout le peuple, mais *à ceux qui a*
*tendaient la rédemption d'Israël* (*S. Luc*, II, 38). Ils tra
mirent à ceux qui les écoutèrent ce que l'Esprit de Di
leur avait appris.

Siméon fait voir par son Cantique, tout abrégé qu'il es
combien était étendue et développée la connaissance qu'
avait du mystère du Messie, et il eut le bonheur de le re
cevoir entre ses bras, selon la promesse qui lui avait é
antérieurement faite : *Il lui avait été révélé par le Sain*
*Esprit*, etc. (*S. Luc*, II, 26). Tous les Juifs savaient que l
Messie viendrait, et ils connaissaient même les caractèr
qu'il devait avoir et les circonstances qui devaient accom
pagner sa venue, selon qu'ils étaient plus ou moins écla
rés : mais Siméon connaît individuellement, voit et touch

lui à qui ces caractères appartiennent; et cette connaissance individuelle est accompagnée, comme elle ne pouvait manquer de l'être, d'une connaissance plus distincte et plus aillée de ces mêmes caractères.

Zacharie sait que le peuple de Dieu est environné d'ennemis; mais il annonce la venue du Libérateur. C'est, dit-il, la maison de David que Dieu le fait naître : *Et erexit nu salutis nobis, in domo David* (*S. Luc*, I, 69). C'est *afin nous délivrer de nos ennemis et des mains de tous ceux i nous haïssent*. Mais quels sont ces ennemis? Quel mal -ils à Israël? Quel sera le terme de la délivrance, et en l état cette délivrance mettra-t-elle le peuple de Dieu? -ce que Pharaon opprime encore le peuple, et l'asservit s ouvrages de terre et de boue? Les rois voisins, Rasin Phacée, assiégent-ils encore Jérusalem? Non; mais il y a Pharaon spirituel, dont l'oppression est sans comparai- plus funeste; il y a de nouveaux Rasins et de nouveaux acées, et ces Rasins et ces Phacées sont en même temps Achaz; l'ennemi est au dedans et au dehors.

Enfin, dit Zacharie, nous allons *être délivrés des mains nos ennemis, et nous servirons Dieu sans crainte, marnt en sa présence dans la sainteté et la justice tous les rs de notre vie*. Zacharie emploie encore, à l'exemple ïe, le symbole des ténèbres et de la lumière pour exprir la délivrance qu'il annonce; il se regarde, lui et toute ation, comme marchant dans les ténèbres : *His qui in ebris et in umbra mortis sedent;* et il voit le Soleil qui paraître. Son fils est l'étoile qui vient l'annoncer; c'est *lampe ardente et luisante* (*S. Jean*, V, 35) posée de la ain de Dieu au milieu de son peuple pour l'éclairer, en tendant que la lumière du Messie paraisse. Zacharie ne inque pas d'observer que ces choses sont l'accomplisse-

ment des promesses faites à David, et l'objet que tous les Prophètes avaient eu en vue.

Plus on méditera ce Cantique, et mieux on reconnaîtra combien Zacharie était instruit du plan de Dieu, et quelle était l'intelligence qu'il avait reçue des prophéties. Mais il avait, outre cela, le bonheur d'être conduit jusqu'à la personne même du Messie par une route qui ne souffre plus d'égarement, puisqu'il sait qu'il faudra reconnaître pour le Messie celui-là même que son fils montrera. Toutes les idées de son Cantique sont puisées dans les prophéties, et en particulier dans ces deux chapitres d'*Isaïe*, le VII[e] et le VIII[e], et dans le commencement du IX[e]. Il lisait dans le VIII[e] chapitre un nom semblable au sien, parmi ceux des témoins fidèles que choisit Isaïe : *Et je pris des témoins fidèles, Urie sacrificateur, et Zacharie fils de Barachie* (v. 2). Il fut témoin, de son temps, des merveilles que Dieu opérait, comme le Zacharie du temps d'Isaïe l'avait été; et il apprit, par la bouche de l'ange et par la révélation du Saint-Esprit, l'application précise de toutes ces grandes choses qu'il apercevait dans les livres des Prophètes.

Voilà donc des devins, et c'étaient ceux qu'il fallait consulter dans ces temps ténébreux, parce qu'ils renvoyaient à la véritable lumière, à la loi et aux prophètes : AD LEGEM ET AD TESTIMONIUM. Mais la Judée se trouva remplie d'autres devins, d'un caractère bien différent de ces premiers. La Synagogue était alors une Égypte spirituelle, et cette Égypte eut ses Pharaons et ses enchanteurs. Jésus-Christ, le véritable Moïse, y prit naissance, et il y trouva des contradicteurs et y courut des dangers dès sa naissance :

« *Unus tot inter funera,*
« *Impunè Christus tollitur.*
« *Inter coævi sanguinis,* etc.

La Synagogue avait aussi ses devins et ses pythons. Il est certain qu'Isaïe représente Jésus-Christ, lorsqu'il dit, ch. VIII, v. 18 : *Me voici, moi et les enfants que le Seigneur m'a donnés*, etc. Saint Paul, dans l'épître aux Hébreux, ch. II, v. 13, applique ces paroles à Jésus-Christ, et les allègue en preuve dans ce sens. Jésus-Christ, avec ses disciples, a été au milieu de la Synagogue comme un prodige exposé aux yeux des hommes : IN SIGNUM ET IN PORTENTUM, etc. Il a été la pierre contre laquelle les Juifs sont venus se heurter; il a été un objet de contradiction : IN SIGNUM CUI CONTRADICETUR (*S. Luc*, II, 34); et il s'est formé à son sujet deux partis au milieu du peuple de Dieu, qui ressemblaient aux deux partis que l'on avait vus du temps d'Isaïe. Il s'ouvrit deux routes parmi les Juifs, et celle qui conduisait à l'égarement fut la plus battue. On traita de secte, d'hérésie, le parti chrétien. On cria à la conspiration : CONJURATIO. Il était question de choisir entre ces deux routes, et il y allait du salut éternel. On entendait la voix du petit nombre qui renvoyait à la loi et aux prophètes, et qui criait, comme Isaïe avait fait de son temps : AD LEGEM MAGIS, ET AD TESTIMONIUM. Et la voix du grand nombre que faisait-elle entendre, sinon ce que nous lisons au même endroit d'Isaïe : *Consultez les pythons et les devins*, etc. : QUÆRITE A PYTHONIBUS, ET A DIVINIS, etc. ?

C'est ce qu'il est bon d'éclaircir de plus en plus. Au temps d'Isaïe, les pythons auxquels on renvoyait, étaient apparemment de véritables pythons; c'est-à-dire, qu'il y avait des magiciens qui consultaient par leurs enchantements l'esprit de ténèbres et de mensonge. Au temps du Messie, la multitude donnait sa confiance à ceux qui avaient été figurés par les pythons d'autrefois. Ces anciens pythons promettaient d'instruire les hommes sur les choses secrètes

qu'il leur était important de savoir. Ils se vantaient d'être aidés d'un secours surnaturel pour en faire la découverte. Cependant leurs promesses étaient trompeuses, parce que ce n'était point dans la vraie source qu'ils allaient puiser leurs connaissances. Or, au temps du Messie, la Synagogue était pleine d'hommes qui portaient ces trois caractères. C'étaient des docteurs qui faisaient profession d'être *les maîtres des autres, les conducteurs des aveugles, la lumière de ceux qui étaient dans les ténèbres* (*Rom.*, II, 19). Ils ne prétendaient pas instruire les hommes comme les philosophes, en ne donnant que des instructions humaines dans leur origine; mais *ayant dans la loi*, qui venait de Dieu, *la règle de la science et de la vérité*, ils faisaient espérer des instructions qui viendraient de cette source; ils se flattaient même, jusqu'à un certain degré, d'une assistance divine. Cependant ils donnaient cours à de fausses maximes; ils conduisaient ceux qui les écoutaient à la perdition : *Vous le rendez digne de l'enfer deux fois plus que vous* (*S. Matth.*, XXIII, 15); c'étaient des serpents qui engendraient d'autres serpents; et pour se resserrer dans ce qui regarde le discernement du Messie, ils ne le connurent point, et ils apprirent aux autres à le méconnaître.

La grande question, c'était de connaître qui était véritablement le Messie. Du parti que l'on prenait dans une question de cette nature dépendait le salut. C'était là le secret le plus important qu'il y eût au monde. Dans la vérité, ce n'était pas de l'esprit humain que devait venir la découverte de ce secret. Aussi lorsque les chefs de la Synagogue prononcèrent sur la question si Jésus de Nazareth était le Messie, ils le firent en qualité de ministres du Dieu vivant : *Adjuro te per Deum vivum* (*S. Matth.*, XXVI, 63), lui dit le grand-prêtre, à la tête de son conseil. Ils condam-

nèrent Jésus-Christ et le traitèrent de séducteur : *Seductor ille* (*S. Matth.*, XXVII, 63). Et par ce malheureux usage de l'autorité qu'ils avaient en main, ils devinrent eux-mêmes des séducteurs au premier chef, des ministres de l'esprit de mensonge, des enchanteurs, des pythons, dans un ordre très-élevé au-dessus de l'ordre des pythons du temps d'Isaïe.

Voilà les pythons auxquels une multitude de voix renvoyait, au temps de Jésus-Christ; pendant que Jésus-Christ lui-même et un petit nombre éclairé d'une lumière surnaturelle rappelaient les hommes *à la loi et au témoignage*. Jésus-Christ disait aux Juifs : *Approfondissez les Écritures, ce sont elles qui rendent témoignage de moi. C'est de moi que Moïse a écrit* (*S. Jean*, V, 39, 46). On voit par les *Actes des Apôtres* et par leurs *Épîtres*, qu'ils étaient sans cesse occupés à prouver, par les anciennes Écritures, que Jésus était le Messie. Ils s'attachaient spécialement à montrer qu'il était le Prophète par excellence, promis dans le XVIII[e] ch. du *Deutéronome*. C'est dans ce même chapitre, et immédiatement avant la promesse du Messie, qu'il est défendu si expressément de consulter les pythons, de donner sa confiance aux devins, etc.

Mais il faut avouer qu'il fallait être devin d'un autre genre, pour reconnaître sous de tels noms la multitude des séducteurs qui détournaient de croire à Jésus-Christ. Cependant, plus on considérera de près l'Écriture : *Scrutamini Scripturas* (*S. Jean*, V, 39), plus on en comparera les divers endroits les uns avec les autres, et plus il se répandra là-dessus de lumière. Voilà déjà dans le *Deutéronome* la défense de croire les pythons mise à côté de l'ordre de croire le Messie. Et quelle est la raison alléguée au même endroit de croire le Messie? C'est que Dieu mettra ses paroles dans

sa bouche ; *Ponam verba mea in ore ejus* (*Deut.*, XVIII, v. 18). C'est donc à la parole de Dieu que l'on croira, en croyant au Messie ; au lieu que l'on ne pouvait croire aux pythons, qu'en croyant à la parole du diable. Or, quel était le maître que suivaient les docteurs de la loi et tous ceux qui détournaient de Jésus-Christ? Apprenons-le de la bouche de Jésus-Christ même. *Pourquoi ne connaissez-vous et ne comprenez-vous point mon langage*, disait-il aux Juifs (*S. Jean*, VIII, 43) ? *C'est parce que vous ne pouvez ouïr ma parole. Vous êtes les enfants du diable, et vous voulez accomplir les désirs de votre père.* Voilà donc les docteurs de la loi, les prêtres, les scribes et les pharisiens, et ceux qui les suivaient, tous, à la lettre, disciples et enfants du diable, selon le témoignage de la Vérité même. En sorte que, s'il ne leur manquait que de consulter le diable et de parler d'après lui pour être des pythons, les voilà déclarés tels, et avec encore plus de fondement que les anciens pythons qui ne consultaient pas le diable sur des choses d'une si grande importance.

Si la défense d'écouter les pythons se trouve jointe dans le *Deutéronome* avec l'ordre d'écouter le Messie, ces deux choses sont encore plus clairement liées dans le VIII[e] chapitre d'*Isaïe*. Il fallait, sous le règne d'Achaz, écouter Isaïe et non les devins, les pythons, etc. Et la raison, c'est qu'en écoutant Isaïe, on écoutait Dieu ; au lieu qu'en écoutant les pythons, on devenait disciple du diable. Or, il est certain qu'Isaïe est là une figure du Messie. L'ordre d'écouter Isaïe, dans un second sens, n'est autre chose que l'ordre d'écouter le Messie. Donc, tout cet endroit, entendu dans son second sens (qui, dans l'intention du Saint-Esprit, est plus réel que le premier), se réduit à ce qui est contenu dans le discours de Jésus-Christ, dans *Saint Jean*, que

nous venons de citer. On ne dit plus aux hommes : Écoutez Dieu qui parle par Isaïe, et vous serez délivrés des mains des Syriens, des Assyriens, d'Achaz lui-même et de son peuple ; mais on leur dit : Écoutez le Fils de Dieu. Si vous demeurez dans sa parole, vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera ; vous serez véritablement libres ; vous demeurerez pour toujours dans la maison de Dieu (*S. Jean*, VIII, 31 et suivants). Et l'on ajoute à ce discours, de ne point suivre les faux docteurs qui parlent par l'esprit du démon, ainsi que faisaient les pythons, sous Achaz, et de se donner de garde de se laisser entraîner par la multitude qui courait à ces pythons ; soit qu'il faille entendre par le terme de python le malin esprit, ou le magicien qui le consultait et en rapportait les réponses. Nous prenons le plus souvent, dans cet écrit, ce terme dans ce dernier sens pour la facilité de l'expression.

## ARTICLE VI.

**La défense d'écouter les pythons, jointe au précepte d'écouter le Messie, pouvait-elle contribuer à prémunir ceux qui avaient l'intelligence des Écritures contre l'esprit de séduction qui détournait d'écouter Jésus-Christ ?**

Je sens que l'on pourrait former ici une question. A la bonne heure, dira-t-on, la défense de donner sa confiance aux devins et aux pythons, jointe dans *Isaïe* et dans le *Deutéronome* à l'ordre d'écouter le Messie, signifiera dans un sens véritable qu'au temps de Jésus-Christ il ne fallait pas écouter les prêtres et les docteurs qui parlaient par l'esprit du démon. Mais cette défense, étant si mystérieusement exprimée, était-elle de quelque utilité? Avant d'être convaincu que Jésus-Christ fût la Vérité même, pouvait-on

ceux qui lui résisteraient suivraient l'esprit de mensonge.

Moïse, dans ce chapitre, réunissait deux choses qui étaient la source d'une grande lumière : 1° Le Messie, ce Prophète par excellence qui devait naître du milieu de la nation, *De medio fratrum suorum,* devait être semblable à Moïse : *Prophetam similem tui;* 2° lorsque Moïse défendait aux Israélites d'écouter les devins, les pythons, etc., il leur représentait ce crime, comme la pratique des nations dont ils allaient prendre la place. Or, il est aisé d'apercevoir que cette double instruction réveillait deux idées : 1° celle des contradictions que Moïse avait éprouvées, et 2° celle des méchantes dispositions des nations qu'ils allaient trouver à leur entrée dans la terre promise. C'était leur dire : 1° Le Messie sera contredit, mais il faudra le croire, comme il fallait croire Moïse, malgré les contradictions des enchanteurs d'Égypte, malgré les murmures du peuple dans le désert, malgré la faiblesse d'Aaron dans l'apostasie du veau d'or; et il le faudra croire, parce que la parole de vérité sera dans sa bouche. 2° Il ne faudra pas croire ceux qui seront animés de l'esprit du démon, parce que ce serait imiter les nations que Dieu va détruire pour vous mettre à leur place, chez qui le mystère d'iniquité est consommé, et qui sont les disciples du démon. Ainsi il y a eu deux écoles du temps de Moïse, et il y en aura deux lorsque le Messie paraîtra. Au temps de Moïse, il y avait l'école de Moïse à qui il fallait prêter la croyance, malgré les contradicteurs; et l'école des Chananéens dont il fallait avoir horreur, parce que c'était l'école du diable. Au temps du Messie, il y aura l'école du Messie, qui sera celle de Dieu ; et l'école de ceux qui ne suivront pas le Messie, qui ne pourra être que celle de l'esprit de mensonge.

Ceci acquiert, comme il est aisé de le sentir, un nouveau degré de force et de lumière si on y joint ce qui est dit dans *Isaïe*. Il y est aussi parlé nettement des deux écoles, celle de Dieu et celle du diable. Ces deux écoles avaient eu lieu du temps d'Isaïe ; et comme c'était très-certainement une figure de ce qui devait arriver au temps du Messie, c'était un avertissement de se tenir sur ses gardes, parce que, au temps du Messie, le démon devait aussi avoir son école à laquelle la multitude du peuple courrait.

Au temps de Moïse, l'école du démon, dont il est parlé au ch. XVIII du *Deutéronome,* est dans la terre de Chanaan ; et Moïse, le docteur qu'il faut croire, est au milieu du peuple d'Israël. Au temps d'Isaïe, les deux écoles sont dans la même ville, et dans l'enceinte des mêmes murailles. Il en est ainsi au temps du Messie, et par-dessus cela il se trouve que ce sont les chefs mêmes de la Religion qui tiennent l'école du diable. Ce dernier trait sera exprimé par d'autres figures, comme on le verra dans la suite.

Il resterait encore d'autres observations à faire, tant sur l'endroit du *Deutéronome* que sur celui d'*Isaïe*. La doctrine du démon n'est pas la doctrine naturelle du peuple de Dieu ; elle ne coule point, comme la fontaine de Siloë, par une succession perpétuelle. La voix du démon est la voix de l'étranger ; elle peut, dans de certains temps, attirer l'attention de la multitude et la surprendre, mais elle porte toujours des marques de ce qu'elle est. On dira toujours au peuple de Dieu, ce qu'on lit au même endroit du *Deutéronome* : *Mais pour vous, vous avez été instruits autrement par le Seigneur votre Dieu* (ch. XVIII, v. 14). Et quoique les interprètes du démon se voient extrêmement autorisés, il y aura toujours dans leur langage quelque chose qui fera voir qu'ils craignent la lumière : *Les magi-*

*ciens et les devins parlent tout bas dans leurs enchantements* (*Isaïe*, VIII, 19).

Nous aurons encore lieu, dans la suite, d'ajouter à ce qui vient d'être dit sur cet endroit du *Deutéronome* et sur celui d'*Isaïe*.

## ARTICLE VII.

**En prenant le terme de devin en bonne part, les Mages, et ceux qui ont été instruits du mystère de Jésus-Christ, ont été des devins. Les princes des prêtres, etc., ont été des devins d'un caractère différent. Parallèle des uns et des autres. Vérités dont ces derniers ont été les témoins, comparées à celles qu'ils ont ignorées et qu'ils ont à la fin combattues.**

Si l'on prend le terme de devin pour signifier celui qui est instruit des choses cachées et importantes, et à la connaissance desquelles on parvient par un secours surnaturel, il est visible, comme nous l'avons déjà remarqué, que tous ceux qui ont reconnu Jésus-Christ et la vérité de sa doctrine, ont été de véritables devins. Mais la voie par laquelle ils sont parvenus à ces connaissances a été plus sensiblement surnaturelle dans les uns que dans les autres. Saint Joseph, par exemple, est instruit par les songes; Zacharie par l'ange qui lui parle; les bergers qui viennent à la crèche, par la multitude des anges. Le surnaturel, le merveilleux est marqué en tout cela d'une manière frappante. Il en est ainsi des Mages qui viennent adorer Jésus-Christ. *Nous avons vu*, disent-ils, *son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer* (*S. Matth.*, II, 2). Tout le monde a remarqué que ce signe d'une étoile que Dieu leur avait accordé avait du rapport à la célèbre prophétie de Balaam : *Une étoile sortira de Jacob* (*Nomb.*, XXIV, 17). Mais ce signe seul ne suffisait pas; il fallait, outre cela, que l'esprit des Mages

eût été éclairé d'autres lumières pour conclure de ce signe que le roi des Juifs était né, mais le roi des Juifs par excellence, et pour se déterminer à venir l'adorer.

Les Mages étaient donc des devins d'un ordre très-sublime. Mais nous allons voir quelque chose de surprenant. Ces devins, instruits de Dieu même intérieurement et extérieurement par l'étoile, ont besoin d'être instruits par d'autres devins, et ces autres devins sont d'un caractère bien étonnant. Les Mages arrivent donc à Jérusalem et demandent : *Où est le roi des Juifs qui est né?* Ils savent une chose, c'est que le Messie est né, et ils interrogent pour en savoir une autre, savoir le lieu où il est né. Or, ils trouvent des gens qui satisfont avec netteté et précision à leur question. Le Messie, leur répondent-ils, doit naître dans la petite ville de Bethléem ; donc, s'il est né comme vous le dites, c'est là où vous le trouverez. Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que ceux qui marquent si précisément le lieu de la naissance du Messie ignorent qu'il est né. Ainsi il y a un partage de lumière ; celui des Mages est le plus avantageux. Ils savent que le Messie est né, ils ont besoin d'apprendre en quel lieu ; et ceux qui les instruisent sur cet article auraient besoin d'apprendre qu'il est né, mais malheureusement pour eux ils ne tirent aucun profit de la lumière que les Mages leur présentent sur ce dernier point.

En suivant la comparaison qui vient d'être touchée, entre ce que les Mages savaient et ce qu'ils désiraient de savoir, on reconnaîtra que ce dernier ne laissait pas d'être très-considérable. Car ce n'était pas peu de chose de savoir, de tous les royaumes du monde et de toutes les villes, quelle était celle où le Messie devait naître. De quelle espèce d'hommes étaient donc ceux qui étaient en possession de ce secret? et par quelle voie ce secret était-il parvenu jusqu'à

eux? Si un tel secret se connaît par les forces humaines, on pourra se contenter de donner à ceux qui l'ont découvert le nom de savants, de philosophes et autres semblables. Mais si la connaissance du lieu où le Messie devait naître ne pouvait tirer son origine que de Dieu seul, agissant dans un ordre supérieur à la raison humaine, on sera obligé de regarder comme des hommes surnaturellement instruits ceux qui savent ce secret.

C'est ce qui se trouve en effet; et cela répond à ce que nous avons établi, que le sacerdoce lévitique était comme un ordre de prophètes subsistant. C'était un corps d'hommes dépositaire, au nom et pour toute la nation des Juifs, des secrets que Dieu lui avait révélés. C'est pourquoi sur la question que proposent les Mages : *Ubi est qui natus est rex Judæorum?* Hérode, qui était alors en possession de l'autorité royale, assemble tous les princes des prêtres et les docteurs du peuple pour avoir une réponse sur la question proposée. Les princes des prêtres, etc., ont entre les mains les livres où sont écrits les secrets de Dieu; ils les consultent et donnent une réponse conforme à la vérité.

On ne saurait considérer avec trop d'attention les caractères qui se trouvent réunis dans ces hommes. J'en découvre de bons et de mauvais : 1° Ils ont une mission avouée de Dieu; 2° une mission ordinaire; ils sont assis sur la chaire de Moïse; 3° ce ne sont point quelques particuliers détachés du corps, c'est le corps sacerdotal, au moins ce sont les chefs de ce corps avec les docteurs : *Omnes principes sacerdotum et scribas populi;* 4° ils parlent, non comme d'eux-mêmes, mais au nom de Dieu, des oracles de qui ils sont dépositaires. Mais, avec tous ces avantages, 5° ils ne reconnaîtront point le Messie, et ne se mettront pas en peine de le connaître; 6° il arrivera même, lorsqu'il entrera dans les

fonctions de son ministère, qu'il n'aura point d'adversaires plus opiniâtres ; ils l'excommunieront, lui et ses disciples ; ils le crucifieront, etc. 7° Ce sont des hommes extraordinairement méchants, tels, en un mot, que les Prophètes, saint Jean et Jésus-Christ nous les dépeignent. Il faut avouer que voilà un assemblage bien surprenant de qualités contraires.

Quels sont donc ces hommes? Sont-ils de vrais prophètes, ou sont-ils des séducteurs? Sont-ils les interprètes du vrai Dieu, ou les instruments du démon? Réponse : Ils sont l'un et l'autre, et la vraie sagesse consiste à le démêler. Faut-il se garder d'eux, ou les prendre pour guides? Réponse : Il faut faire l'un et l'autre; et pour connaître jusqu'à quel point il faut marcher après eux, jusqu'à quel point il faut leur accorder sa croyance, et quand il est temps de leur refuser sa confiance, disons-le, il faut une divination supérieure à la leur; supérieure, non pas toujours par un degré de juridiction ou d'autorité de commandement plus éminent, mais supérieure en valeur, en utilité réelle pour celui qui la possède. Les Mages firent très-sagement de les croire lorsqu'ils leur indiquèrent Bethléem. Les princes des prêtres connaissaient les caractères généraux du Messie ; on pouvait, on devait même les apprendre d'eux; c'était de la part de Dieu qu'ils les annonçaient aux hommes ; mais il ne fallait ni les imiter dans leur indifférence pour le Messie, ni les croire lorsqu'ils décidèrent que Jésus de Nazareth n'était pas le Messie.

Ce que les Mages apprirent d'eux était très-important; mais ce que les Mages surent à leur exclusion était tout autrement important et tout autrement décisif pour le salut éternel. Les princes des prêtres savaient que les écrits des Prophètes étaient véritables, que ces écrits contenaient la

parole de Dieu même ; ils savaient même en fixer le se jusqu'au point de dire : c'est du Messie qu'il est parlé da cet endroit du prophète Michée, où il est parlé du Domin teur d'Israël qui naîtra à Bethléem (*Michée,* V, 2). Mais q est donc individuellement celui à qui ces caractères co viennent? Voilà ce qu'ils ignorent. Les Mages le savent, non-seulement les Mages, mais les bergers ; mais Siméo Anne, Élisabeth, etc., des paysans de Galilée et un gran nombre d'autres le sauront, trente et tant d'années aprè dans le temps que les princes des prêtres décideront sole nellement le contraire. Ce que ces derniers savent de vérit ce n'est pas pour eux qu'ils le savent, mais pour d'autre tels que les Mages, etc. ; d'abord ils en ignorent l'applic tion véritable, et à la fin ils se déclareront contre cette appl cation véritable ; mais ils ne font aucune démarche q n'entre dans le plan de la sagesse de Dieu. La suite no fournira sur cela diverses réflexions.

## ARTICLE VIII.

Assemblage de divers caractères que l'esprit humain aurait crus incom tibles dans les princes des prêtres, etc. ; c'est pourquoi il a fallu dif rentes figures pour les représenter. Ils ont été des pythons, des fa prophètes du vrai Dieu, des Balaams, des Aarons au milieu de l'aposta du veau d'or.

La différence qui se trouve entre les princes des prêtre d'une part, et de l'autre les Mages et ceux qui leur resse blent, est donc extrême. Les vérités que connaissent les pr miers leur sont inutiles et tournent à leur condamnatio les Mages, au contraire, sont favorisés de Dieu jusqu la fin. Ce sont des devins de l'ordre le plus excellent. l connaissance que Dieu leur donne du Messie est réserv

pour eux, et il ne leur est pas permis de la communiquer à ceux-là mêmes de qui ils avaient tiré des instructions. Ils partent de Jérusalem pour se rendre à Bethléem, et l'étoile les conduit jusqu'au lieu où était l'Enfant. Après qu'ils l'ont adoré, ils reçoivent en songe un avertissement du Ciel de n'aller point retrouver Hérode ; ainsi ils retournent dans leur pays par un autre chemin, emportant avec eux leur secret. La même Providence qui les avait conduits à Hérode, pour faire parvenir jusqu'à eux l'instruction qu'elle voulait leur donner, les écarte ensuite d'Hérode et de ses docteurs.

Les vérités que connaissent les princes des prêtres et les docteurs n'empêchent point qu'ils ne se perdent et ne perdent ceux qui les suivent jusqu'à la fin. Ils sont les prophètes du vrai Dieu, quant aux vérités dont ils rendent témoignage ; mais absolument parlant, ils sont les organes du démon, au moins depuis qu'ils condamnent Jésus-Christ ; c'est pourquoi l'on reconnaît en eux ces enchanteurs et ces pythons pernicieux au peuple de Dieu, dont on devait se donner de garde au temps du Messie. Cependant on voit en eux des avantages que n'avaient pas les pythons qui étaient du temps d'Isaïe ; car, en premier lieu, ils sont revêtus d'une autorité légitime, ce que n'avaient pas les pythons ; et ils parlent au nom du vrai Dieu, au lieu que les pythons parlaient ouvertement au nom du démon et des faux dieux. Il fallait donc d'autres figures pour les représenter sous ces nouveaux caractères ; et c'est, en effet, ce qui ne manque pas de se trouver dans l'Écriture.

Il n'y a rien de plus commun dans l'Écriture que de voir des prophètes répandus parmi le peuple de Dieu, qui parlaient au nom du vrai Dieu, mais qui annonçaient les visions de leur cœur. Ils ne disaient point : Adorez les dieux

étrangers, mais ils flattaient les passions des hommes et leur déguisaient la vérité ; ils leur prêchaient des maximes trompeuses, et s'élevaient contre les véritables prophètes. C'est ce qu'on voit surtout à l'égard de Jérémie. Une des choses qui leur étaient le plus ordinaire, c'était d'annoncer des prospérités lorsque Dieu menaçait des plus grands malheurs. A les entendre, toutes choses étaient dans le plus heureux état du monde, et cependant tout était près de périr; ils s'écriaient : la paix, la paix, et il n'y avait point de paix. Un de leurs artifices était d'intéresser la Religion dans les faussetés qu'ils avançaient pour rassurer les hommes. Ils s'appuyaient, à l'exemple des véritables prophètes, sur les promesses, mais ils les interprétaient mal; ce qu'ils soutenaient y être renfermé, n'y était point renfermé en effet. Jérusalem, si on les en croyait, ne devait point être prise, le siége devait être levé, le temple ne pouvait être détruit, etc. Dire le contraire, c'était, disaient-ils, attaquer la vérité de la Religion. Les vrais prophètes voyaient, de leur part, tout autre chose dans les promesses. Non-seulement tous ces malheurs leur paraissaient compatibles avec la vérité de la Religion, mais ils les croyaient comme étant prédits dans le *Deutéronome* et dans d'autres endroits de l'Écriture; et quant à la perpétuité de la Religion, ils envisageaient des ressources plus grandes, plus sublimes, plus dignes de Dieu, mais aussi plus éloignées. S'il y avait quelque consolation présente, ordinairement elle n'était que pour le petit nombre, et consistait presque toute dans la foi. L'événement faisait voir, conformément à la règle qui est à la fin du XVIII[e] ch. du *Deutéronome*, qui de ces deux sortes de prophètes étaient les véritables.

Les prêtres et les docteurs du temps de Jésus-Christ ressemblaient à ces faux prophètes d'autrefois. Ils croyaient

l'état du peuple de Dieu florissant et heureux, pendant que Jésus-Christ en prédisait la ruine totale qui devait arriver dans un temps très-court, et lorsque saint Jean, Jésus-Christ et les Apôtres y voyaient l'iniquité montée à son comble. Il est aisé de pousser plus loin ce parallèle. Par exemple, aucun des changements connus des Apôtres, arrivés ou à arriver pendant le premier siècle de l'Église, ne paraissait possible aux Juifs. Tous ces changements étaient incompatibles avec les idées qu'ils s'étaient faites de la Religion et des promesses : ruine du temple, abrogation des cérémonies légales, changement de culte, de sacrements, etc., translation de la Religion et du sacerdoce des Juifs aux Gentils, etc.

Les adversaires de Jésus-Christ ressemblaient donc aux faux prophètes des siècles plus reculés, en ce qu'ils parlaient au nom du vrai Dieu et recevaient les mêmes Écritures et les alléguaient en preuve ; mais par-dessus cela, ils avaient un sacerdoce, une autorité légitime. En cela Balaam avait été leur figure. Il est vrai qu'il y avait encore un trait que Balaam ne remplissait pas ; c'est que son sacerdoce était reconnu parmi les nations étrangères, les Moabites, les Madianites, mais il n'était pas prêtre dans Israël. Ce trait qui manque à Balaam est suppléé par Aaron dans le temps qu'il se met à la tête des adorateurs du veau d'or ; sans perdre sa qualité de chef du peuple de Dieu et de prêtre du peuple d'Israël, il devient le ministre du démon. C'est ce qui arriva à Caïphe et aux autres grands-prêtres qui le suivirent. Ils étaient successeurs d'Aaron, et conservèrent encore, au moins en partie, leur autorité jusqu'à la ruine de Jérusalem, après avoir condamné le Messie et être devenus chefs de l'apostasie dans Israël.

Le grand-prêtre, les princes des prêtres, les scribes et les

pharisiens étaient donc tout à la fois, chacun selon la mesure et la proportion qui lui convenait, des pythons, parce qu'ils étaient les interprètes du démon ; des faux prophètes qui annonçaient les visions de leur cœur ; des Aarons qui réunissaient la qualité de chefs de l'alliance, qu'ils avaient reçue de Dieu, avec celle de chefs de l'apostasie ; des Balaams qui annonçaient de grandes vérités avec un cœur plein de séduction et de corruption, et qui bénissaient, malgré eux, le peuple chrétien par les oracles de Dieu contenus dans les livres des vrais prophètes dont ils étaient les dépositaires. Or, il est visible qu'on ne peut trop s'étonner sur un mélange si surprenant de qualités qu'on aurait crues incompatibles.

Cela n'était pas seulement figuré, cela était prédit. Michée annonça la ruine de Jérusalem (c'est dans le sens principal celle qui arriva dans le temps de Vespasien) et l'établissement de l'Église (ch. IV, v. 1) : *Dans les derniers temps*, IN NOVISSIMO DIERUM, *la montagne sur laquelle se bâtira la maison du Seigneur sera fondée sur le haut des monts et s'élèvera au-dessus des collines; les peuples y accourront*, etc. Or, immédiatement auparavant, le Prophète dépeint l'état où seraient alors les conducteurs du peuple juif : *Vous n'aurez*, dit-il, ch. III, v. 6, *pour vision qu'une nuit sombre, et pour révélation que des ténèbres. Le soleil sera sans lumière à l'égard de ces prophètes qui séduisent mon peuple*, QUI SEDUCUNT POPULUM MEUM, *et le jour deviendra pour eux une obscurité profonde. Ceux qui ont des visions seront confus, ceux qui se mêlent de deviner l'avenir seront couverts de honte*. Et au verset 11 : *Leurs princes rendent des arrêts pour des présents, leurs prêtres enseignent pour l'intérêt, leurs prophètes devinent pour de l'argent ;* c'est-à-dire que ce sont des Balaams. Or, à cet esprit d'ava-

rice, ils réunissent une fausse confiance dans la protection de Dieu et dans la Religion dont ils sont en possession. *Après cela,* continue le prophète, *ils se reposent sur le Seigneur, en disant : Le Seigneur n'est-il pas au milieu de nous? Nous serons à couvert de tous maux. C'est pour cela même,* ajoute Michée, *que vous serez cause que Sion sera labourée comme un champ.*

## ARTICLE IX.

**Les adversaires de Jésus-Christ font servir l'autorité dont il sont revêtus à appuyer la séduction. Aux preuves solides par lesquelles Jésus-Christ prouvait sa mission, ils opposent le jugement qu'ils prononcent en qualité de juges établis de Dieu ; ils entraînent la multitude du peuple et étendent de toutes parts la séduction. Combat de serpent contre serpent, de faux sages contre de vrais sages.**

Plus on considère l'histoire du peuple de Dieu et plus on y trouve de proportions, soit entre le bien et le mal, soit, prenant le bien et le mal séparément, entre les différentes circonstances qui établissent chacun des deux et entre les différentes parties qui le composent. Nous avons vu que les séducteurs, du temps de Jésus-Christ, avaient l'autorité légitime et qu'ils étaient les organes du démon. Cela paraît incompatible, et néanmoins cela s'accordait. Nous verrons, dans la suite, les avantages que Dieu en a tirés. Faisons auparavant quelques réflexions sur l'union de choses si opposées.

Bien loin que l'autorité dont les séducteurs étaient revêtus mît un obstacle au ministère qu'ils prêtaient au mensonge, c'était de là, au contraire, que la séduction tirait sa force. Les scribes, les pharisiens et les docteurs de la loi étaient plus croyables que des païens et des Samaritains; les

prêtres et les princes des prêtres plus croyables que de gens du peuple; le grand-prêtre plus croyable que l gouverneur romain, qu'Hérode et tous les princes de s maison.

Les titres de leur autorité étaient contenus dans l'Écri ture. *S'il se trouve*, est-il dit, *Deutéronome*, XVII, 8, *un affaire embrouillée, où il soit difficile de juger... s'il y un partage d'opinions entre les premiers juges, allez a lieu que le Seigneur votre Dieu aura choisi, et adressez-vou aux prêtres de la race de Lévi, et à celui qui aura été éta bli en ce temps-là le juge du peuple : vous les consultera et ils vous découvriront la vérité du jugement que vou devez en porter. Vous ferez tout ce qu'auront dit ceux qu président au lieu que le Seigneur aura choisi, et tout c qu'ils vous auront enseigné selon la loi; et vous suivre leurs avis sans vous détourner ni à droite ni à gauche Mais celui qui, s'enflant d'orgueil, ne voudra point obéir a commandement du pontife qui en ce temps-là sera le ministre du Seigneur votre Dieu, ni à l'arrêt du juge, sera puni de mort, et vous ôterez le mal du milieu d'Israël.* Et il est dit que cela doit servir d'exemple à tout le peuple.

Ce passage de l'Écriture et autres semblables attachaient donc au grand-prêtre, à l'ordre sacerdotal et aux juges une grande autorité, et leur conciliaient la croyance du peuple; et cette croyance, jusqu'à un certain degré, était d'obligation. Ils enseignaient beaucoup de vérités. Que s'ils venaient enfin à proposer au peuple une voie d'égarement, ils se servaient de l'autorité attachée à leur dignité et du témoignage qu'ils continuaient de rendre à ces autres vérités, pour faire croire que cette mauvaise voie était la bonne voie.

Voici, par exemple, le langage que l'on pouvait tenir par

rapport à la question du Messie. Ces hommes, pouvait-on dire en parlant des prêtres qui vivaient alors, sont les chefs du peuple de Dieu, que Dieu lui a donnés. Ce ne sont ni des idolâtres, ni des schismatiques, ni des particuliers choisis au hasard parmi le peuple ; ce sont les descendants d'Aaron, ils sont revêtus de sa dignité. Ceux-là sont des docteurs appliqués de longue main à l'étude de la loi de Dieu ; ces autres (les pharisiens) sont des hommes remplis de zèle pour la pureté de la Religion, pour la doctrine de l'immortalité de l'âme contre les sadducéens ; tous, prêtres et docteurs, enseignent les vérités qu'il faut croire, qu'il y a un Dieu, qu'il a parlé à Moïse, que les écrits des Prophètes sont des écrits divins, etc. Ce sont eux-mêmes qui annoncent que le Messie doit venir ; ils savent le lieu de sa naissance ; ils montrent les endroits de l'Écriture où il est parlé de lui ; ils sont d'ailleurs établis de Dieu pour nous fixer dans les questions sur lesquelles il se forme un partage ; comment donc ne les croirions-nous pas, pour savoir si tel ou tel est le Messie?

Nonobstant un discours si spécieux, ces mêmes hommes étaient les organes du démon dans leur opposition à Jésus-Christ et à sa doctrine ; mais on ne peut désavouer que le choix que le démon avait fait d'eux pour un tel ministère ne fût le choix le plus adroit qu'il était possible de faire alors. Le grand-prêtre du vrai Dieu était plus propre que tout autre homme à se faire croire, lorsqu'il disait que Jésus de Nazareth n'était pas le Messie et qu'il ne fallait pas l'écouter ; il en était ainsi, à proportion, des autres prêtres, des docteurs, etc. En s'y prenant de la sorte, le diable avait alors à Jérusalem une école bien mieux affermie que du temps d'Isaïe lorsqu'il parlait par des magiciens. On en peut juger par les effets que produisit sur

le peuple juif la séduction qui fut mise en œuvre au temps du Messie.

Plus on considérera ces choses de près et plus on reconnaîtra que le diable porta alors la finesse à son comble. Jamais le piége n'avait été mieux préparé, et, si c'est le caractère du serpent d'être le plus fin de tous les animaux : *Or le serpent était le plus fin de tous les animaux que le Seigneur Dieu avait formés sur la terre* (*Gen.*, III, 1), on peut dire que jamais le serpent n'avait été plus serpent qu'il le fut alors. Mais la Sagesse de Dieu est au-dessus de la finesse du serpent. La Sagesse en personne fut introduite au milieu du peuple de Dieu pour combattre contre le diable, et elle voulut bien se dépouiller de sa force et des marques de sa gloire, afin qu'il y eût une espèce d'égalité dans le combat. Ce fut un combat où la finesse eut plus de part que la force ; un combat, on le peut dire en suivant l'Écriture, de serpent contre serpent ; un combat, dont celui d'Aman et de Mardochée n'avait été qu'une ombre, et n'avait représenté que quelques traits ; un combat qui remplit bien mieux les images tracées dans le songe de Mardochée. Voyez ce songe, *Esther*, XI, 6 : *On y voit paraître deux grands dragons prêts à combattre l'un contre l'autre. Toutes les nations s'émurent aux cris qu'ils jetèrent, et elles se disposèrent à combattre contre la nation des justes*, etc.

Jésus-Christ employa, pour prouver sa mission, des preuves convaincantes par leur nature, mais qui eurent auprès de la nation des Juifs en corps le sort qu'avaient eu les preuves employées par Moïse auprès de Pharaon et des Égyptiens ; celles de Moïse ne convertirent point les Égyptiens ; au contraire, les moyens de séduction employés par les ministres du serpent réussirent. Jésus-Christ a rempli ce qui était figuré par les signes que Moïse employa pour

prouver sa mission. Ce n'est pas ici le lieu de le faire voir en détail. Il a réellement changé l'eau en vin et même le vin en sang, et il a fait en grand, et en diverses manières, tout ce qui était figuré par le changement de l'eau en sang.

Les princes des prêtres avaient en main l'autorité de Dieu, cette autorité dont la verge d'Aaron était le symbole. Jésus-Christ possédait l'autorité de Dieu d'une manière bien supérieure. La verge d'Aaron, dans son usage légitime, n'aurait dû servir qu'à faire adorer celle du Messie. L'autorité du grand-prêtre et celle de tout son conseil aurait dû être employée à faire reconnaître Jésus-Christ. Mais le contraire arriva. On vit verge contre verge, la verge du grand-prêtre contre celle de Jésus-Christ; et comme ce combat fut un combat de finesse, ces différentes verges se changèrent en serpents. (Voilà à peu près le songe de Mardochée.) La verge de Jésus-Christ dévora celles des prêtres, comme celle de Moïse dévora celles des enchanteurs d'Égypte. Cela s'est accompli même visiblement. Qu'est devenue l'autorité de la Synagogue, en comparaison de celle de l'Église chrétienne dont les pasteurs sont revêtus depuis tant de siècles?

Mais les verges converties en serpents et dévorées par la verge aussi changée en serpent et qui demeure victorieuse, ne forment qu'une image abrégée d'un événement qui ne s'accomplit pas dans un instant. Avant que la victoire ait été consommée, le combat a été long. Nous avons vu que c'est Jésus-Christ lui-même qui a donné à ses adversaires le nom de *serpents* (*S. Matth.*, XXIII, 33). Il a daigné aussi nous apprendre qu'il avait été représenté par le serpent d'airain (*S. Jean*, III, 14), c'est-à-dire que, s'il avait la finesse du serpent, il n'en avait pas le venin. C'est pourquoi il a voulu que ses disciples ressemblassent aussi par le

même endroit au serpent : il leur ordonna d'être *prudents comme des serpents, et simples comme des colombes* (*S. Matth.*, X, 16). Voilà donc, en suivant les propres expressions de l'Écriture, un combat de serpents contre serpents, et, pour mieux dire, toute la Religion représentée sous le symbole des serpents. Les serpents venimeux appartiennent à la fausse sagesse : la vraie sagesse est représentée sous l'image de la prudence du serpent, réunie avec la simplicité de la colombe.

Dans ce combat de serpent contre serpent, Jésus-Christ employa les preuves décisives de la vérité de sa mission, les miracles, les anciennes prophéties, les prophéties qu'il fit lui-même ; et, à mesure que les années s'écoulaient, l'accomplissement de ces dernières prophéties. Les chefs de la Synagogue, de leur côté, opposaient à Jésus-Christ l'Écriture entendue à leur manière, leur autorité si solidement affermie et par une succession de tant de siècles : *Nous savons que Dieu a parlé à Moïse; mais pour celui-ci, nous ne savons d'où il est* (*S. Jean,* IX, 29). Lequel parti est le plus croyable, disaient une infinité de gens, ou de nouveaux venus qu'on ne connaît point, sans appui, sans considération, sans nom dans le monde, un amas de paysans de Galilée, etc. ; ou bien, les chefs de la Synagogue en corps revêtus d'une autorité établie depuis quinze siècles, prouvée par les miracles faits à la sortie de l'Égypte, autorité reconnue par des millions de Juifs, par les princes même des nations étrangères, et en un sens véritable, par les empereurs romains et par les successeurs d'Alexandre; et ils pouvaient ajouter encore avec vérité, autorité reconnue par ces Chrétiens-là même que les chefs de la Synagogue condamnent? Il est certain que ces sortes de raisonnements sont de nature à faire une extrême impression sur

les hommes, et une impression d'autant plus grande, qu'ils portent davantage les caractères de sagesse. Le peuple se laisse aisément entraîner par le premier venu ; mais les hommes sensés cherchent à s'attacher aux choses qui leur paraissent bien affermies, qui ont des fondements stables, des preuves reconnues dans les grands tribunaux. On ne peut pas même disconvenir qu'en cela ils n'aient ordinairement raison. Et c'est ce qui porta si loin la séduction au temps de Jésus-Christ. *Y a-t-il un seul des magistrats ou des pharisiens qui ait cru en lui? Car pour cette populace qui ne sait ce que c'est que la loi, ce sont des gens maudits* (*S. Jean*, VII, 48, 49); et ceux qui tenaient ces discours, entraînaient même la plus grande partie de la populace.

Moïse et Aaron formèrent miraculeusement des grenouilles; les enchanteurs de Pharaon en formèrent aussi (*Exode*, VIII, 7): *Les magiciens firent aussi la même chose par leurs enchantements, et ils firent venir des grenouilles sur la terre d'Égypte*. Les chefs de la Synagogue firent quelque chose de semblable à ce qui est prédit dans l'*Apocalypse* pour d'autres lieux et d'autres temps. *Je vis*, dit saint Jean, ch. XVI, v. 13, *sortir de la gueule du dragon, de celle de la bête, et de la bouche du faux prophète, trois esprits impurs semblables à des grenouilles. Ce sont des esprits de démons, qui font des prodiges, et qui vont vers les rois de toute la terre pour les assembler au combat du grand jour du Dieu tout-puissant*. Nous disons donc qu'il s'accomplit quelque chose de semblable au milieu de la Judée. Le dragon, c'est le diable. La bête, c'est l'amas de tous les Juifs qui étaient animés de l'esprit du dragon, tous ceux à qui convenait la parole de Jésus-Christ (*S. Jean*, ch. VIII, v. 44) : *Vous êtes les enfants du diable, et vous voulez accomplir les désirs de votre père*. Caïphe et ses

successeurs étaient, de leur temps, le faux prophète par excellence, qui animait la bête, lui donnait du corps, la faisait parler, devenait comme le centre de l'apostasie et de la conspiration contre Jésus-Christ. Il sortit de là des esprits semblables à des grenouilles, lorsqu'ils envoyèrent, dans tout l'empire romain et parmi les nations voisines, des émissaires pour décrier Jésus-Christ et ses disciples, et pour animer de toutes parts les puissances contre eux et les porter à leur déclarer la guerre.

Par rapport au peuple juif en particulier, les princes des prêtres et les docteurs de la loi les séduisirent; ils empêchèrent, par leurs enchantements, que le peuple ne crût aux miracles de Jésus-Christ et de ses Apôtres; en sorte que l'on pouvait dire de ce peuple : *Ils n'avaient point cru tous les autres prodiges à cause de leurs magiciens* (*Sag.*, ch. XVIII, v. 13). La véritable sagesse eut son tour, même sur la terre, lorsque les malheurs sensibles, prédits par Jésus-Christ, vinrent envelopper la nation. *C'est alors que toutes les illusions de l'art des magiciens devinrent inutiles, et que cette sagesse dont ils faisaient gloire fut convaincue honteusement de fausseté. Car au lieu qu'ils faisaient profession de bannir le trouble et la crainte de l'âme dans sa langueur, ils languissaient eux-mêmes ridiculement dans l'épouvante dont ils étaient tout remplis* (*Sag.*, XVII, 7, 8). On peut comparer cet endroit du livre de la *Sagesse* avec la fin du VIII^e chapitre d'*Isaïe*.

Ainsi l'on voit que l'auteur du livre de la *Sagesse* regarde les magiciens d'Égypte comme de prétendus sages. En effet, l'Écriture parle ailleurs des sages de l'Égypte, comme de gens à qui Dieu déclare la guerre, et qui voudraient, par la force de leur sagesse, se défendre contre lui.

Les adversaires de Jésus-Christ, au milieu de la Synagogue, étaient de faux sages qui furent confondus dans leur sagesse ; et Jésus-Christ leur opposa de vrais sages en la personne de ses Apôtres et de ses disciples. Dans l'endroit même où Jésus-Christ les appelle *serpents* et *race de vipères*, il leur dit (*S. Matth.*, XXIII, 34) : *Je vais vous envoyer des prophètes, des sages et des docteurs*. Et dans *Saint Luc*, ch. XI, v. 49 : *La Sagesse de Dieu a dit : Je leur enverrai des prophètes et des apôtres, et ils tueront les uns et persécuteront les autres*.

## ARTICLE X.

Liaison étroite entre le démon et les chefs de la Synagogue qui rejettent Jésus-Christ. Combat entre la vraie et la fausse sagesse. Stratagème de la Sagesse divine de choisir ce qui était le moins sage selon le monde.

Les chefs de la Synagogue étaient des serpents et de faux sages. L'une et l'autre de ces qualités leur convenaient, parce qu'ils étaient animés de l'esprit du démon. Leur dépendance de cet esprit de ténèbres était si grande, qu'il y a des endroits de l'Écriture que l'on peut également interpréter, ou de ces hommes, ou des démons qui les remuaient. Tel est l'endroit de la Ire *Épître aux Corinthiens*, ch. II, v. 8, où saint Paul dit que *nul des princes de ce monde n'a connu* la sagesse qu'il prêchait, *puisque s'ils l'eussent connue, ils n'eussent jamais crucifié le Seigneur* et le Roi *de gloire*. Ces princes de ce monde sont les démons ou les chefs de la Synagogue, ou plutôt ce sont les uns et les autres.

Il en est ainsi de la parole de Jésus-Christ dans le sermon après la Cène (*S. Jean*, XIV, 30) : *Le prince de ce*

*monde va venir, quoiqu'il n'y ait rien en moi qui lui appartienne;* c'est-à-dire, il ne trouvera rien en moi qu'il puisse légitimement condamner. Au chapitre XII, verset 31 : *C'est maintenant*, dit Jésus-Christ, *que le monde va être jugé* (ce qui s'entend singulièrement du jugement qui allait être rendu contre les Juifs) ; *c'est maintenant que le prince du monde va être chassé dehors*. Et au ch. XVI, v. 8, il dit qu'une des trois choses sur lesquelles le Saint-Esprit convaincra le monde, ce sera touchant le jugement, et cela parce que le prince du monde était déjà jugé (verset 11) : *De judicio autem, quia princeps hujus mundi jam judicatus est.*

Que l'on y fasse attention, et l'on connaîtra, à mesure que l'on s'attachera à chercher dans ces passages un sens précis, qu'il faut de deux choses l'une, ou que ce soit le chef de la Synagogue qui vient juger Jésus-Christ et qui est jugé lui-même, ou bien le diable qui s'est emparé de ce même chef de la Synagogue, qui le remue, qui par sa bouche prononce la sentence de condamnation contre Jésus-Christ, et qui est à son tour jugé et condamné. *Jam judicatus est*, dit Jésus-Christ, parce qu'un événement qui allait s'accomplir cette nuit-là même, ou plutôt qui était déjà accompli par les résolutions prises dans le conseil des Juifs, devait être regardé comme une chose faite. On voit combien la cause du diable et celle des Juifs étaient étroitement liées, par ces autres paroles que prononça Jésus-Christ lorsqu'on le vint prendre dans le jardin des Oliviers (*S. Luc*, XXII, 53) : *C'est maintenant votre heure et la puissance des ténèbres.*

Saint Paul nous fait envisager dans la condamnation de Jésus-Christ un conflit de la sagesse de Dieu et de la fausse sagesse des hommes. *La parole de la croix*, dit-il, *est une*

*folie pour ceux qui se perdent... C'est pourquoi il est écrit* : *Je détruirai la sagesse des sages, et j'abolirai la science des savants* (*I. Corinth.*, I, 18). Or, l'on voit par les paroles suivantes que cela ne regardait pas moins la fausse sagesse des Juifs que celle des Gentils. *Que sont devenus les sages?* C'est l'Apôtre qui continue de rapporter les paroles des Prophètes. *Que sont devenus les docteurs de la loi? Que sont devenus ceux qui font de si grandes recherches?* UBI CONQUISITOR HUJUS SÆCULI? Ils n'ont point reconnu que Jésus de Nazareth fût le Messie; ils n'ont pu croire que la pierre rejetée par les architectes fût la principale pierre de l'angle. *Jésus-Christ crucifié*, conclut saint Paul, *est un scandale aux Juifs, et une folie aux Gentils; mais il est la force de Dieu et la sagesse de Dieu à ceux qui sont appelés, soit Juifs ou Gentils; parce que ce qui paraît en Dieu une folie est plus sage que la sagesse de tous les hommes*, etc.

Or, dans ce combat entre la sagesse de Dieu et la sagesse des hommes, saint Paul fait remarquer que, *parmi ceux que Dieu avait appelés à la foi, il y en avait peu de sages selon la chair, peu de puissants*, etc... Et il a soin d'observer que c'est là un des stratagèmes de la vraie sagesse : *Dieu*, dit-il, *a choisi les moins sages selon le monde*, QUÆ STULTA SUNT MUNDI, *pour confondre les sages... afin que nul homme ne se glorifie devant lui... et que celui qui se glorifie, ne se glorifie que dans le Seigneur.*

## ARTICLE XI.

Messie reconnu par le petit nombre. Le grand nombre est aveuglé et séduit par le serpent. Dons miraculeux dans les disciples du Messie. Choses figurées par le don de chasser les démons et de prendre des serpents sans en être endommagé. Sûreté que l'on trouvait dans l'Église contre la séduction. Lumière dans les Apôtres qui leur faisait discerner tous les caractères opposés qui se trouvaient tout à la fois réunis dans les chefs de la Synagogue et dans les Juifs de leur temps.

On a vu dans l'économie de l'œuvre du Messie un renversement total de l'ordre, au moins en apparence. Jésus-Christ dit lui-même (*S. Jean*, IX, 39) : *Je suis venu dans ce monde pour exercer un jugement, afin que ceux qui ne voient point voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles.* Et, pour nous restreindre aux traits qui ont plus de rapport à notre sujet, on a vu les criminels assis en qualité de juges, l'innocence condamnée, les ministres du vrai Dieu servir d'instruments au démon, l'esprit de mensonge condamner la vérité même, les séducteurs donner au Fils de Dieu le nom de séducteur. On a vu ceux qui étaient assis sur la chaire de Moïse, rejeter celui que Moïse avait annoncé; ceux qui honoraient les Prophètes, crucifier celui que les Prophètes avaient prédit.

Mais ce n'était pas alors une chose reconnue des hommes que celui qui était traité de la sorte fût le Messie, le Fils de Dieu, la vérité même : *Seigneur, qui a cru à la parole qu'il a entendue de nous, et à qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé ?* (*S. Jean*, XII, 38.) Et ce n'était pas non plus une chose avouée, que les chefs de la Synagogue fussent des injustes, des aveugles, des apostats, des instruments de Satan. Il était besoin d'une sagesse divine pour démêler la vérité au milieu d'une telle confusion. Aussi se

fit-il alors un partage, non pas au milieu des païens, mais au milieu des Israélites. Les enfants du diable suivirent le parti de leur père, et la sagesse fut justifiée par ses enfants. Dieu forma au milieu de son peuple de vrais sages, et ces vrais sages opposèrent aux tromperies des faux sages des preuves décisives de la vérité. Ces preuves étaient les dons miraculeux, la sublimité de la doctrine, l'accomplissement des prophéties, la présence de l'Esprit de Dieu rendue sensible par la sainteté éminente des nouveaux disciples.

Par rapport aux dons miraculeux, nous avons une remarque à faire qui est de notre sujet. C'est que non-seulement ces dons prouvaient, en ce qu'ils étaient miraculeux, mais de plus ils étaient figuratifs. La résurrection des corps, par exemple, figurait celle des âmes. La guérison des aveugles figurait que les âmes étaient éclairées; et ainsi du reste. Les démons chassés du corps des possédés étaient une image des victoires plus importantes que les disciples de Jésus-Christ remportaient sur le démon, lorsqu'il était chassé des cœurs par l'esprit de sainteté. La parabole du fort armé est une preuve convaincante que les possessions corporelles sont une figure de la possession de l'âme dont le démon devient le maître par le péché; et aussi, que la délivrance de l'une est la figure de la délivrance de l'autre. On voit quel vaste champ cette vérité ouvrirait, si nous entreprenions de la suivre dans les histoires particulières de possessions rapportées dans le Nouveau Testament; ce serait la matière d'un symbole particulier.

Si la possession des corps était figure de celle de l'âme, nous trouvons dans l'Évangile une autre figure propre à exprimer l'une et l'autre, c'est celle des animaux venimeux. Jésus-Christ s'en sert, dans le passage que nous allons rapporter, pour marquer le pouvoir qu'il accordait à ses dis-

ciples de chasser des corps le malin esprit; mais il les avertit en même temps d'élever leurs pensées à un ordre de choses supérieur aux possessions corporelles et au pouvoir miraculeux d'en délivrer, c'est-à-dire à l'ordre du salut. Ce furent les soixante et douze disciples qui donnèrent lieu au discours de Jésus-Christ (*S. Luc*, X, 17) : *Ils s'en revinrent* vers lui *pleins de joie, lui disant : Seigneur, les démons mêmes nous sont assujettis par la vertu de votre nom. Il leur répondit : Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair.* Cette parole fait souvenir des endroits de l'Écriture, où Satan paraît dans le ciel combattant contre les Anges en faisant tomber des étoiles en terre. C'est ce même Satan qui est appelé l'*ancien serpent*, et ses ministres sont d'autres serpents (*Apoc.*, XII, 4, 9). C'est pourquoi Jésus-Christ ajoute : *Vous voyez que je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds les serpents et les scorpions, et toute la puissance de l'ennemi; et rien ne pourra vous nuire. Néanmoins, ne mettez point votre joie en ce que les esprits* impurs *vous sont soumis* (c'était donc d'*esprits* que Jésus-Christ avait parlé sous le nom de *serpents* et de *scorpions*); *mais réjouissez-vous plutôt de ce que vos noms sont écrits dans le ciel.*

On voit donc que ce discours présente l'idée de trois ordres de choses différents : 1° Les bêtes venimeuses; 2° les esprits impurs figurés par ces bêtes venimeuses, le mal qu'ils peuvent faire aux hommes en les tourmentant contre leur volonté, et la puissance de les réprimer; 3° la vie éternelle et ce qui appartient à cet ordre, sous lequel sont compris les vices dans lesquels le démon fait tomber tous les hommes, le courage pour y résister, la victoire sur le démon, qui conduit à la vie éternelle.

La puissance sur les bêtes venimeuses est le symbole de

la puissance sur le démon par rapport au second ordre, sous lequel sont renfermées les possessions corporelles. Jésus-Christ se sert ici de ce symbole, de sorte que l'on voit bien qu'il donne à ses disciples le pouvoir de commander aux serpents et aux scorpions invisibles; mais l'on ne serait pas certain, si l'on n'avait que ce seul passage, qu'il leur eût aussi donné le pouvoir sur les serpents et les scorpions visibles et matériels.

Mais par un nouveau degré, la puissance sur les serpents visibles, et la puissance sur les serpents invisibles pour les empêcher de nuire aux corps des hommes, sont la figure d'une puissance d'un troisième ordre et bien plus excellente; puissance dont l'objet est de résister aux impressions que les serpents spirituels font sur les âmes, soit en se préservant soi-même, soit en préservant l'âme des autres du péché. Voilà ce que Jésus-Christ voulait que ses disciples estimassent; et c'est pour cela qu'après avoir parlé de ce qui regardait les deux premiers ordres, il passe au troisième en disant : *Réjouissez-vous plutôt de ce que vos noms sont écrits dans le ciel.* Et comme l'on aurait pu croire que c'était aux sages et aux prudents de la terre, mais particulièrement aux sages de la Synagogue, qu'il appartenait de vaincre le démon, de démêler ses artifices, d'être assez clairvoyants pour reconnaître le Messie et son œuvre, Jésus-Christ déclare qu'il n'en est pas ainsi. *En cette même heure,* est-il dit, *Jésus tressaillit de joie par un mouvement du Saint-Esprit, et dit ces paroles : Je vous rends gloire, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux simples et aux petits : cela est ainsi, mon Père, parce que vous l'avez ainsi voulu.* Ce que Jésus-Christ rapporte aussitôt à la connaissance du

Fils, que Dieu seul communique à qui il lui plaît (verset 22). Ainsi ces sages et ces prudents n'ont pas été assez clairvoyants pour reconnaître le mystère du salut. Le serpent a été plus fin qu'eux, et les ayant trompés, il a prévalu contre eux. Mais les simples, dont Dieu a ouvert les yeux, ont échappé à ses artifices et l'ont vaincu, parce que la sagesse de Dieu leur a été communiquée. Ces simples et ces petits étaient du nombre de ceux dont les noms étaient écrits dans le ciel, c'est pourquoi ils ne sont pas seulement demeurés victorieux des serpents matériels et des scorpions, ou des démons pour les chasser des corps; mais étant élevés au-dessus de ces deux ordres, ils ont vaincu Satan et ont été supérieurs à ses artifices dans l'ordre même du salut.

Parmi les choses que Jésus-Christ dit à ses disciples en montant au ciel, nous lisons ces paroles dans *Saint Marc*, ch. XVI, v. 17 : *Ces miracles accompagneront ceux qui auront cru; ils chasseront les démons en mon nom; ils parleront de nouvelles langues; ils prendront les serpents avec la main, et s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal.* Avant que Jésus-Christ eût formé son Église et qu'il l'eût fortifiée par son Esprit, les hommes, ceux-là mêmes qui vivaient au milieu du peuple de Dieu, étaient continuellement exposés à la séduction. Nous avons vu que la Synagogue était toute remplie de serpents, d'enchanteurs, d'interprètes du démon. Or, qui pouvait se conserver sain et sauf au milieu de tels dangers? Jésus-Christ vint en délivrer les hommes.

On voyait alors au milieu du peuple de Dieu l'accomplissement de ce qui est dit dans *Amos*, ch. V, v. 19. Celui qui fuyait devant le lion rencontrait en son chemin un ours; et s'il était assez prompt pour l'éviter et se sauver

dans la maison, en entrant et s'appuyant sur la muraille, il en sortait un serpent qui le mordait lorsqu'il s'y attendait le moins. Ainsi, si quelqu'un était assez heureux pour éviter les crimes grossiers, s'il faisait ses efforts pour se retirer de l'iniquité, s'il cherchait un lieu de refuge, s'il pensait à s'instruire de la Religion, à lire l'Écriture, il trouvait un sadducéen qui le séduisait. S'il évitait le piége grossier du sadducéen, il n'échappait pas à celui du pharisien beaucoup plus adroitement préparé. L'aurait-il pensé, que ce pharisien sur qui il s'appuyait pour se défendre du sadducéen, lui allait communiquer un venin plus dangereux que l'erreur monstrueuse de ce même sadducéen? Après avoir échappé au lion, il était exposé aux traits du serpent. On pouvait donc dire à tout homme qui demeurait alors en Judée, ce que Dieu disait à Ézéchiel, en parlant des Juifs avec qui ce prophète avait à vivre : *Ceux qui sont avec vous sont des incrédules et des rebelles, vous habitez au milieu des scorpions* (*Ézéchiel*, II, 6).

On sait de quelle manière Jésus-Christ conduisit son peuple et le prémunit, soit par la forme extérieure qu'il lui donna, soit par la communication de son Esprit, contre cette multitude de serpents, de scorpions et de vipères avec qui il habitait. Il avait été prédit que le Messie opérerait cette merveille; c'est dans le XI$^{e}$ chapitre d'*Isaïe*. Pour entendre ce chapitre, il faut savoir qu'il a divers sens, et qu'il se rapporte non-seulement au dernier avénement de Jésus-Christ, mais encore au premier. Ainsi, l'impie dont la destruction y est annoncée, n'est pas seulement le dernier antechrist, mais c'est encore l'impie du temps du Messie, devant qui le Messie comparut, et par qui il fut condamné. Or, pendant qu'il déclarait Jésus-Christ coupable de blasphème et digne de mort, Jésus-Christ, comme Sagesse

éternelle, le condamnait invisiblement; il lui annonça même sa condamnation par les paroles terribles qu'il prononça alors en sa présence.

Après le verset où il est parlé de la destruction de l'impie, suit une description de la formation de l'Église, où se lisent ces paroles, v. 8 : *L'enfant qui sera encore à la mamelle se jouera sur le trou de l'aspic, et celui qui aura été sevré portera sa main dans la caverne du basilic. Ces bêtes venimeuses ne nuiront point et ne tueront point sur toute ma montagne sainte, parce que la terre est remplie de la connaissance du Seigneur, comme la mer des eaux dont elle est couverte.* Cette montagne sainte, c'est l'Église : parlons encore plus précisément, c'est la communion extérieure de l'Église, où l'on commença d'entrer par le Baptême. L'enfant nouvellement né, c'est celui qui venait de recevoir le Baptême. Dans les premières années, la communion extérieure de l'Église se trouva renfermée dans l'enceinte de la Synagogue, en sorte qu'elle en était comme enveloppée. Quiconque était seulement juif n'avait point de communion avec l'Église dans tout ce qui était propre à l'Église. Mais les membres de l'Église communiquaient avec la Synagogue dans le culte qu'elle rendait à Dieu. Les Chrétiens étaient sans cesse mêlés avec les Juifs dans les choses mêmes qui regardaient la Religion. A la vérité, le juif n'assistait pas avec le chrétien à la célébration de l'Eucharistie ; mais le chrétien allait au temple de Jérusalem avec le juif; et ainsi du reste.

Les Chrétiens auraient donc été sans cesse exposés à être séduits par les Juifs qui les surpassaient en nombre, en considération, en crédit, en dignité. Mais la profession qu'ils avaient faite par le Baptême de croire en Jésus-Christ était pour eux un excellent préservatif. Ils savaient qu'ils

ne devaient plus écouter les Juifs dans tout ce qu'ils leur pouvaient dire de contraire à Jésus-Christ et à sa doctrine. Non-seulement ils étaient à couvert contre ceux qui auraient voulu les porter à renoncer à Jésus-Christ, mais encore ils étaient à couvert, par la doctrine de Jésus-Christ qu'ils entendaient prêcher, du levain des pharisiens et des sadducéens; c'est-à-dire de toutes leurs fausses maximes. C'est ainsi que l'aspic et le basilic ne nuisaient point sur la montagne sainte, parce que la connaissance du Seigneur y était répandue.

Mais tout le terrain qui environnait l'Église, c'est-à-dire tous ceux qui étaient uniquement juifs de religion, et non pas chrétiens, étaient dans la sécheresse, livrés en proie aux bêtes venimeuses dont la morsure les empoisonnait. Il n'y avait pour eux qu'une ressource, c'était de jeter les yeux sur le véritable serpent d'airain, et de demander à être admis au nombre des disciples de Jésus-Christ. C'est ce qui arrivait à plusieurs, lorsqu'ils étaient assez heureux pour que Dieu leur ouvrît les oreilles du cœur, pour les rendre dociles à la parole des Apôtres.

On voit bien qu'afin de suivre ce discours sous le même symbole, il faut ajouter, pour représenter ceux qui demeuraient dans leur endurcissement, qu'ils étaient semblables à des serpents qui se bouchent l'oreille pour ne point entendre la voix de l'enchanteur. C'est aussi ce qui est dit dans le *Psaume* LVII, 4 : *Leur venin est semblable au venin du serpent; ils bouchent leurs oreilles comme l'aspic qui demeure sourd et qui n'entend point la voix de l'enchanteur, de celui qui emploie avec habileté ses enchantements.*

Quels étaient donc ces enchanteurs, sinon les Apôtres et les prédicateurs de l'Évangile? L'Écriture représente en

quelque endroit le danger que courent ceux qui font l métier d'enchanter les serpents, parce qu'il peut arriv qu'ils en soient piqués. Mais les disciples de Jésus-Chri allaient sans crainte attaquer les scorpions et les serpent Saint Étienne confondait les Juifs de diverses synagogue ils avaient la ruse et le venin du serpent, *mais ils ne pou vaient résister à la sagesse et à l'Esprit qui parlait en l* (*Actes*, VI, 10). On peut dire que les Apôtres allère attaquer les serpents jusque dans leur fort, lorsqu'i comparurent devant le conseil, devant le grand-prêtre tous les sénateurs du peuple d'Israël, et qu'ils leur par lèrent avec tant d'assurance de la résurrection de Jés Christ, du don de la rémission des péchés, et de l'effusi du Saint-Esprit.

Tous ceux qui composaient ce conseil étaient animés de l'esprit de l'ancien serpent, lequel, selon la parole de Jésus Christ, *est homicide dès le commencement* (*S. Jean*, VIII, 44). Aussi les Apôtres furent-ils fouettés et empri sonnés, et saint Étienne qui comparut devant le même con seil fut lapidé. L'historien sacré a remarqué que ceux devant qui il parlait *s'écrièrent tous d'une voix et se bou chèrent les oreilles* (*Actes*, ch. VII, v. 56), comme l'aspic du *Psaume* LVII. L'on trouvera dans ce Psaume plusieurs autres traits qui achèvent de les dépeindre. Ainsi com mença-t-on à voir accomplir la parole de Jésus-Christ aux Juifs : *Je vais vous envoyer des prophètes, des sages et des docteurs, et vous tuerez les uns, vous crucifierez les autres, vous en fouetterez d'autres dans vos synagogues, et vous les persécuterez de ville en ville* (*S. Matth.*, XXIII, 34). Car tel devait être le combat entre la Sagesse et sa rivale, que les combattants de la Sagesse fussent temporellement vaincus, afin de triompher éternellement.

La rivale de la Sagesse, c'est-à-dire l'esprit de folie et d'égarement qui animait les Juifs, ne se bornait pas à ôter la vie du corps aux disciples de Jésus-Christ ; elle aurait voulu leur enlever celle de l'âme, et les traitait en effet comme des apostats, comme des gens révoltés contre l'autorité légitime. On les excommuniait ; on les chassait des synagogues, selon la prédiction de Jésus-Christ (*S. Jean*, XVI, 2) ; et on croyait en les faisant mourir faire un sacrifice à Dieu. Il fallait que l'adresse du diable fût bien grande, d'avoir persuadé aux hommes que Jésus-Christ et ses disciples fussent les ennemis de Dieu, et d'avoir ainsi tourné contre Dieu même le zèle qu'ils avaient pour la Religion du vrai Dieu.

De l'autre côté, on a lieu de considérer avec admiration la sagesse dont étaient remplis les disciples de Jésus-Christ. Ils démêlaient dans leurs adversaires tous les caractères que nous avons distingués ; ils rendaient à chacun de ces caractères ce qui lui convenait ; ils évitaient toutes les extrémités où l'esprit humain se serait porté. Ils ne rompaient point de communion avec la Synagogue, ni avec ses chefs ; mais la liaison qu'ils conservaient avec eux n'affaiblissait en rien l'horreur qu'ils avaient du crime commis par eux en livrant à la mort le Messie. Lorsque les Apôtres comparaissent devant leurs tribunaux, ils ne se répandent point en invectives, mais ils leur soutiennent que Jésus-Christ, qu'ils ont rejeté, est le Messie. Ils ne disent point qu'ils ne reconnaissent en eux aucune autorité, mais ils leur soutiennent qu'*il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes* (*Actes*, IV, 19). Enfin, les discours des disciples du Messie ne sont pas moins assaisonnés de discrétion que de force. Il fallait avoir les yeux de l'âme bien éclairés pour apercevoir, comme saint Paul, dans le chef des adversaires du

Messie, le prince du peuple qu'il était encore défendu de maudire (*Actes*, XXIII, 5), et pour reconnaître, comme faisaient tous les Apôtres, dans ces mêmes hommes, la qualité de sacrificateurs légitimes du vrai Dieu jointe avec tous ces traits si noirs qui sont tracés dans l'Évangile. En effet, nous voyons, par la lecture du livre des *Actes*, l'idée que les Apôtres avaient des prêtres selon la loi qui vivaient de leur temps; et, nonobstant une telle idée, ils ne laissaient pas d'aller au temple et d'assister aux sacrifices offerts de leurs mains. Or, c'est sur cela que nous disons qu'il faut être éclairé d'une sagesse divine pour porter tout à la fois des jugements si différents, et cela sans que l'un de ces jugements fasse rien perdre à l'autre de sa force. Car il eût été bien plus aisé de rompre entièrement et en toutes manières avec les Juifs; et c'est à quoi l'esprit humain n'aurait pas manqué de se porter; ou bien, s'il avait conservé avec eux quelque liaison par rapport à la Religion, il se serait affaibli dans l'idée qu'il avait du Messie, ou dans l'estime pour sa doctrine.

## ARTICLE XII.

Esprit de Dieu parmi les Juifs opposé à l'esprit de séduction qui s'emparait de la nation. Effusion abondante de l'Esprit de Dieu le jour de la Pentecôte. Dons prophétiques dans les disciples du Messie, opposés à l'aveuglement dont le peuple juif et ses chefs étaient frappés.

Il faut avoir présent à l'esprit la comparaison de l'état du peuple juif avec celui de Saül; lorsque l'esprit malin s'emparait peu à peu de ce prince, l'Esprit de Dieu, au contraire, se reposa sur David, et on en vit de jour en jour les effets : *Depuis ce temps-là, l'Esprit du Seigneur fut toujours en David* (*I. Rois*, XVI, 13). C'est ainsi que Dieu

opposa son Esprit au malin esprit qui s'emparait du peuple juif.

Il fut dit de Jean-Baptiste qu'il serait rempli du Saint-Esprit dès le ventre de sa mère (*S. Luc,* I, 15). Siméon avait été instruit par le Saint-Esprit (*Ibid.,* II, 26). Élisabeth fut remplie du Saint-Esprit lorsqu'elle reçut la salutation de la sainte Vierge, et Zacharie lorsqu'il prononça son cantique (*Ibid.,* I, 41, 67). Jésus-Christ, qui avait déjà la plénitude du Saint-Esprit, le reçut néanmoins sensiblement le jour de son Baptême (*Ibid.*, III, 22).

Voici de quelle manière sa mission est annoncée au ch. LXI d'*Isaïe*, v. 1 : *L'Esprit du Seigneur* s'est reposé *sur moi, parce que le Seigneur m'a rempli de son onction*, etc. Après sa résurrection, *il souffla sur ses disciples et leur dit : Recevez le Saint-Esprit*, etc. (*S. Jean*, XX, 22). Pendant tout le temps que Jésus-Christ et ses disciples ont été parmi les Juifs, on reconnaît que la présence de l'Esprit de Dieu a tempéré les impressions de l'esprit malin sur les Juifs, de la même sorte que l'esprit malin était réprimé dans Saül, soit par les sons de la harpe de David, soit par ses discours pleins de douceur et de sagesse.

Cela commença d'une manière plus remarquable, dès la prédication de saint Jean; mais la grande effusion du Saint-Esprit était réservée pour le jour de la Pentecôte. Dieu avait dit, parlant de David, qu'*il s'était cherché un homme selon son cœur* (*I. Rois*, XIII, 14) ; et on peut dire, avec une entière vérité, que, le jour de la Pentecôte, Dieu se forma une société selon son cœur. Or, dans ce qui fut donné ce jour-là, il y a deux sortes de dons à distinguer, les dons essentiels, et d'autres dons qui servent d'ornements aux premiers. Les dons essentiels sont les vertus qui rendent agréable à Dieu, et qui sont toutes renfermées dans la

charité : nous en parlerons dans la place que nous réservons pour cela. Les autres dons sont les dons miraculeux qui rendaient sensible la présence du Saint-Esprit. Voici de quelle sorte Joël en parle, ch. II, v. 28 : *Après cela je répandrai mon Esprit sur toute chair; vos fils et vos filles prophétiseront; vos vieillards seront instruits par des songes, et vos jeunes gens auront des visions. Alors je répandrai aussi mon Esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes.*

On peut se souvenir des signes sensibles qui accompagnèrent l'effusion du Saint-Esprit; les langues de feu, le souffle impétueux, l'ébranlement de la maison (*Actes*, ch. II, v. 2; *Ibid.*, ch. IV, v. 31). Jamais on n'avait vu tant de marques réunies de la présence d'un esprit invisible.

C'est ici qu'il est bon de mettre en opposition les effets du malin esprit sur les Juifs, avec ceux de l'Esprit de Dieu sur les disciples du Messie. Nous avons déjà vu la description de l'état des Juifs tracée de la main du prophète Michée (ch. III, v. 6); le soleil destitué de sa lumière, le jour changé en ténèbres, la nuit au lieu de visions, et pour révélation des ténèbres : *Et tenebræ vobis pro divinatione;* plus de réponse de la part de Dieu; etc. Mais quel est alors l'état des disciples du Seigneur? Michée, parlant en leur nom, va nous l'apprendre : *Mais pour moi j'ai été rempli de la force, de la justice et de la vertu de l'Esprit du Seigneur, pour annoncer à Jacob son crime, et à Israël son iniquité* (v. 8).

Réunissons la prophétie d'Osée sur l'état des Juifs à celle de Michée (*Osée*, IV, 6 et suiv.) : *Mon peuple s'est trouvé sans parole, parce qu'il a été destitué de science. Comme vous avez rejeté la science, je vous rejetterai aussi, et je ne souffrirai plus que vous exerciez les fonctions de mon*

*sacerdoce*, etc... *Le prêtre sera comme le peuple... La fornication, le vin et l'enivrement leur ont fait perdre le sens. Mon peuple a consulté un morceau de bois, et son bâton l'a conduit.* (Vatable croit que c'est ici une comparaison tirée des aveugles qui cherchent leur chemin avec leur bâton.) *Car l'esprit de fornication les a trompés, et ils se sont prostitués en quittant leur Dieu.* La multitude des Juifs qui rejetaient le Messie devenait, selon le langage de l'Écriture, une prostituée ; ils étaient dans un enivrement funeste ; pendant que les Apôtres étaient saintement enivrés du Saint-Esprit, et que l'Église, comme une épouse fidèle, était animée de l'esprit de fidélité, selon la promesse contenue au IIe ch. d'*Osée*, v. 19 : *Je vous rendrai mon épouse par une alliance de justice et de jugement... Je vous rendrai mon épouse par une inviolable fidélité, et vous saurez que c'est moi qui suis le Seigneur.*

## ARTICLE XIII.

Don de l'intelligence de l'Écriture communiqué par le Messie à ses disciples. Ils voient dans l'Écriture des vérités que les Juifs ne voyaient point. Ces derniers aveuglés abusent de l'Écriture sainte et la font servir à justifier leur opposition pour le Christianisme.

Entre les dons que Jésus-Christ répandit sur son Église, celui de l'intelligence des saintes Écritures mérite une attention spéciale. Jésus-Christ accoutumait peu à peu ses disciples aux énigmes dont l'Écriture est composée, par les paraboles qu'il proposait sans cesse et qu'il leur expliquait ensuite, non pas en public, mais lorsque le peuple était retiré. Jésus-Christ était le vrai Salomon ; il avait, comme Salomon, la science des énigmes. Il était tout à la fois

l'Agneau et *le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David; il obtint, par sa victoire, le pouvoir d'ouvrir le livre et d'en rompre les sceaux* (*Apoc.*, V, 5). Le jour même de sa résurrection, il expliqua les secrets de l'Écriture aux deux disciples qui allaient à Emmaüs : *Commençant*, est-il dit (*S. Luc*, XXIV, 27), *par Moïse, et continuant par tous les Prophètes, il leur expliquait ce qui avait été dit de lui dans toutes les Écritures*. Et dans l'apparition qu'il fit devant tous les Apôtres, il leur parla ainsi : *Ce que vous voyez est l'accomplissement de ce que je vous avais dit lorsque j'étais encore avec vous, qu'il fallait que tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les Prophètes et dans les Psaumes, fût accompli. En même temps*, ajoute l'Évangéliste, *il leur ouvrit l'esprit, afin qu'ils entendissent les Écritures* (*Ibid.*, v. 44, 45).

Voilà le don qui ouvrit à l'Église une nouvelle source d'eau vive, et une source intarissable; don diamétralement opposé à l'esprit d'aveuglement dont les Juifs furent frappés, selon la parole du *Psaume* LXVIII, 28 : *Que leurs yeux soient tellement obscurcis qu'ils ne voient point*. Le livre de l'Écriture demeura pour eux un livre scellé, selon la prophétie d'Isaïe, ch. XXIX, v. 10 : *Le Seigneur va répandre sur vous un esprit d'assoupissement; il vous fermera les yeux, il couvrira* d'un voile *vos prophètes et vos princes qui voient des visions. Et toutes les visions* des vrais prophètes *vous seront comme les paroles d'un livre fermé avec des sceaux, qu'on donnera à un homme qui sait lire, en lui disant : Lisez ce livre; et il répondra : Je ne le puis, parce qu'il est fermé. Et on donnera le livre à un homme qui ne sait pas lire, et on lui dira : Lisez; et il répondra : Je ne sais pas lire*. Les Juifs furent ainsi traités, pendant que le sens du livre était ouvert pour les Chrétiens, selon la

parole du VIII[e] ch., v. 16 : *Tenez ma loi scellée et comme cachetée parmi mes disciples.* Et au même ch. XXIX, v. 18 : *En ce temps-là les sourds entendront les paroles de ce livre, et les yeux des aveugles sortant de leur nuit passeront des ténèbres à la lumière.*

Cependant il ne faut pas croire que toute sorte d'intelligence, sans distinction, fut ôtée aux Juifs par rapport à l'Écriture. Le Prophète a même soin de marquer deux degrés : les uns savent lire, et ils liraient si le livre n'était scellé ; les autres ne savent pas même lire, et ils ne liraient pas quand le livre serait ouvert. Il y avait aussi différents degrés d'aveuglement parmi les Juifs. Les sadducéens, par exemple, en avaient un double degré. Les pharisiens, au contraire, savaient ce qui était inconnu aux sadducéens, mais le livre n'en demeurait pas moins scellé pour eux. Ils connaissaient certaines vérités, certains caractères généraux du Messie ; mais ces connaissances demeuraient pleinement inutiles entre leurs mains, comme de savoir lire demeure inutile à celui à qui on présente un livre fermé qu'il ne peut ouvrir.

Qu'aurait-il donc fallu à ces hommes? Il leur aurait fallu ajouter aux vérités qu'ils connaissaient celles qui leur manquaient. C'est ce qui arriva aux disciples du Messie ; le Saint-Esprit leur ouvrit les yeux pour apercevoir dans l'Écriture ces dernières vérités nécessaires pour rendre utiles les premières. Les pharisiens, au contraire, les docteurs de la loi, les sages de Jérusalem, s'attachèrent à combattre ces vérités du dernier genre ; ils se remplirent des erreurs opposées. Ainsi il arriva qu'au lieu que l'on entendait la voix du Saint-Esprit qui interprétait lui-même, par la bouche des disciples du Messie, les paroles qu'il avait dictées aux Prophètes, on n'entendait sortir de la

bouche de ceux-là que de fausses interprétations des Livres saints qu'ils faisaient servir à condamner les Chrétiens. C'était une voix de python qui sortait de leur bouche, selon l'expression qui se trouve au commencement de ce même ch. XXIX d'*Isaïe*, dont on peut maintenant sentir le rapport avec le ch. VIII où il est si fortement défendu d'écouter les pythons.

Isaïe adresse la parole à *Ariel*, c'est le nom qu'il donne à la ville de David, c'est-à-dire à Jérusalem. Elle sera, dit-il, assiégée et environnée de toutes parts d'ouvrages et de tranchées pour la tenir serrée. *Alors*, ajoute Isaïe, parlant à Jérusalem sous le nom d'Ariel, *vous serez humiliée, vous parlerez comme de dessous la terre, et vos paroles en sortiront* à peine *pour se faire entendre. Votre voix sortant de la terre sera semblable à celle d'une pythonisse, et vous ne pousserez qu'un son faible et obscur :* ET DE HUMO ELOQUIUM TUUM MUSSITABIT (*Isaïe*, XXIX, 4).

Je sais les difficultés qu'il peut y avoir dans l'interprétation de cet endroit par rapport au sens immédiat qui regardait les événements temporels du temps d'Isaïe. On peut prendre cette description dans un sens favorable, c'est-à-dire non pour exprimer une disposition criminelle, mais uniquement pour représenter l'état d'humiliation où se trouva Jérusalem lorsqu'elle fut assiégée par Sennachérib. Cela donnerait lieu à une application toute contraire de cette prophétie ; et nous pourrons, en effet, proposer dans sa place cette application, afin de laisser au lecteur le choix sur cet endroit que l'on trouvera d'autant plus difficile qu'on l'examinera avec plus d'attention. Mais ce qui restera pour certain, c'est qu'Isaïe voyant en esprit la ville sainte, la ville de David, au milieu de laquelle était *Ariel* (c'est le nom de l'autel des holocaustes), c'est-à-dire voyant la ville

sainte comme renfermant le culte de Dieu, la voyant étroitement assiégée et réduite à une extrémité étrange, il l'a vue en même temps sous l'idée d'une pythonisse qui prononce ses réponses d'une voix mystérieuse : ELOQUIUM TUUM MUSSITABIT.

Reprenons encore pour un instant le parallèle des prêtres et des docteurs juifs avec les disciples de Jésus-Christ, par rapport à l'intelligence des anciennes Écritures. Il y avait de certaines vérités communes renfermées dans l'Écriture, qui étaient aperçues des uns et des autres; la différence roulait sur ce qui allait au delà. Sur de certains points, les Chrétiens découvraient ce que ne voyaient point les Juifs; ils étaient plus clairvoyants qu'eux. Sur d'autres articles on soutenait, de part et d'autre, des propositions contradictoires. Exemple de propositions du dernier genre : savoir, si le Messie pouvait être rejeté par le prince des prêtres et par le conseil de la nation? s'il se pouvait faire qu'il ne fût reconnu que par le plus petit nombre? si la nation des Juifs en corps pouvait être réprouvée? s'il y avait un nouveau culte extérieur à attendre? si l'ancien culte serait abrogé? si le temple serait détruit? Sur ces questions et autres semblables les Chrétiens prenaient un parti, et les Juifs en prenaient un contraire, et l'Écriture était alléguée de part et d'autre en preuve ; mais les Chrétiens connaissaient sur toutes ces choses le véritable sens de l'Écriture.

Or, comme il y avait alors peu de Chrétiens, ce véritable sens était un secret d'un prix inestimable, renfermé alors entre peu de personnes : *Signa legem in discipulis meis* (*Isaïe*, VIII, 16) ; et ailleurs : *Et brachium Domini cui revelatum est?* (*Isaïe*, LIII, 1.) Et cependant les Chrétiens faisaient voir, par l'Écriture même, que le sens qu'ils lui attribuaient était le véritable; de la même manière que celui

qui a trouvé le vrai sens d'une énigme le fait voir en montrant que le sens qu'il donne est simple, naturel et suivi, et qu'il est le seul auquel répondent toutes les parties de l'énigme. Ils faisaient voir dans l'Écriture une infinité de beautés dans des endroits où les Juifs n'apercevaient rien. Ils développaient le plan de Dieu, comment il avait voulu que l'on ne parvînt à la gloire que par les souffrances, et que cette voie fût tracée par le Messie même. Ils rendaient raison de la loi donnée par Moïse ; ils en expliquaient l'usage et la nature. Ils donnaient de grandes idées de la véritable justice et en marquaient avec précision l'origine, qui n'était autre que le Saint-Esprit communiqué aux hommes selon les décrets de Dieu.

Ainsi l'Écriture était entre les mains des disciples de Jésus-Christ comme un héritage qui leur appartenait et qui avait été mis pour eux en réserve. On reconnaissait, par l'intelligence qu'ils en avaient, qu'elle avait été faite pour eux. Aussi s'en nourrissaient-ils sans cesse, selon l'expression employée par Moïse à l'égard de Josué (*Josué*, I, 8) : *Que le livre de cette loi ne s'éloigne point de votre bouche.* L'ignorance du sens véritable de l'Écriture et des secrets qui y étaient renfermés fut cause que les prêtres de la race d'Aaron furent rejetés (*Osée*, IV, 6) : *Comme vous avez rejeté la science, je vous rejetterai aussi, et je ne souffrirai point que vous exerciez les fonctions de mon sacerdoce; et comme vous avez oublié la loi de votre Dieu, j'oublierai aussi vos enfants.* Ceux, au contraire, à qui le ministère chrétien fut confié reçurent l'intelligence de l'Écriture et en furent établis les interprètes. Le diacre Philippe en fit la fonction auprès de l'eunuque de la reine d'Éthiopie et lui ouvrit la source d'eau vive en lui expliquant le LIII[e] chapitre d'*Isaïe*. Ainsi Dieu opposait les vrais

interprètes des Livres saints aux interprètes aveugles et ignorants, les vrais sages aux faux sages, les vrais prophètes aux faux prophètes, les organes du Saint-Esprit à ceux qui étaient devenus les ministres de l'esprit de mensonge ; enfin les chefs et les prêtres d'une nouvelle hiérarchie, aux Balaams et aux chefs de l'apostasie.

## ARTICLE XIV.

Deux grands objets prédits dans les livres de l'Ancien Testament, révélés aux disciples du Messie; le premier, la substitution de l'Église chrétienne à la Synagogue; le second, la substitution des Gentils aux Juifs. Ce dernier événement ressource imprévue pour l'Église. Dieu y trace des traits admirables de sa sagesse. Saint Paul en a été instruit d'une manière spéciale.

L'Écriture est le livre des secrets de Dieu; il fut confié avec le sacerdoce nouveau aux Apôtres, pour être transmis à leurs disciples et à leurs successeurs. Le sacerdoce lévitique en avait été dépositaire jusqu'à la venue du Messie. Jésus-Christ a mérité par son sang d'en ouvrir les sceaux ; sa mort, sa résurrection, les circonstances de sa vie en sont un grand dénoûment. En transmettant à son Église le livre des Écritures, Jésus-Christ y a joint l'intelligence par rapport aux vérités essentielles et qui conduisent au salut; en sorte que l'Église est devenue dépositaire de ce divin Livre d'une manière très-supérieure à celle dont la Synagogue l'avait été. C'est pourquoi, si nous avons regardé le peuple d'Israël comme un peuple instruit de Dieu et élevé par là au-dessus de tous les peuples de la terre, et les prêtres de la race d'Aaron comme un ordre de prophètes subsistant, il est aisé de concevoir combien ces titres conviennent avec plus de justesse au peuple et au sacerdoce chrétiens.

Or, pour entrer dans quelque détail des secrets renfermés dans l'Écriture qui furent révélés à l'Église chrétienne dans les premiers temps, il faut considérer qu'il se fit alors deux grands changements qui se suivirent de très-près. Le premier fut la substitution de l'Église chrétienne à la Synagogue; et le second, la substitution d'une nation à une autre, des Gentils aux Juifs. L'Église fut instruite sur ces deux grands objets, mais cela se fit avec quelque différence. Le premier regarde l'établissement du culte chrétien, le Baptême, l'Eucharistie, tous les sacrements, les mystères de Jésus-Christ et généralement tout ce qui distingue l'Église chrétienne de la Synagogue. Ce sont ces choses qui font le sujet de l'*Épître aux Hébreux*. On voit qu'elles subsisteraient toutes quand l'Église n'aurait jamais été composée que de Juifs de nation, c'est-à-dire de descendants d'Abraham selon la chair qui seraient devenus Chrétiens. Au contraire, elles n'auraient pas lieu si les Juifs ayant abandonné leur Religion, les Gentils l'avaient embrassée en leur place, sans changement et telle qu'ils la professaient avant la venue de Jésus-Christ, avec la circoncision, les cérémonies légales, les sacrifices d'animaux et le reste. L'Église chrétienne fut instruite sur ce premier objet dès sa naissance; elle le fut pleinement au plus tard le jour de la Pentecôte, et l'on sent bien que cette instruction lui est essentielle.

Le second objet regarde l'introduction des Gentils dans le Christianisme pour prendre la place des Juifs qui refusèrent de se faire Chrétiens. Cette substitution d'un peuple à l'autre nous est représentée dans l'Écriture comme un grand mystère, comme un événement que l'esprit humain n'aurait jamais pu prévoir et qui, quoique prédit, aurait de la peine à être cru, même de ceux qui le verraient de leurs propres yeux, c'est-à-dire que cet événement était écrit

dans les Livres saints, mais les hommes ne l'y voyaient pas. On avait besoin, par rapport à cet article, d'une lumière particulière de Dieu pour apercevoir ce que l'on avait sous les yeux.

Cependant les Juifs se confirmant de jour en jour dans leur opposition au Christianisme, la conversion des Gentils était devenue une ressource nécessaire à l'Église. Elle avait besoin de ce secours pour se soutenir, se perpétuer, s'étendre, repousser les objections que lui faisaient les Juifs ennemis du Christianisme. Et comme l'oppression des nouveaux Chrétiens croissait de jour en jour à Jérusalem et dans toute la Judée, le besoin du secours devenait aussi plus pressant. Ainsi ce fut une nouvelle pleine de consolation pour les Chrétiens, lorsqu'on leur annonça le mystère de la conversion des Gentils et qu'on leur en développa les circonstances. Saint Pierre et saint Paul en furent les principaux dépositaires, et en leur réunissant Corneille et Ananie, on aura ceux qui par l'histoire des *Actes* paraissent avoir été choisis de Dieu pour être instruits les premiers de cette grande merveille. Saint Paul, aussi bien qu'Ananie, la sut dès le moment de sa conversion et avant la conversion de Corneille. Dieu faisait sentir le prix d'un tel secret en le communiquant d'abord avec tant de réserve. Que l'on considère la conduite de Dieu en ce point, et l'on ne pourra s'empêcher d'en être saisi d'étonnement.

Celui qui venait de persécuter les Chrétiens est le premier qui est instruit de la nouvelle de leur délivrance; d'autres l'apprennent après lui. Le dessein de Dieu dans la conversion des Gentils et le secours qu'il ménageait par là à son Église se développent peu à peu, Dieu découvrant lui-même par degrés à ses serviteurs le grand ouvrage qu'il allait faire en leur faveur et pour la gloire de son nom.

L'Église est consolée et affermie par la manifestation du plan de Dieu, pendant que le serpent persuade aux Juifs que cette même Église va s'anéantir. Il la leur représente comme un édifice qui ne peut se soutenir. Si c'était l'ouvrage du Messie, on le reconnaîtrait par le progrès qu'elle ferait. Or, comment en pourrait-elle faire, puisque ceux qui devraient naturellement y entrer, c'est-à-dire les Juifs, s'en éloignent de plus en plus? Toute espérance de s'étendre et de se multiplier lui est donc fermée. Voilà ce que l'esprit de ténèbres mettait devant les yeux de ceux qu'il voulait séduire. Hé! combien n'y en eut-il pas auprès de qui il réussit!

Ceux qui se sont laissé persuader, disaient tous ces gens-là, que Jésus de Nazareth est le Messie ne forment tous ensemble qu'une poignée d'hommes sans crédit et sans appui dans le monde. Et l'Esprit de Dieu qui découvre les choses cachées répondait : Bientôt une troupe innombrable se joindra à cette poignée d'hommes. Le serpent disait : Les synagogues entières, les gardiens du temple, les princes des prêtres, les juges du peuple rejettent Jésus de Nazareth; la multitude des Juifs fait la même chose dans tous les lieux où ils habitent. L'Esprit de Dieu répondait : Une multitude d'hommes de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue, sont tout prêts à le reconnaître et à l'adorer. Le serpent disait, et en cela il disait la vérité : Les villes de Juda, et Jérusalem qui est à la tête, se sont déclarées contre lui et ne reviendront point sur leurs pas. Et l'Esprit de Dieu répondait : Les villes et les provinces de l'empire romain, et même des royaumes et des peuples qui ne sont pas soumis à cet empire, deviendront ses disciples. Le serpent disait : Un Messie qui n'est pas reconnu par son propre peuple, par la race d'Abraham, ne peut être

le véritable Messie. Et l'Esprit de Dieu répondait : Celui-là sera reconnu pour le Messie, qui sera la lumière des nations et qui soumettra au Dieu d'Abraham la multitude des peuples. Le serpent disait : Celui qui a été condamné par les prêtres de la race d'Aaron, excommunié, séparé du peuple de Dieu, crucifié entre des voleurs ne peut être le Saint de Dieu, le Sauveur du peuple, etc. Et l'Esprit de Dieu répondait : Celui-là sera reconnu pour le Fils de Dieu, qui détruira le règne du démon, qui apprendra aux nations de la terre à reconnaître le Dieu qui les a créées, à mener une vie sainte et innocente, à pratiquer le Décalogue que les Juifs ont violé, et qui sera enfin adoré par les rois de la terre, et, entre autres, par les successeurs de l'empereur Tibère dont l'autorité a servi à le faire crucifier.

Il serait aisé de suivre très-loin ce parallèle d'objections et de réponses qui résultaient de l'endurcissement des Juifs d'une part, et de l'autre, du mystère de la vocation des Gentils qui découvre tant de proportions merveilleuses dans l'ouvrage de Dieu. L'histoire de Balaam peut servir à en faire remarquer un trait important. Ce prophète, d'un caractère si surprenant, avait été placé de la main de Dieu avec les peuples qui le révéraient, pour bénir malgré lui le peuple d'Israël à son entrée dans la terre promise, pour prononcer les prophéties que Dieu lui mit dans la bouche qui annonçaient la grandeur de ce même peuple. Or, ces prophéties avaient d'autant plus de force dans sa bouche, qu'il était l'ennemi déclaré de ce peuple à qui elles étaient favorables. Balaam n'était point un témoin suspect de la gloire d'Israël ; on n'était pas tenté de l'accuser d'avoir controuvé ses prophéties pour leur plaire ; il n'y avait que la force de la vérité et l'ordre exprès de Dieu qui eût pu les lui arracher. Il avait donc de ce côté-là un caractère de

crédibilité, lequel ne pouvait se trouver dans Moïse dont les intérêts étaient trop liés avec ceux du peuple d'Israël. C'est pourquoi on ne saurait trop admirer la sagesse de Dieu qui charge Moïse d'annoncer tous les malheurs qui devaient un jour tomber sur le peuple d'Israël, malheurs dont nous lisons la description dans certains chapitres du *Deutéronome,* et en particulier dans le Cantique *Audite cœli quæ loquor* (*Deut.*, XXXII) ; pendant qu'il fait annoncer par Balaam toutes les merveilles que nous lisons dans sa prophétie en faveur de ce peuple.

C'est une image de la conduite que Dieu a tenue à la naissance de l'Église chrétienne. Les Juifs, le grand-prêtre à la tête, se sont trouvés à son introduction dans le monde. A peine cette Église a-t-elle paru, qu'elle s'est trouvée presque toute composée de Gentils, étrangers par rapport aux Juifs. Les Juifs ont eu les Chrétiens en aversion à double titre, parce qu'ils étaient Chrétiens, et parce qu'ils étaient Gentils. Les chefs des Juifs sont devenus des Balaams par leur malice et leur envie démesurée de nuire aux Chrétiens; et néanmoins c'est dans leur bouche et dans leurs mains que se sont trouvés les Livres saints, c'est-à-dire les oracles qui annonçaient la gloire de l'Église, la conversion des Gentils et leur substitution à la place des Juifs. On sait les avantages que les Pères de l'Église ont tirés de là pour fermer la bouche aux ennemis du Christianisme qui voulaient infirmer la vérité des anciennes prophéties, en disant qu'elles avaient été faites après coup et à plaisir pour favoriser les Chrétiens.

Saint Paul envisageait toujours le mystère de la vocation des Gentils avec un étonnement nouveau, et n'en pouvait parler sans s'écrier d'admiration : *Mystère caché,* dit-il aux *Colossiens,* ch. I, v. 26, *dans tous les siècles et tous les âges* qui nous ont précédés, *et qui, maintenant, a été découvert*

*de Dieu à ses saints, auxquels il a voulu faire connaître quelles sont les richesses de la gloire de ce mystère dans les Gentils, qui n'est autre chose que le Christ reçu de vous, et* devenu *l'espérance de votre gloire.* Et aux *Éphésiens*, ch. III, v. 2 : *Vous aurez appris sans doute de quelle manière Dieu m'a donné la grâce* de l'apostolat pour l'exercer *envers vous; m'ayant découvert par révélation ce secret et ce mystère, dont je vous ai déjà écrit en peu de paroles; où vous pouvez reconnaître, par la lecture que vous en ferez, quelle est l'intelligence que j'ai du mystère du Christ* (ce qu'il ne faut pas entendre du mystère de Jésus-Christ en général, mais, comme l'Apôtre va l'expliquer lui-même, du mystère de Jésus-Christ donné aux Gentils et reçu par eux) ; *mystère qui n'a point été découvert aux enfants des hommes dans les autres temps, comme il est révélé maintenant par le Saint-Esprit à ses saints Apôtres et aux Prophètes* (qui vivaient lorsque saint Paul écrivait et du nombre desquels il était) ; *mystère qui consiste en ce que les Gentils sont appelés au même héritage* que les Juifs, *qu'ils sont les membres du même corps et qu'ils participent à la même promesse de Dieu en Jésus-Christ par l'Évangile, dont j'ai été fait le ministre*, etc. A quoi l'Apôtre ajoute : *J'ai donc reçu, moi qui suis le plus petit d'entre tous les saints, cette grâce d'annoncer aux Gentils les richesses incompréhensibles de Jésus-Christ, et d'éclairer tous les hommes* (c'est-à-dire cette multitude de nations qui étaient si éloignées de Dieu et semblaient n'avoir point de part avec Israël), en leur découvrant *combien est admirable l'économie du mystère* (surtout par rapport à la vocation des Gentils) *caché avant tous les siècles en Dieu qui a créé toutes choses; afin que les principautés et les puissances qui sont dans les cieux connussent par l'Église la sagesse de Dieu* si merveilleuse

*dans les ordres différents de sa conduite, selon le dessein éternel qu'il a accompli en Jésus-Christ notre Seigneur.* La sagesse de Dieu merveilleusement variée qui se montre sous plusieurs faces ; expression fondée sur toutes les proportions et les traits de sagesse qui paraissent dans le mystère de la substitution des Gentils aux Juifs. Saint Paul regarde comme un don de l'ordre de ceux qui constituaient les Prophètes, la révélation que Dieu avait faite à son Église de ces merveilles capables de causer de l'admiration aux anges mêmes.

## ARTICLE XV.

Vocation des Gentils. Conversion de saint Paul figurée dans l'histoire de Saül. Révélation du mystère de la vocation des Gentils par l'intelligence des saintes Écritures qui l'annonçaient. Ce mystère devient un sujet de scandale pour les Juifs. Histoire du prophète Élisée qui prophétise au son d'une harpe et délivre une nombreuse armée réduite à l'extrémité.

Pendant que les Juifs s'enfonçaient de plus en plus dans leurs ténèbres, qu'ils ignoraient avec les princes de ce monde (*I. Corinth.*, II, 7) *la sagesse de Dieu renfermée dans le mystère caché*, qu'ils se confirmaient dans la fausse idée qu'ils s'étaient formée du plan de Dieu sur son peuple et sur le monde entier ; Dieu révélait ce plan aux Prophètes et aux Apôtres, apprenant aux princes de son Église des secrets qui faisaient la joie des principautés et des puissances qui sont dans les cieux.

Il faut se souvenir ici des rapports de l'histoire de Saül dans ses commencements avec celle de saint Paul qui portait d'abord le même nom et était, ainsi que Saül, de la tribu de Benjamin. La révélation faite à Saül des desseins de Dieu sur lui pour la délivrance de son peuple est l'image

de la révélation faite à saint Paul. La révélation faite à Samuel par rapport à Saül est l'image de celle qui fut faite à Ananie par rapport à saint Paul et à l'œuvre à laquelle Dieu le destinait. Ananie fit en cette importante occasion la fonction de Voyant, comme l'avait fait Samuel; et comme lui, il fut surnaturellement instruit des secrets de Dieu : *Autrefois dans Israël tous ceux qui allaient consulter Dieu s'entredisaient : Venez, allons au Voyant ; car celui qui s'appelle aujourd'hui Prophète, s'appelait alors le Voyant* (*I. Rois*, IX, 9). Saül lui fut envoyé : *Levez-vous, et entrez dans la ville; on vous dira là ce qu'il faut que vous fassiez* (*Actes*, IX, 7). Pareillement, Saül avait été envoyé à Samuel.

Parmi les signes que Samuel donna à Saül, il lui dit qu'il allât à un lieu qu'il lui désigna sous le nom de *montagne de Dieu, où il y avait une garnison de Philistins.* Lorsque Saül arriva en ce lieu, il fut rencontré, conformément à la parole de Samuel, par une troupe de prophètes accompagnés de toutes sortes d'instruments de musique, *avec des lyres, des tambours, des flûtes et des harpes qu'on portait devant eux, et ces prophètes prophétisaient.* L'Esprit de Dieu se saisit aussitôt de Saül, et il prophétisa au milieu d'eux ; ce qui causa une grande surprise à ceux qui l'avaient connu avant ce jour-là, et donna lieu pour la première fois au proverbe : *Saül est-il aussi prophète?* (*I. Rois*, ch. X, v. 5, et suiv.) A cette surprise répond celle que l'on eut lorsque l'on vit Saul devenu chrétien et prédicateur du Christianisme; et encore celle que l'on eut, lorsque l'on vit descendre le Saint-Esprit sur Corneille et sur sa famille, qui étaient les prémices des Gentils : *Dieu a donc aussi fait part aux Gentils*, dirent les Chrétiens de Jérusalem, *du don de la pénitence qui mène à la vie!* (*Actes*, XI, 18.) Et au

ch. X, v. 45 : *Les fidèles circoncis qui étaient venus ave Pierre furent frappés d'étonnement, de voir que la grâc du Saint-Esprit se répandait aussi sur les Gentils.*

La montagne de Dieu à laquelle saint Paul fut envoy après sa conversion, c'est l'Église naissante qui avait ét formée sur la montagne de Sion. C'est là qu'il trouva cett troupe d'Apôtres et de disciples remplis du Saint-Esprit *Et ecce cuneus prophetarum obvius ei* (*I. Rois*, X, 10); l'Es prit de Dieu se saisit de lui, et devenant subitement l'u d'entre eux, il prophétisa avec eux : *Et insiluit super eum Spiritus Domini, et prophetavit in medio eorum*. C'est c qui est marqué dans le *Psaume* LXVII, 27, où l'on voit le princes se réunir avec les chœurs des chantres et avec le jeunes filles qui jouaient des instruments : *Là se trouve l jeune Benjamin*. La Vulgate porte : *Ibi Benjamin adoles centulus, in mentis excessu.* L'hébreu : *Ibi Benjamin par vulus dominans eis*. Nous avons déjà remarqué que sair Paul, aussi bien que Saül, était de la tribu de Benjamin.

Il ne faut pas manquer d'observer que ces prophète que rencontra Saül, prophétisaient au son des instrument de musique qui les précédaient. On aperçoit tout d'un cou combien cela a de rapport avec l'histoire de David qu chassait le malin esprit par les sons de sa harpe ; et l'o vient de voir que le Psaume *Exsurgat* représente les Apôtre au milieu des instruments de musique. Il est bon de se rap peler aussi ces belles images de l'*Apocalypse*, où l'on vo ceux que l'Agneau a délivrés, tenant entre leurs mains *d harpes de Dieu, et chantant le cantique de Moïse et d l'Agneau* (*Apocalypse*, XV, 2). Ces images représenten en général, les serviteurs de Jésus-Christ, qui, dans le ra vissement de leur esprit, chantent ses louanges et annoi cent ses merveilles. Mais cela suppose une application pa

ticulière par rapport à saint Paul qui a été singulièrement destiné pour l'œuvre de la conversion des Gentils.

Or, il y a deux observations à faire sur la manière dont saint Paul a été instruit du plan de Dieu dans la conversion des Gentils : la première, c'est que Dieu a voulu que les anciennes Écritures servissent d'instrument pour l'instruire ; la seconde, c'est que le dessein de Dieu lui fut d'abord confié comme un secret. C'est ainsi que Samuel recommanda premièrement le secret à Saül ; c'est pourquoi ce nouveau prince ayant rencontré son oncle, lui dit bien que les ânesses de son père étaient retrouvées, mais il garda un mystérieux silence sur le choix que Dieu avait fait de lui pour être le chef et le libérateur d'Israël : *De sermone autem regni non indicavit ei, quem locutus fuerat ei Samuel* (*I. Rois,* X, 16). Saint Paul ne commença pas non plus par publier ce que Dieu lui découvrait de ses desseins sur la délivrance de l'Église par la conversion des Gentils, qui n'étaient pas encore entrés dans l'Église, mais qui, dans très-peu d'années, allaient former le corps de l'Église. On voit aussi, par la manière dont saint Pierre rendit compte de sa conduite à l'égard de Corneille, avec combien de ménagement ce mystère devait être annoncé même aux Chrétiens.

A l'égard de la première observation, nous en trouvons la preuve dans l'usage que fait saint Paul des anciennes Écritures, soit dans ses discours, soit dans ses Épîtres, pour prouver et expliquer ce mystère de la vocation des Gentils. On en voit un exemple, *Rom.*, XV, 9. Après avoir remarqué que Jésus-Christ a été lui-même le ministre de l'Évangile à l'égard des Juifs circoncis, afin de remplir la vérité des promesses faites à ceux dont les Juifs étaient les enfants selon la chair, il ajoute que *les Gentils doivent glorifier Dieu de la miséricorde qu'il leur a faite, selon qu'il est écrit :*

*C'est pour cette raison, Seigneur, que je publierai vos louanges parmi les nations, et que je chanterai* des cantiques *à la gloire de votre nom. Il est encore écrit : Réjouissez-vous, nations, avec son peuple. Et ailleurs : Nations, louez toutes le Seigneur; peuples, glorifiez-le tous.* Ces citations sont toutes tirées ou des Psaumes, ou du Cantique de Moïse : *Audite, cœli,* etc. Ces Psaumes et ce Cantique, aussi bien que les écrits des Prophètes et tous les livres de l'Écriture, étaient les instruments de musique au son desquels prophétisaient les Apôtres, et saint Paul en particulier. Ils avaient reçu de Dieu le don d'intelligence qui leur faisait découvrir les mystères qui y étaient renfermés.

Saint Paul, dans le IXe chapitre de l'*Épître aux Romains*, propose une règle qui donne lieu d'entendre et d'expliquer toute l'Écriture de la conversion des Gentils. C'est qu'en effet c'est un des sens que l'Esprit de Dieu a eu en vue en dictant les livres de l'Écriture ; il est fondé sur ce que les Gentils devenant Chrétiens, deviennent en même temps l'Isaac, le Jacob, l'Israël selon l'esprit. On voit tout d'un coup de quelle étendue est cette règle. Les Pères de l'Église en ont fait un très-grand usage, comme cela était convenable ; ils étaient Gentils, ils parlaient à des Gentils et ils vivaient dans les temps destinés aux Gentils. Ces temps sont appelés dans l'Écriture : *Tempora gentium* (*S. Luc*, XXI, 24).

Selon la règle de saint Paul (mais sans préjudice de l'autre règle qu'il établit à son tour au chapitre XI), les anciennes prophéties, les Psaumes et les Cantiques étaient destinés pour célébrer, si l'on peut se servir de cette expression, la fête des Gentils devenus Chrétiens, la fête de l'insertion des branches étrangères sur l'olivier franc. C'est pour cela qu'il est dit au roi de Tyr (*Ézéch.*, XXVIII, 13) :

*Les instruments de musique les plus excellents ont été préparés pour le jour auquel vous avez été créé... Je vous ai établi sur la montagne sainte.* C'est, en langage figuré, la montagne où fut envoyé Saül par Samuel ; et, en langage simple, c'est celle où saint Paul fut conduit. C'est pourquoi il est dit à ce même personnage mystérieux, désigné sous le nom du roi de Tyr : *Vous étiez plein de sagesse et parfait en beauté. Vous avez été dans les délices du paradis de Dieu* (v. 12). Ce qui signifie dans la vérité : Vous avez été dans l'Église de Jésus-Christ, la Sagesse increéée. (Il faut se souvenir du XXIV^e ch. de l'*Ecclésiastique.*) Mais le serpent s'est glissé dans le paradis de délices; et le reste, où nous reviendrons en son temps.

Saint Paul et les premiers ministres de la conversion des Gentils prophétisaient donc au son de ces instruments de musique (*et ante eos psalterium et tympanum, et tibiam, et citharam, ipsosque prophetantes*), lorsqu'ils expliquaient, sous la direction de l'Esprit de Dieu, les secrets cachés dans les livres de l'Écriture touchant ce grand ouvrage de la main de Dieu, ouvrage qui fut tout à la fois la consolation de l'Église et l'humiliation du peuple ennemi.

Que l'on compare encore une fois l'état de l'Église de Jérusalem avec celui de la nation des Juifs en corps qui avaient rejeté le Messie ; que l'on reconnaisse à quelle extrémité l'Église paraissait réduite, lorsqu'on ne voyait point encore les Gentils se convertir et que l'on voyait tous les jours diminuer l'espérance que l'Évangile fît de grands progrès parmi les Juifs ; enfin, qu'on se souvienne que le désir de la conversion des peuples est exprimé par la faim et la soif, comme on le voit dans le IV^e ch. de *Saint Jean* où est rapportée l'histoire de la Samaritaine, et l'on reconnaîtra que l'extrémité où se trouva réduite l'armée dont il

est parlé au IVe livre des *Rois*, ch. III, v. 9, est l'image d celle où se trouva alors l'Église.

Cette armée était commandée par les rois d'Israël, d Juda et d'Édom. Ils avaient marché pendant sept jours, outre la fatigue de la marche ils ne trouvaient point d'eau ni pour leur armée, ni pour les animaux qui suivaient camp. *Le Seigneur*, s'écria le roi d'Israël en jetant d grands soupirs, *a-t-il donc réuni trois rois afin de l livrer entre les mains de Moab!* Moab était le peuple à q ils avaient déclaré la guerre parce que son roi avait refus de payer le tribut ordinaire de cent mille agneaux et d cent mille béliers avec leur toison. Alors Josaphat, roi d Juda, demanda : N'y a-t-il point ici de prophète du Se gneur, afin que nous adressions par lui nos prières a Seigneur ? Un des serviteurs du roi d'Israël répond qu'Élisée était dans le camp. La parole du Seigneur rési en lui, répliqua Josaphat : *Est apud eum sermo Domin* Les rois allèrent donc trouver Élisée, et lui exposèrent l'ét où ils étaient réduits. Élisée, après avoir marqué son i dignation contre le roi d'Israël et déclaré qu'il n'ava d'égard que pour Josaphat, roi de Juda, demanda qu'on l amenât un joueur d'instrument.

Dans l'application que nous faisons de cette histoire, r présentons-nous des hommes touchés du péril où était Religion, affligés de voir tarir les sources par lesquell l'Église aurait dû se perpétuer, demandant si c'était do le dessein de Dieu de la laisser anéantir, s'il voulait qu'e succombât sous les efforts du peuple révolté, figuré par roi de Moab qui refusait le tribut des agneaux que l'on a rait dû attendre de lui? Dans cette extrémité, ceux qui ma quent de foi poussent de vains gémissements, comme roi d'Israël ; ceux qui ont de la foi, comme Josaphat, c

recours à Dieu. Élisée est consulté comme l'interprète du Seigneur; il se fie en Dieu, mais il connaît le moyen dont Dieu se servira pour apprendre à son peuple sa délivrance : *Mais maintenant faites-moi venir un joueur de harpe.* C'est-à-dire : Consultons ces anciens Cantiques que Dieu a dictés, où Dieu a fait écrire les secrets de sa miséricorde pour tous les temps ; rendons-nous attentifs au son de la harpe de celui qui est appelé le chantre célèbre d'Israël : *Egregius psaltes Israel* (*II. Rois*, XXIII, 1) ; voyons si nous ne trouverons point dans ses paroles prophétiques le remède à nos maux.

C'est à la lettre ce que faisait saint Paul, comme nous l'avons vu. Nous l'avons entendu citer les paroles du Cantique de Moïse et des Psaumes de David, et prophétiser au son de ces paroles. Ce sont, disait-il, ces merveilles annoncées il y a tant de siècles qui s'accomplissent de nos jours pour combler de joie le peuple de Dieu. L'Église trouva dans la conversion des Gentils une victoire éclatante sur la Synagogue, un secours dans son besoin pressant, un nouveau dénoûment de l'Écriture, et elle but avec une nouvelle joie dans ces sources sacrées.

Au son que formait le joueur de harpe, *la main du Seigneur fut sur Élisée, et il dit : Voici ce que dit le Seigneur : Faites plusieurs fosses le long du lit de ce torrent; car voici ce que dit le Seigneur : Vous ne verrez ni vent, ni pluie, et le lit de ce torrent sera rempli d'eau, et vous boirez, vous, vos serviteurs et vos bêtes* (*IV. Rois*, III, 15). Était-il croyable qu'un torrent desséché se trouvât subitement rempli d'eau, sans qu'on aperçût ni pluie, ni orage? Était-il possible que l'Église, réduite à un si petit nombre, se multipliât subitement? que des Gentils qui voyaient depuis tant d'années des Juifs parmi eux, et qui ne pensaient pas même à em-

brasser leur Religion, se convertissent tout à coup? C'est néanmoins ce qui arriva; les Prophètes l'avaient dit, les sons de la harpe l'avaient annoncé.

*Et ceci*, continue Élisée, *n'est encore qu'une petite partie de ce que le Seigneur veut faire pour vous; mais de plus il livrera Moab entre vos mains... Vous boucherez toutes les fontaines*, etc. Le bruit de la harpe annonce plus d'une merveille; les sons qu'elle rend sont la joie du peuple de Dieu et la confusion de ses ennemis. Que l'Esprit de Dieu se joigne à ces sons, et il coulera des torrents dans la terre déserte; et la terre qui était arrosée d'eau, tombera dans la sécheresse, toutes les fontaines du peuple ennemi seront bouchées, *Et universos fontes aquarum obturaverunt* (v. 25), tous les champs fertiles seront couverts de pierres.

Lorsque l'Évangile commença à être prêché aux Gentils, les Juifs regardèrent cette conduite de la part des Chrétiens comme une ressource de désespérés. Ils avaient dit pendant que Jésus-Christ était sur la terre, en parlant de sa personne (*S. Jean*, VIII, 22) : *N'est-ce point qu'il se tuera lui-même?* Et au ch. VII, v. 35 : *Où ira-t-il donc, que nous ne pourrons le trouver? Ira-t-il vers les Gentils qui sont dispersés par tout le monde, et instruira-t-il les Gentils?* Or, l'Évangéliste rapporte immédiatement après, que Jésus-Christ se tenant debout, criait à haute voix : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Si quelqu'un croit en moi, il sortira de son cœur des fleuves d'eau vive* (v. 37). Ces fleuves d'eau vive coulèrent donc pour les Gentils lorsqu'ils crurent en Jésus-Christ; et cet événement fut un sujet de chute et de scandale pour les Juifs qui se confirmèrent dans leur incrédulité, concluant que Jésus-Christ n'était pas le Messie promis à Israël, puisque ses disciples prêchaient aux Gentils. Et l'on peut juger combien l'impres-

sion de cette objection fut augmentée, lorsque les Gentils furent dispensés de la circoncision et de l'observation de la loi cérémoniale.

Or, nous voyons quelque chose de semblable dans l'histoire de la délivrance annoncée par Élisée (v. 20) : *Le lendemain matin, sur l'heure qu'on a coutume d'offrir le sacrifice, les eaux vinrent tout d'un coup le long du chemin d'Édom, et la terre fut remplie d'eaux... Les Moabites s'étant levés dès le point du jour, dès que les rayons du soleil brillèrent sur les eaux, elles leur parurent rouges comme du sang, et ils s'entre-dirent : C'est l'épée qui a répandu tant de sang. Les rois se sont battus l'un contre l'autre, et ils se sont entre-tués. Moabites, marchez* comme à une victoire certaine *pour enlever les dépouilles.* Cette fausse conjecture coûta cher aux Moabites ; la défaite de leurs adversaires faussement présumée se tourna en une véritable défaite pour eux ; ils furent taillés en pièces, et tous les maux annoncés par Élisée fondirent sur eux ; leurs villes furent détruites, les arbres fruitiers coupés, les champs fertiles couverts de pierres, et toutes les fontaines bouchées.

## ARTICLE XVI.

Mystère et secret avec lequel le Christianisme s'est formé et les Gentils ont été introduits dans l'Église, figuré en plusieurs endroits de l'Ancien Testament. La réprobation des Juifs figurée dans l'histoire de Nabuchodonosor déchu de sa grandeur. Interprétation du songe qu'avait eu ce prince, figure de l'interprétation de l'Écriture par rapport au sort du peuple juif.

D'après la remarque que nous avons faite de l'ouverture donnée par saint Paul, pour expliquer l'Écriture par rapport à l'introduction et à la longue demeure des Gentils

dans l'Église[1], on comprend que, si l'on voulait suivre cette ouverture dans toute son étendue, il faudrait faire passer en revue toutes les prophéties et toutes les histoires de l'Ancien Testament. Mais ce serait visiblement nous écarter du but de cet écrit. Nous ne devons parler de la vocation des Gentils, non plus que des autres événements concernant la Religion et la conduite de Dieu sur les hommes, qu'autant qu'il s'y trouve quelque chose de caché, de mystérieux, et qui, dans le temps de l'exécution, a été révélé aux uns, ignoré et contredit des autres ; et qu'autant qu'il a été besoin d'être aidé de la sagesse pour en découvrir la vérité, et pour échapper aux piéges de la séduction.

On comprend même que nous ne pouvons embrasser dans cet écrit tout ce qui se trouverait renfermé sous cette dernière idée, elle nous mènerait trop loin. Il suffit donc de choisir entre certains traits capitaux, ou plus généraux, ceux où l'esprit de divination bon ou mauvais est plus sensiblement marqué. C'est ce qui nous a déterminé à expliquer dans quelque détail, comme nous venons de le faire, l'histoire de la prophétie d'Élisée où la divination des choses cachées est révélée par la circonstance que nous avons vue, d'être attachée à une chose sensible, telle qu'est le son d'un instrument de musique. Mais nous devons au moins faire souvenir, en passant, des histoires de l'Ancien Testament où les événements les plus importants du Christianisme sont représentés comme des événements imprévus, cachés, qui se sont d'abord opérés dans le secret.

C'est ainsi que l'on trouve dans la manière dont le patriarche Joseph a été conduit de Dieu par des songes, une vive image de la manière dont Joseph l'époux de la sainte

[1] Voyez ci-dessus, page 220.

Vierge l'a été. Samuel alla secrètement sacrer David, et le choix que Dieu avait fait de ce prince fut d'abord un mystère renfermé entre très-peu de personnes. Lorsque Jacob supplanta Ésaü, tout se passa d'une manière mystérieuse; Ésaü ne découvrit tout ce qui se faisait que lorsqu'il ne fut plus temps d'y apporter remède. Saint Paul a fait lui-même l'application de cette histoire à la supplantation des Juifs par les Gentils. Elle représente aussi la substitution de l'Église à la Synagogue; car nous avons distingué, pour plus de justesse, ces deux événements l'un de l'autre, ci-dessus, Article XIV[1]. Or, l'un et l'autre se sont opérés avec mystère, et les confidents de Dieu en ont été instruits les premiers. On en voit un exemple bien sensible dans le vieillard Siméon et dans Zacharie père de saint Jean.

Ces sortes d'histoires vérifient la parole de l'*Ecclésiastique* (ch. XI, v. 4) : *Il n'y a que le Très-Haut dont les ouvrages soient admirables et dignes de gloire; et ils sont cachés et inconnus aux hommes.* C'est pourquoi il convenait à notre dessein de les indiquer. Mais nous devons nous arrêter plus longtemps sur l'histoire suivante, parce que, outre l'événement dont elle était la figure, elle l'était encore de la manière surnaturelle dont cet événement devait être connu, ou pour mieux dire, deviné, s'il nous est permis d'user de ce terme. Nous voulons parler de l'histoire que Nabuchodonosor raconte lui-même, au chapitre IV de *Daniel : Moi Nabuchodonosor étant en paix dans ma maison, et plein de gloire dans mon palais, j'ai vu un songe qui m'a effrayé; et étant dans mon lit, mes pensées et les images qui se présentaient à mon imagination m'épouvantèrent.*

[1] Voyez page 209.

Entrons tout d'un coup dans l'explication de ce que cette histoire figure.

Nabuchodonosor, qui est un grand arbre, comme on le verra dans la suite, est aussi le peuple d'Israël dans l'étendue de sa durée; mais il faut le considérer dans le siècle de la venue du Messie; il était alors, à en juger par l'extérieur, dans une grande gloire, et ses branches s'étaient étendues plus loin que jamais. Ce songe qui l'épouvantait sans qu'il en pénétrât le sens, c'était les anciennes prophéties qui lui annonçaient ses malheurs futurs; pour peu que l'on fît attention à ces prophéties, on voyait bien qu'elles contenaient des choses surprenantes et même capables d'alarmer : *Et visiones capitis mei conturbaverunt me.*

*C'est pourquoi je publiai une ordonnance, pour faire venir devant moi tous les sages de Babylone, afin qu'ils me donnassent l'explication de mon songe.* Le peuple juif était devenu une Sodome, une Égypte en esprit, une race de Chanaan, une Babylone. Ces sages de Babylone, ces devins dont il va être parlé, sont l'amas de ceux qui étudiaient l'Écriture, qui s'appliquaient à la science de la Religion, qui recherchaient le sens des prophéties.

*Alors les devins, les Mages, les Chaldéens et les augures étant venus devant moi, je leur racontai mon songe, et ils ne purent me l'expliquer.* La multitude des docteurs juifs ne comprenait point le plan de Dieu, ce plan ou ce mystère dont saint Paul dit (*Éphés.*, III, 5) qu'*il n'avait point été découvert aux enfants des hommes dans les autres temps, comme il l'était* dans le temps qu'il écrivait aux Éphésiens, c'est-à-dire vingt-neuf ans après la résurrection de Jésus-Christ. Ils ne concevaient point, disons-nous, le plan de Dieu sur les Juifs et les Gentils; comme on voit,

au contraire, que l'auteur de l'*Ecclésiastique* le concevait nettement lorsqu'il écrivait son XXXVI[e] chapitre, et comme l'entendait le vieillard Siméon lorsqu'il composa son Cantique. Or, l'on comprend quel dénoûment c'était, tant par rapport à l'Écriture que par rapport à une infinité de choses qui se faisaient remarquer dans l'état du peuple et qui arrivaient de jour en jour, que d'entrer dans ce plan ; et quelle confusion, au contraire, devait régner dans l'esprit de ceux qui n'y entraient pas ; ce trouble devenait d'autant plus grand, que l'on s'appliquait à considérer plus à fond l'état de la Religion et du peuple : *Et cogitationes meæ in strato meo, et visiones capitis mei conturbaverunt me.*

*Enfin, Daniel notre collègue parut devant nous, lui à qui j'ai donné le nom de Balthazar, qui est le nom de mon Dieu, et qui a dans lui-même l'esprit des dieux saints. Je lui racontai mon songe, et je lui dis :* etc. Daniel, c'est saint Paul lui-même, ce sont les saints Apôtres et les saints Prophètes, à qui saint Paul dit que le plan de Dieu dans la vocation des Gentils avait été révélé d'une manière si parfaite au temps qu'il parlait, et qui n'avait point été découvert de la même sorte dans les autres temps aux enfants des hommes.

Voici donc de quelle manière Nabuchodonosor parla à Daniel : *Balthazar, prince des devins, comme je sais que vous avez dans vous l'esprit des dieux saints, et qu'il n'y a point de secret que vous ne puissiez pénétrer, dites-moi ce que j'ai vu en songe, et donnez-m'en l'explication. Voici ce qui m'a été représenté en vision lorsque j'étais dans mon lit : Il me semblait que je voyais au milieu de la terre un arbre qui était excessivement haut.* Cet arbre, c'est le peuple juif, la Synagogue ; c'est l'olivier de saint Paul, lorsqu'il n'y avait encore dessus que les branches naturelles ; c'est

le grand cèdre du Liban dont parle Ézéchiel, ch. XXXI, v. 3, et dont ce prophète proposait les malheurs à un autre arbre énigmatique; c'est l'arbre produit par le grain de sénevé, en prenant Abraham, ou plutôt son petit-fils Jacob, pour le grain de sénevé.

*C'était un arbre grand et fort, dont la hauteur allait jusqu'au ciel;* en effet, y avait-il une nation sur la terre, qui approchât de Dieu d'aussi près que le peuple juif? NEC EST ALIA NATIO TAM GRANDIS, etc. (*Deut.*, IV, 7); *et qui paraissait s'étendre jusqu'aux extrémités du monde.* C'est ce qui est dit souvent du peuple juif depuis sa dispersion, et depuis que ses colonies s'étaient répandues en tant d'endroits: *Vous avez affermi ses racines, et elle a rempli la terre. Son ombre a couvert les montagnes, et ses branches les cèdres de Dieu. Elle a étendu ses branches jusqu'à la mer, et ses rejetons jusqu'au fleuve* (Ps. LXXIX).

*Ses feuilles étaient très-belles, et il était chargé de fruits capables de nourrir toutes choses; les bêtes privées et les bêtes sauvages habitaient dessous; les oiseaux du ciel demeuraient sur ses branches, et tout ce qui avait vie y trouvait de quoi se nourrir.* S'il y avait quelque chose à craindre pour notre interprétation, c'est que ces expressions ne parussent, par leur magnificence, au-dessus de la Synagogue. Si on en désire une explication détaillée, on peut aisément la former sur le modèle de celle que l'on donne à la parabole du grain de sénevé, où l'on trouve des expressions à peu près semblables.

*J'eus cette vision étant sur mon lit. Alors celui qui veille et qui est saint descendit du ciel, et criant d'une voix forte il dit : Abattez l'arbre par le pied.* Voilà l'ordre exprimé dans *Jérémie*, ch. XI, v. 16, en ces termes : *Au bruit de sa parole* (du Seigneur), *un grand feu s'est mis dans cet arbre*

(un olivier), *et toutes ses branches ont été brûlées. Le Seigneur des armées qui vous avait planté dans sa terre, a prononcé l'arrêt contre vous.* Saint Jean-Baptiste avait entendu prononcer cet ordre, lorsqu'il publiait que la cognée était déjà à la racine de l'arbre (*S. Matth.*, III, 10). *Coupez les branches* de l'arbre, poursuit la voix qui se fait entendre à Nabuchodonosor, *faites-en tomber les feuilles, et répandez-en les fruits; que les bêtes qui étaient dessous s'enfuient, et que les oiseaux s'envolent de dessus ses branches.* C'est ici le décret de la réprobation des Juifs, de la désolation entière de toute la nation; en un mot, l'arrêt prononcé contre les branches naturelles, dont il est parlé au ch. XI de l'*Épître aux Romains.*

Mais saint Paul annonce, dans ce même chapitre, que la race des Juifs est conservée pour être rétablie un jour; voyons donc si nous trouverons quelque chose de semblable dans le songe. Voici la suite des paroles que Nabuchodonosor entendit :

*Laissez-en néanmoins en terre la tige avec ses racines; qu'elle soit liée avec des chaînes de fer et d'airain parmi les herbes des champs.* Les Juifs étaient le troupeau du Seigneur qu'il avait rassemblé dans son bercail. Après leur réprobation, ils ont été renvoyés parmi les bêtes sauvages dont personne ne semble prendre soin; ils sont demeurés depuis ce temps-là dans les chaînes d'une dure captivité; aussi la voix ajoute-t-elle : *Qu'elle soit liée* (cette tige) *avec des chaînes de fer et d'airain parmi les herbes des champs, qu'elle soit mouillée de la rosée du ciel, et qu'elle paisse avec les bêtes sauvages l'herbe de la terre.* Voilà qui paraît surprenant; cet arbre, cette tige est donc en même temps un animal vivant; il y a plus, c'est un homme : *Qu'on lui ôte son cœur d'homme, et qu'on lui*

*donne un cœur de bête, et que sept temps se passent sur elle.* Si on veut voir, au contraire, une bête à qui on donne un cœur d'homme, on la trouvera, *Daniel*, ch. VII, v. 4. Les sept temps qui doivent se passer sur ce tronc d'arbre, cette bête, ou cet homme changé en bête, ce sont tous les siècles déterminés dans le conseil de Dieu pour la durée de la réprobation des Juifs.

*C'est ce qui a été ordonné par ceux qui veillent*, c'est-à-dire par les anges sous les ordres de Dieu; *c'est la parole et la demande des saints, jusqu'à ce que les vivants connaissent que c'est le Très-Haut qui a la domination sur les royaumes des hommes, qui les donne à qui il lui plaît, et qui établit roi, quand il veut, le dernier d'entre les hommes.* Pour expliquer ceci, nous n'avons qu'à rapporter les paroles qui font la conclusion du XVII^e chapitre d'*Ézéchiel*: *Et tous les arbres de cette terre sauront que c'est moi qui suis le Seigneur, qui ai humilié le grand arbre, et qui ai élevé l'arbre bas et faible, qui ai séché l'arbre vert, et qui ai fait reverdir l'arbre sec*. Ou, pour s'expliquer encore plus clairement, c'est ici la conclusion de saint Paul, *Rom.*, III, 19: *Et ainsi il faut que toute bouche demeure muette, et que tout le monde reconnaisse qu'il a mérité d'être condamné de Dieu* : ou bien autrement, qu'il soit reconnu qu'aucune branche ne subsiste, ou n'est entée sur l'olivier, que par une volonté libre et une miséricorde de Dieu toute gratuit

*Voilà le songe que j'ai eu, moi Nabuchodonosor roi. Hâtez-vous donc, Balthazar, de m'en donner l'explication.* Les prophéties qui annonçaient ces grandes choses n'étaient point conservées dans l'obscurité ; c'était la nation en corps qui les conservait, c'était l'autorité publique qui en était gardienne. Ce n'était pas un particulier qui proposait le

songe, c'était le roi : *Moi Nabuchodonosor roi.* Le songe lui appartenait ; mais qui était capable de l'expliquer? *Car tous les sages de mon royaume*, poursuit le roi, *n'ont pu me l'interpréter; mais pour vous, vous le pouvez, parce que l'esprit des dieux saints est en vous.*

*Alors Daniel, surnommé Balthazar, commença à penser en lui-même sans rien dire pendant près d'une heure, et les pensées qui lui venaient lui jetaient le trouble dans l'esprit.* Que l'on se souvienne ici de la retenue avec laquelle le mystère de la réprobation des Juifs fut annoncé; que l'on considère en particulier la conduite de saint Paul sur cet article, et que l'on y ajoute la douleur que lui causait ce fâcheux événement : *Je suis saisi,* dit-il, *Rom.*, IX, 2, *d'une tristesse profonde, et mon cœur est pressé sans cesse d'une douleur violente.*

*Mais le roi prenant la parole lui dit : Balthazar, que ce songe et l'interprétation que vous avez à lui donner ne vous troublent point. Balthazar lui répondit : Seigneur, que le songe retourne sur ceux qui vous haïssent, et son interprétation sur vos ennemis.* Saint Paul aurait voulu lui-même être anathème pour le peuple dont il annonçait la chute sous le symbole des branches coupées.

*Vous avez vu,* poursuit Daniel, *un arbre qui était très-grand et très-fort, dont la hauteur allait jusqu'au ciel, qui semblait s'étendre sur toute la terre. Ses branches étaient très-belles, il était chargé de fruits, et tous y trouvaient de quoi se nourrir.* (*Le Seigneur vous avait établi,* est-il dit dans *Jérémie,* XI, 16, *comme un olivier fertile, très-beau à la vue, et chargé de fruits.*) *Les bêtes de la campagne habitaient dessous, et les oiseaux du ciel se retiraient sur ses branches. Cet arbre, ô roi, c'est vous-même* (et le roi et l'arbre, disons-nous, c'est le peuple juif). *C'est vous-*

*même qui êtes devenu si grand et si puissant; car votre grandeur s'est accrue et élevée jusqu'au ciel, votre puissance s'est étendue jusqu'aux extrémités du monde.*

Et après avoir répété la sentence prononcée contre l'arbre : *Voici*, dit Daniel, *l'interprétation de la sentence du Très-Haut, qui a été prononcée contre le roi mon seigneur. Vous serez chassé de la compagnie des hommes, et vous habiterez avec les animaux et les bêtes sauvages; vous mangerez du foin comme un bœuf.* Ceci rappelle le souvenir de la sentence portée contre Adam, qui fut chassé du paradis terrestre et couvert de peaux de bêtes. Il avait écouté la voix du serpent qui lui avait dit : Vous deviendrez semblable à Dieu ; et il devint semblable aux bêtes. On peut se souvenir du rapport qu'il y a entre l'histoire d'Adam et celle du peuple juif, qui avait été placé à son tour dans le paradis terrestre, et qui en fut chassé par sa réprobation.

*Vous serez trempé de la rosée du ciel; sept temps se passeront sur vous, jusqu'à ce que vous reconnaissiez que le Très-Haut tient sous sa domination les royaumes des hommes, et qu'il les donne à qui il lui plaît.* Ainsi parle Daniel à Nabuchodonosor. Ainsi saint Paul appliquait aux Juifs les traits de l'Écriture qui annonçaient leur chute, mais il avait soin en même temps de marquer que leurs malheurs auraient un terme : *Que si eux-mêmes*, dit-il, *ne demeurent pas dans leur incrédulité, ils seront* de nouveau *entés* sur leur tige, *puisque Dieu est tout-puissant pour les enter encore* (*Rom.*, XI, 23). En effet, annonçant la réprobation des Juifs sous l'image des branches coupées, il marque expressément qu'il y avait une racine subsistante : *Ce n'est pas vous*, dit-il aux Gentils, *qui portez la racine, mais c'est la racine qui vous porte* (*Ibid.*, v. 18). Et saint Jean-Baptiste aperçoit, conformément aux idées de Daniel,

la cognée à la racine de l'arbre, mais il ne parle pas de creuser pour enlever jusqu'à la racine.

*Quant à ce qui a été commandé, qu'on réservât la tige de l'arbre avec ses racines,* continue Daniel, *cela vous marque que votre royaume vous demeurera, après que vous aurez reconnu que toute puissance vient du ciel.* Disons pareillement : Quant à ce que l'Apôtre a déclaré, que la racine subsistait après que les branches avaient été coupées, cela marque que les Juifs seront rétablis dans leur premier état, c'est-à-dire entés de nouveau sur l'arbre, après qu'ils auront reconnu que le don de la justice, qui des hommes fait des *prêtres-rois*, REGALE SACERDOTIUM (*I. Pierre*, II, 9), vient de Dieu.

Daniel donna ensuite au roi le conseil de racheter ses péchés par l'aumône. Il y eut pareillement une ressource ouverte pour ceux d'entre les Juifs qui n'endurcirent point leurs entrailles pour les Chrétiens, et qui, ayant eu pour eux de la commisération, furent assez heureux pour obtenir la grâce de les écouter et de les croire.

On lit, dans le reste du chapitre, l'exécution de la sentence qui arriva douze mois après que Daniel eût donné l'interprétation du songe. Nabuchodonosor fut frappé dans le moment qu'il s'élevait d'orgueil à la vue de sa propre grandeur; il fut changé en bête, et toute la prophétie s'accomplit; et après qu'il fut rétabli, il rendit gloire au Roi du ciel, en publiant *que toutes ses œuvres sont fondées dans la vérité, que toutes ses voies sont pleines de justice, et qu'il peut humilier les superbes :* ET GRADIENTES IN SUPERBIA POTEST HUMILIARE.

## ARTICLE XVII.

**Juifs livrés de plus en plus au démon. Explication de l'histoire des pourceaux qui se précipitent dans la mer par l'impulsion des démons.**

L'histoire que nous venons d'expliquer n'est pas la seule où les Juifs, dans leur état de réprobation, sont représentés sous l'image des bêtes. Il n'y avait point d'animal dont ils eussent plus d'horreur que du pourceau; c'est néanmoins sous cette horrible image qu'ils sont représentés dans l'histoire d'un ou de deux possédés, racontée par trois Évangélistes. Ces possédés, dont ils nous font une description affreuse, étaient l'image des Gentils idolâtres, livrés à toutes sortes de passions. Jésus-Christ, en les convertissant par le ministère de ses disciples, a chassé le démon de leurs âmes. Or, ce démon s'appelait *légion*, parce qu'ils étaient en effet possédés par une multitude de démons : *Quia intraverant dæmonia multa in eum* (*S. Luc*, VIII, 30). Ces démons demandèrent avec instance à Jésus-Christ qu'il ne les envoyât pas hors de ce pays-là (selon *S. Marc*, V, 10), et qu'il ne leur commandât pas de s'en aller dans l'abîme. C'est-à-dire que les démons, à mesure qu'on les chassait du cœur des peuples qui se convertissaient au Christianisme, demandaient qu'il leur fût accordé de demeurer sur la terre et d'exercer leur puissance sur d'autres hommes.

Or, il y avait non loin de là un troupeau de pourceaux qui paissaient, et ils demandèrent qu'il leur fût permis d'y entrer, disant : *Si vous nous chassez d'ici, envoyez-nous dans ce troupeau.* Leur demande leur fut accordée. *Aussitôt tous ces pourceaux allèrent avec impétuosité se précipiter dans la mer.* C'est ainsi que la nation des Juifs fut livrée au démon pour la posséder d'une manière plus particulière

qu'il n'avait pu faire jusque-là. Nous avons même dans leur histoire un événement qui a une ressemblance sensible avec ce trait des pourceaux précipités : c'est ce qui leur arriva en Crète au temps de Théodose le Jeune, sous la conduite d'un faux prophète qui prit le nom de Moïse; il persuada à une très-grande multitude de Juifs de se précipiter dans la mer (*Paul. Aquileg. Diac. Hist.*, l. XIII; *Bibl. M. Patr.* t. XIII, p. 267). Au reste, ce jugement exercé par la puissance de Jésus-Christ et par le ministère du démon, ne convertit point les gens du pays, non plus que la délivrance des possédés; toute la conséquence qu'ils en tirèrent fut de prier Jésus-Christ de se retirer de leur pays. On peut consulter saint Hilaire sur cet endroit de l'Évangile.

Quelque véritable qu'il soit que les Juifs furent abandonnés au démon, en sorte qu'il lui fut accordé sur cette nation un nouveau degré de puissance qu'il n'a pas cessé d'exercer depuis son entière réprobation jusqu'aujourd'hui, il est vrai, néanmoins, que les chefs de cette nation ont été confondus, et avec eux le démon qui les faisait parler. C'est ce qu'il est aisé d'entendre par la comparaison de l'état où était cette nation avant la prise de Jérusalem, et de celui où elle est entrée depuis. Le sacerdoce selon l'ordre d'Aaron qui jouissait d'un grand éclat extérieur l'a perdu depuis la ruine du temple, ou plutôt, depuis cette époque, ce sacerdoce est entièrement anéanti, parce que les prêtres n'ayant plus de temple n'ont plus de fonctions à exercer, et que la distinction de la tribu de Lévi ne s'est pas même conservée. On ne voit plus ni de grands-prêtres, ni l'ordre des princes des prêtres, non plus que tout le reste de tout ce qui l'accompagnait, et qui paraissait à Jérusalem avec éclat au temps du Messie et pendant la durée des trente-huit années qui se sont écoulées après sa Passion.

Donc, si ces hommes étaient, dans l'ordre spirituel, des devins et des enchanteurs, des chefs de l'idolâtrie (non d'une idolâtrie grossière, mais d'une idolâtrie spirituelle), leur destruction se trouvera prédite dans le même prophète qui avait annoncé leur corruption, je veux dire le prophète Michée : *Je ruinerai les villes de votre pays*, est-il dit ch. V, v. 11, *et je détruirai tous vos remparts; j'arracherai d'entre vos mains tout ce qui servait à vos sortiléges, et il n'y aura plus de devins parmi vous. J'exterminerai du milieu de vous vos idoles et vos statues, et vous n'adorerez plus les ouvrages de vos mains.*

Au reste, nous dirons ici, ce que nous supposons toujours, qu'en donnant un sens à un passage de l'Écriture, nous ne prétendons pas exclure d'autres sens qui se trouveront aussi lui convenir légitimement. Cet avertissement aura lieu pareillement pour le passage suivant que nous tirons de *Zacharie*, ch. XIII, v. 2 : *En ce jour-là, dit le Seigneur des armées, j'abolirai de la terre les noms des idoles, et il n'en sera plus de mémoire; j'exterminerai de la terre les faux prophètes et l'esprit impur.* On peut se souvenir de tout ce que nous avons dit de la troupe des méchants dont l'esprit impur s'était emparé parmi les Juifs, et de ceux qui remplissaient le personnage de faux prophètes au milieu de cette nation.

## ARTICLE XVIII.

Endroit de *Zacharie* où il est d'abord parlé des faux prophètes, et dans la suite il est parlé des persécutions que le Messie éprouverait.

Le passage de *Zacharie* que nous venons de citer nous conduit à un des plus difficiles endroits qui puissent se rencontrer dans les livres des Prophètes. Voici cet endroit dans

son étendue que nous tâchons de représenter fidèlement. Nous reprenons les dernières paroles du verset 2 : *J'exterminerai de la terre les faux prophètes et l'esprit impur.*

Verset 3. *Si quelqu'un entreprend encore de prophétiser, son père et sa mère, qui lui auront donné la vie, lui diront : Vous mourrez, parce que vous vous êtes servi du nom du Seigneur pour débiter des mensonges. Et son père et sa mère, qui lui auront donné la vie, le perceront eux-mêmes pour avoir ainsi prophétisé.*

V. 4. *En ce jour-là, chacun de ces prophètes qui auront inventé des prophéties sera confondu par sa propre vision; ils ne se couvriront plus de sacs pour donner de l'autorité à leurs mensonges.*

V. 5. *Mais chacun d'eux dira : Je ne suis point prophète, ni fils de prophète; je suis un homme qui laboure la terre,* et qui me suis employé à ce travail *dès ma jeunesse, à l'exemple d'Adam.*

V. 6. *Alors on lui dira : D'où viennent ces plaies que vous avez au milieu des mains? Et il répondra : J'ai été percé de ces plaies dans la maison de ceux qui m'aimaient.*

V. 7. *O épée! réveille-toi, viens contre mon pasteur, contre l'homme qui se tient toujours attaché à moi, dit le Seigneur des armées; frappe le pasteur, et les brebis seront dispersées; et j'étendrai ma main sur les petits.*

Tel est le passage de *Zacharie*. Ce qui en fait la difficulté, c'est qu'il est d'abord parlé des faux prophètes, et néanmoins c'est très-certainement du Messie qu'il est parlé à la fin de ce passage. Or, entre deux idées si opposées, on n'aperçoit point la transition qui conduit de l'une à l'autre. Il arrive même une chose à ceux qui considèrent ce passage, c'est que, s'ils fixent d'abord leur attention sur le verset 7, où il est parlé du Messie, et qu'ensuite ils lisent en remon-

tant les versets antérieurs, ils sont portés à les entendre aus du Messie. Au contraire, s'ils portent d'abord leur attentio au verset 2, où il est indubitablement parlé des faux pro phètes, ils sont portés, à mesure qu'ils avancent, à entendr des faux prophètes les versets suivants jusqu'au septième En sorte qu'après avoir envisagé ce passage en ces deu manières, on demeure en suspens pour savoir à laquell des deux impressions on doit s'en tenir, et à qui on doi appliquer les versets qui sont entre le 2e et le 7e, savoir s c'est aux faux prophètes, ou bien au Messie et à ceux qu lui ressemblent.

Or, ce n'est pas par hasard qu'une difficulté de cette na ture se trouve dans le texte de *Zacharie*. L'Esprit de Die a voulu exprimer par là l'obscurité qui régnerait au temp du Messie, par rapport à une infinité de personnes qui n démêleraient pas ce qu'il faudrait penser de lui. Lorsqu Jésus-Christ et saint Jean-Baptiste ont paru, il y avait long temps que l'on ne voyait plus de véritables prophètes parm les Juifs. S'il y avait des hommes inspirés de Dieu, comm les Machabées et Jésus fils de Sirach, ils n'avaient pas ce extérieur remarquable et extraordinaire que l'on avait vu dans les anciens prophètes. (*Ils ne se couvriront plus de sacs.*) Cela faisait qu'on était en garde, parmi les Juifs, contre ce qui avait l'air extraordinaire; on était d'autant plus en garde que l'on avait plus d'esprit, plus de savoir et d'éducation; en un mot, ceux qui pouvaient être regardés comme des gens sages parmi la nation étaient tout autrement disposés au temps du Messie, qu'on ne l'était par exemple au temps de Sédécias où l'on était accoutumé à voir des prophètes, vrais et faux, avec un appareil qui annonçait qu'ils se donnaient pour prophètes.

Lorsque Jésus-Christ parut, il fut traité comme un faux

prophète, *Seductor ille*, lui qui était le Prophète par excellence, annoncé sous cette qualité dans le *Deutéronome*. Caïphe, au contraire, sans porter d'autres caractères que ceux d'une mission ordinaire, était un faux prophète ; et il en faut dire autant de ceux qui lui ressemblaient.

Développons ceci à l'égard du Messie. Ses mains furent percées dans la maison de ceux qui faisaient profession d'aimer et de désirer le Messie. C'était cette même nation qui lui avait donné la naissance et la vie, qui lui dit : *Vous mourrez, parce que vous vous êtes servi du nom du Seigneur pour débiter des mensonges*. Le pasteur, c'est-à-dire le Messie, fut frappé et les brebis furent dispersées ; et le reste, qui se peut découvrir en méditant les derniers chapitres de *Zacharie*.

A l'égard de Caïphe, il était réellement prophète et faux prophète, mais sous un extérieur et avec des caractères bien différents des faux prophètes d'autrefois ; car étant plein du malin esprit, cela n'empêcha pas que le Saint-Esprit ne s'emparât de lui, pour lui faire prononcer un oracle dont apparemment il n'entendait pas lui-même le sens : *Mais étant grand-prêtre cette année-là, il prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation des Juifs* (*S. Jean*, XI, 51). C'est ainsi qu'il arriva à Saül de prophétiser, depuis même que Dieu l'eut rejeté.

Et c'est ici que nous ne pouvons assez admirer combien la conduite de Dieu est cachée et ses voies impénétrables à ceux à qui il ne les découvre pas ; puisque celui qui était véritablement son fils fut pris pour un faux prophète, et, comme tel, condamné à mort ; et que souvent les œuvres miraculeuses qu'il faisait furent regardées comme des prestiges, comme des œuvres opérées par la puissance du diable, en sorte que les Juifs lui disaient nettement qu'il

était possédé du démon; et les chefs de la Synagogue, au contraire, revêtus du ministère ordinaire, étaient vraiment les organes du démon, et sans avoir l'appareil des faux prophètes des temps plus reculés, ils en avaient la malice, et leurs leçons étaient plus pernicieuses au peuple que ne l'avaient été celles de ces anciens prophètes, puisqu'il était bien plus funeste de croire ce que Caïphe et les princes des prêtres disaient de Jésus-Christ et de ses disciples, que de croire, au temps d'Achaz, que ce prince reviendrait victorieux de la guerre qu'il entreprenait; ou bien, au temps de Jérémie, que Jérusalem ne tomberait pas entre les mains de ceux qui l'assiégeaient.

Nous avertirons ici que l'espèce de confusion affectée, qui paraît dans l'endroit du prophète Zacharie dont nous venons de parler, rappelle le souvenir d'un endroit d'Isaïe dont il a été question ci-dessus, Article XIII [1]; c'est le commencement du ch. XXIX, où Jérusalem, sous le nom d'Ariel, est comparée à une pythonisse. Ce qu'il y a de commun entre ces deux endroits, c'est que, comme dans celui de Zacharie il y a des versets dont il est difficile de déterminer s'ils s'entendent des prophètes approuvés de Dieu ou des faux prophètes; pareillement, il est difficile de fixer si la comparaison de la pythonisse est prise en bonne ou en mauvaise part dans l'endroit d'Isaïe.

## ARTICLE XIX.

Ruine des Juifs prédite par les Chrétiens. Esprit de prophétie parmi les premiers Chrétiens. Simon le magicien et Bar-Jésu adversaires que saint Pierre et saint Paul rencontrent.

Nous avons rapporté, Article II, § 2 [2], la règle donnée

[1] Voyez page 206. — [2] Voyez page 127.

dans le XVIII[e] chapitre du *Deutéronome*, pour discerner, entre les prophètes qui parleraient au nom du Seigneur, les vrais prophètes d'avec les faux. Cette règle consiste à juger par l'événement. Celui-là doit être tenu pour faux prophète, qui a prédit une chose qui n'arrive point; au contraire, si la chose arrive comme elle est prédite, c'est un vrai prophète. Or, Jésus-Christ a voulu joindre cette preuve à toutes les autres qui assuraient la vérité de sa mission. Il a fait quantité de prophéties qui ont été accomplies. Mais entre ces prophéties, il y en a peu de plus remarquables et de plus importantes que la prédiction de la ruine du temple, de la ville de Jérusalem et de la nation des Juifs, que l'on peut voir au long dans l'Évangile.

Nous lisons dans M. Fleury, qui l'a pris de Lactance, livre II de son histoire, que saint Pierre et saint Paul étant à Rome peu de temps avant leur mort, ils y prêchèrent, entre autres choses, comme ils l'avaient appris de Jésus-Christ, que les Juifs allaient être punis; que, dans peu de temps, Dieu leur enverrait un roi qui les soumettrait à main armée, ruinerait leurs villes, et les réduirait à une telle famine qu'ils se mangeraient les uns les autres; que ceux qui resteraient seraient captifs de leurs ennemis, etc. Ces prédictions, que saint Pierre et saint Paul faisaient à Rome, demeurèrent par écrit. On peut peser ici la différence qu'il y avait entre de telles prédictions manifestées aux Chrétiens, et divers pressentiments que les Juifs avaient de jour en jour de leur ruine future. Cette différence est semblable à celle qui se trouvait entre les prédictions faites à David de la chute de Saül, et l'avertissement que Saül en reçut lui-même la veille de sa mort par le canal de la pythonisse.

Ce trait que nous venons de rapporter n'était pas néces-

saire pour établir que saint Pierre et saint Paul, aussi bien que les autres Apôtres fussent remplis de l'esprit de prophétie; on en trouve des preuves évidentes dans leurs Épîtres. On voit, par les *Actes des Apôtres*, que plusieurs avaient le don de prophétie, entre autres Agabus et les quatre filles du diacre Philippe (*Actes*, XI, 28; XXI, 9, 10). L'on se souvient de ce que saint Paul dit des dons miraculeux, parmi lesquels il compte celui de prophétie. Enfin, l'*Apocalypse*, écrite par l'apôtre saint Jean, est une récapitulation, une concorde et un renouvellement de toutes les anciennes prophéties qui devaient s'accomplir de nouveau, depuis le temps auquel saint Jean écrivait jusqu'à la fin du monde.

Si l'esprit de prophétie a habité sensiblement dans les Apôtres et les disciples, ils ont eu, d'une autre part, des magiciens à combattre. C'est ce que l'on voit particulièrement à l'égard de saint Pierre et de saint Paul, dans la personne de *Simon le magicien* et de *Bar-Jésu*. Saint Pierre trouva le premier à Samarie; *il y avait exercé la magie et séduit le peuple par ses enchantements, se disant être quelque chose de grand; de sorte que tous le suivaient depuis le plus petit jusqu'au plus grand, et disaient: Celui-ci est la grande vertu de Dieu* (*Actes*, VIII, 9). Bar-Jésu était un juif, faux prophète et magicien, que saint Paul trouva en Chypre chez le proconsul Sergius Paulus; il se nommait aussi *Élymas*, et l'auteur du livre des *Actes* remarque que ce nom signifie *magicien*. Il résistait à saint Paul et à saint Barnabé, s'efforçant d'empêcher le proconsul d'embrasser la foi; mais saint Paul le frappa d'aveuglement (*Actes*, ch. XIII, v. 6).

Il faut raisonner de la victoire des Apôtres sur de tels hommes, comme des victoires sensibles qu'ils remportaient

sur le démon en le chassant du corps des possédés et le forçant d'obéir à leurs ordres. Ces choses sont des figures des victoires plus importantes sur le démon, la séduction et le péché. Or, le tout avait été figuré par la victoire de Moïse sur les enchanteurs d'Égypte, et autres traits semblables de l'histoire de l'Ancien Testament; et ce qui arrivait aux Apôtres était, de nouveau, figure d'autres événements futurs.

## ARTICLE XX.

Plan de Dieu, en faisant prophétiser longtemps avant l'exécution les grands événements de la Religion, proposé par Isaïe. Ce plan prouve la vérité de la Religion.

### § 1er.

Extrait des chapitres d'Isaïe, depuis le XLIe jusqu'au XLVIIIe.

Ce n'est pas seulement quelque point particulier de la Religion, quelque important qu'il puisse être, c'est la Religion dans son entier qui se trouve prouvée par le moyen des prophéties, et par l'économie avec laquelle elles ont été dispensées. C'est ce qui est traité en divers chapitres d'Isaïe, depuis le XLIe.

*Qu'ils viennent*, ces faux dieux ou leurs interprètes, dit le Seigneur à Isaïe (ch. XLI, v. 22), *qu'ils nous prédisent ce qui doit arriver à l'avenir.* Et ce qui est digne d'attention, c'est qu'on leur fait le même défi sur le passé; ce qui marque qu'il s'agit d'un plan suivi, dont toutes les parties se répondent, et qui comprend le passé aussi bien que l'avenir. *Qu'ils nous fassent savoir les choses passées; et nous les écouterons avec attention de cœur et d'esprit, et nous apprendrons d'eux quel doit être leur dernier état. Décou-*

*ez-nous ce qui doit arriver à l'avenir, et nous reconnaît-ons que vous êtes dieux* (ÉLOHIM). Et au ch. XLIII, v. 9 : *ue toutes les nations s'amassent, et que tous les peuples se assemblent. Qui de vous a jamais annoncé ces événements? Qui a prédit,* ou plutôt, *qui nous fera savoir ce qui est arrivé autrefois? Qu'ils produisent leurs témoins, qu'ils vérifient leurs prophéties, et alors on les écoutera, et on leur dira : Vous dites vrai.*

Au contraire, Dieu produit de son côté ses témoins : *Vous êtes mes témoins, dit le Seigneur, vous et mon serviteur que j'ai choisi; afin que vous sachiez, que vous croyiez et que vous compreniez que c'est moi-même qui suis; qu'il n'y a point eu de Dieu formé avant moi, et qu'il n'y en aura point après moi. C'est moi, c'est moi qui suis* JÉHOVAH, *et hors moi il n'y a point de Sauveur.* Et quelques versets après : *C'est moi qui ai formé ce peuple pour moi-même, et il publiera mes louanges* (v. 21).

Au chapitre XLIV, verset 7 : *Qui est semblable à moi? Qu'il rappelle* tout le passé; *qu'il explique par ordre, dès le commencement du monde, ce que j'ai fait pour l'établissement du peuple antique : qu'il leur prédise les choses futures, et ce qui doit arriver. Ne craignez point, ne vous épouvantez point : je vous ai fait savoir dès le commencement et je vous ai annoncé* ce que vous voyez maintenant : *vous êtes témoins de ce que je dis :* VOS ESTIS TESTES MEI. *Y a-t-il quelque autre Dieu que moi, et un Créateur que je ne connaisse pas?*

Et au verset 25, le Prophète exprime avec une nouvelle force ce combat qui est entre la sagesse de Dieu qui sait tout, et les ministres de la séduction et de la folie : *C'est moi qui fais voir la fausseté des prodiges de la magie* (ÈTHOTH BADDIM), *qui rends insensés ceux qui se mêlent de deviner*

(KOSEMIM); *qui renverse l'esprit des sages, et qui convaincs de folie leur vaine science. C'est moi qui rends stables les paroles de mon serviteur, et qui accomplis les oracles de mes envoyés; qui dis à Jérusalem : Vous serez habitée; et aux villes de Juda : Vous serez rebâties, et je repeuplerai vos déserts.*

Au chapitre XLV, v. 19, Dieu fait observer que ce n'est point en vain et pour n'être point exécutées qu'il a fait des promesses à son peuple; que ce n'est pas non plus dans un lieu caché, mais qu'il a fait publier ses prophéties longtemps avant qu'elles s'exécutassent : *Je n'ai point parlé en secret, ni dans quelque coin obscur de la terre; ce n'est point en vain que j'ai dit à la race de Jacob : Recherchez-moi;* quoiqu'il soit vrai que la race de Jacob a été longtemps sans rechercher le Seigneur, mais le Seigneur savait le temps auquel sa parole produirait son fruit. Au contraire (v. 20), *ceux-là ne savent rien* (des choses futures, et ne peuvent rendre raison ni des passées, ni des présentes), *qui élèvent en honneur une sculpture de bois, et qui adressent leurs prières à un Dieu qui ne peut sauver. Enseignez-les, amenez-les, et prenez conseil tous ensemble. Qui a annoncé ces événements dès le commencement? Qui les a prédits dès les premiers temps? N'est-ce pas moi qui suis* JÉHOVAH, *et il n'y a point d'autre Dieu* (ÉLOHIM) *que moi, le Dieu juste, et il n'y en a point d'autre qui sauve que moi.* Les quatre versets suivants prédisent, avec une force et une netteté extraordinaire, une conversion des hommes à Dieu, également merveilleuse dans sa perfection et son étendue.

Ne nous lassons point d'entendre répéter par le Prophète la même vérité, puisqu'en la répétant il y ajoute toujours de nouveaux traits. Le chapitre XLVI contient, comme les autres, un plaidoyer en faveur du vrai Dieu, contre ceux

qui lui en disputent le titre (verset 9) : *Rappelez dans votre mémoire ce qui s'est passé* dans les siècles les plus reculés ; reconnaissez *que je suis Dieu, qu'il n'y a point d'autre Dieu que moi, et qu'il n'y en a point de semblable à moi. C'est moi qui annonce dès le commencement ce qui doit arriver dans les temps futurs les plus reculés* (ACHARITH), *qui prédis les choses longtemps avant qu'elles soient faites, qui dis : Toutes mes résolutions seront immuables, et toutes mes volontés s'exécuteront... Écoutez-moi, cœurs endurcis, vous qui êtes éloignés de la justice. J'ai fait approcher ma justice, et elle ne s'éloignera point,* elle ne retardera point, *et mon salut ne différera point. J'établirai le salut dans Sion, et ma gloire dans Israël.*

On voit dans tous ces chapitres où le Prophète prend en main la cause du vrai Dieu, qu'il la défend tout à la fois, et contre les faux dieux, et contre les hommes qui leur étaient attachés. Au chapitre XLVII, il nous fait envisager ceux qui sont du parti des faux dieux comme formant une assemblée, un corps, une puissance redoutable ; en un mot, il nous les représente sous l'image de Babylone et de tout l'empire des Chaldéens. Sous cette forme, ils se promettaient une éternelle durée. Mais voici ce que Dieu dit (v. 5) : *O fille des Chaldéens, vous ne serez plus appelée à l'avenir la dominatrice des royaumes... Vous avez dit : Je serai éternellement reine. Vous n'avez point fait de réflexion* sur la prédiction qui a été faite de votre ruine : NON POSUISTI HÆC SUPER COR TUUM ; *vous ne vous êtes point représenté ce qui devait vous arriver dans les temps postérieurs* (ACHARITHAH). *Écoutez donc maintenant, vous qui vivez dans les délices, vous qui demeurez dans une pleine assurance, qui dites en votre cœur : Moi, et après moi point d'autre :* EGO, ET NON PRÆTER ME ULTRA ; *je ne deviendrai*

*point veuve, et je ne saurai ce que c'est que la stérilité.*

*Cependant ces deux maux viendront fondre tout d'un coup sur vous en un même temps, la stérilité et la viduité; tous ces malheurs vous accableront, à cause de la multitude de vos enchantements, et de l'extrême dureté de vos enchanteurs. Vous vous êtes tenue assurée dans votre malice, et vous avez dit : Il n'y a personne qui me voie. C'est votre sagesse* (que l'on remarque bien cette expression) *et votre science même qui vous a séduite. Vous avez dit dans votre cœur : Moi, et après moi point d'autre.*

*Le mal vous attaquera en un jour que vous ignorez : vous vous trouverez surprise d'une affliction dont vous ne pourrez vous défendre; et une misère que vous n'avez jamais prévue viendra tout d'un coup fondre sur vous. Venez avec vos enchanteurs, et avec tous vos secrets de magie, auxquels vous vous êtes appliquée avec tant de travail dès votre jeunesse, pour voir si vous en tirerez quelque avantage et si vous en deviendrez plus forte. Vous avez été accablée de lassitude au milieu de vos conseils et de vos consultations. Que ces augures qui étudient le ciel, qui contemplent les astres, et qui comptent les mois pour en tirer les prédictions de ce qui vous doit arriver, viennent maintenant et qu'ils vous sauvent.*

Jérémie entremêle les mêmes idées dans la prédiction qu'il fait contre Babylone, ch. L. Ce sera en faveur des enfants de Juda, lorsque Dieu voudra les délivrer, que Babylone sera détruite : *Leur Rédempteur est fort, son nom est* (JÉHOVAH) *le Seigneur des armées; il prendra en les jugeant la défense de leur cause... L'épée est tirée contre les Chaldéens, dit le Seigneur, contre les habitants de Babylone, contre ses princes, et contre ses sages. L'épée est tirée contre ses devins* (c'est ainsi que lisent la Vulgate et

les Septante, l'hébreu porte MENDACES) *qui paraîtront des insensés* ; *l'épée est tirée contre ses braves qui seront saisis de crainte* (v. 34 et suivants).

Au chapitre XLVIII, Isaïe continue d'insister sur l'ancienneté des prophéties qui avaient prévenu d'un très-long temps les événements, et il en tire, ainsi que dans les chapitres précédents, ses inductions. Nous aurons bientôt lieu d'y revenir.

## § 2.

Premier sens qui se présente dans les passages d'Isaïe, rapportés au paragraphe précédent, tend à prouver la vérité de la Religion des Juifs et la divinité du Dieu d'Israël, contre les idoles de la terre de Chanaan et des Babyloniens.

Plus on approfondira les chapitres d'*Isaïe* dont nous venons de faire des extraits, et plus on se convaincra que ce Prophète a eu en vue les mystères du Christianisme; mais on ne peut pas non plus désavouer qu'il n'eût devant les yeux des événements temporels peu éloignés de son temps, qui lui servaient d'emblèmes. Donnons donc d'abord une légère idée de ce premier sens, qui d'ailleurs est en lui-même très-important.

Celui-là est le Dieu véritable, qui connaît les choses futures, qui dispose des événements; qui est capable d'expliquer les choses passées, d'en découvrir les proportions, d'expliquer nettement les rapports qu'elles ont avec les futures, et de rendre raison des unes et des autres par rapport à un plan général. Rien n'est plus propre à montrer qu'il est le maître de tout, qu'il a tout ordonné et que c'est lui qui met tout à exécution. Il n'y a personne plus propre à rendre raison d'un ouvrage que l'ouvrier ; personne plus

en état d'expliquer à quoi tendent les portions de l'ouvrage qui sont déjà exécutées, et de déclarer celles qui restent à faire, que ce même ouvrier.

Or, telle est, dit Isaïe, la situation de JÉHOVAH, le Dieu d'Israël, par rapport à tout ce qui regarde non-seulement son peuple, mais encore tous les autres (il s'agissait, dans le sens que nous suivons, des peuples avec qui le peuple de Dieu avait quelque chose à démêler, et spécialement des Babyloniens); et nul autre que le Dieu d'Israël ne pouvait rendre raison de toutes ces choses. Ni les dieux que les Babyloniens adoraient, ni ceux que les Juifs entraînés à l'idolâtrie associaient ou préféraient au Dieu d'Israël, ne pouvaient rien de semblable; donc ils n'étaient pas des dieux, et le Dieu d'Israël était le seul Dieu véritable.

En effet, Dieu annonçait, dès le temps d'Isaïe, la captivité de Babylone qui ne devait arriver que cent cinquante ans après; il annonçait le retour des captifs qui devait arriver soixante-dix années plus tard; Cyrus, par qui cette œuvre devait s'opérer, était nommé. Or, ni les faux dieux, ni leurs adorateurs ne pouvaient rien prédire de ces choses; et l'impuissance était égale, soit par rapport aux dieux de Babylone, soit par rapport à ceux que les Juifs apostats adoraient en Judée. Les pythons que Manassès consulta à Jérusalem ne lui découvrirent point ce que le véritable Dieu (JÉHOVAH) avait appris et continuait d'apprendre à ses Prophètes. Ézéchiel, Daniel et leurs semblables, apprenaient du Dieu d'Israël à Babylone, ce que tous les sages et les devins de Chaldée ne pouvaient savoir.

Ce n'était pas seulement par rapport à l'avenir que les Prophètes du vrai Dieu et ceux qui les écoutaient étaient instruits; de plus, ils rendaient raison des événements passés. Ils expliquaient, par exemple, la proportion qu'il y

avait entre la captivité et la délivrance de l'Égypte, d'une part; et de l'autre, la captivité et la délivrance de Babylone. Ils rendaient raison de la promulgation de la loi de Dieu faite par Moïse dans le désert, de l'introduction dans la terre de Chanaan, des divers châtiments que le peuple d'Israël avait éprouvés à mesure qu'il avait été infidèle, et le reste qu'on peut voir dans les Prophètes, dans Baruch, par exemple, qui rappelle tout le plan de Dieu, et qui observe que ce plan avait été tracé selon son étendue dans les livres de Moïse. Or, ceux qui étaient ainsi attentifs à suivre la tradition des Prophètes étaient les témoins de Dieu; et comme ce qu'ils disaient était conforme à la vérité des événements, ils étaient reconnus pour des témoins fidèles, et le Dieu dont ils annonçaient la gloire pour le Dieu véritable: *Vos testes mei, et ego Deus* (*Isaïe,* XLIII, 12). Au contraire, on défiait les faux dieux de produire rien de semblable: *Qu'ils produisent leurs témoins, qu'ils vérifient leurs prophéties, et alors on les écoutera, et on leur dira: Vous dites vrai* (*Ibid.,* v. 9).

En voilà assez par rapport à ce premier sens.

## § 3.

Second sens que l'on peut envisager dans les mêmes passages d'Isaïe, tend à prouver la vérité de la Religion chrétienne en général.

La controverse contre les faux dieux des Babyloniens et de la Palestine est l'image d'une controverse d'un autre ordre, où il s'agit de prouver le Christianisme, non-seulement contre les adorateurs des idoles, mais contre les Juifs même fidèles à n'adorer qu'un seul Dieu, et autres semblables.

C'est sans doute une des plus grandes preuves de la Religion, de voir qu'elle ait été annoncée dans tous ses grands événements longtemps avant leur accomplissement. L'Église est une nouvelle Jérusalem, un peuple d'Israël selon l'esprit. Les nations qui sont entrées dans l'Église ont été délivrées d'une captivité plus réelle et plus funeste que celle des Juifs à Babylone. Le Libérateur des Chrétiens est bien autre, non-seulement que Cyrus, mais que Zorobabel, que Jésus fils de Josédec, et que tous les autres que Dieu suscita pour ramener son peuple en Judée et y rétablir son culte.

Ces choses ont été prédites bien des siècles avant qu'elles s'accomplissent. Cela ne s'est pas fait en secret et dans quelque coin obscur de la terre, mais à la vue d'un grand peuple qui est demeuré dépositaire des prophéties à mesure qu'elles se faisaient. On sait dans quel détail sont entrés les Prophètes, sur la venue du Messie, sur les caractères de sa personne, les circonstances de sa vie, la nature de son œuvre, sa grandeur, son étendue, les contradictions que cette œuvre devait éprouver et dont elle devait triompher, la conversion des nations, l'endurcissement des Juifs et le châtiment qui le devait suivre. Or, il n'y avait que Dieu seul qui pût prévoir toutes ces choses; et la religion qui est annoncée de la sorte ne peut être que la véritable. Ce caractère distingue la Religion chrétienne de toutes les autres; nulle autre n'a pu le lui dérober; nul imposteur n'a pu disposer, pendant une longue suite de siècles avant lui, une multitude d'avant-coureurs qui venaient, à la suite les uns des autres, annoncer sa venue et préparer le monde à le recevoir.

La force d'une telle preuve est connue; les apologistes de la Religion chrétienne ont eu soin de la mettre dans son

et comme le fondateur d'une société visible qu'on appell l'Église, qui fait une profession extérieure de l'adorei mais, de plus, on le regarde comme le Dieu incarné pou faire observer sa loi par les hommes, en la mettant dar leur cœur, et en tournant leurs volontés et les déterminant aimer cette loi et à la pratiquer; comme un Dieu qui délivr du péché, en faisant qu'on haïsse le péché; comme un Légis lateur d'un ordre nouveau, qui donne à ses peuples d'aime ce qu'il commande, et de désirer ce qu'il promet. C'est ains que l'Église nous fait envisager Dieu, lorsqu'elle nous me cette prière dans la bouche : « Accordez à votre peuple l « grâce d'aimer ce que vous commandez, et de désirer c « que vous promettez; afin qu'au milieu de l'instabilité de « choses du monde, nos cœurs demeurent fixés vers le term « où se trouve le véritable bonheur. »

Lorsque l'on commence à considérer Jésus-Christ de cett sorte, la Religion tout entière prend une nouvelle face elle paraît fondée sur un nouveau plan; et la seule propo sition de ce plan en devient une puissante preuve à qui sai l'entendre. C'est ainsi que Dieu montra la Religion à Moïs lorsqu'il lui fit confidence de son secret sur le mont Sinaï J'enverrai le Messie, qui leur donnera le cœur qui leur es nécessaire pour accomplir ma loi. Voilà le Législateur, l Médiateur, le Sauveur qui leur est nécessaire, *l'Ange d l'alliance si désiré de vous* (*Malachie*, III, 1). S'ils ne l comprennent pas encore, c'est qu'ils sont aveugles, et leu besoin parle pour eux. En effet, donnez aux hommes toute les richesses imaginables, donnez-leur même tous les bien qui ont rapport à la Religion, ou qui en font partie, si vou ne leur donnez pas le cœur qui accomplit la loi, vous ne leu donnez rien. Cela revient à ce que dit saint Paul : *Si je n'a pas la charité, je ne suis rien* (*I. Cor.*, XIII, 2).

Ainsi fut proposée la Religion, non pas seulement à Jérusalem au temps de Jésus de Nazareth, mais sur le mont Sinaï, au temps de la sortie de l'Égypte, dès le temps que se formait l'ancienne alliance. Ces choses furent dites nettement et précisément à Moïse, mais elles furent voilées pour le peuple. Moïse les comprit, il les mit par écrit, il les confia au peuple d'Israël pour être gardées en forme de dépôt public. *Approchez-vous de moi*, est-il dit, *Isaïe*, XLVIII, 16, *et écoutez ceci : Dès le commencement, je n'ai point parlé en secret : j'étais présent lorsque la prophétie a été faite; et maintenant j'ai été envoyé par le Seigneur* (Jéhovah), *et par son Esprit.*

Moïse comprit ces choses, mais le peuple, qui en fut dépositaire, ne les comprit pas. *Isaïe*, même ch., v. 3 : *Je vous ai annoncé dès lors les premières choses* (les premières parties de mon plan); *elles sortirent de ma bouche, et je vous les fis entendre* (*ô vous qui portez le nom d'Israël,* v. 1); *je les ai subitement mises à exécution, et elles ont eu leur accomplissement. Je savais* dès lors *que vous êtes dur, que votre cou est comme une barre de fer, et que vous avez un front d'airain.* Je n'ignorais pas que vous étiez de ce caractère, puisque je l'ai fait écrire dès ce temps-là dans le livre du *Deutéronome*. J'y ait fait écrire de plus que vous porteriez longtemps ce même caractère, et qu'un jour viendrait que je vous rendrais jaloux d'un peuple qui ne méritait pas d'être appelé mon peuple, et que je ferais qu'une nation insensée deviendrait l'objet de votre envie (*Deut.*, XXXII, 21); c'est-à-dire que j'appellerais les Gentils à votre place, et que je leur accorderais le don de me servir.

J'y ai fait écrire encore (*Deut.*, ch. XXX), qu'après que vous auriez éprouvé toutes les malédictions que je vous avais annoncées, vous reviendriez à moi avec vos enfants et vous

m'obéiriez de tout votre cœur et de toute votre âme, e sorte que vous accompliriez alors la loi que vous n'auri pas accomplie jusque-là. J'ai caractérisé cet heureux tem en disant qu'alors je circoncirais votre cœur et le cœur d vos enfants, afin que vous m'aimassiez de tout votre cœur de toute votre âme, et que vous eussiez la vie. J'ai ajou qu'alors je détournerais mes malédictions de dessus vo têtes, et les transporterais sur la tête des peuples qui se raient vos adversaires, vos concurrents, vos rivaux.....

*Je vous ai,* dis-je, *annoncé ces choses avant qu'elles arr vassent; je vous ai fait entendre la voix qui les prononçai de peur que, dans le temps de l'événement, vous ne vin siez à dire : Ce sont mes idoles qui les ont faites; ce sont m images taillées et jetées en fonte qui en ont ainsi dispo* (*Isaïe,* XLVIII, 5). Il faut se souvenir ici que l'on fait d libre arbitre un Dieu, lorsqu'on lui attribue le droit de dé cider dans le royaume de la justice. Or, Dieu a déclaré e donnant sa loi, quand et par qui elle serait et ne serait pa accomplie, afin que, dans le temps de l'accomplissemen tout prétexte fût ôté aux hommes de dire : Ce n'est pas Dieu mais le libre arbitre qui en a ainsi décidé.

Il y a encore quelque chose de plus. Lorsque Dieu a fa ainsi tracer son plan par la langue et la plume de Moïse (e l'on voit bien qu'il en faut dire autant à proportion de autres Prophètes), ce plan n'a pas été compris; et il ne l'a pa été, parce que Dieu n'a pas voulu qu'il le fût alors. Il l'a fa mettre par écrit de la manière qui était nécessaire pour pro duire cet effet : *Vous avez entendu toutes ces choses,* remar quez-le bien, *mais les avez-vous annoncées? Je vous ai fai entendre dès lors des choses nouvelles, et qui étaient mise en réserve pour être accomplies en leur temps, et vous n les avez pas comprises. Elles sont créées et opérées mainte*

*nant, et non pas dès lors* (c'est-à-dire dans le temps que je les annonçais), *elles n'étaient point avant ce jour, et vous n'aviez pas ouï dire qu'elles fussent, afin que vous ne veniez pas dire : Je savais toutes ces choses* (v. 6 et 7).

Que l'on y prenne donc garde. Le peuple d'Israël avait entendu le plan de Dieu, et ne l'avait pas entendu ; il l'avait entendu des oreilles du corps, et non de celles de l'intelligence : *Vous ne les avez point entendues ni connues,* poursuit Isaïe, *et votre oreille ne fut point ouverte alors; car j'ai su* certainement *que vous seriez un prévaricateur; c'est pourquoi, dès le sein de votre mère,* vous avez reçu pour surnom et *vous avez été appelé violateur de la loi* (v. 8).

A ce discours, le Prophète ajoute encore deux choses : l'une, que si Israël avait accompli la loi, la paix de ce peuple serait devenue comme un fleuve, et sa justice comme les flots de la mer; sa race aurait été bénie, et le nom de sa race n'aurait point été effacé de devant les yeux du Seigneur (v. 18 et 19); c'est-à-dire que Dieu aurait fait avec ce peuple une alliance qui l'aurait comblé de biens; mais tous ces biens dépendaient d'une condition qui n'a pas eu lieu. La seconde chose que le Prophète ajoute, ce sont des promesses absolues et qui ne dépendent plus d'aucune condition qui puisse en empêcher l'exécution (v. 11) : *C'est pour moi-même que j'agirai, c'est pour moi-même, afin que mon nom ne soit point blasphémé, et je n'abandonnerai point ma gloire à un autre.* Et au v. 20 : *Sortez de Babylone, fuyez de Chaldée;* c'est-à-dire, sortez de la captivité du péché, pour entrer dans la justice. *Annoncez cette nouvelle, et publiez-la jusqu'aux extrémités du monde. Dites : Le Seigneur a racheté Jacob son serviteur.*

§ 5.

**Avant de revenir aux chapitres d'Isaïe qui précèdent le XLVIII°, on fait u exposé d'un double plan sur la Religion : l'un, celui de l'Esprit de vérité l'autre, celui des Juifs qui voulaient établir leur propre justice.**

On reconnaît donc par les traits que nous venons de rap porter du chapitre XLVIII d'*Isaïe,* que le Prophète appli que lui-même distinctement, tout ce qu'il avait dit dans le chapitres précédents, au plan de Dieu dans la distributio de l'ancienne et de la nouvelle alliance, et spécialement le extraits que nous en avons rapportés dans le § 1er. Il es parlé, dans ces chapitres, de la délivrance d'un certain peu ple, de l'abaissement d'un autre; des dieux prétendus qu disputaient au vrai Dieu le pouvoir de décider du sort de peuples. On voit des partisans de l'une et de l'autre cause on produit, de part et d'autre, des témoins; mais les uns son reconnus pour véritables, et les autres sont convaincus d mensonge, et la cause du vrai Dieu, après de longues con testations, demeure pour toujours victorieuse. Mais ce choses sont ordinairement voilées sous le nom des Chal déens, des Babyloniens, des idoles grossières qu'ils ado raient, des devins qu'ils consultaient, et sous l'image de l captivité et de la délivrance des Juifs annoncées longtemp auparavant par les prophètes du Dieu d'Israël.

Or, afin de faire entendre plus nettement le sens impor tant, caché sous le voile du sens charnel et grossier, il es bon de rappeler ici en peu de mots les vérités qui doiven servir de principes.

La vérité qui est la base de tout a déjà été touchée a paragraphe 4. Le vrai salut de l'homme consiste à êtr délivré de l'éternelle misère, pour être conduit à l'éter nelle félicité. Or, c'est par la justice, par l'accomplissemen

de la loi, qu'il évite l'une et parvient à l'autre. Donc, le vrai salut, la vraie délivrance de l'homme, consiste à être délivré du péché et conduit à l'observation de la loi.

De là suivent, par forme de corollaire, deux vérités : l'une, que celui-là sera le vrai Sauveur de l'homme (et l'on peut ajouter avec justesse, non-seulement son Sauveur, mais son Dieu), de qui lui viendra cet accomplissement de la loi décisif de son éternité.

L'autre vérité, c'est qu'il n'y a point de secrets, point de connaissances si importantes à l'homme que celles qui concernent cette matière. L'homme parviendra-t-il à l'accomplissement de la loi? N'y parviendra-t-il pas? Comment y parviendra-t-il? Qui sera celui qui en décidera? Qu'en a-t-il, en effet, décidé? Nous a-t-il fait connaître quelque chose de ce qu'il a décidé? Qu'est-ce qu'il en a fait connaître, et à qui? Il est évident que la révélation de ces choses est tout autrement importante que celle des secrets de la nature les plus cachés, ou des révolutions passées ou futures des États et des Empires. Il vaut mieux être instruit sur la source où se puisent la sagesse et la vertu, que de savoir en quel endroit de la terre se trouve la mine d'or la plus abondante. Il est plus important de connaître qui sont les peuples qui possèdent et qui posséderont la justice, que de savoir ceux qui feront la conquête du monde.

Or, la connaissance de ces choses, qui ont un rapport immédiat aux vrais besoins de l'homme, est d'autant plus précieuse qu'elle n'est pas commune à tous. Il se trouve même que plus une telle connaissance est exacte, précise, particulière, propre à mener au but, soit celui qui la possède, soit les autres par son canal, et plus elle est rare. C'est de là qu'il est arrivé que l'Écriture nous a souvent représenté les divers degrés de cette connaissance sous

l'idée d'une espèce de divination, dont Dieu fait part aux hommes selon qu'il lui plait. Or, tous n'ayant pas reçu la véritable connaissance par la participation de l'Esprit de vérité, plusieurs ont eu recours à l'esprit de mensonge, et ont mis à la place de la vraie science les erreurs qu'ils en ont reçues. La prétendue découverte qu'ils ont faite de ces opinions trompeuses leur a tenu lieu de divination, et cela d'autant plus, qu'ils ont attribué à leurs découvertes des caractères plus sublimes, soit du côté de l'importance des choses qu'ils ont cru savoir, soit par rapport à l'origine de leurs prétendues connaissances. Car les uns ont prétendu les tenir de Dieu et des anciennes Écritures; d'autres, depuis le Christianisme, ont soutenu qu'ils les avaient tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament, que c'était la doctrine de Jésus-Christ et des Apôtres; plusieurs ont dit que c'était la doctrine qu'ils avaient reçue de l'Église, et par conséquent du Saint-Esprit qui enseigne l'Église. En sorte qu'il y a eu, par rapport aux matières importantes dont nous parlons, divination contre divination, divination véritable contre la fausse divination, et fausse divination contre la véritable.

L'Esprit de vérité a formé son plan, et l'esprit de mensonge lui a opposé le sien. Dieu a parlé, et le serpent a parlé à son tour. Le serpent a eu des disciples, Dieu en a eu; et les disciples de deux écoles si étrangement différentes ont été mis aux mains les uns contre les autres. Représentons en abrégé les deux plans.

Voici celui de l'Esprit de vérité. Dieu donne la connaissance de sa loi à qui il lui plaît; il en est ainsi, en général, de la connaissance de la vérité. Mais la connaissance de la loi ne suffit point; il faut, outre cela, l'accomplissement de la loi. Or, Dieu seul donne l'accomplissement de la loi, parce

que lui seul donne le cœur avec lequel on l'accomplit, et sans lequel on ne l'accomplit jamais. Par conséquent c'est Dieu qui discerne ceux qui accomplissent de ceux qui n'accomplissent pas; et il le fait avec une souveraine puissance et une souveraine liberté.

Il lui a plu de donner aux Juifs la connaissance de la loi, par le ministère de Moïse; et aux Chrétiens, par Jésus-Christ, la grâce qui fait accomplir la loi. Il avait arrêté dans ses desseins : 1° qu'il enverrait le Messie quinze siècles après Moïse; 2° qu'alors il répandrait abondamment sa grâce pleine d'efficace sur le petit nombre de Juifs qu'il se réserverait, et sur la multitude des Gentils; 3° que les Juifs seraient réprouvés; 4° qu'après une longue suite de siècles, il les appellerait de nouveau et répandrait sur eux cette même grâce; et le reste.

Il entre dans ce plan, et c'est un ouvrage divin, de donner le cœur qui observe la loi (on voit bien que nous parlons de la loi morale), ouvrage non moins divin que de créer le ciel et la terre; c'est pour cela qu'il fallait que le Messie fût Dieu, parce que son caractère essentiel est de donner ce cœur.

Nous disons que c'est là le caractère essentiel du Messie. Et cela est tellement vrai, que si le Dieu incarné ne donnait pas ce cœur aux hommes, il ne serait pas proprement le Messie; il les laisserait dans la nécessité de chercher ailleurs un Sauveur. Ce qui est évident, puisque ne recevant pas l'accomplissement de la loi et la pratique de la vertu de la main du Dieu incarné, il faudrait qu'ils l'allassent chercher ailleurs. En ce cas, ou ils y parviendraient, ou ils n'y parviendraient pas. S'ils n'y parvenaient pas, ils tomberaient dans la condamnation éternelle et ne seraient point sauvés. S'ils y parvenaient, celui-là

serait leur sauveur, avec plus de vérité que tout autre, qui leur aurait fourni une chose si excellente et seule décisive.

Concluons donc : 1° qu'il fallait que le Messie fût Dieu, parce que le bienfait que les hommes avaient à recevoir de lui était un ouvrage divin ; 2° que si étant Dieu il ne leur avait pas communiqué un tel bienfait, il n'aurait pas rempli les fonctions de Messie à leur égard. Ainsi, ou il les aurait laissés sans Messie, ou bien il en aurait laissé la fonction à d'autres.

Comme on ne peut être trop clair sur une matière si capitale, disons la même chose en d'autres termes. La grâce efficace par elle-même était nécessaire aux hommes. La principale fonction du Messie, c'est de la leur distribuer. Dieu avait réglé le temps de cette distribution, déterminé les particuliers et les peuples sur qui elle devait se faire, et nul ne pouvait suppléer au défaut d'un tel secours. La grâce efficace par elle-même est tout à la fois le bien et le remède essentiel ; avec elle, tous les biens viennent infailliblement à l'homme ; tout lui manque, au contraire, lorsqu'elle lui manque, et il tombe dans l'abîme de tous les maux.

Tel est le plan que Dieu communiqua à Moïse ; il est grand, il est simple, il est digne de Dieu. Dieu ordonna à Moïse de l'écrire, mais il le fit écrire de manière qu'il en résultât deux effets : l'un, que ce plan ne fût entendu que lorsqu'il lui plairait, et par ceux qu'il lui plairait ; l'autre, que lorsque l'explication en serait donnée, on ne pût révoquer en doute qu'il n'eût été effectivement écrit dès le commencement.

Nous devons maintenant parler du plan que l'esprit de mensonge a opposé à celui qui vient d'être représenté.

Nous ne dirons rien d'un premier ordre de séducteurs, c'est-à-dire des philosophes qui ont prétendu découvrir par la force de la raison tous les devoirs de l'homme. Venons donc tout d'un coup au peuple à qui Dieu donna le Décalogue par le ministère de Moïse.

Le serpent qui avait parlé au premier homme dans le paradis terrestre continua de faire entendre sa voix dans le désert où les Israélites campaient, dans le temps que la loi de Dieu leur fut proposée. Il leur persuada qu'ils trouveraient en eux-mêmes tout ce qui leur était nécessaire pour accomplir cette loi. De là vint l'assurance avec laquelle ils promirent de l'accomplir, sans faire la moindre réflexion qu'il leur aurait fallu, pour tenir leur promesse, un cœur qu'ils n'avaient pas : *Quis det, et erit illis cor?* (*Deut.*, V, 29.)

On sait combien l'égarement sur un article de cette importance fit de progrès, surtout au temps du Messie. Les pharisiens, les plus éclairés d'entre les Juifs, rejetaient la justice qui vient de Dieu, pour établir leur propre justice. Renchérissant donc sur leurs ancêtres, ils combattaient expressément ce que ceux-là n'avaient pas aperçu, c'est-à-dire le don de Dieu qui forme les justes. Ils aimaient mieux mettre leur confiance dans le libre arbitre que dans le Dieu vivant, pour obtenir la justice. Ainsi, ils faisaient du libre arbitre un Dieu, puisqu'ils lui attribuaient la force de produire un ouvrage divin, et ils opposaient cette nouvelle divinité au Dieu véritable, puisqu'ils soutenaient que le Dieu véritable ne faisait pas ce que faisait le libre arbitre.

Après cela, si à l'occasion du partage et de la distinction qui est entre les hommes par rapport au péché et à la justice on formait quelque question, que l'on demandât, par exemple, pourquoi tel homme est obéissant à la loi plutôt

que tel autre? pourquoi un peuple est plus fidèle que l'autre? ils ne pouvaient répondre autre chose, en se tenant à leur plan, sinon que le libre arbitre en avait décidé ainsi; et si l'on formait de pareilles questions par rapport à l'avenir, qu'il en serait ce qu'il plairait au libre arbitre d'en décider.

Cette première erreur était naturellement suivie d'une seconde. Les pharisiens et les docteurs de la loi, persuadés que la justice pouvait venir du libre arbitre, prenaient l'ouvrage du libre arbitre pour la justice même. En effet, le libre arbitre pouvait produire cette sorte de justice que saint Paul appelle la justice de la loi : *Justitia quæ ex lege est* (*Rom.*, X, 5); il n'avait pas besoin pour cela de la grâce qui change le cœur. Mais une telle justice est fausse, et l'Écriture la compare à tout ce qu'il y a de plus infect. Cependant les adorateurs du libre arbitre prenaient cette fausse justice, qui est le terme des efforts du libre arbitre laissé à lui-même, pour la justice véritable et se flattaient, par son moyen, de parvenir à la vie éternelle. Ainsi la méprise sur l'origine de la justice entraînait après soi la méprise sur la nature de la justice. D'où il arrivait deux choses : l'une, que souvent les Juifs se croyaient justes quoiqu'ils fussent souillés aux yeux de Dieu ; l'autre, qu'ils se croyaient toujours maîtres de se donner la justice, ne pensant point, sur cet article, être dans la dépendance de qui que ce soit.

On voit bien qu'une telle manière de penser ne pouvait manquer d'embrasser dans l'étendue de son objet les races qui les avaient précédés. Attribuant la décision au libre arbitre, et d'ailleurs ayant une basse idée de la justice, comment auraient-ils pu croire que, depuis Moïse jusqu'à leur temps, la justice eût été aussi rare que saint Paul, les

Psaumes et les Prophètes le font connaître? Or, si la justice, c'est-à-dire la fidélité à pratiquer la loi, était commune avant le Messie, combien était-il naturel de penser que ce n'était pas pour donner aux hommes cette fidélité que le Messie devait venir, mais pour toute autre chose?

Il résultait donc de tout cela, qu'ils ne pouvaient se former du Messie et de ses fonctions qu'une idée entièrement différente de celle que les Livres saints, entendus dans leur sens véritable, en donnaient. Et lorsque nous disons ceci, nous entendons parler, non des Juifs entièrement grossiers qui n'attendaient du Messie que les biens de ce monde, mais de ceux-là même qui croyaient que son ministère avait rapport à la vie éternelle; car ils le regardaient comme le rémunérateur de la justice qu'il n'aurait pas donnée, et comme un législateur plus parfait que Moïse et qui aurait proposé la loi de Dieu avec une nouvelle clarté, mais nullement comme le distributeur de la justice par le don d'un cœur nouveau!

§ 6.

Application des chapitres VII et VIII d'Isaïe, non plus seulement à la Religion chrétienne en général, mais en la considérant par l'endroit par lequel elle est inconnue aux Pélagiens. Précepte du Deutéronome, concernant le Messie, envisagé de la même sorte.

Un plan si différent du premier, dont nous avons fait l'exposé, ne pouvait manquer d'exciter une guerre entre les défenseurs de l'un et de l'autre. C'est ce qu'on a vu, en effet, entre Jésus-Christ et ses disciples, d'une part, et de l'autre, les docteurs de la loi et la nation des Juifs. On voit les motifs de cette guerre nettement exprimés en divers endroits de l'Évangile, et spécialement dans l'*Épître* de saint Paul

*aux Romains.* C'est cette guerre qu'Isaïe a décrite par esprit de prophétie en plusieurs endroits, mais surtout dans les chapitres dont nous avons rapporté les extraits. Elle est aussi figurée dans les VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> chapitres. Nous avons déjà traité de ces deux chapitres, mais nous l'avons fait d'une manière plus générale, et sans pénétrer jusqu'aux vérités dont il s'agit maintenant et que les Pélagiens ne connaissent point.

Nous avons envisagé Isaïe et ses disciples (*Ecce ego et pueri mei, quos dedit mihi Dominus*, etc.,) comme l'image du parti de Jésus-Christ; et tous les ennemis qu'il avait à combattre, comme l'image du parti opposé à Jésus-Christ. Voilà qui est général, et les Pélagiens s'en accommoderaient. Ajoutons-y maintenant, que Jésus-Christ n'est autre que le distributeur de la justice par une grâce efficace, que c'est sous ce caractère qu'il était reconnu par ses disciples, et sous ce même caractère qu'il était méconnu et attaqué par les Juifs. Dès lors le siége de Jérusalem, le danger où semblait être la Religion et les promesses, figureront les efforts que faisaient les ennemis de la piété pour la détruire, et la difficulté qu'il y avait à acquérir ou à conserver une justice véritable. Les alarmes communes aux deux partis figureront les réflexions faites des deux côtés sur la corruption des mœurs, l'extinction de l'esprit de piété et la difficulté de la ranimer.

Dans ces tristes circonstances il se fait un partage au milieu de Jérusalem. On entend, d'un côté, des voix qui disent d'abord : Jérusalem sera prise, etc. ; ensuite elles disent : Il faut s'adresser à Théglathphalasar pour en obtenir du secours. Du côté d'Isaïe on dit : Il ne faut attendre du secours que de Dieu, avoir confiance qu'il est avec nous, *quia Emmanuel ;* et être très-certains que s'il est avec nous, nous

serons invincibles. Voilà l'image du partage qui se fait au milieu du peuple de Dieu, au temps de Jésus-Christ. Dans le parti qui lui est opposé, les uns se laissent aller au découragement et sont tentés d'abandonner le soin de leur salut; les autres disent : Ce n'est point à Dieu, mais au libre arbitre qu'il faut avoir recours, c'est sur ses efforts qu'il faut appuyer sa confiance, c'est de là que nous viendra le salut. Dans le parti de Jésus-Christ, au contraire, on dit : Dieu seul peut faire cesser le règne du péché ; lui seul peut donner la justice ; c'est lui qui nous tirera des ténèbres et de l'ombre de la mort, et qui, nous communiquant la vraie science du salut, dirigera nos pas dans la voie de la paix.

Au temps d'Isaïe la multitude ne l'écoute point, parce qu'il n'annonce aucune ressource du côté des hommes, et qu'il veut qu'on renferme toutes ses espérances en Dieu. Isaïe n'a qu'un seul mot qui fait toute sa consolation et sa force : QUIA EMMANUEL : *Parce que Dieu est avec nous*. Au temps de Jésus-Christ, les Juifs ne veulent point le reconnaître, parce qu'il déclare fausse la justice des pharisiens et annonce uniquement la justice que Dieu donne. Ceux qui le reçoivent, au contraire, attendent et reçoivent de lui le pouvoir d'être faits enfants de Dieu ; non pas un pouvoir dont l'usage serait équivoque, mais un pouvoir joint à l'acte. Ils voient en lui, non pas seulement un Dieu incarné, mais un Dieu distributeur de la vertu et des bonnes œuvres. Lors donc qu'à l'imitation d'Isaïe ils prennent pour cri de guerre, QUIA EMMANUEL, ils ne considèrent pas seulement que la nature divine et la nature humaine sont jointes en unité de personne, mais encore que le Dieu incarné est avec chacun d'eux, dirigeant leurs pas dans la voie de la paix.

Au temps d'Isaïe, la multitude crie qu'il faut consulter les pythons, les devins, les morts même qui sont dans les tombeaux, pour être instruit de ce qui arrivera et de ce qu'on doit faire pour échapper aux malheurs dont on est menacé. Et Isaïe répond que chaque peuple consulte son Dieu, mais qu'il est insensé de consulter les morts sur les affaires des vivants; qu'Israël ne doit pas consulter les dieux étrangers et les esprits de démon, puisque cela est défendu par la loi et que Dieu a promis de l'instruire par ses Prophètes, qu'il leur en avait envoyé un en sa personne, et il les renvoyait à la loi de Dieu, *ad legem magis et ad testimonium*, pour y trouver la lumière qui leur était nécessaire pour se conduire, une source d'espérances solides, et la promesse d'une délivrance certaine. Telle était la source où il les conviait d'aller se désaltérer, et qu'il comparait à la fontaine de Siloé.

Faisons l'application de ces traits au temps de Jésus-Christ. Les adversaires de Jésus-Christ, du caractère de ceux que saint Paul combat, faisaient du libre arbitre un Dieu; ils renvoyaient à ce faux dieu tous ceux qui avaient de l'inquiétude sur l'affaire de leur salut. Ils travaillaient avec application à transporter la confiance des hommes, du vrai Dieu à l'idole qu'ils s'étaient formée. Ainsi, de ministres du vrai Dieu qu'ils étaient par leur état, ils se faisaient les ministres et les interprètes de l'idole du libre arbitre. Jésus-Christ a comparé dans l'Évangile la justice pharisaïque à un sépulcre blanchi au dehors, mais rempli au dedans d'ossements de morts (*S. Matth.*, XXIII, 27); et c'était en cette espèce de justice qu'ils apprenaient aux hommes à mettre leur confiance. C'est ainsi qu'ils remplissaient, dans l'ordre spirituel, le personnage que faisaient, dans l'ordre sensible, ceux qui au temps d'Isaïe disaient aux habitants de Jérusa-

lem : *Consultez les magiciens et les devins qui parlent tout bas dans leurs enchantements* (*Isaïe*, VIII, 19) ; ou plutôt ils étaient eux-mêmes les devins qui consultaient l'idole que l'on opposait au vrai Dieu, et qui portaient les autres à y mettre leur confiance.

Ceux-là, au contraire, qui étaient éclairés de Dieu,[1] renvoyaient à la loi et au témoignage. On allait consulter le *Deutéronome*, et l'on y trouvait que le caractère du Messie serait de donner le cœur nécessaire pour accomplir la loi. Ce n'était donc pas du libre arbitre qu'il fallait l'attendre. Et au lieu que les pharisiens et les docteurs de la loi, comparant Jésus de Nazareth avec l'idée qu'ils s'étaient formée du Messie, concluaient qu'il ne pouvait l'être ; ceux-ci, au contraire, reconnaissant en lui les caractères essentiels que l'Écriture avait attribués au Messie, se soumettaient à lui de la plénitude de leur cœur.

Or, plus on approfondira l'endroit du *Deutéronome* qui contient la promesse expresse du Messie, et plus on y découvrira de lumière ; plus aussi on reconnaîtra en même temps qu'il fallait être conduit par l'esprit de sagesse pour apercevoir ces choses qui demeuraient cachées à tant d'autres. Car, pour nous borner à ce qui est plus particulièrement de notre sujet, jetons les yeux encore une fois sur l'ordre donné d'écouter le Messie, qui suit immédiatement la défense d'écouter ceux qui parlent au nom des faux dieux, et nous reconnaîtrons la liaison intime qui est entre ces deux préceptes. Et afin de le mieux entendre, démêlons ce que pourrait apercevoir ici un Pélagien, ou un homme qui ne ferait attention qu'aux seules vérités reçues par les Pélagiens, d'avec ce qui s'y trouve au delà. Supposons même que le Pélagien reconnaisse dans la défense d'écouter les devins, les pythons, etc., celle d'écouter les docteurs qui,

animés de l'esprit de mensonge, combattirent Jésus-Christ; cela, dis-je, supposé, qu'aperçoit le Pélagien dans la controverse qui est entre Jésus-Christ et les Juifs, et qu'aperçoit-il dans les deux préceptes du *Deutéronome?*

Il voit les Juifs, d'une part, qui disent que Jésus de Nazareth n'est pas le Messie, l'Envoyé de Dieu, le Fils de Dieu; et de l'autre, Jésus-Christ qui accuse les Juifs de parler par l'esprit du diable, lorsqu'ils nient qu'il soit le Messie; et il voit dans le *Deutéronome* le précepte d'écouter Jésus-Christ, et de ne pas écouter ses adversaires. Or, nous convenons que cela est compris dans les paroles du *Deutéronome*, et nous avons nous-même travaillé à l'établir; mais nous disons qu'il y a quelque chose de plus, et quelque chose de très-important.

En effet, on comprend qu'il est très-possible de contester à quelqu'un la possession d'une certaine qualité et d'un certain titre, sans contester la nature du titre même. On peut soutenir, par exemple, qu'un certain homme n'est pas roi, sans attaquer les prérogatives qui conviennent au roi en général. Ainsi il serait aisé d'imaginer des hommes qui refuseraient de reconnaître Jésus de Nazareth pour le Messie, et qui seraient d'ailleurs bien instruits des prérogatives que renferme la qualité de Messie. Mais c'est ce que n'ont pas fait les adversaires de Jésus-Christ; car ils ne se sont pas contentés de lui contester la qualité de Messie, ils ont été plus loin, et ont méconnu le caractère essentiel du Messie; ou plutôt, la vraie source de leur opiniâtreté à refuser à Jésus-Christ le titre de Messie était l'idée qu'ils avaient du Messie en général; ils avaient des fonctions du Messie la même idée que les Pélagiens.

Comme nous l'avons déjà remarqué, le caractère essentiel du Messie c'est de donner aux hommes d'accomplir

leurs devoirs. Or, les adversaires de Jésus-Christ ne pouvaient supporter que l'on donnât une telle idée du Messie. Ils contestaient donc deux choses : l'une, que Jésus de Nazareth fût le Messie; l'autre, que le Messie fût distributeur du don d'accomplir ses devoirs. Jésus-Christ, au contraire, et ceux qui avaient été instruits dans son école, soutenaient tout à la fois ces deux choses et faisaient servir l'une à établir l'autre.

De plus, il suivait de la doctrine enseignée dans l'école de Jésus-Christ, que ses adversaires étaient idolâtres par rapport à l'ordre des choses spirituelles, puisqu'ils ne contestaient au Messie le droit de donner l'accomplissement des devoirs que parce qu'ils l'ôtaient à Dieu même pour le transporter au libre arbitre. Ils étaient donc idolâtres par l'endroit même par lequel ils s'opposaient au Messie. Car il ne faut pas les considérer comme des interprètes de l'esprit de mensonge, qui auraient été le consulter sur quelque objet étranger; mais il faut remarquer qu'une seule et même réponse, qu'ils recevaient du serpent, leur disait tout à la fois que le libre arbitre avait la prérogative divine de donner en premier la justice, et que ni Dieu, ni le Messie ne la pouvaient donner en premier; qu'ainsi Jésus de Nazareth, qui se donnait pour le distributeur de la justice, ne pouvait être écouté. Ainsi, par une leçon unique reçue du serpent, ils étaient fixés tout à la fois sur la manière dont ils devaient penser de Dieu, du Messie et du libre arbitre de l'homme.

La même liaison se trouve dans les instructions que l'on recevait dans l'école de Jésus-Christ; car si l'on considère avec des yeux éclairés ces trois articles : 1° si Jésus de Nazareth est le Messie; 2° quel est le caractère essentiel du Messie; 3° quelle est sa doctrine, c'est-à-dire quels sont les

Dieu, sans connaître bien quelle est sa fonction à
des hommes ; on peut de même être instruit des f
du Messie à l'égard des hommes, sans être instruit de
trine. Je saurai, par exemple, que le Messie viendr
les vivants et les morts ; il ne suit pas de là nécessa
que je connaisse les dogmes qu'il enseigne, et les p
de morale dont il recommande la pratique. Mais si
instruit de la portion de la Religion qui est inconn
Pélagiens, alors je trouverai entre les trois articles
sés une liaison très-étroite. Voici comment. . . . .

Un des points capitaux de la doctrine du Messie, c'
Dieu est le maître de donner à qui il lui plaît le cœ
veau, la justice, le don d'accomplir la loi (car tous ces
sont synonymes). On pourrait même dire qu'il n'y a
doctrine aucun point qui lui soit plus propre que c
Or, ce point est inséparablement uni avec l'article
termine le caractère essentiel du Messie ; car le carac
sentiel du Messie, c'est de donner le cœur nouveau.
deux choses une fois connues découvraient que J
Nazareth était le Messie, puisqu'il avait le carac
sentiel du Messie et la doctrine propre au Messie. Il
doctrine propre au Messie, puisqu'il enseignait qu

tel don. Il connaissait le caractère essentiel du Messie; se manifestait aux hommes comme revêtu de ce caractère, se l'attribuait positivement; et il est le seul homme qui, puis que le monde est, se le soit attribué. Comment donc l'aurait-on pas reconnu pour le Messie?

Il est bon de faire sentir la force de ce raisonnement. Tout le monde conçoit que le Messie, étant l'attente et la source des hommes, devait connaître parfaitement ce qu'il fallait aux hommes et le leur donner. Or, personne n'a mieux connu que Jésus-Christ ce qu'il fallait aux hommes, personne autre que Jésus-Christ n'a dit : C'est moi qui leur donnerai cet objet qui leur est si nécessaire ; je suis venu pour cela. En effet, quel est le vrai besoin des hommes? Quelle est la chose avec laquelle ils ont tout, et sans laquelle tout leur manque? Nous l'avons déjà dit plus haut, c'est le cœur nouveau, le don d'accomplir la loi. Or, c'est ce que Jésus-Christ a enseigné (soit par lui-même dans l'Évangile, et surtout dans *Saint Jean*, soit par ses Apôtres, surtout par saint Paul) plus clairement et plus énergiquement qu'on ne l'avait jamais fait, et il a dit qu'il était venu pour donner ce cœur nouveau. C'est ce qu'il a exprimé d'une infinité de manières, l'appelant le pain de vie, l'eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, l'esprit, la guérison, la délivrance de l'esclavage, la paix, la vie, la parole de Dieu, etc. Non-seulement il a déclaré qu'il distribuerait ce don; mais il l'a en effet distribué; donc il est le Messie.

Concluons encore qu'il y a une étroite liaison entre ces trois choses : l'une, le caractère essentiel du Messie ; l'autre, la doctrine dans ce qu'elle a de capital et de propre au Messie; et la troisième, que Jésus de Nazareth soit le Messie.

On peut donc regarder comme une leçon unique l'instruc-

tion que l'on recevait sur ces trois points dans l'école de Jésus-Christ. En effet, on les trouvera souvent mêlés et confondus ensemble, soit dans saint Paul, soit dans l'Évangile ; et l'on peut dire avec vérité, que saint Paul et l'Évangile ne comptent pour rien de reconnaître Jésus-Christ, et même de le reconnaître pour Fils de Dieu, si on ne le reconnaît en même temps pour distributeur de la justice.

Mais cette leçon si féconde dans sa simplicité, qui apprenait tout à la fois qui était le Messie, quel était son caractère et quel était le terme de toute sa doctrine, apprenait en même temps ce qu'il fallait penser des adversaires du Messie ; car ils le combattaient parce qu'ils voulaient établir leur propre justice et ne pas se soumettre à celle qui vient de Dieu ; en sachant donc ce que c'était que le Messie, on savait ce qu'ils étaient. Le Messie était un adorateur parfait de Dieu, en ce qu'il établissait la justice qui vient de lui ; pour eux, ils étaient les adorateurs du libre arbitre, en ce qu'ils établissaient la justice qui vient du libre arbitre. Or, c'était le serpent qui leur inspirait de tels sentiments ; ils étaient donc disciples du serpent. Ils étaient de nouveaux Adams à qui l'ancien serpent avait persuadé qu'ils seraient semblables à Dieu ; il leur avait dit : *Vous serez comme des dieux ;* et ils l'avaient cru.

On voit, par tout ce qui vient d'être dit, qu'il était impossible d'imaginer deux écoles plus opposées que celles de Jésus-Christ et de ses adversaires, et cela sur des points plus importants et où la doctrine, de part et d'autre, fût plus liée. C'était, d'une part, l'école de la Sagesse par excellence ; et de l'autre, l'école du diable aussi par excellence. On peut se souvenir ici du chapitre VIII de *Saint Jean,* et de ce que nous avons rapporté Article V [1]. On y

[1] Voyez ci-dessus, pages 164 et 165.

découvrira un nouveau degré de lumière en y joignant les vues que nous suivons ici ; ce qui sera d'autant plus facile à faire que Jésus-Christ parle très-fortement, dans ce chapitre, des vérités de la grâce.

On disait dans l'école de Jésus-Christ : Dieu est Dieu dans l'ordre de la justice ; il est le maître de donner le cœur nouveau ; c'est pour le donner qu'il a envoyé le Messie. On disait dans l'école du père du mensonge : Dieu n'est point Dieu dans le monde de la justice, c'est le libre arbitre à qui ce caractère appartient; donc on ne doit point attendre un Messie qui donne le cœur nouveau ; d'où l'on concluait qu'il ne fallait pas reconnaître Jésus de Nazareth pour le Messie. Dans l'école du Messie, au contraire, on reconnaissait que les adversaires de Jésus-Christ qui, sur un tel fondement, le rejetaient, étaient en cela même idolâtres d'une idolâtrie spirituelle, prédicateurs de cette même idolâtrie et disciples du serpent.

Ceci est si important qu'il est bon de travailler à l'éclaircir de plus en plus; proposons donc encore les raisonnements suivants :

Celui-là est le Messie qui possède en maître la doctrine excellente et rare du Messie.

Cette doctrine consiste à savoir ce que c'est en effet que le Messie, quelles sont ses fonctions essentielles.

Or, Jésus-Christ explique ce que c'est que le Messie, et parle de ses fonctions plus excellemment que tout autre.

Donc Jésus-Christ possède en maître la doctrine du Messie ; donc il est le Messie.

Je dis en premier lieu, que si un pareil raisonnement appliqué à toute autre charge, à toute autre dignité, a quelque chose de concluant, il a une force singulière lorsqu'il s'agit de la dignité de Messie. En voici la raison. Il n'en

est pas de cette dignité sublime comme de beaucoup d'autres qui consistent dans une autorité souvent séparée de la sagesse. La qualité de Messie suppose une souveraine sagesse ; et les fonctions du Messie envers les hommes sont si excellentes que c'est, en un sens, le comble de la sagesse de les bien connaître. Jésus-Christ les connaît par une sagesse dont il est la source et qu'il tient de son Père ; ses ministres tiennent de lui cette connaissance dans le degré qu'elle leur est départie, et ils possèdent d'autant plus dignement cette qualité de ministre de Jésus-Christ, qu'ils ont cette connaissance dans un plus haut degré.

En effet, la fonction du Messie est de communiquer la sagesse aux hommes, en la faisant passer du lieu où elle réside dans le cœur de chaque homme qui la reçoit. Il faut donc que le Messie sache le lieu où réside la sagesse, c'est-à-dire qu'il faut qu'il sache la solution de la question proposée dans le XXVIII[e] chapitre de *Job*, verset 12 : *Où trouvera-t-on la sagesse? et quel est le lieu de l'intelligence?* Or, Jésus-Christ a connu en maître la source de la sagesse ; il a su que c'était à lui à puiser dans cette source, et à distribuer aux hommes cette eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle (*S. Jean*, IV, 14). *Je suis,* dit-il ailleurs, *la voie, la vérité et la vie* (*S. Jean,* XIV, 6). Donc il est le Messie.

C'est là l'objet de la science qui lui est propre. En effet, il y a une infinité d'articles dans la Religion qui ne sont point propres et particuliers au Messie, comme le sont ceux dont nous parlons ; par exemple, qu'il y a un Dieu, que l'âme est immortelle, que le Décalogue doit être accompli. Parmi ces articles, les uns ont été connus des philosophes Gentils, les autres avaient été accordés aux Juifs ; nous pourrions joindre ici tous les articles qui sont accordés aux Pélagiens. Or, nous disons que nul de ces articles n'est

l'objet propre de la science du Messie, comme il lui est propre de savoir : 1° où réside la sagesse; 2° le secret de la mettre dans le cœur des hommes; 3° de savoir que c'est là proprement la fonction du Messie. . . . . . . . .

Et ce qui fait sentir la sublimité de cette doctrine, c'est qu'il est évident, d'une part, qu'il n'y en a point de plus intéressante pour l'homme; et de l'autre, qu'il n'y en a point de plus glorieuse pour Dieu. Il n'y en a point de plus intéressante pour l'homme, car elle lui montre la voie qui seule mène au salut, et qui y mène infailliblement. Il n'y en a point de plus glorieuse pour Dieu, car elle établit son règne dans l'ordre de la justice; elle fait voir que Dieu est Dieu, et qu'il n'y a point d'autre Dieu que lui. Or, n'est-il pas clair que l'on ne peut rien enseigner de plus grand que de telles vérités? Combien est-il digne du Fils de Dieu, descendu sur la terre pour le bien des hommes, de leur dire : Je suis venu vous apprendre que, le royaume de la justice étant un monde plus réel que celui que vous voyez de vos yeux, Dieu seul y règne, et qu'étant le Fils de Dieu, moi seul je distribue les richesses de ce royaume? . . .

Plus on fera de réflexions sur ces choses, et mieux on se convaincra que s'il y a des charges et des dignités qui ont une certaine doctrine qui leur est propre, il n'y en a aucune qui ait un rapport aussi intime avec la doctrine qui lui est propre, que la doctrine du Messie en a avec la qualité de Messie. Car on doit comprendre par ce qui vient d'être dit, qu'il est vrai, dans un sens, que celui-là est le Messie qui possède la doctrine du Messie; comme il est vrai que le grand objet de la doctrine du Messie, c'est de connaître la nature des fonctions du Messie. . . . .

Nous avons déjà averti que si le Messie possède cette doctrine en maître, il la communique à ses disciples. Or, si

nulle doctrine n'est aussi propre au Messie que celle-là, il faut dire qu'il n'y a par conséquent aucune doctrine dont la participation fasse porter à plus juste titre le nom de disciple du Messie, et cela en quelque temps et en quelque pays que ce soit.

Cela prouve en même temps qu'il n'y a, et ne peut y avoir d'école plus opposée à celle de Jésus-Christ, fût-elle au milieu de la communion extérieure de l'Église catholique, que celle où l'on enseigne une doctrine contraire; et que personne ne peut porter à plus juste titre le nom d'Antechrist que les docteurs de cette école. D'où l'on pourrait conclure qu'il faudra que le dernier Antechrist participe à ce caractère d'une manière bien raffinée, pour mériter que ce nom lui soit approprié aussi spécialement qu'il le sera.

Résumons en deux mots ce qui vient d'être dit :

La fonction essentielle du Messie est de donner aux hommes la grâce efficace par elle-même, de leur donner le don de la conversion et de la persévérance.

Nulle doctrine n'est aussi proprement la doctrine du Messie, que de connaître que les fonctions propres du Messie sont celles qui viennent d'être proposées.

Nulle dignité ne renferme dans son essence d'avoir une doctrine qui lui soit propre, autant que la dignité de Messie; car il n'y a point de dignité dont il soit aussi vrai de dire, que c'est la même chose de posséder cette dignité et de posséder en maître la doctrine propre à cette dignité.

Entre tous les hommes, aucun n'a possédé la doctrine propre au Messie, comme Jésus de Nazareth l'a possédée. En effet, il fallait être Dieu pour la posséder en la manière dont il l'a possédée et dont il la possède.

Donc nulle école n'est plus diamétralement opposée au Messie et n'est plus proprement l'école du serpent, que

celle où l'on enseigne que ce n'est ni Dieu, ni le Messie, mais le libre arbitre créé qui décide de la conversion, de la persévérance et du salut. . . . . .

Revenons maintenant à l'endroit qui nous a engagé à cette discussion. Or, disons-nous, voilà sur quoi on trouvait dans le *Deutéronome* une instruction précise dans le double précepte d'écouter et de ne pas écouter ; d'écouter le Messie, et de ne pas écouter les interprètes du malin esprit. Nous supplions ici qu'on réunisse le Ve ch. du *Deutéronome* avec le XVIIIe ; et même que l'on ait présent tout ce qui est developpé dans le 1er *Mémoire sur les deux Alliances*. Le *Deutéronome* disait donc : Le caractère du Messie sera de donner aux hommes le cœur nouveau ; en leur donnant le cœur nouveau, il fera passer dans leur cœur la parole de Dieu qui sera dans sa bouche ; il fera voir par là que Dieu est Dieu dans l'ordre de la justice. Il aura des adversaires qui diront qu'il n'appartient pas à Dieu de donner le cœur nouveau ; en transportant cette prérogative au libre arbitre, ils en feront une idole, et feront voir qu'ils sont les enfants du diable et qu'ils parlent d'après lui. Mais pour vous, ne les écoutez point : *Tu autem à Domino Deo tuo aliter institutus es* (*Deutéronome*, XVIII, 14).

Ainsi les préceptes d'écouter et de ne pas écouter sont intimement unis. On ne pouvait bien accomplir l'un sans accomplir l'autre. Car, 1° pour bien accomplir le précepte d'écouter le Messie, il fallait le recevoir comme le distributeur du cœur nouveau ; on ne pouvait donc pas écouter ceux qui, établissant leur propre justice, ne voulaient point d'un Messie qui donnât le cœur nouveau ; 2° en accomplissant le précepte de ne pas écouter les ministres de l'esprit de mensonge, on n'écoutait pas ceux qui disaient : Le libre

arbitre est un Dieu, il tient en main les clefs de la vie éternelle ; et on était prêt à écouter le Fils de Dieu qui promettait, de la part de son Père, de donner la vie éternelle en donnant le cœur nouveau.

Tout ceci fait voir que le *Deutéronome* n'avertissait pas seulement en général d'écouter le Messie, mais qu'il donnait des ouvertures pour le connaître et pour reconnaître ceux à qui il ne faudrait pas donner sa confiance. Nous avons entamé ce point ci-dessus, Article VI[1] ; mais ce qui vient d'être expliqué ajoute à ce que nous en avons dit. Le caractère du Messie est marqué dans le *Deutéronome*, c'est lui qui doit donner le cœur nouveau. Donc je dois croire celui qui donne ce cœur nouveau ; donc je ne dois pas écouter ceux qui n'attendent point un tel Messie, encore moins ceux qui prennent prétexte de rejeter Jésus de Nazareth de ce qu'il se manifeste sous ce caractère ; je ne dois pas les écouter, puisqu'ils se font une raison décisive de rejeter le Messie, de la chose même que la loi m'a donnée pour la marque à laquelle je le reconnaîtrais. Cela est péremptoire.

La liaison qui est entre les deux préceptes d'écouter et de ne pas écouter paraît par le texte même du *Deutéronome*, ch. XVIII, v. 14 : *Ces nations dont vous allez posséder le pays écoutent les augures et les devins; mais pour vous, vous avez été instruits autrement par le Seigneur votre Dieu. Le Seigneur vous suscitera un Prophète comme moi, de votre nation et d'entre vos frères; c'est lui que vous écouterez, selon la demande que vous fîtes au Seigneur votre Dieu près du mont Horeb.* On voit que Moïse met une opposition entre ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire, entre Israël et les nations étrangères, entre ceux à qui elles

[1] Voyez pages 165 et suivantes.

avaient recours dans leurs besoins et celui à qui Israël doit avoir recours. Ces nations ont recours à des sources étrangères ; pour vous, votre Dieu vous suffit. Or, ce n'est pas seulement pour les choses de moindre valeur qu'il vous suffit, mais pour les plus grandes et les plus importantes. Ce n'est pas seulement pour les biens temporels, ou pour obtenir la connaissance de vos devoirs, ou pour tout autre bien dont la réussite dépend d'une condition ; c'est, par-dessus tout cela, pour un bien dont on n'abuse point quand on l'a reçu, c'est-à-dire le cœur nouveau. Attendez donc de votre Dieu ce cœur nouveau. Laissez les nations étrangères s'adresser à leurs idoles, à leurs faux dieux, aux esprits qui les trompent ; qu'elles en attendent, s'il leur plaît ainsi, tous les biens qui leur sont nécessaires, et parmi ces biens quelque chose même de semblable au cœur nouveau ; pour vous, vous avez appris à tout attendre de votre Dieu, et votre attente ne sera pas vaine, car il vous enverra un Messie qui vous donnera ce cœur que vous ne pouvez vous donner à vous-même, et que les nations étrangères attendront en vain de l'idole du libre arbitre.

De là, il résulte que l'avis d'Isaïe qui renvoie (ch. VIII, v. 20) à la loi et au témoignage, *ad legem magis et ad testimonium*, renferme une ressource admirable pour tous les temps, et spécialement pour les temps de trouble et de division, tel qu'était le siècle où le Messie est venu. En effet, cet avis était si bien proportionné pour ce temps, qu'il conduisait à reconnaître le Messie et à se défendre de ceux qui voulaient en détourner ; et Jésus-Christ n'a fait autre chose, sinon d'appliquer la parole d'Isaïe, lorsqu'il disait lui-même aux Juifs (*S. Jean*, V, 39) ; que les Écritures, qu'ils lisaient avec tant de soin, rendaient témoignage de lui ; c'est pourquoi il ajoutait que ceux qui refu-

saient de croire en lui auraient un accusateur en la personne de Moïse : *Car si vous croyiez Moïse, vous me croiriez aussi, parce que c'est de moi qu'il a écrit.*

## § 7.

Application des chapitres d'Isaïe, depuis le XLIe jusqu'au XLVIIe, aux mêmes objets auxquels viennent d'être appliqués, dans le paragraphe précédent, les chapitres VII et VIII du même Prophète.

Après l'application plus particulière que nous venons de faire des chapitres VII et VIII d'Isaïe, il nous reste à faire la même chose par rapport aux chapitres XLI et suivants du même prophète. C'est ce que nous tâcherons de faire de la manière la plus abrégée qu'il nous sera possible.

Il convient au vrai Dieu d'instruire l'homme, non pas seulement sur les choses peu importantes, qui ne regardent que la vie présente et qui ne sont point décisives de son bonheur, mais beaucoup plus sur les choses qui ont rapport au salut éternel et qui en décident. Or, le Dieu qu'annonce Isaïe, et que les disciples du Messie reconnaissent, l'a fait. Il a connu le plan véritable par rapport à la distribution de la justice qui décide du salut ; il a dicté ce plan à Moïse longtemps avant l'exécution ; il l'a exécuté et l'exécutera en son temps ; donc, il est le Dieu véritable. Les adversaires d'Isaïe, au contraire, sont dans l'impuissance de rien faire de semblable ; donc, ils sont indignes d'être écoutés, eux et leurs dieux ; donc, ces dieux sont de faux dieux ; donc, les devins qui sont parmi eux ne sont que des enchanteurs, et les sages des insensés.

On voit que pour découvrir ce sens dans Isaïe, il n'y a autre chose à faire qu'à prendre ses expressions dans leur

étendue et à s'abstenir d'y donner des bornes qu'il n'y met point. *Qu'ils nous prédisent*, dit le Prophète (*Isaïe*, XLI, v. 22), *ce qui doit arriver à l'avenir, et qu'ils nous fassent savoir les choses passées*. Entendez ce défi des choses vraiment intéressantes pour l'homme, et dès lors le sens le plus profond d'Isaïe est dévoilé; la dispute se trouve rouler sur les questions de la grâce et sur celles que l'on prétend souvent faire passer pour les plus subtiles. Ces paroles signifieront : Que nos adversaires fassent l'histoire du genre humain, par rapport à la justice et au péché; que par rapport à l'avenir, ils nous disent quand il y aura sur la terre des justes en un certain nombre; et, par rapport au passé, qu'ils nous expliquent s'il y a eu des justes, si le nombre en a été petit ou grand, en quels pays ils ont habité, pourquoi il y en a eu plus ou moins en certains lieux et en certains temps.

Si vous acceptez le défi, poursuit Isaïe, et que vous le remplissiez, nous reconnaîtrons que vous êtes des dieux, et nous vous en croirons sur l'avenir. Mais en découvrant l'histoire du passé et de l'avenir, faites voir aussi que vous décidez des événements : *Faites du bien ou du mal si vous pouvez;* qu'il paraisse que c'est cette puissance que vous opposez au Dieu que je prêche, qui discerne les hommes, qui décide s'ils seront bons ou mauvais, et en quel temps et en quel pays ils le seront. Mais si vous, ni vos dieux ne faites rien de semblable; si vous ne pouvez expliquer comment il est arrivé que la multitude des hommes se soit portée au mal par un consentement si général; si vous n'avez que des idées confuses sur la nature de la justice, sur sa perfection, sur sa solidité; si vous ne pouvez dire s'il viendra des temps plus heureux, où l'on verra refleurir l'innocence parmi les hommes; si vous ne pouvez dire

quelles seront les nations chez lesquelles se fera cet heureux changement ; si vous n'avez rien à nous annoncer par rapport au temps et aux circonstances dans lesquels il arrivera, nous en conclurons que vous avez pour partage l'aveuglement et l'impuissance (v. 26) ! *Mais il n'y a personne parmi vous qui annonce et qui prédise* l'avenir, *et il n'y a personne qui vous ait jamais ouï dire un seul mot.*

Il n'en est pas ainsi du Dieu d'Israël. Isaïe prédit, au chapitre suivant, les merveilles que le Messie devait opérer dans le royaume de la justice (ch. XLII, v. 6) : *Je vous ai établi pour être le réconciliateur du peuple et la lumière des nations; pour ouvrir les yeux des aveugles, pour tirer des fers ceux qui étaient enchaînés, et pour faire sortir de prison ceux qui étaient assis dans les ténèbres.* Et au verset 8 : *Je suis* JÉHOVAH, *c'est là le nom qui m'est propre : je ne donnerai point ma gloire à un autre, ni la louange qui m'est due aux idoles. Mes premières prédictions ont été accomplies.* J'avais dit que le peuple d'Israël serait longtemps prévaricateur : *Dès le sein de votre mère, je vous ai appelé le violateur de ma loi* (ch. XLVIII, v. 8); cela s'est vérifié par l'événement. *Je fais encore de nouvelles prédictions, et je vous découvre l'avenir, avant qu'il arrive.* Le reste de ce chapitre XLII contient des prédictions sur l'endurcissement des Juifs, sur leur réprobation et sur la conversion du peuple élu. Verset 16 : *Je conduirai les aveugles dans une voie qui leur était inconnue, et je les ferai marcher dans des sentiers qu'ils avaient ignorés ; je ferai que les ténèbres, devant eux, se changeront en lumière, et que les chemins tortus seront redressés.* Voilà ce que l'idole du libre arbitre n'a point la force de faire. C'est pourquoi (v. 17) : *Ceux qui mettent leur confiance dans les idoles retourneront en arrière,* ils seront mis en déroute, *ils seront couverts de*

*confusion, aux qui disent à des images de fonte : Vous êtes nos dieux;* c'est-à-dire, ceux qui mettent leur confiance dans cette justice que l'Apôtre appelle *la propre justice.*

Et, au ch. XLIII, v. 9 : *Que toutes les nations s'amassent, et que tous les peuples se rassemblent. Qui de vous a jamais annoncé ces événements,* tant par rapport au passé, que par rapport à l'avenir? Où sont les philosophes, les disciples de la raison humaine, les Juifs purement Juifs qui aient proposé un plan semblable à celui du *Deutéronome;* une loi donnée et non accomplie pendant une longue suite d'années ; le don du cœur nouveau, qui devait la faire accomplir, mis en réserve pour des races futures; un Messie distributeur de ce don ; au temps du Messie, ce don accordé à des nations qui devaient faire la jalousie d'Israël; Israël converti à son tour, parce que ce don lui sera enfin accordé, etc.? Si les hommes ont fait quelque chose de semblable, qu'ils produisent leurs témoins : *Dent testes eorum, justificentur* (v. 9).

Au contraire, Dieu produit de son côté ses témoins : premièrement, Moïse et les livres qu'il a écrits ; en second lieu, les Prophètes de race en race ; troisièmement, le Messie et ses disciples : *Vous êtes mes témoins, dit le Seigneur, vous et mon serviteur que j'ai choisi ;* témoins de ce que Dieu annonçait en chaque siècle, témoins des merveilles qu'il opérait de leur temps, témoins de celles qu'il annonçait pour l'avenir. Exemple : Saint Paul, de son temps, a été témoin des merveilles que Dieu découvrait en développant ce qui avait été caché dans les anciennes Écritures ; témoin des prédictions concernant l'avenir, telles qu'il les a consignées dans le ch. XI de l'*Épître aux Romains ;* témoin de l'opération puissante de Dieu sur lui, qui l'avait changé en un autre

homme et lui avait donné un cœur nouveau ; témoin, avec ceux qu'il avait convertis à l'Évangile, des merveilles que Dieu avait opérées en eux.

Les mêmes choses se trouvent rappelées encore plus en détail au chapitre XLIV ; c'est là qu'il commence à être parlé des devins. Verset 25 : *C'est moi, dit le Seigneur, qui fais voir la fausseté des prodiges de la magie ;* c'est-à-dire, selon le sens que nous suivons, qui fais voir le faux de la justice qui est l'ouvrage du libre arbitre agissant par ses propres forces ; *qui rends insensés les devins, qui renverse l'esprit des sages et qui convaincs de folie leur science.* C'est-à-dire, en suivant le sens que saint Paul donne lui-même à ces sortes d'endroits, c'est moi qui sauve ceux qu'il me plaît, en leur donnant la justice par la foi que je leur inspire en Jésus-Christ crucifié ; et qui fais voir que ceux qui recherchent la justice par les efforts de leur raison et de leur libre arbitre non aidé d'un secours efficace n'y parviennent point. C'est ainsi qu'*Israël qui recherchait la justice ne l'a point trouvée, mais que ceux qui ont été choisis de Dieu l'ont trouvée, et les autres ont été endurcis et aveuglés* (*Rom.*, XI, 7). Ces derniers ont écouté la voix du serpent, ils ont cru savoir le bien et le mal, ils se sont flattés de posséder l'art de la divination pour parvenir au fruit de vie qui n'est autre que la justice, c'est-à-dire l'accomplissement du Décalogue ; et leur folie, ainsi que celle d'Adam, a été manifestée.

Mais, dit saint Paul, ceux qui ont été choisis de Dieu ont trouvé la justice : *Electio autem consecuta est.* C'est ce qui est marqué clairement, quoique en termes figurés, dans les paroles qui suivent dans *Isaïe* (XLIV, 26) : *C'est moi qui rends stables les paroles de mon serviteur, et qui accomplis les oracles de mes envoyés ; qui dis à Jérusalem :*

*Vous serez habitée ; et aux villes de Juda : Vous serez rebâties, et je repeuplerai vos déserts.*

Au chapitre XLV, Dieu insiste sur la qualité de Sauveur. Or, pour reconnaître à qui elle convient, Dieu établit cette marque : Celui-là est sauveur qui sauve ; et celui-là ne l'est pas qui ne sauve point. Or, le libre arbitre ne sauve personne ; et ceux que Dieu sauve sont sauvés. Donc, Dieu est Dieu, et le libre arbitre n'est qu'une idole par rapport à ceux qui mettent en lui leur confiance pour le salut. Verset 20 : *Ceux-là sont plongés dans l'ignorance... qui invoquent un Dieu qui ne sauve point... C'est moi qui suis* JÉHOVAH, *et il n'y a point d'autre Dieu que moi. Je suis le Dieu juste, et personne ne vous sauvera que moi.* Ce que nous continuons toujours d'entendre du salut que Dieu donne, en donnant d'accomplir sa loi. La raison en est, que quiconque accomplit la loi de Dieu est sauvé, et quiconque ne l'accomplit pas périt. C'est pourquoi le Prophète ajoute, en parlant de ceux qui seront sauvés (v. 24) : *Chacun d'eux dira : Ma justice et ma force viennent du Seigneur... Toute la race d'Israël sera justifiée par le Seigneur, et elle se glorifiera en lui.*

C'est par cet aveu que s'accomplit le verset précédent : *J'ai juré par moi-même ; cette parole de justice est sortie de ma bouche, et elle ne sera point vaine : Que tout genou fléchira devant moi, et que toute langue jurera par mon nom.* Or, cet hommage parfait qui sera rendu à Dieu, nous venons de voir en quoi il consiste : *Chacun dira : Ma justice et ma force viennent du Seigneur*, etc.

Au peuple sauvé, le Prophète oppose, selon l'usage de l'Écriture, un autre peuple qui en est le concurrent et l'ennemi. Or, puisque le caractère du peuple sauvé est d'être les témoins de Dieu dans le procès qu'il soutient contre

ceux qui lui disputent sa puissance et sa gloire, puisque chacun d'eux publie que sa justice et sa force viennent du Seigneur, il est manifeste que l'autre peuple doit être dans des sentiments contraires. Il doit dire : Ma justice et ma force sont dans un autre que Jéhovah ; c'est-à-dire je trouve ailleurs que dans le Seigneur la force de devenir juste, la force de pratiquer la justice. Ce peuple cherchera une louange qui lui soit propre, et il ne ressemblera point à Israël élu qui ne cherchera de justice et de louange que dans le Seigneur.

Dieu répète sans cesse dans ces chapitres d'*Isaïe : Je suis* Jéhovah, *je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre.* Et ce peuple, s'appropriant le langage de Dieu, dira : *Moi, et après moi point d'autre.* C'est-à-dire (appliquant toujours ces paroles à l'acquisition et à la conservation de la justice) c'est moi, et non pas Dieu, qui agis en premier ; si Dieu prête ses secours, il reste toujours à demander si je donnerai mon consentement ou non ; mais lorsqu'on en est venu à cette dernière question, il n'en reste plus d'autre ; je domine sur tous les secours de Dieu, mais il n'y a personne qui décide au-dessus de moi : *Moi, et après moi point d'autre.* Un tel peuple s'élève des idoles qu'il oppose au vrai Dieu, et ces idoles sont le libre arbitre. Il y met sa confiance, pendant que le peuple élu la met au Dieu vivant. Il écoute le serpent qui lui dit : *Vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux* (*Genèse*, III, 5).

Il faut observer qu'il y a une double manière d'envisager un peuple ; car on le peut faire collectivement, ou distributivement; c'est-à-dire qu'on peut considérer ce qui convient à chaque particulier en lui-même, ou ce qui convient au peuple en commun et en tant qu'il fait corps. Il y a des temps où les adorateurs du libre arbitre ne mar-

chent qu'un à un ; il y en a d'autres où ils se réunissent et forment un corps. Pour les représenter en ce dernier état il faut employer l'image d'une ville et d'une nation ; et alors ce qu'on en dit peut avoir une double application, selon que les choses conviennent à chaque particulier, et selon qu'elles conviennent à la multitude en tant que réunie. Si chaque particulier qui transporte au libre arbitre l'honneur qui n'est dû qu'à Dieu est un idolâtre, dans l'ordre spirituel, et un disciple du serpent, la troupe de ces mêmes hommes est, dans le même sens, une nation idolâtre. Et comme il ne manquera pas de s'en trouver de plus zélés et de plus attachés à l'erreur les uns que les autres, on conçoit qu'il y en aura qui mériteront, préférablement aux autres, les titres de devins, d'enchanteurs et autres semblables.

Isaïe s'est conformé à ce langage dans les chapitres XLVI et XLVII. Pour représenter les adversaires du vrai Dieu, en tant que réunis et confédérés, il a pris pour symbole la nation des Chaldéens et la ville de Babylone, et il a annoncé sous cette image leur orgueil et leur humiliation, leur égarement et leur chute, opposant sans cesse les caractères du vrai Dieu aux idoles révérées parmi le peuple ennemi.

Voici, par exemple, un des caractères que Dieu s'attribue (ch. XLVI, v. 10) : *Toutes mes résolutions seront immuables, et toutes mes volontés s'exécuteront.* On sait combien ce discours est contraire aux préjugés pélagiens qui font dépendre toutes les volontés de Dieu sur le salut des hommes du consentement du libre arbitre.

Considérons donc, sous le nom des Chaldéens et des Babyloniens, des Chaldéens et des Babyloniens spirituels ; c'est-à-dire un assemblage d'hommes qui disputent à Dieu, dans le royaume de la justice, ce que les Babyloniens lui

disputaient dans l'ordre des choses matérielles et sensibles. Ils se sont flattés de parvenir à la justice, mais ils n'y sont point parvenus (ch. XLVI, v. 12) : *Écoutez-moi, cœurs endurcis, vous qui êtes éloignés de la justice.* Leur ignominie sera révélée ; voyez le verset 3 du ch. XLVII. Et au verset 8 : *Babylone a dit en son cœur : Moi, et après moi point d'autre* (paroles qui conviennent à la Babylone spirituelle en général, et à chacun de ceux qui la composent en particulier) ; *je ne deviendrai point veuve, et je ne saurai point ce que c'est que la stérilité.*

*Cependant ces deux maux viendront fondre tout d'un coup sur vous en un même temps, la stérilité et la viduité ; tous ces malheurs vous accableront à cause de la multitude de vos enchantements, et de l'extrême dureté de vos enchanteurs.* Voilà ces pythons, ces devins dont il est parlé au ch. XVIII du *Deutéronome* et au VIII[e] ch. d'*Isaïe*, et qu'il est défendu d'écouter. C'est en eux, comme on va le voir, que Babylone a mis sa confiance.

*Vous vous êtes tenue assurée dans votre malice, et vous avez dit : Il n'y a personne qui me voie. C'est votre sagesse et votre science même qui vous a séduite.* (C'est-à-dire, dans le sens que nous suivons, la science même de la loi de Dieu, mais séparée des dons qui en auraient fait faire un bon usage.) *Une misère que vous n'avez point prévue viendra fondre sur vous subitement. Venez avec vos enchanteurs et avec tous vos secrets de magie, auxquels vous vous êtes appliquée avec tant de travail dès votre jeunesse, pour voir si vous en tirerez quelque avantage, et si vous en deviendrez plus forte.*

C'était dans le Dieu d'Israël et non pas dans les secrets de magie qu'il fallait mettre sa confiance. Il fallait dire avec l'Israël élu : *Ma justice et ma force viennent du Sei-*

*gneur.* En disant au contraire : C'est dans mon libre arbitre que je trouverai ma force, ma justice, ma ressource, Jérusalem est devenue Babylone, et elle a mis sa confiance dans les secrets de magie : *Venez avec vos enchanteurs, et avec tous vos secrets de magie, auxquels vous vous êtes appliquée avec tant de travail dès votre jeunesse.* Il faut observer que les mêmes hommes n'ont pas toujours été Babyloniens, mais Babylone a toujours été Babylone. C'est pourquoi on lui dit qu'elle s'est appliquée dès sa jeunesse avec de grands efforts à ses opérations magiques : *Vous avez été accablée de lassitude au milieu de vos conseils et de vos consultations. Que ces augures qui étudient le ciel*, etc.

Le sens que nous venons de donner se trouve éclairci et confirmé dans le chapitre suivant ; c'est le XLVIII[e] dont nous avons représenté les principaux endroits ci-dessus, § 4[1]. Plus on considérera ce sens, plus on reconnaîtra qu'il est suivi, qu'il est lié avec tout le livre d'Isaïe, et spécialement avec tout le contenu des vingt-six derniers chapitres, depuis le quarantième jusqu'à la fin. Personne ne disconvient que le Prophète, dans ces chapitres, n'ait eu principalement en vue le royaume de la justice. Nous ne demandons qu'une seule chose, c'est qu'on n'interrompe point arbitrairement et sans raison le fil de son discours, et ces chapitres s'expliqueront d'eux-mêmes comme nous les avons expliqués. Or, si notre explication est juste, il est démontré que les défenseurs de la propre justice combattue par saint Paul sont représentés sous l'image de devins et d'enchanteurs ; et ces chapitres se trouveront étroitement liés, quant au sens spirituel, aux chapitres VII et VIII d'*Isaïe*, et à tant d'autres endroits de l'Écriture que nous avons déjà rapportés.

[1] Voyez pages 257 et suivantes.

## § 8.

Deux objets à distinguer : la connaissance de la doctrine de la grâce ; l'usage de cette doctrine, qui est tel qu'il n'est jamais séparé de la vraie piété. Ce dernier objet est l'effet de la communication de la sagesse dans le degré le plus excellent et le plus nécessaire à l'homme. Tous les pécheurs animés de l'esprit du diable.

Afin de répandre la clarté autant qu'il est possible sur la matière qui vient d'être traitée, il est à propos de distinguer encore deux idées. Ce sont deux choses de connaître la doctrine de la grâce et d'y conformer son cœur. Par l'une, on rend hommage par l'esprit à la toute-puissance de Dieu dans le royaume de la justice ; par l'autre, on lui rend l'hommage du cœur. Lorsque l'on ignore la doctrine de la grâce, on connaît au plus le Dieu des Pélagiens. Lorsqu'on sait la doctrine de la grâce, on connaît le Dieu de saint Paul. Mais lorsque l'on règle les sentiments de son cœur sur cette doctrine, on marche par la voie de la foi et non pas par celle de la loi, et l'on est sauvé par le Dieu de saint Paul.

Or, ce n'est pas seulement pour discerner entre les défenseurs et les adversaires de la vraie doctrine de la grâce que l'Écriture emploie les images et les traits dont nous l'avons vue se servir ; elle en fait encore une application plus particulière par rapport à ceux qui règlent, et à ceux qui ne règlent pas les sentiments de leur cœur sur cette vraie doctrine de la grâce.

Ceci nous ouvrirait une carrière d'une grande étendue et donnerait lieu de reprendre la plupart des endroits de l'Écriture que nous avons touchés, et d'en ajouter une infinité d'autres, pour en faire l'application au sens dont nous

parlons maintenant, qui regarde la piété en elle-même, immédiatement et sans aucun voile. Mais nous nous contentons de proposer seulement quelques ouvertures que chacun pourra suivre:

Régler les sentiments de son cœur sur la doctrine de la grâce, c'est marcher par la voie de la foi que saint Paul oppose à la voie de la loi. Un des caractères de la voie de la foi, c'est que personne n'y marche si ce n'est ceux que Dieu y fait marcher. Le diable en détourne tous les autres; car, ou il les empêche de penser à leur salut, ou s'ils y pensent, il leur persuade de marcher par la voie de la loi. (Remarquez que je dis qu'il leur persuade de marcher, et non pas seulement qu'il convainc leur esprit que cette voie est bonne.) Il faut donc, au contraire, être instruit spécialement de Dieu, je ne dis plus pour connaître ce que c'est que la voie de la foi et qu'elle est la seule véritable, mais je dis pour marcher par la voie de la foi. C'est là la science des saints, dont il est parlé au livre de *la Sagesse*, ch. X, v. 10 : *La Sagesse lui a fait voir le royaume de Dieu, et lui a donné la science des saints.* C'est cette instruction dont parle Jésus-Christ lorsqu'il dit (*S. Jean*, VI, 45) : *Il est écrit dans les Prophètes : Ils seront tous enseignés de Dieu* (*Isaïe*, LIV, 13) ; et tous ceux qui recevront cette instruction viendront à Jésus-Christ.

C'est cette instruction qui apprend à mettre en pratique cette autre parole de Jésus-Christ (*S. Jean*, XI, 25) : *Celui qui croit en moi, quand il serait mort, vivra. Et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais.* Cette sentence est extrêmement propre à rendre sensible la distinction que nous avons faite des deux degrés d'instruction que l'on peut recevoir de Dieu. Car, pour bien entendre cette sentence, il faut être instruit à fond de la doctrine de la grâce,

et c'est un premier degré d'instruction ; mais pour la mettre en pratique, il en faut un autre. Or, il est évident que ce second degré d'instruction est le plus excellent secret que l'homme puisse jamais désirer de savoir ; puisque quiconque sera possesseur de ce secret obtiendra la vie et ne la perdra jamais ; celui-là mangera le fruit de l'arbre de vie, et cela dans le sens le plus parfait.

A l'égard du premier degré d'instruction, il vient de Dieu ; mais on peut le recevoir par l'entremise des hommes, et c'est ce qui arrive ordinairement. Mais pour le second degré, on le reçoit immédiatement de Dieu : ERUNT OMNES DOCIBILES DEI (*S. Jean*, VI, 45). Et *Jérémie* (XXXI, 34) : *Chacun d'eux n'aura plus besoin d'enseigner son prochain et son frère en disant : Connaissez le Seigneur; parce que tous me connaîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand.* En sorte que si l'on mesurait la qualité de prophète sur l'importance des choses que Dieu découvre et sur la circonstance d'être instruit immédiatement de Dieu, il n'y aurait personne à qui le titre de prophète convînt plus parfaitement qu'à ceux à qui ce degré d'instruction est communiqué, c'est-à-dire aux justes et aux élus.

Ce sont eux qui accomplissent, dans le sens le plus étroit, le précepte d'Isaïe : *Ad legem magis et ad testimonium;* car ils ont recours à la loi de Dieu ; ils ne cherchent point d'autres ressources dans leurs maux ; ils apprennent de cette loi que c'est Dieu même qui la leur fera pratiquer ; et s'adressant à lui de la manière dont il le faut, ils reçoivent de lui ce don ineffable par lequel il place lui-même cette loi dans leur cœur. Ainsi s'accomplit parfaitement dans chacun d'eux ce qui était figuré par l'arche d'alliance, où l'on voyait la loi de Dieu renfermée dans un coffre d'or. Ils ne sont donc pas seulement le pontife qui se présente de-

vant l'arche pour consulter le Seigneur, et à qui le Seigneur répond, mais chacun d'eux est cette arche même où la loi repose ; et chacun peut dire en s'unissant à Jésus-Christ, aux sentiments et à la disposition de qui il participe : DEUS MEUS, VOLUI, ET LEGEM TUAM IN MEDIO CORDIS MEI (*Ps.* XXXIX, 11).

C'est ce qui est prédit au III$^{e}$ ch. de *Jérémie*, v. 14 : *Revenez enfants rebelles, dit le Seigneur, parce que je veux que vous soyez à moi. N'y eût-il qu'un de vous dans une ville, et deux dans une nation, je vous en tirerai; je vous introduirai dans Sion... On ne dira plus, l'arche de l'alliance du Seigneur; elle ne reviendra plus dans l'esprit; on ne s'en souviendra plus, on ne la visitera plus, on ne la regardera plus.* On sait que l'arche était le trône de Dieu. Les paroles de Jérémie veulent-elles dire que Dieu n'aurait plus de trône parmi son peuple ? Écoutons la suite : *En ce temps-là, Jérusalem sera appelée le trône de Dieu.* C'est ce que nous avons dit, que chaque citoyen de Jérusalem serait une arche vivante. C'est ce que Jérémie a exprimé en d'autres termes lorsqu'il a dit, que Dieu écrirait sa loi dans le cœur des enfants de la nouvelle alliance (*Jér.*, XXXI, 33), en sorte que leur cœur tiendrait lieu des tables de pierre où la loi était écrite et qui étaient conservées dans l'arche.

L'expression d'Isaïe, ch. VIII, v. 16, *Signa legem in discipulis meis*, revient à la même vérité lorsqu'on la prend dans le sens le plus parfait. La loi de Dieu est renfermée dans le cœur de chaque juste, elle y est scellée, et elle n'est point ailleurs. (On voit bien que nous n'excluons pas ceux qui participent en quelque degré à la justice ; ce que nous disons des justes leur convient dans le même degré.) Et l'Écriture nous apprend par quel moyen la loi de Dieu passe ainsi dans le cœur des justes. Dieu l'a mise, première-

ment, dans la bouche du Messie (*Deutér.*, XVIII, 18) : *Et ponam verba mea in ore ejus;* et le Messie la transmet dans le cœur de ses disciples, selon ce que dit Jésus-Christ (*S. Jean*, XVII, 8) : *Je leur ai donné les paroles que vous m'avez données.* Et cela ne s'entend pas d'une simple instruction, telle qu'elle se fait par la bouche du corps, mais d'une instruction intérieure, efficace et suivie de l'effet : *Je leur ai donné les paroles que vous m'avez données, et ils les ont reçues.*

Ainsi il n'y a rien de plus divin que cette instruction. C'est le Saint-Esprit qui l'opère ; c'est lui qui écrit la loi de Dieu dans les cœurs : C'est *l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit point et qu'il ne le connaît point. Mais pour vous,* dit Jésus-Christ à ses Apôtres, et en leur personne à tous ceux qui étaient élus pour être justes, *vous le connaîtrez, parce qu'il demeurera avec vous et qu'il sera en vous* (*S. Jean*, XIV, 17). Lorsque ce don est seul, il paraît peu et ne frappe pas les sens, cependant il est au-dessus de tous les autres dons. La faveur que reçoit un prophète, lorsque Dieu lui découvre les choses les plus cachées et les secrets de l'avenir les plus importants, n'est qu'une ombre en comparaison de ce don qui seul conduit au salut, mais qui y conduit infailliblement. Voici ce que dit saint Augustin sur ce verset de saint Jean : « Le Saint-Esprit ne se voit donc que d'une manière spirituelle et invisible ; et nous ne pouvons le connaître s'il n'est en nous, comme ce n'est qu'en nous-mêmes que nous voyons notre conscience... Il est vrai que le Saint-Esprit existe indépendamment de nous, car il est donné afin qu'il soit aussi en nous ; mais s'il n'est en nous, nous ne pouvons ni le voir, ni le connaître comme il veut être vu et connu. » (*Traité* 74, *sur S. Jean*, nº 3.)

Or, si les justes ont leur esprit qui leur est propre, qui les anime, qui les instruit, qui les remue, le monde a aussi le sien. *Celui qui commet le péché*, dit saint Jean (*I. Jean*, III, 8), *est du diable, parce que le diable pèche dès le commencement*. Voilà esprit contre esprit; l'Esprit de Dieu et l'esprit du diable. Ces deux esprits partagent tous les hommes. *C'est en cela*, dit encore le même Apôtre (v. 10), *que l'on connaît ceux qui sont enfants de Dieu, et ceux qui sont enfants du diable. Tout homme qui ne fait pas des œuvres de justice, n'est point de Dieu*; il est donc du diable.

Et voilà le point où les deux esprits sont le plus directement opposés; savoir, par rapport au péché et à la justice. Voilà où le combat est le plus animé, le plus durable, le plus universel. Tous les autres combats entre les deux esprits, se rapportent à celui-ci et en sont l'image. Que le malin esprit saisisse quelqu'un, que le véritable esprit de prophétie en saisisse un autre; c'est une image sensible de ce qui se passe entre deux hommes dont l'un fait une bonne œuvre et l'autre un péché. On voit d'un coup d'œil quelle ouverture cela donne pour expliquer une infinité de traits historiques et autres de l'Écriture dans ce sens qui est moral, mais qui, pour être moral n'en est ni moins réel, ni moins théologique, ni moins accompagné de circonstances mystérieuses.

Ce n'est pas seulement à l'égard de chaque particulier que ce sens a lieu, c'est-à-dire à l'égard de chaque juste et de chaque pécheur pris un à un; mais c'est aussi par rapport au peuple de Dieu en corps. Car, comme Dieu forme des justes au milieu du peuple qui est extérieurement son peuple, il en a parlé dans les Écritures, et il a distingué des temps où il formerait des justes en plus grand nombre, et d'autres temps où les justes seraient plus rares. Or, il a

souvent caché sous diverses figures ce qu'il a dit de ces justes.

§ 9.

Divers dons de la Sagesse ; divers degrés selon lesquels elle se communique aux hommes. Proportion entre ces divers degrés ; les uns figures des autres.

Il arrive très-souvent dans l'Écriture que Dieu, parlant de la communication de son Esprit et de l'effusion de sa sagesse sur les hommes, mêle des dons qui ne sont que comme un ornement avec les dons essentiels, des dons extérieurs et sensibles avec le don de la piété; et il faut être attentif à démêler ces choses. Entre ces dons, les uns sont le signe, la figure et souvent la preuve de la présence des autres ; les uns sont l'enveloppe, les autres la pierre précieuse.

On peut voir une ample énumération de ces dons dans le VII[e] chapitre de *la Sagesse*. *C'est Dieu même*, est-il dit (verset 17), *qui m'a donné la vraie connaissance de ce qui est, qui m'a fait savoir la disposition du monde, les vertus des éléments, le commencement, la fin et le milieu des temps, les changements que causent l'éloignement et le retour du soleil* (pour peu que l'on ait d'usage du style de l'Écriture, on peut aisément transporter ces images à quelque chose de plus spirituel, et apercevoir d'autres dons sous ces premiers dons), *la vicissitude des saisons, les révolutions des années, les dispositions des étoiles, la nature des animaux, les instincts des bêtes, la force des vents*. Ces derniers objets ont avec quelques-unes des visions de Daniel des rapports qui frappent l'imagination. L'auteur de *la Sagesse* continue son énumération : *Les pensées des*

*hommes, la variété des plantes et les vertus des racines. J'ai appris tout ce qui était caché et qui n'avait point encore été découvert, parce que la Sagesse même qui a tout créé me l'a enseigné.* Et après une autre énumération des attributs de la Sagesse, le Sage passe aux dons sanctifiants de la Sagesse (v. 27) : *Elle se répand*, dit-il, *de siècle en siècle* (selon le texte grec) *dans les âmes saintes, et elle forme les amis de Dieu et les prophètes.*

Est-ce donc que la Sagesse instruit tous les justes de toutes les choses dont le Sage vient de parler ? Non sans doute ; mais c'est la même Sagesse incréée qui distribue des dons différents et qui les réunit quelquefois dans les mêmes personnes. Ce sont des dons de différents ordres, et d'une distance infinie dans leur nature et dans leur valeur, mais ils viennent du même principe. La Sagesse les distribue tous avec la même libéralité, la même gratuité, la même indépendance. Elle fait un saint et un ami de Dieu quand il lui plaît, comme elle fait un physicien, un astronome et un philosophe.

Or, il y a un ordre et une proportion entre ces dons. Le don de la piété est au-dessus de tous. Entre les autres dons, les uns approchent de plus près que les autres du don de la piété. Ce sont différents écoulements de la Sagesse incréée ; c'est pourquoi chacun de ces dons est appelé du nom de *Sagesse* dans l'Écriture, en telle sorte néanmoins, que ce nom est spécialement appliqué à la justice et à la piété, qui parmi les dons dont les intelligences créées sont susceptibles, sont la *Sagesse* par excellence.

Dans l'énumération des dons de la Sagesse que nous venons d'entendre, le Sage rapproche des dons de deux ordres très-éloignés et semble passer, sans milieu, de l'un à l'autre de ces deux ordres ; savoir, des connaissances qui ont pour

objet le monde corporel, à la piété. Mais on n'a qu'à suivre l'ouverture que nous venons de donner en passant, et la gradation se trouvera complète. Le Sage parle à la lettre de la connaissance des astres, des plantes, des vents et des animaux. Or, Daniel a vu sous ces images les révolutions des empires. Que l'on rappelle le souvenir des quatre bêtes, des quatre vents qui combattaient les uns contre les autres sur une vaste mer ; de la bête dont il est parlé au chapitre suivant de Daniel, qui combattait contre les étoiles ; du grand arbre du songe de Nabuchodonosor, etc. (*Daniel*, ch. VII, VIII et IV). L'histoire de la révolution des empires est proprement l'histoire des passions des hommes. Le Sage passe du monde purement corporel à un nouvel objet en ajoutant au reste les pensées des hommes : *Naturas animalium, et iras bestiarum, vim ventorum, et cogitationes hominum*. Il semble même qu'au lieu de *vim ventorum*, on pourrait traduire *vim spirituum*, car le mot grec (πνευμάτων) est commun au souffle matériel et aux esprits intelligents.

Mais la révolution des empires est, à son tour, l'image d'événements d'un autre ordre, c'est-à-dire des changements qui arrivent par rapport à la Religion. Telle sera donc à peu près la gradation qu'il faudra concevoir : en premier lieu, les révolutions des astres, les changements qui arrivent aux arbres et autres objets semblables, figureront les changements qui arrivent dans les établissements purement humains ; la violence des vents figurera celle des passions, et ainsi du reste. Par un second degré, toutes ces choses figureront les événements qui regardent l'histoire du peuple de Dieu. On pourra placer dans un troisième degré ce qui appartient à un certain fond de la Religion moins connu, et qui se peut distinguer de ce qui frappe les

yeux des hommes les moins instruits. Or, à ces divers degrés répondent autant de différents degrés de connaissance, et par conséquent autant de différents degrés de sagesse; et la piété, qui n'est autre que la vraie justice, viendra au degré le plus sublime couronner tout le reste.

Cette gradation, fondée sur la nature même des choses, est observée dans toute l'Écriture. Donnons encore un exemple. Plaçons d'abord, au premier degré, la sagesse que Dieu communiqua à Béseléel et à Ooliab pour fabriquer les pièces du tabernacle (*Exode,* XXXI), et à Hiram pour travailler aux ouvrages du temple de Salomon. C'est de lui qu'il est dit (*III. Rois,* VII, 14) : *Il travaillait en bronze, et il était rempli de sagesse, d'intelligence et de science pour faire toutes sortes d'ouvrages de bronze.* Au second degré viendra la sagesse nécessaire pour bien gouverner le peuple juif, telle que Salomon la possédait éminemment. Au troisième, celle qui convient au gouvernement extérieur de l'Église. A un quatrième rang, celle qui a un rapport plus immédiat à la conduite des âmes. Enfin, au degré le plus excellent, la sagesse, qui n'est autre que la piété, par laquelle l'homme devient lui-même un vase d'honneur digne d'être placé dans le temple spirituel.

On peut maintenant reconnaître que nous avons suivi une gradation à peu près semblable dans les divers paragraphes de ce XX$^{e}$ Article, et c'est principalement par rapport aux huit chapitres d'*Isaïe* qui suivent le XL$^{e}$ de ce prophète que nous l'avons fait. Nous avons remarqué d'abord l'usage que l'on pouvait faire des raisonnements contenus dans ces chapitres pour prouver la Religion des Juifs contre les Babyloniens et les Juifs idolâtres; secondement, pour prouver la Religion chrétienne contre les adversaires qui la combattent à visage découvert, tels que les Maho-

métans, les Juifs, etc. ; troisièmement, nous avons suivi le Prophète dans ses preuves de la Religion chrétienne, non plus dans cette première généralité, mais en regardant la Religion comme diamétralement opposée au pélagianisme ; et c'est là que les raisonnements du Prophète se sont développés dans toute leur force.

Il y a même une chose à observer par rapport à ces trois sens que nous avons successivement envisagés dans ces chapitres d'Isaïe, c'est qu'il n'y a proprement que le premier et le troisième qui forment, chacun dans son genre, un sens complet. Le second n'est qu'un démembrement du troisième, et ne se soutient point lorsqu'il est seul ; c'est-à-dire que si l'on s'en tenait à ce second sens sans y réunir le troisième, on sentirait à chaque moment que les raisonnements seraient imparfaits ; ce qui se dirait par rapport à l'ordre spirituel n'aurait pas la même étendue que ce qui aurait été dit par rapport à l'ordre corporel ; en un mot, on n'aurait qu'une interprétation tronquée, et qui en réclamerait une autre à chaque chapitre et souvent à chaque verset.

Enfin nous avons fait observer que, par rapport au troisième sens, il y avait encore deux idées à distinguer ; savoir, la connaissance de la doctrine de la grâce, et cette doctrine mise en pratique de telle sorte que l'on parvienne en effet à la piété qui opère le salut. Ce que nous avons dit, au paragraphe 8, touchant ces deux idées, suffit pour démêler dans le troisième sens qui se trouve expliqué au paragraphe 7, pour démêler, dis-je, ce qui convient à la piété formée par la grâce, et à la doctrine de la grâce à laquelle Dieu veut que son peuple rende témoignage. Pousser cela plus loin, ce serait entreprendre un nouvel écrit différent de celui-ci.

## ARTICLE XXI.

**Il devait arriver que la profession extérieure du Christianisme fût souvent séparée de l'esprit de sainteté. On en voit un exemple frappant dans la personne de Judas. Sa trahison révélée dans la dernière Cène de Jésus-Christ; autres mystères qui y sont révélés. Joseph devine par l'entremise des symboles du pain et du vin.**

Ce qui vient d'être traité nous a mis sous les yeux la distinction de trois grands objets que l'on peut envisager l'un après l'autre dans le Christianisme : 1° la portion du Christianisme reçue sans répugnance par les Pélagiens ; 2° les vérités que les Pélagiens refusent de reconnaître, c'est-à-dire les vérités de la grâce efficace par elle-même (car les Pélagiens n'ont aucune répugnance pour toute grâce dépendante dans son usage du libre arbitre) ; 3° la piété même qui est l'effet de la grâce efficace. Ces trois choses sont faites l'une pour l'autre et ont été très-unies au commencement, mais elles se sont divisées peu à peu. Car, quoiqu'il y ait un certain terme jusqu'où la division ne puisse aller, néanmoins elle peut être très-grande ; et, d'un autre côté, elle peut être parfaite par rapport à certains hommes, comme on l'a vu dans les Pélagiens. En effet, on conçoit aisément que le premier des trois objets peut être entièrement séparé des deux autres. On peut sans piété véritable et sans connaître les vérités de la grâce faire profession du Christianisme, et même tenir à l'Église catholique par les liens d'une même communion.

Et en se bornant maintenant à comparer le premier objet avec le troisième, l'expérience n'a que trop appris que le premier pouvait être séparé du troisième. Dieu a permis que nous en ayons eu un exemple, dès l'origine du Chris-

tianisme, dans la personne de Judas que l'on peut regarder comme le premier de tous les mauvais chrétiens. Or, la réprobation de Judas fut révélée prophétiquement dans la dernière Cène de Jésus-Christ, et non pas seulement ce qui concernait Judas, mais encore le triple renoncement de saint Pierre, le scandale que les Apôtres devaient prendre de Jésus-Christ et leur désertion : *Le temps va venir, et il est déjà venu, que vous serez dispersés chacun de votre côté, et que vous me laisserez seul* (*S. Jean*, XVI, 32). Et *S. Matth.*, XXVI, 31 : *Je vous serai à tous cette nuit une occasion de scandale.* Il est remarquable que Jésus-Christ fait cette prophétie en expliquant un endroit du prophète Zacharie (XIII, 7), comme il en avait expliqué un autre des Psaumes par rapport à Judas (*Ps.* XL, 10). On sait aussi la distinction que Jésus-Christ mit entre les Apôtres, par rapport à la révélation du secret qui concernait Judas, ayant manifesté ce secret plus distinctement à saint Jean qu'aux autres, par le morceau qu'il donna au traître : *Aussitôt*, dit l'Écriture (*S. Jean*, XIII, 27), *Satan entra en lui.* Ainsi Jésus-Christ découvrit à ses disciples les œuvres de Satan avant qu'elles s'accomplissent.

On n'ignore pas que, outre les événements qui se passaient alors, on a toujours cru qu'il y avait d'autres événements figurés, chacun ayant fait des applications plus ou moins générales, selon qu'il a porté ses vues plus ou moins loin. C'est, par exemple, une chose très-commune de regarder Judas comme la figure des chrétiens réprouvés.

Dans le discours qui fut une suite et comme une extension de la Cène (*S. Jean*, ch. XIV et suivants), Jésus-Christ révéla à ses Apôtres diverses choses cachées qui avaient rapport à l'état de l'Église dans son entier, qu'il leur enverrait le Saint-Esprit, qu'ils seraient exposés à toutes

sortes de persécutions, qu'on les chasserait des synagogues, que le prince du monde allait venir et qu'il était déjà jugé. Il ajouta des vérités de la dernière importance touchant le fruit et l'application de son sacrifice. Il partagea le genre humain en deux classes par ces paroles qui se lisent au XVII[e] ch. de *Saint Jean*, v. 9 : *Je ne prie point pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous.*

Jésus-Christ connaissait l'application qu'il devait faire de son sang dans toute la suite des siècles, et par là il était informé du sort de tous les hommes. C'est ce qui était figuré par la coupe de Joseph. Il n'y avait personne qui égalât ce patriarche dans la science de deviner : *Ignorez-vous qu'il n'y a personne qui m'égale dans la science de deviner les choses cachées?* (*Genèse*, XLIV, 15.) Et il se servait de sa coupe pour deviner : *La coupe,* dit son intendant, *est celle dans laquelle mon seigneur boit, et dont il se sert pour deviner* (*Gen.*, XLIV, 5).

Nous avons dans l'histoire de Joseph une autre figure du discernement qui se fait des hommes, et de la manifestation de ce discernement par l'Eucharistie. En réunissant le songe des deux officiers de Pharaon, du grand panetier et du grand échanson (*Gen.*, XL), on trouve les deux symboles employés dans la consécration de l'Eucharistie; or Joseph, par la considération des deux songes et la comparaison des circonstances, prédit à l'un sa ruine et à l'autre sa délivrance.

L'esprit peut rapprocher ici d'autres traits de l'Écriture dont nous parlerons dans la suite : Daniel, qui paraît deviner par la vertu des vases sacrés que l'on profanait au festin de Balthazar (*Daniel*, ch. V); Balaam, qui devine en vertu des sept béliers et des sept veaux qu'il offrait sur les

sept autels (*Nombres*, ch. XXIII) ; l'Agneau de l'*Apocalypse* à sept yeux et à sept cornes, qui paraît comme une victime égorgée, et qui est digne d'ouvrir le livre et d'en lever les sceaux, parce qu'il a été mis à mort (*Apocalypse*, ch. V).

## ARTICLE XXII.

**Événements qui regardent le peuple chrétien annoncés d'une manière mystérieuse. La séduction de l'erreur et du péché représentée sous le symbole des enchantements et de la divination. Histoires de Balaam et de Jézabel employées pour cet effet par les Apôtres. Ces désordres, resserrés dans des bornes plus étroites, deviennent ensuite plus généraux.**

Si les grands événements de l'histoire de l'Église ont été figurés par ceux de la Synagogue, il est manifeste que la manière mystérieuse dont ceux-ci ont été annoncés aura aussi rapport aux événements qui appartiennent à l'histoire de l'Église. Exemple : le chapitre XXIII d'*Ézéchiel*, où il est parlé d'Oolla et d'Ooliba, aura son application aux mauvais chrétiens. Le jugement de Salomon entre les deux mères (*III. Rois*, ch. III) n'aura pas seulement rapport à la division des royaumes d'Israël et de Juda, mais encore aux divisions arrivées entre les Chrétiens. La sagesse avec laquelle Salomon pénétra la vérité et la mit dans un si grand jour, dans une cause qui paraissait d'abord si embrouillée, figurera la sagesse avec laquelle les Pères de l'Église ont traité la cause des schismes, et discerné dans chaque contestation la vraie mère, c'est-à-dire la vraie Église, d'avec celle qui ne l'était pas. Mais cette sagesse aura particulièrement lieu dans la division de l'Église grecque d'avec l'Église latine.

Les malheurs de l'Église grecque, ses variations, son dernier schisme, seront écrits dans l'histoire du prophète sans nom qui vint de Juda à Béthel et qui annonça le sort

de l'autel schismatique que Jéroboam avait élevé (*III. Rois*, ch. XIII), aussi bien que dans les prédictions du prophète Ahias, et surtout dans la réponse qu'il fit à la femme de Jéroboam qui venait le consulter sur la santé de son fils; il reconnut la reine d'Israël sous des habits empruntés : *Pourquoi feignez-vous être une autre que vous n'êtes?* lui dit-il, et il lui prédit tous les malheurs qui devaient fondre sur la maison de Jéroboam et même sur tout le royaume des dix Tribus dont il annonça la dispersion (*III. Rois*, ch. XIV).

Nous avons vu, Article II, § 3[1], que l'on s'était laissé aller non-seulement dans Israël, mais encore dans Juda, à consulter les devins, les augures, les pythons; ils avaient dressé des autels à l'armée du ciel, c'est-à-dire aux astres, violant en cela les ordonnances de la loi, et imitant l'exemple des nations dont la terre leur avait été donnée. Cela s'est accompli parmi les Chrétiens dans un sens plus ou moins étroit, selon qu'ils ont eu la lâcheté de consulter l'esprit du monde, de laisser régner parmi eux l'esprit et les maximes du démon.

Quant au culte rendu aux astres, l'on voit aussi qu'il était commun aux Babyloniens par le ch. XLVII d'*Isaïe*, v. 13 : *Que ces augures qui étudient le ciel, qui contemplent les astres, et qui comptent les mois pour en tirer les prédictions qu'ils veulent vous donner de l'avenir, viennent maintenant et qu'ils vous sauvent.* Cela signifie, parmi les Chrétiens, l'égarement où ils tombent lorsque, mettant Dieu en oubli, ils transfèrent à ceux qui leur ont été donnés pour les éclairer et pour être parmi eux comme des astres, le degré de confiance et les hommages qui ne sont dus qu'à

[1] Voyez ci-dessus, pages 133, 134.

Dieu. Il est de notre sujet de remarquer qu'il y a une connaissance des astres, et non-seulement des astres mais des temps, qui est un don de la sagesse. Nous en avons vu une première preuve dans le livre de *la Sagesse*, ch. VII, v. 17 : *Dieu m'a donné de savoir le commencement, la fin et le milieu des temps, les changements que causent l'éloignement et le retour du soleil, la vicissitude des saisons, les révolutions des années, les dispositions des étoiles.*

Il y a donc un bon et un mauvais usage à faire de la connaissance des astres et des météores. Les augures de Babylone en faisaient un mauvais usage, et en tiraient de fausses inductions. Daniel, qui voyait en esprit tomber les étoiles, en tirait des instructions salutaires.

Jérémie reprochait aux Juifs de son temps deux choses : l'une, d'avoir rendu aux astres un culte profane; et l'autre, de n'avoir pas su discerner le temps du jugement du Seigneur. C'est au chapitre VIII, où il dit que *les ossements des rois de Juda, de ses princes, des prêtres, des prophètes et des habitants de Jérusalem seront jetés hors de leurs sépulcres; et on les exposera au soleil, à la lune et à toute la milice du ciel qu'ils ont aimés, qu'ils ont honorés, qu'ils ont recherchés et qu'ils ont adorés.* Et au verset 7, après avoir dit qu'ils se laissaient emporter comme un cheval fougueux, sans faire aucune réflexion sur leur égarement, il parle ainsi : *Le milan connaît dans le ciel quand son temps est venu. La tourterelle, l'hirondelle et la cigogne savent discerner la saison de leur passage; mais mon peuple n'a point connu le temps du jugement du Seigneur. Comment dites-vous : Nous sommes sages, et nous sommes les dépositaires de la loi de Dieu? La plume des docteurs de la loi est vraiment une plume d'erreur, et elle n'a écrit que le mensonge.*

Tous les astres du ciel qui sont donnés à l'homme pour l'éclairer, le conduire, lui faire distinguer les temps, n'avaient servi qu'à les égarer, et ils étaient devenus plus stupides que les oiseaux qui savent reconnaître les temps. La loi de Dieu était avec eux : LEX DOMINI NOBISCUM EST, disaient-ils; et nonobstant, poursuit Jérémie, *les sages sont confus, ils sont épouvantés, ils ne peuvent échapper, parce qu'ils ont rejeté la parole du Seigneur et qu'ils n'ont plus aucune sagesse*. On peut avoir avec soi la source de la vraie sagesse, qui est la loi de Dieu, et n'y pas puiser.

Au verset 10, le Prophète leur attribue les caractères de Balaam : *Depuis le plus petit jusqu'au plus grand, tous s'étudient à satisfaire leur avarice; et depuis le prophète jusqu'au prêtre, toutes leurs actions ne sont que mensonge.* Il n'est pas difficile de faire l'application des paroles suivantes aux mœurs des chrétiens dans les siècles d'affaiblissement : *Et ils entreprenaient à leur confusion de guérir les blessures de la fille de mon peuple, en disant : La paix, la paix, lorsqu'il n'y avait point de paix.*

Les images touchées par Jérémie rappellent deux traits de l'histoire de l'Évangile. Le premier regarde les Mages qui reconnurent un aussi grand secret que la venue du Messie, à la vue de l'étoile qui se montra à eux dans l'Orient. L'autre est le discours de Jésus-Christ adressé aux pharisiens et aux sadducéens, selon *Saint Matthieu*, et au peuple, selon *Saint Luc*. Ceux-là demandaient un prodige dans le ciel, pour leur servir de preuve que Jésus-Christ était envoyé de Dieu; mais il leur répondit : *Le soir vous dites : Il fera beau, parce que le ciel est rouge; et le matin vous dites : Nous aurons aujourd'hui de l'orage, parce que le ciel est sombre et rougeâtre. Hypocrites, vous savez bien connaître ce que présagent les différentes appa-*

*rences du ciel, et vous ne savez point reconnaître les signes des temps* (*S. Matth.,* ch. XVI, v. 2). Et en *S. Luc* (ch. XII, v. 54), il disait au peuple : *Lorsque vous voyez un nuage se former du côté du couchant, vous dites aussitôt qu'il pleuvra, et il pleut en effet ; et quand vous voyez souffler le vent du midi, vous dites qu'il fera chaud, et le chaud ne manque pas d'arriver. Hypocrites que vous êtes, vous savez bien reconnaître ce que présagent les différentes apparences de la terre et du ciel, comment donc ne reconnaissez-vous point le temps où nous sommes?*

Il paraît que Notre-Seigneur suit la même pensée, lorsqu'il ajoute la parabole de l'adversaire qui entraîne devant le juge celui contre qui il demande justice (*Ibid.,* v. 58). Les termes qui forment la transition en sont une preuve (Τί δὲ καὶ ἀφ' ἑαυτῶν οὐ κρίνετε τὸ δίκαιον, v. 57), et il semble qu'il faut les traduire ainsi : *Pourquoi n'avez-vous point aussi de discernement pour reconnaître ce qui est juste,* PAR L'EXEMPLE DE CE QUI SE PASSE PARMI VOUS : et non pas, *pour reconnaître de vous-mêmes;* ce qui affaiblit la force de l'induction que le Sauveur veut tirer de cette parabole de l'adversaire. On doit faire aussi attention aux paroles qui précèdent immédiatement le reproche de ne pas discerner les temps. Jésus-Christ applique formellement à son temps les caractères marqués au VII[e] chapitre de *Michée,* verset 6. Enfin, si l'on pèse toute la suite de cet endroit de *Saint Luc,* que l'on remarque les liaisons qui en unissent les différentes parties, qu'après cela on le compare avec celui de *Saint Matthieu,* et avec l'endroit du VIII[e] chapitre de *Jérémie*; on verra que Dieu veut que les hommes s'attachent à reconnaître la circonstance du temps où ils vivent. Que s'ils avaient eu moins d'indifférence pour leur salut au temps où parut Jésus-Christ, ils auraient reconnu qu'il était

le Messie; ils auraient découvert que la colère de Dieu était allumée contre le peuple, que les temps prédits par Michée étaient venus, que les désordres que ce prophète avait vus lorsqu'il était sur la terre n'étaient que l'ombre et la figure de ceux qu'on voyait; qu'il fallait se hâter de prévenir la colère de Dieu, pendant que l'on était encore en chemin et qu'il restait quelques moments avant que d'être livré entre les mains du juge inflexible. On verra qu'il en était ainsi à proportion au temps de Jérémie, et que c'était même une figure de l'état où les choses devaient se trouver au temps du Messie.

C'était aussi une figure qui devait avoir son application pendant la durée du Christianisme. Jérémie renvoie les Juifs à l'école des oiseaux destitués de raison; on en pourrait quelquefois dire autant aux Chrétiens. Ces choses ont leur application en chaque siècle; il n'y a de différence que dans le degré de justesse et de précision, et ce degré de justesse se mesure par la réunion de tous les caractères qui concourent à remplir l'image tracée par un prophète, et par le degré selon lequel chaque caractère en particulier se trouve rempli.

Nous ne pouvons point douter que la figure de Balaam, et celle de Jézabel ne se retracent à diverses reprises, plus ou moins grossièrement, parmi les Chrétiens. Saint Pierre, dans sa seconde Épître, et saint Jude prédisent nettement qu'il y aura des Balaams. Parmi les avis donnés aux sept évêques, au commencement de l'*Apocalypse*, Jésus-Christ reproche à celui de Pergame qu'il y avait parmi eux des hommes qui tenaient la doctrine de Balaam, lequel enseignait à Balac à mettre des pierres d'achoppement devant les enfants d'Israël, etc. (*Apocalypse*, II, 14). Nous avons transcrit plus haut divers traits du prophète Michée, qui

annonce un temps auquel les prêtres et les prophètes porteront les caractères de Balaam. Quelque certain qu'il soit que cela se rapporte au siècle auquel le Messie est venu, cela n'empêche nullement que, selon d'autres sens prévus par le Saint-Esprit, cela ne se rapporte encore à d'autres temps.

Nous ajouterons ici un trait de ce Prophète dont nous n'avons pas encore fait mention; il est tiré du chapitre II, v. 11. Le voici, selon l'hébreu (d'après Vatable) qui est dans cet endroit très-différent de la Vulgate : *Si quispiam qui ambulet per* viam *venti et falsitatem mentitus fuerit : Stillabo* (id est *prophetabo*) *tibi pro vino aut sicera; is erit stillans populo huic*. C'est-à-dire : *Que si un homme à l'esprit vain et aux paroles trompeuses leur débite ses mensonges, disant : Je vous prophétiserai, à condition que vous me donnerez du vin ou d'autres liqueurs; c'est lui qui sera le* vrai *prophète aux yeux de ce peuple*. Cela marque le temps auquel le peuple aime à être trompé, et auquel il se choisit des docteurs pleins de cet esprit d'ivresse, dont il est si souvent parlé dans l'Écriture. On peut se souvenir du passage d'*Osée* (IV, 5) : *Vos faux prophètes périront avec vous;* et verset 11 : *La fornication, le vin et l'enivrement leur ont fait perdre le sens.*

Après les plus grandes louanges que Jésus-Christ donne à l'évêque de Thyatire (*Apocalypse*, II, 18), il ajoute : *Mais j'ai quelque chose à vous reprocher, c'est que vous permettez que Jézabel, cette femme qui se dit prophétesse, séduise mes serviteurs, et leur enseigne à se corrompre par la fornication, et à manger de ce qui est sacrifié aux idoles. Je lui ai donné du temps pour faire pénitence de son impudicité, et elle ne l'a point voulu faire. Mais je vais la réduire au lit,* en la frappant de maladies, *et accabler de maux et d'afflic-*

*tions ceux qui commettent adultère avec elle, s'ils ne font pénitence de leurs mauvaises œuvres. Je ferai mourir ses enfants* d'une mort précipitée, *et toutes les Églises reconnaîtront que je suis celui qui sonde les reins et les cœurs.*

Nous ferons deux réflexions sur ce passage. La première, que les péchés grossiers, dont il y est parlé, figuraient quelque autre chose même par rapport à ce temps-là. Et il est inutile d'examiner ici si ceux qui étaient en liaison avec cette malheureuse Jézabel commettaient en effet ces crimes grossiers de la manière dont ils sont exprimés; il nous suffit de savoir que, sans exclure le sens naturel de ces expressions, elles marquent la séduction. C'est ce qui paraît par les paroles qui suivent : *Mais quant à vous et aux autres qui sont à Thyatire, qui ne suivez point cette doctrine, et ne connaissez point les profondeurs de Satan, qu'ils appellent* une profonde science, *je ne mettrai point de nouvelle charge sur vous.*

Ainsi l'on voit qu'il y avait à Thyatire un partage entre les Chrétiens mêmes; il y avait une Jézabel, et il y avait une Lydie. Car il faut se souvenir que cette marchande de pourpre qui fut convertie à Philippes était de Thyatire. *Le Seigneur*, est-il dit (*Actes*, XVI, 14), *lui ouvrit le cœur, pour entendre ce que Paul disait.* Elle reçut saint Paul avec ceux qui l'accompagnaient dans sa maison; et lorsque saint Paul et Silas furent sortis de la prison où ils avaient été mis à l'occasion de la pythonisse dont ils avaient chassé le malin esprit, ils allèrent chez Lydie, où ils virent et consolèrent les frères avant que de quitter la ville de Philippes (*Ibid.*, v. 40).

Celle qui est désignée sous le nom de Jézabel débitait la doctrine du démon, sous le nom d'une profonde science. Elle trouvait des Chrétiens qui l'écoutaient et suivaient sa

doctrine. Il y en avait aussi qui ne prenaient aucune part à cette doctrine, et qui ne connaissaient point ces profondeurs de Satan. Le seul défaut de l'évêque était de laisser enseigner cette prophétesse de Satan. Saint Paul avait fermé la bouche à la pythonisse de la ville de Philippes, quoiqu'elle ne dît rien que de véritable. Jésus-Christ oppose à ces profondeurs de Satan la vertu par laquelle il sonde les reins et les cœurs : il porte tout à la fois son jugement et sur la doctrine trompeuse de cette Jézabel, et sur la doctrine de ceux qui s'en sont conservés purs, et sur la négligence de l'évêque de Thyatire.

La seconde réflexion que nous ferons, c'est que l'avertissement de Jésus-Christ à l'évêque de Thyatire et aux sept évêques en général ne regarde pas uniquement leur temps; c'est-à-dire qu'il devait y avoir dans les siècles futurs, et cela sans doute à plusieurs reprises et sous diverses formes, des Jézabels, une doctrine qui leur serait propre, et des profondeurs de Satan; et il fallait prémunir les élus des divers âges contre ces dangers.

Le prophète Michée fait des allusions à l'histoire de Jézabel, aussi bien qu'à celle de Balaam; et si l'on y regarde attentivement, on reconnaîtra que l'endroit de l'*Apocalypse*, que nous venons de rapporter, fait allusion à celui de Michée. Rappelons premièrement le souvenir d'une parole qui se trouve au IV[e] livre des *Rois*, ch. IX, v. 22. *Joram,* fils de Jézabel, *voyant venir Jéhu, lui dit* : *Peut-on espérer la paix? Jéhu répondit : Quelle peut être cette paix, pendant que les fornications de Jézabel votre mère et ses enchantements règnent encore en tant de manières?* Dans le moment Jéhu perça Joram; et poursuivant son chemin il vint au palais où il trouva Jézabel, et après avoir tué le fils, il fit précipiter la mère.

A l'égard du prophète Michée, ce n'est point seulement une reine comme Jézabel, c'est une nation à laquelle il adresse la parole. *J'arracherai,* dit le Seigneur (*Michée*, V, 11), *d'entre vos mains tout ce qui servait à vos sortiléges, et il n'y aura plus de devins parmi vous. J'exterminerai du milieu de vous vos idoles,* etc. Et au chapitre suivant, v. 12, en parlant d'une certaine ville dont le nom n'est pas exprimé : *Ses habitants usent de mensonges, et leur langue est dans leur bouche comme un instrument de tromperie. Et moi* (selon l'hébreu) *je vous ai aussi réduit dans la langueur, je vous ai frappé de maladie* (c'est l'expression de l'*Apocalypse*) ; *et à cause de vos péchés, vous serez pénétré de confusion et de maux... Que si vous sauvez quelques-uns* de vos enfants, *je les livrerai au tranchant de l'épée... Vous avez gardé les ordonnances d'Amri* (père d'Achab) ; *vous avez imité en toutes choses la maison d'Achab... c'est pourquoi je vous livrerai à la perdition.*

Il y a des temps où ceux qui remplissent le personnage de Jézabel sont en petit nombre ; et il y en a d'autres où ils forment comme un grand peuple. Nous voyons que l'*Apocalypse* attribue à Jézabel des enfants qui sont frappés avec leur mère, ainsi que Jézabel le fut avec Joram. Il y a des temps où Jézabel est extrêmement féconde ; tels sont les temps dont parle Isaïe (LVII, 3) : *Venez ici, vous autres, enfants d'une devineresse,* FILII AUGURATRICIS, *race d'un homme adultère et d'une femme prostituée.* Si l'on compare ce chapitre d'*Isaïe* avec le XVI[e] chapitre d'*Ézéchiel,* on reconnaîtra qu'ils ont beaucoup de ressemblance, aussi bien que le XXIII[e] où il est parlé d'Oolla et d'Ooliba.

Isaïe donne à l'assemblée des méchants le caractère que Jéhu attribue à Jézabel (*IV. Rois*, IX, 22) : *Adhuc fornicationes Jezabel matris tuæ, et veneficia ejus multa vigent.*

*que je suis demeuré dans le silence... Je publierai q*
*votre justice, et vos œuvres ne vous serviront de r*
enchantements de cette devineresse consisteront
moins en partie, à se parer d'une fausse justice ; m
qui sonde les reins et les cœurs, et qui rend à chac
ses œuvres, dévoilera la fausse justice, il jugera ce
bel, il mettra au jour les profondeurs de Satan.
*vous crierez dans vos maux, que tous ceux que vo*
*assemblés vous délivrent ; le vent les dissipera tou*
*ront emportés au moindre souffle.* Or, quel est le c
de ceux que Dieu oppose à cette nation adonnée aux
tements ? Le Prophète va nous l'apprendre : *Mais*
*mettent leur confiance en moi auront la terre po*
*tage, et ils posséderont ma montagne sainte.*

Dans l'*Apocalypse*, Jésus-Christ fait cette pro
celui qui, retenant fidèlement ce qu'il avait, ne
point laissé aller à la séduction de Jézabel, qui n'au
part, ni à sa doctrine ni à ses fornications : *Je lui do*
dit Jésus-Christ, *puissance sur les nations; il les gou*
*avec un sceptre de fer, et elles seront brisées comme*
*d'argile* (*Apoc.*, II, 26, 27).

*ceux qui ont le cœur contrit et brisé. Car je ne disputerai pas éternellement :* NON ENIM IN SEMPITERNUM LITIGABO. Ainsi l'on voit qu'il y avait un procès entre la devineresse et le Dieu tout-puissant. Dieu était dans une grande colère, mais il déclare qu'il l'apaisera, et il termine la dispute par les promesses qu'il fait de guérir son peuple, que l'on peut voir dans la suite de ce chapitre d'*Isaïe*, et par la déclaration qu'il y joint que l'esprit et les âmes viennent de lui : *Je ne disputerai pas éternellement, et ma colère ne durera pas toujours; parce que l'esprit est sorti de moi pour se revêtir* du corps (SPIRITUS A FACIE MEA INDUIT) *et c'est moi qui ai créé les âmes.*

On voit aussi dans *Michée,* au chapitre qui suit celui dont nous avons tiré les dernières paroles que nous avons citées, un procès, non précisément sous la même forme que celui dont parle Isaïe, où Dieu lui-même paraît plaider contre la nation adultère, mais un procès entre deux femmes, entre deux nations. Or, dans *Isaïe* et dans *Michée* le procès se termine de la même sorte; par le jugement qui intervient, la nation orgueilleuse est confondue, et celle qui était dans l'abattement est consolée, guérie et élevée en gloire (*Michée,* VII, 8) : *O mon ennemie, ne vous réjouissez point de ce que je suis tombée, je me relèverai... Je porterai le poids de la colère du Seigneur parce que j'ai péché contre lui, jusqu'à ce qu'il juge ma cause,* etc. Et dans *Isaïe*, LVII, 18 : *J'ai considéré ses voies, et je l'ai guéri,* etc. Il est aisé de suivre plus loin le parallèle de ces deux endroits.

## ARTICLE XXIII.

**Mystère d'iniquité ; ses préludes. Les mauvais devins se multiplieront. C qui portent le nom de devins en bonne part deviendront extraordi rement rares. Les sauterelles de l'Apocalypse prépareront les voi la parfaite formation de la bête à sept têtes. Opérations et arti du dragon appelé aussi l'ancien serpent.**

Les désordres marqués dans l'Écriture sous l'image de divination et des enchantements font du progrès en pl d'une manière : 1° lorsqu'ils se multiplient; 2° lorsque qui est figuré sous ces images s'accomplit plus spirituel ment et plus dangereusement, en sorte que la figure plus parfaitement remplie et dans un ordre de choses pl sublime; 3° lorsque ceux qui tolèrent, qui favorisent ou sont eux-mêmes auteurs de ces désordres, occupent da le peuple de Dieu une place plus éminente. Par exemp il y avait une Jézabel qui tenait son école au milieu chrétiens à Thyatire; mais l'évêque en était exempt, il ét seulement besoin de l'exhorter à agir avec plus de vigue Cet évêque n'était pas un Achab, il en était prodigieu ment éloigné, mais il n'avait pas la plénitude du zèle d'Él On comprend que le mal aurait été incomparablement p grand, si cet évêque avait été séduit lui-même et qu'il devenu séducteur.

On peut remarquer dans les expressions des Prophè ces différents accroissements du mal. *Seigneur*, dit *Isa* ch. II, v. 6, *vous avez rejeté la maison de Jacob qui votre peuple, parce qu'ils ont été remplis de superstiti comme autrefois, qu'ils ont eu des augures comme les P listins... Leur terre est remplie d'or et d'argent, et le trésors sont infinis. Leur pays est plein de chevaux, et le*

*chariots sont innombrables.* Ces expressions nous marquent un grand éclat extérieur, mais tel qu'il était dans les dernières années du règne de Salomon qui furent si malheureuses. *Leur terre*, continue le Prophète, *est aussi remplie d'idoles.* Et alors, comme les mauvais devins se multiplient, Dieu ôte les bons devins ; ch. III, v. 1 et suiv. : *Car le Dominateur, le Seigneur des armées va ôter de Jérusalem et de Juda le courage et la vigueur, toute la force du pain et toute la force de l'eau; tous les gens de cœur et tous les hommes de guerre, tous les juges, les prophètes, les devins* (KISEM) *et les vieillards; les capitaines de cinquante hommes, les personnes d'un visage vénérable, ceux qui peuvent donner conseil, les plus sages d'entre les architectes, les hommes habiles dans l'art de deviner*, INTELLIGENTEM INCANTATIONIS (NEBON LACHASCH). *Je leur donnerai des enfants pour princes et des efféminés les domineront.*

Ce passage fait voir que les termes de LACHASCH et KISEM se prennent quelquefois en bonne part, puisque le Prophète donne pour une marque de la colère de Dieu, qu'il les enlèvera du milieu de son peuple. C'est dans ces temps que la parole de Dieu est rare, comme il est dit, *I. Rois*, III, 1 : *La parole du Seigneur était alors* rare et *précieuse, et Dieu ne se découvrait point clairement.* Alors s'accomplit la sentence des *Proverbes* XXIX, 18, : *Quand il n'y aura plus de prophétie* hébreu, *de vision*,, *le peuple se dissipera.* Alors il est extrêmement rare de trouver des hommes tels que celui dont il est parlé, *Ecclésiastique*, XXXVII, 18 : *L'âme d'un homme saint découvre quelquefois mieux la vérité, que sept sentinelles qui sont assises dans un lieu élevé pour contempler tout ce qui se passe.*

C'est par l'accomplissement, la consommation et la réunion de ces divers traits, tracés par l'Esprit de Dieu dans

les écrits des Prophètes, que se consomme le mystère d'iniquité prédit dans l'*Apocalypse*. Ainsi se forme la grande ville appelée spirituellement Sodome et Égypte ; la bête à sept têtes et à dix cornes ; la prostituée qui est assise sur cette bête, qui porte écrit sur le front : *Mystère, la grande Babylone, mère des fornications et des abominations de la terre* (*Apoc.*, XVII) ; le faux prophète, ou la seconde bête, dont il est parlé au chapitre XIII de l'*Apocalypse*, qui avait deux cornes semblables à celles de l'Agneau, mais qui parlait comme le dragon.

On peut voir dans les Symboles précédents diverses observations sur la manière dont ce mystère est conduit à son terme, sur les différentes formes qu'il prend successivement; d'où les Prophètes ont pris occasion de le représenter quelquefois sous l'emblème d'Israël, de Juda, de Jérusalem rebelle; et d'autres fois sous le nom des peuples étrangers, de l'Idumée, des Philistins, de Tyr, de Babylone, de l'Égypte, de Sodome. On y verra en même temps comment toutes ces choses s'exécutent sans préjudice des promesses faites à l'Église, de son indéfectibilité et de son infaillibilité. Pour rappeler par un seul mot tout ce qui a été dit sur cela, il suffit de dire que tous ces malheurs ne regardent que les branches étrangères, menacées par saint Paul dans le chapitre XI de l'*Épître aux Romains*.

La figure de Jézabel et celle de Balaam seront accomplies en grand lorsque ces choses s'accompliront. Élie est un des deux Prophètes dont la venue est marquée au chapitre XI de l'*Apocalypse*. *La bête qui monte de l'abîme*, est-il dit (v. 7), *leur fera la guerre, les vaincra et les tuera*. Il se trouvera des prophètes de Baal à qui Élie, de son côté, déclarera la guerre ; et il se trouvera une Jézabel qui en prendra la défense. Le second Prophète dont la venue

est annoncée au même endroit de l'*Apocalypse*, et que saint Hilaire croit être Moïse, trouvera des enchanteurs qui lui résisteront, ainsi que Moïse en a trouvé autrefois en Égypte. Alors le mystère d'iniquité aura pris sa forme et sa consistance après de longs préparatifs.

Or, entre ces préparatifs, il y en a qui touchent de plus près que les autres à la consommation de ce mystère et qui en sont le prélude. C'est ainsi que l'on peut regarder tout ce qui est dit de la plaie des sauterelles dans l'*Apocalypse*. Le soleil et l'air furent obscurcis à leur venue ; elles tenaient de la nature des bêtes venimeuses ; leur queue était semblable à celle des scorpions, y ayant un aiguillon ; et il est encore dit que le mal qu'elles font est semblable à celui que fait le scorpion quand il a blessé l'homme (*Apoc.*, ch. IX).

Nous ne nous étendons point sur l'autre plaie annoncée par le son de la sixième trompette ; c'est la plaie des Mahométans, figurée par une armée de deux cents millions d'hommes montés sur des chevaux qui avaient des têtes de lion, et ces chevaux avaient des queues semblables à celles des serpents ; ces queues avaient des têtes dont elles blessaient. Ces queues, semblables à des serpents, représentent la séduction du Mahométisme, mais qui ne vient qu'après que la tête du lion a passé. En effet, on sait par l'histoire que la séduction du Mahométisme a été ordinairement précédée par la force des armes qui leur ont soumis les pays immenses où ils se sont établis.

En comparant avec soin les caractères de cette plaie avec celle des sauterelles, on reconnaîtra que l'une touche de plus près que l'autre le peuple de Dieu. L'une est extérieure, l'autre est interne. Le caractère de l'une est d'attaquer ouvertement et de tuer par le feu, la fumée et le

soufre ; le caractère de l'autre est d'insinuer un venin caché. L'une fait des ravages prodigieux, mais l'autre est plus pénétrante. Enfin, pour ne pas pousser plus loin ce parallèle, l'armée des deux cents millions d'hommes tue les corps, les sauterelles ne les tuent pas, elles tuent les âmes.

Le venin des sauterelles, qui produit des effets semblables à celui des scorpions, marque la séduction ; et cette plaie, disons-nous, prépare les voies et est le prélude du mystère d'iniquité, représenté au ch. XIII de l'*Apocalypse*, sous l'image de la bête à sept têtes et à dix cornes, que saint Jean voit de nouveau au XVII[e] chapitre avec la grande prostituée qui est assise dessus. Cette bête a la même forme que le dragon qui est aussi représenté, au chapitre XII, comme ayant sept têtes et dix cornes. Or, il est représenté de la sorte à cause de la bête qu'il anime et à qui il fait part de sa puissance. Une des choses marquées par les sept têtes de la bête (ch. XVII, v. 9), ce sont sept montagnes qui, dans le sens que nous suivons maintenant, sont de grands peuples. Le dragon s'empare donc de ces peuples et les remue à son gré, après leur avoir communiqué peu à peu son venin. Il faut se souvenir aussi de la bête qui monte de la terre (ch. XIII, v. 11), qui a deux cornes semblables à celles de l'Agneau, mais qui parle comme le dragon. Cette seconde bête est donc aussi animée de l'esprit du dragon, ou, ce qui est la même chose, elle est empoisonnée de son venin.

Le dragon (ch. XII, v. 9) est appelé : *Cet ancien serpent*, celui *qui se nomme le diable et Satan*, *qui séduit toute la terre habitable* (Ὁ ὄφις ὁ ἀρχαῖος, ὁ καλούμενος Διάβολος, καὶ ὁ Σατανᾶς, ὁ πλανῶν τὴν οἰκουμένην ὅλην). Ses sept têtes et ses dix cornes marquent aussi l'assemblage et la plénitude, tant

des vices et des erreurs dont il est le père, que des moyens qu'il met en œuvre pour les persuader et les faire prévaloir parmi les hommes. Il fait la guerre aux saints; il les accuse jour et nuit devant Dieu : les bons anges lui résistent, et il est enfin vaincu, mais après un grand combat.

Nous disons donc que les sauterelles, annoncées par le son de la cinquième trompette, sont les avant-coureurs de toutes ces choses et qu'elles ont emprunté leur venin du dragon; en sorte que la parole de l'Écriture leur convient mieux qu'à aucun autre : *Leur vin est un fiel de dragons, c'est un venin d'aspics qui est incurable* (Moïse, dans son Cantique, *Deutér.*, XXXII, 33). Elles sortent du puits de l'abîme, et elles sont un instrument choisi que le dragon met en œuvre pour former cette bête à sept têtes qui paraît deux ou trois chapitres après. C'est-à-dire que le dragon communique peu à peu son venin aux hommes, dont cette bête doit être composée, par les piqûres de ces sauterelles; et lorsque le venin aura fermenté, qu'il se sera étendu, et que tous ceux qui en doivent recevoir les atteintes les auront ressenties, la bête se trouvera formée. C'est alors que ceux qui auront part à la séduction ne marcheront plus un à un; ils feront corps; le dragon leur communiquera sa puissance. Alors la bête à deux cornes animera l'image de la bête à sept têtes, laquelle bête à sept têtes est elle-même l'image du dragon.

## ARTICLE XXIV.

Désordres qui tendent plus immédiatement à la consommation du mystère d'iniquité. Corruption de la morale appliquée à la conduite des âmes. Pélagianisme renouvelé. Faux docteurs figurés par les faux prophètes du temps d'Ézéchiel et de Jérémie.

On peut voir par le Commentaire de M. Bossuet sur

l'*Apocalypse*, en combien d'endroits des anciens Prophètes il est parlé de ces sauterelles de l'*Apocalypse*. On voit bien que le sens que nous suivons est autre que celui de M. Bossuet; il suffit de dire ici que le sens de M. Bossuet est la figure de celui-ci. Si donc on trouve à propos de consulter les endroits des Prophètes dont il fait mention, il faudra être attentif à les transporter du sens qu'il suit, au sens que nous suivons.

Or, pour nous borner à ce qui regarde notre présent symbole, nous réduisons à deux chefs la séduction et le venin des sauterelles : 1° la corruption de la morale, 2° le pélagianisme renouvelé. Il faudra y joindre, comme nous le ferons dans la suite, un troisième objet, savoir l'esprit de domination introduit dans le gouvernement ecclésiastique, ce qui renferme les fausses prérogatives que la cour de Rome s'est attribuées et que ses flatteurs lui ont accordées avec profusion.

Et à l'égard de la corruption de la morale, ou ce qui revient au même, d'une conduite molle et efféminée qui perd les âmes, il faut avoir présent à l'esprit le chapitre XIII d'*Ézéchiel* en son entier. En voici quelques traits (v. 3) : *Malheur aux prophètes insensés qui suivent leur propre esprit et qui ne voient rien. Vos prophètes, ô Israël, ont été parmi vous comme les renards dans les déserts... Ils n'ont que des visions vaines, et ils ne prophétisent que le mensonge, en disant : Le Seigneur a dit ceci, quoique le Seigneur ne les ait point envoyés; et ils persistent à assurer ce qu'ils ont dit une fois. Les visions que vous avez eues ne sont-elles pas vaines, et les prophéties que vous publiez ne sont-elles pas pleines de mensonge?... Ma main s'appesantira sur les prophètes qui ont des visions vaines, et qui prophétisent le mensonge; ils ne se trouveront point dans*

*l'assemblée de mon peuple ; ils ne seront point écrits dans le livre de la maison d'Israël ; ils n'entreront point dans la terre d'Israël* (c'est-à-dire qu'ils n'auront point de part au renouvellement que Dieu fera par l'insertion des branches naturelles) ; *et vous saurez que c'est moi qui suis le Seigneur,* JÉHOVAH ; *parce qu'ils ont séduit mon peuple en lui annonçant la paix, lorsqu'il n'y avait point de paix.*

Le prophète emploie ici le symbole de la muraille mal enduite, et il parle ensuite des faux prophètes sous l'idée de femmes. On peut se souvenir qu'il est dit des sauterelles de l'*Apocalypse*, qu'elles ont des cheveux de femmes (*Apoc.*, IX, 8). *Et vous, fils de l'homme*, est-il dit à Ézéchiel, même chapitre, v. 17, *tournez le visage contre les filles de votre peuple, qui se mêlent de prophétiser de leur tête et de leur propre cœur, et prophétisez contre elles, et dites : Voici ce que dit le Seigneur notre Dieu : Malheur à celles qui préparent des coussinets*, etc. La séduction de ces fausses prophéties est représentée sous l'image des piéges que les chasseurs tendent aux oiseaux pour les prendre : VOS CAPITIS ANIMAS VOLANTES (v. 20).

Au ch. XXI, v. 28, Ézéchiel étend aux Ammonites les prophéties qu'il venait de faire contre la terre d'Israël. L'épée reçoit ordre de les frapper, *pendant que les enfants d'Ammon n'ont que des visions fausses, et que leurs devins ne leur disent que des mensonges.*

Au chapitre XXII, le même Prophète revient à la Judée et à Jérusalem, et il parle de la confédération des méchants. Verset 25 : *Les prophètes ont conjuré ensemble au milieu d'elle, et ils ont dévoré les âmes comme un lion qui rugit et ravit sa proie... Ses prêtres ont méprisé ma loi, ils ont violé mon sanctuaire, ils n'ont point fait de discernement entre les choses saintes et les profanes... Ses princes étaient*

*au milieu d'elle comme des loups toujours attentifs à ravir leur proie, à répandre le sang, à perdre les âmes, et à courir après le gain pour satisfaire leur avarice.* On peut remarquer combien tous ces traits ont de rapport avec le caractère de Balaam. *Ses prophètes mettaient l'enduit sur la muraille sans y rien mêler qui la rendît ferme : ils avaient des visions vaines, et ils prophétisaient le mensonge en disant : Voici ce que dit le Seigneur notre Dieu, quoique le Seigneur n'eût point parlé.*

Ce sont tous ces traits qui concourent à former, au milieu du peuple de Dieu, la prostituée. La liaison en est marquée dans Ézéchiel, qui passe, au chapitre suivant, à la description d'Oolla et d'Ooliba. Il marque en propres termes l'objet qui était immédiatement exprimé par ces deux femmes; c'était Israël et Juda. Mais ces deux peuples étaient eux-mêmes figures. L'état de la Judée, tel qu'il était au temps d'Ézéchiel, était la figure de l'état de la Synagogue au temps de Jésus-Christ. Des désordres grossiers étaient la figure de désordres plus spirituels. La Synagogue a été, au temps de Jésus-Christ et des Apôtres, une Ooliba corrompue dans l'ordre spirituel. Les branches étrangères, menacées par saint Paul dans l'*Épître aux Romains,* ont aussi leur Ooliba. Or, il y aura une proportion entre la manière dont cette Ooliba parviendra à l'état marqué par le Prophète, et la manière dont l'Ooliba de son temps y était parvenue.

L'état où était tombée Ooliba est marqué en ces termes, ch. XXIII, v. 11 : *Quod cum vidisset soror ejus Ooliba, plusquam illa insanivit libidine; et fornicationem suam super fornicationem sororis suæ.* Des désordres de plus d'une sorte avaient contribué à la conduire à cet excès de corruption. Les désordres qui sont représentés dans les

passages qui viennent d'être rapportés des chapitres XIII et XXII d'*Ézéchiel*, consistent dans une double illusion. On faisait croire à chaque particulier que son âme était bien avec Dieu, et on en faisait accroire autant à la nation en général, en sorte que l'on faisait passer pour des imposteurs les vrais prophètes, tels qu'Ézéchiel et Jérémie qui annonçaient la prise de Jérusalem et la captivité de Babylone. L'application de ces traits se fait d'elle-même. On comprend que c'est faire la fonction d'un faux prophète et d'un faux devin, de dire à chaque chrétien en particulier, que son âme est en bon état, que sa conscience doit être en repos, lorsqu'il est dans un état que l'Évangile condamne; et qu'il en est de même, lorsque l'on veut faire croire que l'état du peuple de Dieu est heureux et florissant, lorsqu'il gémit sous le poids des maux qui l'accablent. C'est en ces deux manières que l'on annonce la paix lorsqu'il n'y a point de paix (*Ézéchiel*, XIII, 16) : *Ces prophètes d'Israël, qui se mêlaient de prophétiser à Jérusalem, et qui avaient pour elle des visions de paix, lorsqu'il n'y avait point de paix.*

Mais il y a une autre manière de remplir, dans l'ordre spirituel, l'image des faux devins, c'est en s'attachant aux opinions pélagiennes : c'est ainsi que l'on introduit à la lettre dans l'ordre spirituel l'idolâtrie. Ce dernier désordre a d'étroites liaisons avec les premiers désordres dont nous venons de parler, puisque le pélagianisme conduit à prendre la fausse justice pour la véritable, ce qui renverse tout dans la conduite des âmes. Nous avons traité assez au long, Article XX, de la méthode de l'Écriture qui emploie l'image de la divination et des devins, pour représenter les erreurs et la conduite de ceux qui mettent le libre arbitre à la place de Dieu, en transportant au libre arbitre le droit de décider en premier dans l'ordre de la justice, qui n'appartient

qu'à Dieu. Cela renferme des idées théologiques qu'il faut avoir présentes à l'esprit.

En effet, c'est à ces idées que nous rapportons principalement les caractères d'idolâtrie qu'Ézéchiel attribue à Ooliba, comme ce Prophète rapporte lui-même à l'idolâtrie d'Ooliba le caractère de prostituée qu'il lui donne. Elle est prostituée en ce qu'elle est idolâtre, abandonnant le véritable Dieu qui est son époux, pour s'attacher à des dieux étrangers. Et dans le sens que nous suivons maintenant, Ooliba est idolâtre en ce qu'elle met sa confiance, pour obtenir la justice et le salut, en un autre que dans le Dieu véritable. C'est, comme on le voit, un nouveau point de vue d'où l'on découvrira une nouvelle troupe de devins et d'enchanteurs : ou bien autrement, ceux qui étaient déjà des enchanteurs, en ce qu'ils trompaient les âmes par leurs fausses maximes en fait de morale, seront convaincus de porter ce caractère par un nouvel endroit, savoir par leur dévouement aux opinions pélagiennes. C'est ainsi qu'il se trouvera, que le venin des sauterelles de l'*Apocalypse* aura une double malignité ; il empoisonnera les âmes, non pas seulement en les entraînant dans le péché, mais encore en leur cachant la vraie source de la justice. Les âmes séduites ignoreront quel est le vrai médecin, et prendront la maladie pour la santé.

Si l'on entend dans un sens spirituel le XIVe chapitre de *Jérémie*, on y reconnaîtra aisément que la sécheresse qui y est dépeinte sous de si vives couleurs n'est autre chose que la rareté de la grâce, et que toute l'instruction que l'Esprit de Dieu veut que nous retirions de ce chapitre est renfermée dans le dernier verset : *Y a-t-il quelqu'un parmi les faux dieux des nations qui fasse pleuvoir, ou sont-ce les cieux qui peuvent donner les pluies? N'est-ce pas vous qui*

*êtes le Seigneur notre Dieu que nous attendons? car c'est vous qui faites toutes ces merveilles.* C'est-à-dire que Dieu seul distribue la pluie de la grâce qui fait produire les œuvres de justice; et que toute autre puissance à qui l'on attribue de produire un tel effet en premier ne peut être qu'un faux dieu.

Si l'on n'entendait, par la pluie dont il est parlé dans cet endroit, autre chose que la pluie matérielle, et par les idoles des nations, que des idoles grossières, ce ne serait pas proprement les faux prophètes du vrai Dieu qu'il faudrait accuser, lorsqu'il serait question d'un tel égarement. Mais lorsqu'on transporte ces choses à l'ordre spirituel, alors les mêmes hommes qui sont ministres du vrai Dieu, et qui soutiennent sa divinité contre les idoles grossières, peuvent être les défenseurs de l'idolâtrie dans l'ordre des choses invisibles. Ils entretiendront sur ce point les hommes dans l'erreur, et continueront en même temps à offrir visiblement des sacrifices à Dieu. Ils se glorifieront de l'injure qu'ils font à Dieu: et plus les hommes qu'ils auront séduits seront hardis pour transporter au libre arbitre la gloire qui n'est due qu'à Dieu, plus ces faux docteurs soutiendront que Dieu est satisfait de son peuple, et que le peuple n'a pas à craindre les effets de la colère de Dieu.

Mais voici ce que nous lisons au milieu de ce même chapitre XIV de *Jérémie*, verset 11 : *Ne me priez point, dit le Seigneur, de faire grâce à ce peuple. Lorsqu'ils jeûneront, je n'écouterai point leurs prières; et quoiqu'ils m'offrent des holocaustes et des sacrifices, je ne les recevrai point.* Toutes ces pratiques, comme l'on voit, sont directement opposées à l'idolâtrie qui ferait croire que ce sont les dieux des nations qui font tomber la pluie et qui communiquent aux champs la fertilité; mais elles sont compatibles avec

l'idolâtrie spirituelle qui conteste à Dieu le pouvoir de rendre les âmes fécondes en fruits de justice. Le Seigneur continue : *Parce que je veux les exterminer par l'épée, par la famine et par la peste. Alors je dis : Ah ! ah ! ah ! Seigneur mon Dieu, les prophètes leur disent sans cesse : Vous ne verrez point l'épée ni la guerre, et la famine ne sera point parmi vous* (il dépend de vous et non pas de Dieu d'empêcher cette famine, et après que vous aurez bien usé de votre libre arbitre), *le Seigneur vous donnera dans ce lieu une véritable paix. Le Seigneur me répondit : Les prophètes prophétisent faussement en mon nom; je ne les ai point envoyés, je ne leur ai point ordonné de dire ce qu'ils disent, et je ne leur ai point parlé. Les prophéties qu'ils vous débitent sont des visions pleines de mensonges; ils parlent en devinant, ils publient les illusions trompeuses et les séductions de leur cœur.* Les versets suivants contiennent les menaces que Dieu fait à ces prophètes et à ceux qui croient en eux.

C'est de ces mêmes prophètes que parle Jérémie au ch. XXVII, v. 9. *Vous donc, n'écoutez point vos prophètes, ni vos devins, ni vos inventeurs de songes, ni vos augures, ni vos magiciens* (l'on reconnaît ici le précepte du *Deutéronome* et du VIII^e ch. d'*Isaïe*) *qui vous disent : Vous ne serez point assujettis au roi de Babylone; car ils vous prophétisent le mensonge, pour vous envoyer bien loin de votre terre, pour vous en chasser et pour vous faire périr.* Et au verset 14 : *N'écoutez point les paroles des prophètes qui vous disent : Vous ne serez point assujettis au roi de Babylone; car ce qu'ils vous disent n'est que mensonge. Je ne les ai point envoyés, dit le Seigneur, et ils prophétisent faussement en mon nom, pour vous chasser, et poiur vous faire périr, vous et vos prophètes qui vous prédisent l'avenir. J'ai*

*aussi parlé aux prêtres et à ce peuple en leur disant : Voici ce que dit le Seigneur : N'écoutez point les paroles de vos prophètes, qui vous font des prédictions et qui vous disent : Les vases de la maison du Seigneur seront bientôt rapportés de Babylone; car ils vous prophétisent le mensonge.*

Dieu propose ici l'épreuve marquée dans le *Deutéronome*, et employée dans les chapitres d'*Isaïe* qui suivent le XL$^e$, c'est de voir si ces prophètes pourront accomplir ce qu'ils disent. Et il est bon de remarquer que cette épreuve est proposée de manière qu'on les défie d'exécuter ce qu'ils ont promis; en sorte que ce n'est pas seulement une épreuve pour reconnaître ce qu'ils savent de l'avenir (ce qui ne regarderait que les lumières de l'entendement), mais encore ce qu'ils peuvent sur l'avenir, ce qui a rapport à la puissance de la volonté. Que *s'ils sont vrais prophètes*, dit Jérémie, *et si la parole de Dieu est en eux, qu'ils s'opposent au Seigneur des armées, afin que les vases qui ont été laissés dans la maison du Seigneur, dans la maison du roi de Juda et dans Jérusalem, ne soient point transférés en Babylone.* Et sur cela, Dieu réitère la prédiction de la translation de tous ces vases, pour y demeurer jusqu'au jour que Dieu avait marqué, c'est-à-dire jusqu'à la fin des soixante-dix ans de captivité.

Il y avait en même temps à Babylone des prophètes semblables, qui séduisaient ceux des Juifs qui étaient déjà en captivité. Jérémie écrivit à ces Juifs pour les prémunir, ch. XXIX, v. 8 : *Ne vous laissez point séduire par vos prophètes qui sont au milieu de vous, ni par vos devins; et n'ayez point d'égard aux songes que vous avez songés; parce qu'ils vous prophétisent faussement en mon nom.* Dieu oppose à ces fausses prophéties celle du retour de la captivité à la fin des soixante-dix années, et il renouvelle

la prédiction de tous les malheurs qui allaient fondre sur ceux des Juifs qui étaient encore à Jérusalem, *ad fratres vestros, qui non sunt egressi vobiscum in transmigrationem* (v. 16). Les faux prophètes des Juifs qui étaient à Babylone écrivaient, de leur côté, des lettres aux Juifs qui étaient à Jérusalem pour les entretenir dans une fausse sécurité. Tel était Séméïas Néhélamite, dont Jérémie parle dans ce chapitre XXIX. Il parle aussi de deux autres, savoir, Achab fils de Colias, et Sédécias fils de Maasias, à qui il annonce une mort funeste; *parce qu'ils ont agi follement dans Israël,* dit le Seigneur (verset 23), *qu'ils ont corrompu les femmes de leurs amis, et qu'ils ont parlé faussement en mon nom, en disant ce que je ne leur avais pas ordonné de dire. C'est moi-même qui suis le juge et le témoin, dit le Seigneur.* Il est bon d'observer que les Hébreux croient que ces deux faux prophètes sont les mêmes qui s'efforcèrent de corrompre Suzanne.

Que l'on remarque donc que voilà de faux prophètes du vrai Dieu à Jérusalem, et d'autres à Babylone. Outre ceux-là, l'Écriture nous parle des prophètes des faux dieux, ou des devins qui étaient à Babylone. *L'épée est tirée,* dit Jérémie en prédisant la ruine de Babylone, ch. L, v. 35, *contre ses princes et contre ses sages. L'épée est tirée contre ses devins qui paraîtront des insensés.* Dans le sens immédiat qui regardait le temps de Jérémie, cette dernière espèce de sages et de devins était essentiellement différente des faux prophètes juifs. Mais dans l'ordre spirituel, les mêmes hommes sont, tout à la fois, faux prophètes de Jérusalem, faux prophètes du vrai Dieu à Babylone, et prophètes des faux dieux de Babylone. Ces trois caractères peuvent seulement marquer quelques degrés de plus ou de moins, et quelque différence dans la situation.

Ceux qui sont représentés sous ces trois formes sont donc, dans l'ordre spirituel, les mêmes dont il est parlé au ch. XXIII. C'est par de tels hommes qu'il se forme, au milieu de la Jérusalem spirituelle, une Babylone en esprit. *Le prophète et le prêtre se sont corrompus*, est-il dit, verset 11, *et j'ai trouvé dans ma maison les maux qu'ils ont faits, dit le Seigneur. C'est pourquoi, leur voie sera comme un chemin glissant dans les ténèbres. On les poussera, et ils tomberont*. (Voilà les malheurs prédits à la fin du VIII[e] ch. d'*Isaïe*.) *J'ai vu l'extravagance dans les prophètes de Samarie : ils prophétisaient au nom de Baal, et ils séduisaient mon peuple d'Israël. J'ai vu les prophètes de Jérusalem semblables à des adultères, j'ai vu parmi eux la voie du mensonge*. (On peut voir dans la dixième *Imaginaire* de M. Nicole l'application qu'il fait de ce passage.) *Ils ont fortifié les mains des méchants, pour empêcher que les hommes ne se convertissent du déréglement de leur vie. Ils sont tous devenus devant mes yeux comme Sodome, et les habitants de Jérusalem comme Gomorrhe.* Voilà, en propres termes, ce que nous disons de la formation du mystère d'iniquité. Le sens que nous suivons actuellement a rapport à la grande ville dont il est parlé dans l'*Apocalypse*, XI, 8, qui est appelée spirituellement *Sodome et Égypte*.

Jérémie poursuit : *C'est pourquoi, voici ce que le Seigneur des armées dit aux prophètes : Je les nourrirai d'absinthe, et je les abreuverai de fiel, parce que la corruption s'est répandue des prophètes de Jérusalem sur toute la terre. Voici ce que dit le Seigneur des armées : N'écoutez point les paroles des prophètes qui vous prophétisent et qui vous trompent. Ils publient les visions de leur cœur, et non ce qu'ils ont appris de la bouche du Seigneur. Ils disent à ceux*

*qui me blasphèment* (hébreu, SPERNENTIBUS ME) : ***Le Seigneur l'a dit, vous aurez la paix; et à tous ceux qui marchent dans la corruption de leur cœur : Il ne vous arrivera point de mal.***

On voit clairement ici que ces prophètes réunissent deux caractères : 1° Ils parlent au nom du vrai Dieu; 2° ils sont dans sa maison (verset 11) : *J'ai trouvé dans ma maison les maux qu'ils ont faits, dit le Seigneur;* et ils apprennent à mépriser le Seigneur; ils en font leçon, selon qu'il est dit de la maison d'Israël et de Juda, ch. V, v. 12 : *Ils ont renoncé le Seigneur, et ils ont dit : Le Seigneur n'est point Dieu :* en quoi ils étaient autorisés par les prophètes, comme on le voit au verset suivant, et dans ce XXIII° chapitre verset 27 : *Ils veulent faire que mon peuple oublie mon nom, à cause de leurs songes qu'ils débitent chacun à leur prochain, comme leurs pères ont oublié mon nom à cause de Baal.* Ne reconnaît-on pas que la doctrine pélagienne remplit parfaitement tous les traits exprimés ici par le prophète? Revenons au verset 18, pour entendre ce que Dieu prononce touchant ces prophètes qui promettaient la paix à ceux qui blasphémaient contre le Seigneur.

*Mais qui d'entre eux a assisté au conseil de Dieu,* IN SECRETO JÉHOVÆ, *qui l'a vu, et qui a entendu ce qu'il a dit? Le tourbillon de la colère du Seigneur va éclater sur la tête des impies, et la tempête, après avoir rompu la nuée, tombera sur eux* (v. 19). *Je n'envoyais point ces prophètes, et ils couraient d'eux-mêmes : je ne leur parlais point, et ils prophétisaient de leur tête* (v. 21). *S'ils avaient eu part à mon secret* (SI STETISSENT IN SECRETO MEO : « Id est, » dit Vatable, « si admissi fuissent in locum in quo tracto consilia mea et arcana »), *ils auraient fait connaître mes paroles à mon peuple,* etc. (v. 22). *J'ai entendu ce qu'ont dit ces prophètes qui*

*prophétisent le mensonge en mon nom, en disant : J'ai songé, j'ai songé* (v. 25).

Ces prophètes trompeurs n'avaient point assisté au secret conseil de Dieu, mais Jérémie y avait été introduit. Il annonçait les jugements de Dieu sur les mauvais pasteurs, et la délivrance future des brebis, ch. XXIII, v. 1 et 4; ch. XXV, v. 34. Il représentait Dieu comme un lion (DOMINUS DE EXCELSIS RUGIET, *Ibid.*, v. 30) qui devait faire entendre sa voix *contre le lieu de sa gloire*, c'est-à-dire contre le temple. C'est pour cela qu'il était l'objet de la haine de ces mêmes pasteurs qui formaient de jour en jour des desseins contre lui. *Pour moi,* dit-il, ch. XI, v. 19, *j'étais comme un agneau plein de douceur, qu'on porte pour en faire une victime, et je n'avais point su les entreprises qu'ils avaient formées contre moi en disant : Mettons du bois dans son pain, exterminons-le de la terre des vivants, et que son nom soit effacé de la mémoire des hommes.*

Il n'y a point de chrétien qui ne reconnaisse la personne de Jésus-Christ dans ces dernières paroles; mais ce n'est pas le sens que nous suivons maintenant. Jérémie a été en son temps la figure de Jésus-Christ; et il y a eu, et il y aura des temps où les disciples de Jésus-Christ ressembleront, jusqu'à un certain point, à leur maître par les mêmes traits, ou par des traits ressemblants à ceux par lesquels Jérémie l'a figuré. Jésus-Christ est appelé dans l'*Apocalypse* (V, 5) *le lion de la tribu de Juda*, en même temps qu'il y paraît *comme un Agneau immolé,* et c'est lui qui rompt les sceaux du livre où sont écrits les secrets de Dieu. Jérémie se compare à un agneau destiné à être immolé; Dieu lui avait révélé ses secrets : *J'ai trouvé*, dit-il, *vos paroles et je m'en suis nourri, et votre parole est devenue la joie et les délices de mon cœur* (ch. XV, v. 16). Mais il

exprime ensuite les épreuves dont cette joie a été suivie, au ch. XXVI, v. 8 : *Jérémie ayant dit tout ce que le Seigneur lui avait ordonné de dire à tout le peuple, les prêtres, les prophètes et tout le peuple se saisirent de lui, en disant : Il faut qu'il meure. Pourquoi a-t-il prophétisé au nom du Seigneur en disant : Cette maison sera traitée comme Silo, et cette ville sera détruite sans qu'il reste personne pour l'habiter ?*

Voici ce que nous lisons au ch. XVIII, v. 18 : *Ils ont dit : Venez, formons des desseins contre Jérémie ; car nous ne laisserons pas de trouver des prêtres qui nous instruisent de la loi, des sages qui nous fassent part de leurs conseils, et des prophètes qui nous annoncent la parole du Seigneur. Venez, perçons-le avec les traits de nos langues, et n'ayons aucun égard à tous ses discours.* Cet endroit exprime la confusion qui régnait alors. Il y avait une guerre intestine dans le centre de la Religion. Jérémie avait le secret de Dieu : c'était l'accomplissement du *liga testimonium, signa legem*, etc., d'Isaïe. Il était attaqué par les prêtres, par les prophètes, par le peuple. Ces prophètes appuyaient aussi leurs discours du nom de Dieu, quoiqu'il fût faux qu'ils fussent entrés dans le secret de Dieu. On ne disconvenait pas qu'on n'eût besoin de prophètes et de sages, mais on s'assurait qu'on n'en manquerait pas après qu'on se serait défait de Jérémie.

Ce que Jérémie dit de lui-même, qu'il avait trouvé les paroles du Seigneur et qu'il s'en était nourri : *Inveni sermones tuos, et comedi,* est exprimé d'une manière encore plus capable de frapper l'imagination par rapport à Ézéchiel, ch. III ; car une main s'avança vers lui, et elle lui présenta un livre qu'il mangea par ordre de Dieu. Ce livre contenait les secrets de Dieu, qui passèrent ainsi jusque

dans ses entrailles (v. 3) : *Venter tuus comedet, et viscera tua complebuntur volumine isto.* Ézéchiel trouva aussi une grande résistance dans ceux des Juifs à qui il était envoyé : *Ceux à qui je vous envoie,* dit le Seigneur, ch. II, v. 4, *sont des enfants qui ont un front dur et un cœur indomptable... Ceux qui sont avec vous sont des incrédules et des rebelles, et vous habitez au milieu des scorpions* (v. 6). Il paraît que le symbole des scorpions est pris là dans un sens un peu plus étendu que dans la description des sauterelles de l'*Apocalypse.*

## ARTICLE XXV.

Grande ville appelée spirituellement Sodome et Égypte. Prophétie du XIX[e] chapitre d'Isaïe touchant l'Égypte, entendue de l'Égypte spirituelle. Cette Égypte remplie de devins et de pythons, etc. Ses sages sont frappés d'aveuglement.

Il faut se souvenir de la grande ville dont il est parlé dans le chapitre XI de l'*Apocalypse,* où il est marqué qu'elle est appelée spirituellement Sodome et Égypte. Le chapitre XIX d'*Isaïe* contient une prophétie singulière contre l'Égypte. Or, selon un des sens de ce chapitre, c'est l'Égypte spirituelle dont parle l'*Apocalypse* (entendant l'*Apocalypse* dans le sens dont celui de M. Bossuet n'est que la figure).

Le chapitre XIX d'*Isaïe* est étroitement lié avec le précédent, dont nous nous contentons de rapporter ici le dernier verset : *En ce temps-là un peuple divisé et déchiré, un peuple terrible, le plus terrible de tous, une nation qui attendait et était foulée aux pieds, dont la terre était gâtée et ravagée par l'inondation des fleuves, offrira un présent au Dieu des armées, et viendra au lieu où est invoqué le nom*

*du Seigneur des armées, à la montagne de Sion*. Ce verset marque la conversion de la nation dont il est parlé au verset 13 de ce même chapitre XI de l'*Apocalypse;* conversion qui suivra la résurrection des deux Prophètes dont les corps demeureront étendus trois jours et demi dans l'Égypte spirituelle. Une voix puissante venant du ciel les appellera, et ils monteront au ciel dans une nuée à la vue de leurs ennemis.

Or voici, dans le chapitre suivant d'*Isaïe*, ce qui est prédit touchant cette Égypte spirituelle : *Prophétie contre l'Égypte. Le Seigneur montera sur un nuage léger, et il entrera dans l'Égypte, et les idoles de l'Égypte* (idoles de l'ordre spirituel) *seront ébranlées devant sa face, et le cœur de l'Égypte se fondra au milieu d'elle*. Ce serait trop nous écarter de notre symbole, de faire la comparaison de cet endroit avec le commencement du LXIV[e] chapitre : *O si vous vouliez ouvrir les cieux*, etc. *Les montagnes fondraient comme si elles étaient consumées par le feu... afin que votre nom se signalât parmi vos ennemis, et que les nations tremblassent devant votre face. Lorsque vous ferez éclater vos merveilles*, etc. Revenons au chapitre XIX : *Je ferai que les Égyptiens s'élèveront contre les Égyptiens, que le frère combattra contre le frère, l'ami contre l'ami, la ville contre la ville, et le royaume contre le royaume*.

Ces traits rappellent sensiblement le VII[e] ch. de *Michée,* la prophétie d'Azarias au roi Asa, *II. Paralip.*, XV, 5, et par conséquent le ch. XXXI de *Jérémie*, v. 15, etc.; et nous avons vu, Article XXII[1], que Michée compare ces temps futurs dont il parle, au règne d'Achab, sous lequel parut Élie. Il dit, ch. V, v. 11, que Dieu détruira les enchante-

[1] Voyez ci-dessus, page 317.

ments : *J'arracherai d'entre vos mains tout ce qui servait à vos sortiléges, et il n'y aura plus de devins parmi vous,* etc. Et à la fin du ch. VII, il emploie la figure de la sortie d'Égypte : *Je ferai voir des merveilles à mon peuple, comme lorsque je vous tirai de l'Égypte* (v. 15); et verset 19 : *Il jettera tous nos péchés au fond de la mer.* C'est comme si ce Prophète disait : Dans les temps dont je parle, il y aura une nouvelle Égypte, un nouvel Achab, une nouvelle Jézabel avec ses enchantements (*IV. Rois,* IX, 22) : *Adhuc fornicationes Jezabel matris tuæ, et veneficia ejus multa vigent.* Dieu délivrera son peuple de l'Égypte, et les merveilles opérées par Élie et par Moïse se renouvelleront spirituellement au milieu de *la grande ville appelée spirituellement Égypte.* Or, c'est au milieu de ces choses que Michée prédit une guerre domestique (ch. VII, v. 6) : *Le fils traite son père avec outrage; la fille s'élève contre sa mère; la belle-fille contre la belle-mère; et l'homme a pour ennemis ceux de sa propre maison.* C'est ce qui s'est accompli au temps de la venue du Messie (*S. Matth.*, ch. X, v. 35); et c'est ce qui doit s'accomplir de nouveau lors du second accomplissement de la prophétie de Michée, qui répond au sens que nous envisageons maintenant dans le XIX^e^ chapitre d'*Isaïe.* Voyons-en la suite.

Verset 3 : *L'esprit de l'Égypte s'anéantira dans elle, et je rendrai sa prudence inutile; ils consulteront leurs idoles, leurs devins, leurs pythons et leurs magiciens. Je livrerai l'Égypte entre les mains de maîtres cruels.* Le Prophète emploie ensuite le symbole des eaux et de la pêche. Puis, au verset 11 : *Les princes de Tanis ont perdu le sens, les sages conseillers de Pharaon ont donné un conseil plein de folie. Comment dites-vous à Pharaon : Je suis le fils des sages, je suis le fils des anciens rois?* Ce trait fait voir que la

prétention de la sagesse que l'on attribuait à Pharaon était fondée sur une ancienne succession. *Où sont maintenant vos sages? qu'ils vous annoncent, qu'ils vous prédisent ce que le Seigneur des armées a résolu de faire à l'Égypte.*

Il est bon de se souvenir ici de la prophétie, continuée dans les chapitres XXIX, XXX et XXXI d'*Ézéchiel*, contre l'Égypte. Les événements temporels qui servent d'emblème à Isaïe et à Ézéchiel sont sans doute différents, mais ils servent à figurer les mêmes événements dans l'ordre spirituel. Au chapitre XXXI, l'Égypte est un grand arbre qui n'a pas profité de l'exemple d'un autre grand arbre qui l'avait précédé et qui avait été coupé. C'est-à-dire que l'Égypte n'est autre chose que l'amas des branches étrangères, à qui saint Paul a fait envisager l'exemple des branches naturelles, et qui n'en a pas profité. L'Égypte, au XIX^e ch. d'*Isaïe*, dans le sens que nous suivons actuellement, est la même chose. Au lieu de recourir *à la loi et au témoignage*, selon le précepte d'Isaïe et du Deutéronome, elle consulte les devins et les pythons. Elle ne comprend point *ce secret* dont parle saint Paul (*Rom.*, XI, 25) (τὸ μυστήριον τοῦτο), qui l'aurait empêchée d'être sage à ses propres yeux et d'écouter le serpent qui lui dit : *Aperientur oculi vestri.* Elle se trompe sur l'origine de la justice d'où vient le salut. Elle se trompe encore sur le plan des desseins de Dieu. Les conseillers de Pharaon la flattent en lui disant : C'est à vous qu'il appartient de dire : *Je suis le fils des sages, je suis le fils des anciens rois.*

Mais Isaïe défie ces sages *de prédire ce que le Seigneur a résolu de faire en Égypte*: il poursuit en ces termes, verset 13 : *Les princes de Tanis sont devenus insensés, les princes de Memphis se sont trompés; ils ont séduit l'Égypte, la pierre angulaire de ses tribus.* (C'est à dessein que nous

laissons ces dernières paroles, mot à mot, comme elles sont dans l'hébreu.) *Dieu a répandu au milieu d'elle un esprit d'étourdissement, et ils ont fait errer l'Égypte dans toutes ses œuvres, comme un homme ivre qui ne va qu'en chancelant, et qui rejette ce qu'il a pris. Il n'y aura plus d'entreprise au milieu de l'Égypte qui réussisse, et dont on voie le commencement et la fin* (ou bien, qui réussisse entre les mains, soit des grands, soit des petits). *En ce temps-là, les Égyptiens deviendront comme des femmes; ils s'étonneront, ils trembleront parmi le trouble et l'épouvante à la vue de la main du Seigneur qu'il lèvera sur eux.*

Verset 17 : *En ce temps-là, la terre de Juda* (la Bible de Sacy a traduit : *L'exemple de la terre de Juda;* mais ce terme d'*exemple* ne se trouve nulle part) *la terre de Juda deviendra l'effroi de l'Égypte, et quiconque s'en souviendra tremblera de crainte dans la vue des desseins que le Seigneur des armées a formés contre elle* (l'Égypte). Cela semble avoir rapport à l'épithète de *terrible* donnée à double reprise, au chapitre précédent, à la nation qui viendra offrir un présent au Seigneur des armées sur la montagne de Sion (*Isaïe*, XVIII, 7). Au commencement du XIV[e] chapitre de l'*Apocalypse*, l'Agneau paraît sur la montagne de Sion, à la tête des cent quarante-quatre mille qui avaient son nom, et le nom de son Père écrit sur leurs fronts. On peut voir dans *Isaïe* la suite de cette prophétie, ce qui est dit des cinq villes d'Égypte où Dieu sera connu et où l'on parlera la langue de Chanaan (v. 18), et de la réunion de l'Assyrie, de l'Égypte et d'Israël dans le culte du vrai Dieu (v. 24).

Nous devons avertir ici que, quoique nous appliquions la prophétie d'Isaïe touchant l'Égypte, au même peuple qui est appelé spirituellement *Égypte* dans le ch. XI de l'*Apocalypse*, cela n'empêche pas qu'il ne puisse y avoir

quelque différence, même par rapport au sens que nous suivons. Il se peut faire, par exemple, que le terme d'Égypte ait une plus grande étendue dans cet endroit de l'*Apocalypse;* et que, dans le XIX[e] ch. d'*Isaïe,* il ne marque qu'une portion du tout qui est appelé *Égypte* dans l'*Apocalypse.* Ce n'est pas ici le lieu d'approfondir ce point-là. Nous ferons néanmoins encore deux observations qui pourront paraître s'écarter de notre dessein, mais qui servent à éclaircir et à confirmer l'application que nous venons de faire de ce chapitre d'*Isaïe.*

La première observation, c'est qu'au XV[e] chapitre de l'*Apocalypse,* saint Jean voit ceux qui étaient demeurés victorieux de la bête, sur le bord d'une mer transparente comme du verre, qui chantaient le cantique de Moïse et le cantique de l'Agneau. Ils chantaient le cantique de Moïse, parce qu'ils avaient été délivrés de l'Égypte spirituelle. En effet, les deux Prophètes qui avaient été mis à mort au milieu de cette Égypte spirituelle avaient été tués par la bête.

La seconde observation, c'est le rapport d'un passage d'*Isaïe* qui se trouve enclavé dans les chapitres dont nous avons traité au long ci-dessus, Article XX, avec le XVIII[e] et le XIX[e] ch. de ce même prophète. Nous nous contentons de mettre ici sous les yeux ce passage, qui est pris de la fin du XLII[e] ch. et du commencement du XLIII[e] : *Ce peuple* (c'est le peuple d'Israël) *est ruiné; il est pillé,* etc. *Qui est celui d'entre vous qui écoute ce que je dis, qui s'y rende attentif, et qui entende ce qui arrivera? Qui a livré Jacob en proie, et Israël entre les mains de ceux qui le pillent? N'est-ce pas le Seigneur... qui vous a créé, ô Jacob, et qui vous a formé, ô Israël? Ne craignez point, parce que je vous ai racheté, et que je vous ai appelé par votre nom;*

*vous êtes à moi. Lorsque vous marcherez au travers des eaux, je serai avec vous, et les fleuves ne vous submergeront point : lorsque vous marcherez dans le feu, vous n'en serez point brûlé et la flamme sera sans ardeur pour vous; parce que je suis le Seigneur votre Dieu, le Saint d'Israël, votre Sauveur. J'ai livré pour vous, pour votre rançon, l'Égypte, l'Éthiopie et Saba. Depuis que vous êtes devenu considérable et précieux devant mes yeux, et que je vous ai élevé en gloire, je vous ai aimé, et je livrerai des hommes pour vous, et des peuples pour vous racheter la vie;* ET POPULOS PRO ANIMA TUA.

Si l'on se souvient du sens profond qui a été reconnu dans ces chapitres d'*Isaïe*, depuis le XLI[e] jusqu'au XLVIII[e], ci-dessus, Article XX, § 7 et 8[1], et que l'on considère en même temps la liaison qui est entre ce passage et le ch. XIX, on reconnaîtra que le caractère essentiel de ces pythons, dont il est parlé dans le ch. XIX, que les Égyptiens consultaient (v. 3) : *Ils consulteront leurs idoles, leurs devins, leurs pythons et leurs magiciens*, c'est de disputer à Dieu le droit de sauver, c'est-à-dire le droit d'introduire et de conserver dans la justice. Tous les autres traits de ressemblance que les sages d'Égypte peuvent avoir avec les pythons sont subordonnés à celui-là.

## ARTICLE XXVI.

Suite de l'Article précédent. Les mêmes objets représentés par le prophète Nahum sous l'image de Ninive.

Ce que les autres Prophètes ont représenté chacun sous les symboles qui lui convenaient, Nahum l'a représenté

[1] Voyez pages 284 et 294.

ment à l'idée que nous présentent les derniers versets du ch. XI de *Zacharie* : *Prenez encore toutes les marques d'un pasteur insensé*, etc.; car le Prophète donne à entendre, dans cet endroit, qu'il y aura un certain pasteur distingué entre tous les autres ; que ce pasteur sera une idole, plutôt qu'un pasteur ; qu'au lieu d'être utile au troupeau, il lui fera beaucoup de mal ; et qu'enfin, quelques hommes qui se succéderont les uns aux autres seront chacun à leur tour le pasteur.

Pour peu que l'on soit instruit de la méthode de l'Écriture, on sait que ce qu'elle représente sous l'idée de pasteur, elle le représente aussi sous l'idée de brebis ou de bélier. C'est ainsi que les mêmes hommes sont pierres et architectes, ceps ou branches de vigne et vignerons, poissons et pêcheurs, grains de blé et laboureurs, fondements et portiers de la même ville, plantes d'un jardin mystérieux et habitants de ce même jardin, etc. C'est en suivant cette méthode que Jésus-Christ, qui est le Pasteur des pasteurs, est aussi l'Agneau, la brebis qu'on mène à la boucherie, et dans l'*Apocalypse*, l'Agneau ou le bélier à sept yeux et à sept cornes. Au chapitre XIV, il paraît sous le nom de l'Agneau sur la montagne de Sion ; et au chapitre XV, ceux qui sont délivrés chantent le cantique de Moïse et celui de l'Agneau. C'est en suivant la même analogie, que celui qui est un mauvais pasteur, dans ces derniers versets du ch. XI de *Zacharie*, paraît, dans l'*Apocalypse*, sous une figure qui lui donne une ressemblance extérieure avec l'Agneau par excellence, qui est Jésus-Christ. Après que saint Jean eût vu (ch. XIII) la bête à sept têtes et à dix cornes qui montait de la mer ou de l'abîme : *Je vis*, ajoute-t-il, *une autre bête qui montait de la terre, qui avait deux cornes semblables à celles de l'Agneau, mais elle parlait comme le dragon* (*Apoc.*, XIII, 11).

On voit sensiblement que ceux qui ne feront autre chose que de jeter les yeux sur cette bête, sans faire attention à sa voix, croiront qu'elle est d'accord avec l'Agneau. Elle en a la ressemblance, elle a deux cornes semblables à celles de l'Agneau. Les cornes sont certainement le symbole de la puissance; elle a donc une puissance qui ressemble à celle de l'Agneau; et quoique cette ressemblance ne puisse être parfaite, parce que nul homme ne peut être revêtu d'une puissance égale à celle de Jésus-Christ, néanmoins saint Jean ne dit pas que ce soit une fausse ressemblance. De là naît une réflexion qui embrasse deux conséquences. La réflexion est qu'il faut être réservé par rapport aux deux objets que présente saint Jean, pour ne pas conclure témérairement de l'un à l'autre. Il ne faut pas dire : Les cornes sont semblables à celles de l'Agneau, donc le langage est celui de l'Agneau; et il ne faut pas dire non plus : Le langage est celui du dragon, donc les cornes n'ont point de rapport à celles de l'Agneau. La voix, le langage est ce qu'il est en lui-même; et les cornes sont ce qu'elles sont.

Il est si facile de transporter ce que nous venons de dire, du figuré au simple, qu'il serait superflu de le faire ici expressément. Mais il est de la dernière importance de bien comprendre l'instruction que le Saint-Esprit nous donne dans cet endroit, pour nous prémunir contre une double illusion. En premier lieu, combien de gens seront-ils portés à juger du langage par la puissance? Il faut bien, diront-ils, que le langage soit celui de l'Agneau, puisque celui qui parle porte les marques de la puissance de l'Agneau : *Cornua duo similia Agni*. Voilà ce que diront, premièrement, tous ceux qui n'auront pas assez de science pour discerner quelle est la nature du langage qu'ils entendront; secondement, ceux qui, étant capables de former sur cela des doutes,

croiront qu'il est plus sûr de faire céder leurs doutes aux marques palpables de puissance, que d'entrer dans la discussion des difficultés qui les auront frappés. Tous ces gens-là prendront la parole du dragon pour celle de l'Agneau.

D'autres, au contraire, se portant à l'extrémité opposée en vertu du même principe, ne voudront rien reconnaître qui ait aucun rapport avec l'Agneau dans celui qui parlera comme le dragon. Ils s'élèveront insolemment contre une puissance qu'il faut toujours respecter partout où elle est, lorsqu'il faudrait seulement se donner de garde du langage parce que c'est celui du dragon.

Ainsi l'on voit que, lors de l'accomplissement de ces choses, il faudra beaucoup de sagesse pour marcher sur la ligne de la vérité et de la justice sans se détourner ni à droite, ni à gauche. La Sagesse divine éprouvera les hommes par la réunion de deux choses aussi contraires que le sont les deux cornes semblables à celles de l'Agneau, et une voix semblable à celle du dragon. Alors la vraie sagesse des hommes consistera à reconnaître cet assemblage, et à réunir ensemble deux sortes de devoirs aussi différents que le sont les deux objets qui se trouveront réunis, mais dont l'esprit humain n'aurait jamais imaginé la réunion. Tous ceux qui manqueront à pénétrer ce mystère tomberont dans l'un ou dans l'autre excès, de pécher contre ce qui sera bon à cause de ce qui sera mauvais, ou d'approuver le mauvais à cause du bon.

D'un autre côté, la finesse du dragon, de l'ancien serpent, paraîtra dans son plus haut degré, en ce qu'il aura trouvé moyen de faire parler son langage à une bouche qui ne devait parler que comme l'Agneau.

On conçoit aisément que cette bête, qui se trouvera avoir

des cornes semblables à celles de l'Agneau et des discours semblables à ceux du dragon, fera extrêmement valoir la prérogative exprimée sous le symbole de ces cornes, et qu'elle la portera même au delà de la vérité. En effet, le caractère du dragon, c'est l'orgueil et le mensonge. Elle ne manquera pas de dire, que c'est l'Agneau qui parle par sa bouche; et ses flatteurs diront que Dieu ne peut pas permettre que cela soit autrement. Non-seulement ils exagéreront sa puissance marquée par le symbole des deux cornes semblables à celles de l'Agneau, mais ils y ajouteront faussement une puissance d'un autre ordre que l'Agneau n'a point exercée sur la terre et qu'il n'a point communiquée à ses ministres. Cette double puissance, l'une fausse et l'autre exagérée, servira à faire écouter ses discours qui seront semblables à ceux du dragon : *Et loquebatur sicut draco.*

Lors donc que cette figure aura reçu son entier accomplissement, cette bête aux cornes de bélier dira ce que dit le dragon, l'ancien serpent ; elle tiendra le langage qu'il tenait dans le paradis terrestre. Nous avons expliqué à quoi se terminait ce langage. C'est-à-dire que cette bête ouvrira la bouche pour faire revivre le pélagianisme qui avait été autrefois mis à mort. Cette doctrine sera le centre de toutes les autres erreurs qu'elle favorisera. Il est dit, au chapitre précédent de l'*Apocalypse*, que le dragon accusait nos frères jour et nuit devant Dieu, et lorsqu'il trouvera moyen de faire parler la bête aux cornes de bélier, il lui fera ouvrir la bouche pour accuser devant Dieu ceux qui prendront la défense des vérités qui seront attaquées.

*Cette bête*, poursuit saint Jean, *Apoc.*, XIII, 12, *exerça toute la puissance de la première bête en sa présence ;* c'est-à-dire en présence de la bête aux sept têtes et aux dix cornes; *et elle fit que la terre et ceux qui l'habitent adorèrent la*

*première bête dont la plaie mortelle avait été guérie.* Le lieu d'expliquer ce que ces choses signifient serait dans le symbole des bêtes monstrueuses. Contentons-nous de dire que la bête aux sept têtes représente un amas de peuples et de nations, et aussi une plénitude d'iniquités, d'égarements et de vices. Le dragon paraît, au chapitre précédent, avec *sept têtes et dix cornes*; la bête en a autant. Le dragon ressemble à la bête, et la bête au dragon, et la bête aux cornes de bélier parle comme le dragon.

Saint Jean continue de parler de cette dernière, et ce qu'il en va dire a un rapport singulier avec notre présent symbole : *Elle fit de grands prodiges*, dit-il, *jusqu'à faire descendre le feu du ciel sur la terre devant les hommes.* C'est ce que faisait Élie lorsqu'il était sur la terre ; et si cela était figuratif, il faudra que l'explication qui sera donnée à ce qui est dit ici de cette bête ait de l'analogie avec l'explication de ce que faisait Élie, soit lorsqu'il faisait descendre le feu du ciel sur la terre en présence des prêtres de Baal, soit lorsqu'il le faisait descendre pour dévorer ceux qui étaient envoyés pour se saisir de lui.

Cette bête aux cornes de bélier *séduisit ceux qui habitent sur la terre à cause des grands prodiges qu'elle eut le pouvoir de faire devant la bête, en disant à ceux qui habitent sur la terre, qu'ils dressassent une image à la bête, qui ayant été blessée par l'épée était encore vivante. Et il lui fut donné le pouvoir d'animer l'image de la bête, afin que cette image parlât, et de faire tuer tous ceux qui n'adoreraient pas l'image de la bête.* Toutes ces circonstances regardent le symbole des bêtes, ainsi que celui des statues et des images. Nous ferons seulement ici deux observations.

La première regarde ce qui est dit au dernier verset de

ce chapitre. Car, après avoir dit que l'on contraindrait les hommes de toutes conditions de porter le caractère ou le nom de la bête, ou le nombre de son nom, saint Jean ajoute: *C'est en cela que doit paraître la sagesse. Que celui qui a l'intelligence* (ὁ ἔχων τὸν νοῦν) *suppute le nombre de la bête. Son nombre est un nombre d'homme, et son nombre est six cent soixante-six.* La sagesse dont il est parlé là, est ce don d'intelligence que Dieu communique à ses serviteurs pour les préserver de la séduction, en leur donnant le discernement nécessaire pour reconnaître les séducteurs aux marques qu'il a exprimées dans l'Écriture.

La seconde observation aura rapport à ce qui est dit de la bête à sept têtes, au commencement de ce chapitre, verset 5 : *Il lui fut donné une bouche d'où sortaient* DES PAROLES D'ORGUEIL ET DE BLASPHÈME. Nous disons que si l'on veut savoir, dans un certain degré de justesse, ce que l'Esprit de Dieu cache sous ces figures, il n'y a qu'à examiner théologiquement et par rapport au plan de Dieu dans l'établissement de la Religion sur la terre, quel est le blasphème par excellence et ce qui remplit dans le sens le plus juste ces deux expressions, στόμα λαλοῦν μεγάλα, καὶ βλασφημίας. Qu'est-ce que l'homme, livré à son orgueil, peut s'attribuer de plus grand aux yeux de tout esprit sensé? Par quel endroit peut-il attaquer la gloire de Dieu d'une manière plus injurieuse? Or, nous disons que c'est en prononçant: C'est moi qui suis l'auteur de ma propre justice, et non pas Dieu. Ou bien : C'est moi qui me discerne en premier de ceux qui ont tort, et qui me place dans le rang de ceux à qui la gloire et la louange de la vertu est due : c'est mon libre arbitre qui règne dans l'ordre de la justice, et non pas Dieu.

Car pour sentir toute l'horreur de ces dogmes, il n'y a qu'à faire réflexion qu'ils renferment ce discours blasphé-

matoire : Je défie Dieu de ne me pas récompenser ; je le défie de me punir, parce que sans lui je saurai n'avoir pas tort, et je saurai me rendre digne de toutes sortes de louanges. C'est à Dieu à me donner des secours qui me mettent dans l'équilibre. S'il me les refuse, je ne puis avoir tort ; et s'il me les accorde, je puis après cela, sans lui, n'avoir point tort et me rendre digne de ses récompenses à tel degré, qu'il ne pourra plus, sans injustice, me les refuser.

Voilà ce que nous appelons le blasphème par excellence, parce qu'il ôte à Dieu, pour le transporter à l'homme, la gloire la plus sublime, le domaine sur les biens les plus excellents. Il déshonore Dieu de la manière la plus outrageuse, parce que ce blasphème est compatible avec la connaissance de Dieu d'ailleurs la plus parfaite. Un païen qui adore des idoles de pierre et de bois ne connaît pas Dieu et n'a de ses attributs que des idées confuses. Le pélagien, au contraire, connaît tous les autres attributs de Dieu et tous les mystères qu'il a révélés aux hommes, dans le temps même qu'il lui enlève sa puissance. Il a Dieu distinctement présent à l'esprit lorsqu'il le blasphème ; et il ne le fait pas par l'emportement d'une fureur passagère, mais de sang-froid, par principe de religion, en vertu d'un système suivi. En sorte qu'il n'est pas possible que ces deux choses soient combinées dans un plus haut degré qu'elles le peuvent être dans l'esprit d'un pélagien, d'une part, la connaissance des perfections de Dieu, et de l'autre, la profession d'ôter à Dieu sa puissance. En effet, il lui ôte la puissance la plus sublime que l'on puisse concevoir par rapport aux créatures. C'est pourquoi on peut dire, pour rendre ceci sensible, que toute autre erreur qui attaque Dieu, ou le connaît moins, ou lui ôte moins. Il appartient au pélagianisme

de combiner ces deux choses si contraires, dans le plus haut degré où elles puissent l'être.

Nous ne parlerons pas ici des erreurs qui découlent du pélagianisme comme des ruisseaux de leur source. Telles sont l'introduction de la fausse justice de la loi et des œuvres, à la place de la justice du cœur qui vient de la foi; l'affaiblissement ou l'anéantissement du précepte de l'amour de Dieu; les efforts pour rendre innocente la concupiscence; l'énervation de la loi de Dieu dans sa totalité par les excuses de ceux qui la violent, prises de l'ignorance, de l'inadvertance et de la probabilité. Toutes ces choses partent du pélagianisme comme de leur source, et vont s'y rendre comme à leur centre. De là vient par une liaison naturelle l'opinion du salut possible dans toutes les sectes, et, par conséquent, le renversement de toute la Religion. (On peut se souvenir de la censure de la Faculté de Théologie de Paris en 1700, contre les *Mémoires* du père Le Comte, jésuite, *sur l'état de la Chine*.)

On peut voir aussi les passages des Pères qui reconnaissent que le pélagianisme n'est autre chose que la doctrine du serpent qui s'est glissé dans l'Église (laquelle est un nouveau paradis terrestre), et qui avait mis cette tentation en réserve pour attaquer ceux qu'il n'aurait pu séduire par des artifices plus grossiers. Voyez, entre autres, l'épître à Démétriade, attribuée à saint Léon. Les saints Pères traitent aussi le pélagianisme d'antichristianisme. Voyez saint Augustin, *Ouvrage imparf.*, liv. III, p. 1069.

On peut donc considérer diverses choses qui concourent à remplir les images par lesquelles l'Écriture nous a représenté la consommation de l'iniquité : le pélagianisme, la réunion des erreurs qui en sont des suites; que les deux bêtes prennent cette doctrine sous leur protection; après

cela, qu'elles viennent à contraindre de renoncer aux vérités contraires. On comprend que toutes ces choses ont leurs degrés, et qu'il y a un double artifice de la part du dragon: l'un, dans le choix des erreurs; l'autre, dans le choix des personnes dont il s'empare et dont il se sert comme d'organes pour accréditer ces erreurs. Dieu modère sa malice, c'est pourquoi il ne lui est pas donné en tout temps d'user tout à la fois de ces deux artifices. Il est aisé de marquer les temps où il s'est servi, soit de l'un, soit de l'autre, sans qu'il lui fût permis de les rassembler tous deux. La bête aux cornes de bélier a longtemps favorisé des erreurs moins importantes que le pélagianisme; de ce nombre sont les erreurs condamnées à Constance et à Bâle. Au contraire, au temps de saint Augustin, le pélagianisme était enseigné, soutenu, favorisé, mais non pas proprement par la bête aux cornes de bélier. C'était néanmoins dès lors par quelques chefs du troupeau; mais on les chassa promptement de la bergerie de peur que ces faux pasteurs ne fissent mourir les brebis par leur doctrine empoisonnée.

## ARTICLE XXVIII.

Suite de l'Article XXVII. Figures de Saül et de Balaam appliquées au même sujet.

On voit par la dernière réflexion qui vient d'être faite, que l'on se méprendrait si l'on croyait que la bête aux cornes de bélier ait toujours parlé le langage du dragon. Non-seulement il a été un temps auquel elle avait la voix de l'Agneau, ainsi qu'elle en a les cornes; mais même depuis que le dragon a commencé à obtenir certains degrés de pouvoir sur elle, il est arrivé et il arrivera qu'elle par-

lors le langage de l'Agneau, soit parce que le dragon n'a pas le pouvoir de l'empêcher, soit afin de jeter les choses dans une plus grande confusion et de séduire plus efficacement en se servant des vérités conservées pour faire passer plus aisément les erreurs nouvellement introduites. Saül, chef du peuple et invariablement respecté par David, n'était pas toujours également remué par le malin esprit. Il y a cette différence entre l'Agneau et le dragon, que l'Agneau est règle sûre de vérité parce qu'il ne sort jamais de sa bouche que la vérité; mais le dragon n'est et ne peut pas être règle sûre d'erreur; ainsi celui qui parle comme le dragon mêle nécessairement des vérités dans ses discours.

Balaam fut abandonné à lui-même pour donner à Balac le conseil pernicieux de corrompre Israël; mais auparavant Dieu lui avait lié la langue pour l'empêcher de maudire Israël; au contraire, il lui avait ouvert la bouche pour lui faire prononcer les merveilleuses prédictions que nous lisons dans le livre des *Nombres*. C'est ici la place de remarquer que Balaam était prêtre du vrai Dieu, mais que son sacerdoce était reconnu par les Moabites et les Madianites qui étaient des peuples étrangers par rapport aux Israélites. Israël rencontra ces peuples qui avaient Balaam à leur tête, à son entrée dans la terre promise, c'est-à-dire dans le moment que les promesses dont l'accomplissement avait été si longtemps différé allaient s'accomplir en faveur de ce peuple.

Balaam était un devin, mais qui devinait par la communication qu'il avait avec le vrai Dieu. Avant de prononcer ses oracles il fit ériger sept autels, et immola dessus sept béliers et sept jeunes taureaux (*Nombres*, XXIII). C'était en vertu de ces victimes qu'il prophétisa l'avenir; les sept

béliers lui ouvraient le livre des secrets de Dieu. Dan l'*Apocalypse*, c'est l'Agneau ou le bélier à sept cornes qu ouvre le livre scellé. Balaam, en qualité de prêtre, étai lui-même pasteur et bélier. On voit combien était grand la puissance que Balac reconnaissait en lui. Il avait de cornes de bélier; et lorsqu'il prophétisa par l'Esprit d Dieu, sa voix était semblable à celle de l'Agneau. Mais i était déjà possédé de l'esprit du dragon, et bientôt après i parla comme le dragon; il remua la bête, il l'anima; et pa ses conseils cette bête qui n'était autre que l'assemblage de Moabites et des Madianites dont il était le prêtre, fit tom ber dans la fornication et dans l'idolâtrie le peuple de Dieu Ce faux prophète (c'est-à-dire ce Balaam qui par un assem blage surprenant était tellement faux prophète qu'il étai en même temps vrai prophète) fut tué ensuite par l'épée d Phinéès, en même temps que la multitude des prostituées c'est-à-dire les filles et les femmes qui avaient eu com merce avec les Israélites; la bête, c'est-à-dire la multitud du peuple, et ses cornes, c'est-à-dire ses rois, furent mi à mort; l'Écriture nomme ces rois au nombre de cinq.

On peut suivre le détail des circonstances de cette his toire et admirer la sagesse de Dieu qui avait ménagé, dan la personne de Balaam, un témoin irréprochable de l gloire du peuple nouveau qui allait être mis en possessio des promesses.

On remarque aussi, par rapport à l'histoire de Saül, le grands traits qui démontrent que cette histoire a une appli cation à l'objet dont nous traitons actuellement, applicatio qui surpasse en précision et en justesse celle que nous e avons faite ci-dessus à la Synagogue, par rapport à la nais sance de l'Église [1]. Nous reviendrons encore à l'histoir

[1] Voyez pages 155 et suivantes.

particulière de la consultation de la pythonisse par ce prince.

Ce serait ici la place de la prophétie d'Ézéchiel touchant le roi de Tyr; nous y reviendrons.

## ARTICLE XXIX.

La Sagesse oppose aux séducteurs des hommes qu'elle remplit de son esprit avant même que la séduction soit parvenue au terme de sa plénitude. Combat des anges dans le ciel. Conseil tenu en présence de Dieu sur le sujet d'Achab dont le prophète Michée est instruit.

Au milieu des efforts redoublés que fera la séduction, Dieu n'abandonnera pas son Église; aussi avons-nous vu qu'il avait suscité un Jérémie et un Ézéchiel pour les opposer aux faux prophètes qui séduisaient le peuple. Ézéchiel habitait avec les scorpions, mais Dieu lui avait donné la vertu de leur résister. La promesse de Jésus-Christ exprimée en divers endroits de l'Évangile et spécialement au X$^{e}$ chapitre de *Saint Luc*, s'accomplit selon la diversité des temps et des besoins de l'Église : *Vous voyez,* dit le Seigneur, *que je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds les serpents et les scorpions, et toute la puissance de l'ennemi; et rien ne pourra vous nuire* (verset 19).

En faisant un premier usage de ce passage, nous avons distingué trois objets : 1° les bêtes venimeuses, 2° l'opération du démon dans les possessions corporelles, 3° l'opération du démon sur les âmes qu'il séduit et qu'il entraîne dans le péché. Les deux premiers objets sont la figure du troisième; et la puissance que Dieu communique par rapport à ces deux premiers objets, est aussi la figure de celle qu'il communique pour se défendre du troisième.

La plaie des sauterelles de l'*Apocalypse* regarde ce troisième objet. Elle est dans l'ordre de la séduction qui conduit au péché. Lorsqu'elle s'accomplit, Dieu ne laisse point son Église sans lui donner de ces hommes qui ont le pouvoir de fouler aux pieds les serpents et les scorpions, et toute la puissance de l'ennemi.

C'était aux soixante-douze disciples que Jésus-Christ adressait les paroles qui viennent d'être rapportées. Ils étaient venus à lui pleins de joie, lui disant : *Seigneur, les démons mêmes nous sont assujettis par votre nom.* Jésus-Christ les instruisit, en leur apprenant jusqu'où ils devaient élever leurs vues, et quel devait être le véritable objet de leur joie. Il leur dit aussi : *Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair.* Si Satan tombe du ciel lorsqu'il est chassé des corps qu'il possédait sensiblement, à combien plus forte raison dira-t-on qu'il tombe du ciel lorsque son empire sur les âmes est renversé. C'est ce qui donne une ouverture pour entendre ce qui est rapporté au XII<sup>e</sup> chapitre de l'*Apocalypse,* de la bataille qui se donne dans le ciel entre saint Michel et ses anges, d'une part, et de l'autre, le dragon et ses anges. *Mais ceux-ci,* est-il dit, v. 8, *furent les plus faibles, et depuis ce temps-là ils ne parurent plus dans le ciel. Et ce grand dragon, cet ancien serpent qui est appelé le diable et Satan, qui séduit toute la terre habitable, fut précipité en terre et ses anges avec lui.*

Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer en détail tout ce qui regarde ce combat. Nous dirons seulement que, par rapport au sens que nous suivons, le point précis de la victoire, c'est-à-dire de la chute de Satan et de ses anges, est celui de la victoire que Dieu remportera par le ministère des deux Prophètes du chapitre XI. Saint Jean ajoute immédiate-

ment après cette chute : *Et j'entendis dans le ciel une grande voix qui dit : C'est maintenant qu'est établi le salut, et la force, et le règne de notre Dieu, et la puissance de son Christ ; parce que l'accusateur de nos frères, qui les accusait jour et nuit devant notre Dieu, a été précipité.*

Pour éclaircir ceci de plus en plus, nous disons que ce moment est celui où le jugement demandé dans le *Ps.* CVIII (*Deus, laudem meam ne tacueris*) est prononcé. Mais l'on comprend aisément que ce moment n'est pas un instant indivisible ; ou bien, s'il y a quelque instant particulier où cela doive être rapporté plutôt qu'à d'autres (comme il y en a très-certainement), il n'en faut pas séparer ce qui précède et ce qui suit, qui en est le commencement et le complément. Ce qui s'accomplit à l'égard d'un certain nombre d'hommes, ne s'accomplit pas toujours par rapport à tous dans le même moment. Jésus-Christ était déjà ressuscité par rapport aux saintes femmes, il ne l'était pas par rapport aux Apôtres qui n'en étaient pas encore ou instruits, ou convaincus; il l'était par rapport aux dix Apôtres, et ne l'était pas par rapport à saint Thomas, ni par rapport à tous ceux d'entre les disciples à qui sa résurrection fut annoncée dans la suite.

Il y a dans l'Écriture une histoire qui a de l'analogie avec tout ceci, que l'on peut rapporter ou bien au temps qui suivra le ministère des deux Prophètes, ou à celui qui le précède et le touche de près; c'est l'histoire de la mort d'Achab, et la prédiction qui lui en fut faite par le prophète Michée. Ce prince entendit de la bouche de Michée son arrêt de mort, comme Saül l'avait entendu de la bouche de Samuël chez la pythonisse. Nous ne nous étendrons point sur cette histoire, mais nous ne devions pas la passer sous silence, parce que le Saint-Esprit nous y développe

d'une manière sensible de quelle manière se forme la séduction.

Michée avait assisté au conseil des anges auquel Dieu présidait; il avait vu la source de la séduction des faux prophètes qui trompèrent Achab. Un esprit s'était présenté devant Dieu, en s'offrant pour être un esprit de mensonge dans la bouche de tous les prophètes de ce prince, et Dieu lui avait répondu ; *Allez et vous prévaudrez* : ET DIXIT DOMINUS : DECIPIES, ET PRÆVALEBIS : EGREDERE, ET FAC ITA (*III. Rois*, XXII, 22, et *II. Paralip.*, XVIII, 21).

Le nombre de ces prophètes qui servaient d'instrument à l'esprit séducteur n'était pas moindre que quatre cents, et il fut donné à Michée de leur résister. Il avait été instruit par la Sagesse même, et sa science était supérieure à toutes les ruses du serpent. Mais ce qui est bien remarquable, c'est que ces quatre cents prophètes d'Achab ne parlaient point au nom de Baal, mais au nom de JÉHOVAH. Ils promettaient des prospérités à Achab qui aimait à être trompé, comme on le voit par cette histoire. Michée, au contraire, ne faisait que développer et appliquer la prophétie qui avait été faite antérieurement par Élie contre ce prince, à cause de l'injustice qu'il avait commise contre Naboth (*III. Rois,* XXI, 19).

Un autre Michée, qui a paru environ 150 ans après, a été pareillement suscité pour résister aux faux prophètes de son temps. Nous avons rapporté ailleurs ce qu'il dit contre eux. Il est aisé d'en faire une nouvelle application par rapport aux événements que nous envisageons maintenant. Voici ce qu'il dit en opposant son ministère à celui de ces faux prophètes (*Michée*, III, 8) : *Mais pour moi, j'ai été rempli de la force, de la justice et de la vertu de l'Esprit du Seigneur, pour annoncer à Jacob son crime, et à Israël son*

*iniquité*. C'est cette communication de l'Esprit de Dieu, qui est nécessaire pour résister à la séduction dans des temps semblables à ceux où se sont trouvés les deux Michée, Jérémie, Ézéchiel, etc. Il ne faut pas oublier que le dernier Michée a rempli sa prophétie d'allusions à l'histoire de Balaam et à celle d'Achab.

Voici un trait dont nous n'avons pas parlé qui pourra servir d'exemple. L'ancien Michée fut frappé sur la joue par Sédécias, fils de Chanaana, en présence d'Achab et de Josaphat (*III. Rois*, XXII, 24); et le second Michée prédit que le juge d'Israël sera frappé sur la joue : *Ils lèveront la verge sur le Prince d'Israël et le frapperont sur la joue* (*Michée*, V, 1). On peut voir, dans les livres des *Rois* et des *Paralipomènes*, la dispute qui s'éleva entre Michée et les faux prophètes, savoir qui d'entre eux avait l'Esprit de Dieu. L'Esprit de Dieu, dit Sédécias, m'a-t-il donc abandonné pour aller à vous? *Per quam viam transivit Spiritus Domini a me, ut loqueretur tibi?* (*II. Paralip.*, XVIII, 23.) Lorsqu'on remonte à la première source du discernement entre Michée et les quatre cents prophètes, il faut avouer qu'il n'appartient qu'à Dieu de pénétrer jusque-là. Ce qui fait souvenir de la sentence de l'*Ecclésiaste* (XI, 5) : *Comme vous ignorez par où l'âme vient... ainsi vous ne connaissez point les œuvres de Dieu qui est le Créateur de toutes choses*.

## ARTICLE XXX.

Mission des deux Prophètes. Opposition entre les signes que l'Apocalypse leur attribue, et ceux qu'elle attribue à la bête aux cornes de bélier. Force et lumière qui seront données aux serviteurs de Dieu, qui feront que la séduction ne pourra plus rien sur eux.

Dès le X[e] chapitre, l'*Apocalypse* parle de la révélation

du *mystère de Dieu*. Ce sera par la mission des deux Prophètes et par les effets de cette mission qu'il sera pleinement manifesté. Nous avons déjà parlé bien des fois de ces deux Prophètes. Dieu les opposera à la séduction ; ils l'attaqueront de front, et ils en soutiendront aussi les attaques. La bête à sept têtes, dont il est parlé plus au long au XIIIe chapitre, leur fera la guerre, les vaincra et les tuera, cette bête qui a de si étroites liaisons avec la bête aux cornes de bélier. C'est cette dernière qui exerce la puissance de la première, qui lui fait dresser une image, qui fait parler cette image, et qui fait adorer l'image et le modèle. Or, elle a en main des moyens pour opérer une si grande séduction : *Elle fit de grands prodiges*, est-il dit, ch. XIII, v. 13, *jusqu'à faire descendre le feu du ciel sur la terre devant les hommes*. Il est aussi donné aux deux Prophètes d'opérer des signes, et le feu tient sa place entre ces signes : *Que si quelqu'un leur veut nuire, il sortira de leur bouche un feu qui dévorera leurs ennemis : et celui qui les voudra offenser, il faut qu'il soit tué de cette sorte* (ch. XI, v. 5).

Voilà donc de part et d'autre le signe du feu ; et quoiqu'il soit employé à deux desseins diamétralement opposés, il faut néanmoins observer, en expliquant ce qui peut être signifié par ces symboles, de conserver une certaine analogie. L'histoire d'Élie fournira des ouvertures pour cela. L'*Ecclésiastique* remarque qu'il a fait descendre le feu du ciel par trois fois, et que sa parole était comme un flambeau ardent : *Et surrexit Elias propheta, quasi ignis, et verbum ipsius quasi facula ardebat* (*Ecclés.*, XLVIII, 1).

Ces deux Prophètes sont les *deux chandeliers et* les *deux oliviers posés devant le Seigneur de toute la terre* (*Apoc.*, XI, 4). Ce sont, en esprit, un Zorobabel, et un Jésus fils de Josédec. Ce sont deux architectes du temple, deux chefs

du troupeau ; ce sont par conséquent deux béliers ; comme la seconde bête du XIII$^{e}$ ch. est aussi un bélier. Il faut se souvenir de la parole dite à Jésus, fils de Josédec (*Zacharie*, III, 8) : *Écoutez, ô Jésus grand-prêtre, vous et vos amis qui sont auprès de vous, parce qu'ils sont destinés pour être la figure de l'avenir ;* et réunir cette parole avec celle du VIII$^{e}$ ch. d'*Isaïe* : *Me voici, moi et les enfants que le Seigneur m'a donnés, pour être par l'ordre du Seigneur des armées, qui habite sur la montagne de Sion, un prodige et un signe dans Israël.* Que l'on se souvienne, que l'*Apocalypse* nous montre, au commencement du XIV$^{e}$ ch., l'Agneau sur la montagne de Sion, environné de ses saints ; et qu'au XV$^{e}$ ch., elle nous fait entendre la voix de ceux qui chantaient le cantique de Moïse et le cantique de l'Agneau.

L'application que nous avons faite des VII$^{e}$ et VIII$^{e}$ chapitres d'*Isaïe* à la première révolution donne une si grande facilité de la faire à la seconde, en gardant toutes les proportions, qu'il serait superflu de s'arrêter ici à faire cette application en détail. D'ailleurs nous supposons que ces deux chapitres sont parfaitement connus de ceux qui liront ce huitième symbole. Nous ferons seulement observer que si l'on avoue une fois que cette seconde application a lieu par rapport à ces deux chapitres, cela seul prouve la plupart des choses que nous déduisons et répand sur toutes un grand jour ; car on ne doit point perdre de vue le *Signa legem*, et la défense de consulter les pythons.

Nous avons à ajouter que le XI$^{e}$ chapitre du même prophète Isaïe a pareillement rapport à un second accomplissement. Jésus-Christ par ses ministres qui lui serviront d'instrument, et (pour parler le langage de l'*Apocalypse*) l'Agneau par ses deux prophètes et par ses autres ministres, *jugera les pauvres dans la justice, il se déclarera le juste*

*vengeur des humbles opprimés sur la terre; il frappera la terre par la verge de sa bouche, et il tuera l'impie par le souffle de ses lèvres* (v. 4). Nous comprenons que ces dernières paroles demandent encore un autre accomplissement dont nous parlerons en son lieu. Cet accomplissement, selon que nous les comptons, sera le troisième.

Cependant, dans le second accomplissement, *le loup,* ainsi qu'il est dit, *habitera avec l'agneau; le léopard se couchera auprès du chevreau; le veau, le lion et la brebis demeureront ensemble... L'enfant qui sera encore à la mamelle se jouera sur le trou de l'aspic; et celui qui aura été sevré portera sa main dans la caverne du basilic.*

Le Prophète va nous expliquer lui-même ces expressions figurées. *Ils ne nuiront point,* poursuit-il, *et ils ne tueront point sur toute ma montagne sainte; parce que toute la terre est remplie de la connaissance du Seigneur, comme la mer des eaux dont elle est couverte.* Les bêtes venimeuses signifient la séduction. Or, il y a un certain degré de connaissance du Seigneur qui met à couvert de la séduction ; et c'est ce qui sera commun alors, d'abord sur la montagne du Seigneur, et ensuite sur toute la terre.

Or, voici ce que le Prophète ajoute. Il dit que *le rejeton de Jessé,* c'est-à-dire Jésus-Christ, *sera exposé comme un étendard devant tous les peuples,* etc... *Alors le Seigneur étendra encore sa main* (ADJICIET DOMINUS SECUNDO MANUM SUAM), *pour posséder les restes de son peuple qui seront échappés à la violence des Assyriens, de l'Égypte, de Phétros, de l'Éthiopie, d'Élam, de Sennaar, d'Émath et des îles de la mer. Il lèvera son étendard parmi les nations, il réunira les fugitifs d'Israël, et il rassemblera des quatre coins de la terre ceux de Juda qui avaient été dispersés. La jalousie d'Éphraïm sera détruite, et les ennemis de Juda périront.*

*Éphraïm ne sera plus envieux de Juda, et Juda ne combattra plus contre Éphraïm.* Le reste du chapitre doit être lu.

## ARTICLE XXXI.

Séducteurs figurés par les magiciens qui résistèrent à Moïse et par les prêtres de Baal qu'Élie attaqua. Caractères qui paraissent très-opposés réunis dans la personne de ces séducteurs. Serpents contre serpents. Moïse effrayé de sa propre verge. Esprit de domination introduit contre la défense de saint Pierre; infaillibilité attribuée à un seul homme.

Les paroles d'Isaïe que nous venons de rapporter, annoncent la conversion des Juifs dans toute sa magnificence, avec les suites de cette conversion par rapport aux autres peuples. L'Idumée, Moab, les enfants d'Ammon leur obéiront. Les merveilles opérées sur la mer Rouge à la sortie de l'Égypte se renouvelleront et s'étendront même jusque sur le fleuve de l'Euphrate. Michée nous apprend dans son dernier chapitre que cela doit s'entendre spirituellement. Ces grands événements seront le terme de la mission des deux Prophètes. On voit dans le XI<sup>e</sup> ch. de l'*Apocalypse*, qu'ils renouvelleront les merveilles que Moïse et Élie ont opérées autrefois. Ainsi Élie trouvera des prophètes de Baal qu'il aura à combattre ; et Moïse de nouveaux enchanteurs, dont ceux dont il est parlé dans l'*Exode* n'étaient que l'ombre ; aussi, comme nous l'avons vu, il prêchera dans *la grande ville qui est appelée spirituellement Égypte.*

*Ils ont le pouvoir*, est-il dit (*Apoc.*, XI, 6), *de fermer le ciel* (comme Élie) *afin qu'il ne tombe point de pluie pendant le temps qu'ils prophétiseront; et ils ont le pouvoir* (comme Moïse) *de changer les eaux en sang, et de frapper la terre de toutes sortes de plaies toutes les fois qu'ils le voudront.*

La bête à sept têtes fera aussi de son côté couler des ruisseaux de sang par la persécution des saints, et elle mettra à mort les deux Prophètes. Elle leur opposera des enchanteurs. Saint Paul a prédit qu'il y en aurait dans le Christianisme : on peut voir les caractères qu'il leur attribue dans la *IIᵉ Épître à Timothée,* ch. III, v. 2 : *Il y aura des hommes amoureux d'eux-mêmes, avares, glorieux, superbes*, etc.... *qui auront une apparence de piété, mais qui en ruineront la vérité et l'esprit.* Or, on voit par les versets suivants, qu'il y avait de tels hommes dès le temps que saint Paul parlait. *Mais comme Jannès et Mambrès résistèrent à Moïse, ceux-ci de même résistent à la vérité. Ce sont des hommes corrompus dans l'esprit, et pervertis dans la foi* (ἀδόκιμοι περὶ τὴν πίστιν). L'Apôtre ajoute : *Le progrès qu'ils feront aura ses bornes : car leur folie sera connue de tout le monde, comme le fut alors celle de ces magiciens.*

Peut-on douter que ces dernières paroles n'aient eu un accomplissement dès le temps de saint Paul, ou peu après? Mais en ce cas, il faut que tout cet endroit ait d'autres accomplissements, puisque l'Apôtre commence en ces termes : *Or, sachez que dans les derniers jours il viendra des temps fâcheux. Il y aura des hommes*, etc... Nous rapportons maintenant *ces derniers jours* au temps de la conversion des Juifs, en y comprenant celui qui précédera plus immédiatement ; c'est-à-dire à un temps éloigné au moins de quatorze ou quinze siècles de celui de saint Paul. Car nous distinguons encore dans cet accomplissement deux parties, ou deux temps, mais qui se toucheront sans intervalle ; celui de la mission des deux Prophètes, et celui qui précédera immédiatement ; le temps des sauterelles, et le temps de la bête à sept têtes.

Il y aura donc des Jannès et des Mambrès qui résisteront aux deux Prophètes. Ce seront des hommes corrompus dans l'esprit, et dont la foi ne sera point de bon aloi, car c'est la force de l'expression originale. Ils auront une apparence de piété, mais ils en ruineront la vérité et l'esprit. Ils reconnaîtront le vrai Dieu, ils feront profession de la vraie Religion; mais ils auront une doctrine corrompue qu'ils s'efforceront de faire prévaloir, et ils seront enfin confondus.

Les deux Prophètes renouvelleront spirituellement les merveilles opérées par Moïse. Les enchanteurs les imiteront jusqu'à un certain terme; ils changeront leurs verges en serpents, ils formeront des grenouilles. Il y aura un combat de serpent contre serpent, de verge contre verge. Il y aura d'une part un raffinement de séduction porté à son comble, et de l'autre une profondeur de sagesse étonnante. On opposera autorité à autorité, ce qui est marqué par le combat des verges les unes contre les autres, les verges des enchanteurs contre celle de Moïse. Et ce combat sera d'autant plus surprenant, qu'il y aura du côté des enchanteurs une plus grande portion de l'autorité légitime. La bête aux cornes de bélier se prévaudra d'avoir des cornes semblables à celles de l'Agneau. Il est vrai qu'à la fin la verge de Moïse dévorera celles des enchanteurs, mais le combat précédera.

Et il faut encore remonter à un temps antérieur, c'est celui qui est marqué par la circonstance que nous lisons dans l'*Exode* (ch. IV, v. 3), lorsque la verge de Moïse étant changée en serpent, non pas encore en présence de Pharaon, mais à la montagne d'Horeb devant le buisson ardent, Moïse eut peur de sa propre verge. Temps étonnant, où l'on peut dire que l'Église est effrayée par sa propre verge,

C'est ce temps qui est marqué, mais par un tour tout contraire, dans l'histoire de la tempête que les Apôtres éprouvèrent sur le lac de Génésareth (*S. Matth.*, XIV, 26, et *S. Marc*, VI, 49). Jésus-Christ vint à eux marchant sur les eaux. Ils en eurent peur, croyant que c'était un fantôme; et étant tout troublés ils jetèrent un grand cri. Lorsque Jésus-Christ paraît aux conducteurs de la barque comme un fantôme formidable, c'est dans ce même temps, disons-nous, que s'accomplit l'autre prodige de la verge de l'Église qui lui fait peur. Les conducteurs de la barque font peur à l'Église lorsque Jésus-Christ leur fait peur. Mais un tel temps est si extraordinaire qu'il serait contre la nature des choses qu'il durât longtemps; c'est une épreuve et non pas un état fixe.

Les enchanteurs de l'Égypte produisent des grenouilles, à l'imitation de Moïse. Nous savons par un endroit de l'*Apocalypse* ce que c'est que ces grenouilles. Cet endroit est au ch. XVI, v. 14. L'objet dont il y est parlé n'est pas précisément le même que celui dont il s'agit maintenant; mais nous y apprenons que les grenouilles, au moins lorsque ce symbole est pris en mauvaise part, signifient des hommes trompés et trompeurs qui emploient leur voix pour soulever les hommes contre Dieu.

Quant aux prodiges d'Élie, dont l'opération est aussi attribuée aux deux Prophètes, nous en avons déjà dit un mot, et ce n'est pas ici le lieu de les expliquer, non plus que son sacrifice. Il nous suffit de réfléchir sur le genre d'adversaires qu'il eut dans la personne des prêtres de Baal, et dans la personne de Jézabel qui les avait pris sous sa protection. De là naît une difficulté : Les adversaires des deux Prophètes seront les adorateurs du vrai Dieu; comment donc, dira-t-on, sont-ils figurés par des adorateurs de Baal?

Nous en avons touché ailleurs la raison. Ce qui est incompatible par rapport à l'ordre des choses matérielles et visibles se réunit par rapport à l'ordre de la justice. On comprend que le culte de Baal exclut par sa nature le culte du vrai Dieu ; mais on comprend aussi qu'il n'est pas impossible d'associer à Dieu par erreur une autre puissance dans le gouvernement du monde de la justice. C'est ce que fait le pélagianisme. C'est pourquoi il fallait deux sortes de symboles pour le bien représenter. Car pour représenter toute l'injure qu'il fait à Dieu, il n'était besoin de rien moins que de l'idolâtrie grossière par laquelle on adorait Baal : et parce que les Pélagiens ne laissent pas de reconnaître le Dieu qui a créé le ciel et la terre, et que, sans déposer leurs erreurs, ils peuvent faire profession du Christianisme et demeurer dans la communion de l'Église catholique, il fallait des symboles qui les représentassent sous cette dernière face.

Ainsi un symbole supplée à l'autre. Celui-ci fait sentir combien est horrible l'erreur qu'ils établissent ou qu'ils favorisent. Celui-là fera voir combien saint est le caractère ou la dignité dont ils abusent. Ce qui était séparé dans le prêtre de Baal et dans le mauvais ministre du vrai Dieu se réunit dans le pélagien; car, s'il est ministre du vrai Dieu, il sera mauvais ministre jusqu'au point d'être réellement idolâtre et d'attaquer le règne de Dieu par rapport à l'ordre spirituel. Le désordre en est donc plus grand, et la séduction en est aussi plus dangereuse. Les mêmes hommes remplissent tout à la fois ce qui est figuré par les verges des enchanteurs changées en serpents et par les prêtres de Baal, et ils remplissent dans un degré plus parfait l'une et l'autre figure, par cela même qu'ils les remplissent toutes deux à la fois.

De là il paraît que le songe de Mardochée et le combat des deux dragons sera mieux rempli qu'il ne l'a jamais été.

Il faut rappeler ici ce qui est dit, dans le XIX[e] ch. d'*Isaïe,* de tous ces enchanteurs de l'Égypte qui seront confondus : *L'esprit de l'Égypte s'anéantira dans elle, et je rendrai sa prudence inutile; ils consulteront leurs idoles, leurs devins, leurs pythons et leurs magiciens. Je livrerai l'Égypte entre les mains d'un maître cruel;* et le reste que l'on peut voir, et dont nous avons rapporté ci-dessus plusieurs traits. On y peut reconnaître l'esprit de domination que les hommes charnels ont tâché d'introduire dans l'Église contre la défense de saint Pierre : *Non dominantes in cleris* (*I. Pierre,* V, 3). A un désordre de ce genre se joint naturellement, lorsque Dieu le permet, l'abus et la fausse application du droit de décider les questions contestées.

Le comble de ce dernier abus regarde spécialement la cour de Rome. Ce n'est pas que nous prétendions établir ici, que ce XIX[e] ch. d'*Isaïe* y doive être rapporté directement. Nous avons déjà observé, que l'Égypte dont il y est parlé peut n'être (même dans le sens spirituel) qu'une partie de l'Égypte dont il est parlé au chapitre XI de l'*Apocalypse.* Mais il est visible qu'il est difficile de remplir plus parfaitement ce qui est figuré par les devins qui prétendent savoir surnaturellement les choses secrètes, que d'attribuer à un homme la prérogative de décider infailliblement de toutes les questions de foi. Jamais prophète ne prétendit être le confident de Dieu par rapport à des objets plus importants ; jamais il ne prétendit l'être d'une manière plus complète, puisqu'il s'agit d'un ministère certain, indéfectible, proposé à toute la terre, à tous les rois et à tous les peuples, et que l'on voudrait au moins, s'il était possible, faire avouer cette prérogative d'infailli-

bilité par tout ce qui est renfermé dans le sein de l'Église catholique.

Le désordre est ici d'autant plus grand et la séduction d'autant plus subtile que celui à qui on attribue une si étonnante prérogative est en effet revêtu, de la part de Dieu, d'une autorité légitime et très-sublime ; ainsi l'on fait servir le don de Dieu pour établir ce que Dieu n'a pas donné. C'est pourquoi, si vous ne quittez pas ce point de vue, vous reconnaîtrez qu'il y a quelque chose de plus odieux en ceci, que si celui qui s'arrogerait une telle prérogative n'avait rien reçu de Dieu.

Nous ne pousserons point ceci plus loin : nous ferons seulement observer, qu'il n'y a point de châtiment plus juste pour une telle usurpation que de permettre que celui qui prétend savoir tout, tombe dans des égarements proportionnés à l'excès de sa prétention. Il convenait qu'après avoir dépouillé ses frères de leurs justes droits pour dire : Je suis seul, à moi seul appartient, etc., Dieu permît que par degrés il en vînt jusqu'à favoriser une erreur dogmatique qui dispute à Dieu son empire sur le cœur des hommes. La tolérance premièrement des opinions pélagiennes, et ensuite une protection déclarée en faveur de ces opinions sont une juste suite de la prétention de l'infaillibilité.

Ainsi la figure des devins, des pythons, etc., se trouve à la fin accomplie sous toutes ses faces. C'est assez en dire aux lecteurs, qui pourront aisément faire les applications de ces principes. On peut participer au caractère des devins dans l'ordre spirituel par des désordres de différents genres, et l'on y peut participer en différents degrés par rapport à chacun de ces genres ; mais la chose approche d'autant plus du dernier excès que l'on réunit plus de genres, et que par

rapport à chaque genre on parvient à un plus haut degré. Joignez à cela l'affermissement dans le mal, la multitude par laquelle on sera secondé, l'autorité légitime et les lumières, autant qu'il sera possible d'allier l'un et l'autre avec de tels égarements ; et vous aurez l'idée la plus parfaite qu'on puisse avoir de ce qui est appelé dans l'Écriture *l'abomination de la désolation placée dans le lieu saint* (*S. Matth.*, XXIV, 15).

## ARTICLE XXXII.

**Objets figurés par l'histoire de Simon le magicien, et par celle de Bar-Jésu. Tromperies de l'un et de l'autre; leur résistance aux Apôtres. Conversion de l'eunuque de la reine Candace.**

Ce n'est pas seulement dans l'Ancien Testament, que les événements futurs du peuple chrétien sont figurés ; ils le sont aussi dans diverses paraboles et diverses histoires écrites dans le Nouveau Testament. Les circonstances de la vie des Apôtres renferment des figures de l'avenir. Il y a des traits dans celle de saint Pierre et de saint Paul qui représentent en figures ce qui devait arriver, soit au peuple dont ils étaient les pères, soit en particulier à ceux qui seraient leurs successeurs. Nous considérerons ici, l'une après l'autre, l'histoire des deux magiciens, Simon et Bar-Jésu, qui se trouvèrent opposés à saint Pierre et à saint Paul.

Il se trouve des rapports d'opposition entre l'histoire de la conversion de Corneille, instruit et baptisé par saint Pierre, et celle de Balaam consulté par Balac. Ces rapports ont été ménagés par l'Esprit de Dieu pour nous avertir de comparer l'état des branches étrangères, lorsque les bran-

ches naturelles seront près d'être insérées de nouveau, avec ce qui s'est passé lorsque ces branches étrangères ont été insérées pour la première fois sur l'olivier. C'est par une semblable analogie que l'Esprit de Dieu a ménagé les rapports qui vont être exposés en abrégé, entre l'histoire de la conversion des Samaritains et le temps de l'insertion des branches naturelles, temps auquel cette insertion deviendra nécessaire à cause de l'état où seront alors les branches étrangères entées depuis longtemps. Cela convenait d'autant mieux, que la conversion des Samaritains est l'image, et peut même être regardée comme le prélude de la conversion des Gentils ; car on ne doit pas perdre de vue que ces Samaritains étaient hors de la communion de la Synagogue, et l'on pourrait avec fondement soutenir qu'il y avait parmi eux beaucoup de Gentils d'origine.

Le diacre Philippe vint le premier à Samarie, et fut comme l'avant-coureur de saint Pierre et de saint Jean qui dans la suite y furent envoyés de Jérusalem. Philippe prêcha Jésus-Christ, il opéra des guérisons miraculeuses, il chassa les esprits impurs du corps de plusieurs possédés. Selon le sens que nous allons suivre et qui dépend de divers traits qui viendront dans la suite, les Samaritains sont les branches étrangères entées depuis longtemps, sur qui le démon a repris une grande puissance.

(Il ne sera peut-être pas superflu, pour rendre cette figure plus suivie, d'observer que les Samaritains avaient déjà cru en Jésus-Christ, comme on le voit par l'Évangile dans l'histoire de la Samaritaine.)

Philippe est, en figure, un des deux Prophètes annoncés dans le XI[e] chapitre de l'*Apocalypse*. Philippe trouva à Samarie Simon qui s'opposa à lui : les Prophètes de l'*Apocalypse* trouveront des séducteurs qui leur résisteront, et

entre autres, la bête aux cornes de bélier et ses ministres qui seront animés du même esprit.

Voyons donc ce que nous dit l'Écriture touchant Simon (*Actes*, VIII, 9) : *Il y avait en la même ville un homme nommé Simon, qui y avait exercé la magie auparavant.* On peut traduire littéralement : *Il y avait dans la ville, dès avant* la venue de Philippe, *un certain homme nommé Simon qui exerçait la magie* (μαγεύων) *et qui séduisait l'esprit du peuple de Samarie, se disant être quelque chose de grand* (Simon est la bête aux cornes de bélier de l'*Apocalypse*) : *de sorte qu'ils le suivaient tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, et disaient : Celui-ci est la grande vertu de Dieu. Et ce qui les portait à le suivre, c'est qu'il y avait déjà longtemps qu'il leur avait renversé l'esprit par ses enchantements.* Ainsi l'on voit qu'il ne s'agit pas d'une séduction subite, mais qui avait été ménagée depuis longtemps. L'expression dont les Samaritains se servaient : *Celui-ci est la grande vertu de Dieu,* exprime quelque chose qui, dans son genre, est tout ce que l'on peut imaginer de plus grand. Cela a du rapport avec ce que Balac dit de Balaam (*Nombres*, XXII, 6) : *Car je sais que celui que vous bénirez sera béni, et que celui sur qui vous aurez jeté la malédiction sera maudit.*

Néanmoins les Samaritains crurent à la parole de Philippe. *Simon crut aussi lui-même; et après qu'il eut été baptisé, il s'attachait à Philippe : et voyant les prodiges et les grands miracles qui se faisaient, il en était tout hors de lui* (ἐξίστατο). C'est le même mot grec dont l'auteur sacré se sert pour exprimer l'impression que le même Simon faisait auparavant par ses enchantements, sur l'esprit des Samaritains. En sorte qu'il y eut une opposition entre les opérations de Philippe et celles de Simon ; celles de Philippe

l'emportèrent, comme les opérations de Moïse l'emportèrent sur celles des magiciens de Pharaon. On sait ce qui arriva après la venue des Apôtres à Samarie, et comment l'esprit intéressé de Simon fut manifesté. Simon Pierre confondit Simon le magicien.

Or, quoique nous ayons expliqué cette histoire de celui qui est désigné dans l'*Apocalypse* par la bête aux cornes de bélier, on comprendra, pour peu que l'on connaisse l'usage de l'Écriture dans ces sortes de figures, que cette histoire pourra s'expliquer en plusieurs de ses circonstances, non précisément de la personne même désignée, mais de quelqu'un de ses principaux ministres qui la représentera, qui agira sous son autorité et comme ne faisant pas un personnage séparé d'avec elle.

En ce même temps, poursuit l'histoire des *Actes* (VIII, 26), *l'ange du Seigneur parla à Philippe et lui dit : Levez-vous, et allez vers le midi, au chemin désert qui descend de Jérusalem à Gaze.* Nous n'expliquerons pas en détail cette histoire, où la conversion des Juifs est excellemment peinte dans la conversion de l'eunuque de la reine Candace. Nous en remarquerons seulement ici deux circonstances. Cela se passe à peu près dans le même lieu où l'ange trouva Agar (*Genèse*, ch. XXI), et où Élie reçut aussi la visite d'un ange lorsqu'il était couché à l'ombre du genièvre (*III. Rois*, ch. XIX). L'ange montra à Agar une fontaine qui lui rendit la vie, à elle et à son fils. Philippe, qui représente Élie, c'est-à-dire ce qu'Élie fera dans son second ministère, apprit à l'eunuque à puiser dans la source d'eau vive qu'il avait sous les yeux, c'est-à-dire dans l'Écriture sainte et dans les livres des Prophètes. Il lui en communiqua l'intelligence. Comme il savait la solution de l'énigme, il lui en fit part. Il apprit à l'eunuque à voir dans l'Écriture ce qu'il n'y voyait pas

auparavant ; et ce qui doit être observé, c'est que l'eunuque qui venait de Jérusalem ne voyait point ces merveilles dans l'Écriture, et à Samarie, d'où venait Philippe, on les y voyait.

Venons à l'histoire de Bar-Jésu (*Actes*, ch. XIII). Quoique nous en placions l'explication après celle de l'histoire de Simon le magicien, ce n'est pas dans le dessein de marquer que ce qu'elle figure ne doive s'accomplir qu'après l'accomplissement de ce qui est figuré par l'autre. L'île de Chypre fut le premier lieu où saint Paul et saint Barnabé s'arrêtèrent après la mission solennelle qu'ils reçurent à Antioche ; en sorte que les conversions que saint Paul fit dans cette île peuvent être regardées comme les prémices de son œuvre à l'égard des Gentils. On sait l'opinion qui s'est répandue que saint Paul a pris son nom du proconsul Serge Paul qu'il y convertit. Lorsque Paul, accompagné de Jean-Marc et de Barnabé, eut traversé l'île de Chypre jusqu'à Paphos, il trouva un juif, faux prophète et magicien, nommé Bar-Jésu, que l'on nommait aussi Élymas. Cet homme étant juif, il ne faut pas le regarder comme un homme qui aurait été entièrement séparé de saint Paul par rapport à la religion.

Lorsque Paul et Barnabé eurent été introduits devant le proconsul Serge Paul, *Bar-Jésu leur résistait, s'efforçant d'empêcher le proconsul d'embrasser la foi.* Ce Bar-Jésu, qui résiste à saint Paul à l'ouverture de son ministère auprès des nations, figure ceux qui devaient s'opposer à la doctrine de saint Paul dans des temps plus reculés ; ces hommes dont il est parlé (*IIe Épître à Timothée*, ch. III), qui sont comparés à Jannès et à Mambrès; ces hommes corrompus dans l'esprit et pervertis dans la foi, dont le progrès aura ses bornes parce que leur folie sera connue de tout le monde,

comme l'avait été celle de Jannès et Mambrès qui avaient résisté à Moïse.

Lorsque saint Paul passa en Chypre, c'était le temps d'insérer sur l'olivier les branches étrangères. Le proconsul Serge Paul était une de ces branches. Paul et Barnabé travaillèrent à son insertion. Bar-Jésu, qui était une des anciennes branches de l'olivier, s'y opposa. Saint Paul, dans l'*Épître aux Romains*, parle d'un autre temps auquel la plénitude des branches étrangères (c'est-à-dire de celles qui doivent être insérées avant le rétablissement des branches naturelles) aura pris sur l'olivier la place qui lui était destinée : *Donec plenitudo Gentium intraret* (chap. XI, v. 25). Dans ce dernier temps il se trouvera des branches sur l'olivier qui imiteront Bar-Jésu. On verra, à la fin de ce grand ouvrage de l'insertion des branches étrangères, renouveler ce qui s'est fait au commencement. Il y aura des Bar-Jésu qui haïront la doctrine de saint Paul et qui emploieront leurs enchantements pour empêcher les hommes de la suivre ; mais, selon la prophétie de saint Paul (*II. Tim.*, ch. III), ils seront confondus. C'est ce qui est représenté par la suite de l'histoire de Bar-Jésu.

*Alors Saul, qui s'appelle aussi Paul, étant rempli du Saint-Esprit, et regardant fixement cet homme, lui dit : O homme plein de toute sorte de tromperie et de malice* (παντὸς δόλου καὶ πάσης ῥᾳδιουργίας), *enfant du diable, ennemi de toute justice, ne cesserez-vous jamais de pervertir les voies droites du Seigneur ?* Si l'on pèse la force de ces expressions, on reconnaîtra quel doit être le caractère de ceux qui rempliront une telle peinture. Il faut qu'ils embrassent une certaine universalité dans le mal et dans la haine du bien. Ce ne sera pas seulement quelque portion de la justice, mais toute justice qu'ils haïront ; et pour l'attaquer ils met-

tront en œuvre, non quelque artifice, mais tout artifice ; et ils ne participeront pas seulement à l'esprit de séduction et de tromperie, mais ils en seront remplis. Ils seront les enfants du diable par excellence, étant animés de l'esprit du dragon ; ce qui n'empêchera pas que, selon ce qui est dit dans la *IIe Épître à Timothée*, ils n'aient *une apparence de piété, mais ils en ruineront la vérité et l'esprit ;* ou bien, plus littéralement, *ils en renonceront la puissance et la vertu.* Ils sont appelés au même endroit *diables* ou *calomniateurs.*

Saint Paul, continuant de parler à Bar-Jésu, lui prononça son arrêt : *Mais maintenant la main du Seigneur est sur vous, vous allez devenir aveugle, et vous ne verrez point le soleil jusqu'à un certain temps. Aussitôt les ténèbres tombèrent sur lui, ses yeux s'obscurcirent ; et tournant de tous côtés, il cherchait quelqu'un qui lui donnât la main. Le proconsul ayant vu ce miracle embrassa la foi, et il admirait la doctrine du Seigneur.*

Sans entrer dans l'explication de ce que représente l'aveuglement de Bar-Jésu, nous indiquerons seulement deux endroits de l'Écriture auxquels on peut le comparer. Le premier n'y ressemble qu'extérieurement; c'est ce qui est raconté de l'aveuglement corporel dont saint Paul lui-même fut frappé en allant à Damas (*Actes*, IX, 8). Le second endroit parle de la quatrième et de la cinquième coupe de l'*Apocalypse,* dont l'une fut répandue sur le soleil, et l'autre sur le trône de la bête qu'elle rendit ténébreux (*Apoc.*, XVI, 8, 10). Il faut y joindre la quatrième et la cinquième trompette, et les obscurcissements dont elles furent suivies (*Apoc.*, VIII, 12, et IX, 1).

Après avoir parlé de Bar-Jésu, il conviendrait de parler de la pythonisse à qui saint Paul ferma la bouche à Phi-

lippes (*Actes*, XVI, 16), mais nous réservons cette histoire pour un autre endroit. On peut observer que Simon le magicien était chrétien, puisqu'il avait reçu le baptême ; Bar-Jésu, juif ; et la pythonisse, qui parlait par l'inspiration du démon et annonçait la vérité sur le sujet de saint Paul et de ceux qui l'accompagnaient, était païenne.

## ARTICLE XXXIII.

Trois degrés de lumière ou trois sortes de manifestation des secrets cachés de l'Écriture à distinguer par rapport à l'objet traité dans ces Articles. Comparaison du IIIe chapitre d'Amos avec le XVIIIe chapitre de la Genèse, le Xe et le XIe chapitre de l'Apocalypse et un passage de Jérémie.

Dieu n'abandonnera pas son Église aux séducteurs. Les branches naturelles sont réservées pour rendre à l'olivier sa première beauté. L'Apôtre compare ce qui arrivera, lorsqu'elles seront insérées de nouveau, à un passage de la mort à la vie : *Vita ex mortuis* (*Rom.*, XI, 15). Or, dans ce grand événement, il se présente trois choses à considérer, par rapport à notre symbole, savoir : l'événement en lui-même, ce qui le précédera et ce qui le suivra. Nous avons déjà rapporté plusieurs figures qui représentent cet événement : par exemple, l'eunuque de la reine Candace, miraculeusement instruit par Philippe. C'est ainsi que les Juifs seront éclairés. Dieu, en leur ouvrant les yeux, leur fera apercevoir dans les livres de l'Écriture des sources d'eau vive qu'ils ne voyaient pas, ainsi qu'Agar qui ne voyait pas la fontaine qui était tout près d'elle. Ce grand ouvrage de la conversion des Juifs sera suivi d'une grande connaissance des saintes Écritures ; ce qui était caché dans ces saints Livres sera mis au jour. Mais avant même que l'ouvrage s'accomplisse,

Dieu rendant ceux qu'il lui plaira attentifs à ce qui en est prédit dans l'Écriture, leur fera admirer son plan par avance. Ce sont donc ces trois choses, c'est-à-dire cette triple manifestation que nous devons maintenant considérer. Nous rapporterons certains endroits de l'Écriture à l'une des trois; et il y aura aussi des endroits qui auront rapport à toutes les trois ensemble. C'est pourquoi nous prévenons le lecteur, afin qu'il ait présente à l'esprit la distinction de ces trois choses, et qu'elles lui servent à démêler des idées qui ne doivent pas être confondues.

*Le lion rugit-il dans une forêt*, est-il dit (*Amos*, III, 4), *sans qu'il ait trouvé de quoi repaître sa faim? Le lionceau fait-il retentir sa voix dans sa tanière, sans qu'il soit prêt à se jeter sur sa proie?* A cette comparaison le prophète en réunit plusieurs autres, d'où il conclut, que tout ce que Dieu fait est concerté; et même, que Dieu ne fait rien d'important par rapport à son peuple, sans en donner par avance la connaissance à ses serviteurs : *Car le Seigneur notre Dieu*, est-il dit, verset 7, *ne fait rien, sans avoir révélé auparavant son secret aux Prophètes ses serviteurs. Le lion rugit*, poursuit Amos, *qui ne craindra point? Le Seigneur notre Dieu a parlé, qui ne prophétisera point?*

Il faut joindre à cet endroit d'Amos ce qui se trouve dans le XVIII^e chapitre de la *Genèse*, où Dieu annonça en même temps à Abraham que, dans un an, Sara aurait un fils, et que Sodome allait être jugée, condamnée et détruite. Verset 17 : *Alors le Seigneur dit : Pourrai-je cacher à Abraham ce que je vais faire?* NUM CELARE POTERO ABRAHAM QUÆ GESTURUS SUM? *Amos*, III, 7 : QUIA NON FACIT DOMINUS DEUS VERBUM, NISI REVELAVERIT SECRETUM SUUM AD SERVOS SUOS PROPHETAS. Le mot que le traducteur a rendu par *secretum suum,* il aurait pu le rendre par celui de *mysterium suum,*

en hébreu *sodo;* c'est le même mot dont vient le nom de *Sodome*.

La grande prostituée de l'*Apocalypse* porte écrit sur son front le mot *mystère*. La grande ville où les deux Prophètes sont mis à mort s'appelle spirituellement *Sodome*. On ne peut douter que les choses annoncées d'une manière générale, mais avec un si grand appareil, dans le chapitre précédent (*Apoc.*, chap. X), ne regardent en partie cette grande ville.

Au milieu des paroles d'Amos, que nous venons de rapporter, on y trouve encore celles-ci, verset 6 : *La trompette sonnera-t-elle dans la ville sans que le peuple soit dans l'épouvante? Arrivera-t-il quelque mal dans la ville, qui ne vienne pas du Seigneur?* C'est après ces paroles qu'il ajoute celles que nous avons vues : *Car le Seigneur notre Dieu ne fait rien, sans avoir révélé auparavant son secret aux prophètes ses serviteurs*. Et devant et après, Amos parle des rugissements du lion.

Jérémie se sert de la même image pour annoncer les jugements de Dieu contre les habitants de la Judée et de Jérusalem, et contre le temple même, ch. XXV, v. 30. *Le Seigneur rugira du haut du ciel, et il fera entendre sa voix du lieu de sa demeure sainte. Il rugira comme un lion contre* le lieu de *sa gloire; et il s'excitera un cri commun contre tous les habitants de la terre, tel qu'en font ceux qui foulent le vin. Le bruit en retentira jusqu'aux extrémités du monde*, etc. Ainsi Dieu annonçait-il, au temps de Jérémie, tous les événements qui devaient accompagner la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, et en particulier la ruine du temple : RUGIET SUPER DECOREM SUUM.

Le chap. XI de l'*Apocalypse* exprime, dans les premiers versets, le jugement que Dieu doit exercer sur son temple.

C'est la première chose qui est montrée, ensuite de ce qui venait d'être annoncé par l'ange dont saint Jean fait la description au ch. X. Il avait son pied droit posé sur la mer, et son pied gauche sur la terre. Son visage était comme le soleil. *Et il cria à haute voix comme un lion qui rugit : et après qu'il eut crié, sept tonnerres firent éclater leur voix.* Il fut défendu à saint Jean d'écrire les paroles des sept tonnerres. *Scellez*, lui fut-il dit, *les paroles des sept tonnerres.* On peut comparer avec cet endroit le *Psaume* XXVIII : *Affente Domino*, etc.

L'ange leva ensuite la main au ciel, et faisant un serment solennel, il déclara : *Qu'il n'y aurait plus de temps*, c'est-à-dire de délai ; *mais qu'au jour où le septième ange ferait entendre sa voix et sonnerait de la trompette, le mystère de Dieu s'accomplirait, ainsi qu'il l'a annoncé par les Prophètes ses serviteurs.* On voit bien qu'il s'agit là d'un certain mystère déterminé ; et l'on sent le rapport de ces paroles, soit avec celles d'Amos : *Le Seigneur notre Dieu ne fait rien, sans avoir révélé auparavant son secret* (son mystère) *aux Prophètes ses serviteurs ;* soit avec celles du XVIII[e] chapitre de la *Genèse* : *Pourrai-je cacher à Abraham ce que je vais faire?*

Cet ange tenait en main un petit livre ouvert qui fut donné à saint Jean afin qu'il le dévorât ; c'est-à-dire que saint Jean comprit et fut tout pénétré des merveilles que l'ange annonçait, et qui ne sont autres que les choses que l'on voit déduites dans les chapitres suivants. Le mystère d'iniquité de la part des hommes, et de colère de la part de Dieu, y est joint avec le mystère de grâce et de miséricorde.

## ARTICLE XXXIV.

Songe de Nabuchodonosor de la statue composée de différents métaux. Péril commun où se trouvent enveloppés les devins. Daniel et ses compagnons obtiennent de Dieu l'interprétation du songe. Par le même moyen, ils apprennent l'ordre et la révolution des temps et évitent un malheur certain.

C'est ici le lieu de parler du songe de Nabuchodonosor, rapporté au II^e chapitre de Daniel. *Ce prince*, est-il dit, *eut un songe dont il fut extrêmement effrayé, et ensuite il l'oublia entièrement.* Ce songe est celui de la statue composée de différents métaux. Il y a entre ces métaux un ordre et une gradation, en sorte que l'on passe des plus excellents aux plus vils, et de ceux qui font la richesse des hommes, à ceux qui sont les instruments de la mort et de la captivité. On vient, par degrés, de l'or au fer et à l'argile. Cela marque en général la succession des temps, les progrès et la consommation du mystère d'iniquité. Après l'âge d'or vient celui d'argent, puis celui d'airain, et enfin celui de fer et d'argile. Daniel en fait d'abord l'application aux empires; mais ces empires sont eux-mêmes figures d'autres objets; et cette première application de la parabole de la statue n'est qu'une ombre par rapport à d'autres applications. La diversité des temps se vérifie d'une manière bien plus importante par rapport au peuple de Dieu. Le peuple d'Israël, depuis Abraham jusqu'à Jésus-Christ, a eu ses temps d'or et d'argent, et ses temps d'airain et de fer. Le peuple chrétien a aussi ses temps d'or, d'argent, d'airain et même de fer, et cela en plus d'une manière.

Dans les temps qui, pour ainsi dire, environneront la conversion des Juifs (car c'est l'objet que nous considérons

maintenant), cette science des temps deviendra extrêmement nécessaire. C'est cette nécessité qui est exprimée lorsqu'il est dit (*Daniel*, ch. II, v. 2) : *Le roi commanda qu'on fît assembler les devins, les mages, les enchanteurs et les Chaldéens, afin qu'ils lui déclarassent quel avait été son songe. Ils vinrent donc et se présentèrent devant lui. Et le roi leur dit : J'ai eu un songe, et je ne sais ce que j'ai vu, parce que rien ne m'en est resté dans l'esprit qu'une idée confuse.* Et le roi exigea d'eux qu'ils lui dissent quel avait été son songe. Mais les devins ne pouvant satisfaire à cette demande du roi, il ordonna qu'on les fît mourir, selon la menace qu'il leur en avait faite en ces termes (v. 5) : *Le roi répondit aux Chaldéens : Mon songe m'est échappé de la mémoire ; si vous ne me déclarez ce que j'ai songé, et ce que mon songe signifie, vous périrez tous, et vos maisons seront confisquées.* (L'original porte : *Domus vestræ in sterquilinium ponentur*). *Mais si vous me dites mon songe et ce qu'il signifie, je vous ferai des dons et des présents, et je vous élèverai à de grands honneurs.*

Daniel et ses compagnons étaient compris dans la menace du roi (v. 13); *on les cherchait pour les faire périr* avec les autres. On reconnaît donc de quelle importance il était de satisfaire à la question proposée par le roi. Il y allait de la vie, et cela pour tous les sages, les devins, etc. ; non-seulement pour ceux qui étaient de Babylone, mais encore pour Daniel et ses confrères qui étaient à Babylone, sans être de Babylone. Et le tout dépendait de la découverte d'un secret, mais d'un secret qui développait le caractère et la proportion de tous les différents âges du monde.

Il faut se souvenir ici du secret de Thamar. Elle allait être consumée par les flammes, si elle ne l'avait dit. Elle produisit au patriarche Juda les signes certains pour le con-

vaincre de la vérité de ce qu'elle disait; ou plutôt, elle fit entendre tout ce qu'elle avait à dire, par la seule représentation des gages qu'elle avait entre les mains (*Genèse*, XXXVIII, 25). Mettre ces objets sous les yeux, c'était découvrir le secret; et dans ce secret il y avait une vertu renfermée et qui était telle que, toute coupable qu'elle était, elle ne pouvait manquer d'être renvoyée déchargée de la condamnation prononcée contre elle.

Au secret de Thamar il faut joindre celui de Joseph envers ses frères; celui d'Esther qui découvrit au roi Assuérus qu'elle était de la nation condamnée à périr; et celui de Samson. L'épouse de Samson allait être brûlée si le secret n'eût été découvert. Les trente paranymphes de Samson obtinrent les robes qui faisaient le prix de la découverte, aux dépens des trente habitants d'Ascalon à qui Samson ne fit pas difficulté d'ôter la vie, afin d'accomplir sa promesse et de revêtir de leurs dépouilles ceux qui, par quelque voie que ce pût être, avaient trouvé l'explication de son énigme (*Juges*, ch. XIV).

Chacune de ces histoires renferme la figure non d'un seul événement, mais de plusieurs; et étant rapportées aux grands événements ou révolutions qui font comme le centre des prédictions de l'Écriture, elles en font partie. Chacun de ces grands événements tient lieu de tout, par rapport à ces histoires; il est donc question d'assigner à chacune sa place dans ce tout. C'est ce qu'il faut faire en particulier par rapport au grand événement dont nous parlons dans cet Article et dans les précédents. C'est pourquoi nous avons rappelé le souvenir de ces histoires, afin que l'on soit averti de les comparer avec celle du songe de la statue interprété par Daniel. Il y a, dans l'histoire de ce songe et de son interprétation, des circonstances qui conviennent spéciale-

ment à la révolution de la réinsertion des branches naturelles sur l'olivier.

Le prince exigeait deux choses : qu'on lui racontât son propre songe, et qu'on le lui interprétât. Par rapport à la première de ces deux choses, il ne pouvait de lui-même retrouver son songe, mais il se souvenait de l'avoir eu. Il savait fort bien que, dès qu'on le lui remettrait devant les yeux, il le reconnaîtrait. Il avait dans son cerveau des traces qu'il ne pouvait démêler; mais il savait qu'il n'y avait que la seule narration du vrai songe, qui s'accorderait avec ces traces; en sorte qu'il avait, dans la proportion des traces avec le songe, une règle certaine pour reconnaître si on lui dirait la vérité.

Il comptait tellement sur cette règle, qu'il en voulait étendre l'utilité jusqu'à l'interprétation du songe; car il ne pouvait, disait-il, se fier à l'interprétation qu'on lui donnerait, que parce qu'on lui aurait auparavant raconté le songe. L'interprétation du songe lui paraissait avoir quelque chose d'équivoque, et que l'on pouvait soupçonner d'être arbitraire; mais il n'en était pas de même de la narration suivie d'un songe oublié. En effet, il y a bien de la différence, d'une part, entre appliquer des paraboles à des événements dont l'ordre et les circonstances sont connus (l'adresse de l'esprit peut avoir beaucoup de part à cela); et de l'autre, exposer une suite et un arrangement d'événements qui avait été perdu de vue, et dont il ne restait plus que des traces confuses. Ou bien encore : il y a une grande différence entre expliquer, d'une part, des paraboles que l'on vous propose tout arrangées, et qu'il n'est question que d'expliquer telles qu'elles sont; et de l'autre part, joindre à l'explication l'arrangement même des paraboles les unes par rapport aux autres, ou l'arrangement des parties de

chaque parabole ; le premier, est interpréter le songe ; l'autre, est le rétablir.

Mais il faut bien prendre garde que cette espèce de rétablissement ne mérite ce nom que par rapport à la pensée actuelle de celui à qui l'on parle. Car il ne faut dire que ce qui a été pensé; et il faut que la conformité soit telle, que la simple proposition de la parabole fasse que l'on se récrie : Voilà mon songe, voilà qui s'accorde avec les traces qui étaient restées dans mon cerveau ; et cela s'y accorde si bien, qu'il ne peut rester de doute que c'est ce qui avait été pensé, lorsque ces traces qui subsistent encore actuellement ont été formées pour la première fois.

Verset 7 : *Les Chaldéens répondirent au roi pour la seconde fois : S'il plaît au roi de déclarer son songe à ses serviteurs, nous lui en donnerons l'interprétation. Le roi leur répondit : Je vois bien que vous ne cherchez qu'à gagner du temps, parce que vous savez que j'ai oublié mon songe. Si vous ne pouvez me dire ce que j'ai songé, c'est une marque que, si je vous l'avais dit, vous lui auriez donné une interprétation trompeuse et pleine d'illusion, pour m'entretenir de paroles, jusqu'à ce qu'il se fût passé beaucoup de temps. Dites-moi donc quel a été mon songe, afin que je sache aussi que l'interprétation que vous lui donnerez sera véritable.*

En comparant la nature du songe et ce qu'il signifie avec ces paroles du roi, on voit qu'il vient un certain jour où il faut absolument trouver le plan de Dieu dans la distribution des temps; ce que le Sage appelle *le commencement, la fin et le milieu des temps, les changements que causent l'éloignement et le retour du soleil, la vicissitude des saisons* (*Sag.*, VII, 18). En ce jour, en vain cherche-t-on à tirer en longueur, les défaites ne sont plus de saison : *Je vois bien que vous ne cherchez qu'à gagner du temps;* et

après : *pour m'entretenir de paroles jusqu'à ce qu'il se fût passé beaucoup de temps.* Mais il ne leur était plus donné de temps ; il fallait satisfaire à la question proposée, ou périr.

Pour fixer ici les idées, nous dirons que les traces subsistantes dans le cerveau du roi sont les endroits de l'Écriture qui sont demeurés inexpliqués à un tel point que l'on n'y aperçoit rien qui ait apparence d'arrangement. La plus grande partie de l'Apocalypse peut servir ici d'exemple, ainsi qu'une grande partie de Zacharie, d'Osée, et bien d'autres endroits, soit des Prophètes, soit des autres Livres de l'Ancien Testament. Ces endroits sont tels, que la plupart du temps, on n'y trouve pas même de premier sens. Je parle de ce sens grossier qui n'est qu'une écorce, parce qu'il sert à en couvrir d'autres plus importants, ou pour mieux dire, les seuls que des Chrétiens doivent trouver importants. On peut donc dire, que l'on n'y trouve pas même ce qui devrait faire la base et le sujet de l'interprétation, ainsi que Nabuchodonosor ne retrouvait pas son songe qu'il s'agissait d'interpréter.

Cela supposé, il est aisé au lecteur de déterminer ce que c'est, premièrement, que de faire la narration du songe ; secondement, de l'interpréter.

Ces devins, ces Chaldéens, etc., dont il est parlé dans tout ce chapitre, ne doivent pas être considérés comme représentant quelque chose de mauvais ; Daniel et ses confrères sont considérés comme étant de leur nombre. Ce que nous voulons dire, c'est qu'en déterminant les personnages figurés par ces devins, il n'est pas nécessaire que leur profession soit illégitime. Leur impuissance paraît et les met dans un extrême danger ; mais Daniel et ses confrères, avec l'aide de Dieu, satisfait à la demande du roi ; et l'ordre de faire périr tous les devins n'est point exécuté.

Verset 10 : *Les Chaldéens répondirent au roi : Seigneur, il n'y a point d'homme sur la terre qui puisse faire ce que vous nous commandez, et il n'y a point de roi, quelque grand et puissant qu'il soit, qui ait jamais exigé une telle chose des devins, des magiciens et des Chaldéens. Car ce que vous nous demandez, ô roi, est si difficile, qu'il ne se trouvera personne qui puisse vous en éclaircir, excepté les dieux qui n'ont point de commerce avec les hommes.* Quel autre que Dieu pouvait voir à nu ce qui était caché dans les traces du cerveau du roi, et démêler mieux que lui ce qui était dans sa mémoire ? S'il avait été question d'une chose ordinaire, soumise aux recherches des hommes ou à l'art des devins, ils auraient pu en donner la solution. Mais pour découvrir ce qu'un autre avait pensé, il fallait avoir commerce avec Dieu, et commerce par rapport à un objet à l'égard duquel il n'y avait point d'exemple que Dieu se fût communiqué aux hommes. En effet, il y avait des exemples de songes interprétés par l'Esprit de Dieu, mais non pas de songes retrouvés par d'autres, après que la mémoire distincte avait échappé à celui qui avait eu le songe.

Cependant il faut observer qu'il ne s'agissait pas de découvrir quelque secret qui eût été jusque-là caché à tout homme, en sorte que nul homme n'en eût eu connaissance. Au contraire, il s'agissait de retrouver ce que le roi avait pensé dans son sommeil, et comme nous l'avons déjà remarqué, il en conservait dans sa mémoire des traces suffisantes pour reconnaître si ce qu'on lui dirait était ce qu'il avait pensé. Il y avait donc, par rapport à la mémoire du roi, quelque chose qui avait été et qui n'était plus, et quelque chose qui subsistait encore. C'était cette chose qui avait été et qui n'était plus qu'il fallait retrouver, et il fallait qu'elle cadrât avec la chose subsistante.

C'est ce que Dieu découvrit à Daniel, et en même il lui découvrit une troisième chose, qui est l'interpré du songe. Cela fut accordé aux prières que Daniel et compagnons adressèrent à Dieu dans l'extrémité de où ils étaient. Daniel commença par en rendre gr Dieu (v. 20) : *Que le nom du Seigneur soit béni dan les siècles, comme il l'a été dès le commencement, que la sagesse et la force sont à lui. C'est lui qui chan temps et les siècles, qui transfère et qui établit le royaumes, qui donne la sagesse aux sages, et la sc ceux qui ont l'intelligence et la lumière. C'est lui q vèle les choses les plus profondes et les plus caché connaît ce qui est dans les ténèbres, et c'est en lui trouve la vraie lumière. Je vous rends grâces et j bénis, ô Dieu de nos pères, parce que vous m'avez do sagesse et la force, et que vous m'avez fait voir ce qu vous avons demandé, en nous découvrant ce que le sire de nous*, et en même temps, l'ordre et la dur des temps, c'est-à-dire des mystères semblables à ce furent découverts à Joseph lorsqu'il interpréta les de Pharaon.

Il faut remarquer que Daniel avait eu la confia Dieu, qu'il lui révélerait le secret dont le roi exigeait couverte ; car ayant appris l'ordre donné de le faire ainsi que tous les autres, *il se présenta devant le roi supplia de lui accorder quelque temps pour lui l'éclaircissement qu'il désirait*. Ce fut après cette pr audience du roi, qu'il se mit en prière avec Anani saël et Azarias. On sait combien ils avaient déjà marques de la protection de Dieu. On croit que la vrance de Suzanne était arrivée trois ans aupar Daniel avait manifesté son innocence par la sages

Dieu lui avait donnée ; il n'avait fait autre chose que de faire parler les deux accusateurs, et de rapprocher leurs paroles les unes des autres.

Verset 24 : *Daniel alla ensuite trouver Arioch, à qui le roi avait ordonné de faire mourir les sages de Babylone, et lui dit : Ne faites point mourir les sages de Babylone ; menez-moi au roi, et je lui donnerai l'éclaircissement qu'il désire. Arioch, aussitôt, présenta Daniel au roi, et lui dit : J'ai trouvé un homme d'entre les captifs des enfants de Juda, qui donnera au roi l'éclaircissement qu'il demande. Le roi répondit en se tournant vers Daniel surnommé Balthazar : Croyez-vous pouvoir me dire véritablement ce que j'ai vu dans mon songe, et m'en donner l'interprétation? Daniel répondit au roi : Les sages, les mages, les devins et les augures ne peuvent découvrir au roi le mystère dont il est en peine ; mais il y a un Dieu au ciel qui révèle les mystères, qui vous a montré, ô roi, les choses qui doivent arriver dans les derniers temps. Voici donc quel a été votre songe*, etc.

Daniel fait sentir la difficulté de la demande que le roi avait faite : *Les sages, les mages, les devins et les augures ne peuvent découvrir au roi le mystère dont il est en peine.* Celui qui est représenté dans Ézéchiel sous le nom du roi de Tyr, nonobstant les dons merveilleux qu'il avait reçus de Dieu depuis longtemps, n'aurait pu découvrir ce mystère : ECCE SAPIENTIOR ES TU DANIELE ; OMNE SECRETUM NON EST ABSCONDITUM A TE (*Ézéch.*, XXVIII, 3). Ce que les Septante ont traduit par manière d'interrogation : *Êtes-vous plus sage que Daniel?* Et la Bible de Sacy : *Car vous avez cru être plus sage que Daniel, et qu'il n'y avait point de secret qui vous fût caché.* Peut-être ces paroles renferment-elles une ironie semblable à celle qui se lit dans la *Genèse*, lorsque

Adam étant en la présence de Dieu, Dieu dit : *Voilà Adam devenu comme l'un de nous* (*Gen.*, III, 22). Il faut se souvenir que le chapitre d'*Ézéchiel,* sur le roi de Tyr, est rempli d'allusions au paradis terrestre. Peut-être aussi ces paroles doivent-elles être rapportées aux premiers temps, lorsque cet homme, désigné sous le nom du roi de Tyr, était parfait dans ses voies au jour de sa création.

Ce n'est pas ici le lieu de rapporter en détail, ni le songe, ni le premier sens que Daniel y donne. Ce sont les quatre empires figurés par les quatre parties de la statue formée de différents métaux, mais de sorte que les métaux précieux sont les premiers, et que l'on passe par degrés aux plus vils. Après ces quatre empires en vient un autre, qui l'emporte sans comparaison sur les premiers par son excellence et son étendue ; il est figuré par la petite pierre qui se change en une montagne qui remplit toute la terre.

Nous ne nous étendrons pas non plus sur le second sens du songe, encore moins sur le troisième. Daniel et ses confrères surent reconnaître le temps auquel ils vivaient. Par rapport aux empires des Babyloniens, des Perses, des Grecs et des Romains, le temps était d'or ; mais par rapport à la situation du peuple juif, c'était un temps de fer. En effet, quelle différence pour un juif entre le temps des Patriarches, celui de Moïse et de Josué, celui de David et de Salomon, et le temps de Jéchonias, Sédécias et de la captivité de Babylone. La captivité de Babylone était, à parler selon le style de l'Écriture, une fournaise de fer. Les trois compagnons de Daniel l'éprouvèrent sensiblement lorsqu'ils furent jetés dans la fournaise ardente ; mais de nouveau ce temps devint pour eux et pour ceux qui leur ressemblaient un temps d'or par leur foi et par les bénédictions dont Dieu les combla. Ils surent discerner le faux éclat de la statue

d'or que Nabuchodonosor (qui venait de prendre Jérusalem) faisait adorer, et ils sortirent eux-mêmes de la fournaise comme de l'or éprouvé par le feu.

Le Christianisme a aussi ses temps. La sagesse du vrai Daniel et du vrai Joseph, c'est-à-dire la sagesse que Jésus-Christ communique en chaque âge à ses serviteurs, consiste à discerner les temps et à se mesurer sur celui où l'on est. Dans l'un, faire des provisions pour l'avenir; dans l'autre temps, vivre des richesses amassées et conservées soigneusement dans les temps d'abondance qui sont passés. Reconnaître lorsqu'on est aux derniers temps, que ce sont des temps d'airain et de fer; savoir de quelle manière il faut se conduire alors. Reconnaître lorsque le jour est venu, ce que c'est que le songe dont il est demeuré des traces; entendre ce songe. Reconnaître que les branches naturelles auront leur temps, ainsi que les branches étrangères ont eu le leur. L'or peut donc revenir après l'airain et le fer, ou plutôt au milieu du fer. Savoir que ce qui est or par un certain éclat extérieur, peut être fer par rapport à un autre point de vue, et que l'or peut sortir de la fournaise de fer.

Au temps qui a précédé et suivi de près la venue du Messie, on pouvait raisonner en deux manières: 1° En reconnaissant que l'empire romain était le quatrième empire prédit par Daniel, la quatrième bête ou la dernière portion de la statue, l'empire de fer; cela était conforme au sens immédiat de Daniel. Ou bien, 2° on pouvait comparer les divers temps de la durée du peuple d'Israël et reconnaître qu'en comparaison du temps de Josué, de Salomon, etc., on était parvenu à l'âge de fer. Alors, supposé que l'on eût l'intelligence de l'Écriture, on pouvait reconnaître que le cours des temps allait se renouveler, et qu'après un

nouvel âge d'or viendrait encore l'âge d'argent, d'airain, de fer, et l'âge de fer mêlé d'argile.

C'est, par exemple, ce que l'auteur de l'*Ecclésiastique* a compris, comme il paraît par son XXXVI[e] chapitre ; il paraît même qu'il a compris que cette période recommencerait à deux reprises. C'est ce que saint Paul a parfaitement connu, comme on le voit par le XI[e] ch. de l'*Épître aux Romains* et autres endroits de ses épîtres. C'est ce qui est dépeint dans l'*Apocalypse*, où cette suite de plaies, qui en se succédant renchérissent les unes sur les autres, font voir que les temps deviennent de plus en plus mauvais. Cependant au milieu de ces malheurs on voit un renouvellement, c'est-à-dire un temps d'or reparaître dès le XI[e] et le XII[e] chapitre.

Nous renvoyons à une explication suivie du livre de *Daniel* la discussion des preuves qui font voir que ce Prophète a lui-même laissé des traces qui montrent que la période des temps d'or, d'argent, d'airain, de fer et d'argile, devait se renouveler à plus d'une reprise. Les deux songes de Pharaon que Joseph interpréta de la même sorte donnent à entendre que ce ne serait pas pour une seule fois que les temps d'abondance et de disette se succéderaient ; et d'ailleurs cela est clairement prédit dans l'Écriture.

## ARTICLE XXXV.

Roi de Tyr d'Ézéchiel. Balthazar; Daniel lui explique le *Mané*, *Thécel*, *Pharès*. Jésus-Christ annonce par esprit de prophétie la trahison de Judas. Quels sont les objets figurés que l'on envisage dans ces trois histoires.

### § 1er.

### Roi de Tyr.

Nous réunirons dans cet Article trois endroits de l'Écri-

ture qui dans le sens historique et immédiat n'ont aucune liaison, mais qui en peuvent avoir dans le sens figuré.

Le premier est la prédiction d'Ézéchiel sur le roi de Tyr. Dans le point de vue où l'envisage Ézéchiel, celui qui est désigné sous ce nom n'est autre que la bête aux cornes de bélier du XIII^e ch. de l'*Apocalypse*. Il en est dit des choses très-glorieuses, et il est parlé aussi de l'orgueil où il s'était laissé aller, et des jugements que Dieu devait exercer sur lui en punition de son orgueil. Nous ne nous arrêterons qu'aux traits qui ont rapport à notre symbole.

Voici donc ce qui fut ordonné à Ézéchiel de dire au roi de Tyr de la part de Dieu (ch. XXVIII, v. 12) : *Vous étiez le sceau de la ressemblance de Dieu, vous étiez plein de sagesse et parfait en beauté : vous avez été dans les délices du paradis de Dieu ; votre vêtement était enrichi de toutes sortes de pierres précieuses ; la sardoine, le topaze, le jaspe, le chrysolithe, l'onyx, le béril, le saphir, l'escarboucle, l'émeraude et l'or ont été employés pour relever votre beauté ; et les instruments de musique les plus excellents ont été préparés pour le jour auquel vous avez été créé roi*. Celui qui est nommé le roi de Tyr ressemblait donc au grand-prêtre. Il était rempli de sagesse. Il lui était donné de consulter l'oracle, ainsi que faisait le grand-prêtre. Il était orné de dons qui avaient rapport avec celui d'Élisée qui prophétisait au son d'un instrument de musique (*IV. Rois*, III, 15) ; et encore plus, avec ce qui arriva à Saül, lorsque Samuel le renvoya à la colline de Dieu ; il y trouva une troupe de prophètes qui prophétisaient au son des instruments de musique de toute espèce ; et l'Esprit de Dieu s'étant saisi de lui, il prophétisa avec eux (*I. Rois*, ch. X).

Non-seulement ce mystérieux roi de Tyr ressemble au grand-prêtre qui recevait les réponses qui sortaient de

l'oracle ou du propitiatoire ; il est encore représenté par un de ces chérubins qui couvraient le propitiatoire de leurs ailes (v. 14) : *Vous êtes ce chérubin qui a reçu l'onction* (hébr. CHERUB UNCTUS) *et qui couvre de ses ailes* le propitiatoire. *Je vous ai établi sur la montagne sainte de Dieu, et vous avez marché au milieu des pierres brillantes. Vous étiez parfait dans vos voies au jour de votre création, jusqu'à ce que l'iniquité a été trouvée en vous.*

Il est manifeste que si l'on veut avoir une explication de tout cet endroit d'Ézéchiel qui ait de la justesse, il faut trouver un sujet à qui toutes les grandes choses exprimées par Ézéchiel conviennent, et à qui conviennent aussi les funestes traits que nous allons voir. Sans doute qu'il n'est pas nécessaire que ce soit un homme unique. Le roi de Tyr n'est pas désigné par son nom, mais par celui de sa dignité. Chaque roi de Tyr mourait, mais sa dignité se perpétuait dans ses successeurs. Le roi de Tyr, dans la personne d'Hiram, avait contribué à la construction du temple, au temps de Salomon : au temps d'Isaïe et d'Ézéchiel, les Tyriens étaient dans des dispositions bien différentes ; alors le roi de Tyr aurait voulu détruire ce que son prédécesseur avait contribué à édifier. Ce n'était plus Hiram, mais c'était toujours le roi de Tyr. Par rapport au sens figuré, la ville de Tyr dont il est parlé dans les chapitres XXVI et XXVII d'*Ézéchiel*, est la même chose que la grande Babylone de l'*Apocalypse*, comme on le peut reconnaître en comparant ces chapitres d'*Ézéchiel* avec le XVIII$^e$ chapitre de l'*Apocalypse*.

Aux observations précédentes il faut ajouter que le roi de Tyr est étranger par rapport à la race d'Abraham selon la chair. Revenons à l'endroit d'*Ézéchiel*.

Il est donc dit du roi de Tyr, qu'après un premier temps

auquel il avait été parfait dans ses voies, il en avait succédé un autre auquel l'iniquité avait été trouvée en lui. Et au verset 2 : *Votre cœur s'est élevé, et vous avez dit : Je suis Dieu, et je suis assis sur la chaire de Dieu au milieu de la mer ; quoique vous ne soyez qu'un homme et non pas un Dieu; et votre cœur s'est élevé comme si c'était le cœur d'un Dieu.* C'est là que le prophète ajoute : *Car vous êtes plus sage que Daniel, et il n'y a point de secret qui vous soit caché... Vous avez accru votre puissance par l'étendue de votre sagesse et par la multiplication de votre commerce, et votre cœur s'est élevé dans votre force...* Et au v. 16 : *Dans la multiplication de votre commerce, vos entrailles ont été remplies d'iniquité, vous êtes tombé dans le péché.*

Voici maintenant le châtiment : *Je vous ai chassé de la montagne de Dieu. Je vous ai exterminé, ô chérubin qui protégiez* le propitiatoire, vous enlevant *du milieu des pierres* qui jetaient des rayons *de feu. Car votre cœur s'est élevé dans son éclat, vous avez perdu la sagesse en* vous élevant de *votre beauté.* C'est-à-dire que d'un vrai sage qu'il était, il est devenu un faux sage. Il est dit dans les versets antérieurs que l'on viendrait l'attaquer avec l'épée (v. 9) : *Direz-vous encore, lorsque vous serez devant vos meurtriers, lorsque vous serez sous la main de ceux qui vous ôteront la vie : Je suis un Dieu, vous qui n'êtes qu'un homme et non pas un Dieu? Vous mourrez de la mort des incirconcis et par la main des étrangers, parce que c'est moi qui ai parlé, dit le Seigneur Dieu.* Et au verset 18 : *Vous avez violé la sainteté de votre demeure* (SANCTIFICATIONEM TUAM) *par la multitude de vos iniquités, et par les injustices de votre commerce ; c'est pourquoi j'ai fait sortir du milieu de vous un feu qui vous a dévoré.* . . . .

On peut lire la fin du chapitre où l'on verra Sidon enve-

loppée dans la ruine de Tyr, et le peuple d'Israël établi dans la paix et vengé de Tyr et de Sidon.

Si le roi de Tyr est comparé à un chérubin, ou plutôt si le nom de chérubin lui est donné ; si, d'une autre part, il est dit qu'il était placé dans le paradis de Dieu, comme un autre Adam, il se trouve aussi que son iniquité capitale n'est autre que l'orgueilleuse présomption que le serpent voulut inspirer à Adam : *Vos yeux s'ouvriront, vous serez semblables à des dieux.* Et il est dit au roi de Tyr : *Votre cœur s'est élevé dans son éclat, vous avez perdu la sagesse dans votre beauté.* Et encore : *Vous avez dit : Je suis Dieu, et je suis assis sur la chaire de Dieu au milieu de la mer; quoique vous ne soyez qu'un homme.* C'est-à-dire que ce personnage mystérieux, désigné sous le nom du roi de Tyr, ébloui par l'excellence des dons qu'il avait réellement reçus de Dieu, se laisse persuader à la voix du serpent qui lui tient le même langage qu'il avait tenu à Adam et à Ève dans le paradis terrestre. Adam et Ève en furent chassés, et Dieu plaça un chérubin avec une épée ardente pour en garder l'entrée.

## § 2.

### Balthazar.

Le roi de Tyr est un étranger par rapport à Israël ; Balthazar en est un autre, mais il a entre les mains les vases sacrés qui ont appartenu autrefois à Israël et qui devaient retourner en la possession de ce même peuple. Balthazar est roi de Babylone, c'est-à-dire chef du peuple rival du peuple juif. On sait l'usage que fait l'Écriture du symbole des festins. Jésus-Christ lui-même, en diverses paraboles, a

représenté toute la Religion sous l'image d'un festin. Dans le livre des *Proverbes*, la Sagesse pose une table et envoie ses servantes pour appeler les hommes à son festin. En suivant cette analogie, un roi qui fait un festin aux grands de sa cour au nombre de mille, et à ses épouses selon leurs rangs différents, représentera très-naturellement un amas de peuples, un assemblage d'Églises particulières réunies dans la même communion extérieure, comme dans une même salle. Jusque-là la parabole n'aurait rien qui ne pût être interprété en bonne part, et qui ne pût représenter le peuple de Dieu dans les temps les plus heureux. Mais les autres circonstances, exprimées dans l'histoire du festin de Balthasar, la déterminent à signifier non pas tant la Religion en général que l'abus de la Religion.

Que l'on se transporte donc au temps où l'abus des choses saintes, et surtout du sacrifice Eucharistique, se sera autant multiplié qu'il est possible qu'il le soit; que par l'esprit on réunisse tous ceux qui dans l'étendue de toute la terre célèbrent les divins Mystères; que, d'un coup d'œil, on les voie tous tenant en main les vases sacrés qui servent à consacrer le corps du Seigneur; qu'on se les représente comme étant dans un lieu unique à cause de l'unité de la communion extérieure; et l'on aura le festin de Balthazar tel qu'il est décrit dans le Ve chapitre de *Daniel*.

Maintenant, que l'on suppose que ce qui est marqué dans l'Évangile (*S. Matth.*, XXII, 11) vienne à s'accomplir, que le roi entre dans la salle du festin pour reconnaître ceux qui sont à table; *Intravit autem rex ut videret discumbentes*; que verra-t-il, et quel sera le jugement qu'il prononcera?

Mais avant tout, n'y a-t-il pas ici quelque chose qui se dément? Car si l'on suppose que le roi dont il est parlé dans

l'Évangile, vienne à entrer, il trouvera un autre roi, savoir Balthazar. Cette difficulté n'en est pas une; car qui ne voit que le roi de l'Évangile étant Dieu même, c'est à lui que les vases sacrés appartiennent en propre? Quant à Balthazar, il est le chef de ceux à qui l'usage en est confié; c'est lui qui préside au festin sur la terre, et il est sujet à être jugé, ainsi que tous les autres conviés, par le grand Roi dont les vases ont été apportés de Jérusalem.

Le roi de l'Évangile n'aperçoit entre les conviés qu'un seul homme qui n'est pas revêtu de la robe nuptiale, et il le condamne avec la dernière sévérité; mais cet homme unique représente, selon les saints Pères, la multitude de ceux qui s'approchent indignement des saints Mystères. Si le même roi entre dans la salle de Balthazar, qu'aperçoit-il autre chose, si ce n'est des indignes et des prévaricateurs? Au moins cette histoire présente-t-elle cette idée dès la première vue. *On apporta*, dit l'Écriture, *les vases d'or et d'argent qui avaient été transportés du temple de Jérusalem; et le roi but dedans, avec ses femmes, ses concubines et les grands de sa cour. Ils buvaient du vin, et ils louaient leurs dieux d'or et d'argent, d'airain et de fer, de bois et de pierre.*

Cela s'accomplit lorsqu'on mêle des abus de toutes les sortes, plus ou moins grossiers, plus ou moins exorbitants, à tout ce qu'il y a de plus sacré dans la Religion; lorsqu'on fait servir la Religion même à se fortifier dans ces abus. Abus de tous les siècles et de tous les genres; fausse morale, doctrine pélagienne, prérogatives outrées attribuées à des hommes mortels. On fait servir la Religion à l'ambition et à l'intérêt. Mauvaises mœurs, vie remplie de rechutes, confiance présomptueuse d'être bien avec Dieu. On y met le sceau par les sacrements, et surtout par celui de

l'Eucharistie. Un homme est-il parvenu par toutes sortes de mauvaises voies à satisfaire son ambition en obtenant une charge pastorale, il solennisera son entrée par la célébration des saints Mystères, et il continuera plus ou moins souvent à les offrir le reste de sa vie. Un autre prendra-t-il le plus mauvais parti en matière de doctrine ; il portera devant Dieu les erreurs dont il est prévenu, il adorera le dieu dont il s'est forgé l'idole ; et la Messe qu'il célébrera et l'Eucharistie qu'il recevra seront rapportées de sa part à la confirmation et, pour ainsi dire, à la canonisation de ses faux dogmes : *Ils buvaient du vin, et ils louaient leurs dieux d'or et d'argent, d'airain et de fer, de bois et de pierre.*

Dieu entre alors. C'est l'accomplissement de ce qui est prédit dans *Sophonie*, ch. I, v. 8 : *En ce jour de la victime du Seigneur, je visiterai* dans ma colère *les princes, les enfants du roi, et tous ceux qui s'habillent de vêtements étrangers* (c'est-à-dire qui ne sont pas vêtus de la robe nuptiale dont il est parlé dans la parabole de l'Évangile), *et je punirai en ce jour-là tous ceux qui entrent insolemment dans le temple, et qui remplissent d'iniquité et de tromperie la maison de celui qui est leur Seigneur et leur Dieu... En ce temps-là je porterai la lumière des lampes jusque dans les lieux les plus cachés de Jérusalem, et je visiterai dans ma colère ceux qui sont enfoncés dans leurs ordures, qui disent en leur cœur : Le Seigneur ne fera ni bien ni mal.*

Ces dernières paroles présentent l'image d'une nuit obscure où l'on ne se connaît point. Dieu perce cette nuit par sa lumière, et cette lumière est représentée sous l'image des lampes portées dans le lieu du mystère [illegible]. L'heure que Dieu prendra en conséquence de cette visite [illegible]

voir prononcer contre Balthazar. On peut le lire dans le Prophète. Ce qui a un rapport plus particulier à notre dessein, c'est cette découverte des choses cachées qui se fait par le moyen des lampes et qui est attribuée, non aux chefs du festin ou bien aux pontifes du sacrifice, mais à Dieu même : SCRUTABOR JERUSALEM IN LUCERNIS.

On peut voir dans saint Jérôme sur ce même Prophète ce que c'est que cette Jérusalem dans le sens spirituel. Quelques versets avant ceux que nous venons de rapporter, Sophonie y aperçoit une troupe de ministres et de prêtres de Baal, et d'adorateurs de Melchom, sans cesser néanmoins d'adorer le Dieu d'Israël (voyez les versets 4 et 5). La Jérusalem de Sophonie est donc peu différente de Babylone ; et le lieu où il introduit le Seigneur, la lampe à la main, est donc le même, en esprit, que la salle du festin de Balthazar.

Le moment de l'entrée et de la visite du Seigneur répond à ce que nous lisons dans le livre de *Daniel* : *Au même moment on vit paraître des doigts et comme la main d'un homme qui écrivait près du chandelier sur la muraille de la salle du roi, et le roi voyait le mouvement des doigts de la main qui écrivait.*

*Alors le visage du roi se changea, son esprit fut saisi d'un grand trouble, ses reins se relâchèrent; et dans son tremblement, ses genoux se choquaient l'un l'autre. Le roi fit donc un grand cri, et ordonna qu'on fît venir les mages, les Chaldéens et les augures : et le roi dit aux sages de Babylone : Quiconque lira cette écriture et me l'interprétera, sera revêtu de pourpre, aura un collier d'or au cou, et sera la troisième personne de mon royaume. Mais tous les sages du roi, étant venus devant lui, ne purent ni lire cette écriture, ni lui en dire l'interprétation.*

Il y avait donc deux choses à faire, deux difficultés à surmonter, deux barrières à franchir, avant que de parvenir à savoir ce que signifiait cette écriture. Il fallait 1° la lire, 2° l'interpréter. C'est ainsi que, lorsqu'il avait été question du songe de la statue, il avait fallu non-seulement interpréter le songe, mais préalablement en faire pour ainsi dire la lecture et le rapporter tel qu'il était. Les mages et les sages de Babylone ne pouvaient faire ni l'un ni l'autre, *ce qui redoubla encore le trouble du roi Balthazar; son visage en fut tout changé, et les grands de sa cour en furent épouvantés comme lui.*

Il fallait un Daniel pour donner l'interprétation désirée. Il paraît, par la suite de l'histoire, que le roi ni les sages ne connaissaient point Daniel. Ce fut la reine qui apprit au roi qu'il était dans son royaume. Nous ferons ici une observation que nous abandonnerons aux réflexions du lecteur. Balthazar, dans le sens mystérieux que nous suivons, est le même personnage que le roi de Tyr d'Ézéchiel. Or, Ézéchiel reproche au roi de Tyr, de s'être cru supérieur à Daniel dans la science des choses cachées : *Vous avez cru être plus sage que Daniel, et qu'il n'y avait point de secret qui vous fût caché* (*Ézéch.*, XXVIII, 3). Ici, Balthazar ignore qu'il y eût un Daniel dans son royaume. La reine lui apprend qui il est, la réputation qu'il a eue sous Nabuchodonosor : *Il y a dans votre royaume un homme qui a dans lui-même l'esprit des dieux saints* (cette expression, dans l'original, n'est pas contraire à l'unité de Dieu, comme elle le paraît dans la traduction), *en qui on a trouvé plus de science et de sagesse qu'en aucun autre, sous le règne de votre père. C'est pourquoi le roi Nabuchodonosor votre père l'établit chef des mages, des enchanteurs, des Chaldéens et des augures*, etc.

La reine représenta ensuite l'étendue d'intelligence qui avait été trouvée dans Daniel, plus grande qu'en aucun autre, pour interpréter les songes, pour découvrir les secrets, et pour développer les choses les plus obscures et les plus embarrassées : *Prudentia, intelligentiaque et interpretatio somniorum, et ostensio secretorum, ac solutio ligatorum, inventæ sunt in eo.* Elle remarqua, que Nabuchodonosor lui avait donné le nom de Balthazar. Enfin, elle donna le conseil de le faire venir : *Qu'on fasse donc maintenant venir Daniel, et il interprétera cette écriture.* Ainsi cette reine rendit au roi Balthazar un service qui a beaucoup de rapport à celui que la pythonisse rendit à Saül. Ni la reine ni la pythonisse n'étaient capables de découvrir aux princes qui consultaient ce qu'ils désiraient savoir. L'une et l'autre le font par l'entremise d'un prophète du Seigneur, et l'un et l'autre prince apprennent par cette voie leur condamnation.

Daniel avait été très-honoré sous le règne de Nabuchodonosor, de qui Balthazar descendait, et il était tombé dans l'oubli. *Êtes-vous Daniel,* lui demanda Balthazar, *l'un des captifs des enfants de Juda, que le roi mon père avait emmenés de Judée? On m'a dit de vous...* et le reste, que Balthazar venait d'apprendre de la reine.

Daniel avait assisté à la première révolution, lorsque les Juifs furent emmenés captifs à Babylone. Il avait vu le commencement des soixante-dix années. La fin de ces soixante-dix années approchait ; le tour de Babylone était venu ; elle allait être traitée ainsi que Jérusalem l'avait été. Daniel subsistait encore, et il était l'un de ces Juifs en faveur de qui Babylone allait être prise. Il faut se souvenir de ce que dit sur cela Jérémie, dans les chapitres L et LI de sa prophétie.

Qu'on lise surtout depuis le verset 17 jusqu'au 20 du chapitre L. Voici ce qu'on lit au v. 33 : *Voici ce que dit le Seigneur des armées : Les enfants d'Israël aussi bien que les enfants de Juda souffrent l'oppression et la calomnie* (sous le joug de Babylone) : *tous ceux qui les ont pris les retiennent et ne veulent point les laisser aller. Leur Rédempteur est fort ; son nom est le Seigneur des armées : il prendra, en les jugeant, la défense de leur cause ; il épouvantera la terre, et il jettera le trouble et la terreur parmi les habitants de Babylone. L'épée est tirée contre les Chaldéens, dit le Seigneur, contre les habitants de Babylone, contre ses princes et contre ses sages. L'épée est tirée contre ses devins qui paraîtront des insensés*, etc. Il était dit ensuite, que le jugement qui était tombé sur Sodome et sur Gomorrhe viendrait fondre sur Babylone, que le roi de Babylone serait saisi d'épouvante à la vue des préparatifs que ferait contre lui son ennemi : *Ses mains*, dit le Prophète, *sont demeurées sans force ; il a été saisi d'épouvante, et pénétré de douleur comme une femme qui est en travail d'enfant*. Enfin, il est dit, au verset 45, que les petits du troupeau entraîneraient Babylone dans la ruine : *Nisi detraxerint eos parvuli gregum*, ou *gregis*. Qu'on lise attentivement cet endroit du Prophète, et l'on reconnaîtra, que ces petits du troupeau ne sont autres que les Juifs captifs à Babylone, en faveur desquels Dieu devait envoyer Cyrus et son armée.

Daniel faisait partie de ce troupeau ; il en était un agneau, ou si l'on veut, un bélier. L'arrêt imprimé par les traits peints sur la muraille était un mystère scellé, et c'était à ce bélier qu'il était réservé d'en lever les sceaux.

Que l'on prenne maintenant la peine de considérer ce que devait penser en ce temps-là, de l'état des choses, un Israélite instruit et attentif. Il avait entre les mains les pro-

phéties d'Isaïe, d'Ézéchiel, de Jérémie, sur le sort de Babylone et la délivrance future des Juifs. Il avait pu, à l'aide de ces Prophètes et du Deutéronome, méditer le plan de Dieu dans sa conduite sur son peuple. Il voyait Babylone assiégée par Cyrus à la tête d'une puissante armée. Telle était donc la situation où se trouvait Daniel. Plein de ces pensées, il est introduit dans la salle du festin de Balthazar; il y voit les vases sacrés indignement profanés. Combien toutes ces choses ne devaient-elles pas le préparer à la solution de la question qui allait lui être proposée?

Il lut une écriture que nul des autres sages ne pouvait lire. On ne doute point qu'il n'eût sur cela une facilité que n'avaient pas les autres, c'est qu'il savait l'hébreu, et que l'on croit que ces caractères (qui n'étaient pas chaldéens) étaient hébreux. Daniel, qui se trouvait alors sur la fin des soixante-dix années de la captivité, avait vu le commencement de cette captivité, et savait ce qui avait été su alors. Mais il ne suffisait pas de lire ces trois mots qui étaient écrits, Mané, Thécel, Pharès, ni de savoir ce que chaque mot signifiait; il fallait de plus en faire l'application. Ces mots signifiaient : *Nombre, poids, division.* Mais ces trois mots, considérés séparément des circonstances, auraient donné lieu à des applications très-différentes.

Daniel était aidé par les circonstances et par la connaissance qu'il avait du plan de Dieu, et l'Esprit de Dieu dirigeait son esprit pour lui faire faire usage de tels secours. Dieu lui remit en un instant devant les yeux l'état de son peuple, l'état de Babylone, de son roi, de ses chefs, etc.; les discours des Prophètes, le comble de la profanation dont il était le spectateur; et il lui fit sentir la proportion que toutes ces choses avaient avec les trois paroles qu'il lisait, et la proportion des trois paroles avec ces choses.

Daniel savait que Jérusalem avait été prise lorsqu'un certain mystère d'iniquité qui s'opérait dans son sein avait été accompli ; qu'il s'était fait alors une supputation, qu'un certain poids s'était accru jusqu'à faire pencher la balance. Il savait qu'il en était de même, à proportion, de Babylone; tout ce qui venait à sa connaissance le portait à croire que le mystère d'iniquité qui s'opérait dans Babylone touchait à sa consommation. Par-dessus tout ce qui lui était connu, il est subitement frappé en entrant dans la salle du festin du spectacle de la profanation des vases sacrés; et il voit, dans le même moment, une écriture miraculeuse qui parle d'un compte fait, d'un poids qui l'emporte, d'une division ou transport. Nous ne parlons point ici des autres circonstances miraculeuses, de cette main dont on avait aperçu les doigts, du chandelier, et le reste. Alors Daniel, poussé par l'Esprit de Dieu, applique l'un à l'autre des objets qu'il voit ensemble.

C'est votre règne, dit-il au prince, qui est compté, et dont la fin est venue. C'est votre personne qui a été trouvée légère, parce que vos iniquités ont été trouvées pesantes. C'est pourquoi votre royaume vous est ôté, et il va être transporté aux Mèdes et aux Perses qui assiégent actuellement Babylone.

Et afin de détruire la vaine imagination que de telles révolutions arrivent au hasard, Daniel représente à Balthazar ce qui était arrivé à son père (ou aïeul) Nabuchodonosor. Il lui fait une peinture vive de sa grandeur, de son orgueil et de son abaissement. Il lui reproche de n'avoir point profité de son exemple : *Et vous Balthazar qui êtes son fils*, vous n'avez point profité de son exemple, *vous-même n'avez point humilié votre cœur, quoique vous sussiez toutes ces choses; mais vous vous êtes élevé contre le Domi-*

*nateur du ciel; vous avez fait apporter devant vous les vases de sa maison sainte et vous avez bu dedans, vous, vos femmes et vos concubines, avec les grands de votre cour. Vous avez loué en même temps vos dieux d'argent et d'or, d'airain et de fer, de bois et de pierre, qui ne voient point, qui n'entendent point, et qui ne sentent point; et vous n'avez point rendu gloire à Dieu qui tient dans sa main votre âme et tous les moments de votre vie*, QUI HABET STATUM TUUM IN MANU SUA, ET OMNES VIAS TUAS. *C'est pourquoi Dieu a envoyé les doigts de cette main qui a écrit ce qui est marqué sur la muraille;* et le reste. Ce que Daniel venait d'annoncer en interprétant l'écriture s'accomplit cette nuit-là même : la ville fut prise, Balthazar fut tué, et le royaume passa à ceux qui devaient remettre entre les mains des Juifs les vases sacrés venus anciennement de Jérusalem.

Nabuchodonosor, dont Daniel remet l'exemple devant les yeux de Balthazar, avait été figuré par un grand arbre, et cela par rapport à ces événements-là même dans lesquels Daniel le propose pour exemple. Balthazar, selon la même analogie, était un autre arbre sorti de cet ancien tronc ; et, pour avoir mal profité de l'exemple de l'arbre qui l'avait précédé, il est retranché à son tour.

Qu'est-ce donc que Balthazar? ou plutôt, qu'est-ce que la multitude de ceux qui remplissaient la salle du festin ayant Balthazar à leur tête, sinon les branches étrangères menacées par saint Paul dans le XI[e] ch. de l'*Épître aux Romains*, ces branches qui ont mal profité de l'exemple de celles qui les avaient précédées? On leur dira donc, en leur appliquant tout à la fois, lorsqu'il sera temps, les paroles de saint Paul et celles de Daniel, on leur dira : Vous, branches étrangères, qui avez succédé aux branches naturelles, vous-mêmes n'avez point humilié votre cœur, quoique vous

sussiez toutes ces choses; c'est-à-dire l'état de grandeur des branches naturelles, leur enorgueillissement, leur chute, etc. On vous avait averties que le même malheur vous arriverait, si vous tombiez dans les mêmes fautes ; et nonobstant cela, vous vous êtes élevées contre le Dominateur du ciel. Ce n'est pas le droit de distribuer les couronnes de la terre que vous lui avez disputé, comme faisaient autrefois les Babyloniens ou les Juifs idolâtres; mais vous lui avez disputé le droit de donner le royaume de la justice, en donnant la justice même à qui il lui plaît; suivant en cela l'exemple des pharisiens qui établissaient leur propre justice, sans vouloir être soumis à la justice qui vient de Dieu. Vous vous êtes fait de votre libre arbitre un Dieu, et de votre fausse justice des idoles.

Votre iniquité n'en est pas demeurée là. Vous avez voulu sanctifier votre idolâtrie. Vous y avez fait servir les sacrements du Christianisme que vous avez reçus de la main des premiers Chrétiens de l'Église de Jérusalem, de ce reste de branches naturelles qui n'avait point été enveloppé dans l'apostasie générale de la nation. Vous y avez fait servir pareillement tout ce que vous avez reçu de saint et de sacré de la main des Juifs, c'est-à-dire tout ce qui a passé des mains de cette nation dans les vôtres, au temps où elle a été condamnée.

O branches étrangères! ces désordres ont eu des accroissements, ils se sont multipliés peu à peu parmi vous, mais voilà le moment qu'ils sont parvenus à leur comble. Jamais le nombre des profanateurs ne fut plus grand. Jamais la Religion ne fut plus ouvertement employée pour justifier, pour consacrer ce qui y est le plus contraire. Jamais les vases du temple de Jérusalem ne furent employés avec plus de hardiesse à honorer les dieux de Babylone, et non pas

seulement quelques-uns de ses dieux, mais tous ses dieux d'or, d'argent, d'airain, de fer, de bois et de pierre. Il ne reste plus rien à ajouter à l'iniquité; la somme est parfaite en toute manière. Jamais rien de si saint n'a été si étroitement mêlé à rien de si profane. La mesure est donc à son comble. Le poids va emporter la balance. Les menaces de saint Paul et des Prophètes vont s'accomplir : MANÉ, THÉCEL, PHARÈS. Ceux qui retenaient les vases sacrés vont être vaincus et détrônés; et les obstacles qui empêchaient que ces vases ne retournassent aux branches naturelles à qui ils ont appartenu autrefois vont être levés. . . . . . .

Il ne restera plus qu'à reconnaître cette main, ou plutôt cette extrémité d'une main qui viendra retracer en trois mots le précis de toutes les prophéties. Les sages, les devins, les mages de Babylone ne la reconnaîtront point; ils ne comprendront rien aux caractères qu'elle aura tracés. Le moment où ces caractères seront lus et interprétés répond au X^e chapitre de l'*Apocalypse : Il n'y aura plus de temps*, dit l'ange (c'est-à-dire plus de délai); *mais au son de la trompette du septième ange, le mystère de Dieu, annoncé par ses Prophètes, sera accompli.*

Les vases profanés dans le festin de Balthazar étaient les vases destinés aux sacrifices du vrai Dieu; ils figuraient donc la même chose que la coupe de Joseph. On peut donc se représenter comme sortant de ces vases, d'une part, la colère de Dieu contre les Babyloniens; et de l'autre, le don de l'intelligence qui fut accordé à Daniel en cette rencontre. Daniel découvrit l'arrêt qui était encore caché, par la vertu de ces vases; de la même sorte que Joseph découvrait les choses cachées, par le moyen de sa coupe.

On peut encore faire la comparaison entre le festin de Balthazar et les songes des deux officiers de Pharaon. Ces

songes représentaient les deux choses qui entrent dans un repas, le vin et les ouvrages de pâtisserie. Joseph trouva dans ces songes de quoi découvrir ce qui allait arriver à chacun de ces officiers : et le festin de Balthazar fournit à Daniel le moyen de découvrir quel allait être le sort de ce prince, et de le lui annoncer.

§ 3.

**Trahison de Judas découverte par avance. Cette histoire considérée comme figure. Objet déterminé auquel on la rapporte dans ce paragraphe.**

Le personnage exprimé par le roi de Tyr habitait sur la montagne sainte, il avait été dans les délices du paradis de Dieu, etc. Balthazar, ses épouses et les grands de sa cour furent surpris tenant en main les vases sacrés de Jérusalem. Nous allons joindre à ces deux tableaux celui d'un homme qui se trouve réellement dans la salle du festin de Jésus-Christ, et qui était revêtu de l'apostolat. Nous supposerons même, selon le sentiment commun, qu'il a reçu l'Eucharistie de la main de Jésus-Christ ainsi que les autres Apôtres.

Or, comme les saints Pères, en expliquant la parabole de l'Évangile du festin des noces, prennent celui qui fut trouvé sans avoir la robe nuptiale pour la figure de tous les profanateurs des saints Mystères, ils regardent aussi Judas dans le même point de vue ; ils aperçoivent en lui tous ceux qui abusent du sacrifice de Jésus-Christ. En faisant usage de cette ouverture, Judas sera donc pour nous un Balthazar ; ou bien la salle de Balthazar sera remplie d'une multitude de Judas. Nous ne considérons donc plus ici l'histoire de Judas, ainsi que nous l'avons fait dans l'Ar-

ticle XXI[1] ; c'est-à-dire en elle-même, et comme ne regardant que la personne de Judas. Mais il faut encore avertir que nous ne prenons pas non plus maintenant ce disciple infidèle pour la figure en général de tous ceux qui, dans tous les temps, s'assoient ou se sont assis à la table de Jésus-Christ sans lui appartenir par le cœur. Ce que nous cherchons uniquement en lui, c'est l'image de tous ceux qui se trouveront assis à la table de Jésus-Christ dans la salle du festin lorsque le mystère d'iniquité se consommera au milieu des branches étrangères menacées par saint Paul. Judas nous représentera donc toute cette troupe de prévaricateurs, ou bien, plus spécialement, le Balthazar qui se trouvera à leur tête.

Or, la trahison de Judas fut annoncée par l'Esprit qui pénètre les choses cachées, avant qu'elle s'accomplît ; mais dans le moment auquel elle allait s'accomplir, le secret de Dieu fut manifesté en des degrés et des manières différentes. Il faut observer premièrement que ce mystère était écrit dans les Prophètes, et il l'était en divers endroits, mais il n'était pas donné à tous de le voir. Ceux qui lisaient les Psaumes et les Prophètes sans y rien apercevoir de ce mystère, étaient semblables à des hommes qui auraient entre les mains un livre écrit dans une langue étrangère qu'ils n'entendraient point.

Jésus-Christ cita l'un de ces passages tiré des Psaumes : *Celui qui mange du pain avec moi, lèvera le pied contre moi* (*Ps.* XL, v. 10). Avant la citation de Jésus-Christ, pour combien de personnes ce passage aurait-il été comme le MANÉ, THÉCEL, PHARÈS que les sages de Babylone ne pouvaient déchiffrer? Et après même que Jésus-Christ l'eut

[1] Voyez ci-dessus, page 306.

cité, combien y laissa-t-il d'abord d'obscurité et d'incertitude (*S. Jean*, XIII, 18) : *Je ne dis pas ceci de vous tous : je sais qui sont ceux que j'ai choisis; mais il faut que cette parole de l'Écriture soit accomplie : Celui qui mange du pain avec moi, lèvera le pied contre moi.* Et un peu après (v. 21) : *En vérité, en vérité, je vous le dis, un d'entre vous me trahira.*

Les disciples se regardaient donc l'un l'autre, ne sachant de qui il parlait. *Et cette parole*, dit saint Matthieu (ch. XXVI, v. 22), *leur ayant causé une grande tristesse, chacun d'eux commença à lui dire : Serait-ce moi, Seigneur?* C'est-à-dire qu'ils demandaient à Jésus-Christ, qu'il leur tînt lieu de Daniel, ou plutôt qu'étant Dieu il leur manifestât son secret.

Jésus-Christ le manifesta ce secret ; et il marque dans *S. Jean* (XIII, 19) une raison de ce qu'il découvrait ainsi par avance ce qui allait arriver : *Je vous dis ceci dès maintenant, et avant qu'il arrive; afin que lorsqu'il arrivera, vous me reconnaissiez* pour ce *que je suis.*

Quant à l'application déterminée qu'on lui demandait, nous trouvons dans l'Évangile qu'il la fit, mais en deux manières bien différentes, l'une favorable et l'autre terrible. Car il déclara à Judas que c'était lui-même de qui cette parole s'entendait. *Maître, est-ce moi? dit Juda* (*S. Matth.*, XXVI, 25). *Jésus lui répondit : C'est vous-même.* Judas apprit donc l'arrêt de sa condamnation, ainsi que Balthazar avait appris le sien.

Le même secret, au contraire, fut manifesté d'une manière favorable à celui ou à ceux qui, apprenant que c'était Judas, furent délivrés de la tristesse où la crainte que cela ne regardât chacun d'eux les avait jetés. Voici ce que nous lisons d'abord dans la Concorde des Évangélistes : *Les*

*disciples se regardaient donc l'un l'autre, ne sachant de qui il parlait. Et cette parole leur ayant causé une grande tristesse, chacun d'eux commença à lui dire : Serait-ce moi, Seigneur? Il leur répondit : C'est l'un des douze, celui qui met la main avec moi dans le plat*, c'est celui-là même qui *me doit trahir... Mais malheur à l'homme, par qui le Fils de l'homme sera trahi; il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût jamais né...* (*S. Marc*, XIV, 19 et suiv.) *Les disciples commencèrent à s'entre-demander qui était celui d'entre eux qui devait faire cette action* (*S. Luc*, XXII, 23). Mais dans cette recherche il ne se trouva point de devin parmi eux qui pût leur révéler le secret qu'ils cherchaient.

Cependant Simon Pierre trouva le Daniel qui devait apprendre ce secret de la bouche du Seigneur. Il le trouva, disons-nous, dans la personne du disciple que Jésus aimait et qui reposait sur sa poitrine. Ce disciple, remué par le signe que lui fit Simon Pierre, interrogea le Seigneur qui voulut bien lui répondre et lui donner une marque précise. Et cette marque répondait au passage du Psaume que Jésus-Christ avait cité, Jésus-Christ voulant que son disciple fût instruit par l'application de l'ancienne prophétie. En effet, le Psaume parle de celui qui mange du pain avec Jésus-Christ ; et le signal fut : *C'est celui à qui je présenterai du pain que j'aurai trempé* (*S. Jean*, XIII, 26).

*Judas prit ce morceau, et Satan entra en lui.* Ce qui nous ramène par un autre endroit à notre symbole ; car la Passion de Jésus-Christ a été un combat de l'esprit de mensonge contre l'Esprit de vérité ; et si cette Passion se retrace en quelques-unes de ses parties, c'est un nouveau combat entre les deux esprits ; et s'il se fait quelque découverte qui ait de la ressemblance avec celle que l'Esprit de vérité fit alors touchant Judas, elle a pour objet de nouveaux efforts

et de nouveaux progrès de Satan ; comme on le voit dans l'*Apocalypse*, où Satan est montré tantôt comme retenu et tantôt comme déchaîné.

Terminons ceci par deux observations : La première est que si l'on considère avec soin ces endroits de l'Ancien Testament, soit des Psaumes, soit des Prophètes, où l'apostasie et la trahison de Judas sont annoncées, on y trouvera deux autres objets annoncés sous les mêmes termes ; savoir, la défection des branches naturelles qui portaient le nom de Juda, et la défection des branches étrangères qui, négligeant l'avis de saint Paul, imiteront à leur tour la défection du peuple de Juda.

La seconde observation, c'est que la trahison de Judas ne fut pas la seule chose cachée que l'Esprit de vérité voulut bien découvrir dans cette dernière Cène de Jésus-Christ, mais encore le renoncement de saint Pierre et les autres choses que nous avons légèrement touchées dans l'Article XXI, et où l'on peut chercher des figures, selon la méthode que nous venons de suivre dans ce paragraphe.

## ARTICLE XXXVI.

**Devins des Philistins qui découvrent que c'est de Dieu que viennent les plaies dont leur nation est frappée.**

On voit, au premier livre des *Rois*, l'arche passer des mains des Israélites en celles des Philistins, en punition des péchés du grand-prêtre et de ses enfants. C'était l'image du changement qui devait arriver un jour par la translation de la Religion d'un peuple à un autre. La profanation que les Philistins firent de l'arche en lui associant leur dieu Dagon,

et les malheurs qui fondirent sur eux à cette occasion, sont l'image de l'abus que les branches étrangères, menacées par saint Paul, devaient faire un jour de la Religion, et des malheurs dont cette profanation serait punie.

Ce n'est point le lieu d'expliquer ici ce que représentent cette profanation et ces malheurs. Il suffira de dire que c'est quelque chose de semblable à ce que saint Paul dit des philosophes Gentils, dans le Ier chapitre de l'*Épître aux Romains*. C'est-à-dire qu'il devait arriver un jour aux branches étrangères entées sur l'olivier quelque chose de semblable à ce qui était arrivé à ces mêmes branches étrangères avant leur insertion. Elles avaient uni l'arche du Dieu d'Israël avec Dagon, lorsque, dans la personne des philosophes dont parle saint Paul, elles avaient uni la connaissance du vrai Dieu avec le culte des idoles; et elles avaient été frappées de plaies proportionnées à une conduite si sacrilége. Pareillement, la figure des Philistins sera remplie de nouveau dans les branches étrangères lorsque après leur insertion, venant à abuser des lumières qu'elles avaient reçues et de tout l'extérieur de la Religion qui leur avait été confié, elles joindront l'idole du pélagianisme et de la fausse justice avec la véritable Religion et la profession de la foi catholique; car alors elles seront frappées de plaies qui répondront dans une juste proportion à leur égarement et à leur prévarication.

Les maux que les Philistins éprouvèrent furent universels; chacune de leurs villes en fut frappée l'une après l'autre. *Chaque ville*, dit l'Écriture (*I. Rois*, V, 12), *était remplie de la frayeur de la mort, et la main de Dieu s'y faisait sentir effroyablement*... Alors les Philistins firent venir leurs prêtres et leurs devins, et les consultèrent sur ce qu'ils avaient à faire.

Il y avait donc des devins parmi les Philistins: et l'on doit se souvenir de ceux de l'Égypte dont il est si vivement parlé dans le ch. XIX d'*Isaïe,* comme on le peut voir ci-dessus, Article XXV [1]. Ces devins seront les mêmes dans le sens figuré quant à leur profession ; mais ceux dont parle Isaïe font un très-méchant personnage et contribuent à la ruine de l'Égypte par leur aveuglement. Ceux des Philistins, au contraire, parlent avec sagesse et proposent à leurs concitoyens les véritables moyens de détourner de dessus leurs têtes les fléaux de la colère de Dieu. Ils veulent que, dans la réparation que l'on fera au vrai Dieu, on observe une proportion avec les plaies dont on a été frappé, que l'on convertisse en or ce qu'il y avait de plus ignominieux et qu'on en fasse des monuments durables que l'on mette à côté de l'arche.

Secondement, ils sont éclairés jusqu'au point de connaître les événements passés et d'en faire l'application à leur temps. Cette méthode devient une des sources de leur divination dans le cas présent. *Pourquoi*, disent-ils à leurs concitoyens, *appesantissez-vous vos cœurs comme l'Égypte, et comme Pharaon appesantit son cœur? Ne renvoya-t-il pas enfin les Israélites après avoir été frappé de diverses plaies, et ne les laissa-t-il pas aller?* (*I. Rois*, VI, 6.) Ce sont donc ces devins eux-mêmes qui établissent la comparaison entre l'Égypte et leur pays. Ils font un personnage bien différent des enchanteurs d'Égypte contemporains de Moïse et de Pharaon : ceux-là s'opposaient à Moïse, et l'on ne voit pas qu'ils l'aient favorisé, non pas même après qu'ils eurent été contraints d'avouer que les plaies dont il frappait l'Égypte venaient de Dieu.

[1] Voyez page 341.

Ceux-ci au contraire, en troisième lieu, donnent aux Philistins le conseil de renvoyer l'arche sur un chariot fait exprès, et où l'on attellerait deux vaches dont on renfermerait les petits. On reconnaîtra, leur dirent-ils, si c'est en effet le Dieu d'Israël qui nous frappe, selon que les vaches iront ou n'iront pas, malgré leur penchant naturel, vers la terre d'Israël.

Ce signe réussit; et ce n'est pas ici le lieu de donner l'explication de ce qu'il signifie. Ce que nous devons observer, c'est que ces devins prennent pour signe un effet sensible qui ne pouvait avoir pour cause qu'une force et une vertu cachée. Et leur pénétration va jusqu'à dire : Si ce qui est arrivé est l'effet de la puissance du Dieu d'Israël qui veut que son arche retourne d'où elle est venue, il déploiera aussi sa puissance pour remuer ces animaux, il opposera une vertu secrète à leur penchant naturel. Et lorsque l'épreuve eut réussi, ils ne manquèrent pas sans doute de conclure en cette sorte : Les vaches ont marché sans se détourner ni à droite, ni à gauche, vers les terres d'Israël; voilà ce que les princes des Philistins ont vu de leurs yeux, le fait est constant, ils ont entendu de leurs oreilles les mugissements; donc il y avait une vertu secrète qui opérait, et cette vertu était plus forte que l'inclination de la nature ; donc le Dieu d'Israël a agi; donc c'est aussi par une vertu secrète que nous avons été frappés des plaies que nous avons éprouvées.

Ainsi raisonneront ceux qui rentreront en eux-mêmes; et ils le feront avec d'autant plus de fondement, qu'ils auront les oracles des saintes Écritures qui annoncent ces plaies en tant d'endroits, et spécialement dans les chapitres XXVIII et XXIX du *Deutéronome ;* car nous supposons que l'on sait que ces menaces regardent aussi, dans une juste

proportion, les branches étrangères. Ces sortes de devins sont la bénédiction d'un peuple ; et c'est un fléau lorsque Dieu en diminue le nombre, comme on le voit dans *Isaïe*, ch. III, v. 2, où Dieu déclare dans sa colère qu'il ôtera l'homme de guerre, le juge, le prophète, le devin, etc., et celui qui est habile dans l'art des enchantements (NEBON LACHASCH). Ce passage d'*Isaïe* a été déjà cité, Article XXIII[1]. C'est un malheur, au contraire, lorsque les mauvais devins se multiplient, selon ce qui est dit au chapitre précédent, verset 6 : *Vous avez rejeté la maison de Jacob qui est votre peuple, parce qu'ils ont été remplis* (selon l'hébreu) *de superstitions* ou d'enchantements, plus que les peuples d'Orient, et *qu'ils ont eu des augures comme les Philistins ;* où l'on voit que le Prophète considère les mauvais devins des Philistins, et non pas ceux qui apprenaient à reconnaître la main du Dieu d'Israël.

## ARTICLE XXXVII.

### § Ier.

**Pythonisse consultée par Saül. Caractères de la pythonisse avant et après l'apparition de Samuel. Manifestation du sort de Saül.**

On vient de voir les devins des Philistins pris en bonne part, parce que dans l'histoire dont il s'agissait ils font un bon personnage. C'était un effet des malheurs dont leur nation était frappée. Ces malheurs leur tournèrent à profit et devinrent le principe de leur intelligence. Le secret de Dieu leur fut manifesté et ils le découvrirent aux autres. De mauvais devins qu'ils étaient, ils devinrent de bons devins.

[1] Voyez ci-dessus page 321.

En d'autres endroits de l'Écriture on trouve une transition des mauvais devins aux véritables, ou, ce qui est le même, des faux prophètes aux vrais, sans que la transition soit perceptible. C'est ce que l'on a vu dans l'endroit du XIII[e] ch. de *Zacharie* qui est discuté ci-dessus, Article XVIII [1].

On a vu, dans l'Article XIII[2], un endroit du XXIX[e] chapitre d'*Isaïe*, où Jérusalem, dans le temps de son extrême abaissement, est comparée à une pythonisse, et l'on a averti en même temps qu'il était très-difficile de déterminer si cette comparaison devait se prendre en bonne ou en mauvaise part. Nous allons, dans cet Article, parler d'une histoire où les caractères les plus contraires, comme de vrai et de faux devin, sont étrangement mêlés. Cette histoire est celle de la pythonisse de Saül.

Avertissons premièrement, que l'histoire de la pythonisse de Saül étant partagée comme en deux portions différentes, le temps auquel ce prince est montré comme agréable à Dieu est une première portion qui répond aux événements favorables aux branches étrangères du ch. XI de l'*Épître aux Romains*; et tout le temps auquel ce prince tombe dans l'indignation de Dieu répond aux menaces que fait saint Paul à ces mêmes branches. Ceci donne ouverture à faire une nouvelle application de l'histoire de Saül. Elle a été faite, dans l'Article XII [3], aux branches naturelles; et elle doit être faite à son tour aux branches étrangères. On en a déjà averti ci-dessus, Article XXVIII [4]. Le combat des deux esprits, si remarquable entre David et Saül, se renouvelle plus d'une fois; on pourrait dire qu'il est continuel,

[1] Voyez page 238.
[2] Voyez ci-dessus page 206.
[3] Voyez ci-dessus page 200.
[4] Voyez page 358.

mais il y a des temps où il est plus sensiblement marqué que dans d'autres.

L'événement de la mort de Saül ne doit pas être considéré séparément de la consultation de la pythonisse. C'est pourquoi, pour bien expliquer ce que représente cette histoire et mettre l'explication dans son jour, il faudrait avoir recours à plusieurs symboles. Saül, par exemple, se perce de sa propre épée : il faudrait justifier par l'enchaînement de divers endroits de l'Écriture que c'est telle ou telle chose qu'elle aura figurée par ce symbole, et ainsi des autres circonstances. Il faudrait aussi faire sentir combien la ruine de ce prince infortuné a rapport à des jugements de Dieu qui sont différents, en ce que les uns sont plus éclatants, les autres plus cachés, les uns plus spirituels, les autres plus sensibles. Par exemple, dans la première application de l'histoire de Saül touchée dans l'Article XII, cet oint du Seigneur, percé de sa propre épée, répondra à Caïphe et à proportion aux autres Juifs qui tournaient contre eux-mêmes leurs propres armes lorsqu'ils se servaient, soit de leur autorité, soit des oracles de l'Écriture pour condamner Jésus-Christ, sa vérité, ses disciples ; et il répondra aussi, selon une analogie un peu différente, à la ruine éclatante de la nation lors de la prise de Jérusalem par Vespasien. Il est visible qu'il en doit être ainsi à proportion par rapport à une seconde application. Venons maintenant à la consultation de la pythonisse que l'on peut lire de suite au chapitre XXVIII du premier livre des *Rois*.

1. On y verra que Saül, se conformant à l'ordonnance de la loi, avait chassé les magiciens et les devins de son royaume. L'ordre de Saül était public, et il était si rigoureux que la pythonisse se croyait exposée à une perte certaine si ce prince venait à savoir qu'elle exerçait cette profession.

2. Saül, saisi de frayeur à la vue de l'armée des Philistins, consulte le Seigneur ; mais le Seigneur ne lui répond ni en songes, ni par les prêtres, ni par les prophètes.

3. Dans cette extrémité, ce prince prend le parti de consulter la pythonisse ; il va la trouver la nuit, étant déguisé. Ainsi, voilà le roi d'Israël devenu disciple de l'esprit de python. Il supplie la pythonisse, qui ne le connaît pas encore ; il la rassure contre la crainte qu'elle avait du roi, lui jure par le Seigneur que ce n'est point un piége qu'il lui tend : *Vive le Seigneur*, lui dit-il, *il ne vous arrivera de ceci aucun mal.* Il n'a pas tellement oublié Dieu, qu'il ne jure encore par son nom ; mais il emploie ce nom terrible pour détruire ses propres lois et celles du Seigneur ; il l'emploie pour donner lieu à la pythonisse d'exercer librement son art ; il l'emploie dans le dessein d'ouvrir la bouche à l'esprit ennemi de Dieu.

Voilà donc le roi qui ne se souvient plus des défenses portées par la loi. Il oublie ce que Dieu dit dans le *Lévitique*, ch. XX, v. 6 : *Si un homme se détourne* de moi *pour aller chercher les magiciens et les devins, et s'abandonne à eux par un esprit de fornication, il attirera sur lui l'œil de ma colère, et je l'exterminerai du milieu de son peuple.* Et dans le XVIII[e] chapitre du *Deutéronome : Vous serez parfaits et sans tache en la présence du Seigneur votre Dieu. Ces nations, dont vous allez posséder le pays, écoutent les augures et les devins ; mais pour vous, vous avez été instruits autrement par le Seigneur votre Dieu.* Voilà le roi d'Israël, le christ du Seigneur, qui n'est plus instruit comme Israël avait coutume de l'être et comme il l'avait été lui-même. Dieu ne lui répond plus, ni par songes, ni par les prêtres, ni par les prophètes ; et au défaut de l'instruction du Seigneur qu'il ne reçoit plus, il en revient au point

où en étaient les nations dont Israël a pris la place; il va consulter des oracles semblables à ceux que ces nations consultaient; il veut découvrir la vérité par les mêmes voies.

Si les choses avaient été dans l'ordre, on aurait vu Saül avec les ornements et la suite d'un roi venir au grand jour se présenter à l'entrée du tabernacle du Seigneur, et là recevoir ses réponses pour le salut d'Israël par l'entremise du grand-prêtre. Mais maintenant la demeure de la pythonisse lui tient lieu de sanctuaire. Cette femme contre qui sa propre conscience rend témoignage, que les lois de la Religion et de l'État tiennent dans des alarmes continuelles, lui tient lieu de grand-prêtre; et ce malheureux prince choisit les ténèbres de la nuit et vient, accompagné de deux hommes seulement et après avoir changé d'habits, pour recevoir ses réponses. En sorte que voilà Saül et cette femme, l'un en présence de l'autre, dans des défiances réciproques. Elle craint le roi de peur qu'il ne la punisse selon la sévérité des lois; et il craint d'être reconnu pour roi de peur qu'elle refuse de lui répondre.

4. La pythonisse était par sa profession l'interprète de l'esprit de mensonge, et de plus elle en portait, comme nous venons de le remarquer, les apparences extérieures. Elle fuyait la lumière, rendait ses réponses dans les ténèbres et était environnée de terreurs. Elle songeait à se dérober à la connaissance des dépositaires de l'autorité publique; cette autorité était pour elle un adversaire formidable; elle regardait Saül comme un ennemi implacable. Voilà l'état où elle paraît dans les premiers moments.

5. Ces premiers moments sont suivis de deux autres temps : celui où Saül, qu'elle ne connaît point, lui donne parole qu'il ne lui arrivera aucun mal; et le temps auquel

elle reconnaît Saül. Ces deux temps sont très-différents. Dans le premier il y a deux idées distinctes dans son esprit; celle de l'homme qu'elle voit, qui lui parle, qui lui demande d'exercer son art en sa faveur; et l'idée du roi Saül qui défend, sous de terribles peines, l'exercice de son art. Ces deux objets n'en font qu'un, à la vérité, mais il n'en est pas de même dans son esprit. Saül et l'homme qui lui parle sont, selon sa pensée, deux choses entièrement différentes. L'homme qui lui parle la rassure contre la crainte de Saül lui-même. Selon sa pensée, celui qui la rassure contre Saül est un homme qui n'a rien de commun avec Saül; au contraire, c'est un homme opposé à Saül; car elle ne connaît Saül que sous l'idée de l'ennemi de python, et l'homme qu'elle voit en est le suppliant.

6. Mais à l'instant suivant il se fait un étrange bouleversement dans ses idées. Car Saül à qui elle avait offert de lui faire apparaître qui il lui plairait, lui ayant demandé qu'elle lui fît venir Samuel : *Samuelem mihi suscita;* elle évoque en effet Samuel, elle le fait venir peut-être plus réellement qu'elle ne l'avait cru. Elle voit Samuel, *cùm autem vidisset mulier Samuelem,* et dans le moment elle reconnaît Saül. Ainsi, en premier lieu, les deux idées entre lesquelles elle n'avait pas soupçonné jusque-là qu'il y eût la moindre liaison se réunissent. L'homme qui la consulte devient dans cet instant Saül; et Saül, qu'elle croyait bien loin, devient cet homme qui la consulte.

Ce premier changement était un degré de lumière qu'elle acquérait, et un degré de lumière qui lui faisait voir les choses bien d'un autre œil qu'elle ne les avait vues jusque-là. Elle avait cru que le roi d'Israël était l'ennemi mortel des pythons, et elle voit de ses yeux qu'il en est le disciple. Peut-être avait-elle cru que la qualité de roi d'Israël était

incompatible avec celle d'ami des pythons, ou du moins qu'il n'était pas possible que le roi Saül se réconciliât avec eux. Mais elle apprend non-seulement que cela est possible, mais qu'en effet cela est ainsi, que cela est actuellement ainsi, et que c'est sous ses yeux que Saül commet une action si diamétralement opposée à son ancienne conduite et aux lois qu'il avait fait exécuter, et qui apparemment s'exécutaient encore partout ailleurs par son autorité.

En sorte que cette femme pouvait lui adresser ce discours : Je deviens dans ce moment bien savante, je sais maintenant qui vous êtes. Vous êtes Saül et vous êtes le disciple de python. Il n'y a pas un quart d'heure que mon esprit frappé de deux objets, les considérait comme inalliables. Je voyais de mes yeux un homme qui venait consulter l'esprit de python, et je savais que Saül était le roi d'Israël et qu'il faisait profession publique d'exterminer les pythons; c'est pourquoi je n'avais garde de penser que ce roi fût l'homme qui venait consulter, et que l'homme qui venait consulter fût le roi. Mais ce secret vient de m'être révélé. Vous êtes Saül, et vous êtes celui qui consulte. L'exterminateur public des pythons les consulte en secret; et celui qui les consulte en secret, à la place du Dieu d'Israël, se glorifie en public d'en être l'exterminateur. Quelle découverte! Quelle surprise! Quel assemblage de contrariétés!

7. Cette première découverte jeta la pythonisse dans la frayeur. Saül la rassura et lui demanda ce qu'elle avait vu. *J'ai vu*, lui dit-elle, *un Dieu* (Deos, Élohim) *qui sortait de la terre*. Sur la description qu'elle lui fit de celui qu'elle avait vu, il reconnut que c'était Samuel. Il s'inclina profondément et jusqu'en terre devant Samuel; et Samuel lui prononça l'arrêt terrible que l'on sait et lui remit la cause de cet arrêt devant les yeux. C'est, lui dit-il, *parce que vous*

*n'avez pas obéi à la voix du Seigneur, et que vous n'avez pas exécuté l'arrêt de sa colère contre Amalec.* Après que Samuel eut parlé, les forces manquèrent à Saül et il tomba par terre saisi d'épouvante. La pythonisse vint à lui ; elle lui demanda avec des instances redoublées, qu'il voulût bien prendre de la nourriture ; et après qu'il se fut rendu, elle tua un veau gras, fit des pains sans levain, et servit à manger à Saül et à ses gens.

8. Il est temps de considérer l'objet révélé par la bouche de Samuel. Ce fut un second degré de lumière qui survint à la pythonisse. Mais avant de le considérer par rapport à cette femme, il faut le considérer par rapport à Saül lui-même. Samuel lui remet devant les yeux toutes les menaces, ou plutôt toutes les funestes prédictions qu'il lui avait faites de la part de Dieu lorsqu'il était encore sur la terre. Il lui déclare que le temps de l'accomplissement est arrivé ; à peu près comme Daniel vivant le fit à l'égard de Balthazar. Samuel déclare donc à Saül que le lendemain il sera vaincu par les Philistins, qu'il perdra la vie avec son fils, et que son royaume passera entre les mains de David ; et toutes ces choses arriveront, lui dit Samuel, parce que Dieu vous a abandonné et qu'il est passé à votre rival, *et transierit ad æmulum tuum*, c'est-à-dire à David.

9. Il n'est pas surprenant qu'une telle annonce accable Saül. C'était la manifestation d'un secret que Dieu seul pouvait découvrir, mais c'était une manifestation faite de la part de Dieu dans sa colère. Saül était venu pour consulter l'esprit de python ; mais l'Esprit de vérité prend la place de l'esprit de mensonge, et parle par la bouche de Samuel. Dieu qui avait refusé de parler à Saül dans sa miséricorde, se trouve pour répondre dans sa colère lorsque Saül est assez pervers pour consulter le démon.

10. Il n'en est pas de même par rapport à la pythonisse. On aperçoit dans cette manifestation divers traits qui lui sont favorables et dont elle peut tirer de grands avantages. Il est vrai que ce n'est pas par son choix qu'elle fait venir Samuel à Saül; au lieu que dans le festin de Balthazar, ce fut la reine qui indiqua d'elle-même Daniel à Balthazar. Mais après tout, elle est la première en Israël (soit qu'elle fût israélite ou non) qui apprend ce qui doit s'opérer le lendemain. Elle l'apprend de la bouche de Samuel. Ce qu'elle apprend est grand, important et conforme à la vérité. C'est quelque chose de funeste, mais pour Saül et pour les siens; il ne tient, au contraire, qu'à cette femme d'en tirer de grands fruits. Elle y voit un exemple éclatant et sensible de la sévérité de Dieu, de sa providence, de sa puissance, de la connaissance qu'il a des choses futures. Elle a donc une ample matière d'instruction ; et il est difficile de rien imaginer dans l'ordre des choses extérieures qui fût plus propre à la toucher et à la convertir, que ce qu'elle vit et entendit ; surtout lorsqu'en apprenant le lendemain des nouvelles de la bataille, et, quelques jours après, que David avait été sacré roi à Hébron, elle vit les paroles de Samuel qu'elle avait entendues de ses oreilles ponctuellement accomplies.

Que l'on considère donc avec attention ce qui est révélé à la pythonisse ; que l'on en pèse la grandeur et l'importance; que l'on se transporte au temps où ces choses se passaient; que l'on se représente combien on se serait trouvé favorisé si (sans participer au péché) on avait été admis dans le lieu où ces choses se passaient, et que là on eût entendu les paroles de Samuel. La pythonisse jouit d'un avantage dont David ne jouissait pas lui-même, puisqu'il n'apprend la mort de Saül et son propre avénement à la

couronne qu'après que la bataille a été donnée. Il est vrai que David savait les promesses qui lui avaient été faites; mais la pythonisse qui n'avait peut-être jamais ouï parler de ces promesses, et qui assurément jusqu'à ce moment ne s'en occupait guère, est instruite de leur accomplissement très-prochain avec une précision digne d'être enviée par David lui-même.

Mais afin de sentir de plus en plus les avantages attachés à la manifestation qui fut faite alors à cette femme, il faut observer qu'elle ne trouve pas seulement dans cette manifestation des preuves en général de la grandeur et de la puissance du vrai Dieu; mais de plus, elle est instruite d'une révolution qui intéresse tout le peuple de Dieu, qui en change l'état, qui va mettre sur le trône le père du Messie, le roi selon le cœur de Dieu; révolution encore plus grande par tout ce qu'elle figure, qu'elle ne l'était en elle-même. De plus, ce qui lui est révélé n'est point seulement un spectacle exposé à sa curiosité, c'est une découverte qui pouvait et qui devait influer dans la conduite. Rien ne pouvait engager davantage à s'attacher au parti de David, à prendre part à ses prospérités, à s'instruire de ce qui le concernait, à faire ses efforts pour participer à son esprit. On devait, au contraire, entrer dans des sentiments bien différents à l'égard de Saül.

11. Après de telles réflexions, peut-on assez admirer la gratuité avec laquelle la pythonisse est instruite d'un secret de cette importance? Il n'y a qu'un moment qu'elle était l'interprète de l'esprit de python; et maintenant elle est instruite par Samuel qui sort d'entre les morts, et qui est lui-même l'interprète du Dieu vivant. (*Il dormit ensuite dans le tombeau*, est-il dit de Samuel, *Ecclésiastique*, XLVI, 23; *il parla au roi, et lui prédit la fin de sa vie; et*

*sortant de la terre, il haussa sa voix pour prophétiser la ruine du peuple et la peine due à son impiété.*)

12. Que l'on commence à faire ici la comparaison entre Saül et la pythonisse, entre le changement qui arrive par rapport à l'un et à l'autre pendant cette courte séance. D'abord on voit dans la pythonisse une prophétesse de l'esprit de mensonge, et dans Saül un homme qui vient interroger l'esprit de mensonge. On voit cette femme dans la crainte de perdre la vie si elle est découverte, et l'on voit encore ses alarmes augmenter lorsqu'elle apprend que celui pour qui elle consulte est Saül. Mais elle est bien rassurée contre ses inquiétudes. Ce n'est plus elle qui a à craindre pour sa vie, c'est Saül qui est condamné à mort. De la part de Saül et de la part de la pythonisse, on n'attendait de réponse que par la vertu de l'esprit de python ; et c'est le Dieu vivant qui envoie de l'autre monde son prophète pour annoncer ses jugements. Nous avons considéré plus haut avec étonnement Saül qui avait consenti que la maison de la pythonisse lui tînt lieu de sanctuaire ; mais par un changement inopiné, cette maison devient en effet un sanctuaire où Dieu fait annoncer ses oracles. Mais que ce changement produit d'effets différents à l'égard de Saül et à l'égard de la pythonisse ! car si cette maison devient un sanctuaire, elle devient aussi à l'égard de Saül le tribunal d'un juge irrité et inflexible ; au lieu que l'on n'aperçoit rien qui empêche qu'elle ne devienne une école de vérité pour la pythonisse.

13. Avec quels yeux va-t-elle maintenant regarder Saül ? D'abord, ce n'est pour elle qu'un homme ordinaire ; au second instant, c'est le roi ; au troisième, c'est ce même roi dégradé, condamné, foudroyé par la parole de Dieu dont Samuel n'était que l'interprète. Quelle

foule de pensées durent s'élever en ce moment dans son esprit !

14. Nous regardons toute la seconde partie de cette histoire comme avantageuse à la pythonisse ; nous lui faisons faire dans ce dénoûment un personnage favorable. Ce n'est pas que nous nous intéressions à ce qui la regarde personnellement ; si quelqu'un voulait l'accuser, nous ne nous chargerions pas de la défendre ; cela n'est pas nécessaire à notre dessein. Il faut se souvenir que nous ne traitons toute cette histoire qu'en tant qu'elle est figurative. C'est assez pour nous que l'Écriture, depuis le dénoûment, ne nous montre plus rien qui ne soit favorable pour nous engager à ne pas y envisager autre chose. C'est une indigne qui nous paraît comblée de faveurs. Rien n'est plus conforme aux secrets jugements de Dieu qui nous sont révélés d'ailleurs dans l'Écriture. Lorsque le roi d'Israël, que l'on a vu lui-même autrefois au milieu des prophètes, devient le disciple de l'esprit de python, tout est renversé ; et l'on ne doit plus être surpris que la pythonisse devienne disciple de Samuel et du Dieu vivant.

Aussi voit-on, à la fin de l'histoire, cette femme remplie d'humanité; elle fait ce qui dépend d'elle pour soulager Saül. Il semble qu'elle soit remplie de l'esprit de David. David bénira les habitants de Jabès, qui auront eu soin de rendre à Saül les derniers devoirs après sa mort; et cette femme tue un veau gras pour soutenir la vie de Saül dont elle sait que le fil sera tranché le lendemain. Nous avons traité Saül, un peu plus haut, de roi dégradé; il l'était en ce sens que l'arrêt était prononcé et qu'il devait s'exécuter le lendemain; il ne l'était pas, en un autre sens, puisqu'il avait encore un jour de règne. Cette femme honore en lui ce reste de royauté expirante.

15. Nous voyons dans cette histoire Saül et la pythonisse successivement sous deux points de vue ; mais les deux points de vue où Saül est montré se rapportent l'un à l'autre. Dans le premier, on voit Saül consulter l'esprit de mensonge ; dans le second, l'Esprit de vérité lui prononce sa condamnation. Il en est tout autrement à l'égard de la pythonisse : dans le premier point de vue, on la voit qui ne connaît que l'esprit de mensonge à qui elle fait profession d'être dévouée ; dans le second, on la voit instruite par l'Esprit de vérité, non de ses propres malheurs, mais de ceux d'autrui, et non-seulement des malheurs du roi rejeté, mais aussi du triomphe du roi élu.

Cette femme passe donc subitement d'une extrémité à l'autre. Dans le premier moment, Saül était l'objet de sa terreur ; dans le dernier, il est l'objet de sa compassion et de son zèle, mais d'un zèle qui sait qu'il lui rend les derniers devoirs. Dans le premier moment, Saül était à ses yeux le censeur et le vengeur de l'action qu'elle faisait en exerçant son art ; dans le dernier, ses yeux sont ouverts, et elle reconnaît que c'est Saül lui-même qui a recours à l'art qu'il condamne. Dans le premier moment, elle était criminelle par l'action même qu'elle faisait; dans le dernier, c'est Dieu même qu'elle écoute parlant par la bouche de son Prophète qui, tout mort qu'il est, se fait entendre parmi les vivants.

Et ce qui ne doit pas être négligé, c'est que tous ces changements se font au même instant et tiennent à un dénoûment unique. Car c'est en ce qu'elle est instruite par la bouche d'un véritable Prophète qu'elle change d'idée sur l'état présent de Saül; et c'est en apprenant ce qu'il faut penser de Saül que de disciple de l'esprit de python elle devient disciple de l'Esprit de vérité. Et il est bon de faire ici une nouvelle attention sur l'instrument que Dieu emploie

pour l'instruire. C'est Samuel mort, il est vrai, mais qui était autrefois le maître de Saül, qui l'avait sacré roi, qui l'avait adressé à la montagne de Dieu et à cette troupe de prophètes qu'il y devait trouver; c'est ce même Samuel, disons-nous, qui devient le docteur de cette femme et qui lui découvre ce que Saül par des changements étranges était devenu, et ce qu'il fallait alors penser de lui pour en porter des jugements conformes à la vérité.

16. Après toutes ces observations sur cette surprenante histoire, nous pouvons demander ce qu'il faudrait pour remplir le tableau qui y est tracé.

Disons en premier lieu que, puisque la pythonisse y est montrée en deux extrémités opposées, on peut lui ressembler par rapport à l'une et à l'autre ; et qu'il faut des caractères tout opposés pour lui ressembler lorsqu'elle est éclairée, et lorsqu'elle est dans son aveuglement.

Sur cette première proposition il est aisé de trouver l'une et l'autre de ces deux choses. Car il est aisé de trouver ce qui ressemblera à la pythonisse éclairée, ou même de trouver quelles seront les manifestations des secrets de Dieu qui ressembleront à la manifestation qui lui fut faite ; et si l'on veut, entre ces manifestations il est aisé d'en trouver quelques-unes qui y répondent plus précisément. Il n'est pas difficile non plus de trouver quelque chose qui ressemble à la pythonisse dans le temps de son aveuglement. Tout cet écrit facilitera une pareille recherche.

Mais on sent bien qu'il resterait quelque chose à faire de plus ; ce serait de trouver un objet qui répondît seul aux deux parties du tableau ; trouver une ou plusieurs personnes qui après avoir ressemblé à la pythonisse dans son premier état, lui ressemblassent aussi dans sa nouvelle situation ; trouver des gens qui lui ressemblassent par le chan-

gement même arrivé en elle. Donnons un exemple de ceci qui en facilitera l'intelligence, sauf à remarquer dans cet exemple les différences qui s'y trouveront.

Saul va à Damas de la part du grand-prêtre pour emprisonner les Chrétiens. Jésus-Christ lui parle du haut du ciel, et toutes ses idées sont subitement changées. Le grand-prêtre, le chef de la Religion, lui paraît tout autre qu'il ne lui paraissait; il en faut dire autant des Chrétiens, etc. Saul n'allait pas, il est vrai, pour consulter l'esprit de mensonge, mais il était conduit par l'esprit de mensonge, il lui était totalement livré; et la vérité lui est subitement révélée. Voilà un changement qui répond, en qualité de changement, à celui qui se fait dans l'entendement de la pythonisse.

17. Il faut ajouter ici une nouvelle observation; c'est qu'en prenant la pythonisse dans le temps où elle fait un personnage désavantageux, on y peut encore distinguer deux choses : le péché, et les apparences du péché; le péché, en ce qu'elle consulte effectivement le démon; les apparences du péché, en ce qu'elle passe pour telle. Or ces choses peuvent être réellement séparées. Une personne pourrait être regardée comme pythonisse, être traitée comme telle, et ne l'être pas. Et l'on voit même quelque chose de cela dans cette histoire; car s'il est vrai que dans la première partie cette femme joint la réalité avec les apparences (puisqu'elle passe pour consulter le démon et qu'elle le consulte en effet), il n'en est plus ainsi dans la dernière partie; car celui qui aurait cru, par rapport à cette dernière période, que c'était du démon qu'elle recevait des réponses se serait mépris puisque c'était de Samuel et de l'Esprit de vérité.

Or, en distinguant ainsi les apparences et la vérité, il est clair que voilà encore une manière dont on pourra avoir de

la ressemblance avec la pythonisse ; savoir, lorsque l'on passera parmi les hommes pour le disciple et l'interprète de l'esprit de mensonge. Et ce trait de ressemblance sera d'autant mieux marqué que les jugements faux portés par les hommes seront, d'une part, plus autorisés et plus répandus ; et que, de l'autre part, on imputera plus pleinement aux accusés tous les caractères qui forment les disciples de l'esprit de mensonge les plus parfaits.

18. Il est aisé maintenant de connaître en combien de manières et jusqu'à quel degré on peut ressembler à la pythonisse, ou plus généralement comment il se peut faire que l'on remplisse les divers caractères figurés par cette histoire. Et il est visible qu'on le fera d'autant plus parfaitement, que l'on portera plus vivement la ressemblance de chaque trait particulier et que l'on réunira un plus grand nombre de ces traits.

Entrons dans quelque détail, mais en ne nous attachant maintenant qu'aux temps des révolutions qui intéressent tout le peuple de Dieu. Ce sera déjà un trait de ressemblance important que nous ménagerons avec l'histoire de la pythonisse, puisque ce qui fut révélé en sa présence n'était point un événement particulier, mais un événement qui intéressait toute la nation.

Or, l'on sait assez par l'histoire du peuple de Dieu que Dieu a soin de découvrir les grandes révolutions avant qu'elles s'accomplissent, et d'en renouveler la prédiction lorsqu'on est comme à la veille de l'accomplissement. C'est pourquoi à chaque révolution on ne manquera guère de trouver : 1° des hommes à qui leur propre malheur est annoncé ; tel fut Sédécias dans le temps de la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor ; les Juifs endurcis aux oreilles de qui parvinrent les prédictions de Jésus-Christ et de ses

disciples, au temps de la prise de la même ville par Titus; tel fut le traître Judas dans la dernière Cène de Jésus-Christ. Ceux-là porteront le caractère de Saül qui apprend sa condamnation de la bouche de Samuel. La ressemblance sera plus marquée s'il arrive qu'on leur fait voir que ce qui va s'accomplir a été prédit par les anciens Prophètes; et ainsi à proportion des autres circonstances.

2° On trouvera des hommes qui dans ces temps orageux mettront leur confiance dans l'esprit de mensonge. Ceux-là porteront, dans une infinité de degrés différents, la ressemblance de Saül qui va trouver la pythonisse, et de la pythonisse elle-même lorsqu'elle exerce son art.

3° On en trouvera d'autres à qui Dieu révèle dans sa miséricorde les maux qui vont arriver. Tels ont été, chacun dans leur temps, Jérémie et Ézéchiel, les disciples de Jésus-Christ par rapport à la ruine des Juifs, l'apôtre saint Jean par rapport à la trahison de Judas. Ceux là sont des devins, en prenant ce mot en bonne part; ils sont instruits des malheurs d'autrui, comme la pythonisse le fut du malheur qui allait fondre sur Saül et sur son armée.

4° On en trouvera qui à la voix de ces prédictions se convertissent. Ceux-là étaient, immédiatement avant leur conversion, disciples du mensonge; et par le changement qui se fait en eux, ils deviennent disciples de la vérité. Or, il peut se faire que quelques-uns d'entre eux fussent distingués parmi les disciples de l'esprit de mensonge, comme Saul (ou Paul) parmi ceux qui étaient attachés au judaïsme contre le Christianisme naissant. Il peut se faire qu'ils fussent les interprètes du mauvais esprit réellement opposé à l'Esprit de vérité, qu'ils en fissent des leçons aux autres. Enfin, on voit qu'ils peuvent se rapprocher du tableau tracé dans la pythonisse en mille degrés et par mille traits diffé-

rents. Ils ne diront pas grossièrement, il est vrai, que c'est l'esprit de mensonge qu'ils consultent; mais ils suivront une méthode interdite par la loi de Dieu, méthode anciennement proscrite, etc. Si de tels hommes ouvrent les yeux à la vérité, qu'il vienne un moment où ils soient éclairés sur les jugements de Dieu sur son peuple, on reconnaît qu'ils porteront la ressemblance de la pythonisse en bien des manières : 1° par leur premier aveuglement, 2° par leur illumination postérieure, 3° par le passage de l'un à l'autre, passage gratuit, inopiné, etc.

5° Après avoir fixé ce que c'est que d'être disciple de l'esprit de python dans le sens figuré, on en trouvera qui seront faussement accusés d'être tels, et quelques-uns qui seront réputés tels par la multitude des hommes séduits. Notre Seigneur Jésus-Christ a été lui-même accusé d'agir par la puissance de Béelzébut prince des démons (*S. Matth.*, XII, 24) ; et au ch. VIII de *Saint Jean*, les Juifs ne craignirent pas de lui dire qu'il était possédé du démon (v. 48) : *N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain, et que vous êtes possédé du démon?* C'est dans ce même chapitre que Jésus-Christ leur déclare, au contraire, que ce sont eux qui appartiennent au diable, qu'ils en descendent comme de leur père, et que c'est pour cela qu'ils en font les œuvres.

On soutint au prophète Michée, au temps d'Achab, que Dieu ne lui avait point parlé, et par conséquent que ce qu'il disait ne venait pas de l'Esprit de vérité. Le prêtre Phassur, fils d'Emmer, qui avait l'intendance sur la maison du Seigneur, *qui constitutus erat princeps in domo Domini* (*Jérémie,* XX, 1), frappa Jérémie sur la joue et le mit dans les liens. Le faux prophète Hananias (ch. XXVIII) soutint que Jérémie était un faux prophète. Les prêtres et les pro-

phètes en corps (ch. XXVI) intentèrent la même accusation et demandèrent sa vie sous ce prétexte.

Les disciples de Jésus-Christ ont été regardés par les prêtres, les docteurs et le corps de la nation des Juifs, comme des hommes qui parlaient par l'esprit de mensonge. On trouve donc en eux, ainsi que dans les anciens Prophètes du Seigneur, des hommes qui ont été regardés du même œil que s'ils avaient été des disciples ou des interprètes de l'esprit de python ; en un mot, on les traitait publiquement de disciples et d'interprètes de l'esprit de mensonge; et comme ils intentaient contre leurs adversaires la même accusation, cela formait le conflit dont nous avons si souvent parlé, d'esprit contre esprit, de verge contre verge, de serpent contre serpent. Ainsi il y avait de part et d'autre quelque chose qui avait rapport à la pythonisse. D'un côté était la réalité, et de l'autre certaines apparences de ce que cette femme exerçant son art avait figuré. D'un côté étaient les pythons abhorrés par l'Esprit de Dieu; et de l'autre étaient des hommes réputés tels par la multitude.

19. C'est sur le fondement de ces divers rapports ou diverses sortes de ressemblances que Jérusalem, sous le nom d'Ariel, est comparée dans *Isaïe* (ch. XXIX, v. 4) à une pythonisse (ÔB) qui fait entendre sa voix de la terre, qui parle du milieu de la poussière et qui murmure (TETSAPHETSEPH) à la manière de ceux qui donnaient les réponses des oracles; ce sont les mêmes termes, employés dans le même sens au ch. VIII, v. 19 (ÔBÔTH ... HAMTSAPHTSEPHIM). N'est-ce pas une chose surprenante de voir Jérusalem réduite à l'état d'une pythonisse?

Mais en même temps que le Prophète la représente ainsi, il se souvient qu'elle est la ville où David a habité; c'est ce qu'il dit au verset 1; il la désigne sous le nom d'Ariel,

c'est-à-dire qu'il la désigne par l'autel où l'on consumait toutes les victimes, et où l'on offrait à Dieu tous les vœux de son peuple.

Que veut donc dire par là le Prophète? Est-ce que Jérusalem, et surtout les prêtres et les lévites qui approcheront de l'autel donneront des réponses de python? (*Votre voix sortant de la terre sera semblable à celle d'une pythonisse.*) Le Prophète veut-il marquer de nouveau ce qu'il a déjà exprimé avec tant de force au chapitre VIII? Veut-il marquer, dis-je, cette fureur avec laquelle la multitude courait aux pythons, plutôt que de consulter la loi de Dieu et d'écouter son Prophète? Ou bien veut-il seulement marquer que Jérusalem sera réduite à un tel abaissement que lorsque l'on entendra sa voix, on croira entendre celle d'une pythonisse? En un mot, cette comparaison dans la bouche du Prophète est-elle le reproche d'une disposition criminelle, ou bien la peinture d'un état d'abaissement qui n'a rien qui déplaise à Dieu, qui est propre, au contraire, à attirer sa miséricorde, ou plutôt qui est déjà une marque que l'on a ressenti certains effets de cette miséricorde?

Cela est dit, dans le sens immédiat de Jérusalem, considérée dans l'état où elle devait se trouver lorsqu'elle serait assiégée par l'armée des Assyriens. Cette voix de python qu'on lui attribue, est-elle donc celle d'Ézéchias, d'Isaïe, etc., en un mot, la voix de ceux qui espéraient en Dieu; ou bien est-ce la voix de ceux qui se confiaient encore dans le mensonge? Est-ce la voix de Jérusalem convertie et à qui Dieu révèle la ruine de Sennachérib et de son armée; ou bien la voix de Jérusalem qui allait consulter les pythons et qui parlait comme eux?

Et pour mieux exprimer la même question en se servant du langage d'Isaïe, cette voix de python est-elle la voix de

cette prostituée qui avait été autrefois une ville fidèle où la justice avait habité, et qui était devenue la demeure des homicides : *Comment la cité fidèle, pleine de droiture et d'équité, est-elle devenue une prostituée? La justice habitait dans elle, et il n'y a maintenant que des meurtriers?* (*Isaïe,* I, 21.) Ou bien est-ce la voix de cette vierge, la fille de Sion, qui méprise Sennachérib avec toute sa puissance, qui lui insulte et qui devient le principe de sa destruction? (*Isaïe,* XXXVII, 22.) Si c'est ce dernier, Jérusalem n'a d'une pythonisse que les apparences ; mais elle a la réalité d'une fille qui apprend de la bouche de Dieu, avant l'exécution, la ruine du prince qui combat contre Dieu et contre qui Dieu combat ; c'est-à-dire que Jérusalem sous cette face est une prophétesse, une Judith protégée de Dieu. Mais si c'est le premier, elle a la réalité d'une pythonisse. Isaïe le dit en plusieurs endroits; car de qui parle-t-il si ce n'est de Jérusalem lorsqu'il dit, par exemple, au ch. II, v. 6, que *la maison de Jacob est remplie de superstitions, et qu'ils ont eu des augures comme les Philistins?*

Mais n'y a-t-il donc rien de commun entre Jérusalem la prostituée et la vierge fille de Sion qui se rit de l'orgueil de Sennachérib? N'est-ce pas la même ville et la même nation, et cela dans le même âge et pendant la durée d'une même génération? Et de plus, n'y aura-t-il pas eu quelques hommes qui par un changement de miséricorde auront porté successivement ces deux caractères? Ceux-là auront ressemblé d'abord à la pythonisse de Saül dans le commerce qu'elle avait avec l'esprit de python ; et ils lui auront ressemblé encore dans le changement qui lui arriva, et dans le bonheur qu'elle eut d'apprendre de Dieu le sort du prince réprouvé. Ces hommes virent Sennachérib avec des yeux bien différents dans les deux temps. Dans le premier,

c'était un prince terrible à qui rien ne pouvait résister; dans le second, c'était un prince dont l'arrêt était prononcé; c'était un insensé qui ne voyait pas la main de Dieu levée sur lui pour l'écraser; c'était une bête brute à qui on allait donner un mors, et dont on allait percer les narines avec un anneau pour le faire retourner au lieu d'où il était parti (*Isaïe*, XXXVII, 29).

Il y a des temps où tout paraît confondu; des temps de nuages si épais qu'il n'est pas facile de distinguer ce qui vient de l'esprit de mensonge et ce qui vient de l'Esprit de vérité. Le passage entre la vraie et la fausse prophétie est imperceptible à bien des yeux. On voit des traces de ce que nous disons dans le XIII[e] chapitre de *Zacharie*. Les apparences se confondent tellement avec la vérité pour bien des gens, qu'ils prennent le change. Les mauvais devins leur tiennent la place des véritables, et les véritables passent dans leur esprit pour les faux. Ils ne distinguent plus entre les vrais et les faux sages, et, si l'on peut se servir de cette expression, entre les bons et les mauvais pythons.

## § 2.

Histoire de la pythonisse à qui saint Paul impose silence et des merveilles opérées par cet Apôtre dans la prison de Philippes, comparée avec l'histoire de Saül et de la pythonisse.

Comparons maintenant avec l'histoire de la pythonisse de Saül une autre histoire que nous lisons dans le XVI[e] chapitre des *Actes des Apôtres*. Peut-être se persuadera-t-on que les rapports que l'on apercevra entre ces deux histoires ne sont pas l'effet du hasard, si l'on se souvient de ceux qui se trouvent entre l'histoire de Saül et celle de saint Paul. Avertissons cependant que les rapports que nous allons

chercher sont plutôt des rapports d'opposition que de ressemblance dans le même genre, soit du bien, soit du mal. Nous faisons souvent usage de ces rapports d'opposition, comme on a pu le remarquer dans ce symbole et dans les autres. Le principe sur lequel nous nous appuyons en cela, c'est que l'Écriture ayant très-souvent fait des peintures de toute la Religion sous un seul et unique symbole, il a bien fallu prendre ce symbole en bonne et en mauvaise part, puisque dans l'histoire de la Religion il y a des biens et des maux, des désordres et des exemples de vertu auxquels il a fallu alternativement accommoder chaque symbole.

Paul, Silas et l'auteur du livre des *Actes* vinrent à Philippes, ville de Macédoine. Ce fut là que Dieu ouvrit le cœur de Lydie pour la faire entrer dans ce que saint Paul disait; et sur ses instances Paul avec ses deux collègues prirent sa maison pour demeure. *Or il arriva,* dit l'auteur des *Actes, que comme nous allions au lieu ordinaire de la prière, nous rencontrâmes une servante, qui ayant un esprit de python apportait un grand gain à ses maîtres en devinant.* Voilà l'esprit de python soutenu par l'esprit d'intérêt. Les Prophètes ont marqué la réunion de ces deux esprits (*Isaïe,* II, 6 et 7). Mais quelquefois ils se plaignent d'un autre abus; c'est d'y faire servir non la fausse divination par laquelle on consulte l'esprit du démon, mais la vraie par laquelle ceux qui sont par état les ministres de l'Esprit de vérité donnent par un intérêt sordide des réponses vraies ou fausses au nom de l'Esprit de vérité. Tel était le prophète Balaam; tels sont ceux dont parle le prophète Michée (ch. III, v. 11) : *Leurs prêtres enseignent pour l'intérêt, leurs prophètes devinent pour de l'argent.*

Ici, c'est une pythonisse semblable à celle que consulta Saül; mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est que parlant par

l'esprit de python elle annonce la vérité. *Elle se mit*, est-il dit, *à nous suivre, Paul et nous, en criant : Ces hommes sont des serviteurs du Dieu très-haut, qui vous annoncent la voie du salut. Elle fit la même chose pendant plusieurs jours.* Quelle confusion! quel étrange mélange de vérité et d'erreur! *J'ai vu un Dieu* (c'est-à-dire un homme de Dieu) *qui sortait de la terre*, dit la pythonisse de Saül en parlant de Samuel. *Ces hommes sont des serviteurs du Dieu très-haut*, dit la pythonisse de la ville de Philippes. Témoignage véritable de part et d'autre. *Ces hommes vous annoncent la voie du salut*, dit celle-ci; et Samuel, que l'autre a évoqué, annonce à Saül l'arrêt de sa perdition.

Mais si les deux pythonisses ont été semblables d'abord, il s'y trouve bientôt après une entière différence, non-seulement par rapport à l'objet annoncé, mais encore par rapport à la manière dont l'une et l'autre sont instruites; car la pythonisse de Saül est instruite par Samuel des malheurs de Saül qui ne lui font point de mal; au lieu que la pythonisse de Philippes ne parle que par son esprit de python, et il ne paraît point que le véritable salut qu'elle annonce lui devienne d'aucune utilité. Si la première peut représenter ceux qui passent de l'école de l'esprit de mensonge à l'école de l'Esprit de vérité; la seconde ne peut représenter autre chose que ceux qui annoncent la vérité par l'impression de l'esprit de mensonge.

C'est pourquoi saint Paul se lassa d'entendre la pythonisse de Philippes. Après ce nombre de jours pendant lesquels elle avait parlé, *Paul se tourna vers elle, et dit à l'esprit : Je te commande au nom de Jésus-Christ de sortir de cette fille. Et il en sortit à l'heure même.* Cet acte de puissance et d'autorité a rapport à deux choses : 1° à ce que saint Paul et ceux qui gouvernaient l'Église faisaient peu à peu et

comme insensiblement à l'égard des Juifs. Car ils leur fermaient la bouche par leur autorité ; et il est venu un temps auquel les pasteurs de l'Église ont défendu aux fidèles d'assister aux assemblées des Juifs et de recevoir de leur bouche non pas seulement les erreurs, mais les vérités même qu'ils annonçaient. Et la raison de cette conduite, c'est que les Juifs n'annonçaient plus la vérité, sinon par l'impression de l'esprit de mensonge, à peu près comme faisait la pythonisse de Philippes.

Mais cette pythonisse allait plus loin que les Juifs dans la vérité qu'elle annonçait. Ce n'était pas seulement les vérités communes aux Juifs et aux Chrétiens qu'elle publiait ; elle allait jusqu'à dire que le Dieu de Paul était véritable, et qu'il enseignait la voie du salut ; faisant voir dès lors que le Christianisme pourrait un jour être annoncé par l'instigation de l'esprit de mensonge ; qu'il se pourrait faire que des hommes fussent tout à la fois les prédicateurs du Christianisme et les organes du démon ; qu'il pourrait arriver que de tels hommes déclarassent à haute voix que la doctrine de Paul est une doctrine divine et qu'ils fussent néanmoins des pythons condamnés par Paul lui-même. Or, s'il se trouve jamais de tels hommes, et qu'il s'en trouve aussi d'autres qui les répriment, les combattent, les condamnent ; alors ce que feront ces derniers aura rapport à ce que fit saint Paul à Philippes quand il s'opposa à la pythonisse ; et c'est le second rapport que nous envisageons dans cette action de saint Paul.

*Mais les maîtres de cette servante, voyant qu'ils avaient perdu l'espérance de leur gain, se saisirent de Paul et de Silas,* les menèrent devant les magistrats, disant que c'étaient des Juifs, et les accusant de vouloir introduire une manière de vie qu'il n'était point permis aux Romains de

recevoir. Les magistrats, après avoir fait déchirer leurs robes et les avoir fait battre de verges, les mirent en prison et les confièrent au geôlier. Le geôlier ayant reçu cet ordre les mit dans un cachot et leur serra les pieds dans des ceps. Voilà l'état où l'esprit d'intérêt armé de l'autorité des magistrats pour venger l'esprit de séduction et de tromperie réduisit Paul et Silas.

Mais une telle humiliation devint, par un coup inopiné de la main de Dieu, le principe du salut du geôlier même et de toute sa famille et de la conquête que saint Paul en fit pour Jésus-Christ. Voici comment la chose arriva : *Sur le minuit, Paul et Silas s'étant mis en prière, chantaient des hymnes à la louange de Dieu; et les prisonniers les entendaient. Et tout d'un coup il se fit un si grand tremblement de terre que les fondements de la prison en furent ébranlés; en même temps toutes les portes s'ouvrirent, et les liens de tous les prisonniers furent rompus. Le geôlier s'étant éveillé, et voyant toutes les portes de la prison ouvertes, tira son épée et voulut se tuer, s'imaginant que les prisonniers s'étaient sauvés. Mais Paul lui cria à haute voix : Ne vous faites point de mal, car nous voici encore tous. Alors le geôlier ayant demandé de la lumière, entra dedans, et tout tremblant se jeta aux pieds de Paul et de Silas; et les ayant tirés de ce lieu-là, il leur dit : Seigneurs, que faut-il que je fasse pour être sauvé?* Et après avoir été instruit, *il fut baptisé avec toute sa famille. Puis, les ayant menés dans son logement, il leur servit à manger; et il se réjouit avec toute sa famille de ce qu'il avait cru en Dieu.*

Quelle miséricorde pour cet homme! Quel changement dans ses pensées! Hier Paul et Silas étaient à ses yeux deux misérables prisonniers sans protection et sans défense ; aujourd'hui ce sont les favoris du Dieu vivant qui ébranle

la terre, qui ouvre les prisons et qui fait annoncer le salut aux hommes. En un mot, le geôlier les voit tels que la pythonisse les a déclarés, *des serviteurs du Dieu très-haut qui annoncent la voie du salut*. Mais ce n'est point par l'esprit de python qu'il en est instruit, c'est par l'Esprit de vérité.

Quelque prompt que fût le changement qui fit passer le geôlier d'une extrémité à l'autre dans le jugement qu'il portait de saint Paul, il y eut néanmoins un moment d'intervalle qui fut un moment de terreur; il se crut perdu et voulait lui-même s'ôter la vie. Malgré les ténèbres dont il était environné, saint Paul l'aperçoit, le rassure, et après l'avoir empêché de s'ôter à lui-même la vie du corps, il lui communique celle de l'âme. Dans ce moment de terreur et de ténèbres le geôlier est saisi de crainte, comme la pythonisse dans l'instant qu'elle apprend que celui qui la consulte est le roi même qui a condamné à mort les pythons; et il est réellement dans le même état où Saül se trouva le lendemain lorsqu'il tira contre lui-même sa propre épée pour se percer. Mais Saül se perça en effet et mourut en désespéré; au contraire, le bras du geôlier est arrêté. Il allait se donner la mort et se précipiter dans l'enfer, et la vie temporelle lui est conservée; la vie de l'âme lui est accordée, cette vie de l'âme qui est le gage de la vie éternelle. S'il ressemble à la pythonisse dans son effroi, il lui ressemble aussi dans sa consolation. S'il suit Saül jusque sur le bord de l'abîme, il en est tiré pour passer du dernier degré de danger au comble du vrai bonheur.

La bouche de Samuel, par l'esprit prophétique, annonce pour le lendemain la mort de Saül, c'est-à-dire le moment où il devait lui-même se percer de sa propre épée. Saint Paul au milieu des ténèbres aperçoit par l'esprit le geôlier prêt à se percer de son épée; il l'arrête par sa voix et lui

annonce ensuite la vie éternelle. La voix de Samuel annonce à Saül le moment qui consommera sa réprobation ; celle de saint Paul change l'arrêt de mort prononcé par le geôlier contre lui-même en une sentence de vie et de salut. Car il faut observer ici, que saint Paul prisonnier ne fait pas seulement comme Joseph qui annonça à l'échanson de Pharaon sa délivrance : saint Paul, dis-je, ne se contente pas d'annoncer au geôlier sa délivrance, il l'opère ; et de plus, cette délivrance est une délivrance spirituelle que saint Paul opère, autant qu'un homme qui sert d'instrument à Dieu peut opérer de telles merveilles.

La pythonisse, dans une seule et unique nuit et dans une portion très-courte de cette nuit, apprend 1° que l'homme qu'elle voit devant ses yeux est le roi d'Israël, 2° que ce roi d'Israël est condamné, 3° que David va prendre sa couronne, 4° qu'il n'y a pour elle rien à craindre du péril qu'elle envisageait. Le geôlier dans un intervalle de temps qui n'est pas moins court apprend par rapport à Paul, dont il est le geôlier, que c'est le ministre du Dieu tout-puissant : et par rapport à lui-même, que l'arrêt de sa condamnation va être effacé, et qu'il est appelé à une couronne immortelle. Quelles merveilles ! Par la révélation de qui sont-elles manifestées à cet heureux homme, sinon par la révélation de l'Esprit de Dieu ? Et combien le nombre de ceux à qui de telles merveilles étaient révélées était-il petit en comparaison de ceux à qui Dieu ne parlait point alors, qui ne s'occupaient point des affaires de la Religion, ou qui s'en occupant étaient trompés comme les Juifs qui cherchaient la justice sans la trouver. Ce geôlier trouve la justice qu'il ne cherchait point, et il la trouve dans l'instant où il se voit réduit au désespoir, prêt à se précipiter tout à la fois dans la double mort du corps et de l'âme.

Plus on considère de près cette histoire, et plus on y découvre de rapports avec celle du Ier livre des *Rois*. Le geôlier a un rapport manifeste de ressemblance avec Saül, lorsqu'il tire son épée pour se percer. Il a des rapports d'opposition avec ce même prince, lorsque son bras est arrêté, que le salut lui est annoncé, etc. Il a des rapports de ressemblance avec la pythonisse dans son effroi, dans le changement qui arrive dans ses pensées, dans les merveilles qui lui sont découvertes, etc. A ces premiers rapports, il est aisé d'en joindre encore d'autres. En effet, quel personnage fait ce geôlier, lorsqu'il reçoit Paul et Silas dans sa prison ? Et quelle est la première cause de cet emprisonnement, sinon l'arrêt que saint Paul a prononcé contre l'esprit de python qu'il a obligé de sortir de cette esclave ? C'est pour venger l'esprit de python que Paul est mis en prison ; et le geôlier qui le retient sert d'instrument à cette vengeance. L'esprit de python trouve dans la personne de ce geôlier un ministre qui met dans les ceps ceux qui l'ont offensé, et c'est ce ministre de l'esprit de python que son propre prisonnier délivre en l'éclairant et en lui révélant les secrets de la vie éternelle.

Ici, pourrait-on demander, quels sont donc dans le fond ces secrets de la vie éternelle que Paul découvre au geôlier et à sa famille, sinon ce que la pythonisse de Philippes publiait elle-même en disant que la religion que Paul annonçait était la véritable ? Mais ce n'est point de l'esprit de mensonge que le geôlier apprend la vérité; c'est de Paul lui-même qui lui parle extérieurement ; et l'Esprit de vérité, qui peu de jours auparavant avait ouvert le cœur de Lydie, lui parle intérieurement. De même, ce n'est plus l'esprit de python qui instruit la pythonisse de Saül, c'est Samuel lui-même, ministre et organe de l'Esprit de vérité.

La pythonisse de Saül touchée de compassion pour ce malheureux prince lui prépara un repas, et, ayant tué un veau gras, l'obligea de manger. Il est dit du geôlier qu'il lava les plaies de Paul et de Silas; et après avoir reçu le baptême, lui et toute sa famille, il leur servit à manger et se réjouit avec sa maison, étant plein de foi.

Il resterait à développer plus particulièrement que nous ne l'avons fait les rapports d'opposition qui se trouvent entre Saül et saint Paul dans ces deux histoires. La même analogie qui règne entre l'histoire de Balaam et la mission de saint Pierre chez Corneille y est gardée. Saül figure spécialement les branches étrangères; et dans cette histoire il les figure dans l'état dont saint Paul les menace dans le XI[e] chapitre de l'*Épître aux Romains*. Saint Paul lui-même était à la tête du grand ouvrage de leur insertion. Le geôlier de Philippes et sa famille étaient des prémices de ces branches. Toute l'Église, pendant les siècles des persécutions, fut sous la puissance temporelle comme dans une prison; et cet état de captivité se termina par la conversion de cette puissance même qui avait retenu les premiers Chrétiens captifs.

Après tout ce qui vient d'être dit dans ce paragraphe et dans l'autre, si l'on est embarrassé de tant de rapports différents, il n'y a qu'à se souvenir que dans les grandes révolutions il n'y a point de traits qui ne trouvent leur place. Ce sont des portions dont l'assemblage forme un seul tout; et il est aisé de retrouver la place que chaque figure doit occuper dans un tableau général.

## ARTICLE XXXVIII.

### Les quatre lépreux de Samarie. Songe d'un soldat madianite écouté par Gédéon.

Nous avons vu dans l'Article XXXVI[1] la sagesse et la pénétration des devins des Philistins; ils découvrent la cause des plaies dont leur nation était frappée, et ils apprennent à leurs compatriotes à rendre gloire au Dieu d'Israël ; et cela non pas seulement d'une manière générale, mais en gardant une proportion très-exacte avec leurs maux et par conséquent avec leurs péchés (car Dieu avait de son côté proportionné la punition aux prévarications). Dans l'Article précédent nous venons de voir le geôlier de la ville de Philippes, c'est-à-dire l'instrument de la violence faite à saint Paul, éclairé subitement de la véritable lumière, occupé à guérir les plaies de Paul et de Silas, et devenant chrétien par le Baptême. On pourrait placer à la suite de ces deux histoires celle des quatre lépreux de Samarie qui furent les premiers de toute la ville qui surent qu'elle était délivrée et que l'armée ennemie avait pris la fuite. Élisée avait annoncé la veille cette grande révolution par esprit de prophétie ; et ces lépreux en reconnurent l'exécution pendant qu'elle était encore cachée à toute la ville. Ce ne fut pas le hasard, mais une conduite très-particulière de la Providence qui leur procura cette prérogative, eux que leur état faisait regarder avec mépris et même avec horreur.

Mais nous trouvons dans le livre des *Juges* un trait qui a un rapport plus étroit à notre symbole ; c'est le songe du soldat madianite. Gédéon en entendit de ses oreilles le récit

[1] Voyez ci-dessus, page 447.

l'interprétation. Dieu l'avait envoyé la nuit accompagné seulement de Phara son écuyer dans le camp des Madianites, en lui disant qu'il entendrait ce qui s'y dirait, et que son courage en augmenterait : *Et lorsque vous aurez entendu ce qu'ils diront, vos bras en deviendront plus forts, et vous descendrez ensuite avec plus d'assurance pour attaquer le camp des ennemis* (*Juges*, VII, 11). En effet, pendant que toute l'armée était ensevelie dans le sommeil, au lieu où se faisait la garde, un soldat racontait à son camarade le songe qu'il avait eu d'un pain d'orge cuit sous la cendre qui roula dans le camp, et ayant rencontré une tente la renversa de fond en comble. L'autre lui dit que ce songe signifiait l'épée de Gédéon qui détruirait l'armée des Madianites. Ces deux soldats parlaient ainsi sans savoir que Gédéon les entendait. Ils ne pensaient pas non plus qu'un des desseins de Dieu en leur envoyant ce songe et leur donnant le don de l'interpréter, fût de fortifier ce Gédéon lui-même dont l'épée était si terrible. Cependant le songe et l'interprétation avaient une liaison étroite avec l'ouvrage que Dieu voulait opérer par Gédéon. C'était comme un écoulement de l'esprit de Gédéon, et ce qui est surprenant, c'est que cet écoulement se fait sur deux soldats de l'armée que Gédéon devait vaincre ; et il est difficile de ne pas regarder comme un avantage pour ces deux soldats d'avoir prévu le mal avant qu'il arrivât. Nous remarquerons en passant que le moyen dont Dieu devait se servir pour détruire cette armée, c'e qu'ils tournassent leurs épées les uns contre les autres, qui ne manqua pas d'arriver le lendemain.

Si le peuple de Dieu est l'olivier franc, l'armée de Géd était un amas, mais bien petit, de branches choisies toutes celles de l'olivier franc ; et les deux soldats qu tretenaient du songe étaient deux branches étrangèr

## ARTICLE XXXIX.

### Secret observé dans les histoires de Tobie, de Thamar et de Samson.

Il n'y a rien de plus ordinaire que de trouver dans l'Écriture des histoires dont le secret est l'âme. Ces histoires représentent la Religion sous cette vue, c'est-à-dire sous l'idée de secret tantôt caché et tantôt révélé. La manifestation du secret, faite à une ou plusieurs reprises, à un plus petit ou un plus grand nombre de personnes, est une espèce de divination. Daniel est un devin lorsqu'il reconnaît l'innocence de Suzanne. Il est donné par degrés au jeune Tobie de connaître les choses secrètes et cachées à mesure que l'ange l'instruit : 1° d'une manière générale des vertus du poisson qu'il lui fait prendre ; 2° de ce qui regarde son alliance avec Sara, fille de Raguel; 3° de la faveur qui sera accordée à son père de recouvrer la vue ; 4° lorsqu'il apprend avec sa famille que c'était l'ange du Seigneur qui était avec lui sous la figure d'un homme.

Dans la *Genèse*, le commerce que Juda a eu avec Thamar est un secret ignoré de Juda lui-même et qu'il ne peut apprendre que de la seule Thamar. Toute coupable qu'elle est, elle est dépositaire de ce secret auquel de si grandes choses étaient attachées. La manifestation de ce secret fut jointe avec son absolution, parce que ce qui était l'objet de ce secret était le gage de cette absolution.

Parmi ces histoires où l'on voit le secret affecté, les unes représentent l'histoire de la Religion avec plus d'étendue, les autres marquent plus particulièrement certains traits. L'histoire de Samson est du premier genre. On y voit régner partout le mystère, l'opération de choses imprévues. C'est

par la découverte d'un secret que Samson est livré entre les mains des Philistins. Le renouvellement de sa force est un nouveau secret. Mais c'est dans l'histoire de son mariage avec une fille de la nation des Philistins que ce caractère se fait remarquer d'une manière plus frappante. Il fait la demande de cette étrangère : son père et sa mère s'en étonnent et lui demandent s'il n'y a point de fille en Israël qu'il puisse épouser? *Ils ne savaient pas,* dit l'Écriture (*Juges,* XIV, 4), *que cela se faisait par l'ordre de Dieu.* Dans les premiers jours de l'établissement du Christianisme, on ne prévoyait pas que les branches étrangères allaient être entées sur l'olivier à la place des branches naturelles.

Samson ayant trouvé du miel dans la gueule du lion qu'il avait tué, en donna à manger à son père et à sa mère, mais il ne voulut point leur dire d'où il avait pris ce miel ; cette circonstance demeura un mystère scellé pour eux. Samson en forma son énigme. Il la proposa aux trente jeunes gens que les Philistins lui donnèrent pour paranymphes. Ces paranymphes ne pouvaient en donner la solution. Les jours du festin s'écoulaient ; le septième et dernier jour étant venu, ils déclarèrent à l'épouse de Samson qu'ils la feraient brûler, elle et la maison de son père, si elle ne persuadait à Samson de lui découvrir la solution de son énigme. Samson lui fit sentir combien ce qu'elle lui demandait était difficile, puisqu'il s'agissait d'un secret qu'il n'avait dit à personne, non pas même à son père et à sa mère. Néanmoins à force d'instances et de larmes elle lui arracha ce secret, qui par son canal passa aux paranymphes. Et il en résulta qu'au lieu d'être dépouillés, comme ils n'auraient pas manqué de l'être selon les conditions du traité que Samson avait fait avec eux, ils furent revêtus ; et ils le furent aux dépens d'un nombre pareil de leurs compatriotes, habi-

tants d'Ascalon, que Samson animé de l'Esprit de Dieu alla tuer, afin de prendre leurs habits et de les donner à ceux qui lui avaient rendu la solution de son énigme.

Cependant le malheur dont la femme de Samson avait été menacée ne fut que différé ; il tomba à la fin sur elle et sur la maison de son père, comme on le peut voir au chapitre suivant.

La découverte du secret de Samson, dans le sens que nous suivons, est liée avec celle du secret de Thamar et même avec la manifestation de l'innocence de Suzanne. Quant aux trente paranymphes, on a lieu d'admirer leur bonheur, car il ne paraît en eux aucun mérite qui les rende dignes d'être mieux traités que ces trente hommes d'Ascalon que l'on tue pour les revêtir. Ils ne méritent rien ; ce n'est pas par leur pénétration qu'ils trouvent la solution de l'énigme. Il est vrai qu'ils sentent la nécessité de connaître cette solution ; ils sont dans une situation semblable à celle des devins de Babylone qui étaient menacés du dernier malheur, si personne ne disait au roi son songe et son interprétation. La solution de la question proposée survient, par rapport aux uns et aux autres, dans l'extrême besoin, gratuitement et par une voie qui ne dépendait nullement d'eux ; il n'y avait en eux aucune force pour y parvenir. Dieu découvre librement son secret à Daniel : Samson découvre librement le sien à son épouse ; sans cela les paranymphes ne l'auraient point su ; au lieu qu'en cette manière ils parviennent à savoir le secret qui n'avait pas été révélé au père et à la mère de Samson.

Je ne sais si l'on peut envisager tant de circonstances si extraordinaires ménagées par l'Esprit de Dieu dans ces histoires, sans être saisi d'étonnement. Si l'on mettait à part l'autorité de la parole de Dieu, combien y aurait-il de

théologiens et de personnes pieuses qui penseraient qu'il eût été plus utile de remplir les Livres sacrés de préceptes de morale, de décisions de cas de conscience, d'éclaircissements sur le dogme et autres choses semblables, que d'y insérer des histoires qui paraissent sans utilité et infructueuses, et que l'on traiterait même de bizarres et de grotesques si l'on n'était pas retenu par le respect dû à l'Écriture sainte.

Si l'on compare les paranymphes de Samson avec la pythonisse de Saül, on trouvera la même gratuité de part et d'autre dans la connaissance du secret qui est accordée. A la pythonisse, c'est le secret de Dieu sur son peuple qui lui est manifesté : aux paranymphes de Samson, c'est le secret de Samson. Mais si Samson, dans le sens figuré, est Jésus-Christ, les paranymphes ne seront pas moins privilégiés que la pythonisse ; et l'intérêt qu'ils ont à la découverte du secret est encore plus distinctement marqué par rapport à eux, que par rapport à la pythonisse.

## ARTICLE XL.

### Secret dans l'histoire de Joseph et dans celle d'Esther.

Que voit-on autre chose dans l'histoire du patriar Joseph, sinon des secrets et des mystères? Pour prend cette histoire tout ce qui a rapport à notre sujet, il fa l'expliquer tout entière ; mais puisqu'elle est exp ailleurs, il suffit, comme nous avons fait à l'ég celle de Samson, d'en toucher légèrement quelque

Joseph encore enfant reçoit par deux songes, c gerbes et celui des astres, un pronostic de sa dou tion ; et en même temps de la double glorification

Christ, l'une aux yeux des Gentils, l'autre aux yeux des Juifs. Cependant les mystères renfermés dans ces songes demeurent cachés; Jacob lui-même les ignore; l'événement les développe l'un après l'autre. Joseph devient le sauveur de l'Égypte; il distribue le pain qui fait vivre. Joseph est un rejeton sorti de l'olivier franc; et les Égyptiens, qui sont les branches de l'olivier sauvage, sont les premiers à qui il communique la vie. Le temps vient qu'il la communique aussi à l'olivier franc; Jacob avec toute sa famille vient en Égypte pour y trouver la vie.

Mais ce grand événement a ses préludes et sa consommation; et là, quel usage n'est-il pas fait du secret? Les frères de Joseph viennent; il les reconnaît et n'est point reconnu d'eux. L'Écriture observe qu'il se souvint alors de ses songes : *Alors se souvenant des songes qu'il avait eus autrefois, il leur dit : Vous êtes des espions*, etc. (*Genèse*, XLII, 9.) Il leur parla durement et les fit passer par toutes les épreuves que l'on sait. Quelles inquiétudes ne ressentirent-ils pas ! Elles étaient fondées sur ce qu'ils ignoraient le secret de Joseph; elles se dissipèrent dans le moment que ce secret leur fut révélé.

Depuis le jour qu'ils parurent pour la première fois devant Joseph jusqu'au jour qu'il se fit connaître à eux, ils demeurèrent dans l'ignorance que cet homme puissant avec qui ils avaient à traiter fût leur frère et qu'il eût pour eux des entrailles de frère. Mais à ce premier mystère toujours subsistant, combien Joseph en ajouta-t-il d'autres, soit lorsqu'il les traitait durement, soit lorsqu'il les comblait de bienfaits? Siméon était retenu en prison, et ils retrouvaient l'argent de leur blé dans leurs sacs. Mais le moment où la sollicitude, la crainte et la perplexité montèrent à leur comble, ce fut lorsque la coupe de Joseph, cette coupe qui

selon le témoignage de son intendant servait à ses divinations, se trouva dans le sac de Benjamin. Joseph l'y avait fait mettre, mais c'était un secret, et ce secret révélé aurait dissipé toute l'inquiétude, comme cela arriva en effet lorsqu'il plut à Joseph de se manifester.

Nous avons touché quelque chose ci-dessus, Article IX[1], de l'histoire d'Esther, et nous en avons fait une première application qui n'en exclut point une seconde. Le songe de Mardochée revient par deux endroits à notre symbole : 1° parce que c'est un songe mystérieux et prophétique, 2° parce que l'emblème des deux dragons qui se livrent un combat y est employé. Le secret et la finesse eurent part à ce combat, et cela de part et d'autre, mais beaucoup plus de la part de Mardochée. Il recommande à Esther en la mettant à la cour d'Assuérus de cacher sa race : *Mardochée lui avait ordonné de tenir cela très-secret* (*Esther*, II, 10). Elle ignore elle-même les grandes choses auxquelles elle est destinée ; elle les apprend par degrés ; et à mesure qu'elles s'exécutent, le songe de Mardochée se développe et s'accomplit.

Ce songe est rapporté au chapitre XI d'*Esther ;* et il est dit que Mardochée, après avoir eu ce songe, pensait en lui-même ce que Dieu avait dessein de faire ; que le souvenir en demeura gravé dans son esprit avec le désir de savoir ce qu'il signifiait. On en trouve l'interprétation au chapitre précédent, elle est de Mardochée lui-même qui la commence ainsi : *Ces choses sont l'ouvrage de la main de Dieu. Je me suis ressouvenu du songe que j'avais vu, qui signifiait tout ce qui est arrivé, et nulle circonstance n'est demeurée sans accomplissement.*

[1] Voyez page 182.

Une des choses les plus dignes de remarque, soit dans l'histoire d'Esther, soit dans celle des frères de Joseph, c'est que le secret y est tellement ménagé qu'il ne tombe pas également sur tout. Une portion de ce qui est réellement et que Dieu sait est cachée, tandis que l'autre portion est connue ; au moins en est-il ainsi par rapport à Esther et aux frères de Joseph.

Esther est l'épouse du roi, elle est israélite. Le public ignore sa race, il est vrai ; mais elle sait, aussi bien que Mardochée, que c'est par une conduite particulière de Dieu qu'elle a été élevée au rang éminent qu'elle occupe. Voilà la portion du secret manifestée à Esther et à Mardochée, qui entrent déjà jusqu'à ce point dans la confidence de Dieu. Mais Esther ignore encore qu'elle doit devenir la libératrice de son peuple ; et si Mardochée en a quelque pressentiment, ce n'est que par un songe énigmatique.

Pareillement le secret se trouve partagé par rapport aux frères de Joseph. Ils ne savent qu'à moitié ce qu'ils sont, ou plutôt ils ne le savent pas même à moitié. Ils sont autres qu'ils ne paraissent aux yeux des Égyptiens, et autres qu'ils ne sont à leurs propres yeux. Ils connaissent le bonheur qu'ils ont d'être serviteurs du vrai Dieu ; ils savent qu'ils sont d'une famille qui lui est dévouée. Ils ont assez de foi pour croire que Dieu est attentif à leurs démarches. Ils craignent, il est vrai, qu'il ne leur demande compte de leurs anciens péchés ; mais ils ne laissent pas de voir avec étonnement les marques de protection qu'ils reçoivent de sa part : *Ils furent tous saisis d'étonnement et de trouble, et ils s'entre-disaient : Quelle est cette conduite de Dieu sur nous ?* (*Genèse*, XLII, 28.) Les Égyptiens ignorent toutes ces choses; ces hommes sont pour eux des étrangers suspects à leur premier ministre, ils sont dignes que l'un

d'entre eux soit retenu en prison. Les Égyptiens ne savent donc pas de ces hommes ce que ces hommes en savent eux-mêmes. Telle est la portion du secret déjà connue des frères de Joseph, mais profondément ignorée dans toute l'Égypte.

De plus, ils sont les frères du premier ministre et du sauveur de l'Égypte qui, dans la vérité, met en eux sa complaisance; bientôt ils seront élevés en gloire aux yeux de toute l'Égypte. Et voilà la portion du secret qui est cachée à eux-mêmes, et qui n'est encore connue que de Joseph seul.

Mais ce qu'il est bien important de remarquer, c'est que Dieu a, pour ainsi dire, deux faces par rapport à ces hommes, selon qu'il se trouve qu'une portion seulement du secret, ou que toutes les deux leur sont manifestées. Dans la première situation, Dieu les effraye presque autant qu'il les console; dans la seconde, il les comble de joie. Dans la première, ils voient en Dieu un juge sévère qui leur demande compte de l'injustice qu'ils ont faite à leur frère Joseph; ils se disaient les uns aux autres en présence de Joseph, sans savoir qu'il entendît leur langage : *C'est avec justice que nous éprouvons de tels traitements, parce que nous avons péché contre notre frère; car voyant l'état où il était réduit lorsqu'il nous priait avec instance, nous ne l'avons point écouté : c'est pour cela que nous sommes tombés dans cette affliction* (*Genèse*, XLII, 21). Dans la seconde situation, ils apprennent de la bouche de Joseph lui-même qu'il n'a aucun ressentiment du mal qu'ils lui ont fait, et que tout est arrivé par une volonté particulière de Dieu, pour leur bien et pour celui de beaucoup de peuples. (Voyez *Genèse*, ch. XLV, v. 5, et ch. L, v. 20.)

Ainsi ils apprennent de la bouche de Joseph à porter

leurs vues plus loin qu'ils n'avaient fait, à considérer en Dieu des attributs auxquels ils avaient peu pensé. Ils avaient vu en Dieu l'attribut par lequel il condamnait avec horreur la persécution qu'ils avaient faite à leur frère; mais Joseph les transporte dans une autre région. Ce qu'ils avaient vu était véritable, car Dieu hait souverainement l'injustice, et il était vrai aussi que les peines qu'ils éprouvèrent dans leurs deux premiers voyages d'Égypte étaient une punition de leur péché; c'était une vengeance que Dieu tirait d'eux par le moyen de Joseph même. Mais il y avait quelque chose au-dessus de tout cela, qui ne leur avait pas été manifesté; c'était une bonne volonté de Dieu pour eux, antérieure et supérieure à sa colère; c'était un conseil, un dessein plus profond, plus vaste et, pour ainsi dire, plus réel, en vertu duquel tout avait été mis en œuvre. C'est ce que Joseph leur explique divinement dans le dernier chapitre de la *Genèse.* Dieu ne les avait pas laissés tomber dans le péché qu'ils avaient commis contre Joseph pour les perdre; et ce que saint Paul dit des Juifs : *Sont-ils tombés pour tomber?* (*Rom.*, XI, 11) pouvait se dire d'eux : Dieu n'avait pas permis qu'ils péchassent afin qu'ils péchassent, mais afin de leur faire miséricorde.

Cette bonne volonté de Dieu sur eux était quelque chose de si grand, que Joseph était le seul qui la comprît dans toute son étendue. Jacob, par rapport à ce point, tenait encore quelque chose du personnage qu'il avait fait depuis que Joseph lui avait été enlevé. (Ce personnage consistait à ne pas tout voir; autrement, à avoir, avec des intentions droites, des vues bornées.) Il craignit que Joseph après sa mort ne tirât vengeance de l'ancien péché de ses frères; c'est-à-dire que Joseph ne fît ce que Salomon fit depuis par-

rapport à Sémeï. Mais en ce cas il aurait donc fallu que Dieu eût encore été irrité contre eux; car Joseph n'aurait pas agi sans consulter Dieu. Salomon ne se porta pas à en user comme il fit à l'égard de Sémeï par son propre esprit; en un mot, Dieu savait ce qu'il réservait à Sémeï dans sa colère, dans le temps même que David lui pardonnait avec tant de générosité. Jacob ne put s'empêcher de craindre qu'il n'y eût quelque chose de semblable à l'égard de ses enfants; il leur inspira, ou du moins il les entretint dans cette crainte; et il était réservé à Joseph de la dissiper. En cela Joseph parut pénétrer plus avant dans le secret de Dieu que Jacob.

En effet, après les obsèques de Jacob et le retour de Joseph et de ses frères en Égypte, *les frères de Joseph intimidés s'entre-dirent les uns aux autres : N'avons-nous point à craindre que Joseph ne se souvienne du mal que nous lui avons fait, et qu'il n'en tire vengeance? Et ils lui envoyèrent porter cette parole : Votre père nous a ordonné, avant que de mourir, de vous dire de sa part : Je demande en grâce que vous oubliiez le crime de vos frères, le péché et l'injustice qu'ils ont commis contre vous. Nous joignons notre prière à la sienne pour vous demander que vous remettiez cette iniquité à nous qui sommes les serviteurs du Dieu de votre père.*

*Joseph entendant ces choses, répandit des larmes; et ses frères* s'étant enhardis pour venir, *se courbèrent devant lui jusqu'en terre, lui disant : Nous sommes vos serviteurs. Alors il leur répondit : Ne craignez point : pouvons-nous résister à la volonté de Dieu? Vous aviez formé de mauvais desseins contre moi; mais Dieu les a convertis en bien, pour me faire monter au degré d'élévation où vous me voyez, et pour procurer le salut à beaucoup de peuples. Ne craignez*

*point : je vous servirai de pasteur à vous et à vos enfants. Et il les consola, en leur parlant avec beaucoup de douceur et de bonté.* Alors les frères de Joseph comprirent que le pardon que Joseph leur avait accordé était sans retour ; ou, ce qui revient au même, que Dieu était apaisé pour toujours.

Et non-seulement ils apprirent que Dieu était apaisé, mais ils reconnurent, Dieu leur révélant alors le fond de son secret par la bouche de Joseph, ce que Dieu pensait dès le jour qu'ils livrèrent Joseph ; car il condamnait le crime dans lequel il les laissait tomber ; mais s'il permettait qu'ils y tombassent, c'était dans des vues d'une grande miséricorde pour eux. C'était un plan vaste que Dieu avait formé et qu'il fallait qui s'accomplît : *Pouvons-nous résister à la volonté de Dieu? Vous avez eu dessein de me faire du mal, mais Dieu a changé ce mal en bien,* etc.

Le jour qu'ils commirent ce crime, ils n'apercevaient pas la moindre partie de ce plan. Lorsqu'ils vinrent les premières fois en Égypte, ils en voyaient quelque portion. Ce plan leur est pleinement dévoilé le jour de la manifestation de Joseph, mais leurs yeux en paraissent comme éblouis, comme des yeux faibles qui ont de la peine à supporter l'éclat du soleil lorsqu'il vient se montrer subitement. C'est seulement après que Jacob est enseveli, qu'ils apprennent de Joseph à se prêter sans défiance à une miséricorde si gratuite, si grande, si inespérée, si solide : *Ne craignez point; pouvons-nous résister à la volonté de Dieu?... Ne craignez point; je vous nourrirai vous et vos enfants : et il les consola, en leur parlant avec beaucoup de douceur et de tendresse* (*Genèse*, ch. L).

le libre arbitre des hommes s'est accordé à faire le mal plutôt que le bien ; et pourquoi, au contraire, en tel autre pays et en tel autre temps le libre arbitre de tant de personnes s'est accordé à faire le bien, et même à sacrifier tout ce qui est de plus cher à la nature pour le faire. Pourquoi, par exemple, la multitude des Israélites dans le désert, au milieu des miracles éclatants qu'ils voyaient de leurs yeux, ont été portés à la désobéissance et au murmure; pourquoi, en un mot, ils ont été tels que Moïse les dépeint; et pourquoi, au contraire, la multitude des premiers Chrétiens que l'on ne soutenait point par des promesses charnelles, ont été aussi fervents, aussi fidèles et aussi fermes dans le bien que le livre des *Actes* et les Épîtres des Apôtres nous les représentent. Ils ne rendent point non plus de raison primordiale, pourquoi la piété a été plus commune parmi les Chrétiens dans les premiers siècles que dans les siècles postérieurs.

Que s'ils sont incapables de rendre raison du passé, à combien plus forte raison seront-ils muets par rapport à l'avenir. De là le défi qui leur est donné dans *Isaïe* (XLI, 22) : *Qu'ils nous prédisent ce qui doit arriver à l'avenir, et qu'ils nous fassent savoir les choses passées.*

Il n'en est pas ainsi du Dieu véritable. Comme il est le maître de tout, il forme son plan de longue main et il annonce avec assurance tout ce qui doit arriver. Nous avons tracé ce plan dans le XX<sup>e</sup> Article; ou plutôt, nous avons observé qu'il était tracé dans les Prophètes et dans le *Deutéronome*. L'histoire du monde le vérifie d'âge en âge. L'insertion des branches étrangères sur l'olivier franc et le retranchement des branches naturelles sont un témoignage éclatant de la vérité de ce plan et de la puissance du Dieu qui l'avait formé.

La corruption des Juifs, l'esprit de piété qui s'éloignait de plus en plus de ce peuple, le pharisaïsme et le sadducéisme qui inondaient la Synagogue, faisaient mépriser la Religion à ceux qui ne pénétraient pas plus avant. Mais tous ces maux se tournaient en preuves de la vérité et de la grandeur de la Religion pour ceux qui avaient des yeux pour apercevoir le plan de Dieu tracé dans les Écritures. C'était la séve qui quittait les branches naturelles, et un suc empoisonné s'en emparait à la place de la bonne séve. Mais cela venait-il d'impuissance de la part du Dieu d'Israël? Non sans doute, puisque Dieu avait prédit ces choses et qu'elles entraient dans un plan concerté.

Si la multitude des Juifs étaient aussi méchants que Jean-Baptiste et Jésus-Christ les trouvèrent, cela ne venait pas, comme le disaient les pharisiens, de ce qu'il ne dépendait pas de Dieu de les rendre meilleurs en fléchissant leur libre arbitre. C'est ce que l'on vit bien manifestement lorsqu'il parut après la Pentecôte des milliers de saints parmi ce peuple; ils avaient été subitement changés, et ils confessaient que ce changement venait de la droite du Très-Haut qui distribue la piété non moins puissamment et non moins librement que les royaumes.

La séve que l'on vit couler dans ces branches naturelles réservées, et, peu d'années après, dans une si grande multitude de branches étrangères, fut donc une preuve éclatante de la puissance de Dieu sur les cœurs. Mais combien cette preuve sera-t-elle fortifiée, lorsque le ch. XI de l'*Épître* de saint Paul *aux Romains* aura reçu son entier accomplissement?

Dès aujourd'hui, toute la perte de la séve qui se fait remarquer dans les branches étrangères se tourne en preuve de la vérité de la Religion. Tout suc contraire à cette séve

primitive et véritable est un accomplissement de ce que Dieu avait fait écrire dès le commencement, non-seulement par saint Paul, mais par Moïse et par les Prophètes. Car ce n'est pas seulement par rapport aux biens, mais aussi par rapport aux maux, que Dieu se glorifie de les avoir annoncés longtemps auparavant (*Isaïe*, XLVIII, 3) : *Je vous ai annoncé dès lors les premières choses; elles sortirent de ma bouche, et je vous les fis entendre... Je savais dès lors que vous êtes durs, que votre cou est comme une barre de fer, et que vous avez un front d'airain.* Dieu savait aussi qu'il y aurait une Babylone, et que cette Babylone serait remplie de devins et d'enchanteurs qui lui disputeraient sa gloire. (Voyez, *Isaïe*, chapitre XLVII.)

Saint Paul, dans cet important chapitre où il fait l'histoire de l'olivier, n'a fait autre chose sinon de recueillir le plan exprimé au long dans les livres de l'Ancien Testament. Ce plan ayant rapport au passé, au présent et à l'avenir, saint Paul est historien par rapport au passé, témoin par rapport au présent, l'interprète des prophètes et prophète lui-même par rapport à l'avenir. L'Église de Rome était dès lors, comme elle l'est encore aujourd'hui, la principale des branches étrangères qui venaient d'être insérées. Saint Paul entre ces branches choisit celle-là, et ne laisse point passer le temps auquel commençait cette insertion, pour la rendre dépositaire de toute cette histoire de l'olivier.

En conséquence de ce plan tracé de la main de Dieu, tous ces chapitres d'Isaïe auront encore leur accomplissement. Quelle preuve de la puissance de Dieu! Quelle preuve de la vérité des prophéties, lorsque les branches naturelles, après tant de siècles, seront entées de nouveau sur leur ancien tronc! On reconnaîtra bien alors jusqu'à quel point se

sera vérifié ce que Dieu dit dans Isaïe, qu'il avait fait écrire ces choses dès le commencement, mais qu'elles n'avaient pas été comprises. Car cela se trouve vrai en chaque âge, à proportion de ce qu'on pense peu à cette réinsertion future des branches naturelles, à proportion de ce que les idées qui s'en sont conservées ont été enveloppées de nuages. C'est le songe de Nabuchodonosor qu'il avait oublié lui-même; mais il en était demeuré des traces dans son cerveau, par le moyen desquelles il pouvait reconnaître avec assurance si les devins lui raconteraient son vrai songe, ou si ce qu'ils lui diraient ne serait que l'invention de leur esprit.

Cependant il s'élève une troupe d'hommes qui attaquent la puissance de Dieu, qui tournent vers le libre arbitre leur encens, qui ne veulent point avouer qu'il ne tient qu'à Dieu seul de convertir les hommes quand il lui plaît, que Jésus-Christ soit le maître souverain d'appliquer la vertu de son sang, qu'il puisse par sa seule volonté faire refleurir la piété et la multiplier sur la terre. Ces hommes forment une Babylone dont celle que gouvernait Nabuchodonosor n'était que l'ombre, et celle que saint Paul a combattue dans les partisans de la justice de la loi n'était qu'une ébauche.

C'est de cette dernière Babylone que se vérifient plus parfaitement les paroles d'Isaïe, dans les chapitres XLVI et XLVII. C'est cette Babylone, pleine de devins et d'enchanteurs, qui se retrouve dans l'*Apocalypse*, lorsque l'on prend ce livre mystérieux dans son second sens. Les sauterelles de la troisième trompette sont du nombre de ces devins qui empoisonnent par leurs enchantements. On les retrouve dans ce peuple qui a des *dents de lion* et qui désole la vigne et le figuier (*Il réduira ma vigne en un désert, il arrachera l'écorce de mes figuiers; il les dépouillera de toutes leurs*

*figues, il les jettera par terre, et leurs branches demeureront toutes sèches et toutes nues. Joël,* I, 7), et pour suivre la métaphore de saint Paul, elles corrompent la séve de l'olivier. Les maux vont toujours croissant; et enfin paraît la bête aux deux cornes de bélier dans l'état où la voit saint Jean. On peut voir ce que nous en avons dit ci-dessus, Article XXVII[1].

Nous pourrions reprendre ici le VII[e] et le VIII[e] chapitre d'*Isaïe*; c'est-à-dire que, comme nous en avons fait l'application au temps de la venue du Messie, à ce temps qui avait une liaison si étroite avec les changements qui allaient arriver par rapport à l'olivier, nous pourrions y considérer un nouvel accomplissement qui aurait la même proportion avec l'événement de la réinsertion des branches naturelles, que l'accomplissement expliqué au paragraphe 6 de l'Article XX a eu avec l'insertion des branches étrangères[2]. Nous placerions donc alors ces deux chapitres d'*Isaïe*, ainsi entendus, entre les IX[e], X[e] et XI[e] chapitres de l'*Apocalypse*.

## ARTICLE XLII.

Conseil tenu devant Dieu sur le sujet de Job. Autre conseil touchant Achab. On touche quelque chose du rapport qui se trouve entre le plan de l'Apocalypse et l'histoire de Job.

L'histoire de Job, selon l'application que saint Grégoire en a faite à l'Église dans plusieurs endroits de ses *Morales*, et particulièrement au livre XXXV, ch. VII et IX, renferme en abrégé ce qui est proposé plus en détail dans

[1] Voyez page 347.
[2] Voyez ci-dessus, p. 267.

l'*Apocalypse*. Dans l'un, Satan accuse le serviteur de Dieu; dans l'autre, il accuse le peuple de Dieu (*L'accusateur de nos frères, qui les accusait jour et nuit devant notre Dieu, Apoc.*, ch. XII, v. 10) et lui fait la guerre (ch. XIII et suivants). Les plaies des trompettes sont l'effet des accusations de Satan, ainsi que les plaies dont Job est frappé.

On voit dans le livre de *Job*, par ses discours et par ceux de ses amis, combien il était difficile de découvrir le principe des malheurs qui étaient venus les uns après les autres fondre sur lui. Pour savoir ce dénoûment, il aurait fallu être instruit de ces conseils tenus devant Dieu, dont l'histoire est rapportée dans les deux premiers chapitres. Satan s'y trouva en la présence de Dieu parmi les enfants de Dieu, c'est-à-dire les Anges. On pouvait donc dire alors, dans le même sens, que Satan avait une place dans le ciel. Mais après le rétablissement de Job, les accusations de Satan contre ce saint homme n'étant plus écoutées, on aurait pu dire aussi de lui, ce qui est dit de ce même Satan dans le XII[e] ch. de l'*Apocalypse*, qu'il fut chassé du ciel avec ses anges, et qu'il ne s'y trouva plus de place pour eux (v. 8).

Pareillement, pour rendre raison de tous les maux dont l'Église a été attaquée tant extérieurement qu'intérieurement, il faudrait être entré dans le conseil de Dieu, ou bien être instruit de ce qui y a été décrété. Le peuple de Dieu est un grand arbre; c'est un olivier, selon saint Paul. Nous voyons que de temps en temps il s'est fait des retranchements parmi ses branches; d'autres fois la séve s'est retirée de certaines branches; quelquefois un suc étranger a pris la place et a affaibli en bien des manières et dans plusieurs branches la séve véritable. Nul de ces malheurs n'est l'effet du hasard. S'il s'est tenu un conseil parmi les anges touchant l'arbre du songe de Nabuchodonosor (*C'est ce qui a*

*été ordonné par ceux qui veillent, c'est la parole et la demande des saints. Daniel,* IV, 14) ; à combien plus forte raison, tout ce qui arrive à l'olivier est-il concerté dans le ciel. C'est ce que l'*Apocalypse* développe, pourvu que l'on considère ce livre prophétique dans le sens où nous le prenons, sens dont celui de M. Bossuet n'est que la figure.

Il faut donc être instruit des délibérations qui se prennent dans le conseil des anges, pour démêler ce qui se passe dans le gouvernement du peuple de Dieu, surtout par rapport aux grandes révolutions. Il faut connaître les desseins de Satan, comme dans l'histoire de Job, et les desseins de Dieu qu'il manifeste devant ses saints Anges.

Il est donné à Satan de séduire un grand nombre d'hommes, et cela en différents degrés et en diverses manières. C'est lui qui séduit toute la terre, est-il dit, *Apoc* , XII, 9, QUI SEDUCIT UNIVERSUM ORBEM. C'est lui, ou quelqu'un de ses anges qui s'offre, dans l'histoire d'Achab, pour tromper ce prince en trompant tous ses prophètes : *J'irai, et je serai un esprit menteur dans la bouche de tous ses prophètes. Et Dieu lui dit : Vous le tromperez et vous prévaudrez :* DECIPIES, ET PRÆVALEBIS : EGREDERE, ET FAC ITA (*III. Rois,* XXII, 22).

Mais le prophète Michée qui avait été admis au conseil du Seigneur était au-dessus de la séduction. Et comment aurait-il pu l'être sans cela? Comment aurait-il pu résiste avec tant d'assurance aux quatre cents prophètes d'Achab C'est une folie de s'imaginer que, dans le temps des grand séductions, on puisse s'en mettre à couvert par son pro esprit. Il faut devenir le disciple de la Sagesse ; autrem on devient disciple de l'esprit d'erreur. Lorsque Jérusa est assiégée, on ne manque point de courir avec la m tude après les pythons, si l'on n'est du nombre de ceu

sont donnés de Dieu à Isaïe : *Me voici, moi et les enfants que le Seigneur m'a donnés, pour être, par l'ordre du Seigneur des armées qui habite sur la montagne de Sion, un prodige et un signe dans Israël* : ECCE EGO ET PUERI MEI, QUOS DEDIT MIHI DOMINUS, IN SIGNUM ET IN PORTENTUM ISRAEL A DOMINO EXERCITUUM, QUI HABITAT IN MONTE SION (*Isaïe*, VIII, 18).

Dieu instruit en différentes manières; le surnaturel est plus ou moins sensible ; mais nul théologien ne peut désavouer que l'on a besoin d'un secours surnaturel pour se tenir attaché à la vérité dans les temps où elle est méconnue, abandonnée, obscurcie, dissimulée, trahie par les hommes. *Le Seigneur me tenait de sa main puissante et m'instruisait*, dit Isaïe au même endroit, verset 11, *afin que je ne marche point dans la voie de ce peuple :* SICUT IN MANU FORTI ERUDIVIT ME, NE IREM IN VIA POPULI HUJUS.

Saint Jean dit aux fidèles, que l'onction qu'ils ont reçue les instruit et les prémunit contre la séduction des antechrits : *Quant à vous, vous avez reçu l'onction du Saint, et vous connaissez toutes choses* (*I. Jean*, II, 20). Or, comme cet Apôtre a soin d'avertir qu'il y a plusieurs antechrists, il faut donc que les effets de cette onction se diversifient, à proportion des formes différentes que prend la séduction des antechrists.

C'est l'onction du Saint-Esprit qui de chaque fidèle fait un Christ, un oint du Seigneur; elle a son plein effet lorsqu'elle apprend à se sauver. Cette onction fait des disciples de Jésus-Christ des prêtres-rois; et, en leur apprenant la science du salut, l'instruction qu'elle leur communique est d'un ordre infiniment élevé au-dessus de tout ce que les grands-prêtres de l'ancienne loi pouvaient apprendre lorsqu'ils venaient consulter Dieu devant l'arche, pour être

instruits de quelques événements temporels qui regardaient le peuple d'Israël.

Nous avons déjà parlé de cette instruction communiquée aux justes, dans le dernier paragraphe du XX^e Article[1]. C'est une instruction qui va au cœur, mais elle ne manque jamais d'être accompagnée de la connaissance des vérités dont Dieu veut que la communication de son Esprit soit précédée. C'est pourquoi elle enseigne à ceux que Dieu aime, non-seulement à embrasser la Religion chrétienne et la communion de l'Église catholique à l'exclusion de toutes les autres, mais encore à choisir (chacun à proportion de son état et de la portée de son esprit), dans le sein de cette même Église, le parti de la vérité qui est celui de Dieu et de l'Église, et à ne pas écouter ceux qui étant encore dans la communion extérieure de cette même Église usurpent son nom pour autoriser des erreurs qu'elle déteste.

Cela s'étend, dans une juste proportion, depuis les plus simples des fidèles jusqu'à ceux que Dieu remplit des plus grandes lumières dans le temps des plus grands troubles et de la plus grande obscurité. L'onction apprend au plus grossier d'entre les fidèles (et cela en se servant du ministère de ceux qui l'instruisent et pour qui elle lui inspire de la docilité), elle apprend, dis-je, à ce fidèle, s'il est du nombre des élus, toute vérité qui lui est nécessaire, et le détourne de toute erreur qui lui serait pernicieuse.

Mais si celui que Dieu veut instruire est d'un ordre plus élevé, Dieu lui fait connaître la vérité avec plus d'étendue. Il l'affermit dans la connaissance de la vérité, par une connaissance distincte des principes qui y servent de fondement inébranlable. Il lui ouvre l'esprit pour lui donner une

[1] Voyez ci-dessus, page 300.

connaissance exacte des maximes générales et lui en faire faire une juste application. Il lui procure la connaissance de tous les points de fait nécessaires pour cela. Il tient les yeux d'un tel homme ouverts sur la Tradition, l'Écriture, l'histoire de l'Église, et surtout sur la portion de l'histoire qui représente l'origine et le progrès des troubles. Un tel homme éprouve alors l'effet de la promesse que Jésus-Christ faisait à ses Apôtres, et en leur personne à ses élus jusqu'à la fin du monde (*S. Jean*, XIV, 26) : *L'Esprit saint, l'Esprit consolateur vous enseignera toutes choses, et il vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit.* Et au chapitre XVI, verset 13 : *Il vous annoncera les choses à venir :* ET QUÆ VENTURA SUNT ANNUNCIABIT VOBIS. Ce qui peut bien signifier que le Saint-Esprit donnera aux disciples de Jésus-Christ des instructions proportionnées aux différentes circonstances des temps qui surviendront.

Je sais bien que ces sortes de promesses ont un sens par rapport à la communion extérieure de l'Église en général ; mais le sens le plus intéressant, c'est qu'en tout temps il y aura, dans l'enceinte de cette communion extérieure, des élus à qui l'Esprit de Dieu enseignera le parti qu'ils auront à prendre au milieu des perplexités et de l'égarement des autres ; et il le leur enseignera de manière qu'ils le prendront, et qu'en le prenant ils parviendront à la vie éternelle.

Ceux-là démêleront les véritables intérêts de Dieu ; ils entreront dans son plan tracé dans les saintes Écritures ; ils rempliront le conseil du prophète Isaïe ; ils échapperont aux filets des séducteurs ; ils n'écouteront point la voix de ceux qui les exhorteront de donner leur confiance aux pythons, mais ils répondront avec le Prophète : *C'est à la loi de Dieu* qu'il faut recourir, *et au témoignage* qu'il rend de lui-même : AD LEGEM MAGIS, ET AD TESTIMONIUM (*Isaïe*, VIII, 20) ;

et la parole de Dieu se vérifiera en eux : *Que ce que je vous déclare demeure secret, tenez ma loi scellée et comme cachetée parmi mes disciples :* LIGA TESTIMONIUM, SIGNA LEGEM IN DISCIPULIS MEIS (*Ibid.*, v. 16). Mettez ma loi dans leur cœur, gravez-y mes ordres, qu'ils soient dépositaires de mes secrets et que mon sceau y soit imprimé, afin que nul ne puisse douter avec raison que la connaissance qu'ils auront de la vérité ne vienne de moi, et que j'ai pu les affermir dans cette connaissance et la leur rendre aussi certaine, lorsque la vérité est le plus contestée parmi les hommes, que si elle était déjà reconnue par toute la terre.

Lorsque Michée comparut devant les rois Achab et Josaphat, il n'était pas moins certain de ce qu'il annonçait, qu'il le fut lorsque l'événement eut vérifié sa prophétie. Il avait été introduit dans le conseil du Tout-Puissant et avait été témoin de ce qui y avait été réglé. Mais là il ne s'agissait directement que d'une victoire dans l'ordre charnel et sensible, d'un roi qui allait être vaincu et qui perdrait la vie par ses blessures. Dans les grands ébranlements de l'Église, il s'agit du royaume de Dieu même. Plusieurs sont trompés par l'esprit séducteur; mais ceux que Dieu se réserve savent, sans aucun doute, de quel côté demeurera la victoire. Saint Athanase n'hésitait pas plus que le prophète Michée. Il n'avait pas apparemment vu d'image sensible ou dont la peinture eût été tracée dans son imagination e la même manière que ce prophète, d'image, dis-je, où l représenté le conseil que Dieu avait tenu avec ses ang mais il avait été introduit dans ce conseil par la foi, e aurait pu dire à son tour : J'ai envisagé le Seigneur assis un trône, et toute l'armée du Seigneur qui se tenait de lui, à sa droite et à sa gauche. Là, l'esprit trompeur mandé le pouvoir de tromper Arius et tant d'autre

devinrent ses prophètes, et dont les noms sont connus dans l'histoire de l'Église; et le reste, jusqu'à la délivrance de l'Église et la parfaite victoire de la vérité sur l'erreur.

## ARTICLE XLIII.

**État de l'Église après que l'olivier a recouvré ses branches naturelles. Reine de Saba.**

Si l'on veut rapporter plus parfaitement au temps auquel se fera l'insertion des branches naturelles les chapitres XI et XII de l'*Apocalypse,* et même le XIII^e^ en partie, les suivants se rapporteront d'eux-mêmes aux temps qui suivront immédiatement cette insertion. On découvrira dans ces chapitres postérieurs trois principaux objets entremêlés : 1° une Babylone que Dieu ne cesse de frapper dans sa colère, jusqu'à ce qu'il la détruise entièrement ; 2° une conspiration de tous les rois de la terre contre Jésus-Christ, qui se trame dès le XVI^e^ chapitre, v. 14, et qui éclate au chapitre XIX, après la ruine de Babylone ; 3° un peuple délivré dont les prémices paraissent sur la montagne de Sion, dès le chapitre XIV, et qui chantent au chapitre XV le cantique de Moïse et celui de l'Agneau. Ceux-ci sont les branches naturelles qui ont eu part à la réinsertion, et il n'en faut pas exclure les branches étrangères qui auront eu le bonheur de s'attacher à ces branches naturelles, dont il est parlé au dernier verset du chapitre VIII de *Zacharie.*

Saint Jean les voit tenant en main des harpes de Dieu, HABENTES CITHARAS DEI (*Apoc.*, XV, 2), après qu'ils ont remporté la victoire sur la bête. C'est l'Église dans l'amas de ces branches nouvellement insérées, qu'il avait vue, dès le XII^e^ chapitre, sous l'image de la femme couverte du soleil;

ayant la lune sous les pieds et couronnée de douze étoiles. M. Bossuet a remarqué que cette image rappelait sensiblement le songe de Joseph. C'est celui des deux songes de ce Patriarche qui a rapport à son second degré d'élévation, lorsqu'il fut glorifié, non plus seulement par les Égyptiens, mais par sa famille en corps.

Cette femme est aussi l'épouse du *Cantique des Cantiques*, surtout dans les quatre derniers chapitres de ce livre mystérieux. Elle a été figurée dans le point de vue où nous la prenons, c'est-à-dire après la réinsertion des branches naturelles, par la reine de Saba qui vint des extrémités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon. Que l'on voie ce qui en est dit dans les livres des *Rois* et des *Paralipomènes*, les présents qu'elle apporta à Salomon et ceux qu'elle reçut de la libéralité de ce prince; que l'on compare, entre autres, le 2e verset du chapitre X du IIIe livre des *Rois*, avec le verset 6 du LXe chapitre d'*Isaïe*.

Pour prévenir ici tout ce qui pourrait causer de la confusion dans les idées, il ne sera pas hors de propos d'exprimer un principe que l'on doit toujours avoir présent à l'esprit: c'est que l'Église est toujours l'Église, mais que les mêmes hommes n'en sont pas toujours. Telle nation était de l'Église, qui n'en est plus; et telle nation qui n'est pas actuellement de l'Église, en sera un jour. De là suit nécessairement que si l'on veut représenter l'Église, on ne peut employer que l'image d'une épouse qui ne sera jamais répudiée, et qui a commencé d'être épouse dès le temps de la venue de Jésus-Christ, ou plutôt, dès le commencement du monde. Mais lorsque l'on parle d'une nation particulière, il faut exprimer l'état où elle est, soit avant d'entrer dans l'Église, soit après sa sortie; en un mot, il faut représenter son apostasie ou sa conversion. De là vient

que dans l'Article XXXII[1], nous avons considéré la nation des Juifs comme une Agar que Dieu rappelle à lui ; l'eunuque de la reine Candace la représente dans le moment de sa conversion ; la reine de Saba la représente pareillement, lorsqu'elle vient de bien loin trouver le vrai Salomon, et elle est propre à représenter la plénitude de cette conversion.

Entre les autres présents qu'elle apporta, il est dit qu'il y avait une quantité prodigieuse d'excellents parfums. *Jamais*, est-il dit (*III. Rois*, ch. X, v. 10), *on n'en avait apporté une telle abondance ;* et (*II. Paralip.*, IX, 9) *il n'y en avait point de semblables :* NON FUERUNT AROMATA TALIA UT HÆC, QUÆ DEDIT REGINA SABA REGI SALOMONI. On peut faire la comparaison de ces traits avec ce qui est dit de l'épouse des *Cantiques*, qu'elle est semblable à une colonne de fumée qui monte de toutes sortes de parfums (*Cant.*, III, 6) ; avec les parfums qui se brûlaient dans le temple sur l'autel d'or (*Exode*, XXX) ; avec ceux que les vingt-quatre vieillards et les Anges offrent à Dieu dans l'*Apocalypse* (V, 8) ; avec le parfum qui sortit du vase d'albâtre de Marie de Béthanie (*S. Jean*, XII, 3) ; avec les parfums que les frères de Joseph lui apportèrent (*Genèse*, XLIII, 11) ; avec ceux que les marchands ismaélites qui menèrent Joseph en Égypte portèrent dans ce royaume (*Genèse*, XXXVII, 25) ; enfin, avec ce que dit saint Paul aux Corinthiens, de lui et des autres ouvriers évangéliques, qu'ils sont *la bonne odeur de Jésus-Christ* (*II. Corinth.*, II, 15).

Mais ce qui a particulièrement rapport à notre symbole, c'est ce qui est dit de la sagesse que la reine de Saba reconnut en Salomon, et de la solution qu'il lui donna de ses

[1] Voyez ci-dessus, page 377.

énigmes. *Elle vint*, dit l'Écriture, *pour l'éprouver par ses énigmes* (*II. Paralip.*, IX, 1). *Elle lui exposa tout ce qu'elle avait dans le cœur; et Salomon lui donna la solution de tout ce qu'elle lui avait proposé. Il ne se trouva aucune chose qui pût être cachée à la sagesse de Salomon, et sur laquelle il ne la satisfît par ses réponses* (*III. Rois*, X, 3).

Salomon est l'image de Jésus-Christ, le Sage par excellence, qui possède la plénitude de la sagesse; et la reine de Saba porte le caractère du disciple de la sagesse, à qui l'Écriture donne aussi par participation le nom de sage. (*Ecclés.*, XXXIX, 1) : *Le sage aura soin de rechercher la sagesse de tous les anciens, et il fera son étude des prophéties. Il conservera dans son cœur les instructions des hommes célèbres, et il entrera en même temps dans les mystères des paraboles. Il tâchera de pénétrer dans le secret des proverbes et des sentences obscures, et se nourrira de ce qu'il y a de plus caché dans les paraboles... Il passera dans les terres des nations étrangères, pour éprouver parmi les hommes le bien et le mal... S'il plaît au souverain Seigneur, il le remplira de l'esprit d'intelligence*, etc.

Avec quelle joie les Juifs convertis ne recevront-ils pas du vrai Salomon l'intelligence des saintes Écritures et de tous les mystères de la Religion! La reine de Saba admira l'ordre qui se gardait dans la maison du roi, le service qui se faisait dans le temple et les victimes que l'on immolait. Les Juifs repassent sans cesse dans leur souvenir cet ancien culte dont ils ne pénètrent point l'esprit; toutes ces cérémonies prescrites par le *Lévitique* sont autant d'énigmes pour eux, et ces énigmes font partie de celles dont le vrai Salomon donnera la solution à la nouvelle reine de Saba. Ils verront alors, des yeux de l'esprit, tous ces anciens sacrifices d'une manière bien différente de celle dont ils les regardent

aujourd'hui. Ce sont aujourd'hui pour eux des objets sombres qui ne leur produisent que des ténèbres. Alors ces mêmes objets, étant éclairés par les rayons de la vraie sagesse, leur paraîtront lumineux et serviront à leur prouver et à leur faire entendre les divers traits du sacrifice de Jésus-Christ. Le culte nouveau établi par Jésus-Christ les ravira d'admiration, parce qu'ils en connaîtront les merveilles. En effet, ce culte nouveau a aussi ses énigmes qui ne sont pas connues de tous. *La chair ne sert de rien*, dit Jésus-Christ, *c'est l'esprit qui vivifie* (*S. Jean*, VI, 64) ; on peut recevoir le corps de Jésus-Christ comme Judas, et n'être pas admis à son secret.

La reine de Saba fut si frappée des merveilles qu'elle avait vues et des rayons de sagesse qui sortaient de la bouche de Salomon, qu'elle était hors d'elle-même : *Elle en fut tellement étonnée qu'elle paraissait toute hors d'elle-même*. Et dans son admiration elle dit au roi : *Tout ce qu'on m'avait rapporté de votre sagesse et de vos discours lorsque j'étais encore en mon pays est véritable. Je ne voulais pas croire néanmoins ceux qui m'en parlaient jusqu'à ce que je sois venue moi-même, et que je l'aie vu de mes propres yeux ; et j'ai reconnu qu'on ne m'avait pas dit la moitié de ce qui est véritablement : Votre sagesse et vos œuvres sont au-dessus de ce que la renommée m'en avait annoncé.*

Il est dit ensuite que l'on apportait à Salomon une grande quantité de bois très-rares, qui surpassaient tout ce que l'on avait vu jusque-là ; Salomon fit faire de ces bois des harpes et des lyres pour les musiciens. Que l'on se souvienne des harpes de Dieu, qui sont entre les mains de ceux qui chantent le cantique de Moïse et celui de l'Agneau dans l'*Apocalypse*.

## ARTICLE XLIV.

**Grande Babylone représentée sous l'image de la femme assise sur la bête à sept têtes. Intelligence nécessaire pour la reconnaître.**

A la nouvelle reine de Saba, ou ce qui revient au même, à la femme revêtue du soleil, qui a la lune sous les pieds et qui est couronnée de douze étoiles, l'*Apocalypse* oppose la prostituée, la grande Babylone, la mère des fornications de la terre, cette femme assise sur la bête. C'est elle qui, dans un sens ultérieur et que nous avons touché, est marquée dans les chapitres XLVI et XLVII d'*Isaïe*. C'est à ses enfants (en suivant toujours ce sens ultérieur) que parle le Prophète lorsqu'il les appelle (ch. LVII, v. 3) *enfants de la devineresse, race de l'adultère et de la prostituée;* et au verset suivant : *N'êtes-vous pas des enfants perfides et des rejetons bâtards?* où l'on remarquera que, dans le sens immédiat, c'est aux habitants de Juda et de Jérusalem que le Prophète adresse ces paroles.

Lorsque l'on montre de nouveau à saint Jean la bête à sept têtes, au chapitre XVII, il voit la femme assise dessus et il en fait la description. Elle portait ce nom écrit sur son front : *Mystère; la grande Babylone, la mère des fornications et des abominations de la terre.* Ce nom de *Mystère* répond à celui de *Sodome* (SOD, en hébreu, signifie *mystère*). Il est dit au chapitre XI, verset 7, que la bête qui monte de l'abîme combattra contre les deux Prophètes, et que l'on verra leurs corps morts étendus dans les places de la grande ville, qui est appelée en esprit *Sodome et Égypte*, où leur Seigneur a été crucifié.

La grande Babylone porte le nom de *Mystère* sur son front pour marquer que c'est un secret qu'il n'est pas donné

à tous de savoir. Ce qui est dit touchant le nombre de son nom, qu'il est besoin d'intelligence pour le reconnaître et que là paraît la sagesse, tend au même but : *C'est ici la sagesse. Que celui qui a l'intelligence compte le nombre de la bête* (*Apoc.*, XIII, 18). C'est-à-dire qu'il faut être un devin pour reconnaître cette bête.

Abraham ne sut que le mystère d'iniquité était consommé à Sodome que lorsqu'il plut à Dieu de le lui révéler comme à son ami. Ceux-là seulement connurent le mystère d'iniquité qui se consommait chez les Juifs, qui furent instruits dans l'école de Jésus-Christ. Ils reconnurent que l'assemblage des Juifs incrédules, qui se réunirent pour combattre le Messie, formait une Égypte, une Sodome, une Babylone selon l'esprit. La lame d'or que Caïphe portait sur le front en qualité de grand-prêtre, où était écrit par ordre de Dieu KODESCH LIYEHOVAH (*Exode*, XXVIII, 36), ne les trompa point, et ne les empêcha point de découvrir le personnage qu'il faisait dans la vérité. Pareillement, ceux à qui Dieu donnera l'intelligence reconnaîtront la bête de l'*Apocalypse*, la Babylone, celle qui est en esprit une Sodome et une Égypte.

Il y a des degrés dans la révélation que Dieu fait des secrets de cette nature. Loth en fut instruit après Abraham. Loth y trouva sa délivrance et celle de sa famille. Abraham ne courait pas le même risque, puisqu'il n'habitait pas à Sodome; mais Dieu rend la raison pour laquelle il lui révélait ce secret : *Pourrai-je cacher à Abraham ce que je vais faire, lui qui doit être le père d'un grand peuple ?... Je sais qu'il apprendra à ses enfants et à sa postérité qui viendra après lui, à marcher dans la voie du Seigneur*, etc. (*Genèse*, XVIII, 17.) Pareillement, au X$^e$ chapitre de l'*Apocalypse*, après que l'Ange a annoncé en la présence de saint Jean, que *le mystère de Dieu annoncé par les Prophètes va*

*s'accomplir* sans délai, on lui donne le livre à dévorer, et on lui dit : *Il faut que vous prophétisiez de nouveau devant les nations, devant les peuples de diverses langues et devant plusieurs rois* (*Apoc.*, X, 11).

## ARTICLE XLV.

**Grand combat qui ne se livre qu'après la chute de la grande Babylone. Esprits semblables à des grenouilles qui concourent à assembler les hommes pour ce combat. Endroits de Joël et de Zacharie qui ont rapport à cet événement.**

Nous avons observé, au commencement de l'Art. XLIII[1], qu'il est parlé dans l'*Apocalypse* d'une conspiration qui se trame avant la ruine de la grande Babylone et qui éclate après sa ruine. Après que la sixième coupe eut été répandue, *je vis*, dit saint Jean, *sortir de la gueule du dragon, de la gueule de la bête et de la bouche du faux prophète, trois esprits impurs semblables à des grenouilles. Ce sont des esprits de démons, qui font des prodiges, et qui vont vers les rois de toute la terre pour les assembler au combat du grand jour du Dieu tout-puissant* (*Apocalypse*, XVI, 13). Ce combat est celui qui se donne au chapitre XIX. La bête, les rois de la terre et leurs armées furent vaincus : *La bête fut prise, et avec elle le faux prophète.* C'est le faux prophète vu, au XIII[e] chapitre, sous l'image de la bête aux cornes de bélier. C'est ce faux prophète, poursuit saint Jean, au ch. XIX, *qui avait fait des prodiges en présence de la bête, par lesquels il avait séduit ceux qui avaient le caractère de la bête et qui avaient adoré son image; et la bête*

[1] Voyez ci-dessus, page 477.

*et le faux prophète furent jetés tout vivants dans l'étang brûlant de feu et de soufre. Le reste fut tué par l'épée* du vainqueur, qui n'est autre que Jésus-Christ (*Apoc.*, XIX, 20, 21).

Cet événement répond à ce qui est dit de Gog dans *Ézéchiel*, ch. XXXVIII et XXXIX, au moins dans le sens que nous suivons. La seule difficulté que l'on y pourrait opposer, c'est qu'il est parlé de Gog et de Magog au chapitre suivant de l'*Apocalypse*. Mais ce qui fait voir évidemment que le Gog et le Magog de l'*Apocalypse* ne répond pas, si ce n'est dans un sens très-éloigné, à celui d'Ézéchiel, c'est que la défaite de Gog, dans *Ézéchiel*, est suivie d'une longue paix accordée au peuple de Dieu et qui regarde l'Église de la terre ; au lieu que la destruction de Gog et de Magog dans l'*Apocalypse* est suivie immédiatement du jugement dernier. On trouvera bien d'autres preuves de cette distinction entre le Gog d'*Ézéchiel* et celui de l'*Apocalypse*, soit en considérant de près tout ce qu'en dit Ézéchiel, soit en le comparant avec tout le plan de l'Écriture exprimé en d'autres livres et spécialement dans celui de Joël.

Nous parlerons bientôt de ce Gog et Magog de l'*Apocalypse*. A l'égard du combat du XIXe ch. de l'*Apocalypse*, il est suivi de l'enchaînement du dragon et d'une paix de mille ans. On sait de quelle sorte M. Bossuet entend cette paix; il faut l'entendre avec une semblable analogie par rapport au sens que nous suivons.

Cette paix sera donc précédée par une attaque formée par une multitude de nations, et comme le dit saint Jean, par tous les rois de la terre rassemblés par les trois esprits impurs qui sortiront de la gueule du dragon, de la gueule de la bête et de la bouche du faux prophète. Ces esprits sont comparés à des grenouilles d'Égypte. Les enchanteurs en

firent paraître de leur côté; en sorte qu'en fait de prodiges, on vit grenouilles contre grenouilles. Cette image est employée ici pour exprimer les sollicitations opiniâtres, les clameurs, la multitude et même la bassesse des séducteurs qui seront employés à soulever toute la terre contre le peuple de Dieu ; ou, pour parler notre langage ordinaire, contre l'olivier revêtu alors des branches naturelles.

Cette séduction commencera avant la ruine de la femme assise sur la bête. Cette femme est la Babylone dont on voit la chute au chapitre XVIII. Après cette chute, la bête subsiste encore un peu de temps avec le faux prophète pour combattre, avec ces rois séduits par leurs esprits, contre *le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs*. Il opposera à cette séduction, qui est l'ouvrage du mensonge, la vérité, car il s'appelle *le Fidèle et le Véritable, qui juge et qui combat justement*, et il est lui-même *le Verbe de Dieu*, c'est-à-dire la parole de Dieu (*Apoc.*, XIX, 11, 13). Or, il n'y a rien de plus opposé à la séduction et au mensonge que la parole de Dieu.

On retrouve cet événement du XIX[e] ch. de l'*Apocalypse* dans les Prophètes en les prenant dans le second sens spirituel, c'est-à-dire dans le sens ouvert par saint Paul, qui regarde non plus la première insertion des branches étrangères, mais la réinsertion des branches naturelles. Le combat où sont convoquées les nations *dans la vallée de Josaphat*, autrement appelée *la vallée du carnage* (*Joël*, III, 12, 14), répond à ce combat du XIX[e] ch. de l'*Apocalypse*. Il se termine, comme nous l'avons vu, par la défaite des rois, de la bête et du faux prophète, et par l'enchaînement du dragon. Voici ce que nous lisons dans le prophète *Zacharie*, ch. XIII, v. 2 : *En ce jour-là, dit le Seigneur des armées, j'abolirai de la terre les noms des idoles, et il n'en sera*

*plus de mémoire : j'exterminerai de la terre les faux prophètes et l'esprit impur.*

Ces paroles commenceront sans doute à s'accomplir antérieurement à l'événement où nous les rapportons ; mais la victoire éclatante du XIXe ch. de l'*Apocalypse* en sera la consommation. Ce sera alors, ainsi qu'il est dit au chapitre XX, que l'Ange descendra du ciel ayant la clef de l'abîme, de cet abîme dont étaient sorties les sauterelles, et tenant une grande chaîne à la main. Saint Jean le voit qui prend le dragon, l'ancien serpent qui est le diable et Satan, et il l'enchaîne pour mille ans : *Et l'ayant jeté dans l'abîme, il le ferma sur lui et le scella, afin qu'il ne séduisît plus les nations, jusqu'à ce que ces mille ans soient accomplis, après quoi il doit être délié pour un peu de temps.*

## ARTICLE XLVI.

Déchaînement du dragon à la fin du monde. Dernier antechrist détruit par la présence de Jésus-Christ. L'ancien serpent ne trouvera plus de paradis terrestre où il puisse s'introduire.

Le dragon, l'ancien serpent, sera donc délié pour un temps après les mille ans. Il y aura donc encore de la séduction. Le serpent, le plus fin des animaux, se glissera donc encore dans le paradis terrestre ; il y trouvera encore des Èves et des Adams. Il s'opérera parmi les branches naturelles entées de nouveau un mystère d'iniquité, qui répondra à ce qui se sera fait parmi les branches étrangères et parmi les branches naturelles lorsqu'elles étaient la première fois sur l'arbre.

*Après que les mille ans seront accomplis,* dit saint Jean, ch. XX, v. 7, *Satan sera délié et il sortira de sa prison...*

N'aura-t-il point de nouveau la puissance de répandre sur la terre des grenouilles et des sauterelles? *Il séduira*, continue saint Jean, *les nations qui sont aux quatre coins du monde, Gog et Magog, et il les assemblera pour combattre; leur nombre égalera celui du sable de la mer*, tant la séduction sera grande. Il parle, dit la Bible de Sacy, de l'armée de l'antechrist. Nous acceptons cette interprétation. L'antechrist par excellence, le dernier antechrist, sera le chef de cette armée. *Je les vis*, poursuit saint Jean, *se répandre sur la terre et environner le camp des saints et la ville bien-aimée. Mais Dieu fit descendre du ciel un feu qui les dévora; et le diable qui les séduisait fut jeté dans l'étang de feu et de soufre, où sont* (selon le grec) *la bête et le faux prophète, et ils seront tourmentés jour et nuit dans les siècles des siècles*. Après cela suit immédiatement la description du jugement dernier.

Saint Paul nous parle du même événement dans la seconde *Épître aux Thessaloniciens;* mais avec cette différence qu'il s'attache plus particulièrement à ce qui regarde la personne de l'antechrist, au lieu que saint Jean parle plutôt de son armée. Il le nomme *l'homme de péché, l'enfant de perdition, l'adversaire*, QUI ADVERSATUR, *qui s'élève au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu, ou qui est adoré, jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu* (*II. Thess.*, II, 3 et 4). Et plus bas (verset 8) : *Alors se découvrira l'impie que le Seigneur Jésus détruira par le souffle de sa bouche et qu'il perdra par l'éclat de sa présence*. Cela répond au feu du ciel dont parle l'*Apocalypse*, qui dévorera l'armée qui assiégera la ville sainte, comme le feu du ciel consuma celle de Sennachérib.

L'antechrist et la multitude prodigieuse de ses sectateurs seront alors confondus. Les Rabsacès de ce temps-là recon-

naîtront, mais trop tard, leur folie et leur aveuglement. La Jérusalem qui sera alors, parlera encore une fois comme une pythonisse : *J'élèverai des forts contre toi, et je ferai des fortifications pour te tenir assiégée. Vous serez humiliée, vous parlerez comme de dessous la terre, et vos paroles en sortiront* à peine *pour se faire entendre. Votre voix sortant de la terre sera semblable à celle d'une pythonisse* (*Isaïe*, XXIX, 3, 4). Le Prophète ajoute immédiatement après la prédiction du feu du ciel qui devait dévorer l'armée des assiégeants.

Il y aura donc encore alors une vierge fille de Sion qui n'aura point été séduite et qui insultera à son ennemi : *La vierge fille de Sion t'a méprisé et insulté; la fille de Jérusalem a secoué la tête derrière toi* (*Isaïe*, XXXVII, 22) ; enfin une Judith plus intelligente qu'Holopherne.

Mais de quelle sagesse ne sera-t-il pas besoin alors pour être à couvert des artifices de *cet impie qui doit venir*, poursuit saint Paul au même endroit, *accompagné de la puissance de Satan, avec toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges trompeurs, et avec toutes les illusions qui peuvent porter à l'iniquité ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont pas reçu et aimé la vérité pour être sauvés ! C'est pourquoi Dieu leur enverra une efficace d'erreur pour croire au mensonge* (*II. Thess.*, II, 9).

Il y aura donc alors un combat de la Sagesse contre la séduction plus animé que jamais. Il paraît, par les expressions de saint Paul, que les artifices de la séduction seront montés à leur comble. Cependant Dieu en préservera les élus. Il faudra donc qu'ils soient encore plus clairvoyants que l'antechrist ne sera habile à cacher la vérité. Il y aura donc finesse contre finesse et devins contre devins. L'ancien serpent animera l'antechrist et la multitude de ses adhé-

rents ; il les rendra semblables à lui-même et en fera des serpents venimeux. On verra un dernier accomplissement du ch. XI d'*Isaïe*, dont saint Paul fait une application si précise dans les paroles que nous avons rapportées. *Il jugera*, dit Isaïe, ch. XI, v. 4, *les pauvres dans la justice, et il se déclarera le juste vengeur des humbles opprimés sur la terre. Il frappera la terre par la verge de sa bouche, et il tuera l'impie par le souffle de ses lèvres.* C'est ce qui répond dans ce dernier sens au moment de la venue de Jésus-Christ pour juger le monde.

Mais ces pauvres et ces humbles dont il sera le vengeur auront évité la séduction. Jésus-Christ leur aura donc fait part, avant de venir les délivrer avec éclat, de son esprit de sagesse et d'intelligence. Ils auront reçu un écoulement des dons promis dans les versets suivants, dont la vertu est assez puissante pour préserver jusqu'aux enfants mêmes du venin de l'aspic et du basilic.

L'esprit de sagesse et d'intelligence dont ils seront remplis pourra bien les mettre à couvert de la séduction et du péché, mais il n'empêchera pas qu'ils ne soient violemment persécutés et réduits à une étrange extrémité ; et voilà pourquoi Jésus-Christ se hâtera de venir les délivrer. Il trouvera l'ancien serpent triomphant, et l'antechrist occupé à persuader aux hommes qu'il est tel que ce même serpent voulut persuader à Adam qu'il deviendrait. En effet il dit à Adam et à Ève : *Vous serez comme des dieux :* ERITIS SICUT DII ; et saint Paul dit de l'antechrist qu'*il s'élèvera au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu, ou qui est adoré, jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu, voulant lui-même passer pour Dieu :* OSTENDENS SE TANQUAM SIT DEUS.

On sait les rapports que le temple de Dieu a dans l'Écriture avec le paradis terrestre. Cet impie à qui le serpent

aura persuadé de se faire passer pour Dieu, et le serpent qui l'aura soutenu par tous ses artifices et toute sa puissance, seront chassés et du temple et du paradis terrestre; ils seront précipités dans l'abîme ; et tous les enfants de la Sagesse seront réunis dans le royaume de la Sagesse, dans la nouvelle Jérusalem dont l'Agneau est le soleil et le temple, dans le paradis ; non plus dans un paradis terrestre où le serpent trouvait toujours le secret de s'introduire ; mais dans un paradis dont l'entrée sera fermée pour jamais, où il n'y aura plus ni erreur, ni séduction à craindre, et où la vérité éclairera nuit et jour tous ceux qui y habiteront.

FIN DU SECOND VOLUME.

# TABLE

DE CE QUI EST CONTENU DANS CE SECOND VOLUME.

---

## CINQUIÈME SYMBOLE

### L'OLIVIER ET SON FRUIT, PLANTS D'OLIVIERS.

## SIXIÈME SYMBOLE

### POISSONS, PÊCHE, PÊCHEURS.

## SEPTIÈME SYMBOLE

### LA VIGNE ET SON FRUIT.

## HUITIÈME SYMBOLE

DIVINATION BONNE OU MAUVAISE. PROPHÈTES VRAIS OU FAUX, TANT DU VRAI DIEU QUE DU DÉMON OU DES FAUX DIEUX. MAGES, MAGICIENS, ENCHANTEURS, VOYANTS, INTERPRÈTES DES SONGES ET DES ÉNIGMES. SERPENTS EMPLOYÉS POUR FIGURER EN BONNE ET EN MAUVAISE PART.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.



## ERRATA DU SECOND VOLUME

Page 67, ligne 24 : Dans saint *Matthieu; lisez* : Dans *Saint-Matthieu.*
— 102, — 32 : *uis le Seigneur*; lisez : *suis le Seigneur.*
— 217, — 10 : Saül lui fut envoyé; *lisez* : Saul lui fut envoyé.
— 415, — 24 : *Juda*; lisez : *Judas.*
— 440, — 21 : dans le sens immédiat de Jérusalem, considérée; *lisez* : dans le sens immédiat, de Jérusalem considérée.

